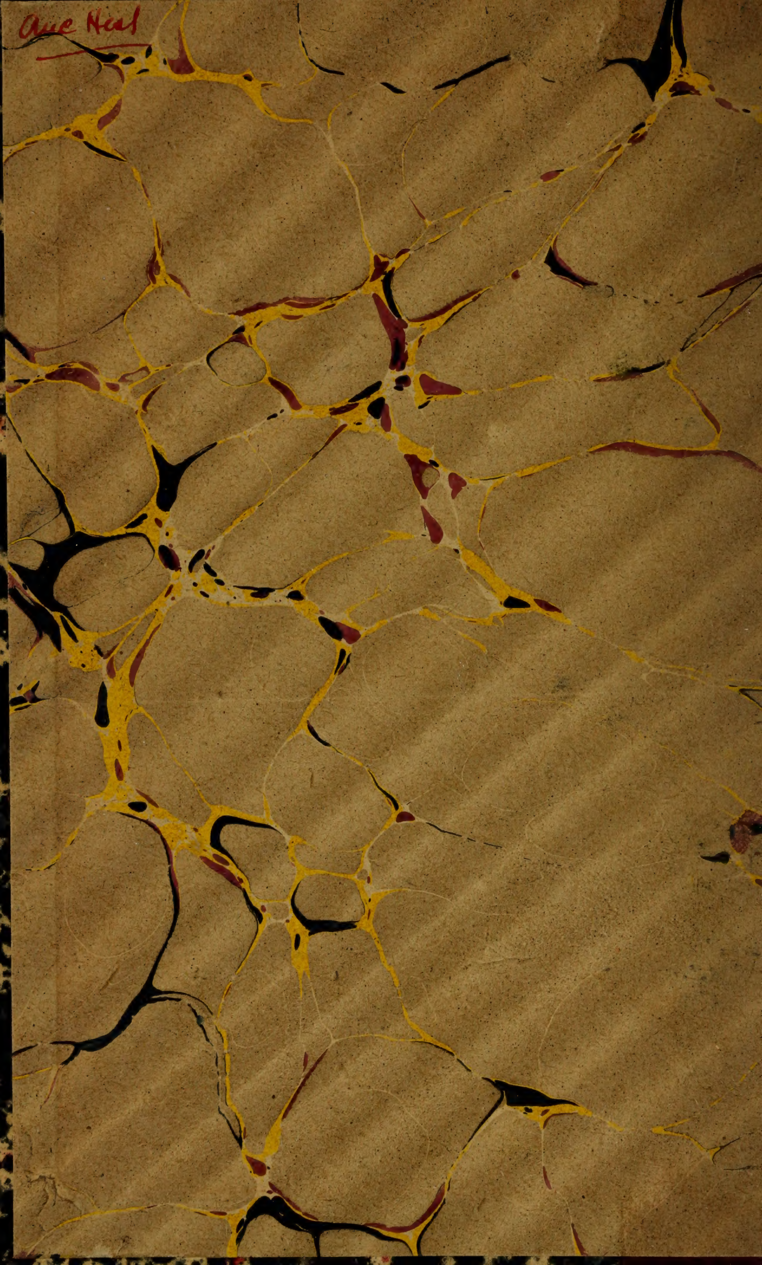
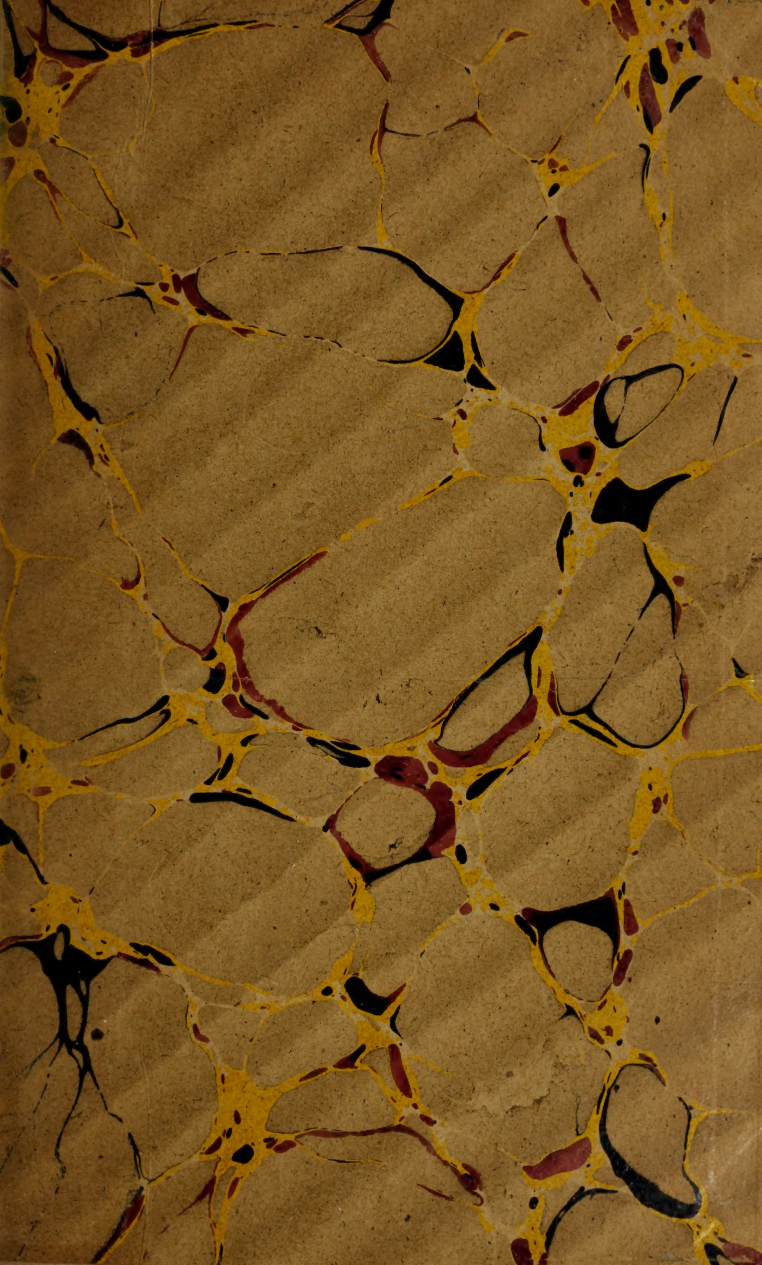




HISTOIRE

ANCIENNE

DES

PEUPLES DE L'ORIENT

10759. — PARIS, IMPRIMERIE A. LAHURE
9, rue de Fleurus, 9

HISTOIRE ANCIENNE

DES

PEUPLES DE L'ORIENT

PAR

G. MASPERO

Membre de l'Institut
Professeur de langue et d'archéologie égyptiennes
au Collège de France
Directeur Général des Antiquités de l'Égypte

OUVRAGE CONTENANT TROIS CARTES ET QUELQUES SPÉCIMENS
DES ÉCRITURES HIÉROGLYPHIQUES ET CUNÉIFORMES

QUATRIÈME ÉDITION
entièrement refondue

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1886

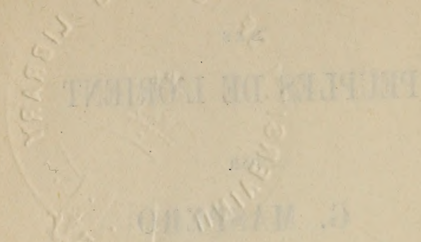


TABLE GÉNÉRALE

LIVRE PREMIER.

L'ÉGYPTE JUSQU'A L'INVASION DES PASTEURS.

LIVRE II

L'ASIE ANTÉRIEURE AVANT ET PENDANT LE TEMPS DE LA DOMINATION ÉGYPTIENNE.

LIVRE III.

L'EMPIRE ASSYRIEN ET LE MONDE ORIENTAL JUSQU'À L'AVÈNEMENT DES SARGONIDES.

LIVRE IV.

LES SARGONIDES ET LE MONDE ORIENTAL JUSQU'À L'AVÈNEMENT DE KYROS.

LIVRE V.

L'EMPIRE PERSE.

APPENDICE.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE.

CARTES

DE L'HISTOIRE ANCIENNE DES PEUPLES DE L'ORIENT.

Il nous a paru plus commode de réunir les cartes à la fin du volume, en les disposant de manière que, le livre étant ouvert à un endroit quelconque, la carte puisse rester déployée tout entière sous les yeux du lecteur.

Syrie.

Empire assyrien sous Sargon.

Égypte.

HISTOIRE ANCIENNE

DES

PEUPLES DE L'ORIENT

LIVRE PREMIER.

L'ÉGYPTE JUSQU'A L'INVASION DES PASTEURS.

CHAPITRE PREMIER.

L'ÉGYPTE PRIMITIVE.

Le Nil et l'Égypte. — Origine des Égyptiens; les nomes. — L'Égypte avant l'histoire; les dieux et les dynasties divines. — Mîni et les dynasties thinites.

Le Nil et l'Égypte.

Le premier des voyageurs qui ait visité l'Égypte, le premier du moins qui nous ait laissé le récit de son voyage, Hérodote d'Halicarnasse, a résumé l'impression que produisit sur lui cette terre des merveilles en une seule phrase, souvent citée : « L'Egypte est un don du Nil[1]. » L'Égypte n'est qu'une bande de terre végétale tendue à travers le désert, une oasis allongée aux bords du fleuve et sans cesse pourvue par lui de l'humidité nécessaire à la végétation. Il faut l'avoir vue au moment des plus basses eaux, un mois avant le solstice d'été, pour se figurer ce qu'elle deviendrait si quelque accident la privait de son fleuve nourricier. « Le Nil s'est resserré entre ses rives au point d'être réduit à la moitié de sa largeur habituelle, et ses eaux troublées, limoneuses, stagnantes,

1. Hérodote, II, vii, qui peut-être l'emprunta à Hécatée de Milet.

semblent à peine couler dans une direction quelconque. Des bancs plats ou des masses abruptes d'une boue noire, cuite et recuite au soleil, forment les deux berges de la rivière. Au delà, tout n'est que sable et stérilité, car c'est à peine si le khamsìn, ou vent chargé de sable qui dure quarante jours, a cessé de souffler. Le tronc et les branches des arbres apparaissent çà et là à travers l'atmosphère poudreuse, aveuglante, enflammée, mais les feuilles sont tellement revêtues de poussière, qu'à distance on ne peut les distinguer du sable du désert qui les environne. C'est seulement au moyen d'arrosages pénibles et laborieux qu'on parvient à entretenir quelque semblant de verdure dans les jardins du Pacha. Enfin, — et c'est le premier indice qui annonce la fin de cette terrible saison, — le vent du nord, l'Étésien des Grecs, se lève et se met à souffler avec force, parfois même avec furie, pendant tout le jour. Grâce à lui, le feuillage des bosquets qui recouvrent la Basse Égypte est bientôt débarrassé de la poussière et reprend sa couleur verte. Les ardeurs dévorantes du soleil, alors au plus haut de sa course, sont aussi fort à propos amoindries par le vent qui règne, ce mois-là et les trois suivants, sur tout le pays d'Égypte.

« Bientôt un changement se produit dans le fleuve. On signale au nilomètre du Caire une hausse d'un pouce ou deux; les eaux perdent le peu de limpidité et de fraîcheur qui en faisait, hier encore, une boisson délicieuse. Elles prennent la teinte verte, gluante et terne de l'eau saumâtre entre les tropiques, sans que filtre au monde ait réussi jusqu'à ce jour à les séparer de la substance nauséabonde et malsaine qui cause ce changement. Le phénomène du *Nil vert* provient, à ce qu'on dit, des vastes nappes d'eau stagnante que le débordement annuel laisse sur les larges plaines sablonneuses du Soudan, au sud de la Nubie. Après avoir croupi six mois et plus sous le soleil des tropiques, elles sont balayées par l'inondation nouvelle et rentrent dans le lit du fleuve. Il est heureux que ce phénomène dure rarement plus de trois ou quatre jours, car, si court que soit ce temps, les malheureux contraints de s'abreuver au Nil, lorsqu'il est dans cet état, éprouvent des douleurs de vessie insupportables. Aussi les habitants des villes ont-ils la pré-

voyance d'approvisionner d'eau leurs réservoirs et leurs citernes.

« Dès lors la rivière augmente rapidement de volume et devient trouble par degrés. Il s'écoule pourtant dix ou douze jours avant l'apparition du dernier et du plus extraordinaire phénomène que présente le Nil. J'essayerai de décrire les premières impressions qu'il me fit éprouver. C'était à la fin d'une nuit longue et accablante, à mon juger du moins : au moment où je me levai du sopha sur lequel j'avais tenté vainement de dormir, à bord de notre bateau que le calme avait surpris au large de Benisoüef, ville de la Haute Égypte, le soleil montrait tout juste le bord supérieur de son disque au-dessus de la chaîne Arabique. Je fus surpris de voir qu'à l'instant où ses rayons vinrent frapper l'eau, un reflet d'un rouge profond se produisit sur-le-champ. L'intensité du ton ne cessa d'augmenter avec l'intensité de la lumière : avant même que le disque se fût dégagé complètement des collines, le Nil offrait l'aspect d'une rivière de sang. Soupçonnant quelque illusion, je me levai à la hâte, et, me penchant par-dessus le bordage, ce que je vis me confirma dans ma première impression. La masse entière des eaux était opaque, d'un rouge sombre, et plus semblable à du sang qu'à toute autre matière avec laquelle j'aurais pu la comparer. En même temps, je m'aperçus que la rivière avait haussé de plusieurs pouces pendant la nuit, et les Arabes vinrent m'expliquer que c'était là le *Nil rouge*. La rougeur et l'opacité de l'eau sont soumises à de constantes variations, tant qu'elle reste dans cette condition extraordinaire. A de certains jours, quand la crue n'a pas dépassé un pouce ou deux, les eaux redeviennent à demi transparentes, sans perdre toutefois cette teinte d'un rouge sombre dont j'ai parlé. Il n'y a point là de mélange nuisible, comme au temps du Nil vert : l'eau n'est jamais plus saine, plus délicieuse, plus rafraîchissante que pendant l'inondation. Il y a des jours où la crue est plus rapide, et, par suite, où la quantité de limon charrié dépasse, dans la Haute Égypte, la quantité entraînée par toute autre rivière à moi connue : même, en plus d'une occasion, j'ai pu m'apercevoir que cette masse opposait un obstacle sensible à la rapidité du

courant. Un verre d'eau, que je pris alors et que je laissai reposer pour un peu de temps, fournit les résultats suivants : la partie supérieure du liquide resta parfaitement opaque et couleur de sang, tandis qu'un précipité de boue noire remplissait environ le quart du verre. Une portion considérable de ce limon est déposée avant que la crue atteigne la Moyenne et la Basse Égypte, où je n'ai jamais vu l'eau du Nil en cet état.

« Il n'y a peut-être pas, dans tout le domaine de la nature, un spectacle plus gai que le spectacle présenté par la crue du Nil. Jour après jour et nuit après nuit, son courant troublé roule et s'avance majestueusement par delà les sables altérés des immenses solitudes. Presque d'heure en heure, tandis que nous remontions lentement, poussés par le vent du nord, nous entendions le fracas produit par la chute de quelque digue de boue ; nous voyions, au mouvement de toute la nature animée vers le lieu où le bruit venait de retentir, que le Nil avait franchi un nouvel obstacle et que ses eaux bondissantes allaient répandre la vie et la joie au milieu d'un autre désert. Des impressions que j'ai reçues, il y en a peu dont le souvenir me laisse autant de plaisir que l'impression causée par la vue du Nil, à sa première invasion dans l'un des grands canaux de son débordement annuel. Toute la nature en crie de joie. Hommes, enfants, troupeaux de buffles, gambadent dans ses eaux rafraîchissantes, les larges vagues entraînent des bancs de poissons dont l'écaille lance des éclairs d'argent, tandis que des oiseaux de toute plume s'assemblent en nuées au-dessus. Et cette fête de la nature n'est pas restreinte aux ordres les plus élevés de la création. Au moment où le sable devient humide à l'approche des eaux fécondantes, il s'anime littéralement et grouille de millions d'insectes. L'inondation gagne Memphis ou le Caire quelques jours avant le solstice d'été : elle atteint sa plus grande hauteur et commence à décliner aux environs de notre équinoxe d'automne. A peu près au moment de notre solstice d'hiver, le Nil est de nouveau rentré dans ses rives et a repris sa teinte bleu clair. Les semailles ont été faites durant cet intervalle et se terminent en même temps que finit l'inondation. Le printemps est suivi sur-le-champ par

le temps de la moisson, et la récolte est rentrée d'ordinaire avant le lever du khamsîn ou vent de sable. L'année d'Égypte se partage donc naturellement en trois saisons : quatre mois de semailles et de croissance, qui correspondent approximativement à nos mois de novembre, décembre, janvier et février; quatre mois de récolte, qu'on peut de même indiquer, d'une manière vague, en les comparant aux mois de notre calendrier qui sont compris entre mars et juin inclusivement; les quatre mois ou lunes de l'inondation complètent le cycle de l'année égyptienne [1]. »

Les Egyptiens ne connaissaient pas la source de leur fleuve. Vainement leurs armées victorieuses l'avaient longé pendant des semaines et des mois, à la poursuite des tribus noires ou koushites : toujours elles l'avaient trouvé aussi large, aussi plein, aussi puissant d'allures qu'il était dans leur patrie. C'était moins un fleuve qu'une mer, et mer était le nom qu'ils lui donnaient [2]. Les prêtres n'étaient pas en peine d'expliquer son origine : il descendait du ciel; il était l'image en cette terre des eaux d'en haut, sur lesquelles flottaient les barques des dieux; il naissait entre Éléphantine et Philæ, parmi les rochers de la cataracte, dans deux gouffres insondables qu'on appelait les Qorti [3]. Ses inondations n'étaient pas seulement un phénomène naturel : elles étaient produites par les larmes d'Isis et devaient leur vertu à cette divine origine. A ces légendes dévotes venaient s'ajouter mille histoires merveilleuses qui avaient cours parmi le peuple. On contait que des matelots se rendant aux mines de Pharaon avaient fini, à force de remonter le Nil, par déboucher dans la mer inconnue qui baignait le pays de Pount : de même les marchands arabes du moyen âge croyaient qu'on pouvait aller par eau d'Égypte au pays des Zindjes et dans l'océan Indien [4]. Cette mer était semée d'îles

1. Osburn, *The Monumental History of Egypt*, t. I, p. 9-14. — 2. Ainsi dans le *Conte des deux Frères*, où il est toujours appelé *iaumâ*, *iôm*, la mer. — 3. Hérodote, II, XXVIII; cf. Maspero, *Fragment d'un Commentaire sur le livre II d'Hérodote*, dans les *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux*, t. II, 1880, p. 97-103. — 4. Quatremère, *Mémoires géographiques sur l'Égypte et sur quelques contrées voisines*, t. II, p. 181-182, d'après Maçoudi.

mystérieuses, semblables à ces îles enchantées que les marins portugais et bretons apercevaient parfois dans les lointains de l'horizon et qui s'évanouissaient quand on voulait en approcher. Elles étaient peuplées par des êtres fantastiques, quelquefois cruels aux naufragés, quelquefois bienveillants. Quiconque en sortait n'y pouvait plus rentrer; elles se résolvaient en flots et disparaissaient au sein des ondes[1].

Jadis toute la partie de l'Égypte aujourd'hui connue sous le nom de Delta était recouverte par les eaux : la Méditerranée baignait de ses vagues le pied du plateau sablonneux que dominent les grandes Pyramides, et le Nil se terminait un peu au nord de l'emplacement où s'éleva plus tard la ville de Memphis. A la longue, les matières terreuses qu'il amène avec lui des montagnes d'Abyssinie, se déposèrent en bancs de boue sur les bas-fonds de la côte et comblèrent une partie du golfe; elles produisirent de grandes plaines marécageuses, entrecoupées d'étangs, à travers lesquelles les eaux durent se frayer passage. Consolidés par les apports de la mer, ces terrains nouveaux formèrent un premier Delta, dont la pointe, se trouvait un peu au-dessous de Memphis et les extrémités près de quinze lieues plus bas, dans les parages d'Athribis. Puis, le fleuve continuant toujours son travail et les alluvions gagnant toujours, la chaîne des dunes qui bordait au nord ce premier Delta vit la mer se retirer peu à peu et se trouva délaissée dans l'intérieur des terres, où ses restes indiquent encore par endroits la direction de l'ancien littoral : dès les commencements de la période historique, le Nil avait reporté ses embouchures au delà de la ligne normale des rivages environnants. Près du village antique de Kerkasore, il se divisait en trois branches : la Pélusiaque tournait au N.-E. et se terminait aux confins du désert de Syrie; la Canopique se dirigeait vers le N.-O. en longeant les derniers versants du désert Libyque; la Sébennytique, tracée dans le prolongement de la vallée, courait presque droit au Nord et coupait le Delta en son milieu[2]. Ces trois grands

1. Cf. le conte découvert en 1880 par M Golénischeff; Maspero, *les Contes populaires de l'Égypte ancienne*, p. LXX-LXXIX, 137-148. — 2. Hérodote, II, XVII.

bras étaient unis l'un à l'autre par un lacis de canaux naturels et artificiels, dont quelques-uns tombaient directement dans la mer et portaient le nombre des bouches du Nil à sept[1] et même à quatorze[2], selon les époques. La plaine triangulaire qu'ils enfermaient, et dont chaque portion avait été apportée grain à grain du fond de l'Afrique, compte aujourd'hui environ 23 000 kilomètres carrés de superficie et s'agrandit chaque année.

Les prêtres, qui connaissaient par tradition l'état primitif du pays, croyaient pouvoir déterminer avec certitude l'espace de temps qui avait suffi au fleuve pour accomplir ce travail. Ils racontaient à Hérodote que Ménès, le premier des rois de race humaine, avait trouvé l'Égypte presque entière plongée sous les eaux : la mer pénétrait jusqu'au delà de l'emplacement de Memphis, en pleine Heptanomide, et le reste du pays, moins le nome de Thèbes, n'était qu'un marais malsain[3]. Ils se trompaient étrangement dans leur appréciation. Le Nil, soumis à des débordements annuels, abandonne la plus grande partie des matières qu'il charrie sur les campagnes riveraines, et s'appauvrit de plus en plus à mesure qu'il avance ; il n'arrive à la mer que dépouillé du gros de ses alluvions. C'est à peine si les plages basses qui sont en voie de formation au débouché des branches Canopique et Sébennytique s'accroissent, bon an mal an, l'une de quatorze hectares, l'autre de seize ; c'est une moyenne d'un mètre de progrès annuel pour tout le front du Delta. En s'appuyant sur ces données, on a pu calculer que, dans les conditions actuelles, il aurait fallu environ sept cent quarante siècles au Nil pour combler son estuaire. Sans accepter aucunement ce chiffre dont l'exagération paraît évidente, car la marche progressive des boues était plus rapide autrefois qu'elle ne l'est aujourd'hui dans ces contrées, on n'en sera pas moins forcé de conclure que les prêtres ne soupçonnaient guère l'âge réel de leur pays. Le Delta existait depuis longtemps déjà à l'avènement de Mîni ; peut-être même était-il entièrement terminé à l'époque où la race égyptienne mit pour la

1. Hérodote, II, XVII ; Skylax, *Peripl.*, § 106 ; Strabon, XVII, I. — 2. Pline, *Hist. nat.*, V, 10. — 3. Hérodote, II, IV.

première fois le pied dans la vallée qui devint sa demeure.

Le Nil n'a pas seulement créé le sol de l'Égypte, il a déterminé l'aspect général du pays et le genre de ses productions. Une vallée qui est sortie tout entière du sein des eaux et qui se trouve chaque année envahie par elles, ne peut nourrir qu'un nombre assez restreint d'espèces végétales. Le sycomore et plusieurs sortes d'acacias et de mimosas y prospèrent; le grenadier, le tamarin, l'abricotier, le figuier ornaient les jardins, et la présence du perséa sur les monuments de la douzième dynastie nous prouve que Diodore commit une erreur en attribuant au Perse Kambysès le mérite d'avoir le premier introduit cet arbre[1]. Deux espèces de palmiers, le dattier et le doûm[2], viennent presque sans culture; mais aucune de nos grandes essences européennes ne s'est acclimatée dans la partie de la vallée plus spécialement connue des anciens.

Par contre, les plantes aquatiques s'y développent avec un luxe de végétation extraordinaire, et donnent au pays un aspect caractéristique. Elles ne se trouvent pas, en général, au long des berges, où la profondeur de l'eau et la force du courant ne leur permettraient guère de croître en paix; mais les canaux, les étangs, les mares que l'inondation laisse derrière elle, en sont littéralement encombrés. Deux espèces surtout, le papyrus et le lotus, sont connues en Europe à cause du rôle qu'elles jouent dans l'histoire, la religion, la littérature sacrée ou profane de l'Égypte. Le papyrus se plaisait dans les eaux paresseuses du Delta et devint l'emblème mystique de cette région; le lotus au contraire fut choisi pour symbole de la Thébaïde. Les anciens confondaient sous ce nom des individus appartenant à trois espèces de nymphéas différentes. Deux d'entre elles, le lotus blanc et le lotus bleu, portent des fruits assez semblables pour la forme à ceux du pavot : leurs capsules renferment de petites graines de la taille d'un grain de millet. La troisième espèce, le *Nymphæa nelumbo* ou nénufar rose, est décrite fort exactement par Hérodote. « Elle produit un fruit porté sur une

1. Diodore, I, 34. — 2. Sur une troisième espèce fort rare, mentionnée dans quelques documents, cf. Loret, *Recueil de travaux relatifs à la Philologie et à l'Archéologie égyptiennes et assyriennes*, t. III, p. 21 sqq.

tige différente de celle qui porte la fleur et qui sort de la racine même : il est semblable pour la forme aux gâteaux de cire des abeilles, » ou, plus prosaïquement, à une pomme d'arrosoir. Il est percé, à la partie supérieure, de vingt ou trente cavités dont chacune contient une graine « de la grosseur d'un noyau d'olive, bonne à manger fraîche ou desséchée[1] ». C'est là ce que les anciens appelaient la fève d'Égypte[2]. « On cueille également, ajoute l'historien, les pousses annuelles du papyrus. Après les avoir arrachées dans les marais, on en coupe la tête, qu'on rejette, et ce qui reste est à peu près de la longueur d'une coudée. On s'en nourrit et on le vend publiquement; cependant les délicats ne le mangent qu'après l'avoir fait cuire au four[3]. » Ce « pain de lis » était une friandise recherchée et figurait sur les tables royales[4]; mais, quoi qu'en dise Hérodote[5], la nourriture habituelle du peuple était le blé et les différentes espèces de céréales, le froment, l'orge, le sorgho, l'*olyra* (*Triticum spelta*) et la *zéa* (*Triticum monococcum*), que le sol d'Égypte produit en abondance. La vesce, le lupin, la fève, le pois chiche, la lentille, plusieurs espèces de ricin venaient naturellement dans les champs. La vigne prospérait dans certaines parties du Delta et de l'Heptanomide ; l'olivier était rare et circonscrit dans quelques districts[6].

Deux au moins des espèces animales qui vivent à présent sur les bords du Nil, le cheval et le chameau[7], ne sont pas figurées sur les monuments des plus anciennes dynasties et paraissent n'avoir été introduites que longtemps après la fondation du royaume. En revanche, les Égyptiens possédaient plusieurs races de bœufs à longues cornes, analogues

1. Hérodote, II, xcii. — 2. Diodore, I, 34. — 3. Hérodote, II, xxxvi. — 4. *Papyrus Anastasi IV*, pl. XIV, l. 1. — 5. Hérodote, II, xxxvi. — 6. Strabon, l. XVII, 1. Le Musée de Boulaq possède aujourd'hui un véritable herbier égyptien antique, fait par M. Schweinfurth avec les fleurs, les graines et les tiges découvertes dans les tombeaux. Cf. Maspero, *Guide du Visiteur*, p. 250 sqq., et Schweinfurth, *la Flore de l'ancienne Égypte*, dans le *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1882, et la *Revue scientifique*, n° du 21 juillet 1883. — 7. Fr. Lenormant, *Sur l'antiquité de l'Ane et du Cheval*, p. 2 ; Lefébure, *Sur l'ancienneté du Cheval en Égypte*, dans l'*Annuaire de la Faculté des Lettres de Lyon*, 2e année, p. 1-11, admet que le cheval était connu en Égypte sous la XIIe dynastie et très probablement aux temps antérieurs.

aux bœufs de Dongolah, plusieurs variétés de chèvres et de chiens, le chien-renard à robe fauve, au nez effilé, aux oreilles pointues, à la queue épaisse, le *sloughi* ou grand lévrier d'Afrique à oreilles longues et droites, le basset, le chien hyénoïde[1]. L'âne, d'origine africaine, garda sous le climat favorable de l'Égypte une beauté de formes et une vigueur que n'a point notre baudet d'Europe[2]. A côté des espèces domestiques, les premiers émigrants trouvèrent le lièvre à longues oreilles, l'ichneumon, une quantité innombrable de gazelles, algazelles, *defassas*, antilopes à cornes en forme de lyre qu'ils finirent par apprivoiser à moitié[3]; puis des animaux plus redoutables, le chat sauvage, le loup, le chacal, l'hyène striée et mouchetée, le léopard, le guépard, le lion enfin[4], qu'ils combattirent sans relâche et parvinrent à refouler vers le désert[5]. Deux monstres amphibies, le crocodile et l'hippopotame, vivaient sur les bords du Nil et rendaient l'accès du fleuve dangereux pour les hommes et pour les bestiaux. Les hippopotames, assez nombreux sous les premiers rois, diminuèrent bientôt, grâce aux poursuites acharnées dont ils furent l'objet, et se retirèrent dans les marais de la Basse Égypte : quelques individus de leur espèce y subsistaient encore vers le milieu du treizième siècle après Jésus-Christ. Le crocodile, adoré et protégé dans certains nomes, exécré et poursuivi dans certains autres, s'est maintenu jusqu'à nos jours. « Quand il passa devant Qénéh, Champollion vit jusqu'à quatorze crocodiles réunis *en conciliabule* sur un îlot. Si pareille bonne fortune n'échoit jamais maintenant au voyageur, c'est que le crocodile recule de plus en plus vers le sud devant les armes à feu et l'agitation produite par les bateaux à vapeur, et que bientôt le Nil jusqu'à Assouan ne les connaîtra plus que par tradition[6]. »

1. Fr. Lenormant, *Sur les animaux employés par les anciens Égyptiens à la chasse et à la guerre*, p. 2-3. — 2. Fr. Lenormant, *Sur l'antiquité de l'Ane et du Cheval*, p. 2. — 3. Fr. Lenormant, *Notes d'un voyage en Égypte*, p. 17. — 4. Hartmann, *Zeitschrift für Ægyptische Sprache*, 1864-1865. — 5. C'était un des devoirs du roi de poursuivre et de détruire les animaux féroces. Un fait montrera quelle conscience ils mettaient à s'en acquitter : Amenhotpou III tua cent deux lions dans les dix premières années de son règne. — 6 Mariette, *Itinéraire des Invités*, p. 175. La prédiction de Mariette s'est complètement réalisée

L'Égypte possède une grande quantité d'oiseaux, l'aigle, l'épervier, le faucon, le vautour à tête chauve, la pie, le pigeon, la tourterelle, l'hirondelle, la perdrix, le moineau. Les ibis blancs et noirs, les pélicans, le cormoran, l'oie, le canard, remplissent les marais et couvrent les eaux du fleuve de leurs variétés infinies. L'oie et le canard, apprivoisés de toute antiquité, remplissaient la basse-cour des sujets de Mini et tenaient la place du poulet, encore peu connu[1]. Les differents bras du fleuve fourmillent littéralement de poissons, la plupart bons à manger, « le rouget des marais de Péluse (?), engraissé dans les lotus, le mulet tacheté des étangs artificiels, le mulet ordinaire mêlé aux *fahaka*[2], » l'oxyrrynque au museau pointu, la torpille, la grande tortue d'eau douce. La nature semble avoir créé le fahaka dans un moment de bonne humeur. C'est un poisson allongé qui a la faculté de se gonfler à volonté ; quand il est tendu outre mesure, et que le poids de son dos l'emporte, il bascule et s'en va à la dérive, le ventre en l'air et tout semé d'épines qui lui donnent l'air d'un hérisson. Au moment de l'inondation, les eaux, en se retirant, l'abandonnent dans les champs limoneux, où il devient la proie des oiseaux et des hommes, et sert de jouet aux enfants. Les embouchures du Nil sont fréquentées par un grand nombre de poissons de mer qui viennent frayer en eau douce, et de poissons d'eau douce qui vont déposer leur frai en pleine mer.

Ainsi tout en Égypte se règle sur le Nil, le sol, ses productions, l'espèce des animaux qu'il porte et des oiseaux qu'il nourrit. Les Égyptiens le sentaient mieux que personne et s'en montraient reconnaissants : ils avaient fait de leur fleuve un dieu qu'ils appelaient Hapi et dont ils ne se lassaient jamais de célébrer la bienfaisance. « Salut, ô Nil, — ô toi qui t'es manifesté sur cette terre — et qui viens en paix — pour donner la vie à l'Égypte ! — Dieu caché, — qui amènes les ténèbres au jour qu'il te plaît les amener, — irrigateur

il n'y a plus aujourd'hui de crocodiles au nord d'Assouan. — 1. Brugsch, *Ægyptische Græberwelt*, p. 14, affirme que le poulet était inconnu aux anciennes époques. Cependant deux poulets sont représentés à Béni-Hassan (Champollion, *Notices*, t. II, p. 387). — 2. *Papyrus Anastasi III*. pl. II, l. 6-7. Cf. Maspero, *Du Genre épistolaire*, p. 104 sqq.

des vergers qu'a créés le Soleil — pour donner la vie à tous les bestiaux ! — Tu abreuves la terre en tout lieu, — voie du ciel qui descend, — Dieu Sib, ami des pains, — dieu Nopri, oblateur [des grains], — dieu Phtah qui illumines toute demeure. — Seigneur des poissons, quand tu remontes sur les terres inondées, — aucun oiseau n'envahit plus les biens utiles ; — créateur du blé, producteur de l'orge, — il perpétue la durée des temples ; — repos des doigts est son travail — pour les millions de malheureux. — S'il décroît, dans le ciel, les dieux — [tombent] sur la surface, les hommes dépérissent. — Il a fait ouvrir par les bestiaux la terre entière[1], — [et] grands et petits se reposent. — Les hommes l'invoquent, lorsqu'il s'arrête, — [et alors] il devient semblable à Khnoumou[2]. — Se lève-t-il, la terre est remplie d'allégresse, — tout ventre se réjouit, — tout être organisé a reçu sa nourriture, — toute dent broie. — Il apporte les provisions délicieuses ; — il crée toutes les bonnes choses, — le seigneur des nourritures agréables, choisies ; — s'il y a des offrandes, c'est grâce à lui. — Il fait pousser l'herbage pour les bestiaux, — il prépare les sacrifices pour chaque dieu, — l'encens est excellent, qui vient par lui. — Il se saisit des deux contrées[3] — pour remplir les entrepôts, pour combler les greniers, — pour préparer les biens des pauvres. — Il germe pour combler tous les vœux, — sans s'épuiser par là : — il fait de sa vaillance un bouclier [pour le malheureux]. — On ne le taille point dans la pierre [ni dans] les statues sur lesquelles on place la double couronne ; — on ne le voit pas ; — nul service, nulle offrande n'arrive jusqu'à lui. — On ne peut l'attirer dans les mystères ; — on ne sait le lieu où il est, — on ne le trouve point par la force des livres sacrés ; — Point de demeure qui le contienne, — point de guide [qui pénètre] en ton cœur. — Tu as réjoui les générations de tes enfants ; — on te rend hommage au Sud ; — stables sont tes décrets, quand ils se manifestent — par-devant les serviteurs du Nord. — Il

1. To-r-zer-ef, *la terre entière*, un des noms les plus fréquents de l'Égypte. — 2. Le dieu créateur, celui qui avait modelé l'œuf du monde sur son tour à potier. — 3. La Haute et la Basse Égypte.

boit les pleurs de tous les yeux, — et prodigue l'abondance de ses biens[1]. »

Origine des Égyptiens; les nomes.

Les Égyptiens paraissent avoir perdu de bonne heure le souvenir de leur origine. Venaient-ils du centre de l'Afrique ou de l'intérieur de l'Asie? Au témoignage presque unanime des historiens anciens, ils appartenaient à une race africaine qui, d'abord établie en Éthiopie sur le Nil moyen, serait graduellement descendue vers la mer en suivant le cours du fleuve. « Les Éthiopiens affirment que l'Égypte est une de leurs colonies.... Le sol lui-même y est amené par les dépôts du Nil.... Il y a des ressemblances frappantes entre les usages et les lois des deux pays : on donne aux rois le titre de dieux ; les funérailles sont l'objet de beaucoup de soins; les écritures en usage dans l'Éthiopie sont celles mêmes de l'Égypte, et la connaissance des caractères sacrés, réservée aux prêtres seuls en Égypte, était familière à tous en Éthiopie. Il y avait, dans les deux pays, des collèges de prêtres organisés de la même manière, et ceux qui étaient consacrés au service des dieux pratiquaient les mêmes règles de sainteté et de pureté, étaient rasés et habillés de même ; les rois avaient aussi le même costume et une uræus[2] ornait leur diadème.... Les Éthiopiens ajoutaient beaucoup d'autres considérations pour prouver leur antériorité relativement à l'Égypte, et démontrer que cette contrée est une de leurs colonies[3]. » Ces analogies, qui paraissaient si concluantes aux anciens, perdent leur valeur quand on leur oppose le témoignage des documents hiéroglyphiques. On sait aujourd'hui à n'en pas douter que l'Éthiopie, loin d'avoir colonisé l'Égypte au début de l'histoire, a été colonisée par elle sous la douzième dynastie, et a fait pendant des siècles partie intégrante du territoire égyptien. Au lieu de descendre le cours du Nil, la civilisation l'a remonté[4].

1. *Papyrus Sallier II*, pl. XI, l. 6 ; pl. XII, l. 9. — 2. On nommait *uræus* la vipère lovée qui ornait la couronne des dieux et des rois. — 3. Diodore de Sicile, l. III, c. 8. — 4. Je dois noter cependant que plusieurs savants ont repris, en la modifiant, la théorie d'après laquelle la

D'autre part, la Bible attribuait aux Égyptiens une provenance asiatique. Mizraïm, fils de Cham, frère de Koush l'Éthiopien et de Canaan, se fixa sur les bords du Nil avec ses enfants[1]. Loudim, l'aîné d'entre eux, personnifie les Égyptiens proprement dits, les Rotou ou Lodou des inscriptions hiéroglyphiques. Anamim représente assez bien la grande tribu des Anou qui fonda On du Nord (Héliopolis), et On du Sud (Hermonthis) dans les temps antéhistoriques. Lehabim est le peuple des Libyens qui vivent à l'occident du Nil, Naphtouhim (*No-Phtah*) s'établit dans le Delta au nord de Memphis; enfin Pathrousim (*Patorisi*, la terre du Midi) habita le Saïd actuel entre Memphis et la première cataracte[2]. Cette tradition, qui fait venir les Égyptiens d'Asie par l'isthme de Suez, était connue des auteurs classiques, car Pline l'Ancien attribue à des Arabes la fondation d'Héliopolis[3]; mais elle n'eut jamais parmi eux la popularité de l'opinion qui faisait descendre les Égyptiens du fond de l'Éthiopie.

Pendant les temps modernes, les affinités ethnographiques des Égyptiens ont fourni matière à de longues discussions. A l'époque où l'on ne connaissait rien d'eux que des noms royaux grécisés maladroitement et défigurés à plaisir par les copistes du moyen âge, quelques momies en mauvais état, quelques menues amulettes conservées comme raretés inappréciables dans les cabinets de curiosités, il était difficile de se faire une idée exacte du sujet et d'arriver à des conclusions plausibles. Aussi ne doit-on pas trop s'étonner si la plupart des voyageurs, trompés à l'apparence de certains Coptes abâtardis, ont soutenu que les anciens Égyptiens devaient avoir le visage bouffi, l'œil à fleur de tête, le nez écrasé, la lèvre charnue, et présenter plusieurs des traits caractéris-

race égyptienne aurait remonté le cours du Nil. Elle aurait traversé le détroit de Bab-el-Mandeb, peuplé la Nubie, et se serait établie entre la première cataracte et la mer. Le siège principal de sa civilisation aurait été la Moyenne Égypte, entre Sioût et Abydos (Ebers, *l'Égypte*, t. II, *Du Caire à Philæ*, p. 232; cf. Dümichen, *Geschichte des Alten Ægyptens*, t. I, p. 118 sqq.; Brugsch, *Ægyptische Beiträge zur Völkerkunde*, dans la *Deutsche Revue*, 1881, oct.-déc., p. 48). — 1. Genèse, ch. x, v. 3-6. — 2. E. de Rougé, *Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manéthon*, p. 4-8; Ebers, *Ægypten und die Bücher Moses*, p. 54 sqq. — 3. Pline, *H. N.*, l. VI, c. xxix.

tiques de la race nègre. Cette opinion, populaire encore au commencement du siècle, disparut sans retour dès que la Commission française eut publié son grand ouvrage. En examinant les innombrables reproductions de statues et de bas-reliefs dont il est rempli, on reconnut que les Égyptiens représentés sur les monuments, loin d'offrir la couleur et l'aspect général du nègre, avaient la plus grande ressemblance avec les races blanches de l'Europe et de l'Asie occidentale. L'étude anatomique des momies confirma bientôt cette première impression, et convainquit les plus incrédules. « Les anciens Égyptiens appartenaient à une race d'hommes tout à fait semblables aux Kennous ou Barabras, habitants actuels de la Nubie. On ne retrouve chez les Coptes de l'Égypte aucun des traits caractéristiques de l'ancienne population égyptienne. Les Coptes sont le résultat du mélange confus de toutes les nations qui successivement ont dominé l'Égypte. On a tort de vouloir retrouver chez eux les traits de la vieille race[1]. »

Aujourd'hui, il n'y a plus grand effort d'imagination à se figurer, je ne dirai pas le contemporain de Sésostris, mais l'Égyptien du temps de Khéops, qui contribua pour sa part à la construction des pyramides. Il suffit d'entrer dans un musée et d'examiner les statues d'ancien style qui s'y trouvent réunies. Au premier coup d'œil, on voit que l'artiste chargé de les faire a, dans le modelé de la tête et des membres, cherché la ressemblance avec le personnage qu'il désirait représenter; mais, en faisant abstraction des particularités propres à chaque individu, on retrouve sans peine le type commun de la race. L'Égyptien était en général grand, maigre, élancé. Il avait les épaules larges et pleines, les pectoraux saillants, le bras nerveux et terminé par une main fine et longue, la hanche peu développée, la jambe sèche; les détails anatomiques du genou et les muscles du mollet sont assez fortement accusés, comme c'est le cas pour la plupart des peuples marcheurs, les pieds longs, minces, aplatis à l'extrémité par l'habitude d'aller sans chaussure. La tête, souvent trop forte pour le corps, présente d'ordinaire

1. Champollion le Jeune, *Grammaire égyptienne*, Introd., p. xix.

un caractère de douceur et même de tristesse instinctive. Le front est carré, peut-être un peu bas, le nez court et rond; les yeux sont grands et bien ouverts, les joues arrondies, les lèvres épaisses, mais non renversées; la bouche, un peu longue, garde un sourire résigné et presque douloureux. Ces traits, communs à la plupart des statues de l'ancien et du moyen empire, se retrouvent plus tard à toutes les époques. Les monuments de la dix-huitième dynastie, les sculptures saïtes et grecques, si inférieures en beauté artistique aux monuments des vieilles dynasties, conservent sans altération sensible le type primitif. Aujourd'hui même, bien que les classes supérieures se soient défigurées par des alliances répétées avec l'étranger, les simples paysans ont gardé presque partout la ressemblance de leurs ancêtres, et tel fellah contemple avec étonnement les statues de Khâfrî ou les colosses des Ousirtasen qui reproduisent trait pour trait, à plus de quatre mille ans d'existence, la physionomie de ces vieux Pharaons[1]

La race égyptienne se rattache aux peuples blancs de l'Asie antérieure par ses caractères ethnographiques : la langue égyptienne se rattache aux langues dites sémitiques par sa forme grammaticale[2]. Non seulement un grand nombre de ses racines appartiennent au type hébræo-araméen ; mais sa constitution grammaticale se prête à de nombreux rapprochements avec l'hébreu et le syriaque. L'un des temps de la conjugaison, le plus simple et le plus ancien de tous, est composé avec des pronoms suffixes identiques dans les deux langues. Les pronoms, suffixes et absolus, sont exprimés par les mêmes racines et jouent le même rôle en égyptien et dans les langues sémitiques[3]. Sans nous étendre sur ces rapprochements, dont quelques-uns laissent encore prise au

1. L'une des plus belles statues en bois du Musée de Boulaq a été nommée par les gens du Caire le *Sheikh-el-Beled*, parce qu'elle est trait pour trait l'image du *Sheikh-el-Beled* actuel de Saqqarah. On trouvera reproduits dans O. Rayet, *les Monuments de l'art antique*, t. I, quelques-uns des monuments où le type égyptien est le mieux caractérisé. — 2. Benfey, *Ueber das Verhæltniss der Ægyptischen Sprache zum semitischen Sprachstamm*, Leipzig, 1844; Schwartze, *Das alte Ægypten*, t. I, 2tes Theil, p. 2003 sqq. ; E. de Rougé, *Recherches sur les monuments*, p. 2-4; Lepsius, *Zeitschrift*, 1870, p. 91-92. — 3. Maspero, *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, t. II, p. 1-8.

doute[1], nous pouvons dès à présent affirmer que la plupart des procédés grammaticaux mis en œuvre par les langues sémitiques se retrouvent en égyptien à l'état rudimentaire. Aussi bien l'égyptien et les langues sémitiques, après avoir appartenu au même groupe, se sont séparés de très bonne heure, à une époque où leur système grammatical était encore en voie de formation. Désunies et soumises à des influences diverses, les deux familles traitèrent d'une façon différente les éléments qu'elles possédaient en commun. Tandis que l'égyptien, cultivé plus tôt, s'arrêtait dans son développement, les langues sémitiques continuaient le leur pendant de longs siècles encore avant d'arriver à la forme que nous connaissons aujourd'hui ; « en sorte que, s'il y a un rapport de souche évident entre la langue de l'Égypte et celle de l'Asie, ce rapport est cependant assez éloigné pour laisser au peuple qui nous occupe une physionomie distincte[2]. »

Les Égyptiens appartiendraient donc aux races proto-sémitiques. Venus d'Asie par l'isthme de Suez, ils trouvèrent établie sur les bords du Nil une autre race, probablement noire, qu'ils refoulèrent dans l'intérieur[3]. L'Égypte, si riche et si fertile aujourd'hui, devait être alors l'image de la désolation. Le fleuve, abandonné à lui-même, changeait perpétuellement de lit. Il n'atteignait jamais dans ses débordements certaines parties de la vallée, qui restaient improductives ; ailleurs, au contraire, il séjournait avec tant de persistance qu'il changeait le sol en bourbiers pestilentiels. Le Delta, à moitié noyé par les eaux du fleuve, à moitié perdu sous les flots de la Méditerranée, était un immense marais semé de quelques îles sablonneuses et couvert de papyrus, de lotus, d'énormes roseaux, à travers lesquels les bras du Nil se frayaient paresseusement un cours sans cesse déplacé. Sur les deux rives, le désert envahissait toute la partie du sol qui n'était pas chaque année recouverte par l'inondation : on passait sans transition de la végétation désordonnée des marais tropicaux à l'aridité la plus absolue. Peu à peu les nouveaux venus apprirent à

1. Voir Renan, *Histoire des langues sémitiques*, 4e éd., t. I, p. 80-92. — 2. E. de Rougé, *Recherches*, p. 3; cf. Hommel, *Die Semitischen Völker und Sprachen*, t. I, p. 94 sqq., 439 sqq. — 3. Lepsius, *Zeitschrift*, 1870, p. 92.

régler le cours du fleuve, à l'endiguer, à porter par des canaux d'irrigation la fertilité jusque dans les coins les plus reculés de la vallée. L'Égypte sortit des eaux et devint dans la main de l'homme une des contrées les mieux appropriées au développement paisible d'une grande civilisation.

La période de formation du sol et de la nation dura longtemps, des myriades d'années au dire des anciens eux-mêmes, entre trois et quatre mille ans d'après les calculs les plus modérés de la plupart des savants contemporains. Avec cette naïveté instinctive qui porte les peuples à chercher la perfection dans le passé, les Égyptiens en étaient venus à considérer les premiers siècles de leur séjour au bord du Nil comme un âge heureux entre tous les âges, et leurs ancêtres à demi sauvages comme des hommes pieux qu'on appelait d'une manière générale les *Shosou-Hor* (Serviteurs d'Horus) [1]. C'est à ces générations sans histoire que revient l'honneur d'avoir constitué l'Egypte telle que nous la connaissons dès le début de la période historique. D'abord divisées en un grand nombre de tribus, elles commencèrent par établir sur plusieurs points à la fois de petits États indépendants dont chacun avait ses lois et son culte. Avec le temps, ces États se fondirent les uns dans les autres : il ne resta plus en présence que deux grandes principautés, la Basse Égypte (*To-miri*) ou pays du Nord (*To-mihi*) dans le Delta, la Haute Égypte ou pays du Sud (*To-risi*), depuis la pointe du Delta jusqu'à la première cataracte. La réunion sous un même sceptre forma le patrimoine des Pharaons ou pays de Kîmit, mais ne fit pas disparaître la division primitive : les petits Etats devinrent provinces et furent l'origine des circonscriptions administratives que les Grecs ont appelées *nomes*.

Les nomes se composaient d'une ou plusieurs villes et d'un territoire assez restreint [2] : le plus grand d'entre eux était loin d'avoir l'étendue d'un seul de nos arrondissements. Ils étaient subdivisés en plusieurs parties : 1° la ville capitale

1. Lepsius, *Denkm.*, III, 5 *a*; Dümichen, *Bauurkunde der Tempelanlagen von Denderah*, pl. XVI; cf. E. de Rougé, *Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manéthon*, p. 12, note 1, p. 165 sqq. — 2. Brugsch, *Geographische Inschriften*, t. I, p. 93 sqq.

(*nouit*) et sa banlieue, siège de l'administration civile et militaire, centre de la religion provinciale; 2° les terres de production (*ouou*), cultivées en céréales et fécondées chaque année par l'inondation; 3° les terres marécageuses (*poh'ou*), sur lesquelles les débordements du Nil laissaient des étangs trop profonds pour être desséchés facilement : on les mettait en pâturages quand on pouvait, on y cultivait le lotus et le papyrus, on y faisait en grand l'élève des oiseaux d'eau ; 4° enfin, les canaux dérivés du Nil pour les besoins de l'agriculture et de la navigation [1]. En tête de l'administration civile et militaire on trouve des princes héréditaires (*hiq* ou *hâ*) et plus souvent des nomarques (*mour-nouït zât-to* ou simplement *mour-nouït zat*) nommés directement par le roi [2]. L'autorité religieuse était exercée par le grand prêtre du temple, dont la dignité était tantôt élective, tantôt héréditaire. Les habitants du nome payaient au roi et à ses fonctionnaires un impôt en nature proportionnel à la richesse foncière, et dont la répartition exigeait des recensements et des cadastres fréquents. Ils étaient soumis à une espèce de conscription pour le service militaire, et à la corvée pour l'exécution de tous les travaux d'utilité publique, qu'il s'agît d'élever un temple ou une forteresse, de tracer une route, de construire une digue ou de creuser un canal.

Le nombre des nomes varia selon les temps. La plupart des historiens anciens en comptent trente-six [3]; les listes égyptiennes en donnent parfois quarante-quatre, dont vingt-deux pour la Haute Égypte et vingt-deux pour la Basse [4]. Le plus méridional d'entre eux s'appelait To-Qonsit, comme la Nubie à laquelle il confinait. La capitale était Abou, l'Éléphantine des Grecs, et plus tard, au temps des Romains, Noubit (Ombos). Il comprenait, avec la ville de Souanou (Syène), les deux îles célèbres de Senom (Bîgèh) et de Lak (Aï-lak, Pilak, Philæ), qui servirent de refuge aux derniers païens

1. Jacques de Rougé, *Textes géographiques du temple d'Edfou*, p. 29. — 2. Lepsius, *Denkmæler*, II, pl. 124-125. Cf. Brugsch, *G. Inschriften*, t. I, p. 111-116; Maspero, *Une Enquête judiciaire à Thèbes*, p. 9, note I. — 3. Diodore, I, 44; Strabon, l. XVII, c. I. Pline (*H. N.*, V, 9, 9) en mentionne quarante-trois, et Ptolémée (IV, 5) quarante-sept. — 4. Brugsch, *G. Inschr.*, t. I, p. 99.

d'Égypte contre les persécutions chrétiennes. Venaient ensuite le nome de Tes-Hor (Apollonitès) avec Debou (Apollinopolis Magna, Edfou) et Khonou (Silsilis) et celui de Ten (Latopolitès). La capitale de ce dernier fut d'abord Nekhab, que Champollion identifia avec la ville grecque d'Eilithyia. Le nom de Nekhab est mêlé aux faits les plus importants de l'histoire d'Égypte. Sous la dix-septième dynastie, au temps où les pasteurs occupaient le Delta, les princes indépendants du Sud avaient fait de cette ville un de leurs boulevards et quelquefois leur capitale. Le gouvernement en était confié à un prince de la famille royale, qui prenait le titre de *Royal fils de* Nekhab. Plus tard, à l'époque gréco-romaine, Nekhab, déchue de son rang de capitale, céda le premier rang à Sni (Latopolis), la moderne Esnéh [1].

Au sortir du nome de Ten on entrait dans le nome de Ouîsit, le Phathyritès des Grecs. La capitale est Apit, Tapit, la Thèbes aux cent portes d'Homère, la demeure d'Amon-Râ, roi des dieux et créateur du monde (Pa-Amon, Diospolis Magna). Son origine se perdait dans la nuit des temps : les traditions nationales en faisaient la patrie terrestre d'Osiris [2] et la résidence d'une des dynasties humaines antérieures aux dynasties historiques. A l'époque de sa splendeur, elle s'étendait sur les deux rives du Nil, du pied de la chaîne Libyque au pied de la chaîne Arabique. Capitale de l'Égypte sous neuf dynasties consécutives, de la onzième à la vingtième, puis déchue de son rang à partir de la vingt et unième dynastie, prise et pillée successivement par les Éthiopiens, les Assyriens et les Perses, elle fut détruite par Ptolémée Lathyre et à moitié renversée par un tremblement de terre en l'an 27 avant le Christ. Sur ses ruines s'élevèrent un grand nombre de villages de peu d'importance [3] qui subsistent encore aujourd'hui sous des noms arabes : El-Aqsoraïn (Louqsor) et Karnak, sur la rive droite ; Gournah, Médinét-Habou, Déir-el-Bahari, sur la rive gauche. A partir de cette époque, la capitale du nome fut On du Midi ou Hermontou (Hermonthis), dont l'origine remontait jusqu'aux âges antéhistoriques [4].

1. Brugsch, *G. Inschr.*, t. I, p. 178. — 2. *Id.*, t. I, p. 176. — 3. Strabon, l. XVII, c. I. — 4. Brugsch, *G Inschr.*, t. I, p. 193-195.

Au nord de Thèbes, on rencontrait successivement : sur la rive droite du fleuve, le nome de Horoui (Coptitès) avec Qoubti (Coptos), l'une des forteresses et l'un des marchés les plus importants de la Haute Égypte; sur la rive gauche, le nome Tentyritès avec Tarir ou Tantarir (Tentyris, Dendérah) ; sur les deux rives, le nome de Hasekhokh (Diospolitès) et le Thinitès, dont la capitale, après avoir été Thini, fut plus tard Aboudou (Abydos). Abydos était une des plus considérables parmi les cités égyptiennes. Strabon, qui la vit dans une décadence complète, rapporte que jadis elle occupait le second rang[1]; et de fait, après Thèbes, je ne connais pas de ville qui soit mentionnée plus souvent sur des monuments de toute sorte. Non qu'elle fût grande ou bien peuplée : resserrée entre le désert et un canal dérivé du Nil, elle occupait, entre les villages modernes d'El-Kharbéh et d'Harabat-el-Madfounéh, une bande de terre fort étroite et ne put jamais s'étendre beaucoup. C'est comme ville sainte qu'elle était universellement connue. Ses sanctuaires étaient célèbres, son dieu Osiris vénéré, ses fêtes suivies par toute l'Egypte ; les gens riches des autres nomes tenaient à honneur de se faire dresser une stèle dans son temple, auprès du tombeau d'Osiris. Sous les Ptolémées, Abydos perdit son titre de capitale, qui fut attribué au bourg de Souï (Syis, Psouï, Psoï). Ce bourg, agrandi et colonisé par Ptolémée Soter, prit le nom de Ptolémaïs[2].

Les nomes de l'Égypte moyenne, entre Abydos et Memphis, sans jamais avoir obtenu une prépondérance marquée, ont pesé d'un grand poids dans les destinées du pays[3]. Remplis d'une population nombreuse, couverts de places fortes situées avantageusement sur les différents bras du Nil, ils pouvaient couper à volonté les communications entre Thèbes et Memphis et arrêter longtemps la marche des armées. On y trouvait d'abord, sur la rive droite du fleuve, Apou ou Khemi (Panopolis ou Khemmis), dans le nome de Khemi. Mîn y était adoré, et les Grecs, trompés par une simple analogie de son, avaient cru reconnaître dans l'un des titres de ce

1. Strabon, l. XVII, c. I. — 2. *Corpus inscr. græc.*, n° 4925. — 3. Sept de ces nomes, détachés de la Haute Égypte et réunis en un seul gouvernement, formèrent, à l'époque romaine, la province d'Heptanomide.

dieu, *Pehrırou* ou *Pehrisou,* « le coureur », le nom de leur héros Persée [1]. Plus bas, toujours sur la rive droite, venaient Toukaou et Paharnoub, dans le nome de Douf (Antæopolitès [2]); sur la rive gauche, dans le nome de Baar (Hypsélitès), la forteresse de Shashotpou (Shôtp) [3], et dans le nome Iotef supérieur (Iotef khont, Lycopolitès), la ville importante de Siout (Lycônpolis, Osyout) [4]. On rencontrait ensuite l'Iotef inférieur (Iotef pohʿou), dont la capitale était Kousit (Kousæ) aux temps pharaoniques. A l'époque gréco-romaine, son territoire fut réparti entre les deux provinces voisines [5].

Le nom antique d'Hermopolis était Khmounou, la ville des huit dieux, et Ounou [6]. Elle était située dans le nome de Ounou (Hermopolitès), assez loin du Nil et proche le canal appelé aujourd'hui encore Bahr-el-Yousouf. C'était une des plus anciennes villes de l'Égypte : elle avait été le théâtre d'une des grandes victoires d'Hor sur Sit, et son dieu éponyme Thot avait pris une part glorieuse aux guerres osiriennes. Son territoire confinait au nord et à l'est avec celui du nome de Mihi [7], l'un des plus célèbres parmi les nomes de la Thébaïde. La capitale était Hbonou (Touho, Théodosiopolis) [8]; mais il renfermait plusieurs autres villes importantes, Nofirous (Kom-el-Ahmar) et Panoubit (Speos Artémidos, Béni-Hassan) sur la rive droite, Monâït-Khoufou sur la rive gauche. Monâït-Khoufou avait été fondée ou agrandie par Khoufou (Khéops); elle florissait encore sous la douzième dynastie, et son nom, transmis d'âge en âge, est devenu chez les Arabes d'Égypte l'origine du nom de Miniéh [9]. Au nord du nome de Mihi et sur la rive orientale du fleuve s'étendaient les deux nomes de Pa avec Haïbonou (Hipponon) pour capitale [10], et de Maton (Aphroditès) avec Pa Nibtepahe (Aphroditopolis, Atfieh); sur la rive occidentale, entre le Nil et la chaîne Libyque, le nome de Ouabou (Oxyrrynchitès), ville principale Pamazit (Oxyrrynchos, Pemsje), celui du Nouhit supérieur (Héracléopolitès), chef-lieu Hâkhninsou ou Hnès

1. Hérodote, l. II, c. xci.— 2. Jacques de Rougé, *Revue archéologique*, juillet 1870, p. 5-6. — 3. *Id.*, p. 1 sqq. — 4. Brugsch, *G. Inschr.*, t. I, p. 217-219. — 5. Jacques de Rougé, p. 12-15. — 6. Brugsch, *Dict. géog.*, p. 749. — 7. Jacques de Rougé, *Revue archéologique*, février 1872, p. 68 sqq. — 8. *Id.*, p. 70-76. — 9. Brugsch, *G. Inschr.*, t. I, p. 224. — 10. Jac-

(Héracléopolis Magna), enfin celui du Nouhit inférieur [1], auquel on rattachait le Toshe ou pays du lac Miri (le Fayoum). Le Nouhit inférieur renfermait la ville de Miritoum ou Mitoum (Meïdoum), située au pied de la chaîne Libyque. A l'époque gréco-romaine il n'existait plus. La portion de son territoire qui était située entre le Nil et la montagne fut annexée au nome Héracléopolitès. Le Fayoum forma un nome nouveau, l'Arsinoïtès, dont Crocodilopolis, l'ancienne Shodou, fut désormais la capitale.

A quelques kilomètres au nord de Mitoum, on franchissait la frontière de la Basse Égypte et l'on entrait dans le nome du Mur-Blanc (Anbou-haït, Memphitès) ; on passait sous les murs de Titoouï, un des boulevards du Delta contre les invasions du Midi, et l'on arrivait à Mannofri (Memphis). Memphis, la ville de Phtah, Hakouphtah, dont les Grecs ont tiré le nom d'Égypte [2], était l'une des places les plus fortes de l'Égypte. Elle se composait d'une ville vieille, le Mur-Blanc, où s'élevait le grand temple de Phtah, et de plusieurs quartiers dont le principal, Ankhtoouï, était devenu à l'époque persane le séjour favori des étrangers, surtout des Phéniciens [3]. Amoindrie par la fondation d'Alexandrie, la fondation du Caire acheva sa perte : vers le treizième siècle de notre ère, ce n'était plus qu'une ruine imposante. « Malgré l'immense étendue de cette ville et la haute antiquité à laquelle elle remonte,... ses débris offrent encore aux yeux des spectateurs une réunion de merveilles qui confond l'intelligence, et que l'homme le plus éloquent entreprendrait inutilement de décrire.... Les pierres provenues de la démolition des édifices remplissent toute la surface de ces ruines : on trouve en quelques endroits des pans de murailles encore debout, construits de ces grosses pierres dont je viens de parler ; ailleurs, il ne reste que les fondements ou bien des monceaux de décombres. J'ai vu l'arc d'une porte très haute dont les deux murs latéraux sont formés chacun d'une seule pierre ; et la voûte supérieure, qui était aussi d'une seule

ques de Rougé, *l. l.*, p. 76. — 1. *Id.*, p. 76-80. — 2. Brugsch, *G. Inschr.*, t. I, p. 83. — 3. Hérodote, III, XCI :.... ἐν τῷ λευκῷ τείχεϊ τῷ ἐν Μέμφι. Cf. Brugsch, *Zeitschrift für Ægyptische Sprache*, année 1863, p. 9.

pierre, était tombée au-devant de la porte.... Les ruines de Memphis occupent une demi-journée de chemin en tous sens [1]. » Abdallatif parlait ainsi au treizième siècle. Depuis cette époque, une partie de ces débris, exploités comme carrière, a servi à construire les maisons du Caire et des bourgs voisins : le limon du fleuve a recouvert le reste.

Près de la pointe du Delta, sur la rive gauche du Nil, et confinant au désert Libyque, les anciens plaçaient le nome Létopolitès avec Sokhmit (Létopolis) et Kerkasore [2]; sur la rive droite, et confinant au désert Arabique, le nome Héliopolitès. On du Nord, l'Héliopolis des Grecs, en était la capitale. Située sur une hauteur artificielle, elle n'occupait qu'un espace assez restreint, et n'avait pas une population nombreuse; elle n'en était pas moins une des capitales religieuses de l'Égypte et le siège d'une école de théologie célèbre dans le monde entier. D'après la tradition grecque, Solon, Pythagore, Platon, Eudoxe, y avaient passé plusieurs années de leur vie dans l'étude des sciences et de la philosophie égyptiennes. Deux villages voisins, Ah et Hâbenben (Babylone d'Égypte), avaient joué un grand rôle dans les guerres osiriennes, et étaient des sanctuaires renommés. Sur les bords du Nil s'élevait Tourou. Tourou était située presque en face de Memphis : ses carrières, ouvertes par les rois des premières dynasties, ont été exploitées à peu près sans interruption jusqu'à l'époque arabe. Les Grecs l'appelaient Troja, et prétendaient qu'elle avait été bâtie par des prisonniers troyens, comme sa voisine, Babylone d'Egypte, l'avait été par des prisonniers babyloniens [3].

La nomenclature des provinces du Delta n'est pas encore établie avec assez de certitude pour que je me hasarde à la donner en détail. Il me suffira de citer : sur la branche Canopique du Nil, rive droite, Saï (Saïs), dans le nome Saïtès; entre la branche Canopique et la branche Sébennytique, Khsôou (Xoïs) et Paouzit (Bouto), cette dernière dans le nome Am inférieur ou Patonouz (Phthénéotès [4]) ;

1. Abdallatif (traduction de Sacy), l. I, c. iv. — 2. Brugsch, *G. Inschr.*, t. I, p. 243-244. — 3. Diodore de Sicile, l. I, c. lvi; Strabon, l. XVII, c. i. Cf. sur Tourou, Brugsch, *Zeitschr.*, 1867, p. 89-95. — 4. Brugsch, *Zeitschrift*, 1871, p. 11-13.

sur la branche Sébennytique, rive gauche, Thebnoutir (Sébennytos), rive droite, Hatrib (Athribis); entre la branche Sébennytique et la branche Pélusiaque, Pbinibdid ou Didou (Mendès) et Tanis. Au delà de la branche Pélusiaque, entre le Nil et le Désert, s'élevait la ville de Zarou, forteresse frontière de l'Égypte du côté de la Syrie, et dont l'emplacement est encore inconnu[1]. Les villes du Delta, malgré leur antiquité et leur richesse, n'eurent dans l'histoire d'Égypte qu'un rôle secondaire. Des vingt premières dynasties, elles n'en fournirent qu'une seule, la quatorzième, originaire de Xoïs : encore est-elle insignifiante. Vers le onzième siècle, elles n'arrivèrent à la vie politique et à la prépondérance que pour présider à la décadence du pays, et l'accélérer par leurs rivalités perpétuelles. La fondation de Naucratis, celle surtout d'Alexandrie les ruina si complètement, qu'au premier siècle de notre ère la plupart d'entre elles étaient réduites à la condition de simples bourgades.

L'Égypte avant l'histoire : les dieux et les dynasties divines.

Les monuments nous montrent que, dès le temps des premières dynasties, les nomes avaient chacun leurs dieux spéciaux, qui nous sont encore mal connus pour la plupart : on adorait Khnoumou aux cataractes, Anhouri à Thini, Râ dans Héliopolis, Osiris à Mendès. Rien ne nous permet de dire ce qu'étaient ces divinités au début, si les Égyptiens les apportèrent toutes de leur patrie primitive ou si beaucoup d'entre elles naquirent sur les bords du Nil : au moment où nous les rencontrons pour la première fois, leur forme s'était modifiée profondément au cours des siècles et ne renfermait plus tous les traits de leur nature première. Autant qu'on peut en juger, elles se répartissaient en trois

1. Les identifications proposées par M. Brugsch, dans son *Dictionnaire géographique*, pour cette ville et pour les villes voisines, ont été assez fortement compromises par les fouilles que M. Naville a exécutées à Tell-el-Maskhouta en 1883. La géographie de l'Égypte ancienne a été traitée de main de maître par J. Dümichen dans le tome I de sa *Geschichte des alten Ægyptens* (1880-1884).

groupes d'origine différente : les dieux des morts, les dieux des éléments, les dieux solaires. Sokari, Osiris et Isis, Anubis, Nephthys, sont voués plus spécialement à la protection des morts. Les dieux des éléments représentent la terre Sib, le ciel Nout, l'eau primordiale Nou, le Nil Hâpi, et probablement aussi des dieux comme Sovkou, Sit-Typhon, Haroïri, Phtah, dont nous connaissons peu l'histoire. Parmi les dieux solaires, il convient de mentionner avant tout, Râ, le soleil, Aton, le disque solaire, Shou, Anhouri, Amon, le journalier. Dans les plus anciens textes religieux qui nous aient été conservés, la plupart des dieux ne sont plus déjà, à proprement parler, que des doublures politiques ou géographiques les uns des autres. Sokari était le dieu des morts à Memphis, comme Osiris l'était en d'autres endroits, et ne différait guère d'Osiris que par des nuances de culte local : où l'on adorait le soleil sous le nom de Râ, on ne l'adora point d'abord sous le nom de Shou. Les trois groupes avaient à l'origine des facultés et des attributions bien tranchées : ils se complétaient l'un l'autre, mais ne se confondaient pas l'un dans l'autre. Le même nome pouvait avoir ses dieux solaires, ses dieux élémentaires, ses dieux des morts : il n'avait pas encore de divinités où l'idée du soleil et des éléments fût mêlée à celle de la mort.

Il ne semble pas que le dieu principal de chaque nome ait dû nécessairement avoir à l'origine la forme masculine. Dans plus d'un endroit, une déesse avait le rang suprême : Hathor à Dendérah, Nît à Saïs, Nekhab à El-Kab. Dans d'autres localités, le dieu n'était pas unique, mais se divisait en deux personnes jumelles, toutes les deux mâles comme Anhour-Shou à Thini, l'une mâle et l'autre femelle, comme Shou-Tafnout à Héliopolis. Ces dieux n'avaient d'ailleurs aucun goût pour la solitude. Ils s'unissaient en familles, à l'imitation de ce qui se passait sur la terre : chacun d'eux se mariait à son gré, avait un fils, et la trinité se trouvait constituée. De Phtah et de la déesse Sokhit naissait Imhotpou, d'Osiris et d'Isis, Harpochrate l'Hor enfant, et les dieux secondaires de la cité se groupaient autour de chaque trinité. Chacune d'elles gardait d'ailleurs le caractère de la divinité qui l'avait formée : où c'était une déesse qui avait

pris mari, la déesse demeurait le personnage principal ; où c'était un dieu qui avait pris femme, le dieu continuait de tenir le premier rôle. A Dendérah, le mari d'Hathor n'était qu'un reflet de sa compagne ; à Thèbes, Mout, femme d'Amon, n'était qu'une contre partie féminine d'Amon. Par un progrès tout naturel, on en arriva à considérer que le fils, procédant du père et de la mère, était identique à ses deux parents, et que, par suite, le père, la mère, l'enfant, au lieu d'être trois divinités distinctes, pouvaient bien n'être que trois formes d'une même divinité. Chaque nome posséda un dieu en trois personnes, dont les monuments les plus anciens constatent l'existence et qu'ils appellent *le dieu*, *le dieu un*, *le dieu unique*. Mais ce dieu un n'était jamais *dieu* tout court[1]. Le dieu des Égyptiens est le dieu unique Amon, le dieu unique Phtah, le dieu unique Osiris, c'est-à-dire un être déterminé ayant une personnalité, un nom, des attributs, un costume, des membres, une famille, un homme infiniment plus parfait que les hommes. Il est à l'image des rois de cette terre, et sa puissance, comme celle de tous les rois, est bornée par la puissance des rois voisins. La conception de son unité est donc géographique et politique au moins autant que religieuse : Râ, dieu unique à Héliopolis, n'est pas le même qu'Amon, dieu unique à Thèbes. L'Égyptien de Thèbes proclamait l'unité d'Amon à l'exclusion de Râ, l'Égyptien d'Héliopolis proclamait l'unité de Râ à l'exclusion d'Amon. Mais l'unité de chacun de ces dieux uniques, pour être absolue dans l'étendue de son domaine, n'empêchait pas la réalité des autres dieux. L'habitant d'Héliopolis se disait qu'après tout Amon était un dieu puissant, bien qu'inférieur à Râ, et lui donnait une part de respect dans sa conscience. Chaque dieu unique, conçu de la sorte, n'est que le dieu unique du nome ou de la ville, *noutir noutti*, et n'est pas un dieu national reconnu par le pays entier[2].

Le plus souvent les dieux sont représentés à l'image de

1. Lepage-Renouf, *Lectures on the Origin and Growth of Religion, as illustrated by the Religion of Ancient Egypt*, Londres, 1880 p. 99. — 2. Maspero, dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, 1880, p. 125-126.

l'homme, vêtus comme lui et tenant à la main les emblèmes de leur puissance. Les uns ont en partage la beauté : Phtah et Hathor sont proclamés *beaux* de face. Les autres sont de vrais monstres et étalent à nos yeux des difformités naturelles ; Phtah est parfois un enfant rachitique[1], Bisou un nain féroce. A côté de ces dieux à forme humaine, les monuments nous montrent des bœufs, des éperviers, des ibis, des serpents, qu'on respecte autant et plus que les autres. En effet, l'Égypte ancienne a rendu un culte aux animaux, et chaque nome avait à côté de son dieu-homme un dieu-bête qu'il offrait à la vénération des fidèles. Thot était un cynocéphale ou un ibis, Hor un épervier, Sovkou un crocodile, Harmakhis un sphinx à corps de lion et à tête humaine[2], Amon une oie de belle venue[3], Anubis un chacal[4]. Tous ces animaux furent adorés d'abord en tant qu'animaux, les uns comme le lion, le sphinx, le crocodile, parce qu'on les craignait et qu'on leur reconnaissait une force, un courage, une adresse supérieure à celle de l'homme ; les autres, comme le bœuf, l'oie, le bélier, parce qu'ils rendaient service à l'homme et lui faisaient la vie plus facile. Plus tard l'idée première se modifia, au moins parmi les théologiens, et l'animal cessa d'être le dieu même, pour devenir la demeure, le tabernacle vivant, le corps, dans lequel les dieux mettaient pour ainsi dire une parcelle de leur divinité. L'épervier fut l'incarnation de Hor et non plus Hor lui-même, le chacal et le bœuf furent l'incarnation d'Anubis et de Phtah et non plus Anubis ou Phtah en personne. Dès lors, les dieux furent représentés indifféremment sous leur forme bestiale ou sous leur forme humaine, souvent même sous une forme mixte où les éléments de l'homme et de la bête étaient combinés selon des proportions diverses. Hor, par exemple, est tantôt un homme, tantôt un épervier, tantôt un épervier à tête d'homme, tantôt un homme à tête d'éper-

1. Dr Parrot, *Sur l'origine de l'une des formes du dieu Phtah*, dans le *Recueil de Travaux*, t. II, p. 129-133. — 2. Maspero, dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, 1880, t. I, p. 121. — 3. Maspero, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire* dans le *Recueil de Travaux*, t. II, p. 115. — 4. Voir la liste des animaux sacrés dans Parthey, *De Iside et Osiride*, p. 260 sqq., et *Erdkunde des Alten Ægyptens*, pl. XVI.

vier. Sous ces quatre formes, il est Hor et n'est pas plus lui-même sous une d'elles qu'il ne l'est sous l'autre. Quelquefois l'absorption du dieu-bête par le dieu-homme n'avait de raison d'être qu'un simple jeu de mots : Sit-Typhon figure par l'hippopotame, parce qu'en égyptien Typhon se dit Tobhou et l'hippopotame Tobou[1].

Quelques-uns des dieux-bêtes suivirent la fortune des dieux-hommes auxquels ils étaient associés, et furent adorés par tout le pays, le scarabée de Phtah, l'ibis et le cynocéphale de Thot, l'épervier d'Hor, le chacal d'Anubis. D'autres, vénérés dans un nome, étaient proscrits ailleurs. Les gens d'Eléphantine tuaient le crocodile. Au contraire, les prêtres de Thèbes et de Shodou « en choisissaient un beau, qu'ils nourrissaient, après lui avoir appris à manger dans la main. Ils lui mettent aux oreilles des anneaux d'or ou de terre émaillée et des bracelets aux pattes de devant[2]. » — « Notre hôte.... prit des gâteaux, du poisson grillé et une boisson préparée avec du miel, puis alla vers le lac avec nous. La bête était couchée sur le bord : les prêtres vinrent auprès d'elle, deux d'entre eux lui ouvrirent la gueule, un troisième y jeta d'abord les gâteaux, ensuite la friture, et finit par la boisson. Sur quoi le crocodile se mit à l'eau et s'alla poser sur l'autre rive. Un autre étranger étant survenu avec pareille offrande, les prêtres la prirent, firent le tour du lac, et, après avoir atteint le crocodile, lui donnèrent l'offrande de la même manière[3]. » Le culte des animaux était aussi dispendieux que le culte des dieux à forme humaine. Il n'était pas rare de voir un riche particulier dépenser tout ou partie de son bien à leur faire de splendides funérailles[4]. Leur mort était un deuil public pour le nome, parfois pour l'Égypte entière; leur meurtre, un crime puni de mort. Lorsqu'un indigène ou un étranger en tuaient un par mégarde, les prêtres réussissaient quelquefois à préserver le coupable contre la fureur populaire en lui

1. Le premier auteur qui ait mis en lumière le côté fétichiste de la religion égyptienne est M. Pietschmann, *Der Ægyptische Fetischdienst und Götterglaube*, dans la *Zeitschrift für Ethnologie*, 1878 p. 153 sqq. — 2. Hérodote, II, LXIX. — 3. Strabon, l. XVII, ch. I. — 4. Diodore, I, 84.

imposant une pénitence; mais le plus souvent leur intervention elle-même était impuissante à le sauver. Du temps que l'historien Diodore voyageait en Égypte, vers le milieu du premier siècle avant notre ère, un Romain, établi dans Alexandrie, tua par hasard un chat. Le peuple s'assemble aussitôt, le saisit et le met à mort malgré sa qualité de citoyen romain, malgré les prières du roi, qui dépendait de Rome et craignait pour sa couronne[1].

Les plus célèbres des animaux sacrés étaient le bœuf Mnévis, et l'oiseau Bonou, le Phénix, à Héliopolis; le bouc de Mendès et le bœuf Hapi à Memphis. Le bouc de Mendès était « l'âme d'Osiris », le bœuf Mnévis « l'âme de Râ ». Au dire des Grecs, le Phénix arrivait tous les cinq cents ans de l'Ouest et s'abattait dans le temple de Râ. Quelques-uns prétendaient qu'il apportait avec lui le corps de son père enveloppé de myrrhe. D'autres disaient qu'il venait se faire brûler lui-même sur un bûcher de myrrhe et de bois odorants, pour renaître de ses cendres et repartir à tire-d'aile vers sa patrie d'Orient[2]. En fait le Bonou était une espèce de vanneau dont la tête était ornée de deux longues plumes flottantes. Il passait pour l'incarnation d'Osiris, comme l'Ibis pour l'incarnation de Thot, et l'épervier pour l'incarnation de Hor.

Le bœuf Hapi avait fini par devenir aux yeux des Égyptiens l'expression la plus complète de la divinité sous forme animale. Il procédait à la fois d'Osiris et de Phtah : aussi l'appelle-t-on « la seconde vie de Phtah » et « l'âme d'Osiris[3] ». Il n'avait point de père, mais un rayon de lumière venu du ciel fécondait la génisse qui le portait et ne pouvait plus désormais avoir d'autre enfant[4]. Il devait être noir, porter au front une tache blanche triangulaire, sur le dos la figure d'un vautour ou d'un aigle aux ailes éployées, sur la langue l'image d'un scarabée : les poils de sa queue étaient doubles. « Le scarabée, le vautour et toutes celles des autres marques qui tenaient à la présence et à la disposition relative des épis n'existaient pas réelle-

1. Diodore, I, 83. — 2. Hérodote, II, LXXIII. — 3. *De Iside*, c. XX; Strabon, l. XVII, c. I. — 4. Hérodote, III, XXVIII. Cf. Pomponius Mela, I, 9; Pline *H. N.*, VIII, XLVI.

ment. Les prêtres, initiés aux mystères d'Apis, les connaissaient sans doute seuls et savaient y voir les symboles exigés de l'animal divin, à peu près comme les astronomes reconnaissent dans certaines dispositions d'étoiles les linéaments d'un dragon, d'une lyre et d'une ourse[1]. » Il vivait à Memphis dans une chapelle attenante au grand temple de Phtah, et recevait de ses prêtres les honneurs divins. Il rendait des oracles aux particuliers qui venaient le consulter et pouvait remplir d'une fureur prophétique les enfants qui l'approchaient[2].

La durée de sa vie ne devait pas excéder un certain nombre d'années fixé par les lois religieuses : passé vingt-cinq ans, les prêtres le noyaient dans une fontaine consacrée au Soleil. Cette règle, en vigueur à l'époque romaine, n'existait pas encore ou n'était pas rigoureusement appliquée dans les temps pharaoniques, car deux Hapi contemporains de la vingt-deuxième dynastie vécurent plus de vingt-six ans[3]. L'Hapi défunt devenait un Osiris et prenait le nom d'Osor-Hapi, d'où les Grecs ont tiré le nom de leur dieu Sarapis. Au commencement, chaque animal sacré avait sa tombe isolée dans cette partie de la nécropole memphite que les Grecs appelaient le Sérapéion. Elle se composait d'un édicule orné de bas-reliefs sous lequel on pratiquait une chambre carrée à plafond plat. Vers le milieu du règne de Ramsès II, on substitua un cimetière commun au tombeau isolé. On creusa dans la roche vive une longue galerie d'une centaine de mètres de long, sur chaque côté de laquelle quatorze chambres assez grossières furent successivement percées; plus tard, le nombre des galeries et des chambres s'accrut à mesure que le besoin s'en faisait sentir. La momie d'Hapi une fois mise en place, les ouvriers muraient l'entrée de la chambre; mais les visiteurs ou les dévots avaient l'habitude de déposer, soit dans le mur même qui barrait l'accès du caveau, soit dans les parties voisines du rocher,

1. Mariette, *Renseignements sur les Apis*, dans le *Bulletin archéologique de l'Athenæum français*, 1855, p. 54. — 2. Pline, *H. N.*, VIII, c. IV, 6. — 3. Auguste Mariette, *Renseignements*, dans le *Bulletin archéologique*, 1855, p. 94-100.

une stèle contenant leur nom et une prière à Hapi mort. Ce culte, établi d'une manière définitive par le second roi de la deuxième dynastie, dura jusqu'aux derniers jours de l'Égypte[1]. Mais alors, après la dispersion des prêtres, les tombes furent violées, puis abandonnées, et le désert s'en empara : au bout de quelques années, le sable les avait recouvertes. Il était réservé à M. Mariette de les retrouver en 1851, après quatorze siècles et plus d'un oubli complet[2].

Les trois groupes de dieux n'avaient pas la même importance dans la religion égyptienne telle que nous la connaissons aujourd'hui. Les dieux des éléments, Sib, Nout, Tonen, prêtaient peu au culte : leur rôle, s'il fut jamais considérable en dehors de certaines localités, s'effaça de bonne heure devant celui des dieux solaires. Le soleil devint le type de tous les dieux uniques de l'Égypte, sa vie et sa mort l'image de leur vie et de leur mort. Né le matin à l'Orient, triomphant à midi dans le plein éclat de sa gloire, englouti chaque soir par la nuit d'Occident, les phases de son cours, étudiées et distinguées à l'envi, fournirent à chacun des nomes l'image et l'histoire de sa divinité principale. Râ, le corps du soleil, et son disque Aton furent adorés à Héliopolis ainsi qu'Atoumou, le soleil avant son lever. Anhouri, celui qui entraîne le ciel à sa suite, et Shou le lumineux, Khopri, celui qui naît, et Harpochrate, le soleil enfant, reçurent l'hommage des différents nomes et constituèrent, à côté de la féodalité politique, une sorte de féodalité divine. Les écoles de prêtres établies dans les temples, tout en maintenant résolument chacune la supériorité de son dieu, ne purent s'empêcher de reconnaître qu'il ressemblait par bien des points aux dieux des autres temples : les formes éparses de la divinité tendirent à se réunir. Au moment où l'histoire de l'Égypte commence pour nous, la concentration est loin d'être achevée : les dieux ont encore leur personnalité entière, mais leurs mythes se sont mêlés et leurs familles se sont alliées au point de ne plus

1. Le dernier Hapi dont on connaisse l'existence d'une manière certaine est celui qui fut inauguré sous Julien, en 362 (Ammien, l. XXII, xiv, 6). — 2. Cf. pour tout ce qui se rapporte à la tombe d'Apis, Mariette, *le Serapéum de Memphis*, t. I, Paris, 1882, in-4°.

pouvoir être séparées l'une de l'autre. Shou est désormais le fils de Râ. Phtah, Sokari et Osiri se sont confondus : ils n'ont plus qu'un seul corps et ne forment plus qu'un seul être, Phtah-Sokari, Sokar-Osiri, Phtah-Sokar-Osiri. Les triades se combinent en triades nouvelles et deviennent des neuvaines (*paout noutîrou*). Les neuvaines se doublent et se triplent à leur tour, et dès les plus anciens temps on voit vingt-sept dieux enfermés dans une même expression, agir comme une seule personne pour créer et pour ordonner le monde[1]. Au sortir de leurs mains, l'homme ne connaissait encore aucun des arts nécessaires à la vie ; il n'avait pas même de langage, et en était réduit à imiter les cris des animaux. Les dieux se chargèrent de faire son éducation et se manifestèrent l'un après l'autre sur la terre. Leur règne dura des milliers d'années, et leur succession forma des dynasties divines, dont le nombre et l'ordre varièrent selon les temps et les lieux. A Héliopolis, Atoumou prenait la tête de la liste. Venaient ensuite :

Le roi de la Haute et de la Basse Égypte, Râ, v. s. f. ;

Le roi de la Haute et de la Basse Égypte, Shou, fils de Râ, v. s. f. ;

Le roi de la Haute et de la Basse Égypte, Sibou, v. s. f. ;

Le roi de la Haute et de la Basse Égypte, Osiris-Ounnofri, v. s. f. ;

Le roi de la Haute et de la Basse Égypte, Sit, v. s. f. ;

Le roi de la Haute et de la Basse Égypte, Hor, v. s. f.[2].

A Memphis, Phtah avait la première place. A Thèbes, Atoumou et Phtah cédaient la primauté à Amon-Râ, le roi des dieux, *le dieu de la première fois*. Le règne de cette dynastie divine était regardé par les Égyptiens des temps postérieurs comme un âge d'or, auquel ils ne songeaient jamais sans envie : pour dire d'une chose qu'elle était supérieure à tout ce qu'on pouvait imaginer, ils affirmaient « ne

1. Lepsius, *Ueber den ersten Ægyptischen Götterkreis*, in-4°, Berlin, 1852 ; Maspero, *Mémoire sur quelques Papyrus du Louvre*, Glossaire mythologique, s. v. *Sesounnou*. — 2. Voici le nom de ces dieux-rois, sous la forme grecque : Ἥφαιστος, Ἥλιος, Σῶς, Κρόνος, Ὄσιρις, Τυφῶν, Ὧρος. Les lettres v. s. f. sont l'abréviation de la formule *vie*, *santé*, *force*, qui accompagne les noms royaux dans les textes égyptiens.

pas en avoir vu la pareille depuis les jours du dieu Râ ».

Le règne des dieux-rois n'était pas moins rempli d'événements que celui des Pharaons réels. L'histoire ne nous en est arrivée que par fragments, mais le peu qu'on en sait fait le plus grand honneur à l'imagination des Égyptiens. Râ eut à lutter sur ses vieux jours contre l'ingratitude des hommes. Il les avait créés et instruits : ils conspirèrent contre lui et il dut rassembler les dieux secrètement, dans le grand temple d'On, pour aviser aux moyens de se défendre. « Voyez les hommes qui sont nés de moi-même : ils prononcent des paroles contre moi. Dites-moi donc ce que vous feriez à leur égard, car, voici, j'ai attendu et je n'ai pas voulu les tuer avant d'avoir entendu vos paroles. » Les dieux décidèrent de détruire la race des coupables, et la déesse Tafnout à tête de lionne fut chargée d'exécuter la sentence. Elle descendit parmi les hommes, les massacra et « baigna ses pieds dans leur sang, plusieurs nuits durant, jusqu'à la ville de Khninsou ». Le sang, recueilli et mêlé à diverses substances, fut présenté à Râ en sept mille cruches, et le dieu, apaisé par cette offrande, jura que, désormais, il épargnerait le genre humain; mais, fatigué de vivre sur la terre, il s'envola au ciel et remit la royauté à son fils Shou[1].

Osiris était le plus populaire des dieux-rois. Je n'entreprendrai pas de raconter sa légende; la plupart des documents nécessaires à pareille tâche nous font encore défaut, et ceux que nous avons sont trop obscurs pour nous permettre de démêler ce qui appartient à chacune des écoles de théologie qui ont successivement passé en Égypte[2]. Son mythe n'est qu'une des formes sous lesquelles on se plaisait à représenter la lutte du bien et du mal, du dieu ordonnateur contre le chaos. Osiris, l'être bon par excellence, Ounnofri, est en guerre perpétuelle avec Sit-Typhon, le

1. Naville, *la Destruction des hommes par les dieux*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, vol. IV, 1875, p. 1-19. — 2. Osiris a été étudié plus particulièrement par M. Lefébure, *le Mythe Osirien;* t. I : *les Yeux d'Horus*, in-4°, Paris, 1874 ; t. II : *Osiris*, in-4°, Paris, 1875. Sit a fourni un sujet de thèse à M. Ed. Meyer, *Set-Typhon*, in-8°, Leipzig, 1875.

maudit : Osiris, dieu solaire et forme de Râ, est l'ennemi éternel de Sit, le dieu des ténèbres et de la nuit. Après sa disparition à l'Ouest du ciel, « le roi du jour, souverain de la nuit, qui avance sans station, ni relâche », Râ n'arrêtait point sa course. Il allait, « sur la voie mystérieuse de la région d'Occident », à travers les ténèbres de l'enfer, « d'où nul vivant n'est jamais revenu », et voyageait pendant douze heures pour regagner l'Orient et reparaître à la lumière. Cette naissance et cette mort journalières du soleil, indéfiniment répétées, avaient suggéré aux Égyptiens le mythe d'Osiris. Comme tous les dieux, Osiris est le soleil : sous la figure de Râ, il brille au ciel pendant les douze heures de la journée; sous la forme d'Osiris Ounnofri, il régit la terre. De même que Râ est chaque soir attaqué et vaincu par la nuit qui semble l'engloutir à jamais, Osiris est trahi par Sit, qui le met en pièces et disperse ses membres pour l'empêcher de reparaître. Malgré cette éclipse momentanée, ni Osiris ni Râ ne sont morts. Osiris Khont-Amenti, Osiris infernal, soleil de nuit, renaît, comme le soleil au matin, sous le nom d'Harpechroud, Hor enfant, l'Harpochrate des Grecs. Harpochrate, qui est Osiris, lutte contre Sit et le bat, comme le soleil levant dissipe les ombres de la nuit; il venge son père, mais sans anéantir son ennemi. Cette lutte, qui recommence chaque jour et symbolisait la vie divine, servait aussi de symbole à la vie humaine. La vie n'était pas, en effet, confinée à cette terre. L'être qui naissait à notre monde avait déjà vécu et devait vivre ailleurs : les moments de son existence terrestre n'étaient qu'un des stages, un des devenirs (*khopriou*) d'une existence dont il ne connaissait ni le commencement ni la fin. Chacun des moments de cette existence, et partant la vie humaine, répondait à un jour de la vie du soleil et d'Osiris. La naissance de l'homme était le lever du soleil à l'Orient; sa mort, la disparition du soleil à l'Occident du ciel. Une fois mort, l'homme devenait Osiris et s'enfonçait dans la nuit, jusqu'à l'instant où il renaissait à une autre vie comme Hor Osiris à une autre journée.

Chez les Egyptiens, l'homme n'était pas composé de la même manière qu'il l'est chez nous. Il n'avait pas comme

nous un corps et une âme : il avait d'abord un corps, puis un double (*ka*). Le double était comme un second exemplaire du corps en une matière moins dense que la matière corporelle, une projection colorée, mais aérienne de l'individu, le reproduisant trait pour trait : enfant s'il s'agissait d'un enfant, femme s'il s'agissait d'une femme, homme s'il s'agissait d'un homme. Plus tard, les idées s'élevant, on reconnut dans l'homme un être moins grossier que le double, mais doué toujours des mêmes propriétés que la matière, une substance que l'on considéra comme étant l'essence de la nature humaine et que l'on se figure sous forme d'un oiseau (Bi, Baï), ou bien une parcelle de flamme ou de lumière, qu'on nomma Khou, la lumineuse. Chacune de ces âmes avait des facultés diverses et ne subsistait pas dans le même milieu que les autres. Le double vivait dans le tombeau, et ne le quittait jamais. Le Baï s'envolait vers « l'autre terre », comme une grue huppée ou comme un épervier à tête et à bras d'homme : il pouvait, à son gré, quitter la tombe ou y rentrer. Le Khou, instruit ici-bas de toute sagesse humaine et muni de tous les talismans nécessaires pour surmonter les périls surnaturels, abandonnait notre monde pour n'y plus revenir et se joignait au cortège des dieux de lumière. Ces diverses définitions sont contradictoires et auraient dû se détruire l'une l'autre : mais les Égyptiens, à mesure qu'ils modifiaient la condition de leur âme, ne surent pas la débarrasser des notions qu'ils avaient entretenues antérieurement. Ils crurent au Baï et au Khou, sans cesser pour cela de croire au double, et chaque homme, au lieu de n'avoir qu'une seule âme répondant à la dernière conception que se faisaient ses contemporains de l'âme humaine, eut plusieurs âmes répondant à toutes les conceptions que les dévots s'étaient faites depuis le début[1].

L'idée de la vie future changea aussi souvent que changea l'idée de l'âme. Ceux pour qui la partie durable de l'homme était le double se contentèrent de croire que les morts continuaient la vie sous terre, et voulurent leur fournir ce qui faisait la joie et la richesse des habitants de notre

1. Maspero, *Études égyptiennes*, t. I, p. 191-192.

monde. Abandonné à lui seul, le double avait faim et soif, il était poursuivi par des animaux monstrueux qui le menaçaient d'une seconde mort, c'est-à-dire de l'anéantissement. Les prières des survivants, habilement rédigées, eurent pour effet de lui donner des vivres, une maison, un cortège de domestiques et de gardiens qui le protégeaient contre ses ennemis. Ce qu'il avait fait ici-bas n'avait aucune influence sur le sort qui l'attendait au delà : bon ou méchant, juste ou injuste, du moment que les rites avaient été accomplis et les prières prononcées régulièrement sur lui, il était riche et heureux dans sa tombe. D'autres transportèrent l'âme en un monde nouveau, et joignirent à la croyance d'une vie future dans un milieu différent celle d'une rétribution proportionnée au bien ou au mal fait pendant la durée de l'existence terrestre. Avant de connaître son sort, l'âme désincarnée devait comparaître devant le tribunal où Osiris, maître de l'Occident, siège, entouré des quarante-deux membres du jury infernal[1]. Sa conscience, ou, comme disaient les Égyptiens, son cœur parle pour elle ou contre elle, et le témoignage de sa vie l'accable ou l'absout[2]; ses actions sont pesées dans la balance infaillible de vérité et de justice, et, selon qu'elles sont trouvées lourdes ou légères, le jury infernal porte son jugement. L'âme impie tombait dans l'enfer, où elle n'avait pour nourriture et pour boisson que des matières immondes, où les scorpions et les serpents la poursuivaient, où elle trouvait, après mille tortures, la mort et l'anéantissement final. L'âme juste, après avoir passé son jugement, n'était pas encore exempte d'épreuves et de dangers. Sa science s'est accrue, ses pouvoirs se sont agrandis, elle est libre de prendre toutes les formes qu'il lui plaît revêtir[3]; mais le mal se dresse contre elle sous mille figures

1. *Todtb.*, ch. CXXV. — 2. *Todtb.*, ch. XXX, l. 1 sqq. : « O cœur, mon cœur qui me vient de ma mère, mon cœur de quand j'étais sur terre, ne te dresse pas comme témoin ; ne lutte pas contre moi en chef divin, ne me charge point devant le dieu grand! » — 3. Celles de l'*Épervier d'or* (*Todtb.*, ch. LXXVII), du *Lotus* (ch. LXXXI), du *Phénix* (ch. LXXXIII), de la *Grue* (ch. CXXXIV), de l'*Hirondelle* (ch. LXXXVI), de la *Vipère* (ch. CXXXII). L'assomption de toutes ces formes est volontaire et ne

hideuses et tente de la détruire ou du moins de l'arrêter par ses menaces et ses épouvantements[1]. Pour triompher il faut qu'elle s'identifie avec Osiris[2] et reçoive d'Isis, de Nephthys et des dieux bons les mêmes secours qu'Osiris en avait reçus. Grâce à leur appui, elle parcourt les demeures célestes[3] et accomplit dans les champs d'Aïlou les cérémonies du labourage mystique, puis se mêle à la troupe des dieux et marche avec eux dans l'adoration du Soleil[4]. Afin de mériter ces destinées heureuses, les Égyptiens avaient rédigé comme un code de morale pratique, dont les articles se retrouvent plus ou moins développés sur les monuments de toutes les époques[5], mais dont la version la plus complète forme le chapitre cxxv du Livre des Morts.

Le *Livre des Morts*, dont chaque momie portait un exemplaire, était un recueil de prières et de formules à l'usage du défunt dans l'autre monde. L'âme, amenée au tribunal d'Osiris, plaide sa cause par-devant le jury infernal. « Hommage à vous, Seigneur de Vérité et de Justice! Hommage à toi, Dieu grand, Seigneur de Vérité et de Justice! Je suis venu vers toi, ô mon maître; je me présente à toi pour contempler tes perfections! Car je te connais, je connais ton nom et les noms des quarante-deux divinités qui sont avec toi dans la salle de Vérité et de Justice, vivant des débris des pécheurs et se gorgeant de leur sang, au jour où se pèsent les paroles par-devant Osiris à la voix juste : Esprit double, seigneur de la Vérité et de la Justice est ton nom. Moi, certes, je vous connais, seigneurs de la Vérité et de la Justice; je vous ai apporté la vérité, j'ai détruit pour vous le mensonge. Je n'ai commis aucune fraude contre les hommes!

marque pas le passage de l'âme humaine dans un corps de bête. Chacune d'elles était une des figures de la divinité; l'entrée de l'âme en elles marquait seulement l'assimilation de l'homme au type divin qu'elle représentait. — 1. Dans les vignettes des Papyrus funéraires, le mauvais principe est figuré par le *Crocodile* (ch. xxxi, xxxii), la *Tortue* (ch. xxxvi) et diverses espèces de serpents (ch. xxxiii, xxxv, xxxvii, xli). — 2. A partir de la XII[e] dynastie, le défunt est nommé couramment l'*Osiris* N. Aux époques antérieures, ce titre est joint rarement à son nom, mais l'ensemble des textes connus jusqu'à présent prouve que l'identification était complète entre le mort et le dieu. — 3. *Todtb.*, ch. lxxiv-lxxv. — 4. *Id.*, ch. cx, cxlvi. — 5. Lepsius, *Denkm.*, pl. II, 43 et 81.

Je n'ai pas tourmenté la veuve! Je n'ai pas menti dans le tribunal! Je ne connais pas la mauvaise foi! Je n'ai fait aucune chose défendue! Je n'ai pas fait exécuter à un chef de travailleurs, chaque jour, plus de travaux qu'il n'en devait faire!... Je n'ai pas été négligent! Je n'ai pas été oisif! Je n'ai pas faibli! Je n'ai pas défailli! Je n'ai pas fait ce qui était abominable aux dieux! Je n'ai pas desservi l'esclave auprès de son maître! Je n'ai pas affamé! Je n'ai pas fait pleurer! Je n'ai point tué! Je n'ai pas ordonné le meurtre par trahison! Je n'ai commis de fraude envers personne! Je n'ai point détourné les pains des temples! Je n'ai point distrait les gâteaux d'offrande des dieux! Je n'ai pas enlevé les provisions ou les bandelettes des morts!... Je n'ai point fait de gains frauduleux! Je n'ai pas altéré les mesures de grain! Je n'ai pas fraudé d'un doigt sur une paume! Je n'ai pas usurpé dans les champs! Je n'ai pas fait de gains frauduleux au moyen des poids du plateau de la balance! Je n'ai pas faussé l'équilibre de la balance! Je n'ai pas enlevé le lait de la bouche des nourrissons! Je n'ai point chassé les bestiaux sacrés sur leurs herbages! Je n'ai pas pris au filet les oiseaux divins! Je n'ai pas pêché les poissons sacrés dans leurs étangs! Je n'ai pas repoussé l'eau en sa saison! Je n'ai pas coupé un bras d'eau sur son passage! Je n'ai pas éteint le feu sacré en son heure! Je n'ai pas violé le cycle divin dans ses offrandes choisies! Je n'ai pas repoussé les bœufs des propriétés divines! Je n'ai pas repoussé de dieu dans sa procession! Je suis pur! Je suis pur! Je suis pur! »

Les mêmes formules de confession négative sont répétées presque mot pour mot dans la deuxième section du chapitre, jointes chacune au nom d'un des quarante-deux membres du jury infernal. La troisième section se borne à reproduire sous une forme parfois très mystique les idées exposées dans la première : « Salut à vous, dieux qui êtes dans la salle de Vérité et de Justice, qui n'avez point le mensonge en votre sein, mais vivez de vérité dans On et en nourrissez votre cœur, par-devant le Seigneur Dieu qui habite en son disque solaire. Délivrez-moi de Typhon qui se nourrit d'entrailles, ô magistrats, en ce jour du jugement suprême; donnez au défunt de venir à vous, lui qui n'a point péché,

qui n'a ni menti ni fait le mal, qui n'a commis nul crime, qui n'a point rendu de faux témoignage, qui n'a rien fait contre lui-même, mais vit de vérité et se nourrit de justice. Il a [semé partout] la joie; ce qu'il a fait, les hommes en parlent et les dieux s'en réjouissent. Il s'est concilié Dieu par son amour; il a donné des pains à l'affamé, de l'eau à l'altéré, des vêtements au nu; il a donné une barque à qui était arrêté dans son voyage; il a offert des sacrifices aux Dieux, des repas funéraires aux défunts. Délivrez-le de lui-même! Protégez-le contre lui-même (variante), ne parlez pas contre lui, par-devant le Seigneur des morts, car sa bouche est pure et ses deux mains sont pures[1]! »

La lutte de Sit et d'Osiris se terminait par le triomphe de Sit : pendant quatre cents années au moins[2], Sit régnait sur l'Égypte à la place de sa victoire. Mais Osiris avait eu, après sa mort, un enfant, Hor, qui devait le venger. Le récit de la guerre d'Hor contre Sit nous a été conservé par les inscriptions du temple d'Edfou avec un luxe de détails que ne comportent pas toujours les inscriptions vraiment historiques[3]. Hor prend ici le nom d'Harmakhis (Harmakhouti). Il a une cour, des ministres, une armée, une flotte. Son fils aîné, Harhoudti, héritier présomptif de la couronne, commande les troupes. Le premier ministre, Thot, dieu de son métier et inventeur des lettres, connaît sa géographie et sa rhétorique sur le bout du doigt : il est d'ailleurs historiographe de la cour et se trouve chargé, par décret royal, du soin d'enregistrer les victoires de son seigneur et d'inventer pour elles des noms sonores. Un souverain si bien servi ne pouvait pas souffrir qu'un usurpateur comme Sit conservât longtemps son pouvoir : aussi, en l'an 363 de son règne, se décide-t-il à la guerre. Il se met en expédition avec ses archers et ses chars, descend le Nil sur sa barque, ordonne des marches et des contre-marches savantes, livre des batailles rangées, soumet des villes, jusqu'au moment où

1. *Revue critique*, 1872, t. II, p. 338-348. — 2. Une date de l'an 400 du règne de Sit, roi d'Égypte, se trouve sur un monument de Ramsès II, découvert à Tanis par M. Mariette (Maspero, *Revue critique*, 1880, t. I, p. 467). — 3. Naville, *le Mythe d'Horus*, 1870, Genève, in-folio; Brugsch, *Die Sage von der geflügelten Sonnenscheibe*, Göttingen, 1870, in-4°.

l'Égypte entière se prosterne devant lui. Son triomphe n'est pas si complet cependant qu'il puisse détruire l'usurpateur : après diverses vicissitudes, la querelle des deux rois-dieux est soumise au dieu Sibou, qui juge de leurs prétentions et partage la vallée du Nil en deux royaumes, dont la limite est à Titooui, un peu au sud de Memphis[1]. Désormais la constitution politique de l'Égypte est un fait accompli : elle se compose de deux *moitiés*, la moitié d'Hor et la moitié de Sit, la Haute et la Basse Égypte, qui, réunies, formeront le royaume des Pharaons.

Le premier roi qu'on lui connaisse, le premier du moins dont les Égyptiens eussent gardé le souvenir, portait le nom de Mîni (Ménès)[2]. Il était originaire de Thini, dans la Haute Égypte[3]. Jusqu'alors On et les villes du nord avaient eu la part principale dans le développement de la civilisation égyptienne. Les prières et les hymnes, qui formèrent plus tard le noyau des livres sacrés, avaient été rédigés à On. Le dieu d'On, Râ, avait fourni le type sur lequel s'étaient modelés peu à peu les autres dieux locaux. L'avènement du Thinite détruisit la supériorité que la ville du Soleil avait exercée si longtemps.

La monarchie qu'il avait fondée dura quatre mille ans au moins, sous trente dynasties consécutives. On divise d'ordinaire cet intervalle de temps, le plus long qu'ait enregistré l'histoire, en trois parties : l'Ancien Empire, de la première à la onzième dynastie ; le Moyen Empire, de la onzième dynastie à l'invasion des Pasteurs ; le Nouvel Empire, de l'invasion des Pasteurs à la conquête persane. Cette division a l'inconvénient de ne pas tenir un compte suffisant de la marche de l'histoire. Il se produisit en effet trois grandes révolutions dans la vie historique de l'Égypte. Au début des dynasties humaines, le centre de gravité du pays est à Mem-

1. Goodwin, dans Chabas, *Mélanges égyptologiques*, IIIe série, t. I, p. 246-286. — 2. Sur la vocalisation de ce nom et des noms égyptiens en général, voir Maspero, *Réponse à la lettre de M. Édouard Naville*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 110-123. — 3. Des fouilles exécutées en 1883-1884 me portent à croire que Thini est, ou bien la ville même de Girgéh, ou bien le village de Meshéikh, situé en face de Girgéh, sur la rive droite du Nil.

phis : Memphis est la capitale et le tombeau des rois, impose ses souverains au reste du pays, sert d'entrepôt au commerce et à l'industrie égyptienne. Vers la sixième dynastie, le centre de gravité se déplace et tend à descendre vers le sud. Il s'arrête d'abord à Héracléopolis dans la Moyenne Égypte (neuvième et dixième dynasties), et finit par se fixer à Thèbes avec la onzième dynastie. Dès ce moment Thèbes devient la capitale réelle du pays et lui fournit ses rois : à l'exception de la quatorzième dynastie, xoïte, toutes les dynasties, de la onzième à la vingt et unième, sont thébaines d'origine. Quand les Pasteurs envahissent l'Égypte, la Thébaïde devient le refuge de la nationalité égyptienne, et ses princes, après avoir lutté pendant des siècles contre les conquérants, finissent par affranchir toute la vallée du Nil au profit d'une dynastie thébaine, la dix-huitième, qui ouvre l'ère des grandes guerres étrangères. Sous la dix-neuvième dynastie, un mouvement inverse à celui qui s'était produit vers la fin de la première période reporte peu à peu le centre de gravité vers le nord du pays. Avec la vingt et unième dynastie, tanite, Thèbes cessa de tenir le rang de capitale, et les villes du Delta, Tanis, Bubaste, Mendès, Sébennytos et surtout Saïs, se disputèrent le premier rang. Désormais toute la vie politique du pays se concentra dans les nomes maritimes : les nomes de la Thébaïde, ruinés par les invasions éthiopiennes et assyriennes, perdirent leur influence ; Thèbes tomba en ruine et ne fut plus qu'un rendez-vous de touristes curieux. Je proposerai donc de diviser l'histoire d'Égypte en trois périodes correspondant chacune à la suprématie d'une ville ou d'une portion du pays sur le pays tout entier.

1° Période memphite (première-dixième dynasties). — Suprématie de Memphis et des rois memphites.

2° Période thébaine (onzième-vingtième dynasties). — Suprématie de Thèbes et des rois thébains. — Cette période est divisée en deux parties par l'invasion des Pasteurs :

a. Ancien Empire thébain. Onzième-quinzième dynasties.

b. Nouvel Empire thébain. Seizième-vingtième dynasties.

3° Période saïte (vingt et unième-trentième dynasties). — Suprématie de Saïs et des autres villes du Delta. — Cette période est divisée en deux parties par l'invasion perse :

a. Première période saïte. Vingt et unième-vingt-sixième dynasties.

b. Deuxième période saïte. Vingt-septième-trentième dynasties[1].

Mîni et les dynasties thinites.

S'il faut en croire la tradition, Mîni ne crut pas devoir fixer le siège de son gouvernement au lieu de sa naissance. A nouvel empire, nouvelle capitale : il fonda Memphis, sur la rive gauche du Nil, à quelques lieues au sud de la pointe du Delta[2]. « Ce Ménès, au dire des prêtres, entoura Memphis de digues. Jadis en effet tout le fleuve coulait vers la Libye, le long de la montagne sablonneuse [qui borne l'Égypte à l'occident] : Ménès, à cent stades au-dessus de Memphis, combla le bras qui va vers le midi, mit à sec l'ancien lit, et contraignit le fleuve à couler au milieu de l'espace qui sépare les deux montagnes. Encore maintenant les Perses surveillent avec le plus grand soin ce bras du Nil qui coule dans un lit distinct, et consolident la digue chaque année ; car, si le fleuve voulait la rompre et déborder de ce côté, il serait à craindre que Memphis entière ne fût inondée. Lors donc que Ménès, le premier qui devint roi, eut enclos de digues un terrain solide, il y fonda cette ville qui est aujourd'hui appelée Memphis (car Memphis, elle aussi, est dans la partie étroite de l'Égypte) ; en dehors de la ville et tout autour d'elle, il creusa un lac qui, dérivé du fleuve, va vers le nord et l'ouest, car le côté de l'orient c'est le Nil qui l'enclôt[3]. »

La digue de Mîni existe toujours : sous le nom de digue de Koshéish, elle sert de clef aux réservoirs d'inondation de la Haute Égypte. La nouvelle ville, appelée Mannofri, « la bonne place[4] », fut consacrée au dieu Phtah, qui lui donna son nom sacré de Hakouphtah, « demeure de Phtah », dont les Grecs ont fait Égypte[5]. Sa fondation eut sur les destinées du royaume une influence décisive. En fixant son séjour à la pointe du Delta et en attirant les forces vives du pays dans

1. *Revue critique*, 1873, t. I, p. 82-83. — 2. Diodore (I, 50) attribue la fondation de Memphis à un autre roi, qu'il nomme *Ouchoreus*. — 3. Hérodote, II, XCIX. — 4. Peut-être « le bon port ». — 5. Brugsch, *G. Inschr.*, t. II, p. 83.

une ville nouvelle, libre encore de tradition religieuse, Mîni changea, sans le vouloir peut-être, la constitution de l'Égypte. L'influence des collèges sacerdotaux et des villes où ils étaient établis, avait été prépondérante : sinon les dieux, du moins leurs prêtres avaient partout régné sans rivaux. L'autorité sacerdotale fut désormais reléguée au second plan, et celle de la classe militaire prit le dessus. Tandis que On et ses divinités solaires, Saïs et sa déesse Nît, tandis qu'Abydos, tombeau d'Osiris, Thèbes, patrie du dieu, Dendérah, séjour d'Hathor, étaient délaissées et s'enfonçaient de plus en plus dans une obscurité profonde, Memphis devenait le foyer de la civilisation égyptienne. C'est à Memphis que la littérature se développe et fleurit ; à Memphis, dans le palais des rois, que les sciences exactes sont cultivées avec le plus de soin ; à Memphis enfin que les arts plastiques produisent leurs chefs-d'œuvre.

Mîni, tel que nous le présente la tradition, est le type le plus complet du monarque égyptien. Il est à la fois constructeur et législateur : il fonde le grand temple de Phtah[1] et règle le culte des dieux[2]. Il est guerrier à l'occasion et conduit des expéditions hors de ses frontières[3]. L'histoire sacerdotale, sévère pour l'homme qui avait dépossédé les prêtres, attribue une fin malheureuse à une vie si brillante : elle fait mourir Mîni sous la dent d'un hippopotame, après un règne de soixante à soixante-deux ans[4].

La légende s'attacha bientôt à son nom. On raconta qu'il avait perdu son fils unique à la fleur de l'âge : le peuple avait composé à ce sujet un chant de deuil nommé Manéros, dont l'air et les paroles s'étaient transmis de siècle en siècle[5]. On fit de lui un roi ami du luxe, qui avait inventé l'art de servir un dîner, et montré à ses sujets la manière de manger étendu sur un lit[6]. Aussi un prince saïte, Tafnecht, père du Bokenranf de la vingt-quatrième dynastie, pendant une ex-

1. Hérodote, II, XCIX. — 2. Diodore, I, 94, qui en cet endroit donne à *Mîni* le nom de *Mnévis;* d'après Élien, *Hist. Anim.*, XI, 10, il aurait institué le culte d'Hapi. — 3. Manéthon, édit. Unger, p. 78. — 4. *Id.*, p. 78-81. Cf. pour tout le rôle de Mîni, Bunsen, *Egypt's place*, t. II. — 5. Hérodote, II, LXXIX. Cf. sur le *Manérôs*, Hésychius, s. v. Μανέρως, Suidas, s. vv. Μανέρως et Περιμανώς. — 6. Diodore, I, 45.

pédition contre les Arabes, où l'aridité du pays le força de renoncer à la pompe et aux délicatesses de la royauté pour vivre quelques jours durant la vie d'un simple particulier, maudit solennellement Mìni, et fit graver ses imprécations sur une stèle dressée dans le temple d'Amon, à Thèbes[1]. Cela n'empêcha point le premier roi humain de rester toujours cher aux Égyptiens : son nom se retrouve en tête de presque toutes les listes royales, et son culte se perpétua jusque sous les Ptolémées[2].

Nous ne savons rien ou presque rien des rois qui composent les trois premières dynasties. Leurs monuments ont péri ou n'ont pas encore été retrouvés, et le peu que nous connaissons de leur vie tient plus de la légende que de l'histoire. Manéthon énumérait avec une complaisance superstitieuse les miracles qui avaient attristé ou réjoui leurs règnes. Une grue à deux têtes apparue dans la première année de Téti, le le fils de Mìni, avait été pour l'Égypte le présage d'une longue prospérité[3]; sous Ouénéphès une grande famine avait dépeuplé le pays[4]. Çà et là, quelques détails trop brefs sur les constructions royales : Téti avait jeté les fondations du grand palais de Memphis[5], et Ouénéphès élevé les pyramides de Kô-komè, près du bourg actuel de Saqqarah[6]. Plusieurs de ces vieux rois, si éloignés de nous qu'on a peine à s'imaginer qu'ils ont vécu, avaient, dit la tradition, ambitionné le renom d'écrivain ou de savant. Téti avait étudié la médecine et composé des traités d'anatomie[7] ; le chapitre LXIV du Livre des Morts[8] et l'un des ouvrages contenus au Papyrus Médical de Berlin passaient pour avoir été découverts « dans les jours de la sainteté du roi des deux Égyptes, Housapaïti, le

1. Diodore, I, 45; *De Iside et Osiride*, § 8, où *Tafnecht* et *Bokenranf* sont appelés Τνέφαχθος ou Τέχνατις et Βόκχορις. — 2. Stèle d'*Ounnofri* au Louvre, *Salle historique*, 421. Cf. E. de Rougé, *Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manéthon*, p. 30-31. — 3. Élien, *H. Anim.*, XI, 40, qui donne au fils de Mìni le nom d'Οἰνίς. — 4. Manéthon, édit. Unger, p. 79. — 5. *Id.*, p. 78. — 6. *Id.*, p. 79; Brugsch, *G. Inschr.*, I, p. 124, 240; Mariette, *Histoire d'Égypte*, 2e édit., p. 134, qui croit devoir reconnaître dans la pyramide à degrés la pyramide d'Ouénéphès. C'est une simple hypothèse que n'appuie aucune preuve directe. — 7. Manéthon, édit. Unger, p. 78. — 8. Goodwin dans la *Zeitschrift*, 1867, p. 55-56.

véridique[1] ». Sous Sémempsès, petit-fils d'Housapaïti, une peste terrible décima la population : les lois se relâchèrent, de grands crimes furent commis, et des révoltes éclatèrent, qui amenèrent bientôt la chute de la première dynastie.

La seconde était originaire de Thini, et se rattachait par quelque lien encore inconnu à la famille de Mîni. Manéthon ne connaissait du fondateur Bouziou (Βόηθος) Noutirbiou, que la mention d'un grand désastre : un gouffre s'était ouvert près de Bubaste et avait englouti beaucoup de gens[2]. Mais avec Kakoou (Καιέχως) commence une série de rois législateurs, dont les décrets auraient, dit-on, modifié la constitution religieuse et politique de l'Égypte. Kakoou aurait proclamé dieux l'Hapi de Memphis, le Mnévis d'Héliopolis et le bouc de Mendès : aussi son nom royal signifie-t-il « le mâle des mâles » ou « le taureau des taureaux », par allusion sans doute aux idées symboliques qui régnaient de son temps, et auxquelles la divinisation des animaux sacrés donna une confirmation éclatante[3]. Son successeur, Binoutîrou (Βίνωθρις), aurait accordé le droit de succession aux femmes de sang royal, déterminé à cela par des raisons religieuses autant que politiques. En Égypte, le roi n'était pas, comme partout ailleurs, un homme chargé de gouverner d'autres hommes. Successeur et descendant des divinités qui avaient régné sur la vallée du Nil, il est la manifestation vivante et l'incarnation de Dieu : fils du Soleil (*se Râ*), ainsi qu'il a soin de le proclamer bien haut partout où il écrit son nom, le sang des dieux coule dans ses veines et lui assure le souverain pouvoir. Sans doute, tant que la postérité mâle ne fit pas défaut aux rois, les filles, reléguées dans le gynécée, n'eurent aucun droit à la couronne. Quand la lignée mâle manqua, plutôt que de laisser tomber la royauté aux mains d'une famille humaine, on se souvint que les filles, elles aussi, pouvaient perpétuer la race solaire, et on leur accorda le droit de succession. Dès lors,

1. *Papyrus Médical*, édit. Brugsch, pl. XV, l. 1-2; *Papyrus Ebers*, pl. CIII, l. 1-2. — 2. Manéthon, édit. Unger, p. 84; E. de Rougé, *Recherches sur les monuments*, p. 20-21. — 3. Manéthon et de Rougé, *loc. cit.* Il est probable que la notice de Manéthon est une légende fabriquée après coup sur le nom du roi Kakoou.

toutes les fois qu'une dynastie vint à s'éteindre, le fondateur de la dynastie nouvelle, dont le plus grand souci était de se rattacher à la famille divine, épousa les princesses du sang royal ou les donna pour femmes à ses enfants. Cette union renouait la chaîne un moment interrompue des dynasties solaires, et par là même légitimait l'usurpation[1].

Les autres princes de la deuxième dynastie ne nous ont guère laissé que leur nom. Sondou était encore vénéré à l'époque grecque[2], mais on ne savait des autres que quelques histoires ridicules : où, sous Nofirkerî, le Nil avait roulé du miel onze jours durant, et Sésochris passait pour avoir été un géant[3]. Quelques-uns des monuments trouvés dans les nécropoles de Memphis, le tombeau de Thothhotpou à Saqqarah, la grande stèle de Shiri au Musée de Boulaq[4], les statues de Sapi au Louvre[5], paraissent pouvoir être reportés jusqu'à cette époque. Quoi qu'on en ait dit[6], ils ne présentent nullement les caractères d'un art encore dans l'enfance. Sans doute les hiéroglyphes y sont comme en désordre et les figures ébauchées à grands coups plutôt que finies ; mais ces imperfections prouvent simplement que les monuments tombés entre nos mains n'étaient pas des plus soignés. Il y a de mauvaises œuvres à toutes les époques, et le hasard des fouilles ne nous a pas rendu ce que les sculpteurs de ces premières dynasties avaient fait de mieux : si rudes que soient les statues de Sapi et la stèle de Shiri, elles ne sont pas plus grossières que mainte statue ou mainte stèle de la IVe et de la VIe dynastie. La langue et l'écriture n'offrent rien de plus archaïque et de plus insolite que la langue et l'écriture des monuments memphites ordinaires. Les quelques particularités de costume ou de parure qu'on remarque sur les personnages, la forme de la perruque, la bande verte tracée sous la paupière inférieure, sont des caprices de la mode, et rien de plus.

Avec le dernier roi de la deuxième dynastie s'éteignit pro-

1. E. de Rougé, *Notice de quelques textes hiéroglyphiques*, p. 36 sqq. ; Maspero, *Essai sur l'inscription du temple d'Abydos*, p. 69-70. — 2. E. de Rougé, *Recherches*, p. 31. — 3. Manéthon, édit. Unger, p. 84. — 4. Maspero, *Guide du Visiteur au Musée de Boulaq*, p. 213. — 5. E. de Rougé *Notice des Monuments égyptiens du Louvre*, 1855, p. 50. — 6. Mariette *Sur les tombes de l'Ancien Empire*, p. 13.

bablement la descendance directe de Mìni. Elle avait régné cinq siècles et demi, et accompli durant cet intervalle une œuvre qui n'était ni sans gloire ni sans difficulté. Mìni avait réuni sous son autorité toutes les tribus qui habitaient la vallée du Nil; mais leur fusion en un seul peuple ne pouvait être l'ouvrage d'un seul règne. Les princes des nomes, réduits à la condition de gouverneurs héréditaires, durent s'habituer difficilement à leur vasselage et saisirent sans doute tous les prétextes de révolte que leur offrirent la cruauté ou la faiblesse de certains rois. Il est très probable que plusieurs d'entre eux réussirent à regagner leur indépendance et même à établir des dynasties collatérales, qui disputèrent le pouvoir suprême à la famille régnante ou parfois la réduisirent à une impuissance momentanée. La plupart des noms royaux qui figurent sur certaines listes pharaoniques et ne se retrouvent pas dans des listes de Manéthon, appartiennent probablement à ces dynasties illégitimes. Les descendants de Mìni finirent par triompher de ces résistances et par s'imposer au pays entier. Les princes des nomes pliés à l'obéissance devinrent les grands dignitaires de la cour pharaonique et les premiers officiers du roi ; les tribus se mêlèrent et se fondirent « d'Abou jusqu'à Adhou », d'Éléphantine au Delta. Mìni avait fondé un royaume d'Égypte : ses successeurs des deux premières dynasties formèrent une nation égyptienne[1].

1. Voici, restitué aussi complètement qu'on peut le faire en ce moment, le tableau des deux premières dynasties.

Ire Dynastie (thinite).	IIe Dynastie (thinite).
I. Mìni (Μήνης, Μνεῦις).	I. Bouziou (Βόηθος).
II. Teti ("Αθωθις α′).	II. Kakoou (Καιέχως).
III. Athôti ("Αθωθις β′).	III. Binoutìrou (Βίνωθρις).
IV. Ata { Kenkénès. / Ouenéphès. }	IV. Ouznas (Τλᾶς).
V. Housapaiti (Οὐσαφάϊδος).	V. Sondou (Σεθένης).
VI. Miribi (Μιέβιδος).	VI. ? (Χαίρης).
VII. Semsou (Σεμέμψης).	VII. Nofirkerî (Νεφερχέρης).
VIII. Qobhou (Χουβιένης? Βιενέχης).	VIII. Nofirkasokari (Σέσωχρις).
	IX. ? (Χενέρης).

Cf. Mariette, la *Table de Saqqarah* et la *Nouvelle Table d'Abydos;*

CHAPITRE II.

PÉRIODE MEMPHITE.

DE LA TROISIÈME A LA DIXIÈME DYNASTIE (ANCIEN EMPIRE).

Les tombes memphites : la quatrième et la cinquième dynastie. — De la littérature égyptienne pendant la période memphite. — De la sixième à la dixième dynastie.

Les tombes memphites: La quatrième et la cinquième dynastie.

La troisième dynastie était memphite. Ce fait, attesté par Manéthon, est de la plus haute importance pour l'histoire de cette époque. Les princes thinites, si bien assurée que soit leur existence par le témoignage unanime des monuments, sont pour nous de simples fantômes, presque aussi insaisissables que ces douteux *serviteurs d'Hor*, dont les chroniqueurs égyptiens peuplaient le monde primitif[1]. En rompant avec eux et en acceptant la domination d'une famille memphite, l'Égypte rompait définitivement avec son passé sacerdotal. Thini acheva de déchoir : Abydos, construite à quelques milles à peine de la vieille cité, autour du tombeau d'Osiris, lui enleva les hommages des fidèles. Memphis devint, de résidence officielle du roi, le berceau et l'apanage de la famille royale. Reine de l'Égypte pendant sept siècles, elle produisit successivement trois dynasties, les plus illustres de toutes celles qui dominèrent sur la vallée du Nil en ces temps reculés.

Les premiers rois de la troisième dynastie ne nous ont

de Rougé, *Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties;* Devéria, *la Table d'Abydos*, et, dans un esprit différent, E. J. Krall, *Die Composition und die Schicksale des Manethonischen Geschichtswerkes*, in-8°, Vienne, 1879. — 1. Aussi M. Krall a-t-il pu, sans trop de peine, les considérer comme ayant été sinon inventés du moins ordonnés arbitrairement par les prêtres égyptiens de l'époque des Thoutmos (*Die Composition*, p. 16-18).

laissé aucun monument ; nous en sommes réduits, pour reconstituer leur histoire, aux renseignements souvent puérils que nous ont conservés les abréviateurs de Manéthon. Les débuts de la dynastie furent marqués, dit-on, par des troubles sérieux. Les Libyens, soumis depuis Mîni, se révoltèrent contre le roi Nékhérôphès et menacèrent l'intégrité de l'empire. Au moment décisif, la superstition vint en aide aux Égyptiens. Une nuit, tandis que les deux armées étaient en présence, le disque de la lune sembla s'accroître démesurément, au grand effroi des ennemis, qui prirent ce phénomène pour un signe de la colère céleste et se soumirent sans combat[1]. La paix rétablie ne fut plus sérieusement troublée, et sa durée favorisa le développement des sciences et des arts. Le successeur de Néchérôphès, Tosorthros, perfectionna l'écriture et la taille des blocs de pierre. Médecin comme Téti, il avait composé des traités qui existaient encore aux premiers siècles de l'ère chrétienne : aussi les Grecs l'avaient-ils identifié avec leur dieu Asclépios, l'Imhotpou des Égyptiens[2]. Sous l'influence de ce roi et de ses successeurs, la richesse du pays s'accrut, les monuments se multiplièrent. Encore quelques règnes, et les tombeaux vont nous livrer une telle masse de documents originaux que nous pourrons reconstituer d'une manière certaine non seulement l'histoire des souverains, mais la vie des simples particuliers.

Une lieue environ à l'ouest de Memphis, la chaîne Libyque forme un vaste plateau, qui court, dans la même direction que le Nil, sur une longueur de plusieurs lieues. A l'extrémité septentrionale, un roi demeuré inconnu, mais qu'il faut peut-être reporter jusqu'aux temps antérieurs à Mîni, avait fait tailler dans le roc un sphinx énorme, symbole d'Harmakhis, le soleil levant. Plus tard un temple d'albâtre et de granit, le seul spécimen que nous possédions de l'architecture monumentale de l'Ancien Empire, fut construit à quelque distance de l'image du dieu ; d'autres temples, aujourd'hui détruits, s'élevèrent çà et là et firent du plateau entier comme un vaste sanctuaire consacré aux divinités funéraires. Les habitants de Memphis vinrent y déposer leurs

1. Manéthon, édit. Unger, p. 86-87. — 2. *Id.*, p. 87.

morts à l'abri de l'inondation. Les gens du vulgaire étaient enterrés dans le sable à un mètre de profondeur, le plus souvent nus et sans cercueils. D'autres étaient ensevelis dans de petites chambres rectangulaires, grossièrement bâties en briques jaunes : le tout surmonté d'un plafond en voûte, d'ordinaire ogivale. Aucun ornement, aucun objet précieux n'accompagnait le mort au tombeau : des vases en poterie étaient placés à côté de la momie et renfermaient les provisions qu'on lui donnait pour l'autre vie [1].

Les tombes monumentales sont, à proprement parler, la demeure du double. Lorsqu'elles sont complètes, elles se divisent en trois parties : une chapelle extérieure, un puits et des caveaux souterrains. La chapelle est une construction quadrangulaire qu'on prendrait de loin pour une pyramide tronquée. Les faces, bâties en pierres ou en briques, sont symétriquement inclinées et le plus souvent unies : parfois cependant les assises sont en retraite l'une sur l'autre et forment presque gradins. La porte, qui s'ouvre d'ordinaire dans la paroi de l'est, est tantôt surmontée simplement d'un tambour cylindrique, tantôt ornée sur les côtés de bas-reliefs représentant l'image en pied du défunt, et couronnée par une large dalle couverte d'une inscription en lignes horizontales. C'est une prière et l'indication des jours consacrés au culte des ancêtres. « Proscynème fait à Anoupou, résidant dans le palais divin, pour que soit donnée une sépulture dans l'Amentit, la contrée de l'ouest, la très grande et très bonne, au parfait selon le Dieu grand ; pour qu'il marche sur les voies où il est bon de marcher, le parfait selon le dieu grand, pour qu'il ait des offrandes en pains, farines et liqueurs, à la fête du commencement de l'année, à la fête de Thot, au premier jour de l'an, à la fête de Ouaga, à la grande fête de la chaleur, à la procession du dieu Min, à la fête des offrandes, aux fêtes du mois et du demi-mois, et chaque jour. »

D'habitude, l'intérieur de la chapelle ne renferme qu'une seule chambre. Au fond, à la place d'honneur, se dresse une stèle quadrangulaire de proportions colossales, au pied de laquelle on trouve assez ordinairement une table d'of-

1. Mariette, *Sur les tombes de l'Ancien Empire*, p. 2-3.

frandes en albâtre, granit ou pierre calcaire, posée à plat sur le sol, et quelquefois deux obélisques ou deux petits autels, évidés au sommet pour recevoir les dons en pains sacrés, en liqueurs et en victuailles dont il est parlé dans l'inscription extérieure. L'aspect de la stèle est celui d'une porte un peu étroite, un peu basse, dont la baie ne serait pas ouverte. L'inscription gravée sur le linteau nous apprend le nom du maître du tombeau. Les figures taillées dans les montants sont ses portraits et ceux des personnes de sa famille. La petite scène du fond le montre assis devant sa table, et même on a pris soin de graver à côté de lui le menu de son repas. La stèle était à proprement parler la façade extérieure de la *maison éternelle* où chacun allait reposer à son tour. Rien d'étonnant qu'on l'ait faite à la semblance d'une porte : si la porte est fermée, c'est que nul ne devait pénétrer dans la chambre du sarcophage, passé le jour de l'enterrement. L'inscription qui la couvrait n'était pas seulement une épitaphe destinée à rappeler aux générations futures que tel ou telle avaient existé jadis; elle conservait le nom et la filiation de chacun, et donnait au mort un état civil, sans lequel il n'aurait pas eu de personnalité dans sa vie nouvelle : un mort sans nom aurait été comme s'il n'existait pas. Ce n'était là toutefois que la moindre vertu de la stèle : la prière et les figures qui y étaient tracées avaient pour effet d'assurer des moyens d'existence au personnage dont elle portait le nom. Comme les vivants ne sont pas en communication directe avec les morts et ne peuvent leur transmettre les offrandes de la main à la main, ils prennent un dieu pour intermédiaire et lui dédient le sacrifice, à la condition qu'il prélèvera la part du mort sur toutes les bonnes choses qu'on lui présente et dont il vit. Le dieu invoqué est presque toujours le chacal Anubis ou *le Dieu grand*, c'est-à-dire Osiris. L'âme ou plutôt le double du pain, des boissons, de la viande, passait de la sorte dans l'autre monde et y nourrissait le double de l'homme. Il n'y avait même pas besoin que cette offrande fût réelle pour être effective : le premier venu, répétant en l'honneur du mort la formule de l'offrande, procurait par cela seul au *double* la possession de tous les objets dont il récitait l'énumération.

Dans bien des cas, la stèle seule était gravée ; souvent aussi, les parois de la chambre étaient décorées de tableaux et de scènes sculptés avec soin. Un seul de ces tableaux a une signification funéraire bien marquée et représente la façon dont le mort exécutait son voyage d'outre-tombe. Les Égyptiens pensaient, comme la plupart des peuples, que le passage de cette terre-ci à l'*autre terre* ne peut pas se faire indifféremment à tous les endroits. Le point exact d'où leurs âmes partaient pour entrer dans le monde surnaturel se trouvait à l'ouest d'Abydos, et c'était une fente pratiquée dans la montagne. La barque du soleil, arrivée à la fin de sa course diurne, se glissait avec son cortège de dieux par la *bouche de la fente* et pénétrait dans la nuit. Les âmes s'y glissaient avec elle sous la protection d'Osiris. Il fallait donc qu'elles se rendissent à Abydos de tous les points de l'Égypte, et l'on supposait qu'elles faisaient le voyage par eau. Cette expédition est fréquemment représentée sur les peintures des tombeaux. D'ordinaire, le mort, habillé de ses vêtements civils, commande la manœuvre comme il aurait fait pendant la vie. D'autres fois, il était enfermé dans un catafalque entouré de pleureuses et de prêtres. Des canots et des chalands chargés d'offrandes escortent les barques principales. Les gens de l'équipage poussent des cris de bon voyage : « En paix, en paix, auprès d'Osiris ! » ou causent et s'excitent entre eux. On serait tenté de croire qu'il s'agit d'une véritable traversée, et les anciens se sont laissé prendre aux apparences. Ils racontaient que les plus considérés et les plus riches des Égyptiens se font enterrer dans Abydos parce qu'ils estiment à honneur de reposer auprès d'Osiris. En fait, les personnages représentés dans les peintures ne vont pas réellement à Abydos : ils sont enterrés à Memphis, à Béni-Hassan, à Thèbes ou dans telle autre ville. Leur âme seule partait en voyage après la mort[1].

Tous les autres tableaux nous font assister à la préparation et au transport des offrandes funéraires. De leur vivant, les grands seigneurs passaient avec les prêtres de véritables contrats, par lesquels ils donnaient à tel ou tel temple des terres

1. Maspero, *Études égyptiennes*, t. I, p. 121-128.

et des revenus en échange de sacrifices aux époques réglées par la coutume. Ces terres constituaient *les biens du tombeau* et devaient fournir les viandes, les légumes, les fruits, le linge, tout ce qu'il faut pour monter et approvisionner une maison [1]. Les tableaux tracés sur les murs de l'hypogée représentent donc toutes les scènes de la vie agricole, industrielle et domestique. D'un côté, c'est le labourage, le semage, la récolte, la rentrée des blés, l'emmagasinement des grains, puis l'élevage des bestiaux, l'empâtement des volailles. Un peu plus loin, des ouvriers de toute sorte exécutent chacun les travaux de son métier : des cordonniers, des verriers, des fondeurs, des menuisiers sont rangés et groupés à la file ; des charpentiers abattent des arbres et construisent une barque ; des femmes tissent au métier, sous la surveillance d'un eunuque renfrogné qui paraît peu disposé à souffrir leur babil. Tout cela est accompagné de légendes explicatives où sont reproduites les paroles des personnages mis en scène. « Tiens bon ; saisis fortement », dit à son aide le boucher prêt à tuer un bœuf. « C'est prêt, agis à ton bon plaisir », lui répond celui-ci. Un batelier de bonne humeur crie de loin à un vieillard attardé sur la rive : « Viens sur l'eau » ; et le vieillard : « Allons, pas tant de paroles », lui dit-il [2]. Scènes et légendes avaient une intention magique : qu'elles eussent trait à la vie civile ou à l'enfer, elles devaient assurer au mort une existence heureuse ou le préserver des dangers d'outre-tombe. De même que la répétition de la formule des stèles : « Proscynème à Osiris pour qu'il donne un revenu de pains, liqueurs, vêtements, provisions, au défunt », procurait à ce défunt, sans offrande réelle, la jouissance des biens énumérés, de même la reproduction de certaines scènes sur les parois de la tombe lui garantissait l'accomplissement des actes représentés. Le double, enfermé dans sa chapelle, se voyait sur la muraille allant à la chasse, et il allait à la chasse, mangeant et buvant avec sa femme,

1. Maspero, *Egyptian Documents relating to the Dead*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VII, p. 6-36. — 2. Mariette, *Sur les tombes de l'Ancien Empire*, p. 17-22 ; Brugsch, *Die Ægyptische Gräberwelt*, p. 15-26.

et il mangeait et buvait avec sa femme ; le labourage, la moisson, la grangée des parois étaient pour lui labourage, moisson et grangée réels. Les ouvriers de toute sorte peints dans les registres fabriquaient des souliers et cuisinaient à son intention, le menaient à la chasse dans le désert ou à la pêche dans les fourrés de papyrus. Après tout, ce monde de vassaux plaqué sur le mur était aussi réel que le double dont il dépendait : la peinture d'un serviteur était bien ce qu'il fallait à l'ombre d'un maître. L'Égyptien croyait, en remplissant sa tombe de figures, qu'il s'assurait au delà de la vie terrestre la réalité de tous les objets et de toutes les scènes représentés [1].

C'est dans cette chambre ainsi ornée que les descendants du mort et les prêtres attachés à son culte se réunissaient aux jours indiqués pour rendre hommage à l'ancêtre. Ils le retrouvaient là tel qu'il avait été durant son existence, escorté de ses serviteurs et entouré de ce qui avait fait la joie de sa vie terrestre, partout présent et pour ainsi dire vivant au milieu d'eux. Ils savaient que, derrière l'une des parois, dans un étroit réduit ménagé au milieu de la maçonnerie, les statues du défunt étaient entassées pêle-mêle. D'ordinaire, ce réduit ne communiquait pas avec la chambre et restait perdu dans la muraille ; quelquefois, il était relié avec elle par une sorte de conduit si resserré qu'on a peine à y glisser la main. A certains jours, les parents venaient murmurer quelques prières et brûler des parfums à l'orifice : prières et parfums étaient censés arriver par là jusqu'au mort [2].

C'était bien le mort lui-même qui les recevait. Pour vivre dans l'autre monde, le double avait besoin d'un corps. Le corps qui lui avait servi de support pendant l'existence terrestre, lui servait de support principal, et c'est pour cela sans doute qu'on essayait d'en retarder la destruction par les pratiques de l'embaumement. Mais la momie défigurée ne rappelait plus que de loin la forme du vivant. Elle était, d'ailleurs, unique et facile à détruire : on pouvait la brûler, la démembrer, en disperser les morceaux. Elle disparue, que

1. Maspero, *Études égyptiennes*, t. I, p. 191-194. — 2. Mariette, *Sur les tombes de l'Ancien Empire*, p. 8-9.

serait devenu le double ? On donnait pour suppléants au corps de chair des corps de pierre ou de bois reproduisant exactement les traits du défunt, des statues. Les statues étaient plus solides, et rien n'empêchait qu'on les fabriquât en la quantité qu'on voulait. Un seul corps était une seule chance de durée pour le double : vingt statues représentaient vingt chances. De là ce nombre vraiment étonnant de statues qu'on rencontre quelquefois dans une seule tombe. La prévoyance du mort et la piété des parents multipliaient les images du corps terrestre, et par suite les supports, les corps impérissables du double, lui assurant par cela seul une presque immortalité. La même raison multipliait parfois, autour des statues du mort, les statues de ses serviteurs, représentés dans différents actes de domesticité, pétrissant la pâte, broyant le grain, poissant les jarres destinées à contenir le vin.

On comprend quel caractère particulier cette conception de la vie de l'âme dut donner à l'art égyptien. La première condition à remplir pour que le double pût s'adapter à son corps de pierre, c'est que ce corps reproduisît jusque dans leurs moindres détails les traits et les portions du corps de pierre. De là ce caractère réaliste et idéal à la fois qu'on remarque dans les statues. Le corps et la pose sont idéalisés presque toujours. Il est rare en effet qu'on trouve un corps décharné de vieillard, le sein flétri et le ventre grossi des femmes sur le retour : les hommes sont toujours, ou des adolescents aux membres élancés, ou des hommes faits dans la force de l'âge; les femmes ont toujours le sein ferme et les hanches minces de la jeune fille. Le corps est, pour ainsi dire, un corps moyen, qui reproduit le personnage au meilleur de son développement, et lui permet d'exercer dans l'autre monde la plénitude de ses fonctions physiques. C'est seulement dans le cas d'une difformité par trop forte, que l'artiste se départ de cet idéal : il donne à la statue d'un nain toutes les laideurs du corps du nain. Il fallait bien qu'il en fût ainsi : si l'on avait mis dans la tombe d'un nain une statue idéale, le double, habitué pendant la vie terrestre aux irrégularités de ses membres, n'aurait pu s'adapter à ce corps régulier et n'aurait pas été dans les conditions nécessaires pour

bien vivre dans le monde au delà[1]. Mais, une fois admise cette manière d'idéaliser chaque personnage, le sculpteur devait rendre avec fidélité les traits de son visage et les particularités de sa démarche. Il le faisait parfois avec brutalité, le plus souvent avec une fidélité naïve. Les statues sont de véritables portraits, et nous permettent de reconstituer la population de l'Égypte aux premières dynasties avec plus de facilité que nous ne reconstituons la population de l'Italie aux premiers temps de l'empire romain. Les poses sont celles de la classe à laquelle appartient le personnage : la statue est accroupie, s'il s'agit d'un scribe, debout dans la pose de commandement ou assise sur le siège d'apparat, s'il s'agit d'un roi ou d'un noble qui reçoit les offrandes de ses vassaux[2].

Le puits qui descend au caveau se trouve quelquefois dans un coin de la chambre; mais le plus souvent, pour en découvrir l'ouverture, il faut monter sur la plate-forme de la chapelle extérieure. Il est carré ou rectangulaire, bâti en grandes et belles pierres jusqu'à l'endroit où il s'enfonce dans le roc. Sa profondeur moyenne est de douze à quinze mètres, mais il peut aller jusqu'à trente et au delà. Au fond et dans la paroi du sud, s'ouvre un couloir où l'on ne pénètre que courbé et qui mène à la chambre funéraire proprement dite. Elle est taillée dans la roche vive et dépourvue d'ornements; au milieu se dresse un grand sarcophage en calcaire fin, en granit rose ou en basalte noir, gravé quelquefois aux noms et titres du défunt. Après avoir scellé le corps, les ouvriers déposaient sur le sol les quartiers d'un bœuf qu'on venait de sacrifier dans la chambre du haut, et de grands vases en poterie rouge pleins d'eau bourbeuse; puis ils muraient avec soin l'entrée du couloir et remplissaient le puits jusqu'à la bouche d'éclats de pierre mêlés de sable et de terre. Le tout, largement arrosé d'eau, finissait par former un ciment presque impénétrable dont la dureté mettait le mort à l'abri de toute profanation[3].

1. Cf. la statue du nain Khnoumhotpou au Musée de Boulaq (Maspero dans O. Rayet, *les Monuments de l'art antique*, t. I). — 2. Maspero, *Guide du Visiteur*, p. 214-216. — 3. Mariette, *Notice des principaux monuments*, p. 34-36; *Sur quelques tombes de l'Ancien Empire*, p. 9-10.

Ces tombes, véritables monuments dont l'aspect faisait dire aux Grecs qu'elles étaient les demeures éternelles des Égyptiens, auprès desquelles leurs palais ne paraissaient que des hôtelleries, formaient plusieurs villes funéraires plus étendues que la ville des vivants. A Gizéh, elles sont disposées sur un plan symétrique et rangées le long de véritables rues; à Saqqarah, elles sont semées en désordre à la surface du plateau, espacées dans certains endroits, entassées pêle-mêle dans certains autres. Au plus pressé de leur foule, on rencontre des pyramides isolées ou assemblées en groupes inégaux [1]. Les unes ont sept à huit mètres de haut et dépassent à peine le niveau des tombes voisines; les autres atteignent jusqu'à cent cinquante mètres et comptent encore aujourd'hui parmi les monuments les plus considérables que la main de l'homme ait jamais élevés. Ce sont des tombes royales. Pour les édifier, chaque Pharaon avait fait tailler le roc et remuer la terre dès le début de son règne; les personnages les plus importants du pays avaient parcouru tout le royaume à la recherche d'un bloc d'albâtre ou de granit digne de faire le sarcophage d'un roi; la population de villes et de provinces entières avait été envoyée aux carrières et aux chantiers de construction. Un temple était joint à chaque pyramide, où le monarque défunt recevait les offrandes de ses sujets et les hommages d'un collège de prêtres attaché spécialement à son culte.

Du fond de ces nécropoles, l'Égypte des dynasties memphites se lève peu à peu tout entière et reparaît enfin au grand jour de l'histoire. Rois et peuple, prêtres et soldats, officiers du palais et simples artisans, nous sont rendus chacun avec ses mœurs, son costume, son histoire : les constructeurs des pyramides semblent revivre parmi nous, et le portrait de Khâfrî fait l'ornement de nos musées. Les rois de la troisième dynastie n'apparaissent pas encore sur les monuments de cette nature qu'on a retrouvés jusqu'à présent; mais leurs successeurs sont sortis de l'obscurité où les tradi-

1. La pyramide n'est à proprement parler que la forme régularisée du tumulus. Sur le sens mystique que les Égyptiens attachaient à cette classe de monuments, voir Schiaparelli, *Il Significato simbolico delle Piramidi Egiziane*, in-4°, Rome, 1884.

tions étrangères les avaient laissés. Les gens de ces époques reculées sont devenus aussi réels pour nous que le sont les Grecs et les Romains ; leurs noms nous sont familiers, et des renseignements recueillis dans leurs tombeaux on pourrait reconstituer l'*Almanach royal* de la cour de Khoufou jusque dans ses plus petits détails.

En ce temps-là, « voici que la majesté du roi Houni mourut, et que la majesté du roi Snofrou s'éleva en qualité de roi bienfaisant dans ce pays tout entier[1] ». Snofrou, le Soris de Manéthon, est le premier des rois monumentaux[2]. Il fit la guerre aux tribus nomades (*Montiou*) qui harcelaient sans cesse la frontière orientale du Delta, et pénétra jusqu'au fond de la péninsule du Sinaï. Un des bas-reliefs d'Ouady-Magharah, trophée de sa campagne, nous montre « le roi des deux Égyptes, le seigneur des diadèmes, le maître de justice, l'Hor vainqueur, Snofrou, le dieu grand », écrasant de sa masse d'armes un barbare terrassé devant lui[3]. Il fit exploiter au compte de l'Égypte les mines de cuivre et de turquoises du Sinaï ; et, pour mettre désormais le Delta à l'abri des incursions, il garnit la frontière d'une série de forteresses, dont une au moins, Shè-Snofrou[4], existait encore sous les premiers rois de la douzième dynastie[5]. Son culte, établi immédiatement après sa mort, se perpétua à travers les siècles et dura jusque sous les Ptolémées[6].

Mais son renom, si grand qu'il fût en Égypte, s'efface devant le renom de ses trois successeurs, Khoufou (Khéops), Khâfrî (Khêphrên) et Menkerî, les constructeurs des pyramides. « Khéops bâtit le vaste monument de sa gloire ou de sa folie dans un siècle si éloigné du temps où commencent les données certaines de l'histoire profane, que nous n'avons pas

1. *Papyrus Prisse*, pl. II, l. 7, 8. — 2. E. de Rougé, *Recherches sur les monuments*, etc., p. 28-41. Snofrou figure dans un conte trouvé à Saint-Pétersbourg par M. Golénischeff (*Zeitschrift*, 1876, p. 107-111) — 3. Lepsius, *Denkm.*, II, 2. — 4. « L'Ouadi de *Snofrou.* » — 5. Chabas, *les Papyrus de Berlin*, p. 91 ; E. de Rougé, *Recherches*, p. 90. — 6. E. de Rougé, *Recherches*, p. 41. Les fouilles de ces dernières années paraissent démontrer que la pyramide de ce roi était à Dahshour, et non pas à Méidoum, comme on l'a cru jusqu'à présent.

de mesure qui nous permette d'évaluer la largeur de l'abîme qui sépare les deux époques; si étranger à toutes les sympathies et à tous les intérêts de la grande famille humaine qui peuple maintenant la terre, que même l'histoire sacrée ne sait rien des hommes de la génération de Khéops, rien, si ce n'est qu'ils vécurent, devinrent pères et moururent. Et pourtant, la pyramide de Khéops domine encore de haut le sable du désert : la blancheur sépulcrale de ses blocs de nummulite flamboie encore au soleil brûlant, son ombre immense s'allonge à travers les plaines stériles qui l'entourent et sur le déclin du jour vient assombrir les champs de maïs et de froment de Gizéh. Quand le spectateur, placé à quelque point de vue favorable, arrive à se faire une idée distincte de l'immensité du monument, aucune parole ne peut décrire le sentiment d'écrasement qui s'abat sur son esprit. Il se sent oppressé et chancelle comme sous un fardeau. Au contraire de bien d'autres grandes ruines, les pyramides, de quelque point qu'on les regarde, ne deviennent jamais des amas de débris ou des montagnes. Elles restent l'œuvre des mains humaines. La marque de leur origine apparaît et ressort toujours ; et c'est de là sans doute que vient ce confus sentiment de crainte et de respect qui bouleverse l'esprit lorsqu'il reçoit pour la première fois l'impression distincte de leur immensité[1]. »

Ce qu'il fallut d'efforts pour élever ces masses gigantesques, le simple aspect des monuments nous le ferait comprendre, quand même l'histoire ne serait pas là pour nous le dire. Lorsque le règne de Khéops et de Khâfrî fut bien passé, longtemps après que les Pharaons de l'Ancien Empire et leurs sujets se furent perdus dans la nuit des âges, le souvenir des peines qu'avait coûtées l'érection des pyramides survécut dans l'esprit du peuple égyptien. Au temps d'Hérodote et de Diodore, Khéops avait acquis la réputation d'un tyran odieux. « Il commença par fermer les temples et par défendre qu'on offrît des sacrifices : puis il contraignit tous les Égyptiens à travailler pour lui. Aux uns, on assigna la tâche de traîner les blocs des carrières de la chaîne Arabi-

1. Osburn, *The Monumental History of Egypt*, I, 270-271.

que jusqu'au Nil; les blocs une fois passés en barque, il prescrivit aux autres de les traîner jusqu'à la chaîne Libyque. Ils travaillaient par cent mille hommes, qu'on relevait chaque trimestre. Le temps que souffrit le peuple se répartit de la sorte : dix années pour construire la chaussée sur laquelle on tirait les blocs, œuvre, à mon sembler, de fort peu inférieure à la pyramide (car sa longueur est de cinq stades, sa largeur de dix orgyies et sa plus grande hauteur de huit, le tout en pierres de taille et couvert de figures); on mit donc dix années à construire cette chaussée et les chambres souterraines creusées dans la colline où se dressent les pyramides.... Quant à la pyramide elle-même, on mit vingt ans à la faire; elle est quadrangulaire, et chacune de ses faces a huit plèthres de base, avec une hauteur égale; le tout en blocs polis et parfaitement ajustés : aucun des blocs n'a moins de trente pieds[1]. » — « Des caractères égyptiens gravés sur la pyramide marquent la valeur des sommes dépensées en raves, oignons et aulx pour les ouvriers employés aux travaux; si j'ai bon souvenir, l'interprète qui me déchiffrait l'inscription m'a dit que le total montait à seize cents talents d'argent. S'il en est ainsi, combien doit-on avoir dépensé en fer pour les outils, en vivres et en vêtements pour les ouvriers, puisqu'il a fallu pour bâtir tout le temps que j'ai dit, et le temps non moins considérable, ce me semble, qu'ont exigé la taille des pierres, leur transport et les excavations souterraines[2]? » La tradition conservée par Hérodote allait plus loin encore. Elle représentait Khéops, à bout de ressources et réduit à faire argent de tout, vendant sa fille à tout venant[3]. Une autre légende, recueillie par Manéthon, est moins cruelle pour le Pharaon : sur ses vieux jours, Khéops se serait repenti de son impiété et aurait écrit un livre sacré tenu en grande estime par ses concitoyens[4].

« Les Égyptiens me dirent que ce Khéops régna cinquante ans et qu'après sa mort son frère Khéphrên hérita de la

1. Hérodote, II, CXXIV. — 2. *Id.*, II, CXXV. — 3. *Id.*, II, CXXVI. Cf. Maspero, *Fragment d'un commentaire sur le second livre d'Hérodote*, 1875, p. 4-7. — 4. Manéthon, édit. Unger, p. 91. Parmi les écrits alchimistes s'en trouve un attribué à Sophé l'Égyptien ; c'est celui-là probablement que l'on vendait sous le nom de Souphis-Khéops, au temps de l'Africain.

royauté. Khéphrên en usa de même que son frère en toutes choses et construisit une pyramide qui n'atteint pas aux dimensions de la première, car nous l'avons mesurée nous-mêmes.... Les deux sont sur une colline haute d'environ cent pieds. On dit que Khéphrên régna cinquante-six ans. On compte donc cent six ans pendant lesquels les Égyptiens souffrirent toutes sortes de malheurs, et les temples furent fermés sans qu'on les ouvrît une seule fois. Par haine, les Égyptiens évitent de nommer ces princes; ils vont jusqu'à donner aux pyramides le nom du berger Philitis, qui paissait alors ses troupeaux dans ces parages[1]. » D'après la tradition, ni Khéops ni Khéphrên ne jouirent des tombeaux qu'ils s'étaient fait élever au prix de tant de souffrances : le peuple exaspéré se révolta, arracha leurs corps des sarcophages et les mit en pièces[2].

A côté de ces deux tyrans, la tradition place un monarque débonnaire, Menkerî, fils de Khéops, et constructeur de la troisième pyramide. « Les actions de son père ne lui furent pas agréables : il rouvrit les temples et renvoya aux cérémonies religieuses et aux affaires le peuple réduit à l'extrême misère; enfin il rendit la justice plus équitablement que tous les autres rois. Là-dessus on le loue plus que tous ceux qui ont jamais régné sur l'Égypte ; car non seulement il rendait bonne justice, mais à qui se plaignait de son arrêt il faisait quelque présent pour apaiser sa colère[3]. » Ce pieux roi eut pourtant grandement à souffrir : il perdit sa fille unique, et peu de temps après connut par un oracle qu'il n'avait plus que six ans à vivre. Pour se consoler, il fit enfermer le cadavre de son enfant dans une génisse de bois creux, qu'il déposa dans Saïs et à qui l'on rendit les honneurs divins. Le moyen qu'il employa pour éluder l'oracle est original et mérite d'être rapporté. « Il envoya des reproches au dieu, se plaignant que son père et son oncle, après avoir fermé les temples, oublié les dieux, opprimé les hommes, eussent vécu longtemps, tandis que lui, si pieux, devait périr si vite. L'oracle lui répondit que pour cela même sa vie serait abré-

1. Hérodote, II, cxxvii-cxxviii. — 2. Diodore de Sicile, I, 64. — 3. Hérodote, II, cxxix.

gée, car il n'avait pas fait ce qu'il fallait faire. L'Égypte aurait dû souffrir cent cinquante ans, et les deux rois ses prédécesseurs l'avaient su, au contraire de lui. A cette réponse, Mykérinos, se jugeant condamné, fabriqua nombre de lampes, les alluma chaque soir, à la nuit, et se mit à boire et à se donner du bon temps, sans jamais cesser, nuit et jour, errant sur les étangs et dans les bois, partout où il pensait trouver occasion de plaisir. Il avait machiné cela afin de convaincre l'oracle de faux, et de vivre douze ans, les nuits comptant comme des jours[1]. »

Le récit des historiens grecs ne ressemble guère à ce que nous apprennent les monuments. Il est impossible que Khéphrên ait été le frère de Khéops : la durée des deux règnes s'y oppose entièrement. Même Khéphrên ne fut pas le successeur immédiat de Khéops : les listes monumentales intercalent entre les deux un roi nommé Doudoufrî[2], dont il nous reste quelques souvenirs. Le règne très court de ce prince, qui n'a d'ailleurs aucune importance historique, peut nous servir à expliquer l'un des points de la légende recueillie par les Grecs. Peut-être Doudoufrî était le fils de Khéops et le frère aîné de Khéphrên. De là cette notion que Khéphrên était le frère de son prédécesseur immédiat, et, comme Doudoufrî disparut, sans laisser aucune trace dans la mémoire du peuple, cette notion que Khéops était le prédécesseur immédiat et par suite le frère aîné de Khéphrên.

L'impiété traditionnelle des deux rois n'est pas moins problématique que leur parenté. Les titres qu'ils prennent et ceux que portent les personnes de leur famille ou de leur cour témoignent du respect qu'ils marquaient pour la religion. Khéphrên s'appelle « l'Hor et le Sit », « l'Hor, cœur puissant », « le bon Hor, le dieu grand, seigneur des diadèmes » ; sa femme, la reine Mirisânkh, est prêtresse de Thot[3]; un de ses parents, le prince Minan, était grand prêtre de

1. Hérodote, II, CXXIX-CXXXIII. — 2. E. de Rougé, *Recherches*, p. 52-54. M. de Rougé lit le nom *Râ-tot-ef* et identifie le prince avec le Ratoisès de Manéthon, cinquième roi de la quatrième dynastie. Mais l'analogie des autres noms force à lire *Doudoufrî*, comme on dit *Menkerî*, et non pas *Râ-men-ka*. Il me semble donc qu'il faut renoncer et à la lecture et à l'identification proposées par M. de Rougé. — 3. E. de Rougé, *Recherches*, p. 54.

Thot à Khmounou ou Hermopolis[1]. Enfin, une stèle, dans laquelle la princesse Hontsen enregistre la construction de sa pyramide funéraire, nous montre le Khéops historique édifiant et réparant des temples à l'inverse du Khéops légendaire. « L'Hor vivant [celui qui écrase ses ennemis ?], le roi d'Égypte Khoufou, vivificateur, a trouvé le temple d'Isis, rectrice de la pyramide, près du temple du Sphinx, au nord-ouest du temple d'Osiris, seigneur du tombeau ; il a construit sa pyramide près du temple de cette déesse, et a construit la pyramide de sa royale fille, Hontsen, près de ce temple. — Il a fait ceci à sa mère Isis, mère divine, à Hathor, dame des eaux [d'en haut][2]. Inscrivant sa donation sur une stèle, il lui a donné de nouveau un apanage, il a reconstruit son sanctuaire en pierre, et il trouva ces dieux dans son temple. » Suivent la liste et l'image de ces dieux : Hor et Isis, sous plusieurs de leurs formes, Nephthys, Selkit, Phtah, Sokhit, Osiris, Hapi. Derrière chaque image se trouvent indiquées les matières dont elle était faite : la barque d'Isis, l'épervier d'Hor, l'ibis de Thot étaient en bois doré ; Isis était en or et en argent ; Nephthys en bronze doré ; Sokhit en bronze[3]. Ailleurs nous voyons que le même prince avait fait construire ou du moins réparer le temple d'Hathor, à Dendérah[4]. Nous voilà bien loin du Khéops d'Hérodote qui fermait tous les temples de l'Égypte et proscrivait les dieux.

On sait aujourd'hui d'où vient cette différence entre la tradition grecque et l'histoire réelle. Les récits d'Hérodote ne sont que la transcription d'un conte populaire. Les Égyptiens ont traité Khoufou, Khâfrî et Menkerî de la même manière que les romanciers du moyen âge ont traité Charlemagne : après les avoir exaltés de toutes les manières, ils les ont rendus odieux et ridicules. Les romans égyptiens que nous possédons encore en original montrent que l'esprit populaire n'hésita jamais à mettre sur le compte des Pharaons les histoires les plus invraisemblables : les conteurs se plaisaient à prendre pour leurs héros des noms connus,

1. E. de Rougé, *Recherches*, p. 62. — 2. Le ciel, comme au premier chapitre de la Genèse. — 3. Mariette, *Notice des principaux monuments*, 2e édit., p. 207-209, et *Monuments divers*, pl. 53. Cf. E. de Rougé, *Recherches*, p. 46-50. — 4. Dümichen, *Bauurkunde*, pl. XVI, *a*, *b*.

Ramsès, Méneplitah, et cela seul suffit à nous expliquer l'origine des fables que les Grecs nous ont transmises sur les rois de la quatrième dynastie. Le Khéops d'Hérodote et le Khéops de l'histoire portent le même nom, et tous deux ont construit la grande pyramide : à cela près, ce que nous savons d'eux diffère. Khéops et Khéphrên sont de simples héros de roman[1]; Khoufou et Khâfrî nous apparaissent comme des rois puissants pieux envers la divinité, et redoutables à leurs ennemis non moins qu'à leurs sujets. Khéops fit la guerre aux nomades d'Arabie, et défendit victorieusement contre leurs attaques les établissements miniers que Snofrou avait fondés dans la péninsule du Sinaï[2]. Les prisonniers faits dans ces campagnes furent sans doute employés, selon l'usage, à la construction des pyramides. Est-ce à dire pour cela que la tradition populaire soit entièrement fausse et qu'il ait ménagé ses sujets? Le nombre des prisonniers, si grand qu'on le suppose, ne pouvait suffire à l'immensité de l'œuvre : sans doute il fallut avoir recours aux Égyptiens de race pure et les mettre en réquisition, comme le rapporte Hérodote. « Il y eut une grande clameur d'un bout à l'autre de son empire! une clameur de l'oppressé contre l'oppresseur; une clameur de tourment et d'amère angoisse; une clameur telle qu'elle résonne encore dans sa mémoire tandis que j'écris; une de ces clameurs qui, depuis les jours de Souphis, se sont souvent élevées de la terre d'Égypte et ont percé les oreilles du seigneur des armées. Et Souphis s'en inquiéta? Pas plus que Mohammed-Ali ou Ibrahim-Pacha! Le caprice égoïste du tyran, que ce soit la grande pyramide ou le barrage, avance : qu'importent au maître les souffrances de son peuple[3]? » L'Égypte peut changer de religion, de langue et de race : que le souverain s'appelle pharaon, sultan ou pacha, la destinée du fellah est toujours la même. Les historiens grecs ont recueilli, à quatre mille ans de distance, l'écho des malédictions dont les Égyptiens chargèrent la mémoire de Khoufou. Rien n'empêche

1. Maspero, *Fragment de commentaire* dans l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des Études grecques*, 1875 et 1878; *les Contes populaires de l'Ancienne Égypte*, p. xx sqq. — 2. Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 2.— 3. Osburn, *The Monumental History of Egypt*, t. I, p. 275-276.

de croire que cette révolte dont parle Diodore[1] eut vraiment lieu : des statues de Khâfrî brisées ont été retrouvées près du temple, dans un puits où elles avaient été jetées anciennement, peut-être un jour de révolution[2].

L'idée de piété que la tradition populaire attachait au règne de Menkerî, le Mykérinos d'Hérodote, est confirmée par le témoignage des monuments : non que ce prince ait, comme on le dit, rouvert les temples (nous avons vu qu'ils n'avaient jamais été fermés), mais il ordonna à l'un de ses fils, Doudoufhor, de parcourir les sanctuaires de l'Égypte, sans doute afin de restaurer ceux qui se trouveraient en mauvais état, et de faire dans toutes les villes des fondations nouvelles. C'est au cours de cette inspection que le prince découvrit, suivant quelques documents, le chapitre LXIV du Rituel Funéraire, « à Khmounou (Hermopolis), aux pieds du dieu Thot, écrit en bleu sur une dalle d'albâtre... Le prince l'apporta au roi comme un objet miraculeux[3]. » Ces révélations de livres religieux ou scientifiques sont fréquemment mentionnées dans l'ancienne littérature égyptienne. Nous avons déjà vu que l'invention du chapitre LXIV est attribuée par quelques autorités au roi Housapaïti, et que le roi Teti passait pour avoir trouvé un livre de médecine, dont nous possédons encore la meilleure part. Un autre traité de médecine récemment signalé remonterait de la même manière au règne de Khéops. Il avait été découvert à Coptos, une nuit, par un ministre de la déesse, qui était entré dans la grande salle du temple et avait pénétré jusqu'au fond du sanctuaire. « Or la terre était plongée dans les ténèbres, mais la lune brillait sur ce livre de tous côtés. Il fut apporté, en grand merveille, à la sainteté du roi Khoufou, le véridique[4]. » Le chapitre LXIV, résumé de la doctrine égyptienne sur la vie future et la condition de l'âme, est une des parties les plus obscures du Livre des Morts : « Tu viens à moi, » dit un scribe de l'époque des Ramessides, « bien muni de grands mystères, tu me dis au sujet des formules du prince Dou-

1. Diodore, I, 64. — 2. Mariette, *Lettre à M. le vicomte de Rougé*, p. 7. — 3. *Todtb.*, CXIV. 30-32; Birch, *On formulas relating to the heart*, dans la *Zeitschrift*, 1867, p. 54-55. — 4. Birch, *Medical Papyrus with the name of Cheops*, dans la *Zeitschrift*, 1871, p. 61-64.

doufhor : « Tu n'y as rien connu, ni bien, ni mal. Un mur « d'enceinte est par devant que nul profane ne saurait « forcer. » Toi, tu es un scribe habile parmi ses compagnons, instruit dans les livres, châtié de cœur, parfait de langue, et quand tes paroles sortent, une seule phrase de ta bouche est trois fois importante; tu m'as donc laissé muet de terreur[1]. » Les modernes qui ne saisissent pas toujours le sens de ces morceaux mystiques peuvent se consoler; les anciens Égyptiens n'étaient pas beaucoup plus avancés qu'eux.

Le sarcophage de Menkerî, retrouvé dans la troisième pyramide, était l'un des plus admirables monuments de l'art égyptien à ces époques reculées. Il a péri sur la côte du Portugal avec le navire qui le transportait en Angleterre. Nous n'avons plus aujourd'hui que le couvercle du cercueil en bois de sycomore dans lequel reposait la momie du pharaon. Ce cercueil, de forme humaine, porte une inscription : « O l'Osiris, le roi des deux Égyptes Menkerî, vivant pour l'éternité, enfanté par le ciel, porté [dans le sein] de Nouit, germe de Sibou! Ta mère Nouit s'étend sur toi en son nom d'abîme du ciel. Elle te divinise en mettant à néant tes ennemis, ô roi Menkerî, vivant pour l'éternité[2]! »

La légende de l'époque grecque associait à ces trois Pharaons un prince nommé Asychis par Hérodote, et Sasychis par Diodore de Sicile. « Il éleva dans le temple de Phtah, à Memphis, le portique méridional, le plus beau et le plus grand de tous; car, s'ils sont tous ornés de sculptures, si l'aspect de la construction y varie à l'infini, ce côté est plus varié et plus magnifique encore que les autres.... Dans l'intention de surpasser ses prédécesseurs, il bâtit en briques une pyramide où se trouve l'inscription suivante, gravée sur une pierre : « Ne me méprise pas à cause des pyramides de pierre; je l'emporte sur elles autant que Jupiter sur les autres dieux. Car, plongeant une pièce de bois dans un marais et réunis-

1. *Papyrus Anastasi I*, pl. X, l. 8, pl. XI, l. 4. — 2. Vyse, *Pyramids of Gizeh*, t. II, p. 86 sqq.; Ch. Lenormant, *Éclaircissements sur le cercueil de Mycérinus*; E. de Rougé, *Recherches sur les monuments*, p. 65-66.

sant ce qui s'y attachait d'argile, on a fait la brique dont j'ai été construite[1]. » Au témoignage de Diodore, Sasychis aurait été l'un des cinq grands législateurs de l'Égypte : il aurait réglé avec le plus grand soin les cérémonies du culte, inventé la géométrie et l'art d'observer les astres[2]. Il rendit aussi une loi sur le prêt, par laquelle il permettait à tout particulier de mettre en gage la momie de son père, avec permission au prêteur de disposer du tombeau de l'emprunteur. Au cas où la dette n'était pas payée, le débiteur ne pouvait obtenir sépulture pour lui ou pour aucun des siens, ni dans la tombe paternelle, ni dans une autre tombe[3].

La cinquième dynastie est en toute chose le prolongement de la quatrième. Ses rois entreprirent au dehors plusieurs guerres heureuses contre les nomades d'Asie[4]; au dedans, ils s'occupèrent à construire leurs pyramides funéraires[5], à réparer les temples, à élever des villes nouvelles[6]. Somme toute, ils maintinrent l'Égypte au point de prospérité et de grandeur où les rois de la dynastie précédente avaient su l'élever[7].

De la littérature égyptienne pendant la période memphite.

Dans un des tombeaux de Gizéh, un grand fonctionnaire des premiers temps de la sixième dynastie prend le titre de

1. Hérodote, II, CXXXVI. — 2. Diodore, I, 94. — 3. Hérodote, II, CXXXVI. — 4. Stèles de Sahourî (Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 39 *a*), d'Ousirounrî An (Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 152 *a*), de Dadkerî (Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 39 *d*; Birch, dans la *Zeitschrift*, 1869, p. 26; Ebers, *Durch Gosen zum Sinaï*, p. 536), dans l'Ouadi-Magharah, commémorant les victoires de ces princes sur les Bédouins (Mentiou). — 5. Il est admis assez généralement, mais sans preuves décisives, que les pyramides d'Abousir ont servi de tombeaux aux Pharaons de la V[e] dynastie. Je pense, quant à moi, que la pyramide n° 2 de Saqqarah (plan de Perring) a été construite par Assi. La pyramide d'Ounas a été découverte en 1881 (cf. Maspero, *la Pyramide du roi Ounas* dans le *Recueil de travaux*, t. III). — 6. Ainsi Pasahourî, près d'Esnéh (Dümichen, *Geschichte des Alten Ægyptens*. t. I, p. 61), construite par Sahourî (E. de Rougé, *Recherches*, p. 93). — 7. Voici,

Gouverneur de la maison des livres[1]. Cette simple mention jetée incidemment entre deux titres plus élevés suffirait, à défaut d'autres, pour nous montrer le développement extraordinaire qu'avait pris dès lors la civilisation égyptienne. Non seulement il y avait déjà une littérature, mais cette littérature était assez considérable pour remplir des bibliothèques, et son importance assez grande pour qu'un des fonctionnaires de la cour fût attaché spécialement à la *Conservation* de la bibliothèque royale. Il avait sans doute à sa garde, avec les œuvres contemporaines, des livres écrits sous les premières dynasties, des livres datés de Mîni et peut-être des rois antérieurs à Mîni. Le fond de cette bibliothèque devait se composer d'ouvrages religieux, de chapitres du Livre des Morts, copiés d'après les textes authentiques conservés dans les temples; de traités scientifiques sur la géométrie, la médecine et l'astronomie; de livres historiques où étaient conservés les dits et faits des anciens rois, en-

restitué aussi complètement qu'on peut le faire en ce moment, le tableau des troisième, quatrième et cinquième dynasties :

IIIe Dynastie (memphite).		IVe Dynastie (memphite).	
I. Bibi, Zazi	I. Νεχερώφης.	I. Khoufou	I. Σώρις (Χέοψ) II. Σούφις
II. Nibka	II. Τόσορθρος.	II. Doudoufrî	?
III. Zosor	III. Τύρεις.	III. Khafrî	III. Σούφις (Χεϐρὴν).
IV. Zosertiti	IV. Σέσωχρις.	IV. Menkerî	IV. Μενχέρης (Μυκερῖνος).
V. Sozes	V. Σωΰφις.	V. Shopseskaf	?
VI. Nofirkerî	VI. Τοσέρτασις.		V. Ῥατοίσης.
VII. Nibkarî	VII. Ἄχης.		VI. Βιχέρης.
VIII. Houni	VIII. Σήφουρις.		VII. Σεϐερχέρης.
IX. Snofrou.	IX. Κερφέρης.		VIII. Θαμφθὶς.

Ve Dynastie (memphite).			
I. Ousirkaf	I. Οὐσερχέρης.	VI. Ousirounrî An	V. Χέρης. VI. Ῥαθούρης.
II. Sahourî	II. Σέρρης.	VII. Menkehor	VII. Μενχέρης.
III. Kaka	?	VIII. Dadkerî Assi	VIII. Ταγχέρης.
IV. Nofiririkerî	III. Νεφερχέρης.	IX. Ounas	IX. Ὄννος.
V. Shopseskerî	IV. Σισίρης.		

1. Lepsius, *Denkm.*, II, 50.

semble le nombre des années de leur vie et de la durée exacte de leur règne; des manuels de philosophie et de morale pratique; peut-être aussi quelques romans[1]. Tout cela, si nous l'avions, formerait « une bibliothèque qui serait bien plus précieuse pour nous que celle d'Alexandrie[2] »; par malheur, nous ne possédons plus de tant de richesses que les fragments d'un recueil philosophique. Pour tout le reste, nous en sommes réduits à de rares indications qui, éclairées et complétées au moyen des données monumentales, nous permettent à peine de déterminer avec quelque certitude l'étendue des connaissances qu'avaient alors les Égyptiens.

Dès les premiers jours, les astronomes égyptiens reconnurent qu'un certain nombre des astres qui brillaient audessus de leurs têtes paraissaient animés d'un mouvement de translation à travers les espaces, tandis que les autres demeuraient immobiles. Cette observation, répétée maintes et maintes fois, les conduisit à établir la distinction des planètes et des étoiles ou, comme ils les appelaient, des *indestructibles* (akhimou-sokou). Ils comptèrent parmi les premières « Hor, guide des espaces mystérieux » (Hartapshitiou), notre Jupiter, que son éclat fit mettre à la tête des planètes; « Hor, générateur d'en haut » (Harkahri), Saturne, la plus éloignée des planètes qu'œil humain puisse apercevoir sans le secours des instruments; Harmakhis, Mars, que sa couleur rougeâtre fit appeler aussi Hardoshir, l'Hor rouge, et dont le mouvement rétrograde en apparence à certains moments de l'année ne leur échappa point; Sovkou, Mercure; Vénus enfin, qui dans son rôle d'étoile du matin se nomme Douaou, et Bonou peut-être dans son rôle d'étoile du soir[3]. Il semble même résulter de textes fort anciens qu'ils assimilaient la terre aux planètes et lui attribuaient un mouvement de translation analogue à celui de Mars ou de Jupiter[4]. Le soleil lui-même, ce centre fixe de tous les systèmes anciens, subit chez eux

1. Un fragment de conte (*Pap. de Berlin*, III) pourrait bien remonter jusqu'à la Ve. Cf. Maspero, *Études égyptiennes*, t. I, p. 73-80. — 2. E. de Rougé, *Recherches*, p. 73. — 3. E. de Rougé, *Recherches sur le nom égyptien des planètes*, dans le *Bulletin archéologique de l'Athenæum français*, 1856, p. 18-21, 25-28. — 4. Chabas, *Sur un texte égyptien relatif au mouvement de la terre*, dans la *Zeitschrift*, 1864, p. 91-103.

la loi du mouvement universel et voyagea dans le ciel en compagnie des étoiles errantes[1].

Pour les astronomes égyptiens comme pour l'écrivain du premier chapitre de la Genèse, le ciel est une masse liquide qui enserre la terre de toutes parts, et repose sur l'atmosphère comme sur un fondement solide. Aux jours de la création, quand le chaos se résolut en ces éléments, le dieu Shou souleva les eaux d'en haut et les répandit dans l'espace[2]. C'est sur cet océan céleste, le Nou, que flottent les planètes et généralement tous les astres. Les monuments nous les montrent figurés par des génies à formes humaines ou animales et naviguant chacun dans sa barque à la suite d'Osiris. Une autre théorie, aussi répandue que la première, présentait les étoiles fixes comme des lampes (*khabisou*) suspendues à la voûte céleste et qu'une puissance divine allumait chaque soir pour éclairer les nuits de la terre. Au premier rang de ces astres-lampes, on mettait les décans, simples étoiles ou groupes d'étoiles en rapport avec les trente-six ou trente-sept décades dont se composait l'année égyptienne : Sopti ou Sothis, saint à Isis; Orion-Sahou, consacré à Osiris et considéré par quelques-uns comme le séjour des âmes heureuses; les Pléiades, les Hyades, et beaucoup d'autres dont les noms anciens n'ont pu encore être identifiés d'une manière certaine avec les noms modernes. Bref, toutes les étoiles qu'on peut apercevoir à l'œil nu avaient été relevées, enregistrées, cataloguées avec soin. Les observatoires de la Haute et de la Basse Égypte, à Dendérah, Thini, Memphis, Héliopolis, signalaient leurs phases et dressaient chaque année des tables de leurs levers et de leurs couchers, dont quelques débris sont arrivés jusqu'à nous.

De tous ces astres, le mieux connu et le plus important était l'astre d'Isis, Sirius, que les Égyptiens nommaient Sopti, d'où les Grecs ont fait Sothis. Son lever héliaque, qui marquait le commencement de l'inondation, marquait aussi le commencement de l'année civile, si bien que tout le système

1. *Papyrus de Berlin*, n° VIII, l. 56. — 2. Le dernier et de beaucoup le meilleur travail sur la matière est dû à M. Brugsch, *Thesaurus Inscriptionum Ægyptiacarum*, t. I · *Astronomische und Astrologische Inschriften*, in-4°, 1882.

chronologique du pays reposait sur lui. L'année primitive des Égyptiens, ou du moins la première année que nous leur connaissions historiquement, se composait de douze mois de trente jours chacun, soit en tout trois cent soixante jours. Ces douze mois étaient partagés en trois saisons de quatre mois : la *saison du commencement* (*Sha*), qui répond au temps de l'inondation; la *saison des semailles* (*Pro*), qui répond à l'hiver; la *saison des moissons* (*Shomou*), qui répond à l'été. Chaque mois se composait de trois décades; chaque jour et chaque nuit se divisaient en douze heures : si bien que midi répondait à la sixième heure du jour, et minuit à la sixième heure de la nuit.

Ce système, pour simple qu'il parût, avait ses inconvénients, qu'on ne tarda pas à reconnaître. Entre l'année des Égyptiens telle qu'elle était alors et l'année tropique, il y avait une différence de cinq jours un quart; à chaque douze mois qui s'écoulèrent, l'écart entre l'année égyptienne et l'année fixe augmenta de cinq jours un quart, et par suite les saisons cessèrent de s'accorder avec les phases de la lune. Des observations nouvelles, faites sur le cours du soleil, décidèrent les astronomes à intercaler chaque année, après le douzième mois, et avant le premier jour de l'année suivante, cinq jours complémentaires, qu'on nomma *les cinq jours en sus de l'année* ou jours *épagomènes*. L'époque de ce changement était si ancienne que nous ne saurions lui assigner aucune date et que les Égyptiens eux-mêmes l'avaient reportée jusque dans les temps mythiques antérieurs à l'avènement de Mîni. « Rhéa (Nouit) ayant eu un commerce secret avec Kronos (Sibou), le Soleil (Râ), qui s'en aperçut, prononça contre elle un charme qui l'empêcha d'accoucher dans aucun mois et dans aucune année; mais Hermès (Thot), qui avait de l'amour pour la déesse, joua aux dés avec la Lune et lui gagna la soixantième partie de chaque jour, dont il forma cinq jours, qu'il ajouta aux trois cent soixante jours de l'année[1]. »

Dans ce système, l'année vague de trois cent soixante-cinq jours ne répond pas encore exactement à l'année astrono-

1. *De Iside et Osiride*, c. XXII.

mique de trois cent soixante-cinq jours et quart. Il y eut donc tous les quatre ans un retard d'un jour sur cette année, si bien que pour 365×4 ou 1460 années astronomiques, on compta 1461 années civiles écoulées. Au bout de quatorze siècles et demi, l'accord, si longtemps rompu, était parfait de nouveau : le commencement de l'année civile coïncidait alors, et pour une fois seulement, avec celui de l'année astronomique ; le commencement de ces deux années coïncidait avec le lever héliaque au matin de Sirius-Sothis et par suite avec le début de l'inondation. Les prêtres célébrèrent le lever de l'astre par des fêtes solennelles, dont l'origine devait remonter plus haut que les rois de la première dynastie, au temps des Shosou-Hor, et donnèrent le nom de *période sothiaque* à la période de $1460 = 1461$ qui ramenait cette coïncidence merveilleuse.

De la littérature mathématique de l'époque, nous ne connaissons rien. Les monuments nous prouvent cependant que dès le temps des pyramides la géométrie devait être fort avancée : sinon la géométrie théorique, au moins la géométrie pratique, celle qui sert à mesurer les surfaces et à calculer le volume des corps solides. Les architectes qui ont bâti les pyramides et les grands tombeaux de Saqqarah étaient nécessairement des géomètres fort estimables. Malheureusement nous n'avons plus rien des livres dans lesquels ils enregistraient leurs doctrines : le seul traité de mathématiques qui nous soit parvenu est postérieur de deux mille ans au moins à l'âge des pyramides, et nous donne l'état de la science pour les temps relativement modernes de la dix-neuvième dynastie [1].

Pour nous figurer ce que pouvait être la médecine égyptienne, nous n'en sommes pas réduits à de simples inductions. Outre un traité dont l'invention était attribuée au règne de Khéops et qui n'a pas encore été publié, nous possédons deux livres : le premier, composé en partie sous le roi Menkerî, renferme aussi des recettes attribuées à des savants étrangers [2] ; le second, trouvé sous Housapaïti, aurait été

1. Il a été publié par M. A. Eisenlohr, *Ein mathematisches Handbuch der Alten Ægypter* (*Papyrus Rhind des British Museum*), 1877. — 2. G. Ebers,

complété par Sondou[1]. Les manuscrits de ces deux ouvrages remontent à la dix-huitième et à la dix-neuvième dynastie : le texte avait dû s'en modifier à la longue, mais l'ancienneté de leur origine les maintenait dans les écoles. Ils faisaient sans doute partie de cette bibliothèque du temple d Imhotpou, à Memphis, qui existait encore aux temps romains et fournissait des remèdes aux médecins grecs[2].

L'Egypte est naturellement un pays fort sain. « Les Égyptiens, disait Hérodote, sont les mieux portants de tous les mortels. » Ils n'en étaient que plus attentifs à soigner leur santé. « Chaque mois, trois jours de suite, ils provoquent des évacuations au moyen de vomitifs et de clystères; car ils pensent que toutes les maladies de l'homme viennent des aliments[3]. » — « La médecine chez eux est partagée : chaque médecin s'occupe d'une seule espèce de maladie et non de plusieurs. Les médecins en tous lieux abondent, les uns pour les yeux, les autres pour la tête, d'autres pour les dents, d'autres pour le ventre, d'autres pour les maux internes[4]. » Il n'est pas certain que cette division dont parle Hérodote ait été aussi absolue que l'historien a bien voulu le dire. Le même individu pouvait traiter toutes les maladies en général; seulement, pour les maux d'yeux et pour quelques autres affections, il y avait comme chez nous des spécialistes que l'on consultait de préférence aux praticiens ordinaires. Si le nombre en paraissait considérable à l'historien grec, cela tient à la constitution médicale d'un pays où les ophtalmies et les maladies intestinales, par exemple, sont encore aujourd'hui plus fréquentes que partout en Europe.

La médecine théorique ne semble pas avoir fait de grands progrès, bien que les pratiques de la momification eussent dû fournir aux médecins l'occasion d'étudier à loisir l'inté-

Papyros Ebers, das Hermetische Buch über Arzeneimittel der alten Ægypter, Leipzig, 1875 ; Chabas, *Détermination d'une date certaine*, Paris, 1877, in-4°. — 1. Brugsch, dans le *Recueil de Monuments égyptiens*, t. II, p. 101-120, et pl. LXXXV-CVII ; Chabas, *Mélanges égyptologiques*, 1re série, p. 55-79. — 2. Galien, *De compos. medic. sec. gen.*, l. V, c. II. Quelques-uns de ces remèdes sont entrés par cette voie dans notre pharmacopée. — 3. Hérodote, II, LXXXII. — 4. *Id.*, II, LXXXIV.

rieur du corps humain. Une sorte de crainte religieuse ne leur permettait pas plus qu'aux médecins chrétiens du moyen âge de mettre en pièces, dans un but de pure science, le cadavre qui devait reprendre vie un jour. Leur horreur pour quiconque rompait l'intégrité du corps humain était si grande, que l'embaumeur chargé de pratiquer les incisions réglementaires était l'objet de l'exécration universelle. Toutes les fois qu'il venait d'exercer son métier, les assistants le poursuivaient à coups de pierres et l'auraient assommé sur place s'il ne s'était enfui à toutes jambes. De plus, les règlements médicaux n'étaient pas de nature à encourager les recherches scientifiques. Les médecins devaient traiter le malade d'après les règles posées dans certains livres d'origine réputée divine. S'ils s'écartaient des prescriptions sacrées, c'était à leurs risques et périls : en cas de mort du patient, ils étaient convaincus d'homicide volontaire et punis comme assassins[1].

Le seul point que nous connaissions de leurs doctrines est la théorie des esprits vitaux. Le corps renfermait un certain nombre de vaisseaux qui charriaient des esprits vivifiants. « La tête a trente-deux vaisseaux qui amènent des souffles à son intérieur; ils transmettent les souffles à toutes les parties du corps. Il y a deux vaisseaux aux seins qui conduisent la chaleur au fondement.... Il y a deux vaisseaux de l'occiput, deux du sinciput, deux à la nuque, deux aux paupières, deux aux narines, deux à l'oreille droite par lesquels entrent les souffles de la vie; il y en a deux de l'oreille gauche, par lesquels entrent les souffles[2]. » Les souffles dont il est question dans ce passage sont appelés ailleurs « les bons souffles, les souffles délicieux du Nord ». Ils pénétraient dans les veines et les artères, se mêlaient au sang qui les entraînait par tout le corps, faisaient mouvoir l'animal et le portaient pour ainsi dire. Au moment de la mort, « ils se retirent avec l'âme, le sang se coagule, les veines et les artères se vident et l'animal périt[3] ».

1. Diodore de Sicile, I, 82. — 2. *Papyrus Ebers*, pl. XCIX, l. 1 *c.*, l. 14; *Papyrus Médical de Berlin*, pl. XV, l. 5; pl. XVI, l. 3. Cf. Chabas. *Mél. égyp.*, I, p. 63-64. — 3. *Pœmander* (édit. Parthey), X.

Les maladies dont il est question dans les traités égyptiens ne sont pas toujours faciles à reconnaître. Ce sont, autant qu'on peut en juger, des ophtalmies, des varices ou des ulcères aux jambes, l'érysipèle, le « ver », « la maladie divine mortelle », le *divinus morbus* des Latins, l'épilepsie. Un chapitre spécial traite de quelques points relatifs à la conception et à l'accouchement. La diagnose est donnée dans plusieurs cas et permettrait peut-être à un médecin de reconnaître la nature de l'affection. Voici celle d'une sorte d'inflammation : « Lourdeur au ventre ; le col du cœur, malade ; au cœur, inflammation, battements accélérés. Les vêtements pèsent sur le malade ; beaucoup de vêtements ne le réchauffent pas. Soifs nocturnes. Le goût pervers, comme celui d'un homme qui a mangé des fruits de sycomore. Chairs amorties comme celles d'un homme qui se trouve mal. S'il va à la selle, son ventre est enflammé et refuse de s'exonérer[1]. »

Les médicaments indiqués sont de quatre sortes : pommades, potions, cataplasmes et clystères. Ils sont composés chacun d'un assez grand nombre de substances empruntées à tous les règnes de la nature. On trouve citées plus de cinquante espèces de végétaux, depuis des herbes et des broussailles jusqu'à des arbres, tels que le cèdre, dont la sciure et les copeaux passaient pour avoir des propriétés lénitives, le sycomore et maints autres dont nous ne comprenons plus les noms antiques. Viennent ensuite des substances minérales, le sulfate de cuivre (?), le sel, le nitre, la pierre memphite (*aner sopdou*), qui, appliquée sur des parties malades ou lacérées, avait, dit-on, des vertus anesthésiques. La chair vive, le cœur, le foie, le fiel, le sang frais ou desséché de divers animaux, le poil et la corne de cerf, jouaient un grand rôle dans la confection de certains onguents souverains contre les inflammations. Nombre de recettes se recommandent par l'imprévu des substances préconisées : le « lait d'une femme accouchée d'un enfant mâle », la fiente du lion, la cervelle d'une tortue, un vieux bouquier

1. *Papyrus de Berlin*, pl. XIII, l. 3-6 ; cf. Brugsch, *l. l.*, p. 122-113.

bouilli dans l'huile[1]. Les ingrédients constitutifs de chaque remède étaient pilés ensemble, bouillis et passés au linge. Ils avaient d'ordinaire pour véhicule l'eau pure; mais souvent on les mélangeait avec des liquides d'espèces variées, la bière (*haq*), la bière douce (*haq nozmou*) ou tisane d'orge, le lait de vache et de chèvre, l'huile d'olive verte et l'huile d'olive épurée (*biq nozmou*), ou même, comme dans la médecine de Molière, l'urine humaine ou animale. Le tout, sucré de miel, se prenait chaud matin et soir[2].

Mais les maladies n'avaient pas toujours une origine naturelle. Elles étaient souvent produites par des esprits malfaisants qui entraient dans le corps de l'homme et trahissaient leur présence par des désordres plus ou moins graves. En traitant les effets extérieurs, on parvenait tout au plus à soulager le patient. Pour arriver à la guérison complète, il fallait supprimer la cause première de la maladie en éloignant par des prières l'esprit possesseur. Une bonne ordonnance de médecin se composait de deux parties : d'une formule magique et d'une formule médicale. Voici une conjuration destinée à corroborer l'action d'un vomitif : « O démon qui loges dans le ventre d'un tel fils d'une telle, ô toi dont le père est nommé *Celui qui abat les têtes*, dont le nom est *Mort*, dont le nom est *Mâle de la Mort*, dont le nom est *Maudit* pour l'éternité[3]! » Pour guérir le mal de tête, on n'avait qu'à dire : « Le devant de la tête est aux chacals divins, le derrière de la tête est un pourceau de Râ. Place-les sur un brasier; quand l'humeur qui en sortira aura atteint le ciel, il en tombera une goutte de sang sur la terre. Ces paroles devront être répétées quatre fois[4]. » Si ce galimatias ne guérissait pas le malade, au moins le débarrassait-il des terreurs superstitieuses dont il était assailli. Le médecin, après avoir calmé l'esprit du patient, pouvait essayer sur le corps l'efficacité des remèdes traditionnels. L'invocation magique passait pour anéantir la cause mysté-

1. *Pap. Ebers*, pl. LXVIII, l. 22; pl. LXIX, l. 2. — 2. Pour plus de détail sur la médecine égyptienne, cf. Maspero, dans la *Revue critique*, 1876, t. I, p. 233-239. — 3. *Papyrus de Leyde*, I, 348, verso; pl. XIII, l. 5-6. Cf. Pleyte, *Études égyptologiques*, t. I, p. 145-146. — 4. *Id.*, pl. IV, l. 9-10. Cf. Pleyte, *Études*, t. I, p. 61-62.

rieuse; le traitement combattait les manifestations visibles du mal.

La littérature philosophique était en grand honneur. Un papyrus de Berlin nous a conservé le fragment d'un dialogue entre un Égyptien et son âme : l'âme essaye de démontrer que la mort n'a rien d'effrayant pour l'homme[1]. Un autre papyrus donné par Prisse à la Bibliothèque nationale de Paris renferme le seul ouvrage complet qui nous reste de cette philosophie primitive[2]. Il fut écrit sans doute sous l'un des premiers règnes de la douzième dynastie, et renferme les œuvres de deux auteurs dont l'un vivait sous la troisième, l'autre sous la cinquième : ce n'est donc pas sans raison qu'on l'a nommé *le plus ancien livre du monde*. Incomplet au début, il contient d'abord la fin d'un traité de morale composé par un certain Kaqimni à l'avènement du Pharaon Snofrou. Venait ensuite un ouvrage aujourd'hui perdu; un des possesseurs antiques du papyrus l'avait fait effacer afin de lui substituer un autre morceau, qui n'a jamais été écrit. Les quinze dernières pages sont remplies par un opuscule déjà célèbre dans la science sous le nom d'*Instructions de Ptahhotpou*.

Ce Ptahhotpou était fils d'un roi de la cinquième dynastie. Il était sans doute assez âgé à l'époque où il écrivit son livre, car il entre en matière par un portrait peu flatté de la vieillesse. « Le nomarque Ptahhotpou dit : O Honhen[3], seigneur du grand âge, quand la vieillesse se produit, l'impuissance arrive et la faiblesse [enfantine] vient à nouveau. Le vieillard reste couché, souffrant, chaque jour; les deux yeux se rapetissent, les deux oreilles s'amoindrissent, la force s'use : plus de repos du cœur. La bouche se tait : elle ne parle plus. Le cœur s'obscurcit; il ne se rappelle plus hier. Les os souffrent à leur tour. Le bon tourne au mauvais : le goût s'en va tout à fait. La vieillesse rend

1. Lepsius, *Denkm.*, VI, pl. 111-112. — 2. Ce papyrus a été publié à Paris, en 1847, chez Franck, in-folio; il a été analysé par M. Chabas, dans la *Revue archéologique*, 1re série, t. XIV, p. 1 sqq., et traduit en anglais par M. Heath, *A Record of the Patriarchal Age; or, the Proverbs of Aphobis*, in-12, Londres, 1856; en allemand, par M. Lauth. — 3. C'est le nom d'un dieu, peut-être d'Osiris.

un homme misérable en toutes choses : le nez se bouche, il ne repire plus. C'est fatigue égale de se tenir debout ou de s'asseoir. Dans la condition où je suis, que fera un autre vieillard? Lui dirai-je les paroles de ceux qui ont écouté l'histoire des temps antérieurs, celles que les dieux eux-mêmes ont écoutées? Agis selon elles, repoussant le mal des êtres intelligents; attaque les maudits (?)! » La Sainteté de ce Dieu[1] a dit : « Instruis-le dans les paroles du passé, et il fera l'étonnement des enfants des grands; ce qu'on entendra près de lui pénétrera, car ce sera justesse de cœur. Ce qu'il dira ne donnera jamais de satiété[2]. » Comme on voit, c'est afin de montrer aux vieillards le moyen de se rendre utiles que Ptahhotpou prend le calame en main. Il veut leur enseigner la sagesse des ancêtres, afin qu'ils puissent l'enseigner à leur tour aux jeunes gens et maintenir la vertu dans le monde.

Il ne faut pas s'attendre à trouver dans cette œuvre une grande profondeur de conception. Les analyses savantes, les distinctions raffinées, les abstractions métaphysiques n'étaient pas de mode à l'époque de Ptahhotpou. On négligeait les idées spéculatives pour les faits positifs, la théorie pour la pratique : on observait l'homme, ses passions, ses habitudes, ses tentations, ses défaillances, non pas afin de construire à ses dépens un système de philosophie nouveau, mais afin de réformer ce que sa nature a d'imparfait en soi, et de montrer à l'âme le chemin de l'éternité glorieuse. Aussi Ptahhotpou ne se met-il pas en frais d'inventions et de déductions. Il donne les réflexions et les conseils qui lui viennent à l'esprit, tels qu'ils lui viennent, sans les grouper et sans en tirer la moindre conclusion d'ensemble. La science est utile pour arriver à la connaissance du bien : il recommande la science. La douceur envers les subalternes est nécessaire au salut : il fait l'éloge de la douceur. Le tout est entremêlé de conseils sur la conduite à tenir dans les diverses circonstances de la vie, quand on se trouve devant un homme impérieux, quand on va dans le monde, quand on

1. C'est le dieu Honhen qui répond à l'invocation de Ptahhotpou. — 2. *Papyrus Prisse*, pl. IV, l. 1; pl. V, l. 7.

prend femme. « Si tu es sage, munis bien ta maison; aime ta femme sans querelles, nourris-la, pare-la, c'est le luxe de ses membres. Parfume-la, réjouis-la, le temps que tu vis : c'est un bien qui doit être digne de son possesseur. Ne sois pas brutal[1]. » Analyser en détail un tel ouvrage est impossible : le traduire entièrement, plus impossible encore. La nature du sujet, l'étrangeté de certains préceptes, la tournure du style, tout concourt à dérouter l'étudiant et à l'égarer dans ses recherches. Dès les temps les plus reculés, la morale a été considérée comme une science bonne et louable en elle-même, mais tellement rebattue qu'on ne peut la rajeunir que par la forme. Ptahhotpou n'a pas échappé aux nécessités du genre qu'il avait choisi. D'autres avaient dit et bien avant les vérités qu'il prétendait exprimer de nouveau : il lui fallut, pour allécher le lecteur, chercher des formules imprévues et piquantes. Il n'y a pas manqué : dans certains cas il a su donner tant de recherche à sa pensée que le sens moral de la phrase nous échappe sous le déguisement des mots.

De la sixième à la dixième dynastie.

Il semble que le passage de la cinquième à la sixième dynastie ne se fit pas sans trouble. Deux rois sont mentionnés sur les monuments contemporains, Teti et Ousirkerî Ati. Le seul dont le règne ait de l'importance est Teti : c'est lui l'Othoês de Manéthon, qui fut, dit-on, tué par ses gardes[2]. Était-il apparenté à son prédécesseur ? La liste de Turin interrompt la série des noms royaux entre Ounas et Teti, ce qui semble indiquer un changement de famille : les listes grecques prétendent que la dynastie nouvelle était originaire d'Abou (Éléphantine), au sud de l'Égypte[3].

Pepi Ier Mirirî succéda à Teti. A partir de Pepi Ier, l'autorité de Memphis sur le reste de l'Égypte commença de décliner. Les princes de la dynastie nouvelle, sans abandonner l'ancienne capitale, paraissent lui avoir préféré les villes de

1. *Papyrus Prisse*, pl. X, l. 9-10. — 2. Manéthon, édit. Unger, p. 101. — 3. Manéthon, édit. Unger, p. 101-102, d'après la correction de Lepsius.

la Moyenne Égypte, et surtout Abydos, dont la nécropole a conservé tant de souvenirs de leur passage. Du reste, ils ne laissèrent pas péricliter entre leurs mains la grandeur de leur pays : ils entreprirent des guerres heureuses au dehors et portèrent leurs conquêtes plus loin qu'aucun autre Pharaon n'avait fait avant eux. Pepi Ier, le second roi de la dynastie, en est aussi le héros. Pendant un règne qui dura au moins dix-huit ans, son activité ne se ralentit jamais. Secondé habilement par Ouni, son premier ministre, il reprit sur les nomades asiatiques les établissements de Sinaï que ses prédécesseurs avaient perdus, soumit l'Éthiopie et couvrit l'Égypte de monuments.

Ouni avait débuté tout enfant à la cour du roi Teti. D'abord simple page (*porte-couronne*), il avait bientôt obtenu un emploi au ministère du labourage et un titre sacerdotal de peu d'importance. Pepi le prit en grande amitié dès le début de son règne et lui donna successivement les charges d'*ami*, de *surveillant des prophètes de la pyramide funéraire*, d'*auditeur*, dont il s'acquitta mieux que personne avant lui ; aussi fut-il envoyé à Tourou chercher dans les carrières un bloc de pierre blanche pour en faire un sarcophage. L'activité dont il fit preuve en cette occasion lui valut de nouvelles faveurs : il fut élevé à la dignité d'*ami royal*, nommé surintendant de la maison de la reine, et prit peu à peu la direction de toutes les affaires. « Je faisais, dit-il, toutes les écritures avec l'aide d'un seul secrétaire. » L'Égypte n'eut pas à se plaindre de son administration. Les mines du Sinaï, exploitées avec plus de suite et soumises à des inspections régulières, donnèrent des résultats qu'on n'avait jamais obtenus auparavant[1]. Une route fut tracée à travers le désert de Coptos à la mer Rouge et ouvrit une nouvelle voie au commerce. L'exploitation des carrières de Rohanou fut poussée avec vigueur[2], et, bien que les monuments édifiés alors aient disparu sans laisser presque aucun vestige, les inscriptions sont là pour témoigner de l'activité avec laquelle furént menés les

1. Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 116*a*. — 2. Cf. Maspero, *les Monuments égyptiens de la vallée de Hammamât*, dans la *Revue orientale et américaine*, t. I, p. 330 sqq.

travaux de construction. Une ville nouvelle fut fondée dans l'Heptanomide près de l'endroit où se trouve aujourd'hui le bourg de Sheikh-Saïd [1]. Le temple d'Hathor à Dendérah, élevé par les *serviteurs d'Hor* aux temps fabuleux de l'histoire d'Égypte et ruiné depuis, fut rebâti en entier sur les plans primitifs qu'on retrouva par hasard [2]. Cette piété envers l'une des divinités les plus vénérées fut récompensée comme elle méritait de l'être par le titre de *fils d'Hathor* que Pepi fit désormais insérer dans son cartouche royal [3].

Au dehors, le ministère d'Ouni fut signalé par des conquêtes. La Nubie était alors habitée en partie par des tribus nègres [4], le reste probablement de celles qui avaient formé la population primitive de l'Egypte. Sans cesse révoltées et sans cesse soumises, elles fournissaient de faciles triomphes aux généraux de Pharaon, et remplissaient de soldats les cadres de son armée. Ouni les employa contre les Amou et contre les Hiroushaïtou qui dominaient alors dans les déserts de l'isthme et dans la Syrie méridionale. « Sa Sainteté eut à repousser les Amou et les Hiroushaïtou. Sa Sainteté fit une armée de plusieurs fois dix mille soldats, pris dans le pays tout entier, depuis Eléphantine jusqu'à la mer du nord, dans toutes les maisons, dans les villes, dans les places fortes, dans le pays d'Iritit, parmi les nègres du pays de Zam, parmi les nègres du pays d'Amam, parmi les nègres du pays des Ouaouaïtou, parmi les nègres de Kaaou, parmi les nègres du pays de Tomam [5], et Sa Sainteté m'envoya à la tête de cette armée. Voici que les généraux, voici que les chambellans, voici que les *amis* du palais, voici que les chefs, les princes des villes du midi et du nord, les *amis dorés*, les chefs des prophètes du midi et du nord, les intendants des temples à la tête des capitaines du midi et du nord, des villes et des temples, instruisirent les nègres de

1. Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 112 *d*, *e*. — 2. Dümichen, *Bauurkunde der Temp. von Denderah*, t. III, pl. XIV, l. 20; Mariette, *Dendérah*, t. III, pl. 71-72. — 3. Sur un bloc trouvé à Tanis; cf. E. de Rougé, *Inscriptions recueillies en Égypte*, t. I, pl. LXXV. — 4. Lepsius, *Nubische Grammatik. Einleitung*, p. LXXXVI-LXXXVIII. — 5. Ce sont les peuples situés au sud et à l'est de l'Égypte, entre le Nil et la mer Rouge. Cf. Brugsch, *Die Negerstämme der Una-Inschrift*, dans la *Zeitschrift*, 1882 p. 30-36.

ces régions. » Ce ne fut pas une mince affaire d'organiser ces recrues d'un nouveau genre. « C'était moi qui les dirigeais », ajoute Ouni, et, à travers les phrases mutilées qui suivent, on devine les difficultés de toute nature contre lesquelles il dut lutter. On eut, paraît-il, quelque peine à organiser le service des vivres et de l'habillement. A force de patience et d'industrie, l'ordre finit par s'établir et l'expédition se mit en campagne.

« Cette armée alla en paix : elle entra, comme il lui plut, au pays des Hiroushaïtou. Cette armée alla en paix : elle écrasa le pays des Hiroushaïtou. Cette armée alla en paix : elle fit brèche dans toutes leurs enceintes fortifiées. Cette armée alla en paix : elle coupa leurs figuiers et leurs vignes. Cette armée alla en paix : elle incendia tous leurs blés. Cette armée alla en paix : elle massacra leurs soldats myriades. Cette armée alla en paix : elle emmena leurs hommes, leurs femmes et leurs enfants en grand nombre, comme prisonniers vivants, ce dont Sa Sainteté se réjouit plus que de toute autre chose. » Ces prisonniers, employés aux travaux publics ou vendus comme esclaves à des particuliers, contribuèrent pour leur part à la prospérité du règne de Pepi. « Sa Sainteté m'envoya pour écraser ses ennemis, et j'allai cinq fois frapper la terre des Hiroushaïtou pour aller abattre leur rébellion avec cette armée ; et j'agis de telle sorte que le roi fut satisfait de cela plus que de toute autre chose. » Malgré ces victoires répétées, la guerre n'était pas encore terminée : « On vint dire que des barbares s'étaient assemblés au pays de Tobi[1]. Je partis encore dans des navires avec cette armée, et je pris terre aux extrémités reculées de cette région, au nord du pays des Hiroushaïtou. Voici que cette armée se mit en chemin : elle les battit tous, et détruisit tous ceux d'entre eux qui s'étaient assemblés. » Cette affaire décisive mit fin à la lutte et entraîna la soumission complète des ennemis. Au retour de ces expéditions, Ouni, déjà comblé d'honneurs, reçut la faveur la plus insigne qu'un roi pût accorder à un sujet, la

1. Sur ce nom et sa lecture, cf. Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 64.

permission de garder ses sandales dans le palais et même en présence de Pharaon.

La paix régnait à l'intérieur : au dehors, la Nubie, la Libye et les parties de la Syrie contiguës au Delta reconnaissaient la suzeraineté de l'Égypte. Jamais, depuis Khéops, le pays n'avait été plus puissant et plus heureux. Pepi ne jouit pas longtemps de sa gloire. Peu de temps après le retour d'Ouni, il mourut, laissant la couronne à Mirinrî Soka rimsaf (?), l'aîné des fils qu'il avait eus de sa seconde femme, la reine Mirirî-Ankhnas.

Mirinrî était presque un enfant lorsqu'il monta sur le trône[1]. Il n'eut pas de longues guerres à soutenir. Le souvenir des victoires de son père était encore trop présent à l'esprit des barbares pour qu'ils éprouvassent la tentation de se révolter. Ouni, qui avait tant fait pour la grandeur du roi précédent, fut confirmé dans tous ses emplois et reçut de nouvelles charges. Il fut nommé prince gouverneur des pays du sud depuis Éléphantine jusqu'à la pointe du Delta : « Jamais sujet n'avait eu cette dignité auparavant. » Selon l'usage, il commença par suspendr eles autres travaux, pour s'occuper sans retard du tombeau destiné au nouveau roi. La construction de la pyramide funéraire le força à entreprendre, dans le pays soumis à son autorité, plusieurs voyages longs et difficiles. « Sa Sainteté m'envoya au pays d'Abouha pour y chercher le sarcophage royal avec son couvercle et le pyramidion précieux de la pyramide funéraire Hontkhânofir de Mirinrî. Sa Sainteté m'envoya vers Eléphantine pour en rapporter le granit du naos et du seuil, le granit des corniches (?) et des linteaux (?), pour ramener le granit des portes et des seuils de la chambre (?) supérieure de la pyramide Hontkhânofir de Mirinrî. Je partis pour la pyramide de Mirinrî avec six chalands, trois bateaux de transport, trois radeaux (?) et un navire de guerre : jamais dans le temps d'aucun ancêtre Abouha ou Éléphantine n'avaient construit navires de guerre. Sa Sainteté m'envoya

1. Sa momie, qui est conservée aujourd'hui au Musée de Boulaq, a encore la longue tresse de cheveux que portaient les jeunes gens (Maspero, *Guide du Visiteur*, p. 347, n° 5249).

au pays de Hanoub pour en rapporter une grande table à libations en albâtre du pays de Hanoub. Je lui fis amener cette table à libations en dix-sept jours. » Pour mettre à flot et transporter tous ces blocs de pierre, il avait fallu entreprendre et mener à bonne fin quantité de travaux secondaires, construire des navires, creuser des bassins et des canaux au sud d'Éléphantine, dans le pays nouvellement conquis des Ouaouaïtou. Ouni réquisitionna à cet effet les peuplades noires qui lui avaient déjà fourni une armée sous Pepi. « Voici que le prince du pays de Irrithit, Ouaouaïtou, Amam, Maza fournirent le bois » nécessaire aux navires. En un an, les différentes missions étaient achevées; les vaisseaux construits en Nubie passaient la première cataracte à la faveur des hautes eaux et descendaient le Nil. Pour la première fois peut-être depuis Mîni, la barrière naturelle qui séparait l'Egypte de l'Ethiopie était franchie, non sans peine. Le roi Mirinrî visita lui-même les travaux et, pour laisser à la postérité le souvenir de son passage, fit graver son image de plain-pied sur les rochers d'Assouan. La construction de cette pyramide fut le dernier grand acte administratif de la vie d'Ouni. Il mourut peu de temps après, et son souverain ne tarda pas à le suivre au tombeau[1].

Mirinrî eut pour successeur son fère cadet Nofirkerî Pepi II. Manéthon accordait à ce prince cent années de règne, et son témoignage est confirmé par le Papyrus de Turin, qui attribue à un Pharaon, dont le nom est malheureusement détruit, un règne de quatre-vingt-dix ans au moins. Une inscription d'Ouadi-Magharah, datée de la onzième année, montre qu'il fit continuer l'exploitation des mines du Sinaï et sut repousser de ce côté les attaques des barbares[2]. D'autre part, le nombre et la beauté des tombeaux qui portent son cartouche semblent attester que, pendant une partie au moins de ce règne séculaire, l'Égypte ne perdit rien de sa grandeur et de sa prospérité. Mais, aussitôt après la mort de Pepi II, le trouble se mit dans l'État, et nous n'avons plus, au lieu

1. E. de Rougé, *Recherches sur les monuments*, p. 80 sqq.; Erman, *Commentar zur Inschrift des Una*, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 1-29. — 2. Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 116 *a*.

d'histoire, que les légendes recueillies par Hérodote et Manéthon. Menthésouphis (Sokarimsaf II ?) fut assassiné dans une émeute une année à peine après son avènement. Sa sœur, Nitaqrit, la Nitokris des légendes, la *belle aux joues de rose*, dont, selon l'usage, il avait fait sa femme, lui succéda et n'accepta la royauté que dans l'idée bien arrêtée de le venger. « Elle fit bâtir une immense salle souterraine ; puis, sous prétexte de l'inaugurer, mais en réalité dans une tout autre intention, elle invita à un grand repas, et reçut dans cette salle bon nombre d'Égyptiens, de ceux qu'elle savait avoir été surtout les instigateurs du crime. Pendant le repas, elle fit entrer les eaux du Nil dans la salle par un canal qu'elle avait tenu caché. Voilà donc ce qu'on raconte d'elle. On ajoute que, après cela, la reine se jeta d'elle-même dans une grande chambre remplie de cendres, afin d'éviter le châtiment[1]. »

Pendant les sept années de son règne, Nitokris avait terminé la troisième des grandes pyramides que Menkerî avait laissée inachevée. Elle avait plus que doublé les dimensions du monument et lui avait donné ce coûteux revêtement de syénite qui excitait plus tard, à si juste titre, l'admiration des voyageurs grecs, romains et arabes. C'est au centre même de cette pyramide, au-dessus de la chambre où le pieux Mykérinos reposait depuis plus de huit siècles, qu'elle fut ensevelie à son tour dans un magnifique sarcophage de basalte bleu, dont on a retrouvé les fragments[2]. Cela donna lieu plus tard de lui attribuer, au détriment du fondateur réel, la construction de la pyramide entière. Les voyageurs grecs, à qui leurs exégètes racontaient l'histoire de la *belle aux joues de rose*, changèrent la princesse en courtisane et substituèrent au nom de Nitaqrit le nom plus harmonieux de Rhodopis. Un jour qu'elle se baignait dans le fleuve, un aigle fondit sur une de ses sandales, l'emporta dans la direction de Memphis et la laissa tomber sur les genoux du roi qui rendait alors la justice en plein air. Le roi, émerveillé et par la singularité de l'aventure et par la beauté de la sandale, fit chercher par tout le pays la femme à qui elle avait

1. Hérodote, II, c. — 2. Vyse, *Pyramids of Gizeh*, p. 79 sqq.

appartenu, et c'est ainsi que Rhodopis devint reine d'Égypte. A sa mort, elle eût pour tombeau la troisième pyramide[1]. Le christianisme et la conquête arabe modifièrent encore une fois le caractère de la légende sans effacer entièrement le souvenir de Nitokris. « L'on dit que l'esprit de la pyramide méridionale ne paroist iamais dehors qu'en forme d'une femme nuë, belle au reste, et dont les manières d'agir sont telles que, quand elle veut donner de l'amour à quelqu'un et luy faire perdre l'esprit, elle luy rit, et, incontinent, il s'approche d'elle et elle l'attire à elle et l'affole d'amour; de sorte qu'il perd l'esprit sur l'heure et court vagabond par le pays. Plusieurs personnes l'ont veue tournoyer autour de la pyramide sur le midy et environ soleil couchant[2]. » C'est Nitokris qui hante ainsi le monument dont elle avait achevé la construction.

Des découvertes récentes ont donné à la sixième dynastie une réalité que n'ont pas beaucoup de dynasties postérieures. Ces pyramides qu'Ouni avait construites pour ses maîtres, nous les avons ouvertes à Saqqarah, et les inscriptions qu'elles renferment nous ont donné le nom du souverain qui y reposait jadis[3]. Ounas, le dernier roi de la cinquième dynastie, Teti, le premier de la sixième, Pepi Ier, Mirinrî Ier, Pepi II sont devenus de la sorte des personnages aussi réels que Seti Ier ou Ramsès II : même la momie de Mirinrî a été découverte à côté de son sarcophage, et est déposée aujourd'hui au Musée de Boulaq[4]. Toutes les pyramides de ce groupe sont construites sur le même plan. Un long couloir incliné, bouché par d'énormes blocs de pierre, conduit à une sorte d'antichambre qui, tantôt est entièrement nue, tantôt est décorée de longues inscriptions hiéroglyphiques. Puis, c'est un second couloir horizontal, interrompu en son milieu par trois herses de pierre; puis, une chambre oblongue, flanquée à gauche de trois petites pièces basses et sans ornements, à droite de la chambre où s'élève le sarcophage. Les

1. Strabon, l. XV, c. I. Cf. Hérodote, II, CXXXIX-CXXXV. — 2. L'*Egypte de Murtadi, fils du Gaphiphe*, de la traduction de M. Pierre Wattier. A Paris, MDCLXVI, p. 65. — 3. Brugsch, *Zwei Pyramiden mit Inschriften aus den Zeiten der VI. Dynastie*, dans la *Zeitschrift*, 1881, p. 1-15. — 4. Maspero, *Guide du Visiteur*, p. 347, n° 5249.

inscriptions sont destinées, comme les tableaux des tombes privées, à fournir le mort des provisions et des amulettes nécessaires à le protéger contre les serpents et les dieux malfaisants à empêcher son âme de mourir. Elles forment comme un livre immense dont les chapitres épars se retrouvent dispersés sur les monuments des temps postérieurs. Et ce n'est pas seulement la religion qu'elles nous rendent, c'est la langue la plus ancienne de l'Égypte : quelques-unes des formules qu'elles renferment ont été rédigées sous les premières dynasties, peut-être même avant Mînì[1].

De la mort de Nitokris à l'avènement de la onzième dynastie, près de cinq siècles s'écoulèrent, sur lesquels l'histoire reste à peu près muette. Quatre dynasties s'élevèrent, puis retombèrent rapidement pendant cet intervalle, sans laisser aucun monument qui nous permette de déterminer les noms et l'ordre de succession des Pharaons qui les composent. Manéthon indiquait d'abord une septième dynastie memphite, qui, d'après une version, aurait duré seulement soixante-dix jours et n'aurait pas compté moins de soixante-dix rois; d'après une autre, aurait été formée de cinq rois et aurait régné soixante-quinze ans. Il parlait ensuite d'une seconde dynastie memphite, la huitième, dont les vingt-sept souverains n'exercèrent l'autorité que pendant cent quarante-six ans. Le Papyrus de Turin, tout mutilé qu'il est, nous donne en effet pour cette époque l'indication de règnes fort courts. Le roi Nofirka, successeur immédiat de Nitaqrit, garda le pouvoir deux ans, un mois, un jour; le roi Nofrous (Snofrou II ?), quatre ans, deux mois, un jour; le roi Abou, deux ans, un mois, un jour; un autre roi, dont le nom est illisible, un an et huit jours. Il faut voir dans l'insignifiance de ces chiffres la preuve des troubles incessants et des guerres civiles qui ruinèrent l'Égypte et amenèrent probablement sa division en plusieurs Etats indépendants, sur lesquels les princes de la dynastie officielle, retirés à Memphis, n'eurent plus qu'un droit de suzeraineté purement nominal.

1. Les textes conservés dans ces pyramides ont été publiés et traduits par Maspero, dans le *Recueil de travaux* à partir de l'année 1881.

Après un siècle et demi d'agitations et de luttes, la lignée memphite finit par s'éteindre et fut remplacée par une famille d'origine héracléopolitaine. Hâkhninsouten[1], l'Héracléopolis des géographes grecs, dont le nom, altéré successivement en Khninsou et Hnès[2], est reconnaissable encore aujourd'hui dans la forme arabe Ahnas-el-Médinéh, était l'une des villes les plus anciennes et les plus riches de l'Égypte. Située au cœur même de l'Heptanomide, à trente lieues environ au sud de Memphis, elle s'élevait dans une île assez considérable formée par le Nil à l'orient, par le grand canal qui longe le pied de la montagne Libyque, à l'occident. Fondée, aux temps antéhistoriques, autour de l'un des sanctuaires les plus vénérés du pays, elle n'avait pas encore de rôle politique, lorsqu'un de ses princes, dont le nom nous est arrivé sous la forme grecque d'Achthoès, la tira de son obscurité et parvint à lui donner la prééminence, qui avait si longtemps appartenu à Memphis. « Il fut le plus cruel de tous ceux qui avaient régné jusqu'alors et commit beaucoup de crimes. Il finit par être frappé de démence et mis en pièces par un crocodile[3]. » Après sa mort, Héracléopolis devint pour un temps ville dominante, et les rois qu'elle produisit forment deux dynasties, la neuvième et la dixième. Les fragments du Papyrus de Turin, la deuxième rangée supérieure de la table d'Abydos, le canon d'Ératosthènes, nous ont conservé sans doute quelques-uns des noms de cette époque. L'absence complète de monuments originaux ne nous permet point de classer et de répartir entre les dynasties les rois dont les cartouches plus ou moins mutilés sont parvenus ainsi jusqu'à nous. Régnèrent-ils trois siècles, comme l'affirment les uns, ou six, comme le veulent les autres? Réussirent-ils à étendre leur autorité sur toutes les régions comprises entre la première cataracte et les côtes de la Méditerranée, ou ne possédèrent-ils qu'une partie du pays? Ce sont là autant de questions auxquelles il est impossible de répondre dans l'état actuel de la science. On voit seulement que les dernires

1. Littér. : *la demeure de l'enfant royal.* — 2. Isaïe, XXX, 4; Champollion, *l'Égypte sous les Pharaons*, t. I, p. 309-310. — 3. Manéthon, édit. Unger, p. 107.

d'entre eux, après avoir lutté vainement contre la révolte des provinces du midi, finirent par succomber sous l'effort toujours croissant des princes thébains qui forment la onzième dynastie de Manéthon[1].

CHAPITRE III.

PÉRIODE THÉBAINE.

DE LA ONZIÈME A LA QUINZIÈME DYNASTIE (MOYEN EMPIRE).

La onzième dynastie; débuts de la puissance thébaine. — La douzième dynastie ; conquête de la Nubie; le lac Mœris. — De la treizième à la quinzième dynastie.

La onzième dynastie; débuts de la puissance thébaine.

Depuis l'avènement de Mîni, toute la civilisation égyptienne semblait s'être concentrée dans la partie moyenne du pays, entre Memphis et Abydos. C'est à Memphis que les

1. Voici, restitué aussi complètement qu'on peut le faire en ce moment, le tableau des dynasties dont je viens de raconter l'histoire :

VIe Dynastie (éléphantine).	
I. Teti	I. Οθόης,
II. Mirirî Pepi I	II. Φιός.
III. Mirinrî Sokarimsaf I	III. Μεθέσουφις.
IV. Nofirkerî Pepi II	IV. Φιώψ.
V. Mirinrî Sokarimsaf II	V. Μενθέσουφις.
VI. Nitaqrit	VI. Νίτωκρις.
VIIe Dynastie (memphite).	
?	
VIIIe Dynastie (memphite).	
?	
IXe Dynastie (héracléopolitaine).	— I. Ἀχθόης.
?	
Xe Dynastie (héracléopolitaine).	
?	

princes avaient régné, à Memphis que les arts s'étaient développés et avaient produit leurs chefs-d'œuvre : les nomes du sud n'avaient joué qu'un rôle tout à fait secondaire. Leurs métropoles vivaient dans une obscurité profonde; leurs dieux même étaient inconnus à ce point que, sur les monuments des six premières dynasties publiés jusqu'à ce jour, j'ai trouvé une seule fois, dans un nom propre, le nom du grand dieu de Thèbes, Amon, le seigneur des deux mondes, le patron de l'Égypte au temps des conquêtes.

Lorsque Memphis, après une suprématie millénaire, eut perdu à jamais la suzeraineté, au milieu des révolutions qui troublèrent le règne des princes de Hnès, les villes du sud de l'Égypte, Coptos, Silsilis, Thèbes surtout, commencèrent de naître à la vie politique. Les premiers monuments que nous connaissons d'elles dérivent directement des derniers monuments que nous a légués la sixième dynastie, mais sont empreints encore de gaucherie et de rudesse provinciale. Ce sont des tombeaux creusés dans le roc, peints mais non sculptés. Les scènes de la vie civile n'y sont pas représentées ; on y voit seulement dessinés sur les murs des amas d'offrandes accompagnées de prières empruntées, partie au Livre des Morts, partie au Rituel des pyramides royales. Comme dans les tombes memphites, la stèle est un résumé du tombeau : elle prend une forme cintrée qui rappelle les voûtes des chambres funéraires où elle est déposée, et sert à procurer au mort tous les objets nécessaires à l'existence. Souvent le dieu à qui l'on recommande le maître de la stèle est figuré avec ses attributs. C'est Osiris, c'est Khnoumou, c'est Min, c'est Amon surtout qu'on invoque. Phtah, Imhotpou, Râ, tous les dieux memphites et héliopolitains se sont abaissés au rang de dieux provinciaux, dans le même temps que Memphis descendait de la dignité de capitale à la condition de ville de province.

La onzième dynastie était originaire de Thèbes : elle se rattachait à Pepi-Mirirì par des liens encore inconnus et fut la souche de la dix-huitième dynastie. D'abord vassale des rois héracléopolitains, elle ne parvint que lentement à conquérir son indépendance. Le premier de ses princes dont nous sachions le nom, Entouf Ier, n'avait pas droit au cartouche : il était simple noble (*erpâ*), sans plus de titres que

les autres chefs des grandes familles égyptiennes. Son fils, Montouhotpou Ier, tout en prenant le cartouche, n'est encore qu'un *Hor*, souverain partiel, chef des pays du sud sous la suzeraineté des rois légitimes. Trois générations après lui, Entouf IV rompit le dernier lien de vasselage et se fit appeler *Dieu bon, maître des deux pays*[1]. Il ne faudrait pas toutefois se laisser abuser à ce dernier titre et croire que l'autorité des Entouf s'étendît dès lors sur l'Égypte tout entière : les rois d'Héracléopolis conservaient la possession du Delta et durent faire sentir plus d'une fois leur pouvoir aux monarques thébains. Le premier de ceux-ci qui parvint à « réunir les deux régions » sous un sceptre unique fut Montouhotpou IV (Nibkhrôourî), à qui cet exploit valut plus tard d'occuper dans les listes royales une place d'honneur et parfois même de représenter à lui seul la famille dont il faisait partie[2]. Ses successeurs ne réussirent pas à se maintenir longtemps au pouvoir et cédèrent la place au fondateur de la douzième dynastie, après avoir dominé un peu moins d'un demi-siècle sur l'Égypte entière[3].

Quelques tablettes sculptées sur les rochers, quelques stèles funéraires et quelques menus objets dispersés dans les différents musées de l'Europe, quelques tombeaux à moitié ruinés, voilà tout ce qui nous reste de seize rois qui composèrent la première dynastie thébaine dans sa période de vasselage et dans sa période de grandeur. Les luttes constantes qu'ils durent avoir à soutenir contre les rois héracléopolitains ne les empêchèrent pas de faire quelques expéditions heureuses contre les peuples voisins de l'Égypte. Montouhotpou III (Nibtoouïrî) se fit représenter près de Philæ, vainqueur de treize nations barbares ; Entouf IV (Noubkhopirrî) avait battu les Nègres et les Asiatiques[4] ; Sonkhkerî Amoni prétendait inspirer la terreur à toutes les nations[5].

1. Ces faits ressortent des légendes de la Table de Karnak. Cf. Prisse d'Avennes, *Notice sur la Salle des Ancêtres*, p. 14-15 ; E. de Rougé, *Lettre à M. Leemans*, p. 5-6 et 13. — 2. Mariette, *la Table de Saqqarah*, p. 6. — 3. En tout quarante-trois ans, au dire de Manéthon (édit. Unger). Le vrai sens de ce chiffre a été découvert par F. Barucchi, *Discorsi critici sopra la Cronologia Egizia*, in-4°, Turin, 1844, p. 131-134. — 4. Birch, *le Papyrus Abbott*, p. 11-12. — 5. Lepsius, *Denkm.*, II, 150, p. 107.

Leurs succès devaient être fort peu de chose. Au nord et à l'ouest, les colonies du Sinaï avaient été abandonnées; vers le sud, les conquêtes de Pepi et de ses successeurs étaient perdues, et la frontière ne dépassait pas Éléphantine de beaucoup. C'est aux rois de la douzième dynastie qu'il était réservé de réduire la Nubie en province égyptienne.

Comme rois constructeurs, les Entouf et les Montouhotpou ont laissé peu de traces de leur passage : les ressources dont ils disposaient, même au temps de leur grandeur, n'étaient pas suffisantes pour leur permettre d'élever des monuments considérables. La ville de leur origine, Thèbes, fut embellie par eux dans la mesure de leurs moyens : du moins une inscription de l'an II de Montouhotpou III (Nibtoouïrî) nous apprend que ce prince envoya une expédition à la vallée de Hammamât pour chercher la pierre nécessaire aux constructions qu'il faisait dans Thèbes[1]. Les seules ruines de cette époque qui subsistent encore, se trouvent à Drah-Abou'l-Neggah, sur l'emplacement de la nécropole. C'était là que s'étaient fait ensevelir Entouf Aâ Ier, Entouf Aâ II, Entouf IV (Nibkhopirrî), Montouhotpou IV (Nibbkhrôourî) et plusieurs de leurs successeurs. Les tombes, déjà violées par les malfaiteurs au temps de la vingtième dynastie[2], sont aujourd'hui détruites, excepté celle d'Entouf Aâ Ier. C'était une pyramide en briques crues, de travail médiocre, élevée presque sur la lisière du désert. La chambre sépulcrale, revêtue sur toutes ses faces d'une belle maçonnerie en calcaire, renfermait, outre le sarcophage disparu sans retour, une stèle de l'an L, où le roi était figuré en pied, l'uræus au front, accompagné de quatre de ses chiens favoris[3].

Après Thèbes, c'est Coptos qui paraît avoir eu le plus à se louer de l'activité des premiers princes thébains. Située au débouché des routes qui mènent au bord de la mer

1. Lepsius, *Denkm.*, II, 149 *a*; Maspero, *les Monuments égyptiens de la vallée de Hammamât*, dans la *Revue orientale et américaine*, t. I, p. 333 sqq. — 2. Birch, *le Papyrus Abbott;* Chabas, *Mélanges égyptologiques*, IIIe série, t. I; Maspero, *Une Enquête judiciaire à Thèbes*. — 3. Mariette, *Monuments divers*, pl. 49; Birch, *The Tablet of Antef-Aâ II*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, IV, p. 172-195.

Rouge et aux carrières de Rohanou[1], Coptos avait pris dès lors un grand développement. Entouf IV (Noubkhopirrî) y avait élevé des édifices dont les fragments ont servi de nos jours à la construction d'un pont[2]. Mentouhotpou III (Nibtoouïrî) avait une dévotion spéciale pour le dieu local Min, forme d'Amon-Râ, générateur, et marqua son zèle par la construction de divers monuments aujourd'hui détruits. L'exploration de la vallée de Hammamât devait mener plus loin encore un des derniers princes de la dynastie, Sonkhkerî Amoni. Désireux d'établir des communications directes avec l'Arabie et l'Égypte, il envoya un des hauts fonctionnaires de sa cour fonder une colonie sur les bords de la mer Rouge, très probablement aux environs de Qocéyr[3]. Comme on voit, l'esprit d'initiative ne manquait pas à ces princes obscurs. Le développement de leur puissance fut interrompu par des révolutions dont nous ne savons ni la cause, ni les détails. Lorsque l'Égypte, divisée pour quelques années, se trouva de nouveau réunie tout entière entre les mains d'un seul homme, la onzième dynastie avait cessé de régner.

La douzième dynastie : conquête de la Nubie; le lac Mœris.

L'avènement de la dynastie nouvelle ne se fit pas sans combat. Amenemhat Ier, d'origine thébaine comme ses prédécesseurs, eut à lutter contre les compétiteurs dont les entreprises troublèrent ses premières années. « Ce fut après le repas du soir, » dit-il dans des *Instructions* au roi Ousirtesen Ier, qui lui sont attribuées, « quand vint la nuit, — je pris une heure de joie. — Je m'étendis sur les couches moelleuses de mon palais, je m'abandonnai au repos, — et mon cœur commença de se laisser aller au sommeil; — quand, voici, on assembla des armes pour se révolter contre moi, — et je devins aussi faible que le serpent des champs. — Alors je m'éveillai pour combattre moi-même, de mes

1. Aujourd'hui Ouadi'l-Hammamât. — 2. Wilkinson, *A Handbook for Travellers*, p. 321. — 3. Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 150 *a*; Chabas, *Voyage d'un Égyptien*, p. 57; Maspero, *Sur quelques navigations des Égyptiens*, p. 8-10.

propres membres, — et je trouvai qu'il n'y avait qu'à frapper qui ne résistait pas. — Si je prenais un assaillant les armes à la main, je faisais retourner cet infâme; — il n'avait plus de force même dans la nuit : on ne combattit point, — aucun accident fâcheux ne se produisit contre moi[1]. » A force de persévérance, le roi finit par triompher. « Soit que les sauterelles aient organisé le pillage, — soit qu'on ait machiné des désordres dans le palais, — soit que l'inondation ait été insuffisante et que les citernes se soient desséchées, — soit qu'on se soit souvenu de ta jeunesse pour agir [contre moi], — je n'ai jamais reculé depuis ma naissance[2]. » La guerre se concentra enfin au sud de Memphis, autour de la forteresse de Titooui. La prise de cette ville décida du succès et entraîna la soumission de l'Egypte entière[3].

Dès lors Amenemhat s'appliqua sans relâche à réparer les malheurs des guerres civiles et à repousser les peuples voisins, Libyens, Nubiens, Asiatiques, dont les excursions perpétuelles troublaient sans cesse le repos de l'Égypte. « J'ai fait que l'endeuillé ne fût plus en deuil, et il n'a plus été entendu; — les batailles perpétuelles[4], on ne les a plus vues, — tandis qu'avant moi l'on s'était battu comme un taureau qui ignore le passé — et que le bien-être de l'ignorant ou du savant n'était pas assuré[5]. » — « J'ai fait labourer le pays jusqu'à Abou[6], — j'ai répandu la joie jusqu'à Adhou[7].... — Je suis le créateur des trois espèces de grains, l'ami de Nopri[8]. — Le Nil a accordé à mes prières l'inondation sur tous les champs : — point d'affamé sous moi, point d'altéré sous moi, — car on agissait selon mes ordres,

1. *Papyrus Sallier II*, pl. I, l. 9, pl. III, l. 3; cf. Dümichen, *Zeitschrift*, 1874, p. 30 sqq. — 2. *Papyrus Sallier II*, pl. III, l. 4-6. Cf. la traduction complète de ce texte par Maspero, *The Instructions of King Amenemhat I unto his son Usertesen I* dans les *Records of the Past*, t. II, p. 9-16, et par Schack, *Die Unterweisung des Kœnigs Amenemhat I*, in-4°, 1882-1884. — 3. C'est ainsi que j'interprète le fragment du *Papyrus royal de Turin* où le nom de *Titooui* est mentionné. — 4. Littéralement : « le grand lieu de se battre. » — 5. *Papyrus Sallier II*, pl. I, l. 7-9. — 6. *Éléphantine*, la frontière méridionale de l'Égypte. — 7. *Adhou*, ou *Nou-adhou*, la Ναθὼ d'Hérodote, dans le Delta : aussi le Delta lui-même. — 8. La divinité des grains.

— et tout ce que je disais était un nouveau sujet d'amour. — J'ai renversé le lion — et pris le crocodile ; — j'ai réduit les Ouaouaïtou[1], — j'ai emmené les Maziou en esclavage[2] ; — j'ai forcé les Asiatiques à marcher près de moi comme des lévriers[3]. » En Nubie, le roi avait fait ouvrir à nouveau les mines d'or, qui depuis le temps de Pepi étaient restées abandonnées.

Amenemhat Ier n'était plus un jeune homme au jour de son avènement : après dix-neuf ans de règne, il appela au pouvoir son fils Ousirtesen Ier, qui dès lors partagea avec lui les titres royaux[4]. « De sujet que tu étais je t'élevai, — je te remis l'usage de tes bras, pour que tu fusses craint à cause de cela. — Quant à moi, je me parai des fines étoffes de mon palais, pour paraître aux yeux comme une des plantes de mon jardin, — je me parfumai des essences comme si je répandais l'eau de mes citernes[5]. » Au bout de quelques années, le rôle du vieux roi était tellement effacé qu'on oubliait parfois d'inscrire son nom sur les monuments à côté du nom de son fils[6]. Enfermé dans son palais, il se bornait à donner des conseils, qui contribuèrent beaucoup, paraît-il, à la prospérité de l'Egypte. La réputation de sagesse qu'il s'acquit de la sorte devint si grande, qu'un scribe à peu près contemporain composa sous son nom un petit pamphlet où le roi, « se levant comme un dieu », est représenté adressant à son fils quelques instructions sur l'art de gouverner. « Écoute mes paroles. — Tu règnes sur les deux mondes ; tu régis les trois régions[7]. — Agis mieux encore que n'ont fait tes prédécesseurs. — Maintiens la bonne harmonie entre tes sujets et toi, — de peur qu'ils ne s'abandonnent à la crainte ; — ne t'isole pas au milieu d'eux ; — n'emplis pas ton cœur, ne fais pas ton frère uniquement du riche et du noble, — mais n'admets pas non plus auprès de toi les premiers venus

1. En l'an XXIX de son règne (Brugsch, *Die Negerstämme*, dans la *Zeits.* 1881, p. 30). — 2. Peuple de Libye. — 3. *Papyrus Sallier II*, pl. II, l. 7, pl. III, l. 1. — 4. Mariette, *Abydos*, t. II, pl. 22. — 5. *Papyrus Sallier II*, pl. I, l. 5-7. — 6. Par exemple sur deux stèles de l'an IX d'Ousirtesen Ier (*Louvre*, C 2, 3) et sur une stèle de l'an VII (Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, *Zeitschrift*, 1881, p. 116 sqq). — 7. Les deux Égyptes et la Nubie.

dont l'amitié n'est pas éprouvée[1]. » A l'appui de ses conseils, le vieux prince donne un résumé de sa vie, dont j'ai déjà cité quelques extraits. Ce petit ouvrage, qui n'a guère plus de trois pages, devint bientôt classique et conserva sa vogue pendant plus de mille ans. Encore au temps de la dix-neuvième dynastie, c'était un des morceaux qu'on faisait étudier dans les écoles et que les jeunes scribes copiaient comme exercice de style[2].

Rien ne saurait mieux montrer l'état de l'Égypte et des pays voisins à cette époque que certains passages des *Mémoires* d'un aventurier contemporain nommé Sinouhit[3]. Arrivé à la cour d'un petit chef asiatique, on lui demanda des détails sur la puissance des souverains égyptiens. « Y aurait-il eu une mort dans le palais d'Amenemhat sans que « nous le sachions ? » Alors je louai le roi en un développement poétique... Mon exil en ce pays est comme le dessein d'un dieu; car l'Egypte est aux mains d'un maître qu'on appelle le dieu bienfaisant et dont la terreur s'étend sur toutes les nations environnantes, comme la déesse Sokhit s'étend sur la terre dans la saison des maladies. Je lui disais ma pensée et je lui répondais : « Sauve-nous. » Son fils[4] entre au palais, car il a pris la direction des affaires de son père; c'est un dieu sans second, nul autre comme lui auparavant; c'est un conseiller sage en ses desseins, bienfaisant en ses décrets, qui entre et sort à son gré; il dompte les régions étrangères, et tandis que son père reste au palais, lui, annonce ce qu'il a gagné. C'est un brave qui agit par l'épée, un vaillant qui n'a point d'égal : il voit les barbares, s'élance, fond sur les pillards. C'est un lanceur de javeline, qui rend débiles les mains de l'ennemi : ceux qu'il frappe ne lèvent

1. *Papyrus Sallier II*, pl. I, l. 2-4. — 2. Cf. dans Maspero, *The Instructions of Amenemhat I unto his son Usertesen I* (*Records of the Past*, t. II, 1874, in-12), la liste des manuscrits qui nous sont parvenus de cet ouvrage. — 3. Chabas, *les Papyrus hiératiques de Berlin*, p. 37-51, et Goodwin, *The Story of Saneha*, dans le *Fraser's Magazine*, 1865, p. 185-202, et les *Records of the Past*, t. VI, p. 131-150; Maspero, *le Papyrus de Berlin n° I*, dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, t. III, p. 68-82, et dans les *Contes populaires de l'ancienne Egypte*, p. 96-134. — 4. *Ousirtesen I*^er^.

plus la lance. C'est un redoutable[1], qui brise les fronts : on ne lui a point résisté en son temps. C'est un coureur rapide, qui massacre le fuyard; on ne l'atteint pas à courir après lui. C'est un cœur debout dans son heure. C'est un lion qui frappe de la griffe[2] et n'a jamais rendu son arme. C'est un cœur cuirassé à la vue des multitudes et qui n'a rien laissé subsister derrière lui. C'est un brave qui se jette en avant quand il voit la lutte. C'est un soldat joyeux de s'élancer sur les barbares : il saisit son bouclier, il bondit, et, sans redoubler son coup, il tue, personne ne peut éviter sa flèche; sans qu'il ait besoin de tendre son arc, les barbares fuient ses bras comme des lévriers, car la grande déesse lui a donné de combattre qui ignore son nom, et quand il atteint, il n'épargne rien, il ne laisse rien subsister. C'est un ami[3] merveilleux qui a su s'emparer de l'affection : son pays l'aime plus que soi-même et se réjouit en lui plus qu'en un dieu : hommes et femmes accourent lui rendre hommage. Il est roi, il a commandé dès l'œuf; depuis sa naissance, il a été un multiplicateur de naissances, un être unique d'une essence divine, par qui cette terre se réjouit d'être gouvernée. C'est un agrandisseur de frontières qui saisira le pays du sud et ne convoite pas les pays du nord; il s'est rendu maître des Asiatiques et a écrasé les Nemmâshaïtou[4]. » L'association d'Ousirtesen Ier à la couronne avait habitué les Egyptiens à considérer ce prince comme roi de fait, du vivant même de son père. Aussi, lorsque Amenemhat mourut, après au moins dix années de corégence et trente ans de règne[5], la transition, si délicate dans une dynastie

1. Mot à mot : « un *laveur de face* ». — 2. Mot à mot : « c'est un *frappant avec la griffe* ». — 3. Mot à mot : « un *semour* ». Le titre de *semour* est traduit en grec par φιλὸς βασιλικός « *ami du roi* ». — 4. Maspero, *les Contes populaires*, p. 108-111. D'après la forme de leur nom, les Nemmâshaïtou devaient être des Bédouins du désert. — 5. Une stèle du Musée de Boulaq porte la date de l'an XXX d'Amenemhat Ier et de l'an X d'Ousirtesen Ier (Mariette, *Abydos*, t. II, pl. XXII). Deux autres stèles du même musée (Mariette, *Abydos*, t. III, p. 128, la seconde inédite) donnent l'an X d'Ousirtesen Ier, seul. On pourrait conclure de l'absence du nom d'Amenemhat Ier que ce prince mourut en l'an XXX de son règne, l'an X du règne de son fils, si les trois stèles, citées plus haut, p. 96, note 6, ne montraient combien il faut se défier des indications de

nouvelle, du fondateur à son successeur immédiat, se fit sans secousse. L'exemple d'Amenemhat Ier fut suivi dès lors par la plupart de ses descendants. Après quarante-deux ans, Ousirtesen Ier associa au trône son fils Amenemhat II[1], et celui-ci, trente-deux ans plus tard, partagea le pouvoir avec Ousirtesen II[2]. Amenemhat III et Amenemhat IV régnèrent longtemps ensemble[3]. Les seuls règnes pour lesquels nous n'avons point la preuve de ce fait sont ceux d'Ousirtesen III et de la reine Sovkounofriou, la Skémiophris de Manéthon, avec laquelle s'éteignit la douzième dynastie, après deux cent treize ans, un mois et vingt-sept jours de durée totale[4].

De toutes les dynasties égyptiennes, la douzième est à coup sûr celle dont l'histoire offre le plus de certitude et le plus d'unité. Sans doute nous sommes loin de connaître tous les événements qu'elle vit s'accomplir : la biographie des huit souverains qui la composent et le détail de leurs guerres sont encore des plus incomplets. Mais du moins on peut suivre sans interruption le développement de leur politique; on peut, après quatre mille ans et plus, reconstituer leur Egypte telle qu'ils se l'étaient faite et qu'ils la léguèrent à leurs successeurs. A la fois ingénieurs et soldats, amis des arts et protecteurs de l'agriculture, ils ne cessèrent un seul instant de travailler à la grandeur du pays qu'ils gouvernaient. Reculer les frontières de l'empire au détriment des peuples barbares et coloniser la vallée du Nil dans toute sa partie moyenne, de la première cataracte à la quatrième;

ce genre que fournissent les monuments. La première stèle de Boulaq prouve qu'Amenemhat vivait encore en l'an X de son fils : les autres ne prouvent nullement qu'il mourut dans cette même année — 1. *Stèle de Leyde*, V 4, datée de l'an XLIV d'Ousirtesen Ier et de l'an II d'Amenemhât II. — 2. Proscynème d'Assouan (Young, *Hieroglyphics*, pl. 61) daté de l'an XXXV d'Amenemhat II et de l'an III d'Ousirtesen II. — 3. E. de Rougé, *Lettre à Leemans*, p. 17. — 4. C'est le chiffre du *Papyrus royal de Turin*. La douzième dynastie avait été méconnue au début par Champollion, qui faisait des Amenemhat les princes de la dix-septième dynastie, contemporains des Pasteurs. Pendant les derniers jours de sa vie, il reconnut son erreur, mais sa découverte demeura ensevelie dans ses papiers et ne fut publiée qu'en 1873. L'honneur d'avoir remis les choses en leur place revient donc tout entier à Lepsius, *Ueber die zwölfte Ægyptische Kœnigsdynastie*, dans les *Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin*, 1852.

régulariser le système des canaux et obtenir, par la création du lac Mœris, une plus juste répartition des eaux; orner d'édifices les grandes villes, Héliopolis, Thèbes, Tanis et cent autres moins connues : telle fut l'œuvre qu'ils s'imposèrent et qu'ils poursuivirent de père en fils pendant plus de deux siècles. Au sortir de leurs mains, l'Égypte, agrandie d'un tiers par la conquête de la Nubie, enrichie par de longues années de paix et de bonne administration, jouissait d'une prospérité sans égale. Plus tard, au temps des guerres asiatiques et des conquêtes lointaines, elle eut plus d'éclat apparent et fit plus de bruit dans le monde : au temps des Ousirtesen, elle était plus heureuse.

Deux champs de bataille s'ouvraient aux Pharaons, l'un à l'est du Delta, en Syrie, l'autre au sud d'Éléphantine, dans la Nubie proprement dite. A l'est, l'Égypte, séparée des populations syriennes par le désert, semblait n'avoir rien à craindre derrière sa ceinture de sables. Tout au plus lui fallait-il subir quelques incursions des barbares nomades, plus ruineuses pour la fortune de certains particuliers que pour la sécurité du pays. Pour se mettre à l'abri de ces *razzias*, difficiles à éviter malgré la vigilance des garde-frontières, les souverains de l'Ancien Empire avaient, de la mer Rouge au Nil, élevé une série de forteresses et bâti une muraille qui barrait l'entrée du Ouady-Toumilât aux pillards[1]. Cette muraille, entretenue avec soin par Amenemhat Ier et ses successeurs, marquait de ce côté l'extrême limite de l'empire des Pharaons. Au delà commençait le désert, et, pour les gens de cette époque, un monde à peu près inconnu. Sur les peuples de la Syrie et de la Palestine, on n'avait que des notions flottantes empruntées aux caravanes ou apportées dans les ports de la Méditerranée par les marins qui les fréquentaient. Parfois cependant les riverains du Delta voyaient arriver dans leurs villes des bandes d'émigrés ou même des tribus entières qui, chassées de leur pays natal par la misère ou les révolutions, venaient chercher asile en Égypte. Un des bas-reliefs du tombeau de Khnoumhotpou à Béni-Hassan nous fait assister à l'arrivée d'une

1. Chabas, *les Papyrus hiératiques de Berlin*, p. 38-39, 81-82, 91.

troupe de ces malheureux. Au nombre de trente-sept, hommes, femmes et enfants, ils sont amenés devant le gouverneur du nome de Mihi, auquel ils présentent une sorte de fard verdâtre nommé moszmit et deux bouquetins. Ils sont armés, comme les Égyptiens, de l'arc, de la javeline, de la hache, de la massue, et vêtus de longues robes ou de pagnes étroits bridant sur la hanche; l'un d'eux, tout en marchant, joue d'un instrument qui rappelle, par la forme, les lyres de vieux style grec[1]. Les détails de leur costume, l'éclat et le bon goût des étoffes bariolées à longues franges dont ils sont revêtus, l'élégance de la plupart des objets qu'ils ont avec eux, témoignent d'une civilisation avancée, bien qu'inférieure à celle de l'Égypte. C'était déjà d'Asie que l'Égypte tirait les esclaves, les parfums dont elle faisait une si grande consommation, le bois et les essences du cèdre, les vases émaillés, les pierreries, le lapis et les étoffes brodées ou teintes dont la Chaldée se réserva le monopole jusqu'au temps des Romains[2].

Sur un point seulement du territoire asiatique, les Pharaons de la douzième dynastie songèrent à s'établir solidement : ce fut dans la péninsule du Sinaï, auprès des mines de cuivre et de turquoises exploitées jadis par les princes de l'Ancien Empire. Des postes placés dans les gorges de la montagne protégèrent les ouvriers contre les tentatives des Bédouins. Grâce à cette précaution, on put reprendre l'exploitation des anciens filons, ouvrir des filons nouveaux et donner aux travaux une activité qu'ils n'avaient jamais eue auparavant[3]. Même en cet endroit, les rois de la douzième dynastie ne se départirent point de leur politique habituelle; ils ne prirent de terrain que ce qui était nécessaire pour l'exploitation des mines et abandonnèrent le reste aux tribus nomades du désert.

De toutes ces tribus, celles qu'ils connaissaient le mieux,

1. Ce bas-relief fut signalé et décrit pour la première fois par Champollion (*Monuments*, t. IV, pl. CCCLXI, etc.), qui prit les émigrants pour des gens de race grecque. Il se trouve reproduit dans Lepsius (*Denkm.*, II, p. 131-133) et dans Brugsch (*Histoire d'Égypte*, p. 63). — 2. Cf., sur ce sujet, Ebers, *Ægypten und die Bücher Moses*, t. I, p. 228 sqq. — 3. Lepsius, *Briefe*, 337-338 sqq.

pour avoir souvent à repousser leurs incursions, étaient celles des Sitiou ou Shasou, pillards effrontés, ainsi que l'indique le nom qu'ils se donnaient à eux-mêmes[1]. Répandus sur les frontières de l'Égypte et de la Syrie, à la lisière du désert et des terres cultivées, ils vivaient comme les Bédouins d'aujourd'hui, sans demeure fixe, moitié de pillage, moitié du profit de leurs maigres troupeaux. Quelques-uns de leurs royaumes, celui d'Edom par exemple, étaient fréquentés des marchands égyptiens et servaient de refuge aux bannis. Un conte populaire, dont le héros vivait sous Amenemhat et Ousirtesen Ier, nous dépeint d'une manière saisissante la vie que menaient ces exilés à la cour des petits sheïkhs asiatiques. Sinouhit, forcé de fuir l'Égypte pour des raisons inconnues, après avoir franchi la grande muraille, s'enfonce dans le désert. « Je cheminai, dit-il, pendant la nuit, et à l'aube je gagnai Peten et me dirigeai vers Qîmoïrt. Alors la soif, elle fondit sur moi ; je faiblis, mon gosier s'embrasa, je me disais déjà : « Voici le goût de la mort », quand soudain je relevai mon cœur et raidis mes membres, j'entendais la voix douce des bestiaux. J'aperçus un Bédouin et le priai de me guider, pour m'éloigner de l'Égypte. Il me donna de l'eau : je fis bouillir du lait, et j'allai avec lui dans sa tribu[2]. »

Les Bédouins qui avaient accueilli Sinouhit le conduisent de station en station jusqu'au pays d'Edom. Un des chefs de cette contrée l'envoie chercher et l'invite à rester près de lui : « Demeure avec moi, tu pourras entendre le langage de l'Égypte. » Et en effet, Sinouhit rencontre près du prince « certains hommes d'Égypte qui étaient parmi ses hôtes[3] ». Cette circonstance décide l'aventurier à se fixer dans le pays, où il fait rapidement fortune. « Le chef me mit à la tête de ses enfants, me maria à sa fille aînée, et me donna mon choix parmi les terres les meilleures qui lui appartenaient jusqu'aux frontières du pays voisin. C'est un

1. *Shasou* vient de la racine sémitique שסה, *piller, exercer le brigandage.* — 2. *Papyrus de Berlin n° I*, l. 19-28 ; Maspero, *Contes populaires*, p. 107. — 3. Chabas. *les Papyrus hiératiques de Berlin*, p. 40.

bon pays nommé Aïa[1]; il a des figues et du raisin, et produit plus de vin qu'il n'a d'eau. Le miel y est en quantité, ainsi que les oliviers et tous les fruits des arbres. On y trouve de l'orge; ses froments n'ont point de nombre, non plus que ses bestiaux. Ce fut grand, certes, ce qu'on me conféra, quand le prince vint pour m'investir et m'établit chef de tribu parmi les meilleures du pays. J'eus des rations quotidiennes de pain et de vin, chaque jour des viandes cuites, des oies rôties, outre le gibier du pays que je prenais ou qu'on posait devant moi en plus de ce que me rapportaient mes chiens de chasse; on me faisait toute espèce de beurre et de fromage. Je passai de nombreuses années, mes enfants devinrent des braves, chacun d'eux dirigeait sa tribu. Le voyageur qui allait et revenait dans l'intérieur du pays se détournait vers moi, car j'accueillais bien tout le monde : je donnais de l'eau à qui avait soif, je mettais l'égaré sur sa route, je saisissais le brigand. Les Sitiou qui s'en allaient au loin pour battre et pour repousser les princes du pays, j'ordonnais et ils marchaient; car ce roi de Tonou me fit passer plusieurs années parmi son peuple comme général de ses soldats. Aussi chaque pays que j'envahis, je le forçai de payer tribut des produits de ses terres; je pris ses bestiaux, j'emportai ce qui lui appartenait, j'enlevai ses bœufs, je tuai ses hommes; il était à la merci de mon sabre, de mon arc, de mes expéditions, de mes desseins pleins de sagesse qui plaisaient au roi. Donc il m'aima, connaissant ma vaillance; il me mit à la tête de ses enfants, voyant la valeur de mon bras.

« Un brave de Tonou vint me défier dans ma tente; c'était un illustre, sans pareils, car il avait détruit tous ses rivaux. Il disait : « Que Sinouhit se batte avec moi, car il ne « m'a pas encore frappé; » il se flattait de prendre mes bestiaux pour sa tribu. Le roi se consulta avec moi, et je dis : « Je ne le connais point. Certes je ne suis pas son frère, je « me tiens éloigné de son logis; est-ce que j'ai jamais ou- « vert sa porte ou franchi ses clôtures? C'est quelque aven-

1. Aïa ou Ia rappelle jusqu'à un certain point le nom d'Æan, 'Αιάν, donné par les géographes anciens aux cantons qui avoisinent le golfe d'Akabah.

« turier désireux de me voir et qui se croit appelé à me « dépouiller de mes chats et de mes chiens, en plus de mes « vaches, de fondre sur mes taureaux, mes chèvres, mes « veaux, afin de se les approprier.... » Je bandai mon arc, je préparai mes flèches, je donnai du jeu à mon poignard; je fourbis mes armes. Quand l'aube arriva, Tonou vint lui-même, après avoir rassemblé toutes ses tribus et convoqué tous ses vassaux, car il désirait voir ce combat. Tous les cœurs brûlaient pour moi; hommes et femmes poussaient des « Ah! » et chaque cœur s'attrista pour moi; car on disait : « Est-ce que c'est un autre brave qui va lutter avec « lui? Voici, l'adversaire a son bouclier, sa javeline, son pa- « quet de dards. » Quand je sortis et qu'il eut paru, je détournai de moi ses traits. Comme pas un seul ne portait, il fondit sur moi, et alors je déchargeai mon arc contre lui. Quand mon trait s'enfonça dans son cou, il poussa un grand cri et tomba à terre[1]. » Telle était, il y a plus de quatre mille ans, la vie des tribus du désert, telle elle est encore aujourd'hui; le récit de Sinouhit, à peine modifié, s'applique fort bien aux Bédouins de nos jours.

Ce fut surtout vers l'Éthiopie que se porta l'attention des princes de la douzième dynastie. Là, en effet, l'Égypte se trouvait directement menacée par des peuplades remuantes qui habitaient les deux rives du Nil et les déserts environnants. C'étaient d'abord, au delà de la première cataracte et jusqu'à mi-chemin de la seconde, les Ouaouaïtou, ces vieux ennemis des Egyptiens auxquels Pepi avait eu affaire. Battus par les princes de la onzième dynastie et réduits par Amenemhat I[er], ils reculaient sans cesse devant les établissements des Pharaons, et préféraient s'expatrier plutôt que se soumettre. Plus au sud, auprès de la seconde cataracte, on trouvait le pays de Heh et celui de Shaad, avec des carrières de calcaire blanc[2]. Dans le désert et au delà de la seconde cataracte erraient cent tribus aux noms étranges, Shemik, Khasa, Sous, Kaâs, Aqîn, Anou, Sabiri, Akiti, Makisa, toujours prêtes aux razzias, toujours battues et jamais

1. *Papyrus de Berlin n° I*, l. 76-141; Maspero, *les Contes populaires*, p. 111-115. — 2. Brugsch, *G. Inschr.*, t. I, p. 160.

soumises[1]. Elles appartenaient à une race blanche, la race de Koush, qui, peu après la conquête memphite[2], avait fait son apparition sur les bords de la mer Rouge et avait refoulé les Nègres vers les régions du Haut Nil[3]. Ces peuples nouveaux, issus de la même souche d'où sortirent plus tard les Phéniciens, apportaient avec eux les éléments d'une civilisation à peine inférieure à celle de l'Égypte. Les Pharaons comprirent combien il leur était nécessaire de les réduire, tandis qu'ils étaient encore indécis et flottants, et tournèrent contre eux toutes les forces vives de la nation. À force de persévérance, ils parvinrent à en dompter complètement la plupart, à détruire ou à refouler vers le sud ceux qui s'obstinèrent à la lutte et à les remplacer par des colonies de fellahs. Dès lors toute la vallée du Nil, depuis l'endroit où il quitte les plaines d'Abyssinie pour entrer dans le lit étroit qu'il s'est creusé au milieu du désert, jusqu'à l'endroit où il se décharge dans la Méditerranée, ne forma plus qu'un seul empire, habité par un seul peuple, parlant la même langue, adorant les même dieux et obéissant au même souverain.

Amenemhat Ier avait battu les Ouaouaïtou[4]; son fils, Ousirtesen Ier, vainquit sept peuples nègres confédérés et porta ses armes jusqu'à Ouadi-Halfa[5]. Sous Amenemhat II, le pays des Ouaouaïtou n'était déjà plus qu'une province égyptienne gouvernée comme les autres nomes par un fonctionnaire royal[6]. Ousirtesen II continua avec grand éclat, ce semble, l'œuvre de ses prédécesseurs, que son fils, Ousirtesen III, acheva. Ce prince, si populaire en Égypte que Manéthon ou

1. Brugsch, *Die Negerstämme* dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 31 sqq. C'est à cette époque qu'il faut attribuer les noms des peuples gravés sur la statue A 18, 19, du Louvre, usurpée par Amenhotpou III (Devéria, *Lettre à M. A. Mariette*, dans la *Revue archéologique*, 1861, t. III, p. 252). — 2. Voir plus haut, p. 82. Les formes Kishou, Kashou se trouvent aussi dans les textes. — 3. Lepsius, *Nubische Grammatik*, *Einleitung*, p. xc sqq. — 4. Brugsch, *Die Negerstämme*, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 32; cf. plus haut p. 96. — 5. Stèle du Musée de Florence, Rosellini, *Monumenti storici*, t. XXV, n° 4; Champollion, *Monuments*, t. I, pl. 1, et *Notices*, t. I, p. 692 sqq; Berend, *Principaux monuments du Musée égyptien de Florence*, p. 51-52. — 6. Lepsius, *Denkm.*, II, 123, *a*; Birch, dans la *Zeitschrift*, 1874, p. 111 sqq.

ses compilateurs l'identifiaient avec le Sésostris de la tradition grecque et lui attribuaient la conquête du monde[1], se mit lui-même à la tête de ses armées[2] et soumit toute la Nubie d'une manière définitive. Après l'annexion du pays de Heh, il fixa la frontière de l'empire à Semnéh, tout près de la seconde cataracte. Une inscription élevée en l'an VIII constate le fait : « [C'est ici] la frontière méridionale réglée en l'an VIII, sous la sainteté du roi des deux régions Khakerî Ousirtesen III, vivificateur à toujours et à jamais, afin que nul Nègre ne la franchisse en descendant le courant, si ce n'est pour le transport des bestiaux, bœufs, chèvres, moutons appartenant aux Nègres[3]. » Une autre inscription de l'an XVI rappelle la même défense, et nous apprend que « sa sainteté avait permis qu'on érigeât une statue d'elle sur la frontière qu'elle-même avait établie[4] ».

Nul emplacement n'était mieux choisi pour servir de boulevard à l'Égypte contre les invasions du sud. La grande chaîne de rochers granitiques qui coupe perpendiculairement la vallée en cet endroit, et forme une série de rapides difficiles à franchir, excepté au temps des hautes eaux, défendait l'accès du pays contre toute flotte qui aurait essayé de brusquer le passage. De chaque côté, sur des rochers qui plongent à pic dans le courant, Ousirtesen III fit construire une forteresse destinée à commander entièrement le fleuve et la vallée. Bâtis en briques crues, comme tous les édifices militaires de l'époque, ces forts présentent non seulement les hautes murailles et les tours massives des citadelles antiques, mais l'escarpe, le fossé, la contre-escarpe et le glacis des places plus récentes, et pouvaient défier pendant longtemps tous les moyens d'attaque dont on disposait à cette époque. Leur enceinte renfermait un temple

1. Cette opinion a été reprise par M. E. de Rougé dans un de ses premiers mémoires : *Deuxième lettre à M. Alfred Maury sur le Sésostris de la douzième dynastie de Manéthon.* — 2. Expédition de l'an VIII dans Birch, *Zeitschrift*, 1875, p. 50 sqq ; de l'an XIX, dans Maspero, *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, t. II, p. 217-219. — 3. Lepsius, *Denkm.*, II, 136 *i*. — 4. Lepsius, *Denkm.*, II, 136 *h*. Ces inscriptions, mutilées par des voyageurs qui avaient voulu les emporter, sont au Musée de Boulaq depuis le mois de décembre 1883.

dédié au fondateur, et de nombreuses habitations aujourd'hui ruinées[1].

Désormais les expéditions dirigées par les monarques égyptiens au delà de Semnéh n'eurent plus pour objet la conquête : on se borna à exiger un tribut et à réclamer un droit de suzeraineté, toujours incertain. C'est ainsi qu'on voit Amenemhat III se vanter de victoires remportées sur les nègres éthiopiens, mais sans mention d'acquisition nouvelle[2]. On se contenta de fortifier et d'embellir le pays récemment annexé. Ousirtesen III y fonda, un peu au sud d'Éléphantine, une ville qu'il appela de son nom Hirou-Khakerî, « les voies de Khakerî », et fit le long du fleuve tant de fondations utiles, qu'après sa mort il fut divinisé à Semnéh[3] et adoré pendant plus de dix siècles sur le même pied que Doudoun, Anoukit, Khnoumou et les autres divinités locales. Son temple, ruiné pendant les premiers règnes de la dix-huitième dynastie, fut relevé par Thoutmos III et a duré jusqu'à nos jours. Son fils et successeur, Amenemhat III, fit construire en face de Pselkis une forteresse importante[4]. Il eut aussi l'idée de faire relever les hauteurs que le Nil atteignait à Semnéh pendant les hautes eaux; et les notes qu'il a enregistrées sur les rochers voisins ne sont pas au nombre des souvenirs les moins curieux ou les moins importants de son règne[5].

Ce n'était pas dans un simple intérêt de curiosité que les ingénieurs égyptiens postés à Semnéh se livraient à ce travail de relevé. Ils amassaient les éléments de calcul nécessaires à ceux de leurs confrères qui étaient chargés en Égypte de l'entretien des canaux. On sent quelle devait être l'importance de cette tâche dans un pays où le succès de la culture dépend de la répartition des eaux à la surface du sol, et dans un temps où les princes ne cessaient de recher-

1. M. de Vogüé, *Fortifications de Semnéh en Nubie*, dans le *Bulletin archéologique de l'Athenæum français*, 1855, p. 81 sqq. — 2. Lepsius, *Denkm.*, II, 138. — 3. Lepsius, *Denkm.*, II, 136 *b;* Brugsch, *G. Ins.*, t. I, p. 46; E. de Rougé, *Inscriptions des rochers de Semnéh*, p. 2-3. — 4. Prisse d'Avennes dans Chabas, *les Inscriptions des mines d'or*, p. 13-14. — 5. Lepsius, *Brief an Ehrenberg*, dans le *Monatsberichte* de l'Académie de Berlin, 1845; *Denkm.*, II, 139.

cher tous les moyens possibles pour remédier à l'excès ou à l'insuffisance de l'inondation. Ousirtesen Ier fit construire des digues le long de la rive occidentale, contre laquelle portait surtout le fleuve; et ses successeurs, occupés qu'ils étaient par les guerres nubiennes, n'exercèrent pas moins sur le service des eaux la plus active surveillance. Amenemhat III les dépassa tous par la grandeur de ses conceptions et par l'habileté avec laquelle il sut mener à bonne fin les entreprises les plus gigantesques. Frappé sans doute du peu de résultats que donnaient les réservoirs de faibles dimensions échelonnés, alors comme aujourd'hui, le long du Nil, il forma le projet de les remplacer, ou du moins de compléter leur effet, par la création d'un réservoir énorme, où l'excédent des eaux accumulé pendant les années d'abondance resterait emmagasiné jusqu'au jour où une crue trop faible viendrait menacer de stérilité une partie du pays. Ce réservoir, l'une des merveilles de l'Égypte antique, portait plusieurs noms : il s'appelait Hounit, l'inondation[1], Miri, le lac par excellence, dont les Grecs ont fait Mœris, et Ph-Ioum, la mer, d'où les Arabes ont tiré le nom de Fayoum, qu'ils donnent à la province[2].

A quelques lieues en amont de Memphis, la chaîne Libyque s'interrompt soudain et démasque l'entrée d'une vallée qui, d'abord resserrée entre les parois de la montagne, s'élargit à mesure qu'elle s'enfonce vers le couchant et finit par s'épanouir en amphithéâtre. « Au centre s'étend un large plateau dont le niveau général est celui des plaines de l'Égypte; à l'ouest, au contraire, une dépression considérable de terrain produit une vallée qu'un lac naturel de plus de dix lieues de long (le Birket-Qéroun) emplit de ses eaux[3]. » Cet emplacement réunissait les deux conditions essentielles à fournir un excellent réservoir : était assez loin du Nil pour ne jamais être atteint directement par l'inondation, et pourtant se trouvait au niveau de la vallée. Aussi Amenemhat III n'eut-il pas même besoin d'y pratiquer de profondes excavations : il n'eut guère qu'à enfermer une portion du

1. *Papyrus de Boulaq*, n° 2. — 2. Champollion, *l'Égypte sous les Pharaons*, t. I, p. 323. — 3. Mariette, *Aperçu de l'histoire d'Égypte*, p. 35.

plateau central entre des digues assez fortes pour contenir les eaux et prévenir leur écoulement vers le penchant occidental de la vallée, assez hautes pour ne jamais être submergées, même au temps des plus fortes inondations. Les restes de ces digues existent encore aujourd'hui entre les villes modernes d'Illahoun et de Médinet-el-Fayoum. Elles avaient jusqu'à cinquante mètres de large et seulement trois mètres et demi de haut[1]; l'espace de terrain qu'elles enfermaient est au plus de trente milles, contrairement au témoignage d'Hérodote, qui attribuait au lac Mœris un pourtour de quatre-vingt-dix milles[2]. Deux canaux munis d'écluses fasaient communiquer le réservoir avec le Nil et régularisaient l'entrée ou la décharge des eaux[3]. L'un d'entre eux branchait sur le fleuve à quelque distance au sud et courait en diagonale le long de la chaîne Libyque à peu près dans la direction du Bahr-Yousouf actuel; l'autre branchait beaucoup plus bas, à l'est du Fayoum, et suivait probablement le tracé du canal auxiliaire qui s'ouvre aujourd'hui dans le voisinage de Béni-Souef. C'était probablement au point d'intersection de ces deux canaux qu'étaient placées les écluses, et le rameau nord était le seul ouvert pendant le temps des basses eaux[4]. La crue était-elle suffisante, l'eau emmagasinée dans le lac, puis relâchée au fur et à mesure que le besoin s'en faisait sentir, maintenait l'inondation à hauteur convenable dans toute la moyenne Égypte et sur la rive gauche du Nil jusqu'à la mer. L'année d'après, la crue menaçait-elle d'envahir les villes ou d'emporter les villages du Delta, malgré les terre-pleins artificiels sur lesquels on les avait exhaussés, ou simplement de séjourner trop longtemps sur les terrains bas et de les changer en marécages, le Mœris recevait le surplus des eaux et le gardait jusqu'au moment où le fleuve commençait à baisser. Au milieu du lac s'élevaient, dit-on, deux pyramides couronnées chacune d'un colosse assis, dont l'un représentait Amenemhat et l'autre la reine sa femme[5]. Du haut de ce piédestal, le vieux Pharaon semblait dominer son œuvre et

1. Lepsius, *Briefe*, p. 81. — 2. Hérodote, II, CXLIX; Cf. Linant-Bey, *Mémoire sur le lac Mœris*. — 3. Strabon, l. XV, ch. I. — 4. Wilkinson, *Handbook*, p. 238 *b*. — 5. Hérodote, II, CXLIX; Diodore, I, 52.

contempler éternellement le pays dont il avait assuré la fortune.

Cet immense travail, l'un des plus utiles qui aient jamais été entrepris par les souverains de l'Égypte, est attribué d'ordinaire au seul Amenemhat III[1]. Je ne doute nullement que ce roi y ait eu la part principale; mais je ne puis m'empêcher de penser que ses prédécesseurs avaient au moins fait exécuter les études préparatoires que suppose pareille entreprise. On sait en effet que, dès l'avènement de la douzième dynastie, Amenemhat Ier construisit au Fayoum un monument dans les ruines duquel on a retrouvé sa statue[2]. Ousirtesen Ier avait élevé dans la capitale du nome, Shodou, que les Grecs appelèrent Crocodilopolis (sous les Ptolémées, Arsinoé), des édifices considérables aujourd'hui détruits : on n'y voit plus que les morceaux d'un obélisque qu'il avait dressé à l'entrée du temple de cette ville[3]. Amenemhat III, pendant son long règne, fit plus pour le Fayoum que n'avaient fait tous ses prédécesseurs réunis. S'il ne fonda point Crocodilopolis, comme le veulent certains auteurs classiques[4], au moins l'embellit-il de ses monuments et lui donna-t-il, par la création du lac Mœris, une importance qu'elle n'avait pas auparavant. Il établit sa résidence dans le pays et s'y érigea à la fois un palais et un tombeau[5]. Le palais, devenu temple après la mort de son fondateur, prit bientôt le nom de Lope-ro-hounit, ou temple situé à l'entrée du lac, dont les Grecs firent plus tard leur Labyrinthe[6].

Le Labyrinthe s'élevait à l'orient du lac, sur un petit plateau qui fait face à l'ancien site de Crocodilopolis. C'était un vaste massif quadrangulaire d'environ deux cents mètres de long sur cent soixante-dix de large[7]. La façade qui donnait sur le Mœris était tout entière d'un calcaire si blanc,

1. Lepsius, *Briefe*, p. 81 sqq.; Brugsch, *Histoire d'Égypte*, t. I, p. 67-68. — 2. Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 118 *c-f*. — 3. Lepsius, *Denkm.*, II, 119. — 4. Diodore, I, 89, 3. — 5. Lynceus de Samos et Demoteles dans Pline, *H. N.*, XXXVI, 13. — 6. Mariette, *Papyrus de Boulaq*, t. I, Introduction. — 7. Ce sont les mesures prises sur les lieux par les membres de la Commission prussienne (Lepsius, *Briefe*, *l. l.*). Elles diffèrent sensiblement des mesures données par les anciens.

que les anciens le prenaient pour du marbre de Paros. Le reste de l'édifice était en granit[1]. Une fois dans l'enceinte, on se trouvait bientôt comme perdu au milieu d'un dédale de petites chambres obscures, toutes carrées, toutes recouvertes d'un seul bloc de pierre en guise de toit et reliées les unes aux autres par des couloirs si habilement enchevêtrés qu'un étranger sans guide ne pouvait en sortir[2]. Il y en avait, dit-on, trois mille, dont moitié sous terre[3]. Les murs et les plafonds étaient couverts de légendes et de figures sculptées en bas-relief dans le creux. On enfermait là les emblèmes des divinités ou les statues des rois défunts[4], et sans doute aussi les objets précieux, les vêtements divins, les sistres, les colliers, les parures emblématiques, en un mot tout le matériel du culte qu'une obscurité perpétuelle pouvait seule préserver des insectes, des mouches, de la poussière et du soleil. Au centre du massif on voyait douze grandes salles hypostyles, affrontées deux à deux, et dont les portes s'ouvraient, six au midi, six au nord[5]. A l'angle nord du carré, Amenemhat III avait fait dresser son tombeau, une pyramide en briques crues revêtue de pierre sculptée. C'est là qu'après un règne de plus de quarante ans [6] il fut enseveli au milieu de ses créations.

Entretenues avec soin par tous ses successeurs, elles durèrent longtemps après l'extinction de sa famille et la chute de son empire. Vers le cinquième siècle avant notre ère, quand les barbares du nord, civilisés à leur tour, commencèrent à venir admirer sur les bords du Nil les restes de la grande civilisation qui s'y éteignait lentement, le Mœris et le Labyrinthe apparurent à leurs yeux comme le monument le plus parfait de l'art égyptien. « J'ai vu le Labyrinthe, disait Hérodote, et je l'ai trouvé plus grand encore que sa renommée. On rassemblerait tous les édifices et toutes les constructions des Grecs, qu'on les trouverait inférieurs comme travail et comme coût à ce Labyrinthe; et pourtant, le temple d'Ephèse est remarquable, aussi celui de Samos.

1. Pline, *H. N.*, XXXVI, 13. — 2. Strabon, l. XVII, c. I. — 3. Hérodote, II, CXLVIII. — 4. Pline, *l. l.* — 5. Hérodote, II, CXLVIII. — 6. La dernière date connue jusqu'à présent est de l'an XLIII.

Les pyramides encore m'avaient paru plus grandes que leur renommée, et une seule d'entre elles équivaut à beaucoup des plus grandes constructions grecques; et si, le Labyrinthe surpasse-t-il même les pyramides[1]. » Quant au Mœris, tc'es « une merveille plus grande encore que le Labyrinthe lui-même[2] ». La suite du récit prouve que dès lors le nom d'Amenemhat III était oublié. On raconta sérieusement au voyageur grec que « le lac avait été creusé par un roi du nom de Mœris; que, pour se débarrasser de la terre provenant des excavations, on l'avait jetée au Nil; que Psamitik et ses onze rivaux résolurent de laisser un monument commun de leur règne, et décrétèrent la construction du Labyrinthe, un peu au-dessus du lac Mœris, en face de la ville des Crocodiles ». Au Psamitik et au Mœris d'Hérodote, d'autres auteurs substituèrent des Pharaons imaginaires, un Mnévis[3], un Imendès[4], un Pétésoukhis[5], qu'on chercherait en vain sur les listes de Manéthon. C'est de nos jours seulement qu'on a retrouvé dans les ruines le nom du fondateur véritable, méconnu pendant plus de vingt siècles[6].

A côté de ces entreprises gigantesques, les travaux exécutés par Amenemhat III lui-même et par ceux de sa race dans les autres parties de l'Égypte n'offrent que peu d'intérêt. A Thèbes, Amenemhat et Ousirtesen Ier embellirent de leurs offrandes le grand temple d'Amon[7]. Dans la ville sainte d'Abydos, Ousirtesen Ier restaura le temple d'Osiris[8]. A Memphis, Amenemhat III édifia les propylées au nord du temple de Phtah[9]. A Tanis, Amenemhat Ier fonda, en l'honneur des divinités de Memphis, un temple que ses succes-

1. Hérodote, II, CXLVIII. — 2. Hérodote, II, CXLIX. — 3. Pline, *H. N.*, XXXVI, 13. — 4. Strabon, l. XVII, ch. I. — 5. Pline, *l. l.* — 6. Un voyageur américain, M. Whitehouse, a essayé dernièrement de réfuter l'opinion de Linant, admise par la plupart des savants (*Revue archéologique*, 1882, t. I, p. 335 sqq, et *Proceedings of the Society of Biblical Archæology*, 1882, p. 124 sqq). — 7. Table d'offrandes d'Amenemhat Ier (Mariette, *Karnak*, pl. 8 *e*) et groupe de statues portant le nom de ce prince (*Id.*, pl. 8 *d*); blocs au nom d'Ousirtesen Ier (*id.*, pl. 8 *a-c*). — 8. Stèle de Montouhotpou, à Boulaq (Mariette, *Abydos*, t. II, pl. 23; t. III, p. 144), traduite en partie par Lushington (*Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VII, p. 353 sqq). — 9. Diodore, I, 51.

seurs agrandirent à l'envi[1]. Fakous[2], Héliopolis[3], Hakhninsou[4], Zorit[5], Edfou[6], et d'autres localités moins importantes ne furent pas négligées. Comme leurs prédécesseurs de l'Ancien Empire, les princes de la douzième dynastie mettaient tous leurs soins à se préparer des tombeaux magnifiques. « Mon maître, disait sous Ousirtesen Ier le scribe Mirri, m'envoya en mission pour lui préparer une grande demeure éternelle. Les couloirs et la chambre intérieure étaient en maçonnerie et renouvelaient les merveilles de construction des dieux. Il y eut en elle des colonnes, sculptées, belles comme le ciel, un bassin creusé qui communiquait avec le Nil, des portes, des obélisques, une façade en pierre blanche de Rouou ; aussi Osiris, seigneur de l'Amenti, s'est-il réjoui des monuments de mon seigneur, et moi-même, j'ai été dans le transport et l'allégresse en voyant le résultat de mon travail[7]. » La pyramide funéraire d'Amenemhat III, dans les ruines du Labyrinthe, et celle d'Ousirtesen III, à Dahshour[8], sont les seuls de ces monuments qui subsistent encore. Aussi n'est-ce point sur les tombes royales ou sur les édifices publics qu'il faut compter pour se faire une idée de la vie commune et juger de la perfection de l'art égyp-

1. E. de Rougé, *Cours au Collège de France*, 1869. — 2. Porte en granit au nom d'Amenemhat Ier, découverte à Fakous en juin 1883. — 3. Consécration d'un temple à Héliopolis, l'an III d'Ousirtesen Ier (L. Stern, *The foundation of the Temple of the sun of Heliopolis*, dans les *Records of the Past*, t. XII, p. 51-57 ; cf. *Zeitschrift*, 1874, p. 85 sqq). Le Papyrus de Berlin n° VII est, soi-disant, la copie d'un texte écrit sur l'un des murs du temple bâti par Ousirtesen Ier à Héliopolis (Lepsius, *Denkm.*, VI, pl. 121 *c*; cf. Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1879, p. 63). L'obélisque de Matariéh est probablement le seul débris visible de ce temple. — 4 Stèle de l'an XIV d'Ousirtesen III (Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 136 *a*). — 5. Aujourd'hui Taoud. Table d'offrandes au nom d'Ousirtesen Ier (Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 123). — 6. D'après une inscription du grand temple, dans laquelle Amenemhat et Ousirtesen sont mentionnés, sans qu'on y ait joint aucun prénom qui permette de savoir duquel des rois de ce nom il s'agit (Brugsch, *Drei Festkalender*, A l. 25). — 7. Louvre, C 3, l. 4-7; cf. Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, t. I, p. 221. — 8. E. de Rougé, *Examen critique*, p. 51 ; il n'est pas bien

tien à cette époque : les hypogées des particuliers, mieux protégés contre la rapacité des envahisseurs de l'Égypte et contre les ravages du temps, ont seuls survécu et ont fait revivre à nos yeux la vallée du Nil telle qu'elle était il y a cinq mille ans.

C'est à Béni-Hassan, dans le cimetière des princes héréditaires de Mihi[1], qu'on peut le mieux comprendre quelle était alors la condition du pays. Ces princes appartenaient à ce que j'ai appelé ailleurs la féodalité égyptienne. Aux temps agités de la dixième et de la onzième dynastie, leurs ancêtres avaient probablement vécu dans une indépendance complète et formé une de ces dynasties locales, inconnues aux annales officielles du royaume, mais si vivaces qu'elles reparaissaient à chaque nouvelle révolution, qui affaiblissait l'autorité du pouvoir central. Soumis par les Entouf et les Mentouhotpou avant d'avoir réussi à s'étendre sur les nomes voisins, ils se contentaient pour le moment d'occuper auprès de la personne du Pharaon les places les plus élevées auxquelles la hiérarchie du temps leur permettait d'aspirer. Aussi rien n'est-il plus curieux que leur biographie pour se faire une idée de la condition des classes nobles. Le premier d'entre eux que nous connaissions avait été institué nomarque dans la ville de Monâït-Khoufou par Amenemhat Ier, au cours des victoires qui assurèrent à ce prince la possession incontestée de l'Égypte. Lorsqu'il devint prince de Mihi, son fils Nakht lui succéda à Monâït-Khoufou, avec le titre de gouverneur ; mais, Nakht étant mort sans postérité, le roi Ousirtesen Ier voulut bien accorder à la sœur du jeune homme, Biqit, la qualité de princesse héritière. Biqit apporta le nome Mihi en dot à Nouhri, qui était de la famille des princes de Khmounou, et doubla de la sorte la fortune de ce dernier. L'enfant qui naquit de leur union, Khnoumhotpou, fut nommé tout jeune gouverneur de Monâït-Khoufou, titre qui paraît avoir appartenu dans la famille à l'héritier présomptif, comme plus tard sous la dix-neuvième dynastie

certain que la pyramide de Dahshour soit le tombeau d'Ousirtesen III. —
1. Dans l'Heptanomide. Cf. sur ces princes, Maspero, *la Grande Inscription de Béni-Hassan*, dans le *Recueil*, t. I, p. 160 sqq.

le titre de *prince de Koush* appartenait à l'héritier présomptif de la couronne d'Egypte. Son mariage avec la dame Khiti, princesse héritière du dix-septième nome, mit sous son autorité l'une des provinces les plus fertiles de l'Heptanomide. Sous son fils Nakht, la famille atteignit l'apogée de la grandeur. Nakht, reconnu dans toutes ses dignités, prince du dix-septième nome des droits de sa mère, reçut d'Ousirtesen II un grand gouvernement, qui renfermait quinze des nomes du midi, d'Aphroditopolis jusqu'aux frontières de Thèbes[1].

On voit par cet exemple avec quelle facilité les nomes, principautés héréditaires placées entre les mains de quelques grandes familles, pouvaient passer de l'une à l'autre par mariage ou par héritage, à condition pour le nouveau possesseur de se faire confirmer dans son acquisition par le souverain régnant. Les devoirs de ces petits princes envers leur suzerain et leurs sujets étaient fort nettement définis : ils devaient l'impôt et le service militaire à l'un, bonne et exacte justice aux autres. « J'ai servi mon maître, lorsqu'il marcha pour battre les ennemis dans les contrées étrangères. J'ai marché en qualité de fils d'un chef, de chambellan, de général de l'infanterie, de nomarque de Mihi. Je vins contre Koush, et en marchant je fus conduit jusqu'aux extrémités de la terre. Je conduisis les butins de mon maître, et ma louange atteignit le ciel. Quand Sa Majesté revint en paix, après avoir battu ses ennemis dans Koush la vile, je vins le servir devant lui. Pas un de mes soldats n'a déserté lorsque je convoyai les produits de mines d'or à la Sainteté du roi Ousirtesen Ier vivant à toujours et à jamais. J'allai alors avec le prince héritier, fils aîné du roi de son flanc, Amoni v. s. f. ; j'allai avec quatre cents hommes tous choisis d'entre mes guerriers, je vins en paix, et aucun d'eux ne déserta quand je conduisis le produit des mines d'or. Mon entreprise me fit louer par les rois[2]. » — « Moi j'étais un maître de bonté, plein d'amabilité, un gouverneur qui aimait son pays.... J'ai travaillé et le nome entier fut en pleine activité. Jamais petit enfant ne fut affligé par moi, jamais veuve

1. Lepsius, *Denkm.*, II, 140-143. — 2. *Id.*, II, 122

maltraitée par moi ; jamais je n'ai repoussé laboureur, jamais je n'ai empêché pasteur. Jamais n'exista commandant de cinq hommes dont j'aie réquisitionné les hommes pour mes travaux. Jamais disette ne fut de mon temps, jamais affamé sous mon gouvernement, même dans les années de disette[1]. Car j'ai labouré tous les terrains du nome de Mihi jusqu'à ses limites au sud et au nord; je fis vivre ses habitants en leur répartissant ses constructions, si bien qu'il n'y eut pas d'affamés en lui. J'ai donné également à la veuve et à la femme mariée, et je n'ai pas préféré le grand au petit dans ce que j'ai donné. Quand la crue du Nil était haute et que les propriétaires de champs ainsi que les propriétaires de toutes choses avaient bon espoir, je n'ai pas coupé les bras d'eau qui arrosent les champs[2]. »

Sous l'influence pacifique des princes locaux, la richesse du pays, déjà si grande même en temps de trouble, se développa d'une manière merveilleuse. Il faut avoir vu, sur les murailles des tombeaux de Béni-Hassan ou sur les planches du grand ouvrage de Lepsius[3], les peintures où les artistes du temps ont représenté les différents métiers alors en usage, pour se faire une idée de l'activité avec laquelle étaient poussés tous les travaux utiles. C'est d'abord le labourage à force de bœufs ou à bras d'hommes; le semage, le foulage des terres par les béliers; le hersage, la récolte et la mise en gerbes du lin et du blé, le battage, le mesurage, le transport au grenier à dos d'ânes ou par chalands; la vendange, l'égrenage du raisin, la fabrication du vin dans deux pressoirs différents, la mise en amphores et l'aménagement des caves. D'autres tableaux montrent le sculpteur sur pierre et le sculpteur sur bois à leurs pièces; des verriers soufflant des bouteilles, des potiers modelant leurs vases et les enfournant; des cordonniers, des charpentiers, des menuisiers, des corroyeurs, des femmes au métier, tissant la toile sous la surveillance des eunuques, sans trêve ni relâche. Malgré l'étalage de charité que les nomarques

1. Littéralement : « lorsqu'il y eut des années de faim ». — 2. Lepsius, *Denkm.*, II, 122. Cf. Birch, *On a remarkable inscription of the* XII*th dynasty;* Brugsch, *Reiseberichten*, p. 93 sqq. ; *G. Inschr*, p. 111-116. — 3. Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 120-130.

faisaient sur leurs pierres funéraires, la condition de ces classes ouvrières était des plus dures. Sans cesse courbées sous le bâton du contremaître, il leur fallait peiner matin au soir contre une maigre ration de vivres à peine suffisante pour leur nourriture et celle de leur famille. « J'ai vu le forgeron à ses travaux, — à la gueule du four, » — disait un scribe du temps à son fils. « Ses doigts sont rugueux comme des objets en peau de crocodile, — il est puant plus qu'un œuf de poisson. Tout artisan en métaux, — a-t-il plus de repos que le laboureur? — Ses champs à lui, c'est du bois; ses outils, du métal. — La nuit, quand il est censé être libre, — il travaille encore, après tout ce que ses bras ont déjà fait pendant le jour, — la nuit, il veille au flambeau.

« Le tailleur de pierre cherche du travail, — en toute espèce de pierres dures. — Lorsqu'il a fini les travaux de son métier, — et que ses bras sont usés, il se repose; — comme il reste accroupi dès le lever du soleil, — ses genoux et son échine sont rompus. — Le barbier rase jusqu'à la nuit : — lorsqu'il se met à manger, alors seulement il se met sur son coude pour se reposer. — Il va de pâté de maisons en pâté de maisons pour chercher les pratiques; — il se rompt les bras pour emplir son ventre, comme les abeilles qui mangent le produit de leurs labeurs. — Le batelier descend jusqu'à Natho pour gagner son salaire. — Quand il a accumulé travail sur travail, qu'il a tué des oies et des flamants, qu'il a peiné sa peine, — à peine arrive-t-il à son verger, — arrive-t-il à sa maison, qu'il lui faut s'en aller...

« Je te dirai comme le maçon — la maladie le goûte; — car il est exposé aux rafales, — construisant péniblement, attaché aux chapiteaux en forme de lotus des maisons, — pour atteindre ses fins? — Ses deux bras s'usent au travail, — ses vêtements sont en désordre; — il se ronge lui-même, — ses doigts lui sont des pains; — il ne se lave qu'une fois par jour. — Il se fait humble pour plaire : — c'est un pion qui passe de case en case — de dix coudées sur six; — c'est un pion qui passe de mois en mois sur les poutres d'un échafaudage, accroché aux chapiteaux en forme de lotus des maisons, — y faisant tous les travaux nécessaires. —

Quand il a son pain, il rentre à la maison, et bat ses enfants....

« Le tisserand, dans l'intérieur des maisons, — est plus malheureux qu'une femme. — Ses genoux sont à la hauteur de son cœur; il ne goûte pas l'air libre. — Si un seul jour il manque à fabriquer la quantité d'étoffe réglementaire, — il est lié comme le lotus des marais. — C'est seulement en gagnant par des dons de pains les gardiens des portes, — qu'il parvient à voir la lumière du jour. — Le fabricant d'armes peine extrêmement — en partant pour les pays étrangers : — c'est une grande somme qu'il donne pour ses ânes, — c'est une grande somme qu'il donne pour les parquer, — lorsqu'il se met en chemin. — A peine arrive-t-il à son verger, — arrive-t-il à sa maison, le soir, — il lui faut s'en aller. — Le courrier, en partant pour les pays étrangers, — lègue ses biens à ses enfants, — par crainte des bêtes sauvages et des Asiatiques. — Que lui arrive-t-il quand il est en Égypte? — A peine arrive-t-il à son verger, — arrive-t-il à sa maison, — il lui faut s'en aller. — S'il part, sa misère lui pèse; — s'il ne s'en va pas, il se réjouit. — Le teinturier, ses doigts puent — l'odeur des poissons pourris; — ses deux yeux sont battus de fatigue; — sa main n'arrête pas. — Il passe son temps à couper des haillons; — c'est son horreur que les vêtements. — Le cordonnier est très malheureux; — il mendie éternellement; — sa santé est celle d'un poisson crevé; — il ronge le cuir pour se nourrir[1]. »

Les portraits ne sont pas flattés : s'il fallait les prendre au sérieux, on n'aurait rencontré que misère dans l'Egypte de la douzième dynastie. Aussi bien l'auteur à qui je les emprunte est-il un vieux scribe gourmé et tout infatué des avantages de sa profession, qui veut dégoûter son fils des métiers et l'encourage à suivre la carrière des lettres. « J'ai vu la violence, j'ai vu la violence; — c'est pourquoi mets ton cœur après les lettres! — J'ai contemplé les travaux manuels, — et en vérité il n'y a rien au delà des lettres. — Comme on fait dans l'eau, plonge-toi au sein du livre Qîmi[2],

1. Maspero, *Du genre épistolaire*, p. 50-62. — 2. Il est curieux de re-

— tu y trouveras ce précepte en propres termes : « Si le « scribe va étudier à Silsilis, — son inactivité corporelle « ne sera point sur lui. — Lui, c'est un autre qui le rassa- « sie ; — il ne remue pas, il se repose. » — « J'ai vu les métiers figurés », y est-il dit en propres termes, — « aussi te fais-je aimer la littérature, ta mère ; je fais entrer ses beautés en ta face. — Elle est plus importante que tous les métiers, — elle n'est pas un vain mot sur cette terre ; — celui qui s'est mis à en tirer profit dès son enfance, il est honoré ; — on l'envoie remplir des missions. — Celui qui n'y va point reste dans la misère[1]. » — « Celui qui connaît les lettres — est meilleur que toi par cela seul. — Il n'en est pas de même des métiers que j'ai mis à ta face : — le compagnon y méprise son compagnon. — On n'a jamais dit au scribe : — Travaille pour un tel ; — ne transgresse pas tes ordres. » — Certes en te conduisant à — Khonou, certes j'agis par amour pour toi ; — car si tu as profité un seul jour dans l'école, — c'est pour l'éternité, les travaux qu'on y fait sont durables comme les montagnes. — Ce sont ceux-là, vite, vite, que je te fais connaître, que je te fais aimer, — car ils éloignent l'ennemi[2]. » L'étude des lettres sacrées et le rang de scribe menaient à tout ; les examens passés, le scribe pouvait être, selon ses aptitudes, prêtre, général, receveur des contributions, gouverneur des nomes, ingénieur, architecte. Aussi la littérature, considérée comme moyen de parvenir, était-elle fort en honneur à cette époque, et a-t-elle laissé un certain nombre de morceaux considérés comme classiques dans les siècles postérieurs. J'ai déjà eu plusieurs fois occasion de citer presque toutes les œuvres qui nous restent de la douzième dynastie, le Conte de Sinouhit[3], les Instructions du roi Amenemhat I à son fils Ousirtesen[4], les Recommandations du scribe Khrodi, fils de Douaouf, à son fils Pepi[5], et le bel Hymne au Nil du Musée britannique[6]. On jugera par les ex-

trouver chez les alchimistes gréco-égyptiens (Berthelot, dans la *Nouvelle Revue*, 1884) la mention d'un livre égyptien nommé Khimas ou Khimîs. — 1. Maspero, *Du genre épistolaire*, p. 49-50. — 2. *Id.*, p. 66-67. — 3. Maspero, *les Contes populaires de l'ancienne Égypte*, p. 97-134. Cf. plus haut, p. 97-98, 102-104. — 4. Voy. p. 94-97. — 5. Voy. p. 117-118. — 6. Maspero, *Hymne au Nil*, in-4°, Paris, 168. Cf. p. 11-13 de cette histoire.

traits que j'en ai donnés, du mérite qu'elles pouvaient avoir aux yeux des Égyptiens.

Nous sommes encore mieux placés pour apprécier la perfection que les arts plastiques avaient atteinte. Sans doute nous ne pouvons nous figurer exactement ce qu'était un temple ou un palais; le temps a fait disparaître presque jusqu'aux débris des grands édifices qui ornaient alors toutes les villes royales de l'Égypte. Les portiques des tombes de Béni-Hassan nous permettent cependant d'affirmer que l'architecture avait dès lors produit des chefs-d'œuvre. L'un d'eux est décoré de colonnes analogues aux colonnes doriques et antérieures de deux mille ans pour le moins aux plus anciennes colonnes de cet ordre qui aient été élevées en Grèce. La sculpture, bien qu'inférieure en certains points au grand art de l'Ancien Empire, nous a laissé tant de morceaux admirables, qu'on se demande où l'Égypte a pu trouver assez d'artistes pour les exécuter. Les statues d'Amenemhat Ier et d'Ousirtesen Ier que M. Mariette a découvertes à Tanis, sont presque aussi parfaites que la statue de Khâfrî. Elles paraissaient si belles aux Égyptiens eux-mêmes, que les Pharaons d'époque postérieure, Ramsès II et Mînephtah, les ont usurpées[1]. Le colosse en granit rose dressé par Ousirtesen III devant une des portes des temples d'Osiris à Abydos, montre que les sculptures de la Haute Égypte ne le cédaient en rien à celles du Delta[2]. En général le style de ces monuments est remarquable par une vigueur souvent exagérée; les jambes sont traitées avec une grande liberté de ciseau. Tous les accessoires, dessin des ornements, gravure des hiéroglyphes, ont atteint une perfection qu'ils ne retrouveront jamais plus. Les bas-reliefs, toujours dénués de perspective, sont, comme pendant la période memphite, d'une extrême finesse; on les revêtait de couleurs vives, qui conservent encore aujourd'hui tout leur éclat premier. L'art de la douzième dynastie, pris dans son ensemble, était de bien peu inférieur à l'art des dynasties memphites. Les

1. Mariette, *Catalogue*, p. 260-261. — 2. Mariette, *Abydos*, t. I, pl. 21 *d*; t. III, p. 29. Des ordres ont été donnés en 1884 pour que ce colosse fût transporté au Musée de Boulaq.

défauts qui plus tard arrêtèrent le développement de la sculpture égyptienne, la convention dans le rendu des détails, la lourdeur des jointures, la raideur hiératique, se laissaient à peine sentir. Toutes les fois qu'au milieu de la décadence artistique, une renaissance partielle se produisait, les sculpteurs de la dix-huitième et de la vingt-sixième dynastie allaient chercher leur modèle parmi les œuvres de la douzième ou de la quatrième et s'essayaient à reproduire le style de leurs prédécesseurs.

De la treizième à la quinzième dynastie.

L'Égypte était donc en pleine prospérité à la mort d'Amenemhat III. La douzième dynastie avait conquis la Nubie et recouvré la péninsule du Sinaï, assaini le sol, régularisé l'inondation, orné les principales villes de temples et de monuments, assuré la bonne administration et par suite doublé la richesse du pays; en un mot, elle avait terminé l'œuvre de réparation que la dynastie précédente n'avait pu qu'ébaucher. C'est à ce moment qu'elle s'éteignit après deux règnes insignifiants, ceux d'Amenemhat IV et de sa sœur Sovkounofriou. Treize ans et quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis la mort d'Amenemhat III, quand le Thébain Sovkhotpou I[er] Khoutoouïrî monta sur le trône et commença la treizième dynastie.

Elle dura, dit-on, quatre cent cinquante-trois ans et compta soixante rois, dont l'ordre de succession est encore incertain [1]. Pendant ce long intervalle de temps, la série dynastique, plusieurs fois interrompue par le manque de lignée mâle, se renoua sans secousse, grâce aux droits héréditaires que possédaient les princesses, et qu'elles transmettaient à leurs enfants. Sovkhotpou II Skhemouaztoouïrî, fils d'un simple prêtre, Mentouhotpou, et d'une princesse royale, hérita de sa mère la couronne d'Égypte [2]; Nofir-

1. La tentative la plus heureuse qu'on ait faite jusqu'à présent pour restituer les parties du Papyrus de Turin où sont énumérés les rois de cette dynastie et de la suivante, est celle de Lauth, *Manetho und der Turiner Königspapyrus*, p. 235 sqq. — 2. Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 180.

hotpou II Khâsoshshourî, dont le père n'appartenait pas à la famille régnante, devint roi du chef de sa mère Kama[1]. A côté de ces substitutions pacifiques, il semble qu'on puisse reconnaître la trace de quelques révolutions militaires. Un grand colosse de granit gris trouvé à Tanis par M. Mariette porte les légendes d'un Pharaon Smonkhkerî[2], Mourmâshâou, c'est-à-dire le *général*.... « Je n'ai pas besoin de faire remarquer ce que ce nom royal a de singulier. Qu'est-ce en effet que ce général qui se sert de son seul titre pour former son cartouche-*nom?* Les grands prêtres qui enlevèrent le pouvoir aux derniers Ramsès usèrent d'un procédé analogue; mais ces usurpateurs ne cachèrent pas leur nom, et s'ils inscrivirent leur dignité dans un cartouche, on notera comme une différence radicale que ce fut dans un cartouche-prénom[3]. » M. Mariette propose donc de reconnaître dans Mourmâshâou un général rebelle que ses victoires auraient porté au trône; mais cette hypothèse est loin d'être assurée. M. Brugsch a fait observer que le grand prêtre du temple de Mendès portait le titre de Mourmâshâou, et s'est demandé si, au lieu d'une usurpation militaire, on ne devait pas reconnaître dans le nom du roi la trace d'une usurpation sacerdotale[4]. Il y a donc là un problème que de nouvelles découvertes nous permettront seules de résoudre.

Quoi qu'il en soit de ces interruptions dans la succession directe des souverains, l'examen des monuments nous montre que la treizième dynastie assura à l'Égypte quelques siècles de prospérité. Les Sovkhotpou et les Nofirhotpou qui se pressent sur ses listes, et dont les noms rappellent involontairement à l'esprit les dix-huit rois éthiopiens qui, au dire d'Hérodote, étaient bien antérieurs à Sabacon[5], surent conserver les conquêtes de leurs prédécesseurs et

La filiation est prouvée par plusieurs scarabées contemporains (Mariette, *Mon. divers*, pl. 48 *j*). Cf. Louvre, C 8. — 1. Lepsius, *Denkm.*, II, 151, *e-h*. — 2. M. de Rougé lit ce nom Mermenfiou. Il m'a paru qu'au temps de l'Ancien et du Moyen Empire, *mâshâou* était le phonétique le plus ordinaire du signe qui entre dans ce nom, et j'ai gardé la lecture de M. Mariette. — 3. Mariette, *Deuxième lettre à M. le vicomte de Rougé sur les fouilles de Tanis*, p. 4-5. — 4. Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 181. — 5. Hérodote, II, c.

parfois même les étendre. Le vingt-quatrième ou vingt-cinquième souverain de la dynastie, Sovkhotpou Khânofirrî[1], faisait ériger des colosses dans l'île d'Argo au fond de l'Éthiopie, à peu près cinquante lieues au sud de Semnéh[2]. A l'intérieur, ils continuèrent les travaux d'hydrographie entrepris par les Ousirtesen et les Amenemhat. L'un d'eux, Sovkhotpou Skemkhoutoouïrî[3], faisait relever et inscrire à l'observatoire de Semnéh les hauteurs de la crue du Nil pour les quatre premières années de son règne[4]. Ils mirent tous leurs soins à l'embellissement des grandes villes de l'Égypte, et firent exécuter des travaux considérables à Thèbes dans le grand temple d'Amon[5], à Bubaste, dans le Delta, où fut trouvée, dit-on, la belle statue de Sovkhotpou Khânofirrî, aujourd'hui conservée au Louvre[6], à Tanis, dont ils semblent avoir fait une de leurs résidences favorites[7]. Le sanctuaire d'Abydos fut de leur part l'objet d'une vénération particulière. Le roi Nofirhotpou Khâsoshshourî lui fit des donations considérables[8], le roi Rânouzir Rânmâtân le fit restaurer et décorer à neuf par un de ses officiers[9], Sovkoumsaouf Skhemouazkourî y consacra sa statue[10], et les particuliers, suivant l'exemple que leur donnait le souverain, prodiguèrent les

1. Sovkhotpou IV d'après E. de Rougé, VI d'après Brugsch. — 2. Lepsius, *Denkm.*, II, 151 *i*. — 3. Sovkhotpou III de Brugsch, *Geschichte*, p. 183. — 4. E. de Rougé, *Sur une inscription trouvée à Semnéh*; Lepsius, *Denkm.*, II, 151 *b* et *d*. — 5. Statues de Sovkhoptou Skhemouaztoouïrî trouvée à Karnak (Mariette, *Karnak*, pl. 8 *m*), de Sovkhotpou Nibka... et de Sovkhotpou Mirkoourì, jadis conservées à Louqsor, dans la maison de France, aujourd'hui à Paris (Mariette, *Karnak*, pl. 8 *k-l*); bloc trouvé à Karnak, et portant les cartouches de Nofirhotpou Khâsoshshourî et de Sovkhotpou Khânofirrî (Mariette, *Karnak*, pl. 8 *n-o*), etc. — 6. Louvre, A 16; une autre statue du même roi (A 7) est de provenance inconnue. — 7. Mariette, *Abydos*, t. II, pl. 28-30. — 8. Louvre, C 11 et 12, traduction de Horrack, *Sur deux stèles de l'Ancien Empire*, dans Chabas, *Mélanges égyptologiques*, IIIe série, t. II, p. 203 sqq. Le nom du roi, que j'ai vérifié sur l'original une fois de plus, est bien Rânmâtân (Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans les *Mélanges*, t. II, p. 140), et non Râ-en-Maâ-ent (Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, t. I, p. 278, n. 4). — 9. Aujourd'hui au Musée de Boulaq (Mariette, *Abydos*, II, pl. 26, et III, p. 30). — 10. Mariette, *Première et Deuxième lettres à M. le vicomte de Rougé sur les fouilles de Tanis*. Cf. E. et J. de Rougé, *Inscriptions recueillies en Égypte*, pl. LXXVI, l'inscription d'une statue de Sovkhotpou Khânofirrî trouvée à Tanis.

dons au temple d'Osiris. Le style des œuvres de cette époque est déjà inférieur au style des œuvres de la douzième dynastie : les proportions de la figure humaine commencent à s'altérer, le modelé des membres à perdre de sa vigueur et de son fini. Malgré ces défauts souvent peu apparents, la plupart des statues royales jusqu'à présent connues sont des chefs-d'œuvre que l'art des époques postérieures a rarement égalés. Il suffit d'examiner avec soin l'un de ces morceaux et de se rappeler qu'on en a trouvé de semblables tout le long de la vallée du Nil, depuis la troisième cataracte jusqu'à l'embouchure du fleuve, pour rester convaincu que l'Égypte était alors une grande puissance, réunie sous un seul sceptre et non pas, comme le voudraient certains auteurs, un État divisé en deux royaumes indépendants l'un de l'autre[1], ou possédé militairement par les rois Pasteurs établis dans le Delta[2].

Les dernières années de la treizième dynastie furent-elles aussi heureuses que les premières? On ne saurait le dire dans l'état actuel de la science. Les listes de Manéthon révèlent un fait certain : vers cette époque, le centre de la puissance égyptienne se déplaça. La prépondérance que Thèbes avait maintenue pendant sept cents ans et plus sur le reste de l'Égypte lui échappa et passa aux populations du Delta. Les Pharaons de la douzième et surtout ceux de la treizième dynastie avaient préparé ce résultat en favorisant les villes du nord, Mendès, Saïs, Bubaste, Tanis surtout, au détriment des villes du midi. Quand ils disparurent, Thèbes perdit son rang de capitale, et ce fut une ville de la Basse Égypte, Xoïs, qui lui succéda. Xoïs, située au centre même du Delta, entre les branches phatmétique et sébennytique du Nil[3], était l'une des cités les plus anciennes du

1. Brugsch, *Histoire*, t. I, p. 71-72 — 2. Cette théorie, qui est de Lepsius, a été combattue dès sa naissance par M. de Rougé, *Examen critique*, deuxième article, p. 30 sqq. Les résultats obtenus par M. Mariette dans ses fouilles de Tanis l'ont rendue de plus en plus difficile à soutenir. Elle est maintenue cependant par M. Lieblein dans tous ses ouvrages, depuis son *Ægyptische Chronologie*, Christiania, 1863, p. 61 sqq, jusqu'à son *Ægyptian Religion*, Leipzig, 1844, p. 44-45. — 3. Xoïs est aujourd'hui *Sakha* (Champollion, *l'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 211-225).

pays, mais n'avait jusqu'alors joué qu'un rôle des plus effacés. La quatorzième dynastie, sortie de ses murs, compta, dit-on, soixante-quinze rois, qui régnèrent quatre cent quatre-vingt-quatre ans. Les noms mutilés de ces princes couvrent les pages du Papyrus royal de Turin, mais leur histoire est inconnue. Tout au plus pourrait-on supposer que les derniers d'entre eux furent assaillis par des révolutions et des guerres civiles qui amenèrent leur chute et la ruine complète du pays.

		XIe DYNASTIE (DIOSPOLITAINE).	
		?	
		XIIe DYNASTIE (DIOSPOLITAINE).	
I.	SHOTPABRÌ	AMENEMHAT I	Ἀμενέμης.
II.	KHOPIRKERÌ	OUSIRTESEN I	Σεσόγχωσις.
III.	NOUBKOOURÌ	AMENEMHAT II	Ἀμμανέμης.
IV.	KHAKHOPIRRÌ	OUSIRTESEN II	Σέσωστρις.
V.	KHAKOOURÌ	OUSIRTESEN III	Λαχάρης.
VI.	RANMAÏT.	AMENEMHAT III	Ἀμέρης.
VII.	MAKHRÔOURÌ	[AMENEMHAT IV]	Ἀμενέμης.
VIII.	SOVKOUNOFRIOU		Σκεμίοφρις.
		XIIIe DYNASTIE (DIOSPOLITAINE).	
		?	
		XIVe DYNASTIE (XOÏTE).	
		?	

LIVRE II

L'ASIE ANTÉRIEURE AVANT ET PENDANT LE TEMPS DE LA DOMINATION ÉGYPTIENNE.

CHAPITRE IV.

LA CHALDÉE.

Les populations primitives de la Chaldée. — La création, le déluge : histoire fabuleuse de la Chaldée : les premiers rois historiques. — L'invasion cananéenne et les Pasteurs en Égypte.

Les populations primitives de la Chaldée.

Au nord et à l'est de l'Égypte, sur l'immense étendue de territoire comprise entre la Méditerranée, la mer Noire, le Caucase, la Caspienne, l'Indus et les mers qui baignent les côtes méridionales de l'Asie, s'agitaient confusément des nations d'origine diverse, pour la plupart inconnues aux premiers Pharaons. Séparée d'elles par le désert et par la mer, l'Egypte n'avait pris jusqu'alors aucune part à leurs révolutions : tout au plus avait-elle établi des colonies minières sur le revers du Sinaï et fondé quelques forteresses afin de protéger les colons. Pour le reste, une muraille élevée en travers de l'isthme et garnie de postes fortifiés lui servait de barrière contre les Asiatiques et lui permettait de suivre à l'abri des invasions du Nord le cours de ses destinées[1].

Quelques-unes de ces nations sans nom encore et sans histoire appartenaient sans doute aux races primitives qui couvraient le sol à des époques si reculées, qu'il appartient

1. Cf. p. 100 de cette histoire.

au seul géologue d'en rechercher la durée. Le plus grand nombre d'entre elles se rattachaient à des races plus fortes et plus nobles, répandues des bords de la mer Caspienne à ceux de la mer Méditerranée. Elles venaient, à ce qu'il semble, des steppes de l'Asie septentrionale et descendirent vers le sud, à la recherche de climats plus doux et de contrées plus fertiles. Une partie des émigrants occupa les districts montagneux qui s'étendent au sud de la Caspienne et bordent le plateau de l'Iran. Au pied même de la montagne, le pays est bien boisé et bien arrosé; à mesure qu'on avance vers l'intérieur, les rivières diminuent de volume. Elles finissent par se perdre dans les sables, à l'exception de deux ou trois qui vont se jeter au grand lac Hamoun. Sauf la bande de terre qui court le long de leurs rives, le reste du pays n'est qu'un vaste désert salé, dont le sol est formé, tantôt de gravier, tantôt d'un sable fin et mouvant que le vent soulève en immenses vagues longitudinales, tantôt d'une argile durcie et cuite au soleil. La masse de la nation s'établit solidement sur la partie occidentale du plateau, dans la région à laquelle on a donné plus tard le nom de Médie. Plusieurs tribus allèrent vers l'ouest, en Atropatène, en Médie, et jusqu'en Asie Mineure. D'autres poussèrent au sud, et vinrent se fixer au delà des montagnes, dans les plaines de la Susiane et sur les bords du Tigre et de l'Euphrate[1].

Le Tigre[2] et l'Euphrate[3] prennent leur source en Arménie, au mont Niphatès[4], la plus élevée des chaînes de mon-

1. Sur la parenté des tribus non sémitiques de la Chaldée avec les Susiens et ceux des Mèdes qui n'étaient pas Aryens, voir Oppert, *Études sumériennes*, p. 83-85; Lenormant, *la Magie chez les Chaldéens et les Origines Accadiennes*, p. 315, sqq; Sayce, *The Languages of the Cuneiform Inscriptions of Elam and Media* dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. III, p. 465-485. — 2. En accadien, Idigna ou Idignou, « le fleuve aux hautes berges »; la forme sémitique, dérivée d'une forme dialectale Idigla (Hommel, *Die Semitischen Völker und Sprachen*, t. I, p. 446, 472), est Idiklat ou Diklat (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p.171). L'étymologie classique qui donnait au nom du Tigre le sens de *flèche*, soi-disant à cause de sa rapidité (Pline, *H. N.*, VI, 127; Q. Curce, IV, 9, 16; Strabon XI, 14, 8) est d'origine iranienne. — 3. En accadien, Poura-nounou, le grand fleuve, abrégé en Poura et devenu Pourat, Pouratou, dans l'idiome sémitique de la Chaldée (Delitzsch, *op. l.*, p. 169-170). — 4. Aujourd'hui le Keleshin-Dagh.

tagnes qui courent entre le Pont-Euxin et la Mésopotamie, la seule qui atteigne en quelques endroits la limite des neiges éternelles. Ils courent d'abord parallèlement l'un à l'autre, l'Euphrate de l'est à l'ouest jusqu'à Malatiyéh, le Tigre de l'ouest « vers l'est, dans la direction de l'Assyrie[1]. » Au delà de Malatiyéh, l'Euphrate tourne brusquement au sud-ouest, se fraye un passage à travers le Tauros, comme s'il voulait aller rejoindre la Méditerranée[2], puis incline vers le sud-est, dans la direction du golfe Persique. Au débouché des montagnes, le Tigre tourne immédiatement au sud et se rapproche graduellement de l'Euphrate : à la hauteur de Bagdad, les deux fleuves ne sont plus séparés l'un de l'autre que par quelques lieues d'un terrain bas et uni. Toutefois, ils ne se mêlent pas encore : après avoir couru presque parallèlement l'espace de vingt à trente milles, ils s'écartent de nouveau pour ne se rejoindre qu'à près de quatre-vingts lieues plus bas, former le Shatt-el-Arab et se jeter dans le golfe Persique. Dans la partie moyenne de son cours, l'Euphrate reçoit sur la gauche deux grands affluents, le Balikh[3] et le Khabour[4], qui lui apportent les eaux du Karadjah-Dagh[5] : depuis sa jonction avec le Khabour jusqu'à son embouchure, il n'a plus aucun tributaire. Le Tigre au contraire est grossi sur la gauche par les eaux du Bitlis Khaï[6], des deux Zab[7], de l'Adhem[8], du Diyâléh[9]. Aussi les deux fleuves sont-ils navigables sur une grande partie de leur cours, l'Euphrate à Souméïsat, le Tigre près de Mossoul : au moment de la fonte des neiges, vers le commencement ou le milieu d'avril, ils grossissent, débordent et ne rentrent dans leur lit qu'en juin, au temps des plus fortes chaleurs[10].

1. *Genèse*, II, 14. — 2. Pomponius Mela, *De Situ Orbis*, III, 8 : « Occidentem petit, ni Taurus obstet, in nostra maria venturus. » — 3. En assyrien, Balikhi : le Bilichos des Grecs. — 4. Aborras ou Chaborras des écrivains classiques. — 5. Le Masios des Grecs (Strabon, XI, 12, 4; 14, 2). — 6. Le Kentritês des Grecs (Xénophon, *Anabase*, IV, 3, 1). — 7. Le Zab supérieur portait en assyrien le nom de Zabou êlou, et le Zab inférieur celui de Zabou shoupalou (Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 186) : chez les Grecs, Lycos et Kapros. — 8. Chez les Assyriens, Râdânou (Delitzsch, *op. l.*, p. 186). — 9. Le Gyndès ou Tornadotus; en assyrien, Tournât. — 10. Layard, *Nineveh and*

Le bassin du Tigre et de l'Euphrate n'avait pas à toutes les époques l'aspect qu'il présente aujourd'hui. Au commencement de notre période géologique, les deux fleuves couraient, l'espace d'environ cinq degrés, dans une grande plaine ondulée, de formation secondaire, sillonnée par les quelques cours d'eau qui descendent du mont Masios[1]. C'est un territoire fertile au bord des rivières et dans les endroits où jaillissent des sources, stérile et nu partout ailleurs[2]. L'extrémité méridionale de la plaine servait de rivage à la mer, et les deux fleuves se jetaient à quelque vingt lieues l'un de l'autre, dans un golfe, le Nâr-Marrâtou[3], borné à l'est par les derniers contreforts des monts de l'Iran, à l'ouest par les hauteurs sablonneuses qui marquent la limite du plateau d'Arabie. Toute la partie inférieure de la vallée n'est qu'un terrain d'origine relativement moderne, créé par les alluvions du Tigre, de l'Euphrate et des rivières comme l'Adhem, le Gyndès, le Khoaspès, qui, après avoir été longtemps indépendantes et avoir contribué à combler la mer dans laquelle elles se perdaient, ont fini par devenir de simples affluents du Tigre. Aujourd'hui encore le Delta du Shatt-el-Arab avance rapidement, et l'accroissement du rivage monte à près d'un mille anglais par soixante-dix ans[4]; dans les temps anciens, le progrès des terres était plus sensible et devait s'élever à environ un mille par trente ans[5]. Il est donc certain qu'au moment où les colons descendirent dans la vallée, le golfe Persique pénétrait à quarante ou quarante-cinq lieues plus haut qu'il ne fait aujourd'hui[6]:

Babylon, p. 297; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 11-13. Le témoignage des modernes est contraire à celui d'Hérodote (I, CXCIII), d'après lequel « la rivière ne se répand pas d'elle-même, comme en Egypte, sur les terres ensemencées, mais y est répandue au moyen de machines. » — 1. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 3-4. — 2. G. Rawlinson, *ibid.*, t. I, p. 182. — 3. Ce golfe et le golfe Persique, avec lequel il communiquait, s'appellent aussi la mer du Soleil Levant (Schrader, *die Namen der Meere in den Assyrischen Inschriften*, dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, 1877, p. 176-177). — 4. Loftus, *Chaldæa and Susiana*, p. 282. — 5. H. Rawlinson, *Journal of the Geographical Society*, vol. XXVI, p. 186. — 6. Loftus, *Journal of the Geographical Society*, vol. XXVI, p. 142; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 4-5.

le Tigre et l'Euphrate tombaient dans la mer à quelque distance l'un de l'autre et ne confondirent leurs eaux que plusieurs milliers d'années plus tard.

La région des alluvions, et surtout la moitié de cette région qui confine aux rives du golfe Persique, furent l'asile des premiers colons. C'était une immense plaine basse, dont aucun accident de terrain ne rompait la monotonie. L'Euphrate, mal encaissé entre ses rives, lançait à droite et à gauche des branches, dont les unes allaient rejoindre le Tigre, et les autres s'écoulaient dans les marais. Une partie du sol, toujours privée d'eau, se durcissait aux rayons d'un soleil brûlant : une autre partie disparaissait presque en entier sous les monceaux de sable qu'apporte le vent du désert; le reste n'était qu'une lagune empestée, encombrée de joncs énormes, dont la hauteur varie entre douze et quinze pieds[1]. Le pays, même en cet état, était loin de manquer de ressources Il renferme peu d'espèces d'arbres utiles, « car il ne possède ni le figuier, ni la vigne, ni l'olivier[2] » ; en revanche, il produit naturellement le froment[3] et la datte. « Le sol y est si favorable aux céréales, qu'elles y rendent habituellement deux cents pour un, et, dans les terres d'une qualité exceptionnelle, trois cents. Les feuilles du blé et de l'orge y sont larges de quatre doigts. Quant au millet et au sésame, qui pour la grandeur deviennent là de véritables arbres, je ne dirai pas leur hauteur, bien que je la connaisse par expérience, sachant bien qu'auprès de ceux qui n'ont pas été en terre babylonienne, ce que j'en raconterais ne rencontrera qu'incrédulité. On ne se sert nullement d'huile d'olive, mais on extrait de l'huile du sésame[4]. » — « Le palmier fournit à tous les autres besoins de la population. On en tire une sorte de pain, du vin, du vinaigre, du miel, des gâteaux et toute espèce de tissus; les forgerons se servent de ses noyaux en guise de charbon; ces mêmes noyaux concassés et macérés sont employés à la nourriture des bœufs

1. Tous les traits de ce tableau sont empruntés à l'état moderne de la contrée, mais s'appliquent fort bien au passé. Cf. Loftus, *Susiana and Chaldæa*, p. 14 sqq. — 2. Hérodote, I, cxciii. — 3. Bérose, *Fragm.*, I, édit. Lenormant, p. 6.—4. Hérodote, I, cxciii; cf. Théophraste, *Hist. Plant.*, VIII, 7, et Pline, *H. N.*, XVIII, 17, 45.

et des moutons qu'on engraisse. On dit qu'il y a une chanson perse où sont énumérés trois cent soixante usages différents du palmier[1]. » Les poissons abondent, surtout le barbeau et la carpe : ils entrent encore pour beaucoup dans l'alimentation des habitants modernes[2]. Sur un point seulement la Chaldée est inférieure à l'Égypte : on n'y trouve ni calcaire compact, ni marbre, ni basalte, ni granit, ni aucune des pierres dures dont les artistes égyptiens surent tirer si bon parti pour leurs travaux. Les architectes chaldéens furent réduits à puiser dans le sol même les matériaux de leurs constructions, et poussèrent aussi loin que possible l'emploi de la brique : aussi leurs œuvres n'ont pas résisté au temps avec succès et se sont déformées au point de n'être plus souvent que de véritables morceaux d'argile[3].

Dès le jour de leur arrivée au bord de l'Euphrate, les Shouméro-Accadiens, constitués en corps de nation, possédaient l'écriture[4], les principales industries nécessaires à l'humanité, une législation et une religion complètes. Leur écriture était à l'origine purement hiéroglyphique, comme celle de l'Égypte. Chaque signe était l'image de la chose même qu'on voulait représenter, ou de l'objet matériel qui paraissait offrir le plus d'analogie avec l'idée abstraite qu'il s'agissait d'exprimer. Ainsi, pour marquer l'idée de dieu, on prenait l'étoile à huit pointes; pour celle de roi, on avait recours à l'abeille. La maladresse du graveur et de l'écrivain altéra ces deux signes et leur substitua des équivalents plus ou moins informes : et à l'étoile, , et à l'abeille. L'image primitive se gâta de plus en plus, si bien qu'il devint impossible de retrouver, dans l'ensemble de traits ou de clous qui forme un groupe, le type que ces traits avaient représenté. Par bonheur, au moment où s'accomplit cette modification, on n'avait déjà

1. Strabon, XVI, I, XIV; cf. Théophraste, *Hist. Plant.*, II, 2, et Pline, *H. N.*, XIII, 4. — 2. Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 567. — 3. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. II, p. 115-138. — 4. Cela a été prouvé par M. Oppert (*Rapport adressé à Son Exc. M. le Ministre de l'Instruction publique et des cultes*, mai 1856, p. 11 sqq.)

plus besoin de reconnaître l'objet pour lire le caractère. Le signe de l'étoile 𒀭 rappelait machinalement aux yeux l'idée de dieu, et l'idée de dieu éveillait dans l'esprit du lecteur le mot qui lui répond, AN. Aussi l'hiéroglyphe 𒀭, tout en conservant le sens symbolique de dieu, devint le représentant de la syllabe AN dans une foule de mots qui n'ont aucun rapport avec la divinité. Groupant ensemble plusieurs signes, on obtint des expressions de mots dont le son se composait, en partie de la prononciation d'un signe, en partie de la prononciation d'un autre signe. 𒀀 représente trois gouttes d'eau, signifie *eau*, se lit A ; joint au signe 𒀭, qui représente l'étoile, signifie *dieu*, se lit AN, il forme un groupe 𒀀 𒀭, A + AN, AAN, qui veut dire *pluie*. Ce système présente de graves inconvénients. Nombre de signes peuvent avoir plusieurs valeurs et se lire de plusieurs manières différentes. 𒁁 rend les idées de *finir*, *vieillir*, *achever*, *mourir*, *ouvrir*, *sang*, *cadavre*, et se lit, selon l'idée qu'il rend, BE, BAT, TIL, PAGAR, OUS, etc. : en un mot, c'est un polyphone. Entre tous ces sens et toutes ces prononciations dissemblables, le lecteur choisissait, d'après la marche générale de la phrase et la position du signe, le sens et la lecture qui lui paraissaient le mieux convenir. L'obscurité résultant de cette polyphonie était telle, que les Assyriens et les Babyloniens eux-mêmes s'y perdaient quelquefois. « Nous n'en voulons pour preuve que le nombre des fragments de syllabaires et de vocabulaires grammaticaux, tracés sur des tablettes d'argile, et destinés à révéler les arcanes du système graphique national, qu'on a recueillis en telle abondance dans les ruines de Ninive. Une bonne moitié de ce que nous possédons de monuments de l'écriture cunéiforme se compose de guide-ânes, qui peuvent nous servir à déchiffrer l'autre moitié, et que nous consultons exactement comme le faisaient, il y a deux mille cinq cents ans, les étudiants de l'antique pays d'Ashshour[1]. »

Le côté matériel de la civilisation paraît avoir été assez

1. Fr. Lenormant, *Essai sur la propagation de l'alphabet phénicien*, I, p. 48. Depuis une dizaine d'années, M. Halévy a publié plusieurs mémoires considérables, *Recherches critiques sur l'origine de la civilisation babylo-*

développé dès le début. Les signes des métaux usuels et des métaux précieux sont au nombre des hiéroglyphes les plus anciens, et prouvent que les premiers habitants de la Chaldée possédaient l'art du fondeur et celui de l'orfèvre. Les plus vieilles tombes que nous connaissions renferment déjà des objets en or, en bronze, même en fer, des couteaux, des hachettes, des faux, des bracelets, des boucles d'oreille ciselées[1]. « A côté se trouvent encore, et concurremment employés, des instruments et des armes en silex taillé et poli, têtes de flèches, haches et marteaux. Le métal le plus répandu est le bronze; c'est en bronze que sont tous les instruments métalliques. Quant au fer, il est plus rare et semble avoir encore le caractère d'un métal précieux par la difficulté de la production; au lieu d'en faire des outils, on en fabrique des bracelets et autres parures grossières[2]. » Des autres industries, comme le tissage, il ne nous est rien resté. La constitution politique et la législation nous sont presque entièrement inconnues. Le seul fragment que nous possédions de l'ancien droit chaldéen est assez obscur pour prêter à des traductions différentes. Selon l'hypothèse la plus vraisemblable, il traite des cas où, une condamnation juridique étant intervenue contre un des membres de la famille, les autres membres étaient déliés de leurs devoirs envers lui et libres de lui appliquer la loi dans toute sa rigueur. Quand un jugement avait permis au mari de divorcer sa femme, celle-ci devait lui payer une demi-mine d'argent en guise d'indemnité. Par contre, si la femme à qui son mari avait fait injure recevait du tribunal la faculté de le répudier, le

nienne, in-8°, 1876, extrait du *Journal asiatique* (1874-1876); *Étude sur les documents philologiques assyriens* (1878); *les Nouvelles Inscriptions chaldéennes et la question de Sumer et d'Accad* (1882); *Observations sur les noms de nombre sumériens* (1883), dans les *Mélanges de critique et d'histoire relatifs aux peuples sémitiques* (in-8°, Paris, 1884); *Documents religieux de l'Assyrie et de la Babylonie* (in-8°, Paris, 1885), afin de prouver que le shouméro-accadien n'existe pas : les textes où les assyriologues ont cru reconnaître une langue seraient rédigés dans l'idiome sémitique des inscriptions ordinaires, mais écrits avec un syllabaire hiératique soumis à des règles spéciales. Ce système n'a rallié qu'un seul adhérent en France, M. Guyard. — 1. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 98-99. — 2. Fr. Lenormant, *les Premières Civilisations*, t. I, p. 118-119.

malheureux était jeté au fleuve. Dans certaines circonstances, le fils était autorisé de même à renier son père ou sa mère. Alors le père coupable avait la tête rasée et pouvait être vendu comme esclave : la mère était condamnée à la reclusion perpétuelle [1].

Les premiers Chaldéens se représentaient la terre comme une barque renversée et creuse par-dessous [2], non pas une de ces barques oblongues en usage parmi nous, mais cette espèce d'auge entièrement ronde que les bas-reliefs nous montrent si souvent, et dont les tribus du bas Euphrate se servent encore aujourd'hui. Dans le creux inférieur était caché l'abîme, séjour des ténèbres et de la mort. Sur les pentes de la surface convexe s'étendait la terre proprement dite, enveloppée de tous côtés par le fleuve Océan (Abzou) : la Chaldée était regardée comme le centre du monde. Bien loin au delà du Tigre se dressait la montagne des pays, Kharsag Kalamma, la montagne sainte, la montagne des dieux, qui unissait le ciel à la terre. Anna, le ciel, avait l'apparence d'une vaste calotte hémisphérique, dont la partie inférieure reposait sur les extrémités de la barque terrestre, au delà du fleuve Océan. Le firmament, « déployé au-dessus de la terre ainsi qu'une couverture, » tournait comme sur un pivot autour de la montagne d'Orient, et entraînait dans sa course perpétuelle les étoiles fixes dont sa voûte était semée. Entre ciel et terre circulaient d'abord les sept planètes, sortes de grands animaux doués de vie, puis les nuages, les vents, la foudre, la pluie. La terre reposait sur l'abîme, le ciel sur la terre : l'imagination des premiers Chaldéens n'allait pas jusqu'à se demander sur quoi reposait l'abîme.

Cet univers en trois parties était peuplé d'une foule d'êtres et de races diverses, les unes renfermées, comme les hommes

1. J'ai suivi l'interprétation d'Oppert (*Journal asiatique*, V[e] série, t. I, p. 371 sqq. ; *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1879, p. 1601-1628) et de Ménant (*les Documents juridiques de l'Assyrie et de la Chaldée*, par J. Oppert et J. Ménant, p. 56-59, 61-63) ; d'autres traductions ont été proposées par Fr. Lenormant, *la Magie chez les Chaldéens*, p. 310-312, et par Haupt, *Die Sümerischen Familiengesetze*, in-4°, VII-75, 1879. — 2. Diodore de Sicile, II, 29.

et les animaux, dans une petite portion du grand tout, les autres répandues indistinctement à travers les régions du monde, comme les esprits et les dieux. Les esprits sont la personnification des forces bonnes, mauvaises ou indifférentes de la nature : ils font le bien et le mal à leur gré, règlent l'ordre et la marche des corps célestes, partant des saisons, soufflent le vent et versent la pluie, germent le grain et lèvent la moisson, protègent ou tuent ce qui a vie. Les dieux (*an*, *dingir*, *dimir*) sont des esprits de haut rang qui président aux grandes divisions du monde ou aux grands phénomènes de la nature. A chacune des trois régions de l'univers commande un dieu suprême : Anna dans le ciel, Ea sur la terre et Moullilla au fond de l'abîme. Anna, l'esprit du ciel, était à la fois le corps et l'âme du ciel, le ciel matériel et l'intelligence qui régit la matière céleste. Ea, l'esprit de la terre, règne sur la surface terrestre et sur l'atmosphère, mais sa demeure favorite est le fleuve Océan; aussi lui donne-t-on parfois pour mère une déesse Riah, « le fluide, l'eau par excellence ». Lui-même est appelé souvent « le grand poisson de l'Océan, le poisson sublime » : il parcourt son empire sur un vaisseau symbolique, manœuvré par les dieux ses enfants, comme chez les Egyptiens la barque solaire par les fils de Râ. Sa compagne Damkina ou Davkina est la personnification de la terre : le dieu s'étend sur elle, la féconde, et de leurs embrassements naissent les eaux matérielles qui font tout verdir. Moullilla et sa forme féminine Ninlilla siègent dans l'abîme infernal et reçoivent les âmes humaines au sortir de la vie. Transportées au delà du fleuve éternel, les âmes arrivent au pied de la grande montagne d'Occident, derrière laquelle se couche le soleil, et pénètrent dans le Kournoudê, « le pays immuable », dans « la région d'où l'on ne revient pas, la demeure où l'on entre sans en sortir, le chemin qu'on descend sans jamais rebrousser, la demeure où l'on entre toujours plus avant, la prison, le lieu où l'on n'a que la poussière pour sa faim et la boue pour aliment, où l'on ne voit plus la lumière et où l'on erre dans les ténèbres, où les ombres, comme des oiseaux, remplissent la voûte ». Il n'y a là ni récompense pour les justes, ni châtiment pour les impies : la

rémunération du bien et du mal commence et finit sur la terre[1]. Pourtant, dans un des recoins de l'abîme, jaillit une source de vie, que les génies infernaux dissimulent à la vue des mânes : seuls les dieux peuvent en permettre l'accès et renvoyer sur la terre l'âme qu'ils ont abreuvée de ses eaux.

Au-dessous des grands dieux s'agitait un peuple innombrable de dieux et d'esprits, toujours en lutte les uns contre les autres. Le dieu du soleil diurne, Outou, Babbar, « fait évanouir les mensonges, dissipe les mauvaises influences et déjoue les complots méchants ». — « Soleil, dans le plus profond des cieux, tu brilles; tu ouvres les verrous qui ferment les cieux élevés, tu ouvres la porte du ciel. Soleil, vers la superficie de la terre tu tournes ta face; soleil, tu étends au-dessus de la superficie de la terre, comme une couverture, l'immensité des cieux. » Le feu, Bilgi ou Gishbar, supérieur au soleil même, est « le pontife suprême à la surface de la terre », soit qu'il brûle dans la flamme du sacrifice, soit qu'il brille au foyer domestique. « Je suis la flamme d'or, la grande, la flamme qui jaillit des roseaux secs, l'insigne élevé des dieux, la flamme de cuivre, la protectrice qui darde ses langues ardentes; je suis le messager de Meroudoug. » Meroudoug, « celui qui dispose le bien pour les hommes, » est le fils d'Éa, l'intermédiaire entre son père divin et l'humanité souffrante. C'est par lui qu'Ea publie ses décrets et révèle le grand nom, le nom mystérieux qui met les démons en fuite. « Devant sa grêle, qui se soustrait? Sa volonté est un décret sublime que tu établis dans le ciel et sur la terre.... Seigneur, tu es sublime : qui t'égale? »

Les démons et les mauvais esprits sont échappés de l'enfer. Ils se glissent partout et se dissimulent sous toutes les formes pour nuire aux bons esprits et aux hommes. Les uns ont rang de demi-dieux et sont connus sous les noms de *mas*, combattants, *lamas*, colosse; les autres sont rangés hiérarchiquement par classes de sept, les *alal*, destructeurs, les *telal*, guerriers, les *maskim* ou tendeurs d'embûches, « qui se cachent au plus profond de l'abîme et dans les entrailles

1. Voir une représentation de l'enfer dans Clermont-Ganneau, *l'Enfer assyrien* (*Revue Archéologique*, t. XXXVIII, pl. XXV).

de la terre, ni mâles ni femelles, n'ayant pas d'épouses et ne produisant pas d'enfants. » Certains d'entre eux s'attaquent à l'ordre général de la nature et s'efforcent de bouleverser l'univers. D'autres se mêlent aux hommes pour le mal : « de maison en maison ils pénètrent; dans les portes, comme des serpents, ils se glissent. Ils empêchent l'épouse d'être fécondée par l'époux; ils ravissent l'enfant sur les genoux de l'homme; ils font fuir la femme libre de la demeure où elle a enfanté;... ils font fuir le fils de la maison du père ». Ils vivaient de préférence dans les lieux déserts et n'en sortaient que pour assaillir les hommes et les animaux. Ils s'introduisaient dans les corps et y développaient les maladies. La peste et la fièvre, le fantôme, le spectre, le vampire, les incubes et les succubes étaient autant d'êtres distincts appartenant à cette engeance redoutable. Sans cesse en butte à leurs attaques, l'homme était sur la terre comme un voyageur égaré dans une terre inconnue, au milieu de tribus sauvages. Pour se défendre, il devait se ménager des alliés parmi les dieux et les esprits, se munir d'armes offensives ou défensives contre les démons, en un mot, avoir recours à la magie. Le culte des premiers habitants de la Chaldée est une véritable magie où les hymmes à la divinité prenaient tous la tournure d'incantations : le prêtre y est moins qu'un sorcier[1].

A côté de ce peuple étrange, les monuments nous font connaître une autre race, de tempérament et de tendances différentes. La langue qu'elle parlait est apparentée de très près à l'hébreu, à l'arabe et aux autres idiomes sémitiques. Ses débuts furent obscurs : tandis que la plupart des savants la croient originaire du Nord et de l'Orient et nous la représentent cantonnée d'abord en Arménie, au pied de l'Ararat, entre le cours supérieur du Tigre, de l'Euphrate et du Kyros, d'autres en placent le siège primitif vers le sud, dans la péninsule Arabique[2]. Les monuments les plus an-

1. Fr. Lenormant, *la Magie chez les Chaldéens et les Origines Accadiennes*, in-8°, Paris, 1874; Hommel, *Die Semitischen Völker*, t. I, p. 356-396; Sayce, *The Ancient Empires of the East, Herodotos I-III*, 1883, p. 388-389. — 2. Sprenger, *Leben und Lehre des Muhammad*, I, 241 sqq., et *Alte Geographie Arabiens*, p. 293-295, surtout la note de la page 294; cf. Schrader dans la *Zeits. der Morgenl. Gesells.*, t. XXVII.

ciens la montrent établie déjà sur le Tigre, sur l'Euphrate et sur le golfe Persique. Une portion, la plus importante, vivait dans l'intervalle compris entre les deux fleuves, côte à côte avec les premiers maîtres du pays, et devint plus tard l'élément prépondérant de la population chaldéenne. D'autres tribus, répandues aux confins du désert Arabique et dans les marais qui avoisinent l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate, étaient connues sous le nom générique d'Araméens[1]. Une troisième branche de la famille s'implanta sur la côte occidentale du golfe Persique et dans les îles de la côte, Sour et Arad[2], Dilmoun ou Tilvoun, qui sont à quelque distance des bouches du Tigre[3]; une tradition antique, recueillie par Bérose[4], mettait là les origines de la civilisation chaldéenne. La religion des nouveaux venus différait sensiblement de celle des anciens maîtres du pays. Ceux-ci adoraient le dieu Lune comme dieu suprême et n'avaient, à proprement parler, qu'une seule déesse, Ishtar, la reine de l'amour et de la guerre, la maîtresse de la Lune et de la planète Vénus : il y avait autant d'Ishtar que de centres religieux. Les Sémites exaltaient le Soleil au-dessus des autres dieux, réunissaient en une même personne les deux principes nécessaires de toute génération, le principe mâle et le principe femelle. Anou, le dieu du ciel, se dédoublait en Anat; Bîlou, Bel, le maître, en Belît ou Bêltis, Mardouk en Zarpanit. La fusion entre les idées religieuses des Sémites et celles de leurs prédécesseurs s'opéra lentement et dans des circonstances encore inconnues. Les Sémites adoptèrent en bloc le vieux Panthéon. Quelques-unes des divinités principales furent identifiées l'une avec l'autre : Outou, le soleil

1. Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 237-241, 257 sqq. — 2. Tyros ou Tylos et Arados. Cf. Androsthènes dans Théophraste, *De caus. plant.*, II, 5, 5 ; fr. 3, dans l'édition d'Arrien, de Didot, p. 73. — 3. Fr. Lenormant, *Essai sur un document mathématique*, p. 123-145 (cf. *Essai de commentaire*, p. 220-222), identifie l'île avec Bender-Dilloun. Delitzsch (*Wo lag das Paradies?* p. 229-230) propose une île située près de l'embouchure actuelle du Shatt-el-Arab, et qui aurait été englobée dans les alluvions postérieures. Oppert (*le Siège primitif des Assyriens et des Phéniciens*, dans le *Journal asiatique*, 1880, t. XV, p. 90-92 et 349-350) lit Tilvoun et reconnaît dans cette île la Tylos de Pline, Samak Bahréin des cartes modernes. — 4. Bérose, *Frag.*, I, édit., Lenormant.

diurne, devint Shamash, Moullilla Bîlou, Meroudoug Mardouk. La plupart ou bien gardèrent leur nom antique ou le modifièrent à peine. Quant aux dieux inférieurs, ils furent rangés parmi les trois cents esprits du ciel et les six cents esprits de la terre, sans presque rien perdre de leur signification première. La religion ainsi modifiée ne fut plus qu'un mélange souvent incohérent de notions contradictoires, empruntées, d'une part, au rituel des esprits et aux superstitions magiques des tribus non sémitiques; de l'autre, aux cultes solaires et aux conceptions astronomiques des Sémites[1].

Au début, les dieux n'étaient pas encore groupés et distribués selon une hiérarchie régulière. Ils coexistaient sans être subordonnés, et chacun d'eux était fêté de préférence aux autres dans une ville ou par un peuple : Anou dans Ourouk, Bel à Nipour, Sin à Ourou, Mardouk à Babylone. L'ordre et la préséance des cultes divins se régla au hasard de la politique : celle des villes qui était la plus forte imposait son dieu aux autres dieux. Sin, le dieu Lune, eut le pas au temps de la suprématie d'Ourou; Shamash, le dieu Soleil, au temps de la suprématie de Larsam. De même qu'en Égypte, l'unité du pouvoir politique paraît avoir amené l'unité de la conception religieuse : les dieux tendirent à ne plus être que les forces et les aspects différents du dieu adoré dans la cité souveraine. Certaines écoles, celle d'Eridou entre autres[2], proclamèrent l'unité absolue de la divinité et adressèrent leurs prières au dieu unique. Leurs doctrines ne prévalurent pas et disparurent assez tôt[3], plus de trois mille ans avant notre ère. Sous Shargina Ier, roi d'Agadé, et sous son fils Naramsin, les prêtres avaient déjà un système régulier, où les dieux, au lieu d'être tous placés sur le même rang, étaient subordonnés les uns aux autres. Aux cultes indépendants avait succédé une sorte de religion officielle, qui régna désormais sans rivale sur la Chaldée et sur l'Assyrie[4].

Au sommet de la hiérarchie trône la triade suprême : Anou,

1. Sayce, *The Ancient Empires of the East*, p. 389-390. — 2. C'est du moins l'opinion de Sir H. Rawlinson. — 3. Sayce, *The Ancient Empires*, p. 391. — 4. Fr. Lenormant, *la Magie chez les Chaldéens et les Origines Accadiennes*, p. 113-124; *les Dieux de Babylone et de l'Assyrie*, p. 19 sqq.

Bîlou (Bel), Ea. Sur les monuments, Anou, le ciel, « l'antique, le père des dieux, le seigneur du monde inférieur, le maître des ténèbres et des trésors cachés », a la figure d'un homme à queue d'aigle, coiffé d'une tête de poisson monstrueuse, dont le corps lui retombe sur l'épaule et sur les reins. Bel, « le démiurge, le seigneur du monde, le maître de toutes les contrées, le souverain des esprits », est un roi assis sur un trône. Il a deux formes secondaires : Bel-Mardouk, le deuxième démiurge, à Babylone, et Bel-Dagan au corps de poisson surmonté d'un buste humain. Ea, « le guide intelligent, le seigneur du monde visible, le maître des sciences, de la gloire, de la vie », l'*Esprit porté sur les eaux*, est un génie muni de quatre ailes éployées comme les chérubins. Chacun de ces dieux projette hors de lui une divinité femelle, qui est sa forme passive et comme son reflet, Anat (Anaïtis), Bélit (Bêltis, Mylitta) et Davkina (Daukê). Anat, Bélit et Davkina, moins vivaces que leurs associés mâles, se perdent aisément les unes dans les autres, et se réunissent le plus souvent en une seule déesse, qui prend le nom de Bélit et représente le principe féminin de la nature, la matière humide et féconde[1].

Cette première trinité ne renferme que des êtres d'un caractère vague et indéterminé; la seconde contient des personnages nettement définis, émanations et symboles des précédents. Elle se compose du dieu-lune Sin, du dieu-soleil Shamash, et de l'atmosphère Ramânou. Les Chaldéens, astronomes avant tout, accordaient le pas au dieu-lune sur le dieu-soleil; Sin, l'illuminateur (Nannarou), était pour eux « le chef, le puissant, l'étincelant », et aussi « le seigneur des trente jours du mois ». Shamash est « le grand moteur, le régent, l'arbitre du ciel et de la terre ». Ramânou (Mermerou)[2], « le ministre du ciel et de la terre, le distributeur de l'abondance, le seigneur des canaux », a des fonctions à la fois bienfaisantes et terribles : « chef de la

1. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 115-123; Fr. Lenormant, *Essai de commentaire des fragments cosmogoniques de Bérose*, p. 64-70; *les Dieux de Babylone*, p. 6-8. — 2. Ou Mérou (Pognon, *Inscription de Mérou-Nérar Ier*, dans le *Journal asiatique*, 1883, t. II, p. 372, 404).

tempête, du tourbillon, de l'inondation, de l'éclair », il brandit, comme une épée flamboyante, la foudre au quadruple dard. Après cette seconde triade, viennent cinq dieux que l'on donnait comme protecteurs aux planètes : Ninip[1] (Saturne), Mardouk (Jupiter), Nergal (Mars), Ishtar (Vénus) et Nabou (Mercure). Ninip, souvent désigné sous le nom de Sandannou[2] le puissant, n'est autre que l'Hercule assyrien : c'est lui que les bas-reliefs du Louvre représentent sous les traits d'un géant qui étouffe un lion entre ses bras. Aussi lui prodigue-t-on les titres les plus énergiques : il est « le terrible, le seigneur des braves, le maître de la force, le destructeur des ennemis, celui qui châtie les désobéissants et extermine les rebelles, le maître du fer ». Mardouk devint plus tard le dieu principal de Babylone et se confondit avec Bel. Nergal s'intitule « le grand héros, le roi des mêlées, le maître des batailles, le champion des dieux » ; il a la figure d'un lion à tête ou à buste d'homme. Ishtar, de même qu'Anat et Bêltis, personnifie la nature. Dans un de ses rôles, elle est guerrière, « reine de Victoire » et « juge des exploits de la guerre » ; comme telle, on la voit debout sur un lion ou sur un taureau, coiffée de la tiare étoilée, armée de l'arc et du carquois. Elle est aussi la déesse de la volupté et de la génération, et reçoit le surnom de Zirbanit, « productrice des êtres », ou Zarpanit : alors elle se présente de face, nue et les deux mains pressées contre la poitrine. Nabou, enfin, est « le capitaine de l'univers, l'ordonnateur des œuvres de la nature, qui fait succéder au lever du soleil son coucher » ; on le regardait comme le type de ce qu'il y avait d'excellent sur la terre, et comme le modèle auquel les rois devaient s'efforcer de ressembler[3].

Les dieux des cinq planètes, unis à ceux des deux

1. Le nom avait été lu Adar : la première lecture Ninib, Ninip, a été reprise dans ces derniers temps (Cf. Guyard dans la *Revue critique*, 1879, t. I, p. 145), mais n'a pas été adoptée encore par tous les assyriologues (Schrader, *Zur Kritik der Chronologischen Angaben des Alexander Polyhistor und des Abydenus*, 1880, p. 19, note ; Fr. Delitzsch, *Die Sprache der Kossäer*, 1884, p. 53, n. 1). — 2. Oppert (*Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1878, p. 1044-1045) maintient la leçon Sandannou, Samdan, contre la lecture Dandannou proposée par Delitzsch. — 3. Fr. Lenormant, *Essai de commentaire*, p. 93 124

trinités et au dieu souverain, composaient le grand conseil des douze dieux, les seigneurs des dieux qui présidaient aux douze mois de l'année et aux douze signes du zodiaque[1]. Leur culte était répandu par tout le pays et faisait le fond de la religion officielle; mais la piété populaire vénérait à côté d'eux nombre de divinités secondaires. Quelques-unes d'entre elles n'étaient en réalité que de simples doublets des noms divins auxquels la tradition locale prêtait une existence distincte : Zagar est une des qualifications de Ninip, Bélit-Balati « la dame de vie », une épithète de Bélit animée. D'autres étaient de véritables personnes et avaient des fonctions d'une certaine importance, présidaient à des constellations comme Ashmoun et Koummout, ou veillaient sur les récoltes comme Serakh; Baou était le Chaos, Martou, fils d'Anou, l'Occident, et Shoutou le Sud. Plusieurs avaient été empruntées à des peuples voisins, aux Susiens par exemple. Les trente-six décans étaient représentés par autant de dieux, qu'on nommait « dieux secondaires ». « De ces dieux secondaires, la moitié habite au-dessus, l'autre moitié au-dessous de la terre pour la surveiller : tous les dix jours, l'un d'eux est envoyé en qualité de messager de la région supérieure à l'inférieure, et un autre passe de celle-ci dans celle-là par un invariable échange[2]. » Cette organisation savante et méthodique ne suffisait pas à la foi superstitieuse des populations chaldéennes. Les pratiques du vieux culte des esprits, éliminées peu à peu par celles des nouveaux cultes, subsistèrent dans la magie et formèrent, à côté de la religion officielle, une sorte de religion populaire non moins solidement organisée que l'autre. Le sacerdoce magique comprenait trois classes : les conjurateurs, les médecins, les théosophes. Il « essayait de détourner le mal et de procurer le bien, soit par des purifications, soit par des sacrifices ou des enchantements[3] ». Les rites et les incantations qu'il employait nous ont été conservés en partie dans un grand ouvrage, dont les débris sont au Musée Britannique.

Il était divisé en trois livres. Dans le livre des *Mauvais*

1. Diodore de Sicile, II, 30. — 2. *Id.*, II, 30. — 3. *Id.*, II, 29.

Esprits sont les prières dirigées contre les démons; le second livre est rempli d'exorcismes contre les maladies; le troisième, d'hymnes mystérieux, destinés à évoquer les dieux. La plus efficace des formules préservatrices empruntait sa puissance « au grand nom suprême » de la divinité, qu'Ea seul connaît et dont il communique la science à Meroudoug. L'incantation avait pour compléments nécessaires les talismans de diverses espèces, bandes d'étoffe attachées aux meubles et aux vêtements, fétiches de bois, de pierre ou de terre cuite, statuettes de monstres et de génies. Le porteur ou le possesseur d'amulettes était inviolable même aux dieux; car le talisman était « une borne qu'on n'enlève pas, une borne que les cieux ne franchissent pas, borne du ciel et de la terre qu'on ne déplace pas, qu'aucun dieu n'a déracinée; une barrière qu'on n'enlève pas disposée contre le maléfice; une barrière qui ne s'en va pas et qu'on oppose au maléfice ». On peut voir au Louvre une statuette en bronze qui représente un démon au corps de chien, aux pieds d'aigle, aux bras armés de griffes de lion, à la queue de scorpion, à la tête de squelette et aux cornes de chèvre : quatre grandes ailes éployées ombragent son dos. C'est un talisman. Une inscription tracée le long des reins nous apprend « que ce joli personnage est le démon du vent du Sud-Ouest », et qu'il suffisait d'en placer l'image à la porte ou à la fenêtre d'une maison pour éloigner les mauvais génies.

A côté du magicien d'action bienfaisante, il y avait l'enchanteur qui évoque les démons dans une intention criminelle, le charmeur, la charmeuse, le jeteur de sorts, le faiseur de philtres. Le sorcier chaldéen, comme ses confrères modernes, vendait des poisons, envoûtait, déchaînait par ses imprécations les esprits de l'abîme « L'imprécation agit sur l'homme comme un démon mauvais,... l'imprécation de malice est l'origine de la maladie. » Tout malade était réputé ensorcelé et ne pouvait être guéri que par l'effet d'une conjuration contraire à la conjuration qui l'avait frappé. Aussi n'y avait-il pas à proprement parler de médecins à Babylone[1] : il y avait des prêtres sorciers qui vendaient des

1. Hérodote, I, CXCVII.

philtres et des amulettes contre les maladies. Sans doute l'expérience des siècles leur avait fait connaître les vertus d'un certain nombre de plantes et de substances médicinales : leurs breuvages et leurs poudres magiques étaient souvent de véritables remèdes appliqués aux différentes maladies. Mais poudres et breuvages n'allaient jamais sans l'incantation : si le malade guérissait, l'incantation et non le remède avait l'honneur de la cure[1].

La création, le déluge ; histoire fabuleuse de la Chaldée : les premiers rois historiques.

En se fondant, les races qui peuplaient la Chaldée perdirent la mémoire de leurs migrations : elles placèrent le lieu de leur naissance au pays même qu'elles croyaient avoir occupé de toute éternité. « Au temps où ce qui est en haut ne s'appelait pas encore ciel, au temps où ce qui est en bas ne s'appelait pas encore terre », Apsou, l'abîme sans limites, et Moummou Tiâmat, le chaos de la mer, s'unirent[2] et procréèrent des êtres fantastiques, semblables à ceux que nous voyons représentés sur les monuments, à « des guerriers au corps d'oiseau du désert, des hommes avec des faces de corbeau[3] », des taureaux à tête humaine, des chiens à quatre corps et à queue de poisson[4]. Cette engeance monstrueuse disparut sous l'effort des dieux, et le monde actuel fut créé pièce à pièce en sept jours, la terre, le firmament, les astres, les plantes, les animaux, l'homme enfin, qui sortit des mains d'Ea[5]. L'homme fut enfermé dans un jardin de délices, situé entre quatre grands fleuves, dont

1. Fr. Lenormant, *la Magie*, p. 11-20. — 2. Les textes relatifs à la création ont été découverts et traduits par G. Smith, *Chaldæan Account of Genesis*, Londres, 1876, p. 62 sqq.; traduction allemande par Fr. Delitzsch, 1876, p. 293 sqq., et seconde édition anglaise par Sayce, 1880, p. 57 sqq. Viennent ensuite les traductions d'Oppert, *Fragments de cosmogonie chaldéenne*, en appendice à Ledrain, *Histoire d'Israël*, t. I, p. 411-414; de Lenormant, *les Origines de l'histoire*, 1880, t. I, p. 494 sqq. ; de Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 1 sqq. — 3. Sayce (*Records of the Past*, t. IX, p. 109 sqq.) donne la traduction de ce texte. — 4. Bérose, *Fragm.*, I, édit. Lenormant. — 5. Smith, *Chaldæan Account*, p. 62 sqq.

la tradition hébraïque nous a conservé les noms, l'Euphrate et le Tigre, le Pishon et le Gihon[1]. Exilé pour avoir désobéi aux ordres du Très-Haut, il descendit dans les plaines de la Chaldée et les peupla rapidement de ses descendants. « Ils vivaient sans règle à la manière des animaux. Mais, dans la première année, apparut, sortant de la mer Rouge, à l'endroit où elle confine à la Babylonie, un animal doué de raison, nommé Oannès[2]. Il avait tout le corps d'un poisson, mais, par-dessus sa tête de poisson, une autre tête qui était celle d'un homme, ainsi que des pieds d'homme qui sortaient de sa queue de poisson : il avait la voix humaine, et son image se conserve encore aujourd'hui. Cet animal passait la journée au milieu des hommes, sans prendre aucune nourriture; il leur enseignait la pratique des lettres, des sciences et des arts de toute sorte, les règles de la fondation des villes et de la construction des temples, les principes des lois et la géométrie, leur montrait les semailles et les moissons; en un mot, il donnait aux hommes tout ce qui contribue à l'adoucissement de la vie. Depuis ce temps, rien d'excellent n'a été inventé. Au coucher du soleil, ce monstrueux Oannès se plongeait de nouveau dans la mer et passait la nuit sous les flots : car il était amphibie. Il écrivit sur l'origine des choses et de la civilisation un livre qu'il remit aux hommes[3]. »

Un long intervalle s'écoula entre cette première manifestation du dieu et l'apparition d'une dynastie mythique. « Le premier roi fut Alôros, de Babylone, Chaldéen, duquel on ne conte rien, si ce n'est qu'il fut choisi de la divinité même pour être pasteur du peuple. Il régna dix sares, ce qui fait trente-six mille ans, car le sare est de trois mille six cents ans, le nère de six cents ans, le sôsse de soixante

1. Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* in-8°, 1881. M. Delitzsch identifie le Gihon et le Pishon avec deux des principaux canaux de la Babylonie, le Shatt-en-Nil et le Pallacopas. Il verrait volontiers dans Eden (assyr. Êdinou) le nom de cette partie de la Mésopotamie qui s'étend d'Ana et de Tekrît jusqu'au golfe Persique (cf. la critique d'Oppert dans les *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1881, p. 801-851). — 2. Helladius (dans Photius) l'appelle Ὠής; Hygin (*Fabula*, CCLXIV), Euhanes. — 3. Bérose, *Fragm.*, I, édit. Lenormant.

ans. Alôros étant mort, son fils Alaparos commanda trois sares durant; après quoi, Amillaros[1], de la ville de Pantibiblia[2], régna treize sares. C'est sous lui que sortit de la mer Érythrée le second Annêdôtos, très rapproché d'Oannès par sa forme semi-divine, moitié homme, moitié poisson. Après lui, Amménon, aussi de Pantibiblia, Chaldéen, commanda l'espace de douze sares : sous lui parut, dit-on, l'Oannès mystique. Ensuite Amélagaros, de Pantibiblia, commanda dix-huit sares. Ensuite Davos, pasteur, de Pantibiblia, régna dix sares : sous lui sortit encore de la mer Érythrée le quatrième Annêdôtos, qui avait la même figure que les autres, mélangée d'homme et de poisson. Après lui régna Évèdoranchos, de Pantibiblia, pendant dix-huit sares; de son temps sortit encore de la mer un autre monstre, nommé Anôdaphos. Ces divers monstres développèrent soigneusement et point par point ce qu'Oannès avait exposé sommairement. Puis régnèrent Amempsinos de Larancha[3], Chaldéen, pendant dix sares, et Obartès[4], aussi de Larancha, Chaldéen, pendant huit sares. Enfin, Obartès étant mort, son fils Xisouthros[5] tint le sceptre pendant dix-huit sares. C'est sous lui qu'arriva le grand déluge, de sorte que l'on compte en tout dix rois, et que la durée de leur pouvoir monte ensemble à cent vingt sares[6].

Les écrivains classiques se sont moqués du chiffre fabuleux d'années que les Chaldéens assignaient à leurs premiers rois[7]. Il semble en effet que du commencement du monde au déluge on admettait un intervalle de six cent quatre-vingt-onze mille deux cents ans, dont deux cent cinquante-neuf mille deux cents s'étaient écoulés à l'avènement d'Alôros, et quatre cent trente-deux mille étaient répartis généreusement entre lui et ses successeurs immédiats[8]. Aussi quelques historiens modernes se sont-ils accordés

1. Var. Almelôn. — 2. Sippara, ou plutôt, d'après les recherches de M. Fr. Lenormant (*la Langue primitive de la Chaldée*, p. 341-342), Ourouk. — 3. Larsam, ou, s'il faut admettre la correction proposée par M. Lenormant (*la Langue primitive*, p. 342) au texte de Bérose, [Σου]ρά[π]χα pour [Λα]ρά[γ]χα, Shourippak. — 4. Var. Otiartès. — 5. Var. Sisithès. — 6. Bérose, *Fragm.*, IX, X, XI, éd. Lenormant. — 7. Cicéron, *De Divinatione*, I, 19; African., *ap. Sync.*, p. 17. — 8. Fr. Lenormant, *Essai d'interprétation*, p. 226-240.

à revêtir ces dix rois d'un caractère astronomique et à reconnaître en eux la personnification de dix des signes du zodiaque[1]. La durée de quatre cent trente-deux mille ans attribuée à l'ensemble de leurs règnes, soit quarante-trois mille deux cents ans pour chacun d'eux, a été calculée évidemment de manière à entrer dans une grande période astronomique de douze fois quarante-trois mille deux cents ans dont l'existence paraît prouvée, bien que l'origine et la raison en soient inconnues. Les temps qui précèdent le déluge étaient comme une période d'essai pendant laquelle l'humanité encore barbare eut besoin des secours d'en haut pour surmonter les difficultés qui l'entouraient. Ils sont remplis par six manifestations de la divinité, qui sans doute répondaient au nombre de livres sacrés dans lesquels les prêtres voyaient l'expression la plus complète de la loi révélée[2]

Cependant les hommes étaient devenus méchants, et Bel, dans sa fureur, résolut de les détruire. Le roi Shamashnapishtî, surnommé Khasisadra, le Xisouthros de Bérose, reçut un ordre des dieux : « Homme de Shourippak, fils d'Oubaratoutou, fais un grand vaisseau pour toi et les tiens; car je vais détruire la semence de vie. Fais entrer en ce vaisseau la semence de vie de la totalité des êtres pour les conserver. » Il lui commanda d'enfouir les livres, ceux qui contenaient le commencement, le milieu et la fin, dans la ville de Sippara, et de partir après avoir tout préparé. Comme Xisouthros lui demandait : « Où aller? » il répondit : « Vers les dieux », et ajouta qu'il fallait prier pour qu'il arrivât du bien aux hommes. Xisouthros obéit et se construisit un navire enduit de bitume. « Tout ce que je possédais, je le réunis; tout ce que je possédais d'argent, je le réunis; tout ce que je possédais d'or, je le réunis; tout ce que je possédais de la semence de vie des espèces, je le réunis. Le tout, je le fis entrer dans le vaisseau : tous mes serviteurs mâles et femelles, les animaux domestiques des champs, les animaux sauvages des champs et les jeunes hommes mes parents, eux tous, je les

1. Movers, *Die Phœnizier*, t. I, p. 105 sqq., Lenormant, *Essai*, p. 236-240. — 2. Movers, *Die Phœnizier*, t. I, p. 95 sqq.

fis entrer. » L'opération terminée, une voix résonna : « Au « soir, le ciel pleuvra la destruction : entre dans le vais- « seau et ferme ta porte. » Il arriva le temps que la voix avait annoncé disant : « Au soir, le ciel pleuvra la destruc- « tion. » Je vis venir avec crainte le soir; le soir du jour fixé pour l'embarquement, j'en eus peur. J'entrai pourtant dans mon navire et je fermai ma porte; puis, le vaisseau fermé, je le confiai, avec tous les êtres qu'il renfermait, au pilote Bousour-shadi-rabi[1].

« Au matin, la fureur d'une tempête s'éleva et s'étendit largement sur le ciel. Ramanou tonna au milieu du ciel, Nébo et Shârrou s'avancèrent de concert; les dévastateurs marchèrent sur les montagnes et les plaines; Nergal déchaîna les tourbillons; Ninip déborda sans fin les cours d'eau; les Génies portèrent partout la destruction et balayèrent la terre; l'inondation de Ramanou s'enfla jusqu'au ciel, et la clarté du jour s'éteignit dans les ténèbres..... Le frère ne vit plus son frère, les hommes ne se reconnurent plus; les dieux mêmes craignirent le déluge au ciel, et, cherchant un refuge, montèrent jusqu'au firmament d'Anou. » Ishtar pleura sur le sort de l'humanité, et « les dieux ainsi que les esprits pleurèrent avec elle; les dieux sur leurs trônes se lamentèrent.... Six jours et sept nuits durant, le vent, la tempête et l'ouragan régnèrent en maître. A l'aube du septième jour, la pluie s'interrompit et la tempête, qui avait mené bataille comme une armée puissante, s'apaisa. La mer baissa; le vent et la tempête prirent fin. Je parcourus la mer en pleurant, car l'humanité entière était retournée au limon et les cadavres flottaient autour de moi comme des arbres. J'ouvris la fenêtre, et, quand la lumière frappa mon visage, je fus saisi de tristesse, je m'assis, je pleurai, et les larmes ruisselèrent sur ma face. »

L'arche qui renfermait les destinées de la race humaine s'arrêta au pays de Nizir, sur le sommet des monts Gordyæens. Après six jours d'attente « je mis dehors une colombe, et la lâchai. La colombe voltigea çà et là, et, ne trouvant point de place où se reposer, elle revint. Je mis

1. Ou Bousourkourgal.

dehors une hirondelle, et la lâchai. L'hirondelle voltigea çà et là, et, ne trouvant point de place où se reposer, elle revint. Je mis dehors un corbeau, et le lâchai. Le corbeau partit, et il vit des cadavres sur les eaux, et il les mangea; il flotta et erra au loin et ne revint pas. Alors je lâchai dehors les animaux aux quatre vents. Je versai une libation, je bâtis un autel sur le pic de la montagne. » L'odeur du sacrifice monta jusqu'aux dieux : ils accoururent et se réjouirent, mais Bel, furieux de voir que tous les hommes n'avaient pas péri, voulut massacrer les survivants. Les prières de Xisouthros calmèrent enfin sa colère : il consentit à laisser vivre ce que l'arche avait sauvé de l'humanité et à ne jamais renouveler le déluge. « Quand sa sentence fut décidée, Bel entra au milieu du vaisseau, il prit ma main et me conduisit dehors; il conduisit ma femme dehors et plaça sa main dans la mienne. » La légende ajoutait que Bel avait alors rendu cet oracle : « Jusqu'ici Shamashnapishtî a été un homme : désormais sa femme et lui seront réunis aux dieux, et habiteront les régions lointaines à l'embouchure des fleuves. » Khasisadra disparut en effet. « Ceux qui étaient restés à bord, ne le voyant pas rentrer, débarquèrent et se mirent à le chercher en l'appelant par son nom. Il ne se montra pas lui-même, mais une voix vint du ciel qui leur ordonna d'être pieux envers les dieux : car lui, en récompense de sa piété, il allait habiter avec les dieux, et sa femme, sa fille et le pilote partageaient le même honneur. Il leur dit de retourner à Babylone; qu'il leur était réservé à eux, partis de Sippara, de déterrer les livres et de les remettre aux hommes; enfin, que la terre où ils se trouvaient était la terre d'Arménie. Après avoir entendu ces paroles, ils sacrifièrent aux dieux et s'en allèrent à pied à Babylone. Une partie de cette arche qui s'était arrêtée en Arménie subsiste encore dans les monts Gordyæens d'Arménie : quelques pèlerins raclent l'asphalte qui la recouvre et s'en servent comme d'amulette pour détourner les maléfices[1]. Arrivés à Babylone, les compa-

1. On a trouvé, en effet, des amulettes babyloniennes de basse époque, faites d'un morceau de bitume sur lequel sont gravés des mots cabalistiques en lettres grecques.

gnons de Xisouthros déterrèrent les livres de Sippara, écrivirent beaucoup de livres, construisirent des temples et fondèrent de nouveau Babylone[1]. »

La race qu'ils engendrèrent fut une race de géants. La légende chaldéenne connaissait le nom des géants rebelles Etana ou Titan, Ner et d'autres également redoutables[2]. « On raconte que les premiers hommes, enflés de leur force et de leur grandeur, méprisèrent les dieux et se crurent supérieurs à eux : ils élevèrent donc une tour très haute, à l'endroit où est maintenant Babylone. Déjà elle approchait du ciel, quand les vents, accourus au secours des dieux, renversèrent la construction sur les ouvriers : les ruines en sont appelées Babel. Jusqu'alors les hommes n'avaient eu qu'une seule langue : mais les dieux les forcèrent à parler désormais des idiomes différents[3]. » La même histoire s'est introduite, à peu près sous la même forme, dans les livres sacrés des Hébreux[4]. Une des versions mettait la *Tour des Langues* dans le voisinage d'Ourou, l'une des plus anciennes, sinon la plus ancienne parmi les métropoles de la Chaldée méridionale[5] : mais la tradition le plus généralement acceptée la place non loin de Babylone ou dans Babylone même. Non que l'étymologie biblique Babel, de *belel*, *confondre*, soit conforme à l'orthographe réelle du mot : Babel, Bab-ilou, signifie simplement « la porte du dieu Ilou ». Quant à la tour elle-même, les Chaldéens l'identifiaient avec la tour de Borsippa, qui, au témoignage du roi Naboukoudouroussour, était inachevée de temps immémorial[6].

1. Bérose, *Fragm.*, XV-XVI, édit. Lenormant. Le récit du déluge est emprunté, partie aux fragments de Bérose, partie aux tablettes assyriennes traduites pour la première fois par G. Smith. *The Chaldæan Account of the Deluge*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. I, p. 213-234; cf. Lenormant, *les Premières Civilisations*, t. I, p. 1-146; G. Smith, *Assyrian Discoveries*, 1875, p. 165-222; Oppert, *Fragments de cosmogonie chaldéenne*, dans Ledrain, *Histoire d'Israël*, t. I, p. 422-434 ; P. Haupt, *Der Keilinschriftliche Sintfluthbericht*, dans Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 55-79. — 2. Les fragments du récit de la lutte d'Etana contre Ea se trouvent dans G. Smith, *The Chaldæan Account of Genesis*, p 142-146 ; l'identification d'Etana avec Titan est due à M. Sayce, *Babylonische Literatur* (trad. Friederici), p. 25. — 3. Bérose, *Fragm.*, XVII, XVIII. — 4. *Genèse*, XI, 1-9. — 5. *Isaïe*, IX, 10 (version des LXX). — 6. *W. A. I*, I, 51, 1;

Elle se composait de sept terrasses superposées, consacrées chacune à un dieu différent et peintes de la couleur propre à son dieu. Chaque terrasse avait la forme d'un carré parfait et était en retraite sur la terrasse inférieure, si bien que l'édifice présentait l'aspect d'une vaste pyramide à gradins, très large à la base, très étroite au sommet. Le tout reposait sur un soubassement rectangulaire qui portait à huit le nombre des étages superposés. Les faces de l'édifice, et non les angles, étaient orientées d'après les quatre points cardinaux, contrairement à l'usage babylonien[1].

Aussitôt après le déluge et la confusion des langues, la première dynastie humaine commença à régner. Au dire de Bérose, elle était chaldéenne et comptait quatre-vingt-six rois, qui avaient exercé le pouvoir pendant trente-quatre mille quatre-vingts ans : les deux premiers d'entre eux, Évêkhous et Khomasbêlos, étaient restés sur le trône deux mille quatre cents et deux mille sept cents ans. D'après le Syncelle, elle ne se composait que de six monarques : Évêkhous, Khomasbêlos, Pôros, Nékhoubas, Nabios, Oniballos et Zinziros, et n'avait régné que deux cent vingt-cinq ans[2]. Il ne faut chercher à ces noms aucune valeur historique, ni essayer de ramener à la vraisemblance la durée de cette première dynastie. Les Chaldéens avaient rempli les époques primitives de leur histoire de fables épiques, dont la légende et les monuments nous ont gardé quelques débris. Au nord, selon les Hébreux, régna « Nimrod, qui commença d'être puissant sur la terre. Il fut un puissant chasseur devant l'Éternel ; c'est pourquoi l'on dit jusqu'à ce jour : Comme Nimrod, le puissant chasseur devant l'Éternel. Et le commencement de son règne fut Babel, Érekh, Accad et Calnéh, au pays de Sennaar[3]. » Josèphe lui attribuait la construction de la Tour des Langues[4]. Les interprètes chrétiens l'identifiaient avec Bêlos[5]. La légende musulmane prétend qu'il jeta Abraham

Oppert, *Études assyriennes*, p. 91-132, et Fr. Lenormant, *Essai d'interprétation*, p. 351-352 ; Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 121-127. — 1. Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. I, p. 168-182, 200-216. — 2. Bérose, *Fragm.*, dans Müller, *H. Gr. Fragm.*, t. II. — 3. *Genèse*, X, 8, 10. — 4. *Ant. Jud.*, 1, 4, § 2. — 5. Moïse de Khoren, *Trad. ital.*, p. 23, l. I, ch. VII.

le Juif dans une fournaise ardente et qu'il essaya de monter au ciel sur un aigle[1]. Aujourd'hui encore, au pays de sa gloire, l'imagination populaire attache son nom à toutes les ruines importantes de la haute et de la basse Chaldée[2]. Cependant les monuments sont jusqu'à présent muets sur son compte : ses successeurs sont inconnus; la Bible ne dit pas combien de temps lui survécut son empire, ni même si son empire lui survécut.

Presque tous les traits que la tradition hébraïque attribue à Nemrod, la chaldéenne les reportait sur Istoubar[3], roi de Shourippak. Comme Nimrod il régnait à Ourouk, comme Nimrod il parcourait la terre, comme Nimrod il fut grand chasseur devant l'Éternel. Un monstre marin, nommé Boul, ravageait le pays et forçait les habitants à lui livrer des jeunes filles qu'il dévorait. « Istoubar dit à son veneur Saïd : Va, mon veneur, avec la femme Hakoïtou et la femme Oupasamrou, et quand le monstre paraîtra, sortant de son empire, que chaque femme dépose son vêtement : ainsi leur beauté sera en vue, et lui, le monstre, se précipitera vers elles. Alors, toi, immole-le se livrant ainsi. » Au bout de trois jours, Saïd rentra triomphant dans la ville d'Ourouk. Saïd n'était pourtant que le moindre parmi les serviteurs du héros : l'ami et le confident des grandes entreprises était un monstre à buste d'homme, à croupe de taureau, Eabani. Attaqués par Khoumbaba, roi d'Elam, Istoubar et Eabani tuent l'agresseur et pillent son palais. Cependant la déesse Ishtar, émerveillée de leurs exploits, tombe amoureuse d'Istoubar. « Avec complaisance la reine Ishtar tourna ses yeux vers Istoubar, et elle lui parla ainsi : « Obéis-moi, Istoubar, « et sois mon mari ; je serai ta compagne et tu seras mon « compagnon ; tu seras mon mari et je serai ta femme... « Alors te seront soumis rois, seigneurs et princes ; ils t'ap- « porteront les tributs des montagnes et des plaines, ils te « donneront des présents d'hommage ... Tu n'auras pas de « rival. » L'amour de la déesse était meurtrier pour qui s'y livrait, et ses amants en avaient fait la triste épreuve :

1. Le Coran, sourate 29, v. 23 ; Yakout, *Lexic. geog.*, s. v. *Niffer*. — 2. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 154. — 3. Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1872, p. 92 sqq.

Istoubar refuse l'honneur périlleux qu'elle lui propose. Offensée dans son orgueil, elle envoie contre lui un taureau ailé, prototype des taureaux qui ornèrent plus tard les palais des monarques assyriens. « Eabani vainquit sa force, car Eabani perça son corps : il saisit le taureau céleste par la tête et lui enfonça son arme dans la nuque [1]. »

Cependant la vieillesse arrive et la maladie : Eabani meurt et Istoubar, qui n'a jamais rien craint, commence « à craindre la mort, ce dernier ennemi de l'homme ». Il se décide à consulter son ancêtre Xisouthros, pour apprendre de lui un remède à ses maux et le secret de l'immortalité Un songe lui révèle la route qu'il doit suivre. Après avoir parcouru le pays de Mas, dont l'entrée est gardée par les hommes-scorpions qui veillent sur le Lever et sur le Coucher du Soleil, il arrive au bord de la mer, construit un vaisseau et s'embarque avec le magicien Ourbil [2]. Une traversée d'un mois et demi les conduit dans un pays situé au milieu des marais, où demeure le vieux roi divinisé : ils l'aperçoivent à distance, endormi auprès de sa femme, mais ne peuvent franchir le cours d'eau qui les sépare du paradis. Xisouthros s'éveille à leur voix, leur raconte comment sa piété l'a sauvé du déluge [3] et enseigne à Istoubar les cérémonies expiatoires qui lui assureront une vie perpétuelle parmi les dieux. Tels étaient les récits merveilleux que les poètes chaldéens avaient placés au commencement de leur histoire [4].

Autant qu'il est permis d'en juger à pareille distance,

1. Oppert lit Belbirout le nom d'Eabani et se demande si le taureau vaincu par le héros n'aurait pas été une statue animée (dans Ledrain, *Histoire d'Israël*, t. II, p. 462-463). — 2. Ourkhamsi d'après Smith, Ouriel d'après Oppert. — 3. Ici se place le récit du déluge analysé plus haut, p. 147-149. — 4. Fr. Lenormant, *les Premières Civilisations*, t. II, p. 146; Schrader, *Die Höllenfahrt der Istar*, 1874, p. 57-68; G. Smith, *Assyrian Discoveries*, p. 165-222. Les débris du poème où était racontée la légende d'Istoubar ont été publiés par P. Haupt, *Das Babylonische Nimrodepos*, in-4°, I Abtheilung, 1884, et traduits en grande partie par Oppert, *Fragments relatifs à la mythologie assyrienne*, dans Ledrain, *Histoire d'Israël*, t. II, p. 459-469. Les représentations relatives aux différents épisodes ont été recueillies par J. Ménant, *Recherches sur la glyptique orientale*. Ire partie; *Cylindres de la Chaldée*, p. 43-44, 63 sqq., 77-81, 84-102, etc.

Ourou est, parmi les villes chaldéennes, celle dont l'influence se fit le plus tôt sentir par tout le pays. Située sur la rive droite de l'Euphrate, non loin de l'ancienne embouchure, elle était le grand entrepôt du commerce maritime de ces premiers temps : ses vaisseaux allaient au loin, sur le golfe Persique et jusque dans la mer des Indes[1]. Elle s'élevait au milieu d'une plaine basse, coupée çà et là de collines sablonneuses. Au centre se dressait un temple à trois étages, construit en briques revêtues de bitume et consacré au dieu local, Sin ; tout autour de la ville règne une ceinture de tombeaux, que les voyageurs ont largement exploités au profit de la science [2]. Au sud, et plus rapprochés encore de la mer, florissaient Eridou, la ville du dieu Ea [3], et Bab-salimêti, le port méridional de la Chaldée [4]; au nord, Ourouk [5], Larsam [6] et Sirtella [7]. Ces villes, resserrées dans un espace étroit, formaient l'une des deux grandes divisions du pays, celle qui portait dans le protocole des rois le nom de pays de Shoumir[8]. Un peu plus vers le nord, à l'endroit où le Tigre et l'Euphrate ne sont plus séparés que par une sorte d'isthme assez étroit, un autre groupe de villes était situé dans le pays d'Accad. C'était Nippour, sur la droite du Shatt-en-Nil[9], presque à mi-chemin entre Babylone et Ourouk ; Barsip, la seconde Babylone, où la tradition prétendait reconnaître l'emplacement de la tour de Babel [10], et

1. H. Rawlinson dans le *Journal of the Geographical Society*, t. XXVII, p. 185. — 2. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 15-16 ; Finzi, *Ricerche*, p. 174-177. La ville porte aujourd'hui le nom de Mughaïr, la *Bituminée*. — 3. La Rata de Ptolémée ; cf. Oppert, *Expédition de Mésopotamie*, t. I, 3e partie, p. 77. Aujourd'hui Abou-Shahréin (cf. Taylor, *Notes on Abou-Shahrein and Tel-el-Lahm* dans le *Journal of the R. Asiatic Society*, t. XV, p. 412). — 4. Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 228-229. — 5. Dans la langue primitive, Ounou, Ounoug. L'Erekh ou Orekh de la Bible (*Genèse*, XIV, 1), l'Orchoé des anciens (Strabon, XVI, 1 ; Ptolémée, V, 20), aujourd'hui Warkah. — 6. Dans la langue primitive, Babbar-Ounou ; cf. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 223-224. Aujourd'hui Senkéréh. — 7. Aujourd'hui Tell-Loh. La lecture est incertaine (Hommel, *Die Semitischen Völker*, t. I, p. 212-223) ; j'ai adopté la version de M. Oppert (*Journal asiatique*, 1882, t. XIX, p. 79). — 8. Sur la position des deux pays de Shoumir et d'Accad, cf. Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 197 sqq.; Hommel, *Die Semitischen Völker*, p. 246-266. — 9. La Nopher du Talmud, aujourd'hui Niffer. — 10. Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 216-217.

surtout Babylone. Babylone consistait en deux villes, situées chacune sur une rive de l'Euphrate, Ka-dimirra, la porte de Dieu, et Dintirra, le site de l'arbre de vie[1]. Kouti à l'est[2], puis la ville double de Sippar et d'Agadê[3], complétaient cet ensemble, qui prenait souvent le nom de Kardouniash[4]. Chacune de ces villes paraît avoir eu ses rois particuliers et ses dynasties locales, qui, tantôt étaient vassales des rois voisins, tantôt les rangeaient sous leur domination.

Les rois d'Ourou portaient le titre de patêshi, rois-prêtres, et avaient un rôle religieux au moins autant que politique. Le plus ancien d'entre eux dont nous ayons conservé le souvenir, Ourbagous[5], paraît avoir vécu à peu près dans le même temps que les rois de la Ve dynastie égyptienne[6]. Sa domination s'étendait sur le pays d'Accad et de Shoumir, et les débris de ses constructions sont visibles encore à Larsam, à Ourouk, à Nippour, à Sippar, aussi bien que dans la capitale elle-même. Tout ce qui nous reste de lui porte le caractère d'une antiquité incontestable. Non seulement les briques estampées à son nom sont enfouies plus profondément que celles des autres princes chaldéens, mais le style même des édifices où on les trouve employées est rude et primitif. Ce sont des temples de proportions gigantesques, dont les quatre angles étaient orientés soigneusement sur les quatre points cardinaux du ciel. Les débris du plus grand d'entre eux, celui d'Ourouk, forment un monticule d'en-

1. Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 212-216. — 2. Aujourd'hui Tell-Ibrahim. — 3. Fr. Lenormant, *les Premières Civilisations*, t. II, p. 105; Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 209-212. — 4. Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 209-212. L'ensemble formé par Sippar et Agadê porte dans la Bible le nom de Sépharvaïm, les deux Sippar. — 5. La lecture Ouroukh, Ouriyak, avait été proposée par MM. Rawlinson et Hincks, par analogie avec l'Ariokh de la *Genèse*, XIV, 1; la lecture Ourkhammou, par M. Oppert, en souvenir du roi Orchamus de la légende classique (Ovide, *Métam.*, IV, 212). M. Hommel a récemment indiqué la lecture Ourbaou (*Die Semitischen Völker*, t. I, p. 380). — 6. Th. Pinches, *Some recent Discoveries bearing on the Ancient History and Chronology of Babylonia*, dans les *Proceedings of the Society of Biblical Archæology*, 1882, p. 8 et 12. Nabounahid, roi de Babylone, déclare, vers 550, que Naramsin régnait trois mille deux cents ans avant lui, ce qui donne la date de 3750 avant J.-C. pour le règne de Naramsin (Oppert, dans le *Journal asiatique*, 1883, t. I, p. 89).

viron soixante-dix mètres de côté et trente-cinq mètres de haut; près de trente millions de briques ont dû entrer dans la maçonnerie[1]. Les autres monuments d'Ourbagous, bien que de moindre étendue, présentent encore des dimensions considérables. Leur nombre et leur grandeur suffisent, en l'absence de tout autre document, à nous donner une idée de la civilisation du peuple et de la puissance du prince qui les a élevés. C'est à la conquête seule que le roi d'Ourou pouvait demander le nombre d'ouvriers nécessaires à ses œuvres sans épuiser son empire[2].

Les grands travaux entrepris par Ourbagous furent continués sous Doungi et Ilgi, ses successeurs; on ne connaît guère de ces princes et des patêshi de Sirtella et d'Eridou, leurs vassaux, que des noms sans histoire. Deux d'entre eux pourtant, Ourbagous et son fils Goudea, princes de Sirtella[3], avaient construit des palais et des temples, dont les dépouilles ornent aujourd'hui les galeries du Louvre. Le roi est assis, tenant sur ses genoux le plan des édifices qu'il avait élevés. Ses statues, qui malheureusement sont toutes plus ou moins mutilées, n'ont pas l'élégance et la finesse des statues égyptiennes antérieures ou contemporaines; mais elles sont modelées avec une vigueur et une franchise remarquables. Les têtes qu'on a retrouvées avec elles, et qui malheureusement ne leur appartiennent pas, sont bien étudiées et ont une belle expression[4]. Il semble que cette première réunion du pays entier entre les mains d'un seul prince fut de courte durée : Ourou perdit sa puissance et fut remplacée dans l'hégémonie de la Chaldée par d'autres cités moins célèbres. Le nom de divers souverains nous a été révélé par les frag-

1. Loftus, *Chaldæa and Susiana*, p. 167 sqq.; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 156. — 2. Oppert, *Histoire*, p. 46 sqq.; G. Rawlinson, *The five great Monarchies,* t. I, p. 156. — 3. Il n'est pas probable que cet Ourbagous soit identique à Ourbagous père de Doungi (Hommel, *Die Semitischen Völker*, t. I, p. 485-486). — 4. Le palais de Goudea a été découvert à Tell-Loh par M. de Sarzec. Les monuments qui en proviennent ont été achetés pour le Louvre par M. Heuzey, en 1882. Cf. Oppert, dans le *Journal asiatique*, 1882, t. XIX, p. 79-80, et dans les *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1883, p. 75-85 ; Heuzey, *les Fouilles de Chaldée*, dans la *Revue archéologique*, novembre 1881 ; Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art*, t. II, p. 586 sqq.

ments d'une liste royale que dressèrent plus tard les savants babyloniens[1] : quelques monuments confirment d'une manière générale l'exactitude de cette liste, mais ils sont trop peu nombreux pour nous permettre de rétablir l'histoire de façon suivie. Un fait ressort cependant de tous les documents : le travail de fusion entre les deux races maîtresses de la Chaldée, qui était déjà bien avancé sous Ourbagous et sous les princes de sa dynastie, s'acheva sous les dynasties suivantes. La langue antique disparut complètement de l'usage courant, et ne subsista plus que dans les collèges de prêtres, comme langue sacrée, nécessaire à l'intelligence des vieux livres et des rituels.

Un prince du Nord, Shargina Ier, roi d'Agadê, eut l'honneur d'assurer d'une manière définitive la prédominence de l'élément sémitique[2]. Ses aventures donnèrent naissance à des légendes populaires, que l'histoire officielle recueillit longtemps après. La statue qui lui fut élevée par la suite dans la ville d'Agadê portait sur la base l'inscription suivante : « Shargina, le roi puissant, le roi d'Agadê, c'est moi. Ma mère me conçut sans connaître mon père, tandis que le frère de mon père opprimait le pays. Elle me conçut dans la ville d'Azoupirânou, qui est située sur les bords de l'Euphrate. Ma mère me conçut, elle me mit secrètement au monde, elle me déposa dans une corbeille de joncs, qu'elle enduisit de bitume, et me lança ainsi au fleuve, dont l'eau ne put pénétrer jusqu'à moi. La rivière m'emmena jusque vers Akki, le tireur d'eau. Akki, l'ouvrier tireur d'eau, dans la bonté de son cœur, me recueillit; Akki, l'ouvrier tireur d'eau, m'éleva comme son propre fils; Akki, l'ouvrier tireur d'eau, m'établit comme ouvrier; dans ma profession d'ouvrier, Ishtar me fit prospérer, et, au bout de ..... années, je m'emparai du pouvoir royal. » C'est l'histoire populaire des fondateurs de religion ou d'empire : l'histoire de Moïse jeté sur les eaux et recueilli par la fille

1. G. Pinches, *Notes on a new List of Early Babylonian Kings*, dans les *Proceedings of the Society of Biblical Archæology*, 1881, p. 37-46. — 2. Shargina est placé d'ordinaire après les rois de la dynastie élamite. Le cylindre de Nabounahid, découvert et publié par Th. Pinches (cf. p. 155, note 2), nous oblige à reporter son règne jusque vers l'an 3800.

de Pharaon, l'histoire de Kyros et de Romulus exposés et nourris par un berger jusqu'à l'adolescence[1].

Shargina Ier fut un conquérant : il soumit tous les petits royaumes chaldéens, à l'exception de ceux de Larsam et d'Apirak, descendit au golfe Persique, puis, se tournant contre les Élamites, les vainquit à plusieurs reprises et les contraignit au tribut. Les peuplades du nord, les Goutim, qui occupaient tout le pays entre le Tigre et les monts Gordyæens, furent réduites, et Shargina pénétra jusque dans la Syrie. Chypre elle-même ne put échapper à ses armes : il y éleva sa statue, sur le rivage opposé au continent[2]. Au retour de ces expéditions, il rebâtit le temple d'Agadê et la pyramide Oulbar, consacrée à la déesse Anounit. Son règne marque au dehors l'apogée de la puissance chaldéenne, au dedans le commencement de la prépondérance des races sémitiques sur toute la Chaldée. Il rassembla à Ourouk une bibliothèque qui valut à cette ville le nom de *Ville des Livres*. Pour la remplir, il rechercha tous les vieux livres qui renfermaient les traditions du sacerdoce chaldéen et fit composer des livres nouveaux en langue sémitique. Un des grands ouvrages résumait les règles d'augures et les observations des astronomes antérieurs; un autre donnait les règles de grammaire des deux langues sémitique et non sémitique. Pour les traités de magie et de législation, qui avaient été rédigés primitivement dans le vieil idiome, Shargina commanda de les traduire et de les commenter. Coordonnés et transcrits à grand'peine sur des tablettes de terre cuite, ils subsistaient encore plus de quinze siècles après; le roi d'Assyrie Ashshourbanipal en fit prendre des copies, dont les débris ramassés dans les ruines de Ninive sont une des richesses du Musée Britannique[3].

Sur la fin de ses jours, Shargina reprit la campagne et pénétra, dit-on, dans la péninsule du Sinaï (Magan). Rappelé

1. Fox Talbot, *A Fragment of ancient Assyrian Mythology* (*Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. I, p. 271-280); Fr. Lenormant, *les Premières Civilisations*, t. II, p. 104-110. — 2. Sayce, *The Ancient Empires*, p. 370. — 3. Fr. Lenormant, *Études Accadiennes*, 1re partie, 3e fasc., p. 79, et *les Premières Civilisations*, t. II, p. 105-106; J. Ménant, *la Bibliothèque du palais de Ninive*, in-18, Paris, 1880.

par des révoltes, il renversa Kastoubila, roi de Karalla, et termina, au milieu d'une paix glorieusement achetée, son long règne de cinquante-quatre ans. Il eut pour successeur son fils Naramsin, comme lui guerrier et constructeur. Naramsin combattit en Chaldée, en Syrie, et poussa jusqu'au Sinaï; mais son royaume ne lui survécut pas longtemps. Tandis que les tribus non sémitiques, établies entre le Tigre et l'Euphrate, étaient peu à peu absorbées par les Sémites, celles qui habitaient à l'orient du Tigre avaient conservé leur indépendance et fondé un puissant empire. L'Élam[1] commence aux bords du fleuve par une riche plaine d'alluvions, aussi fertile que la Chaldée elle-même. Le froment et l'orge y rendaient cent et parfois deux cents pour un[2]; le palmier et le dattier y croissaient abondamment, surtout dans le voisinage des villes; d'autres espèces d'arbres, l'acacia, le peuplier, le saule, étaient répandues à la surface du pays[3]. Bientôt cependant le sol s'élève gradin à gradin vers le plateau de Médie; le climat devient de plus en plus froid, la terre de moins en moins productive. Des montagnes coulent nombre de rivières, dont les plus importantes, l'Ouknou (Khoaspès), le Pasitigris, l'Oulaï (Eulæos), sont, dans leur partie inférieure, aussi larges qne le Tigre et l'Euphrate. Au confluent des deux bras du Khoaspès, sur la lisière de la grande plaine et à huit ou dix lieues des montagnes, les rois d'Elam avaient bâti Suse[4], leur capitale. La forteresse et le palais s'étageaient sur les penchants d'un monticule qui dominait au loin la plaine : à ses pieds, et dans la direction de l'Orient, s'étendait la ville, construite de briques séchées au soleil[5]. Plus haut sur le fleuve, on rencontrait Madaktou, la Badaca des auteurs classiques; puis, c'étaient de grandes cités murées, Naditou, Khamanou, qui

1. Le nom Ilamtou, Elam, est sémitique et signifie le Haut pays (Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1882, p. 111-112). Le nom national était Shoushinak, d'où Susiane. — 2. Strabon, l. XV, 3. — 3. Loftus, *Chaldæa and Susiana*, p. 270-346. — 4. Shoushîn ou Shoushoun, dans les textes susiens, Shoushân dans les textes assyriens : Oppert, *les Inscriptions en langue susienne*, dans les *Mémoires du Congrès des orientalistes de Paris*, t. II, p. 179; *Études Sumériennes*, p. 83) — 5. Oppert, *les Inscriptions*, p. 347.

portent, pour la plupart, le titre de villes royales[1]. La Susiane était en effet une sorte d'empire féodal, divisé en petits États, les Habardip[2], les Houssi[3], les Nimê, indépendants l'un de l'autre, mais souvent réunis sous l'autorité d'un même prince, qui résidait de préférence à Suse. Elle était le siège d'une civilisation florissante, antérieure peut-être à celle de la Chaldée. Le peu que nous savons de sa religion par les monuments d'époque postérieure nous transporte dans un monde nouveau, plein de noms et de formes étranges. Au sommet de la hiérarchie divine trônaient, ce semble, un dieu et une déesse suprêmes, nommés à Suse Shoushinka et Nakhounté : la statue de Nakhounté, inaccessible aux profanes, était cachée dans le bois sacré de Suse, dont Ashshourbanipal la tira au septième siècle avant notre ère. Viennent ensuite six dieux de premier ordre, répartis en deux triades et dont le plus connu, Oumman, est peut-être le Memnon des Grecs[4]. Pour le reste, la civilisation susienne paraît avoir présenté les plus grandes analogies avec la civilisation chaldéenne; Elamites et Chaldéens avaient à peu près les mêmes mœurs, les mêmes usages militaires, les mêmes aptitudes industrielles et commerciales.

Entre l'an 2300 et l'an 2280 avant notre ère, un roi de Suse, Koudour-Nakhounté, descendit dans les plaines de l'Euphrate, prit les villes depuis Ourou jusqu'à Babylone, enleva les images des dieux chaldéens[5] et les déposa, comme autant de trophées, dans les temples de sa capitale. Il se retira après avoir imposé le tribut au pays entier, et ses successeurs fondèrent une dynastie nouvelle que Bérose appelle Mède et qu'on a prise à tort pour une dynastie arienne[6].

1. Finzi, *Ricerche per lo studio dell' antichità assira*, p. 293-304. — 2. Les Amardi de Strabon (Oppert, *les Inscriptions*, p. 179, 183). — 3. Les Ouxii des géographes grecs, le Khouzistan des modernes (Oppert, *op. laud.*, p. 183). — 4. Lenormant, *la Magie*, p. 137-323. — 5. La date nous est donnée par une inscription d'Ashshourbanipal (G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 251), où ce roi raconte qu'il s'apporta de Suse à Babylone une statue de la déesse Nana, enlevée 1635 ans plus tôt par Koudour-Nakhounté. — 6. Voir à ce sujet Oppert, *Histoire*, p. 9-10; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 159-161.

L'invasion cananéenne et les Pasteurs en Égypte.

La conquête de la Chaldée avait été précédée de plusieurs émigrations volontaires ou forcées. L'une d'elles sortit vers Ashshour et s'arrêta dans le bassin du Tigre moyen[1]; l'autre poussa jusqu'en Syrie. Je ne sais si l'on doit voir là des événements contemporains ou des irruptions successives; en tout cas, elles me paraissent provenir d'une seule et même cause, l'apparition dans l'Asie occidentale de peuples nouveaux. Les historiens qui recueillirent plus tard le vague écho des traditions asiatiques mettaient l'invasion sur le compte des Scythes : un roi scythe, nommé d'une manière invraisemblable Indathyrsès, aurait couru en vainqueur l'Asie entière et pénétré même en Égypte[2]. La conquête de l'Égypte fut en effet comme le dernier terme d'un mouvement de peuples comparable à celui qui détermina, au quatrième et au cinquième siècle de notre ère, la chute de l'empire romain.

Nous avons déjà montré qu'une grande partie des tribus sémitiques s'était concentrée, dès la plus haute antiquité, sur la rive occidentale et méridionale du golfe Persique[3]. Favorisées par la nature des lieux, elles avaient appris l'art de la navigation, et s'étaient enrichies par le commerce. Leurs caravanes allaient, à travers le désert d'Arabie, jusque vers les côtes de la mer Rouge et de là en Afrique; c'est pour cela sans doute que le nom national d'une des tribus, Pount, Pœni, Puni, fut appliqué par les Égyptiens à l'Arabie et au pays des Somâl[4]. Une première migration avait amené Koush dans le bassin du Nil[5] : une seconde transporta les gens de Pount au nord de l'Égypte. La tradition classique attribuait leur départ à de violents tremblements de terre : il me semble que la descente des Élamites en Chaldée ne dut pas y être étrangère. Ils quittèrent leur patrie et se dirigèrent vers l'Occident, entraînant à leur suite les peuples qu'ils rencontrèrent

1. *Genèse*, X, 11-12. — 2. Strabon, l. XV, c. I, *Indica*, 5-6. — 3. Voir plus haut, p. 157-158. — 4. Mariette, *Sur une découverte récemment faite à Karnak*, dans les *Comptes rendus*, 1874, p. 247-249, et *les Listes géographiques des pylones de Karnak*, p. 60-66. Dès la quatrième dynastie, il est fait mention d'Hathor, dame de Pount. — 5. Voir plus haut, p. 105.

sur la route. Selon une version, ils auraient longé le cours de l'Euphrate, se seraient reposés aux environs de Babylone, au bord du grand lac d'Assyrie, se seraient introduits en Syrie par la voie du Nord[1]. D'après les historiens arabes, ils traversèrent la gorge de la péninsule Arabique, de l'embouchure de l'Euphrate à la vallée du Jourdain[2]. A leur arrivée, ils culbutèrent sans peine les nations à demi barbares, Réphaïm, Néfilim, Zomzommim, que la tradition leur oppose, et prirent possession du pays tout entier, depuis la rivière d'Euphrate jusqu'à l'isthme de Suez. Leur marche en avant ne s'arrêta pas là : plusieurs de leurs tribus, attirées sans doute par le renom de richesse de l'Égypte, franchirent le désert qui marque la limite entre l'Afrique et l'Asie et se jetèrent sur la vallée du Nil[3].

Les circonstances étaient particulièrement favorables à une invasion. Comme à toutes les époques troublées de son histoire, l'Égypte était alors partagée en petites principautés toujours en lutte l'une contre l'autre, toujours en révolte contre le souverain légitime. La quatorzième dynastie, reléguée à Xoïs, au centre du Delta, achevait de s'éteindre au milieu du désordre et des guerres civiles : elle ne soutint pas le choc et fut rapidement renversée par les conquérants. « Il nous vint un roi nommé Timæos. Sous ce roi donc, je ne sais pourquoi, Dieu souffla contre nous un vent défavorable; et, contre toute vraisemblance, des parties de l'Orient, des gens de race ignoble, venant à l'improviste,

1. Justin, l. XVIII, c. III, § 2. Le lac d'Assyrie peut être soit le Bahr-i-Nedjif, soit le lac de Bambyce (Gutschmid, *Beitræge zur Geschichte des alten Orients*, I, 1858, p. 26). L'identification avec le lac de Mérom (Hitzig, *Urgeschichte und Mythologie der Philistæer*, p. 181-183) est impossible à soutenir. — 2. Caussin de Perceval, *Histoire des Arabes*, t. I, p. 38 sqq. Sur le manque d'authenticité des traditions recueillies par les historiens arabes, cf. Th. Nöldeke, *Ueber die Amalekiter*, p. 34 sqq. — 3. L'origine phénicienne des rois Pasteurs et de leur peuple est attestée par Manéthon, édit. Unger, p. 140 sqq., et par d'autres chronographes. Cf. le passage de Conon, dans les Mythographes grecs de Westermann, p. 141 : οἱ δὲ Φοίνικες τότε μέγα τε, ὡς λόγος, ἴσχυον, καὶ πολλὴν τῆς Ἀσίας καταστρεφόμενοι, τὸ βασίλειον ἐν Θήβαις ταῖς Αἰγυπτίαις ἔχον. Cette théorie de l'origine des Hyksos a été adoptée par Lepsius, *Nubische Grammatik*, Einleitung, CVIII sqq., et par Hommel, *Die Semitischen Völker*, t. I, p. 125 sqq.

envahirent le pays et le subjuguèrent aisément et sans combat[1]. » Ce fut comme une nuée de sauterelles qui s'abattit sur l'Egypte. Villes et temples, tout fut ruiné, pillé, brûlé Une partie de la population mâle fut massacrée; le reste, avec femmes et enfants, réduit en esclavage. Memphis soumise et le Delta conquis en son entier, les barbares élurent roi un de leurs chefs nommé Shalati (Salatis, Saïtès)[2]. Shalati établit parmi eux un commencement de gouvernement régulier : il choisit Memphis pour capitale et frappa d'un impôt ses sujets égyptiens.

Deux périls le menaçaient. Au sud, les princes thébains, prenant en main la direction des affaires après la chute des Xoïtes, avaient refusé de lui prêter le serment de fidélité et organisaient la résistance. Au nord, il devait contenir la convoitise des tribus cananéennes qui étaient demeurées en Syrie et l'ambition des conquérants élamites de la Chaldée[3]. Shalati vit aussitôt ce qu'il avait à faire. Les Égyptiens, divisés et abattus par leurs revers, n'étaient guère à craindre pour le moment : il se contenta d'établir, aux points stratégiques de la vallée, des postes fortifiés, dont la possession lui assurait l'obéissance des nomes environnants, et reporta le gros de ses forces sur la frontière de l'isthme. Les immigrations pacifiques, si fréquentes au temps de la douzième dynastie, avaient déjà introduit dans le Delta oriental des populations asiatiques. Il fonda au milieu d'elles, et sur les ruines d'une ancienne ville, Hâouârou (Avaris), dont la légende se rattachait au mythe d'Osiris et de Typhon, un vaste camp retranché, capable de recevoir deux cent quarante mille soldats. Il s'y rendait chaque année en été pour assister aux exercices militaires, payer la solde et faire les distributions de vivres. Cette garnison permanente mit le nouveau royaume à l'abri des invasions et devint pour les successeurs de Shalati une pépinière inépuisable d'excellents soldats, avec lesquels ils achevèrent la conquête de l'Égypte. Il fallut

1. Manéthon, édit. Unger, p 140. — 2. On a cru retrouver le nom de Shalati dans le cartouche brisé du sphinx de Tell-Mokhdam : mais la lecture est restée douteuse (Ebers, *Ægypten und die Bücher Moses*, p. 202; Ed. Meyer, *Set-Typhon*, p. 56; Lauth, *Manetho*, p. 249). — 3. Manéthon les appelait improprement Assyriens.

plus de deux cents ans pour abattre les princes de Thèbes : cinq rois, Bnôn, Apachnas, Apopi I[er], Iannas et Assès, usèrent leur vie « à faire une guerre perpétuelle, désirant arracher jusqu'à la racine de l'Égypte[1] ». Enfin Assès renversa la quinzième dynastie et demeura seul maître de l'Égypte entière.

Les Égyptiens donnaient aux tribus nomades de la Syrie le nom de Shous, Shasou, *pillards, voleurs*, qui convenait, alors comme aujourd'hui, aux Bédouins du désert. Ils l'appliquèrent à leurs vainqueurs asiatiques : le roi des Cananéens fut dans leur bouche le roi des Shasou, Hiq-shasou, dont les Grecs ont fait Hykoussôs, Hyksôs[2]. Quant au peuple, on l'appela d'une manière générale Mentiou, les pasteurs, ou Sitiou, les archers. Le souvenir de leurs cruautés resta longtemps vivant dans la mémoire des Égyptiens et exaltait encore, à vingt siècles de distance, le ressentiment de l'historien Manéthon. La haine populaire les chargea d'épithètes ignominieuses et les qualifia de maudits, de pestiférés, de lépreux[3]. Pourtant ils se laissèrent apprivoiser assez rapidement. S'ils avaient un rang supérieur dans l'ordre militaire et politique, ils se savaient inférieurs à leurs sujets en culture morale et intellectuelle. Leurs rois sentirent bientôt qu'il y avait plus de profit à exploiter le pays qu'à le piller, et, comme aucun des envahisseurs n'aurait pu se reconnaître au milieu des complications du fisc, ils employèrent des scribes égyptiens au service du Trésor et de l'administration. Une fois admis à l'école de l'Égypte, les barbares entrèrent rapidement dans la vie civilisée. La cour des Pharaons reparut autour des rois Pasteurs, avec toute sa pompe et tout son cortège de fonctionnaires grands et petits ; le protocole royal des Khéops et des Amenemhat fut adapté aux noms étrangers d'Iannès et d'Apopi. La religion égyptienne, sans être adoptée officiellement, fut tolérée, et la

1. Manéthon, édition Unger, p. 141. Devéria a cru retrouver leurs noms dans un fragment du papyrus royal de Turin (*Lettre à M. Auguste Mariette sur quelques monuments relatifs aux Hyq-S'ôs*, dans la *Revue archéologique*. 1861, t. III, p. 253-256 ; cf. Lauth, *Ægyptische Chronologie*, p. 136 sqq.). — 2. Manéthon, *ibid.*, p. 142. Hyksôs répond au singulier Hiq-shasou, le roi des Shasou, Hykoussôs au pluriel Hiqou-shosou, les rois des Shasou. — 3. Chabas, *Mél. égyptologiques*, 1[re] série, p. 28-41.

religion des Cananéens subit quelques modifications, pour ne pas blesser outre mesure la susceptibilité des adorateurs d'Osiris. Soutkhou, le guerrier, le dieu national des conquérants, fut identifié avec le Sit égyptien. Tanis, élevée au rang de capitale, rouvrit ses temples et augmenta le nombre de ses palais. On a retrouvé dans ses ruines des sphinx et des statues, qui nous montrent ce qu'était la sculpture au temps des Pasteurs. « Les yeux sont petits, le nez est vigoureux et arqué en même temps que plat, les joues sont grosses en même temps qu'osseuses, le menton est saillant et la bouche se fait remarquer par la manière dont elle s'abaisse aux extrémités. L'ensemble du visage se ressent de la rudesse des traits qui le composent, et la crinière touffue qui encadre la tête, dans laquelle celle-ci semble s'enfoncer, donne au monument un aspect plus remarquable encore[1]. » Cette civilisation nouvelle, moitié égyptienne, moitié sémitique, se développa sous cette seconde dynastie des rois Pasteurs, que les historiographes nationaux se résignèrent à adopter et à considérer comme la seizième de leurs dynasties nationales[2].

Si, du temps des Pharaons, les peuples de Syrie étaient accourus en foule sur cette terre d'Egypte, qui les traitait en sujets, peut-être en esclaves, l'attrait qu'ils éprouvaient pour elle dut être plus considérable du temps des rois Pasteurs. Les nouveaux venus trouvaient établis sur les bords du Nil des hommes de même race qu'eux, tournés en Égyptiens, il est vrai, mais non pas au point d'avoir perdu tout souvenir de leur langue et de leur origine. Ils furent accueillis avec d'autant plus d'empressement que les conquérants

1. A. Mariette, *Lettre à M. le vicomte de Rougé, sur les fouilles de Tanis*, p. 9. M. Fr. Lenormant a découvert à Rome les fragments d'une statue égyptienne, qui lui a paru se rattacher au même type (*Frammento di statua di uno dei re pastori di Egitto*, extrait du *Bolletino della Commissione Comunale di Roma*, 1877). — 2. A cette époque appartient probablement l'Apopi Aousirrî dont le nom se lit sur deux tablettes en bois du Musée de Berlin (Eisenlohr, *An Historical Monument*, dans les *Proceedings of the Society of Biblical Archæology*, 1881, p. 97-98). Ce prince serait le même que l'Aousirrî dans la trente-troisième année duquel fut copié le traité de Mathématiques du Papyrus Rhind (Eisenlohr, *Ein Mathematisches Handbuch*, p. 7, 28)

sentaient le besoin de se fortifier au milieu d'une population hostile. Le palais des rois s'ouvrit plus d'une fois à des conseillers et à des favorites asiatiques ; le camp retranché d'Hâouârou enferma souvent des recrues syriennes ou arabes. Invasions, famines, guerres civiles, tout semblait conspirer à jeter en Égypte, non pas seulement des individus isolés, mais des familles et des nations entières. La Bible raconte qu'une famille d'origine sémite avait quitté Our en Chaldée, sous la conduite du légendaire Tharé, et s'était cantonnée sur la rive gauche du fleuve, près de Kharrân en Mésopotamie. Bientôt après, elle avait franchi l'Euphrate avec Abram ou Abraham, et traversé la Syrie dans toute sa longueur, du nord au sud. Les gens d'Abram, fixés, après mainte aventure, aux alentours de Kiriath-Arba, auraient rayonné de là sur la terre de Canaan. Les uns auraient passé le Jourdain et engendré les tribus de Moab et d'Ammon; les autres se seraient enfoncés dans le désert méridional, où ils se mêlèrent aux Édomites. Le reste aurait pris le nom d'Enfants d'Israël[1], et, après avoir longtemps promené ses tentes à travers les plaines et les montagnes de Canaan, serait descendu en Egypte avec les biens de la tribu.

D'après la légende, le patriarche Jacob avait douze fils. Le plus jeune, Joseph, devint odieux à ses frères à cause de la préférence que son père lui témoignait. Ils le vendirent à une caravane de marchands qui se rendait en Égypte, et persuadèrent à leur père qu'une bête fauve avait dévoré son enfant bien-aimé. Mais l'Éternel était avec Joseph et le faisait prospérer. Vendu à l'un des grands officiers de la couronne, nommé Pétéphrî, il devint bientôt l'intendant du maître et le premier ministre de Pharaon. Une année que ses frères, poussés par la famine, étaient venus acheter du blé en Égypte, il se découvrit à eux et les amena devant le roi. Alors Pharaon dit à Joseph : « Dis à tes frères : Faites ceci : chargez vos bêtes et partez pour vous en retourner au pays de Canaan ; prenez votre père et vos familles et revenez vers moi ; je vous donnerai du meilleur du pays d'Égypte,

1. Israël, *celui qui lutte contre Dieu.* C'est le surnom que Jacob prit, selon la légende après sa lutte avec Dieu (*Genèse*, XXXII, 24-32).

et vous mangerez la graisse de la terre[1]. » Israël partit donc avec tout ce qui lui appartenait, « et les enfants d'Israël mirent Jacob, leur père, et leurs petits enfants et leurs femmes, sur les chariots que Pharaon avait envoyés pour les porter. Ils amenèrent aussi leur bétail et leur bien qu'ils avaient acquis au pays de Canaan, et Jacob et toute sa famille avec lui vinrent en Egypte[2]. » Ils s'établirent entre la branche sébennytique du Nil et le désert, au pays de Goshen, où ils multiplièrent outre mesure[3]. La tradition place leur descente en Égypte sous un des rois Pasteurs qu'elle nomme Aphobis[4], évidemment l'un des Apopi, peut-être celui-là même qui embellit Tanis et dont M. Mariette a retrouvé les monuments.

Sous la domination des rois étrangers, comme sous la domination des rois indigènes, l'Égypte avait continué d'être administrée féodalement. Les Pasteurs possédaient le Delta avec Memphis, Hâouârou et Tanis, mais, au delà de Memphis, leur autorité directe ne paraît pas s'être étendue plus loin que le Fayoum[5]. La Haute Égypte et la portion de la Nubie qui s'y rattachait étaient, comme au temps de la onzième dynastie, entre les mains de tyrans locaux astreints au tribut annuel. Thèbes, toujours prépondérante depuis Amenemhat Ier, exerçait sur eux une sorte d'hégémonie, qui faisait de ses maîtres les rivaux naturels des souverains du Delta. Plus d'une fois pendant la durée de la seizième dynastie, les Thébains durent essayer de secouer le joug, mais sans aucun succès : ce fut seulement après deux siècles de vasselage qu'une révolte décisive éclata. Apopi régnait alors à Tanis, et le maître de Thèbes, Soqnounrî Tiouâa Ier[6], qui plus tard fut roi (*souton*), n'était encore que prince (*hiq*) des cantons du Sud. Les causes de la rébellion ne nous sont pas connues, et les Égyptiens eux-

1. *Genèse*, XLV, 17-18. — 2. *Ibid.*, XLVI, 5-6. — 3. Sur l'étendue du pays de Goshen, consulter, avec quelques restrictions, l'ouvrage de G. Ebers, *Durch Gosen zum Sinai*. — 4. Jean d'Antioche, fr. 39, dans Müller, *Fragm. H. Gr.*, t. IV. — 5. A. Mariette, *Notice des monuments*, p. 56. Vers la fin de 1883, j'ai trouvé à Damanhour des débris de monuments semblables à ceux qu'on attribue aux Pasteurs. — 6. Sur la lecture de ce nom, voir Maspero, *Études égyptiennes*, t. I, p. 199, note 2.

mêmes paraissent n'avoir pas été beaucoup mieux renseignés que nous à cet égard. L'imagination populaire s'empara plus tard de l'événement et l'accommoda à sa guise, en y mêlant des éléments purement mythiques. On contait couramment, dès la dix-neuvième dynastie[1], que la guerre avait eu pour motif une querelle religieuse. « Voici que le roi Apopi se prit Soutkhou pour maître, et il ne servit plus aucun dieu qui était dans la Terre Sainte, si ce n'est Soutkhou, et il construisit un temple en travail excellent et éternel, à la porte de son palais, et il se leva chaque jour pour sacrifier des victimes quotidiennes à Soutkhou, et les chefs vassaux du souverain étaient là, avec des guirlandes de fleurs, exactement comme on faisait pour le temple de Phrâ-Harmakhis. » Le temple terminé, il songea à imposer le culte de son dieu au prince de Thèbes, mais, au lieu d'employer la force, il eut recours à la ruse. Il fit appeler ses scribes et ils lui donnèrent le conseil que voici. « Qu'un messager aille vers le chef de la ville du Midi pour lui dire : « Le roi Râ-Apopi « t'envoie dire : Qu'on chasse sur l'étang les hippopotames « qui sont dans les canaux du pays, afin qu'ils ne troublent « plus mon sommeil la nuit et le jour. » Il ne saura que répondre ni en bien ni en mal : alors tu lui enverras un autre messager : « Le roi Râ-Apopi te fait dire : Si le chef « du midi ne peut pas répondre à mon message, qu'il ne « serve d'autre dieu que Soutkhou ! Mais s'il y répond et qu'il « fasse ce que je lui dis de faire, alors je ne lui prendrai « rien, et je n'adorerai plus d'autre dieu du pays d'Égypte « qu'Amon-Râ, roi des dieux » et divinité nationale des Thébains. Le message nous paraît bizarre, mais la tradition orientale en met de pareils dans la bouche d'autres rois. C'est ainsi que le Pharaon Nectanébo mandait par ambassadeur à Lycérus, roi de Babylone : « J'ai des cavales en Égypte qui conçoivent au hennissement des chevaux qui sont devers Babylone. » Le Babylonien, pour ne pas demeurer en reste, avait un chat qui allait étrangler les coqs à Memphis et revenait au matin[2]. Les hippopotames du lac

1. Le Papyrus Sallier n° I, qui nous a conservé le début de ce conte, a été écrit vers le milieu ou la fin de la dix-neuvième dynastie. — 2. La vie

de Thèbes, qu'il faut chasser pour que le roi de Tanis puisse dormir, sont proches parents des chevaux dont le hennissement porte jusqu'à Babylone, et du chat qui fait en une nuit le voyage d'Égypte aller et retour. Le conte est malheureusement mutilé : Soqnounrî se tirait sain et sauf de l'épreuve, et Apopi, pris à son propre piège, était contraint de renoncer à Soutkhou pour adopter le culte d'Amon-Râ. Très probablement, il refusait de se soumettre à la loi que lui-même avait faite, et déclarait la guerre à son rival heureux[1].

La guerre, une fois commencée, dura sans interruption pendant plus d'un siècle. Tiouâa Ier se proclama roi et fonda la dix-septième dynastie (diospolitaine). Les chefs égyptiens se prononcèrent pour lui contre l'ennemi national, et unirent leurs troupes aux siennes. Les Pasteurs furent chassés des positions qu'ils occupaient dans la Moyenne Egypte et refoulés sous Memphis. Après une lutte acharnée, un roi, que Manéthon appelle Alisphragmouthosis, délivra Memphis; les barbares, expulsés de la partie occidentale du Delta, furent enfin acculés à leur camp retranché d'Hâouârou. Ils y résistèrent longtemps encore malgré les efforts des Thébains : Soqnounrî III Tiouâqen, Kamos et leurs vassaux vinrent échouer contre la forteresse des Pasteurs. Ahmos Ier, successeur de Kamos, fut plus habile : dans la cinquième année de son règne, il réussit à s'emparer d'Hâouârou. Les débris de l'armée vaincue se retirèrent en Syrie, où les Égyptiens les poursuivirent et les battirent encore une fois, près de Sharouhana[2], en l'an VI d'Ahmos. Après six siècles et plus de domination étrangère, l'Égypte était libre, des cataractes aux abords de la Méditerranée[3].

d'Ésope le Phrygien, traduite par La Fontaine (*Fables* de La Fontaine, édit. Lemerre, t. I, p. 41-45). — 1. G. Maspero, *Études égyptiennes*, t. I, p. 195-216; *les Contes populaires de l'Ancienne Égypte*, p. 185-196. Je n'ai pas tenu compte du roi Noubti, dont parle une inscription de Tanis (Mariette, *la Stèle de l'an* 400), et dont tous les égyptologues font un roi Pasteur : j'ai indiqué ailleurs que je reconnaissais, dans le passage où il est nommé, une allusion au dieu Sit, considéré comme souverain de l'Égypte au temps des dynasties divines (cf. *Revue critique*, 1880, t. I, p. 467). — 2. Probablement la ville de Sharoukhen, dans la tribu de Siméon, *Josué*, XIX, 6. — 3. Pour l'étude de cette époque, voir

La guerre de l'indépendance avait duré plus de cent cinquante ans, elle avait désorganisé entièrement l'Égypte et couvert le sol de ruines : Ahmos dut s'occuper avant tout de mettre l'ordre dans l'administration des affaires. Les petits princes qui l'avaient aidé furent réduits à la condition de gouverneurs héréditaires des nomes ; pour les consoler, on leur laissa les honneurs et le titre de roi, que beaucoup d'entre eux s'étaient arrogés et qu'ils continuèrent de porter jusqu'à leur mort[1]. La Nubie, n'avait jamais cessé de faire partie de l'empire, au moins nominalement; mais ses chefs ne se résignèrent pas à reconnaître du premier coup l'autorité directe de Pharaon. Au retour de sa campagne d'Asie, Ahmos fut appelé au Sud par une révolte des tribus du Khonthonnofri ; elles furent battues à grand perte, et rentrèrent dans le devoir. L'Égypte elle-même n'accepta pas sans regimber le joug d'un seul maître. La rébellion éclata au Sud, et un chef nommé Titi-ânou fit échec pendant quelque temps aux flottes royales[2]. Vaincu et prisonnier, la résistance tomba avec lui : Ahmos put se livrer désormais aux travaux de la paix. Les rois des dynasties précédentes, trop affaiblis ou trop préoccupés, n'avaient pas continué à Thèbes les grandes constructions commencées par leurs ancêtres de la douzième et de la treizième dynastie : il répara le sanctuaire d'Amon et jeta les fondations de plusieurs autres édifices religieux moins importants[3].

Lepsius, *Chronologie;* Brugsch, *A History of Egypt under the Pharaohs*, t. I, p. 198 sqq.; Maspero, *Revue critique*, 1870, p. 116, et *Une Enquête judiciaire à Thèbes*, p. 71-81; Erman, *Zur Chronologie der Hyksos*, dans la *Zeitschrift*, 1880; L. Stern, *Die Hyksos*, dans la *Deutsche Revue*, VII. M. Chabas a réuni dans un ouvrage spécial à peu près tout ce qu'on sait des Pasteurs, *les Pasteurs en Égypte*, Amsterdam, 1868, in-4°. — 1. Birch, *le Papyrus Abbott*, p. 175 *b*. Les plus illustres de ces princes, ceux qui régnaient à Nekhab, n'ont pas pris le cartouche; leurs tombeaux sont comparables pour la finesse du dessin aux meilleurs tombeaux de Béni-Hassan. Les autres sont connus par de petits monuments ou par les listes conservées dans les tombeaux des domestiques de la nécropole thébaine (Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 2). — 2. Lepsius, *Auswahl*, t. XIV, et *Denkm.*, III, 37, l. 17-22 de l'inscription d'Ahmos-si Abina. — 3. E. de Rougé, *Étude sur les monuments du massif de Karnak*, dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne*, t. I.

Memphis, disputée longtemps entre les Égyptiens et les Pasteurs, avait souffert et ses temples étaient en ruines : l'an XXII, il rouvrit en grande pompe les carrières antiques de Tourah et commença la restauration du temple de Phtah[1]. Naturellement les prisonniers de guerre pasteurs et nubiens furent condamnés aux travaux : de manœuvres qu'ils étaient sous Apopi, les Égyptiens passèrent contremaîtres, tandis que les Asiatiques se remettaient à tirer la pierre et à mouler la brique comme avant l'invasion. Manéthon rapportait que le roi, pour se débarrasser des restes de l'armée vaincue, lui avait accordé une capitulation aux termes de laquelle elle s'était retirée en Syrie[2]. Le gros de la nation, établi entre le désert et les branches orientales du Nil, préféra l'esclavage sur la riche terre d'Égypte aux chances de liberté que lui offrait une émigration. Les Pasteurs, et avec eux les tribus juives et syriennes auxquelles ils avaient accordé l'hospitalité, restèrent sur le sol, mais non plus en maîtres. Leur camp retranché d'Hâouârou fut détruit; la place de Zarou fut fortifiée, autant pour les contenir que pour servir d'avant-poste à l'Égypte contre un retour offensif des populations asiatiques. Tanis, la capitale d'Apopi, fut traitée en ennemie et laissée dans l'état de désolation où la guerre l'avait mise : pendant plusieurs siècles, elle disparut entièrement de l'histoire[3].

Ahmos Ier, le libérateur, demeura toujours en grand honneur auprès des Égyptiens : ils le proclamèrent dieu et fondateur d'une dynastie nouvelle, la dix-huitième[4]. Il avait eu ses droits à la couronne du chef de sa femme Nofritari, fille du roi Kamos et de la reine Ahhotpou[5] : elle partagea les honneurs divins qu'on lui rendit, et le supplanta même dans

1. Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 71 ; cf. Brugsch, *Zeitschrift*, 1867, p. 89-93. — 2. Manéthon, édit. Unger, p. 150-151. — 3. Mariette, *Notice des monuments*, p. 272-273. — 4. Le cercueil et le corps du roi, de sa femme Nofritari, d'un de leurs fils et d'une de leurs filles morts en bas âge, ainsi que de plusieurs princes et princesses de leur famille, ont été découverts en 1881, dans la cachette de Déir-el-Baharî, et sont aujourd'hui au Musée de Boulaq (Maspero, *Guide du Visiteur*, ch. v, § 2 : salle des momies royales). — 5. Nofritari est quelquefois représentée avec la face noire (Champollion, *Notices*, t. I, p. 520-525, 846 et p. 534), et l'on

la vénération des fidèles[1]. Leur fils Amenhotpou (Aménothès Ier)[2] ne s'écarta point de la politique paternelle. On ne sait guère ce qu'il fit du côté de la Syrie, mais, au Sud, il agrandit les frontières de son empire. Une série d'expéditions heureuses porta les armées égyptiennes au cœur de l'Éthiopie et en acheva la conquête[3]. Désormais les Pharaons n'eurent plus de grandes guerres à diriger contre les régions du Midi : il leur suffit de quelques razzias rapidement conduites pour maintenir dans une demi-obéissance les tribus du désert et pour approvisionner l'Égypte d'esclaves noirs en nombre suffisant. La civilisation égyptienne reconquit et dépassa même de ce côté le terrain que l'invasion lui avait fait perdre depuis la quatorzième dynastie; elle remonta le Nil jusqu'à Napata et plus haut peut-être. Des colons furent placés à demeure sur les deux rives du fleuve, des villes et des temples construits partout où la nature du terrain le permettait; la langue, les mœurs, le culte des Thébains[4], s'établirent solidement entre la première et la quatrième cataracte, l'Égypte couvrit réellement la vallée du Nil depuis les plaines de Sennaar juqu'à la côte du Delta.

Mais la guerre de l'indépendance et les expéditions qu l'avaient suivie avaient éveillé dans la nation l'esprit mili-

en a conclu qu'elle était la fille d'un prince nègre, qu'Ahmos aurait épousée pour s'assurer un allié contre les Pasteurs. Mais cette coloration noire, d'ailleurs assez rare, et qui échange quelquefois avec la couleur bleue (dans le tombeau de Kasa à Déir-el-Médinéh, Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, t. I, p. 315), est donnée à la reine dans son rôle de déesse, et n'a qu'une valeur mythologique. — 1. Maspero, *Rapport sur une mission en Italie* dans le *Recueil*, t. III, p. 109-110, etc. — 2. La forme Aménophis, adoptée généralement, est la transcription grecque du nom Amenemopit : la transcription grecque d'Amenhotpou est Aménothès (Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 128-129). — 3. Lepsius, *Auswahl*, t. XIV, et *Denkm.*, III, 87, l. 23-25 de l'inscription d'Ahmos-si Abina. Une stèle en bois du Musée de Turin proviendrait, dit-on, de Méroé (Gazzera, *Descrizione dei Monumenti Egizii*, pl. I, 8), et semblerait montrer qu'Amenhotpou Ier avait porté ses armes jusque-là. — 4. Lepsius, *Ueber die widderköpfigen Götter Ammon und Chnumis*, dans la *Zeitschrift*, 1877, p. 8 sqq.

taire, dans les princes l'amour de la conquête. Par une sorte de réaction contre l'oppression brutale qu'elle avait subie pendant tant de siècles, l'Égypte fut saisie d'une force d'expansion qu'elle n'avait jamais eue jusqu'alors, et sentit le besoin d'opprimer à son tour. Du côté du Sud, l'œuvre de colonisation était terminée, mais vers l'Orient, dans ces contrées asiatiques dont les soldats du premier empire thébain avaient à peine entamé la lisière, il y avait matière à des exploits profitables en même temps que glorieux. Les légions égyptiennes s'ébranlèrent lourdement et prirent le chemin de l'Asie, que les débris des Pasteurs leur avaient ouvert : elles ne l'oublièrent plus. Dès lors ce ne fut plus, des sources du Nil Bleu aux sources de l'Euphrate, sur toute l'Éthiopie et sur toute la Syrie, que bataille et pillage perpétuels. Un jour, on apprenait à Thèbes la défaite des nègres d'Abyssinie, l'arrivée solennelle du prince de Koush, de son butin, de ses soldats : des processions fantastiques de girafes menées au licol, de cynocéphales enchaînés, de panthères et d'onces apprivoisés, s'allongeaient, s'allongeaient indéfiniment dans les rues. Le lendemain, victoire remportée à l'occident du Delta sur les Libyens et leurs alliés : les barbares du Nord, coiffés de casques étranges ou la tête encadrée dans le mufle d'une bête fauve dont la peau flottait sur leurs épaules, étalaient aux yeux des Égyptiens brunis leurs grands corps blancs ornés de peintures et de tatouages. Puis c'était un succès sur les Routonou, et la prise d'une place forte, entrepôt du commerce syrien. Le défilé recommençait aux fanfares du clairon et aux roulements du tambour; les acclamations de la multitude et les chants des prêtres saluaient partout le cortège triomphal de Pharaon. C'était le temps des fortunes rapides : le fils d'un fellah s'en allait simple soldat et revenait général. Il fallut cinq siècles de guerres continuelles pour calmer l'humeur belliqueuse des Égyptiens.

Jeter les Pasteurs sur l'Égypte, et par contre-coup l'Égypte sur l'Asie, tel fut le résultat de l'invasion qui renversa le premier empire chaldéen. Avec l'entrée des Égyptiens en Syrie s'ouvre une nouvelle époque dans les destinées des

nations antiques : l'histoire des peuples isolés finit, l'histoire du monde commence.

XVe Dynastie.	
Dans le Delta. 1re dynastie des Pasteurs.	Dans la Haute Égypte. Dynastie thébaine.
I. Shalati. . . Σάλατις, Σαΐτης.	. . . .
II. . . . . Βνῶν.	. . . .
III. Ap. . . . . . Ἀπαχνάν.	. . . .
IV. Apopi Ier . . Ἄφωφις, Ἄφωβις.	. . . .
V. . . . . Σταάν ou Ἰάννας.	. . . .
VI. . . . . Ἀσσήθ, Ἄσσης.	. . . .
XVIe Dynastie. 2e dynastie des Pasteurs sur toute l'Égypte.	
I. Apopi II, Aousirrî.	
. . . .	
XVIIe Dynastie.	
3e dynastie des Pasteurs 43 *rois* (?).	43 rois thébains.
I. Apopi III Aqnounrî.	I. Tiouâa Ier Soqnounrî I.
. . . .	II. Tiouâa II Soqnounrî II.
. . . .	? . . . .
. . . .	? (Ἀλισφραγμούθωσις).
. . . .	? (Τέθμωσις).
. . . .	? Tiouâqen Soqnounrî III.
. . . .	? Kamos Ouazkhopirrî.

CHAPITRE V.

LA CONQUÊTE ÉGYPTIENNE.

La Syrie et l'empire chaldéen depuis l'invasion cananéenne jusqu'aux guerres égyptiennes. — La dix-huitième dynastie. — La dix-neuvième dynastie : Séti Ier et Ramsès II.

La Syrie et l'empire chaldéen depuis l'invasion cananéenne jusqu'aux guerres égyptiennes.

Ce fut Thoutmos, fils et successeur d'Amenhotpou, qui, le premier, entraîna les Égyptiens à la conquête de l'Asie. Le pays qu'ils rencontrèrent au delà de l'isthme portait

dès lors le nom de Syrie[1]. La Syrie se termine vers le nord aux derniers escarpements du mont Tauros. Elle est bornée à l'est par l'Euphrate et le désert, au sud par la mer Rouge, à l'ouest par la Méditerranée. Elle est coupée du sud au nord par deux chaînes de montagnes parallèles, le Liban et l'Antiliban; entre les deux s'étend une large vallée, parcourue dans toute sa longueur par le Nazana (Litany) et l'Oronte. L'Oronte prend sa source dans l'Antiliban. Il est produit par la réunion d'un nombre considérable de ruisseaux et de torrents. Il coule d'abord au nord-nord-ouest, mais, descendu dans la plaine, il tourne à l'est, traverse un lac d'environ trois lieues de long sur une lieue de large, puis incline au nord et court presque parallèlement à la côte jusque vers 36° de latitude. En cet endroit il se porte brusquement à l'ouest, puis au sud, et se précipite dans la mer, après un cours d'environ soixante lieues, d'une violence extraordinaire[2]. Le Nazana[3] naît dans l'Antiliban, à quelques kilomètres de l'Oronte, et se dirige vers le sud-sud-ouest. A mesure qu'il s'éloigne de sa source, la vallée s'étrécit peu à peu et le force à resserrer son cours : elle finit par former une gorge abrupte, de plus de trois cents mètres de profondeur, et si étroite qu'en un endroit des masses de rochers, détachées du flanc de la montagne, sont venues s'arc-bouter sur le flanc de la montagne opposée et jettent comme un pont naturel au-dessus de la vallée. Le Nazana ne sort de ce ravin que pour tomber dans la mer, à trente lieues environ de sa source principale. Le bassin des deux rivières est une seule vallée d'environ quatre-vingts lieues de long, à peine interrompue, à la naissance du Nazana et de l'Oronte, par une mince chaîne de collines. Peu de provinces du monde antique étaient aussi fertiles que

1. Le nom égyptien est Kharou, ou, par dégénérescence de l'aspirée *kh* en chuintante, Sharou. C'est peut-être une variante du nom d'Akharrou, l'Occident, sous lequel les Assyriens désignaient la côte assyrienne de la Méditerranée. Les monuments égyptiens des basses époques donnent la forme Asharou. — 2. De là l'étymologie populaire de son nom moderne Nahr-el-Assy, le fleuve rebelle. En réalité, Assy vient d'Axios, nom que les Macédoniens donnèren l'Oronte en souvenir de leur patrie. — 3. Sur le nom de Nazana, cf. Maspero, dans les *Mélanges*, t. I, p. 140-141.

cette région creuse de la Syrie. Vers le sud, ce sont des champs de blé et des vignobles, qui tapissent le fond de la vallée et s'étagent sur le penchant de la montagne, partout où le pied de l'homme a pu atteindre. Au nord, les alluvions de l'Oronte ont produit un sol noir et fécond, riche en céréales et en fruits de toute sorte. Aussi la Syrie Creuse (Cœlé-Syrie), après avoir nourri tour à tour les conquérants égyptiens, assyriens, persans, macédoniens, qui ont dominé sur elle, a-t-elle fini par devenir entre les mains de Rome un des greniers de l'univers.

Autour de cet heureux pays, qui est comme le noyau de la Syrie entière, s'étendent dans toutes les directions, au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, des régions de nature et d'aspect différents. Vers le nord, entre l'Oronte et l'Euphrate, une contrée aride et pauvre s'étale, bordée à sa partie septentrionale et occidentale par le Tauros et le Khamanou (Amanos). De ces deux montagnes partent des contreforts, qui s'abaissent graduellement et se déploient en plateaux crayeux ou rocheux, parsemés de mamelons à croupe arrondie et pelée, ravinés de vallées étroites et tortueuses ouvertes vers l'Euphrate, l'Oronte et le désert. Aux plateaux succèdent de vastes plaines sillonnées par des rangées de collines basses et nues : le sol est sec et pierreux, la végétation est rare, les cours d'eau sont peu nombreux et d'un faible débit. Le plus important, la rivière d'Alep, le Khalus de Xénophon, traîne paresseusement son cours du nord au sud et va se perdre à la lisière du désert, dans un petit lac salé plein d'îlots et de bas-fonds; à peu près à égale distance entre le Khalus et l'Euphrate, on rencontre un second lac salé d'assez vastes dimensions, mais sans écoulement. Les céréales, la vigne, l'olive, la pistache, végètent à grand'peine dans ces parages brûlés : la montagne est seule assez riche pour nourrir ses habitants.

A l'est de l'Antiliban s'étend la Syrie Damascène, véritable jardin dominé par les cimes neigeuses de l'Hermon, et où deux rivières, l'Abana et le Pharphar, entretiennent en face du désert une végétation luxuriante. Au contraire, le pays à l'ouest du Liban n'est qu'une bande de terrain dont la largeur moyenne n'excède pas huit ou dix lieues. De l'embouchure du Nazana à celle de l'Oronte se déroule,

comme un long ruban, une côte abrupte, creusée de havres nombreux, hérissée de pointes rocheuses et de caps abrupts, qui s'avancent assez loin dans la mer et abritent tant bien que mal des mouillages médiocres. Sur les premiers versants des collines et dans les ravins, l'olivier, la vigne, le blé, croissent à merveille. Les parties hautes de la montagne étaient revêtues jadis d'immenses forêts de chênes, de pins, de mélèzes, de cyprès, de sapins et de cèdres[1]. Nulle grande rivière, mais des torrents impétueux, le Léon, le Lykos (Nahr-el-Kelb), qui s'élancent presque d'un seul bond du Liban à la mer.

Sur le flanc ouest de l'Hermon, à l'extrémité méridionale de l'Antiliban, commence une vallée qui ne ressemble à aucune autre au monde. C'est une déchirure produite à la surface de la terre par les actions volcaniques, une large fissure qui s'est entre-bâillée au commencement des siècles et ne s'est jamais plus refermée. Le Jourdain qui l'arrose emplit, à quelques lieues à peine de sa source, un lac, celui de Mérom, dont le niveau concorde avec le niveau de la Méditerranée. Mais, à partir de ce point, la vallée se creuse et s'enfonce pour ainsi dire en terre; le fleuve descend du lac de Mérom au lac de Génésareth, du lac de Génésareth à la mer Morte, où la dépression atteint son maximum d'intensité, quatre cent dix-neuf mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée. Au sud de la mer Morte, la vallée se resserre, et se relève jusqu'à une hauteur de cinq cents mètres avant de venir expirer au fond de la mer Rouge.

Rien de plus dissemblable que les deux rives du Jourdain. A l'est, le terrain monte brusquement à l'altitude d'environ mille mètres, comme une muraille à pic, que couronne un immense plateau, légèrement ondulé, entrecoupé de bois et de pâturages, et sur lequel courent les affluents du Jourdain et de la mer Morte, l'Yarmouk, le Jabbok, l'Arnon. A l'ouest, ce sont des masses confuses de collines, dont les penchants, à peine recouverts d'un sol maigre, nourrissent néan-

1. Le pin, le cyprès, le mélèze et le sapin étaient les quatre espèces de bois de construction réservées au fisc sous l'empire romain (E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 258-280), et peut-être déjà sous les Chaldéens.

moins le blé, l'olive et le figuier. Un rameau, séparé de la chaîne principale un peu au sud du lac de Génésareth, le Carmel, s'élève vers le nord-ouest et s'en va droit à la mer. Au nord du Carmel, la Galilée abondait en eaux fraîches et en vertes campagnes; « les grosses fermes étaient ombragées de vignes et de figuiers; les jardins étaient des massifs de pommiers, de noyers, de grenadiers. Le vin était excellent, s'il en faut juger par celui que les Juifs recueillent encore à Safed. » Au sud, la contrée se partage naturellement en trois zones parallèles. C'est d'abord une plage alternée de dunes et de marais, puis une étendue de plaines, boisées par places et arrosées par des rivières encombrées de roseaux, enfin la montagne. La région des sables est susceptible de culture, et les villes qu'elle renferme, Gaza, Joppé, Ashdod, sont entourées de bosquets d'arbres fruitiers. La plaine rend chaque année des moissons considérables, sans engrais et presque sans travail. Les montagnes, vertes encore en certains endroits, deviennent de plus en plus nues à mesure qu'on avance vers le sud. Les vallées y sont sans eau; le sol, aride et brûlé, perd peu à peu de sa fertilité et se confond insensiblement avec le désert. Dès lors, ce ne sont plus, jusqu'à la mer Rouge, que déserts sablonneux, ravinés par le lit de torrents à sec et dominés par des massifs volcaniques, à l'est le Séir, au sud le Sinaï. Les pluies du printemps y développent pendant quelques semaines une végétation hâtive qui suffit aux besoins des nomades et de leurs troupeaux.

Les peuples qui occupaient cette vaste étendue de territoire au temps de l'Ancien Empire égyptien avaient disparu presque entièrement de la scène du monde[1], au moment où les lourds bataillons de Thoutmos Ier franchissaient pour la première fois l'isthme et le désert. Surpris par la grande invasion cananéenne, ils avaient été en partie détruits, en partie absorbés par les conquérants. C'est à peine si quelques-unes des tribus primitives gardèrent leur indépendance. La conquête hébraïque trouva encore des Rephaïm établis à l'orient du Jourdain[2]. « Un peuple grand et de

1. Il faut noter cependant la persistance du nom d'Édom, déjà mentionné dans les Mémoires de Sinouhit. Voir p. 102. — 2. *Deut.*, III 8.

forte stature », les Anakim, et de qui on disait : « Qui peut tenir devant les enfants d'Anak[1]? » vivait dispersé dans les massifs montagneux qui bordent la mer Morte; un de leurs chefs mythiques y avait fondé la ville de Kiriath-Arba, qui fut plus tard Hébron[2]. Sur les confins du désert, les Horim habitaient les parages du mont Séir[3] et les Avvim la plaine au sud-est de Gaza[4]. D'autres tribus durent échapper et se maintenir au moins quelque temps, sur plusieurs points du territoire : mais celles-là mêmes succombèrent à la longue. Leur nom s'éteignit, leur souvenir s'effaça ou se perdit au milieu des fables. On se figura les anciens maîtres du pays comme des géants (Rephaïm), à la voix bourdonnante et indistincte (Zomzommim), des monstres formidables (Emim)[5] devant qui les autres peuples « paraissaient comme des sauterelles[6] ». La Syrie entière, renouvelée par des invasions successives, fut comme répartie entre trois grandes races : les Khiti au nord[7], les Cananéens le long des côtes, au cœur et au midi de la contrée, dans les vallées de l'Oronte supérieur, du Nazana et du Jourdain, les Térachites au midi et à l'orient de la mer Morte, sur la lisière du désert d'Arabie.

Les Khiti, comme leurs congénères les Tabal et les Moushki, paraissent appartenir aux races qui ont peuplé le Caucase. D'abord cantonnés dans les hauts plateaux de la Cappadoce, ils débouchèrent par les défilés du Tauros, sur la Syrie du nord et sur la Cilicie[8]. Quelques-unes de leurs tribus, entraînées à la suite des Hyksos, s'étaient arrêtées sur le cours moyen du Jourdain et vers la côte de la mer Morte, puis s'étaient concentrées autour d'Hébron, où les difficultés du terrain les protégèrent longtemps contre les attaques de leurs voisins[9]. Le gros de la nation occupa le pays des

1. *Deut.*, IX, 2. — 2. *Juges*, I, 10; *Josué*, XIV, 15. — 3. *Gen.*, XIV, 6; *Deut.*, II, 12-22. — 4. *Deut.*, II, 28. — 5. *Deut.*, II, 10-11, 20-21. — 6. *Nomb.*, XIII, 34. — 7. Sur la vocalisation de ce nom, voir E. de Rougé, *Leçons professées au Collège de France,* publiées par Robiou dans les *Mélanges d'archéologie*, t. II, p. 271. — 8. Sayce, *Fresh Light from the Monuments*, p. 96-97. — 9. *Genèse*, XIV, 13; XXIII, 3 sqq.; Sayce, *Fresh Light from the Monuments*, p. 94. Un texte de Thoutmos III parle des tribus de Khiti le *Grand* : les Hittites du sud étaient peut-être pour les Égyptiens Khiti le *Petit* (E. de Rougé, *Leçons* dans les *Mélanges*, t. II, p. 270).

deux fleuves, Naharanna[1], entre le Balikh et l'Oronte, les versants de l'Amanos et une partie de la plaine cilicienne. Grâce à sa position intermédiaire entre les deux principaux États du monde antique, la Chaldée et l'Égypte, le domaine des Khiti ne tarda pas à devenir un des marchés les plus riches de l'Orient. Les caravanes, au lieu d'affronter le désert et d'aller directement des bords de la mer Morte et du Jourdain aux bords de l'Euphrate et du golfe Persique, remontaient la vallée du Nazana et de l'Oronte, pour aller rejoindre le cours moyen de l'Euphrate et, de là, redescendre sur Babylone. Les Khiti avaient construit des forteresses sur chacun des gués qui mènent de la rive syrienne à la rive mésopotamienne, Tourméda ou Thapsaque[2] au gué le plus méridional, Gargamish[3] au gué central : Gargamish, placée au cœur d'une contrée civilisée, était le passage préféré et l'entrepôt des caravanes, l'une des villes maîtresses, sinon la capitale même d'un empire, qui s'étendait jusqu'aux sources de l'Oronte vers le sud, jusqu'au centre de l'Asie Mineure vers le nord[4]. Presque tout ce que nous savons jusqu'à présent des Khiti nous vient soit de l'Egypte, soit de l'Assyrie. Les monuments qu'ils nous ont légués sont peu nombreux et mal connus[5] : leurs inscriptions sont rédigées dans un système d'écriture hiéroglyphique fort différent du système égyptien et résistent encore au déchiffrement. Ils avaient cependant une civilisation fort avancée, une industrie prospère, une littérature[6]. Leur religion était assez analogue à celle des peuples cana-

1. Ou Naharina. — 2. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2ter Theil, p. 164. — 3. Les textes assyriens prouvent que telle était l'orthographe du nom, et non pas Karkamish. J'ai placé Gargamish sur l'emplacement de Hiérapolis, aujourd'hui Membidje (G. Maspero, *De Carchemis oppidi situ*, Paris, 1873, in-8°; cf. contre l'identification, Nöldeke, *Karkemisch, Circesium und andre Euphratübergänge*, dans les *Nachrichten der K. Ges. der Wissenschaften zu Göttingen*, 1876, p. 1-16, et pour l'identification, Wilson, *Recent Biblical Research.*, dans le *Quart. Stat.*, 1884, p. 49) : G. Smith la met à Jérabîs, sur l'emplacement d'Oropos (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 265 sqq.). — 4. Sayce, *The Monuments of the Hittites* dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VIII, p. 253 sqq. — 5. Ils ont été réunis et publiés par H. Rylands, *The inscribed stones from Jerabis, Hamath, Aleppo*, etc., dans les *Transactions*, t. VII, p. 429-442. — 6. Sous Ramsès II, le roi Khitisar em-

néens : chaque ville avait son dieu qui s'appelait Soutkhou, comme le dieu national des Pasteurs, et sa déesse qui portait le nom générique d'Astarté[1]. Cette féodalité divine répondait à une véritable féodalité terrestre. Les villes étaient gouvernées chacune par un prince qui relevait du Grand Chef de Khiti et lui devait le service militaire. C'étaient Tounipou[2], Khissapa, Sarsou, Ourima[3], et cent autres dont la position n'est pas fixée[4]. A quelques lieues au sud-ouest de Gargamish s'élevaient Patina[5] et Khaloupou[6]. Khaloupou, moins favorablement située que Gargamish, n'eut jamais l'importance de sa voisine : elle était pourtant considérable et renommée jusqu'en Égypte pour les produits de « ses champs altérés[7] ».

Bientôt après l'invasion, les Cananéens s'étaient dispersés Les uns s'étaient répandus dans les vallées de l'intérieur, de l'Amanos au Séir, et dans les plaines qui s'étendent, au sud du Carmel, jusqu'au désert et à la frontière d'Égypte. Les autres s'étaient logés le long de la côte, entre le Liban, les massifs de la Palestine et la mer. La différence de sites amena, entre ces deux branches de la même famille, une différence de mœurs et de caractère. Les Cananéens de l'intérieur, agriculteurs ou pasteurs selon les localités, se subdivisèrent en un grand nombre de tribus, sans cesse en guerre les unes contre les autres. Les Cananéens de la côte, étouffés entre la montagne et la mer, se firent marins et commerçants. L'antiquité classique leur donnait le nom de Phéniciens. Selon certaines traditions grecques, ils avaient été appelés ainsi de Phénix, fils d'Agénor et fondateur de la race[8]. Selon d'autres, Phœnikes signifiait simplement le peuple rouge, soit en souvenir de la

menait avec lui à la guerre un historiographe, chargé d'enregistrer ses exploits (E. de Rougé, *Leçons*, dans les *Mélanges*, t. II, p. 277). — 1. C'est ce qui résulte de la liste de dieux hittites qui accompagne le traité de Ramsès II avec Khitisar. — 2. Aujourd'hui Tinnab, près Alep (Nöldeke, *Tunip und Charbu*, dans la *Zeitschrift*, 1876, p. 10-11). — 3. Cf. Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire* dans la *Zeitschrift*, 1879, p. 55, n° V. — 4. La liste s'en trouve dans Mariette, *Karnak*, pl. 20, 21, 25, 26. — 5. La Batnæ des textes classiques. — 6. Alep; Chabas, *Voyage d'un Egyptien*, p. 101-110). — 7. *Papyrus de Leyde*, I. 343, pl. VII, l. 8. — 8. Et. de Byzance, *s. v.* Φοινίκη.

mer Rouge (Erythrée), aux bords de laquelle ils avaient habité si longtemps, soit à cause des fabriques de pourpre qu'ils ouvrirent dans leurs colonies, soit enfin par allusion à la teinte de leur visage. L'opinion la plus reçue jusqu'à ces derniers temps voit dans Phœnix le nom du palmier, et dans Phœnikia le Pays des Palmes[1]. En fait, Phœnix est une forme élargie de Phoun (Pœni, Puni), vieux nom national que les Cananéens avaient déjà dans leur patrie primitive, et qui les suivit à travers leurs migrations. Les monuments égyptiens les plus anciens identifient les régions orientales de l'Arabie au pays de Pount : les Cananéens du golfe Persique firent passer le nom de Phénicie en Syrie, les Phéniciens de Syrie le menèrent en Afrique, et les Phéniciens d'Afrique (Pœni) le transportèrent jusque dans leurs colonies les plus lointaines.

« La Phénicie ne fut pas un pays; ce fut une série de ports avec une banlieue assez étroite[2]. » Le Liban, qui la dominait, a été de tout temps infesté par les brigands[3] : les villes phéniciennes, séparées l'une de l'autre par un intervalle de dix ou douze lieues à peine, ne pouvaient communiquer en sûreté que par la voie d'eau. Elles se combinèrent assez promptement en trois groupes indépendants l'un de l'autre, et dont chacun avait son caractère propre. Vers le nord, dans la partie que les Égyptiens appelaient le Zahi[4], les deux grandes villes d'Arad et de Zimyra étaient occupées par une population turbulente et belliqueuse, toujours prête à batailler contre les voisins et à se révolter contre le maître étranger, Égyptien, Assyrien ou Perse. Arad s'élevait sur une petite île éloignée de terre d'un peu moins de trois kilomètres. « C'est un rocher de tous côtés battu par la mer, et d'environ sept stades de tour. Il est recouvert d'habita-

1. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 1ter Theil, p. 1-4. — 2. E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 836. — 3. Dès le temps de Ramsès II, le voyageur du *Papyrus Anastasi I* (pl. XIX, l. 1-2) se plaint des Shasou, qui rôdaient dans les bois de la montagne (cf. Chabas, *Voyage d'un Égyptien*, p. 112 sqq.). — 4. Zahi, comme nom général, était appliqué, chez les Égyptiens, à toute la côte syrienne, de l'embouchure du Nil à celle de l'Oronte. Les textes de Thoutmos III prouvent cependant qu'il appartient plus particulièrement à la Phénicie du Nord.

tions et si peuplé encore à présent, que les maisons y ont un grand nombre d'étages. Les habitants boivent de l'eau de pluie conservée dans des citernes, ou de l'eau qu'on transporte de la côte opposée. » Il y avait dans le détroit même, entre l'île et la côte, une source d'eau douce qui jaillissait au fond de la mer et servait à l'approvisionnement en temps de guerre. Des plongeurs descendaient une cloche en plomb, munie à son extrémité supérieure d'un long tube de cuir, et l'appliquaient sur l'orifice de la source. L'eau, emprisonnée de la sorte, montait dans le tube selon les lois de l'hydrostatique et arrivait pure à la surface, où on la recueillait[1]. En face d'Arad, sur une ligne continue de trois ou quatre lieues, s'allongeait comme une bordure de villes ou de villages, Marath, Karne, Antarados, « où s'épanouis- « sait tout ce qui eût été trop à l'étroit dans l'île[2] ». La domination des Arvadites s'étendait assez loin le long de la côte et jusque dans l'intérieur des terres. Au nord, ils possédaient Gabala et Paltos ; au sud, ils avaient soumis la tribu et la ville de Simyra ; à l'est, Hamath sur l'Oronte leur obéit pendant quelque temps.

A passer de ce premier groupe au second, il semblait qu'on entrât dans un autre monde. Gebel ou Gebôn[3], que les Grecs appelaient Byblos, se vantait d'être la ville la plus vieille du monde. Le dieu El l'avait bâtie au commencement des âges, sur un emplacement différent de celui qu'elle eut par la suite ; elle s'élevait alors à quelques lieues dans l'intérieur des terres, près de la rive septentrionale du Nahr-el-Kelb. Plus tard, elle fut abandonnée, et la population, reportée au bord de la mer, construisit, à côté du fleuve Adônis, une seconde ville qui reçut le nom de la première. Sur la colline qui domine aujourd'hui les ruines et regarde la mer, s'élevait un grand temple où les pèlerins affluaient

1. Strabon, l. XVI, 3, p. 753; Pline, II, 103, V, 31. « M. Gaillardot a vu, dans une de ses traversées de l'île au continent, la source d'eau douce, bouillonnant au fond de la mer » (E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 41-42). — 2. E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 21. — 3. La forme Gapouna, Gebôn, pour le nom de cette ville est donnée par le *Papyrus Anastasi I*, pl. XX, l. 17. Cf. Chabas, *le Voyage d'un Égyptien*, p. 156-160.

de la Syrie entière[1]. Aussi bien Gebel et la vallée où coulait son fleuve étaient-elles « une sorte de terre sainte d'Adonis, remplie de temples et de monuments consacrés à son culte[2] ». A Mashnaka, le dieu avait un de ses tombeaux. A Ghinèh, il avait été tué par un sanglier et pleuré par sa divine amante. Son sanctuaire le plus vénéré était près d'Aphaka, à la source même. « L'espèce d'entonnoir d'où sort le fleuve est comme le point central d'un vaste cirque, formé par des tours de rochers d'une grande hauteur. La fraîcheur des eaux, la douceur de l'air, la beauté de la végétation ont quelque chose de délicieux. L'enivrante et bizarre nature qui se déploie à ces hauteurs explique que l'homme, dans ce monde fantastique, ait donné cours à tous ses rêves[3]. » Bérouth partageait avec Gebel la gloire d'avoir le dieu El pour fondateur : c'était un port bien abrité, situé à l'extrémité d'une des plaines les plus fertiles de la Phénicie. Il semble que ces deux villes aient joué un grand rôle politique pendant les temps qui suivirent l'arrivée des Phéniciens : elles ne surent pas longtemps le soutenir, mais leur importance ne fut pas amoindrie par là. Elles demeurèrent jusqu'aux derniers jours du paganisme le siège de l'une des plus vivaces parmi les religions syriennes.

A quelques lieues au sud de Bérouth trônait Sidon, « le premier-né de Canaan ». Malgré ce titre ambitieux, elle n'était d'abord qu'un simple village de pêcheurs, construit, disait la légende, par Bel, l'Agénor des Grecs, sur le penchant septentrional d'un petit promontoire qui se projette obliquement vers le sud-ouest. Le port, si célèbre dans l'antiquité, est fermé par une chaîne basse de rochers, qui part de l'extrémité nord de la péninsule et court parallèlement au rivage sur une longueur de quelques centaines de mètres. La plaine environnante est arrosée par le « gracieux Bostrên » (Nahr el-Aoualy) et égayée de jardins dont la beauté avait valu à la ville le nom de Sidon la fleurie[4]. Son territoire, borné au nord par le Tamour, allait au sud jusqu'à l'embouchure du Nazana : au delà commençait le

1. E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 174-178. — 2. *Id.*, p. 295. — 3. *Id.*, p. 296. — 4. Σιδόνα ἀνθεμόεσσαν (Denys le Périégète).

domaine des Tyriens. Dans les âges reculés du monde, quand les dieux vivaient au milieu des hommes, Samemroum traça sur le continent le plan d'une ville de roseaux, en face de laquelle son frère Hysôos, le premier marin, occupa quelques petits îlots où il dressa des colonnes sacrées : ce fut le commencement de Tyr. Vint ensuite Melkarth, l'Hercule tyrien. Les prêtres de ce dieu racontaient à l'historien Hérodote que « le temple avait été fondé en même temps que la ville elle-même : or ils habitaient la ville depuis deux mille trois cents ans ». Le calcul des prêtres tyriens nous reporte vers l'an 2750, c'est-à-dire vers l'époque des Pasteurs et de l'invasion cananéenne. La Tyr insulaire n'avait pas, comme Arad, la ressource d'une fontaine sous-marine : ses habitants n'avaient pour s'abreuver que l'eau de citerne ou celle qu'ils faisaient venir du continent dans des barques[1]. Elle possédait, sous la suzeraineté des Sidoniens, toute la côte, depuis l'embouchure du Nazana jusqu'au sud du Carmel, et les Égyptiens donnaient le nom de Kafti au territoire combiné de Sidon et de Tyr[2].

Les Cananéens de l'intérieur, répandus depuis l'Amanos jusqu'à la pointe méridionale de la mer Morte, ne formaient pas une masse aussi compacte que les Cananéens de la côte. La plupart de leurs tribus s'étaient scindées en fractions plus ou moins considérables et disséminées sur différents points du territoire. Les Amorrhéens, massés sur le plateau à l'est du Jourdain, y avaient deux royaumes principaux : celui du Nord, capitale Edréi, entre l'Hermon et le Jabbok, celui du Sud entre le Jabbok et l'Arnon, avec Kheshbon pour capitale[3]. Une de leurs tribus avait poussé jusque dans la vallée de l'Oronte, et s'appuyait sur la célèbre Qodshou (Kadesh)[4]; une autre campait au bord de la mer entre Ekron et Joppé[5];

1. *Pap. Anastasi I*, pl. XXI, l. 1-2; cf. Chabas, *le Voyage d'un Égyptien*, p. 165-171 ; Lieblein, *Sur la ville de Tyr*, dans les *Atti del IV Congresso Internazionale*, Florence, 1880, p. 15 sqq. — 2. Le nom Kiphta, que M. Neubauer (*la Géographie du Talmud*, p. 95) a trouvé attaché à celui de Césarée, n'est-il pas un dernier souvenir de Kafti? Les Grecs ont connu Kafti sous la forme de Képhènes (Lepsius, *Nubische Grammatik*, Einleitung, p. CI-CVII). — 3. Knobel, *Die Völkertafel*, p. 201 sqq. — 4. Brugsch, *G. Inschr.*, t. II, p. 21-22. — 5. *Juges*, I, 34.

une troisième, installée à Jébus auprès du mont Moriah, se faisait appeler Jébusites[1]; d'autres enfin s'étaient fixées près de Sichem et au sud d'Hébron, en assez grand nombre pour imposer aux montagnes qui longent la mer Morte le nom de monts des Amorrhéens[2]. Les Hivites[3] vivaient à l'orient de Sidon, dans les vallées du haut Jourdain et du Nazana : leurs colonies allaient au nord jusqu'à Hamath, au sud jusque dans le pays d'Edom. Quant aux Girgaséens, la dernière et la plus obscure des grandes races cananéennes, une partie d'entre eux paraît avoir habité à l'orient du Jourdain[4], le reste dans la Syrie du Nord, non loin des Hittites septentrionaux.

Les tribus Térachites n'avaient alors qu'une importance secondaire. Les enfants d'Israël, enfermés en Egypte, y devaient rester de longs siècles encore, avant de revenir au berceau de leurs pères. Les Ammonites disputaient aux Amorrhéens la possession des cantons situés au nord de l'Arnon. Les Moabites dominaient au sud de l'Arnon et se maintenaient à grand'peine sur les bords de la mer Rouge. Les Edomites, ralliés autour du mont Séir, touchaient vers le nord aux Moabites, et s'étendaient au sud dans la direction de la mer Rouge. Ils avaient sans cesse à batailler contre les tribus arabes du désert, Amalécites et autres, que les Égyptiens désignaient sous le nom générique de Shasou (*pillards*). Ces Shasou, errants de l'isthme de Suez aux bords de l'Euphrate, à la lisière des terres cultivées, ne se lassaient pas de harceler tous les peuples de Syrie. On les craignait dans les plaines du Sud comme dans celles du Nord; la Cœlé-Syrie et la Phénicie étaient sujettes à leurs irruptions, et le voyageur les rencontrait jusque dans les gorges du Liban[5], sur le chemin de Damas.

Placée aux confins du désert, protégée à l'ouest par l'An-

1. Movers, *Die Phœnizier*, t. II, 1ter Theil, p. 30. — 2. *Deutéronome*, I, 7, 19-20 sqq. — 3. Knobel, *Völkertafel*, p. 332. — 4. Knobel, *id.*, p. 333. — 5. *Papyrus Anastasi I*, pl. 19, l. 1-2; cf. Chabas, *Voyage*, p. 112-116. M. R. Pietschmann a fait observer très justement que cette dénomination des tribus pillardes du désert répond assez bien à celle de Nabatéens, que les Romains leur appliquaient (cf. de Luynes, *Revue numismatique*, 1858, p. 382 sqq.; Blau, *Zeits. d. D. Morgenl. Gesells.*, 1871, p. 560).

tiliban contre les attaques des Cananéens, Damas occupe un des sites que la nature semble avoir destinés de tout temps à l'emplacement d'une grande ville. Une légende recueillie par les Hébreux en attribuait la fondation à Ouz, fils d'Aram. Elle s'allonge dans la plaine, au milieu des jardins qui la serrent de toutes parts et pénètrent dans ses murs, coupée en deux parties inégales par l'Abana, et sans cesse rafraîchie par les canaux que ce fleuve lance dans toutes les directions. Encore aujourd'hui sa vue arrache un cri d'admiration au voyageur qui débouche des gorges de l'Antiliban. « Il a devant lui la ville, dont quelques édifices se dessinent déjà à travers les arbres; derrière lui, le dôme majestueux de l'Hermon, avec ses sillons de neige qui le font ressembler à la tête chenue d'un vieillard; sur sa droite, le Hauran, les deux petites chaînes parallèles qui resserrent le cours inférieur du Pharphar[1] et les tumulus de la région des lacs; sur sa gauche, les derniers contreforts de l'Antiliban, allant rejoindre l'Hermon. L'impression de ces campagnes richement cultivées, de ces vergers délicieux, séparés les uns des autres par des rigoles et chargés des plus beaux fruits, est celle du calme et du bonheur.... Vous vous croyez à peine en Orient dans ces environs de Damas[2], et surtout, au sortir des âpres et brûlantes régions de la Gaulonitide et de l'Iturée, ce qui remplit l'âme, c'est la joie de retrouver les travaux de l'homme et les bénédictions du ciel. Depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, toute cette zone, qui entoure Damas de fraîcheur et de bien-être, n'a eu qu'un nom, n'a inspiré qu'un rêve, celui du « paradis de Dieu[3] ». La domination de Damas pesait sur les villes situées dans la plaine et sur tous les villages nichés dans les gorges de l'Hermon, sur Abila, sur Khelbon, la cité des vins, et sur quelques petits États voisins, Rohob[4], Maakha[5], Gessour[6], situés dans la vallée du haut Jourdain. Damas n'avait pas encore à cette époque le rôle prépondérant qu'elle joua plus tard. Elle n'était pas sur la route que suivaient les

1. Aujourd'hui Nahr-el-Aouadj. — 2. La plaine a une hauteur moyenne de dix-sept cents mètres au-dessus du niveau de la mer. — 3. E. Renan, *les Apôtres*, II, p. 177-178. — 4. II *Samuel*, x, 6, 8. — 5. I *Chron.*, 19, 6. — 6. II *Samuel*, xv, 8.

caravanes, mais vivait à l'écart des armées, défendue par l'Antiliban contre la turbulence de ses voisins, et comme endormie à l'ombre de ses vignes et de ses figuiers.

Au delà de l'Euphrate commençait, sinon l'empire chaldéen, au moins le territoire placé plus ou moins directement sous l'influence des maîtres de la Chaldée. La conquête élamite n'avait pas détruit les royaumes qui se partageaient les bassins inférieurs du Tigre et de l'Euphrate : elle les avait rendus tributaires d'un étranger, mais leur avait laissé l'existence. Koudour-Nakhounta, le premier des suzerains élamites, gouvernait de Suse, et ses successeurs agirent comme lui. C'était peut-être l'un d'entre eux, ce Koudour-Lagamer, qui envahit la Syrie avec ses vassaux Amraphel, roi de Sinéar, Ariokh, roi d'Elassar, et Thargal, roi des Goutim. Il battit les princes de la Syrie du Sud, confédérés contre lui, et leur imposa le tribut pendant douze années consécutives. La treizième fut marquée par un soulèvement général : il accourut, vainquit les révoltés dans la vallée de Siddim et pilla leurs villes. La tradition hébraïque s'empara de ce fait et y mêla assez maladroitement l'un des chefs mythiques de la race juive : Abraham aurait assailli le vainqueur à l'improviste, pendant sa retraite, et lui aurait infligé une légère défaite[1]. Un autre prince appartenant à la même dynastie, Koudour-Mabouk, conduisit encore des expéditions en Syrie; mais, après lui, le pouvoir des Élamites ne cessa de décroître. Les rois de la Chaldée du Sud, surtout ceux de Larsam et de Nippour, affirmèrent hautement leur indépendance, tandis qu'au nord les princes d'Agadê élargissaient les frontières de leur empire; une dynastie composée de onze princes, et qui dura trois cent quatre ans, réunit la Chaldée entière sous l'autorité de Babylone[2]. Le cinquième de ces monarques, Khammourabi, nous est connu par de nombreuses inscriptions. Il porta son énergie sur les travaux de la paix et s'occupa d'ouvrir de nouveaux canaux,

1. *Genèse*, XIV sqq.; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, p. 161-165; Fr. Lenormant, *la Langue primitive de la Chaldée*, p. 372-379. — 2. D'après une liste publiée par T. Pinches, *Notes on a new list of early Babylonian Kings*, dans les *Proceedings of the Society of Biblical Archæology*, 1881, p. 37 sqq.

de nettoyer les anciens, de rectifier le cours de l'Euphrate, de restaurer les monuments de ses prédécesseurs : Babylone agrandie fut la capitale de Shoumir et d'Accad[1]. Parmi les tribus pillardes qui habitaient les régions montagneuses situées à l'est du Tigre, une surtout, celle des Kashshou[2], s'était rendue insupportable par ses attaques perpétuelles. A force de gagner du terrain sur les souverains élamites, elle réussit à s'emparer de la Chaldée entière et y intronisa une dynastie qui régna pendant plusieurs siècles, sans grand éclat, à ce qu'il semble : si nous possédions d'une manière complète les annales de cette époque, nous n'y trouverions guère que des révoltes contre l'autorité centrale, interrompues çà et là par des luttes contre les Élamites et contre les barbares, l'indication de temples fondés ou restaurés, de canaux nettoyés ou creusés à nouveau. La Chaldée, repliée sur elle-même, avait perdu les conquêtes lointaines de Shargina, de Naramsin et de Koudour-Lagamer[3].

Cependant, au nord de Babylone, et dans les pays jusqu'alors occupés par les Goutim, venaient de s'élever une ville et un état nouveaux, Elassar et le royaume d'Ashshour. Elassar[4] était construite sur la rive gauche du Tigre, à soixante kilomètres au-dessus de sa jonction avec le Zab inférieur. Sur la même rive du fleuve, mais plus haut vers la source, au delà du Zab supérieur, on rencontrait la forteresse de Ninive[5]. Le pays d'Ashshour, gouverné par des souverains pontifes, relevait de la Chaldée. Les premiers princes

1. Khammourabi est d'ordinaire indiqué comme étant le fondateur de la dynastie cosséenne; une tablette trouvée par M. Pinches prouve qu'il faisait partie de la dynastie babylonienne (cf. Fr. Delitzsch, *Die Sprache der Kossæer*, p. 64-75). Sur ses monuments, voir J. Ménant, *les Inscriptions de Hammourabi*, 1863, et *Recueil de travaux*, t. II, p. 76 sqq.; Amiaud, dans le *Recueil de travaux*, t. I, p. 181 sqq. et, dans le *Journal asiatique*, 1882, t. XX, p. 231-244. — 2. Les Cosséens des auteurs classiques. On trouvera les renseignements connus jusqu'à présent sur ce peuple, en partie dans Pognon, *Inscription de Mérou-Nérari Ier, roi d'Assyrie* (*Journal asiatique*, 1883, t. II, p. 351-431), en partie dans Fr. Delitzsch, *Die Sprache der Kossäer*, in-8°, Leipzig, 1884 (cf. Halévy, dans la *Revue critique*, 1884, p. 481-487). — 3. Delitzsch (*Die Sprache der Kossäer*, p. 62-63) donne la liste des rois de cette dynastie cosséenne. — 4. Auj. Kalah-Shergât. — 5. Le Nii des listes égyptiennes, qui avait été identifié avec le nom de Ninive, s'applique à une ville de

connus, Bilkapkapou, Shamshiramân I, Ishmidagan, Shamshiramân II, ne sont pour nous que des noms : ils vivaient entre 1800 et 1600 de notre ère, et étaient contemporains des rois de la dix-huitième dynastie. Leurs successeurs, sinon eux-mêmes, étaient destinés à sentir bientôt le poids de la puissance thébaine.

La dix-huitième dynastie.

Il serait curieux de connaître l'impression que fit ce monde nouveau sur les premiers Égyptiens qui s'y aventurèrent. Par malheur, le récit des campagnes de Thoutmos Ier n'est pas arrivé jusqu'à nous. Nous savons seulement que, dès l'an I de son règne, il poussa jusqu'au nord de la Syrie[1] et qu'il éleva ses stèles de victoire sur les bords de l'Euphrate[2]; probablement dans les environs de Gargamish. Cette campagne, ou plutôt ce voyage de découverte, traça l'itinéraire que les armées égyptiennes devaient suivre désormais dans toutes leurs guerres, sans presque jamais s'en écarter. Au sortir d'Égypte elles marchaient sur Raphia, la plus méridionale des villes syriennes, de là sur Gaza, Ascalon, Ierza[3] et Iouhmou[4]. C'était le chemin ordinaire des caravanes : il menait droit au nord, laissant un peu sur la gauche le port fortifié de Joppé et ses jardins délicieux[5], sur la droite la masse des monts Amorrhéens. Près d'Arouna[6] il s'enfonçait dans les gorges du Carmel, puis reparaissait dans la plaine, un peu au nord de Taanakou, une des villes royales des Ca-

la Cœlé-Syrie ou du Haurân. — 1. Lepsius, *Denkm.*, III, 5. — 2. E. de Rougé, *Annales de Toutmès*, III, p. 17. — 3. Aujourd'hui Khirbét-Ierza (E. de Rougé, *Divers monuments de Toutmès*, III, p. 54, n° 59). — 4. Selon F. de Saulcy, dont j'adopte l'opinion, el-Kheiméh (*Lettre à M. Chabas sur quelques points de la géographie antique de la Syrie, selon la science égyptienne*, dans les *Mélanges d'archéologie*, t. I, p. 120). — 5. Une localité voisine, mentionnée dans la liste des conquêtes de Thoutmos III, sous le n° 70. porte le nom de Ganoutou, *les Jardins*. Cf. *Papyrus Anastasi I*, pl. XXV, l. 2-3. — 6. J'avais songé à Arranéh, et cette position a également frappé M. Conder (*Megiddo*, dans le *Quarterly Statement* du *Palestine Exploration Fund*, janvier 1877, p. 19); mais elle ne convient pas au récit de la bataille de Magidi.

nanéens, et, quelques milles plus loin, atteignait Magidi[1]. Mais cette voie, la plus directe et la plus commode pour des marchands, n'était pas sans danger pour une armée. Les défilés du Carmel étaient si étroits qu'en certains endroits les soldats étaient obligés de s'y glisser un à un[2] : quelques hommes résolus pouvaient y tenir tête à un adversaire nombreux. Une autre route plus longue, mais moins périlleuse, tournait cette barrière formidable. Elle se détachait de la première à la hauteur du bourg actuel de Kakon, courait vers la droite, à travers les monts Amorrhéens, débouchait dans la plaine d'Iesréel et aboutissait dans la plaine au nord de Magidi, dans la direction de Zafiti[3]. Magidi, bâtie au bord du torrent de Qina, barrait les voies du Liban et ouvrait ou fermait à volonté la route aux armées qui montaient vers l'Euphrate. Aussi la vit-on au premier rang dans toutes les guerres des Égyptiens en Asie : elle fut le point de ralliement des forces cananéennes et le poste avancé des peuples du Nord contre les attaques venues du Sud. Une bataille perdue sous ses murs livrait la Palestine entière au vainqueur et lui permettait de continuer sa marche vers la Cœlé-Syrie.

Magidi entre leurs mains, les Égyptiens franchissaient le Thabor, traversaient les régions montueuses qui séparent le haut Jourdain de la côte phénicienne et passaient dans la vallée du Nazana, non loin du bourg actuel de Ghazzé. Ils remontaient à la source du Nazana, non loin de Tibekhat (Baalbeck), et descendaient la vallée de l'Oronte jusqu'à Hamath. Qodshou (Kadesh) la Grande était la plus importante des villes qu'ils rencontraient en chemin. Bâtie sur le territoire des Amorrhéens, dans un des replis de l'Oronte[4], elle était tombée au pouvoir des Khiti, et était

1. M. Conder a essayé de montrer que Magidi était située à Mejedda, près de Beth-Shean (cf. *Megiddo*, dans le *Quarterly Statement*, janvier 1877, p. 13 sqq.). — 2. Cf. Maspero, *le Récit de la campagne contre Mageddo sous Thoutmos III*, dans le *Recueil de travaux*, t. II, p. 51 sqq. — 3. C'est probablement le village moderne de Zebed à l'ouest de Magidi. — 4. M. Thomson (*The Land and the Book*, p. 110) et, après lui, M. Conder ont cru retrouver les restes de Qodshou à Tell-Naby-Mendoh, sur l'emplacement de l'ancienne Laodiceia ad Libanum (*Quarterly Statement*, juillet 1881, p. 163-173). L'identification qu'ils proposent ne me paraît pas être en accord suffisant avec les textes égyptiens. Cf. H. G.

devenue l'une de leurs capitales, un des remparts de leur puissance contre Pharaon. Les chefs syriens, battus à Magidi, rétrogradaient d'ordinaire jusqu'à elle et livraient leur seconde bataille sous ses murs. Vaincus, ils n'avaient d'autre ressource que de se disperser et de s'enfermer chacun dans sa forteresse. Les Égyptiens, lancés à leur poursuite, longeaient l'Oronte, prenaient Hamath, puis, à peu près à la hauteur d'Antioche, tournaient à droite et gagnaient Khaloupou et Patina (Batanæ)[1]. De là à Gargamish, il y avait quelques heures de marche.

Les peuples situés à droite et à gauche de cette route militaire reconnurent l'autorité des Pharaons et firent partie de leur empire. Les uns, à l'exemple des Phéniciens, acceptèrent le joug presque sans combat; il fallut, pour réduire les autres, de longues guerres et des batailles acharnées. Aussi bien ne peut-on guère se représenter la domination égyptienne comme quelque chose d'analogue à ce que fut plus tard la domination romaine. La Syrie, l'Arabie, l'Éthiopie ne furent jamais des provinces assimilées aux nomes de l'Égypte et administrées par des officiers de race égyptienne. Elles gardèrent leurs anciennes lois, leurs anciennes religions, leurs anciennes coutumes, leurs dynasties, restèrent, en un mot, ce qu'elles étaient avant la conquête. C'était une sorte d'empire féodal, dont le Pharaon était le suzerain et les chefs syriens ou nègres les grands vassaux. Les vassaux devaient hommage au suzerain, lui payaient tribut, accordaient à ses troupes et refusaient aux ennemis l'accès de leur territoire. Pour le reste, ils étaient maîtres chez eux et pouvaient batailler les uns contre les autres, signer la paix entre eux, chercher des alliances, régler à leur guise leurs affaires intérieures, sans que le suzerain songeât à s'y opposer.

Un empire constitué de la sorte n'était pas des plus solides. Tant que le pouvoir suprême était aux mains d'un prince énergique, ou plutôt, tant que le souvenir de la défaite restait assez vivant dans l'esprit des vaincus pour étouffer leurs velléités d'indépendance, les chefs syriens demeuraient

Tomkins, *Kadesh on the Orontes* dans le *Quarterly Statement*, 1882, p. 47-50. — 1. G. Maspero, *De Carchemis oppidi situ*, p. 5

fidèles à leur vasselage et payaient l'impôt. Mais la mort du souverain régnant et l'avènement d'un nouveau souverain, un échec ou simplement le bruit d'un échec subi par les généraux égyptiens, le moindre événement suffisait à soulever une révolte générale. Chacun refusait d'acquitter sa contribution, royaumes et cités se déclaraient indépendants, l'Égypte était restreinte en quelques jours à son seul territoire. Il fallait alors recommencer tout à nouveau. D'ordinaire une coalition se formait dont les troupes attendaient le choc sous Magidi ou sous Qodshou. Une ou deux batailles avaient raison de leur effort : les alliés se débandaient et couraient se fortifier chacun dans son domaine. Les Égyptiens ne rencontraient plus devant eux de grandes armées; ils devaient poursuivre les princes l'un après l'autre, et assiéger longuement leurs châteaux avant de les réduire. La révolte avait renversé l'empire en un jour : plusieurs années de combats, parfois même tout un long règne, s'écoulaient avant qu'il fût rétabli en son intégrité. C'est en vain que le vainqueur procédait par moyens de rigueur, saccageait les campagnes, volait les troupeaux, rasait les forteresses, mettait les villes à feu et à sang, déposait et condamnait les chefs au supplice, emmenait des tribus entières en esclavage : rien n'y faisait. Après avoir conquis le pays pendant la durée de chaque règne, on le perdait au commencement du règne suivant, pour le reconquérir et le reperdre plus tard, sans arriver jamais à rien créer qui durât.

De tous les enfants que Thoutmos Ier avait eus de sa femme légitime Ahmos[1], un seul avait vécu, une fille, Hatshopsitou[2]. Quelque temps avant sa mort, il l'associa au trône et la maria au fils, Thoutmos II, que lui avait donné une des femmes de son harem[3]. Le règne de Thoutmos II dura quelques années à peine et ne fut illustré par aucun événement considérable. Quelques expéditions contre les Syriens et contre les Nègres confirmèrent sa suzeraineté sur l'Asie et sur

1. Elle était fille, comme lui, d'Amenhotpou Ier et de sa sœur, Ahhotpou II. Elle apparaît avec sa mère dans Lepsius, *Denkmäler*, III, 26, 1 *b*. — 2. Le nom est lu ordinairement Hatasou. — 3. Cf. Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 132-133.

l'Éthiopie[1]. Les tribus de la Nubie, sans cesse en armes depuis l'époque d'Ahmos Ier, semblèrent enfin se résigner à la perte de leur liberté. Leur pays, partagé en nomes sur le modèle de l'Égypte, fut érigé en une vice-royauté, qui s'agrandit au détriment des peuplades éthiopiennes et s'étendit de la première cataracte aux montagnes d'Abyssinie. D'abord confié à de grands fonctionnaires, ce gouvernement devint une des charges les plus importantes de l'État, et l'usage prévalut à la cour d'y nommer l'héritier de la couronne avec le titre de prince de Koush[2]. Quelquefois le titre était purement honorifique : le jeune prince demeurait auprès de son père, tandis qu'un chef administrait pour lui. Souvent il gouvernait lui-même et faisait l'apprentissage de son métier de roi dans les régions du Haut-Nil. Aussi bien Hor, fils d'Osiris, avait commencé par y régner avant de déclarer la guerre à Sit et de venger son père : débuter comme Hor, et diriger une expédition contre les premiers ennemis qu'il avait combattus, était pour le futur maître de l'Égypte marquer une fois de plus la réalité de sa descendance divine.

La reine Hatshopsitou tenait, du chef de sa mère Ahmos et de sa grand'mère Nofritari, des droits supérieurs même à ceux de son père et de son mari. Elle était, aux yeux de la nation, l'héritière légitime du trône et le représentant direct des dynasties anciennes. Aussi, quand Thoutmos Ier l'appela au pouvoir[3], sur la fin de ses jours, la raison d'État eut au moins autant de part que l'affection paternelle à sa résolution. L'autorité de la reine, consacrée par le chef de la famille, ne fit que grandir pendant la vie de Thoutmos II, et parvint à l'apogée quand ce prince mourut sans laisser d'héritiers mâles. Hatshopsitou plaça sur le trône son plus jeune frère, né d'une simple femme de harem, nommée Isit[4], et le maria à sa fille Hatshopsitou-Mirirî, le

1. Stèle d'Assouan, dans Lepsius, *Denkm.*, III, 16 *a*. — 2. Le titre égyptien est *fils royal* de Koush. Dans le Papyrus d'Orbiney (pl. XIX, l. 1), par exemple, le héros du roman, fils de Pharaon, est nommé prince de Koush dès le moment de sa naissance. — 3. E. de Rougé, *Étude des monuments du massif de Karnak*, dans les *Mélanges d'archéologie*, t. I, p. 50. — 4. Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et*

seul enfant qui survécût de son union avec Thoutmos II[1]. Thoutmos III ne fut longtemps roi que de nom, et sa sœur exerça la plénitude du pouvoir. Elle construisit et dédia des temples, offrit le sacrifice royal, décida de la paix et de la guerre : elle alla jusqu'à se faire représenter en homme, avec la barbe postiche des souverains. Elle sut d'ailleurs conserver intacte la souveraineté sur les pays du Sud et du Nord, reçut, comme son père, les tributs de la Syrie, recommença l'exploitation des mines du Sinaï[2], et explora le Tonoutir, où nul Égyptien n'avait mis le pied. Le Tonoutir confinait au Pount et comprenait toutes les régions inconnues situées au sud-est de l'Égypte, entre autres l'Arabie. Situé à portée des deux grands entrepôts du commerce de l'ancien monde, l'Inde et l'Asie sémitique, l'Yémen était une sorte de marché général où les nations orientales se donnaient rendez-vous depuis des siècles. Les peuples du Deccan y expédiaient leurs marchandises, que les Arabes et les Araméens convoyaient à Babylone, en Assyrie, au Naharanna, en Phénicie, et jusque sur les côtes égyptiennes de la mer Rouge, où les marchands de Coptos les attendaient au débarquement. Hatshopsitou, maîtresse de la Syrie et de l'Éthiopie, résolut de « connaître la terre de Pount, jusqu'aux extrémités du Tonoutir », et d'y aller chercher directement par mer les bois de luxe, les gommes, les aromates, l'or, l'argent, le lapis-lazuli, les pierreries, toutes les denrées précieuses dont l'Égypte avait besoin pour son culte et pour son industrie. Elle lança sur la mer Rouge une escadre de cinq vaisseaux[3], qu'un voyage heureux mena aux Échelles de l'Encens, sur la côte du pays des Aromates, à peu de distance du cap Guardafui. Les

d'histoire, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 132-133. Le récit de la jeunesse de Thoutmos III que Brugsch a donné dans son livre (*Geschichte Ægyptens*, p. 288-289, 361), et qu'il a emprunté aux textes publiés par Mariette (*Karnak*, pl. 16, l. 47-49), repose sur une erreur d'interprétation : M. Brugsch a pris pour de l'histoire une série de comparaisons empruntées à la mythologie. — 1. E. de Rougé, *Étude sur les monuments*, dans les *Mélanges*, t. I, p. 50. — 2. Stèle de l'an XVI à Ouady Magharah (Lepsius, *Denkm.*, III, 28 *b*). — 3. Voir dans Maspero, *De quelques navigations des Égyptiens* (*Revue historique*, t. IX, p. 12, note 1), les raisons pour lesquelles on ne saurait admettre la présence de plus de cinq vaisseaux.

Égyptiens, descendus à terre, dressèrent une tente, dans laquelle ils entassèrent leurs pacotilles pour les échanger contre les produits du pays. Les indigènes appartenaient à la même race que les Koushites de l'Arabie méridionale et de la Nubie. Ils étaient grands, élancés, d'une couleur qui varie entre le rouge brique et le brun presque noir. Leur chef, nommé Parihou[1], avait le boumerang à la main, le poignard à la ceinture, un collier de verroterie au cou; sa jambe droite était couverte de larges anneaux en métal jaune, probablement de l'or. Sa femme Ati et sa fille présentaient un aspect bizarre : la mère n'était qu'un amas de chairs pendantes, et la fille commençait à ressembler à la mère. Rien n'est plus disgracieux à notre sens, mais les gens du Tonoutir étaient de ces peuples aux yeux desquels ce boursouflement paraît l'idéal de la beauté féminine[2]. Les principales conditions du marché se réglèrent probablement dans un banquet, où l'on servit aux barbares toutes les délicatesses de la cuisine égyptienne. Les envoyés reçurent d'eux, entre autres objets précieux, trente-deux arbrisseaux à parfum, disposés dans des paniers avec des mottes de terre. Hatshopsitou les fit planter par la suite dans ses jardins de Thèbes : c'est, je crois, le premier essai connu d'acclimatation[3]. Cette expédition avait eu lieu en l'an IX du règne officiel de Thoutmos III[4] : la régente mourut vers l'an XX, et une

1. Probablement identique au nom arabe Farihou, de la racine *fariha*, « lætus, hilaris fuit ». — 2. Cf. Speke, *les Sources du Nil*, trad. fr., p. 185; Schweinfurth, *Au cœur de l'Afrique*, trad. fr., t. I, p. 282; Chabas, *Études sur l'antiquité historique*, p. 154; Mariette, *Deir-el-Baharî*, p. 30. — 3. Les textes relatifs à cette exploration ont été publiés par Dümichen dans ses grands ouvrages : *Die Flotte einer Ægyptischen Kœnigin*, et *Hist. Inschriften*, t. II, ainsi que par Mariette, *Deir-el-Baharî*. Ils ont été étudiés par E. de Rougé, *Étude des monuments du massif de Karnak*, dans les *Mélanges d'archéologie*, t. I, p. 49 sqq., et par G. Maspero, *De quelques navigations des Égyptiens sur les côtes de la mer Érythrée*, dans la *Revue historique*, t. IX, p. 1 sqq. Cf. Hommel, *Die Semitischen Völker*, t. I, p. 136 sqq. — 4. Cette date est donnée dans Dümichen, *Die Flotte*, pl. XVIII, *a*, 3; mais on ne voit pas bien si elle marque le commencement de l'expédition, le retour des navires, ou le jour de l'inauguration du temple que Hatshopsitou construisit en commémoration de l'événement.

violente réaction éclata aussitôt contre sa mémoire. On se plut à considérer comme une usurpatrice la femme dont la vie avait été si glorieuse pour l'Égypte. Les inscriptions où était racontée son exploration du Tonoutir furent martelées, ses cartouches effacés, son protocole remplacé par le protocole de ses frères.

Jusqu'alors Thoutmos III n'avait eu que les titres et l'appareil de la royauté : à peine en possession du pouvoir réel, il se lança dans les guerres de conquêtes et dans les expéditions lointaines. L'effort de ses premières armes se concentra sur la Syrie. « Pendant des années, le pays des Routonou avait été en discorde : chacun se battait contre son voisin grand ou petit », et l'autorité de l'Égypte s'était affaiblie au milieu de ses révoltes. Thoutmos III rassembla son armée, et quitta Zarou, sur la frontière du Delta, le 25 Pharmouti. Arrivé à Gaza le 3 Pakhons, il y séjourna le temps de célébrer l'anniversaire de son couronnement et d'inaugurer, au milieu des fêtes, la vingt-troisième année de son règne. Les jours suivants, il marcha lentement : le 16, il n'était encore qu'à Iouhmou, à une vingtaine de lieues au nord de Gaza, et attendait les rapports de ses éclaireurs pour régler définitivement son plan de campagne. Il apprit enfin que le prince de Qodshou était entré à Magidi, avec les contingents des rebelles, et s'y fortifiait. Il réunit aussitôt son conseil et communiqua à ses généraux les dépêches qu'il venait de recevoir. Quelques-uns d'entre eux, redoutant les dangers que présentait le passage des défilés auprès d'Arouna, déclarèrent qu'il fallait tourner la position, et prendre le chemin qui menait vers Zafiti. Thoutmos rejeta avec indignation leur avis qu'il trouvait entaché de lâcheté « Par ma vie, par l'amour que Râ a pour moi, par la faveur dont je jouis auprès de mon père Amon, je passerai par ce chemin d'Arouna, soit qu'il y en ait parmi vous à qui il plaise d'aller par les autres chemins dont vous m'avez parlé, soit qu'il y en ait parmi vous à qui il plaise de me suivre. Car que dirait-on chez ces vils ennemis que Râ déteste : « Est-ce que Pharaon ne passe pas par un autre chemin? Il s'écarte par peur de nous ; » voilà ce qu'ils diraient. » On répondit au roi : « Ton père

Amon te protège. Nous te suivrons en tout lieu où tu passeras, comme il convient que des serviteurs suivent leur maître. » Trois jours de marche rapide l'amenèrent au bourg d'Arouna. Le 20, de grand matin, il franchit le col, sans avoir heureusement à surmonter d'autre obstacle que la difficulté du terrain, s'arrêta un instant sur le versant septentrional de la montagne, afin de rallier son arrière-garde attardée, et déboucha en plaine, vers la septième heure Comme il était trop tard pour rien entreprendre le jour même, il établit son camp au bord du Qina, en face du camp ennemi.

Le 21, dès l'aube, l'armée égyptienne se rangea en bataille. La droite s'appuyait au torrent, la gauche s'étendait en plaine jusqu'au nord-ouest de Magidi, sans doute afin de déborder l'ennemi et de le rejeter sous les murs de la ville : le roi était au centre. Les Syriens, enfoncés après une courte mêlée, furent saisis de panique. Ils abandonnèrent leurs chars et leurs chevaux et s'enfuirent dans la direction de Magidi; comme ils se précipitaient pour pénétrer dans l'enceinte, la garnison, craignant de voir entrer les Égyptiens après eux, leur ferma les portes. C'est au plus si l'on consentit à hisser les généraux sur le rempart au moyen de cordes. « Et certes, plût à Dieu que les soldats de Sa Majesté ne se fussent pas laissés aller à prendre les dépouilles des vils ennemis! Ils fussent entrés dans Magidi à l'instant. » La cupidité des Égyptiens sauva les vaincus; il n'y eut que quatre-vingt-trois morts et cent quarante prisonniers, mais on recueillit sur le champ de bataille deux mille cent trente-deux chevaux, neuf cent quatre-vingt-quatorze chars et tout le butin que les Asiatiques avaient abandonné dans la déroute. Le soir même, l'armée victorieuse défila devant Thoutmos III et déposa devant lui les dépouilles. Il répondit à cet hommage par un discours de reproches : « Si ensuite vous aviez pris Magidi, c'eût été une bien grande faveur que mon père Râ m'eût accordée en ce jour; car tous les chefs du pays sont enfermés en elle, si bien que c'est prendre mille villes que prendre Magidi. » La place, investie sans délai, capitula au bout de quelques jours, et sa chute décida du succès de la campagne. Les chefs de la Syrie et de la Mésopotamie, celui d'Ashshour le premier, se hâtèrent

de payer le tribut et de prêter au vainqueur le serment de fidélité[1].

Trois campagnes successives, de l'an XXIV à l'an XXVIII, complétèrent la soumission de la Syrie et de la Phénicie méridionales. En l'an XXIX, Thoutmos III était au cœur du Naharanna, entre l'Euphrate et l'Oronte. Tounipou, Gargamish[2] et les districts à l'ouest de Khaloupou furent livrés au pillage pour la plus grande gloire d'Amon Thébain : or, argent, lapis-lazuli, tout ce que renfermait le trésor des princes hittites passa dans les coffres du dieu. Le roi revenait vers l'Égypte, « le cœur joyeux », lorsqu'il s'avisa que le Zahi[3], placé en dehors des grandes voies militaires, était une proie facile à saisir et de riche butin : les caves regorgeaient de vin, les greniers étaient pleins de blé, même la moisson n'était pas entamée, et les arbres étaient encore chargés de leurs fruits. Il se jeta donc vers l'est et fondit à l'improviste sur le territoire d'Arad. Ce fut une razzia plutôt qu'une guerre en règle : la ville ne fut pas enlevée, mais ses récoltes furent détruites, ses vergers saccagés, ses bestiaux emmenés, et tout le Zahi pillé à plaisir. L'abondance fut si grande au camp du vainqueur, que les soldats purent se gorger d'huile d'olive chaque jour, luxe qu'ils ne se donnaient en Égypte qu'aux jours de fête[4]. Ils reparurent l'année suivante avec le même succès. Qodshou, Symira, Arad, Arrotou sur les bords du Nisrona, tombèrent l'une après l'autre, et les chefs durent donner leurs fils en otages. La campagne se prolongea jusqu'en XXXI, et, le 3 Pachons, le roi célébra l'anniversaire de son avènement par le recensement des prises faites sur l'ennemi : outre le

1. Les textes relatifs à cette campagne sont analysés dans les *Notices* de Champollion, t. II, p. 154-158, et publiés en entier par Lepsius, *Denkm.* III, pl. 31 *b*-32. Ils ont été étudiés par E. de Rougé, *Annales de Touthmès III*, p. 8-9, 26-28, *Sur quelques monuments inédits du règne de Touthmès III*, p. 35-40; traduits par H. Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 294-305, et par Maspero, *le Récit de la campagne contre Mageddo*, dans le *Recueil*, t. II, p. 48-56, 139-150. — 2. *Inscription d'Amonemhabi*, publiée par Ebers, *Thaten und Zeit Tothmes III*, dans la *Zeitschrift*, 1873, p. 1 sqq., et dans la *Zeitschrift der D. Morg. Gesellschaft*, t. XXX, p. 391 sqq., t. XXXI, p. 439 sqq. J'identifie l'expédition mentionnée l. 3-71 de ce texte avec la cinquième campagne de Thoutmos III. — 3. La Phénicie septentrionale; cf. p. 182 de cette histoire. — 4. *Annales de Thoutmos III*, l. 1-7.

tribut annuel, les chefs des Routonou durent s'engager à fournir de provisions toutes les stations où arrivaient le roi et son armée[1]. Deux années après, le Naharanna eut son tour. Le prince des Hittites attendit le choc de pied ferme, mais le sort des armes ne lui fut pas favorable : Thoutmos III mit ses soldats en déroute et les poursuivit longuement, « sans qu'aucun d'eux osât regarder derrière soi, mais ils ne songeaient qu'à fuir, en bondissant comme un troupeau de bouquetins ». Pour éterniser le souvenir de cette victoire, le roi éleva deux stèles, probablement auprès de Gargamish, l'une à l'orient du fleuve, l'autre auprès de la stèle que son père, Thoutmos Ier, avait consacrée presque un demi-siècle auparavant. Au retour, il s'empara de Nii[2], et reçut le tribut du prince. Un épisode curieux signala son séjour dans cette ville. C'était l'usage et le devoir des rois égyptiens de détruire les bêtes féroces, et nous connaissons tel d'entre eux, Amenhotpou III, par exemple, qui se vante d'avoir tué cent deux lions de sa propre main, pendant les dix premières années de son règne[3]. Thoutmos III donna la chasse aux éléphants et en massacra cent vingt[4]. Tous les peuples de la Syrie durent s'incliner l'un après l'autre devant la puissance irrésistible de Pharaon, les Limnanou[5], les Khiti, les gens de Singara, ceux d'Asi[6] : leurs révoltes réitérées n'aboutirent qu'à rendre plus lourd le joug

1. *Annales de Thoutmos III*, l. 7-15. Il semble que le nom de Nisrona, Nisrona ait été appliqué au Kouweik et au lac marécageux dans lequel se jette ce fleuve. Nisrona ne se retrouverait-il pas dans le bourg de Kin-nesrîn? Cependant Neubauer (*Géographie du Talmud*, p. 307) donne le nom sous la forme Kan-Nischraya. — 2. Cette ville a été confondue avec Ninive (Cf. *Zeitschrift*, 1879, p. 58; Pognon, *l'Inscription de Bavian*, p. 115-116). Elle paraît avoir été située dans la Cœlé-Syrie ou dans la Syrie du Nord. — 3. Rosellini, *Mon. stor.*, pl. XLIV. — 4. M. Halévy (*Mélanges de critique et d'histoire relatifs aux peuples sémitiques*, p. 27, note 2), qu'étonne la présence des éléphants en Syrie, transporte Nii en Afrique, « dans la Nubie méridionale, sur les bords de l'Astaboras, où les éléphants ont toujours abondé ». Un éléphant figure cependant au tombeau de Rekhmirî, à Thèbes, parmi les tributs du Routonou. La chasse aux éléphants est racontée dans l'*Inscription d'Amenemhabi*, l. 22-23. — 5. Longtemps identifiés avec les Arméniens, les Limnanou paraissent tirer leur nom de Libnana, le Liban, et désigner les habitants de la montagne. — 6. Le nom de l'île de Chypre, d'après le texte du décret de Canope, où le scribe égyptien a écrit Asinaï par analogie avec Asinê, qui était le nom d'une ville de l'île (Meursius, *Cyprus*, p. 28), peut-être Salamine.

qui pesait sur eux. Une coalition, à la tête de laquelle le prince de Naharanna se plaça en l'an XXXVII, fut dissoute non loin d'Alouna, après une bataille sanglante[1]. L'année d'après, la ville d'Ono-Gasou succomba à son tour. En l'an XLI, la Cœlé-Syrie porta tout le poids de la guerre. Enfin, Qodshou fut assiégée en l'an XLII[2], et son roi eut vainement recours pour se défendre aux ruses qu'autorisait la stratégie du temps : il fit sortir une cavale de la ville et la lança à travers les rangs de l'armée égyptienne, espérant y jeter le désordre. Un écuyer de Pharaon, Amenemhab, courut au-devant de la bête furieuse, l'abattit d'un coup d'épée et en remit la queue à Thoutmos III comme trophée. Qodshou fut emportée d'assaut et abandonnée à la fureur des soldats[3].

En Éthiopie, il ne se passait guère d'année où le vice-roi n'eût affaire aux Ouaouaïtou. Les tribus du Haut-Nil, habituées de longue date à trembler devant Pharaon, lâchaient pied à la moindre alerte et se réfugiaient au désert, sur la montagne ou dans les marais; on occupait les villages abandonnés, on pillait et brûlait les cabanes, on faisait quelques prisonniers, on ramassait les troupeaux et les objets précieux, bois d'ornement, poudre et lingots d'or, vases de métal émaillés ou ciselés, plumes d'autruche, que les pauvres gens n'avaient pas eu le temps de cacher ou d'enlever avec eux, puis on rentrait triomphalement en Égypte après quelques semaines de victoires faciles. Au Sud comme au Nord, le long règne de Thoutmos III ne fut qu'une série de guerres toujours heureuses : aussi n'est-ce pas sans raison qu'on a donné à ce prince le nom de Grand. Sans cesse en marche d'une extrémité de son empire à l'autre, une année sous les murs de Gargamish et l'année d'après au fond de l'Éthiopie, il légua à ses successeurs le monde égyptien plus large qu'il ne l'avait reçu et tel qu'il ne fut jamais après lui ; quoi d'étonnant si ses hauts faits ont inspiré dignement les poètes assemblés à sa cour !

1. *Annales de Thoutmos III*, l. 37 sqq. — 2. La date n'est pas assurée : peut-être faudrait-il placer ce fait en l'an XLI. Cf. Chabas, *Mélanges égyptologiques*, 3e série, t. II, p. 297. — 3. *Inscription d'Amenemhabi*, l. 25-32; cf. Ebers, *Zeit und Thaten Tothmes III*, dans la *Zeitschrift*, 1873, p. 6-7.

« Je suis venu, » lui dit le dieu Amon sur une stèle découverte à Karnak, « je suis venu, je t'accorde d'écraser les princes de Zahi ; je les jette sous tes pieds à travers leurs contrées ; — je leur fais voir ta majesté telle qu'un seigneur de lumière, lorsque tu brilles sur leurs têtes comme mon image.

« Je suis venu, je t'accorde d'écraser les barbares d'Asie, d'emmener en captivité les chefs des peuples Routonou ; — je leur fais voir ta majesté, couverte de ta parure de guerre, quand tu saisis tes armes, sur le char.

« Je suis venu, je t'accorde d'écraser la terre d'Orient ; Kafti et Asi sont sous ta terreur ; — je leur fais voir ta majesté comme un taureau jeune, ferme de cœur, muni de ses cornes, auquel on n'a pu résister.

« Je suis venu, je t'accorde d'écraser les peuples qui résident dans leurs ports, et les régions de Mâdon tremblent sous ta terreur ; — je leur fais voir ta majesté comme l'hippopotame, seigneur de l'épouvante, sur les eaux, et qu'on n'a pu approcher.

« Je suis venu, je t'accorde d'écraser les peuples qui résident dans leurs îles ; ceux qui vivent au sein de la mer sont sous ton rugissement ; — je leur fais voir ta majesté comme un vengeur qui se dresse sur le dos de sa victime.

« Je suis venu, je t'accorde d'écraser les Tahonou ; les îles des Danaens sont au pouvoir de ton esprit ; — je leur fais voir ta majesté telle qu'un lion furieux qui se couche sur leurs cadavres à travers leurs vallées.

« Je suis venu, je t'accorde d'écraser les contrées maritimes, tout le pourtour de la grande zone des eaux est lié à ton poing ; — je leur fais voir ta majesté telle que le maître de l'aile (l'épervier), qui embrasse en un clin d'œil ce qui lui plaît.

« Je suis venu, je t'accorde d'écraser les peuples qui résident dans leurs lagunes, de lier les maîtres des sables (Hiroushaïtou) en captivité ; — je leur fais voir ta majesté semblable au chacal du midi, seigneur de vitesse, coureur qui rôde à travers les deux régions.

« Je suis venu, je t'accorde d'écraser les barbares de Nubie ; jusqu'au peuple de Pout, tout est dans ta main ; — je

leur fais voir ta majesté semblable à tes deux frères, Hor et Sit, dont j'ai réuni les bras pour assurer ta puissance[1]. »

Tant de succès frappèrent vivement l'imagination du peuple : Thoutmos III tourna bientôt au héros de roman, comme le vieux Khéops et comme Ousirtesen Ier. Une seule nous est parvenue des mille et une légendes qui circulaient sur son compte quelques siècles après lui. Le prince de Joppé s'était révolté et tenait la campagne. Pharaon, que sa grandeur attachait sans doute aux rivages du Nil, ne daigna pas marcher en personne contre le rebelle : il envoya à la rescousse Thoutii, un de ses généraux les plus braves. Thoutii attire le prince dans son camp, sous prétexte de lui montrer la canne magique du roi d'Égypte, et le tue. Mais ce n'est pas assez de s'être débarrassé du chef, il faut avoir raison de la ville. Thoutii enferme cinq cents soldats dans des jarres, les transporte jusque sous les murs, et là contraint l'écuyer du prince à déclarer que les Égyptiens ont été battus et qu'on ramène leur général prisonnier. On le croit, on ouvre les portes, les soldats sortent de leur prison et s'emparent de la ville. C'est l'histoire d'Ali-Baba et des quarante voleurs habillée à l'égyptienne. Aussi bien, dès la XXe dynastie, Thoutmos III était devenu le roi à qui l'on attribuait toutes les guerres, tous les exploits, toutes les victoires, qui avaient fait la grandeur de l'Égypte. Plus tard sa renommée s'effaça devant celle de Ramsès II, et son nom disparut si bien de la mémoire des hommes, qu'on ne le connaîtrait plus, si nos contemporains n'étaient allés le déchiffrer[2] dans les ruines.

Il mourut le dernier jour de Phamenoth, en l'an LV de

1. Mariette, *Revue générale de l'architecture*, 1860, t. XVIII, col. 57, 60, et *Notice des principaux monuments du Musée de Boulaq*, 3e édit., p. 78-80; Birch, *Archæologia*, t. XXVIII; E. de Rougé, *Revue archéologique*, 1861; Maspero, *Du genre épistolaire*, p. 85-89. Ce bel hymne devint classique en Égypte. Quelques siècles après Thoutmos, Séti Ier en copia une partie (Champollion, *Notices*, t. II, p. 96), et Ramsès III en prit plusieurs phrases pour célébrer ses exploits (Dümichen, *Hist. Inschriften*, t. I, pl. XI-XII). — 2. Goodwin, *Translation of a Fragment of an Historical Narrative relating to the reign of Thotmes the Third*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, 1874, t. III, p. 348; Birch, *Egypt from the earlier times*, p. 203-204; Maspero, *les Contes populaires*, p. 83-96.

son règne[1], et fut enseveli à Thèbes par les soins de son fils Amenhotpou II[2]. Les chefs syriens crurent le moment venu de rompre leur chaîne et saluèrent par une révolte l'avènement du nouveau roi. Le châtiment fut prompt et complet. Amenhotpou ravagea les districts du haut Jourdain, « comme un lion terrible qui met en fuite les pays ». Le 26 Tybi, il franchit l'Arosati[3], et s'avança afin de reconnaître les approches d'Anato; « quelques Asiatiques vin« rent à cheval pour l'empêcher de passer outre, mais « il se para de ses armes de guerre, et sa prouesse égala « la puissance mystérieuse de Sit en son heure : les barbares « fléchirent dès que Sa Majesté regarda l'un d'eux, et s'en« fuirent ». Le 10 Epiphi, il était devant Nii, qui se soumit sans combat : « les habitants, hommes et femmes, étaient « sur les murs pour honorer Sa Majesté[4] ». D'autres places, comme celle d'Akiti, soutinrent un long siège, avant de se rendre. L'an III, la révolte était complètement étouffée. Pharaon avait, au cours de ses exploits, abattu et pris de sa main sept chefs du pays de Takhis : pendant le voyage triomphal qui le mena jusqu'à Thèbes, ils étaient attachés à l'avant de sa barque. Six d'entre eux furent sacrifiés solennellement devant Amon, leurs têtes et leurs mains exposées sur les murs du temple de Karnak, le septième fut traîné à Napata et traité de la même manière, pour servir d'exemple aux petits princes éthiopiens et leur apprendre à respecter l'autorité de Pharaon[5]. Une insurrection des tribus qui habitaient le désert et les Oasis, à l'orient de l'Égypte, fut réprimée de même par Amenemhabi, qui occupait auprès d'Amenhotpou II le poste qu'il avait eu sous Thoutmos III[6]. L'empire était en bonnes mains :

1. Ebers, *Thaten und Zeit Tothmes III*, dans la *Zeitschrift*, 1873, p. 7. La durée exacte du règne est de cinquante-quatre ans et onze mois. — 2. Maspero, *Notes sur quelques points*, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 132. — 3. Brugsch donne pour ce nom l'orthographe Arinath (*Geschichte*, p. 389), qui fait songer à l'Oronte. L'orthographe Arosati est dans les *Notices* de Champollion. — 4. Champollion, *Notices*, t. II, p. 185-186 : Maspero, *Notes sur quelques points*, dans la *Zeitschrift*, 1879, p. 55-58. — 5. Lepsius, *Denkm.* III, pl. 65, l. 16-20. — 6. *Inscription d'Amenemhabi*, l. 39-42, dans Ebers, *Thaten und Zeit Tothmes III*, dans la *Zeitschrift*, 1873, p. 1 sqq.

Thoutmos IV, fils d'Amenhotpou, sut commander le respect aux nations étrangères par des expéditions heureuses en Syrie et en Éthiopie[1]. Sous Amenhotpou III, qui succéda à Thoutmos IV, les limites de la domination égyptienne étaient fixées vers l'Euphrate au nord, au sud vers le pays des Gallas[2]. Les princes syriens, jadis si turbulents, étaient résignés à leur sort et donnaient leurs filles à Pharaon pour le servir dans son harem[3]. La conquête paraissait terminée : les guerres n'étaient plus que des razzias, des chasses à l'esclave, entreprises pour recruter la population ouvrière et pour fournir aux constructions qui s'élevaient dans la vallée du Nil.

Les premiers rois de la dix-huitième dynastie, Ahmos et Amenhotpou Ier, avaient eu assez à faire de chasser les Pasteurs et de réorganiser l'Égypte. Ils se bornèrent à rouvrir les carrières voisines de Memphis[4] et à réparer les monuments qui avaient le plus souffert pendant l'invasion et la guerre de l'indépendance. Thoutmos Ier, au retour de son expédition d'Asie, employa comme maçons les nombreux prisonniers qu'il ramenait à sa suite et commença de grands travaux, que ses successeurs continuèrent sans interruption. Toute la vallée du Nil, de la quatrième cataracte à la mer, se couvrit de monuments. A Napata, Amenhotpou III fonda un temple, dont les avenues sont bordées de béliers accroupis, en guise de sphinx; il embellit l'édifice élevé par Thoutmos III à Soleb, entre la deuxième et la troisième cataracte. Thoutmos III restaura, en son propre nom, le sanctuaire que le grand conquérant de la douzième dynastie, Ousirtesen III, avait consacré à Semnéh, et bâtit, près d'Amada, un temple de Râ, qui nous a conservé quelques-uns des textes historiques les plus curieux de l'époque[5]. A Éléphantine[6], à Ombos[7], à

1. Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 69 *c, f;* Sharpe. *Eg. Inscript.*, pl. 93, l. 5-6; Louvre, C 202 — 2. Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 77 *c;* Louvre, *Salle historique*, vitrine N, 582. — 3. Brugsch, *Ueber ein merkwürdiges historisches Denkmal aus den Zeiten Königs Amenophis III*, dans la *Zeitschrift*, 1880, p. 81-87. — 4. Stèle de l'an XXII d'Ahmos dans Vyse, *Pyramids of Gizeh*, t. III, p. 94; Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 3 *a*, *b*. — 5. Cf. sur ce temple Chabas, *Une Inscription historique de Séti Ier*. — 6. Le temple qui existait encore au commencement du siècle et qui a été détruit par Mohammed-Ali. — 7. Porte d'Amenhotpou Ier (Maspero, *Notes*

Esnéh[1], à Eilithyia[2], à Coptos[3], à Dendérah[4], à Abydos[5], à Memphis[6], à Héliopolis[7], dans la plupart des grandes villes de l'Égypte propre, on reconnaît encore aujourd'hui les traces de l'activité des Pharaons de la dix-huitième dynastie. Seule Tanis, la capitale des rois Pasteurs et le centre du culte de Soutkhou, fut négligée par eux; Ahmos l'avait démantelée, ses successeurs l'oublièrent systématiquement[8].

Au temps des rois memphites, Thèbes n'était qu'une ville de province, bâtie sur la rive droite du Nil et sans autre monument d'importance qu'un sanctuaire consacré à la triade d'Amon, Mout et Khons. Sur l'autre rive, à Drah abou'l-Neggah, s'élevaient les pyramides funéraires des princes locaux et les tombeaux de leurs sujets. Les rois de la douzième dynastie s'employèrent de leur mieux à l'embellissement de leur capitale. Amenemhat Ier avait travaillé à l'Assassif[9] : Ousirtesen Ier commença, à Karnak, la construction d'un temple de granit et de grès, auquel travaillèrent Amenemhat II et Amenemhat III[10]. Quelques piliers et quelques pans de murs remaniés plus tard permettent jusqu'à un certain point d'en reconstituer le plan : c'était un édifice de petites dimensions, à colonnes polygonales comme les piliers de Béni-Hassan. Il était encore intact au commencement de la dix-huitième dynastie,

dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 73) ; porte de Thoutmos III, au mur extérieur de la ville (Lepsius, *Denkm.*, III, 28). — 1. Reconstruction du temple sous Thoutmos III (Champollion, *Notices*, t. I, p. 728). — 2. Constructions de Thoutmos III (Champollion, *Notices*, t. I, p. 626). — 3. Piliers en granit au nom de Thoutmos III (Wilkinson, *Modern Egypt and Thebes*, p. 411). Un des piliers qui étaient encore debout a été renversé en 1883 par les chercheurs de trésors. — 4. Reconstruction du temple d'Hathor par Thoutmos III (Dümichen, *Bauurkunde*, pl. XIV, XVI; Mariette, *Dendérah*, t. III, pl. 78). — 5. Travaux de Thoutmos I au temple d'Osiris (E. de Rougé, *Inscriptions*, t. III, pl. XIX-XX). Colosse de Thoutmos III à l'entrée du petit temple d'Osiris (Mariette, *Abydos*, t. III, p. 6). — 6. Stèle de l'an XLVII de Thoutmos III, racontant la construction d'un mur à Héliopolis (Lepsius, *Denkm.*, III, 29 *b*). — 7. Construction d'Ahmos dans le temple de Phtah (Lepsius, *Denkm.*, III, 3 *a-b*). — 8. Mariette, *Lettre à M. de Rougé sur les fouilles de Tanis*, dans la *Revue archéologique*, 1861, t. I. — 9. [Wilkinson] *Handbook of a Traveller*, p. 328. — 10. *Id.*, p. 328, 376, 378; Champollion, *Not. man.*, t. II, p. 45; cf. Mariette, *Karnak*, in-folio, 1875, avec un vol in-4° de *Texte ;* Maspero dans la *Revue critique*, 1877, t. I, p. 265 sqq.

quand Thoutmos Ier, enrichi par la conquête de l'Éthiopie, songea à l'agrandir. Les architectes le conservèrent comme noyau du nouveau temple, mais ils élevèrent par devant deux chambres en granit, précédées de vastes cours, puis trois pylônes échelonnés l'un derrière l'autre et réunis par deux grandes salles hypostyles : le tout présentait l'aspect d'un vaste rectangle, posé debout sur un autre rectangle allongé en travers. Thoutmos II et Hatshopsitou ne modifièrent pas ce plan; seulement la régente, pour introduire ses obélisques entre les deux pylônes, pratiqua une brèche dans un mur déjà construit et abattit seize des vingt-deux colonnes élevées en cet endroit. Thoutmos III termina les portions que ses prédécesseurs avaient laissées inachevées, puis réédifia à l'est d'anciennes chambres, dont la plus importante servait de station et de reposoir lors des processions, enveloppa l'ensemble d'un mur de pierre, creusa au sud le lac sur lequel on lançait les barques sacrées, les jours de fête. Il rompit de la sorte la juste proportion qui avait existé jusqu'alors entre le temple et la façade : l'enceinte extérieure devint trop large pour le pylône. Amenhotpou III corrigea ce défaut un siècle plus tard : il éleva en avant du pylône extérieur un nouveau pylône plus épais, plus massif, partant plus propre à servir de façade au temple agrandi.

Un seul sanctuaire ne suffisant plus, il en fonda un second, au sud de Karnak, et le consacra au culte d'Amon. Les ruines en subsistent encore au bord du fleuve, à Louqsor, et passent à bon droit pour un des chefs-d'œuvre de l'architecture égyptienne. Sur la rive gauche du Nil, l'activité des souverains de la dix-huitième dynastie s'exerça librement, à l'Assassif, à Shéikh Abd-el-Gournah, à Médinet-Habou, à Deir-el-Baharî, où la reine Hatshopsitou fit peindre et sculpter en détail sa campagne contre l'Arabie[1]. Devant le temple aujourd'hui ruiné d'Amenhotpou III se dressaient deux statues colossales taillées chacune dans un seul bloc, et qui pendant longtemps remplirent d'étonnement le monde ancien. L'une d'elles fut brisée pendant le grand tremblement de terre de

1. Publié in extenso par Dümichen, *Die Flotte einer Ægyptischen Königin*, et *Historische Inschriften*, t. I et II; Mariette, *Deir-el-Baharî*.

l'an 27 av. J.-C.; la partie supérieure se détacha et tomba sur le sol, l'inférieure resta seule en place. Bientôt après, le bruit se répandit que des sons semblables à celui que produit en se brisant une corde de harpe ou de lyre[1], sortaient du socle, chaque matin, au lever du soleil. Les touristes accoururent, une légende merveilleuse circula de bouche en bouche. Malgré le témoignage des habitants de Thèbes[2], les Grecs se refusèrent à voir dans la statue vocale un colosse du Pharaon Amenhotpou III : elle était, à leurs yeux, une image de Memnon l'Éthiopien, fils de Tithon et de l'Aurore, qui, après la mort d'Hector, était venu au secours de Priam contre les Grecs et avait été tué par Achille. Tous les matins, Memnon, en fils bien élevé, saluait sa mère d'une voix harmonieuse et pure. Vers le milieu du second siècle de notre ère, l'empereur Hadrien et l'impératrice Sabine entreprirent le voyage de la Haute Égypte pour entendre sa chanson miraculeuse. La piété toujours croissante des adorateurs de Memnon inspira enfin aux maîtres du monde le désir de restaurer l'image divine; Septime-Sévère la rétablit telle qu'elle était avant sa chute. Contre toute attente, Memnon se tut. « Je ne nie pas la réalité des harmonieux accords que tant de témoins affirment unanimement avoir entendu moduler par le merveilleux colosse aussitôt qu'il était frappé des premiers rayons du soleil. Je dirai seulement que, plusieurs fois, assis au lever de l'aurore sur les immenses genoux de Memnon, aucun accord musical sorti de sa bouche n'est venu distraire mon attention du mélancolique tableau que je contemplais, la plaine de Thèbes, où gisent les membres épars de cette aînée des villes royales[3]. »

L'avènement et les hauts faits de la dix-huitième dynastie n'avaient pas seulement valu à Thèbes la suprématie sur

1. Strabon, l. XVII, c. I. — 2. Pausanias, I, 42, 2. — 3. Champollion, *Lettres écrites d'Égypte*, p. 312. Cf. Letronne, *la Statue vocale de Memnon*, in-4°, 1832. Selon Brugsch (*Der Tempel von Deir-el-Medineh*, dans la *Zeitschrift*, 1875, p. 123-128; *Noch einmal Amenhotep der Sohn des Hapu*, dans la *Zeitschrift*, 1876), l'architecte qui a dressé les colosses est un certain Amenhotpou, dont la statue, retrouvée à Karnak, est aujourd'hui au Musée de Boulaq.

le reste de l'Égypte ; elles avaient assuré au dieu thébain Amon la prééminence sur les dieux des autres cités égyptiennes. Amon avait profité, plus peut-être que les rois eux-mêmes, du butin ramassé au nord et au sud : chaque succès des armées lui valait une part importante des dépouilles ramassées sur le champ de bataille, des tributs arrachés à l'ennemi, des prisonniers emmenés en esclavage. Ces richesses, accrues régulièrement de génération en génération, avaient fait du grand prêtre un personnage presque aussi important que le Pharaon : on aurait pu dire avec apparence de raison que, pour lui, et pour lui seul, les Égyptiens avaient entrepris la conquête de l'Asie. En même temps que la puissance matérielle, la puissance spirituelle grandissait sans relâche : à voir le roi de Thèbes recevoir l'hommage du monde, les prêtres s'étaient persuadés à eux-mêmes qu'Amon avait droit à l'hommage du ciel, et qu'il était le dieu réel, auprès duquel les autres dieux ne comptaient plus. Ils tirèrent des textes anciens, qui les renfermaient en germe[1], le dogme de l'unité divine et prétendirent l'imposer au reste du pays Amon, le seul dieu toujours et partout victorieux, devint pour eux le seul dieu[2]. Les rois ne virent pas sans déplaisir ce développement de l'ambition sacerdotale et songèrent à se prémunir contre les tentatives d'usurpation qui pouvaient en résulter. Déjà Thoutmos IV avait, à la suite d'un rêve surnaturel, désensablé le grand Sphinx et remis en vigueur le vieux culte d'Harmakhouti, le soleil dans les deux horizons[3] Amenhotpou III, rallié à l'antique tradition héliopolitaine, transporta à Thèbes la religion d'Aton, le disque solaire, et, l'an X de son règne, institua à Karnak une fête en l'honneur de l'intrus[4]. Son fils Amenhotpou IV poussa plus loin l'audace : pour venir à bout plus sûrement du grand prêtre, il imagina d'enlever à Thèbes le rang de capitale qu'elle avait depuis vingt siècles, et de donner à son royaume une capitale nouvelle, dont le dieu remplacerait Amon dans les prérogatives

1. Cf. p. 17. — 2. Maspero, *Bulletin de la religion de l'Égypte*, dans la *Revue de l'histoire des religions*, 1882, t. V, p. 99-100. — 3. Vyse, *Pyramids of Gizeh*, t. III, p. 114 ; Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 63 ; Brugsch, *Der Traum Königs Thutmes IV bei der Sphinx*, dans la *Zeitschrift*, 1876, p. 89-95. — 4. Birch, *History of Egypt*, p. 107.

de dieu suprême. Peu de rois ont été aussi piteusement maltraités par la postérité que l'a été Amenhotpou IV : il semble que les historiens modernes aient eu à cœur d'aggraver encore les malédictions dont les prêtres thébains avaient chargé sa mémoire. Le grand nombre veut ne voir en lui qu'un fanatique exalté, les autres l'inculpent de folie, d'autres encore déclarent qu'il fut un simple eunuque. Sa mère Tii partage avec lui le privilège de fournir matière aux hypothèses les plus diverses : on s'accorde généralement à la croire étrangère, mais les uns affirment qu'elle était Sémite, les autres qu'elle était Libyenne. L'éducation étroite qu'elle aurait donnée à son fils aurait contribué à faire de celui-ci le souverain que l'on sait ; le dieu Aton aurait été le dieu national de sa tribu, qu'elle aurait conspiré d'imposer à son pays d'adoption. Tii était pourtant une Égyptienne de vieille souche, comme l'indiquent son nom et le nom de ses parents. Elle n'appartenait pas à la race royale, mais sortait d'une famille de simples particuliers : peut-être, si nous connaissions le fond de son histoire, n'y verrions-nous qu'un épisode de roman, un roi épousant par amour la bergère traditionnelle [1]. Amenhotpou IV, en montant sur le trône, paraît avoir d'abord essayé d'avancer par la douceur la réforme politique et religieuse qu'il méditait. Tout en accentuant sa préférence pour le dieu Aton, il continua à rendre publiquement hommage à son père Amenhotpou et à l'Amon de Karnak [2]. Mais bientôt Thèbes lui déplut : il la quitta, se retira dans la moyenne Égypte, et construisit, un peu au nord de Siout, sur la rive droite du fleuve, une ville où rien ne lui rappelait plus le souvenir du sacerdoce thébain. L'usage s'était introduit dès longtemps de confier au dieu de la métropole la protection des colonies nouvelles : l'Éthiopie, les Oasis, colonisées par Thèbes, avaient pour religion le culte thébain d'Amon [3]. Amenhotpou IV proclama Aton dieu de sa capitale, appela la ville Khoutnaton, l'horizon

1. Maspero, *Rapport sur une mission en Italie*, dans le *Recueil de Travaux*, t. III, p. 127-128, et dans Rayet, *Monuments de l'art antique*, t. I. — 2. Mariette, *Monuments divers*, pl. 27 *e*. — 3. Cf. Lepsius, *Ueber die widderköpfigen Götter Ammon und Chnumis, in Beziehung auf die Ammons-Oase*, dans la *Zeitschrift*, 1877, p. 8-23.

du disque, et changea son propre nom, qui était une profession de foi en l'honneur d'Amon, en celui de Khounaton, splendeur du disque solaire. Un nome nouveau, dont les bornes-frontières sont encore en place[1], fut créé au détriment des nomes anciens de Siout et de Khmounou. La ville, bâtie rapidement sur l'ordre du maître, devint, en peu de mois, grande et somptueuse : pendant quelques années, Thèbes et Memphis n'eurent plus que le second rang en Égypte.

La religion d'Aton était une variante des religions de Râ, la plus ancienne probablement. Le disque devant lequel on se prosterne n'y était pas seulement, comme dans certains mythes solaires, le corps éclatant et visible de la divinité, il était le dieu lui-même. Aussi est-ce à lui que les beaux hymnes gravés dans les tombeaux de Tell-el-Amarna s'adressent exclusivement. C'est lui « qui n'a point de pareil et qui réjouit le monde de ses rayons. À peine levé à l'horizon oriental du ciel, il prodigue la vie à ses créatures, à l'homme, aux animaux qui ont quatre pattes, aux oiseaux, aux serpents, à tout ce qui se traîne sur terre et qui y vit[2] ». Les grands prêtres de Khoutnaton reçurent le titre de grands prêtres de Râ, et le culte fut réglé sur le culte de Râ, à Héliopolis[3]. Les peintures et les bas-reliefs nous montrent Aton sous la figure d'un disque dont les rayons descendent vers la terre; chaque rayon est terminé par une main qui tient la croix ansée, symbole de vie. Partout où va le roi, le disque l'accompagne et répand sur lui sa bénédiction. Aton n'est pas d'ailleurs une divinité exclusive. Il proscrit la religion d'Amon, et demande qu'on martèle le nom de son rival sur les monuments, partout où il peut l'atteindre; mais il respecte les autres dieux, Râ, Harmakhis, Hor, Osiris, Maît, qu'ils soient solaires ou non. Les préoccupations religieuses n'empêchèrent pas Khounaton d'être, à l'exemple de ses ancêtres, constructeur et conquérant. Il édifia un temple de son

1. Lepsius, *Denkm.*, III, 91, *g*; Prisse d'Avennes, *Monuments*, pl. XII-XIV. — 2. La version la plus complète de cet hymne est celle qu'a publiée U. Bouriant, *Deux jours de fouilles à Tell-el-Amarna*, dans les *Mémoires publiés par la Mission archéologique française au Caire*, t. I, 1884. — 3. Maspero, *Rapport sur une mission en Italie*, dans le *Recueil*, t. III, p. 128.

dieu à Memphis[1], un autre à Thèbes, en face du sanctuaire de Karnak[2], d'autres en Éthiopie. Son règne dura au moins douze ans[3], et sa mort n'arrêta point d'abord le développement de l'œuvre qu'il avait entreprise : ses gendres lui succédèrent l'un après l'autre, et pratiquèrent de leur mieux la religion du disque solaire. Bientôt cependant, Aï, le plus connu d'entre eux, suspendit les persécutions dont Amon avait été l'objet : il abandonna Khoutnaton, où il s'était creusé un tombeau[4], et revint se faire enterrer à Thèbes, auprès d'Amenhotpou III[5]. Son successeur Toutonkhamon était maître de l'Égypte entière et reçut publiquement l'hommage des peuples étrangers[6]. Mais, après lui, la guerre civile éclata : des princes éphémères[7], dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom, se disputèrent le trône pendant quelques années, et la dix-huitième dynastie s'éteignit au milieu du désordre, sans qu'on sache quel fut son dernier roi.

La dix-neuvième dynastie : Séti Ier et Ramsès II.

La tentative d'Amenhotpou IV avait été dirigée contre Thèbes et contre son dieu : la réaction se produisit à leur avantage. Harmhabi (Armaïs), dont nous ne connaissons pas

1. Sir Ch. Nicholson, *On some remains of the Disk-Worshippers*. Le Musée de Boulaq possède les restes de plusieurs tombes, découvertes à Saqqarah en 1882-1884, et qui appartiennent au règne de Khounaton. Une des tours du Bab-en-Nasr, et les murs de la mosquée de sultan Hakem, au Caire, renferment de nombreux fragments provenant du temple construit par lui à Memphis. — 2. Les fouilles de 1882-1883 m'ont porté à croire que le petit édifice, bâti avec les débris d'un temple d'Amenhotpou II, entre le premier et le second pylône d'Harmhabi, pourrait bien être un reste du temple d'Aton. — 3. C'est la dernière date que portent ses monuments (Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 91 *g*). — 4. Le tombeau d'Aï fait partie de ce qu'on appelle le groupe du sud, à Tell-el-Amarna. Il a été publié par Lepsius, *Denkm.*, III, 100, 103, 104, 105. — 5. Dans la vallée de l'ouest, tombeau n° 4. Il a été publié en partie par Lepsius, *Denkm.*, III, 113. — 6. Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 115-117. — 7. Le roi Teti, que nomment deux stèles du Louvre et de Marseille, ne doit pas, je crois, être rangé au nombre de ces princes : c'est, comme l'a indiqué M. Naville, le fondateur de la VIe dynastie, dont le culte était encore en vigueur à Memphis, sous la XVIIIe (Ed. Naville, *le Roi Teta Merenphtah*, dans la *Zeitschrift*, 1878, p. 69-72).

l'origine [1], rétablit le culte d'Amon dans sa splendeur, rasa le temple d'Aton et en employa les matériaux à ériger l'une des portes triomphales qui mènent au sanctuaire de Karnak ; le nom des princes hérétiques fut martelé, et leurs monuments furent renversés de fond en comble. Le nouveau roi avait beaucoup à faire pour réparer les désastres des années précédentes : au dedans, toute la machine gouvernementale était démontée et refusait service ; au dehors, les peuples vassaux avaient cessé de payer le tribut. Il réprima le brigandage, punit de mort les employés prévaricateurs [2], restitua aux temples les biens qui leur avaient été ravis, et fut bientôt assez puissant pour entreprendre des guerres au dehors. Il imposa un tribut aux peuples lointains de Pount [3], exécuta des razzias sur les tribus du haut Nil [4], et se vanta d'avoir soumis les mêmes nations syriennes qu'avait combattues Thoutmos III [5]. Les renseignements précis manquent sur ses conquêtes, mais l'aspect de ses monuments, et ils sont nombreux, donne l'impression d'un règne glorieux, prospère et long [6]. On ne sait quand le sceptre passa aux

1. Sur l'identité de ce roi, qu'on appelle par erreur Horus, avec Armaïs, voir Devéria, *le Papyrus judiciaire de Turin*, p. 70 sqq., et, plus récemment, J. Krall, *Studien zur Geschichte des Alten Ægyptens*, II, 1884, p. 60. Armaïs est classé d'ordinaire parmi les rois de la XVIII[e] dynastie : il figure cependant, sur les monuments de ses successeurs, parmi les ancêtres de la XIX[e] et de la XX[e] dynastie, au même titre que Ramsès I[er]. Brugsch pense qu'il avait épousé une sœur de Nofritîti, femme de Khounaton (*Geschichte*, p. 439), et tenait d'elle ses droits à la couronne : mais il monta jeune sur le trône, comme le prouvent ses portraits, et une sœur de Nofritîti aurait été sensiblement plus âgée que lui. Le récit de son avènement, conservé sur la base d'une statue de Turin, est trop vague pour rien nous apprendre (Birch, *Inscription of Harmhebi on a statue at Turin*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. III, p. 486 sqq.). Un buste du Musée de Boulaq, considéré par Mariette comme un portrait de Ménéphtah, est un portrait d'Harmhabi (Maspero dans O. Rayet, *les Monuments de l'art antique*, t. I). — 2. Stèle trouvée en 1882, contre l'un des pylônes d'Harmhabi (cf. U. Bouriant, *Fouilles à Thèbes*, dans le *Recueil*, 1884, t. VI). — 3. Mariette, *Mon. div.*, pl. 88 ; Brugsch, *Recueil de monuments*, t. II, pl. LVII, 3. — 4. Le petit spéos de Silsilis nous montre Harmhabi vainqueur et porté en triomphe par ses lieutenants (Lepsius, *Denkm.*, III, 121). — 5. Une liste des peuples du Nord vaincus par Harmhabi a été découverte en 1882 sur le premier pylône construit par ce prince — 6. L'idée émise par Birch (*Zeitschrift*, 1877, p. 148, dans l'article de

mains de Ramsès Ier, ni comment ce prince était allié à son prédécesseur[1]. Après avoir servi sous Aï et sous Harmhabi, il s'assit sur le trône des Pharaons, dans un âge assez avancé : une expédition de l'an II contre l'Éthiopie[2], une courte campagne contre les Syriens, terminée par un traité avec les Khiti[3], remplirent honnêtement son règne. Au bout de six à sept années, il mourut, laissant pour successeur son fils Séti, le Séthosis des traditions grecques.

Dès les premiers jours, Séti s'annonça au dehors comme un conquérant. « On était venu dire à Sa Majesté : les vils Shasou ont tramé la révolte, les chefs de leurs tribus, assemblés en un seul lieu et qui sont dans les régions de Kharou, ont été frappés d'aveuglement et d'esprit de violence, et chacun d'eux égorge son voisin[4] ». Séti franchit, au château de Zarou, le canal qui bornait l'Égypte et poussa droit vers l'Orient, à travers les ouadys dont est sillonnée cette partie du désert[5]. La longueur des étapes y est réglée encore aujourd'hui sur l'éloignement des sources : une forteresse, ou tout au moins une tour de garde, défendait chacune des fontaines ou des petits étangs qui jalonnaient la route, la *forteresse du Lion*, la *tour* (*Maktel*) *de Séti Ier*, la *citerne de Séti Ier*, etc. Partout où l'ennemi se présenta, il fut aisément dispersé, ses arbres détruits et ses moissons coupées impitoyablement : de station en station, les Égyptiens arrivèrent aux deux forts de Rabbiti et de Kanâna. Ce

Ed. Meyer, *Die Stele des Horemheb*) qu'Harmhabi aurait été déposé ou aurait abdiqué, repose sur une identification arbitraire d'Harmhabi avec un particulier du même nom, dont le tombeau a été déblayé à Saqqarah par Mariette. — 1. La théorie d'après laquelle Ramsès Ier aurait été d'origine sémitique (Mariette, *la Stèle de l'an* 400) s'appuie sur une interprétation contestable d'un passage de la stèle de l'an 400, et n'a d'ailleurs aucune importance pour l'histoire. — 2. Stèle C 57 du Louvre. — 3. Traité de Ramsès II avec le prince de Khiti, l. 14, dans Brugsch, *Recueil de monuments*, t. L, pl. XXVIII. — 4. Champollion, *Notices*, t. II, p. 93. — 5. Brugsch a essayé de déterminer la route parcourue par Séti Ier, mais, je crois, sans succès (*Dict. Géogr.*, p. 590-597 ; *Geschichte*, p. 438 sqq.). Il me semble, comme à M. Tomkins (*The Fortress of Canaan*, dans le *Palestine Exploration Fund, Q. Stat.*, 1884, p. 59-60), que l'itinéraire de l'armée égyptienne coïncide, sur une grande partie de son parcours, avec l'itinéraire relevé par M. Holland (*Palestine Exploration Fund, Q. Stat.*, 1879, p. 70-72, et 1884, p. 4-15).

dernier, assis dans une assez belle position, auprès d'un petit lac, sur l'un des derniers plans des monts Amorrhéens, défendait l'accès d'un des cantons les plus riches que renferme la Syrie méridionale[1]. Il succomba au premier assaut, et toute la riche vallée dont il barrait l'accès fut pillée par les Égyptiens[2]. Ce premier succès en entraîna d'autres plus grands. Séti, remontant vers le nord, arriva au pied du Liban, où il força les Libnanou à couper leurs arbres et à les expédier en Égypte, pour les constructions qu'il avait commencées en l'honneur d'Amon[3]. De là il passa dans la vallée de l'Oronte, afin de se mesurer avec les Khiti : une victoire remportée sur ces ennemis traditionnels de l'Égypte termina heureusement sa première campagne[4]. Sa rentrée fut un triomphe perpétuel, depuis la frontière, où les grands et les prêtres l'accueillirent de leurs acclamations, jusqu'à Thèbes, où il offrit les prisonniers à son père Amon[5]; l'Égypte crut qu'elle revenait aux beaux temps des Thoutmos et des Amenhotpou. Par malheur, ces triomphes avaient plus d'apparence que de fond. L'état de l'Asie avait changé depuis un siècle. La Syrie méridionale, écrasée par le passage des armées, avait abandonné toute idée de résistance acharnée et se livrait presque sans combat. Les Phéniciens estimaient qu'un tribut volontaire coûtait moins qu'une guerre contre les Pharaons, et se consolaient amplement de la diminution de leur liberté en accaparant le commerce maritime du Delta. Mais, au nord, les Khiti se montraient plus redoutables qu'ils n'avaient jamais été. Délivrés, pendant le temps qu'avaient régné les Pharaons hé-

1. L'emplacement de Kanana a été fixé d'une manière fort heureuse à Khirbet-Kanâan, au sud d'Hébron, par M. Conder (*The Fortress of Canaan*, dans les *Quart. Stat.* du *Pal. Expl. F.*, oct. 1883, p. 175-176; cf. Tomkins, *The Fortress of Canaan*, ibid., 1884, p. 57-61). — 2. Les textes et les bas-reliefs relatifs à cette campagne ont été reproduits par Champollion, *Notices manuscrites*, t. II, p. 86 sqq., et *Monuments*, pl. CCLXC-CCC; Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 126 sqq., etc. La dernière traduction qui en ait été donnée est de R. Lushington, *The Victories of Seti I recorded in the Great Temple at Karnak*, dans les *Trans. of the Society of Bibl. Arch.*, t. VI, p. 509-534. — 3. Champollion, *Mon.*, pl. CCLXC, et *Not.*, t. II, p. 87; Rosellini. *Mon. stor.*, pl. 46. — 4. Champollion, *Not.*, t. II, 96-97. — 5. Burton, *Exc. Hier.*, pl. XXXVI; Lepsius, *Denkm.*, III, 128.

rétiques, de la crainte perpétuelle d'une invasion Égyptienne, non seulement ils avaient étendu leur suprématie sur tout le Naharanna, de Gargamish à Qodshou, mais ils avaient franchi le Taurus et pénétré assez avant dans l'Asie Mineure. On ne sait jusqu'où ils avaient porté leur domination : il semble cependant qu'elle ne dépassait pas le pays de Qidi[1], c'est-à-dire la plaine cilicienne et la Kataonie.

De toute manière, ils entrèrent en relations directes avec les peuples qui se partageaient alors la partie méridionale et occidentale de la péninsule, les Lyciens, les Mysiens, les Dardaniens, les habitants d'Ilion et de Pédasos. Appuyés sur leur alliance, et parfois secourus par des bandes de leurs soldats, les Khiti étaient une puissance militaire capable de tenir tête à l'Égypte et de lui disputer chèrement la victoire[2]. Séti le vit bien lorsqu'il s'attaqua à eux de front : sans doute il n'eut pas de peine à prendre Qodshou et la plupart des villes amorrhéennes de l'Oronte[3], mais la ténacité des Khiti, toujours prêts à recommencer la lutte malgré leur défaite, fut plus longue que sa patience. De guerre lasse, il renonça à la force et conclut avec le roi Môrousar[4] fils de Sapaloul, une alliance, qui dura jusqu'à sa mort[5]. Désormais l'autorité des Pharaons ne dépassa plus les sources de l'Oronte : restreinte à la Syrie du sud et à la Phénicie, elle gagna en solidité ce qu'elle perdait en extension. Il semble que Séti Ier, au lieu d'exiger simplement le tribut, imposa à certains des peuples vaincus des gouverneurs de race égyp-

1. C'est du moins ce que je suis tenté de conclure d'une phrase du Papyrus Anastasi II, où le prince de Khiti, voulant venir rendre visite à Ramsès II, ne convoque à l'accompagner que le prince de Qidi. Le nom de Qidi ou Qodi a été conservé à l'époque classique dans celui de Κητίς, que Ptolémée (V, 8, 3) donne à un canton de la Cilicie Trachée, situé entre la mer et le mont Imbaros, en face de la côte septentrionale de Chypre, peut-être dans celui de Kataonie et chez les Κήτειοι d'Homère (*Odyss.*, XI, 519-521), que M. Gladstone (*Homeric Synchronisms*, p. 169) a identifiés aux Khiti. — 2. Robiou, *Questions homériques*, 1876, p. 61, 65, sqq.; et Sayce, *The Ancient Empire of the East*, t. I, p. 425 sqq., où l'auteur a condensé la matière des mémoires qu'il a publiés sur la question. — 3. Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 130 *a;* Champollion, *Mon.*, CCLXCV. — 4. Le texte donne par erreur Motour écrit Maoutounr : la combinaison *ounr* sert à rendre en Égyptien le son *our* avec *r* sonnante. — 5. *Traité de Ramsès II avec le prince de Khiti*, l. 14.

tienne, et mit des garnisons permanentes dans quelques places, comme Gaza et Magidi. C'était là sans doute une précaution excellente, mais, si l'on compare l'empire de Séti à celui de Thoutmos III, on ne peut s'empêcher de remarquer combien l'Égypte était plus forte au temps de la dix-huitième dynastie. Jamais les Pharaons d'alors n'auraient considéré les roitelets syriens comme des égaux, avec qui l'on concluait une paix honorable : ils ne voyaient en eux que des ennemis qu'il fallait vaincre, ou des rebelles qu'il fallait châtier. La chancellerie de Séti Ier conserva l'usage d'infliger aux rois de Khiti les épithètes méprisantes que leur avait prodiguées la chancellerie de Thoutmos III ; elle l'appela le renversé de Khiti, et son peuple l'humble Khiti. Tout cela n'était que phraséologie officielle, comme les titres de vainqueur des barbares et maître du monde entier, dont elle affublait le souverain.

Cela dit, on ne saurait nier que le règne de Séti Ier ne marque encore une époque brillante dans l'histoire d'Égypte. Le butin ramassé en Syrie servit à élever quelques-uns des monuments les plus parfaits de l'art égyptien : le temple funéraire d'Abydos[1], la salle hypostyle de Karnak[2], le tombeau du roi[3]. Séti fut aidé dans cette œuvre par son fils, Ramsès. Du vivant de son père, il avait épousé une princesse de l'ancienne famille royale, peut-être fille d'Harmhabi et petite-fille d'Amenhotpou III : il avait de la sorte effacé l'usurpation dont Ramsès Ier était coupable. Le fils qui naquit de cette union, Ramsès, hérita naturellement tous les droits de sa mère, et, dès l'instant de sa naissance, fut considéré par les Égyptiens loyalistes comme seul souverain légitime. Son père, roi de fait, fut contraint de l'associer au trône alors qu'il était encore « petit garçon », sans doute pour éviter une révolte. Ce ne fut d'abord qu'une fiction légale, agréable sans doute aux amis des vieilles traditions politiques, mais indifférente au reste de la nation, et peu respectée par Séti lui-même ou par les ministres de son

1. Publié par Mariette, *Abydos*, t. I, 1871. — 2. Mariette, *Karnak*, p. 37. L'idée de la salle hypostyle fut conçue sous Ramsès Ier. — 3. Tombeau n° 17, dit *Tombeau de Belzoni,* du nom du chercheur d'antiquités italien qui le découvrit au commencement du XIXe siècle.

gouvernement. Pendant cette première partie de son existence, Ramsès ne fut précisément ni roi, ni prince héréditaire : il occupa entre ces deux conditions une place intermédiaire et probablement assez mal définie. Souverain reconnu des deux Égyptes, en principe il possédait tous les insignes et toutes les prérogatives de la royauté, mais en fait il ne portait pas toujours les uns et n'exerçait nullement les autres. Il avait droit à l'uræus et à la double couronne, mais s'en tenait le plus souvent à la coiffure ordinaire des simples princes royaux, une grosse tresse recourbée et pendante. Il avait droit aux deux cartouches et aux qualifications les plus pompeuses de la chancellerie égyptienne, mais les scribes chargés de rédiger les inscriptions oubliaient d'y insérer son nom, et ne lui accordaient que les titres modestes de « fils qui aime son père » ou d'héritier présomptif. Il avait droit au poste d'honneur et au rôle principal dans les cérémonies du culte, mais les monuments nous le montrent toujours au second rang : il tient un plat d'offrande, verse une libation ou prononce les invocations, tandis que son père accomplit les rites sacrés. Ramsès n'avait du roi que le titre et l'apparence : les scribes de la chancellerie oubliaient ses droits indiscutables, ou. s'ils se les rappelaient, ce n'était que par occasion et par boutade[1].

Dès l'âge de dix ans, il fit la guerre en Syrie, et même, à n'en croire que les historiens grecs, en Arabie. C'est à la suite de ces campagnes qu'éprouvé par l'habitude du commandement militaire et mûri par l'âge, il commença de réclamer une part active au gouvernement intérieur de ses États et revendiqua son héritage royal. La transformation du prince obscur et presque inconnu de ses sujets en roi *Maître des deux mondes* et craint de tous ses ennemis, se produisit lentement, graduellement, au fur et à mesure que la valeur personnelle de Ramsès se développait et s'accentuait de plus en plus. Séti, vieilli et fatigué par les exploits de sa jeunesse, lui céda peu à peu le pouvoir et finit par disparaître presque entièrement devant son glorieux fils. Retiré

1. G. Maspero, *Essai sur l'inscription d'Abydos*, et *Revue critique*, 1870, t. II, p. 35-40.

dans ses palais, il y acheva sa vie entouré d'honneurs divins. Certains tableaux du temple d'Abydos le montrent assis sur le trône, au milieu des dieux ; il tient la massue d'une main, et, de l'autre, un sceptre complexe où sont réunis les divers symboles de force et de vie. Isis est à ses côtés et les dieux parèdres, rangés trois à trois, siègent derrière le couple tout-puissant auquel Ramsès adresse sa prière. C'est une apothéose anticipée, dont la conception fait honneur à la piété du régent, mais ne laisse aucun doute sur la situation réelle de Séti dans sa vieillesse. On adore un dieu, mais il ne règne pas. Séti ne faisait pas exception à cette règle commune ; on l'adorait, mais il ne régnait plus[1].

La paix fut menacée soudain par un danger imprévu. Les peuples de l'Asie Mineure étaient restés jusqu'alors en dehors de la sphère d'action de l'Égypte; plusieurs d'entre eux, les Shardana, les Tourshâ (Tyrsênes), dont les noms étaient nouveaux pour des oreilles égyptiennes, débarquèrent sur la côte d'Afrique et s'allièrent aux Libyens. Ramsès II les battit. Les prisonniers qu'il avait faits sur eux furent incorporés dans la garde royale[2] : les autres retournèrent en Asie Mineure, emportant un tel souvenir de leur défaite que l'Égypte fut à l'abri de leurs incursions pendant près d'un siècle.

La paix assurée au nord, Ramsès se rendit en Éthiopie, où il occupa les dernières années du règne de son père à combattre et à razzier les tribus qui errent le long des rives du haut Nil. Même il remporta sur elles des succès que la tradition grecque eut le tort d'exagérer. « Il dirigea d'abord ses armées contre les Éthiopiens, les défit et leur imposa des tributs consistant en bois d'ébène, en or et en dents d'éléphant. Il détacha ensuite vers la mer Rouge une flotte de quatre cents navires et fut le premier Égyptien qui équipa des vaisseaux de guerre. Cette flotte prit possession des îles situées dans ces parages ainsi que de tout le littoral jusqu'à l'Indos[3]. » D'après Strabon, il avait pénétré en Afrique à la région où pousse la cannelle : on y montrait des stèles qu'il y avait laissées. Il avait colonisé

1. Maspero, dans la *Revue critique*, 1870. — 2. E. de Rougé, *Extrait d'un Mémoire sur les attaques*, p. 5-6. — 3. Hérodote, II, CII.

aussi les côtes de la mer Rouge, où certains endroits s'appelaient encore, du temps des Grecs, « le mur de Sésostris », et gravé une inscription au promontoire Dirê, sur le détroit de Bab-el-Mandeb[1]. Ces récits sont évidemment controuvés : Sésostris n'eut jamais de flottes et n'alla jamais jusqu'à l'Indos. Rien n'indique non plus qu'il ait soumis les peuples riverains de la mer Rouge et qu'il soit parvenu à l'Océan d'Afrique. Il se borna, comme les monuments le prouvent, à exécuter contre les tribus nègres du haut Nil quelques courses productives et peu dangereuses.

A la nouvelle de la mort de son père, Ramsès II, désormais seul roi, quitta l'Éthiopie et ceignit la couronne à Thèbes. Il était alors dans la plénitude de ses forces, et avait autour de lui un grand nombre d'enfants, dont quelques-uns étaient assez âgés pour combattre sous ses ordres. Ses premières années ne furent troublées par aucune guerre d'importance ; c'est à peine si les monuments signalent deux courtes expéditions en Syrie, dont l'une, en l'an II, au pays des Amorrhéens, et l'autre, en l'an IV, au bord du Nahr-el-Kelb, près de Bérouth[2]. Les Khiti, fidèles au traité d'alliance conclu avec Séti, ne cherchèrent pas à exciter de révolte. Les peuples de Canaan, maintenus par la présence des garnisons égyptiennes, ne bougèrent pas. Tout semblait donc aller pour le mieux, quand, vers la fin de l'an IV, la rébellion éclata terrible. Le roi de Khiti, Motour fils de Môrousar, avait été assassiné[3] et remplacé par son frère Khitisar. Celui-ci convoqua ses vassaux et ses alliés et rompit avec l'Égypte. Le Naharanna et sa capitale Gargamish, Arad et la Phénicie septentrionale, Qodshou et le pays d'Amaour, Qidi et le groupe compact des Lyciens, s'affilièrent à la coalition. L'espoir de piller, sinon l'Égypte elle-même, du moins les provinces égyptiennes de la Syrie, décida Ilion, Pédasos, Gergis, les Mysiens, les Dardanes, à se joindre aux Khiti contre Sésostris : on vit des bandes troyennes traverser la péninsule dans toute sa longueur et venir camper en pleine vallée de l'Oronte, à trois cents

1. Strabon, l. XV, 2. — 2. Les stèles qu'il y a laissées sont reproduites par Lepsius, *Denkm.*, III, 197. — 3. *Traité de Ramsès avec le prince de Khiti*, l. 7-8.

lieues de leur patrie[1]. Aussi bien s'est-on fait une idée exagérée de l'immobilité à laquelle auraient été condamnés les peuples de l'Orient. Ce que nous savons de la composition de l'armée égyptienne que Ramsès opposa aux confédérés suffirait seul à montrer avec quelle facilité les nations se déplaçaient. Elle renfermait, à côté des Égyptiens de race pure, des Libyens, des Mashouasha de Libye, des Maziou, des Shardana, débris de l'invasion repoussée victorieusement quelques années auparavant[2]. Le Pharaon établit sa base d'opérations à la frontière de l'Égypte et du désert Arabique, dans la ville qu'il avait fondée récemment sous le nom de Pa-Ramsès Aanakhtou (la ville de Ramsès le très brave), traversa Canaan qui lui obéissait encore, se porta rapidement sur les contrées septentrionales et ne s'arrêta qu'à Shabtoûna, bourgade syrienne située un peu au sud-ouest de Qodshou, et en vue de la ville. Il s'y arrêta quelques jours, étudiant le terrain et tâchant de discerner la position des ennemis, sur laquelle il n'avait que des données assez vagues. Les alliés au contraire, parfaitement renseignés par leurs espions, qui appartenaient pour la plupart aux tribus nomades des Shasou, n'ignoraient aucun de ses mouvements. Le prince de Khiti, leur chef, conçut et exécuta une manœuvre habile qui mit l'armée égyptienne à deux doigts de sa perte et n'échoua que devant la valeur personnelle du Pharaon.

Un jour que Ramsès s'était avancé un peu au sud de Shab-

1. E. de Rougé, *Extrait d'un Mémoire sur les attaques*, p. 4; Maspero, *De Carchemis oppidi situ*, p. 57-58. M. Ed. Meyer (*Geschichte von Troas*, p. 60-61) a refusé d'admettre l'identité des peuples mentionnés dans le récit de cette campagne avec les populations de la Troade. Brugsch (*Geschichte*, p. 491-492, etc.) y reconnaît en partie des peuples du Caucase et de l'Assyrie. Je ne vois aucune raison soit pour altérer en Maiouna, comme le propose Chabas (*Antiquité historique*, p. 190) la lecture Iliouna de E. de Rougé, soit pour rien changer aux identifications qu'il avait proposées, surtout depuis que les découvertes de ces derniers temps nous ont fait retrouver partout en Asie Mineure les traces matérielles de l'influence des Khiti (Sayce, *Monuments of the Hittites*, dans les *Trans. of the Soc. of B. Arch.*, t. VII, p. 248 sqq.). — — 2. Voir plus haut, p. 218. Ces Shardana sont représentés dans Rosellini, *Mon. storici*, pl. CI, CVI. Un des corps engagés dans la campagne de l'an V porte officiellement le nom sémitique de *nârouna*, les jeunes gens, recrues.

touna[1], deux Bédouins vinrent lui dire : « Nos frères, qui sont les chefs des tribus réunies avec le vil chef de Khiti, nous envoient dire à Sa Majesté : Nous voulons servir le Pharaon v. s. f. Nous quittons le vil chef de Khiti ; il est dans le pays de Khaloupou au nord de la ville de Tounipa, où par crainte du Pharaon il a rétrogradé rapidement. » Le roi fut trompé par ce rapport qui ne manquait pas de vraisemblance : rassuré contre une surprise par l'éloignement présumé de l'ennemi (Khaloupou est en effet à quarante lieues au nord de Qodshou), il s'avança sans méfiance à la tête de ses troupes, escorté seulement de sa maison militaire, tandis que le gros de son armée, les légions d'Amon, de Phrâ, de Phtah et de Soutkhou le suivaient à distance. Au moment même où il divisait ainsi ses forces, les alliés, que des traîtres lui représentaient comme fort distants, se massaient en secret au nord-est de Qodshou, et se préparaient à fondre sur l'armée égyptienne, pendant la marche de flanc qu'elle devait nécessairement exécuter le long de cette place. Leur nombre était considérable, à en juger par ce fait, qu'au jour de la bataille, un seul d'entre eux, le prince de Khaloupou, rangea en ligne dix-huit mille soldats d'élite ; outre une infanterie bien disciplinée, ils comptaient deux mille cinq cents chars, dont chacun portait trois hommes.

Sur ces entrefaites, les éclaireurs amenèrent au quartier général deux autres espions qu'ils avaient saisis. Le roi semble dès lors avoir conçu quelques soupçons ; il fit bâtonner vertement les prisonniers et leur arracha des aveux complets. Ils reconnurent avoir été envoyés pour surveiller les manœuvres de l'armée égyptienne, et déclarèrent que les forces des alliés, concentrées depuis longtemps derrière Qodshou, n'attendaient pour se montrer qu'une occasion favorable. Ramsès convoqua un conseil de guerre et révéla à son entourage la situation critique dans laquelle il était. Ses officiers s'excusèrent de leur mieux, alléguant l'imprudence des gouverneurs de province, qui avaient négligé de reconnaître chaque jour la position de l'ennemi, et dépêché-

1. Shabtouna pouvait être placée sur le Nahr-es-Sebta, près de l'emplacement occupé aujourd'hui par Kalât-el-Hosn (Blanche, *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1874).

rent un exprès vers le gros de l'armée pour le ramener, s'il en était temps, au secours de son chef. Le conseil était encore réuni quand on apprit que l'ennemi se démasquait et accentuait son mouvement. Le prince de Khiti porta rapidement ses forces au sud de Qodshou, tandis que le roi était déjà au nord de la ville, sur la rive occidentale de l'Oronte, enfonça la légion de Phrâ, qui était au centre, et coupa en deux l'armée égyptienne. Le roi dut charger lui-même à la tête de sa maison militaire. Huit fois de suite, il s'élança sur l'ennemi qui le cernait, rompit les rangs, rallia ses troupes dispersées et soutint le choc pendant le reste de la journée. Vers le soir, les Khiti, perdant l'avantage qu'ils avaient depuis le matin, battirent en retraite devant le gros de l'armée égyptienne qui entrait enfin en ligne : la nuit suspendit l'attaque. Le choc décisif eut lieu le lendemain; les confédérés plièrent sur plusieurs points, et se sauvèrent en pleine déroute. L'écuyer du prince, Garbatousa, le général de son infanterie et de ses chars, le chef des eunuques et Khalepsar, l'écrivain des livres, sans doute l'annaliste officiel, chargé de transmettre à la postérité les actions de son souverain, restèrent sur le champ de bataille. Plusieurs corps de l'armée syrienne, acculés à l'Oronte, se jetèrent dans le fleuve pour essayer de le franchir à la nage. Le frère du prince de Khiti, Mizraïm, réussit à gagner l'autre rive; le chef du pays de Nissa, moins heureux, se noya, et le prince de Khaloupou fut retiré du courant à moitié mort. Les tableaux de la bataille nous le montrent pendu par les pieds et dégorgeant l'eau qu'il avait absorbée. Les vaincus auraient probablement péri jusqu'au dernier, si une sortie de la garnison n'avait arrêté le progrès des Égyptiens et permis aux blessés et aux fugitifs de rentrer dans Qodshou. Dès le lendemain, le prince de Khiti demanda et obtint la paix[1].

Contre toute espérance, ce triomphe éclatant ne termina pas la guerre; le pays de Canaan et les provinces voisines se soulevèrent sur les derrières de l'armée victorieuse. A

1. E. de Rougé, *le Poème de Pentaour; Cours de* 1868-69, résumé par M. Robiou dans la *Revue contemporaine;* Chabas, *Analyse de l'inscription d'Ibsamboul.* Les questions relatives à la bataille de Qodshou ont été discutées par M. Tomkins, *On the Campaign of Rameses the Second, in*

la faveur de cette diversion, le roi des Khiti reprit courage, répara ses forces et rompit la trêve : la Syrie entière était en feu des bords de l'Euphrate aux bords du Nil. La confédération, écrasée à Qodshou, ne se reforma pas : les peuples d'Asie Mineure abandonnèrent la partie et ne reparurent pas dans la lice. Il n'y eut plus de grandes batailles, mais une série d'affaires de détail et de sièges qui remplirent près de quinze ans ; les hostilités se portaient tantôt sur un point, tantôt sur un autre, éclatant au nord quand elle s'apaise au sud, sans plan déterminé. L'an VIII vit les armées égyptiennes en Galilée, sous les murs de Mérom[1]. L'an XI, Ascalon fut prise, malgré la résistance héroïque des Cananéens qui l'habitaient[2]. Dans une autre campagne, le roi poussa une pointe vers le nord, jusqu'aux environs de Tounipa, et s'empara de deux villes du pays de Khiti où il trouva sa statue[3]. La guerre traîna ainsi d'année en année, jusqu'au moment où les rivaux, épuisés par tant d'efforts inutiles, se décidèrent à poser les armes. Le prince de Khiti demanda une fois encore la paix au souverain de l'Égypte; elle fut acceptée et scellée en l'an XXI.

La minute du traité avait été rédigée primitivement en langue de Khiti : elle était gravée sur une lame d'argent, qui fut solennellement offerte au Pharaon dans son château de Ramsès. Les bases du traité furent essentiellement les mêmes que celles des traités conclus auparavant entre les rois d'Égypte et les princes de Khiti, au temps de Ramsès Ier et de Séti Ier. Il y fut stipulé que la paix serait éternelle entre les deux peuples. « Si quelque ennemi marche contre les pays soumis au grand roi d'Égypte et qu'il envoie dire au grand prince de Khiti : « Viens, amène-moi des forces « contre eux, » le grand prince de Khiti fera comme il lui aura été demandé par le grand roi d'Égypte; le grand prince de Khiti détruira ses ennemis. Que si le grand prince de Khiti préfère ne pas venir lui-même, il enverra les archers et les chars du pays de Khiti au grand roi d'Égypte

his V^th^ year against Kadesh on the Orontes, dans les *Proceedings* (1881-1882, p. 6-9) et dans les *Transactions*, t. VIII. — 1. Lepsius, *Denkm.*, III, 156. La plus grande partie des noms de villes mentionnés à cette occasion est malheureusement illisible. — 2. Lepsius, *Denkm.* III, 145 *c*. — 3. Brugsch, *Recueil*, t. II, pl. V, l. 2 sqq.

pour détruire ses ennemis. » Une clause analogue assure au prince de Khiti l'appui des armes égyptiennes. Viennent ensuite des articles spéciaux, destinés à protéger le commerce et l'industrie des nations alliées et à rendre plus certaine chez elles l'action de la justice. Tout criminel qui essayera de se soustraire aux lois, en se réfugiant dans le pays voisin, sera remis aux mains des officiers de sa nation; tout fugitif non criminel, tout sujet enlevé par force, tout ouvrier qui se transportera d'un territoire à l'autre pour s'y fixer à demeure, sera renvoyé chez son peuple, mais sans que son expatriation puisse lui être imputée à crime. « Celui qui sera ainsi expulsé, que sa faute ne soit pas élevée contre lui, qu'on ne détruise ni sa maison, ni sa femme, ni ses enfants; qu'on ne tue pas sa mère; qu'on ne le frappe ni dans ses yeux, ni dans sa bouche, ni dans ses pieds; qu'enfin aucune accusation criminelle ne s'élève contre lui. » Égalité et réciprocité parfaite entre les deux peuples, alliance offensive et défensive, extradition des criminels et des transfuges, telles sont les principales conditions de ce traité, qu'on peut considérer jusqu'à présent comme le monument le plus ancien de la science diplomatique[1].

Ainsi se terminèrent les guerres de Ramsès II. Si glorieuses qu'elles fussent en réalité, la tradition ne les jugea pas suffisantes. Suivant les historiens grecs, Sésostris[2] aurait pénétré jusqu'au fond de l'Asie, soumis la Syrie, la Médie, la Perse, la Bactriane, l'Inde jusqu'à l'Océan; puis, revenant par les déserts de la Scythie, il se serait avancé jusqu'au Tanaïs et aurait oublié, dans les environs de la Palus Mæotis, un certain nombre d'Égyptiens, dont les descendants peuplèrent la Colchide[3]. On dit même qu'il vint en

1. Le texte de ce traité a été publié dans Champollion, *Not. man.*, t. II; Lepsius, *Denkm.*, III, 46; Brugsch, *Monuments*, t. I, pl. XXVIII; il a été traduit par E. de Rougé dans Egger, *Études sur les traités publics*, p. 243; par Chabas, *le Voyage d'un Égyptien*, p. 322 sqq. et par Goodwin, *Treaty of peace between Ramses II and the Hittites* dans les *Records of the Past*, t. IV, p. 25-32. — 2. Le nom Sésostris et Sesoôsis est tiré d'un des noms populaires de Ramsès II, Sestourî ou Sessourî. — 3. Hérodote, II, 103-105. M. Hyde Clarke a essayé de prouver la réalité de cette tradition par la philologie, *Memoir on the comparative Grammar of Egyptian, Coptic and Ude*. London, 1873.

Europe et ne s'arrêta qu'en Thrace, où le manque de vivres et la rigueur du climat arrêtèrent l'essor de son ambition. Il rentra en Égypte après avoir, pendant neuf ans, couru de victoire en victoire, et consacré partout sur son chemin, en manière de trophées, des statues ou des stèles à son nom. Hérodote en avait vu plusieurs en Syrie et dans l'Ionie[1]. Les voyageurs ont signalé en effet, non loin de Beyrout, à l'embouchure du Nahr-el-Kelb, trois stèles gravées dans le roc et datées des ans II et IV de Ramsès II[2]. Les deux figures qu'Hérodote disait exister de son temps en Asie Mineure, sont debout aujourd'hui encore près de Ninfi, entre Sardes et Smyrne. Au premier abord, elles semblent avoir réellement le caractère des œuvres pharaoniques; mais un examen attentif y fait reconnaître une foule de détails étrangers à l'art égyptien. La chaussure est recourbée à la pointe, comme les souliers à la poulaine du moyen âge, la coiffure plus semblable à une tiare phrygienne qu'à la double couronne, et la calasiris striée de droite à gauche au lieu de l'être de haut en bas[3]. C'est, comme le prouve l'inscription, l'œuvre d'un artiste hittite, et non celle d'un sculpteur égyptien[4].

De l'an XXI à la mort du roi, pendant quarante-six ans, la paix ne fut pas troublée. On observa loyalement de part et d'autre les conditions du traité; bientôt même une alliance de famille resserra les liens d'amitié qui s'étaient noués entre les deux souverains. Ramsès épousa la fille aînée du prince de Khiti, et, quelques années après, invita son beau-père à visiter la vallée du Nil. « Le grand chef de Khiti mande au prince de Qidi : « Prépare-toi, que nous « allions en Égypte. La parole du roi s'est manifestée, « obéissons à Sésostris. Il donne les souffles de la vie à « ceux qui l'aiment : aussi toute terre l'aime, et Khiti ne « fait plus qu'un avec lui[5]. » Le prince syrien visita, en

1. Hérodote, II, CII-CVII. — 2. Lepsius, *Denkm.*, III, 197. Une autre de ces stèles, mais fort mutilée, a été retrouvée à Adloun, près Tyr (E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 661-662). — 3. Charles Texier, *Asie Mineure*, II, 304. On nomme calasiris l'espèce de jupon court et bridant sur la hanche, qui était la pièce la plus importante du costume national égyptien. — 4. Sayce, *The Monuments of the Hittites*, dans les *Trans. of the Soc. of B. Arch.*, t VIII, p. 265 sqq. — 5. *Pap. Anastasi II*, pl. II; *Pap. Anastasi IV*, pl. VI, l. 7-9. Cf. Chabas, *Mél. égypt.*, 2e série, p. 151, et G. Maspero,

l'an XXXIII, la ville de Ramsès, peut-être même celle de Thèbes; on grava, à cette occasion, une stèle sur laquelle il est représenté en compagnie de sa fille et de son gendre[1]. Ce ne fut pas sans un étonnement mêlé de reconnaissance que l'Égypte vit ses ennemis les plus acharnés devenir ses alliés les plus fidèles, et « les peuples de Kîmit n'avoir plus qu'un seul cœur avec les princes de Khiti, ce qui n'était pas arrivé depuis le temps du dieu Râ[2] ».

A la faveur de cette paix profonde, le roi put se livrer à son goût pour les constructions monumentales. « Il fit, disent les historiens grecs, bâtir un temple dans chaque ville à la divinité principale du lieu. » Et vraiment, Ramsès II est le roi maçon par excellence. Pendant les soixante-sept années de règne qui lui furent si largement mesurées, il eut le loisir d'achever ce que ses prédécesseurs avaient commencé et d'accomplir l'ouvrage de plusieurs générations. On peut dire, sans craindre de se tromper, qu'il n'y a pas une ruine en Egypte et en Nubie où l'on ne lise son nom[3]. Le grand spéos d'Isamboul était destiné à perpétuer le souvenir des campagnes contre les Nègres et les Syriens; quatre colosses monolithes hauts de vingt mètres en décorent l'entrée. A Thèbes, on ajouta au temple d'Amenhotpou III (Louqsor) une cour, deux pylones et deux obélisques en granit, dont le plus beau est aujourd'hui en exil à Paris, sur la place de la Concorde. Le temple de Gournah, fondé par Séti en l'honneur de Ramsès I[er], fut achevé et consacré. Le Ramesséion, connu des anciens sous le nom de Tombeau d'Osymandias, rappela une fois de plus dans ses sculptures le souvenir de la campagne de l'an V. Partout, dans la nécropole d'Abydos[4], comme à Memphis[5] et à Bubaste, aux carrières de Silsilis[6] comme aux

Du genre épistolaire, p. 102. — 1. Lepsius, *Denkm.*, III, 196. — 2. *Id.*, pl. 195, l. 26 sqq. — 3. Mariette, *Hist. d'Égypte*, p. 60-61. — 4. Mariette, *Abydos*, t. I et II. Ramsès II finit le temple commencé par son père et construisit, pour son compte, un second temple, aujourd'hui entièrement ruiné. — 5. Le colosse renversé de Mit-Rahinéh, et les débris de murailles, encore visibles près de Kom Abou-Khanzîr, témoignent de l'étendue des travaux entrepris au temple de Phtah (Mariette, *Monuments divers*, pl. 31). — 6. Lepsius, *Denkm.*, III, 175 *a*, 200 *d*, 218 *d*.; Stern, *Zeitschrift*, 1873, p. 129 sqq., et 1875, p. 175 sqq., et *Records of the Past*.

mines du Sinaï, on retrouve la main de Ramsès II. Le temple de Tanis, négligé par les souverains de la dix-huitième dynastie, fut restauré et agrandi; la ville elle-même fut remise à neuf et sortit de ses ruines[1]. Dans plusieurs endroits, les architectes, pressés de travail, commirent de véritables usurpations : ils effacèrent, sur des statues et sur des temples, le nom des rois consécrateurs, pour y substituer les cartouches de Ramsès II[2]. Ce qui appartient bien en propre à ce souverain, c'est la décoration de la salle hypostyle de Karnak : Ramsès Ier en avait devisé le plan, Séti Ier la commença, Ramsès II l'orna tout entière.

Les travaux d'utilité publique eurent leur large part de ses soins et de son argent. Dès l'an III il s'était inquiété d'assurer l'exploitation des mines d'or de Nubie, et avait établi, sur la route qui mène du Nil au Gebel-Ollaki, comme une chaîne de stations munies de citernes et de puits[3]. Plus tard il nettoya et compléta le réseau de canaux qui sillonnait la Basse Egypte, entre autres le canal creusé entre le Nil et la mer Rouge[4], sur la limite du désert. Il répara les murailles et les postes fortifiés qui abritaient l'Égypte contre les Bédouins[5]; même, les nécessités de la politique le forçant à résider à l'orient du Delta, il y fonda, presque sur la frontière, plusieurs villes, dont la plus importante reçut son nom, Ramsès-Anakhtou. Les poètes du temps nous en ont laissé des descriptions pompeuses. « Elle s'étend, disent-ils, entre la Syrie et l'Égypte, toute remplie de provisions délicieuses. — Elle est comme la reproduction d'Hermonthis; — sa durée est celle de Memphis; — le soleil se lève — et se couche en

t. X, p. 37-44, où sont publiées et traduites les trois principales inscriptions gravées à Silsilis sous le règne de Ramsès II. — 1. Mariette, *Lettres à M. le vicomte de Rougé sur les fouilles de Tanis*, dans la *Revue archéologique*, 1860, t. IV, p. 97 sqq.; 1861, t. V, p. 297 sqq. — 2. Le grand sphinx A 21 du Louvre, par exemple, a été taillé sous un roi de la douzième ou de la treizième dynastie. — 3. Birch, *Upon an historical tablet of Ramses II*, dans l'*Archæologia*, t. XXXIV, p. 357, 399; Chabas, *les Inscriptions des mines d'or*, p. 13, 199. — 4. Aristote, *Meteor.*, I, 14; Strabon, l. I, § 1; l. XVII, § 1; Pline, *H. N.*, VI, 29, § 165. Tous ces auteurs disent que l'entreprise fut commencée, mais non achevée. Un monument du temps de Séti Ier nous montre le canal en activité dès avant Ramsès II. — 5. Voir p. 99 et 126 de cette histoire.

elle. — Tous les hommes quittent leur ville et s'installent sur son territoire[1]. » — « Les riverains de la mer lui apportent en hommage des anguilles et des poissons, — et lui donnent le tribut de leurs marais. — Les tenants de la ville sont en vêtements de fête, chaque jour, — de l'huile parfumée sur leur tête dans des perruques neuves; — ils se tiennent à leurs portes, — leurs mains chargées de bouquets, — de rameaux verts du bourg de Pâ-Hathor, — de guirlandes du bourg de Pahour, — au jour d'entrée de Pharaon.... — La joie règne et s'étend — sans que rien l'arrête, — ô Ousirmârî Sotpenrî ! v. s. f., dieu Montou dans les deux Égyptes, — Ramsès Mîamoun ! v. s. f. le dieu[2] ! »

Comme on voit, la poésie florissait au temps de Ramsès II, et les manuscrits ont conservé les œuvres des auteurs alors en vogue, mais sans nous y joindre leur nom[3]. Le plus souvent cité et le mieux inspiré des poètes contemporains s'est plu à célébrer les exploits de Ramsès, pendant la campagne de l'an V, à la bataille de Qodshou. On sait déjà quelle est la donnée du poème : le roi, surpris par le prince de Khiti, est contraint de charger lui-même à la tête de sa maison militaire. « Voici que Sa Majesté se leva comme son père Montou; elle saisit ses armes et revêtit sa cuirasse, semblable à Baal en son heure. Les grands chevaux qui portaient Sa Majesté, — « Victoire à Thèbes » — était leur nom, sortaient des écuries de Ousirmârî Sotpenrî, aimé d'Amon. Le roi, s'étant lancé, pénétra dans les rangs de ces Khiti pervers. Il était seul de sa personne, aucun autre avec lui; s'étant ainsi avancé à la vue de ceux qui étaient derrière lui, il fut enveloppé par deux mille cinq cents chars, coupé dans sa retraite par tous les guerriers du pervers Khiti et par les peuples nombreux qui les accompagnaient, par les gens d'Arad, de Mysie, de Pédase. Chacun de leurs chars portait trois hommes, et ils étaient tous réunis en masse.

1. *Pap. Anastasi II*, pl. I, l. 2-5. ; *Pap. Anastasi IV*, pl. VI, l. 2-4. Cf. Chabas, *Mél. égypt.*, 2e série, p. 151; Maspero, *Du genre épistolaire*, p. 102. — 2. *Pap. Anastasi III*, pl. III, l. 1-9. Cf. Chabas, *Mél. ég.*, 2e série, p. 132-134; Maspero, *Du genre épistolaire*, p. 105-106. — 3 A. Erman, *Neuägyptische Grammatik*, p. 6-7.

« Aucun prince n'était avec moi! aucun général, aucun officier des archers ou des chars. Mes soldats m'ont abandonné, mes cavaliers ont fui devant eux, et pas un n'est resté pour combattre auprès de moi. » Alors Sa Majesté dit : « Qui es-tu donc, ô mon père Amon? Est-ce qu'un père oublie son fils? Ai-je donc fait quelque chose sans toi? N'ai-je pas marché et ne me suis-je pas arrêté sur ta parole? Je n'ai point violé tes ordres. Il est bien grand, le seigneur de l'Égypte qui renverse les barbares sur sa route! Que sont donc auprès de toi ces Asiatiques? Amon énerve les impies. Ne t'ai-je pas consacré des offrandes innombrables? J'ai rempli ta demeure sacrée de mes prisonniers; je t'ai bâti un temple pour des millions d'années, je t'ai donné tous mes biens pour tes magasins. Je t'ai offert le monde entier pour enrichir tes domaines.... Certes, un sort misérable soit réservé à qui s'oppose à tes desseins! bonheur à qui te connaît! car tes actes sont produits par un cœur plein d'amour. Je t'invoque, ô mon père Amon! Me voici au milieu de peuples nombreux et inconnus de moi; toutes les nations se sont liguées contre moi, et je suis seul de ma personne, aucun autre avec moi. Mes nombreux soldats m'ont abandonné; aucun de mes cavaliers n'a regardé vers moi; quand je les appelais, pas un d'entre eux n'a écouté ma voix. Mais je pense qu'Amon vaut mieux pour moi qu'un million de soldats, que cent mille cavaliers, qu'une myriade de frères ou de jeunes fils, fussent-ils réunis tous ensemble! L'œuvre des hommes n'est rien, Amon l'emportera sur eux. J'ai accompli ces choses par le conseil de ta bouche, ô Amon! et je n'ai pas transgressé tes conseils : voici que je t'ai rendu gloire jusqu'aux extrémités de la terre! »

Songez qu'il est sur un champ de bataille, que les Syriens l'entourent et qu'il est seul contre tous. Il ne s'agit plus pour lui de vaincre, mais de rompre la ligne ennemie ou de mourir comme il convient à un roi : malgré le danger qui le presse, son premier mouvement le porte vers Dieu. Au moment de se précipiter dans la mêlée et de risquer l'effort suprême, il prend à témoin son père Amon et l'appelle au secours, non pas brièvement, par quelques mots jetés au hasard entre deux coups d'épée, mais longuement, avec au-

tant de calme et de sérénité que s'il était encore dans les sanctuaires pacifiques de Thèbes. La pensée divine s'est emparée de lui et l'a pour un instant ravi à la terre : le danger a disparu, les ennemis se sont évanouis, le monde entier semble s'être dérobé sous ses pas ; il est monté sans secousse aux confins d'un monde si calme et si haut, que le bruit de la bataille n'arrive plus jusqu'à lui. Il contemple Amon face à face, lui redit les honneurs qu'il a rendus aux dieux, les bienfaits dont il a comblé leurs temples, et réclame l'intervention des puissances célestes, non pas, comme un simple mortel pourrait le faire, en termes humbles et suppliants, mais sur un ton grandiose et impérieux où perce le sentiment de sa propre divinité.

Le secours ne se fait pas attendre. « La voix a retenti jusque dans Hermonthis, Amon vient à mon invocation : il me donne sa main. Je pousse un cri de joie, il parle derrière moi : « J'accours à toi, à toi Ramsès-Miamoun, v. s. f. ; je » suis avec toi. C'est moi, ton père ! ma main est avec toi et je « vaux mieux pour toi que des centaines de mille. Je suis le « seigneur de la force aimant la vaillance ; j'ai reconnu un « cœur courageux et suis satisfait. Ma volonté s'accomplira. » Pareil à Montou, de la droite je lance mes flèches, de la gauche je bouleverse les ennemis. Je suis comme Baal en son heure, devant eux. Les deux mille cinq cents chars qui m'environnent sont brisés en morceaux devant mes cavales. Pas un d'entre eux ne trouve sa main pour combattre ; le cœur manque dans leur poitrine, et la peur énerve leurs membres. Ils ne savent plus lancer leurs traits et n'ont plus de force pour tenir leurs lances. Je les précipite dans les eaux comme y choit le crocodile ; ils sont couchés face en bas, l'un sur l'autre, et je tue au milieu d'eux. Je ne veux pas qu'un seul regarde derrière lui ni qu'un autre se retourne : celui qui tombe ne se relèvera pas. »

L'effet produit par cette subite irruption de la divinité au milieu de la bataille est grand, même pour un moderne, habitué à considérer l'apparition des dieux comme une simple machine de théâtre. Pour un Égyptien, élevé au respect illimité des forces surhumaines, il devait être irrésistible. Le prince de Khiti, triomphant qu'il croit être, se

sent comme arrêté soudain au milieu de sa victoire par un pouvoir invisible, et « recule frappé de terreur. Il fit alors avancer des chefs nombreux munis de leurs chars et de leurs gens exercés à toutes les armes : le prince d'Arad, celui de Mysie, le prince d'Ilion, celui de Lycie, celui de Dardanie, le prince de Gargamish, celui de Qarqisha, celui de Khaloupou. Ces alliés de Khiti, réunis ensemble, formaient trois mille chars. » Tous les efforts sont superflus. « Je me précipitai sur eux pareil à Montou; ma main les dévora dans l'espace d'un instant, je taillai et je tuai au milieu d'eux. Ils se disaient l'un à l'autre : « Ce n'est pas un homme « qui est parmi nous, c'est Soutkhou le grand guerrier, « c'est Baal en personne. Ce ne sont pas les actions d'un « homme, ce qu'il fait : seul, tout seul, il repousse des cen- « taines de mille, sans chefs et sans soldats. Hâtons-nous, « fuyons devant lui, cherchons notre vie et respirons encore « les souffles! » Quiconque venait pour le combattre sentait sa main affaiblie; ils ne pouvaient plus tenir ni l'arc ni la lance. Voyant qu'il était arrivé à la jonction des routes, le roi les poursuivit comme le griffon. »

Les ennemis en retraite, c'est alors seulement qu'il interpelle les siens, moins pour s'assurer de leur secours que pour les prendre à témoin de sa valeur. « Soyez fermes, affermissez vos cœurs, ô mes soldats! vous voyez ma victoire, et j'étais seul : c'est Amon qui m'a donné la force, sa main est avec moi. » Il encourage son écuyer Menna, que le nombre des ennemis remplit d'effroi, et se jette au milieu de la mêlée. « Six fois je chargeai à travers les ennemis. » Enfin son armée arrive vers le soir et le dégage : il rassemble ses généraux et les accable de reproches : « Que dira la terre entière, lorsqu'elle apprendra que vous m'avez laissé seul et sans un second? que pas un prince, pas un officier de chars ou d'archers n'a joint sa main à la mienne? J'ai combattu, j'ai repoussé des millions de peuples, à moi seul. *Victoire à Thèbes* et *Nourit satisfaite* étaient mes grands chevaux, c'est eux que j'ai trouvés sous ma main quand j'étais seul au milieu des ennemis frémissants. Je leur ferai prendre moi-même leur nourriture devant moi, chaque jour, quand je serai dans mon palais, car je les ai trouvés quand j'étais au

milieu des ennemis, avec le chef Menna, mon écuyer, et avec les officiers de ma maison qui m'accompagnaient et sont mes témoins pour le combat : voilà ceux que j'ai trouvés. Je suis revenu après une lutte victorieuse et j'ai frappé de mon glaive les multitudes assemblées. »

L'escarmouche du premier jour ne fut que le préliminaire d'une action plus considérable. Le lendemain matin, la bataille recommença, avec quel succès pour les Égyptiens et quelles pertes pour les Asiatiques, nous l'avons montré plus haut. Le poète n'entre pas dans le détail de cette seconde affaire : il la décrit rapidement en quelques lignes consacrées tout entières à l'éloge du roi. C'est qu'en effet le sujet du poème n'est pas la victoire de Qodshou et la défaite des armées syriennes : pour importants à l'historien que soient ces événements, le poète les néglige presque entièrement. Il a voulu chanter le courage indomptable de Sésostris, sa foi dans le secours des dieux, la force irrésistible de son bras ; il a voulu le montrer surpris, abandonné des siens, et rachetant par sa vaillance les fautes de ses généraux, marchant seul aux ennemis, les obligeant six fois à reculer et les tenant en échec jusqu'au coucher du soleil. Tous les faits qui pourraient nuire à l'impression générale ou diminuer l'éclat de la vaillance royale sont repoussés dans l'ombre. De la maison militaire, une seule mention ; du second jour de la bataille, une description insuffisante. Le roi des Khiti implore la paix : Sésostris la lui accorde et rentre dans Thèbes triomphant. « Amon vint le saluer en disant : « Viens, notre fils chéri, ô Ramsès Mîamoun ! » Les dieux lui ont donné les périodes infinies de l'éternité sur le double trône de son père Atoum, et toutes les nations sont renversées sous ses sandales[1].

1. Le texte du poème se trouve aux *Papyrus Raifé* et *Sallier III*, ainsi qu'à Ibsamboul, Abydos, Louqsor, Karnak et au Ramesséion La traduction est de M. E. de Rougé, *Recueil de travaux*, 1870, t. I, p. 1-8.

CHAPITRE VI.

LES GRANDES MIGRATIONS MARITIMES ET LA VINGTIÈME DYNASTIE.

La colonisation sidonienne, l'Asie Mineure et les Khiti. — Les migrations des peuples de l'Asie Mineure et l'Exode. — Ramsès III et la vingtième dynastie; les grands prêtres d'Amon.

La colonisation sidonienne, l'Asie Mineure et les Khiti.

Parmi les peuples de Syrie, les Phéniciens étaient celui qui avait le mieux profité de la conquête égyptienne. Placés en dehors de la route ordinaire des armées, ils n'avaient pas à souffrir de leur passage non plus que des péripéties de la lutte, comme les autres nations de Canaan. Les gens d'Arad et de Simyra s'étaient, sous Thoutmos III, associés aux révoltes des Routonou, et avaient été châtiés d'une manière qui leur avait ôté l'envie de recommencer : Gebel et Bérouth, Sidon et Tyr, avaient été fidèles à leurs maîtres, depuis le temps de Thoutmos Ier jusqu'à celui de Ramsès II. Elles pratiquaient le commerce de commission en Égypte pour le compte des étrangers, et à l'étranger pour le compte de l'Égypte. Grâce à ce privilège, Sidon avait développé sa marine et était parvenue au plus haut point de la richesse et de la gloire.

Les Phéniciens trafiquaient avec le dehors à la fois par terre et par mer, au moyen de caravanes et sur des vaisseaux. Toutes les routes qui, des principaux marchés de l'extrême Orient, de l'Inde, de la Bactriane, de la Chaldée, de l'Arabie, des régions du Caucase, se dirigeaient vers l'Occident, aboutissaient en dernier lieu à Sidon et à Tyr. Il n'est pas probable que les marchands phéniciens allas-

sent chercher eux-mêmes l'or des monts Altaï et les produits du Gange ; ils se contentaient de tirer ces denrées des entrepôts intermédiaires de l'Arabie et de la Chaldée. Du moins, ils s'étaient avancés aussi loin que possible sur les grandes voies du commerce, et en avaient occupé les points importants au gué des rivières et au défilé des montagnes[1] Laïs, aux sources du Jourdain, non loin de l'endroit où la route qui mène d'Égypte en Assyrie quitte la Syrie méridionale pour la Cœlé-Syrie, était une colonie de Sidoniens[2]. Hamath, dans la vallée de l'Oronte, Thapsaque, au gué de l'Euphrate[3], Nisibis[4], près des sources du Tigre, se targuaient d'être de fondation phénicienne. Ces villes, et d'autres encore dont l'histoire n'a pas gardé la mémoire, étaient comme autant de jalons que les marchands de Sidon avaient plantés sur le chemin de leurs caravanes, et d'entrepôts où ils amassaient les produits des régions environnantes, pour les diriger, en temps opportun, sur leurs magasins du Liban.

Mais Hamath, Thapsaque, Nisibis, perdues au milieu des terres, n'étaient pas, à proprement parler, des possessions sidoniennes : c'étaient des comptoirs dépendants des princes ou des tribus voisins, nullement de la métropole. Le commerce maritime avec les peuples méditerranéens amena, au contraire, la création d'un véritable empire colonial. L'origine et les progrès de cette colonisation, qui changea la Méditerranée en mer phénicienne, ne nous sont qu'imparfaitement connus : les documents que renfermaient à ce sujet les archives de Tyr et de Sidon n'existent plus, comme aussi les ouvrages que les écrivains d'époque gréco-romaine avaient composés à leur aide. Presque tout ce que nous savons nous est parvenu sous forme de mythe. On contait que Melkarth, l'Hercule tyrien, avait rassemblé une armée et une flotte nombreuses, dans le dessein de conquérir l'Ibérie, où régnait Khrysaor, fils de Géryon. Il avait soumis, chemin faisant, l'Afrique, y avait introduit l'agriculture et fondé la ville fabuleuse d'Hécatompyles, franchi le détroit auquel il donna son nom, fortifié Gadès et vaincu l'Espagne.

1. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2ter Theil, p. 159-165. — 2. *Josué*, XIII, 6; *Juges*, XVIII, 7-8. — 3. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2ter Theil, p. 164. — 4. Ét. de Byzance, s. v. Νίσιβις.

Après avoir enlevé les bœufs mythiques de Géryon, il était revenu en Asie par la Gaule, l'Italie, la Sardaigne et la Sicile. Sur cette tradition d'ensemble, qui résume assez bien les principaux traits de la colonisation phénicienne, venaient se greffer mille traditions locales. C'était Kinyras fondant des villes à Chypre et à Mélos; c'était Europe enlevée par Zeus. Kadmos, envoyé à la recherche de sa sœur, visitant Chypre, Rhodes, les Cyclades, bâtissant la Thèbes de Béotie, et allant mourir en Illyrie. Partout où les Phéniciens avaient pris pied, la grandeur et l'audace de leurs opérations avaient laissé dans l'imagination du peuple des souvenirs ineffaçables. Leur nom, leurs dieux, la durée de leur domination, étaient passés à l'état de légendes, et c'est grâce à ces légendes mêlées de fables qu'on devine en partie l'histoire perdue de leurs découvertes.

Les Giblites avaient été les premiers à lancer des colonies sur les côtes environnantes[1]. Mais Byblos était une ville de temples et de pèlerinages, plutôt qu'une ville de commerce[2]. Les Sidoniens continuèrent et poussèrent plus loin leurs explorations : ils occupèrent Chypre, où Byblos n'avait que des établissements de peu d'importance. Au jugement des anciens, Chypre n'était inférieure à aucune des îles du monde alors connu[3]. Elle est longue d'environ soixante lieues et large en moyenne de vingt; elle projette vers le nord-est une péninsule étroite, assez semblable à un doigt tendu vers l'embouchure de l'Oronte. Deux chaînes de montagnes peu élevées la traversent presque parallèlement de l'est à l'ouest; la vallée qui les sépare étonne aujourd'hui encore les voyageurs par sa fertilité. Le sol est un dépôt d'humus noir, aussi précieux que celui de l'Égypte[4], et renouvelé chaque année par les crues du Pediæos et de ses affluents[5]. Jadis les montagnes étaient boisées[6] et offraient à une puissance maritime des ressources inépuisables : sous les empereurs romains, les Chypriotes se van-

1. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2ter Theil, p. 103 sqq. — 2. E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 179 sqq., donne l'énumération de ces temples aux temps classiques. — 3. Strabon, l XIV, 6; Eustathe, *Ad Dionys.*, v. 508. — 4. Élien, *Hist. Anim.*, V, 56. — 5. Ross, *Voyage aux Iles*, IV, p. 119. — 6. Ératosthène dans Strabon, l. XIV, 6.

taient de pouvoir construire et gréer un grand navire, de la quille à la pointe des mats, sans rien emprunter à l'étranger[1]. Le sol est généralement fertile, produit du blé en quantité suffisante pour la nourriture des habitants et se prête à l'élève de la vigne et de l'olivier : mais la principale richesse est dans les mines. On y rencontre encore du fer, de l'alun, de l'amiante, de l'agathe et des pierres précieuses : jadis les collines de Tamassos renfermaient tant de cuivre, que les Romains s'accoutumèrent à désigner ce métal par l'épithète de *cyprium*[2], et le mot s'est glissé depuis dans toutes les langues de l'Europe. On ne sait ni quel nom avaient les premiers habitants de l'île, ni à quelle race il convient de les rattacher. Les documents égyptiens semblent connaître Chypre sous le nom d'Asi[3], mais, dès le temps de la dix-huitième dynastie, Chypre était déjà une terre phénicienne. Byblos avait fondé le grand sanctuaire de Paphos sur la côte ouest; Golgos, Lapethos, Kourion, Karpasia, Soli, Tamassos, étaient autant de petits États distincts, gouvernés par des rois indépendants l'un de l'autre. D'abord soumis à l'influence de Byblos, les royaumes de Chypre se rangèrent ensuite sous l'autorité de Sidon. Ils reçurent des colons sidoniens qui garantirent leur soumission à la métropole et achevèrent de faire de l'île un pays sémitique[4].

Vers le sud, les Phéniciens ne possédaient pas d'établissements durables. Ils eurent des postes fortifiés sur la côte méridionale de la Syrie, à Dor[5], à Joppé[6], au mont Casios, sur la frontière de l'Égypte. Au delà du mont Casios, leur pouvoir cessait : Pharaon n'aurait jamais permis à des étrangers d'occuper des forts sur son territoire, à l'embouchure de son fleuve. Ils durent se contenter d'avoir dans les grandes villes du Delta, à Tanis, à Bubaste, à Mendès, à Saïs, à Ramsès-Anakhtou, des entrepôts placés sous la surveillance de l'autorité égyptienne. Les magasins qu'ils

1. Ammien Marcellin, l. XIV, 27. — 2. Strabon, l. XIV, 6; Pline, *H. N.*, l. XXXIV, 8. — 3. Cf. p. 200, note 3. — 4. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2[ter] Theil, p. 203-246. — 5. Étienne de Byzance, s. v. Δῶρος. Dor avait une pêcherie de pourpre et une enceinte fortifiée (cf. E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 40-41, 757). — 6. Étienne de Byzance, s. v. Ἰόπη.

bâtirent à Memphis, au quartier Ankhtooui, acquirent un développement considérable et devinrent une ville véritable[1]. D'Egypte leurs vaisseaux s'avancèrent vers l'ouest, le long de l'Afrique, mais d'abord sans grands résultats : les côtes inhospitalières de la Marmarique arrêtèrent pour quelque temps, de ce côté, le progrès de leur colonisation.

Aussi bien les pays du Nord offraient à leurs marins un vaste champ d'explorations et d'aventures. Un peu au delà de l'Oronte, le rivage tourne vers l'ouest et ne quitte plus de longtemps cette direction : la Syrie cesse, l'Asie Mineure commence. Elle affecte la forme d'un plateau compact, bordé de tous les côtés et sillonné par des montagnes puissantes : c'est comme « un petit Iran qui s'élève du sein de trois mers », la Méditerranée, la mer Égée et le Pont-Euxin[2]. Au sud, le plateau s'appuie sur le Tauros; au nord, il est borné par une chaîne de moindre hauteur, détachée du Caucase, qui marche parallèlement à la mer Noire et se termine à l'Olympe de Mysie, entre Nicée et Dorylée. Une ligne de collines peu élevées rejoint le Tauros à l'Olympe et court en diagonale du sud-est au nord-ouest; à l'est, la péninsule s'adosse à l'Euphrate et au massif confus de l'Arménie. Les eaux qui descendent à l'intérieur, vers le centre, n'arrivent pas toutes à la mer : seuls, le Pyramos et le Saros au sud, l'Iris, l'Halys et le Sangarios au nord, ont assez de force pour se frayer un chemin à travers l'épaisse barrière qui les en sépare. Les autres rivières se terminent dans des bas-fonds, où elles forment des marais, des étangs, des lacs aux contours mal définis, analogues à ceux de l'Iran et de la Tartarie. Le plus grand d'entre eux, le Tatta, est salé, et varie d'étendue selon les saisons.

« Nulle part plus qu'en Asie Mineure on n'observe le contraste de l'intérieur et du littoral. La côte est comme une autre terre, soumise à d'autres lois que l'intérieur[3]. » Dans

1. Brugsch, dans la *Zeitschrift für ægyptische Sprache*, 1863, p. 9. Le cimetière de ce quartier étranger nous a rendu un certain nombre de stèles araméennes d'époque persane. — 2. « Wie ein kleines Irân baut es sich aus der Mitte dreier Meere auf » (E. Curtius, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 5). — 3. E. Curtius, *Die Ionier vor der ionischen Wanderung*, p. 9

la partie occidentale, ce sont des vallées larges et profondes, ouvertes à l'ouest et arrosées par des fleuves travailleurs, dont les alluvions empiètent chaque année sur la mer : le Kaïkos, l'Hermos, le Caystre, le Méandre. Ils roulaient tous de l'or en abondance, au moins dans la haute antiquité, et sont isolés l'un de l'autre par des lignes de montagnes, qui se dressent subitement sur la surface unie de la plaine, comme des îles sur le miroir de l'Océan, le Messogis (Kastanéh-dagh), entre le Méandre et le Caystre; le Tmôlos (Kisilia-mousa-dagh), entre le Caystre et l'Hermos. La côte, profondément dentelée, est flanquée de grandes îles : Lesbos, Chios, Samos, Cos, Rhodes, la plupart assez rapprochées du continent pour en commander les débouchés, assez éloignées de lui pour être à l'abri d'une invasion soudaine. Terroir fertile en blés, en vignes, en olives, comme en marbres et en métaux, ports nombreux et sûrs, la région occidentale de l'Asie Mineure réunissait tous les avantages d'un pays de culture et d'un pays de commerce : elle devait être forcément le siège de peuples à la fois laboureurs et marins, producteurs et marchands. Elle était enserrée entre deux groupes de montagnes mal rattachés au plateau central : au nord, l'Ida, couvert de forêts, riche en métaux, riche en troupeaux; au sud, les cimes volcaniques de la Lycie, où la tradition plaçait la chimère au souffle de flamme. A l'ouest de la Lycie et au sud du Tauros s'allongeait une côte abrupte, interrompue par l'embouchure de torrents qui descendent à pic du sommet de la montagne à la mer, et creusent autant de petites vallées parallèles l'une à l'autre. Vers l'extrémité orientale, à peu près à l'angle déterminé par la rencontre de la Cilicie et de la Syrie, les efforts réunis du Pyramos et du Saros avaient créé une vaste plaine d'alluvions, que les géographes anciens appelaient Cilicie plane (Cilicia campestris), par opposition aux cantons pierreux du Tauros (Cilicia trachæa).

Toutes les races du monde antique semblent s'être donné rendez-vous en Asie Mineure. Au nord-ouest, c'était des peuples barbares, apparentés peut-être aux plus anciens habitants de la Médie, de l'Elam et de la Chaldée : au pied du Caucase, les Ibères, les Kashki ou Colchiens aux bords du Phase, puis, sur la côte du Pont-Euxin, les Saspires et les

Chalybes, livrés à l'exploitation des métaux et qui fournissaient d'étain, de cuivre, de fer, même d'argent et d'or la plupart des nations du monde oriental. Plus au sud, dominaient les Moushki et les Tabal, le Meshekh et Toubal de la Bible. Les Tabal occupaient le bassin de l'Iris et touchaient à la mer Noire; les Moushki étaient à cheval sur les rives de l'Euphrate supérieur et s'étendaient jusqu'à l'Halys[1]. Des deux capitales de la Cappadoce classique, l'une, Mazaca, sur le mont Argéion, avait gardé leur nom; l'autre, Koumanou (Comana), avait été fondée par eux et leur avait longtemps appartenu. Il fallut des siècles de lutte pour les déposséder de leur patrimoine et les refouler vers le Caucase.

Plus au sud, dans la région tourmentée du Tauros, vivaient les Khiti et beaucoup de tribus alliées aux Khiti, dont quelques-unes étaient d'origine sémitique. Il est assez probable en effet que, dans les premiers moments de l'invasion, les Sémites ne se bornèrent pas à coloniser la Syrie et les bords de l'Euphrate, mais jetèrent des rameaux à l'ouest en Cilicie[2], peut-être même vers le Pont-Euxin et la mer Égée; par malheur, la preuve historique de ce fait est encore impossible à donner. La plupart des mots qui nous restent des langues anciennes de l'Asie Mineure se ramènent à la souche aryenne[3]; les mythes et la religion des peuples sont apparentés de plus près aux mythes de la Grèce qu'aux religions sémitiques. On a bien identifié Loud, fils de Sem, avec les Lydiens; mais, quand même cette assimilation serait certaine, elle ne prouverait rien pour l'origine du peuple lui-même. Si quelques tribus sémitiques pénétrèrent en Asie Mineure, elles furent bientôt refoulées, détruites ou absorbées par le reste de la population.

La péninsule proprement dite était donc aux mains d'une race aryenne. L'Hellespont et le Bosphore n'ont jamais

1. Voir sur ces peuples Gelzer, *Kappadokien und seine Bewohner*, dans la *Zeitschrift*, 1875, p. 14-26, et surtout Schrader, *Keilinschriften und Geschichtforschung*, p. 155-162. — 2. En Cilicie, à côté de noms étranges, appartenant probablement à la langue des Khiti, Nineps, Koualis, Bla, Toutoustouês, que fournissent les inscriptions, on trouve, dans la nomenclature géographique, des noms sémitiques, Saros (Ét. de Byzance, s. v. Ἄδανα), Tarsos, etc. — 3. On en trouvera quelques bons exemples réunis dans la thèse de P. Bötticher (de Lagarde), *Arica*, in-12, 1841, Halle.

été une limite ethnographique : les deux continents entre lesquels ils coulent ne sont, en cet endroit, que les deux rives d'un même bassin, les deux versants d'une même vallée, dont le fond aurait été enseveli sous les eaux. Les peuples qui avaient envahi la presqu'île des Balkhans, et colonisé la Thrace, franchirent les deux bras de mer qui les séparaient de l'Asie, à une époque fort ancienne[1] et y transportèrent la plupart des noms qu'ils avaient déjà implantés dans leur patrie d'Europe. Il y avait des Dardaniens en Macédoine au bord de l'Axios, comme en Troade autour de l'Ida ; des Kébrénes au pied des Balkans et une ville de Kébrénê auprès d'Ilion. La nation illustre des Bryges, Bébryces, Phrygiens, laissa une partie de son effectif dans le bassin du Strymon, au nord de la Macédoine, et partit pour l'Asie[2]. Le gros des émigrants se concentra sur le rebord occidental du plateau asiatique, dans le district arrosé au nord par le Sangarios, au sud par le Méandre. Leur patrie, à laquelle ils donnèrent le nom de Phrygie, a toujours été célèbre par la fertilité de ses champs et la richesse de ses prairies; assez chaude pour se prêter à la culture de la vigne, assez tempérée pour conserver à ses habitants toute leur vigueur native, elle fut pendant l'antiquité le siège d'un royaume puissant et d'une race laborieuse. La langue phrygienne est apparentée au grec de plus près peut-être que le gothique n'est au moyen haut-allemand[3]; sa déclinaison et sa conjugaison avaient les flexions et subissaient au moins en partie les lois phonétiques du grec[4]. Écartés de la mer par des peuples de même famille qu'eux, leur civilisation emprunta à leur isolement un cachet particulier. Leur religion offrait à ses fidèles un dieu suprême, Bagaios[5], que les Grecs confondaient avec

1 Hérodote, VI, XLV; VII, LXIII; Xanthos, dans les *Fragm. H. Græc.*, t. I, p. 37; Strabon, X, 3, 16. — 2. Strabon, XII, III, 4; VII, III, 2, etc.; Hérodote, VII, LXXVIII; Diodore de Sicile, V, 48. — 3. E. Curtius, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 31. — 4. Ainsi le changement de *m* final en *n* (E. Curtius, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 63). Le nominatif singulier est marqué par — *as*, — *es*, — *is*, — *os* et — *a;* le génitif par — αϝος, le datif par — *aï*, — *ei*. La troisième personne du singulier du verbe, *sosesaït* (exstruxit), etc., se termine par — *t* au lieu du — ς grec, etc. — 5. Hésychius, s. v. Βαγαῖος. Le mot, identique au perse *baga*, au slave *bog*, signifie dieu, le dieu par excellence.

leur Zeus, un dieu-lune Mîn ou Menès[1] et une déesse mère Amma[2], que l'on qualifiait Kybêlé, Agdistis, Dindyméné Idæa, selon les montagnes où étaient ses sanctuaires. Les amours de Kybêlé avec Atys, fils de Manès, l'énervement, la mort et la résurrection du jeune dieu, le deuil de la déesse, le fanatisme et les rites barbares de ses prêtres, rendirent les cultes phrygiens fameux dans l'antiquité. La population s'adonnait de préférence aux travaux des champs; une de ses vieilles lois punissait de mort quiconque avait tué un bœuf ou détruit un instrument de labour[3]. Selon la légende, Gordios, le premier de leurs rois, aurait été un simple paysan et n'aurait possédé que deux paires de bœufs[4]. Midas, fils de Gordios et de la déesse Kybêlé, avait acquis au contraire le renom d'un prince riche et guerrier : les deux villes de Prymnêsos et de Midaïon l'honoraient comme héros fondateur. La royauté phrygienne, confinée d'abord dans un canton étroit, prospéra et s'élargit sous une série de rois, dont plusieurs avaient le nom illustré par leur ancêtre. Un voyageur anglais, Leake, découvrit, au commencement du siècle, près des sources du Sangarios, une vallée entière pleine de tombeaux antiques. « Ils sont d'une époque inconnue, mais de beaucoup antérieure à la domination grecque et romaine; leur caractère tout indigène nous révèle le style architectural des vieux Phrygiens. La langue même des inscriptions est purement phrygienne; et cette langue, avec l'alphabet encore incomplètement déchiffré qui nous en a conservé les rares débris, reste enfermée dans les limites de l'ancien royaume où régna la dynastie de Midas. Dans toute l'étendue de pays où se trouvent ces restes vénérables du peuple indigène, on ne voit que de rares débris de monuments appartenant à l'époque romaine; il semble que les conquérants successifs de la contrée aient ignoré ces vallées solitaires, où plus tard des familles chrétiennes vinrent chercher un refuge contre la persécution du paganisme,

1. Lucien, *Jup. Tragædus*, 42; Waddington et Lebas, *Voyage en Asie-Mineure*, III, n° 668, etc. — 2. *Etym Magnum*, s. v. "Αμμα. — 3. Nicolas de Damas, *Fragm.* 128, dans Müller, *Frag. Hist. Græc.*, t. III. — 4. Arrien, *Anabase*, II, III, 2 sqq.

peut-être aussi contre l'invasion musulmane[1]. » Quelques tombeaux, quelques bas-reliefs où l'on sent l'influence et peut-être la main des artistes hittites[2], voilà ce qui nous reste de ces rois de Phrygie si vantés pour leur richesse, leur amour des chevaux de prix et le respect fanatique dont ils entouraient la mère des dieux et Dionysos. Le char royal de Midas et son nœud gordien demeurèrent longtemps intacts comme un trophée de l'ancienne suprématie phrygienne : il fallut l'épée d'Alexandre pour trancher le nœud, et l'invasion grecque pour faire oublier les vieux rois nationaux.

Au nord de la Phrygie, quelques tribus aryennes peu nombreuses se disséminèrent dans les forêts qui bordent la côte du Pont-Euxin, et propagèrent, entre le Billæos et l'Halys, la race obscure des Paphlagoniens. A leur gauche, les Ascaniens et les Thraces, sous le nom de Bithyni, Bebrykes, commandaient les deux rives du Bosphore[3]. Plus à gauche encore, la grande nation des Mysiens, et des peuplades de même origine, Teucriens, Kébrênes, Dardanes, couvraient la vallée du Rhyndakos et celle du Caïque, le massif de l'Ida et la péninsule qui s'avance entre la Propontide, l'Hellespont et la mer Egée. La légende racontait de Dardanos qu'il avait fondé la ville de Dardania sous les auspices de Jupiter Idéen, et qu'il était le père des Dardanes[4]. Une partie de ses enfants descendit des ravins de la montagne aux rives du Scamandre et se retrancha sur une colline escarpée qui domine au loin la plaine et la mer. « Entourée à l'orient par un large repli du fleuve, elle s'abaisse vers l'ouest en pentes douces. Les nombreux filets d'eau qui jaillissent sur ces pentes s'assemblent et forment deux ruisseaux, qui se distinguent par leur abondance et leur température toujours égale en toutes les saisons de l'année. C'est comme une

1. Ch. Texier, *Description de l'Asie Mineure*, p. 153. — 2. Perrot, *Exploration archéologique*, p. 135-149, 156-163, etc., et pl. 8, 9, 10, 34-52, 53-68, etc. Cf. Sayce, *Monuments of the Hittites*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VII, p. 261 sqq. — 3. Hérodote, I, XXVIII, et VII, LXXV; Thucydide, IV, 75 ; Xénophon, *Anabase*, VI, 4 ; Strabon, XII, III, 3 et 4. — 4. *Iliade*, XX, 215 sqq. Il ne restait plus le moindre vestige de cette ville au temps de Strabon (III, 91).

marque immuable qui nous permet de reconnaître dans cette citadelle altière la forteresse d'Ilion. Ils sont restés les mêmes qu'au temps où les Troyennes descendaient pour puiser l'eau et laver le linge ; aujourd'hui encore les vieux murs contiennent l'eau et la rassemblent[1]. »

Les fouilles répétées de Schliemann sur l'emplacement où fut Troie ont dégagé les ruines de plusieurs villes superposées du linceul de terre qui les écrasait. Les débris découverts dans la plus ancienne prouvent l'existence d'une civilisation originale, où l'on chercherait en vain les indices d'une influence égyptienne ou assyrienne. La plupart des outils sont en pierre ou en os taillé, mais leur usage n'exclut pas l'usage des métaux. Le cuivre, l'or, l'argent et l'électrum, le plomb, étaient connus et employés. Le bronze servait à faire des bassins et des armes : mais l'étain y entrait en trop petite quantité pour que l'alliage eût la consistance voulue. Évidemment les premiers Troyens essayaient d'imiter la composition des objets en bronze qu'ils recevaient de l'étranger ; mais ils n'étaient pas encore maîtres des procédés et devaient se contenter d'à peu près[2]. Au contraire, ils travaillaient l'or avec beaucoup d'habileté : les coupes, les colliers, les bijoux découverts dans les urnes, ont une forme gracieuse et un galbe bien net. Les poteries étaient façonnées à la main, sans le secours du tour ; elles n'étaient ni peintes, ni vernies, mais seulement lustrées au moyen d'un polissoir en pierre. La première Troie périt dans un incendie, allumé sans doute par des voisins confédérés contre elle, mais elle renaquit bientôt de ses cendres. « Sur les pentes adoucies de la montagne s'éleva la ville même ; au-dessus se jucha, sur une roche escarpée, la forteresse Pergame. Du haut de ses créneaux, l'œil embrassait toute la plaine étendue jusqu'à la mer, où le Simoïs et le Scamandre mêlaient leur cours, et, par delà la plaine, la vaste mer, du point où les flots puissants de l'Hellespont se précipitent dans la mer Égée, jusque vers Ténédos. Aucune ville royale de l'ancien monde n'était plus heureusement située que cette

1. E. Curtius, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 66. — 2. Fr. Lenormant, *les Antiquités de la Troade*, I, p. 10-11.

forteresse troyenne : bien couverte et sûre, elle avait vue sur tout ce qui l'entourait et commandait au loin. Derrière elle, les versants boisés et riches en troupeaux de la montagne ; à ses pieds, la plaine féconde ; devant elle, une large mer du sein de laquelle les cimes lointaines de Samothrace, vigie de Poséidôn, se dressaient en face de l'Ida où Zeus siège en sa gloire[1]. »

Un groupe de race indécise, Lydiens, Lélèges, Lyciens et Cares, habitait au sud de la Troade et de la Mysie. Les Lydiens étaient concentrés dans les riches vallées de l'Hermos, du Caystre et du Méandre. Leurs plus anciennes traditions conservaient la mémoire d'un État puissant, établi jadis sur les flancs du mont Sipyle, entre la vallée de l'Hermos et le golfe de Smyrne. Il avait pour capitale Magnésie, la plus vieille des villes, le siège primitif de la civilisation en ces contrées, la résidence de Tantale, l'ami des dieux, le père de Niobé et des Pélopides. Les Lélèges apparaissent sur tous les points à la fois, mêlés aux souvenirs les plus lointains de la Grèce et de l'Asie Mineure, en Lycie et en Carie comme en Troade, sur les bords du Méandre comme sur les versants de l'Ida. Les villes de la côte troyenne, Antandros[2], Gargara[3], d'autres peut-être, leur avaient appartenu autrefois; la Pedasos du Satnioeis était une de leurs colonies[4], et plusieurs Pédase, disséminées sur le versant occidental de l'Asie Mineure, permettent de mesurer le champ de leurs migrations. En Carie, on montrait, au temps de Strabon, des tombeaux à moitié détruits et des villes ruinées, auxquelles on appliquait le nom de Lelegia. A

1. E. Curtius, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 67. L'histoire de la Troade a été écrite avec beaucoup de soins par M. Édouard Meyer, *Geschichte von Troas*, Leipzig, 1877, in-8° ; cf. Robiou, *Questions homériques*, Paris, 1876, in-8°. — 2. Alcée dans Strabon, XIII, I. 51. — 3. Ét. de Byzance, s. v. *Gargara*. — 4. D'après le scoliaste de Nicandre (*Ther.*, 804), Pédasos aurait signifié montagne, probablement dans le langage des Lélèges. On connaît jusqu'à présent quatre Pédase : 1° en Messénie (Strabon, VIII, IV, 1 et 3), où plus tard elle prit le nom de Méthone ; 2° sur les rives du Satnioeis (Strabon, XIII, 1, 7, 50, 59 ; cf. Maspero, *De Carchemis oppidi situ*, *De Pedaso Homericâ*, p. 37-39) ; 3° dans le voisinage de Cyzique (Agathocle, dans les *Fragm. H. Græc.*, IV, p. 289, 4) ; 4° en Carie.

côté des Lélèges, les Cares dominaient sur le littoral et dans les îles de la mer Égée; les Lyciens confinaient aux Cares et se confondaient parfois avec eux. Un de leurs clans les plus nombreux, celui des Trémiles, ne sortit guère de la péninsule montagneuse que les Grecs qualifièrent plus spécialement de Lycie; d'autres se répandirent dans l'intérieur jusqu'aux bords de l'Halys et de l'Euphrate, où les monuments assyriens signalent leur présence[1]. Une partie de la Troade au sud de l'Ida s'appelait Lycie; il y avait une Lycie en Attique, des Lyciens en Crète[2]. Ces trois nations, les Cares, les Lyciens, les Lélèges, sont tellement mêlées dès l'origine, qu'il est impossible de fixer les limites précises de leur domaine, et qu'on se voit souvent obligé d'appliquer à toutes ce qui n'est affirmé que d'une seule.

Tandis que l'émigration arienne accélérait son mouvement du nord-ouest au sud-est, des peuples d'origine différente montaient à sa rencontre du côté diamétralement opposé. Vers la fin de la dix-huitième dynastie, les Khiti avaient pénétré au centre de la péninsule et porté peut-être leurs armes jusqu'à la mer Égée. Le souvenir de leurs conquêtes disparut promptement et ne laissa que des traces incertaines dans l'esprit des générations postérieures. Les poètes homériques savaient encore vaguement que, parmi les guerriers venus au secours de Troie, figuraient des Kétéens, dont le prince avait été tué par Néoptolème[3]. D'ordinaire cependant on confondait les Khiti avec leurs adversaires d'Égypte ou d'Assyrie, et l'on inscrivait au compte de ces derniers les légendes qui peut-être avaient eu cours sur les premiers : on attribuait à Sésostris une conquête de l'Asie Mineure et de la Thrace[4], et l'on convertit en un roi de Suse Memnon, fils de l'Aurore, le dernier allié de Priam contre les Grecs[5]. A défaut de chroniques, les Khiti

1. E. de Rougé, *Mémoire sur les attaques*, p. 29-30; Finzi, *Ricerche*, p. 256. — 2. E. Curtius, *Die Ionier vor der ionischen Wanderung*, p. 34-36. — 3. *Odyssée*, XI, 519-521. L'identification des Κήτειοι avec les Khiti a été proposée par Robiou, *Questions homériques*, 1876, p. 64-65, et Gladstone, *Homeric Synchronisms*, 1876, p. 174 sqq.; le nom de Qidi répond mieux à l'orthographe grecque Κήτειοι (voir p. 215). — 4. Hérodote, II, cvi (voir p. 225). — 5. Le passage d'Hérodote (II, cvi) où il est dit que les uns attribuaient à Sésostris, les autres à Memnon, les deux

nous ont légué des monuments de leurs victoires : la route qu'ils suivaient d'ordinaire dans leurs incursions en est comme jalonnée, des montagnes de Cilicie aux bords de la mer Égée. C'est à Ibriz, au débouché des gorges du Tauros, un bas-relief avec inscription : un roi adore le dieu soleil, qui serre entre ses mains des épis et du raisin[1]. A Ikonion, la figure d'un soldat semble monter la garde sur un bloc de pierre[2]. En Phrygie, en Cappadoce, en Lydie, partout où il y avait une position stratégique, un défilé à garder, une route à observer, une forteresse à tenir, les Khiti ont gravé sur les roches environnantes les figures de leurs rois et de leurs dieux, parfois accompagnées d'une inscription[3]. Ici encore, la tradition locale avait oublié leur nom et prêtait à d'autres le mérite de ces monuments : une statue de déesse, taillée dans un rocher du mont Sipyle, près de Magnésie, fut changée en image de Niobé[4]; les deux conquérants de Karabel étaient pour les uns l'image de Sésostris, pour l'autre celle de Memnon[5].

Les Phéniciens abordaient l'Asie par la côte vers le même temps que les Khiti en parcouraient l'intérieur. Les Ciliciens ne paraissent pas avoir répugné à les recevoir dans leurs villes : le rivage opposé à Chypre est couvert de comptoirs, Kibyra, Masoura, Rouskopous, Sylion, Mygdalé, Phaselis, Sidyma[6]. Au lieu d'accueillir les marins qui leur apportaient les produits des civilisations orientales, les Lyciens s'opposèrent à leur établissement et ne permirent point la fondation de colonies. Du promontoire Sacré à la pointe de

guerriers sculptés sur la route de Sardes, me paraît impliquer une interprétation de la légende qui permet de voir dans Memnon un chef hittite. — 1. Davis, *On a new Hamathite inscription at Ibreez*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. IV, p. 336-346. — 2. Texier, *Description de l'Asie Mineure*, t. II, pl. 103. — 3. Sayce, *The Monuments of the Hittites* (dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VII, p. 248-293) et Lenormant, *Sur un bas-relief découvert près de Roum-Qalah* (dans la *Gazette archéologique*, 1883, p. 121 sqq.), donnent le catalogue raisonné de ces monuments. — 4. *Iliade*, XXIV, 614. Elle est accompagnée d'une inscription hittite (G. Dennis, dans les *Proceedings of the Society of Biblical Archæology*, n° XX, p. 49). — 5. Hérodote, II, cvi. — 6. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2ter Theil, p. 346.

Cnide, il n'y eut sur le continent qu'un seul comptoir phénicien d'importance, Astyra, en face de Rhodes[1]. Les Cares offrirent moins de résistance. Ils laissèrent les Sidoniens débarquer à Rhodes, refouler dans les montagnes les habitants indigènes et s'emparer des trois ports, Jalysos, Lindos et Camyros[2]. Beaucoup d'entre eux s'engagèrent au service des étrangers, s'unirent à eux par des mariages et reçurent une telle proportion de sang phénicien qu'on donna parfois à leur pays le sobriquet de Phœnikê, terre phénicienne[3]. Le peuple issu de ce mélange eut pendant longtemps une importance incommensurable pour le développement de la civilisation dans les pays qui bordent la mer Égée. Il se répandit au loin, à Mégare, en Attique, où plusieurs des grandes familles tiraient de lui leur origine: puis il s'étiola et mourut sans avoir accompli aucune œuvre durable, comme c'est le cas pour la plupart des peuples bâtards. L'arrivée et le contact des Phéniciens l'avaient fait naître à la vie civilisée; uni aux Phéniciens et monté sur leurs vaisseaux, il courut le monde à leurs côtés; quand la puissance des Phéniciens commença de déchoir, la sienne décrut de même. Son rôle cessa le jour où la dernière colonie égéenne des Phéniciens succomba sous l'influx de la civilisation grecque.

Au delà de Rhodes, deux voies étaient ouvertes au navigateur. S'il tournait au nord et remontait la côte d'Asie, il gagnait l'embouchure de l'Hellespont. Une partie des flottes phéniciennes suivit cette première route. Toujours écartées du continent par les indigènes, elles se dédommagèrent de leur impuissance en occupant celles des Sporades et des Cyclades que leur position ou leurs richesses naturelles désignaient à leur attention[4]. Aidées par les Cares[5], elles colonisèrent Délos, Rhénée, Paros et les îlots voisins. Oliaros

1. Ét. de Byzance, s. v. Ἄστυρα; cf. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2ter Theil, p. 247-257. — 2. Diodore de Sicile, IV, 2, 5, etc.; Ergias de Rhodes dans Athénée, l. VIII, p. 360 sqq. — 3. Selon Athénée (l. III, p. 174 sqq.), deux des anciens poètes grecs, Corinna et Bacchylides, employaient indifféremment l'un pour l'autre les noms de Cariens et de Phéniciens. — 4. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2ter Theil, p. 262-263. — 5. Thucydide, I, 8.

tomba entre les mains des Sidoniens[1], Mélos entre celles des Giblites[2]. Mélos produisait en abondance le soufre, l'alun, le blanc de foulon; elle contenait des mines aussi riches que celles de Thèra et de Siphnos. Il y avait des pêcheries de pourpre à Nisyra, à Gyaros; des teintureries et des manufactures d'étoffes à Cos, Amorgos, Mélos. Toutes ces îles étaient autant de postes moins faciles à assaillir et plus commodes à défendre que n'étaient les comptoirs de terre ferme[3]. Les Sidoniens ne s'en tinrent pas là; ils remontèrent aux côtes de Thrace et commencèrent d'exploiter les mines d'or du mont Pangée. Ils s'attaquèrent même à Samothrace, à Lemnos, à Thasos, mais sans grand succès : à Tyr était réservé l'honneur de reprendre et de développer l'œuvre qu'ils avaient tentée en ces régions.

Les Cyclades ne furent pas de ce côté le dernier terme de leur activité. Toujours à la recherche de nouveaux marchés, ils s'engagèrent hardiment dans l'étroit canal de l'Hellespont et pénétrèrent dans un bassin spacieux et tranquille, bordé au sud de grandes îles aisées à conquérir et à garder. Après s'être assurés la libre pratique du détroit par la fondation de Lampsaque et d'Abydos, ils se logèrent à Pronectos[4], à l'entrée du golfe d'Ascanie, à proximité des mines d'argent que les Bithyniens exploitaient dans les montagnes[5]. Au fond de cette première mer intérieure débouchait un nouveau canal, plus semblable à l'embouchure d'un grand fleuve qu'à un détroit; ils le franchirent avec peine, sans cesse en danger d'être jetés à la côte par la violence du courant et brisés contre les écueils qui semblaient se rapprocher pour les écraser[6], et se trouvèrent dans une mer immense, aux flots orageux, dont les rives boisées s'étendaient à perte de vue vers l'orient et l'occident. Ils filèrent le long de la côte orientale où les attirait la re-

1. Héraclide de Pont dans Ét. de Byzance, s. v. Ὠλίαρος. — 2. Ét. de Byzance, s. v. Μῆλος; cf. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2ter Theil, p. 130-131. — 3. Movers, *Die Phönizier,* t. II, 2ter Theil, p. 263-373. — 4. Ét. de Byzance, s. v. Πρόνεκτος. — 5. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2ter Theil, p. 295-297. — 6. Cf. la légende des Symplégades, qui écrasaient les galères à la sortie du Bosphore.

nommée des mines du Caucase[1], et rapportèrent de ces croisières lointaines le thon et la sardine, la pourpre, l'ambre, l'or et l'argent, le plomb, l'étain nécessaire à la fabrication du bronze, et qu'ils recevaient aussi par voie de terre, à travers l'Arménie et la Syrie.

De Rhodes on aperçoit, au loin vers le sud, les cimes des montagnes crétoises. Tandis qu'une partie des flottes phéniciennes courait à la découverte du Pont-Euxin, une autre cingla vers la Crète et l'explora. Cette île barre, vers le sud, l'entrée de la mer Égée, et forme à elle seule comme un petit continent qui se suffit à lui-même; elle renferme des vallées plantureuses et des montagnes couvertes de forêts. Les indigènes, chassés de la plaine, se réfugièrent dans les replis inaccessibles de l'Ida. Les pêcheries de pourpre attirèrent les colons à Itanos; Lappa et Kairatos[2] au nord, Phœnikê ou Arad, Gortyne, Lebênê au sud, furent occupées ou fondées[3]. Puis, ce fut le tour de Cythère. Cythère, postée à l'entrée du golfe de Laconie, à trois lieues à peine du continent, servit de relâche aux navires qui se rendaient d'Orient en Italie ou en Sicile[4]. Le *murex brandaris*, dont on extrayait la « pourpre des îles[5] », y pullulait en telle quantité, qu'à une certaine époque l'île eut le nom de Porphyroessa, « la pourprée[6] ». Les Phéniciens s'y établirent à demeure et y bâtirent un sanctuaire d'Astarté, le premier peut-être qui eût jamais été élevé en Grèce[7]. Ils se répandirent de là sur les îles ioniennes, puis en Illyrie et en Italie[8]. La Grèce continentale, entamée au sud par Cythère, à l'est par les Cyclades, ne tarda pas à recevoir elle-même leur visite : on les vit tour à tour dans l'isthme de Corinthe et dans les îlots qui le précèdent, à Egine, à Salamine, en Argolide, en Attique. Une légende en honneur pendant l'antiquité veut même qu'un Phénicien, Kadmos, le fondateur de Thèbes et l'inventeur des lettres, ait mené une colonie au

1. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2ter Theil, p. 297-308. — 2. Plus tard, Knôsos. — 3. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2ter Theil, p. 258-261. — 4. Thucydide, IV, 53. — 5. Ézékiel, XXVII, 7. — 6. Ét. de Byzance, s. v. Κύθηρα. Cf. Clermont-Ganneau, *le Dieu Satrape et les Phéniciens dans le Péloponnèse*, p. 66 sqq. — 7. Hérodote, I, CV; Pausanias, I, 15, 5; III, 23, 1. — 8. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2ter Theil, p. 341-343

cœur de la Béotie[1]. Aucun de ces établissements ne survécut à l'invasion dorienne; mais leur présence au milieu des populations primitives de la Grèce eut sur le caractère et la religion de la race hellénique une influence dont on commence à rechercher les preuves, après l'avoir niée trop longtemps.

Les migrations des peuples de l'Asie Mineure et l'Exode.

La réaction fut prompte à venir : réaction des Phrygiens et des autres tribus de l'intérieur contre les Khiti, réaction des Grecs et des gens de la côte contre les Phéniciens. « Nous donnons aux peuples maritimes de l'Asie Mineure, à ceux du moins qui appartiennent à la race phrygo-pélasgique, le nom de Grecs orientaux. Si différent qu'ait été le maintien de chacun d'eux vis-à-vis des Phéniciens, tous sans exception surent s'approprier la civilisation du peuple plus cultivé et lui prendre habilement ses arts. Habitués de longue date à la pêche, ils commencèrent à munir leurs barques de quilles, qui les rendirent capables de trajets plus audacieux; sur le modèle du navire de commerce, aux formes arrondies et au large ventre, ils construisirent le « cheval de mer », comme ils l'appelaient; ils apprirent à se servir de la voile en même temps que de la rame; le pilote, à son banc, fixa le regard, non plus sur les accidents successifs du rivage, mais sur les constellations. Les Phéniciens avaient découvert au pôle l'étoile sans éclat qu'ils reconnaissaient comme le guide le plus sûr de leurs courses nocturnes; les Grecs choisirent une constellation plus brillante, la Grande Ourse, mais, s'ils ne déployèrent pas en cela la même sûreté d'observation astronomique que leurs maîtres, ils devinrent pour tout le reste leurs disciples et leurs rivaux heureux. Par là ils réussirent

1. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2ter Theil, p. 85-92; Fr. Lenormant, *la Légende de Cadmus et les établissements phéniciens en Grèce*, dans *les Premières Civilisations*, t. II.

à les chasser entièrement de leurs eaux; de là vient que, malgré tout, on trouve sur les rivages de la mer d'Ionie si peu de vestiges de la domination phénicienne[1]. »

Les Sidoniens et les Cares ne s'étaient pas privés d'exercer la piraterie dans les mers de l'Archipel. Comme les Normands du moyen âge, ils s'en allaient au loin à la recherche des aventures profitables; ils rôdaient le long des côtes, toujours à l'affût des belles occasions et des bons coups de main. S'ils n'étaient point en force, ils débarquaient paisiblement, étalaient leurs marchandises et se contentaient, comme pis-aller, du gain légitime que leur procurait l'échange de leurs denrées. S'ils se croyaient assurés du succès, l'instinct pillard reprenait le dessus : ils brûlaient les moissons, saccageaient les bourgs et les temples isolés, enlevaient tout ce qui leur tombait entre les mains, principalement les femmes et les enfants, qu'ils allaient ensuite vendre comme esclaves sur les marchés de l'Orient, où le bétail humain était taxé à plus haut prix. Les Grecs « s'habituèrent à voir dans la piraterie un métier comme un autre, celui de chasseur ou de pêcheur, par exemple : quand des inconnus abordaient quelque part, on leur demandait ingénument (c'est Homère qui l'affirme) s'ils étaient marchands ou pirates ». Les flottes et les factoreries phéniciennes furent attaquées à leur tour, les Cyclades reconquises. Les Sidoniens ne songèrent bientôt plus qu'à se défendre sur quelques points importants, à Thasos au nord, à Mélos et à Théra dans les Cyclades, à Rhodes et à Cythère au sud. Les Etéocrétois, renforcés sans doute par des émigrants venus du continent, chassèrent les Cananéens : la Crète délivrée forma un royaume de cent villes, dont la capitale fut Cnôsos. « Le premier empire de la Grèce antique fut un État d'îles et de côtes; le premier roi, un roi de mer, » Minos. C'est à Minos qu'on attribuait la gloire d'avoir détruit la piraterie dans les îles de l'Archipel et d'avoir réprimé les courses des Phéniciens et des Cares. L'avènement de la domination crétoise marque la fin de la domination sidonienne dans les mers de la Grèce : les quelques colonies qui se maintinrent

1. E. Curtius, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 37-38.

çà et là ne subsistèrent qu'à force de concessions et de ménagements[1].

Nous ne savons rien des guerres qu'entreprirent les peuples de l'intérieur contre les Khiti. L'influx perpétuel des tribus thraces n'était pas sans jeter un trouble profond dans les relations des peuples qui avaient jusqu'alors habité les rives de la mer Égée. Il fallait de la place pour les nouveaux venus. Les Méoniens, les Tyrséniens, les Troyens, les Lyciens, durent déverser au dehors une partie au moins de la population[2]. D'après la tradition locale, Manès, fils de Zeus et de la Terre, eut Cotys de Callirhoé, fille de l'Océan. Cotys engendra Asios, héros éponyme de l'Asie[3], et Atys, qui inaugura en Lydie la dynastie des Atyades. Callithea, fille de Tyllos et femme d'Atys, mit au monde deux fils, nommés, selon les uns, Tyrsênos ou Tyrrhênos et Lydos[4], selon les autres, Torrhêbos et Lydos[5]. L'examen de cette généalogie prouve qu'il y eut d'abord, sur la côte ouest de l'Asie Mineure, un peuple appelé Mæones, divisé en plusieurs tribus : les Lydiens, les Tyrsênes ou Tyrrhênes (Toursha), les Torrhèbes, les Shardana. Quelques-unes d'entre elles, attirées vers la mer, sans doute par l'attrait de la piraterie, quittèrent leur patrie, et s'en allèrent chercher fortune à l'étranger. « Aux jours d'Atys, fils de Manès[6], il y eut une grande famine par toute la terre de Lydie.... Le roi se résolut à partager la nation par moitié et à faire tirer les deux portions au sort : les uns resteraient au pays, les autres s'exileraient, lui continuerait de régner sur ceux qui obtiendraient de rester : aux émigrants il assigna pour chef son fils Tyrsênos. Le tirage accompli, ceux qui de-

1. E. Curtius, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 58-62. — 2. Pour les sources égyptiennes, voir E. de Rougé, *Extrait d'un mémoire sur les attaques*, dans la *Revue archéologique*, septembre 1867 ; Chabas, *Études sur l'antiquité historique*, p. 191 sqq. ; Maspero, dans la *Revue critique*, 1873, t. I, p. 84-86 ; 1878, t. I, p. 320 ; 1880, t. I, p. 109-110. — 3. Le nom d'Asia me paraît identique au nom Asi (lu mal à propos Asebi), que les Égyptiens appliquaient à l'île de Chypre (voir p. 200, note 3, et p. 237), et aussi, je crois, aux colonies phéniciennes de la côte asiatique. — 4. Hérodote, I, XCIV. — 5. Xanthos de Lydie, dans Denys d'Hal., *Ant. Rom.*, I, XXVIII — 6. Atys était petit-fils de Manès, d'après les autres généalogies.

vaient partir descendirent à Smyrne, construisirent des navires, y chargèrent tout ce qui pouvait leur être utile et partirent à la recherche de l'abondance et d'une terre hospitalière. Après avoir passé bien des peuples, ils parvinrent en Ombrie, où ils fondèrent des villes qu'ils habitent jusqu'à ce jour. Ils posèrent leur nom de Lydiens et, d'après le fils de roi qui leur avait servi de guide, se firent appeler Tyrséniens[1]. » Quoi qu'en dise Hérodote, cette migration ne s'accomplit pas en une fois dans une seule direction : elle se prolongea pendant près de deux siècles, du temps de Séti Ier au temps de Ramsès III, et s'égara sur les régions les plus diverses. On signale la présence des Pélasges tyrrhéniens à Imbros, à Lemnos, à Samothrace et dans la péninsule de Chalcis, sur les côtes et dans les îles de la Propontis, à Cythère et à la pointe de Laconie. En Afrique, ils s'allièrent aux Libyens et assaillirent l'Égypte vers la fin du règne de Séti Ier. Nous avons déjà vu qu'ils furent repoussés si rudement qu'ils s'abstinrent de toute hostilité pendant le règne de Ramsès II. Les Shardana, faits prisonniers en cette occurrence, furent incorporés à l'armée égyptienne et se distinguèrent dans la campagne contre les Khiti. Ils s'y heurtèrent contre les Lyciens, les Mysiens et les Troyens, qui essayaient d'accomplir par terre, et avec l'aide des Syriens, ce que les peuples de la mer n'avaient pu faire avec celle des Libyens[2]. La défaite de Qodshou dégoûta les Troyens des aventures lointaines. Le triomphe des armées égyptiennes eut son contre-coup jusque sur les bords de la mer Égée et rompit les liens d'amitié ou de vasselage qui rattachaient ces peuples à leur suzerain; les poètes égyptiens n'avaient pas entièrement tort lorsqu'ils vantaient Ramsès d'avoir « brisé à tout jamais le dos de Khiti ».

Au moment où il traitait avec Khitisar, Ramsès II était déjà âgé d'au moins cinquante ans et avait fourni quarante années de guerres[3]. On conçoit qu'il ait ressenti le désir du repos et délégué le pouvoir royal à l'un de ses fils. Les trois premiers étant morts, il choisit vers l'an XXX le quatrième,

1. Hérodote, l. I, xciv. — 2. Voir plus haut, p. 217-222. — 3. Maspero, *Essai sur l'inscription d'Abydos*, p. 80

Khâmoïs, qui était chef du sacerdoce memphite[1]. L'autorité de Khâmoïs dura jusqu'à sa mort, en l'an LV[2], et fut dévolue au treizième fils du roi, Mînéphtah. Nommé très jeune héritier présomptif, décoré de titres honorifiques fort élevés, Mînéphtah paraît avoir partagé avec la princesse Bit-Anati et le prince Khâmoïs, tous deux, comme lui, enfants de la reine Isinofrit, la faveur particulière de Sésostris. Au moins est-il qualifié plusieurs fois de prince « qui a surgi comme Phtah au milieu des multitudes, pour établir des lois excellentes sur les deux terres ». Il fut régent douze ans, de l'an LV à l'an LXVII, et devint roi à la mort de son père, sous les titres de Binrî-Mînoutîrou, fils du Soleil, Mînéphtah hotphimâït.

Mînéphtah n'était plus un jeune homme lors de son avènement. Né, au plus tard, dans les premières années du règne de Ramsès, il avait soixante ans, sinon davantage : c'était donc un vieillard succédant à un autre vieillard, dans un moment où l'Égypte aurait eu besoin d'un chef jeune et actif. Néanmoins, le début ne fut pas trop malheureux. Au dehors, les garnisons des villes syriennes ne furent point inquiétées[3]; les Khiti, qu'une famine désolait, reçurent d'Égypte des secours en blé et ne rompirent point la paix, par reconnaissance. Au dedans, les grandes constructions continuèrent à Thèbes, à Abydos, à Memphis, surtout dans le Delta, où Mînéphtah avait fixé sa résidence, à l'exemple de son prédécesseur. Tout semblait donc annoncer un règne paisible, sinon un règne glorieux. Mais, depuis leur défaite sous Séti et sous Ramsès II, les peuples de l'Asie Mineure et de la Libye avaient eu le temps de reprendre courage. La présence du vieux roi sur le trône les avait tenus à l'écart; l'avènement de Mînéphtah les décida à risquer une nouvelle attaque. On apprit soudain, en l'an V[4],

1. Pour la lecture de ce nom, voir Maspero, *Une Page du roman de Satni*, dans la *Zeitschrift*, 1877, p. 143. — 2. Khâmoïs ne fut pas enterré au Sérapéum, comme l'ont dit Brugsch et Mariette : nous avons retrouvé les débris de son tombeau, à Kafr-el-Batran, auprès de la grande pyramide de Gizéh. — 3. *Pap. Anastasi III*, verso des pages 5-6; cf. Chabas, *Recherches pour servir à l'histoire de la dix-neuvième dynastie*, p. 95 sqq.; Erman, *Tagebuch eines Grenzbeamten*, dans la *Zeitschrift*, 1879, p. 29 sqq. — 4. Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1881, p. 118; 1883, p. 65.

que les flottes de l'Archipel avaient débarqué sur les plages de la Libye des bandes de Tyrsènes, de Shardanes et de Lyciens, accompagnées d'auxiliaires jusqu'alors inconnus, les Aqaiousha et les Shakalousha[1]. Le roi des Libyens, Mirmaïou, fils de Didi[2], se joignit à eux avec les Timihou, les Mashouasha, les Kehak, et tous ensemble se dirigèrent vers le Nil. L'armée d'invasion ne se composait que de troupes d'élite; les hommes en avaient été choisis parmi les coureurs les plus agiles de leur tribu. Ils partaient avec la ferme résolution, non pas de faire une simple razzia, mais de conquérir le Delta et de s'y établir en colonie.

L'annonce de leur approche terrifia l'Égypte. La longue paix dont on avait joui depuis l'an XXI de Ramsès II, pendant un demi-siècle, avait calmé singulièrement l'ardeur belliqueuse des Égyptiens. L'armée, réduite en nombre, n'avait plus de corps auxiliaires; les forteresses, mal entretenues, laissaient la frontière ouverte. Le premier mouvement des nomes directement menacés fut de se soumettre sans combat. Mînéphtah, accouru sur le lieu du danger, rétablit l'ordre et la discipline. Il rassembla et recruta l'armée, appela d'Asie des troupes mercenaires et lança sa cavalerie en avant, avec ordre de lui signaler le moindre mouvement de l'ennemi. Lui-même couvrait Memphis du gros de ses forces et fortifiait le grand bras du Nil, pour garantir d'une incursion au moins la partie orientale du Delta. Les préparatifs étaient à peine achevés, que l'ennemi parut à Pirishopsit (Prosopis)[3] et se répandit sur les villages environnants, comme s'il voulait s'y installer à demeure. Mînéphtah lui opposa d'abord sa cavalerie et ses mercenaires, et promit aux généraux de l'avant-garde de les rejoindre avec le reste de l'armée au bout de quatorze jours. Dans l'intervalle, le dieu Phtah se manifesta à lui en songe et lui ordonna de ne point se montrer sur le champ de bataille[4]. Cette circonstance fâcheuse ne diminua pas, à ce qu'il paraît,

1. Cf. le nom de la ville de Sagalassos en Pisidie (G. Maspero, dans la *Revue critique*, 1880, t. I, p. 109-110). — 2. Goodwin, dans la *Zeitschrift*, 1868, p. 39. — 3. Brugsch, dans la *Zeitschrift*, 1867, p. 98. — 4. E. de Rougé, *Mémoire sur les attaques*, p. 9.

l'ardeur des Égyptiens : le 3 Épiphi, après six heures de lutte, les confédérés essuyèrent une défaite sanglante. La garde de Mirmaiou fut enfoncée et détruite, lui-même obligé de se sauver en abandonnant son arc, son carquois et sa tente. Le camp enlevé, le butin reconquis, les barbares, poursuivis sans relâche par la cavalerie égyptienne, ne réussirent pas à se rallier et quittèrent le pays plus vite qu'ils ne l'avaient envahi. C'est à peine si le chef libyen s'échappa sain et sauf. La nouvelle de cette victoire remplit l'Égypte d'un enthousiasme d'autant plus sincère que l'effroi avait été plus grand. Le retour du roi et de son escorte à Thèbes ne fut qu'un long triomphe. « Il est très fort, Binrî v. s. f. ; — très prudents sont ses projets ; — ses paroles sont bienfaisantes comme Thot ; — tout ce qu'il fait s'accomplit. — Lorsqu'il est comme un guide à la tête des archers, — ses paroles pénètrent les murailles. — Très amis de qui a courbé son échine — devant Mîamoun v. s. f., — ses soldats vaillants épargnent celui qui s'est humilié — devant son courage et sa force ; — ils tombent sur les Libyens, — consument le Syrien. — Les Shardanes, que tu as ramenés de ton glaive, — font prisonniers leurs propres tribus. — Très heureux ton retour à Thèbes, — triomphant ! Ton char est traîné à la main, — les chefs vaincus marchent à reculons devant toi, — tandis que tu les conduis à ton père vénérable, — Amon, mari de sa mère[1]. »

Cette victoire délivra le pays des envahisseurs ; mais, pour l'arracher à la torpeur que signalent les inscriptions, il aurait fallu une main plus ferme que celle d'un vieillard de soixante à soixante-dix ans. La faiblesse de Mînéphtah encouragea les espérances des princes qui se croyaient des droits à la couronne : il semble même que certains d'entre eux n'attendirent pas sa mort pour afficher ouvertement leurs prétentions. Sur une stèle d'Abydos, conservée au Musée de Boulaq, un premier ministre du roi, Ramsèsempirinrî, dit Miriou, écrit à la suite de son nom la for-

1. *Papyrus Anastasi II*, pl. IV, l. 4-pl. V, l. 4. Cf. E. de Rougé, *Mémoire sur les attaques*, p. 35-36 ; Maspero, *Du Genre épistolaire*, p. 82-83 ; Chabas, *Recherches pour servir à l'histoire de la XIXe dynastie*, p. 93-94.

mule inusitée : aimé de Ramsès Mîamoun comme le soleil, pour l'éternité. « En se rappelant que Ramsès II a été divinisé, et en suppléant après *aimé de Ramsès Mîamoun* les mots *tâ-ankh* (vivificateur), on n'en sera pas moins surpris de voir qu'un particulier, si élevé en dignité qu'il ait pu être, se soit attribué un titre ordinairement réservé aux rois. En l'absence de documents, il nous est impossible d'apprécier à sa valeur l'espèce d'usurpation dont cette stèle porte la trace[1]. » Après tout, ce Ramsèsempirinrî, au lieu d'être un usurpateur, n'était peut-être qu'un vice-roi, revêtu de titres extraordinaires et de la même autorité que Mînéphtah lui-même avait eue du vivant de son père.

Même si l'on admet que les compétitions plus ou moins déguisées ne commencèrent peut-être pas sous le règne de Mînéphtah, on ne saurait trop nier qu'elles se produisirent après sa mort[2]. Au milieu de l'obscurité qui recouvre cette époque, un seul fait est à peu près certain : Séti II, fils de Mînéphtah, qui, durant la vie de son père, était déjà prince de Koush et héritier présomptif[3], ne monta pas immédiatement sur le trône. Il fut supplanté par un certain Amenmossou, fils ou petit-fils d'un des enfants de Ramsès II morts avant leur père[4] : Amenmossou régna, quelques années au moins, sur Thèbes et probablement sur l'Egypte entière. Son successeur Mînéphtah II Siphtah parvint à s'établir *sur le siège de son père*, grâce au dévouement de son ministre Baï[5] et sans doute aussi grâce à son mariage avec la reine Taousrit, dont le nom est toujours accolé au sien. Il gouvernait l'Éthiopie et se vante d'avoir reçu les envoyés de toutes les nations[6]. Il semble qu'une sorte de compromis fut conclu entre ses

1. Mariette, *Catalogue du Musée de Boulaq*, p. 156. — 2. Chabas, *Recherches pour servir à l'histoire de la XIXe dynastie*, p. 114-118, a compris l'histoire de cette époque d'une manière toute différente. Jusqu'à nouvel ordre, je suis l'arrangement proposé par E. de Rougé, *Étude sur une stèle*, p. 185 sqq. — 3. Ce sont du moins les titres qu'il porte sur l'exemplaire du *Conte des deux frères*, qui lui avait appartenu et que nous possédons encore. — 4. Cf. à cet égard G. Maspero, *Lettre à M. G. d'Eichthal sur les conditions de l'histoire d'Égypte, qui peuvent servir à expliquer l'Exode du peuple hébreu*, p. 40-43. — 5. Lepsius, *Denkm.*, III, 202 *c*. — 6. *Id.*, *ibid.*, 201 *a*.

partisans et ceux du fils de Mînéphtah : un Séti, qui paraît bien être le même que Séti II, vivait auprès de lui comme « prince de Koush, gouverneur des mines d'or appartenant à Amon, flabellifère à la droite du roi, intendant du palais, directeur de la bibliothèque royale ». La seule date précise qu'on ait du règne de ces usurpateurs est de l'an III de Siphtah, et les listes de Manéthon semblent ne leur attribuer à tous qu'une douzaine d'années au plus. Après la mort du dernier d'entre eux, Séti II ceignit enfin la couronne, soit à la suite d'une révolution heureuse, soit à la faveur d'un arrangement entre les deux branches rivales. Une inscription de l'an II lui attribue des victoires sur les nations étrangères[1], et l'un des papyrus du Musée Britannique loue sa grandeur en termes éloquents. Je ne sais trop jusqu'à quel point on doit se fier à ces indications : le chant de victoire contenu au Papyrus Anastasi IV n'est que la copie, presque mot pour mot, d'un chant de triomphe dédié jadis à Mînéphtah, et approprié à Séti II par une simple substitution de noms. Plusieurs documents contemporains indiquent d'ailleurs des troubles et des usurpations analogues à celles qui attristèrent les dernières années de Mînéphtah. Séti II était déjà sans doute d'un certain âge lors du couronnement de son père, à moins qu'on ne préfère voir en lui un enfant de vieillesse, écarté pendant dix à douze ans du trône par l'ambition de ses cousins ; il était donc un vieillard à son avènement, et ne devait plus avoir l'énergie nécessaire pour tenir tête à l'orage. Une des statuettes du Louvre représente un homme accroupi qui presse entre ses jambes un naos, où figure le dieu Phtah-Sokari. Les cartouches du roi Séti II sont gravés sur ses épaules et déterminent son époque ; son nom se lit Aiari. « Ses titres sont tellement élevés qu'ils ne conviendraient qu'à un prince héritier du trône, si les troubles profonds qui suivirent le règne de Mînéphtah ne nous permettaient pas de soupçonner ici l'usurpation d'un degré d'honneur illégitime. Outre les titres ordinaires du souverain pontife de Memphis, que notre

1. Lepsius, *Denkm.*, III, 204. Cf. les légendes de l'hypogée, dans Champollion, *Not. desc.*, t. I, p. 459.

personnage s'attribue comme droit héréditaire, il se qualifie héritier dans la demeure du dieu Sivou (l'Égypte), et héritier supérieur des deux pays. La fin de la légende est brisée, mais aucune parenté royale n'est alléguée, malgré ces titres si éminents[1]. »

Ces causes diverses, impuissance des rois trop âgés, révoltes des hauts fonctionnaires, accessions des dynasties collatérales, qui, depuis près d'un demi-siècle, travaillaient l'Égypte, amenèrent enfin, sous le règne de Séti II ou immédiatement après sa mort, la dissolution, je ne dirai pas de l'empire égyptien, mais de l'Égypte elle-même. « Le pays de Kîmit s'en allait à la dérive[2] : les gens qui s'y trouvaient, ils n'avaient plus de chef suprême, et cela pendant des années nombreuses, jusqu'à ce que vinrent d'autres temps, car le pays de Kîmit était aux mains de chefs des nomes qui se tuaient entre eux, grands et petits. D'autres temps vinrent après cela, pendant des années de néant[3], où un Syrien, nommé Irisou[4], fut chef parmi les princes des nomes, et força le pays entier à prêter hommage devant lui : chacun complotait avec le prochain pour piller les biens l'un de l'autre, et comme on traitait les dieux de même que les hommes, il n'y eut plus d'offrandes faites dans les temples[5]. » Les termes sont explicites et témoignent d'une anarchie complète. Ils nous montrent avec quelle facilité le faisceau de nomes dont se composait l'Égypte pouvait se disjoindre dès que le pouvoir central faiblissait. Sésostris parcourait l'Asie et l'Afrique à la tête de ses armées victorieuses; moins de cinquante ans après sa mort, l'Egypte était morcelée. « Supposez que le désert devienne plaine et que les montagnes s'abaissent, disait un scribe du temps, les barbares du dehors viendront en Kîmit. » Il n'y eut pas besoin de ces miracles pour que l'invasion s'accomplît. Depuis Ramsès II,

1. E. de Rougé, *Notice des monuments*, 3e édit., p. 37-38, A 71. — 2. Litt.: « était jeté, se jetait au dehors ». — 3. Litt. : « des années *vides* ». — 4. Cf. אריכי, nom du fils d'Hamon. — 5. *Grand Papyrus Harris*, pl. LXXV, l. 2-6. Cf. Eisenlohr, *On the political condition of Egypt before the reign of Ramses III*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. I, p. 355-384, et Chabas, *Recherches pour servir à l'histoire de la XIXe dynastie*, p. 1-23.

la puissance militaire des Pharaons et leur domination extérieure avaient rapidement décliné. Mînéphtah avait encore cultivé soigneusement l'alliance hittite et tenu garnison dans les principales villes de la Syrie du Sud : sous Amenmossou, sous Siphtah, sous Séti II lui-même, on trouve bien des affirmations de victoires, mais on ne voit plus la trace de grandes expéditions au dehors. Il avait fallu sans doute retirer les troupes des provinces syriennes, afin de parer aux éventualités des guerres civiles. Quand les peuples étrangers, jusqu'alors réprimés dans leurs velléités d'indépendance, tentèrent une fois de plus la fortune, ils ne rencontrèrent plus devant eux qu'une résistance des plus molles et réussirent pour un moment dans leurs entreprises.

A la faveur des discordes et de l'invasion, les esclaves étrangers que les Pharaons de la dix-huitième et de la dix-neuvième dynastie avaient ramenés avec eux se soulevèrent de toutes parts. « On dit que ceux des prisonniers de Sésoôsis qui étaient Babyloniens se révoltèrent contre le roi, incapables qu'ils étaient de supporter plus longtemps les travaux auxquels on les soumettait. Ils s'emparèrent d'une position très forte qui domine le fleuve, livrèrent divers combats aux Égyptiens et gâtèrent tout le pays environnant; à la fin, quand on leur eut accordé l'impunité, ils colonisèrent la place et l'appelèrent Babylone, du nom de leur patrie. » On contait une histoire analogue sur la bourgade voisine de Troja[1]. Condamnés à extraire la pierre, à mouler la brique, à creuser les canaux, à bâtir les temples, les palais et les forteresses, les esclaves avaient une vie fort pénible et n'étaient tenus dans le devoir que par une surveillance perpétuelle[2]. A la première occasion, ils s'insurgeaient et cherchaient à s'échapper. Leur nombre était considérable, surtout dans la Basse Égypte, où les Pharaons avaient transplanté des tribus entières d'origine libyenne et sémitique, les Fonkhou, les Maziou. Parmi eux

1 Diodore de Sicile, I. I, 56. Troja est la ville égyptienne de Tourou (Brugsch, *Zeitschrift*, 1867, p. 89 sqq.); Babylone est probablement Hâbonben, dont on a les variantes Hâ-boben, Hâ-bober. — 2. Voir à cet égard Chabas, *Mélanges égyptologiques*, 2e série, p. 108-165.

se trouvaient les enfants d'Israël, ceux du moins qui avaient préféré rester en Égypte après l'expulsion des Pasteurs. Ravalés à la condition d'esclaves publics, ils n'avaient pas tardé à regretter le temps des Pharaons « qui connaissaient Joseph[1] ». Ramsès II plus que tout autre dut leur être cruel : privé par la paix avec les Khiti des ressources que lui procurait la guerre, il se servit, pour la construction de ses monuments, d'Égyptiens et surtout d'étrangers internés en Égypte. Les Hébreux des basses époques traçaient de la misère de leur peuple en ces jours-là un tableau lamentable. « Les Égyptiens établirent sur le peuple des commissaires d'impôts pour l'affliger en le surchargeant ; car le peuple bâtit des villes fortes à Pharaon, savoir : Pithôm et Ramsès. — Mais plus ils l'affligeaient, plus il multipliait et croissait en toute abondance; c'est pourquoi ils haïssaient les enfants d'Israël. — Et les Égyptiens faisaient servir les enfants d'Israël avec rigueur; — tellement qu'ils leur rendirent la vie amère par une rude servitude, leur faisant fabriquer du mortier de briques et toute sorte d'ouvrage qui se fait aux champs; tout le service qu'on tirait d'eux était avec rigueur[2]. » De même que les autres prisonniers, les Hébreux n'attendaient qu'une occasion pour se dérober à la cruauté de leurs maîtres.

La tradition la plus accréditée place l'Exode sous le règne de Mînéphtah[3]. Ce prince serait le Pharaon de la Bible, celui qui refusa aux Hébreux la permission d'aller sacrifier dans le désert. Mais, à tenir compte des monuments jusqu'à présent connus, rien encore dans l'état de l'Égypte sous Mînéphtah n'indique une décomposition assez profonde pour que la révolte et la fuite d'une tribu même peu considérable aient pu s'achever heureusement. L'attaque des peuples de la mer porta à l'occident du Delta et ne pénétra jamais jusqu'au pays de Goshen, où les livres juifs nous montrent les principaux cantonnements du peuple hébreu. Elle ne dura pas assez longtemps pour que les esclaves étrangers eussent le loisir de se concerter et de combiner les mesures

1. *Exode*, I, 8. — 2. *Id.*, I, 11-14. — 3. E. de Rougé, *Examen critique de l'ouvrage de M. le chevalier de Bunsen*, 2e partie, p. 74.

nécessaires à leur délivrance. Ce n'est donc pas sous le règne de Mînéphtah, après une victoire qui rehaussa quelque temps encore à l'extérieur le prestige des armées égyptiennes, et dans un moment où toutes les forces de l'Egypte étaient prêtes à la répression, que les Hébreux auraient pu effectuer impunément leur périlleuse sortie. C'est seulement pendant les années qui précédèrent et suivirent la mort de Séti II que les conditions favorables à l'Exode se trouvent réunies : décomposition et démembrement de la monarchie égyptienne, invasion étrangère, guerre contre les envahisseurs, qui ravagea tout le Delta et dura longtemps. On comprend aisément qu'au milieu du désordre général, une tribu étrangère, persécutée par les Égyptiens et lasse de la persécution, ait quitté ses cantonnements et gagné le chemin du désert sans être énergiquement combattue par ses anciens maîtres, trop menacés dans leur propre existence pour se soucier beaucoup de la fuite d'une bande d'esclaves,

Les traditions nationales des Juifs contaient que Pharaons, mécontent de l'accroissement d'Israël, ordonna de tuer tous les enfants mâles qui naîtraient. Une femme de la tribu de Lévi, après avoir caché le sien pendant trois mois, l'exposa sur le Nil dans un berceau d'osier, à l'endroit où la fille de Pharaon avait accoutumé de se baigner. La princesse eut pitié de la petite victime, l'appela Moïse, le sauvé des eaux, et l'éleva près d'elle dans toute la science de l'Égypte. Il avait déjà quarante ans lorsqu'un jour il assassina un Égyptien qui frappait un Hébreu et se sauva au désert du Sinaï. Après quarante années d'exil, Dieu lui apparut dans un buisson ardent et lui ordonna de tirer son peuple d'esclavage. Il se rendit donc à la cour avec son frère Aaron, et demanda pour les Hébreux l'autorisation d'aller sacrifier dans le désert. Il ne l'obtint qu'après avoir déchaîné sur la vallée du Nil les dix plaies légendaires et fait périr les premiers-nés de la nation. Poursuivis par Pharaon, les Hébreux traversèrent à pied sec la mer Rouge, dont les eaux se séparèrent pour les laisser passer et se refermèrent pour engloutir les Egyptiens[1]. Alors Moïse et les enfants d'Israël

1. *Exode*, I, 14.

chantèrent ce cantique à l'Éternel et dirent : « Je chanterai à l'Éternel, car il s'est hautement élevé; il a jeté dans la mer le cheval et celui qui le montait. — L'Eternel est ma force et ma louange et il a été mon Sauveur, mon Dieu fort. Je lui dresserai un tabernacle, c'est le Dieu de mon père, je l'exalterai. — L'Éternel est un vaillant guerrier, son nom est l'Éternel. — Il a jeté dans la mer les chariots du Pharaon et son armée; l'élite de ses capitaines a été submergée dans la mer Rouge. — Les gouffres les ont couverts; ils sont descendus au fond des eaux comme une pierre. — ..... L'ennemi disait : « Je poursuivrai, j'atteindrai, je partagerai le butin; mon âme sera assouvie d'eux; je tirerai mon épée, ma main les détruira. — Tu as soufflé de ton vent : la mer les a couverts; ils ont été enfoncés comme du plomb au profond des eaux[1]. »

Telle est l'histoire qui avait cours chez les Hébreux, au moment où leurs livres sacrés furent rédigés en la forme qu'ils ont aujourd'hui. Un seul fait est à conserver dans ce récit : une bande d'Hébreux, lasse de sa condition, profita du désordre pour s'évader et se sauver dans le désert. Après le premier moment de surprise, les Égyptiens ne s'inquiétèrent plus de ce qu'étaient devenus leurs esclaves fugitifs. Mais plus tard, vers l'époque macédonienne, quand les Juifs commencèrent à jouer un rôle auprès des Ptolémées, on chercha à découvrir dans les annales du passé la mention de l'Exode. La tradition hébraïque combinée plus ou moins heureusement avec certaines données de l'histoire et de la légende égyptiennes, fournit à Manéthon la matière d'une version nouvelle et plus merveilleuse encore que la précédente. Le roi Aménophis eut, dit-on, la fantaisie de contempler les dieux comme avait fait Hôros, un de ses ancêtres. Un voyant qu'il consulta à cet égard lui répondit qu'il devait avant tout délivrer le pays des lépreux et autres hommes impurs; sur quoi, il rassembla, au nombre de quatre-vingt mille, les Égyptiens affligés de vices corporels et les jeta dans les carrières de Tourah. Il y avait parmi eux des prêtres, et ce sacrilège irrita les dieux : le voyant, craignant leur colère,

1. *Exode*, xv, 1-10.

écrivit une prophétie, dans laquelle il annonçait que certaines gens s'allieraient avec les Impurs et domineraient l'Égypte pendant treize ans, puis se tua. Le roi cependant eut pitié des proscrits et leur concéda la ville d'Avaris, demeurée déserte depuis le temps des Pasteurs. Ils s'y constituèrent en corps de nation sous la conduite d'un prêtre d'Héliopolis, Osarsyph ou Moïse, qui leur donna des lois contraires aux coutumes égyptiennes, les arma en guerre et conclut une alliance avec les débris des Pasteurs réfugiés en Syrie depuis plusieurs siècles. Tous ensemble attaquèrent l'Égypte et l'occupèrent sans combat. Aménophis se rappela la prédiction du voyant, ramassa les images des dieux et s'enfuit en Éthiopie avec son armée et une multitude d'Egyptiens. « Les Solymites, qui avaient envahi le pays avec les Impurs, se comportèrent si indignement envers les hommes, que leur domination devint insupportable à ceux qui durent alors subir leurs impiétés. En effet, non seulement ils brûlèrent les villes et les villages, et ne se retinrent point de piller les temples et de briser les images des dieux, mais ils se servirent pour leur cuisine des animaux les plus révérés et forcèrent à les immoler et à les dépecer les prêtres et les prophètes qu'ensuite ils jetaient nus dehors.... Après cela, Aménophis revint d'Éthiopie avec une grande armée, ainsi que son fils Ramsès, qui, lui aussi, avait une armée. Tous deux assaillirent ensemble les Pasteurs et les Impurs, les vainquirent et, après en avoir tué un grand nombre, les poursuivirent jusqu'aux frontières de Syrie[1]. »

Ramsès III et la vingtième dynastie ; les grands prêtres d'Amon.

Une dynastie nouvelle s'éleva au milieu de l'incertitude générale. Son chef Nakhtséti, descendant de Ramsès II, maître

1. Manéthon, dans Josèphe, *Contra Apionem*, I, XXVI, XXVII. Il est possible que les principaux traits de ce tableau soient empruntés à la persécution d'Okhos, dont le souvenir était récent au temps de Manéthon.

de Thèbes, eut raison des rebelles et déposséda le Syrien Irisou, non sans peine. « Il fut comme les dieux Khopri et Soutkhou en sa violence, remettant en état le pays entier qui était en désordre, tuant les barbares qui étaient dans le Delta, purifiant le grand trône d'Égypte; il fut régent des deux terres à la place de Toumou, s'appliquant à réorganiser ce qui avait été bouleversé, si bien que chacun reconnut un frère dans ceux qui avaient été séparés de lui pendant si longtemps[1], rétablissant les temples et les sacrifices, si bien qu'on rendit aux cycles divins leurs hommages traditionnels[2]. »

Son fils Ramsès III, qu'il avait déjà associé au trône de son vivant, fut le dernier des grands souverains de l'Égypte. Ambitieux d'égaler en tout son homonyme Ramsès III[3], pendant les trente-deux années de son règne, il ne cessa de travailler à rétablir au dehors l'intégrité de l'empire, au dedans la prospérité du pays. Malgré les succès qu'avait remportés son père, il trouva les provinces syriennes perdues et les frontières entamées. A l'est, les Bédouins harcelaient les postes fortifiés du Delta et les colonies minières du Sinaï; à l'ouest, les nations de Libye avaient envahi la vallée du Nil. Entraînés par leurs chefs, Didi, probablement le fils du Mirmaiou contemporain de Mînéphtah, Mashaken, Tamar et Zaoutmar, les Tahonou, les Timihou, les Kehak et leurs voisins avaient quitté les plateaux sablonneux du désert et conquis le nome Maréotique, le nome Saïtique, les embouchures du Nil jusqu'au grand bras du fleuve, bref toute la partie occidentale du Delta depuis la ville de Karbina à l'ouest[4] jusqu'à la banlieue de Memphis au sud. Ramsès III, après avoir châtié vertement les Bédouins, marcha contre les Libyens en l'an V, et les battit complètement. « Ils furent épouvantés comme des chèvres attaquées par un tau-

1. Litt. : « son frère *de ceux qui avaient été murés* ». — 2. *Grand Papyrus Harris*, pl. LXXVI, l. 8-9. Cf. Eisenlohr, *On the political condition*, p. 363, 364; Chabas, *Recherches pour servir à l'histoire de la XIXe dynastie*, p. 23-27. — 3. Il poussa l'esprit d'imitation jusqu'à donner à ses enfants le nom des fils de Ramsès II (Erman, *Die Sohne Ramses III*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 60-61). — 4. Sur Karbina, voir G. Maspero, dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne*, t. I, p. 110.

reau qui bat du pied, frappe de la corne et ébranle les montagnes en se ruant sur qui l'approche. » Les ravages des barbares avaient exaspéré les Egyptiens : ils n'accordèrent point quartier. Les Libyens s'enfuirent en désordre : quelques-unes de leurs tribus, attardées dans le Delta, furent enveloppées, enlevées et incorporées à l'armée auxiliaire[1].

A peine délivré de ce côté, Ramsès III se tourna contre la Syrie. Tandis que l'Égypte se ruinait en guerres civiles, son ancien ennemi, le Khiti, achevait de perdre ce qui lui restait de son empire. Les nations de l'Asie Mineure, toujours poussées en avant par l'arrivée de peuplades nouvelles, avaient abandonné leurs demeures et se précipitaient vers ces régions lointaines de Syrie et d'Égypte dont on leur vantait la richesse. Les Danaens, les Tyrséniens, les Shakalash, les Teucriens, qui avaient succédé aux Dardanes dans l'hégémonie des nations troyennes, les Lyciens, les Philistou, entrèrent dans la confédération. Les uns, montés sur des navires, avaient la charge d'attaquer les côtes ; les autres devaient traverser la Syrie et assaillir les forteresses de l'isthme. Grossis par les forces des peuples qu'ils soumettaient en chemin, ils se jetèrent sur la Cilicie, forcèrent les Qidi et les Khiti à les suivre, ramassèrent les contingents de Gargamish, d'Arad et de Qodshou : après avoir séjourné quelque temps aux environs de cette ville, dans le pays des Amorrhéens, ils poussèrent droit sur l'Égypte. Cette longue marche n'avait pu s'exécuter si rapidement que Ramsès III ne se fût préparé à bien les recevoir. Après avoir armé les bouches du Nil et les places du Delta, il se porta à la rencontre de l'ennemi. Le choc des deux armées et des deux flottes eut lieu, en l'an VIII, entre Raphia et Péluse, sous les murs d'un château fort qu'on appelait la Tour de Ramsès III. « Les embouchures du fleuve étaient comme un mur puissant de galères, de vaisseaux, de navires de toute sorte, garnis de la proue à la poupe de vaillants bras armés. Les soldats d'infanterie, toute l'élite de l'armée d'Égypte, étaient

1. Chabas, *Études sur l'antiquité historique*, p 230-250

là comme des lions rugissants sur la montagne; les gens de chars, choisis parmi les plus rapides des héros, étaient guidés par toute espèce d'officiers sûrs d'eux-mêmes[1]. Les chevaux frémissaient de tous leurs membres et brûlaient de fouler aux pieds les nations. Pour moi, dit Ramsès, j'étais comme Montou le belliqueux : je me dressai devant eux, et ils virent l'effort de mes mains. Moi, le roi Ramsès, j'ai agi comme un héros qui connaît sa valeur et qui étend son bras sur son peuple, au jour de la mêlée. Ceux qui ont violé mes frontières ne moissonneront plus la terre : le temps de leur âme est mesuré pour l'éternité.... Ceux qui étaient sur le rivage, je les fis choir étendus au bord de l'eau, massacrés comme des charniers; je chavirai leurs vaisseaux; leurs biens tombèrent à l'eau[2]. »

Cette victoire si prompte ne termina pas cependant les guerres de Ramsès III. Les anciens alliés des peuples de la mer, les Libyens, n'auraient pas mieux demandé que d'intervenir dans la campagne de l'an VIII contre l'Égypte : s'ils ne le firent pas, ce fut sans doute qu'ils n'avaient pas encore eu le temps de réparer leurs pertes. Dès qu'ils se sentirent prêts, ils rentrèrent en scène. Leur chef Kapour et son fils Mashashar entraînèrent les Mashouash, les Sabita, les Kaïqash et d'autres tribus moins importantes, puis, aidés par des auxiliaires tyrséniens et lyciens, envahirent le Delta en l'an XI. « Leur âme s'était dit pour la deuxième fois qu'ils passeraient leur vie dans les nomes de l'Égypte, qu'ils en laboureraient les vallées et les plaines comme leur propre territoire. » Le succès ne répondit pas à leur attente. « La mort vint sur eux en Égypte, car ils étaient accourus de leurs propres pieds vers la fournaise qui consume la corruption, sous le feu de la vaillance du roi qui sévit comme Baal du haut des cieux. Tous ses membres sont investis de force victorieuse; de sa droite il saisit les multitudes, sa gauche s'étend sur ceux qui sont devant lui, semblable à des

1. Litt. : « *connaissant leur main* ». — 2. Greene, *Fouilles à Thèbes*, 1855. Cf. E. de Rougé, *Notice de quelques textes hiéroglyphiques*, dans l'*Athenæum français*, 1855, et Chabas, *Études sur l'antiquité historique*, p. 250-288.

flèches contre eux; pour les détruire; son glaive est tranchant comme celui de son père Montou. Kapour, qui était venu pour exiger l'hommage, aveuglé par la peur, jeta ses armes, et ses troupes agirent comme lui : il éleva au ciel un cri suppliant, et son fils suspendit son pied et sa main. Mais voilà que se dressa près de lui le dieu qui connaissait ses plus secrètes pensées. Sa Majesté tomba sur leur tête comme une montagne de granit; elle les écrasa et pétrit la terre de leur sang comme de l'eau : leur armée fut massacrée, massacrés leurs soldats.... On s'empara d'eux; on les frappa, les bras attachés, pareils à des oiseaux entassés au fond d'une barque, sous les pieds de Sa Majesté. Le roi était semblable à Montou; ses pieds victorieux pesèrent sur la tête de l'ennemi; les chefs qui étaient devant lui furent frappés et tenus dans son poing. Ses pensées étaient joyeuses, car ses exploits étaient accomplis[1]. » Les Libyens se gardèrent de troubler désormais la paix de l'Égypte.

Les victoires de ces douze années guérirent les blessures des années précédentes. Une course de la flotte le long des côtes fit rentrer dans le devoir les anciennes provinces syriennes et les nations alliées de Khiti, de Gargamish, du Qidi, après la défaite des peuples de la mer. Une seconde expédition maritime fut dirigée bientôt après contre l'Arabie. « J'équipai des vaisseaux et des galères, pourvus de nombreux matelots et de nombreux ouvriers. Les chefs des auxiliaires maritimes y étaient avec des vérificateurs et des comptables, pour les approvisionner des produits innombrables de l'Égypte : il y en avait de toute grandeur par dizaines de mille. Allant sur la grande mer de l'eau de Qiti[2], ils arrivèrent au pays de Pount, sans que le mal les abattît, et préparèrent le chargement des galères et des vaisseaux en produits du Tonoutir, avec toutes les merveilles mystérieuses de leur pays, et en des quantités considérables de parfums de Pount, chargés par dizaines de mille, innombrables. Leurs fils, les chefs du Tonoutir, vinrent eux-mêmes en Égypte avec leurs tributs; ils arrivèrent sains et saufs au pays de Coptos, et abordèrent en

1. Chabas, *Études sur l'antiquité historique*, p. 242-249. — 2. Un des noms de la mer Rouge.

paix avec leurs richesses. Ils les apportèrent en caravanes d'ânes et d'hommes et les chargèrent sur le fleuve, au port de Coptos[1]. » D'autres expéditions dans la péninsule du Sinaï replacèrent les districts miniers sous l'autorité du Pharaon[2]. L'empire égyptien était reconstitué tel qu'il était un siècle auparavant, au temps de Ramsès II. On ne vit plus les Shardanes, les Tyrsênes, les Lyciens, les Troyens, débarquer en masse sur les côtes d'Afrique. Le courant de l'émigration asiatique, tourné contre la vallée du Nil pendant cent cinquante ans au moins, reflua vers l'ouest et inonda l'Italie au même temps qu'y arrivaient les colons phéniciens. Les Tyrséniens prirent terre au nord de l'embouchure du Tibre; les Shardanes occupèrent la grande île qui fut plus tard appelée Sardaigne. Il ne resta bientôt plus en Asie et en Égypte que le souvenir de leurs déprédations, et le récit légendaire des migrations qui les avaient conduits des côtes de l'Archipel aux côtes de la Méditerranée occidentale. Un seul des peuples confédérés, celui des Philistou, fut autorisé à s'établir en Syrie : il se logea le long de la côte méridionale, entre Joppé et le torrent d'Égypte, dans les cantons habités jusqu'alors par les Cananéens, et y vécut d'abord dans le vasselage de Pharaon. A l'autre frontière du Delta, une tribu libyenne, celle des Mashouasha, obtint de même une concession de territoire : les soldats mashouasha, levés soit en Libye même, soit dans la portion de la tribu campée au bord du Nil, formèrent un corps d'élite, dont les chefs jouèrent un grand rôle dans l'histoire intérieure de l'Égypte.

Hérodote racontait qu'au retour de ses campagnes Sésostris faillit être tué par trahison. « Son frère, à qui il avait confié le gouvernement, l'invita à un grand repas et avec lui ses enfants, puis il entoura de bois la maison où était le roi et ordonna qu'on y boutât le feu. Le roi l'ayant appris, délibéra sur-le-champ avec sa femme qu'il avait amenée avec lui : celle-ci lui conseilla de prendre deux de

1. *Grand Papyrus Harris*, pl. LXXVII, l. 8-70, l. 1. Cf. Chabas, *Recherches sur la XIXe dynastie*, p. 59-63; Birch et Eisenlohr, *Annals of Ramses III*, dans les *Records of the Past*, t. VIII, p. 49-50. — 2. Chabas, *Recherches*, p. 63-68.

ses six enfants, de les étendre sur le bois enflammé et de se sauver sur leurs corps comme sur un pont. Sésostris le fit, et brûla de la sorte deux de ses enfants; les autres se sauvèrent avec le père[1]. » Les monuments nous ont prouvé que le Sésostris de la légende d'Hérodote est ici non pas Ramsès II, mais son homonyme Ramsès III. Un des frères du roi, que les pièces officielles désignent sous le pseudonyme de Pentoïrit, conspira contre lui avec un grand nombre de courtisans et de femmes du harem : il s'agissait de tuer le Pharaon et d'introniser son frère à sa place. Le complot fut découvert, les conjurés cités devant les tribunaux et condamnés, les uns à mort, les autres à la prison perpétuelle[2]. Ramsès III vécut en paix les dernières années de son règne. Il construisit à Thèbes, en souvenir de ses guerres, le grand palais de Médinét-Habou, agrandit Karnak, restaura Louqsor. Le détail de ses fondations pieuses dans le Delta nous a été conservé par un manuscrit de la bibliothèque d'Héliopolis, le grand Papyrus Harris[3]. On voit par ce document que l'Egypte avait recouvré non seulement son empire extérieur, mais son activité commerciale et industrielle. Les beaux jours de Thoutmos III et de Ramsès II semblaient être revenus.

Pourtant la décadence était proche. L'Égypte, épuisée par quatre siècles de guerres perpétuelles, devenait de plus en plus incapable d'un effort sérieux : la population, décimée par le recrutement, mal renouvelée par l'introduction incessante d'éléments étrangers, n'avait plus la patience et l'enthousiasme des premiers temps. Les classes élevées, accoutumées au bien-être et à la richesse, n'estimaient plus que les professions civiles et raillaient tout ce qui touchait au militaire. « Pourquoi dis-tu que l'officier d'infanterie est plus heureux que le scribe? demandait un scribe à son élève. — Arrive, que je te peigne le sort de l'officier d'in-

1. Hérodote, II, CVII. — 2. Th. Devéria, *le Papyrus judiciaire de Turin*, où les pièces du procès sont traduites et commentées. — 3. Voir, sur ce papyrus, Chabas, *le Papyrus magique Harris*, p. 2, et les traductions de MM. Birch et Eisenlohr, dans la *Zeitschrift*, 1873-1874, et dans les *Records of the Past*, t. VI, p. 21 sqq.; t. VIII, p. 5 sqq.

fanterie, l'étendue de ses misères! — On l'amène, tout enfant, pour l'enfermer dans la caserne : — une plaie qui le coupe se forme sur son ventre, — une plaie d'usure est sur son œil, — une plaie de déchirure est sur ses deux sourcils; sa tête est fendue et couverte de pus[1]. — Bref, il est battu comme un rouleau de papyrus, — il est brisé par la violence. — Arrive, que je te dise ses marches vers la Syrie, — ses expéditions en pays lointains! — Ses pains et son eau sont sur son épaule comme le faix d'un âne — et font son cou et sa nuque semblables à ceux d'un âne; — les jointures de son échine sont brisées. — Il boit d'une eau corrompue, — puis retourne à sa garde. — Atteint-il l'ennemi, — il est comme une oie qui tremble, — car il n'a plus de valeur en tous ses membres. — Finit-il par aller en Égypte, — il est comme un bâton qu'a mangé le ver. Est-il malade, l'alitement le saisit-il, — il est emmené sur un âne; — ses vêtements, des voleurs les enlèvent; — ses domestiques se sauvent[2]. » — Voilà pour le fantassin; le cavalier n'est pas beaucoup mieux traité. « Le scribe Amenemopit dit au scribe Penbisit : « Quand te sera apporté cet « écrit de communication, applique-toi à devenir scribe; « — tu primeras tout le monde. — Arrive, que je te dise « les devoirs fatigants de l'officier de chars. — Lorsqu'il « est placé à l'école par son père et sa mère, — sur cinq « esclaves qu'il possède il en donne deux[3]. — Après qu'on « l'a dressé, il part pour choisir un attelage — dans les « écuries, en présence de Sa Majesté v. s. f.; — à peine « a-t-il pris les bonnes cavales, — il se réjouit à grand « bruit. — Pour arriver avec elles à son bourg, — il se « met au galop, — mais n'est bon qu'à galoper sur un « bâton. — Comme il ne connaît pas l'avenir qui l'attend, « — il lègue tous ses biens à son père et à sa mère, — « puis emmène un char — dont le timon pèse trois outon,

1. C'est une description des plaies produites par l'usage du casque et de la cuirasse. — 2. *Papyrus Anastasi III*, pl. V, l. 5; pl. VI, l. 2; *ibid. IV*. pl. IX, l. 4; pl. X, l. 1; E. de Rougé, *Discours d'ouverture*, p. 34-35; Maspero, *Du Genre épistolaire*, p. 41-42. — 3. Sans doute pour payer les frais de son éducation.

« — tandis que le char pèse cinq outon[1]. — Aussi, quand « il veut s'en aller au galop sur ce char, — il est forcé « de mettre pied à terre et de le tirer. — Il le prend, tombe « sur un reptile, — se rejette dans les broussailles : — « ses jambes sont mordues par le reptile, — son talon est « percé par la morsure. — Lorsqu'on vient pour faire l'in- « spection de ses effets, sa misère est au comble : — il est « allongé sur le sol et frappé de cent coups[2]. » — Et ces lignes furent écrites sous le règne de Ramsès II, au bruit des chants de triomphe. La multitude se laissait encore gagner à l'enthousiasme de la victoire et suivait de ses acclamations le char triomphal de Pharaon. La première ivresse passée, les classes populaires, épuisées par des siècles de guerres incessantes, écrasées sous le poids des corvées et des impôts, retombaient dans leur découragement habituel; les lettrés tournaient les souffrances du soldat en ridicule. Cet ennui du succès, ce dégoût de la victoire sanglante et chèrement payée, nous expliquent bien des points obscurs de l'histoire d'Égypte, et furent pour beaucoup dans la chute rapide de l'édifice si laborieusement élevé par les princes de la dix-huitième et de la dix-neuvième dynastie. L'Égypte de Thoutmos III voulait la guerre : l'Égypte de Ramsès III voulait la paix à tout prix[3].

On le vit bien au cours de la vingtième dynastie. En l'an XXXII, Ramsès, fatigué du pouvoir, appela son fils Ramsès IV à le partager[4]. Il mourut deux ans après, et Ramsès IV lui-même, après avoir régné trois ou quatre années au plus, fut remplacé par un parent éloigné qui fut Ramsès V. Vinrent ensuite les quatre fils de Ramsès III, Ramsès VI, Ramsès VII, Ramsès VIII et Mîamoun-Miritoum, qui se succédèrent rapidement sur le trône. Ces Ramessides firent çà et là quelques expéditions, jamais de grandes guerres : ils consumèrent leurs jours dans la paix du

1. C'est-à-dire un char de pacotille, dont les parties sont mal proportionnées. — 2. *Papyrus Anastasi III*, pl. VI, l. 2-10; Maspero, *Du Genre épistolaire*, p. 42-43. — 3. *Id.*, *ibid.*, p. 43-44. — 4. Chabas, *Recherches*, p. 73-75 ; Maspero, *le Papyrus Mallet*, dans le *Recueil*, t. I.

dehors et la paix du dedans, et, s'il est vrai que ces peuples-là sont heureux qui n'ont pas d'histoire, l'Égypte fut heureuse sous leur sceptre. Plus de luttes annuelles, plus de courses lointaines aux montagnes de Cilicie et dans les plaines du Haut-Nil. La Syrie continua de payer tribut pendant quelque temps, car, si l'Égypte, épuisée de sa victoire, avait à peine la force de se faire obéir, la Syrie était épuisée de sa défaite et n'avait plus la force de se révolter. Mais il y avait entre les deux pays cette différence que l'un, âgé de trois mille ans d'histoire, touchait à la vieillesse et ne devait plus se relever, tandis que l'autre guérit promptement de ses blessures. L'empire égyptien mourait d'épuisement, en plein succès.

Les monuments nous font assister à cette agonie. Non les monuments officiels, ceux-là répètent sans se lasser les phrases pompeuses en usage sous les dynasties précédentes; mais les documents privés, mais les carnets d'entrepreneur, les pièces juridiques, la correspondance des particuliers ou des fonctionnaires[1]. Ils nous révèlent l'histoire anecdotique de Thèbes pendant plus d'un siècle, ils étalent à nos yeux l'appauvrissement graduel de la grande ville. La population avait grossi considérablement depuis l'expulsion des Pasteurs. Sous les Pharaons conquérants, chaque guerre lui avait fourni son contingent de Syriens, de Libyens, de nègres; sous les derniers Ramessides, le commerce soutint le rôle de pourvoyeur d'hommes, qui avait été si longtemps réservé à la guerre. Tous ces esclaves, hommes ou femmes, finissaient par s'allier aux Égyptiens de sang pur, et se fondaient en une race bâtarde, où les défauts des deux races premières étaient réunis, comme c'est le cas en Orient. Affranchis au bout de deux ou trois générations, ils ne gardaient plus de leur origine que des noms étrangers ou un sobriquet, Pikhari (le Syrien), Plimnani (l'homme du Liban), Pinahsi (le Nègre), Pashouri (l'Assyrien). Il n'y a pas besoin d'avoir habité longtemps le Caire pour savoir par expérience de quelle cor-

1. La collection la plus complète de ces papyrus est au Musée de Turin. Elle a été publiée en partie par W. Pleyte et F. Rossi, *Papyrus de Turin*, Leyde, 1869-1876, in-4°.

ruption profonde est susceptible une population pareille. Les temples en occupaient la majeure partie autour d'eux, d'autres étaient directement dans la main du roi ou du grand prêtre, d'autres ne dépendaient que d'eux-mêmes. Les chantiers de constructions fournissaient de l'ouvrage à la moitié au moins de ce monde ; presque tout le reste était employé sur la rive gauche du Nil, dans les différents métiers qui se rattachaient au culte des morts et aux pratiques de l'embaumement.

Les salaires étaient peu considérables, au moins pour les simples ouvriers. Le meilleur de la paye consistait en céréales ou en pains, que l'on distribuait le premier de chaque mois, et qui devaient durer jusqu'au premier du mois suivant. Il est probable que la quantité allouée à chacun aurait été suffisante pour des gens économes ; mais l'imprévoyance naturelle aux ouvriers en général ne permettait pas souvent qu'il en fût ainsi. Les premiers jours du mois, ils se repaissaient amplement, sans ménager les provisions : vers le milieu, la nourriture manquait et l'on commençait à se plaindre. « Nous avons faim, et il y a encore dix-huit jours jusqu'au mois prochain. » Le travail est suspendu, les affamés quittent l'atelier et vont se réunir sur une place publique, auprès du monument le plus proche, à la porte du temple de Thoutmos III, derrière le temple de Mînéphtah, au temple de Séti Ier. Leurs contremaîtres les poursuivent, les commissaires de police du quartier, les gendarmes Maziou, les scribes du voisinage accourent et parlementent avec eux. Souvent on les ramène par de bonnes paroles, souvent aussi ils ne veulent rien entendre : « Nous ne reviendrons pas, déclare-le à tes supérieurs qui sont là-bas assemblés. » Il fallait bien reconnaître que leurs plaintes étaient fondées ; « nous allâmes pour entendre leur bouche, et ils nous dirent des paroles vraies ». Le plus souvent la révolte n'avait d'autres conséquences qu'un chômage prolongé : les distributions du mois nouveau rendaient aux mutins le courage et la force du travail. Quelquefois pourtant ces alternatives de privations et d'abondance étaient une cause de troubles sérieux. L'homme n'était pas seul à souffrir : il avait une femme, une sœur, des enfants qui

pleuraient la faim, et les magasins des temples ou de l'État étaient là sous sa main, remplis à regorger d'orge et de blé. La tentation devait être grande d'entrer et de prendre ce dont on avait besoin : les grévistes n'y résistaient pas toujours. Ils partaient en bande, franchissaient les deux ou trois enceintes derrière lesquelles s'abritaient les greniers, mais, arrivés là, le cœur leur faillait, et ils se bornaient à dépêcher l'un d'eux au scribe directeur pour lui exposer leur requête. « Nous venons pressés par la faim, pressés par la soif, n'ayant plus de vêtements, n'ayant plus d'huile, n'ayant plus de poissons, n'ayant plus de légumes. Envoyez au Pharaon, v. s. f., notre maître, envoyez au roi, notre supérieur, pour qu'on nous fournisse le moyen de vivre. » Si l'un d'eux, moins patient que les autres, s'emportait, jurait : « Par Amon ! par le souverain, v. s. f., dont la colère est la mort ! » demandait à être conduit devant un magistrat pour y déposer sa plainte, les autres s'entreposaient auprès du chef en sa faveur, priaient qu'on ne lui appliquât pas les peines sévères que la loi décrétait contre le blasphème : le scribe, bon homme, laissait tomber la chose et, s'il le pouvait, leur donnait satisfaction, prenait, sur l'excédent des mois écoulés, de quoi les nourrir pendant quelques jours, ou transmettait leur pétition à qui de droit et obtenait pour eux un supplément de rations au nom de Pharaon. « Nous avions dit : « Ne nous sera-t-il pas « donné de grains en sus de ce qui nous est attribué, sinon « nous ne bougeons d'ici ? » Voici donc, le dernier du mois, il arriva que l'on comparut par-devant les magistrats, et ils dirent : « Qu'on mande le scribe comptable Khâmoïs ! » Il fut amené devant les grands magistrats de la ville et ils lui dirent : « Vois les grains que tu as reçus et en « donne aux gens de la nécropole. » On fit donc venir Pmontouniboïs, et l'on nous donna des rations supplémentaires, chaque jour[1]. »

Les délits de tout genre étaient nombreux au sein de cette population besogneuse et turbulente. L'Égyptien encore aujourd'hui est larron de naissance : il vole pour le plaisir

1. Lieblein-Chabas, *Deux Papyrus hiératiques*, p. 38

de voler, souvent même des objets qui ne lui serviront à rien. Les cimetières offraient une riche proie à l'Égyptien de jadis : beaucoup de tombes, mal gardées, renfermaient des momies couvertes d'or et de bijoux. C'était grosse affaire, il fallait parfois creuser des mines considérables, avant d'arriver jusqu'à la chambre du sarcophage ; les voleurs s'associèrent donc en bandes considérables qui exploitaient les sépultures. Il y avait de tout dans ces bandes, de simples ouvriers, des vagabonds, des employés, des prêtres, même des gens de la police : la nécropole entière fut livrée au pillage, et les tombes des rois ne furent pas plus respectées que les autres. Sous Ramsès IX, une enquête révéla que l'hypogée du roi Sovkoumsaouf et de sa femme avait été violé ; que celui d'Amenhotpou III et celui d'Entouf IV avaient été attaqués à la sape ; que d'autres rois avaient été menacés[1]. Derrière la montagne qui borne au nord la plaine thébaine, se creusait jadis une sorte de bassin, fermé de tous les côtés et sans autre communication avec la plaine que des sentiers dangereux. Il se divise en deux branches qui se croisent presque en équerre : l'une regarde le sud-est, tandis que l'autre s'allonge vers le sud-ouest et se subdivise en rameaux secondaires. A l'est, une montagne se dresse, dont la croupe rappelle, avec des proportions gigantesques, le profil de la pyramide à degrés de Saqqarah. Nul endroit n'était mieux approprié à servir de cimetière : la difficulté d'y pénétrer empêcha cependant qu'on n'y creusât des tombeaux pendant l'Ancien et le Moyen Empire. Enfin, vers le déclin de la dix-huitième dynastie, les ingénieurs, en quête d'emplacements favorables, remarquèrent que le vallon était séparé d'un ravin, qui débouche au nord de Gournah, par un simple seuil d'environ cinq cents coudées d'épaisseur. Ce n'était pas de quoi effrayer des mineurs aussi exercés que l'étaient les Égyptiens. Ils taillèrent dans la roche vive

1. Cette enquête nous a été conservée par le *Papyrus Abbott*, traduit et commenté par Chabas, *Une Spoliation des hypogées de Thèbes au XIe siècle*, dans les *Mélanges égyptologiques*, 3e série, t. I, p. 1-172 ; par G. Maspero, *Une Enquête judiciaire à Thèbes au temps de la XXe dynastie*, in-4° ; et par A. Erman, *Beiträge zur Kenntniss des ægyptischen Gerichtsverfahrens*, dans la *Zeitschrift*, 1879, p. 81-83, 148-152.

une tranchée profonde de cinquante à soixante coudées, au bout de laquelle un passage étranglé, semblable à une porte, donne accès dans le vallon. Est-ce sous Harmhabi, est-ce sous Ramsès Ier que fut entrepris ce travail gigantesque? Ramsès Ier est le plus ancien roi dont on ait retrouvé la tombe en cet endroit. Son fils Séti Ier, puis son petit-fils Ramsès II, vinrent s'y loger à ses côtés, puis les Ramsès l'un après l'autre : ces tombeaux réunis valurent à la vallée le nom de Vallée des Rois, qu'elle a gardé jusqu'à nos jours. Une commission, présidée par le grand prêtre d'Amon, Amenhotpou, s'y transporta, visita les syringes des Pharaons[1], et constata fort heureusement qu'elles étaient intactes. Rien ne montre mieux l'état de décadence où l'Égypte était tombée, un demi-siècle après Ramsès III, que cette impuissance de la police à protéger les momies royales contre les entreprises de la canaille thébaine.

Au milieu de la faiblesse générale, Amon seul et ses prêtres avaient grandi. Depuis la lutte qu'ils avaient soutenue contre Khounaton, la suprématie d'Amon n'avait plus été contestée, et le dogme du dieu unique, élaboré dans le sanctuaire de Karnak, avait prédominé au sud de l'Égypte. Les anciens textes furent interprétés dans le sens le plus favorable aux prétentions d'Amon, et souvent même intercalés de gloses destinées à faire ressortir la grandeur de ce dieu. Tout le système religieux d'autrefois fut adapté insensiblement aux idées nouvelles, et une cosmogonie habilement combinée montra le dieu unique à l'œuvre sur les éléments. Au commencement était le Nou, l'Océan primordial, dans les profondeurs infinies duquel flottaient confondus les germes des choses. De toute éternité, Dieu s'engendra et s'enfanta lui-même au sein de cette masse liquide, sans forme encore et sans usage. Ce Dieu des prêtres thébains était un être unique, parfait, doué d'une science et d'une intelligence certaines, le « un unique, celui qui existe par essence, le seul qui vive en substance, le seul générateur dans le ciel et sur la terre qui ne soit pas engendré;

1. On voit encore dans le tombeau de Séti Ier les procès-verbaux de cette visite

le père des pères, la mère des mères. » Toujours égal, toujours immuable dans son immuable perfection, toujours présent au passé comme à l'avenir, il remplit l'univers sans qu'image au monde puisse donner même une faible idée de son immensité : on le sent partout, on ne le saisit nulle part.

Unique en essence, il n'est pas unique en personne. Il est père par cela seul qu'il est, et la puissance de sa nature est telle, qu'il engendre éternellement sans jamais s'affaiblir ou s'épuiser. Il n'a pas besoin de sortir de lui-même pour devenir fécond; il a en son propre sein la matière de son enfantement perpétuel. Seul, par la plénitude de son être, il conçoit son fruit, et comme en lui la conception ne saurait être distinguée de l'enfantement, de toute éternité il produit en lui-même un autre lui-même. Il est à la fois le père, la mère et le fils de Dieu. Engendrées de Dieu, enfantées de Dieu, sans sortir de Dieu, ces trois personnes sont Dieu en Dieu, et, loin de diviser l'unité de la nature divine, concourent toutes trois à son infinie perfection.

Ce Dieu triple et un a tous les attributs de Dieu, l'immensité, l'éternité, l'indépendance, la volonté souveraine, la bonté sans limites. Il développe éternellement ces qualités maîtresses, ou plutôt, pour me servir d'une expression chère aux écoles religieuses de l'ancienne Thèbes, « il crée ses propres membres, qui sont les dieux[1] » et s'associent à son action bienfaisante. Chacun de ces dieux secondaires, considéré comme identique au Dieu un, peut former un type nouveau d'où émanent à leur tour, et par le même procédé, d'autres types inférieurs. De trinité en trinité, de personnification en personnification, on en arrive bientôt à ce nombre vraiment incroyable de divinités aux traits parfois grotesques et souvent monstrueux, qui descendent par degrés presque insensibles de l'ordre le plus élevé aux derniers étages de la nature. Néanmoins, les noms variés, les aspects innombrables que le vulgaire est tenté d'attribuer à autant d'être distincts et indépendants, n'étaient pour l'adorateur éclairé que des noms et des aspects d'un même être. Tous les types divins se pénétraient réciproquement et s'ab-

1. *Todtenbuch*, ch. XVII, l. 8

sorbaient dans le dieu suprême : leur division, même poussée à l'infini, ne rompait en aucune manière l'unité de la substance divine. Ce dieu unique, Amon-Râ, est-il le soleil lui-même ou simplement l'âme du soleil? La plupart convenaient qu'il était le soleil lui-même, et c'est au soleil que sont adressés les grands hymnes dont la littérature de l'époque des Ramessides nous a légué de si beaux modèles. Sa vie journalière, depuis le moment où il apparaît à l'horizon du matin jusqu'au moment où il disparaît derrière la montagne d'Occident, devint la vie du Dieu suprême, et sa lutte contre l'obscurité, la lutte de Dieu contre les mauvais principes.

C'est lui : le voici qui se dégage lentement des étreintes de la nuit. Il ne fait qu'apparaître « à l'horizon oriental du ciel », et déjà « les rayons vivants de ses yeux pénètrent, animent, fortifient tous les êtres ». Debout dans la cabine de sa barque sacrée, « la bonne barque des millions d'années, » enveloppé dans les replis du serpent Mihni, qui est l'emblème de son cours, il glisse lentement sur le flux éternel des eaux célestes, guidé et suivi par cette armée de dieux secondaires dont les peintures nous montrent les figures bizarres. Hor, debout à l'avant, sonde l'horizon du regard et signale l'ennemi, qu'il se tient prêt à percer de sa lance; un autre Hor est au gouvernail. Les Akhimou-Ourdou, ceux qui jamais ne cessent d'exister, et les Akhimou-Sokou, ceux qui jamais ne sont détruits, armés de longues rames, manœuvrent la barque et la maintiennent au fil de l'eau : ils se recrutent sans cesse parmi les âmes pures, et les rois des deux Égyptes eux-mêmes réclament comme un honneur d'être affiliés à leur troupe.

« Tu t'éveilles bienfaisant, Amon-Râ-Harmakhis! tu t'éveilles juste de voix, Amon-Râ, seigneur des deux horizons! O bienfaisant, resplendissant, flamboyant! Ils rament tes nautoniers, ceux-là qui sont les Akhimou-Ourdou! Ils te font avancer tes nautoniers, ceux-là qui sont les Akhimou-Sokou! Tu sors, tu montes, tu culmines en bienfaiteur, guidant ta barque sur laquelle tu croises, par l'ordre souverain de ta mère Nouit[1], chaque jour! Tu parcours le ciel d'en

1. La voûte céleste.

haut, et tes ennemis sont abattus! Tu tournes ta face vers le couchant de la terre et du ciel : éprouvés sont tes os, souples tes membres, vivantes tes chairs, gonflées de sève tes veines, ton âme s'épanouit! On adore ta Forme Sainte, on te guide sur le chemin des ténèbres, et tu entends l'appel de ceux qui t'accompagnent derrière la cabine en poussant des exclamations. Les nautoniers de ta barque, leur cœur est content; le seigneur du ciel est en joie; les chefs du ciel inférieur sont en allégresse; les dieux et les hommes poussent des exclamations et s'agenouillent devant le soleil sur son pavois, par l'ordre souverain de ta mère Nouit; leur cœur est content parce que Râ a renversé ses ennemis! Le ciel est en allégresse, la terre est en joie, les dieux et les hommes sont en fête, afin de rendre gloire à Râ-Harmakhis, lorsqu'ils le voient se lever dans sa barque et qu'il a renversé les ennemis à son heure! La cabine est en sûreté, car le serpent Mihni est à sa place et l'uræus a détruit les ennemis.

« Avance sur ta mère Nouit, seigneur de l'éternité! Après avoir récité pour toi les charmes de l'enfantement, elles se relèvent Isis et Nephthys, lorsque tu sors du sein de ta mère Nouit! Lève-toi, Râ-Harmakhis! Tu te lèves, et te levant, culminant, tu prononces ta parole contre tes adversaires. Tu fais ouvrir ta cabine, tu repousses le méchant en son heure, afin qu'il n'avance pas, l'espace d'un moment! Tu as anéanti la valeur de l'impie : l'adversaire de Râ tombe dans le feu; Nouhiho[1] est repoussé en ses heures; les enfants de la rébellion n'ont plus de force; Râ prévaut contre ses adversaires. Les obstinés de cœur tombent sous les coups; tu fais vomir à l'impie ce qu'il avait dévoré. Lève-toi, Râ, dans l'intérieur de ta cabine :

« Fort est Râ; faible, l'impie!
« Haut est Râ; foulé, l'impie!
« Vivant est Râ; mort, l'impie!
« Grand est Râ; petit, l'impie!
« Rassasié est Râ; affamé, l'impie!
« Abreuvé est Râ; altéré, l'impie!

1. *Face retournée*, un des noms du démon.

« Lumineux est Râ; terne, l'impie!
« Bon est Râ; mauvais, l'impie!
« Puissant est Râ; faible, l'impie!
« Râ existe; Apôp est anéanti!

« Oh! Râ! donne toute vie au Pharaon! Donne des pains à son ventre, de l'eau à son gosier, des parfums à sa chevelure! Oh! bienfaisant Râ-Harmakhis, navigue avec lui, en prière! Ceux qui sont dans ta barque sont en exultation; troublés, confondus, sont les impies!

« Un bruit de joie est dans le lieu grand; la cabine de la barque est en exultation. Ils poussent des exclamations dans la barque des millions d'années les nautoniers de Râ; leur cœur est joyeux quand ils voient Râ. Les dieux sont en exultation; le grand cycle divin est comblé de joie en rendant gloire à la grande bari; des réjouissances se font dans la chapelle mystérieuse.

« Oh lève-toi, Amon-Râ-Harmakhis, qui se crée lui-même! Tes deux sœurs[1] sont debout à l'Orient, elles sont accueillies, elles sont portées vers ta barque, cette bonne barque de toute procréation. Râ, qui as émis tous les biens, viens, Râ qui se crée lui-même! Fais que le Pharaon reçoive les offrandes qui se font dans Hâbonben[2], sur les autels du Dieu dont secret est le nom! Honneur à toi, vieillard qui se manifeste en son heure, seigneur aux faces nombreuses, Uræus qui produit les rayons destructeurs des ténèbres! Tous les chemins sont pleins de tes rayons. C'est à toi que les cynocéphales donnent les offrandes qui sont dans leurs mains, à toi qu'ils adressent leurs chants, dansant pour toi, faisant pour toi leurs incantations et leurs prières[3]. Ils sont appelés dans le ciel et sur la terre; ils sont conduits à tes gracieux levers; ils t'ouvrent (variante, ils brisent pour toi) les portes de l'horizon occidental du ciel; ils font aller Râ dans la paix, dans l'exaltation de ta mère Nouit. Ton âme examine ceux qui sont dans le ciel inférieur, et les âmes sont dans le ravissement matin et soir.

1. Isis et Nephthys. — 2. *La demeure du Phénix*, le grand temple d'Héliopolis. — 3. Les monuments nous montrent en effet les cynocéphales adorant le soleil levant.

Car tu fais le fléau qui tue et tu adoucis la souffrance d'Osiris, tu donnes les souffles à qui est dans la vallée funéraire.

« Tu as illuminé la terre plongée dans les ténèbres; tu adoucis la douleur d'Osiris. Ceux qui sont goûtent les souffles de la vie, ils poussent des exclamations vers toi, ils s'agenouillent devant cette forme qui est tienne de *Seigneur des formes!* Ils rendent honneur à ta force dans cette figure bienfaisante qui est tienne de *Dieu Matin!* Les dieux tendent leurs bras vers toi, lorsqu'ils sont enfantés par ta mère Nouit. Viens au Pharaon, donne-lui ses mérites dans le ciel, sa puissance sur la terre, ô Râ! qui as réjoui le ciel, ô Râ! qui as frappé la terre de crainte.

« O bienfaisant Râ-Harmakhis[1]!

« Tu as soulevé le ciel d'en haut pour élever ton âme; tu as voilé le ciel inférieur pour y cacher tes formes funéraires!

« Tu as élevé le ciel d'en haut à la longueur de tes bras; tu as élargi la terre à l'écartement de tes enjambées.

« Tu as réjoui le ciel d'en haut par la grandeur de ton âme; la terre te craint, grâce à l'oracle de ta statue.

« Épervier saint, à l'aile fulgurante; Phénix aux multiples couleurs;

« Grand lion qui est par soi-même et qui ouvre les voies de la barque Soktit[2],

« Ton rugissement abat tes adversaires, tandis que tu fais avancer la grande barque;

« Les hommes t'invoquent, les dieux te craignent; tu as abattu les ennemis sur leurs faces.

« Coureur du ciel, qu'on ne peut atteindre au matin de ses naissances, élevé plus que les dieux et les hommes.

« Lève-toi pour nous, nous ne connaissons pas ton image; apparais à notre face, nous ne connaissons pas ton corps!

« O bienfaisant Râ-Harmakhis!

« Tu te rues, mâle sur les femelles.

« Taureau la nuit, chef en plein jour, beau disque bleu[3],

1. Cette invocation doit être répétée devant chaque verset. — 2. La barque Soktit était la barque du Soleil. — 3. Le disque qu'on voit sur la tête de plusieurs divinités est peint souvent en bleu ou en vert.

« Roi du ciel, souverain sur terre, la grande image dans les deux horizons du ciel,

« Râ — créateur des êtres, Totounen, vivificateur des êtres intelligents,

« Que le fils du Soleil, le Pharaon, soit vénéré pour tes mérites; qu'il soit adoré quand tu te lèves bienfaisant à l'horizon oriental du ciel. C'est lui qui dirige ta course, renverse tes ennemis devant toi, repousse tous tes adversaires, examine pour toi l'*œil*[1] en son lieu[2]. »

Cependant le Dieu passe, enveloppé de cette lumière éblouissante qui ne permet pas à l'œil humain de sonder les profondeurs de son être :

« O Dieu qui t'es ouvert les voies, ô toi qui as percé à travers les murailles! Oh! Dieu qui se lève en qualité de soleil! Être qui devient sous la forme de Khopri dans le double horizon! Tu as éveillé ceux qui te font parcourir les chemins du ciel; approche-toi du Grand Chef pour faire le plan du temps durant le cours de l'éternité!

« Enfant qui nais chaque jour,
« Vieillard enfermé dans les bornes du temps,
« Vieillard qui parcours l'éternité!
« Si immobile, qu'il ouvre toutes ses faces,
« Si élevé qu'on ne peut l'atteindre!
« Seigneur de la demeure mystérieuse où il se tient caché.
« Être caché dont on ne connaît point l'image!
« Seigneur des années, qui donne la vie à qui lui a plu!

. . . .

« Tu es venu, tu as ouvert les chemins, tu as parcouru les voies de l'éternité[3]. » C'est ainsi, au milieu des acclamations et des prières, qu'il poursuit sa marche radieuse, jusqu'au moment où, poussé toujours par le courant irrésistible, il plonge à l'occident et disparaît pour un temps dans la nuit du ciel inférieur.

Les pouvoirs malfaisants vaincus et contenus, l'œuvre du Dieu n'est pas encore complète. « Il a créé le sol, l'argent,

1. L'œil droit du dieu est le Soleil, son œil gauche est la Lune. — 2. Lepsius, *Denkm.*, VI, pl. CXV-pl. CXVII. — 3. Lepsius, *Denkm.*, VI, pl. CXX, l. 66-77.

l'or, — le lapis vrai à son bon plaisir[1]. — Il fait les herbages pour les bestiaux, les plantes dont se nourrissent les humains. — Il fait vivants le poisson dans le fleuve, — les oiseaux dans le ciel, — donnant les souffles à ceux qui sont dans un œuf. — Il vivifie les reptiles, — fait ce dont vivent les oiseaux; — reptiles et oiseaux sont égaux à ses yeux. — Il fait des provisions au rat dans son trou, — et nourrit l'oiseau sur la branche. — Sois béni pour tout cela, — Un unique, multiple de bras[2]. » Enfin « les hommes sortent de ses deux yeux[3] », et se répandant à la surface de la terre, « troupeau de Râ, » divisé en quatre races, les Égyptiens (Rotou), les hommes par excellence, et les Nègres (Nahsi) qui sont sous le patronage d'Hor; les Asiatiques (Amou) et les peuples du nord, à peau blanche, sur lesquels Sokhit, la déesse à tête de lionne, étend sa protection[4]. « Salut à toi! disent-ils tous, — louange à toi, parce que tu demeures parmi nous! — Prosternations devant toi, parce que tu nous crées! » — Tu es béni de toutes créatures; — tu as des adorateurs en toute région, — au plus haut des cieux, dans toute la largeur de la terre — au profond des mers. — Les dieux s'inclinent devant ta Sainteté; — les âmes exaltent qui les a créées, — elles se réjouissent de se présenter devant leur générateur, — elles te disent : « Va en paix, — « père des pères de tous les dieux, — qui as suspendu le « ciel, — étendu la terre; — créateur des êtres, formateur « des choses, — roi souverain, v. s. f., chef des dieux, — « nous adorons tes esprits, parce que tu nous as faits; — « nous te faisons des offrandes, parce que tu nous as donné « naissance; — nous te faisons des bénédictions, parce que « tu demeures parmi nous[5]. »

Ces idées élevées demeurèrent l'apanage d'un petit nombre de prêtres et de particuliers instruits : elles ne pénétrèrent pas la masse de la population. Loin de là, le culte des ani-

1. *Papyrus de Boulaq*, t. II, pl. XI, p. 8, l. 6-7. — 2. *Id.*, pl. XI, p. 6, l. 3-7. — 3. *Id.*, pl. XI, p. 6, l. 3. — 4. Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 135-136. — 5. *Papyrus de Boulaq*, t. II, pl. XI, p. 7, l. 2; p. 8, l. 1. Cf. Grébaut, *l'Hymne à Ammon-Râ des papyrus de Boulaq*, 1875, in-8°; L. Stern, dans la *Zeitschrift*, 1873, p. 76; Goodwin, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. II, p. 250-263.

maux, l'oie, l'hirondelle, le chat, le serpent, avait plus de fidèles qu'il n'en avait jamais eu [1]; la croyance aux mauvais esprits et aux revenants était universelle [2], la magie était pratiquée ouvertement, malgré les défenses les plus sévères [3]. Dans une société aussi superstitieuse que l'était la société égyptienne, l'influence du prêtre devait avoir rapidement le dessus sur toute influence et même sur la puissance royale. Déjà, aux plus beaux temps de la dix-huitième dynastie, les Pharaons n'avaient rien entrepris avant de consulter Amon, et parfois le dieu avait daigné répondre à leur voix. Sous les Ramessides, Amon intervint dans les affaires de l'État d'une façon de plus en plus directe et constante. D'après la théorie sacerdotale, les statues des dieux se composaient d'un corps en pierre, en métal ou en bois, et d'un double ou d'une âme détachée de la divinité, et que l'on enfermait dans le corps par des prières au moment de la consécration. Le roi, dans le sanctuaire, parfois même en public, s'adressait à ces statues animées et leur exposait les affaires du moment : après chaque question, la statue, si elle approuvait la résolution prise par les conseillers du souverain, marquait son approbation par une forte saccade de tête [4]. On conçoit quelle autorité exerçaient dans l'État les prêtres et surtout le Premier Prophète d'Amon, interprète du dieu : Ramsès III était mort depuis quelques années à peine, et déjà le grand prêtre Ramsèsnakhtou était tout-puissant auprès de Ramsès IV [5]. Le fils de Ramsèsnakhtou, Amenhotpou, était presque l'égal de Ramsès IX et consacrait des monuments en son propre nom, comme s'il était déjà roi [6]. Et il ne suffisait pas à leur ambition d'avoir fait d'Amon lui-même un instrument de domination. Amon, le maître des dieux, était trop éloigné de l'humanité pour entrer aisément en communication avec

1. Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans le *Recueil*, t. II, p. 108 sqq. — 2. Maspero, *Études égyptiennes*, t. I, p. 145 sqq. — 3. *Id.*, p. 43 sqq. — 4. Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans le *Recueil*, t. I, p. 157 sqq. — 5. Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 219. — 6. C'est le prophète d'Amon qui présidait aux travaux de la commission d'enquête dont il est question au *Papyrus Abbott*. Voy. plus haut, p. 277. Sur Amenhotpou, voir Mariette, *Karnak*, pl. 40.

le vulgaire : on introduisit comme médiateur entre lui et l'homme le dieu fils de la triade thébaine, Khonsou. Ramsès III avait jeté les fondations du temple de ce dieu à quelque cent mètres au sud du sanctuaire de Karnak : ses successeurs continuèrent le travail avec amour, et les prêtres, désireux d'avoir pour leur divinité favorite des titres de noblesse antique, ne craignirent pas de rédiger des pièces officielles constatant des miracles qu'il aurait opérés jadis. Ils fabriquèrent une grande stèle où ils racontaient que Ramsès II, après avoir reçu comme otage la fille d'un chef syrien, l'épousa et en fit sa première femme. Quelques années plus tard, la sœur de cette princesse, Bintroshit, fut atteinte d'une maladie qu'on attribua à la puissance d'un esprit possesseur, et dont Thotemhabi, chef des magiciens royaux, ne réussit pas à la guérir. Après de longues souffrances, le père de la jeune fille réclama un secours plus efficace. Ramsès II se prosterna devant Khonsou, le pria d'intervenir, et fit porter devant la statue principale une seconde statue du dieu : « Donne-lui ta vertu divine et je l'enverrai pour qu'elle guérisse la fille du prince de Bakhtan. » Le dieu y consentit, et la statue partit pour Bakhtan, où elle arriva après un voyage solennel d'un an et cinq mois. Le prince alla à sa rencontre avec ses soldats et ses généraux, et s'étant prosterné : « Tu viens donc vers nous, tu descends chez nous « par les ordres du roi d'Égypte, le soleil seigneur de jus- « tice, approuvé du dieu Râ. » Voici que ce dieu se rendit chez Bintroshit; lui ayant communiqué sa vertu, elle fut soulagée à l'instant. L'esprit qui demeurait en elle dit, en présence de Khonsou, le conseiller de Thèbes : « Sois « le bienvenu, grand dieu qui expulses les rebelles; la ville « de Bakhtan est à toi, ses peuples sont tes esclaves, moi- « même je suis ton esclave. Je m'en retournerai vers les « lieux d'où je suis venu, pour satisfaire ton cœur sur le « sujet de ton voyage. Que Ta Majesté veuille ordonner seu- « lement qu'une fête soit célébrée en mon honneur par le « prince de Bakhtan! » Le dieu daigna dire à son prophète : « Il faut que le prince de Bakhtan apporte une riche offrande « à cet esprit. » Pendant que ces choses s'accomplissaient et que Khonsou, le conseiller de Thèbes, conversait avec l'esprit.

le prince de Bakhtan restait avec son armée, saisi d'une crainte profonde. Il offrit de riches présents à Khonsou, conseiller de Thèbes, ainsi qu'à l'esprit, et célébra une fête en leur honneur; après quoi l'esprit s'en alla paisiblement où il voulut sur l'ordre de Khonsou, le conseiller de Thèbes. Le prince fut transporté de joie, ainsi que toute la population de Bakhtan; puis il se dit en lui-même : « Il faudrait que ce dieu pût rester à Bakhtan; je ne le laisserai « pas retourner en Égypte. » Il y avait trois ans et neuf mois que le dieu Khonsou demeurait à Bakhtan, lorsque le prince, reposant sur son lit, crut le voir quitter son naos; il avait la forme de l'épervier d'or et s'élevait au ciel dans la direction de l'Égypte. Le prince, s'étant éveillé, se trouva souffrant; il dit alors au prêtre de Khonsou, conseiller de Thèbes : « Le dieu veut nous quitter et retourner en Égypte : « faites partir son char pour ce pays. » Khonsou rentra dans son temple de Thèbes chargé de présents [1].

Sous Ramsès XII, ces divers moyens avaient déjà produit leur effet. Le roi était bien encore un Ramesside, mais le véritable maître de l'Égypte était le Premier Prophète d'Amon thébain, Hrihor. Vice-roi d'Éthiopie après Pinahsi, fils de Ramsès XII [2], général en chef des troupes nationales et étrangères, Hrihor avait tout du Pharaon, sauf la couronne et le protocole : sa mère était d'ailleurs de sang royal et lui avait légué des droits à la couronne [3]. Il les fit valoir aussitôt après la mort de Ramsès XII, se déclara souverain des deux pays et prit bravement comme prénom royal le titre même de sa dignité, Premier Prophète d'Amon. Cette usurpation ne rencontra d'abord aucune opposition, mais bientôt la jalousie des villes du nord de l'Egypte contre Thèbes lui sus-

1. Cette stèle, aujourd'hui conservée à la Bibliothèque Nationale, a été publiée, commentée et traduite par E. de Rougé, *Étude sur une stèle égyptienne appartenant à la Bibliothèque Impériale*. Elle a été considérée comme authentique, jusqu'au moment où M. Erman a prouvé qu'il fallait y voir une fraude des prêtres de Khonsou (*Die Bentreschtstele*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 54-62) : M. Floigl (*Geschichte des Sem. Alterth.*, p. 50) a montré que le roi de la stèle était Ramsès II. La belle découverte de M. Erman nous permet de rayer du canon royal le prétendu Sésostris II, dont on n'avait que ce monument. — 2. Pleyte, *Papyrus de Turin*, 89-90. — 3. Naville, *Trois reines de la XXI*e *dynastie*, dans la *Zeit-*

cita un rival : un Tanite du nom de Smendès se proclama roi, fut reconnu dans le Delta et la Moyenne Égypte et fonda une dynastie nouvelle, la vingt et unième [1]. Un siècle et demi ne s'était pas encore écoulé depuis la mort de Ramsès III.

schrift, 1878, p. 29-30. — 1. Voici, restitué aussi complètement qu'on peut le faire en ce moment, le tableau des XVIIIe, XIXe et XXe dynasties :

XVIIIe Dynastie (diospolitaine).

I. Ahmos I, Nibpehtirî.
II. Amenhotpou I, Zosorkerî.
III. Thoutmos I, Akhopirkerî.
IV. Thoutmos II, Akhopirinrî.
V. Khnounitamon Hatshopsitou, Mâkerî.
VI. Thoutmos III, Menkhopirrî.
VII. Amenhotpou II, Akhopirourî.
VIII. Thoutmos IV Khâkeou, Menkhopirourî.
IX. Amenhotpou III, Mânibrî.
X. Amenhotpou IV, Nofirkhopirourî-ouânrî (Khounaton).
XI. Sâanakht (?)
XII. Noutir-iôtf Aï hiq noutir oïs, Khopirkhopirourî iri maït.
XIII. Toutônkhamon hiq On-rîsi, Khopirounibrî.

. . . .

XIXe Dynastie (diospolitaine).

I. Harmhabi mîamoun, Sozorkhopirourî sotpenrî.
II. Ramsisou I, Monpehtirî.
III. Siti I Mînéphtah, Menmârî.
IV. Ramsisou II Mîamoun, Ousirmârî sotpenrî.
V. Mînéphtah I hotpou-hi-maït, Binrî Mîamoun mî noutirou.
VI. Amenmossou hiq on, Menkhârî sotpenrî.
VII. Mînéphtah II Siphtah, Khounrî sotpenrî.
VIII. Siti II Mînéphtah, Ousirkhopîrourî mîamoun.

. . . .

XXe Dynastie (diospolitaine).

I. Nakhtsiti mirî mîamoun, Ousirmârî mîamoun.
II. Ramsisou III hiq noutir on, Ousirmâri mîamoun.
III. Ramsisou IV hiq maït [maïti] mîamoun, Ousirmârî sotpenrî.
IV. Ramsisou V Amonhikhopshouf mîamoun, Ousirmârî skhopirinrî.
V. Ramsisou VI Amonhikhopshouf noutir hiq on, Nibmârî mîamoun.
VI. Ramsisou VII Atamon noutirhiq on Ousirmârî miamoun sotpenrî.
VII. Ramsisou VIII Sithikhopshouf miamoun, Ousirmârî Khounamon.
VIII. Mîamoun mîtoum. . . . . (?)
IX. Ramsisou IX Siphtah, skhânrî mîamoun.
X. Ramsisou X Miamoun, Nofirkoourî sotpenrî.
XI. Ramsisou XI Amenhikhopshouf, Khopirmârî sotpenrî.
XII. Ramsisou XII Khâmoïs noutir hiq on mîamoun, Menmârî sotpenphtah.

LIVRE III.

L'EMPIRE ASSYRIEN ET LE MONDE ORIENTAL JUSQU'A L'AVÈNEMENT DES SARGONIDES.

CHAPITRE VII.

LE PREMIER EMPIRE ASSYRIEN. — LES HÉBREUX AU PAYS DE CANAAN.

L'Assyrie : Ninos et Sémiramis ; Tougoultipalesharra Ier. — Occupation du pays de Canaan par les enfants d'Israël. — La Palestine et la Phénicie au temps des Juges.

L'Assyrie : Ninos et Sémiramis ; Tougoultipalesharra.

La Syrie est ainsi placée qu'elle ne peut être indépendante qu'à la condition de ne pas avoir de voisins puissants. Dès qu'un État conquérant s'élève sur le Nil ou sur le Tigre, il semble que les richesses de Damas et de Sidon, de Gargamish et de Gaza, l'attirent invinciblement. L'Égypte, délivrée des Pasteurs, s'était ruée sur le pays de Kharou, avait tenu garnison dans les villes, imposé le tribut à toutes les nations grandes ou petites, et cela pendant plusieurs siècles. Les armées égyptiennes n'en étaient pas encore sorties que les armées assyriennes se présentaient pour y entrer.

Ashshour occupait la partie moyenne du bassin du Tigre, depuis le confluent du Kournib jusque vers l'endroit où il débouche dans les plaines d'alluvion de la Chaldée. A l'est, le cours moyen du grand Zab et quelques contreforts du Zagros le séparaient, comme une barrière naturelle, de la contrée de Namri et des tribus de la Médie. Au nord le mont Masios, au sud-est l'Adhem, lui servaient de

limites; à l'ouest et au sud-ouest, il s'allongeait vers le Khabour et l'Euphrate, sans qu'on sache s'il atteignit jamais ces deux fleuves[1]. La partie orientale, arrosée par de nombreuses rivières, le Kournib ou Khabour, le petit et le grand Zab, l'Adhem, sillonnée de collines, était riche en métaux et en minéraux, fertile en blés et en fruits de toute sorte. Dans l'antiquité, de nombreux canaux dérivés du Tigre et de ses affluents couraient le pays et suppléaient à la rareté des pluies pendant les mois d'été. On y trouvait beaucoup de villes riches et populeuses, dont les noms remplissent les annales des rois et dont les ruines parsèment encore le sol, mais qu'il n'est pas toujours possible d'identifier avec certitude : deux des capitales de l'Assyrie, Ninive (Ninoua) et Kalakh (Kalkhou), remontaient jusqu'au temps des premiers colons chaldéens. A l'ouest du fleuve, c'était un vaste plateau largement ondulé et à peine interrompu, à la hauteur de Singar, par quelques groupes de collines crayeuses. Là, dans un canton maigre et mal arrosé, excepté sur les bords mêmes du Tigre, s'élevaient Singar et El-Ashshour, la plus ancienne des villes royales de l'Assyrie.

Depuis Thoutmos III, la position relative des États qui dominaient en ces régions avait changé. La Chaldée, déjà fort affaiblie, n'avait cessé de s'affaiblir encore : Ashshour, au contraire, avait crû en force et en audace. Aux pontifes-rois, Ishmidagan, Shamshiramân, Iriamtouk, avaient succédé des rois autonomes, Ashshournirâri, Naboudagan, Ashshourbelnishishou, dont les règnes nous reportent vers le quinzième siècle avant notre ère. Grâce aux efforts de ces souverains encore obscurs, Ashshour avait appris à commander le respect de ses voisins. Ashshourbelnishishou et son fils Bousourashshour (entre 1400 et 1370) traitaient déjà d'égal à égal avec Karaindash et son successeur Bournabouriyash I, les rois cissiens de la Chaldée. Ce dernier épousa une fille d'Ashshourouballit, successeur de Bousour-

1. Aux temps classiques, le nom d'Assyrie servit à désigner des régions d'étendue fort diverse. Hérodote l'applique à la Chaldée, I, CVI, CXCII, III, XCII ; Pline, à toute la Mésopotamie, *H. N.*, 26. Cf. Strabon, L. XVI. Le district de Ninive s'appelait plus spécialement Ἀτυρία.

ashshour, à qui ce mariage fournit l'occasion d'intervenir dans les affaires intérieures de Babylone. Karakhardash, fils de Bournabouriyash, ayant été tué dans une révolte des Kashshi et remplacé par un certain Nazibougash, Ashshour-oubalat tua l'usurpateur et rétablit en sa place Kourigalzou, le second fils de Bournabouriyash. Un siècle s'était à peine écoulé qu'un autre prince assyrien, Tougoultininip I (vers 1270), entrait à Babylone, non plus en auxiliaire, mais en conquérant, et la soumettait à son joug[1]. Dès lors Babylone fut considérée comme vassale de l'Assyrie; les princes que le vainqueur y établit furent traités en sujets et obligés à payer tribut. Il fallut que la Chaldée attendît huit siècles pour recouvrer complètement son indépendance.

Plus tard, vers l'époque perse, on substitua des légendes mythologiques au récit des faits que nous venons d'énoncer. On raconta qu'au début de l'histoire, un chef, nommé Ninos, s'était illustré par ses conquêtes et s'était taillé dans l'Asie un empire qui comprenait la Babylonie, l'Arménie, la Médie et les contrées situées entre la Méditerranée et l'Indos. Il construisit Ninive au bord du Tigre. « On donna à la ville la forme d'un carré long, dont le plus grand côté avait cent cinquante stades et le plus court quatre-vingt-dix; l'enceinte totale avait quatre cent quatre-vingts stades de pourtour (quatre-vingt-neuf kilomètres)... Outre les Assyriens, qui étaient la partie la plus riche et la plus importante de la population, Ninos admit dans sa capitale un grand nombre d'étrangers, et bientôt Ninive devint la ville du monde la plus grande et la plus florissante. » Une guerre contre la Bactriane arracha le roi à ses travaux de construction : il assiégea Bactres et y rencontra Sémiramis, à laquelle on attribuait une origine divine. On la disait fille d'un simple mortel et de la déesse Derkétô d'Ascalon. Exposée à sa naissance, elle avait été recueillie par un berger nommé Simas; Oannès, gouverneur de Syrie,

1. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 54-59; Lenormant, *Histoire*, t. II, p. 55-59; Ménant, *Annales*, p. 15-28; *Babylone et la Chaldée*, p. 117-124.

l'avait épousée pour sa beauté et menée avec lui à la guerre. Ninos, émerveillé de sa bravoure, l'enleva à son mari, l'épousa et fit d'elle son héritière.

Une fois reine, Sémiramis fonda Babylone sur un plan mieux entendu encore que celui de Ninive. Le mur d'enceinte eut trois cent soixante stades (soixante-six kilomètres) de long : il était flanqué de deux cent cinquante grosses tours et assez large pour laisser passer six chars de front. L'Euphrate fut endigué, bordé de quais sur un développement de cent soixante stades (trente kilomètres), et ses deux rives réunies par un pont ; au milieu de la ville se dressait le temple du dieu Bel. Les travaux étaient à peine terminés qu'une révolte éclata en Médie : Sémiramis la réprima et parcourut les diverses provinces de son empire. Elle bâtit Ecbatane en Médie, Sémiramocarta en Arménie sur le lac de Van, Tarse en Cilicie. Partout où elle allait, elle perçait les montagnes, brisait les rochers, pratiquait de grandes et belles routes. Dans les plaines, elle érigeait des tumulus pour tombeaux à ses généraux morts pendant l'expédition. Arrivée aux confins de la Syrie, elle franchit l'isthme, conquit l'Égypte et l'Éthiopie ; la renommée des richesses de l'Inde la ramena des rives du Nil à celles de l'Indos, mais là sa fortune l'abandonna. Elle fut battue par le roi Stratobatès et rentra dans ses États pour n'en plus sortir. Elle avait consacré des stèles de victoires aux confins de la terre habitable, en pleine Scythie, non loin de l'Iaxarte, où le grand Alexandre les retrouva encore intactes. « La nature, y disait-elle, m'a donné le corps d'une femme, mais mes actions m'ont égalée au plus grand des hommes. J'ai régi l'empire de Ninos qui, vers l'ouest, touche au fleuve Hinaman (Indos ?), vers le sud aux pays de l'encens et de la myrrhe, vers le nord aux Sakes et aux Sogdiens. Avant moi, aucun Assyrien n'avait aperçu la mer : j'ai vu quatre océans que personne n'abordait, tant ils étaient éloignés. J'ai contraint les fleuves de couler où je voulais, et je ne l'ai voulu qu'aux lieux où ils étaient utiles : j'ai fécondé la terre stérile en l'arrosant de mes fleuves. J'ai élevé des forteresses inexpugnables, j'ai frayé avec le fer des routes au travers de rochers impraticables.

J'ai ouvert à mes chariots des chemins que les bêtes féroces elles-mêmes n'avaient jamais parcourus. Et au milieu de ces occupations j'ai trouvé du temps pour mes plaisirs et pour mes amis. »

Tant d'exploits ne la mirent pas à l'abri des conjurations. Ayant appris que son fils Ninyas conspirait contre elle, elle abdiqua en sa faveur et se changea en colombe : à ce dernier trait on reconnaît la déesse. Ninos et Sémiramis n'appartiennent pas à l'histoire : ils forment un couple divin et cachent sous leur nom la figure de Ninip-Sandan et d'Ishtar, l'Hercule et la Vénus assyriens. Leurs hauts faits doivent être rangés au nombre des fables dont l'épopée babylonienne avait rempli les premiers âges du monde[1]. Ce fut seulement au temps des rois perses que l'historien Ctésias de Cnide recueillit les récits épars sur eux et transforma ces deux personnages mythologiques en rois de chair et d'os[2].

Il y a loin du roman de Ninos et de Sémiramis à l'histoire véritable des premiers monarques assyriens. La conquête de la Chaldée les entraîna dans une longue suite de guerres sanglantes. A la mort de Tougoultininip I, Ramânbaliddin, un des chefs qu'il avait imposés aux vaincus, se révolta contre son fils Belkoudourioussour, chassa les garnisons assyriennes et, après avoir reconstruit les vastes fortifications de Nipour, envahit l'Assyrie. Belkoudourioussour fut battu et tué ; le sceau royal de Tougoultininip, enlevé dans la déroute, fut déposé comme trophée au trésor de Babylone, où il resta six cents ans. Ninippalekour reprit l'offensive : « après avoir organisé le pays d'Ashshour et institué le premier les armées assyriennes », il écrasa Ramânbaliddin sous les murs d'El-Ashshour. Dès lors la puissance des Ninivites alla toujours croissant. Ashshourdan, fils de Ninippalekour, « surpassa tout ce qui avait été avant lui ». Il remporta des succès décisifs sur Zamamashoumiddin, roi de Babylone, s'empara des villes de Zabba, Irriga, Agarsal,

1. Voir plus haut, p. 151-153. — 2. Fr. Lenormant, *la Légende de Sémiramis*, 1872. Un savant anglais, M. Daniel Haigh, a émis la prétention d'identifier la Sémiramis de Babylone avec la reine Ahmos Nofritari d'Égypte (*Zeitschrift*, 1874, p. 18-23).

et rentra dans ses États chargé de butin. Ses deux successeurs, Moutakkilnouskou et Ashshourrìshìshi, furent plus heureux encore. Le dernier d'entre eux « attaqua les contrées des rebelles et asservit les princes de toute la terre ». Deux fois Naboukoudourioussour I, roi de Babylone, se rua sur l'Assyrie : deux fois il fut contraint de fuir, laissant ses chars, son bagage et l'étendard royal qu'on portait devant lui, entre les mains du vainqueur[1].

L'Assyrie formait un royaume compact et puissant dont les forces pouvaient être concentrées sur un même point, de manière à briser toute résistance, si obstinée qu'elle fût. Sauf vers le sud, où la Chaldée était à craindre, ses rois n'avaient devant eux que des tribus isolées, sans lien et sans consistance, qu'ils écrasaient sans peine les unes après les autres. Aussi depuis longtemps avaient-ils étendu leur suprématie sur le haut bassin du Tigre et sur la Mésopotamie : le pays de Koummoukh (la Commagène)[2], une partie du Naïri[3] leur payaient tribut. Tougoultipalesharra I (Tiglath-Phalasar) agrandit considérablement ce domaine. Dès le début de son règne, les Moushkaya (Moskhiens)[4], commandés par cinq rois, descendirent des montagnes où ils étaient cantonnés et envahirent la Commagène. Ils avaient jadis obéi aux rois d'Assyrie, mais s'étaient révoltés, soixante ans auparavant, et étaient libres depuis lors. Tougoultipalesharra courut à leur rencontre : « Je remplis de leurs cadavres les ravins et les sommets de la montagne. Je les décapitai et couronnai de leurs têtes les murs de leurs villes; j'emmenai des esclaves, du butin, des trésors sans nombre. Six mille des leurs qui s'étaient soustraits à ma puissance m'embrassèrent les genoux et je les reçus prisonniers. » La conquête de la Commagène suivit de près la défaite des Moskhiens. Les Assyriens franchirent le Tigre, et saccagèrent Shirishi, ca-

1. Ménant, *Annales*, p. 29-32; *Babylone et la Chaldée*, p. 125-127. — 2. Ce n'est pas la Commagène des historiens classiques, mais une autre Commagène plus étendue, qui occupait les versants du Tauros, près de Samosate, et tout le haut bassin du Tigre, jusque vers Diarbèkir (Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 181-215). — 3. Le pays situé sur les deux versants du mont Masios, entre le haut Tigre et le moyen Euphrate. — 4. Voir plus haut, p. 239-240.

pitale de la province, malgré l'intervention de quelques tribus voisines. « Le reste de leurs soldats, qui avait craint mes armes terribles et n'avait pu résister au choc de ma puissante attaque, s'était dirigé pour sauver sa vie vers le sommet des montagnes, sur des plateaux élevés, vers les clairières des forêts, par les ravins tortueux des montagnes que le pied de l'homme peut à peine traverser. Je montai derrière eux; ils en vinrent aux mains avec moi et je les mis en fuite : je passai comme une tempête sur les rangs de leurs combattants, au milieu des ravins des montagnes.... J'ai soumis le pays de Koummoukh dans toute son étendue, et je l'ai compris désormais dans les limites de mon empire.

« Car je suis Tougoultipalesharra, le roi puissant, le destructeur des méchants, celui qui anéantit les bataillons ennemis. »

La conquête de la Commagène et l'affaiblissement des Moskhiens ne pouvaient durer si les tribus voisines demeuraient indépendantes. L'année suivante, tandis qu'une partie de ses troupes franchissait le petit Zab et exécutait des razzias heureuses dans les montagnes du Kourdistan, Tougoultipalesharra partit en guerre contre les gens de Kharia et les armées de Kourkhié, « dans des forêts impénétrables qu'aucun roi n'avait encore explorées. Le dieu Ashshour, mon seigneur, me dit de marcher; j'assemblai donc mes chars et mes bataillons et je m'engageai dans des régions impénétrables entre les monts d'Idni et d'Aya, pics aigus comme la pointe d'un poignard et qui n'offraient pas de passage à mes chars. Je laissai mes chars dans la plaine et j'escaladai les montagnes. » Cette expédition le mena au cœur du massif montagneux de l'Arménie; il y frappa les habitants du Kourkhié et prit vingt-cinq villes de Kharia. « Je couvris de ruines les districts de Saraoush et d'Ammaoush, qui, de temps immémorial, n'avaient pas fait leur soumission. Je me mesurai avec leurs armées à la montagne d'Arouma, je les châtiai, je semai le sol de leurs cadavres comme des bêtes féroces, j'occupai leurs villes, j'emportai leurs dieux; je les emmenai prisonniers, eux, leurs biens et leurs trésors, je livrai les villes aux

flammes, je les démolis, je les détruisis, j'en fis des ruines et des décombres, je leur imposai le joug pesant de ma domination et, en leur présence, je rendis des actions de grâce au dieu Ashshour, mon seigneur[1]. »

La tranquillité assurée au nord et à l'est, Tougoultipalesharra se dirigea vers le couchant. Sa première campagne dans cette direction fut consacrée tout entière à la conquête du Naïri. « Brave dans la mêlée, courageux dans les batailles, j'ai marché sans égal contre les rois des bords de la mer supérieure, qui n'avaient jamais connu la soumission, et qu'Ashshour m'avait signalés. J'ai traversé des hauteurs inaccessibles, des cols ardus dans lesquels personne parmi les rois antérieurs n'avait jamais pénétré; j'ai passé par des chemins abrupts, dans des fourrés épais. » Les tribus à l'est de l'Euphrate n'opposèrent pas une grande résistance; mais, au delà du fleuve, il fallut disputer le terrain pied à pied. Vingt-trois rois du Naïri rassemblèrent leurs troupes, appelèrent à leur secours les nations des bords de la Méditerranée et livrèrent bataille; ils furent battus, leurs villes détruites, leurs fils emmenés en otage. Ce succès ne fut que le prélude de succès plus grands encore. Tougoultipalesharra partit d'Élassar l'année suivante, « après avoir fixé un jour propice d'après un songe qu'il avait eu, et marcha sur le pays d'Aram, qui ne reconnaissait pas Ashshour, son seigneur ». Il remonta l'Euphrate à partir de l'embouchure du Khabour, battit les Zoukhi, les poursuivit jusqu'en face de Gargamish, franchit le gué à leur suite et toucha, le premier de sa race, le territoire des Hittites septentrionaux.

Depuis l'invasion des peuples de la mer, sous Ramsès III, les Khiti avaient achevé de perdre l'empire qu'ils s'étaient un moment créé en Syrie et en Asie Mineure : ils n'étaient plus qu'un petit peuple, cantonné entre l'Euphrate et l'Aprié, autour de Gargamish. A côté d'eux, une demi-

1. Le pays de Kirkhi, Khourkhi, était situé à l'est du pays des Khiti, à l'ouest du lac d'Ourmiah, dans la région montagneuse où le Tigre prend sa source. Il couvrait en partie l'Arzanêne, la Sophène et la Gordyène des géographes gréco-romains (Schrader, *Keilinschriften und Geschichtforschung*, p. 145-147, note).

douzaine de royaumes en miniature se partageaient la vallée de l'Oronte supérieure et les plaines du Naharanna : celui de Patin[1], dont la capitale s'appelait Kinaloua, celui de Pitrou, celui de Khaloupou, à qui les Assyriens donnèrent le nom de Khalvân. La ville de Qodshou existait encore, mais réduite[2] : Hamath et Soba gardaient le rang qu'elles avaient au temps des Pharaons. Tougoultipalesharra, arrivant chez ces peuples encore récents de la domination égyptienne, n'eut pas de peine à les vaincre. Il traversa la Syrie du nord, franchit le Liban et entra dans le pays d'Akharrou; Arvad lui ouvrit ses portes et lui prêta ses vaisseaux. Il eut la satisfaction de s'avancer en pleine mer et de tuer un dauphin de sa propre main. Le bruit de ses victoires se répandit vers le sud et jusqu'en Égypte : le Pharaon qui régnait alors crut prudent de ne pas réclamer contre cette violation des droits que ses ancêtres avaient pu lui léguer sur les Khiti. Il envoya des cadeaux au puissant roi d'Assyrie, entre autres des crocodiles (*namsoukh*) et des hippopotames (*oummi*). Ces bêtes, inconnues sur les bords du Tigre, y excitèrent la plus vive curiosité, et la mention de leur envoi fut jugée digne de figurer parmi les faits intéressants du règne[3].

Le récit de ces guerres ne peut manquer de donner une haute opinion du caractère du prince qui les entreprit et de son peuple. Comme autrefois les grands Pharaons de la dix-huitième et de la dix-neuvième dynastie, Tougoultipalesharra est un général infatigable. Il conduit en personne la plupart des expéditions, attaque et châtie d'innombrables tribus, court d'une extrémité à l'autre de son empire, sans souci de la distance et des obstacles matériels; de plus, grand chasseur de lions et grand tueur d'animaux sauvages. Les Assyriens étaient sans contredit l'une des mieux douées parmi les races de l'Asie antérieure. Ils avaient moins d'ori-

1. Sur le pays de Patin, cf. Schrader, *Keilinschriften und Geschichtforschung*, p. 214-221; Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 269 sqq. — 2. La dernière mention qu'on en trouve avant Hérodote est dans la Bible (II *Samuel*, XXXIV, 6; cf. Halévy, *Mélanges de critique et d'histoire*, p. 31-32). — 3. Ces faits sont empruntés à un monument brisé qui n'est peut-être pas de Tougoultipalesharra.

ginalité que les Chaldéens, leurs maîtres en civilisation, mais plus de ténacité et d'énergie. Ils possédaient au plus haut degré les qualités militaires, la force physique, l'activité, l'adresse, le sang-froid, la bravoure imperturbable : ils débusquaient le taureau sauvage ou le lion qui abondait dans leur contrée, et l'abordaient face à face. De grands vices déparaient ces vertus. C'était un peuple de sang, plein de violence et de mensonges, sensuel, orgueilleux à l'excès, fourbe et traître par mépris des ennemis. Peu de nations ont abusé plus insolemment des droits du plus fort. Ils démolissaient et brûlaient les villes sur leur passage, empalaient ou écorchaient vifs les chefs rebelles : malgré l'éclat et les raffinements de leur civilisation extérieure, ils demeurèrent toujours des barbares.

Et c'était au nom d'Ashshour qu'ils commettaient ces atrocités, car ils étaient le peuple religieux par excellence. « Le roi se glorifie beaucoup, mais glorifie les dieux encore plus. Il combat pour sa propre gloire et pour l'extension de son territoire, mais combat aussi pour l'honneur des dieux que les autres nations rejettent et pour répandre leur culte au loin dans tous les pays connus. Ses guerres sont des guerres de religion autant que des guerres de conquête; ses constructions, celles du moins sur lesquelles il appuie avec le plus de complaisance, sont des constructions religieuses[1]. » — « Le temple d'Anou et de Ramân, les grands dieux, mes seigneurs, que Shamshiramân, prêtre-souverain d'Ashshour, fils d'Ishmidagan, prêtre-souverain d'Ashshour, avait construit six cent quarante et un ans auparavant, était tombé en ruines. Ashshourdan, roi du pays d'Ashshour, fils de Ninippalekour, roi du pays d'Ashshour, démolit ce temple, mais ne le reconstruisit pas. Pendant soixante ans on ne toucha pas à ses fondations[2]. » Tougoultipalesharra le rebâtit plus grand

1. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 72-73. — 2. Les inscriptions de Tougoultipalesharra ont été traduites par M. Lotz, *Die Inschriften Tiglathpilezer's I*, Leipzig, 1880, in-8°; aucune explication historique ou géographique n'est jointe à cet ouvrage.

qu'auparavant, et l'entoura de temples et de palais dont il vante la splendeur. Malgré ces éloges, l'architecture assyrienne ne saurait se comparer à l'architecture égyptienne, ni pour la grandeur du dessin, ni pour le choix des matériaux. Ses masses sont insignifiantes à côté des masses de Louqsor et de Karnak, ses formes gauches et empruntées. Elle se servait surtout de briques, recouvertes de minces dalles de pierre travaillée et sculptée, tandis que les architectes égyptiens employaient de préférence le calcaire et le granit. Aussi les palais et les temples assyriens n'ont-ils pas eu la durée des monuments égyptiens : ils se sont effondrés en monceaux informes.

Après la conquête du Naïri, Tougoultipalesharra avait dressé une stèle de victoire à l'une des sources du Tigre. « D'après la volonté d'Ashshour, de Shamash, de Ramân, les grands dieux, mes maîtres, moi, Tougoultipalesharra, roi du pays d'Ashshour, fils d'Ashshourrîshîshi, roi du pays d'Ashshour, fils de Moutakkilnouskou, roi du pays d'Ashshour, le vainqueur des peuples depuis la grande mer jusqu'au Naïri, pour la troisième fois j'ai asservi le Naïri. » Une nouvelle expédition amena la conquête du pays de Khoumanou (Comana). Une autre porta le roi au cœur de la Chaldée : deux années durant, il la parcourut en tous sens ; Dour-Kourigalzou (Akkerkouf?), Sippar, Babylone, Oupi, (Opis), furent prises, le pays de Zoukhi, ravagé. Mais des revers éclatants ne tardèrent pas à effacer la gloire de ces premiers succès. Mardouknâdinakhê, roi de Babylone, chassa les envahisseurs, pénétra à leur suite en Assyrie et s'empara de la ville d'Hékali. Il en enleva les statues des dieux et les transporta à Babylone, où elles restèrent quatre cent dix-huit ans prisonnières.

Ashshourbelkala répara les désastres de son père : il prit Bagdada (Bagdad), ravagea les environs de Babylone et força le roi Mardoukshapikzirmati à implorer la paix. Elle dura sous son successeur Shamshiramân III, comme lui fils de Tougoultipalesharra. Mais Ashshourrabamar, fils de Shamshiramân, eut un règne malheureux. Il fut vaincu, non loin de Gargamish, par les Hittites confédérés et perdit les conquêtes de son grand-père. La Syrie

échappa aux mains des Assyriens et resta maîtresse de ses destinées[1].

Occupation du pays de Canaan par les enfants d'Israël[2].

Au sortir de l'Égypte, les Hébreux s'enfoncèrent dans la péninsule du Sinaï. C'était le moment où les Libyens et les peuples de la mer menaçaient le Delta : il fallait se tenir à l'écart des grandes voies militaires, afin d'éviter le choc des barbares et la poursuite de Pharaon. Le désert offrit aux fugitifs l'asile le plus conforme aux instincts nomades de leur race. La tradition sacerdotale affirmait savoir ce qu'ils y firent et le temps qu'ils y demeurèrent. Leur chef

1. J. Ménant, *Annales*, p. 53-56. Voici le tableau des premières dynasties assyriennes, autant qu'il m'a été possible de le reconstruire :

ISHAKKOU D'ASSHOUR.

I. Adasi.	V. Ishmidagan.
II. Belbani.	VI. Shamshiramân II.
. . . .	. . . .
III. Belkapkapou.	VII. Iriamtouk (vers 1520).
IV. Shamshiramân I.	

ROIS D'ASSHOUR.

I. Ashshournirâri et Naboudagan (vers 1500).	X. Belkoudourioussour (v. 1250)
	XI. Ninippalekour (v. 1220).
. . . .	XII. Ashshourdan (v. 1200).
II. Ashshourbelnishishou (v. 1420).	XIII. Moutakkilnouskou (v. 1170).
III. Bousourashshour (v. 1400).	XIV. Ashshourîshîshi (v. 1150).
IV. Ashshourouballit (v. 1380).	XV. Tougoultipalesharra (vers 1130).
V. Belnirari (v. 1360).	XVI. Ashshourbelkala (v. 1090).
VI. Poudiel (v. 1340).	XVII. Shamshiramân III (v. 1070).
VII. Ramannirari I (v. 1330).	XVIII. Ashshourrabamar (v. 1060).
VIII. Shalmanoushshour I (v. 1300).	. . . .
IX. Tougoultininip I (v. 1275).	

2. J'ai adopté, pour toute cette partie du récit, les résultats auxquels la critique des sources a conduit Ed. Reuss, *la Bible*, *Ancien Testament*, 3e partie, t. I, p. 80 sqq., et Wellhausen, *Prolegomena zur Geschichte Israel*, pp. 237 sqq. et 362 sqq.

Moïse les aurait conduits au Sinaï, pour y recevoir de Dieu même les articles de leur loi fondamentale. Quarante années après le passage de la mer Rouge, il aurait obtenu du Très-Haut la permission de ramener son peuple au pays de Canaan, d'où étaient issus ses ancêtres : il aurait occupé la région située à l'est du Jourdain, mais serait mort avant d'entrer dans la Terre Promise. La conquête en était réservée à Josué, fils de Noun, son successeur dans le commandement.

Il est probable que les Hébreux séjournèrent assez longtemps dans la péninsule du Sinaï : les victoires de Ramsès III ne devaient guère leur inspirer l'envie de s'attaquer aux pays mêmes où dominaient leurs anciens maîtres. La tradition postérieure assure qu'ils formaient dès lors, comme la plupart des peuples de leur race[1], une association de douze tribus, rattachées par des liens plus ou moins directs aux douze fils du patriarche Jacob : Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issakhar, Zébulon, descendaient de sa première femme Lea, Joseph et Benjamin de sa seconde femme Rachel, Dan, Naphtali, Gad et Ashsher, des servantes de son harem. A Lévi et à Joseph on substituait les deux fils que Joseph avait eus d'une Égyptienne, Éphraïm et Menashshé. Cette division répondit toujours à une idée mythique plus qu'à la réalité des faits; mais elle entra à tel point dans les mœurs qu'elle subsista nominalement, même après que les tribus se furent fondues en un seul peuple ou eurent disparu en partie. Au temps que les Hébreux vivaient dans le désert, le nombre et la nomenclature n'en étaient pas fixés d'une manière aussi précise. Les clans qui les formaient étaient réunis les uns aux autres par des liens fort lâches : ils agissaient chacun à sa guise, sans unité d'action ou de commandement, sans direction religieuse commune. Après avoir erré quelque temps à la recherche d'un territoire, les Hébreux s'arrêtèrent au sud-ouest de la mer Morte, dans la région

1. Les Édomites avaient douze tribus, auxquelles était adjointe une tribu illégitime, celle d'Amalek (*Genèse*, XXXVI, 4-14, 16-22); les Nakhorides (*Genèse*, XXII, 20-24), les Ismaélites (*Genèse*, XXV, 12-16) et les Qétouréens (*Genèse*, XXV, 1-6) ont le même nombre.

montagneuse qui environne la ville de Kadesh[1]. Le pays est pauvre, aride; à peine y trouve-t-on quelques sources soigneusement ménagées, quelques ouadis favorables à la culture et à l'élevage des bestiaux. Les nouveaux venus y rencontrèrent des peuplades de même origine, les Kénites, les enfants d'Édom, les Madianites, avec lesquelles ils s'allièrent et se battirent tour à tour, menant la vie qu'y mènent aujourd'hui les Bédouins, moitié bergers, moitié brigands. Le souvenir de cet âge pastoral leur demeura cher longtemps encore après qu'ils se furent établis au pays de Canaan. Le Sinaï fut pour eux la montagne sainte par excellence, celle où Jahvéh, leur dieu, siégeait dans sa gloire, et d'où il s'élançait au secours de son peuple, aux heures de danger[2].

Quelques familles, celles d'où procédèrent plus tard les tribus de Juda et de Siméon, poussèrent droit vers le nord et s'établirent, en compagnie des Kénites, dans les régions les plus voisines de Kadesh, non loin d'Hébron[3]. Le gros de la nation ne suivit pas cette route, la plus directe de toutes, probablement par crainte des Égyptiens et des peuples qui leur payaient tribut. Il contourna lentement le versant méridional de la mer Morte, longea les cantons occupés par les races cousines de Moab et d'Ammon, et déboucha dans le pays de Galaad. C'est, à huit cents mètres environ plus haut que la vallée du Jourdain, un plateau largement ondulé en vastes pâturages : vers le sud, les arbres y sont rares et clairsemés, mais, à mesure qu'on monte vers le nord, ils se multiplient et forment de véritables bois où le hêtre, le pin, le chêne-liège, le sycomore se mêlent aux térébinthes et à d'énormes figuiers. Trois gorges profondes, taillées abruptes dans la masse, versent au Jourdain et à la mer Morte les eaux de l'Arnon, du Jabbok et de l'Yarmouk. Les ancêtres de la race, Ésaü, Laban, Jacob, avaient autrefois erré dans ces

1. Aujourd'hui Aïn Qadis; cf. C. Trumbull, *A Visit to Aïn Qadis, the supposed site of Kadesh Barnea*, dans le *Pal. Expl. Fund*, *Quart. St.*, *July* 1881, p. 208 sqq. — 2. *Cantique de Déborah* (*Juges*, ch. v, v. 4-6), d'où découlent les passages : *Deutéronome*, xxxiii, 2; *Habbakuk*, iii, 2; *Psaumes*, lxviii, 8, 9, etc. — 3. B. Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, p. 131-132.

régions, et la chronique s'efforça d'y retrouver leurs traces : à Makhanaïm, Jacob avait vu Dieu face à face[1] ; à Pnouel, il avait lutté contre lui une nuit entière[2]. La tradition parle de batailles livrées par Moïse en Galaad, de victoires remportées par les Israélites confédérés sur Sihon, roi des Amorrhéens, et sur Og, roi de Bashan. La prise de possession fut lente et graduelle : les nouveaux venus se glissèrent dans le pays par bandes de bergers et de brigands, et, gagnant de proche en proche, s'y trouvèrent en nombre suffisant pour chasser, asservir ou absorber les anciens habitants. Gad retint pour lui le meilleur du territoire. Ruben essaya de se tailler un domaine sur la côte orientale de la mer Morte, aux dépens d'Ammon et de Moab. Plus tard, les clans de Makhir et de Jaïr, rattachés on ne sait comment à Manashshé, disputèrent aux Araméens les plaines situées entre le lac de Génésareth et la rive septentrionale de l'Yarmouk. Un moment même, le clan de Nobakh poussa ses avant-postes jusqu'à Kénath, au pied des montagnes du Hauran[3]. Une fois en possession de leur patrimoine, ces tribus vécurent isolées du reste de la nation : lorsqu'une demande de secours leur parvenait, « Galaad restait campé au delà du Jourdain », et « près des ruisseaux de Ruben, grandes étaient les délibérations », mais sans effet[4]. Aussi bien avaient-elles assez à faire de se défendre contre les empiètements continuels des Syriens de Damas, des Bédouins du Désert, de Moab et d'Ammon[5]. Gad, toujours menacé, se défendit toujours victorieusement[6]. Ruben s'usa entièrement à ces luttes et bientôt ne fut plus qu'un nom parmi les enfants d'Israël[7].

L'invasion des districts au couchant du Jourdain s'accomplit bien certainement dans des conditions analogues à celles qui avaient favorisé l'occupation du pays de Galaad.

1. *Genèse*, XXXII, v. 2-3. — 2. *Genèse*, XXXII, v. 23-33. — 3. Stade, *Geschichte des Volkes Israël*, p. 148-152. — 4. *Cantique de Déborah* (*Juges*, V, 13 sqq.) — 5. Cf. les expressions employées dans la *Bénédiction de Jacob* (*Genèse*, XLIX, 3) et dans celle de Moïse (*Deutéronome*, XXXIII, 6). — 6. *Genèse*, XLIX, 19. — 7. Cf. I *Chroniques*, V, 18-19, la mention, probablement historique, d'une des guerres de Ruben.

La tradition sacerdotale n'en convenait pas volontiers : elle préférait y voir une conquête rapide, faite d'un seul coup, par l'ordre et sous la protection visible de Dieu. Après la mort de Moïse, Josué, fils de Noun, aurait franchi le fleuve un peu au-dessus de son embouchure et pris Jéricho. La chute de cette place entraîna celle des villes voisines, Aï, Béthel, Sichem. Sichem, au cœur même de Canaan, devint aussitôt le point de ralliement du peuple : Josué y fixa sa résidence et éleva, sur le mont Ébal, un grand autel de pierre, où étaient gravés les principaux titres de la loi. Une première coalition, suscitée par les Cananéens du Sud aux ordres d'Adonisédek, roi de Jébus, fut battue sous les murs de Gibéon et ses chefs mutilés ou égorgés. Une seconde, organisée par Jabin, roi d'Hazor, ne réussit pas mieux : Jabin fut défait près des eaux de Mérom, sa capitale brûlée. Le terrain déblayé, le partage aurait eu lieu selon les règles, et chaque tribu aurait reçu des mains de Josué le domaine que le sort lui avait assigné. Ce n'est pas là l'histoire, c'est la légende de la conquête[1]. Les tribus n'agirent pas avec cet ensemble qu'on nous vante si fort : elles travaillèrent chacune pour leur compte, et les plus nombreuses profitèrent de leur force pour se faire la part large. Elles s'introduisirent au delà du Jourdain, groupe à groupe, clan à clan. La tradition veut qu'elles aient forcé à Jéricho l'entrée de leur patrimoine, et il est probable en effet que plusieurs d'entre elles passèrent par là. Cependant, si l'on réfléchit que la plus nombreuses de leurs colonies s'établit dans le voisinage de Sichem, on ne peut s'empêcher de croire que le corps principal des émigrants traversa le fleuve vers le milieu de son cours[2]. Arrivés sur la rive occidentale, ils se heurtèrent à des nations beaucoup plus civilisées qu'ils ne l'étaient eux-mêmes et pourvues de moyens de résistance efficaces : les villes murées et les chars de fer, qui avaient bravé pendant des siècles les soldats exercés de Pharaon, n'avaient pas grand'chose à craindre des bandes d'Israélites mal armés qui rôdaient autour d'elles. Il n'y eut

1. Reuss, *la Bible, l'Histoire sainte et la Loi*, t. I, p. 79. — 2. Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, p. 137-138.

pas de guerres à proprement parler, mais une série de razzias, d'escarmouches, de surprises, où mainte place fortifiée succomba. Plusieurs des peuplades cananéennes, harassées par des alertes continuelles, préférèrent composer avec les pillards et leur céder une partie de leur territoire ; d'autres leur ouvrirent leurs portes de bonne grâce et s'allièrent avec eux par des mariages. La plus forte des tribus de Joseph, celle d'Éphraïm, s'établit solidement au centre du pays, dans les montagnes qui séparent la vallée du Jourdain de la côte syrienne, et absorba peu à peu les Amalécites qui l'avaient précédée dans la possession du sol ; les autres se logèrent du mieux qu'elles purent, Benjamin au sud, sur les hauteurs qui dominent la plaine fertile de Jéricho, Manashshé au nord, dans les marais du Jourdain et dans les gorges du Thabor. Quatre tribus secondaires, Issakhar, Ashsher, Naphtali et Zébulon, gagnèrent le massif de collines qui s'élève derrière Tyr et Sidon. Deux autres, Siméon et Lévi, échouèrent dans un coup de main qu'elles tentèrent contre la cité de Sichem : Lévi fut détruit en entier, Siméon réduit à quelques familles qui s'unirent ensuite à Juda[1]. Les Danites errèrent longtemps à la recherche d'un territoire : six cents d'entre eux finirent par surprendre, en pleine paix, la colonie sidonienne de Laïs, passèrent les habitants au fil de l'épée et donnèrent leur nom à la ville[2]. Presque partout la plaine et les villes fortes cananéennes conservèrent leur autonomie, Beth-Anat, Beth-Shemesh, Magiddo, Taanak, Beth-Sheân, Sichem, au nord, Jébus, Gibéon, Guézer, Aialon et d'autres encore[3], vers le sud. Faute d'avoir su comment s'en emparer, les envahisseurs se trouvèrent coupés en trois tronçons d'inégale importance et que rien ne reliait entre eux : au centre, Éphraïm et la maison de Joseph ;

1. Il est dit déjà dans la *Bénédiction de Jacob* (*Genèse*, XLIX, v. 7) : « Je disperserai Lévi et Siméon en Jacob, je les disséminerai en Israël. » Siméon n'est plus nommé dans la *Bénédiction de Moïse* (*Deutéronome*, XXXIII), et les textes disent qu'il n'a jamais possédé qu'une petite enclave dans Juda (*Josué*, XIX, 1-9), qu'il diminua insensiblement et se fondit avec ses voisins, ou même émigra on ne sait où (I *Chroniques*, IV, 24-43). — 2. *Juges*, XVIII, 1, 27-31. — 3. *Juges*, I, 21 sqq., où est l'énumération des villes cananéennes non soumises.

au sud, Juda et Siméon; au nord, Issakhar, Ashsher, Naphtali, Zébulon et Dan.

Les années qui suivirent l'occupation sont comme l'âge héroïque du peuple hébreu. La tradition sacerdotale, qui seule nous en a gardé la mémoire, avait essayé de coordonner, en les interprétant à sa manière, les légendes qui avaient cours sur cette époque. Elle supposait qu'après la conquête, les nœuds qui rattachaient entre elles les douze tribus s'étaient relâchés, à mesure que le souvenir de Moïse et de Josué s'éloignait. Les vainqueurs « prirent pour femmes les filles des Hittites, des Amorrhéens, des Phérésiens, des Hivites et des Jébusites, et ils donnèrent leurs filles à leurs fils, et servirent leurs dieux. Les enfants d'Israël firent donc ce qui déplaît à Jahvéh : ils oublièrent Jahvéh, leur Dieu, et servirent les Baalim et les Ashérahs[1]. » L'unité religieuse rompue, l'unité politique tomba d'elle-même. Les guerres de tribu à tribu éclatèrent, les races les plus fortes laissèrent les Cananéens opprimer les races les plus faibles, et se montrèrent elles-mêmes impuissantes à défendre leur indépendance. Israël, malgré ses quarante mille hommes en état de porter les armes, fut la proie des peuples voisins. Les Amorrhéens, les Ammonites, les Moabites, les Philistins, dominèrent tour à tour sur les diverses fractions du peuple et lui firent payer avec usure les maux que Josué leur avait infligés au temps de l'invasion. « Partout où les enfants d'Israël allaient, la main de Jahvéh était contre eux en mal, comme Jahvéh le leur avait dit et juré, et ils étaient dans de grandes angoisses. Alors Jahvéh leur suscitait des Juges[2], qui les délivraient de la main de ceux qui les pillaient. Mais ils ne voulaient pas même écouter leurs Juges; ils paillardaient après d'autres dieux et se prosternaient; ils se détournaient aussitôt du chemin par lequel leurs pères avaient marché, obéissant aux commandements de Jahvéh;

1. *Juges*, III, 5-7. — 2. Le nom de Juge est assez mal choisi et suggère l'idée d'une magistrature civile régulièrement organisée. Le mot hébreu *Shophet*, le même que nous trouvons aux époques classiques sous la forme de *suffète*, a bien ce sens, mais exprime plutôt l'idée d'un commandement absolu, régulier ou non : il serait mieux traduit par *chef*, *prince*, *capitaine*.

mais eux ne faisaient pas ainsi. Or, quand Jahvéh leur suscitait des Juges, Jahvéh était aussi avec le Juge, et il les délivrait de la main de leurs ennemis pendant tout le temps du Juge, car Jahvéh se repentait pour les sanglots qu'ils jetaient à cause de ceux qui les opprimaient et les accablaient. Puis il arrivait qu'avec la mort du Juge ils se corrompaient de nouveau plus que leurs pères, allant après d'autres dieux pour les servir et se prosterner devant eux : ils ne diminuaient en rien leur mauvaise conduite ni leur entêtement[1]. » Rien n'est moins juste que cette manière d'envisager l'histoire. Les Juges ne se sont pas succédé régulièrement les uns aux autres. Ils n'étaient pas des magistrats revêtus d'une autorité officielle et reconnue par toute la nation, les présidents d'une république bien organisée, élus directement par le dieu national[2]. Ils n'étaient que des héros locaux, illustres chacun dans sa tribu, mais le plus souvent sans influence sur les tribus voisines : Ehoud est Benjaminite, Jephtéh sort de Galaad, Gédéon de Manashshé. Plusieurs d'entre eux ont existé réellement; mais d'autres ne sont, comme Othniel, que la personnification mythique d'une race ou d'un clan. « Enfin, le Juge sur lequel nous avons les récits les plus étendus, le fort Samson, doit être considéré, il est vrai, comme un personnage historique, mais la description de ses exploits et de ses souffrances a un caractère tout légendaire et montre un tel mélange de raillerie amère et de profondeur tragique, qu'on ne rencontre rien de semblable dans l'Ancien Testament[3]. »

Il ne peut donc être question d'une histoire suivie pour cette époque. L'oubli le plus profond a enseveli les luttes d'Israël contre les cités de Canaan : seuls quelques épisodes ont survécu dans la mémoire des hommes, pour nous apprendre ce que furent ses destinées. Joseph se posa comme le « champion de Dieu » et comme le protecteur de ses frères plus faibles. Quand les Cananéens demeurés dans la vallée du Qishon eurent réduit au désespoir les tribus du nord,

1. *Juges*, II, 15. — 2. Ed. Reuss, *la Bible*, *Histoire des Israélites*, t. I, p. 99-100. — 3. Th. Nöldeke, *Histoire littéraire de l'Ancien Testament*, trad. Derenbourg et Soury, p. 62. Cf. Wellhausen, *Prolegomena*, p. 243.

ce fut lui qui souleva une véritable coalition contre leur chef Sisera, et qui réunit pour la première fois, en vue d'une entreprise commune,la moitié de la nation. A la voix des opprimés, « d'Éphraïm Amalek envoie ses rejetons ; — à eux tes « bataillons, Benjamin, vont se joindre ; de Makîr accourent « les capitaines, — et de Zébulon ceux qui tiennent le bâton « de commandement. —Les chefs d'Issakhar avec Déborah— « [et Naphtali] avec Barak, — à sa suite se précipitent dans « la plaine. » Ruben et Gad, Ashsher et Dan refusèrent de répondre à l'appel qui leur avait été adressé. De son côté, Sisera rassembla les sheïkhs des Cananéens et descendit en plaine. Le choc des deux troupes eut lieu « à Taanak, sur « les eaux de Magiddo ». — « Du haut des cieux les astres « combattirent, — de leurs orbites ils combattirent Sisera. « — Le torrent du Qishon les entraîna, — l'antique torrent, « le torrent du Qishon ! — Élance-toi, mon âme, hardiment ! « Alors ils frappaient le sol les pieds des chevaux, — au « galop, au galop de leurs braves ! — Maudissez Méroz, dit « l'Éternel en personne, — maudissez, maudissez ses habi- « tants, — de ce qu'ils ne sont pas venus au secours de « l'Éternel, — au secours de l'Éternel contre les guerriers. » Dans sa fuite, Sisera s'arrêta auprès de la tente de Jaël, femme d'Héber le Kénite, « il demanda de l'eau, elle lui « donna du lait, — dans le gobelet d'honneur elle présente « la crème. — Sa main elle l'étend vers le pieu, — de sa « droite elle saisit le maillet, — elle assomme Sisera, lui « brise la tête, — elle lui perce le crâne d'outre en outre ; « — sous ses pieds il se renverse, il tombe, il s'allonge, — « à la place où il est tombé, il gît écrasé[1]. » Longtemps encore après la victoire on chanta dans Israël comment « par sa fenêtre, à travers le treillis, — la mère de Sisera « regarde et appelle : — « Pourquoi son char tarde-t-il à « venir? — Pourquoi ses coursiers ralentissent-ils le pas? » « — Les plus avisées de ses dames lui répliquent, — et

1. *Juges*, IV-V. Le *Chant de Déborah* est seul authentique (voir cependant M. Vernes, *les Débuts de la nation juive*, dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, 1883, p. 331-338) : la narration en prose qui le précède est remplie d'erreurs et n'a aucune valeur historique (Wellhausen, *Prolegomena*, p. 251).

« elle-même se donne cette réponse : — « Ne trouvent-ils « pas du butin à partager? — Une fille ou deux pour cha- « que homme, — un butin d'étoffes teintes pour Sisera, — « un tissu bigarré ou deux pour mes épaules! » — Ainsi « périssent tous tes ennemis, Éternel! — Et que tes fidèles « soient comme le soleil — quand il se lève dans son « éclat[1]. »

L'effet d'une pareille victoire ne durait pas longtemps. Les clans, un moment associés pour un effort commun, se séparaient aussitôt après l'événement, et les Cananéens, comme jadis au temps des invasions égyptiennes, se remettaient promptement de la défaite et devenaient plus pressants que jamais. Ils n'étaient pas d'ailleurs les seuls ennemis qu'Israël eût à redouter : les Bédouins du désert traitaient les Hébreux comme ceux-ci traitaient les Cananéens. Leurs bandes ne se contentaient pas de harceler sans cesse Ruben et Gad; elles franchissaient le Jourdain et fondaient à l'improviste sur les tribus du centre. Déjà Ehoud le Benjaminite avait délivré ses compatriotes en allant, dit la légende, tuer Églon, roi des Moabites, jusque dans son palais[2]. Mais, Moab repoussé, Midian était entré en lice, et ses incursions, répétées d'année en année, avaient ruiné Éphraïm. Le sentiment de leur impuissance poussa les clans dont se composait la tribu à se coaliser une fois de plus pour mieux résister à l'ennemi, et même à se donner un chef unique, un roi. Le premier qui paraît avoir porté ce titre en Israël fut un homme de Manashshé, Jéroubbaal, que d'autres nomment aussi Gédéon. D'après le récit le plus vraisemblable, deux sheïkhs midianites, Zébah et Salmounna, eurent le malheur de tuer ses deux frères auprès du Thabor. Il se lança à leur poursuite, les atteignit au delà du Jourdain et les égorgea de sa propre main après la victoire : cet exploit jeta l'épouvante parmi les nomades et assura la tranquillité, au moins pour quelque temps[3]. Les gens de Manashshé offrirent la

1. *Juges*, v, 2-30, trad. Ed. Reuss. — 2. *Juges*, III, 12-30. — 3. L'histoire de Gédéon se compose de deux parties mal soudées et parfois contradictoires. Le seul récit qui mérite quelque créance est malheureusement incomplet (*Juges*, VIII, 4 sqq.). Cf. Wellhausen, *Prolegomena*, p. 252-255.

royauté à Jéroubbaal : celui-ci eut sa résidence à Ophra[1] et y fonda, selon l'usage des despotes orientaux, un sanctuaire dont les prêtres étaient à sa dévotion. La tradition le représente comme un prince puissant et riche, dont l'autorité était reconnue jusque dans Sichem. A sa mort, l'héritage aurait dû revenir à l'un de ses nombreux enfants légitimes; mais Abîmélek, le fils qu'il avait eu d'une femme cananéenne, se fit proclamer roi à Sichem, grâce à l'appui des frères de sa mère. Comme les chefs bédouins de nos jours, Abîmélek abusait de la position avantageuse qu'il occupait dans la montagne pour lever des droits de péage sur les caravanes qui défilaient à portée, et pour piller celles qui refusaient de se plier à ses exigences. La vieille aristocratie de Sichem, alliée aux Israélites depuis les premières années de la conquête, ne put supporter longtemps cette domination d'un seul et se révolta, à l'instigation d'un chef d'aventuriers nommé Gaal. Elle paya cher cette tentative malheureuse : Gaal fut battu, la ville prise sans résistance et un millier environ de fugitifs qui s'étaient réfugiés dans le temple de Baal Berîth[2], périt dans les flammes. Sichem reconquise, Abîmélek vint mettre le siège devant Tebez ; la ville succomba, mais le vainqueur fut tué d'un coup de pierre à l'attaque de la citadelle. Ainsi se termina ce premier essai de royauté éphraïmite[3]. Après la mort d'Abîmélek, les tribus, isolées l'une de l'autre, privées de chef, s'affaiblirent de plus en plus et offrirent une proie facile aux pillards. La tradition enregistre encore çà et là des succès : ainsi, elle attribue à un chef de brigands, à Jephté, l'honneur d'avoir affranchi des Ammonites le pays de Galaad. Mais ces victoires, si elles furent réellement remportées, n'avaient aucune conséquence durable ; quelques années après, l'ennemi reparaissait plus hardi et plus insolent que jamais.

1. Il y avait plusieurs Ophra : celle-ci était distinguée des autres par l'indication du clan auquel elle appartenait, Ophra d'Abiézer. L'emplacement n'en est pas connu avec certitude : elle devait être située à peu de distance de Sichem. — 2. Baal du Pacte. — 3. Selon le rédacteur du *Livre des Juges* (VIII, 22 sqq.), Gédéon aurait refusé la royauté ; sur l'invraisemblance de cette tradition, cf. outre Wellhausen (*l. l.*), Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, p. 190-191.

La Palestine et la Phénicie au temps des Juges.

Au midi de la Terre Promise, la situation était pire encore. Des trois tribus qui avaient essayé de se glisser entre la mer Morte et la Méditerranée, Dan avait renoncé à l'entreprise et était allé chercher fortune vers les sources du Jourdain [1]; Siméon avait été détruit presque entièrement, et quelques familles qui avaient échappé à la destruction s'étaient fondues dans Juda [2]; Juda lui-même n'avait réussi que médiocrement dans ses tentatives de conquête. Après avoir pénétré en Syrie par le sud, il avait colonisé de force une partie du Negeb et contracté avec les Cananéens des alliances qui le mirent en possession d'Hébron et d'Arad; mais là s'étaient arrêtés ses succès [3]. Jébus, Guézer, Gibéon repoussèrent les assaillants et se dressèrent comme une barrière entre les Judéens et la maison de Joseph; les Philistins les empêchèrent de descendre dans la plaine et les tinrent comme bloqués au milieu des montagnes.

Les Philistins étaient, comme les Hébreux, un peuple nouveau dans le pays de Canaan. « Une hypothèse très vraisemblable, adoptée par les meilleurs exégètes et ethnographes, les fait venir de Crète [4]. Le nom seul de Plishti indique une origine étrangère ou de longues migrations, et rappelle celui des Pélasges. Plusieurs fois ils sont appelés dans les écrivains hébreux Crethi [5], mot où l'on ne peut se refuser à reconnaître le nom de Crétois Ailleurs [6], ce mot paraît s'échanger contre celui de Cari (Cariens?) pour désigner la garde du corps des rois de Juda: on sait que les Cariens étaient alliés aux Crétois, et jouaient [7]

1. Cf. plus haut, p. 305. — 2. Voir plus haut, p. 305 et note 1. — 3. *Juges*, I, 9-16. — 4. *Juges*, III-IX; Hitzig, *Urgeschichte und Mythologie der Philistœer*, p. 14 sqq.; Gesenius, *Thesaurus*, aux mots *Caphtor*, *Crethi*, etc.; Ewald, *Geschichte des Volks Israel*, I, p. 325 sqq., 2e édit.; Bertheau, *Zur Geschichte der Israeliten*, p. 188 sqq.; Movers, *Die Phœnizier*, I, p. 3-4, 10, 27-29. 33 sqq., 663; Tuch, *Commentar über die Genesis*, p. 243; Lengerke, *Kenaan*, I, p. 193 sqq.; Knöbel, *Die Vœlkertafel die Genesis*, p. 215 sqq.; Munk, *Palestine*, p. 82 sqq. — 5. I *Sam.*, XXX, 14; *Sophon.*, II, 5; *Ézéch.*, XXV, 16. — 6. II *Sam.*, XX, 23; II *Rois*, XI, 4, 19. — 7. Ewald, *Geschichte*, I, 285; Winer, *Bibl. Realw.*, art. *Krethi und Plethi;* Bertheau, *Zur Geschichte*, pp. 307, 312 sqq.

comme eux dans l'antiquité le rôle de mercenaires. Les traditions hébraïques sont du moins unanimes pour faire venir les Philistins de l'île de Caphtor[1], mot vague qui, comme les noms de Kittim, de Tharsis et d'Ophir, n'offrait aux Hébreux d'autre idée que celle d'un pays maritime et lointain. Le mot Caphtor, il est vrai, correspond assez bien à celui de Kupros. Mais quand on voit les Hébreux désigner en général toutes les îles et les côtes de la Méditerranée par Kittim (nom propre de la ville de Kitium, dans l'île de Chypre) et Tharsis (la colonie phénicienne de Tartesse en Espagne), on admet facilement qu'ils aient pu appliquer le nom de l'île de Chypre à bien d'autres îles, et en particulier à la Crète. Étienne de Byzance[2] nous présente la ville de Gaza comme une colonie crétoise[3]. » Les monuments égyptiens confirment cette hypothèse et nous donnent la date de la migration philistine. Les Philistins faisaient partie des tribus qui envahirent l'Égypte au temps de Ramsès III. Battus par ce prince, ils préférèrent entrer à son service plutôt que de retourner dans leur patrie lointaine, et obtinrent de lui la permission de s'établir sur la côte méridionale de la Syrie[4].

Le territoire qui leur fut concédé, entre la Syrie, la mer et le désert, s'étendait du torrent d'Égypte aux environs de Joppé. On y signale jusqu'à cinq villes considérables, Gaza, Ascalon, Ashdod, Ekron et Gath, qui toutes commandaient les débouchés de la Palestine et les abords de l'isthme. Aussi les Pharaons avaient-ils cherché à s'assurer la possession du pays : Thoutmos III, Séti Ier, Ramsès II avaient entretenu des garnisons sémitiques à Gaza[5]. Ram-

1. Le chapitre x, 14, de la Genèse semble les faire venir d'Égypte ou du pays des Casloukhim, mais il est probable qu'il y a en cet endroit une transposition et qu'il faut placer les mots.... *et les Caphtorim* après *Casloukhim*. — 2. Aux mots Γάζα et Μινώα. — 3. E. Renan, *Histoire générale des langues sémitiques*, 4e édit., t. I, p. 53-55. — 4. Chabas conteste cette opinion, *Études sur l'antiquité historique*, 1re édition, p. 292-296; *Recherches sur l'histoire de la dix-neuvième dynastie*, p. 99-101; cf. à ce sujet Maspero dans la *Revue critique*, 1873, t. II, p. 84-85, et Fr. Lenormant, *Histoire ancienne*, t. I, p. 207-208. — 5. Voir, au *Papyrus Anastasi III*, verso, pl. v-vi, la liste des chefs sémites en garnison à Gaza, sous Mînéphtah Ier, un demi-siècle à peu près avant l'arrivée

sès III y introduisit les Philistins, sur la fidélité desquels il pensait pouvoir compter. La campagne et les bourgs ouverts dont elle était semée étaient occupés par les Avvim, qui n'offrirent aucune résistance. Les Philistins se rendirent maîtres des cinq villes et se mêlèrent par des alliances répétées à la population primitive, dont ils adoptèrent la langue et la religion : Marna de Gaza et les dieux-poissons d'Ascalon, Dagon et Derkéto, devinrent leurs dieux. La race qui résulta de ce mélange se divisa naturellement en deux classes : une classe populaire, composée surtout des familles autochtones, et une aristocratie militaire, issue des colons de Ramsès III. Les cinq « villes sœurs » devinrent les capitales de cinq principautés associées en fédération. Gaza exerçait d'ordinaire une sorte d'hégémonie, justifiée par l'importance militaire et commerciale de sa position : venaient ensuite par rang d'influence Ashdod, Ascalon, Gath et Ekron. Chacune d'elles était gouvernée par un chef militaire ou *Seren;* à Gath, où la population renfermait une proportion plus forte d'éléments cananéens, le Seren était héréditaire et jouissait du titre de roi (*melek*). Les cinq Sarnim se réunissaient en conseil pour délibérer des affaires et pour offrir les sacrifices au nom de la confédération : ils faisaient la guerre en commun, chacun à la tête du contingent de la cité dont il était chef. Leur principale force consistait en chars montés par la noblesse et en archers dont l'adresse était proverbiale en Israël[1].

Quand les Ramessides renoncèrent à la domination que leurs prédécesseurs avaient exercée sur la Syrie, les Philistins, livrés à eux-mêmes, firent l'essai de leurs forces sur leurs voisins. Les Sidoniens avaient subi récemment des pertes considérables : les Grecs, non contents de leur enlever les îles de la mer Égée, à l'exception de Rhodes, les avaient poursuivis dans les mers de l'Orient. La Carie, la

des Philistins. Cf. Chabas, *Recherches sur l'histoire de la XIXe dynastie*, p. 95-99; A. Erman, *Tagebuch eines Grenzbeamten*, dans la *Zeitschrift*, 1879, p. 29 sqq. — 1. Sur les Philistins, on peut consulter, avec quelques réserves, la monographie de Starke, *Gaza und die Philistinische Küste*, Iéna, 1852.

Cilicie, la Pamphylie surtout reçurent des colonies plus ou moins nombreuses, et Chypre elle-même fut attaquée par les Achéens. Ils y débarquèrent en force, fondèrent Salamine et peu à peu obligèrent les Phéniciens à leur abandonner l'île presque entière, à l'exception de Kition, de Lapéthos et de quelques villes moins importantes. Placés aux frontières du monde oriental, les Grecs de Chypre lui empruntèrent en partie sa civilisation. Leurs artistes, soumis directement ou indirectement à l'influence égyptienne et assyrienne, penchèrent tantôt vers l'imitation de l'Égypte, tantôt vers celle de l'Assyrie. Ils empruntèrent aux Hittites, avec lesquels ils avaient été en contact, une partie au moins de leur système d'écriture et s'obstinèrent à l'employer avec ses défauts, longtemps après que les autres peuples de leur race eurent adopté et perfectionné l'alphabet cadméen[1].

C'était là des pertes sérieuses : elles avaient été compensées par la découverte de contrées lointaines, où les Phéniciens dominaient sans rivaux. Attirés vers l'ouest, comme probablement les Tyrséniens et les autres peuples de l'Asie Mineure[2], par la renommée d'un continent riche en métaux précieux, fertile en toutes les choses nécessaires à la vie, ils passèrent de Grèce en Italie et en Sicile, à Malte et en Afrique[3]. Là, deux voies leur étaient ouvertes. Partant de la Sicile et marchant droit vers le nord, ensuite vers l'Orient, ils apercevaient bientôt la Sardaigne, puis les îles Baléares; longeant la côte d'Afrique, ils arrivaient au débouché de la Méditerranée dans l'Océan, au détroit de Gibraltar. Il est assez probable qu'ils fréquentèrent les deux routes et colonisèrent en chemin les Baléares : la possession de ces îles leur était d'autant plus utile que la côte orientale d'Espagne est assez inhospitalière et que Minorque a l'un des meilleurs ports de la Méditerranée[4]. Le détroit marquait pour eux la limite extrême des con-

1. C'est du moins l'hypothèse émise pour la première fois par Sayce, *The Hamathite Inscriptions*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, 1876, t. V, p. 31-32. — 2. Voir plus haut, p. 253 sqq. — 3. O. Meltzer, *Geschichte der Karthager*, t. I, p. 28. — 4. On connaît la réponse d'André Doria à Charles-Quint : « Juin, Juillet, Août et Port-Mahon sont les meilleurs ports de la Méditerranée. »

quêtes de Melqarth[1]. Il était alors encombré d'îlots qui ont aujourd'hui disparu sous les flots[2] : sur deux d'entre eux qui étaient, l'un en Europe, l'autre en Afrique, le dieu avait élevé deux stèles en commémoration de ses victoires, et le souvenir de cet exploit mythique avait valu au détroit lui-même le nom de Colonnes d'Hercule. Au delà des Colonnes commençait le pays de Tarshish, le Tartessos des Grecs, une des régions les plus fécondes de l'Ancien Monde. Les plaines que traversent le Bétis (Guadalquivir) et l'Anas (Guadiana), produisent l'huile et le vin, le froment au centuple : la laine de leurs moutons, fine et souple, se prêtait mieux que toute autre aux travaux de tapisserie et d'aiguille pour lesquels les Phéniciens étaient renommés. Les fleuves roulaient des paillettes d'or : ils étaient larges, profonds et navigables fort haut dans l'intérieur des terres. Les montagnes, alors couvertes de forêts, recélaient dans leurs flancs les métaux les plus variés, l'or, l'argent, l'étain, le cuivre, le fer. La mer était poissonneuse et nourrissait le thon en abondance[3]. Les Phéniciens s'y reprirent à plusieurs fois avant de s'emparer du pays. Leurs plus anciennes colonies paraissent avoir été Six, en deçà des Colonnes d'Hercule, et Onoba au delà. Enfin, une escadre tyrienne arriva dans ces parages vers l'an 1100 avant notre ère, débarqua des colons sur une petite île longue, étroite, à peine séparée de la côte par un filet d'eau, et y construisit Gadir[4]. Gadir devint bientôt, grâce à son admirable situation, le centre des possessions phéniciennes en Espagne, Carteia, Malaca, Abdera. De Tyr à Gadir et de Gadir à Tyr, les communications furent bientôt aussi régulières et aussi complètes qu'entre Chypre et la Phénicie.

Les petits navires des anciens ne pouvaient parcourir un chemin aussi long sans s'arrêter souvent, soit pour se garer du mauvais temps, soit pour renouveler leurs pro-

1. Cf. plus haut, p. 235-236. — 2. Strabon, I, III, 3, en compte deux, dont l'une s'appelait l'île de Junon; Pline paraît indiquer un nombre plus considérable. — 3. Polybe, dans *Athénée*, VII, p. 302; Aristote, *Hist. An.*, VIII, 19. — 4. Strabon, L. III, 5. Le nom de Gadir signifiait *clos*, *enceinte*, en phénicien : « Pœni *Gadir*, ita Punica lingua septem significante ». (Pline, *H. N.*, IV, 22.)

visions. Les Phéniciens jalonnèrent leur route de colonies, qui servirent de stations à leurs flottes et ouvrirent de nouveaux débouchés à leurs marchés[1]. S'ils observaient un port bien abrité derrière un cap, une petite île placée à proximité de la terre, une plage où tirer les bateaux, ils débarquaient, fondaient, selon les circonstances, un comptoir, un fort, une ville. Ils entourèrent la Sicile d'une ceinture de colonies[2], Rosh Melqarth[3] au sud, Motya à l'est[4], Soloeis[5] et Ziz[6] au nord. Le sanctuaire d'Astarté qui couronnait le mont Éryx conserva sa réputation de sainteté jusqu'aux derniers jours du paganisme, et leur garantit, pendant de longs siècles, la possession du canton environnant[7]. Les mines de Sardaigne les attirèrent : Caralis, Tharros, Sulci furent bâtis aux endroits les plus favorables. La partie de l'Afrique qui est située en face de la Sicile offrait d'amples débouchés à leur commerce, et leur fournissait en abondance les matières premières, ivoire, bois rares, épices, métaux précieux, dont leurs manufactures avaient besoin : ils l'occupèrent. Une tradition, malheureusement peu précise, faisait remonter au douzième siècle avant notre ère la fondation d'Utique, le plus ancien de leurs établissements sur cette côte. D'autres villes, les deux Hippo, Hadrumète, Leptis, peut-être Carthage[8], s'élevèrent bientôt à côté d'Uti-

1. Sur la marche suivie dans ces régions par la colonisation phénicienne, cf., en dernier lieu, Otto Meltzer, *Geschichte der Karthager*, t. I, p. 28-38. — 2. Thucydide, VI, 2. — 3. L'Héraclée Minoa des Grecs. Héraclide de Pont (XXIX, édit. Didot, *Fragm. H. Gr.*, t. II, p. 220-221) nous donne la forme grécisée du vieux nom, Makara ou Makaria. — 4. Située sur une île, à environ un kilomètre de la côte, non loin de Lilybée. — 5. Le nom grec est dérivé de Sela, le roc, qui revient plusieurs fois dans la nomenclature phénicienne. — 6. Le nom de Makhanath, qu'on voit sur les médailles et qu'on applique d'ordinaire à Panorme, ne désigne qu'une monnaie frappée dans les camps pour la paye des mercenaires carthaginois. Le vrai nom phénicien de la ville paraît être Ziz (cf. Schröder, *Die Phönizische Sprache*, p. 278-279). — 7. Il n'est pas dit expressément que le sanctuaire d'Éryx remonte aussi haut dans le passé : cependant la vénération dont il était l'objet chez les Carthaginois semble montrer qu'il avait été fondé par les Phéniciens longtemps avant que Carthage elle-même eût pris de l'importance. — 8. Suivant l'historien Philiste, bien placé pour connaître l'histoire de Carthage, cette ville aurait été fondée vingt et un ans avant la prise de

que. S'il faut en croire ce qu'on racontait au temps de Salluste[1], leurs progrès auraient été dus à la présence de races apparentées à la leur. Soit au moment de l'invasion des Pasteurs, soit au moment de l'arrivée en Afrique des peuples de la mer, des tribus d'origine asiatique auraient longé la côte de Libye jusqu'au delà des Syrtes, franchi les embouchures du lac Triton et occupé la Byzacène. Une tradition judéo-chrétienne vint plus tard se greffer sur la punique. On prétendit que les Cananéens, chassés par les Hébreux de la Terre Promise, s'étaient retirés en Phénicie d'abord, puis en Afrique : parmi ces fugitifs, on citait, au sixième siècle, les Girgaséens. « Ils habitent encore le pays, dit l'historien Procope, et se servent de la langue phénicienne Ils bâtirent un fort dans une ville de la Numidie, où est maintenant Tigisis. Il y a là, près de la grande fontaine, deux stèles de pierre blanche, couvertes de caractères phéniciens, qui, en langue phénicienne, expriment ce qui suit : *Nous sommes ceux qui ont pris la fuite devant Josué, fils de Nauê*[2]. » Quoi qu'il en soit de ces légendes, les colons échelonnés le long de la côte exploitèrent régulièrement le pays dans l'intérêt de la mère patrie. Blé, laine, plumes d'autruche, dents d'éléphant, poudre d'or, gomme, tout ce que l'Afrique occidentale produit, tout ce que le commerce des caravanes y apporte du Soudan, afflua dans les bazars de Sidon.

Les Philistins avaient donc tout à gagner à courir sus aux Phéniciens. Une de leurs flottes, partie d'Ascalon, détruisit l'escadre sidonienne et prit Sidon, vers la fin du douzième siècle avant notre ère : ceux des habitants qui échappèrent au désastre se réfugièrent à Tyr, et Tyr devint dès lors et

Troie, par Ezoros (Zoros? Tyr) et Carchedon, Tyriens (*Fragm. H. Gr.*, édit. Didot, t. I, p. 190, fragm. 50). Pour tout ce qui regarde la fondation de Carthage, cf. O. Meltzer, *Geschichte der Karthager*, t. I, p. 90-141. — 1. Salluste, *Bel. Jug.* 18. Sur l'invraisemblance de cette tradition, trop bien accueillie par Movers, voir O. Meltzer, *Geschichte der Karthager*, t. I, p. 54 sqq. Vivien Saint-Martin (*le Nord de l'Afrique*, p. 115 sqq.) a bien vu que l'erreur de Salluste venait d'une ressemblance fortuite des noms classiques Perses, Mèdes, etc., avec les noms de certaines tribus libyennes. — 2. Procope, *De Bello Vandalico*, II, c. xx. Cf. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2[ter] Theil, p. 427-435.

pour longtemps l'État le plus puissant de la Phénicie[1]. Sur terre, les Philistins ne furent pas moins heureux. Au début, ils paraissent s'être contentés de repousser simplement les attaques des Hébreux : Dan, reçu chaudement par eux, lorsqu'il voulut s'étendre dans la plaine, émigra en partie vers le nord, et Juda ne se hasarda guère à dépasser la limite de ses montagnes. On ne sait à quelle occasion ils entrèrent pour la première fois en lutte avec les Enfants de Joseph : sans doute le désir de posséder les stations principales de la grande voie commerciale, qui menait d'Égypte à Damas et dans la Syrie du nord, les entraîna à diriger leurs incursions contre la montagne d'Éphraïm et la vallée du Qishon. Des clans danites, campés aux avant-postes d'Israël, leur tinrent tête avec vaillance, parfois même avec succès[2], et ces luttes, renouvelées sans cesse, donnèrent naissance, deux ou trois siècles plus tard, à la légende de Samson[3]. Elles se terminèrent par un désastre. Il y avait à Shiloh, en Éphraïm, une famille sacerdotale, vouée à la garde de l'arche de Jahvéh, le dieu des armées. Cette arche était, soit un grand coffre, soit une sorte de barque sacrée, analogue à celles dont se servaient les prêtres égyptiens pour transporter Amon : elle renfermait deux pierres, images du dieu, sur lesquelles on supposa plus tard que la loi avait été écrite. Le prêtre de l'arche, Éli, sans être Juge au même titre que les autres héros, avait une grande influence en Israël et était consulté dans les affaires publiques. Les Hébreux, serrés de près par les Philistins, s'adressèrent à lui, et il leur confia l'arche en gage de la protection de Jahvéh. Leur espoir fut déçu dès la première rencontre : ils furent vaincus, l'arche de Dieu fut prise, et les deux fils d'Éli, Khofni et Pinehas, périrent dans la déroute. « Cependant un Benjaminite se sauva du champ de bataille et vint ce jour-là même à Shiloh, les habits déchirés et de la poussière sur la tête. Et quand il arriva, voici, Éli était assis sur son siège, à côté du chemin, plein d'attente, car son cœur tremblait au sujet de l'arche de Jahvéh. Et quand cet

1. Justin, XVIII, 3. — 2. Sur Dan, cf. Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 165-168. — 3. *Juges*, XIII-XVI.

homme vint publier sa nouvelle par la ville, toute la ville se mit à crier. Et Éli, ayant entendu ces cris, dit : « Qu'est-« ce que ce tumulte? » Et aussitôt cet homme vint apporter la nouvelle à Éli. Or Éli était âgé de quatre-vingt-dix-huit ans, et ses yeux étaient fixes, de sorte qu'il ne pouvait voir. Et cet homme dit à Éli : « Je suis celui qui est venu « du champ de bataille et je me suis sauvé du champ de « bataille aujourd'hui même. » Éli lui dit : « Comment « l'affaire s'est-elle passée, mon fils ? » Et le messager reprit et dit : « Israël a fui devant les Philistins, et il « y a eu grande déroute parmi la troupe, et tes deux fils, « Khofni et Pinehas, ont péri aussi, et l'arche de Jahvéh a « été prise. » Et quand il fit mention de l'arche de Jahvéh, Éli tomba de son siège à la renverse, à côté de la porte, et se rompit la nuque et mourut : car c'était un homme vieux et pesant[1]. » Éphraïm se courba sous le joug comme avait fait Juda, les Philistins mirent garnison dans plusieurs villes, à Gibeâ de Benjamin, par exemple, et régnèrent en maîtres sur la moitié au moins du peuple d'Israël.

CHAPITRE VIII.

LE ROYAUME JUIF.

Débuts de la royauté juive ; Saül, David et Salomon. — Les religions de Canaan et d'Israël : le schisme des dix tribus. — Israël et Juda jusqu'à l'avènement d'Omri ; la XXI[e] dynastie égyptienne. Shishonq I[er] ; commencements du royaume de Damas.

Débuts de la royauté juive : Saül, David et Salomon.

La domination des Philistins dura probablement un demi-siècle. La tradition essaya plus tard de diminuer la longueur de ce temps d'oppression, ou, tout au moins, d'y intercaler

1. I *Samuel*, IV, 1-18. Cf. Wellhausen, *Prolegomena*, p. 147 sqq.

quelques victoires israélites. Samuel, fils d'Elkanah, avait été voué au culte de Jahvéh par sa mère, la pieuse Hannah. Il fut dès l'enfance envoyé à Shiloh : vêtu d'un éphod de lin et d'un petit manteau, qu'elle lui apportait chaque année, il servit l'Éternel en présence d'Éli jusqu'au jour où l'inspiration divine le saisit. Dès lors, « Jahvéh fut avec lui et ne laissa point tomber « une seule de ses paroles. Tout Israël, depuis Dan jusqu'à Bershéba, connut que c'était chose assurée que Samuel serait prophète de Jahvéh[1]. » Vingt ans après la mort d'Éli, Samuel crut le moment venu de secouer le joug philistin. Il exhorta le peuple à renoncer au culte des Baalim et le convoqua à Mizpah pour faire pénitence de ses péchés. Les Philistins, inquiets de ce rassemblement qui ne présageait rien de bon à leur autorité, « montèrent contre Israël ; ce que les enfants d'Israël ayant appris, ils eurent peur des Philistins. Alors Samuel prit un agneau de lait et l'offrit tout entier à Jahvéh en holocauste ; et Samuel cria à Jahvéh pour Israël, et Jahvéh l'exauça. » Les Philistins, débandés aux grondements du tonnerre, eurent peine à rentrer sur leur territoire. « Alors Samuel prit une pierre et la mit entre Mizpah et le rocher ; et il appela le nom de ce lieu-là Ebenezer, et dit : « L'Éter- « nel nous a secourus jusques en ce lieu-ci ». Il se hâta de profiter de la victoire, frappa les Tyriens, les Amorrhéens, reconquit les villes perdues. Puis il fixa sa résidence à Rama, sa ville natale, où il avait bâti un autel à l'Éternel : chaque année, il la quittait, et s'en allait en tournée à Béthel, à Guilgal, à Mizpah, où il présidait des assemblées populaires et « jugeait d'Israël[2] ». Ainsi parlait la tradition sacerdotale : une autre tradition, plus proche de la vérité, dépeint la position d'Israël avec des couleurs moins brillantes. Elle raconte que les Philistins vainqueurs avaient désarmé leurs nouveaux sujets. « Il n'y avait plus de forgeron dans tout Israël, car les Philistins avaient dit : « Il faut empêcher « que les Hébreux ne fabriquent des épées ou des hallebardes. » C'est pourquoi tout Israël descendit vers les Philistins,

1. I *Samuel*, III, 19. — 2. I *Samuel*, VII, 15 sqq.

chacun pour aiguiser son soc, son coutre, sa cognée et son hoyau, lorsque leurs hoyaux, leurs coutres et leurs fourches à trois dents et leurs cognées avaient la pointe gâtée, même pour raccommoder un aiguillon[1]. » La guérison sortit de l'excès du mal. Une première fois, l'invasion des Ammonites avait déterminé la création du royaume éphémère de Jéroubbaal et d'Abîmélek. La tyrannie philistine contraignit Israël à chercher le remède à ses souffrances dans l'union de ses forces entre les mains d'un seul homme ; mais cette fois, comme le péril était plus sérieux, l'effort fut plus puissant, et le résultat proportionné à l'effort. La royauté d'Abîmélek s'exerçait sur deux ou trois clans : celle de Saül embrassa la nation entière[2].

Benjamin, la plus petite et la plus brave des tribus, n'était qu'une avant-garde campée sur la frontière méridionale d'Éphraïm. Son domaine se composait à peine de quelques bourgades, Rama, Mikhmas, Gibéa, Anatot, Nob, que la grande ville cananéenne de Jébus isolait de Juda[3] : encore deux d'entre elles, Gibéa et Mikhmas, étaient-elles tombées au pouvoir des Philistins après la mort d'Éli. Néanmoins la vie religieuse était intense dans cette marche d'Israël. C'est à Nob que les desservants du temple de Shiloh s'étaient réfugiés après la catastrophe d'Aphek[4]. C'est à Rama que Samuel siégeait; c'est de là qu'il partait pour faire chaque année ses tournées à Béthel, à Gilgal, à Mizpah, dans toutes les localités sur lesquelles il exerçait une autorité incontestée; c'est là que la tradition le met en rapport avec Saül. Saül et son fils Jonathan étaient les chefs d'une des familles les moins considérables de Benjamin : à la tête d'une bande peu nombreuse, mais exercée au métier des armes, ils surprirent un poste des Philistins à Gibéa et enlevèrent la garnison qu'ils avaient à Mikhmas. Benjamin recouvra son indépendance, et le chef qui l'avait si bien conduit acquit

1. I *Samuel*, XIII, 19-21. — 2. Sur le caractère de la royauté benjaminite et sur le lien qui la rattache à la royauté d'Abîmélek, voir Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, pp. 176 sqq., 197 sqq. — 3. Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, p. 160-162. — 4. Cf. les passages, I *Samuel*, XXI, 1-9; XXII, 9-23, où il est question du grand prêtre de Nob, Akhimélek, arrière-petit-fils d'Éli.

grand renom en Israël : « tout homme fort et vaillant que Saül voyait, il l'attachait à son service[1] ». Proclamé roi, il résida, comme par le passé, à Gibéa, dans le clan dont il était le shéikh; mais son autorité fut reconnue à l'est sur Galaad, au sud sur Juda. Les nations voisines, longtemps accoutumées à opprimer Israël, furent défaites et opprimées à leur tour. « Saül guerroya contre tous ses ennemis à la ronde, contre Moab, contre les Ammonites, contre Édom, contre les rois de Soba et contre les Philistins, et partout où il se dirigea, il fut victorieux. Et il fit des exploits et battit Amalek et délivra Israël de ces pillards[2]. »

Les habitudes d'isolement étaient trop invétérées au tempérament des Hébreux, pour que la royauté nouvelle ne rencontrât pas une violente opposition, au moins chez quelques-unes des tribus. Juda n'avait eu jusqu'alors aucune part à la vie nationale : perdu et comme noyé au milieu des Cananéens qui l'environnaient, le fond hébraïque de la race n'avait pas encore réussi à s'assimiler les éléments étrangers de la population. Conquis assez tôt par les Philistins, il leur était resté soumis, malgré les victoires de Benjamin, mais plusieurs de ses chefs étaient allés se ranger sous les ordres de Saül. Au nombre des aventuriers venus de la sorte à Gibéa, comptait David, fils d'Ishaï, né à Bethléhem. David est le premier héros judéen, le fondateur réel du royaume de Juda; aussi l'imagination sacerdotale s'est-elle donné libre carrière à son sujet. Elle voulait que le vieux Samuel, mécontent de Saül, se fût rendu à Bethléhem sous prétexte d'y célébrer un sacrifice, mais en réalité afin d'y sacrer mystérieusement le fils d'Ishaï. Appelé à la cour pour distraire le roi de la mélancolie dans laquelle il était tombé, David devint le favori de Saül et l'ami de cœur de Jonathan; puis, ses exploits et son courage dans une guerre contre les Philistins le désignèrent bientôt à l'attention du peuple. « Comme il revenait, des femmes sortirent de

1. I *Samuel*, XIV, 52. — 2. I *Samuel*, XIII-XIV. Pour les débuts du règne de Saül, voir, outre la longue et pénétrante analyse de Reuss, dans le *Résumé de l'histoire israélite* qui occupe le premier volume de la Bible, Wellhausen, *Prolegomena*, p. 259-274, et Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, p. 207-225.

toutes les villes d'Israël en chantant et en dansant, au-devant du roi Saül, avec des tambours et des cymbales. — Et les femmes qui jouaient des instruments se répétaient l'une à l'autre : « Saül a frappé ses mille et David « ses dix mille. » Aussitôt la jalousie de Saül s'éveille : dans un accès de fureur, il se précipite sur David, veut le percer de sa lance, puis, revenu à lui-même, l'éloigne, lui confie le commandement d'une bande de soldats, et le marie à sa seconde fille, Mikal. Sauvé à plusieurs reprises par sa femme, par son beau-frère Jonathan et par le grand prêtre Akhimélek, David fut enfin obligé de se retirer chez Akhis, roi de Gath. Le seul fait certain qu'il y ait dans ce récit, c'est que David, après avoir mené la vie d'aventures au service de Benjamin, se déclara vassal des Philistins et reçut d'eux en récompense la ville de Ziklag.

Les Philistins ne pouvaient en effet renoncer à la domination sans tenter un effort vigoureux afin de la ressaisir. Assurés qu'ils étaient de la soumission de Juda et des clans méridionaux, ils assaillirent les tribus du centre et manœuvrèrent pour dégager la route des caravanes, dont l'occupation du Thabor par les Hébreux leur barrait le passage. Saül, qui les attendait dans la plaine de Jezréel, au pied des monts de Gelboé, fut battu, tué ainsi que son fils Jonathan : les vainqueurs coupèrent la tête du cadavre et pendirent le tronc à la muraille de Bethshéan, où les habitants de Jabesh vinrent l'enlever pour lui rendre les derniers honneurs. La légende ne se résigna pas à admettre que le premier roi d'Israël eût succombé à des causes naturelles. Maudit par Samuel, Saül était parti pour la guerre en proie aux plus sombres pressentiments. La veille du jour fatal, il consulta secrètement une magicienne d'Endor et la pria d'évoquer l'ombre de Samuel. Le prophète apparut, la figure enveloppée de son manteau, et renouvela mort les malédictions qu'il avait lancées vivant contre Saül. « Jahvéh a déchiré le royaume entre tes mains et l'a donné à ton serviteur David, parce que tu n'as pas obéi à la voix de Jahvéh et que tu n'as pas exécuté l'ardeur de sa colère contre Amalek ; à cause de cela, Jahvéh t'a fait ceci aujourd'hui. Et même Jahvéh livrera Israël avec toi entre les mains des Philistins, et vous

serez demain avec moi, toi et tes fils; Jahvéh livrera aussi le camp d'Israël entre les mains des Philistins[1]. » En apprenant la nouvelle du désastre, David éclata en sanglots, et, comme il était poète, exhala sa douleur en une fort belle élégie. « O Israël, ceux qui ont été tués sont sur les hauts lieux, les hommes forts sont tombés! — Ne l'allez point dire dans Gath et n'en portez la nouvelle sur les places d'Ascalon, de peur que les filles des Philistins ne s'en réjouissent, que les filles des incirconcis n'en tressaillent de joie. — O monts de Gelboé, que la rosée et la pluie ne tombent point sur vous, ni sur les champs qui y sont haut élevés; car c'est là qu'a été jeté le bouclier des héros et le bouclier de Saül, comme s'il n'eût pas été l'oint du Seigneur. — L'arc de Jonathan ne revenait jamais sans le sang des morts, et sans la graisse des forts; et l'épée de Saül ne retournait jamais sans effet. — Saül et Jonathan, qui s'aimaient dans leur vie, n'ont pas été séparés dans leur mort. Ils étaient plus légers que les aigles, ils étaient plus forts que les lions. — Filles d'Israël, pleurez pour Saül, qui faisait que vous étiez vêtues d'écarlate, que vous viviez dans les délices et que vous portiez des ornements d'or sur vos vêtements. — Hélas! les forts sont tombés au milieu de la bataille; Jonathan a été tué sur les hauts lieux! — Jonathan, mon frère, je suis dans l'angoisse pour l'amour de toi : tu faisais tout mon plaisir, l'amour que j'avais pour toi était plus grand que celui qu'on a pour les femmes. — Hélas! les forts sont tombés et les instruments de guerre ont péri! [2] »

Le succès des Philistins était complet : tout Israël à l'occident du Jourdain reconnut leur autorité. Les débris de l'armée, commandés par Abner, s'enfuirent au pays de Galaad et offrirent la royauté à Ishbaal, fils de Saül. Benjamin et Gibéa étaient aux mains de l'ennemi : Ishbaal élut comme résidence Makhanaïm, l'un des plus vieux sanctuaires de la nation. L'avènement d'un fils de Saül excita la jalousie des autres tribus : Juda et les clans voisins élurent David. Les hostilités entre les deux prétendants débutèrent par la

1. I *Samuel*, XXVIII, 8-19. — 2. II *Samuel*, I, 19-27.

bataille indécise de Gibéon et traînèrent, dit-on, sept années durant avec des chances diverses. Elles se seraient peut-être terminées au désavantage de David, lorsque Abner, insulté gravement par son maître, l'abandonna. Ishbaal fut bientôt après assassiné par deux de ses gens, et David resta sans rival : les représentants des familles qui avaient soutenu la maison de Saül s'assemblèrent à Sichem et le proclamèrent roi. C'en était fait désormais des anciennes divisions : le moment était venu où les tribus, serrées en un seul faisceau, n'allaient plus former qu'un seul corps. Les chroniqueurs des derniers temps, qui jugeaient par expérience des avantages que la concentration de toutes les forces entre les mains d'un roi avait procurés à la nation, prêtèrent leurs sentiments aux contemporains et imaginèrent que l'avènement définitif de la royauté s'était accompli au milieu d'un cérémonial imposant. Ils supposèrent que toutes les tribus s'étaient présentées en armes à Hébron, la capitale de Juda, et, « se rangeant en bataille, d'un cœur joyeux, proclamèrent David roi sur tout Israël. Et ils restèrent là avec David pendant trois jours à manger et à boire; car leurs frères les pourvoyaient et leurs voisins aussi, jusques en Issakhar, en Zabulon, en Naphtali, leur apportaient du pain sur des ânes et sur des chameaux, sur des mulets et sur des bœufs, de la farine, des figues sèches, des raisins secs, du vin, de l'huile, et l'on amenait des bœufs et des brebis en abondance, car il y avait joie en Israël[1]. »

Hébron, située au centre de Juda, était la capitale naturelle de la tribu, mais non celle d'un royaume qui prétendait englober tout Israël : David chercha une ville moins reculée vers le sud, et choisit la forteresse cananéenne de Jébus, qui avait jusqu'alors empêché les Hébreux méridionaux de communiquer directement avec la maison de Joseph. Un assaut vigoureux, conduit par Joab, fit tomber la ville : en changeant de possesseur, elle changea de nom, et devint Jérusalem. David se hâta de la mettre en état de défense : abandonnant Moriah au peuple, il garda Sion pour lui-même et fortifia Millo, sans toutefois enfermer ces trois points

1. I *Chroniques*, xii, 40.

dans une enceinte continue[1]. Plus tard, quand le succès de ses premières guerres lui laissa quelques instants de repos, il se construisit, avec l'aide d'ouvriers tyriens, un palais en bois de cèdre et en pierre de taille[2]. Pour le moment, il alla chercher à Kiriath-Jéarim une arche de Jahvéh célèbre, la même, disait-on, qui avait été ravie par les Philistins sur le champ de bataille d'Aphek, et la plaça auprès de lui sur la colline de Sion[3] : il fallait en effet que sa résidence fût, selon l'usage oriental, la capitale non seulement politique, mais religieuse du pays. Le site était des meilleurs. Jérusalem couronnait une éminence entourée, à l'est, au sud, à l'ouest, par le lit du Kédron et par la gorge de Hinnom, bornée au nord par une légère dépression du sol. Assise au croisement des routes qui mènent de Joppé au Jourdain, du désert en Syrie, elle commandait la majeure partie du territoire habité par les Hébreux. De son château royal, David, adossé à Juda, pouvait descendre par Jéricho sur la vallée du Jourdain et fondre de là sur Galaad, ou se précipiter par Bethhoron sur la plaine maritime et remonter vers la Galilée. Sans doute, Zabulon, Asshher, Naphtali étaient encore éloignées de lui plus qu'il n'était nécessaire : mais c'étaient des tribus de peu de valeur. Pour dominer, il devait avoir la main sur Éphraïm et sur Juda : c'est à quoi Jérusalem se prêtait admirablement.

Tant qu'Ishbaal avait vécu, les Philistins, dont les discordes d'Israël assuraient la tranquillité, n'avaient pas dénoncé la trêve : la réunion des douze tribus leur causa des craintes sérieuses. Ils résolurent d'attaquer le nouveau roi avant qu'il eût rétabli l'ordre et organisé une armée. Juda fut envahi, Jérusalem menacée, Bethléhem assiégée, le tout en vain. David battit les Philistins à deux reprises, les poursuivit de Gabaon jusqu'à Guézer[4], et les relança sur leur propre territoire. La lutte, engagée sur toute la frontière, de Gath à Ékron, dura longtemps avant de produire aucun résultat : pendant plusieurs années, ce ne furent qu'incur-

1. II *Sam.*, v, 5-9 ; I *Chron.*, xi, 4-8. — 2. II *Sam.*, v, 11 ; I *Chron.*, xiv, 1. — 3. II *Sam.*, vi ; I *Chron.*, xiii, xv-xvi. — 4. II *Sam.*, v, 17-25 ; I *Chron.*, xiv, 8-17.

sions, surprises, escarmouches perpétuelles de part et d'autre. David ne se ménageait point et payait de sa personne. Un jour, il s'avança si loin dans la mêlée, qu'Abishaï eut peine à l'en tirer sain et sauf : ses compagnons lui défendirent désormais d'assister aux batailles. Il avait toujours auprès de lui un corps de six cents braves (*gibborim*), recrutés parmi les aventuriers hébreux ou étrangers, Philistins, Crétois, Cananéens et Hittites; c'était le noyau de son armée, et leurs chefs, Joab et Abishaï, Éléazar, fils de Dodo, Elkhanan de Bethléhem, Jonathan, Bénaiah, restèrent à jamais populaires en Israël. On se racontait longtemps après leur mort comment Jabsokham, fils de Hakmoni, avait abattu trois cents hommes à lui seul, un jour de combat[1], et comment « Bénaiah aussi, fils de Jéhoiada, fils d'un vaillant homme de Kabzéel, avait accompli de grands exploits. Il tua deux des plus vaillants hommes de Moab et il descendit et frappa un lion au milieu d'une fosse, un jour de neige. Il tua aussi un homme égyptien qui était haut de cinq coudées. Cet Égyptien avait en main une lance grosse comme une ensouple de tisserand; mais Bénaiah descendit contre lui avec un bâton, arracha la lance des mains de l'Égyptien et le tua de sa propre lance[2]. » Les Philistins, las de leur mauvaise fortune, implorèrent la paix. Gath et les villages de son ressort demeurèrent au pouvoir des Israélites[3], mais les quatre autres villes ne furent pas même astreintes à un tribut régulier. Les Hébreux n'eurent plus désormais à redouter de ce côté aucune incursion soudaine : la puissance militaire des Philistins ne survécut pas longtemps à cet échec et mourut presque aussi rapidement qu'elle était née[4].

L'heureuse issue de cette longue guerre mit David en goût de succès : son royaume s'affermit et se développa sur tous les points à la fois avec la rapidité propre aux monarchies orientales. Moab succomba le premier : les deux tiers de la population furent massacrés de sang-froid, le reste se soumit[5]. Au nord, les Hébreux rencontrèrent un ennemi plus

1. I *Chron.*, XI, 11. — 2. II *Sam.*, XXIII, 20-21; I *Chron.*, XI, 22-25. — 3. I *Chron.*, XVIII, 1. — 4. Sur ces guerres philistines, voir Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, p. 265-267. — 5. II *Sam.*, VIII, 2; I *Chron.*, XVIII, 2.

puissant. La Syrie était morcelée, comme au temps des Égyptiens, en royaumes rivaux, ceux de Damas, de Maakha, de Rohob, de Zobah, d'Hamath; le prince qui régnait alors sur Zobah, Hadadézer, fils de Réhob, les renversa l'un après l'autre. La fondation d'un grand État dans la vallée de l'Oronte ne pouvait être bien vue de David : il attaqua l'Aram-Zobah au moment où Hadadézer « allait pour recouvrer ses frontières sur le fleuve d'Euphrate », et remporta une victoire signalée. La tradition ajoute même qu'il avait conquis Damas et reçu l'hommage plus ou moins nominal des roitelets voisins, mais cela n'est rien moins que prouvé. La défaite d'Hadadézer remplit de joie non seulement les Hébreux, mais plusieurs princes syriens que gênait son humeur inquiète : Thou d'Hamath envoya son fils Joram à David pour le féliciter de son triomphe[1]. Cette conquête en entraîna d'autres : on avait dégarni les territoires du sud afin d'occuper Zobah, et les Iduméens avaient saisi cette occasion de razzier Juda. David détacha en hâte une partie des forces qui guerroyaient à la frontière syrienne. Joab et Abishaï anéantirent les bandes iduméennes dans la vallée du Sel, au sud de la mer Morte[2]. Le roi périt dans l'action, et son fils Hadad s'enfuit en Égypte avec quelques serviteurs fidèles. Joab égorgea toute la partie mâle de la population, occupa militairement l'Idumée[3], et installa des garnisons juives à Elath et à Eziongaber à la pointe orientale de la mer Rouge. David consacra le butin à Jahvéh, et Jahvéh, plein de gratitude, « le garda partout où il allait[4] ».

Quelques années d'une politique habile avaient transformé les Hébreux en conquérants. Leur autorité était respectée des bords de l'Oronte au torrent d'Égypte et aux rives de la mer Rouge. Moab, Édom, Ammon relevaient directement de leurs officiers ; les Philistins fournissaient le froment et l'huile à la table royale ; la Phénicie cherchait à gagner leur amitié en offrant ses bois précieux et en prêtant ses artistes : Zobah, Hamath et les États de l'Aramée

1. II *Sam.*, VIII, 3-10 ; I *Chron.*, XVIII, 3-10. — 2. II *Sam.*, VIII, 13-14; I *Chron.*, XVIII, 12-13; *Ps.* IX. — 3. I *Rois*, XI, 15-16. — 4. II *Sam.*, VIII, 11-12; I *Chron.*, XXIII, 10-11.

payaient le tribut. L'empire de David était un véritable empire oriental, bâti sur le même modèle que ceux d'Égypte et de Chaldée, mais moins large et moins durable. Pas plus qu'aux temps des Pharaons, les tributaires n'avaient abdiqué le désir de liberté : au fond de leur cœur, ils rejetaient la souveraineté d'Israël et ne souhaitaient qu'un prétexte bon ou mauvais pour tenter de nouveau la fortune des armes. Nahash, roi des Ammonites, étant mort, David, qu'il avait jadis protégé contre les persécutions de Saül, envoya complimenter son fils Hanoun. Hanoun s'imagina que les ambassadeurs étaient des espions chargés de lever le plan de la ville royale : il leur rasa la moitié de la barbe, leur coupa la moitié des vêtements jusqu'à la ceinture, et les chassa ignominieusement. Ce fut le signal de la guerre. Les Ammonites s'entendirent avec Hadadézer et soulevèrent la Syrie : les contingents de Rohob, de Maakha, de Tob et de Zobah accoururent à leur aide. Joab, qui commandait en l'absence de David, se trouva serré entre les Ammonites et les troupes de secours : il partagea son armée en deux corps, garda le commandement de celui qui faisait face aux Syriens et confia l'autre à son frère Abishaï. Les Syriens enfoncés, les Ammonites se débandèrent, et Joab ne jugea pas à propos de les poursuivre jusque dans leur ville. Hadadézer ne se tint pas pour battu; il rassembla ce qu'il avait de soldats et réclama des renforts aux Araméens d'au delà l'Euphrate. Cette fois, David prit l'offensive : il franchit le Jourdain et s'avança jusqu'auprès d'Alam, où Sobakh, général d'Hadadézer, lui offrit la bataille. Les Syriens plièrent de nouveau : Sobakh fut tué dans la déroute et Hadadézer, abandonné de ses alliés, demanda l'aman. L'année suivante, Joab investit Rabbah. Au moment où elle allait céder, il appela le roi au camp pour lui laisser l'honneur de la conquête. Les Ammonites furent traités aussi durement que leurs cousins de Moab : « on les mit sous des scies, et sous des herses de fer, et sous des haches de fer, et on les fit passer par les fourneaux où l'on cuit la brique[1] ». La clémence ne comptait point parmi les vertus favorites de David.

1 II *Sam.*, x-xii; I *Chron.*, xix-xx

La Syrie avait donc trouvé son maître. Les Assyriens, rejetés sur le Tigre par la défaite d'Ashshourrabamar, ne songeaient plus à l'inquiéter, et l'Égypte usait dans des guerres civiles le peu d'énergie qui lui restait : l'occasion eût été favorable à façonner en un seul État et en un seul peuple les nations situées entre l'Euphrate et la mer Rouge. La création du royaume juif ne donna pas à la Syrie l'unité qui lui aurait été nécessaire pour se maintenir indépendante et résister avec quelque chance de succès aux tentatives de ses puissants voisins. Au fond, les Hébreux n'étaient pas un peuple militaire. Ils pouvaient bien se laisser entraîner par un chef audacieux et produire un effort momentané qui les arrachât à leur apathie, mais bientôt le naturel reprenait le dessus, ils retournaient à leurs occupations d'agriculteurs ou de nomades, à leurs petites querelles de tribu à tribu : autant ils étaient disposés aux courses rapides, aux razzias chez les voisins, autant ils goûtaient peu les longues guerres qui exigeaient une organisation militaire aussi solide que celle de l'Égypte et de l'Assyrie. Les expéditions de David, ou plutôt de son lieutenant Joab, car David lui-même parut assez rarement sur les champs de bataille étrangers[1], n'eurent donc d'autre résultat que de ramener dans Israël du butin, des troupeaux, des esclaves. Le vaincu promettait le tribut et payait tant que l'effroi causé par la défaite subsistait en lui : à la première occasion, il suspendait l'envoi des subsides et ne cédait que devant la crainte d'un nouveau désastre. C'est donc une exagération de parler d'empire juif à propos du royaume de David et de son successeur : quel nom plus grand pourra-t-on donner à la domination des Égyptiens ou des Assyriens?

David aurait dû mourir au lendemain de sa dernière victoire : comme la plupart des souverains d'Orient, il vécut

1. Cf. II *Samuel*, xviii, 3, le discours naïf que le rédacteur du livre prête aux soldats : « Tu ne dois point marcher avec nous. » (Cf. II *Samuel*, xxi, 17.) Dans le passage II *Samuel*, viii, 16, il est dit que « Joab, fils de Zérouyah, était à la tête de l'armée », et de fait c'est Joab qui dirige la campagne contre les Ammonites et les Araméens (II *Samuel*, x, 8 sqq.) : David n'intervient que lorsque la victoire définitive est assurée par les succès de son lieutenant (II *Samuel*, x, 15-18 ; xii, 26-31).

plus qu'il ne fallait et finit au milieu des misères qui attristent d'ordinaire la fin d'un long règne. L'étiquette monarchique voulait qu'à chaque agrandissement dans la fortune d'un prince correspondît un accroissement proportionnel dans le nombre de ses serviteurs et de ses femmes. David ne s'était pas soustrait à cette loi : aux deux épouses qu'il avait eues pendant son exil à Ziklag, il avait ajouté successivement et Maakha l'Araméenne, fille du roi de Gessur, et Khaggit, et Abital, et Égla, et bien d'autres. Pendant le siège de Rabbah, il avait séduit Bathsheba, femme d'Uriah le Hittite, et supprimé le mari dont la présence était gênante : vertement réprimandé par le prophète Nathan, il s'était repenti et avait gardé la femme[1]. Des querelles éclatèrent entre les enfants de tant de mères différentes. Amnon, né d'Akhinoam, viola sa sœur Tamar, fille de Maakha : Absalom, frère de Tamar, se vengea du crime en assassinant le criminel. Gracié par son père, il se révolta bientôt après, et entraîna le peuple. Ses hésitations au moment décisif laissèrent à David le temps de se réfugier au delà du Jourdain : la multitude indisciplinée qu'il traînait après lui fut aisément dispersée par la petite armée royale, et lui-même tué par Joab dans la déroute[2]. Le chef mort, il semblait que la guerre civile n'eût plus d'objet : la jalousie des tribus contre Juda la prolongea quelque temps encore. Elle ne se termina que sous les murs d'Abel-beth-Maakha par la mort de Sibah le Benjaminite[3]. David n'eut plus de rébellions à craindre; mais le choix de son successeur le jeta dans des difficultés inextricables. Selon l'ordre naturel, le trône devait appartenir à son quatrième fils, Adonijah, né de Khaggit : Bathsheba décida le vieux roi à proclamer son jeune enfant Salomon dans Jérusalem et à lui remettre le pouvoir de son vivant. Il survécut quelques mois à peine à cette abdication, et mourut à l'âge de soixante et onze ans, dans la quarante et unième année de son règne[4].

L'intrigue de harem qui avait porté Salomon au trône se dénoua dans le sang. Tous ceux qu'on soupçonnait d'hos-

1. II *Samuel*, XI-XII. — 2. II *Samuel*, XIII, XIV. — 3. II *Samuel*. XX — 4. I *Rois*, I-II.

tilité au nouveau roi furent égorgés, et Joab lui-même périt au milieu du massacre [1]. Il ne fut pas remplacé : Salomon n'avait point le tempérament belliqueux et ne conserva pas intact ce que son père avait eu tant de peine à conquérir. Pour réduire Guézer, dont les habitants, Cananéens d'origine, avaient jusqu'alors gardé leur autonomie, il fut obligé de recourir aux Égyptiens. Il demanda en mariage la fille du Pharaon, Psinakhès ou Psousennès II, qui régnait alors en Égypte et décida son beau-père à intervenir : les ingénieurs égyptiens eurent bientôt raison de la ville, la démantelèrent et la livrèrent au roi comme dot de sa femme [2]. Partout ailleurs il n'éprouva que des échecs. Hadad, fils du roi d'Édom tué sous David, revint d'Égypte où il s'était longtemps tenu caché, et souleva l'Idumée contre les Hébreux [3]. Rézon, roi de Zobah, s'empara de Damas et fonda sur la frontière septentrionale un Etat militaire dont l'inimitié mit souvent en danger l'existence d'Israël [4]. Par bonheur Moab et Ammon demeurèrent tranquilles, et Tyr, qui aurait pu s'opposer à Salomon avec avantage, rechercha son alliance. Depuis la chute de Sidon, Tyr était devenue la capitale de la Phénicie [5]. D'abord gouvernée par deux suffètes [6], elle s'était donnée un roi, Abibaal, à peu près dans le même temps que les Hébreux acclamaient David. Hirom Ier, fils d'Abibaal, avait toujours eu des relations d'amitié avec son voisin de Judée : il lui avait fourni des bois et des artistes phéniciens pour la construction du palais royal. Il continua la même politique sous Salomon et gagna à cette conduite habile de pouvoir reporter sur les colonies ce qu'il avait de forces disponibles [7].

S'il n'avait pas le génie de la guerre, Salomon fut du moins un administrateur habile. Il releva les murailles de Mageddo et d'Hazor; Guézer, les deux Bethhoron, Tamar [8],

1. I *Rois*, II, 10-35. — 2. I *Rois*, III, 1.— 3. I *Rois*, XI, 14-22. — 4. I *Rois*, XI, 23-24. — 5. Voy. plus haut, p. 317-318. — 6. Voy. plus haut, p. 306, note 2. — 7. Sur l'origine de la royauté tyrienne, voir le fragment de Ménandre (*Fragm. H. Græc.*, édit. Didot, t. IV, p. 445 sqq.). Hirom est peut-être nommé sur les fragments d'un vase en bronze découvert à Chypre (*Corpus inscriptionum semiticarum*, t. I, p. 22-26 et pl. V). — 8. C'était probablement une petite ville située dans le désert de Juda. La tradition

furent fortifiées sur de nouveaux plans et couvrirent la frontière méridionale. Une tradition, d'origine assez tardive[1], assurait qu'il avait pavé avec le basalte noir de Bashan les routes qui conduisaient à Jérusalem. Jérusalem elle-même fut entourée de murailles : le roi y construisit des palais, un pour lui, un pour la fille de Pharaon, des piscines, des portiques. La guerre ne fournissant plus de quoi payer ce luxe, ce fut le peuple qui en supporta les frais : on frappa d'impôts les descendants des Cananéens, et les Hébreux eux-mêmes furent astreints à la prestation en nature pour l'entretien de la maison royale. Le territoire d'Israël, tendu entre la Méditerranée, la mer Rouge et le désert, barrait les routes d'Afrique et commandait ainsi les deux grands marchés du monde, l'Égypte et la Chaldée. Outre les droits de péage auxquels les caravanes avaient été soumises de tout temps, Salomon se réserva le monopole de certains produits égyptiens, le fil, les chars et les chevaux. Le fil d'Égypte, le plus fin peut-être que l'antiquité ait connu, était recherché par les teinturiers et les brodeurs de Babylone. Les chars, à la fois solides et légers, étaient un article de commerce fort précieux, à une époque où l'usage des chariots de guerre était universel. Enfin la race chevaline, importée par les Pasteurs aux bords du Nil, s'y était acclimatée et y avait prospéré, grâce aux soins que les Pharaons et les nobles avaient pris d'elle. La plupart des villes de la Moyenne et de la Basse Égypte, Khmounou, Khninsou et d'autres possédaient des haras célèbres[2], où les princes syriens s'approvisionnaient. Salomon décida que lui seul désormais servirait d'intermédiaire entre les étrangers et le pays de production. Il taxa, dit-on, les chars à six cents pièces d'argent, les chevaux à cent cinquante pièces par tête, et les livra aux princes de Khiti, probablement avec un bénéfice considérable[3]. Cela même ne

a substitué Tadmor à Tamar, et attribué à Salomon la fondation de Palmyre. — 1. Josèphe, *Ant. Jud.*, 7, §4. — 2. Cela est prouvé pour le huitième siècle par l'inscription de Piônkhi Mîamoun. Le haras de Khmounou y est mentionné, l. 64-65, celui de Khninsou, l. 70-71, ceux de la Basse Égypte, l. 109, 111, 113. 114, 119. — 3. I *Rois*, x, 28-29. Plus tard encore, au temps de Sargon, les Assyriens avaient les chevaux d'Égypte

lui suffit pas : à l'exemple et peut-être à l'instigation de la Phénicie, il entreprit de joindre aux richesses naturelles de son royaume les ressources du trafic avec les pays lointains. Hirom lui prêta des ouvriers et des matelots phéniciens qui équipèrent une flotte à Eziongaber, et cinglèrent à la recherche des pays d'Ophir [1]. Ils revinrent au bout de trois ans avec de l'or, de l'argent, de l'ivoire, des pierreries, des bois précieux et des animaux curieux, tels que des singes et des paons. Le succès de ce premier voyage encourageait à le renouveler : pendant une partie au moins du règne, les Hébreux entretinrent des rapports réguliers avec les princes de l'Arabie méridionale [2]. Le profit réel de ces expéditions lointaines ne dut pas être considérable, mais l'audace qu'elles supposaient frappa vivement les imaginations et valut à Salomon plus de renommée légendaire que les victoires n'en avaient valu à David.

Et pourtant Salomon avait un titre plus grand encore que son habileté politique à l'admiration des derniers Juifs. L'ambition des souverains sémites a toujours été d'avoir dans le palais même, ou du moins à côté du palais, un sanctuaire et un prêtre qui relèvent d'eux directement. Les chefs de tribus et de clans israélites avaient multiplié ces cultes domestiques : ainsi Jéroubbaal avait consacré une image dans Ophrah après sa victoire [3]. David, maître de Jérusalem, avait songé à s'y bâtir un temple et avait choisi l'emplacement : Salomon accomplit l'œuvre que son père avait seulement projetée. Le Moriah avait une figure irrégu-

en grande estime (Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 187-188). — 1. On remplirait une bibliothèque rien qu'avec les traités qu'on a écrits sur l'emplacement du pays d'Ophir. On a voulu le placer en Arabie, sur la côte d'Afrique, en Perse, dans l'Inde, à Java et jusqu'au Pérou. Les noms du bois d'*Almoug*, des paons, paraissent être d'origine indienne, et ont fait pencher la balance en faveur de l'Inde. Il se pourrait cependant qu'au lieu d'aller chercher ces objets dans l'Inde même, les matelots de Salomon les aient trouvés dans un des nombreux comptoirs de la côte d'Afrique, qui étaient en rapport direct avec l'Inde depuis une haute antiquité. — 2. I *Rois*, IX, 26-28 ; X, 11, 15, 22 ; II *Chron.*, VIII, 17-18 ; IX, 10, 13, 21. — 3. *Juges*, VIII, 25-28. Cf. *Juges*, XVII, 5 sqq., l'histoire du Lévite de Juda, Mikah, et des Danites.

lière dont la surface naturelle se prêtait mal à l'usage auquel on le destinait : il en rectifia les contours par des murs de soutènement qui, selon les exigences du terrain, s'appuyaient sur les flancs de la montagne ou descendaient au fond de la vallée; l'espace circonscrit entre ces murs fut comblé de terre et forma une sorte d'esplanade carrée sur laquelle reposa l'édifice. Moyennant une contribution annuelle d'huile et de blé, Hirom se chargea de fournir les ouvriers, les ingénieurs et les bois de charpente [1]. Le temple avait la façade tournée vers l'orient : il était large de vingt coudées, long de soixante et haut de trente. Les murs étaient en gros blocs de pierre, les boiseries en cèdre sculpté et doré; pour y entrer, on passait sous un portique (*oulam*) et entre deux colonnes de bronze ciselé, qu'on nommait Yakîn et Boaz. L'intérieur ne comprenait que deux chambres : le lieu saint (*hékal*), qui renfermait l'autel des parfums, les chandeliers à sept branches et la Table des pains de proposition; le Saint des saints (*debir*), où l'arche de Jahvéh reposait sous l'aile de deux chérubins en bois doré. Sur trois des côtés de la nef, et jusqu'à moitié de la hauteur, s'étageaient trois rangées de cellules, où l'on gardait le trésor et le matériel. Le grand prêtre pénétrait une fois l'an au Saint des saints. Le lieu saint était accessible aux prêtres, et servait aux cérémonies ordinaires du culte : on y brûlait les parfums, et l'on y entassait les pains de proposition. Sur le parvis intérieur, et vis-à-vis de l'entrée, étaient dispersés le grand autel des holocaustes, la *mer de bronze* et les dix bassins de moindre taille, où on lavait les différentes pièces des victimes, les chaudières, les couteaux, les pelles, tous les ustensiles nécessaires au sacrifice sanglant. Un mur bas, couronné d'une balustrade en bois de cèdre, séparait cette cour vénérable d'une autre cour où le peuple avait accès en tout temps. L'an XII de son règne, Salomon dédia lui-même le temple : il transporta l'arche de Jahvéh de Sion au Saint des saints, et offrit les sacrifices, au milieu de la joie et de l'admiration universelles [2]. L'inexpérience des Hébreux en ma-

1. I *Rois*, v, 15-26. — 2. I *Rois*, vi-viii. La description du temple,

tière d'architecture leur fit considérer l'œuvre de Salomon comme un modèle unique : en fait, elle était aux édifices grandioses de l'Égypte et de la Chaldée ce que leur royaume était aux autres empires du monde antique, un petit temple pour un petit peuple.

Les religions de Canaan et d'Israël; le schisme des dix tribus

Il est difficile de tracer un tableau complet de ce qu'étaient au début les religions de Canaan. De même que le pays a subi l'influence politique de la Chaldée et de l'Égypte, il a reçu l'empreinte de leurs idées religieuses. Le dieu-poisson de Babylone[1] reparaît dans Ascalon, sous la forme de Dagon[2]. Le nom de la déesse Astarté et son rôle semblent être adaptés de l'Ishtar babylonienne. Peut-être ces divinités se sont-elles introduites au temps où une partie des tribus cananéennes vivaient sur les bords du golfe Persique, en contact journalier avec les habitants de la Chaldée[3]. Les emprunts à l'Égypte ne peuvent pas être plus anciens que la dix-huitième dynastie, mais ils ont modifié profondément la physionomie de certains cultes phéniciens. La légende d'Isis et d'Osiris s'enracina à Byblos et s'y mêla intimement avec celle d'Adonis et d'Astarté : on affirmait que le corps d'Osiris, dépecé par Typhon et jeté à la mer, avait été déposé par les flots sur la côte de Syrie et y avait séjourné pendant de longues années[4]. Thot, naturalisé Phénicien, conserva, dans sa patrie nouvelle, son rang d'historiographe divin et d'inventeur des lettres[5]. Que ce mélange de mythes ait été, non pas le fait des seuls Phéniciens, mais

interpolée par endroits, est en somme assez exacte pour qu'on puisse se faire une idée de l'édifice, en tenant compte des données matérielles que fournit la comparaison avec les temples égyptiens. — 1. Voir plus haut, p. 140, 145-146. — 2. *Juges*, XVI, 23; I *Samuel*, V, 1 sqq. — 3. Voir plus haut, p. 137-138, 161-162. — 4. *De Iside et Osiride*, XV. D'après l'auteur du *De deâ Syriâ*, VII, Osiris serait resté en Phénicie; les fêtes que l'on croyait avoir été instituées en l'honneur d'Adonis, l'auraient été en l'honneur du dieu égyptien. — 5. Cf. le fragment de Sanchoniathon relatif à Thot dans Bunsen, *Egypt's Place*, t. V, p. 800.

une sorte d'œuvre commune à laquelle Égyptiens et Sémites collaborèrent avec une égale activité, on n'en saurait douter à voir le nombre de divinités syriennes qu'on adorait à Memphis et à Thèbes au temps des Ramessides[1]. Le travail de fusion s'opéra sur les bords du Nil aussi bien qu'au pied du Liban, et nous avons encore les débris d'une version égyptienne de la légende d'Astarté[2]; transplantés des sanctuaires phéniciens d'Égypte aux sanctuaires phéniciens d'Asie, les mythes se mêlèrent si intimement aux dogmes nationaux qu'ils finirent par être adoptés de la nation entière.

Les Cananéens, les Phéniciens, les Édomites, tous les peuples de Syrie dont l'origine sémitique est prouvée, tous ceux qui s'étaient, comme les Khiti et les Philistins, amalgamés aux tribus sémites, possédaient une religion analogue à celles de la Chaldée et de l'Assyrie. Mais à Babylone les mythes, travaillés par une caste sacerdotale puissante, s'étaient coordonnés et composaient un ensemble de dogmes complet[3]. En Syrie, ils restèrent longtemps à l'état flottant, et les dieux se partagèrent le sol comme autant de princes féodaux. Chaque tribu, chaque peuple, chaque ville avait son *seigneur* (adôn), son *maître*, son Baal, qu'on désignait souvent d'un titre particulier pour le distinguer des maîtres, Baalim, des cités voisines[4]. Les dieux adorés à Tyr et à Sidon s'appelaient Baal-Sour, le maître de Tyr, Baal-Sidon, le maître de Sidon. Les plus hauts d'entre eux, ceux qui personnifiaient dans sa pureté la conception du feu céleste, du soleil créateur et moteur de l'univers, étaient qualifiés de

1. Hathor de Byblos, c'est-à-dire la déesse Hathor adorée à Byblos, est mentionnée dans une inscription de Turin (Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire* dans le *Recueil*, t. II, p. 120); la grande déesse de Byblos, Baalath-Gebal, est représentée sous les traits d'Hathor sur le fragment de bas-relief découvert par Renan (*Mission de Phénicie*, p. 179) et sur la stèle de Iehavmélek (*Corpus inscriptionum semiticarum*, t. I, p. 2 et pl. I). Baal-Zéphon et Marna sont mentionnés au revers du Papyrus Anastasi n° IV; Baal, Anati, Astarté, dans le poème de Pentaoïrit et sur des stèles du Louvre, de Turin et du British Museum. — 2. Birch, *Varia*, dans la *Zeitschrift*, 1871, p. 119-120. — 3. Cf. plus haut, p. 139 sqq. — 4. Sur le caractère des Baalim phéniciens, voir Tiele, *Vergelijkende Geschiedenis van de Ægyptische en Mesopotamische Godsdiensten*, 1872, p. 451-457

roi (mélek, molok) des dieux[1]. Nous ne connaissons pas malheureusement les noms de tous ces rois : El ou Kronos trônait à Byblos, Kamosh chez les Moabites[2], Ammân chez les enfants d'Ammon, Soutkhou chez les Khiti, et chaque canton de Khiti avait son Soutkhou particulier, Soutkhou de Khaloupou, Soutkhou de Tounipou, Soutkhou de Khissapa[3]. « Melqarth, le grand dieu de Tyr, dont le culte avait été porté au loin par les colonies tyriennes, n'était autre que le Baal de la nécropole : Au dieu Melqarth, Baal de Tyr[4]. » Chaque Baal se complétait d'une divinité féminine qui était la maîtresse, Baalat, de la ville, la reine (Milkat) des cieux[5], comme lui en était le maître. Elle avait le nom générique d'Astarté, et y joignait parfois celui du dieu auquel elle était mariée, Ashtor de Kamosh[6]; celui d'un des emblèmes qu'on lui avait assignés, Ashtoreth Karnaïm, à cause des deux cornes du croissant lunaire[7]; celui de la ville ou du pays dont elle était la patronne, Astarté de Khiti[8]; un surnom provincial, Tanit, Ashérah, Anati[9]; une épithète rendant hommage à l'une de ses qualités, Ashtoreth Naamah, la bonne Astarté[10]. Le caractère de ces divinités n'est pas aisé à définir. Les Baalim sont presque tous la personnification des forces de la nature, du soleil, des astres; les Astartés président à l'amour, à la génération, à la guerre, et par suite aux diverses saisons de l'année, à celle où la nature renaît et

1. « Un dieu spécial du nom de Moloch n'existe guère que dans l'imagination des savants. » (Tiele, *Vergelijkende Geschiedenis*, p. 457.) — 2. *Juges*, XI, 24, Kamosh est nommé dieu des Ammonites. Milkom paraît signifier *leur roi* et n'être qu'une corruption voulue de la formule Milkon, *notre roi*, dont les Cananéens se servaient en s'adressant au dieu (Tiele, *Vergelijkende Geschiedenis*, p. 457-458). C'est du moins ainsi qu'ont traduit les Septante, II *Samuel*, XII, 30, et I *Chron.*, XX, 2 : Μολχὸμ, ὁ βασιλεὺς αὐτῶν. — 3. Cf. la liste des Soutkhou qui est donnée à la fin du traité de Ramsès II avec le prince de Khiti, L. 27. — 4. M. de Vogüé, *Mélanges d'archéologie orientale*, p. 51-52. — 5. Jérémie, VII, 16; XXIV, 17-25. — 6. Inscription de Mesha, l. 11. — 7. Le nom de la déesse ne s'est plus conservé que dans celui d'une ville (*Genèse*, XIV, 5). — 8. Traité de Ramsès II avec le prince de Khiti, l. 28. — 9. Anati est souvent citée dans les textes égyptiens, même populaires. — 10. L'orthographe Ἀστρονόη doit se corriger en Ἀστρονόμη, comme l'ont vu et Movers (*Die Phönizier*, t. I, p. 636) et Lenormant (*Lettres assyriologiques*, t. II, p. 285).

enfante, comme à celle où elle semble mourir. Dieux ou déesses, tous habitent le sommet des montagnes, le Liban[1], l'Hermon[2], le Sinaï, le Kasios[3], les bois, les eaux : ils se révèlent aux mortels sur les hauteurs (*Bamôth*), se logent dans les arbres, dans les pierres brutes (bétyles) ou même dans les blocs taillés en colonne (*masseboth*[4]).

Le même penchant à les ramener à l'unité qu'on observe en Égypte et en Chaldée, prévaut également en Syrie. La multitude des Baalim et des Astartés secondaires tendit à se résoudre en un seul couple suprême, Il et Ilât, Bel et Baalath, auprès duquel les autres couples divins n'eurent plus qu'un semblant d'existence. Baal, ainsi conçu, s'intitulait Élioun, le dieu par excellence, le maître du ciel[5], des temps et de l'éternité[6] : il était le soleil et sa compagne la lune. Dans un autre système, celui que les Grecs ont le mieux connu, sept dieux, les Cabires, fils de Sydyk, le véridique, représentaient la classe des dieux créateurs, et se groupaient autour d'un huitième, Eshmoun, qui les dominait tous. Leur mythe, populaire dans les villes marchandes, à Ascalon, à Béryte, à Sidon, fut propagé par les marins sur les côtes de la Méditerranée, et survécut même à la colonisation phénicienne : il eut un sanctuaire et des mystères célèbres dans l'île de Samothrace jusqu'aux derniers jours du paganisme. A l'époque gréco-romaine, Philon de Byblos, travaillant sur les vieux livres conservés dans les collèges sacerdotaux et attribués à Sanchoniathon, essaya de condenser les légendes en corps de doctrines et composa une sorte de Genèse phénicienne. « Au commencement, disait-il, était le chaos (*bohou*), et le chaos était plein de ténèbres et troublé, et le souffle (*rouah*) flottait sur le chaos

1. *Corpus inscriptionum semiticarum*, t. I, p. 25-26, à propos d'une inscription qui pourrait remonter jusqu'à Hirom Ier (Clermont-Ganneau, *Hiram king of Tyre* dans le *Palestine Expl. Fund*, 1880, p. 174-181). — 2. Cf. le nom de Baal-Hermon dans les *Juges*, III, 3. — 3. M. de Vogüé, *Syrie centrale*, *Inscriptions*, p. 103-105. — 4. Sur tous ces points, voir le mémoire détaillé de Baudissin, *Studien zur semitischen Religionsgeschichte*, t. II, p. 145 sqq. — 5. Baalsamîn. — 6. M. de Vogüé, *Syrie centrale*, *Inscriptions*, n° 73, p. 53, dans un texte palmyrénien. La glose Ἀλδήμιος, de l'*Etym. Magnum*, répond à la formule Baal-Haladîm, *maître des temps*, et s'appliquait au dieu suprême de Gaza.

— Et le chaos n'avait pas de fin, et il fut ainsi des siècles et des siècles. — Mais alors le souffle se prit d'amour pour ses propres principes et il se fit un mélange, et ce mélange fut nommé désir (*khephez*) : — or le désir fut le principe qui créa tout, et le souffle ne connut pas sa propre création. — Le souffle et le chaos se mêlèrent, et *môt* (le limon) naquit, et de *môt* sortit toute semence de création, et *môt* fut le père de toutes choses : or *môt* avait la forme d'un œuf. — Et le soleil, la lune, les étoiles et les grandes constellations brillèrent. — Il y eut des êtres vivants privés de sentiment, et de ces êtres vivants naquirent des êtres intelligents, et on les appela *zophésamin* (contemplateurs des cieux). — Or l'éclat du tonnerre, dans la lutte de ces éléments qui commençaient à se séparer, éveilla ces êtres intelligents comme d'un sommeil, et alors les êtres mâles et les êtres femelles commencèrent à se mouvoir et à se rechercher sur la terre et dans la mer[1]. » Au dixième siècle avant notre ère, les Phéniciens étaient bien loin encore de donner à leurs idées religieuses une forme aussi abstraite.

Les cultes cananéens présentent un mélange de cérémonies sanglantes ou licencieuses beaucoup plus grossier peut-être que les autres cultes contemporains. D'une part, les Baalim avaient le caractère farouche et envieux : ils exigeaient impérieusement le sacrifice non seulement des animaux, mais de l'homme. En temps ordinaire, celui-ci se rachetait en offrant une partie de lui-même et en se soumettant à la circoncision[2] : dans les circonstances graves ce simulacre de boucherie ne suffisait plus, et le dieu voulait la mort du premier-né[3]. Même, dans les cas de danger

1. Philon et Sanchoniathon, Fragm. 2, dans les *Fragm. H. Græc.*, édit. Didot, t. III, p. 565. Cf. Bunsen, *Egypt's Place*, t. V, p. 257-295. Sur la valeur de ces fragments, consulter E. Renan, *Mémoire sur l'origine et le caractère véritable de l'Histoire phénicienne qui porte le nom de Sankhoniathon*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1858, t. XXIII, p. 241 sqq., et Baudissin dans les *Studien zur semitischen Religionsgeschichte*, t. I, 1876. — 2. Cf. dans l'*Exode*, IV, 24 sqq., la manière dont une vieille tradition envisageait le rite de la circoncision chez les Hébreux. — 3. C'était à l'exemple de leur dieu El, identifié par les Grecs avec Kronos, que les Phéniciens sacrifiaient leur premier-né

public, le roi et les nobles fournissaient non plus une seule victime, mais tous ceux de leurs enfants que le dieu réclamait. On les brûlait vifs devant lui, et l'odeur de leurs chairs apaisait sa colère; le chant des flûtes et des trompettes couvrait les cris de douleur, et, pour que l'offrande fût valable, la mère devait être là, impassible et vêtue de fête[1]. Les Astartés, moins cruelles, n'étaient pas moins exigeantes : elles commandaient à leurs prêtres les flagellations, les mutilations volontaires, parfois même la perte de la virilité[2]. Beaucoup d'entre elles n'acceptaient pour prêtresses que des débauchées et des courtisanes (*kedeshôt*). Les plus brillantes et les plus désordonnées de leurs fêtes étaient celles que l'on célébrait près de Byblos en l'honneur de la grande déesse. Deux fois par an, au printemps et à l'automne, les pèlerins accouraient vers le sanctuaire d'Aphaka et vers la vallée du fleuve Adonis[3]. Au solstice d'été, au moment où « l'été tue le printemps[4] », les mystères qu'ils y célébraient avaient un caractère funèbre : la déesse avait aimé le maître des maîtres, Adôn Adonîm, mais un rival jaloux, caché dans le corps d'un sanglier monstrueux, venait de lui tuer son amant. Elle l'ensevelissait et la Phénicie entière s'associait au deuil de Tammouz[5]. Sur les catafalques dressés dans les temples et dans les hauts lieux, des statues en bois peint représentaient le dieu, qu'on veillait avant de le conduire au tombeau : partout, dans les rues de la ville, dans les bois, par la montagne, des troupes de femmes échevelées ou la tête rase, les habits déchirés, la poitrine meurtrie, le visage déchiré à coups d'ongles en signe de douleur, erraient et se lamentaient à grand bruit

(Philon-Sanchoniathon, Fragm. 5, dans les *Fragm. H. Græc.*, t. III, p. 570-571). — 1. Plutarque, *De Superst.*, p. 171. S'il faut en croire Tertullien (*Apolog.*, 9), la coutume d'offrir les enfants aurait duré jusqu'au proconsulat de Tibère. — 2. Cf. l'histoire de Combabos dans le *De deâ Syriâ*, 20. Peut-être l'usage de l'émasculation volontaire n'a-t-il commencé à se répandre qu'aux derniers temps du culte phénicien. — 3. Sur les fêtes d'Adonis, Tiele, *Vergelijkende Geschiedenis*, p. 465-467. 4. Johannes Lydus, *De Mensibus*, IV, 44. — 5. Fr. Lenormant, *Il mito di Adone-Tammuz nei documenti cuneiformi* (*Atti del IV Congreso internazionale*, p. 143-173), dérive de la Chaldée le nom Doumouzi-Tammouz et le mythe de ce dieu.

Le temps écoulé, on enterrait le simulacre avec les rites traditionnels, et l'on préparait les jardins d'Adonis, sorte de vases où des rameaux verdoyants, plantes sans racines, se desséchaient au soleil. L'été s'écoulait; vers l'automne, « à la suite de pluies très fortes et subites, tous les torrents versaient dans la mer des flots d'eau rougeâtre, qui, par suite de la direction du vent, perpendiculaire au rivage, ne se mêlaient que très lentement à l'eau de la mer, et formaient, surtout vus obliquement, une bande rouge le long des côtes[1]. » C'était le sang d'Adonis, et la vue en ravivait la douleur des fidèles. Sept jours durant, les larmes avaient leur cours, mais, le huitième, les prêtres annonçaient qu'Adonis, revenu à la vie, allait rejoindre sa divine maîtresse. Aussitôt la joie éclatait bruyante et sans bornes : de même qu'on avait simulé la mort et le deuil, on jouait au naturel les scènes de la résurrection. Toutes les femmes, et non pas seulement les pleureuses, se rasaient la tête ou, si elles étaient trop coquettes pour sacrifier leur chevelure, se livraient aux étrangers, comme la déesse s'était livrée à son amant ressuscité[2] : le salaire de leur honte était versé au trésor sacré[3].

La religion d'Israël ne différait pas sensiblement à l'origine des autres religions cananéennes. Elle reconnaissait des dieux de nature diverse, dieux domestiques (*téraphim*) particuliers à chaque famille[4], dieu des astres et du ciel, dont le plus important s'appelait Jahvéh[5]. Jahvéh était le dieu

1. E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 28. M. Renan vit le phénomène se produire près d'Amschît, au commencement de février, Maundrell (*Voyage*, p. 57-58), le 17 mars; il est cependant beaucoup plus fréquent vers l'automne, pendant les pluies de l'arrière-saison. — 2. *De deâ Syriâ*, c. 8. — 3. Hérodote, I, CXCIX; Justin, XVIII, 6. — 4. Voir l'histoire de Rachel dans la *Genèse*, XXXI, 19-38; cf. *Juges*, XVIII, 15 sqq.; I *Samuel*, XIX, 13 sqq. — 5. Le mot Jahvéh doit appartenir au vieux fonds sémitique, car on le retrouve, comme nom de dieu, dans le nom du roi de Hamath Iaoubidi (var. Iloubidi), au temps de Sargon (Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 23 sqq.). L'origine et le sens n'en sont pas encore bien assurés : certains critiques sont portés cependant à croire qu'il fut le dieu des Kénites, avant de devenir le dieu d'Israël (Tiele, *Vergelijkende Geschiedenis*, p. 558, 560; Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, p. 130-132). Cf. sur la forme grecque Ἰαώ, Baudissin, *Studien*, I, p. 181-254.

national d'Israël au même titre que Kamosh était le dieu national de Moab, et Melqarth, le dieu national de Tyr. Comme les divinités cananéennes, il était souvent jaloux, plus porté à la colère qu'à la miséricorde, impitoyable envers ceux qui l'avaient offensé[1]. Comme les divinités cananéennes, il avait pour emblèmes, des images (éphod) d'homme, de taureau[2], de serpent, en métal ou en bois, des pierres brutes, des colonnes. Dieu de la nature, c'est dans l'orage qu'il se manifestait le plus souvent à ses adorateurs : la foudre était sa voix, le vent son souffle, la lumière son vêtement[3]. Irrité, il fermait les canaux du ciel et arrêtait la pluie; apaisé, il lui permettait de tomber et de féconder les champs. Son siège antique était au Sinaï; mais après la conquête il descendit dans les villes conquises, à Hébron, à Pnouel, à Shiloh, à Sichem, et en chassa les vieux maîtres. Pour justifier cette usurpation, on se rappela fort à propos que les sanctuaires avaient été révérés jadis par les héros mythiques de la race : Hébron avait été l'un des séjours favoris d'Abraham, Shiloh, Sichem, Pnouel, Makhanaïm, étaient pleins du souvenir de Jacob. Shiloh était le plus couru de tous dans les temps qui précédèrent l'établissement du royaume hébreu : la présence d'une arche mystique y attirait les dévots en foule. Jahvéh, figuré par deux pierres sacrées analogues aux bétyles, habitait dans l'arche, et quiconque touchait même involontairement sa demeure, était foudroyé sur-le-champ[4]. Jahvéh s'attacha à ces lieux célèbres, mais sans négliger de s'éta-

1. I *Samuel*, xv; II *Samuel*, xxiv. — 2. La forme du taureau, qui prévalut à Dan et à Béthel, n'a rien de commun avec l'Apis des Égyptiens : Apis était un taureau, un dieu vivant, non pas l'image d'un dieu. La forme de serpent existait à Jérusalem, où une légende fit du serpent d'airain une image fondue par Moïse dans le désert, pour guérir les Hébreux de la morsure des reptiles. — 3. Ainsi que l'a bien montré Kuenen, le passage des livres saints auquel sont empruntées ces paroles, et les passages analogues, peuvent bien être de simples figures de rhétorique à l'époque où ils ont été écrits, vers le septième ou huitième siècle avant notre ère; à l'origine, ils durent être pris au pied de la lettre et rendre exactement la conception que le peuple se faisait de Jahvéh. Cf. Tiele, *Vergelijkende Geschiedenis*, p. 445 sqq. — 4. II *Samuel*, vi, 7; l. l. Kuenen, *De Godsdienst van Israel*, t. I, p. 250 sqq.; Tiele, *Vergelijkende Geschiedenis*, p. 545-546.

blir sur les montagnes, dans les bamôth des anciens dieux : il y rendit ses oracles et y reçut l'hommage des fidèles. Le culte qu'ils lui rendaient se rapprochait par bien des points des cultes cananéens, mais il n'était à beaucoup près, ni aussi sanglant, ni aussi licencieux. Le rite de la circoncision avait délivré l'homme de l'obligation du sacrifice humain[1], et l'offrande du premier-né était remplacée par l'offrande du chevreau[2]. Cependant telle circonstance pouvait se présenter où la victime humaine était réclamée ou acceptée : Jephté avait juré de sacrifier la première personne qu'il rencontrerait en rentrant chez lui après la victoire, et sa fille fut réservée par le sort à l'accomplissement du vœu[3].

Avant leur établissement au pays de Canaan, les Hébreux n'avaient guère eu que des fêtes de bergers, comme celle de la tonte des brebis[4]. Les Cananéens, laboureurs et vignerons, avaient sanctifié par des cérémonies religieuses les semailles, la récolte, la vendange et les principaux événements de l'année agricole; chacun devait à son dieu la possession ou plutôt l'usufruit du territoire et lui payait, en guise de loyer, les prémices de tout ce que portait le sol. Les Israélites, devenus cultivateurs à l'école des Cananéens, leur empruntèrent leurs fêtes, comme ils leur avaient emprunté leurs temples. Chaque sanctuaire eut ses panégyries locales où vinrent les gens des tribus voisines : à Shiloh, au moment de la vendange, les jeunes filles allaient danser dans les vignes[5]; à Sichem, les habitants sortaient de la ville, se répandaient dans les champs, et, la grappe foulée, se rendaient au temple du dieu pour l'offrande et le banquet sacré[6]. Le temple construit par Salomon ne fit disparaître ni les autres sanctuaires, ni les fêtes locales. Salomon ne

1. Cf. dans l'*Exode*, IV, 24 sqq., l'origine mythique de la circoncision chez les Hébreux. — 2. *Genèse*, XXII, 1-13, donne un récit légendaire de cette substitution. L'offrande du premier-né de l'homme, fréquente aux temps qui précédèrent l'exil, est un emprunt fait par les Israélites aux religions voisines : on s'appuya, pour la justifier, sur une mauvaise interprétation de la loi qui ordonnait d'offrir les prémices des produits de la terre et le premier-né de tous les animaux domestiques (Wellhausen, *Prolegomena*, p. 91-92). — 3. *Juges*, XI, 28-40. — 4. I *Samuel*, XXV, 2 sqq., 36). — 5. *Juges*, XXI, 19 sqq. — 6. *Juges*, IV, 26. Cf. Wellhausen, *Prolegomena*, p. 96 sqq.

l'avait point bâti à cette intention : il voulait simplement avoir son dieu près de lui, sous sa main. Aussi bien Jahvéh n'était pas un dieu exclusif : il se déclarait supérieur aux autres dieux, mais il reconnaissait leur existence et condescendait à leur donner asile. Il avait à côté de lui une Astarté et son collège de prêtres[1], un serpent d'airain qui guérissait les maladies et les piqûres d'animaux venimeux[2]. Les chevaux et les chars de Baal entraient solennellement dans une partie de son temple, les courtisanes sacrées y tissaient les tentes où elles accueillaient les dévots les jours de fête ; les pleureuses s'y lamentaient sur la mort de Tammouz-Adonis[3]. Hors du temple, il éleva des autels à Kamosh et au dieu des Ammonites sur le mont des Oliviers[4] ; à plus forte raison laissa-t-il subsister les sanctuaires où, depuis la conquête, on avait adoré le dieu national. Le seul effet sérieux que son œuvre produisit fut de changer et de relever la condition du prêtre. Jusque-là quiconque avait voulu avait été prêtre en Israël, c'est-à-dire avait pu offrir directement l'offrande et supprimer l'intermédiaire entre dieu et lui. Sur un point seulement, dans la pratique de la divination, le sacerdoce exigeait une instruction particulière. L'image de Jahvéh prédisait l'avenir. Nous avons vu comment en Égypte les statues divines répondaient aux questions qu'on leur posait par une inclination de tête, quelquefois même de vive voix[5]. On ne sait trop quels procédés employaient les prêtres hébreux pour interpréter la volonté de leur image, mais l'art d'interroger Jahvéh était un secret et ne s'acquérait qu'après un noviciat assez long. Le sacerdoce, même restreint de la sorte, n'était pas d'ailleurs un privilège : on devenait prêtre soit par vocation naturelle, soit par consécration de la famille[6]. Il y avait eu pourtant, çà et là, dans les lieux saints, des familles vouées au culte de père en fils : nous connaissons deux au moins d'entre elles, celle d'Éli à Shiloh[7] et celle de Jonathan-ben-Gersom

1. II *Rois*, XVIII, 4 ; XXIII, 4 sqq. — 2. II *Rois*, XXIII, 7. — 3. *Ezéchiel*, VIII, 14-15. — 4. I *Rois*, XI, 5 sqq. ; II *Rois*, XXIII, 13. — 5. Voir p. 286. — 6. Voir l'histoire de Samuel et de sa consécration à Shiloh (I *Samuel*, I-III). — 7. Voir p. 319.

à Dan[1]. L'histoire de cette dernière est des plus significatives. Un Hébreu de la montagne d'Éphraïm, Mikah, moitié piété, moitié spéculation, édifia sur ses domaines une « Maison de Dieu », y érigea une image de Jahvéh, plaquée d'argent[2], et en confia la garde à l'un de ses fils. Cela suffisait pour la partie matérielle du culte, pour l'offrande, pour le sacrifice; mais il lui manquait un prêtre de métier pour remplir la fonction la plus lucrative, l'émission des oracles. Vint à passer un lévite de Juda, Jonathan, fils de Gersom, qui cherchait un sanctuaire où exercer son ministère : Mikah se l'attacha par la promesse d'un traitement annuel, de la nourriture et de l'habillement. Cependant une troupe de Danites en marche vers le nord consulta le dieu, et en ayant obtenu une réponse favorable, enleva l'idole et le prêtre. Celui-ci voulait résister, mais la menace et un appel pressant à son intérêt bien entendu eurent raison de ses scrupules : « Que vaut-il mieux pour toi être le prêtre d'un seul homme ou celui d'une des tribus d'Israël? » Maîtres de Laïs, les Danites y déposèrent l'image dans un sanctuaire dont la renommée grandit rapidement[3]. A côté des prêtres, les textes mentionnent parfois de saints personnages, analogues à ceux que l'on rencontre aujourd'hui encore chez les musulmans, des voyants (*roê*) que l'esprit de Dieu saisit brusquement, sans préparation, et auxquels il révèle les événements futurs; des prophètes (*nabî*), qui vivent isolément ou en commun et n'atteignent à la vision de l'avenir que par une éducation rigoureuse. Leurs séances étaient accompagnées de musique et de chant, comme celles des derviches modernes, et l'exaltation que leurs exercices développaient chez eux gagnait parfois les assistants, comme c'est encore le cas dans les zikr des musulmans[4]. Jahvéh n'était

1. Wellhausen, *Prolegomena zur Geschichte Israels*, p. 131-136. — 2. Le texte parle de deux images (*Juges*, XVII, 3-5); j'ai admis avec Reuss qu'il s'agissait d'un simulacre unique. — 3. *Juges*, XVII-XVII. — — 4. I *Samuel*, IX, 9 sqq.; cf. Wellhausen, *Prolegomena*, p. 281, qui compare les nabî aux derviches, « die Haufen Jahvetrunkener Derwische ». Pour l'effet produit sur les assistants par les chants des prophètes et de leurs disciples, voir la scène si curieuse où Saül est saisi par la contagion de leur fureur et se met à chanter au milieu d'eux (I *Samuel*, X, 9 sqq.).

pas d'ailleurs le seul qui suscitât des prophètes : Baal avait les siens, dont les pratiques et l'influence ne le cédaient en rien à celles de leurs rivaux[1].

L'avènement de la royauté et la concentration des forces politiques de la nation eurent leur contre-coup sur les institutions religieuses et sur l'organisation de la prêtrise. Le dieu du souverain et le temple où ce dieu réside ont une importance marquée dans toutes les monarchies orientales : en Égypte, nous avons vu Phtah dominer sous les dynasties memphites, Amon l'emporter sous les dynasties thébaines. Il en fut de même en Israël. Saül, le plus indépendant des rois, accepta au début de son règne les services d'un prêtre de la maison d'Éli et eut son temple à Nob dans la tribu de Benjamin : Akhijah le suivit dans sa première guerre contre les Philistins et consulta pour lui l'image de Jahvéh[2]. Sous David, Abiathar joua un rôle assez considérable, et Salomon transféra à la maison de Sadok le privilège que ses prédécesseurs avaient accordé à celle d'Eli, de fournir le chapelain de la maison royale. Dans cette alliance du sacerdoce et de la royauté, c'est naturellement la royauté qui a l'avantage. Le roi sacrifie où et quand il veut : non seulement David préside lui-même au transport de l'arche de Jahvéh, mais Salomon, lors de la consécration du temple, monte à l'autel, y prie, les bras étendus, et bénit le peuple[3]. Les prêtres n'ont auprès du souverain que des fonctions secondaires : ils tiennent son sanctuaire en ordre, veillent à la conservation du mobilier sacré, interrogent l'image de Jahvéh avec les cérémonies prescrites pour en obtenir un oracle. Ils ne font l'offrande ou le sacrifice qu'au nom des sujets du roi ou lorsque le roi renonce à l'accomplir pour lui-même. Néanmoins Salomon, en construisant le temple de Jérusalem, donna au clergé royal ce qui lui avait manqué jusqu'alors, un point d'attache au sol, un centre de ralliement qui demeurât immuable quand tout chan-

1. La lutte entre Élie et les prophètes de Baal est racontée I *Rois*, XVIII. — 2. I *Samuel*, XIV, 16 sqq. Il est vrai que plus tard Saül fit menacer Akhijah et toute sa famille : Abiathar seul échappa et se réfugia auprès de David. — 3. I *Rois*, VIII, 14, 32 sqq., 54 sqq., 62 sqq.

gerait autour de lui en Israël[1]. Sadok, investi grand prêtre, reçut pour l'aider d'autres prêtres secondaires, qui se répartirent, selon les degrés d'une hiérarchie savante, les mille fonctions qu'exigeait la routine journalière d'un temple. Ils ne formaient pas encore une caste fermée : sans doute, la tendance à substituer le fils au père dans la charge qu'il remplissait dut se manifester dès le début, mais le recrutement se fit librement, surtout dans les emplois inférieurs. Le sacerdoce appartient à l'homme « qui dit de son père et de sa mère : « Je ne les ai point vus », qui ne reconnaît pas son frère, et ne veut rien savoir de ses fils. Car ils observent tes commandements et sont les gardiens de ta loi. Ils enseignent tes statuts à Jacob et tes mandements à Israël ; ils présentent l'encens à ta narine et l'holocauste à ton autel[2]. » Quiconque renonçait au monde pouvait devenir prêtre ou domestique. Prêtres ou domestiques, le personnel était tout entier dans la main du grand prêtre, et le grand prêtre était dans la main du roi. Le temple n'était qu'une annexe du palais, et le clergé qu'une dépendance de la royauté[3].

La suprématie politique et religieuse que ces établissements accordaient à Juda souleva contre lui la jalousie et la haine des autres tribus. Éphraïm surtout ne voyait pas sans rancune la domination échapper de ses mains et passer aux chefs d'un clan dont la population était, en partie au moins, d'origine étrangère. Il ne semble pas que le mécontentement soit allé jusqu'à la révolte ouverte : cependant Salomon eut un compétiteur sérieux dans Jéroboam, fils de Nebât. Jéroboam fut contraint de s'enfuir en Égypte[4], auprès du roi Sheshonq; le seul fait qu'on l'avait un moment opposé au roi légitime était d'un mauvais augure pour l'avenir. Les générations postérieures ne furent pas aussi dures pour Salomon que l'avaient été les contemporains. Plus tard, quand l'influence sacerdotale fut devenue toute-

1. Wellhausen, *Prolegomena*, p. 136 sqq. — 2. *Deutéronome*, XXXIII, 8-12. La bénédiction de Moïse doit dater du huitième siècle, et donne par conséquent une idée de ce qu'était à cette époque la condition du sacerdoce. — 3. Wellhausen, *Prolegomena*, p. 143-144. — 4. I *Rois*, XII, 26-40, où l'épisode du prophète Akhijah paraît avoir été intercalé après coup

puissante, au milieu des douleurs de l'exil et des dangers qui menacèrent les Juifs à la rentrée dans Jérusalem, on se se reporta avec complaisance vers les temps où le premier temple avait été fondé, et l'on se plut à en embellir le souvenir. Salomon fut pour ces nouveaux Hébreux le sage de la race ; il « prononça trois mille proverbes et composa mille et cinq cantiques, — et il traita de tous les arbres depuis le cèdre qui est au Liban jusqu'à l'hysope qui sort des murailles, et il parla des quadrupèdes, des oiseaux, des reptiles et des poissons[1] ». Non content de lui assigner une gloire littéraire, on conta que Jahvéh lui était apparu trois fois, le lendemain de la mort de David, pour lui accorder la sagesse et la prospérité[2] ; après la dédicace du temple, pour le confirmer dans la pratique du culte[3] ; vers la fin de sa vie, pour lui reprocher ses faiblesses idolâtres et lui prédire la chute de sa maison[4]. On le mit en correspondance réglée avec tous les souverains de l'univers[5], et l'on évoqua la reine de Saba du fond de l'Arabie pour lui rendre hommage[6]. Les contemporains ne virent rien de tout cela : Salomon resta pour eux le roi orgueilleux et dur qui les avait écrasés d'impôts pour embellir sa ville et pour enrichir sa tribu.

Il était à peine mort (929) que la révolte éclata. Son fils Rehabeam (Roboam) lui succéda sans opposition à Jérusalem, mais les tribus du centre et du nord se rassemblèrent à Sichem, pour choisir un roi ; « elles ne reconnaîtraient Roboam que s'il les délivrait des charges dont son prédécesseur les avait accablées ». Jéroboam, revenu d'exil, se chargea de lui présenter les doléances d'Israël. « Ton père a mis sur nous un joug pesant, mais toi, allège la rude servitude de ton père et le joug pesant qu'il a mis sur nous, et nous te servirons. » Roboam demanda un délai de trois

1. I *Rois*, IV, 39-34. Le plus ancien des livres attribués à Salomon, le *Cantique des Cantiques*, est un recueil de chants d'amour rédigé dans le royaume d'Israël vers le huitième siècle; les autres sont d'époque très postérieure. — 2. I *Rois*, III, 4-5 ; II *Chroniques*, VIII, 7-12. — 3. I *Rois*, IX, sqq.; II *Chron.*, VII, 12-22. — 4. I *Rois*, IX, 9-13. — 5. I *Rois*, IV, 34; cf. Eupolemos dans les *Fragm. H. Græc.*, édit. Didot, t. III, p. 225 sqq.— 6. I *Rois*, X, 1-13; II *Chron.*, IX, 1-12. Les Abyssins se sont approprié la légende de la reine de Saba et en ont fait un des épisodes de leur histoire populaire. Cf. Prätorius, *De fabulâ reginæ Sabæ apud Ethiopas*. Berlin, 1871

jours, et commença par consulter les vieux serviteurs de la couronne, qui lui conseillèrent de céder. L'avis des jeunes gens qui l'entouraient prévalut : quand Jéroboam se présenta, ce fut pour recevoir des outrages et des menaces. « Mon père avait mis sur vous un joug pesant, et moi je rendrai votre joug plus pesant encore; mon père vous a châtiés avec des verges, moi je vous châtierai avec des fouets garnis de pointes. » Toutes les tribus du nord et de l'est, les Philistins, Moab, Ammon, se déclarèrent pour Éphraïm et proclamèrent Jéroboam roi d'Israël[1]. C'était la revanche de Joseph sur Juda : Juda n'accepta pas l'affront et se sépara du reste de la nation. Aucune des tribus ne le suivit dans son isolement; mais le territoire occupé par les débris de Siméon, quelques villes de Dan et de Benjamin, trop rapprochées de Jérusalem pour échapper à l'attraction de la grande ville, restèrent aux mains de Roboam[2].

Ainsi tomba la maison de David et avec elle l'empire qu'elle avait essayé de fonder. Certes, à ne prendre que le caractère des deux rois qu'elle fournit, on ne peut s'empêcher de penser que son entreprise méritait de mieux réussir. David et Salomon offrent l'assemblage si curieux de qualités et de défauts qui font les grands princes des races sémitiques. Le premier, soldat de hasard et héros d'aventure, nous représente bien le fondateur de dynastie, fourbe, cruel et dissolu, mais brave, prévoyant, capable de dévouement, de générosité et de repentir; le second est le monarque fastueux, sensuel, dévot, qui succède d'ordinaire au chef de la famille. S'ils n'établirent rien de durable, c'est qu'ils méconnurent l'un et l'autre la nature du peuple auquel ils avaient affaire. Les Hébreux n'étaient pas une race guerrière, et David les jeta dans la guerre; ils n'étaient ni marins, ni constructeurs, ni portés alors au commerce ou à l'industrie, et Salomon bâtit des flottes, des routes, se lança dans des entreprises commerciales. Le hasard des circonstances parut un moment les favoriser. L'affaiblissement de l'Égypte et de l'Assyrie, les divisions de l'Aram et de la Phénicie, per-

1. I *Rois*, XII, 1-19. Le récit est antérieur à la chute de Samarie, mais écrit probablement par un Judéen. — 2. La tradition postérieure, d'après

mirent à David de gagner des batailles et d'élargir son territoire : l'alliance intéressée de Tyr fournit à Salomon le moyen de réaliser ses projets de commerce et de constructions. Mais le royaume qu'ils avaient édifié péniblement ne reposait que sur eux : dès qu'ils eurent disparu, il s'évanouit sans bruit et presque sans secousse, par la seule force des choses.

Israël et Juda jusqu'à l'avènement d'Omri. La vingt et unième dynastie égyptienne; Sheshonq Ier. Commencements du royaume de Damas.

L'union d'Éphraïm et de Juda sous un même sceptre avait été trop courte pour beaucoup changer aux vieilles traditions de l'époque des Juges : seule la division en tribus, déjà très faible, avait disparu et n'était plus qu'une sorte de souvenir historique. En réalité ce n'était plus que deux tribus qu'il y avait : Juda au sud, Israël au nord et dans les régions situées au delà du Jourdain. Israël était de beaucoup le plus puissant : tant qu'il vécut, Juda resta dans l'ombre et n'eut qu'une importance secondaire aux yeux des étrangers. Roboam s'appliqua à mettre son royaume en défense, à fabriquer des armes, à relever les murailles des villes. Jéroboam déploya de son côté beaucoup d'activité : il s'établit de sa personne à Sichem, et fortifia sur la rive gauche du Jabbok le bourg de Pnouel, afin de surveiller Galaad. Le nouvel État ne manquait pas de sanctuaires vénérés qu'on pouvait opposer à Jérusalem : Jéroboam en choisit deux, dont il releva le prestige par ses largesses, Dan au nord, Bethel, au sud, sur la frontière de Juda et presque en vue de la cité de David. « Il fit deux veaux d'or et dit au peuple : « Ce vous est trop de peine de monter à Jérusalem : voici « tes dieux, ô Israël, qui t'ont fait sortir du pays d'Égypte ». Comme le sacerdoce du temple de David, le sacerdoce des temples de Jéroboam était une classe ouverte : « Quiconque voulait se consacrait et était des sacrificateurs des hauts lieux[1]. » Cette reconnaissance officielle des sanc-

laquelle Benjamin se serait rattaché à Juda, est contredite formellement par I *Rois*, XII. 20. — 1. I *Rois*, XIII, 33.

tuaires d'Israël était pour exciter la jalousie des prêtres de Juda; et la rivalité politique des deux royaumes se compliqua de la rivalité religieuse des deux clergés. Tous les deux servirent Jahvéh avec les mêmes rites, mais chacun soutint que le culte rendu par l'autre était entaché de crime et désagréable au dieu national. La trace de leurs querelles est encore visible dans un discours que les rédacteurs de la *Genèse* ont mis à la bouche de Jacob mourant. Le poète passe en revue les tribus d'Israël et leur départit l'éloge ou le blâme. Juda n'est point trop maltraité, on souhaite seulement qu'il s'incline devant un prince sacré à Shiloh ; mais Benjamin, Siméon et Lévi sont accablés d'insultes. Au contraire, la maison de Joseph et ses alliés ne reçoivent que des bénédictions : Joseph est un rameau fertile, Issakhar un âne vigoureux, Ruben le premier-né d'Israël[1]. Une race où les haines de tribu à tribu étaient si fortes et si vivaces courait grand risque de ne pas rester longtemps indépendantes : ses divisions la livraient sans défense aux entreprises de tous ses voisins.

L'Égypte seule était alors assez forte pour songer à tirer parti de ces discordes. Le siècle qui s'était écoulé depuis l'usurpation des rois-prêtres et l'évacuation de la Palestine par les dernières troupes de Pharaon avait été rempli de guerres civiles et de révolutions. Une Égypte était morte, la vieille Égypte des grands rois thébains, et une Égypte nouvelle était née en sa place : la vie avait commencé à se retirer du sud et de Thèbes, pour se reporter vers le nord et dans les villes du Delta. Tant que les conquêtes des Pharaons étaient restées enfermées dans le bassin du Nil, Thèbes avait été le centre naturel du pays. Placée à peu près au point de croisement des principales voies commerciales de l'Afrique et de l'Arabie, elle était comme un vaste entrepôt où s'entassaient les richesses des contrées étrangères, depuis le golfe Persique jusqu'au delà du Sahara, depuis la Méditerranée jusqu'à la région des Grands Lacs. Les cités du Delta, tournées vers des nations avec lesquelles on n'entretenait encore que des relations irrégulières, avaient peu d'influence : Memphis

1. Tiele, *Vergelijkende Geschiedenis*, p. 630-633.

elle-même, malgré son étendue, malgré les souvenirs de Mîni et des premières dynasties, n'arrivait qu'en seconde ligne. L'invasion des Pasteurs, en faisant de la Thébaïde le refuge et le dernier rempart de la nationalité égyptienne, augmenta cette importance : pendant les siècles de lutte, Thèbes ne fut plus la première ville du pays, mais le pays lui-même et le cœur de l'Égypte battit sous ses murailles. Les victoires d'Ahmos, les conquêtes de Thoutmos Ier élargirent le cercle du monde : l'isthme de Suez fut franchi, la Syrie soumise, l'Oronte et l'Euphrate traversés, au profit et à la grandeur de Thèbes ; pendant deux cents ans, elle vit les vaincus défiler à l'ombre de ses palais. Mais quand vinrent les temps anxieux de la dix-neuvième et de la vingtième dynastie, quand les barbares d'Asie, si longtemps foulés, se redressèrent contre les Pharaons, on commença de songer qu'il y avait bien loin de Karnak à la frontière de Syrie, et qu'une ville enfoncée à plus de cent lieues dans l'intérieur était un mauvais quartier général pour des princes toujours en alerte. Ramsès II, Mînéphtah, Ramsès III, séjournèrent, pendant la plus grande partie de leur vie active, dans la région orientale du Delta. Ils y agrandirent les vieilles cités et en fondèrent de nouvelles, que le commerce avec l'Asie enrichit promptement. Le centre de gravité de l'Égypte, qui, après la chute du premier empire, était descendu au sud, vers Thèbes, par la conquête de l'Éthiopie et le développement de la puissance égyptienne dans le Soudan, remonta peu à peu vers le nord et oscilla quelque temps entre les différentes villes du Delta. Tanis, Bubaste, Saïs se disputèrent le pouvoir avec des chances à peu près égales et l'exercèrent tour à tour, sans jamais approcher de la splendeur de Thèbes ni produire aucune dynastie comparable aux dynasties des rois thébains.

Depuis l'usurpation de Hrihor et l'avènement de Smendès, l'Égypte était partagée en deux. Évidemment cette situation ne pouvait durer longtemps sans que l'une des maisons royales essayât de supplanter l'autre : la tanite eut enfin le dessus. Les deux premiers héritiers de Hrihor, Piônkhi[1] et

1. Sur Piônkhi, cf. Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 62

Pinotmou Ier, n'eurent que le titre de grand prêtre d'Amon, et, après Pinotmou Ier, le roi tanite Psioukhânou Ier s'empara de Thèbes. Son fils Pinotmou II régna, ce semble, sur l'Égypte entière[1], mais peu de temps. Tandis que des princes revêtus des titres de la royauté le remplaçaient à Tanis, ses deux fils Masahirti et Menkhopirrî se succédaient dans l'emploi de grands prêtres d'Amon et gouvernaient l'Égypte entière à partir du Fayoum[2]. Ces usurpations étaient, selon l'usage traditionnel, légitimées par des mariages. La race des Ramessides n'était pas éteinte : les mâles étaient réduits à la condition de simples particuliers, mais les filles entraient par le mariage dans le harem des souverains et léguaient à leurs enfants les droits qu'elles avaient reçus de leurs ancêtres[3]. C'est ainsi probablement que le dernier des grands prêtres d'Amon, Pinotmou II, réunissait en sa personne le sang des Ramsès, de Hrihor et des Pharaons tanites[4].

Ceux-ci paraissent n'avoir manqué ni de vigueur ni de ressources. Leurs monuments, rares et clairsemés qu'ils sont, montrent qu'ils n'interrompirent pas entièrement les travaux de leurs prédécesseurs. Deux d'entre eux, Psioukhânou I et Amenemopi, relevèrent le petit temple bâti jadis auprès des grandes pyramides de Gizèh, par Khéops, en l'honneur de sa fille Honitsen[5]. Mais ce fut leur capitale, Tanis, qu'ils embellirent de leur mieux. Le temple principal, agrandi par les princes de la douzième et de la treizième

1. Wiedemann, *Zur XXI Dynastie Manetho's*, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 86-88. — 2. Les momies de Masahirti et des princesses de sa famille, ainsi que celles de Pinotmou II et III, sont aujourd'hui au Musée de Boulaq (Maspero, *Guide du visiteur au Musée de Boulaq*, p. 320 sqq.) Les murs d'El-Hibe, en face de Feshn, sont construits en briques estampées au nom de Menkhopirrî et d'Isimkhib. — 3. Sur ces Ramessides, voir Brugsch, *Rames und Scheschonk*, dans la *Zeitschrift*, 1875, p. 163-165; Maspero, *la Trouvaille de Déir-el-Baharî*, p. 31. — 4. Sur Pinotmou III, voir Ed. Naville, *Inscription historique de Pinodjem III*, 1883 ; Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 134-135, et 1883, p. 70 sqq. Les quelques monuments de Masahirti dans Maspero, *Zeitschrift*, 1882, p. 133-134. — 5. Maspero, *Guide du visiteur au Musée de Boulaq*, p. 423 ; cf. A. Mariette, *Monuments divers*, pl. 102 *b*, *c*.

dynastie, saccagé pendant les guerres contre les Hyksos, réparé par les Ramessides, le disputait alors en étendue et en beauté aux temples de Thèbes[1] : le colosse monolithe que Ramsès II y avait consacré égalait en hauteur et en masse non seulement les deux Memnon, mais encore la statue aujourd'hui brisée du Ramesséion. Siamon-mìamoun, le premier prince de la vingt et unième dynastie, termina la restauration, et Psioukhânou Ier entoura l'édifice d'un énorme mur de briques crues qui lui prêta l'aspect d'une forteresse[2]. Tout cela ne se fit pas, bien entendu, sans usurpation : Psioukhânou grava son nom sur les sphinx et sur les statues des Hyksos, sans plus de scrupule que ceux-ci n'en avaient eu à s'approprier les monuments des rois égyptiens de la treizième dynastie[3]. Tout Pharaon constructeur est, ou du moins essaye d'être, un Pharaon conquérant : je ne doute pas que les princes de la vingt et unième dynastie n'aient tenté de rétablir leur autorité sur une partie de la Syrie méridionale, et l'expédition de Psioukhânou II contre Guézer, le mariage de ses filles avec Salomon et avec Hadad l'Iduméen, durent paraître, aux yeux des Égyptiens, une renaissance partielle de leur ancienne domination. La force manquait cependant à poursuivre ces légers succès. Les nomes n'obéissaient plus que contraints au pouvoir central : la population indigène, amoindrie par la guerre, ne fournissait plus de contingents pour recruter les armées. Afin de se maintenir au dedans contre les compétitions, et de présenter en ligne au dehors une armée suffisante, les Pharaons de Tanis durent avoir recours à des mercenaires : ils livrèrent l'Égypte aux barbares.

L'irruption des barbares dans les affaires de l'Égypte fut moins soudaine et moins imprévue qu'on ne le supposerait au premier abord. De tout temps on avait considéré comme étant d'une bonne politique de combler avec des prisonniers les vides que la guerre creusait dans la popula-

1. Mariette, *Lettres à M. de Rougé sur les fouilles de Tanis*, dans la *Revue archéologique*, 1861. — 2. *Lettre de M. Petrie*, dans l'*Academy*, 15 mars 1884, où sont exposés les résultats des fouilles entreprises à Sân en 1884. — 3. Cf. Maspero, *Guide du visiteur au Musée de Boulaq*, p. 64-65.

tion. Les Pharaons de la douzième dynastie s'étaient vantés déjà de transporter au midi les nations du nord et au nord les nations du midi : ils avaient implanté dans la vallée du Nil des peuples entiers. L'invasion des Pasteurs augmenta considérablement le nombre des étrangers. Après la victoire d'Ahmos, la famille royale des Hyksos et la classe guerrière émigrèrent en Asie, mais le gros de la population ne consentit pas à s'exiler : Hâouârou, Tanis, les villes et les nomes situés au nord-est du Delta, particulièrement aux environs du lac Menzaleh, restèrent pour ainsi dire aux mains des Sémites. Sujets égyptiens, ceux-ci n'oublièrent pas leurs traditions nationales : ils gardèrent une sorte d'autonomie, refusèrent de payer certains impôts, et se vantèrent de ne pas être de la race des Pharaons. Leurs voisins de vieille souche égyptienne leur infligèrent des sobriquets d'étrangers, Pashemour, les Barbares (Baschmourites), Pi-amou, les Asiatiques (Biahmites)[1]. Sous la dix-huitième dynastie, quelques-uns d'entre eux exercèrent des commandements importants ou parvinrent aux charges les plus hautes du sacerdoce. Leurs divinités, Soutkhou, Baal, Baal-Zéphon, Marna, Astarté, Anati, Qodshou, s'introduisirent dans le Panthéon égyptien et eurent leurs temples à Memphis. Vers le milieu de la dix-neuvième dynastie, les conquêtes de Sésostris et l'alliance étroite que ce prince conclut avec le souverain des Khiti mirent à la mode l'usage des dialectes syriens. On se piqua de les enseigner non seulement aux enfants libres, mais aux esclaves nègres et libyens[2]; les gens du monde et les savants se plurent à émailler leur langage de locutions étrangères. Il ne fut plus de bon goût d'habiter une ville (*nouit*), mais une *qarti;* d'appeler une porte *ro*, mais *tirâa;* de s'accompagner sur la harpe (*bonit*), mais sur le *kinnor*. Les vaincus, au lieu de rendre hommage (*aaou*) à Pharaon, lui présentèrent le *salam*, et les troupes ne voulurent plus marcher qu'au son du *toupar* ou *toph* (tambour). Le nom sémitique d'un objet faisait-il défaut, on s'ingéniait à défi-

1. A. Mariette, dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, t. I, p. 91-93. — 2. Mariette, *les Papyrus égyptiens du Musée de Boulaq*, t. I, Pap. n° 3, dernière page, l. 2-3.

gurer les mots égyptiens pour leur donner au moins l'apparence étrangère. Au lieu d'écrire *khabsou*, lampe, *sonshou*, porte, on écrivait *khabousa*, *saneshaou*. Les raffinés de Thèbes et de Memphis avaient autant de plaisir à *sémitiser* que nos contemporains à semer le français de mots anglais mal prononcés[1].

A l'occident du Delta, autres races, autres influences. Saïs et les villes voisines, en rapport constant avec les tribus libyennes, leur avaient emprunté une moitié au moins de leur population. Les Mâziou et surtout, depuis le règne de Ramsès III, les Mashouasha, y prédominaient ; mais, tandis que les Sémites se métamorphosaient à la longue en agriculteurs, en lettrés, en prêtres, en marchands, aussi bien qu'en soldats, les Libyens conservaient toujours leur tempérament guerrier et leur organisation militaire. Depuis plus de deux mille ans, les Mâziou étaient campés et non établis sur le sol : c'étaient des mercenaires par droit héréditaire plutôt que des citoyens paisibles. Ils remplissaient les corps de police placés dans chaque nome à la disposition du gouverneur et des autorités, garnissaient les postes de la frontière, accompagnaient le Pharaon dans ses expéditions lointaines ; les idées d'armes et de lutte étaient si étroitement liées à leur personne, qu'aux époques de décadence de la langue, leur nom, altéré en Matoï, devint pour les Coptes le terme générique de soldat[2]. Les Mashouasha ne renoncèrent jamais à leur costume et à leur armement spécial ; on les reconnaît sur les monuments à la pièce d'étoffe qu'ils ont en guise de coiffure. Sans cesse recrutés parmi l'élite des populations libyennes que les hasards de la guerre ou l'appât d'une haute solde attiraient du dehors, ils ne tardèrent pas à être la force principale et le fond des armées égyptiennes. Les Pharaons s'entourèrent de leurs bataillons comme d'une garde plus sûre que les troupes indigènes et leur réservèrent pour commandants des princes de sang royal. Ces chefs des Mashouasha se rendirent à peu

1. G. Maspero, *Du Genre épistolaire*, p. 9. — 2. Il me semble que la tribu bédouine des Mâazéh descend de celle des Mâziou. Le nom actuel proviendrait d'une assimilation populaire du mot arabe *mâazéh*, chevreau, avec le nom libyen antique.

près indépendants de leur suzerain : les uns s'appuyèrent sur leurs soldats pour s'élever au trône, les autres aimèrent mieux faire et défaire les rois à leur gré. Dès la fin de la vingt et unième dynastie, l'Égypte était en proie aux étrangers : elle n'eut plus d'autres maîtres que ceux qu'il leur plut lui infliger.

Vers le milieu ou la fin de la vingtième dynastie, il y avait, à Bubaste ou dans les environs, un Libyen nommé Bouïoua[1]. Ses descendants prospérèrent, et le cinquième d'entre eux, Shashanqou (Sheshonq), épousa une princesse de sang royal, Mihitinouôskhit. Son fils Namrout joignit aux dignités religieuses dont il était revêtu le titre militaire de commandant des Mashouasha. Son petit-fils Sheshonq eut une fortune plus brillante encore. Dès le début de sa vie, il fut traité de Majesté et qualifié prince des princes, ce qui semble montrer qu'il avait le premier rang parmi les Mashouasha : il était, en tout cas, le plus puissant personnage du royaume et marchait presque sur le même pied que le roi. Ainsi, dans un acte par lequel il instituait le culte funéraire de son père, il se faisait adresser directement la parole par Amon-Râ, ce qui était le privilège du roi et du grand prêtre[2]. Il avait du reste marié à son fils Osorkon la fille de Hor-Psioukhânou, dernier prince de la vingt et unième dynastie, et cette alliance assura la couronne à sa race. En peu d'années, il réunit l'Égypte

1. Sur la descendance libyenne de la XXII[e] dynastie, indiquée dubitativement par Krall (*Die Composition und die Schicksale des Manethonischen Geschichtswerkes*, p. 73, note 1), voir L. Stern, *Die XXII manethonische Dynastie*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 15-26. Birch lui attribuait une origine babylonienne (*Transactions of the R. Society of Literature, Second Series*, t. III, p. 165 sqq.), Lepsius une origine asiatique (*Ueber die XXII Ægyptische Königsdynastie*, p. 261, 285), Oppert une origine susienne (*les Inscriptions en langue susienne*, dans les *Mémoires du Congrès international des Orientalistes*, Paris, 1873, t. II, p. 183). Tout ce que Brugsch a raconté (*Geschichte*, p. 644, 651-659) d'une invasion assyrienne en Égypte et de la généalogie assyrienne de Sheshonq repose sur une interprétation trop hardie de quelques textes (Maspero, dans la *Revue critique*, 1880, t. I, p. 112-115) ; le système de Krall, intermédiaire entre celui de Brugsch et celui de Lepsius, n'a pas été non plus justifié par les derniers travaux (*Die Composition*, p. 71-76). — 2. Ed. Naville, *Inscription historique de Pinodjem III*, p. 13-14

entière sous son pouvoir : à la mort de Psioukhânou, il s'octroya les cartouches et les insignes de Pharaon; à celle de Pinotmou III, il hérita de la charge de grand prêtre d'Amon, dont il investit son fils Aoupout. Il semble que la famille de Pinotmou n'ait pas opposé de résistance et se soit retirée en Éthiopie, à Napata, où elle fonda un royaume indépendant. L'avènement de Sheshonq I[er] comme roi, et d'Aoupout comme grand prêtre, consomma la ruine de Thèbes. Le désordre et l'appauvrissement, déjà épouvantables sous les derniers Ramessides[1], avaient crû encore sous les successeurs de Hrihor. Les vols étaient devenus si fréquents dans la nécropole, et les voleurs si audacieux que, pour sauver d'eux les momies des rois thébains, on avait dû les retirer de leurs syringes et les déposer dans la chapelle attenante à la tombe d'Amenhotpou I[er] : des inspecteurs, délégués par le souverain, constataient de temps en temps l'identité des corps et l'état de conservation de leur maillot funèbre. Des princes de la dix-septième dynastie, comme Soqnounrî Tiouâqen, les premiers Pharaons de la dix-huitième, Ahmos I[er], Amenhotpou I[er], Thoutmos II, Thoutmos III et les princesses de leur harem, Nofritari, Ahhotpou, Mashonttimhou, puis Ramsès I[er], Séti I[er] et Ramsès II de la dix-neuvième, siégeaient là en assemblée solennelle. Aoupout, qui ne descendait que fort indirectement de ces morts glorieux, s'impatienta sans doute de la surveillance qu'ils exigeaient et résolut de les cacher dans un endroit où ils seraient désormais à l'abri de toute atteinte. Les grands prêtres d'Amon s'étaient creusé, dans un coin du cirque méridional de Déir-el-Baharî, un tombeau de famille où ils reposaient de compagnie depuis Pinotmou II. Aoupout y entassa pêle-mêle les cercueils royaux que renfermait la chapelle d'Amenhotpou I[er], et en dissimula si bien l'entrée qu'elle demeura perdue jusqu'à nos jours[2].

Sheshonq I[er] fut un prince vigoureux et hardi. Les querelles intestines des Hébreux lui fournirent l'occasion de renouer

1. Cf. plus haut, p. 274-278. — 2. Toutes ces momies sont au Musée de Boulaq depuis 1881 : Maspero, *la Trouvaille de Déir-el-Baharî*, avec 40 photographies par Émile Brugsch-Bey, et *Guide du visiteur au Musée de Boulaq*, p. 314 sqq.

en Syrie la politique de ses prédécesseurs. Sans rompre avec Salomon, il ouvrit son royaume aux Hébreux mécontents : Hadad l'Iduméen et Jéroboam trouvèrent asile auprès de lui[1]. Cinq années après le schisme des tribus, il envahit la Judée, monta contre Jérusalem, la pilla, et passa de là dans Israël[2]. De retour dans son royaume, il grava sur les murailles de Karnak le nom des villes qu'il avait conquises. La comparaison de sa liste avec celle de Thoutmos III montre combien était profond l'affaiblissement de l'Egypte, même victorieuse, sous la vingt-deuxième dynastie. Il n'est plus question ni de Gargamish, ni de Qodshou, ni de Damas, ni des villes du Naharanna. Magidi est le point le plus septentrional où Sheshonk soit parvenu, et les localités dénombrées après elle nous ramènent de plus en plus vers le sud, Rabbit, Tâanak, Hapharaïm, Makhanaïm, Gibéon, Bethhoron, Aialon, Migdol, Ierza, Shoko et les villages du désert de Juda. A force de ramasser des noms de bourgades et de couper en deux cartouches ceux d'entre eux qui se composaient de plusieurs mots, Sheshonk eut la joie indicible de pouvoir étaler sur la muraille une liste de vassaux aussi complète que celle de son prédécesseur[3]. Cette satisfaction de vanité fut, avec le butin qu'il rapporta, le produit le plus net de sa campagne : il mourut bientôt après, et ses successeurs ne songèrent pas à revendiquer la suzeraineté qu'il avait un moment exercée sur la Judée[4].

1. Voir plus haut, p. 333 et 349. — 2. Cela ressort de la liste de Karnak, où les villes d'Israël sont énumérées à côté de celles de Juda. — 3. Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 252; Champollion, *Not. man.*, t. II, p. 113 sqq.; Maspero, *Notes sur quelques points*, dans la *Zeitschrift*, 1880, p. 44-49. — 4. Le tableau de la XXI[e] dynastie peut se dresser à peu près comme il suit :

Thèbes.	Tanis.
I. Hrihor-siamon.	I. Noutirkhopirrî sotpenamon Siamon Mîamoun.
II. Pinôkhi.	II. Akhopirrî sotpenamon Psioukhânou Mîamoun.
III. Pinotmou I[er].	III. Ousirmârî sotpenamon Amenemopi Mîamoun.
IV. Khopirkerî sotpenamon Pinotmou II Mîamoun.	
V. Masahirti.	V. . . . .
VI. Menkhopirrî.	VI. . . . .
VII. Pinotmou III.	VII. Ouozhiqrî. . . . . . Hor-Psioukhânou Mîamoun.

Après la retraite de Sheshonq, Juda et Israël s'enfoncèrent de plus en plus dans leurs guerres civiles, Jéroboam mourut en 908, et son fils Nadab fut assassiné devant Gibbéthon par Baesha, fils d'Akhijah, après deux années de règne. Baesha se jeta sur Juda, où Asa, fils d'Abijam, petit-fils de Roboam, venait de monter sur le trône, et fortifia Rama à deux lieues au nord de Jérusalem. Asa, qui avait repoussé, au dire de la légende, une armée prodigieuse d'Éthiopiens et de Libyens[1], ne se crut pas assez fort pour résister aux Israélites et appela au secours le roi de Syrie. Depuis Rézon, Damas n'avait cessé de croître en importance et en vigueur militaire, sous Hézion[2], sous Tabrimmon, sous Benhadad Ier[3] : elle avait conquis Hamath, la Cœlé-Syrie et les cantons du désert qui confinent à l'Euphrate. Benhadad saisit l'occasion qui s'offrait d'étendre sa domination vers le sud : il envahit la Galilée et en réduisit les villes. Baesha, rappelé au nord, ne put se maintenir dans Rama, et Asa mit sa frontière à l'abri en fortifiant Gibéa et Mizpah. Pas plus que Jéroboam, Baesha n'eut l'heur de fonder une dynastie durable; comme il avait fait à Nadab, Zimri fit à son fils Ela. Cette fois encore, l'armée était au pays des Philistins et devant Gibbéthon quand le meurtre fut commis : elle se souleva, acclama son chef Omri et marcha contre les meurtriers. Zimri, forcé dans Tirzah, bouta le feu au palais royal et s'y brûla après avoir régné sept jours. Omri vainqueur eut un rival dans Thibni, fils de Ginath; la guerre civile entre les deux partis dura quatre ans et ne se termina que par la mort naturelle ou violente de Thibni et de son frère Jo-

1. Les *Chroniques*, II, xiv, 9-13, qui, seules, nous parlent de cette expédition fabuleuse, nomment Zérakh, le chef des envahisseurs. Champollion croyait y reconnaître Osorkon Ier (*Précis du système hiéroglyphique*, p. 257-262). — 2. Le nom d'Hézion n'est peut-être qu'une corruption de celui de Rézon : en ce cas, il faudrait le rayer de la série des rois de Damas. — 3. Les monuments assyriens paraissent rendre ce nom royal par Ramân-idri, Bir-Dadda, et les Septante par υἱὸς Ἀδέρ. Quelle que soit la lecture du nom assyrien, j'ai préféré adopter, jusqu'à nouvel ordre, la leçon ordinaire, Benhadad, qui a l'avantage d'être connue de tout le monde (cf. Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 371-398; *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 200 sqq.).

ram[1]. La prise de Jérusalem par Sheshonq, l'hostilité constante de Juda et d'Israël, les crimes et les luttes intestines achevèrent d'affaiblir le peuple hébreu et lui ravirent le peu de prestige qui s'attachait à son nom depuis David. L'hégémonie passa de Jérusalem à Damas. Les descendants de Rézon essayèrent de réunir les différentes nations de Syrie en un seul empire, et ils auraient peut-être réussi dans leur tâche, sans l'intervention décisive des Assyriens.

CHAPITRE IX.

LE SECOND EMPIRE ASSYRIEN JUSQU'A L'AVÈNEMENT DE SARGON.

Ashshournazirpal et Salmanasar ; les rois de Damas et la maison d'Omri. — Décadence momentanée de l'empire assyrien ; les prophètes d'Israël : Jéroboam II ; Tougoultipalêsharra II ; chute de Damas. — La vingt-deuxième et la vingt-troisième dynastie ; les Éthiopiens en Égypte : Piônkhi et Shabakou. Chute du royaume d'Israël.

Ashshournazirpal et Salmanasar ; les rois de Damas et la maison d'Omri.

Les années qui suivirent la défaite d'Ashshourrabamar furent pour l'Assyrie des années de misère et d'humiliation. Non seulement les conquêtes de Tougoultipalêsharra en Syrie, mais les pays du Nord et du Sud échappèrent à sa domination. La Babylonie rejeta le joug ; les peuplades du Naïri et du Namri recouvrèrent leur liberté ; la Mésopotamie elle-même se détacha de Ninive : c'est à peine si les monarques assyriens conservèrent les districts voisins de leur capitale. Du moins travaillèrent-ils de grand cœur à réparer ces désastres et à refaire leur puissance. Irbaramân, Ashshouridinakhe I[er], Ashshourdân II, Ramânnirari II recon-

1. D'après Josèphe, *Ant. jud.*, VIII, 12, 5, Thibni fut assassiné.

quirent le terrain pied à pied : le dernier était déjà assez fort pour battre le roi de Babylone et pour reculer sa frontière au delà du grand Zab. A l'intérieur, ils s'appliquèrent à réparer les villes et les temples, creusèrent et nettoyèrent les canaux d'irrigation, consolidèrent les digues qui protégeaient la plaine contre les crues du Tigre. Tougoultininip II (889-885), fils de Ramânnirari, recommença enfin l'œuvre de conquête si longtemps interrompue et s'illustra par son courage et par sa férocité : « il exposa sur des pals les corps des vaincus ». Les rois d'Assyrie employaient, à fortifier patiemment leur empire, le temps que les rois d'Israël avaient usé dans des luttes stériles [1].

A mesure que leur autorité montait vers le nord, la cité d'Ashshour perdait peu à peu l'importance qu'elle avait eue dans les premiers siècles de la monarchie : elle cessait d'être le point central de l'empire et ne gardait son rang de capitale que par respect pour la tradition. Ashshournazirpal, successeur de Tougoultininip II, lui porta un coup mortel en se choisissant une autre résidence. Près de cinq siècles auparavant, Salmanasar Ier avait construit, à Kalakh, sur la rive gauche du Tibre et au confluent de ce fleuve avec le grand Zab, une ville dont le hasard des révolutions empêcha longtemps la croissance. La quatrième année de son règne, Ashshournazirpal rasa ce qui subsistait des constructions de son antique prédécesseur et jeta les fondements d'une cité neuve. Dès lors et pendant un siècle au moins, tous les rois d'Assyrie, Salmanasar, Shamshiramân, Ramânnirari, l'embellirent à l'envi et se plurent à l'habiter dans les rares instants de répit que leur laissa la guerre. « Palais après palais s'éleva sur la riche plate-forme qui la soutenait, chacun richement orné de bois taillé, d'or, de peinture, de sculpture et d'émail, chacun rivalisant de splendeur avec les premiers construits : des lions de pierre, des sphinx, des obélisques, des sanctuaires, des

1. Oppert, *Histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie*, p. 61-69; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, 80-83; Fr. Lenormant, *Histoire d'Orient*, t. II, p. 64-65; J. Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 59-64.

tours sacrées, variaient l'aspect de la ville et en rompaient la monotonie. La haute pyramide à degrés (*ziggourat*) attachée au temple de Ninip dominait tout et ralliait autour d'elle cet amas de palais. Le Tigre, qui baignait à l'ouest le pied de la plate-forme, en reflétait la silhouette dans ses eaux et, doublant la hauteur apparente des édifices, dissimulait un peu l'écrasement des masses, qui est le point faible de l'architecture assyrienne. Quand le soleil couchant plaquait sur cette vue ces tons éclatants qu'on ne voit qu'au ciel d'Orient, Kalakh devait sembler comme un mirage du pays des fées au voyageur qui l'apercevait pour la première fois [1]. »

C'est de là que les monarques d'Assyrie partaient presque chaque année pour leurs guerres. Adossés au plateau de Médie, bornés par les massifs de l'Arménie, ils n'étaient guère tentés de s'étendre vers l'est ou le nord-est : ils auraient trouvé dans ces régions beaucoup de peine et peu de gain. Tout au plus cherchèrent-ils à maintenir sous le joug les tribus remuantes qui s'agitaient à l'extrême frontière de la vallée du Tigre et dans les montagnes du Kourdistan : s'ils dépassaient parfois ces limites, ce fut pour entreprendre quelques razzias vers la mer Noire et la mer Caspienne ou pousser des pointes hardies aux extrémités de la Médie propre. Leurs vrais champs de bataille n'étaient pas dans cette direction, mais au sud, à l'ouest, au nord, en Arménie et en Asie Mineure, à Babylone et dans l'Élam, à l'ouest et au sud-ouest en Syrie. Pendant deux siècles, les armées assyriennes refirent chaque année, mais en sens inverse, tout ou partie du chemin parcouru huit siècles auparavant par les bandes de Thoutmos III et d'Amenhotpou II. Ils abordèrent la Syrie et l'annexèrent pièce à pièce, malgré sa résistance obstinée, Gargamish d'abord, puis la Phénicie et Damas, puis Israël et Gaza, abattant l'une après l'autre chacune des barrières qui les séparaient de l'Egypte, jusqu'au jour où les deux empires du monde oriental se virent de nouveau face à face, comme au temps des Pharaons de la dix-huitième dynastie. Mais les rôles étaient changés.

1. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 98-99.

Alors c'était l'Egypte qui montait au-devant de sa rivale et traversait l'Asie antérieure pour arriver aux rives de l'Euphrate : maintenant, au contraire, Ninive attaque et l'Égypte se défend à grand'peine. Memphis reçut une garnison assyrienne dans son château du Mur-Blanc, et les généraux d'Ashshourbanipal pillèrent les temples de Thèbes.

Ashshournazirpal commença cette marche en avant. Grâce à lui, l'empire assyrien s'éleva soudain et se développa sur toutes ses frontières à la fois. Ce fut d'abord une expédition dans le Kourdistan et dans les régions méridionales de l'Arménie. Les indigènes, incapables d'affronter une bataille rangée, « se retirèrent sur les montagnes inaccessibles et se retranchèrent sur les sommets, afin que je ne pusse les atteindre; car ces pics majestueux se haussent comme la pointe d'un glaive, et les oiseaux du ciel dans leur vol peuvent seuls y parvenir… En trois jours je gravis la montagne, je semai la terreur dans leurs retraites… leurs cadavres jonchèrent les pentes comme les feuilles des arbres, et le surplus chercha un refuge dans les rochers. » Après avoir incendié les villages de ces malheureux, il s'abattit sur le district de Karkhi[1]; « j'y livrai au fil de l'épée deux cent soixante combattants, je leur coupai la tête et j'en construisis des pyramides. » Après Karkhi, ce fut le tour du Koummoukh. Ashshournazirpal avait déjà reçu le tribut des Moushki et se préparait à pousser plus loin vers le nord, quand la révolte d'une ville de Mésopotamie le contraignit à revenir sur ses pas. Les révoltés jetèrent les armes à son approche et implorèrent le pardon de leur faute : il fut impitoyable. « J'en tuai, dit-il, un sur deux… Je bâtis un mur devant les grandes portes de la ville; j'écorchai les chefs de la révolte et je recouvris ce mur avec leur peau. Quelques-uns furent murés vifs dans la maçonnerie, quelques autres empalés au long du mur; j'en écorchai un grand nombre en ma présence et je revêtis le mur de leur peau. J'assemblai leurs têtes en forme de couronnes et leurs cadavres transpercés en forme de guirlandes. » Le

1. Voir plus haut, p. 197, note 1.

chef principal fut emmené à Ninive, écorché lui aussi, et sa peau clouée à la muraille. Après cela, on n'a pas à s'étonner si les gens du pays de Laki se soumirent sans lutte. D'autres révoltes qui éclatèrent dans les recoins de l'Arménie furent étouffées avec non moins de promptitude et de férocité : en rentrant à Kalakh vers la fin de cette première année, Ashshournazirpal pouvait se vanter d'avoir fait sentir la force de son bras dans toute l'étendue de son territoire et sur tous les points de sa frontière.

Les années suivantes ne démentirent pas les promesses de ces heureux débuts. En 881, guerre contre les peuples situés dans la région du Zagros; en 880, guerre contre l'Arménie; en 879, guerre contre le Koummoukh, le Naïri et la plupart des tribus du haut Tigre. Ce sont toujours les mêmes récits de victoires et les mêmes cruautés contre les vaincus. En 879, les habitants de Karkhi, attaqués une seconde fois, « abandonnèrent leurs places fortes et leurs châteaux; pour sauver leur vie, ils s'enfuirent vers Matni, un pays puissant. Je me ruai à leur poursuite : je semai mille cadavres de leurs guerriers dans la montagne, je jonchai la montagne de leurs cadavres, j'en remplis les ravins. Deux cents prisonniers qui étaient vivants entre mes mains, je leur tranchai les poignets. » Il restait encore au milieu de la Mésopotamie un certain nombre de villes et de tribus indépendantes : une campagne suffit à les réduire. Ashshournazirpal descendit le Kharmis et le Khabour jusqu'à l'Euphrate, puis l'Euphrate depuis le confluent du Khabour jusqu'à Anat. Ce fut une promenade militaire plutôt qu'une guerre : toutes les villes riveraines, Shadikanni[1], Bit-Khaloupiê, Sirki[2], Anat, payèrent le tribut sans hésiter. Le prince de Zoukhi, qui osa résister, fut vaincu dans une bataille de deux jours et s'enfuit par de là l'Euphrate, au désert d'Arabie. Il avait avec lui quelques troupes chaldéennes commandées par un général du nom de Belbaliddin et par Zabdan, frère de Naboubaliddin, roi de Babylone. Ces deux personnages tombèrent au pouvoir du vainqueur, et Ashshour-

1. Aujourd'hui Arban. — 2. Circésium, au confluent du Khabour et de l'Euphrate. Cf. Fox Talbot, *Assyrian Texts*, p. 30-31.

nazirpal en abusa pour déclarer qu'il avait triomphé de la Chaldée. « La crainte de ma puissance s'étendit sur le pays de Kar-Douniash; la terreur de mes armes entraîna celui de Kaldou. » C'était bien des mots pour un fait insignifiant. Naboubaliddin ne s'inquiéta pas autrement de ces fanfaronnades, et le roi d'Assyrie, satisfait de sa victoire, jugea qu'il serait prudent de ne pas la compromettre par une invasion en Chaldée. Aussi bien les Zoukhi se soulevèrent-ils en 878, et Ashshournazirpal dut parcourir une fois encore le théâtre de sa campagne précédente. Tous les districts qui s'étendent le long du Khabour et de l'Euphrate furent ravagés sans pitié, les villes brûlées, les prisonniers empalés. C'est avec justice qu'il s'écriait : « Sur les ruines ma figure s'épanouit; dans l'assouvissement de mon courroux je trouve mon contentement[1]. »

L'année d'après le vit dans des régions où nul monarque assyrien ne s'était aventuré depuis près de deux siècles. Au printemps de 877 il quitta Kalakh, s'enfonça dans la Mésopotamie, traversa le Khabour et le Balikh, et parvint aux rives de l'Euphrate. La Syrie du nord était partagée en petits États indépendants réunis, comme au temps des Égyptiens, en une sorte de confédération. La plupart des peuples qui l'habitaient quelques siècles auparavant n'existaient plus. Les Khiti, déjà fort amoindris au temps de Tougoultipalêsharra, avaient été s'affaiblissant encore et n'avaient guère d'autre importance que celle que leur prêtait leur position géographique : Gargamish, leur capitale, commandait le meilleur gué de l'Euphrate en ces parages. Les principautés qui les entouraient, sans cesse en lutte l'une contre l'autre, n'avaient plus la force nécessaire pour résister aux attaques des rois de Damas, à plus forte raison pour repousser les Assyriens. C'était une proie facile à saisir et d'autant plus tentante qu'elle était riche. Malgré les guerres intestines et les invasions du dehors, le pays était encore populeux, cultivé, à la fois industrieux et commerçant : les métaux précieux et usuels, or, argent, cuivre, étain, fer, y abondaient; le commerce avec la Phénicie y

1. Oppert, *Histoire*, p. 92

amenait la pourpre et les étoffes de lin, les bois d'ébène et de santal. L'attaque d'Ashshournazirpal surprit les chefs des Khiti en pleine paix. Sangar, roi de Gargamish, ne songea pas un instant à disputer aux Assyriens le passage de l'Euphrate, et leur ouvrit les portes de sa ville. Loubarna, roi de Patin, « redouta la puissance de l'ennemi et l'issue de la bataille; il paya vingt talents d'or, un d'argent, deux cents d'étain, cent de fer; donna mille bœufs, dix mille moutons, mille vêtements de laine et de fil », sans compter les meubles, les armes et les esclaves. Le pays de Loukhouti résista et fut traité en conséquence : les villes furent mises à sac et les prisonniers empalés. Après cet exploit, Ashshournazirpal ravagea les deux versants du Liban et descendit au bord de la Méditerranée. La Phénicie n'attendit pas son arrivée pour lui rendre hommage : les rois de Tyr, de Sidon, de Gébel et d'Arad, « qui est au milieu de la mer », lui envoyèrent des présents. Les Assyriens employèrent leur temps à couper sur le Liban et sur l'Amanos des cèdres, des pins et des cyprès, qu'ils expédièrent à Ninive pour construire un temple à la déesse Ishtar[1].

A partir de ce moment, nous ne savons plus rien d'Ashshournazirpal. Il régna seize ans encore, et ce que nous connaissons de son caractère ne nous autorise pas à croire qu'il les passa dans le repos. Shalmanousshour III (Salmanasar) lui succéda en 860, et batailla hardiment, sa vie durant, à l'exemple de son père. Dès l'année de son avènement, il franchit l'Euphrate et ne s'arrêta qu'aux bords de la Méditerranée. Il employa quatre années à réprimer les révoltes et à consolider le pouvoir qu'il exerçait sur la Syrie septentrionale, puis, Gargamish et Patin soumises, il s'engagea dans la vallée de l'Oronte, où l'attendaient le roi de Damas et ses vassaux[2].

Après avoir vaincu Thibni, fils de Ginath, Omri avait cherché à consolider son pouvoir. Jusqu'alors Israël n'avait

1 Oppert, *Histoire*, p. 69-104; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, 84-89; Fr. Lenormant, *Histoire*, t. II, p. 66-68; J. Ménant, *Annales*, p. 64-90. — 2. Oppert, *Histoire*, p. 108-111; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 111; Fr. Lenormant, *Histoire*, t. II, p. 68-69; J. Ménant, *Annales*, p. 96-99, 105-112.

pas eu de capitale fixe : Sichem, Tirzah, Rama, avaient tour à tour servi de résidence aux successeurs de Jéroboam et de Baesha. Dans les derniers temps, Tirzah avait semblé l'emporter sur ses rivales; mais son palais avait été brûlé par Zimri, et d'ailleurs la facilité avec laquelle elle avait été prise était propre à exciter les inquiétudes d'un chef de dynastie. Omri choisit pour l'emplacement de sa ville royale un terrain situé un peu au nord-ouest de Sichem et du mont Ebal, et, comme il l'avait acheté à un certain Shomer, il lui donna le nom de Shimrôn (Samarie)[1]. Ce choix était habile et judicieux : le développement rapide de la ville le prouva. Elle était assise sur la croupe d'une colline arrondie, dressée au milieu d'une sorte de bassin large et profond, et reliée à peine aux hauteurs environnantes par une langue de terre étroite et basse. La vallée est fertile et abondamment pourvue d'eau; les montagnes sont cultivées presque jusqu'au sommet : il aurait été malaisé de trouver ailleurs dans la Palestine un site comparable à celui-là en force et en beauté[2]. Aussi Shimrôn devint-elle pour le royaume d'Israël ce que Jérusalem était pour celui de Juda, un centre de résistance autour duquel la nation se rallia au moindre danger. Les contemporains ne méconnurent point l'importance de cette fondation : le nom d'Omri s'attacha dans leur esprit à l'idée du royaume d'Israël et n'en fut plus séparé. Désormais Samarie et la maison de Joseph elle-même furent pour les étrangers Bît-Omri, la maison d'Omri, et ce nom persista longtemps après qu'Omri et sa famille eurent cessé de régner sur les Hébreux[3].

Le vieux Benhadad Ier, qui avait guerroyé contre Baesha, profita des troubles où la querelle d'Omri et de Thibni avait jeté Israël, pour renouveler ses attaques : il enleva plusieurs villes et força le roi d'accorder aux Syriens la

1. I *Rois*, xvi, 24. — 2. Robinson, *Biblical Researches in Palestine*, 1841, t. III, p. 138-139, 146. — 3. Oppert, *Histoire*, 105-106; Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 189-191. L'idée d'Omri et celle d'Israël étaient tellement inséparables dans l'esprit des Assyriens, qu'une inscription de Salmanazar parle de Jéhu, qui détruisit la famille d'Omri, comme de *Jaoua habal Khoumrii*, Jéhu, fils d'Omri.

possession d'un quartier spécial de Samarie[1]. Omri se dédommagea par des succès sur les Moabites, et leur imposa un tribut très lourd en laine et en bétail[2]. Ce n'était pas là une victoire de nature à contrebalancer ses pertes; à n'en gagner que de ce genre, Israël courait risque de perdre son indépendance et de demeurer toujours vassale de Damas. Omri le sentit et chercha un appui au dehors. L'Égypte était trop loin, les Assyriens venaient à peine de franchir l'Euphrate, les haines religieuses et politiques mettaient un abîme entre lui et Juda : il se tourna du côté de la Phénicie, et obtint pour son fils Akhab la main d'Izebel, fille d'Ithobaal, roi de Tyr.

Hirom Ier, l'ami de David et de Salomon, avait porté à son apogée la grandeur de Tyr. L'autorité de la métropole rétablie sur Kition et sur Chypre, le commerce avec l'Espagne régularisé et développé, les voies qui mènent vers l'extrême Orient ouvertes grâce à l'alliance hébraïque, la ville devint trop petite pour la population qui affluait dans son sein. Elle couvrait alors plusieurs îles, séparées l'une de l'autre par des bras de mer peu profonds et semés de ces rochers coupés à fleur d'eau qui hérissent par endroits les abords de la côte syrienne. Sur la plus grande et au point le plus élevé, les premiers colons avaient bâti, près de huit siècles auparavant, le temple de Melqarth : un îlot voisin possédait le temple du dieu que les Grecs identifièrent plus tard à leur Zeus Olympios. Hiron s'ingénia à doubler l'étendue du sol sur lequel reposait sa capitale. Il combla les détroits qui couraient entre les divers quartiers, et gagna sur la mer, vers le sud, un terrain assez considérable au moyen de remblais et de quais fortifiés. Même en cet état, l'aire occupée par les habitations n'était pas large et ne devait guère loger plus de trente à trente-cinq mille âmes : comme Arad, Tyr déborda sur le continent, et « ses marchands qui sont des princes, ses trafiquants qui sont les plus honorables de la terre[3] » étagèrent leurs villas sur les dernières pentes du Liban, mais la partie insulaire demeura

1. I *Rois*, xx, 34. — 2. II *Rois*, III, 4. L'*Inscription de Mesha* (l. 5, 7) dit expressément qu'Omri avait dominé sur Moab. — 3. *Isaïe*, XXIII, 8.

le siège du gouvernement, grâce à sa position admirable et au fossé qui l'isolait du monde[1]. Hiron mort, elle fut agitée par des révolutions sanglantes. La royauté avait peine à s'acclimater chez cette population de manufacturiers et de matelots : quand Baleastart, fils et successeur d'Hirom, mourut après sept ans de règne, l'aîné de ses enfants, Abdastart, fut tué dans une révolte populaire. On sait l'influence dont jouissent en Orient les nourrices de rois : les quatre fils de la nourrice d'Abdastart assassinèrent leur frère de lait et donnèrent la couronne au plus âgé d'entre eux. Soutenus par cette masse d'esclaves, de soldats mercenaires et d'ouvriers que renfermaient les villes phéniciennes, ils se maintinrent douze ans au pouvoir. Leur domination eut des effets désastreux : une partie de l'aristocratie émigra au loin, les colonies se séparèrent de la mère patrie : c'en était fait de l'empire tyrien si cet état de choses avait duré. Une révolution chassa l'usurpateur et rétablit l'ancienne lignée royale, sans rendre à la malheureuse ville la tranquillité dont elle avait besoin : les trois fils survivants de Baleastart, Astart, Astarim et Phéli, se succédèrent rapidement sur le trône. Le dernier fut tué, après neuf mois de règne, par un de ses parents, Ithobaal, qui s'empara solidement du pouvoir et le garda trente-deux ans[2].

Le commencement de ces troubles avait coïncidé avec la scission du royaume de Salomon : les Hébreux, occupés chez eux, n'avaient pu en tirer aucun avantage. Néanmoins il était toujours à craindre qu'un roi plus entreprenant ou moins absorbé que ses prédécesseurs ne se laissât tenter aux richesses de la Phénicie et ne voulût s'en emparer. Ithobaal saisit avec empressement l'occasion qui s'offrait à lui d'écarter ce danger et de contracter une alliance de famille avec la nouvelle maison royale d'Israël. Izebel prit un empire absolu sur l'esprit d'Akhab. Nourrie à la piété par son père, qui avait été grand prêtre d'Astarté avant de devenir roi, elle obtint de son mari la permission de pratiquer librement le culte des divinités phéniciennes et cana-

1. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 1ter Theil, p. 188, sqq.; E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 546-575. — 2. Movers, t. II, 1ter Theil, p. 340-346.

néennes. Baal et Ashérah eurent leurs temples et leurs bois sacrés à Samarie ; leurs prêtres et leurs prophètes s'assirent à la table royale. Akhab de son côté restait fidèle au dieu national, et donnait aux enfants qu'il avait d'Izebel des noms formés avec le nom de Jahvéh, Akhaziah, Jéhoram, Athaliah [1]. Ce n'était pas, tant s'en faut, le premier exemple qu'on eût de pareille tolérance en Israël : Salomon avait approuvé chez ses épouses étrangères ce que le fils d'Omri accordait à Izebel. L'opposition ne vint pas du clergé officiel : les sanctuaires royaux et les communautés de Dan, de Béthel, de Jéricho, de Gilgal, continuaient à prospérer, et cela leur suffisait. Mais le temps n'était plus où l'on pouvait élever l'autel de Baal à côté de celui de Jahvéh sans soulever ni haines, ni colères. Un siècle ne s'était pas encore écoulé depuis la mort de Salomon, et déjà une partie du peuple était imbue de cette idée qu'il n'y avait, qu'il ne pouvait y avoir d'autre dieu que Jahvéh : tout ce que les peuples étrangers adoraient sous le titre de dieu le cédait en puissance et en force au dieu d'Israël. De là à rejeter les pratiques communes aux cultes du dehors, l'usage des idoles en bois ou en métal, des colonnes, certaines opérations de l'offrande et du sacrifice, il n'y avait pas loin. Déjà, dans Juda, le dévot Asa, fils et successeur d'Abijam, avait abattu l'image d'Ashérah, que sa mère Maakha avait fabriquée pour son propre compte [2]. Quelques prophètes d'Israël prirent parti contre Baal, contre la reine qui l'adorait, contre le roi qui en tolérait la religion, et les poursuivirent de leur haine sans relâche [3]. Un d'eux surtout, Élie de Thisbé, se fit remarquer par son opposition violente. Ses aventures et ses exploits, grossis et transformés par l'imagination populaire, sont aujourd'hui mêlés de tant de prodiges, qu'il est impossible de discerner la part de vérité qu'ils renferment. Élie, inspiré par le souffle de Dieu, annonce devant Akhab qu'il n'y aura dans les années suivantes ni rosée, ni pluie, sinon à sa parole, et s'enfuit au désert pour échapper à la colère du roi. Il est nourri d'abord par des corbeaux qui, soir et matin,

1. Akhaziahou, quem Jahveh sustinet ; Jehoram, Jahveh altus est ; Athaliah, quam Jahveh afflixit. — 2. I *Rois*, xv, 13. — 3. Wellhausen, *Prolegomena*, p. 305 sqq.

lui apportent de la viande et du pain, puis, quand la source à laquelle il buvait fut tarie, par un baril de froment et une cruche d'huile inépuisables dont il partage le contenu avec une veuve de Sarepta au pays de Sidon. Le fils de cette femme meurt subitement : Élie le ressuscite au nom de Jahvéh, et, toujours guidé par l'esprit d'en haut, quitte sa retraite pour se présenter de nouveau devant le roi. Akhab l'accueille sans lui marquer aucune haine, rassemble les prophètes païens et les met face à face avec lui sur le Carmel. Les Phéniciens invoquent à grands cris leurs Baalim, se déchirent le corps à coups de couteau. Élie, après les avoir laissés s'épuiser en contorsions et en prières, implore à son tour Jahvéh : le feu du ciel descend à sa voix et consume l'holocauste en un moment. Le peuple se jette sur les prêtres, les massacre, et la pluie commence à tomber. On dit qu'après cette victoire Élie se retira encore une fois au désert et comparut, sur Horeb, la montagne de Jahvéh, devant l'Éternel. « Or voici, Jahvéh passait, et un grand vent impétueux, qui fendait les montagnes et brisait les rochers, allait devant Jahvéh, mais Jahvéh n'était point dans le vent. Après le vent, un tremblement de terre, mais Jahvéh n'était point dans le tremblement. Après le tremblement venait un feu, mais Jahvéh n'était point dans ce feu, et après le feu un vent doux et subtil. Et voici, dès qu'Élie l'eut entendu, il enveloppa son visage de son manteau, et sortit et se tint à l'entrée de la caverne, et une voix lui fut adressée et lui dit : « Quelle affaire as-tu ici, Élie? » Jahvéh donc lui ordonna d'oindre Khazaël pour roi de Syrie et Jéhu, fils de Nimshi, pour roi sur Israël, et Élisée, fils de Shapat, pour prophète en sa place, et « quiconque échappera de l'épée de Khazaël, Jéhu le fera mourir, et quiconque échappera à l'épée de Jéhu, Elisée le fera mourir [1] ». Pareil prophète était au-dessus des lois communes de l'humanité; Élie monta vivant au ciel, sur un char de feu [2]. Ainsi le veut la tradition, et son exagération même nous montre quelle impression puissante avait laissée le grand prophète sur l'esprit du peuple d'Israël.

Cette première tentative de réforme n'était pas destinée à

1. I *Rois*, XIX, 8-17. — 2. II *Rois*, II, 1-12.

aboutir : elle fut pourtant assez sérieuse pour ajouter une querelle de religion aux malheurs de la guerre étrangère. Benhadad Ier mort, Akhab avait rompu aussitôt son vasselage : Benhadad II convoqua ses vassaux et marcha droit sur Samarie. Le roi demanda la paix aux conditions qu'il plairait au vainqueur de lui indiquer : la réponse à ses ouvertures était si outrageante que les Hébreux se résolurent à tout tenter plutôt que de l'accepter. La fortune leur revint avec le courage : Benhadad fut surpris en plein midi par une brusque sortie des assiégés, la panique entra dans son camp, et son armée se sauva en désordre jusque sur le territoire de Damas. Elle revint à la charge l'année suivante, mais, au lieu de s'engager sur le territoire montueux d'Éphraïm, où elle perdait l'avantage du nombre, elle campa dans la plaine de Jezréel, près de la petite ville d'Aphek. Elle fut battue comme elle l'avait été sous les murs de Samarie, et Benhadad capturé dans la déroute. Malgré ces défaites répétées, la puissance de Damas était encore si grande et la captivité du roi si loin de terminer la guerre, qu'Akhab n'osa point pousser sa victoire à fond. Il accueillit le vaincu « en frère », malgré l'opposition jalouse de quelques prophètes, et le renvoya en liberté, après avoir conclu avec lui un traité d'alliance offensive et défensive. Israël rentra en possession des cantons qu'il avait perdus sous les règnes précédents, et les Juifs eurent le droit d'occuper à Damas un quartier particulier : c'était la contre-partie et la revanche de la paix imposée à Omri par Benhadad Ier[1].

La lutte cessait à peine quand les Assyriens parurent sur l'Oronte. Benhadad avait suivi leurs progrès d'un œil inquiet, et s'était préparé à les recevoir chaudement. Il avait renouvelé ses alliances avec Hamath, Arad et la Phénicie, réclamé le secours d'Israël et des Arabes, racolé des auxiliaires jusqu'en Égypte et au pays d'Ammon. Lorsque, à l'automne de 854, Salmanasar franchit l'Euphrate, il marcha bravement au-devant des Assyriens et leur offrit bataille à Karkar[2]. Il avait avec lui deux mille chars et dix mille Hé-

1. I *Rois*, xx. — 2. Karkar était située dans les environs d'Hamath (Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 180).

breux d'Akhab, sept cents chars, sept cents cavaliers, dix mille fantassins d'Hamath, mille mercenaires égyptiens, mille Ammonites qui, joints aux troupes de ses vassaux, formaient une armée de soixante-deux mille neuf cents fantassins, dix-neuf cents cavaliers et quatre mille huit cent dix chars; un chef arabe, nommé Djendîb, avait amené un corps de mille chameaux. Les alliés perdirent la bataille quatorze mille des leurs périrent[1], le reste s'enfuit au delà de l'Oronte. Néanmoins la lutte avait été si ardente que Salmanasar n'insista pas pour la soumission de Damas[2]. Il ne revint pas l'année d'après, occupé qu'il était au sud-est de son empire. Mardoukshoumizkour, roi de Babylone, trahi et vaincu par son frère illégitime, Mardoukbelousatè, avait appelé le roi d'Assyrie. Salmanasar ravagea, dans une première campagne (852), les districts situés au nord du Dournat; dans une seconde, il battit le prétendant, le tua, s'empara de Babylone, de Barsip, de Kouti, et descendit dans la Chaldée maritime[3].

La paix n'avait pas été de longue durée entre Akhab et Benhadad. En traitant de la restitution des villes juives, on avait négligé de mentionner Ramoth-Galaad. C'était cependant une place importante : elle commandait la rive gauche du Jourdain et menaçait à la fois Israël et Juda. Akhab voulut profiter de l'issue malheureuse de la campagne contre les Assyriens pour réparer son oubli, et chercha des alliés qui pussent l'aider dans cette entreprise. Un grand changement d'esprit et de politique venait de s'accomplir à Jérusalem. Jehoshaphat (Josaphat), comme son père Asa, était un adorateur fervent de Jahvéh; mais sa piété ne le rendait pas aveugle aux nécessités politiques du temps présent. L'expérience des règnes précédents avait prouvé combien était funeste la rivalité d'Israël et de Juda : pendant les guerres civiles, Moab, Ammon, Édom, les fiefs philistins avaient

1. Un autre texte porte *vingt mille cinq cents*. — 2. Oppert, *Histoire*, p. 111-119; 136-142; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 102-103; Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 193-200 ; J. Ménant, *Annales*, p. 99, 112-113. — 3. Oppert, *Histoire*, p. 112; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 102; J. Ménant, *Annales*, p. 99-100, 114.

secoué le joug; Damas était devenue la capitale d'un royaume puissant et menaçait de rétablir à l'avantage de Benhadad l'empire de David. La crainte d'être attaqué à son tour, si les tribus d'Israël succombaient, l'emporta sur les récriminations des prophètes de Jahvéh, à qui la haine de Baal fermait les yeux sur le danger de la patrie. Josaphat se convainquit de la nécessité d'oublier les discordes et de réunir toutes les forces de la nation contre les Syriens. Il maria son fils Joram avec Athaliah, fille du roi d'Israël[1], et quand Akhab le pria de l'aider dans son entreprise contre Ramoth-Galaad, il consentit à l'accompagner[2]. Pour la première fois depuis près d'un siècle, l'armée de Juda entra sans intentions hostiles sur le territoire d'Éphraïm et se rangea sous le même drapeau.

Josaphat s'était montré dès le début de son règne actif et belliqueux : il avait conduit contre ses voisins du sud plusieurs expéditions heureuses qui affermirent son autorité sur Édom[3]. Sa valeur ne prévalut pas contre la fortune de Benhadad. Il manqua d'être pris dans le combat qui s'engagea sous les murs de Ramoth, et son armée fut à moitié détruite. Akhab, blessé mortellement d'une flèche au commencement de la journée, demeura vaillamment à son poste et mourut d'épuisement vers le coucher du soleil : ses soldats, saisis de panique, se débandèrent. Akhaziah ramena le corps de son père à Samarie, Josaphat s'enfuit à Jérusalem[4] : il semblait que Benhadad n'eût plus qu'à s'avancer pour s'emparer sans effort d'Israël et de Juda (851). L'intervention des Assyriens sauva les Hébreux d'une ruine imminente. Le roi de Damas, rappelé vers le nord, trouva Salmanasar maître du pays entre l'Euphrate et l'Oronte, et fut battu complètement malgré les secours d'Hamath et de la Phénicie, battu en 850, battu l'année d'après. Dix mille des siens périrent, une partie de ses chariots et de son matériel de guerre resta sur le champ de bataille. Mais les Assyriens, toujours victorieux, étaient toujours trop affaiblis par leur victoire pour en user aisé-

1. Cf. II *Rois*, VIII, 18, avec II *Rois*, VIII, 26. — 2. I *Rois*, XXII, 1-19 ; II *Chron.*, XVIII, 1-27. — 3. *Ibid.*, XVII. — 4. I *Rois*, XXII, 20-29 ; II *Chron.*, XVIII, 28-34.

ment à leur avantage. Ils employèrent les deux années suivantes à soumettre quelques tribus de l'Arménie et des marches médiques et ne revinrent à la charge qu'en 846, avec leur succès habituel[1]. Benhadad fut vaincu encore une fois, mais ne laissa pas entamer son royaume : à peine débarrassé de ces adversaires, il se retourna contre les Juifs.

Ils avaient déjà réparé leur désastre. Akhaziah n'avaït eu qu'un règne éphémère, mais son frère Joram s'était jugé assez fort pour concevoir des idées de conquête. Après la bataille de Ramoth-Galaad, Mésha, roi de Moab, avait refusé le tribut que son peuple payait depuis quarante ans aux rois d'Israël[2]. Ses débuts furent heureux : il prit Médéba, Nébo, Atarot, que les gens de Gad avaient possédées de tout temps, Horonaïm, égorgea la population juive ou l'emmena en esclavage, la remplaça par des colons moabites, puis fortifia la plupart des villes, à commencer par Dhibon, sa capitale[3]. L'événement prouva que ces mesures de prudence étaient bien entendues. Joram ne se sentit pas assez fort pour vaincre les rebelles à lui seul et appela Josaphat à son secours. Comme les deux confédérés n'osaient mener l'attaque vers le nord, par crainte des garnisons syriennes qui étaient en Galaad, ils la dirigèrent au sud de la mer Morte et vinrent assiéger le Moabite dans sa cité royale. Malgré quelques victoires, la campagne échoua. Mésha, serré de près et désespérant des hommes, eut recours au moyen suprême que la religion lui offrait en pareil cas : il dévoua son fils à Kamosh et le brûla sur la muraille, en présence du camp ennemi. A la vue des fumées de l'holocauste, les Israélites, comprenant que Jahvéh était désormais sans force, furent saisis de terreur et se retirèrent. A dire vrai, une invasion de Benhadad dut être pour quelque chose dans le triomphe des Moabites. Les armées syriennes fondirent sur Ephraïm et montèrent jusqu'à Samarie : la ville tint bon, et Benhadad, désespérant de la prendre, leva le siège au mo-

1. Oppert, *Histoire*, p. 112, 120 ; J. Ménant, *Annales*, p. 100-114 ; Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 200 205. — 2. Ces faits nous sont connus par la fameuse stèle de Dhibân, découverte en 1869 par M. Clermont-Ganneau, et dont les fragments sont conservés au Musée du Louvre. — 3 II *Rois*, III. 4-27

ment où la famine l'avait réduite à la dernière extrémité. Il ne devait plus rentrer en Israël : malade et presque mourant, il fut achevé par Khazaël, un de ses officiers, qui se proclama roi en sa place[1]. Il avait régné près de trente ans, non sans gloire. Il avait noué d'étroites alliances avec Hamath et la Phénicie, dominé trente-deux rois vassaux et résisté vaillamment aux Assyriens ; il avait essayé de conquérir la Palestine entière, et, s'il n'avait pas réussi, au moins avait-il soumis presque tout le pays de Galaad entre le Hauran et la frontière de Moab. Damas était devenue entre ses mains la capitale réelle et le boulevard de la Syrie.

Khazaël ne se montra pas indigne du haut rang où son crime l'avait élevé. Il se fit reconnaître sur les deux versants de l'Anti-Liban et sur la majeure partie de la Syrie septentrionale. Quand Joram et Akhaziah renouvelèrent contre Ramoth de Galaad la tentative qui avait été si funeste à leurs prédécesseurs quelques années auparavant, ils échouèrent comme Akhab et Josaphat[2]. Mais bientôt Salmanasar, après avoir combattu les tribus du haut Euphrate (845), poussé une pointe sur le plateau de Médie (844) et guerroyé avec les peuples de l'Amanos (843), recommença les hostilités contre l'Aram. Khazaël l'attendit dans une position choisie avec soin et fut vaincu. C'était la bataille la plus sanglante qui eût été livrée jusqu'alors par les Assyriens, mais elle fut décisive : Khazaël perdit seize mille hommes de pied, quatre cent soixante-dix cavaliers, onze cent vingt et un chars. Damas, assiégée, échappa à la rage des vainqueurs ; mais les avant-gardes assyriennes pénétrèrent jusque dans les montagnes du Hauran, pillant et brûlant tout. Les rois de Sidon et de Tyr, craignant pour leurs États un sort pareil, s'empressèrent de reconnaître la souveraineté du vainqueur. Jéhu d'Israël envoya en tribut des barres d'or et d'argent, des plats, des coupes et des ustensiles d'or, des sceptres et des armes : ce fut le commencement des relations entre les Hébreux et l'Assyrie (842)[3]

1. II *Rois*, VI, 8 ; VIII, 15. — 2. II *Rois*, VIII, 28-29. — 3. Oppert, *Histoire*, p. 113-118 ; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 104-106 ; Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 206-211 ; J. Ménant, *Annales*, p. 100, 115-116.

Dans les quelques mois qui venaient de s'écouler, les deux royaumes avaient été bouleversés par des révolutions sanglantes. Les prophètes n'avaient jamais pardonné à la maison d'Omri l'introduction des religions phéniciennes. Déjà Élie avait songé à détrôner Akhab et à le remplacer par Jéhu[1]; Élisée, le disciple favori et le successeur d'Élie, exécuta le projet de son maître. Joram avait été blessé devant Ramoth et s'était retiré pour se guérir au palais de Jezréel, loin de sa capitale et de son armée. Un émissaire d'Élisée s'introduisit dans le camp, à Ramoth, et « voici, les capitaines étaient assis, et il dit : « Capitaine, j'ai à te parler ». Et Jéhu répondit : « A qui de nous t'adresses-tu? » Et il dit : « A toi, capitaine. » Lors, Jéhu se leva et entra dans la maison; le jeune homme lui versa l'huile sur la tête », lui ordonna de détruire la race d'Akhab et s'enfuit. « Alors, Jéhu sortit vers les serviteurs de son maître, et ils lui dirent : « Tout va-t-il bien? Pourquoi ce fou est-il venu vers « toi? » Il leur répondit : « Vous connaissez l'homme et vous « savez ce qu'il peut dire. » Mais eux : « Ce n'est pas cela; « déclare-nous donc maintenant ce qui en est. » Il reprit donc : « Après m'avoir conté telle et telle chose, il m'a dit : « Ainsi a dit Jahvéh : Je t'ai oint pour être roi sur Israël. » Alors, ils se hâtèrent et prirent chacun leurs vêtements et lui en firent un divan au plus haut des degrés, et sonnèrent de la trompette et proclamèrent : « Jéhu a été fait roi. » Akhaziah de Juda était venu rendre visite à son oncle et à sa grand'mère Izebel. Quand la vigie annonça qu'on voyait avancer une armée, les deux rois, au lieu de s'enfuir, montèrent sur leurs chariots pour aller à sa rencontre : c'était se livrer sans défense aux mains de l'ennemi. Jéhu perça Joram d'une flèche, et livra aux gens de sa suite Akhaziah, qui essayait de s'échapper. En apprenant le meurtre et l'approche du meurtrier, la vieille Izebel voulut du moins mourir en reine : « elle farda son visage, orna sa tête et regarda par la fenêtre. — Et comme Jéhu entrait dans la porte, elle dit : « En a-t-il bien pris à Zimri qui tua son seigneur? » — Et il leva sa tête vers la fenêtre et dit : « Qui est ici de

1. I *Rois*, xix, 16.

mes gens? qui? » Alors deux ou trois eunuques regardèrent vers lui, — et il leur dit : « Jetez en bas ». Et ils la jetèrent, de sorte que son sang rejaillit contre la muraille et contre les chevaux; et il passa par-dessus elle. » Restaient les princes de la maison d'Akhab, que la tradition estime au nombre de soixante-dix : il ordonna qu'on lui envoyât leurs têtes de Samarie et les exposa en deux tas à la porte du palais de Jezréel. Les princes de la maison de Juda, qui venaient rejoindre Akhaziah, furent tués de même sur le bord de la route; les adorateurs et les prêtres de Baal, réunis par trahison dans le temple, furent égorgés jusqu'au dernier, et Jahvéh resta seul maître d'Israël. Le contre-coup de cette révolution se fit sentir à Jérusalem d'une manière assez imprévue. Athaliah, fille d'Izebel et mère d'Akhaziah, voyant la maison royale à peu près détruite, extermina ce qui survivait des descendants de Josaphat : un seul enfant, Joas, échappa par les soins du grand prêtre. Le massacre achevé, elle saisit le pouvoir, s'entoura d'une garde phénicienne, et pratiqua officiellement la religion de son Baal. Le crime de Jéhu avait donc produit ce résultat singulier de rétablir la religion nationale en Israël pour la renverser dans Juda : Jahvéh trôna dans Samarie et Baal dans Jérusalem[1]

La réforme de Jéhu n'avançait pas beaucoup les affaires des Hébreux : Khazaël était toujours menaçant. Deux ans après sa première défaite, en 840, il avait de nouveau affronté les Assyriens sans succès : il avait perdu quelques forteresses et payé tribut, de même que les rois de Tyr, de Sidon et de Gébel[2]. Ce fut son dernier essai de résistance contre Salmanasar : plutôt que de s'exposer encore à des malheurs inévitables, il préféra acheter par la soumission le droit de poursuivre en paix ses entreprises contre les Israélites. Elles lui réussirent au delà de toute espérance : Jéhu était meilleur assassin que général et fut vaincu « sur toutes ses frontières, — depuis le Jourdain jusques au soleil levant, dans tout le pays de Galaad, des gens de Gad, de Ruben et de Manashshé, depuis Aroer qui est sur le torrent d'Arnon jus-

1. II *Rois*, IX-XI, 2. — 2. Oppert, *Histoire*, p. 121, Ménant, *Annales*, p. 101.

ques en Galaad et en Bashan[1] ». Damas, humiliée au nord par les Assyriens, était encore assez puissante pour humilier les Juifs au midi. Mais ses forces ne répondaient plus à l'ambition de ses maîtres : épuisée par tant de guerres successives, elle tendait à s'affaisser sur elle-même au premier choc sérieux. Si, au milieu de la faiblesse universelle, elle était encore le boulevard de la Syrie, le boulevard était branlant et à moitié ruiné.

Damas vaincue, l'œuvre de Salmanasar était accomplie. Son père avait conquis la Syrie du nord : lui, fit un pas de plus dans la direction de l'Egypte, en abattant les royaumes de la Syrie centrale. Le reste de son règne se passa presque entier dans des expéditions contre le nord et contre l'est. Deux années de guerre lui livrèrent les deux versants de l'Amanos, la Cilicie plane, et Tarzi (Tarse) elle-même (831). Le pays d'Ourartou et de Van en Arménie résista trois ans et céda à son tour[2]. Cependant l'âge était venu et avec lui les infirmités : le vieux roi, épuisé par tant de campagnes, quitta les camps et céda le commandement à ses généraux. Son fils aîné, Ashshourdaninpal, trouva qu'il vivait trop longtemps et souleva contre lui plus de la moitié de son empire. Ashshour, Amid, Arbèles et vingt-quatre autres villes participèrent à la rébellion : Kalakh et Ninive demeurèrent fidèles. Salmanasar abdiqua au profit de son second fils, Shamshiramân. En moins de quatre ans la révolte fut étouffée : Ashshourdaninpal fut tué, et Salmanasar eut du moins la consolation de mourir en paix après trente-cinq ans de règne (825)[3].

Décadence momentanée de l'empire assyrien ; les prophètes d'Israël : Jéroboam II ; Tougoultipalêsharra II ; chute de Damas

Après lui, la suprématie militaire de l'Assyrie se maintint quelque temps encore. Shamshiramân IV (824-812), par

1. II *Rois*, x, 32-33. — 2. J. Ménant, *Annales*, p. 101-104. — 3. Oppert, *Histoire*, p. 122; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 109-110; J. Ménant, *Annales*, 118-120; Schrader, *Die Keilinschriften und des Alte Testament*, 1883, p. 211-217

des expéditions répétées, réduisit les tribus du Naïri et conquit la Médie jusqu'au pays de Parsoua[1], sur les bords du lac d'Ouroumiyèh. Mardoukbalatsouikbî, le plus puissant des princes qui régnaient alors sur la Chaldée septentrionale, ne put résister aux Assyriens, malgré l'appui de l'Élam et des Araméens : il perdit sept mille hommes, deux cents chars avec son étendard royal et ses bagages, à la bataille de Daban (819). Cette victoire ne fut pas décisive, non plus que deux autres expéditions dirigées en 812 et 811 contre Babylone. Elle prépara du moins les voies à Ramânnirari III (812-784), qui asservit les rois de la Chaldée. Ramânnirari III se montra aussi remuant que l'avaient été son père et son aïeul : chacune des années de son règne est marquée par une campagne victorieuse. Il pénétra sept fois en Médie, envahit deux fois le pays de Manna[2] et trois fois la Syrie Mariah, roi de Damas et l'un des successeurs de Benhadad III, s'était soulevé : il l'assiégea et le prit dans sa ville royale. La rapidité avec laquelle les rebelles furent châtiés empêcha les rois voisins de suivre l'exemple de Mariah : la Phénicie, Israël, Édom, les Philistins n'osèrent point s'agiter pendant toute la durée du règne[3]. L'empire assyrien s'étendait alors sur la plus grande partie de l'Asie antérieure : par ses vassaux il touchait d'une part au golfe Persique et à l'Elam, d'autre part à la mer Rouge et à l'Égypte. A l'Orient, il dominait sur les cantons montagneux où les affluents du Tigre prennent leur source. En Arménie, peu de progrès avaient été faits depuis le temps de

1. Un canton montagneux dans le voisinage de la Médie, d'après Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforchung*, p. 173; Sayce le place sur la rive occidentale du lac d'Ouroumiyèh, d'après le témoignage des inscriptions de Van (*The Decypherment of the Vannic Inscriptions*, dans les *Verhandlungen des V internationalen Orientalisten-Congresses zu Berlin*, 2er Theil, 1ste Hälfte, p. 310). — 2. Manna est placé par Sayce, toujours d'après les inscriptions vanniques, entre le territoire de Van et celui de Parsoua (*loc. laud*). — 3. Une des femmes de Ramânnirari se nommait Sammourramit. Comme ce nom est le type original du nom de Sémiramis, on a proposé de reconnaître en cette Sammourranit la Sémiramis d'Hérodote, qui vivait un siècle et demi avant Nabopolassar et qui avait embelli Babylone. Cette Sémiramis elle-même serait le prototype de la Sémiramis légendaire. Ces deux hypothèses n'ont pas été généralement admises.

Tougoultipalêsharra Ier : on occupait le pays des bords du lac de Van aux sources du Tigre, mais au delà les difficultés du terrain et la vaillance des habitants n'avaient pas permis de faire des conquêtes durables. La Mésopotamie, la Chaldée, la Syrie du Nord, reconnaissaient la souveraineté d'Ashshour; même Salmanasar et ses successeurs avaient dépassé le Tauros et l'Amanos, les plaines de la Cilicie, les Toubal, les habitants de la Cappadoce, leur obéissaient. La côte syrienne, de l'embouchure de l'Oronte à Gaza, et tous les royaumes de l'intérieur entre la mer et le désert, relevaient de Ninive[1]. On pouvait déjà appliquer au roi d'Assyrie les paroles du prophète hébreu : il était « comme un cèdre au Liban, dont la taille s'est haussée par-dessus tous les arbres des champs. — Tous les oiseaux du ciel ont fait leur nid dans ses branches, et toutes les bêtes des champs ont fait leurs petits sous ses rameaux, et les grandes nations ont habité sous son ombre[2]. »

Arrivé à ce degré de gloire et de puissance, l'empire s'affaissa tout d'un coup. Salmanasar IV (784-773) lutta sans succès contre l'Arménie et la Médie : après une seule expédition contre Damas (772) il fut contraint d'abandonner la Syrie. Sous Ashshourdân II (773-756), ce ne sont plus seulement les vassaux de date récente qui se mutinent : la révolte éclate aux portes mêmes de Ninive, dans le pays d'Arrapkha et dans la ville de Gôzan. L'esprit militaire déclinait; les souverains ne conduisaient plus leurs troupes en personne et renonçaient souvent à la guerre. Au lieu qu'Ashshournazirpal, Salmanasar III, Shamsiramân, Ramânnirari, avaient marqué chaque année d'une expédition heureuse, Ashshourdân II resta en paix neuf années de son règne sur dix-huit. Sous Ashshournirari II (752-745), ce fut pis encore : en huit ans il n'y eut que deux campagnes, dirigées toutes deux contre le pays de Namri, à quelques journées à peine de la capitale[3]. Les traditions classi-

1. Sur les limites de l'Assyrie sous Ramânnirari, voir les observations très justes de Delattre, *Esquisse de Géographie assyrienne* (extrait de la *Revue des Questions historiques*, 1883, p. 22-29), et *le Peuple et l'Empire des Mèdes*, p. 74-84. — 2. Ézékhiel, XXXI, 3-6. — 3. Oppert, *Histoire*, p. 122-139; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 110-127;

ques plaçaient vers cette époque une première destruction de Ninive. Elles ignoraient le nom des grands princes du siècle précédent et les remplaçaient par une lignée de rois fainéants, issus de Ninos et de Sémiramis. Sardanapale, le dernier d'entre eux, vivait dans le harem, entouré de femmes, habillé en femme et livré aux travaux d'une femme. Deux des princes tributaires, Arbakês le Mède et Bélésys de Babylone, le virent ainsi occupé et se révoltèrent. L'imminence du danger éveilla en lui les qualités guerrières de sa race : il se mit à la tête de l'armée, battit les rebelles et allait les achever, quand des troupes qui arrivaient de Bactriane à son secours firent défection et passèrent à l'ennemi. Il s'enferma dans Ninive et y résista deux ans à toutes les attaques; la troisième année, le Tigre, gonflé par les pluies, déborda et renversa les murailles sur une longueur de vingt stades. Sardanapale se rappela alors qu'un oracle lui avait garanti la victoire jusqu'au jour où le fleuve se tournerait contre lui, et ne voulut pas tomber vivant aux mains de ses sujets : il se brûla dans son palais avec ses trésors et ses femmes[1]. L'histoire de cette première destruction de Ninive est un roman; mais les monuments nous prouvent que pendant trente années, entre Ramânnirari II et Tougoultipalêsharra II, la puissance de l'Assyrie déchut presque aussi rapidement qu'elle s'était élevée[2].

Cette décadence momentanée avait rendu les peuples de Syrie à eux-mêmes : ils n'usèrent de leur liberté que pour se déchirer mutuellement et s'abîmer de plus en plus dans leurs guerres civiles. Athaliah avait voulu anéantir la maison de Josaphat et introduire officiellement en Juda le culte de Baal : elle ne réussit ni dans l'une ni dans l'autre de ces entreprises. Le grand prêtre Jehoïada avait dérobé

J. Ménant, *Annales*, p. 119-134. — 1. Sur la légende de Sardanapale, voir Ctésias, *Fragments*, édit. Didot, p. 39-41; cf. Diodore, II, 23-28; Athénée, XII, 7, etc. — 2. C'est ici que M. Oppert place la lacune de trente années qu'il a cru reconnaître dans le canon assyrien (*Inscriptions assyriennes des Sargonides*, p. 3-18; *la Chronologie biblique fixée par les éclipses des inscriptions cunéiformes*, 1-17). M. Lenormant, qui dans son *Histoire d'Orient*, t. II, p. 77-82, avait adopté l'opinion de M. Oppert, s'est rangé depuis à l'opinion contraire, soutenue, entre autres, par MM. G. et H. Rawlinson, Smith et Schrader.

au massacre un enfant d'Akhaziah, nommé Joas, et l'avait nourri secrètement dans le temple. Le parti sacerdotal avait déjà fait à cette époque des progrès considérables. Comblé d'honneurs par Asa et par Josaphat, toléré ou confirmé dans ses possessions par leurs successeurs, il avait gagné la confiance du peuple et commençait à se mêler de politique. Jehoïada débaucha les commandants de la garde royale et d'autres chefs militaires, leur révéla l'existence de Joas et le proclama roi. Athaliah, accourue au bruit, fut tuée ; Mattan, le grand prêtre de Baal, partagea son sort[1]. Jehoïada s'imposa comme tuteur au nouveau souverain, qui avait sept ans à peine : ce fut le règne des prêtres. Ils se confièrent à eux-mêmes l'administration des domaines du temple et s'approprièrent sans scrupule une partie des revenus sacrés : le scandale causé par leurs prévarications devint si fort que Joas dut retirer à Jehoïada et aux sacrificateurs la libre disposition de ces biens. Israël était dans une situation pire que celle de Juda : général médiocre, politique plus médiocre encore, Jéhu laissa Khazaël parcourir en maître le royaume de Samarie. Le Syrien pénétra jusqu'à Gath sur la frontière philistine, « et tourna son visage pour monter vers Jérusalem ». Joas acheta la paix : il déroba au sanctuaire ce que Josaphat, Joram et Akhaziah, ses pères, y avaient consacré, et tout l'or qui se trouva dans les trésors du temple et du palais, et l'envoya à Khazaël, qui se retira de devant Jérusalem[2]. La misère fut au comble sous le fils de Jéhu : « Joakhaz fit ce qui déplaît à Jahvéh, et la colère de Jahvéh s'embrasa contre Israël et le livra entre les mains de Khazaël, roi de Syrie, et entre les mains de Benhadad, fils de Khazaël, durant tout ce temps-là[3] ». Joas, délivré par la retraite des Syriens des attaques du dehors et par la mort de Jehoïada d'un maître dont l'autorité lui pesait depuis longtemps, essaya de se soustraire à l'influence des prêtres ; il souleva leur haine, et fut assassiné dans son lit. Son fils Amaziah l'enterra au tombeau des rois et le vengea par le supplice des meurtriers : mais, avec une générosité rare chez

1. II *Rois*, XI ; cf. Wellhausen, *Prolegomena*, p. 205-208. — 2. II *Rois*, XII, 17-18. — 3. *Ibid.*, XIII, 1-8.

les gens de son siècle, « il ne fit point mourir les enfants de ceux qui avaient tué son père [1]». Deux années auparavant, Joakhaz était mort, laissant un trésor épuisé, une armée impuissante et un État réduit de moitié [2].

Tant de malheurs, frappant coup sur coup, avaient remué fortement les esprits. Puis d'autres désastres étaient survenus : la famine, la sécheresse, la peste [3]; enfin l'apparition soudaine des Assyriens avait porté l'angoisse au comble. Depuis l'établissement du royaume, les Hébreux avaient vécu dans une sorte de petit monde, où de petits États, non moins impuissants qu'eux-mêmes, Moab, Ammon, Gaza, Tyr, même Damas, se livraient de petites batailles à propos de bourgades obscures et de cantons à moitié déserts. Une fois seulement, au temps de Sheshonq, ils avaient senti le poing d'un des grands empires orientaux s'appesantir sur eux, mais pour un instant seulement. L'entrée en lice d'une nation nouvelle, plus féroce et plus belliqueuse encore que l'Égypte, les rappela au sentiment de leur propre faiblesse et les poussa à comparer leur dieu national aux dieux de leurs vainqueurs. Certes, il n'y avait guère place pour le doute absolu et pour la négation de toute divinité, à cette époque de foi superstitieuse ; mais beaucoup en arrivèrent à se demander si Jahvéh était réellement aussi puissant qu'on l'avait cru jusqu'alors. Les dieux de Damas et d'Ashshour, qui venaient de foudroyer Gath, Calnèh, Hamath [4], ceux de Tyr et de Sidon qui donnaient aux Phéniciens le commerce du monde entier, ceux même de Moab et d'Ammon, ne valaient-ils pas mieux qu'un dieu toujours battu malgré ses promesses ? Israël leur prêta hommage avec plus d'ardeur qu'il n'avait jamais fait auparavant : il se prosterna devant toutes les armées du ciel, s'attroupa autour des reposoirs de Kevân, l'étoile d'El, se pressa dans les tentes du roi des dieux [5]. Jahvéh ne perdit rien à l'adjonction des divinités nouvelles, loin de là : le peuple redoubla de piété à son égard, et les rois suivirent l'exemple du peuple. Plus qu'autrefois peut-être, on alla en pèlerinage à Béthel, à

1. II *Rois*, XIV, 5-6. — 2. *Ibid.*, XIII, 9-10 ; XIV, 1. — 3. Amos, IV, 4-11. — 4. *Ibid.*, VI, 1-2. — 5. *Ibid.*, V, 25-27.

Gilgal, à Mizpah, à Pnouel, à Bersheba; chaque matin, on apportait les sacrifices, tous les trois jours les dîmes, et les dons volontaires affluaient [1]. Mais ce culte qu'on rendait au dieu national, on le mêlait le plus qu'on pouvait de pratiques en usage auprès des autres dieux et qu'on supposait lui être agréables. Akhaz, de Juda, plaça dans le temple de Jérusalem un autel construit sur le modèle de ceux qu'il avait vus à Damas [2]. Les jeûnes et les pénitences publiques se multiplièrent [3] ainsi que les holocaustes. Les dieux syriens aimaient l'offrande du premier-né [4] : Akhaz eut recours au même moyen qui avait si bien servi Mesha contre Israël, et brûla son fils en l'honneur de Jahvéh [5]. L'usage de passer les enfants par le feu devint si général à Jérusalem, qu'on réserva, au pied même du temple, un endroit spécial où s'accomplirent ces horribles sacrifices [6]. L'influence du sacerdoce officiel et des collèges de prêtres ne pouvait que gagner à ce redoublement de ferveur religieuse. On a vu le rôle prépondérant que Jehoïadah avait joué dans le complot et la révolte contre Athaliah : pourtant le grand prêtre n'était encore que l'humble serviteur du roi, et mal lui en prit de l'avoir oublié, quand son protégé Joas eut atteint l'âge d'homme. Dans le royaume du nord, les révolutions de palais, les guerres étrangères, les usurpations, surtout l'existence de plusieurs sanctuaires aussi célèbres l'un que l'autre, ne permirent pas au clergé royal d'établir solidement sa puissance. Dans le royaume du sud, qui était plus petit et moins exposé aux attaques du dehors, il acquit bientôt une force et une stabilité extraordinaires. Comme toutes les corporations influentes, il tendit à devenir une classe fermée, où ne furent admis que les descendants des familles depuis longtemps vouées au sacerdoce, une tribu qui figura dans la légende à côté des douze autres tribus d'Israël et prétendit se rattacher directement à Lévi, fils de Jacob. Israël crut devoir protester contre cette centralisation du culte et contre l'unité de sanctuaire qui l'avait produite : vers la fin du neuvième siècle, il promulgua le petit

1. Amos, IV, 4-5; V, 4-6. — 2. II *Rois*, XVI, 10-16. — 3. I *Rois*, XXI, 9, 27-29. — 4. Cf. plus haut, p. 341-342. — 5. II *Rois*, XVI, 3. — 6. Jérémie, VII, 31 sqq.

code connu sous le nom de Livre de l'Alliance[1]. La morale et les règles de conduite en étaient de mise dans les deux royaumes et ne sont probablement qu'un sommaire des lois en vigueur à cette époque; mais les versets du début visent directement l'idée du temple de Jérusalem et la condamnent. « Tu me feras un autel de terre, sur lequel tu sacrifieras tes holocaustes et tes oblations de prospérité, ton gros et ton menu bétail; en quelque endroit que je mette la mémoire de mon nom, j'y viendrai vers toi et je te bénirai. Que si tu me fais un autel de pierre, ne le taille point, car, en le touchant avec le fer, tu le souillerais. Ne monte pas non plus à mon autel par des degrés, de peur que tu ne découvres ta nudité en y montant[2]. » Les patriarches et les ancêtres de la race avaient adoré Dieu en plein air, sur des autels grossiers et bas, en présence de pierres brutes : il faut les imiter et non les prêtres de Juda. D'ailleurs, en augmentant le nombre des sanctuaires, n'augmentait-on pas le nombre des liens qui attachaient Jahvéh à ses enfants?

Cependant, ni l'adoration des divinités étrangères, ni l'éclat du culte national, ni le développement du sacerdoce judéen, ne changeaient rien aux malheurs de la nation : Damas et Ashshour ne cessaient pas de vaincre et de prospérer, Israël et Juda d'être vaincus et de dépérir. Les prophètes envisagèrent cette persistance de la mauvaise fortune de tout autre manière que ne faisaient les prêtres : ils y virent une preuve de la grandeur de Jahvéh et une raison nouvelle de n'adorer que lui. Le vulgaire, en reconnaissant le Dieu d'Israël, admettait la réalité des dieux étrangers : là était l'origine de la colère de Jahvéh contre son peuple. Les dieux des nations ne sont pas des dieux, ils sont des non-dieux : ils ne sont pas seulement impuissants et ridicules, ils n'existent pas ailleurs que dans l'imagination humaine. Jahvéh, lui, est le Dieu unique : il est, et nul n'est que lui; il a tiré l'univers du néant, il le conserve. Il aurait pu, s'il l'avait voulu, accorder sa protection particulière à l'une des nombreuses familles qu'il a placées sur cette

1. *Exode*, xx, 23-xxiii, 30, où le Livre de l'Alliance est inséré sous forme de discours adressé par Dieu à Moïse, sur le mont Sinaï. — 2. *Ibid.*, xx, 24-26.

terre : « N'êtes-vous pas pour moi, ô fils d'Israël, ce que sont les fils des Koushites ? N'ai-je pas tiré Israël d'Egypte comme j'ai tiré les Philistins de Kaphtor et les Araméens de Kîr[1] ? » Cependant il n'a pas daigné se manifester à toutes les nations : par un privilège insigne, qu'il était libre de ne pas conférer, il à choisi Israël pour être son peuple et lui a promis la possession du pays de Canaan tant qu'Israël lui restera fidèle. Israël a péché, Israël a suivi les faux dieux : les malheurs qui l'accablent sont la juste punition de son crime. Jahvéh, ainsi conçu, cesse d'être le dieu d'une race pour devenir un dieu universel, et c'est bien sous l'image d'un dieu universel que nous le présentent les premiers prophètes dont nous ayons les œuvres[2].

Le plus ancien d'entre eux, Amos, était né au bourg de Tekoâ, dans la tribu de Juda, mais son action s'exerça de préférence sur Israël[3] : la vie politique était concentrée presque entière dans le royaume du nord, et c'était là qu'il convenait frapper les grands coups. Amos, élevé par l'inspiration au-dessus des formules étroites où le patriotisme de tribu enfermait l'idée de Jahvéh, accable de ses imprécations « ceux qui se confient en Sion et se croient tranquilles en la montagne de Samarie », et pensent que tout leur est permis parce qu'ils sont le peuple de Dieu. « Poussez jusques à Kalnéh et vous en allez de là vers Hamath la Grande ; puis descendez à Gath des Philistins. Êtes-vous meilleurs que ces royaumes-là et votre territoire est-il plus étendu que n'était le leur[4] ? » Jahvéh, qui n'a pas épargné ces puissantes cités, n'épargnera point les Hébreux. De même qu'il n'hésite pas à châtier Damas, Gaza, les Philistins, Edom, Ammon, Moab, « il enverra le feu en Juda et dévorera les palais de Jérusalem, à cause des trois crimes d'Israël et même de quatre[5] ». Il prend donc les nations étrangères

1. Amos, IX, 7. — 2. Sur cette transformation de l'esprit prophétique en Israël, cf. Wellhausen, article *Israel*, dans la nouvelle édition de l'*Encyclopædia Britannica*, t. XIII ; Kuenen, *Religion nationale et religion universelle*, p. 86 sqq. — 3. Joël a le pas sur Amos d'après l'opinion reçue ; les arguments qu'on fait valoir en faveur de l'ancienneté de son œuvre sont trop faibles pour emporter la conviction. Amos vivait vers le milieu du huitième siècle avant notre ère. — 4. Amos, VI, 2. — 5. *Ibid.*, I-II.

à témoin de la honte et des excès de ceux qui furent son peuple : « Portez votre attention sur les monts de Samarie, crie-t-il dans les palais d'Ashdod et dans ceux de l'Égypte, et regardez les grands désordres qui y sont et ceux à qui on fait tort au dedans d'elle[1]. » Le Seigneur a en horreur l'injustice et la mollesse des grands, leur dureté à l'égard des faibles, leur superstition et leur fausse piété. « Je hais, je dédaigne vos fêtes; — je ne sens point vos assemblées, — je ne prends pas plaisir à vos offrandes, — je ne regarde pas votre tribut de veaux gras! — Loin de moi le bruit de vos cantiques, — et que je n'entende pas le son de vos lyres! — Mais que le bon droit jaillisse comme l'eau, — et la justice comme un torrent qui ne tarit pas[2]. » C'est donc dans une formule de morale universelle que Jahvéh résume ce qu'il attend de son peuple, et, puisque ce peuple s'obstine à lui prodiguer ces adorations à moitié païennes dont il ne veut plus, le châtiment ne sera pas long à venir : « Je déteste l'orgueil de Jacob, — et ses palais je les hais, — et j'enfermerai la ville et tout ce qui s'y trouve. — Alors s'il reste dix hommes dans une maison, — ils mourront! — Et quand le parent chargé de l'enterrement — en prend un pour emporter le corps hors de la maison, — et qu'il dit à celui qui est au fond de la chambre : — Y a-t-il encore quelqu'un avec toi? — L'autre dira : Non! — et il dira : Silence! — ce n'est pas le cas de prononcer le nom de Jahvéh![3] — La colère divine poursuivra partout les coupables : « S'ils pénétraient dans le tombeau, — ma main les en arracherait; — s'ils montaient au ciel, — je les en ferais descendre; — s'ils se cachaient au sommet du Carmel, — je les y découvrirais et je les saisirais; — s'ils se dérobaient à nos yeux au fond de la mer, — j'y manderais le serpent pour les mordre; — s'ils s'en allaient captifs devant l'ennemi, — j'y manderais l'épée pour les égorger[4] ! » C'était la première fois qu'un prophète annonçait la ruine et l'exil : la notion de l'universalité de Dieu obscurcissait déjà dans Amos celle du patriotisme, mais pas assez complètement

1. Amos, III, 9. — 2. *Ibid.*, V, 21-24. — 3. *Ibid.*, VI, 8-10. — 4. *Ibid.* IX, 2-4.

pour qu'il pût s'empêcher de souhaiter et de prédire le renouveau de sa race. Jahvéh détruira la maison de Jacob, mais il ne l'exterminera pas entièrement; les pécheurs mourront par l'épée, mais les fidèles verront refleurir le royaume de David. « Voyez, il vient des jours — où le moissonneur suivra de près le laboureur, — et celui qui presse les raisins touchera à celui qui jette la semence. — Et je ramènerai les captifs de mon peuple, d'Israël, — pour qu'ils rebâtissent leurs villes détruites et y demeurent, — et qu'ils replantent leurs vignobles et en boivent le vin, — et qu'ils se fassent des jardins et en mangent le fruit! — Et je les replanterai dans le sol, et ils ne seront plus arrachés — de leur sol que je leur ai donné! — C'est Jahvéh, ton Dieu, qui le dit[1]! »

L'avènement de Joas au trône d'Israël et d'Amaziah au trône de Juda sembla rendre quelque vigueur aux Hébreux. Joas battit Benhadad III, près d'Aphek[2], et dans trois autres combats, mais ne chassa pas complètement les Syriens. On contait qu'avant d'entreprendre cette guerre il avait consulté le vieil Elisée mourant. Celui-ci lui avait ordonné de tirer des flèches contre terre en sa présence. « Le roi frappa trois fois, puis s'arrêta. — Et l'homme de Dieu se mit fort en colère contre lui et lui dit : « Il fallait frapper « cinq à six fois, et tu aurais frappé les Syriens jusqu'à les « anéantir ; mais maintenant tu ne les frapperas que trois « fois[3]. » Amaziah de son côté avait vaincu les Édomites dans la vallée du Sel, sur le vieux champ de bataille de David, et saccagé Sélah leur capitale. Enivré de son succès, il se crut appelé à rétablir le royaume de Salomon et défia Joas dans Samarie. Celui-ci lui répondit par une parabole : « Le chardon qui était au Liban fit dire au cèdre qui est au Liban : « Donne ta fille pour femme à mon fils. » Mais une bête sauvage du Liban vint à passer et foula le chardon aux pieds. — Parce que tu as rudement frappé Édom, ton cœur s'est exalté. Contente-toi de ta gloire et te tiens dans ta

1. Amos, X, 14-15. Le rôle d'Amos a été défini d'une manière fort claire par Kuenen, *Religion nationale et religion universelle*, p. 108-110. — 2. II *Rois*, XIII, 17. — 3. *Ibid.*, XIII, 25.

maison : pourquoi soulèverais-tu le mal par lequel tu tomberas, toi et Juda avec toi? » La rencontre eut lieu à Bethshemesh sur la frontière philistine. Amaziah fut vaincu et pris : Joas entra sans opposition dans Jérusalem, la démantela sur une longueur de quatre cents coudées, pilla le temple comme s'il se fût agi d'un dieu païen et non de Jahvéh, emmena des otages et retourna à Samarie, où il mourut bientôt après[1]. Jéroboam II acheva ce que son père avait à peine eu le temps d'ébaucher : de même que David et Salomon, il réunit toutes les tribus sous sa domination, au moins pendant les quinze premières années de son règne, et courba sous son autorité quelques-unes des nations voisines. Leur faiblesse fut au moins pour autant que sa force dans cette renaissance du pouvoir des Hébreux. Les rois d'Assyrie avaient laissé échapper la suzeraineté sur l'Aram et sur la Phénicie. Damas, ruinée par ses guerres contre Salmanasar III et plus récemment encore par les défaites de son roi Mariah, n'était pas en état de résister à une attaque sérieuse. Si l'on en croit le livre des Rois, Jéroboam reconquit au nord et à l'est les territoires que David et Salomon avaient possédés, Moab et Ammon, la Cœlé-Syrie, Damas, Hamath elle-même[2]. Après les longues années de misère durant lesquelles « les Syriens avaient déchiré Galaad avec des herses de fer[3] », son règne apparut comme une époque de paix et de sécurité : le commerce avec la Phénicie et l'Égypte refleurit, et « les enfants d'Israël habitèrent de nouveau sous les tentes comme aux jours du passé[4] ». L'imagination des poètes s'en mêla; comme autrefois on avait mis dans la bouche de Jacob mourant des prophéties relatives au sort de ses enfants, on supposa que Moïse, avant de disparaître, avait voulu bénir les tribus. Siméon avait déjà péri et n'est plus nommé; Juda et Benjamin ont leur part d'éloges, sincères peut-être, mais certainement un peu maigres. Joseph a encore un beau rôle, mais l'intérêt du morceau se concentre entier sur

1. II *Rois*, XIV, 1-15; II *Chron.*, XXV, 1-24. — 2. II *Rois*, XIV, 23-28. — 3. Amos, I, 3. — 4. II *Rois*, XIII, 5, où le passage est appliqué au temps de Joakhaz.

Lévi. Au lieu de le maudire, comme avait fait Jacob, Moïse l'exalte et le donne en exemple à tout Israël. C'est un signe de l'importance que le sacerdoce avait prise depuis un siècle.

Le règne de Jéroboam II marque mieux qu'un moment de grandeur politique : selon toute vraisemblance, il fut une des époques les plus fécondes de la littérature religieuse. La concentration des tribus en deux royaumes solidaires l'un de l'autre avait amené les Hébreux à rechercher leur origine et à recueillir les vieux poèmes nationaux, les fragments de lois, les prophéties, les proverbes, les chansons d'amour, et surtout les traditions qui couraient dans le peuple et parmi les lettrés au sujet de la création, des patriarches, du séjour en Égypte et au désert, de la conquête et des Juges qui avaient défendu le peuple avant qu'il y eût des rois. Environ un siècle après la mort de Salomon, vers 840, un prêtre de Juda composa une histoire, où il contait à sa manière les commencements de la race humaine, les légendes relatives à la fondation des vieux sanctuaires, Hébron, Pnouel, Sichem, Béthel, les conventions que Moïse le législateur avait conclues au Sinaï avec Dieu, et les événements qui s'étaient écoulés depuis lors jusqu'au temps où il vivait. Aucune tendance théologique n'est sensible dans ce qui nous reste de son œuvre : ses récits ont encore la saveur populaire. Jahvéh, chez lui, est un dieu du type et de la famille de Kamosh et de Melqarth. Lorsqu'il veut conférer une faveur à son serviteur Abraham, il lui apparaît sous forme humaine, boit et mange avec lui. Sodome et Gomorrhe ont commis des crimes abominables, « si bien que le cri contre elles est augmenté et que leur péché est fort aggravé » : avant de les punir, il descend lui-même, pour voir de ses propres yeux si elles ont agi selon la rumeur qui est venue jusqu'à lui, « et, si cela n'est pas, je le saurai[1] ». Ailleurs, il lutte une nuit entière avec Jacob[2], et se précipite sur Moïse afin de le tuer[3]. Une façon aussi naïve de présenter les choses sacrées ne pouvait plus suffire à une

1. *Genèse*, XVIII, 1-2, 7-8, 20-21. — 2. *Genèse*, XXXII, 24 sqq. — 3. *Exode*, IV, 24-27.

époque où Amos proclamait l'unité de Dieu : un prêtre éphraïmite, probablement contemporain de Jéroboam, et déjà imprégné de l'esprit prophétique, s'empara du sujet et y joignit des faits nouveaux. Naturellement tout ce que le premier avait raconté à la plus grande gloire de Juda, son successeur l'adapta à la plus grande gloire d'Israël : ainsi, il refuse à Juda le droit d'aînesse parmi les enfants de Jacob pour le conférer à Ruben. Mais en quoi il diffère surtout de son prédécesseur, c'est en l'idée qu'il se fait de Dieu. Dieu n'a plus chez lui le caractère purement matériel. Il ne se montre plus en tout temps et en tout lieu, mais seulement la nuit et en rêve, il commence même à ne plus vouloir communiquer directement avec la créature, se sert d'anges comme intermédiaires et ne se dévoile que graduellement; les patriarches l'ont adoré sous le titre d'Elohîm, les dieux, et il attend la venue de Moïse pour livrer son vrai nom, qui est Jahvéh. Désormais, tout l'intérêt de l'histoire se concentre autour de Jahvéh, sur ses prêtres, sur ses prophètes. Moïse n'est plus le seul libérateur du peuple : à côté de lui, on voit apparaître Aharon et le grand prêtre Éléazar. Le sacrifice n'est plus accessible à tous : il devient le privilège d'une tribu, celle de Lévi. La conquête de Canaan s'accomplit en une seule fois par l'ordre de Dieu, et le partage du territoire a lieu par tirage au sort, sous la sanction de l'autorité religieuse[1]. C'est sans doute vers le temps où écrivait cet historien élohiste que les légendes relatives à Samuel, à David, à Salomon, au prophète Éli, reçurent leur première forme. Des préceptes moraux, mis dans la bouche de la sagesse elle-même et confondus plus tard avec les Proverbes, les chants d'amour réunis dans le Cantique des Cantiques, plusieurs des psaumes, d'autres morceaux encore, sont peut-être l'œuvre de poètes contemporains[2] : par malheur, il n'est pas toujours facile de reconnaître, après le remaniement général que subit la littérature hébraïque au

1. Le premier écrivain est désigné d'ordinaire sous le nom de Jahviste, le second sous celui de deuxième Élohiste, ou même simplement d'Élohiste. J'ai suivi en cet endroit, comme presque partout ailleurs, le système de Wellhausen ; cf. Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, p. 57-59. — 2. Tiele, *Vergelijkende Geschiedenis*, p. 670-679.

retour de l'exil, ce qui appartient certainement au règne de Jéroboam II.

Ce furent quarante années de paix et de gloire, les dernières du royaume d'Israël. Six mois après la mort de Jéroboam, son fils Zakariah fut assassiné, en présence du peuple, par Shalloum, fils de Jabèsh, et la maison de Jéhu cessa de régner[1]. Shalloum lui-même ne demeura qu'un mois au pouvoir : il fut tué dans Samarie et remplacé par Menakhem, fils de Gadi[2]. Taphsakh et plusieurs autres villes qui avaient essayé de résister à l'usurpateur furent punies avec une cruauté sans égale. Le châtiment ne se fit pas attendre. En 745, une révolte éclata à Kalakh, dans laquelle disparut Ashshournirari[3], et le pouvoir échut aux mains d'un homme peu disposé à mener la vie de roi fainéant. On ne sait d'où sortait Tougoultipalêsharra (Tiglathphalasar) II, s'il appartenait à la même famille que ses prédécesseurs, ou s'il n'était qu'un usurpateur habile. Si son origine est encore obscure, sa personne brille, dans l'histoire, d'un éclat incomparable. Il était taillé sur le patron des grands conquérants d'autrefois, actif et ambitieux, plus assidu au camp que dans son palais. Venant, comme il faisait, après des années de faiblesse et de décadence, son règne est un des points tournants de l'histoire d'Assyrie. Un successeur d'Ashshournirari qui aurait suivi les errements d'Ashshournirari aurait consommé la ruine du royaume : Tiglathphalasar II releva les énergies de la nation, lui montra de nouveau le chemin de l'étranger et la conduisit plus loin qu'elle n'avait jamais été avant lui. Il joignit même aux qualités du soldat celles de l'administrateur. Les rois qui l'avaient précédé comprenaient la conquête telle que l'avaient entendue les Pharaons de la dix-huitième dynastie : les pays vaincus étaient pillés à loisir, soumis au tribut et leur roi assujetti à l'hommage, mais n'étaient pas incorporés au territoire de l'Assyrie. Tiglathphalasar procéda par voie d'annexion et de colonisation. Les pays qui lui paraissaient utiles à garder, il détrônait la famille qui les avait régis, y établissait des

1. II *Rois*, xv, 8-12. — 2. *Ibid.*, xv, 13-17. — 3. Ménant, *Annales*, p. 134.

troupes de prisonniers venus de contrées lointaines, et en confiait le gouvernement à des officiers assyriens qui relevaient directement de lui. La population, astreinte au service militaire, livrait chaque année un nombre déterminé de recrues. Les villes payaient un impôt fixe en métal et en nature : Ninive, trente talents, dont dix consacrés aux frais généraux et vingt assignés à l'entretien de la flotte ; Kalakh, neuf, sans parler des étoffes, des chariots, des chevaux, du blé, des produits du sol et de l'industrie locale[1]. Par malheur ce règne si brillant et si fécond en résultats glorieux est l'un des plus difficiles à enfermer dans le cadre reçu des histoires orientales : les données que ses monuments nous fournissent sur Israël et la Judée diffèrent tellement des récits hébraïques, qu'on ne saurait pour le moment en établir la chronologie exacte sans chance d'erreur ou de contradiction[2].

Tiglathphalasar monta sur le trône le 13 Iyyar (avril) de l'an 745. Sa première campagne n'eut guère pour objet que de constater la suzeraineté d'Ashshour sur la Chaldée septentrionale : Nabounâsir (Nabonassar), qui régnait alors

1. Sayce, *Fresh Lights from the Ancient Monuments*, p. 108. — 2. Tougoultipalêsharra eut affaire à trois rois d'Israël, Ménakhem, Pékakh, Hoshéa, et à deux rois de Juda, Azariah et Joakhaz, dont les noms figurent sur ses monuments. La chronologie biblique ordinaire et des difficultés de lecture ont porté M. Oppert à considérer : 1° le Ménakhem des Assyriens comme un Ménakhem II, non mentionné dans la Bible, et qu'il intercale au milieu du règne de Pékakh ; 2° Asriyahou de Juda, comme le nom du fils de Tabéel, que Rézôn II et Pékakh voulurent substituer à Akhaz (Jehoakhaz) de Juda (Oppert, *la Chronologie biblique*, etc., p. 29-32). J'ai adopté au contraire l'opinion de Schrader, qui raccourcit tous les chiffres donnés par la Bible et fait d'Asriyahou de Juda Azariah ou Ozziah le Lépreux. Les différences des deux systèmes seront mieux résumées dans le tableau suivant, qui présente les dates des règnes en litige d'après la Bible :

Azariah (Ozziah) aurait régné		de 809 à 759,
Ménakhem	—	de 771 à 760,
Pékakh	—	de 759 à 730.

D'après les monuments assyriens :

Azariah aurait régné		de 745 à 739,
Ménakhem	—	en 738,
Pékakh	—	en 734 et même en 729,

ce qui nous force à modifier considérablement le cadre généralement

à Babylone (747-733), n'offrit aucune résistance et reçut l'investiture des mains du conquérant. Au sud de Babylone et presque aux portes de la ville, le pays était morcelé en principautés indépendantes, dont les unes appartenaient aux Chaldéens proprement dits, les autres aux Araméens. La plupart des districts occupés par les Chaldéens portaient le nom de la race, ou plutôt de la maison (*bît*) qui les gouvernait, Bît-Dâkoûri, Bît-Amoukkâni, Bît-Shîlâni, Bît-Shâlli : le plus important était celui de Bît-Iâkîn, aux bords de la mer à l'embouchure de l'Euphrate, au milieu des marais et des dunes[1]. Les Araméens vivaient encore le long du Tigre et de l'Ouknou, aux confins de l'Élam, et étaient plus divisés peut-être que les Chaldéens ; au milieu d'une quarantaine de petits États aux noms bizarres, Itouou, Roubouou, Khamaranis, Loukhouatou, Nabatou, deux tribus jouissaient d'une autorité incontestée, celles de Poukoûdou et de Gamboûl, situées comme Bît-Iakin, dans les marais voisins du golfe Persique, sur la frontière de l'Élam[2]. Tiglathphalasar se lança à travers cette mêlée de royaumes. Le seul d'entre eux qui se défendit, Bit-Shîlâni, fut dévasté systématiquement et son roi Nabouou-shabshi empalé devant la porte de sa ville ; les autres se soumirent, et le vainqueur rentra dans sa capitale, après avoir pris officiellement le titre de roi de Shoumir et d'Akkad[3]. Une expédition sans importance au pays de Namri, par delà le Zab (744), ne retarda que de quelques mois son entrée

reçu. Sans entrer dans le détail des arguments donnés de part et d'autre, je considérerai jusqu'à nouvel ordre le Phoul et le Tiglathphalasar de la Bible comme identiques au Tougoultipalêsharra II des Assyriens, et je sacrifierai les données chronologiques du récit biblique au témoignage des monuments contemporains. C'est à cette époque surtout qu'il convient d'appliquer les paroles de saint Jérôme dans sa lettre au prêtre Vitalis : « *Relege omnes et Veteris et Nvoi Testamenti libros, et tantam annorum reperies dissonantiam, et numerum inter Judam et Israel, id est, inter regnum utrumque, confusum, ut hujuscemodi hærere quæstionibus non tam studiosi quam otiosi hominis esse videatur.* » (Sancti Hieronymi *Opera*, édit. Martianay, Paris, 1669, t. II, col. 622.) — 1. Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 200-203. — 2. Fr. Delitzsch, *Ibid.*, p. 237-241. — 3. Les inscriptions jusqu'à présent connues confondent en un seul récit les deux campagnes de 745 et de 731. J'ai suivi les indications de Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 249 et 259.

en Syrie : l'Euphrate franchi, il convoqua, près de la ville d'Arpad[1], les vassaux qu'il avait dans cette région. Les princes de Tyr, de Gargamish, de Commagène, et sept autres, répondirent à son appel[2] : si beaucoup refusèrent de comparaître devant lui, une révolte de l'Arménie le rappela dans les provinces septentrionales de son empire et l'empêcha de les châtier pour le moment (743). Il revint l'année suivante afin de combattre une ligue qui s'était formée en son absence, à l'instigation des gens d'Arpad. Le roi d'Hamath, plusieurs des roitelets de la côte et même des personnages aussi éloignés du théâtre des événements que l'était Azariah de Juda, se joignirent tour à tour à la coalition sans pouvoir en retarder la ruine. Arpad fut prise après trois ans de siège (742-746); Hamath succomba bientôt après, et une partie de ses habitants fut transportée dans les villes d'Oullouba et de Birtou, que le roi venait de saccager (739). Cet exemple décida les réfractaires : parmi les dix-huit rois qu'énumèrent les scribes assyriens, figurent cette fois Ménakhem de Samarie et Rézôn de Damas[3].

Depuis longtemps, la Mésopotamie entretenait des relations suivies avec les peuples de Médie. Trois routes principales menaient de la vallée du Tigre moyen au plateau de l'Irân : l'une, la plus employée, franchissait le grand Zab et débouchait dans le bassin du lac d'Ouroumiyèh, par le col de Kélishin; l'autre conduisait à travers la passe de Bannéh jusqu'à l'Ecbatane du Nord; une troisième enfin remontait le petit Zab. Par ces trois routes, les caravanes apportaient à Ninive les produits de l'Asie centrale, l'or, le fer et le cuivre, les étoffes, les pierres précieuses, la cornaline, l'agate, le lapis-lazuli, quelquefois enfin des ani-

1. Aujourd'hui Tell-Erfâd, à deux lieues environ d'Alep (Kiepert, dans la *Zeits. der D. Morgl. Ges.*, XXV, p. 655). — 2. Il est probable, mais non certain, que Ménakhem de Samarie et Rézôn de Damas se soumirent au tribut. Cf. Smith, *Assyrian History*, dans la *Zeitschrift*, 1869, p. 92. — 3. Smith, *The Annals of Tiglath-Pileser II*, dans la *Zeitschrift*, 1869, p. 11-13; Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 249-258, où l'auteur a incorporé la substance de son mémoire *Zur Kritik der Inschriften Tiglath-Pileser's II*, Berlin, 1879 (1880).

maux curieux, l'éléphant, le rhinocéros et le chameau à deux bosses de la Transoxiane[1]. Aussi la plupart des rois ninivites avaient-ils voulu posséder le pays de Namri, auquel aboutissaient les grandes voies commerciales. Ils s'y heurtèrent contre des tribus guerrières, analogues pour les mœurs et pour l'audace à ces Kourdes d'aujourd'hui, sur lesquels leurs soi-disant maîtres turcs ou persans n'exercent qu'une autorité des plus contestées. Vers le sud, aux confins de l'Élam et de la Susiane, l'élément sémitique dominait encore : là étaient le pays d'Oumliyash avec sa capitale Bît-Ishtar, les cantons de Bît-Sangiboutî, de Bît-Kapsi, les villes de Girgira, d'Akhsibouna et vingt autres dont les noms trahissent l'origine. En seconde ligne, mais toujours sur la frontière élamite, venaient les peuples d'Ellibi. Les vallées profondes et boisées, où naissent les affluents du Tigre et de l'Oulaï, leur offraient des retraites, au fond desquelles les chars et les fantassins lourdement armés de l'Assyrie avaient peine à les atteindre : on parvenait encore à les battre, mais tous les conquérants du monde antique, les Perses, les Macédoniens, les Parthes s'efforcèrent en vain de les dompter[2]. Au nord de ces barbares, au sud du Zab inférieur, le Namri, puis, au nord-est de Ninive, le Bikni, complétaient la barrière vivante qui séparait Ninive du plateau de l'Iran. Plusieurs rois y avaient déjà pratiqué la brèche ; même Ramannirari II l'avait forcée et avait pénétré jusqu'en Médie[3]. La première fois que Tiglathphalasar l'assaillit (738), l'effort porta d'abord sur l'Oumliyash et sur les contrées du sud-est. Le succès fut rapide, complet : tandis qu'il dévastait systématiquement le pays, son lieutenant Ashshourdaninâni exécutait une razzia fructueuse « chez les Mèdes puissants qui habitent au lever du soleil », et leur enlevait cinq mille chevaux, des hommes, des bœufs, des moutons. La campagne terminée, les Assyriens se mirent en devoir d'occuper solidement les points les plus rapprochés de leur territoire. Tiglathphalasar « réorganisa les villes, leur inculqua le res-

1. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 553-554, 557-558. — 2. Selon un rapprochement ingénieux de M. Delattre, *le Peuple et l'empire des Mèdes*, p. 90, les Ellibi seraient les Elyméens de Strabon, l. XVII, I, 17, 18. — 3. Voir p. 383.

pect d'Ashshour, son maître, y plaça les hommes des pays que sa main avait conquis, et, à leur tête, des officiers comme préfets ». Des troubles le rappelèrent l'année suivante : ils furent promptement étouffés, et l'armée regagna Ninive chargée de butin. L'annexion et la colonisation de quelques cantons, la soumission de quelques autres à un tribut plus ou moins exactement payé, furent les seuls résultats de ces deux campagnes : la Médie propre n'y perdit que des hommes et du bétail[1].

Cet épisode brillant de l'histoire de l'Assyrie était à peine terminé, que des soins plus pressants ramenèrent Tiglathphalasar au sud et à l'ouest de son empire. Jusqu'alors les rapports de Juda avec l'Assyrie avaient été indirects. Après sa défaite par Joas, Amaziah avait employé le reste de son règne à réparer son désastre. Son fils Azariah ou Ozziah acheva la conquête d'Édom et recouvra sur la mer Rouge le port d'Élath, perdu depuis Josaphat. Atteint par la lèpre vers la fin de son règne, il associa son fils Jotham au trône. Grâce à l'énergie de ces deux princes, Juda redevint puissant et prospère au moment même où le dernier espoir d'Israël s'éteignait avec Jéroboam II. Sa renommée se répandit au loin, et lorsque Hamath, pressée par Tiglathphalasar, chercha des appuis, elle ne crut mieux faire qu'implorer l'aide d'Azariah. Cet essai d'alliance ne fut pas heureux et aurait pu avoir pour les Juifs des conséquences fâcheuses, si le monarque assyrien n'avait pas eu affaire en Médie. Azariah et bientôt Jotham moururent en paix après avoir relevé leur royaume[2]. Israël, au contraire, s'abaissait de

1. La présence des noms de Zikrouti, Araqoutou, Ariarva, Nishsha, parmi les noms des peuples vaincus, a fait croire que Tiglathphalasar était allé en Asie, en Arachosie et jusque dans la vallée de l'Indos (E. Norris, *Assyrian Dictionary*, s. v. *Namri*, *Zikrouti*, *Ariarva*, *Araqouttou;* Fr. Lenormant, *Sur la campagne de Teglathphalazar II dans l'Ariane*, dans la *Zeitschrift*, 1870, p. 48-55, 69-71). Cette hypothèse séduisante a été renversée par M. Patkanoff, dont le mémoire, écrit en russe, n'est pas malheureusement accessible à la plupart des savants La question de l'identification des tribus mentionnées a été traitée en dernier lieu, avec succès, par Delattre, *Esquisse de géographie assyrienne*, p. 40-49, et *le Peuple et l'empire des Mèdes*, p. 85-99. — 2. II *Rois*, XIV, 17-21 ; XV, 1-7, 32-38.

plus en plus. L'énergie féroce de Ménakhem ne put le protéger contre les Assyriens : il dut acheter leur retraite au prix de ses trésors[1]. Son fils Pékakhiah, qui lui succéda, fut assassiné l'année d'après par un de ses généraux, Pékakh, fils de Rémaliah[2]. Pékakh gagna à ce meurtre un royaume épuisé et menacé de toutes parts. Damas n'avait pas gardé longtemps les garnisons de Jéroboam II : après un Benhadad IV dont on ne sait rien[3], Rézôn II ceignit la couronne. Sous sa direction, Damas sortit enfin de la torpeur où elle était plongée depuis un demi-siècle. Il ne se sentit pas d'abord assez solidement établi pour tenir tête à l'Assyrie et s'inclina devant la supériorité de Tiglathphalasar[4]; mais au sud, dans les pays soumis jadis à Benhadad II et à Khazaël, son ambition se donna carrière. Pékakh, trop faible pour lui résister, trop pauvre pour l'éloigner à prix d'argent, se déclara son vassal, et tous deux unirent leurs armes contre Juda. Un jeune homme de vingt ans, Akhaz[5], venait de succéder à Jotham : il fut battu en deux rencontres, ses campagnes furent ravagées, et les prisonniers juifs encombrèrent les marchés d'esclaves de la Syrie. Aussitôt les Édomites se révoltèrent, les Philistins se jetèrent sur les villes du midi et de l'ouest, Bethshemesh, Ajalon, Shoko, Timnah; dans une de ses pointes vers le sud, Rézôn poussa jusqu'aux bords de la mer Rouge et prit Élath. Comme malgré tout Akhaz résistait encore, les deux alliés résolurent de le détrôner et de le remplacer par une de leurs créatures, le fils de Tabéel, sur la fidélité duquel ils pouvaient compter[6]. Dans cette extrémité, Akhaz leva les yeux vers le seul prince assez puissant pour le tirer le danger et assez ambitieux pour saisir un prétexte d'intervenir en Palestine : il vida les trésors du temple et envoya une ambassade déposer son tribut aux pieds du roi d'Assyrie[7]

1. II *Rois*, xv. 19-20, où Tougoultipalèsharra a le nom altéré de Phoul. — 2. II *Rois*, xv, 22-25. — 3. Ce Benhadad est mentionné dans un texte mutilé comme père de Rézôn. Cf. Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 261-262. — 4. Voir p. 399. — 5. Les textes assyriens l'appellent Joakhaz. — 6. M. Oppert a supposé que le nom du fils de Tabéel était Azariah d'après les monuments assyriens (cf. *la Chronologie biblique*, etc., p. 29-32). — 7. II *Rois*, xvi; Isaïe, vii, viii, ix.

Tiglathphalasar accourut : voyant combien la force de Rézôn avaitaugmenté pendant son absence, il n'attaqua point Damas de front, et se détourna contre Israël. Pékakh n'était pas de taille à lutter et s'enferma dans Samarie, abandonnant le reste du royaume à la discrétion du conquérant. Les tribus du nord et de l'est, déjà plus d'à moitié ruinées pendant les guerres avec Damas, reçurent le dernier coup. Tiglathphalasar « vint et prit Ijon, Abel-Beth-Maakha, Janoha, Kedesh, Hazor, Galaad et la Galilée, même tout le pays de Naphtali, et en transporta le peuple en Assyrie[1] ». Le royaume d'Israël ne comprit plus que le territoire d'Éphraïm et quelques cantons voisins. Cette exécution sommaire remplit d'effroi la Palestine et précipita les soumissions : Hannon, roi de Gaza, qui, en sa qualité d'ennemi d'Akhaz, se croyait plus directement menacé, s'enfuit en Égypte ; les Philistins se reconnurent tributaires[2] (734). Soit crainte, soit faiblesse réelle, Rézôn avait laissé écraser son allié, sans tenter aucune diversion : isolé qu'il était, il résista deux années entières (733-732), mais à la fin ses forces s'épuisèrent, sa capitale fut prise et lui-même tué. Huit mille habitants furent emmenés à Kîr, en Arménie, la contrée réduite en province assyrienne, et rien ne subsista plus de l'empire qu'elle avait exercé[3]. Avant de s'éloigner, Tiglathphalasar convoqua ses vassaux (732), et vingt-cinq rois répondirent à son appel. Akhaz vint, comme les autres, apporter son tribut et remercier son libérateur[4].

1. II *Rois*, xv, 29. — 2. Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 255-256. — 3. II *Rois*, xvi, 9 ; cf. Isaïe, xvii, 1 sqq. Schrader, *Die Keilinschriften, und das Alte Testament*, 1883, p. 264-265 ; Smith, *The Annals of Tiglath-Pilezer II*, dans la *Zeitschrift*, 1869, p. 14. Voici, autant qu'on peut la connaître, la liste des rois de Damas depuis Salomon :

Rézôn Ier.	Benhadad III.	
Khésion (?).	[Mariah.]	
Tabrimmon.	. . . .	
Benhadad Ier.	[Benhadad IV.]	
Benhadad II.	Rézôn II.	(?)-732.
Khazaël.		

4. II *Rois*, xvi, 10 ; *Chron.*, xxvi, 20-21.

Il semblait que les Assyriens n'eussent plus qu'à passer en Égypte pour compléter leur domination sur l'ancien monde; la Chaldée les rappela des bords de la Méditerranée aux rives de l'Euphrate. Depuis la mort de Nabououshabshi, la principauté de Bît-Amoukkâni avait acquis une sorte de prépondérance sur les autres États chaldéens; son prince Kinzîrou tint tête énergiquement aux Assyriens. Ce fut en vain que Tiglathphalasar l'assiégea dans Shapiya, sa ville royale, et ravagea le pays autour de lui : Kinzîrou lassa la patience de son adversaire[1]. Partout ailleurs, les Assyriens n'eurent que des succès : ils dévastèrent à plaisir Bît-Shilâni, Bît-Shâlli et couvrirent la Chaldée de ruines. Les princes demandèrent grâce : Mardoukbaliddîn (Mérodach-Baladan) lui-même céda devant l'orage, et Tiglathphalasar se proclama roi de Babylone. Avant de rentrer en Assyrie, il voulut en finir avec Kinzîrou, lui accorda une sorte de suzeraineté sur les princes voisins et l'intronisa dans Babylone comme vassal de l'Assyrie[2]. La conquête de Bît-Iakîn et de Bît-Amoukkâni recula jusqu'à la mer la limite officielle de l'empire (731) : ce fut le dernier fait important du règne. C'est à peine si la révolte de Mutton II, roi de Tyr, et l'assassinat de Pékakh (729) rendirent nécessaire une intervention en Syrie : Hoshéa monta sur le trône en la place de sa victime et paya, comme cadeau d'avènement, dix talents d'or et mille talents d'argent[3]. Quelque temps après, Tiglathphalasar mourut en paix à Kalakh, après dix-huit années d'un des règnes les plus glorieux et les mieux remplis qu'ait enregistrés l'histoire de son pays (727).

La vingt-deuxième et la vingt-troisième dynastie; les Éthiopiens en Égypte : Piônkhi et Shabakou. Chute du royaume d'Israël.

A la mort de Tiglathphalasar, la révolte éclata dans les provinces situées au delà de l'Euphrate : Israël et la Phénicie

1. G. Smith, *Early History of Babylonia*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. I, p. 85-86, 92. — 2. Schrader, *Die Keilinschriften und Geschichtforschung*, p. 452 sqq. — 3. II *Rois*, xv, 30; Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 260-265.

entière prirent les armes. Salmanasar V accourut en toute hâte. Un soulèvement des Kitiens contre Tyr lui facilita la victoire : la Phénicie rentra dans le devoir[1], et Israël abandonné à ses propres forces n'osa pas résister. Hoshéa se résigna de nouveau à payer tribut, et sa prompte soumission conjura pour quelque temps encore le danger qui menaçait Samarie[2].

Pour quelque temps, mais non pour longtemps. Hoshéa n'était ni plus pervers ni plus méprisable que la plupart des rois qui l'avaient devancé au trône; peut-être même valait-il mieux que beaucoup d'entre eux, car les traditions nationales, en le comprenant dans la censure générale qu'elles infligent aux princes d'Israël, affirment que « s'il fit ce qui déplaît à Jahvéh, il ne le fit pas autant que ceux qui avaient été avant lui[3] ». Mais son royaume ne se soutenait plus : les pays au delà du Jourdain, le territoire des tribus du nord, la Galilée, étaient perdus; le jour apparaît où nulle énergie ne pourrait plus sauver Éphraïm. Chacun le savait, le disait tout haut et se préparait presque par avance à la catastrophe finale. Plus que jamais les prophètes y voyaient le dessein de Dieu : « Samarie, disait Hoshéa, sera désolée, car elle s'est révoltée contre son Seigneur; ses habitants tomberont sous l'épée, leurs petits enfants seront écrasés, et l'on fendra le sein de leurs femmes enceintes[4]. » Du fond de Juda, Isaïe joignait sa voix à celle des voyants d'Israël : « Malheur à la couronne d'orgueil des ivrognes d'Éphraïm, — à la fleur fanée sa brillante parure, — qui est au front de la grasse vallée — de ces gens étourdis par le vin! — Voici, un fort, un puissant de par Dieu, — comme une tempête de grêle, — comme un orage destructeur, — comme un tourbillon de grosses eaux débordées, il la terrasse avec violence. — Tu seras foulée aux pieds, couronne orgueilleuse des ivrognes d'Ephraïm; — et la fleur fanée de sa brillante parure, — qui est au front de la grasse vallée, — tombera comme une figue hâtive, avant la cueil-

1. Ménandre d'Éphèse, dans Josèphe, *Ant. Jud.*, IX, 4. — 2. II *Rois*, XVII, 3; Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 266-269. — 3. II *Rois*, XVII, 2. — 4. Hoshéa, XIII, 16.

lée[1]. » Hoshéa lutta du moins autant qu'il put, malgré les conseils et les prédictions sinistres. Babylone et l'Élam, ces ennemis perpétuels de l'Assyrie, étaient si loin, qu'en ce temps de communications malaisées il ne devait pas compter sur leur appui; Juda, les Philistins, Tyr, la Phénicie, étaient trop faibles pour s'engager de grand cœur dans une entreprise hasardeuse. Toutes les anciennes alliances d'Israël lui manquaient à la fois; il en chercha de nouvelles.

L'expédition de Sheshonq Ier en Palestine n'avait été dans l'histoire de la vingt-deuxième dynastie qu'un épisode glorieux, mais sans conséquences durables. Il était arrivé alors à l'Égypte ce qui arrive souvent aux peuples vieillis : l'avènement d'un prince actif et vaillant semble les ragaillardir en leur vigueur première. Les troupes égyptiennes, même celles d'alors, bien commandées et lancées résolument contre les masses désordonnées des Syriens, ne pouvaient manquer de réussir : Jérusalem plia sous leur choc, et les villes de la Judée devinrent leur proie. Seulement, il n'y avait plus moyen de leur conserver cette efficacité dès qu'un Pharaon médiocre héritait du pouvoir. On le vit bien dans les siècles qui suivirent. Les successeurs de Sheshonq ne surent pas tirer le même parti que lui des ressources qu'ils avaient entre les mains; ils abandonnèrent sa conquête et ne parurent pas se soucier de ce qui se passait au dehors. Emprisonnés volontairement dans les limites de leur royaume, ils vécurent en paix avec tous leurs voisins, j'entends avec ceux de leurs voisins qui voulurent bien leur laisser la paix. Au moins employèrent-ils les années tranquilles de leur règne à des travaux d'utilité publique. Ils construisirent dans les grandes villes de la Basse-Égypte, à Bubaste, leur résidence habituelle, à Tanis, à Memphis. Depuis la chute des Ramessides, Thèbes avait toujours été perdant de son importance. La population, attirée jadis par le séjour des rois et le mouvement du commerce, s'était éloignée peu à peu : elle avait presque entièrement disparu par endroits, mais elle était encore

1. Isaïe, XXVIII, 1-4.

assez dense autour des principaux temples pour y former autant de bourgs et de villages que la ville antique avait compté de grands édifices. Les Pharaons, que leur origine et les nécessités de la politique attachaient au Delta, n'avaient cure de remédier aux progrès de cette ruine. Thèbes n'avait pas été seulement la capitale de l'Égypte, elle avait été la capitale du monde à une époque où le monde était égyptien : suffisante pour un empire, elle était trop grande pour un royaume et ne devait pas subsister. Quelque soin que l'on mît désormais à réparer ses monuments et même à en élever de nouveaux, on ne put y ramener la vie qui s'en retirait peu à peu : ce fut moins une ville qu'une sorte de musée, où l'Égypte des dynasties glorieuses se survécut tout entière.

Osorkon Ier, Takelôt Ier, Osorkon II, Sheshonq II. Les Bubastites régnaient depuis cent ans déjà ; à n'en juger que l'apparence, rien n'était changé dans l'état général du pays, et pourtant des actions et des réactions dont nous devinons enfin la nature avaient poussé l'Égypte quelques degrés plus bas sur la pente qui la menait à la ruine. Pour éviter des usurpations analogues à celle des grands prêtres d'Amon, Sheshonq et ses descendants s'étaient appliqués à n'octroyer les charges importantes qu'aux princes de la famille royale. Un fils du Pharaon régnant, et d'ordinaire le fils aîné, était grand prêtre d'Amon et gouverneur de Thèbes[1], un autre commandait à Khmounou, un autre à Khninsou, d'autres encore dans les grandes villes du Delta et de la Haute-Égypte. Chacun d'eux avait avec lui plusieurs bataillons de ces soldats libyens, Maziou et Mashouasha, qui faisaient alors la force de l'armée égyptienne et en la fidélité desquels il pouvait se fier. Bientôt ces commandements devinrent héréditaires, et l'ancienne féodalité des chefs de nomes se rétablit au profit des membres de la famille royale. Le Pharaon continua de résider à Memphis ou à Bubaste, de toucher l'impôt, de diriger autant que possible l'administration centrale, et de présider aux grandes cérémonies du culte, telles que l'intronisation ou l'ensevelis-

1. Lepsius, *Denkm.*, III, 253, *s*, 244, *c*, 255, *a*, *b*, *c*, 256

sement d'un Hapi; mais l'Égypte se partagea en un certain nombre de principautés, dont les unes comprenaient à peine quelques villes, tandis que d'autres s'étendaient sur plusieurs nomes contigus. Bientôt les maîtres de ces principautés s'enhardirent jusqu'à rejeter la suzeraineté du Pharaon : appuyés sur des bandes de mercenaires libyens, ils usurpèrent non seulement les fonctions de la royauté, mais le titre de roi, tandis que la dynastie légitime, reléguée dans un coin du Delta, y exerçait à peine un reste d'autorité. Cette décomposition de l'Égypte commença bientôt après la mort de Sheshonq Ier, mais on n'en rencontre aucun indice certain avant le règne de Takelôt II. Le fils aîné de ce prince, Osorkon, grand prêtre d'Amon, gouverneur de Thèbes et des pays du midi, ne préserva l'intégrité du royaume qu'au prix de guerres perpétuelles [1]. Les révoltes augmentèrent de gravité sous les successeurs de Takelôt II, Sheshonq III, Pimi et Sheshonq IV. Quand ce dernier mourut, après trente-sept ans au moins de règne [2], le prestige des Bubastites était tellement affaibli que le sceptre leur échappa et passa aux mains d'une autre famille originaire de Tanis. La dynastie Tanite jeta un instant d'éclat dans ce siècle de révolutions rapides; son fondateur Petsibasti se substitua à l'héritier de Sheshonq IV, pénétra jusqu'à Thèbes [3] et établit sur ses contemporains une suzeraineté précaire, qu'Osorkon III et Psimout maintinrent tant bien que mal pendant près d'un demi-siècle [4]. Sous leur domination l'Égypte en arriva à ce point de division qu'elle se trouva partagée entre près de vingt princes, dont quatre au moins s'attribuaient le cartouche et les insignes de la royauté [5].

1. Lepsius, *Denkm.*, III, 256; cf. Chabas, *Mélanges égyptologiques*, 2e série, p. 73-107. — 2. Mariette, *Renseignements sur les Apis*, dans le *Bulletin archéologique* de l'*Athenæum français*, 1855, p. 98-100. — 3. Lepsius, *Denkm.*, III, 259, *a*, *b*. — 4. Idem, *Ueber die XXIIe Königsdynastie;* le Psimout que M. Lepsius rangeait dans la vingt-troisième dynastie est en réalité Psimout II de la vingt-neuvième (Maspero, *Découverte d'un petit temple à Karnak*, dans le *Recueil de travaux*, t. VI, p. 20). — 5. Cf. E. de Rougé, *Mémoire sur une inscription historique de Piânkhi Meriamoun*, p. 15 sqq.

Au milieu de ces roitelets turbulents et pillards, une famille parut que son énergie politique et le mérite des hommes qui la composaient haussèrent sans peine au-dessus de ses rivales. Certes, il ne manquait ni d'habiles ni d'ambitieux à Tanis, à Khninsou, à Bubaste; mais aucune des villes ni aucun des souverains de cette époque ne jouèrent un rôle aussi prépondérant que celui de Saïs et des princes qui la gouvernaient. Actifs, remuants, batailleurs, mêlés à tous les événements qui s'accomplissent autour d'eux, dès l'instant que nous les voyons sur la scène, les Saïtes ont un but unique vers lequel tendent tous leurs efforts : déposséder les petits princes et fonder sur les débris des dynasties locales qui ruinent le pays une dynastie nouvelle dont la suprématie se propage sur l'Égypte entière. L'histoire du temps est au fond l'histoire des tentatives qu'ils font pour arriver à leurs fins et des échecs qui retardent à chaque instant les progrès de leur ambition. Les autres princes, toujours coalisés contre eux, mais toujours vaincus, appellent l'étranger à leur secours et trahissent l'intérêt de la patrie commune au profit de leurs intérêts particuliers. De là les invasions éthiopiennes : la dynastie koushite arrête un moment les empiétements de la famille saïte, sans l'abattre, ni même la décourager. L'insuccès de Tafnakht ne sert pas de leçon à Bokenranf; le désastre de Bokenranf ne fait pas hésiter ses successeurs. L'intervention assyrienne n'est pour eux qu'un moyen d'user la puissance éthiopienne. Les Éthiopiens vaincus, les Assyriens occupés en Asie, Psamitik reprend l'avantage. En quelques années, il réunit sous sa main le pays entier et proclame l'avènement de cette vingt-sixième dynastie sous laquelle l'Égypte devait vivre encore quelques jours de gloire et de prospérité [1].

Tafnakht est le premier des Saïtes qui nous soit connu par les monuments. Il était d'origine obscure et ne possédait de son chef que la petite ville de Noutir, près de Canope [2]. Quelques expéditions heureuses contre ses voisins les plus

1. Maspero, dans la *Revue critique*, 1869, t. II, p. 377. — 2. En copte Manouti, près de Canope (Brugsch, *G. Ins.*, t. I, p. 289-290, et Champollion, *l'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 262).

proches l'encouragèrent bientôt à élargir le cercle de ses entreprises. Ce fut surtout une guerre de sièges. Les souverains locaux, maîtres chacun d'une parcelle du territoire national, ne duraient que par la force des armes : ils se sentaient en pays ennemi, et pour se défendre des ambitions rivales, ils avaient dû se retrancher fortement. Depuis un siècle, le sol s'était hérissé de citadelles, placées aux points stratégiques de la vallée, sur les rares monticules qui s'élèvent au bord du Nil, dans les îles du fleuve ou à la rencontre des canaux de navigation. Embastillés dans leurs châteaux et dans leurs villes, entourés de mercenaires Mashouasha et Tahonou, les princes opposaient à l'envahisseur une résistance acharnée. Tafnakht triompha d'eux. Il s'empara des nomes situés à l'occident de la branche principale du fleuve, le Saïte, l'Athribite, le Libyque, le Memphite. Respectant les régions à l'orient du Delta, où les Tanites continuaient de régner, il remonta le cours du Nil : Mîtoum, le Fayoum, Khninsou et son roi Pefââbasti, Khmounou et son roi Osorkon le reconnurent pour suzerain. Il passa ensuite sur la rive droite et reçut l'hommage de On et de Pnibtepâhe. Il poursuivait le cours de ses succès et venait de mettre à contribution le nome de Ouob, quand les chefs encore insoumis du Delta et de la Haute-Egypte s'adressèrent au seul pouvoir qui fût alors capable de lui tenir tête, à l'Éthiopie[1].

Les descendants des rois-prêtres d'Amon-Râ, exilés en Nubie par les Pharaons de la vingt-deuxième dynastie, y avaient fondé, avec les provinces conquises plus de deux mille ans auparavant par les Ousirtesen, un royaume indépendant dont la capitale était Napata[2]. Bâtie au pied d'une colline à laquelle la piété des habitants avait donné le nom de Montagne sainte (*Dou ouabou*), et longtemps considérée comme un des chefs-lieux de la province égyptienne d'Éthiopie, Napata, aux mains de ses nouveaux seigneurs, devint une sorte de Thèbes éthiopienne, modelée, autant

1. Mariette, *Monuments divers*, t. I, pl. I, l. 1-7. Cf. E. de Rougé, *Mémoire sur une inscription historique de Piânkhi Meriamoun*, p. 3-4, 21-23. — 2. Voir plus haut, p. 360.

que possible, à l'image de Thèbes d'Égypte. Amon-Râ, roi des dieux, y trônait en souverain avec Mout et Khonsou; le temple était construit à l'imitation des sanctuaires de Karnak; les cérémonies qu'on y célébrait étaient les cérémonies du culte thébain. Les rois, prêtres avant tout, comme ils l'avaient été jadis dans leur patrie, étaient les chefs d'un État sacerdotal dont les limites varièrent selon les époques, mais qui allait d'ordinaire des montagnes d'Abyssinie à la seconde cataracte. Dans la vallée même, de Syène au confluent du Tacazzé, les colons de race égyptienne formaient le fond de la population; dans les plaines du haut Nil se trouvaient des nations de races différentes. Les unes étaient noires; les autres, alliées aux Himyarites et venues de l'Arabie méridionale, parlaient un idiome sémitique; d'autres enfin se rattachaient par le type et la langue aux Égyptiens et aux Berbères. Pendant les premiers temps, l'élément égyptien l'emporta et dirigea la politique générale. Sans cesse ramenés vers Thèbes par les souvenirs de leur origine et par leurs traditions religieuses, les rois-prêtres de Napata convoitèrent de recouvrer au moins le sud de l'Égypte. Ils y réussirent vers le milieu de la vingt-troisième dynastie et poussèrent leurs avant-postes jusque dans les environs d'Abydos.

Piônkhi-Mîamoun, celui d'entre eux à qui les princes égyptiens présentèrent leur requête, régnait déjà depuis vingt ans lorsqu'on lui proposa la conquête de l'Égypte. L'idée de réunir toute la vallée du Nil sous un même sceptre lui était familière, il donna aux troupes qu'il avait en Thébaïde l'ordre de partir sans retard, tandis que lui-même rassemblait ses forces à Napata et se préparait à entrer en campagne. La guerre débuta par un succès : la flotte éthiopienne rencontra au nord d'Abydos la flotte de Tafnakht, qui cinglait vers Thèbes, chargée de soldats et de munitions, en détruisit une partie, força l'autre à la retraite. Une autre flotte, montée par les contingents de trois rois et des vassaux de Tafnakht, fut battue après un combat de trois jours, et les Éthiopiens abordèrent au nome d'Oun. La lenteur de leurs mouvements permit au roi Nâmrout de se jeter dans Khmounou et de la mettre en état : une partie des troupes

d'invasion resta en observation devant la place, tandis que le reste continuait sa marche vers le nord, sur la rive gauche par Pamazit, sur la rive droite par Ta Tehni Oïrnakhtou[1] et Hbonou. Nâmrout, cerné de tous côtés, ne pouvait plus espérer le secours de ses alliés ou de son suzerain : il s'obstina pourtant dans sa résistance et tint les envahisseurs en échec. Il fallut, pour avoir raison de lui, l'arrivée de Piônkhi, à la tête de nombreux renforts. Piônkhi changea le blocus de Khmounou en siège régulier : il éleva des jetées d'assaut contre la muraille et dressa des tours chargées d'archers et de frondeurs. En trois jours la place, assaillie de tous les côtés à la fois, ne fut plus tenable, et son commandant demanda grâce par l'intermédiaire de sa femme, la reine Nsitentnsi, et des dames du harem. Piônkhi le reçut à merci, entra dans la ville au bruit des acclamations, alla prier au temple de Thot et prit solennellement possession du butin au nom d'Amon Thébain. La chute de Khmounou entraîna la soumission de toute la moyenne Égypte. Khninsou se rendit sans résistance, ainsi que Pisokhmoukhopirrî[2], qui commandait l'entrée du Fayoum. Mîtoum, Pisokarsahaz et même Titôouï suivirent cet exemple : Piônkhi parvint aux portes de Memphis presque sans coup férir.

A peine arrivé, il envoya sommer la ville. « Ne fermez point vos portes ; ne combattez point contre le pays de l'intérieur[3]. Shou, le dieu de la création, quand j'entre, il entre ; quand je sors, il sort : aussi ne peut-on résister à mes attaques. Je ne veux qu'offrir des offrandes à Ptah et aux dieux du nome memphite ; je veux honorer Sokari dans sa chapelle, voir le dieu Rîsânbouf, et puis je retournerai en paix. Si vous me livrez Memphis, elle sera épargnée, et l'on n'y fera pas même un petit enfant pleurer. Voyez les nomes du midi : on n'y a massacré personne, excepté les impies qui avaient blasphémé Dieu. On a exécuté ces obstinés. » Piônkhi avait appuyé ses paroles d'un détachement d'archers, de matelots

1 Aujourd'hui Tehnéh (Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans les *Mélanges*, t. I, p. 291-292), sur la rive droite du Nil, un peu au-dessous du Miniéh. Cf., sur Tehnéh, Wilkinson, *Handbook*, p. 275-276. — 2. Place forte située à l'entrée du Fayoum, aujourd'hui Illahoun. — 3. Khonou, la Haute-Égypte et l'Éthiopie.

et de soldats du génie, qui devaient s'emparer du port de Memphis. La garnison était en alerte : elle repoussa ces troupes et leur infligea des pertes sérieuses. Bientôt après, à la faveur d'une nuit obscure, Tafnakht se glissa dans la place, avec un convoi d'armes et un corps de huit mille hommes, fortifia les points faibles de l'enceinte, puis repartit vers le nord, afin de recruter une nouvelle armée Il comptait sur une longue résistance, mais la flotte éthiopienne, trompant la vigilance des assiégés, s'introduisit dans le port et y captura les vaisseaux des Saïtes, tandis qu'une division de pionniers et d'archers se coulait le long de la rivière et pénétrait dans la ville par les quais. Après deux jours de bataille dans les rues, la garnison mit bas les armes. Piônkhi s'empara des forteresses voisines et ne s'arrêta qu'un instant à Héliopolis pour y célébrer le sacrifice royal. « Il monta l'escalier qui conduit au grand adyton pour y voir le dieu qui réside dans Hâbenbon, lui, lui-même. Tout seul, il tira le verrou, ouvrit les battants, contempla son père Râ dans Hâbenbon, ajusta la barque Mâdit de Râ, la barque Soktit de Shou; puis il ferma les battants, plaça la terre sigillaire et y imprima le sceau royal. » Osorkon de Bubaste reconnut le nouveau Pharaon; un mouvement des Éthiopiens décida les autres princes du Delta à suivre son exemple. Tafnakht, abandonné de ses vassaux, implora la paix, et Piônkhi la lui accorda sans conditions. Après avoir reçu, non loin d'Athribis, au cœur même de la Basse-Égypte, l'hommage de ses sujets, il rentra dans Napata, chargé de gloire et de butin, « d'or, d'argent, de bronze et de vêtements précieux, de tous les bons produits des pays du nord, de toutes les denrées de la Syrie et de l'Arabie[1] ».

Pour la première fois depuis deux cents ans, l'empire des Pharaons était reconstitué des sources du Nil Bleu aux bouches du fleuve, mais non plus au profit de l'Égypte. L'Éthiopie, si longtemps vassale, dominait à son tour : Napata était reine

1. La grande stèle de Piônkhi, publiée par Mariette, *Monuments divers*, pl. I-VIII, a été traduite, en français par E. de Rougé (*Chrestomathie égyptienne*, IVe fascicule), en allemand par MM. Lauth et Brugsch, en anglais par M. Cook.

à la place de Thèbes et de Memphis. On ne sait combien de temps dura ce premier asservissement : peut-être autant que la vie de Piônkhi, peut-être moins. La victoire des Éthiopiens n'avait pas détruit les germes de discorde qui fermentaient dans le pays. Les petits rois, tout en appelant l'étranger à leur aide, ne s'étaient pas livrés sans réserve : ils avaient voulu garder leur indépendance et la gardèrent, en effet, sous des apparences de soumission. Tafnakht avait été vaincu, mais non réduit à l'impuissance ; il avait même gagné à sa défaite la reconnaissance de son pouvoir. Ce n'était plus seulement un aventurier heureux, un chef militaire sans autre titre que ses victoires, sans autre droit que le droit du plus fort. Piônkhi, en l'accueillant à merci, lui avait donné l'investiture officielle pour lui et pour sa famille. Il régnait désormais à Saïs aussi légitimement qu'Osorkon III à Bubaste, Nâmrout à Khmounou, Pefââbasti à Khninsou, et les autres princes dans les autres villes de l'Égypte. L'Éthiopie était loin, la dynastie tanite sans force et sans prestige ; il ne dut pas tarder à reparaître sur la scène.

Les événements favorisèrent son ambition et celle de son fils. Piônkhi mourut quelque temps après son retour d'Egypte, et nous trouvons à sa place un certain Kashto, dont le nom trahit une origine étrangère à la lignée des grands prêtres d'Amon. Kashto était roi par son mariage avec une princesse encore inconnue de la famille thébaine, peut-être avec une fille de Piônkhi. On est porté à croire que son avènement et le changement de dynastie amenèrent des troubles qui l'obligèrent à retirer les troupes de la Moyenne et de la Basse-Égypte[1]. Bokenranf, qui venait de succéder à Tafnakht, reprit les projets de son père et, ne trouvant plus d'Éthiopiens devant lui, réussit à les exécuter. Le succès fut grand et l'homme ne manquait ni de valeur ni d'énergie : longtemps après sa mort, le peuple racontait sur son compte toutes sortes de légendes merveilleuses[2]. Il

1. Sur Kashto, voy. Mariette, *Notice des principaux monuments*, et *Monuments divers*, pl. XLVIII, *s*; E. de Rougé, *Étude sur les monuments du règne de Tahraka*, dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, t. I, p. 87-88. — 2. Élien l'appelle.... τὸν Βόκχοριν τὸν ᾀδόμενον ἐκεῖνον (*H. An.*, XII, 3).

était, dit-on, faible de corps et n'avait point d'extérieur, mais rachetait ces défauts par la finesse de son esprit[1] : il avait laissé la renommée d'un prince simple dans son genre de vie[2], d'un législateur prudent[3] et d'un juge intègre[4]. Les rares monuments que nous avons de son règne sont muets sur ses actions[5], mais ce que nous savons de la vie de Tafnakht éclaire d'une vive lumière la vie de son fils. Ce fut une lutte incessante contre les princes, une série de guerres, d'abord pour conquérir le Delta et l'Égypte moyenne, ensuite pour consolider la conquête et y maintenir à grand'peine une domination précaire. Les contemporains n'avaient pas foi dans la durée de la dynastie, et les dieux eux-mêmes annoncèrent sa chute par divers présages menaçants[6]. Kashto était mort, laissant pour héritiers un fils, Shabakou (Sabacon), et une fille, Ameniritis. Shabakou était, comme l'événement le prouva bientôt, un prince actif et énergique, à qui la rébellion des Saïtes et l'affermissement d'une dynastie rivale ne pouvaient convenir. Il partit à la conquête de l'Égypte et fut, sans doute, aidé dans son entreprise, comme Piônkhi l'avait été auparavant, par tous les princes des nomes; Bokenranf, prisonnier dans Saïs après sept ans de règne, fut brûlé vif comme rebelle[7]. Cette fois la dynastie saïte s'était attiré un échec qui semblait anéantir à jamais ses prétentions. Dépouillés de leurs titres et de leurs domaines, les parents de Bokenranf se réfugièrent dans les marais du Delta. L'histoire de leur vie errante y devint populaire et donna naissance à la légende de l'aveugle Anysis, caché dans une petite île du lac Menzaléh[8], et attendant cinquante années durant le départ des Éthiopiens[9].

Il ne s'agissait plus, comme au temps de Piônkhi, d'établir une sorte de vasselage sur l'Égypte : Shabakou s'arrogea

1. Diodore, I, 65, 94. — 2. Alexis, dans *Athénée*, X, 13, 418. — 3. Diodore, II, 94. — 4. Plutarque, *De vitios. Pud.*, 3. — 5. Ils sont aujourd'hui au Louvre, et se rapportent tous aux funérailles de l'Apis mort en l'an VI de Bokenranf. Cf. Mariette, *Renseignements sur les Apis*, dans le *Bulletin archéologique de l'Athenæum français*, 1856, p. 58-62. — 6. Ainsi l'apparition d'un bélier à deux têtes et à huit pattes, doué de voix humaine (Élien, *H. An.*, XII, 3); cf. Manéthon, édit. Unger, p. 241. — 7. Manéthon, édit. Unger, p. 246; cf. de E. Rougé, *Inscription historique de Piânkhi Meïamoun*, p. 23. — 8. Thennêsis, d'après Lepsius. — 9. Héro-

le protocole des Pharaons, et devint le chef d'une dynastie nouvelle composée tout entière de rois éthiopiens[1]. Il essaya du moins de réorganiser le pays auquel il s'imposait, et de faire oublier par la sagesse de son administration l'odieux de son origine étrangère. Les princes furent respectés, mais surveillés de près et contraints à obéir comme de simples gouverneurs. Leur abaissement et la réunion du pays entre les mains d'un seul homme rendirent faciles les travaux d'ensemble que les guerres des siècles antérieurs n'avaient pas permis d'exécuter. Les chaussées furent réparées, les canaux nettoyés et agrandis, le sol des villes exhaussé à l'abri de l'inondation. Bubaste surtout gagna à ce régime[2], mais les autres villes ne furent pas négligées. Par ordre du roi, plusieurs des temples de Memphis qui étaient en ruine furent restaurés, et les inscriptions ef-

dote, II, cxxxvii-cxl. — 1. Voici, autant qu'il est possible de le recomposer jusqu'à présent, le tableau des vingt-deuxième, vingt-troisième et vingt-quatrième dynasties :

Vingt-deuxième dynastie (bubastite).

I. Ouazkhopirrî sotpenrî Shashonqou I Mîamoun, Σεσώγχις.
II. Skhemkhopirrî sotpenrî Osorkon I Mîamoun, Ὀσορθών.
III. Ouazamenrî sotpenamen Noutirhiqon Takelôt I Mîamoun Siisit.
IV. Ousirmârî sotpenamen Osorkon II Mîamoun Sibastit.
V. Skhemkhopirrî sotpenamen Shashonqou II Mîamoun.
VI. Ouazkhopirrî sotpenamen Takelôt II Mîamoun Siisit, Ταχέλλωθις.
VII. Ousirmârî sotpenamen Shashonqou III Mîamoun Sibastit.
VIII. Ousirmârî sotpenamen Pimi Mîamoun.
IX. Akhopirrî Shashonqou IV Mîamoun.

Vingt-troisième dynastie (tanite).

I. Shirirî, Petsibastit, Πετούβαστις.
II. Akhopirrî sotpenamen Osorkon III Mîamounrî, Ὀσορχῶ.
III. . . . . Ψαμμοῦς
IV. . . . . Ζήτ.

Vingt-quatrième dynastie (saïte).

I. Tafnakht, Τέχνατις, Τνέφαχθος, Νεόχαβις.
II. Ouahkerî Bokenranf Βόχχορις.

2 Hérodote, II, cxxxvi-cxxxviii; Diodore, I, 65.

facées par le temps furent gravées à nouveau[1]. Thèbes, rangée directement sous l'autorité de la reine Ameniritis, profita largement de la bienveillance de ses nouveaux maîtres. A Louqsor, on refit la décoration de la porte principale, entre les deux massifs du grand pylône; à Karnak, on répara plusieurs parties du temple d'Amon. Pour se procurer les bras nécessaires, Shabakou remplaça la peine de mort par celle des travaux publics, et cette politique bien entendue lui valut un renom de clémence[2]. Le pays, rendu enfin à la tranquillité, commença à respirer et à se rétablir avec cette puissance de vitalité merveilleuse dont il avait déjà donné tant de preuves.

Une renaissance aussi inattendue devait attirer l'attention des peuples étrangers. Si naguère encore Israël et Juda avaient recherché l'appui d'un roitelet confiné à Tanis, dans un coin du Delta, que ne devaient-ils pas faire pour s'assurer l'amitié d'un prince dont la domination s'étendait des régions fabuleuses de l'Éthiopie aux rives de la Méditerranée, et qui commandait à des armées aussi considérables que celles du roi d'Assyrie? Phéniciens, Juifs et Philistins, tous les peuples que l'ambition de Téglathphalasar avait inquiétés, sentirent que le salut leur viendrait d'Égypte s'il pouvait leur venir de quelque part. Hoshéa envoya des présents à Shabakou et sollicita son alliance contre Salmanasar[3]. Divers motifs poussaient l'Éthiopien à bien accueillir ces ouvertures. Il savait que ses prédécesseurs égyptiens avaient possédé la Palestine et

1. Sharpe, *Egypt. Inscript.*, I, 30; cf. E. de Rougé, *Sur quelques monuments du règne de Tahraka*, dans le *Recueil*, I, p. 12, 20-21; Goodwin, *Upon an inscription of the reign of Shabaka*, dans Chabas, *Mélanges égyptologiques*, 3e série, t. I, p. 349 sqq. — 2. Hérodote, II, CXXXVII; Diodore, I, 65. — 3. II *Rois*, XVII, 4. Le texte hébreu nomme סוא, Sévé, Soua, Sô, le Pharaon auquel Hoshéa s'adressa; d'autre part, les textes assyriens nomment Shabak, SHABÉ et son successeur Shabitkou, SHABTIÉ. M. Oppert a donné la raison de ces divergences extraordinaires entre l'égyptien, l'assyrien et l'hébreu (*Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie*, p. 12-14). Le ghéez possède une classe de gutturales particulières qu'on ne retrouve dans aucune autre des langues sémitiques et dont une entrait dans le nom des deux monarques éthiopiens. L'hébreu supprime entièrement cette lettre embarrassante, Sévé.

porté leurs armes jusqu'au Tigre : ce qui avait été jadis possible et glorieux lui paraissait être possible encore à l'heure présente. Et quand même le désir d'ajouter un nom de plus à la longue liste des Pharaons conquérants ne l'aurait pas bien disposé en faveur des Juifs, la prudence lui conseillait de ne pas les décourager. Le progrès des Assyriens vers l'isthme de Suez, lent d'abord, s'était accéléré depuis vingt ans d'une façon menaçante et devenait pour l'Égypte un sujet de craintes perpétuelles. Il fallait ou vaincre les nouveaux maîtres de l'Asie et les rejeter au delà de l'Euphrate, ou du moins hausser devant eux une barrière de petits royaumes, contre laquelle s'amortît l'élan de leurs attaques. Shabakou affecta de considérer les présents d'Hoshéa comme un tribut et ses demandes de secours comme un hommage : les murailles de Karnak, qui avaient jadis enregistré tant de fois les noms des peuples vaincus, enregistrèrent complaisamment ce que la vanité de l'Éthiopien appelait « les tributs de la Syrie ».

Ces négociations n'avaient pas été si secrètement conduites qu'elles échappassent à l'attention des Assyriens. Salmanasar, informé de ce qui se passait, manda Hoshéa près de lui, et le Juif, pris à l'improviste, dut obéir aux ordres de son suzerain. S'il s'était imaginé pouvoir justifier sa conduite, cette illusion fut cruellement déçue : il fut jeté dans un cachot et y disparut oublié de tous. L'armée assyrienne entra sur le territoire d'Israël et assiégea Samarie pour la dernière fois. L'aristocratie d'Éphraïm, privée

Soua, Sô ; l'égyptien lui donne pour équivalent le son plus rude de *k*, ך, Shabak ; l'assyrien enfin prend un terme moyen entre ces deux extrêmes et rend la lettre en question par un signe qui équivaut à peu près au צ hébraïque. On a donc pour les noms des rois éthiopiens la gamme de variantes :

Éthiopien.	Égyptien.	Assyrien.	Hébreu.	Grec.	
—	—	—	—		
Shabakou,	*Shabakou*	*Shabê*	*Sévé, Soua, So*	Σαβάκων (Hér.)	Σαβάκων
Shabitkou,	*Shabitkou*	*Shabtiê*	....	....	Σεβίχως
Taharqou	*Taharqou*	*Tarqou*	*Tihrakah*	Τεαρκὼ (Strab.)	Τάρκος.
				Θαρσίκης (Jos.)	Τάρακος.

de son chef, résista bravement. Shabakou ne jugea pas à propos d'intervenir au profit d'alliés dont la cause paraissait si complètement perdue; le secours leur vint d'autre part. Tyr avait triomphé des Kitiens, et son roi Louliya s'était révolté à son tour contre l'Assyrie. Salmanasar laissa un corps d'armée devant Samarie et conduisit en Phénicie le gros de ses troupes. Le domaine de terre ferme des Tyriens tomba rapidement en son pouvoir, mais la ville elle-même, protégée par la mer, défiait tous ses efforts. Il rassembla dans les arsenaux de Sidon, de Gebel et d'Arad soixante vaisseaux, sur lesquels il embarqua des troupes assyriennes, afin de tenter une descente dans l'île. Cette flotte fut détruite par une escadre de douze navires tyriens, et cinq cents Assyriens demeurèrent aux mains de l'ennemi. Salmanasar renonça dès lors à l'attaque directe, et changea la guerre en une sorte de blocus continental, dans l'espoir que le manque d'eau obligerait Tyr à s'humilier devant lui[1]. Il y usa les forces de son royaume et le reste de sa vie : le blocus de Tyr et celui de Samarie duraient déjà depuis deux ans quand il mourut d'une manière mystérieuse, sans laisser d'enfants. Sharoukîn (Sargon), l'un des grands officiers de la couronne, lui succéda dans le commandement de l'armée et dans l'administration de l'empire (722).

On ne sait trop quels droits Sargon avait à la couronne : peut-être il se rattachait par quelque alliance lointaine à la famille qui venait de s'éteindre; peut-être il n'avait d'autres titres que sa valeur personnelle et l'éclat des services rendus pendant les règnes précédents[2]. Dès le début, il se trouva engagé sur deux points à la fois, en Susiane et en Syrie. La Syrie était loin de Ninive, un échec aux bords de la Méditerranée ne compromettait pas l'existence de l'empire : le nouveau roi courut au plus pressé. Si les Susiens avaient cru tirer un avantage sérieux des troubles qu'un changement de dynastie aurait dû soulever, ils furent déçus dans leurs espérances. Ce fut en vain qu'ils ral-

1. Ménandre d'Éphèse dans Josèphe, *Ant. Jud.*, IX, 14, 2. — 2. Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 267-269. Voici,

lièrent l'armée chaldéenne afin de mettre au moins le nombre de leur côté. Sargon battit Susiens et Chaldéens réunis, dans les plaines de Klaou, puis se hâta de tourner ses armes contre la Palestine. La ténacité de Tyr et la résistance prolongée de Samarie avaient encouragé bien des princes à la révolte; il fallait réprimer leurs velléités sur-le-champ, ou se résigner à lutter dans un bref délai contre une coalition générale des populations syriennes. Sargon se porta de sa personne au camp devant Samarie : le siège, mené vivement contre une garnison déjà épuisée par deux ans de lutte, aboutit bientôt à la chute de la place. Elle fut pillée et toute la population emmenée en captivité « à Kalakh et sur le Khabour, sur le fleuve de Gozan et dans les villes des Mèdes[1] ». Elle fut remplacée par des Chaldéens faits prisonniers à Kalou, et plus tard par des colons venus d'Hamath : un gouverneur assyrien s'installa dans le palais des rois d'Israël, et les temples des dieux se dressèrent à l'endroit où s'étaient élevés les autels de Jahvéh. Une partie du peuple des campagnes ne put supporter la domination étrangère et s'exila ; les uns s'arrêtèrent en Judée auprès du roi Ézéchias, les autres s'enfuirent jusqu'en Égypte[2].

Ainsi tomba Samarie, et avec Samarie le royaume d'Israël, et avec Israël la dernière barrière qui séparait l'É-

autant qu'il est permis de le rétablir, le tableau de la seconde dynastie assyrienne :

I. Shalmanoushshour II.	IX. Shamshiramân IV.
II. Irbaraman.	X. Ramânnirari.
III. Ashshournadinakhè.	XI. Shalmanoushshour IV.
IV. Ashshourdân I.	XII. Ashshourdân II.
V. Ramânnirari II.	XIII. Ashshournirari.
VI. Tougoultininip II.	XIV. Tougoultipalêsharra II.
VII. Ashshournazirpal.	XV. Shalmanoushshour V.
VIII. Shalmanoushshour III.	

1. 27 280 âmes, au témoignage de Sargon lui-même (Oppert, *Inscription du palais de Khorsabad*). — 2. II *Rois*, XVII, 30; cf. Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 271-285.

gypte de l'Assyrie [1]. La marche en avant commencée par Ashshournazirpal était enfin terminée : comme jadis sur l'Euphrate et le Tigre, les deux puissances rivales se rencontraient face à face sur la frontière de l'Afrique et de l'Asie, prêtes à se disputer une fois encore l'empire du monde.

1. Voici la liste des rois d'Israël :

I. Jéroboam Ier.	II. Nadab.
MAISON DE BAÉSHA.	
III. Baésha	IV. Élah.
V. Zimri.	
MAISON D'OMRI.	
VI. Omri.	VIII. Akhaziah.
VII. Akhab.	IX. Joram.
MAISON DE JÉHU.	
X. Jéhu.	XII. Joash.
XI. Joakhaz.	XIII. Jéroboam II.
XIV. Zakariah.	
XV. Shalloum.	
XVI. Ménakhem.	
XVII. Pékakhiah.	
XVIII. Pékakh.	
XIX. Hoshéa.	

LIVRE IV.

LES SARGONIDES ET LE MONDE ORIENTAL JUSQU'A L'AVÈNEMENT DE KYROS

CHAPITRE X.

LES SARGONIDES

Sargon (722-705); guerres contre l'Égypte, l'Élam et l'Arménie; conquête de la Chaldée. — Sennachérib (705-681); Taharqou et Ézéchias; guerres contre l'Élam; Asarhaddon (681-667); campagnes d'Arabie. — Les Assyriens en Égypte, Taharqou (692-666); conquête de l'Égypte par Asarhaddon (672); Ashshourbanipal (667-626?); conquête de l'Elam.

Sargon (722-705); guerres contre l'Égypte, l'Élam et l'Arménie; conquête de la Chaldée.

L'Assyrie s'était accrue jusqu'alors aux dépens de tribus à moitié barbares ou de petits royaumes impuissants à résister longtemps au choc de forces supérieures. La destruction systématique des unes et l'annexion progressive des autres la laissèrent partout en présence d'États aussi solidement organisés qu'elle l'était elle-même et capables non seulement de lui tenir tête, mais de la battre. Au sud-ouest l'Égypte se dressait devant elle ; au nord, elle confinait à l'Ourarti ; au sud-est, la conquête des principautés chaldéennes la plaçait en contact direct avec le vieil empire d'Élam. L'Égypte, l'Ourarti, l'Élam arrêtèrent son élan et formèrent entre elle et le reste du monde une barrière qu'elle ne parvint jamais à franchir. Sargon et ses successeurs ne cessèrent pas, un demi-siècle durant, de remporter des victoires sur les armées de ces trois royaumes, d'envahir leurs villes, d'y installer des gouverneurs, des

vassaux, des garnisons; il n'était pas aussi facile d'occuper un pays comme l'Égypte que de confisquer Gargamish, Hamath ou Samarie. Leurs succès aux bords du Nil, de l'Aras et de l'Oulaï ne furent que succès éphémères, promptement effacés par des désastres : leurs soldats furent expulsés autant de fois qu'ils crurent avoir réussi à s'établir solidement. Bien est-il vrai qu'ils usèrent leurs ennemis à la longue, à force de victoires ; mais leurs victoires les usèrent eux-mêmes, et chaque règne nouveau marqua un affaiblissement de leur puissance. En abattant l'Égypte et l'Élam, ils croyaient travailler pour eux : ils travaillaient pour les Perses.

Dès les premières années, Sargon fut engagé à fond avec ces trois ennemis de sa puissance. A Kalou, en 721, il avait frappé le roi d'Élam, Khoumbanigash; l'année d'après il eut affaire à l'Égypte. La ruine d'Israël n'avait atteint ni les projets de Shabakou, ni les espérances des Syriens. Tous les princes encore indépendants, depuis l'Euphrate jusqu'au Sinaï, sans cesse menacés de la déposition, de l'exil ou de la mort, tournaient leurs yeux vers le monarque éthiopien et n'attendaient plus qu'un signal de lui. Jahoubid [1], roi d'Hamath, usurpateur comme Sargon lui-même et le personnage le plus important du pays depuis que Rézon II était mort, les chefs d'Arpad et de Damas, les Phéniciens de Simyra, les quelques Hébreux demeurés à Samarie, étaient prêts à marcher. Les Tyriens défiaient tous les efforts tentés pour les réduire. Les chefs philistins, les rois de Moab et d'Ammon, Juda lui-même, étaient ouvertement ou secrètement hostiles à l'Assyrie. Depuis 727, Jérusalem était gouvernée par Hizkiah (Ezéchias), fils d'Akhaz. Ézéchias avait montré dès sa jeunesse une piété ardente : le plus célèbre des prophètes hébreux, Isaïe, fils d'Amoz, devint son conseiller et presque son ministre. La vocation d'Isaïe s'était décidée l'année même de la mort d'Azariah, et lui-même en a conté l'occasion dans une page célèbre : « J'aperçus le Seigneur assis sur un trône

1. Il est nommé ailleurs Iloubid, par échange du nom divin Iahou, Iahvéh, avec le nom divin Ilou.

« élevé, et les pans de son vêtement emplissaient le temple. « Les séraphins étaient près de lui et chacun d'eux avait « six ailes : de deux ils se couvraient la face, de deux ils « se couvraient les pieds, et de deux ils volaient. Et ils se « criaient l'un à l'autre et disaient : « Saint, saint, saint est « Jahvéh des armées ! toute la terre est pleine de sa gloire ! » « Et le seuil trembla jusqu'en ses fondements à la voix de « celui qui criait, et la salle s'emplit de fumée. Lors je « dis : « Hélas sur moi ! c'en est fait de moi, car je suis un « homme aux lèvres souillées, et je demeure parmi un « peuple aux lèvres souillées, et mes yeux ont vu le roi « Jahvéh des armées ! » Mais l'un des séraphins vola vers « moi, tenant à la main un charbon vif qu'il avait pris sur « l'autel avec des pincettes, et il en toucha ma bouche et « dit : « Voici, ceci a touché tes lèvres ; c'est pourquoi ton « iniquité te sera ôtée et ton péché te sera pardonné [1]. » Ce sont bien là tous les traits du dogme primitif, le sol ébranlé jusque dans ses fondements rien qu'à la voix des messagers divins, la fumée qui obscurcit la salle; mais ils ne représentent plus rien de réel aux yeux du prophète et ne sont que des images destinées à rehausser la grandeur de Dieu [2]. Isaïe sentait plus vivement encore qu'Amos et que Hoshéa le danger que courait Jérusalem ; aussi quand Akhaz, menacé par Rézon II et par Pékakh, eut son cœur « et le cœur de son peuple ébranlé comme les arbres des forêts sont secoués par le vent », et s'allia avec l'Assyrie, il s'éleva de toutes ses forces contre cette alliance impie. Les projets des ennemis de Juda sont vains, et Jahvéh en dit : « Ils n'auront point d'effet et ne s'exécuteront point ; avant qu'un enfant conçu au moment où il parle soit arrivé à l'âge où l'on sait rejeter le mal et choisir le bien », les deux rois ne seront déjà plus. Mais si les descendants de David appellent eux-mêmes l'étranger, « Jahvéh fera venir sur toi, « Akhaz, et sur ton peuple et sur la maison de ton père, « par le roi d'Ashshour, des jours tels qu'il n'y en a pas « eu de semblables depuis qu'Éphraïm se sépara de Juda. « Et il arrivera qu'en ce jour-là Jahvéh sifflera aux mous-

1. Isaïe, VI. 1-7. — 2. Tiele, *Vergelijkende Geschiedenis*, p. 700 sqq.

« tiques qui sont aux rives des canaux d'Égypte, et aux « abeilles qui sont en Ashshour, et elles viendront, elles se « poseront dans toutes les vallées désertes et dans les trous « des rochers, et sur tous les buissons et par tous les « halliers [1]. » Sa voix ne fut entendue d'abord que de quelques témoins fidèles, d'Urie le prêtre et de Zacharie, fils de Jérébékhiah [2] : Akhaz dédaigna de l'écouter. Ézéchias fut plus docile que son père : quand le moment vint de décider si Juda se joindrait à Shabakou, il se rangea à l'avis du prophète et resta neutre dans la querelle. L'événement montra combien il avait eu raison d'agir de la sorte. Iahoubid fut battu à Karkar, assiégé, pris et écorché vif [3] avant que le roi d'Égypte accourût à son aide. Shabakou avait à peine eu le temps de déboucher en Syrie et de rallier les troupes de Hannon, roi de Gaza, lorsque Sargon fondit sur la Palestine. Le choc des deux armées eut lieu à Rapihoui (Raphia), dans l'endroit même où, cinq siècles plus tard, Ptolémée Philopator rencontra Antiochos le Grand : les Égyptiens furent vaincus, Hannon pris, et Shabakou, égaré dans sa fuite, dut son salut à un berger philistin qui le conduisit à travers le désert [4]. La défaite de Raphia dissipa les rêves de conquête dont il s'était bercé et ruina son autorité. Les princes du Delta refoulèrent ses Ethiopiens vers la Thébaïde. Tanis, Bubaste, Khninsou redevinrent indépendantes : un parent de Bokenranf, nommé Stéphinatès par Manéthon, rétablit la principauté de Saïs et s'arrogea le titre de Pharaon. Cette révolution était achevée en 714, et ce fut sans doute pour l'annoncer officiellement au dehors que le nouveau roi de race indigène envoya cette année-là des présents à Sargon. Shabakou, réfugié dans la

1. Isaïe, VII, 2-7, 14-19. — 2. Isaïe, VIII, 2. — 3. Oppert, *Grande Inscription du palais de Khorsabad*, p. 84-93; J. Ménant, *Annales*, p. 182 et 200-201; G. Smith, *Assyrian History*, dans la *Zeitschrift*. 1869, p. 97. — 4. Oppert, *Grande inscription*, p. 74-77 ; *Mémoire sur les rapports de l'Egypte et de l'Assyrie*, p. 11-15 ; Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 396 sqq. Shabakou est nommé dans le texte *Shiltannou* (selon d'autres *Tartannou*), mais non Pharaon d'Égypte. Le titre de Pharaon, Pir'ou, paraît avoir été réservé par les Assyriens aux rois indigènes.

Haute-Égypte, y mourut bientôt après, laissant à son fils Shabitkou la possession de Thèbes et des nomes voisins[1]

L'Égypte vaincue, ce fut le tour de l'Ourarti. Le pays montagneux où le Tigre et l'Euphrate prennent leur source était habité alors par une seule race, différente des Arméniens modernes[2], mais affiliée aux Géorgiens et à quelques autres nations du Caucase[3]. Il était morcelé en un grand nombre d'États dont nous savons les noms, sans qu'il soit toujours facile de leur assigner sur la carte une position certaine. Le plus important d'entre eux était celui de Biainas, dont la capitale Dhouspas est la ville moderne de Van[4]. Mis en rapport avec l'Assyrie dès le règne d'Ashshournazirpal, ses rois se civilisèrent au contact de leurs rivaux et apprirent d'eux l'art de l'écriture. Sharidouris Ier, fils de Loutipri, attira à sa cour des scribes ninivites qui rédigèrent ses documents officiels dans leur langue et lui prodiguèrent les épithètes ronflantes du protocole assyrien. L'idiome de Ninive fut, quelques années durant, la langue savante de Van, mais sous Ishpouinis Ier, fils de Sharidouris, le système graphique fut appliqué avec quelques modifications à l'écriture des dialectes indigènes. Déjà nombre d'inscriptions vanniques ont été découvertes, et l'on ne doute plus que le sol de l'Arménie ne nous en rende bientôt un grand nombre[5].

1. Maspero, dans la *Revue critique*, 1870, t. II, p. 378. — 2. H. Rawlinson, *On the Alarodians of Herodot*, dans G. Rawlinson, *Herodotus*, t. IV, p. 203-206. — 3. Fr. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, 1re série, t. I, p. 124-129. Cette conjecture de Lenormant a reçu une confirmation remarquable des travaux de M. Sayce et Guyard. — 4. Les Assyriens ont transformé Biainas en Bît-Ani (Sayce, *Journ. of the Roy. Asiat. Society*, 1882, t. XIV, p. 388, 394); Dhouspas est la Thospia de Ptolémée (V, 13, 19 ; VIII, 19, 12), qui avait valu au lac le nom de Thospites. — 5. Le déchiffrement, commencé par Ed. Hincks (*On the Inscriptions of Van*, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, t. IX, 1848, p. 387-449), en a été sérieusement avancé par St. Guyard dans le *Journal Asiatique* (1880, t. XV, p. 540-543; 1882, t. XIX, p. 514-515; 1883, t. I, p. 261-265, 517-523; 1883, t. II, p. 306-307; 1884, t. III, p. 499-517) et dans les *Mélanges d'assyriologie*, p. 113-144 ; cf. Sayce, *On the decypherment of the Vannic Inscriptions* dans les *Verhandlungen des Vten internationalen Orientalistencongress zu Berlin*, 2ter Theil, 1ste Hälfte, et *The Cuneiform Inscriptions of Van*, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1882, vol. XIV, *New Series*, p. 377-732.

Elles nous ont révélé l'existence d'un monde nouveau, où nous ne sommes pas encore à notre aise pour nous orienter. L'Ourarti adorait trois divinités principales, Khaldis, le dieu suprême, Teishbas, le maître de l'air et des cieux, Ardinis, le soleil. Autour de cette trinité se ralliait une armée de dieux secondaires : Aouis, l'eau, Ayas, la terre, Selardis, la lune, Irmousinis, Adaroutas, Kharoubainis ; une seule inscription nous en fait connaître quarante-six, dont plusieurs étaient empruntés aux nations voisines. Il semble qu'au début ce panthéon ne renfermât point de déesses : la seule qu'on lui connaisse, Sharis, paraît n'être qu'une forme dérivée d'Ishtar. Les textes historiques ne font pas grand cas de ces divinités subalternes et les comprennent sous un titre collectif, celui d'enfants de Khaldi[1]. Sans cesse en armes, les rois de Van étendirent graduellement leur domination sur les principautés voisines, sur les Manni, sur le Mousassir, sur le mont Mildish, sur mainte ville dont le nom n'éveille en notre esprit aucune idée précise, Sisirikhadiris, Oudoukhais, Irdaniou, dans le pays d'Isqigoulou, Baltou, Khaldiri. Le plus ancien d'entre eux, Aramé, était contemporain de Salmanasar III et régnait vers le milieu du neuvième siècle. Malheureux dans ses luttes contre l'Assyrie, il fut renversé et sa race remplacée par une dynastie nouvelle dont les cinq premiers membres se succédèrent de père en fils, Sharidouris Ier, Ishpouinis, Menouas, Argishtis Ier, Saridouris II, et dominèrent sans rivaux dans les montagnes de l'Arménie pendant quatre-vingt-dix ans environ, de 835 à 745. A l'ouest, ils étaient en guerre perpétuelle avec les princes des Hittites et de Milid ; leurs stèles triomphales sont encore debout à Palou et à Isoglou, sur l'Euphrate, dans le voisinage immédiat de cette ville. Au nord-ouest, ils dominaient jusque dans les environs d'Erzeroum, au nord jusqu'au lac d'Erivân. A l'est, leur influence s'étendait par delà les montagnes de Kotour, sur les principautés de Manna et de Babilous, parfois même sur celle de Parsouas[2]. Au sud, leurs rapports avec l'Assyrie ne furent pas toujours

1. Sayce, *The Cuneiform Inscriptions of Van*, p. 412-417. — 2. Sayce, *ibid.*, p. 396-400.

faciles. Salmanasar III, Ramânnirari II, Salmanasar IV tentèrent de leur côté la fortune des armes, et remportèrent quelques succès dont l'effet fut bien vite effacé. L'affaiblissement soudain de Ninive pendant la première moitié du VIIIe siècle favorisa le développement de leur influence ; les inscriptions de Menouas et d'Argishtis Ier ne parlent que de victoires et de conquêtes, de provinces annexées et de butin consacré aux dieux. L'avènement de Tiglathphalasar II arrêta l'essor de leur grandeur ; en 742, le roi d'Assyrie battit Sharidouris II, et une seconde expédition, huit ans plus tard, n'eut pas un moindre succès. Les soldats assyriens campèrent sous les murs de Dhouspas, saccagèrent toute la plaine qui borde le lac, consacrèrent dans la banlieue de la cité un monument commémoratif de leur triomphe : le royaume de Van paya tribut tant que vécut le conquérant[1].

Sargon trouva dans Oursa, fils aîné de Sharidouris II, un des adversaires les plus redoutables de sa politique. Oursa voulait rétablir la suprématie de son peuple et usa de tous les moyens pour toucher à son but. Il essaya d'abord de détacher Iranzou, roi de Manna, de l'alliance assyrienne, et, comme ce prince refusait, il excita une insurrection contre lui de concert avec Mitatti, roi de Zikartou. Sargon se hâta au secours de son vassal, enleva d'assaut les deux villes de Souandakhoul et de Dourdoukka, qui avaient ouvert leurs portes à Mitatti, les livra aux flammes et en exila les habitants en Syrie (719). Des révoltes graves, éclatées sur plusieurs points de l'empire à la fois, l'empêchèrent de poursuivre ses avantages; il employa deux années à vaincre le pays de Shinoukhta (718) et à détrôner Pisiris de Gargamish (717). Lorsqu'il rentra en Arménie, Iranzou de Manna était mort, son fils Âza avait été tué dans une émeute et remplacé par Oullousoun, qui avait remis vingt-deux de ses forteresses à Oursa, en gage de fidélité. Il battit Oullousoun et Mitatti, ravagea le pays, depuis le lac d'Ouroumiyèh jusqu'au lac de Van ; il écorcha vif Bagadatti, roi du mont Mildish, à l'en-

1. Fr. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, 1re série, t. I, p. 121-122, 138-145, et surtout le grand mémoire de Sayce, *The Cuneiform Inscriptions of Van*, p. 402-407.

droit même où Aza avait été assassiné. Oullousoun, craignant un sort pareil, « s'enfuit comme un oiseau », puis vint se jeter aux genoux du vainqueur : Sargon le reçut en grâce et lui restitua ses domaines. Oursa allait être atteint, quand le pays de Kharkhar se souleva et força son gouverneur à reconnaître pour souverain Dalta, roi d'Ellibi. Sargon châtia rudement les rebelles (716) ; rappelé un moment vers le nord par une révolte d'Oullousoun, il n'eut qu'à paraître pour faire tout rentrer dans le devoir, et courut achever la conquête du pays d'Ellibi (715). Libre de ce côté, il frappa le coup décisif (714). Oursa s'échappa presque seul dans les montagnes, où il erra près de cinq mois sans trouver un asile assuré. Son royaume fut pillé systématiquement, plusieurs de ses villes assignées à Oullousoun, Ourzana de Moussassir, son dernier allié, vaincu[1] et dépossédé. A la nouvelle de ce malheur, il désespéra de sa cause et se tua[2].

Sa mort n'entraîna pas la soumission du pays; son frère Argishtis II lui succéda et s'opposa aux Assyriens avec succès. L'affaiblissement de l'Ourarti permit cependant à Sargon de ramener ses forces à l'est, dans la Médie, qu'il parcourut et occupa en partie (713), au nord-ouest, en Cilicie, et dans le pays de Koumanou (Comana), auquel il imposa un roi de sa façon (712); son autorité sur l'Asie Mineure s'étendit jusqu'à l'Halys et au Saros. En Syrie, il avait été forcé, vers 715, de lever le blocus de Tyr en se contentant d'une soumission nominale; cet échec fut plus que réparé par l'hommage de Pharaon et d'une reine des Arabes (714). Un moment, on put craindre qu'une guerre sérieuse ne s'engageât de ce côté. Azouri, roi d'Ashdod, avait refusé le tribut; il fut remplacé par son frère Akhmiti, mais les Philistins chassèrent leur nouveau roi et donnèrent la couronne à un certain Yavan qui n'appartenait pas à la famille royale.

1. Le cachet d'Ourzana est aujourd'hui au Musée de la Haye. Il a été publié par Dorow, *Die Assyriche Keilschrift*, t. I, et par Cullimore, *Cylinders*, pl. VIII, 40. — 2. Fr. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, 1re série, t. I, p. 53-55, 148-151; G. Smith, *Assyrian History*, dans la *Zeitschrift*, 1869, p. 98-99 ; Sayce, *The Cuneiform Inscriptions of Van*, p. 407-408.

Yavan, inquiet pour son pouvoir et pour sa vie, entra en pourparlers avec ses voisins, avec Juda, avec Édom, avec l'Égypte; ses ouvertures furent bien accueillies, mais la décision et l'énergie de Sargon empêchèrent les négociations d'aboutir. Avant même que les confédérés eussent eu le temps de rassembler leurs troupes, le général (tartan) assyrien était en Palestine. Juda, Édom et les Philistins ne firent même pas mine de résister. Yavan s'enfuit au pays de Miloukh[1], dont le roi le livra enchaîné aux Assyriens (711)[2].

Rien ne bougeait plus à l'ouest, au nord et à l'est; le moment était propice d'attaquer la Chaldée. Depuis la défaite de Kalou, Mardoukbaliddina avait employé toutes ses ressources à mettre son royaume en état de défense. Il avait réparé les forteresses, augmenté le nombre de ses soldats et cultivé avec soin l'alliance élamite. En dépit de tant de précautions, il fut surpris au moment où il s'y attendait le moins. Au lieu de marcher droit sur Babylone et de se heurter de front aux bandes de la Chaldée et de l'Élam réunies, Sargon s'étudia à séparer Mardoukbaliddina de son allié Soutrouknakhounta, fils de Khoumbanigash[3]. Il partagea son armée en deux corps. Le premier, opposé aux Susiens, entra dans le canton de Râshi[4] et força le roi d'Élam à se replier dans la montagne pour couvrir Suse et Madaktou. Le second, aux ordres du roi lui-même, descendit vers la mer en côtoyant le Tigre, soumit au passage le pays d'Yatbour, défit un des généraux de Mardoukbaliddina sous les murs de Dour-Atkhar, prit cette ville, y logea une garnison et s'empara de tout le Gamboul. Le but principal de la campagne était atteint; Mardoukbaliddina, coupé de son allié, n'essaya même pas de défendre Babylone. Il déroba une marche aux Assyriens, franchit le Tigre et tenta de

1. On considère parfois Miloukh comme le nom de Méroé : mais Méroé s'appelait Beroua et ne renfermait aucun *h* ou *kh* final. Le pays de Miloukh paraît être la partie du Delta située sur les deux rives de la branche Canopique, et même avoir renfermé Saïs. — 2. G. Smith, *Assyrian History*, dans la *Zeitschrift*, 1869, p. 99-100, 106-108. — 3. C'est l'orthographe des inscriptions susiennes : les textes de Sargon appellent ce prince Soutikraknakhoundi. — 4. La Mésobatère des géographes classiques. Cf. Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 322.

briser la ligne de postes qui l'enveloppait à l'est. Repoussé, il n'eut plus d'autre ressource que de se retirer vers le sud, au bord de la mer, dans son ancienne principauté de Bît-Yakîn, où il se fortifia de son mieux. Babylone ouvrit ses portes ; Sargon s'y fit proclamer roi de Chaldée pendant l'hiver de 710[1]. « Mardoukbaliddina avait mis à con« tribution les villes d'Our, de Larsam et de Kisig, la de« meure du dieu Lagouda ; il avait concentré ses forces à « Dour-Yakîn et avait armé sa citadelle. » La bataille décisive se livra sous les murs de Dour-Yakîn, en vue de la mer. « J'étendis mes combattants en même temps sur « toute la ligne de ses canaux, et ils mirent l'ennemi en « fuite. Les eaux des fleuves roulèrent les cadavres de ses « soldats comme des troncs d'arbres..... J'anéantis les « gardes du corps et les gens de Marsan, et j'emplis de la « terreur de la mort le reste des bataillons ennemis. Mar« doukbaliddina abandonna dans son camp les insignes de « la royauté, le palanquin d'or, le trône d'or, le sceptre « d'or, le char d'argent, les ornements d'or, et il s'échappa « par une fuite clandestine. » Dour-Yakîn tomba bientôt après aux mains du vainqueur et fut détruite. « Mardouk« baliddina, reconnaissant sa propre faiblesse, fut terrifié ; « la crainte immense de ma royauté s'empara de lui ; il « quitta son sceptre et son trône en présence de mon en« voyé, il baisa la terre. Il abandonna ses châteaux, il s'en« fuit, et l'on ne revit plus ses traces. » Sargon établit le fils du vieux roi comme prince de Bît-Yakîn (709)[2]. Un succès inattendu couronna la fin de cette année. Chypre était alors partagée à peu près également entre les Phéniciens et les Grecs. Ces derniers possédaient le nord et le centre de l'île, l'Ias ou terre ionienne : sept de leurs rois se soumirent de plein gré au tribut[3].

Deux échecs assombrirent les derniers jours de ce règne glorieux. Pendant que les armées assyriennes étaient occu-

1. Son nom, légèrement altéré en Ἀρκέανος pour [Σ]αρκέανος, figure à partir du commencement de 709 dans le canon royal de Ptolémée. — 2. Fr. Lenormant, *les Premières civilisations*, t. II, p. 241. — 3. Sur le pays de Ya et sur son identification avec le grec Ἰάς, voir Fr. Lenormant, *les Premières civilisations*, t. III, p. 85-86.

pées en Chaldée, l'Ourarti était sorti de ses ruines. Moitié force, moitié adresse, Argishtis II avait reconquis presque toutes les provinces qu'avait possédées son frère; les Assyriens eux-mêmes avaient été l'objet de ses attaques et n'avaient pu garder le Manna. En 708, menacé par le retour de Sargon, il détourna l'orage sur le pays de Koummoukh; il en coûta la couronne et la vie au roi de ce pays, mais Argishtis ne fut pas inquiété et resta en possession du Manna, dont il fit une de ses résidences favorites[1]. Une guerre contre l'Elam n'eut pas plus de succès. Soutrouknakhounta, battu dans l'Ellibi en 707, eut sa revanche l'année suivante; non seulement il recouvra les districts qui lui avaient été ravis en 710, mais il enleva aux Assyriens plusieurs de leurs villes frontières[2] (706). Sargon ne survécut pas longtemps à ce revers : en 705, il fut assassiné dans le palais de Dour-Sharoukîn[3] qu'il achevait de construire, et remplacé par son fils, Sinakhêirbâ, le Sennachérib de la Bible[4]. Son règne marque l'apogée de la grandeur assyrienne. A l'exemple de Tiglathphalasar, il s'efforça de substituer aux rois vassaux des gouverneurs assyriens relevant directement de Ninive; la Syrie du Nord, Israël, la Cœlé-Syrie perdirent leurs dynasties nationales et s'abaissèrent à la condition de simples provinces. Autour de ce noyau central, il laissa subsister comme une barrière de principautés tributaires destinées à tenir à distance les invasions des peuples étrangers et à servir comme d'armure à l'empire. Ses descendants continuèrent et jusqu'à un certain point agrandirent son œuvre : ils ne réussirent pas à la consolider et à la rendre durable.

1. Fr. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, 1re série, t. I, p. 151-154. — 2. G. Smith, *Assyrian History*, dans la *Zeitschrift*, 1869, p. 109-110. — 3. Aujourd'hui Khorsabad. C'est de là que viennent la plupart des monuments assyriens du Louvre.— 4. J. Ménant, *Annales*, p. 209. Les documents relatifs à l'histoire de ce prince ont été rassemblés et traduits par G. Smith, *History of Sennacherib*, in-4°, 1878. Cf. Pognon, *Inscription de Bavian*, in-8°, 1879, dans la *Bibliothèque de l'École des Hautes Études*, et R. Hörning, *Das sechsseitige Prisma des Sanherib*, in-4°, 1878, Leipzig.

Sennachérib (705-681) ; Taharqou et Ézéchias ; guerres contre l'Élam ; Asarhaddon (681-667) ; campagnes d'Arabie.

La nouvelle du meurtre se répandit rapidement par tout l'empire et fournit aux mécontents l'occasion qu'ils souhaitaient de se révolter. Sennachérib, rappelé en hâte de Babylone où il commandait, n'arriva à Ninive que pour assister au prélude d'un soulèvement général. La Chaldée, déjà troublée quelques mois avant la mort de Sargon, s'agita ouvertement. Un des frères du nouveau roi, qu'il avait laissé à Babylone pour la gouverner, mourut quelques semaines après, et un certain Hagisa, d'ailleurs parfaitement inconnu, lui succéda. Moins d'un mois plus tard, Hagisa fut tué par ordre du vieux Mardoukbaliddina, qui reparaissait en scène. Les peuplades de l'Arrapakhitis et de la Médie coururent aux armes, tandis qu'à l'occident la plupart des princes de la Phénicie et de la Palestine se proclamaient indépendants. Louliya (Elulæos), roi de Sidon, refusa le tribut, et son exemple entraîna le roi d'Ascalon. Les habitants d'Ékron, mécontents de Padi, le chef que Sargon leur avait imposé, se saisirent de sa personne et l'envoyèrent à Ézéchias de Juda. Celui-ci avait entamé des projets de réforme religieuse et renversé les hauts lieux : il hésita un moment entre les conseils pacifiques d'Isaïe et ceux du parti de la guerre ; puis les promesses de secours des rois d'Égypte le firent pencher en faveur de ces derniers. Il accepta le don que les habitants d'Ékron lui offraient de leur ville ; mais, au lieu de mettre Padi à mort, comme le voulaient ses anciens sujets, il se contenta de l'enfermer dans une prison. Recevoir l'hommage des rebelles était se déclarer en état d'hostilité ouverte contre l'Assyrie ; plus prudents qu'Ezéchias et que Louliya, les princes d'Arad, de Byblos, d'Ashdod, les rois de Moab et d'Ammon, attendirent pour agir que la fortune se fût prononcée en faveur de l'un des belligérants.

Après deux années de patience, consacrées sans doute à préparer ses ressources, Sennachérib partit pour la Chaldée,

où le danger était le plus pressant. L'armée de Mardoukbaliddina, composée en partie de Babyloniens, en partie d'Araméens et d'Élamites, fut entièrement vaincue près de Kishou[1], et son chef, échappé presque seul du champ de bataille, se réfugia auprès du roi d'Élam. Babylone succomba ; soixante-dix-neuf villes fortes et plus de quatre cents villages furent la proie du vainqueur : Sennachérib ne se retira qu'après en avoir confié l'administration à un Assyrien, « Beliboush, le fils d'un devin, qui avait été nourri dans son palais, comme un petit chien ». Au retour il saccagea le territoire occupé par les tribus araméennes du moyen Euphrate, empala leurs chefs, razzia leur bétail et rentra à Ninive chargé de gloire et de butin. Une marche rapide dans les montagnes du Kourdistan ramena au sentiment du devoir les peuples de l'Ellibi : une partie de leur territoire fut colonisée militairement avec les prisonniers araméens, élamites et chaldéens de l'année précédente, et réduite en province assyrienne[2]. La tranquillité assurée au nord, à l'est et au sud, par cette suite rapide de succès, la Syrie eut enfin son tour. Là encore la célérité de l'attaque déjoua les projets de l'ennemi. Louliya fut le premier atteint, et se retira dans une des colonies insulaires. Sidon la Grande, Sidon la Petite, Bit-Zitti, Sarepta, Mahallib, Oushou, Akzib, Akko, toutes ses villes ouvrirent l'une après l'autre leurs portes aux vainqueurs; son royaume dévolut à Ithobaal II, et Sennachérib, comme ses prédécesseurs, grava sa stèle de victoire sur les rochers du Nahr-el-Kelb, à côté des stèles de Ramsès II. Les rois d'Arad, de Byblos, d'Ashdod, d'Ammon, de Moab, d'Edom, s'empressèrent de faire acte d'obéissance et d'apporter leurs tributs au camp assyrien, près d'Oushou. Le roi d'Ascalon, Zidkia, persista dans la révolte ; Joppé, Bné-Barak, Azor, les villages qui dépendaient de lui, se rendirent à discrétion; lui-même fut pris,

1. Aujourd'hui Hymer, à dix milles environ au sud de Babylone (G. Smith, *History of Sennacherib*, p. 41). — 2. Oppert, *les Sargonides*, p. 41-45; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 156-159; Menant, *Annales*, 214-218 ; Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 345-350; G. Smith, *History of Sennacherib*, p. 24 sqq.

déporté en Assyrie avec toute sa famille, et Sharloudari, fils de Roukibti, intronisé en sa place. La résistance sérieuse ne commença que sous les murs d'Ékron : au premier bruit de l'arrivée des Assyriens, les princes du Delta avaient rassemblé leurs armées et avaient marché au-devant de l'envahisseur. La rencontre eut lieu près d'Altakou[1], et cette fois encore la fortune de l'Assyrie prévalut sur celle de l'Égypte. Les Égyptiens, repoussés à grande perte, laissèrent entre les mains du vainqueur la majeure partie de leurs chars et les enfants d'un de leurs rois. Le fruit immédiat de la victoire fut la prise d'Altakou, puis celle de Timnath, forteresse voisine : Ekron succomba la dernière. « Je dégradai les officiers et les dignitaires qui s'étaient révoltés, et je les tuai ; j'empalai leurs cadavres sur les enceintes de la ville ; je vendis comme esclaves les hommes qui avaient commis des violences et des vilenies. Quant aux personnes qui n'avaient pas perpétré de crimes ou de péchés, et qui ne méprisaient pas leurs maîtres, je prononçai leur absolution[2]. »

Seul de tous les rebelles, Ezéchias était encore debout On se demande pourquoi il n'avait pas joint son contingent aux armées égyptiennes, afin d'écraser les Assyriens dans une affaire décisive ; peut-être pensait-il désarmer la colère du monarque assyrien en s'abstenant de faire acte d'hostilité patente. Il se trompait. Après la prise d'Ékron, Sennachérib envahit Juda. « Voici, Jahvéh s'en va vider le pays et l'épuiser ; et il en renversera le dessus, et dispersera ses habitants. Et tel sera le sacrificateur que le peuple ; tel le maître que son serviteur ; telle la dame que sa servante ; tel le vendeur que l'acheteur ; tel celui qui prête que celui qui emprunte ; tel le créancier que le débiteur. Le pays sera entièrement vidé, et entièrement pillé : car Jahvéh a prononcé cet arrêt.... Le vin excellent a mené deuil, la vigne languit, tous ceux qui avaient le cœur joyeux soupirent. La joie des tambours a cessé ; le bruit de

1. Eltékéh, sur l'ancien territoire de la tribu de Dan (*Josué*, XIX, 44). — 2. Oppert, *Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie*, p. 22 29 ; G. Smith, *History of Sennacherib*, p. 53-60.

ceux qui s'égayent est fini; la joie de la harpe n'est plus. On ne boira plus de vin avec des chansons; la cervoise sera amère à ceux qui la boivent. La ville défigurée a été ruinée; toute maison est fermée, tellement que personne n'y entre[1]. » Les paroles du scribe assyrien complètent les paroles du poète : « Aidé par le feu, le massacre, les combats et les tours de siège, j'emportai les villes, je les occupai : j'en fis sortir 200 150 personnes, grandes et petites, mâles et femelles, des chevaux, des ânes, des mulets, des chameaux, des bœufs, des moutons sans nombre, et je les saisis comme butin. » Le souvenir de ces désastres resta si amer au cœur des Juifs, que, plusieurs siècles après, Démétrios considérait l'expédition de Sennachérib comme ayant été aussi funeste à sa race que la prise de Samarie par Sargon et la captivité finale de Babylone[2].

L'ennemi approchait et rien n'était prêt; Jérusalem elle-même était à peine en état de défense[3]. Depuis quelque temps seulement on avait observé que les brèches de la cité de David étaient grandes, et l'on avait jeté bas des maisons afin de rapiécer la muraille. On boucha à la hâte les fontaines qui sont hors de la ville et le torrent qui coulait dans la vallée. On établit un réservoir entre les deux remparts pour emmagasiner les eaux du vieil étang. « Et le roi ordonna des capitaines de guerre sur le peuple et les assembla auprès de lui dans la place de la porte de la ville et leur parla selon leur cœur en disant : « Fortifiez-vous, ne craignez point et ne soyez pas effrayés à cause du roi des Assyriens et de toute la multitude qui est avec lui; mais Jahvéh, notre Dieu, est avec vous pour vous aider et pour conduire vos batailles[4]. » Sennachérib avançait toujours : après avoir saccagé la meilleure partie de Juda, il venait d'emporter la forteresse de Lakhish et se hâtait vers Jérusalem, quand Ezéchias résolut de traiter à tout prix. Il envoya dire au roi des Assyriens : « J'ai péché : retire-toi de moi, je payerai ce que tu m'imposeras. » Pour compléter les trois cents talents d'argent et les trente talents d'or qui furent exigés, le trésor

1. Isaïe, XXIV, 1-3, 7-12. — 2. Dem. ap. Cl. d'Alex., *Strom.*, I, p. 403. — 3. Isaïe, XXII, 9-11. — 4. II *Chron.*, XXXII, 6-8.

royal ne lui suffit pas : il brisa les portes du temple de l'Éternel et les linteaux qu'il avait revêtus de lames d'or peu de temps auparavant[1]. Padi fut réintégré en sa place, et reçut quelques villes de Juda en dédommagement de son temps de captivité. D'autres parcelles du territoire juif furent attribuées à Mitinti, roi d'Ashdod, et à Ishmibaal, roi de Gaza, comme récompense de leur fidélité au milieu des épreuves que l'Assyrie avait traversées.

Tandis qu'Ézéchias désarmait sans lutte, ses alliés d'Égypte, remis de leur défaite d'Altakou, s'ébranlaient pour lui venir en aide. Sennachérib était encore à Lakhis, occupé à enregistrer le tribut, quand il apprit qu'une armée égyptienne campait à Péluse, et que le roi d'Éthiopie, Taharqou, amenait les tribus du Haut Nil au secours de la Judée. A cette nouvelle, il crut qu'Ézéchias n'avait négocié avec lui que pour donner aux Africains le temps d'arriver : furieux de se voir joué, il délégua à Jérusalem trois des principaux personnages de sa cour, le général en chef (tartan), le chef des eunuques (rabsharis) et le grand échanson (rabshaké), pour lui demander raison de sa conduite. « Ainsi a dit le grand roi, le roi des Assyriens : « Quelle est ta confiance présomptueuse ? Tu parles, mais ce ne sont que des paroles vaines, de projets et de moyens de guerre, et en qui t'es-tu confié, pour te rebeller contre moi? Voici maintenant, tu t'es confié en l'Égypte, en ce roseau cassé qui perce et blesse la main de qui s'y appuie ; car tel est Pharaon, roi d'Égypte, à tous ceux qui se confient à lui. Que si vous me dites : « Nous nous confions à Jahvéh, notre Dieu ! » n'est-ce pas lui dont Ezéchias a détruit les hauts lieux et les autels, disant à Juda et à Jérusalem : « Vous vous prosternerez devant cet au- « tel qui est à Jérusalem? » Or, maintenant, ose te mesurer avec le roi des Assyriens, notre maître! Je te donnerai deux mille chevaux, si tu peux fournir autant d'hommes pour monter dessus. Comment donc ferais-tu tourner le dos au moindre officier d'entre les serviteurs de mon maître? Cependant tu te confies en l'Égypte à cause de ses chariots et de ses gens de cheval. Mais maintenant est-ce donc malgré Jahvéh que

1. Isaïe, XXVII, 14-16.

je suis monté contre ce lieu-ci pour le détruire? Jahvéh m'a dit : « Monte contre ce pays-là, et le détruis. » Alors Éliakîm, fils de Hilkiah, et Shebnah, et Joah, dirent au grand échanson : « Nous te prions de parler en langue araméenne à tes serviteurs, car nous l'entendons; et ne nous parle point en langue judaïque, le peuple qui est sur la muraille l'écoutant. » Au lieu de se rendre à ces prières, le grand échanson s'avança et s'écria à haute voix en langue judaïque, et parla, et dit : « Ecoutez la parole du grand roi, le roi des Assyriens. Ainsi a dit le roi : « QuE'zéchias ne vous abuse point, car il ne pourra point vous sauver de ma main. Et ne vous laissez pas entraîner par Ézéchias à vous confier en Jahvéh, disant : Jahvéh indubitablement nous délivrera, et cette ville ne sera point livrée entre les mains du roi des Assyriens. N'écoutez point Ézéchias, car ainsi a dit le roi des Assyriens : Composez avec moi, et sortez vers moi; et vous mangerez chacun de sa vigne, et chacun de son figuier, et vous boirez chacun de l'eau de sa citerne, jusqu'à ce que je vienne, et que je vous emmène en un pays qui est, comme votre pays, un pays de froment et de bon vin, un pays de pain et de vignes, un pays d'oliviers à huile, et un pays de miel, afin que vous y viviez et que vous n'y mouriez point. Mais n'écoutez point Ezéchias, quand il vous voudra persuader, en disant : Jahvéh nous sauvera. Les dieux des nations ont-ils sauvé chacun leur pays de la main du roi des Assyriens? Où sont les dieux de Hamath et d'Arpad? Où sont les dieux de Sépharvaïm, de Hénah et d'Ivah? Même ont-ils délivré Samarie de ma main? Qui sont ceux d'entre tous les dieux de ces pays-là qui aient sauvé leur pays de ma main, pour dire que Jahvéh sauvera Jérusalem de ma main? » Et le peuple se tut, et on ne lui répondit pas un mot, car le roi avait commandé, disant : Vous ne lui répondrez point. Après cela, Éliakîm, fils de Hilkiah, maître d'hôtel, et Shebnah le secrétaire, et Joah, fils d'Asaph, commis sur les registres, s'en revinrent, les vêtements déchirés, vers Ézéchias, et lui rapportèrent les paroles de l'échanson[1]. »

1. II *Rois*, XVIII, 28-37.

Sur les conseils d'Isaïe, Ézéchias se résigna à la résistance. En arrivant à Lakhish, les envoyés assyriens n'y trouvèrent plus leur roi : il avait levé son camp et s'était porté contre les Égyptiens, sans doute afin de les écraser avant l'arrivée de Taharqou. En partant, il avait encore une fois menacé les Juifs de sa colère. « Que ton Dieu en qui tu te confies ne t'abuse point en te disant : Jérusalem ne sera point livrée entre les mains du roi des Assyriens. Voilà, tu as entendu ce que les rois des Assyriens ont fait à tous les pays, de manière à les ruiner entièrement; et tu échapperais? Les dieux des nations que mes ancêtres ont détruites, ceux de Gozan, de Kharran, de Rezeph, et des enfants d'Éden, qui sont en Télassar, les ont-ils délivrées? Où est le roi de Hamath, le roi d'Arpad, et le roi de la ville de Sépharvaïm, de Hénah et d'Ivah[1]? » On sait quel démenti la fortune donna à ces discours hautains; pendant la marche sur le Delta, l'armée assyrienne fut à moitié anéantie par la peste. Sennachérib revint à Ninive presque seul[2]. Les Juifs et les Égyptiens, étonnés par la rapidité du désastre, attribuèrent chacun à leur dieu l'honneur de la délivrance. Selon les Juifs, Ézéchias, après avoir entendu le message du roi d'Assyrie, se serait prosterné en prières, et Dieu lui aurait parlé par la bouche d'Isaïe : « Je t'ai exaucé dans ce que tu m'as demandé touchant Sennachérib, roi des Assyriens..... Il n'entrera point dans cette ville, il n'y jettera même aucune flèche, il ne se présentera point contre elle avec le bouclier, et il ne se dressera point de terrasse contre elle. Il s'en retournera par le chemin par lequel il est venu, et il n'entrera point dans cette ville, dit Jahvéh. Car je garantirai cette ville, afin de la sauver, pour l'amour de moi, et pour l'amour de David, mon serviteur. » Il arriva donc cette nuit-là qu'un ange de Jahvéh sortit, et tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes en l'armée des Assyriens; et quand on fut levé d'un bon matin, voilà, c'étaient des corps morts. Et Sennachérib, roi des Assyriens, leva son camp, s'en alla, et s'en retourna, et demeura à Ninive[3]. » Au dire des Égyptiens, quand Sennachérib pénétra en Égypte, « la caste guerrière refusa de se

1. II *Rois*, XIX, 10-13. — 2. *Ibid.*, XIX, 20. — 3. *Ibid.*, XIX, 32-36.

battre pour le roi Séthon, prêtre de Phtah, qui l'avait dépouillée d'une partie de ses privilèges. Le prêtre, enveloppé dans ces difficultés, monta au temple et, devant la statue, se lamenta au sujet des dangers qu'il allait courir. Pendant qu'il gémissait, le sommeil vint à lui et il lui sembla, en une vision, qu'un dieu, se tenant à ses côtés, le rassurait et lui promettait qu'il n'éprouverait aucun échec en résistant à l'armée des Arabes : car lui-même devait envoyer des auxiliaires. Plein de confiance en ce songe, il réunit ceux des Égyptiens qui voulurent le suivre pour les conduire en armes à Péluse, porte de l'Égypte de ce côté. Nul des guerriers ne l'accompagna, mais de petits marchands, des foulons, des vivandiers. Ils arrivèrent à leur poste, et, durant la nuit, une nuée de rats des champs se répandit sur leurs adversaires, dévorant leurs carquois, les cordes de leurs arcs, les poignées de leurs boucliers, de telle sorte que, le lendemain, les envahisseurs, se voyant dépouillés de leurs armes, s'enfuirent, et qu'un grand nombre fut tué. On voit maintenant dans le temple de Phtah la statue en pierre de ce roi, ayant sur la main un rat, et cette inscription : « Que celui qui me regarde soit pieux[1]. »

Sennachérib ne revit plus jamais la Palestine. Non que la perte d'une seule armée fût un coup assez rude pour amener, comme le prétend Josèphe, la destruction de l'empire ninivite : il se refit promptement de sa défaite et reparut sur les champs de bataille plus terrible que jamais, mais les guerres sanglantes qu'il eut vers l'orient et le nord ne lui permirent pas d'envoyer en Syrie la moindre partie de ses forces. Tandis qu'il était occupé aux confins de l'Égypte, la Chaldée, fatiguée du gouvernement de l'Assyrien Beliboush, avait rappelé Mardoukbaliddina une fois encore. Celui-ci, qui s'attendait à une attaque immédiate, avait tâché tout d'abord de s'assurer des auxiliaires; il avait déjà l'alliance de l'Élam, il rechercha celle de la Judée. Senna-

1. Hérodote, II, ch. CXLI; Oppert, *Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie*, p. 29-38; Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 285-329; J. Ménant, *Annales*, p. 218-219; G. Smith, *History of Sennacherib*, p. 53-72; Sayce, *Fresh Light from the Monuments*, p. 116-127.

chérib ne donna pas à ses ennemis le temps de se concerter : il fondit à l'improviste sur la Chaldée. Mardoukbaliddina et son lieutenant Shouzoub, culbutés et poursuivis jusque dans les marais de la Basse Chaldée, se réfugièrent en Elam, où le premier mourut peu après. Sennachérib, de retour à Babylone, y établit comme roi Ashshournadinshoum, son fils aîné[1].

La paix était à peine affermie en Chaldée qu'elle fut troublée sur les confins du nord-ouest. On alla relancer les tribus du mont Nipour jusque dans leurs repaires[2]. « Elles avaient perché leurs demeures comme des nids d'oiseaux, en citadelles imprenables, au-dessus des monticules du pays de Nipour, sur de hautes montagnes, et ne s'étaient pas soumises. Je laissai les bagages dans les plaines du pays de Nipour, avec les frondeurs et les porteurs de lances, et les guerriers de mes batailles incomparables; je me posai devant elles comme un portique de colonnes. Les débris des torrents, les fragments des hautes et inaccessibles montagnes, j'en façonnai un trône; j'aplanis une des cimes pour y poser ce trône, et je bus l'eau de ces montagnes, l'eau auguste, pure, afin d'étancher ma soif. Quant aux hommes, je les surpris dans les replis des collines boisées; je les vainquis, j'attaquai leurs villes, et, les dépouillant de leurs habitants, je les détruisis, je les démolis, je les réduisis en cendres. » Au delà du Nipour, il fut entraîné à entreprendre une expédition contre les Dahæ, et contre les peuples pillards de la Cilicie-Trachée et de la Mélitène. « Perché sur les hauteurs des crêtes inaccessibles, le roi Maniya, fils de Bouti, attendait l'approche de mon armée; il avait abandonné la ville d'Oukkou, la ville de sa royauté, et s'était enfui vers le loin. J'assiégeai et je pris la ville d'Oukkou, j'emmenai les habitants, j'emportai de la ville ses biens, ses dépouilles, le trésor de son palais, je le gardai comme bonne prise. J'occupai trente-trois villes de son territoire; les hommes, les bêtes de somme, les bœufs et les moutons,

1. Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1683, p. 350-351; G. Smith, *History of Sennacherib*, p. 73-78. — 2. Elle était située non loin du haut Tigre, près d'Amida.

je les enlevai des villes que je détruisis, démolis et réduisis en cendres[1]. »

Il semblerait qu'après tant d'années de luttes Sennachérib eût acquis le droit de reposer en paix dans le palais qu'il s'était bâti. Une nouvelle rébellion l'appella encore une fois en Chaldée. La guerre commença dans les régions marécageuses qui bordent la rive du golfe Persique, à l'occident de l'Euphrate. Les gens de Bît-Yakîn, las de la domination ninivite, « rassemblèrent leurs dieux, les embarquèrent sur leurs navires » et allèrent se fixer à Nagit[2], de l'autre côté du golfe, sur une portion du territoire susien, que leur céda le roi Koudournakhounta, fils du Soutrouknakhounta qui avait repoussé Sargon et supporté Mardoukbaliddina dans ses dernières tentatives. Sennachérib se procura des matelots phéniciens et grecs[3] qui descendirent l'Euphrate et transportèrent son armée au cœur même du pays rebelle. « Leurs guerres fréquentes sur la côte syrienne avaient familiarisé les Assyriens avec l'idée, sinon avec la pratique de la navigation; comme la suzeraineté qu'ils exerçaient sur la Phénicie mettait à leur disposition une quantité considérable d'ouvriers habiles et nombre des meilleurs marins qu'il y eût au monde, ils furent tout naturellement amenés à employer des forces de mer aussi bien que des forces de terre à l'agrandissement de leur domination. Nous avons vu que, dès le temps de Salmanasar, ils s'étaient hasardés sur des vaisseaux et, d'accord avec les Phéniciens du continent, avaient livré bataille aux galères de la Tyr insulaire. Il est probable que le précédent ainsi établi fut suivi par les rois postérieurs, et que Sargon et Sennachérib eurent, sinon d'une manière permanente, du moins par occasion, l'appui d'une flotte opérant sur la Méditerranée. Mais il y avait une énorme différence à se servir des marines vassales dans les parages où elles étaient accoutumées, et à transférer aux

1. Oppert, *les Sargonides*, p. 46-47; G. Smith, *History of Sennacherib*, p. 79-87; Fr. Lenormant, *les Origines de l'Histoire*, t. III, p. 228-229. — 2. Sur cette localité, voir Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 323-324. — 3. Fr. Lenormant, *les Origines de l'histoire*, p. 11; c'étaient probablement des Grecs de Chypre ou de Cilicie.

extrémités opposées de l'empire les forces jusqu'alors confinées dans la Méditerranée. Le premier, Sennachérib conçut l'idée d'avoir une escadre sur les deux mers qui baignaient son empire, et, comme c'était sur la côte occidentale seulement qu'il possédait une quantité suffisante d'ouvriers adroits et de matelots, il résolut de transférer de la côte occidentale à la côte orientale ce qu'il faudrait de Phéniciens pour lui permettre d'accomplir son projet. Les constructeurs de Tyr et de Sidon furent amenés à travers la Mésopotamie sur les bords du Tigre; ils y construisirent pour le monarque assyrien des navires semblables aux leurs, qui descendirent la rivière jusqu'à son embouchure, et étonnèrent les populations riveraines du golfe Persique par la vue d'un spectacle jusqu'alors inconnu sur ces eaux. Bien que les Chaldéens eussent navigué depuis des siècles dans cette mer intérieure, cependant, ni comme matelots, ni comme constructeurs, leur habileté n'était comparable à celle des Phéniciens. Les mâts et les voiles, la double rangée de rames, les éperons pointus des nefs syriennes, furent probablement des nouveautés pour les habitants de ces contrées lorsqu'ils virent pour la première fois déboucher du Tigre une flotte, avec laquelle les leurs étaient incapables de lutter[1]. » Les Susiens s'étaient attendus à une attaque par terre, et avaient sans doute massé leurs forces le long de l'Euphrate. L'invasion maritime les prit entièrement au dépourvu. « J'emmenai captifs les hommes de Bît-Yakîn, et leurs dieux, et les serviteurs du roi d'Élam. Je n'y laissai pas le moindre reste debout, et je les embarquai dans des vaisseaux et les menai sur les bords opposés; je dirigeai leurs pas vers l'Assyrie, je détruisis les villes de ces districts, je les démolis, je les réduisis en cendres, je les changeai en déserts et en monceaux de ruines[2]. » Une diversion inattendue sauva les Susiens d'une ruine complète. Le peuple de Babylone, sachant le roi embarrassé d'une expédition lointaine, au delà des mers, se mutina et acclama de nouveau Shouzoub. Il fut vaincu, fait prisonnier

1. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 171-172; p. 48. J. Ménant, *Annales*, 232. — 2. Oppert, *les Sargonides*, p. 48.

et conduit en Assyrie; quelques jours après, l'armée susienne, qui accourait à son secours, fut battue et refoulée, sans que l'échec fût assez grave pour décider Koudournakhounta à traiter[1].

La guerre se ralluma donc au printemps suivant. Deux villes, que Soutrouknakhounta avait gagnées à Sargon et qui jusqu'alors étaient restées au pouvoir des Élamites, furent enlevées d'assaut et revinrent à leurs anciens maîtres après plus de vingt ans. Ce premier succès ouvrit à Sennachérib la partie basse de la Susiane, qu'il mit à feu et à sang. « Trente-quatre grandes villes et les petites villes des environs, dont le nombre est sans égal, je les assiégeai et les pris ; j'enlevai les captifs, je les démolis et les réduisis en cendres; je fis monter dans les vastes cieux la fumée de leurs incendies comme celle d'un seul sacrifice. » La nouvelle de ces désastres remplit Koudournakhounta de terreur; il ne se crut plus en sûreté à Madaktou et rétrograda avec toute son armée vers la ville de Khaïdali, dans les districts peu connus qui bordaient la Médie, afin d'y préparer une résistance désespérée, à l'abri de ses montagnes. Sennachérib n'alla pas le relancer dans sa dernière retraite. Au moment où il se préparait à marcher sur Madaktou, « des orages violents éclatèrent, il plut et il neigea sans relâche, les torrents et les ruisseaux de la montagne débordèrent » : il préféra renoncer à son expédition. Trois mois après, Koudournakhounta mourut, et, selon la coutume du pays, son jeune frère Oummanminanou lui succéda[2].

Au retour, Sennachérib apprit que Shouzoub, trompant la vigilance du préfet de Lakhiri, son geôlier, s'était évadé de sa prison et caché dans les marais de la Chaldée, d'où il essayait d'agiter Babylone. La présence du roi d'Assyrie coupa court à ces tentatives. Shouzoub, trop faible pour livrer bataille, se réfugia chez Oummanminanou. Il revint quelques mois après avec l'appui des Susiens, et les Babyloniens « l'assirent sur le trône, dont il n'était pas digne,

1. G. Smith, *History of Sennacherib*, p. 88-105. — 2. J. Oppert, *les Sargonides*, p. 48; G. Smith, *History of Sennacherib*, p. 106-113.

et lui conférèrent la royauté de Shoumir et d'Accad ». Afin de mieux s'assurer l'alliance d'Oummanminanou et de se ménager les ressources qui lui manquaient, il ne craignit pas de commettre un sacrilège. « Il ouvrit le trésor du grand temple pyramidal ; l'or et l'argent de Bel et de Zarpanit et des temples il le pilla pour le donner à Oummanminanou, roi d'Elam, qui manquait de sagesse et de jugement, et lui manda : « Dispose tes troupes et assemble ton camp, marche vers Babylone et fortifie nos mains, car tu es un maître en l'art de la guerre[1]. » Le Susien convoqua le ban et l'arrière-ban de ses feudataires. Les tribus de Parsouas, d'Anzan, d'Ellibi et du bas Euphrate opérèrent leur jonction avec lui, et se réunirent à Babylone aux nouvelles levées de Shouzoub. « Leurs bataillons se précipitèrent, comme des essaims de sauterelles sur la campagne. Quand ils se présentèrent pour me livrer bataille, au-dessus de la terre monta aux vastes cieux, sous leurs pas, comme une nue d'orage prête à crever, la poussière de leur marche[2]. » L'action s'engagea près de Khalouli, sur le Tigre. « Je ceignis ma tête de la tiare et de la couronne pour le combat, je chevauchai joyeusement sur mon chariot redoutable, le destructeur des ennemis ; le cœur enflammé du désir de la vengeance, je saisis l'arc puissant qu'Ashshour m'avait donné et je serrai entre mes doigts la massue destructive de vie. Contre l'armée entière des infâmes rebelles, je chargeai hardiment et superbement, je me ruai comme Ramânou. » Le général en chef des Elamites, Khoumbaoundash, fut tué au premier choc, et sa mort sema le trouble dans les rangs des alliés : Nabouzikirishkoun, fils de Mardoukbaliddina, fut fait prisonnier ; Oummanminanou et Shouzoub s'échappèrent presque seuls ; toute l'aristocratie chaldéenne tomba aux mains du vainqueur ou périt dans la mêlée[3]. Babylone prise, Sennachérib,

1. Oppert, *les Sargonides*, p. 49 ; G. Smith, *History of Sennacherib*, p. 114-117. — 2. Oppert, *les Sargonides*, p. 50 ; G. Smith, *History of Sennacherib*, p. 119. — 3. Oppert, *les Sargonides*, p. 51 ; G. Smith, *History of Sennacherib*, p. 119-132 ; Pognon, *l'Inscription de Bavian*, p. 15-17.

exaspéré par le danger qu'il avait couru, ordonna la destruction de la cité rebelle. « La ville et les temples, depuis leurs fondations jusqu'à leur toit, je les abattis, les minai, les brûlai par le feu; le mur, le rempart, les chapelles des dieux, les pyramides en briques et en terre, je les abattis, et je comblai le grand canal de leurs débris. » Dans un des sanctuaires violés, il trouva les statues du dieu Ramânou et de la déesse Shala, que le roi Mardoukidinakhè avait ravies dans la ville de Hékali, après la défaite de Tougoultipalêsharra Ier, quatre cent dix-huit ans auparavant, et le sceau de Salmanasar Ier, consacré par Binbaliddina victorieux aux dieux de sa patrie. Ces souvenirs des antiques défaites, devenus les trophées d'une victoire éclatante, furent rapportés à Ninive et installés solennellement dans un des temples de la ville[1]. Pendant huit années, Babylone resta sans roi et presque sans habitants, et ne fut rétablie dans toute sa splendeur que par Asarhaddon[2]. La ruine de Babylone termina triomphalement la carrière militaire de Sennachérib. Au moins ne connaît-on que deux expéditions, toutes deux assez peu importantes, qu'on puisse mettre dans les dernières années de son règne : l'une, dirigée contre les Arabes, se dénoua par la soumission de leur roi Khazael[3]; dans l'autre, qui eut pour théâtre la Cilicie, il eut affaire aux Grecs, qu'il battit sur terre et sur mer[4].

Au milieu de ces guerres incessantes, on se demande comment il eut le loisir de songer à l'administration de son empire et à la construction de temples ou de palais. Cependant, il est peut-être celui de tous les rois d'Assyrie qui nous a légué le plus de monuments importants. Grâce à sa prodi-

1. G. Smith, *History of Sennacherib*, p. 132-136 ; Pognon, *l'Inscription de Bavian*, p. 17-21. — 2. D'après Polyhistor, Sennachérib aurait donné la royauté de Babylone à son fils Asordanès (Polyhistor, *apud* Eusèbe, *Chron.*, Can., 1, 5), qui ne serait autre qu'Esarhaddon (Budge, *The History of Esarhaddon*, p. 2.) — 3. G. Smith, *History of Sennacherib*, p. 137-139. — 4. Bérose dans Alexandre Polyhistor, *apud* Eusèbe, *Chron. arm.*, édit. Mai, p. 19. Un autre fragment, conservé par Abydène, parle d'un Pythagore qui aurait été au service du roi d'Assyrie, et qu'on prétendait avoir été le philosophe, contre toute vraisemblance.

galité, grâce aussi aux nombreux prisonniers qu'il enleva de leur pays natal et fit travailler à ses édifices, l'art assyrien prit sous son règne un essor extraordinaire, et dépassa tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. « Le caractère le plus frappant de l'ornementation adoptée par Sennachérib est un réalisme très fort et très marqué. Ce fut sous lui que la coutume se généralisa de compléter chaque tableau par un fond semblable à celui qui existait au temps et dans la localité de l'événement représenté ; les montagnes, les rochers, les arbres, les routes, les rivières, les lacs furent figurés régulièrement, et l'on s'ingénia à reproduire les lieux tels qu'ils étaient avec autant de vérité que le permettaient l'habileté de l'artiste et la nature des matériaux. Dans ces essais on ne se bornait pas à reproduire les traits principaux et les grandes lignes de la scène. Évidemment on voulait comprendre tous les menus accessoires que l'œil observateur de l'artiste aurait notés s'il avait tracé son croquis d'après nature. Les différentes espèces d'arbres sont indiquées dans les bas-reliefs; les jardins, les champs, les étangs, les joncs sont dessinés avec soin ; les animaux sauvages, cerfs, sangliers, antilopes, sont introduits avec leurs signes caractéristiques ; les oiseaux volent d'arbre en arbre, ou sont perchés sur leurs nids, tandis que leurs petits allongent le cou vers eux ; les poissons jouent dans l'eau; les pêcheurs exercent leur métier; les bateliers et les ouvriers des champs s'adonnent à leurs travaux, la scène est pour ainsi dire photographiée, et tous les détails — les moindres comme les plus importants — sont également marqués, sans qu'on ait essayé de choisir entre eux ou de poursuivre l'unité artistique.

« Dans le même esprit de réalisme, Sennachérib adopta, comme sujet de décoration, les scènes triviales de la vie journalière. Les longues files de serviteurs qui circulaient chaque jour dans son palais avec du gibier pour son dîner, des gâteaux et du fruit pour son dessert, ont encore sur les murs des corridors l'apparence exacte qu'ils avaient au temps où ils passaient à travers les cours chargés des friandises que le roi aimait. Ailleurs il expose devant nous les procédés employés à la sculpture et au transport

d'un taureau colossal, depuis le moment où l'on tire de la carrière l'énorme bloc non dégrossi, jusqu'au moment où on le dresse sur le tertre artificiel qui sert de soubassement à la résidence royale, afin d'en décorer la porte monumentale. Ce sont d'abord les gens du halage qui traînent au cours d'une rivière la pierre brute posée sur un bateau à fond plat : ils sont groupés par pelotons, sous les ordres de contremaîtres qui jouent du bâton à la moindre provocation. La scène doit être représentée entière : aussi tous les haleurs sont-ils là, au nombre de trois cents, costumés chacun à la mode de son pays, et sculptés avec autant de soin que s'ils n'étaient pas la reproduction exacte de quatre-vingt-dix-neuf autres. Puis le bloc est tiré à terre, et taillé rudement en forme de taureau : dégrossi, on le charge sur un traîneau, et des compagnies d'ouvriers, arrangés à peu près de la même manière qu'auparavant, l'amènent par un terrain uni jusqu'au pied du tertre où il doit être placé. La construction du tertre lui-même est représentée en détail : les briquetiers moulent les briques à la base, tandis que des maçons, la hotte au dos, pleine de terre, de briques, de pierres ou de décombres, montent péniblement — car déjà le tertre est à moitié de sa hauteur — et déchargent leur fardeau. Alors le taureau, toujours couché sur son traîneau, est hissé jusqu'au sommet, le long d'un plan incliné, par quatre escouades de manœuvres, en présence du monarque et de sa suite. Après quoi, on achève de le sculpter : le colosse, debout sur ses pieds, est conduit à travers la plate-forme jusqu'à la place exacte qu'il doit occuper[1] .»

De toutes les villes de l'empire, Ninive fut celle qu'il se plut à embellir. Abandonnée par Sargon, et déchue du rang de capitale, elle s'était dépeuplée rapidement. Les murailles étaient percées de brèches en maint endroit, les aqueducs anciens étaient rompus; le Tigre, mal encaissé entre ses quais, menaçait la ville de ses débordements. Quant au palais, ce n'était plus qu'une ruine. « La cour des dépendances, les rois, mes pères et prédécesseurs, l'avaient

1. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 181-183.

construite pour y déposer les bagages, pour exercer les chevaux, pour la remplir d'ustensiles. Son soubassement ne se prêtait plus à ce qu'on l'habitât; son pourtour sculpté était rongé du temps; sa pierre angulaire avait cédé ; ses assises s'étaient effondrées; son sommet s'était incliné[1]. » Il rendit à la ville son antique splendeur, récura les aqueducs envasés et en édifia de neufs, consolida les quais du Tigre, rectifia l'enceinte, répara les monuments. « J'ai reconstruit les rues anciennes, j'ai élargi les rues étroites et j'ai fait de la ville entière une cité resplendissante comme le Soleil. » Le vieux sérail fut abattu et une vaste colline artificielle élevée de ses débris, puis, « dans un mois heureux, au jour fortuné, je construisis, selon le vœu de mon cœur, au-dessus de ce soubassement, un palais d'albâtre et de cèdre, produit de la Syrie, et son donjon, dans le style de l'Assyrie..... Je le restaurai et le complétai, depuis ses fondations jusqu'à son pignon, puis j'y mis la consécration de mon nom. A celui de mes fils qui, dans la suite des jours, sera appelé à la garde du pays et des hommes par Àshshour et Ishtar, je dis ceci : Ce palais vieillira et s'effondrera dans la suite des jours! Que mon successeur en relève les ruines, qu'il rétablisse les lignes qui contiennent l'écriture de mon nom. Qu'il retouche les peintures, qu'il nettoie les bas-reliefs et qu'il les rajuste en leur place! Alors Ashshour et Ishtar écouteront sa prière. Mais celui qui altérera mon écriture et mon nom, qu'Ashshour, le grand dieu, le père des dieux, le traite en rebelle, qu'il lui enlève son sceptre et son trône, qu'il abaisse son glaive[2]. » L'avenir, et un avenir prochain, se chargea de démentir cruellement les promesses d'éternité que renfermaient ces paroles orgueilleuses. Entre la dédicace du palais et la destruction irréparable, il n'y a guère plus de quatre-vingts ans.

Le règne se termina par une tragédie. Un jour que Sennachérib était dans la maison de Nisroch, son dieu, « il arriva qu'Adrammelech et Nergalsharoushshour, ses fils, le tuè-

1. J. Oppert, *les Sargonides*, p. 51. — 2. Oppert, *les Sargonides*, p. 52-53; G. Smith, *History of Sennacherib*, p. 140-166.

rent avec l'épée[1]. » Les meurtriers ne profitèrent pas de leur crime. Adrammelech essaya de se faire reconnaître comme roi, mais l'empire refusa de lui obéir. Ashshourakhéiddin (Asarhaddon), fils aîné de Sennachérib[2], mais né d'une autre mère, fut acclamé par l'armée d'Arménie qu'il commandait, et battit ses compétiteurs, au delà de l'Euphrate, à Khanirabbat[3]. Au dire des uns, Adrammelech périt dans le combat; d'après les autres, il s'échappa avec son frère et se réfugia en Arménie. S'il faut en croire la tradition locale, le roi du pays accueillit les vaincus avec bienveillance et leur octroya des terres[4]. Dès le début du règne, une campagne dirigée contre les districts montagneux qui séparent le bassin du Tigre de la Caspienne, assura la soumission momentanée de plusieurs peuplades de la Médie. « Le pays de Pa- « tousharra est situé chez les Mèdes lointains et compris dans « le Bikni, montagne de cristal, et dont personne parmi les « rois mes pères n'avait foulé le sol. » Deux de ses chefs, Sidirparna et Eparna, dont les noms ont une physionomie arienne, furent emmenés en esclavage, ainsi que les chefs des contrées voisines, Ouppiz, maître de la ville de Partakka, Zamasana de Partoukka, Ramatiya d'Ourakazabarna. Le résultat de ces razzias fut somme toute insignifiant; le soin et presque l'orgueil avec lequel Asarhaddon en parle montre cependant l'importance que les Assyriens attachaient à la possession même temporaire des cantons mèdes[5]. Deux expéditions contre les gens de Manna et d'Askhouz[6], les Toubal, les Moushkaï, les Kimmériens, n'agrandirent pas sensiblement l'étendue de la domination assyrienne[7]. Ces guerres avaient rempli quatre années, de 680 à 676 : Asarhaddon fut rappelé au sud-est par une révolte des Chaldéens. Un fils de Mardoukbaliddina, Nabouzirnapishtioushteshîr, s'était

1. II *Rois*, XIX, 37. — 2. Budge, *The History of Esarhaddon*, p. 2. — 3. Budge, *The History of Esarhaddon*, p. 21-25. Khanirabbat doit être cherché quelque part dans la Mélitène. — 4. Moïse de Khorène, *Hist. Arm.*, t. I, p. 22. — 5. Budge, *The History of Esarhaddon*, p. 66-73; Delattre, *le Peuple et l'empire des Mèdes*, p. 120-121. — 6. Sayce (*Journal of the R. Asiatic Society*, t. XIX, 2e part., p. 397) propose de corriger en Ashkouz un passage de Jérémie, LI, 27, où il y a aujourd'hui Ashkenâz. — 7. Budge, *The History of Esarhaddon*, p. 41-47.

emparé des pays qui bordent l'embouchure de l'Euphrate, avec l'aide des Susiens : Asarhaddon le prit et le remplaça par son frère Nâhidmardouk, auquel il imposa un lourd tribut[1]. La Chaldée à peine pacifiée, ce fut le tour de la Syrie : le roi de Sidon, Abdimilkouth, battu sur terre, cingla vers l'île de Chypre, où il se croyait hors d'atteinte. Asarhaddon traversa la mer « comme un poisson », fit son ennemi prisonnier, puis se tourna contre les régions montagneuses de la Phénicie, qu'il mit à feu et à sang. Sidon fut détruite, ses grands furent égorgés, le roi et les habitants furent déportés en Assyrie et remplacés par des colons venus de la Chaldée et de la Susiane[2].

Jusqu'alors, les rois d'Assyrie n'avaient eu que fort peu affaire à l'Arabie. Le désert entre l'Euphrate et le Jourdain était habité par des tribus d'origine et de langue araméennes, apparentées aux Gamboulou, aux Pouqoudou et aux autres familles de la Chaldée méridionale. La tradition hébraïque les groupe en quatre races, Ouç, Houl, Géter et Mash. Ouç était au pays d'Édom, Houl probablement dans l'Arabie Pétrée; Mash a été identifié avec la Mésène des historiens classiques, et l'emplacement de Géter est incertain[3]. Ces peuples formaient comme un rideau mouvant qui s'interposait entre Ninive et les contrées de l'Arabie centrale ou méridionale et empêchait les conquérants assyriens d'aller chercher directement au pays de production les parfums, l'or, les épices, que leur apportaient les caravanes ismaélites ou les navires babyloniens. Du jour, en effet, où Ramsès IV, le dernier des Pharaons qui se soit occupé d'entretenir des rapports entre l'Arabie et l'Égypte, ouvrit une voie nouvelle au commerce et peut-être essaya faiblement de rétablir sur le Tonoutir et sur le Pount la suzeraineté exercée jadis par ses glorieux ancêtres de la dix-huitième et de la dix-neuvième dynastie, le Yémen n'avait jamais cessé de prospérer, d'abord sous les derniers Adites, puis, quand Yarôb, fils de Cahtân, eut soulevé les tribus Jecta-

1. Budge, *The History of Esarhaddon*, p. 47-51. — 2. Budge, *The History of Esarhaddon*, p. 32-41. — 3. Halévy, *Mélanges de critique et d'histoire relatifs aux peuples sémitiques*, p. 31.

nides contre leurs maîtres de race koushite, sous les successeurs immédiats de ce prince. La majeure partie des tribus koushites resta comme vassale dans le pays qu'elle avait si longtemps dominé; quelques-unes se réfugièrent dans les montagnes du Hadhramaout, où elles se maintinrent jusqu'aux premiers siècles de notre ère; un plus grand nombre se retirèrent en Afrique, où elles renforcèrent les tribus émigrées depuis longtemps au delà du détroit de Bab-el-Mandeb. Leur arrivée à peu près vers le temps où l'Égypte, épuisée par ses conquêtes, laissait échapper l'empire de l'Asie, et où les prêtres thébains, vaincus par les Pharaons de la vingt et unième et de la vingt-deuxième dynastie, établissaient au Gebel-Barkal un royaume rival, eut sur les destinées de la vallée du Nil une influence décisive. Grâce à ces recrues inespérées, les Koushites comblèrent les vides que la conquête égyptienne avait creusés dans leurs rangs, et fournirent, à Piônkhi d'abord, aux rois de la vingt-cinquième dynastie ensuite, les armées qui luttèrent parfois avec succès contre les légions de l'Assyrie.

Cette révolution intérieure n'avait rien enlevé à l'activité commerciale des Sabéens. Malgré l'émigration des Koushites et l'apparition d'une véritable féodalité dont les chefs ne reconnaissaient pas toujours l'autorité du roi établi à Mareb, le pays ne cessa pas d'être le grand entrepôt du commerce de l'Inde et de la Phénicie. L'idée d'aller s'y approvisionner directement dut venir aux rois d'Assyrie comme elle était venue aux Pharaons : Sennachérib semble avoir songé un moment à entreprendre cette course lointaine. « La charge contre l'Arabie. — Dans la steppe, au soir vous faites votre halte, — caravanes des Dédanim; — portez de l'eau à ces altérés, — habitants du pays de Téma, — venez au-devant de ces fuyards avec du pain pour leur faim! — Car ils s'en sont allés errants çà et là devant les épées, — de devant l'épée dégainée, — et de devant l'arc tendu, — et de devant le fort de la bataille. — Car ainsi m'a dit le Seigneur : — « Dans un an, tels que sont les ans « d'un mercenaire, — toute la gloire de Kédar prendra fin; « — ce qui restera de ses arcs sera facile à compter, — car

« Jahvéh, le Dieu d'Israël, a parlé[1]. » Les révoltes perpétuelles de Babylone ne laissèrent pas au monarque assyrien le temps d'accomplir les menaces contenues dans cette prophétie. Seulement vers la fin de son règne, il intervint dans les affaires du Hedjaz, et par la soumission du pays d'Addoumou, et du pays de Hagar (Hedjar) dans le district de Bahreïn, prépara les voies à des expéditions plus hasardeuses[2]. On sait par maint exemple combien était précaire la suzeraineté de l'Assyrie : Asarhaddon crut l'affermir par un acte de bienveillance inaccoutumé. En conquérant Addoumou, Sennakhérib avait enlevé comme trophées les statues d'Atar-Samaïn et des autres dieux : la perte de leurs idoles affligea tellement les Arabes, que leur roi Khazaïl vint lui-même à Ninive et en implora humblement la restitution. « J'eus pitié de lui. Je fis réparer ses dieux, « j'y inscrivis l'éloge d'Ashshour, mon maître, accompagné « de ma signature, et je les lui rendis. » Les Arabes payèrent cette concession assez cher : on leur imposa la reine Tabouya, qui avait été élevée dans le palais de Ninive et dont le dévouement était acquis à la politique assyrienne. Le tribut payé jadis à Sennachérib fut augmenté de soixante-cinq chameaux. C'était la rançon des idoles : une occasion se présenta bientôt de rendre plus lourdes encore les charges qui pesaient sur les tribus du désert : Khazaïl mourut et son fils Yahilou n'obtint l'investiture royale qu'à la condition de livrer chaque année au trésor dix mines d'or, mille escarboucles et cinquante chameaux de l'espèce la plus estimée[3]. Sa base d'opérations assurée de la sorte, Asarhaddon voulut aller outre : les déserts arrêtèrent sa marche. Il se contenta de soumettre le pays de Bâzou, « dont le site est lointain, un passage de dépérissement, une région de défaillance, un lieu où règne la soif », et celui de Khâzou, dans lequel il tua huit rois. « J'emportai en Assyrie leurs dieux, leurs dépouilles, leurs trésors et leurs sujets. Layalé, roi de Yadiah, s'était soustrait à ma domination; quand il apprit

1. Isaïe, xxi, 13-17. — 2. Smith, *History of Sennacherib*, p. 167. — 3 Budge, *The History of Esarhaddon*, p. 54-59 ; Halévy, *Inscriptions du Safa* dans le *Journal asiatique*, 1882, t. XIX, p. 483.

le rapt de ses idoles, il comparut devant moi à Ninive, la ville de ma royauté, il s'inclina devant moi, et je lui remis son péché, je l'accueillis avec bienveillance. Quant à ses dieux, j'écrivis au-dessous de leurs images les éloges d'Ashshour, mon maître, je les apportai et les lui restituai, puis je lui confiai ce pays de Bâzou et je lui ordonnai de payer un tribut à ma royauté[1]. » La nouveauté était le plus grand mérite de ces victoires : jamais roi d'Assyrie n'avait poussé aussi loin dans le désert. La vanité satisfaite, Asarhaddon chercha un champ de conquête plus fructueux et se jeta sur l'Égypte.

Les Assyriens en Égypte ; Taharqou (692-666) ; conquête de l'Égypte par Asarhaddon (672) ; Ashshourbanipal (667-625) ; conquête de l'Élam.

La catastrophe de Sennachérib avait délivré l'Égypte sans lui rendre sa force et son unité. Tandis que les deux principales dynasties du Nord, la saïte et la tanite, se disputaient la suprématie dans le Delta, la dynastie éthiopienne végétait misérablement à Thèbes. Un instant elle sembla recouvrer quelque chose de sa vigueur passée. Shabitkou, fils et successeur de Shabakou, réunit sous sa domination tout le pays[2], mais l'invasion de Taharqou l'arrêta en plein succès : il fut vaincu, pris et tué[3], le Delta soumis et Stéphinatès, qui représentait encore la dynastie saïte, dépouillé de Memphis. Taharqou appela d'Éthiopie sa mère qu'il qualifia grande régente, dame des deux pays, maîtresse de toutes les nations. Elle descendait probablement des grands prêtres d'Amon, et lui avait transmis les droits qu'elle avait à la couronne; c'était donc sa propre usurpation qu'il légitimait

1. Fox Talbot, *The Second Inscription of Esarhaddon*, dans les *Records of the Past*, t. III, p. 115-117 ; Budge, *The History of Esarhaddon*, p. 58-65. Les pays de Bâzou et de Khâzou sont bien certainement Bouz et Khouz de la Bible (*Genèse*, XXII, 21 ; Jérémie, XXV, 23). Le site en doit être cherché au sud-est des montagnes du Hauran, dans les régions explorées récemment par Huber. Cf. Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* — 2. Oppert, *Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie*, p. 14; Mariette, *Monuments divers*, pl. 29, *e*. — 3. Manéthon, édit. Unger, p. 251.

en lui prodiguant tant d'épithètes pompeuses[1]. Maître de l'ancien empire des Pharaons, il s'appliqua à réparer de son mieux les désastres des années précédentes. L'antiquité classique admit ses titres à la gloire du conquérant : une tradition en vogue à l'époque gréco-romaine assurait qu'il avait parcouru l'Afrique entière de la mer Rouge aux colonnes d'Hercule[2]. Lui-même s'attribua des victoires sur l'Assyrie, sur les Khiti, sur Arad, sur les gens du Kiti et sur le Naharanna : le nom de l'Égypte figura au Gebel-Barkal et jusque sur les murailles des temples thébains parmi les noms des peuples vaincus[3]. Au bout de vingt ans de règne, Taharqou pouvait se croire solidement établi sur le trône, quand l'invasion assyrienne remit son autorité en question. Asarhaddon pénétra par Péluse dans la vallée du Nil, battit les Éthiopiens et les dispersa si complètement que Taharqou s'enfuit jusqu'à Napata. Memphis ouvrit ses portes à l'ennemi[4], Thèbes fut pillée : les statues des dieux et des déesses, les parures d'or des prêtres et des prêtresses, tout le matériel du culte fut expédié en Assyrie et consacré comme trophée dans les temples. Asarhaddon s'occupa ensuite d'organiser l'Égypte à la mode assyrienne : il confirma dans la possession de leurs fiefs les vingt petits princes qui se partageaient le territoire, leur imposa à chacun un tribut séparé, et plaça à leur tête, comme chef de la confédération, Niko Ier, roi de Saïs. Stéphinatès était mort vers 681, laissant pour héritier son fils Nékhepso, grand magicien et grand astronome, s'il faut en croire la tradition classique[5], mais piètre roi, qui resta sa vie durant vassal des Éthiopiens (681-674). Niko Ier,

1. E. de Rougé, *Sur quelques monuments du règne de Tahraka*, dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, t. I, p. 82, et *Inscriptions hiéroglyphiques*, pl. LXXIV; S. Birch, *Monuments ot the reign of Tirhakah,* dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VII, p. 199. — 2. Strabon, l. XV, c. I, 6. — 3. Rosellini, *Monumenti Reali*, pl. CLI; Mariette, *Karnak*, pl. 45, *a* 2. La liste publiée par Mariette n'est que la reproduction d'une liste de Ramsès II, et n'a, par conséquent, qu'une faible valeur pour l'histoire. — 4. Boscawen, *The Monuments and Inscription on the Rocks at Nahr-el-Kelb*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VIII, p. 347. — 5. Galien, *De simpl. medicam. facult.*, IX, 2, 19; Ausone, *Epig.*, 19; Firmicus, *Astronom.*, VIII, 5.

successeur de Nékhepso, était sur le trône depuis deux années environ, quand l'invasion assyrienne le délivra de Taharqou. Il était actif, remuant, prêt à tout oser pour arriver au but que poursuivait depuis un siècle l'ambition héréditaire de sa famille, la restauration de l'ancienne monarchie égyptienne. Il n'éprouva aucun scrupule à se déclarer l'allié des Assyriens, puisque cette alliance lui valait la suprématie sur les autres princes et la restitution de Memphis. Afin de prévenir un retour offensif des Éthiopiens, Asarhaddon logea des garnisons sémitiques dans les forteresses du Delta. L'abaissement de l'Egypte, que ses prédécesseurs avaient préparé inconsciemment, était accompli. En rentrant dans ses États, il fit sculpter sur les rochers du Nahr-el-Kelb, à côté des stèles triomphales de Ramsès II, une longue inscription où il racontait ses victoires et s'intitulait roi d'Égypte, de Thèbes et d'Éthiopie[1] (672).

Asarhaddon est une des figures les plus originales et les plus attachantes de l'histoire d'Assyrie. Actif et résolu, il l'était autant qu'Ashshournazirpal ou que Tiglathphalasar, mais il ne joignait à leurs qualités ni leur dureté contre les sujets, ni leur férocité à l'égard des vaincus. Il saisissait l'occasion d'être clément avec autant de soin que ses prédécesseurs recherchaient celle de se montrer impitoyables. Les récits de ses guerres ne parlent pas sans cesse de captifs écorchés vifs, de rois empalés devant la porte de leurs cités, de populations entières décimées par le fer. Il s'appliqua plutôt à réparer les ruines dont son père et son grand-père avaient couvert le sol. Dès la première année de son règne, il donna l'ordre de relever Babylone et commença les travaux en grande pompe. Il avait remis en liberté tous ceux des prisonniers chaldéens qui vivaient encore et avait enrôlé au service des architectes quiconque voulait venir, moyennant une paye d'huile, de miel, de vin et de denrées néces-

1. Oppert, *Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie*, p. 38-43, 80 sqq; G. Smith, *Egyptian Campaigns of Esarhaddon and Assurbanipal*, dans la *Zeitschrift*, 1868, p. 91-94; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 192-194; Budge, *The History of Esarhaddon*, p. 124-129; Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 282 sqq.

saires à la vie : lui-même avait revêtu pour la pose de la première brique le costume spécial des maçons. Le temple de Bît-Zaggatou, où trônait Mardouk, le protecteur de la ville, sortit des décombres; les murailles et le château royal se relevèrent plus haut qu'auparavant[1]. Hors de Babylone, Asarhaddon consacra, en Ashshour et en Accad, trente-six sanctuaires « plaqués de lames d'or et d'argent et resplendissants comme le jour ». Le palais qu'il construisit à Ninive sur l'emplacement d'un ancien trésor, surpassait tout ce qu'on avait vu jusqu'à ce jour. Les carrières d'albâtre des monts Gordiyæens et les forêts de la Phénicie furent mises également à contribution pour en revêtir les salles d'apparat : trente-deux rois des Hittites et de la côte méditerranéenne envoyèrent à Ninive des troncs de sapins, de cèdres, de cyprès, débités en larges poutres. La toiture était en bois de cèdre sculpté, supportée par des colonnes de cyprès cerclées d'argent et de fer; des lions et des taureaux de pierre se dressaient aux portails; le battant des portes était en ébène et en cyprès incrusté de fer, d'argent et d'ivoire[2]. Le palais de Babylone est entièrement détruit, et celui qui fut commencé à Kalakh avec le butin d'Égypte ne fut jamais terminé. La vue des longues avenues de sphinx qui précédaient l'entrée des temples de Memphis avait vivement impressionné l'esprit des conquérants. Asarhaddon imita les vaincus et maria le sphinx aux taureaux et aux lions qui décoraient l'accès de ses édifices[3]. La construction dura trois années (671-669); elle était achevée et l'ornementation à peine ébauchée lorsqu'il tomba gravement malade en 669. La nouvelle prématurée de sa mort se répandit au loin et ranima le courage de ses adversaires. Taharqou envahit l'Égypte, battit les Assyriens sous les murs de Memphis, et enleva la ville après un siège meurtrier[4]. Le vieux roi, incapable de reparaître dans les camps, abdiqua, le 12 Iyâr 668, en faveur de son fils aîné Ashshourbanipal, et se retira à Babylone, où il mourut peu après (667).

1. Ménant, *Annales*, p. 245, 247-248; G. Smith, *Assyrian Discoveries*, p. 314 sqq. — 2. Oppert, *les Sargonides*, p. 57. — 3. Budge, *The History of Esarhaddon*, p. 74-99. — 4. G. Smith, dans la *Zeitschrift*, 1868, p. 94-95.

Le règne d'Ashshourbanipal fut une bataille perpétuelle. Les guerres incessantes avaient peu à peu usé les forces de l'Assyrie ; l'extension démesurée de l'empire avait excédé et dépassé la puissance d'expansion de la race. Les soldats ninivites possédaient encore la bravoure et l'élan de leurs ancêtres, mais ils n'étaient plus assez nombreux pour coloniser et pour conserver les territoires nouvellement acquis. L'Ourarti au nord, l'Élam et la Médie au sud-est, l'Egypte au sud-ouest, avaient été effleurées à peine par la conquête. Un succès, si brillant fût-il, n'avait là aucun résultat durable : le premier ébranlement de la défaite une fois passé, Égyptiens, Élamites, Arméniens, revenaient à la charge, et leur entêtement à ne pas se reconnaître vaincus était au moins aussi fort que l'obstination des Assyriens à se proclamer vainqueurs. Ashshourbanipal l'éprouva dès son avènement. Il partit pour l'Égypte, rallia en route les contingents syriens, pénétra dans le Delta sans obstacle et rencontra l'armée éthiopienne près de Karbanit[1]. Taharqou fut battu et contraint d'évacuer Memphis, puis Thèbes, où les Assyriens séjournèrent quelque temps. Les rois tributaires furent rétablis et le pays remis dans l'état où Asarhaddon l'avait laissé cinq années auparavant : Ashshourbanipal le quitta, convaincu qu'il en avait fini avec l'Éthiopie. Il était à peine rentré dans sa capitale qu'une révolte éclata. Taharqou vaincu paraissait encore plus redoutable aux dynastes égyptiens que le monarque ninivite ; ils nouèrent des négociations avec lui et conclurent un traité secret par lequel ils s'engageaient à le rétablir sur le trône des Pharaons. Les gouverneurs assyriens, instruits de ces menées, saisirent les chefs de la conjuration, Sharloudari de Tanis, Paqrourou de Pisoupti et Niko, qu'ils envoyèrent à Ninive chargés de chaînes ; ils saccagèrent, pour l'exemple, Saïs, Mendès et Tanis, qui avaient été les premières à se révolter, mais ne réussirent pas à arrêter la marche de Taharqou. L'Éthiopien rentra successivement à Thèbes, où il ordonna la construction d'une chapelle en l'honneur d'Amon[2], à Memphis, où il célébra les

1. Sur cette ville, voir Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans les *Mélanges d'archéologie*, t. I, p. 110. — 2. C'est le petit édifice dont la décoration a été achevée par Tonouata-

fêtes d'intronisation d'un nouvel Apis, et menaça de s'emparer du Delta. Dans cette conjoncture, Ashshourbanipal comprit qu'il convenait d'user de clémence envers les princes égyptiens prisonniers. Après avoir mandé Niko devant son trône, il l'habilla d'un vêtement d'honneur, lui donna un cimeterre à fourreau d'or, un chariot, des chevaux, des mules; non content de lui restituer Saïs, il lui octroya pour son fils aîné Psamitik [1] le fief d'Athribis. Niko, de retour en Égypte, n'y trouva plus Taharqou. Le vieux monarque, prévenu par un songe[2], s'était retiré en Éthiopie et venait d'y mourir (666); il avait régné vingt-six ans sur l'Égypte et près de cinquante ans sur l'Éthiopie.

Niko occupa Memphis sans difficulté, mais Ourdamani, beau-fils de Taharqou[3], proclamé roi à Thèbes, ne lui laissa pas le temps d'y consolider son pouvoir. Les Assyriens et leurs vassaux furent vaincus une seconde fois en avant de Memphis, enfermés dans la ville et forcés de se rendre après un long siège : Niko fut exécuté, par ordre de son rival, et Psamitik s'enfuit en Syrie pour éviter le sort de son père[4]. Ashshourbanipal résolut d'en finir une fois pour toutes avec les velléités d'indépendance de l'Égypte et les prétentions conquérantes de l'Éthiopie. Ourdamani, battu dans le Delta, se replia sur Thèbes, où il espérait réorganiser son armée. Poursuivi l'épée dans les reins, il abandonna la ville sans résistance et se sauva jusqu'à Kipkip en Ethiopie (666-665). Thèbes, qui commençait à se relever des ruines qu'Asarhaddon y avait accumulées en 672, fut saccagée sans pitié : la population entière, hommes et femmes, partit en esclavage; « l'or, l'argent, les métaux et les pierres précieuses, tous les trésors des palais, les étoffes teintes en berom, »

mon, et que Mariette a publié (*Karnak*, pl. 79 sqq.). — 1. Psamitik prit par reconnaissance le nom assyrien de Naboushezibanni. — 2. Hérodote, II, CLII, où le nom de Sabacon a été substitué à celui de Taharqou. — 3. Divers savants (D. Haigh, dans la *Zeitschrift*, 1868, 80-83; 1869, p. 3-4, cf. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 50-51) ont proposé d'identifier Ourdamani avec le roi éthiopien Tonouatamon. C'est une prétention difficile à soutenir et que ni M. de Rougé (*Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, t, I, p. 89-91), ni moi, n'avons pu admettre. — 4. Hérodote, II, CLII, met le meurtre de Niko Ier sur le compte de Sabacon.

que le gouverneur Montoumhâ venait de placer dans le sanctuaire[1], « deux obélisques du poids de cent talents » qui étaient à la porte d'un temple, furent transportés à Ninive[2]. Thèbes ne se releva jamais du coup dont Ashshourbanipal l'avait frappée. Appauvrie qu'elle était depuis longtemps, les peuples qu'elle avait si rudement malmenés aux jours de sa gloire avaient conservé l'habitude de la craindre et de la respecter : le bruit de sa chute retentit par tout l'Orient, et le remplit d'étonnement et de pitié. Un demi-siècle plus tard, le souvenir en était encore présent à la mémoire des Hébreux et le prophète Nahoum demandait à Ninive si elle valait mieux que « No-Amon, sise sur les Nils, entourée d'eau, qui avait une mer pour rempart et un lac pour muraille? L'Éthiopien était sa force, et les Égyptiens sans nombre, la Libye et les Nubiens venaient à son secours. Elle aussi cependant s'en est allée captive en exil; ses enfants aussi ont été écrasés au coin des rues, ses nobles ont été tirés au sort et tous ses grands chargés de fer[3]. » Le pays fut de nouveau reconstitué à l'assyrienne et les vingt rois remontèrent sur le trône, pour la troisième fois depuis six ou sept ans. Psamitik hérita la principauté, mais non le rang de son père; Paqrourou, prince de Pisoupti, devint le chef de la ligue. Ourdamani, réfugié en Éthiopie, ne reparut plus, et l'Égypte fut pour quelques années la vassale docile de l'Assyrie[4]. Un soulèvement des Phéniciens et de la Cilicie qui s'était produit en même temps que l'invasion d'Ourdamani fut promptement étouffé : Baal, roi de Tyr, réclama l'aman; Yakinlou, roi d'Arvad, se tua plutôt que de tomber au pouvoir du vainqueur; une courte campagne décida du sort de la Cilicie. En 665 tout était terminé, et la renommée d'Ashshourbanipal si bien établie qu'un prince jusqu'alors inconnu, Gygès de Lydie, lui rendit hommage et implora son aide contre les Kimmériens. « L'existence de mon empire lui fut révélée en rêve par

1. E. de Rougé, dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, t. I, p. 17-20. — 2. Ammien Marcellin, XVII, 4, attribue aux Carthaginois le sac de Thèbes. — 3. Nahoum, III, 8-10. — 4. Oppert, *Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie*, p. 87 sqq.; G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 15-57.

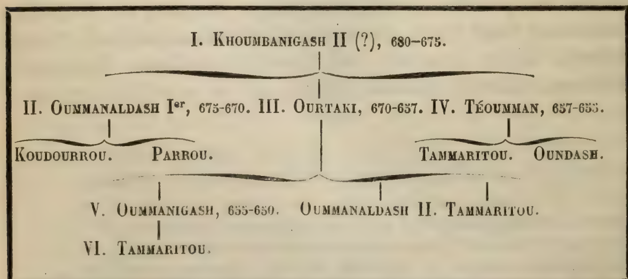
Ashshour, mon créateur : « Prends le joug d'Ashshourbanipal, chéri d'Ashshour, roi des Dieux, maître de l'univers ; « révère sa majesté et soumets-toi à sa domination. Que ton « tribut et ton hommage portent ton appel jusqu'à lui. » Le jour même qu'il eut ce rêve, il manda son messager en ma présence. » L'empire d'Assyrie s'étendit au moins nominalement jusqu'à la mer Égée[1].

Une guerre insignifiante avec les gens de Manna tourna un moment vers les pays du Nord l'attention d'Ashshourbanipal[2]. On put croire qu'il allait recommencer contre l'Ourarti les entreprises de Sargon. L'Élam se jeta à la traverse de ses projets et attira sur soi les désastres qui menaçaient l'Arménie. Ashshourbanipal avait pourtant essayé de se mettre en relations amicales avec le roi Ourtaki. Pendant une grande famine qui désola la Susiane, il lui avait expédié du blé et des secours de toute sorte. Ceux des Élamites qui s'étaient réfugiés sur le territoire assyrien avec leurs familles, pour échapper aux horreurs de la faim, n'y avaient pas été retenus en esclavage : après les avoir nourris le temps nécessaire, on les avait renvoyés dans leurs foyers. Ourtaki oublia vite la bonté de son rival : vers 659[3], il envahit des districts qui relevaient de la Chaldée et les mit à feu et à sang. Il était déjà sous les murs de Babylone, quand Shamashshoumoukîn, à qui son père Asarhaddon avait confié la vice-royauté, appela Ashshourbanipal à l'aide : vaincu par les Assyriens, Ourtaki ne rentra dans ses États que pour y périr de la main d'un de ses sujets[4]. Il était arrivé au pouvoir par l'usurpation et par le meurtre : comme il avait fait à son frère aîné Oummanaldash et aux enfants de ce dernier, son plus jeune frère Téoumman fit à ses enfants[5]. Chassés d'Élam, ils se sauvèrent en Assy-

1. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 58-78 ; Ménant, *Annales*, p. 257-259. — 2. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 84-99. — 3. Le canon des *Limmou* assyriens cesse brusquement en 665 à la troisième année d'Ashshourbanipal. A partir de ce moment il devient difficile d'établir pour l'histoire d'Assyrie une chronologie certaine. — 4. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 100-109; Ménant, *Annales*, p. 281-282; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 204-205. — 5. Pour mieux faire comprendre au lecteur le récit qui va suivre, il ne sera pas inutile

rie, tandis que leur oncle montait « sur le trône d'Ourtaki, comme un esprit mauvais ». Le premier acte de l'usurpateur fut de réclamer l'extradition des fugitifs : la requête, présentée à Ninive par deux de ses principaux officiers, Oumbadara et Naboudamiq, ne fut pas accueillie, et Ashshourbanipal y répondit par une déclaration de guerre. Les prodiges se multiplièrent en sa faveur : le soleil s'éclipsa au matin, la déesse Ishtar, consultée, prédit la ruine des Susiens et confirma l'oracle de sa statue par un rêve prophétique. « Ne crains rien, » dit-elle, et elle remplit par là mon cœur de joie, « tu n'auras qu'à lever la main pour voir s'accomplir mon arrêt, car c'est la faveur que je t'accorde. » Cette nuit même où je l'invoquais, un devin s'endormit et rêva un rêve remarquable ; Ishtar lui parla et il me répéta ses paroles. « Ishtar d'Arbèles m'est apparue, enveloppée dans sa gloire à droite et à gauche, l'arc à la main, la flèche de guerre prête à partir, la figure courroucée.... « Je te garderai, dit-elle, puis j'irai me reposer au temple de Nebo ! « Mange donc, bois le vin, fais résonner la musique, glorifie « ma divinité jusqu'à ce que je vienne et que ce message « soit accompli. Car je t'accorderai de satisfaire ton cœur : « l'ennemi ne te résistera pas, il ne s'opposera pas à ta « charge. » Ne crains rien pour toi : au milieu de la bataille, elle veillera sur toi et culbutera les rebelles. » Téoum-

de dresser, au moins dans ses parties essentielles, le tableau généalogique de la famille royale susienne à cette époque :



G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 307 ; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 205.

man se retira derrière l'Oulaï et se retrancha dans le bourg de Toulliz, la rivière en front, un bois sur ses derrières. Au moment de livrer bataille, le cœur lui faillit et il dépêcha un de ses généraux, Itouni, au camp assyrien, pour négocier une trêve. Les pourparlers étaient à peine commencés que les avant-postes des deux armées en vinrent aux mains : en quelques moments l'action s'engagea sur toute la ligne. Téoumman eut le dessous. Poursuivi à travers les arbres, son chariot se brisa, lui-même fut blessé et pris, après une courte défense, avec son fils aîné Tammaritou. Ses deux neveux, qui avaient combattu dans les rangs des Assyriens, furent proclamés, Tammaritou vice-roi de Khaïdalou, Oummanigash, roi de Suse et de Madaktou sous la suzeraineté d'Ashshour. Une expédition au pays de Gamboul, qui s'était déclaré pour les Élamites, acheva la guerre. Les vaincus furent traités avec toute la cruauté assyrienne : Téoumman et son fils aîné furent décapités par Tammaritou en présence de l'armée victorieuse; plusieurs de leurs généraux écorchés vifs, aveuglés ou mutilés (655)[1]. L'horreur causée par tant de supplices n'abattit pas le courage des Élamites : leur roi, élevé par les Assyriens et vassal de Ninive, se laissa bientôt gagner à leurs haines patriotiques et devint l'ennemi acharné de ses anciens protecteurs.

L'occasion se présenta bientôt pour lui de manifester ses sentiments. Shamashshoumoukîn avait vécu d'abord en bonne intelligence avec son frère, mais le succès des guerres contre l'Élam lui inspira des craintes pour son autorité : il ne voulut pas rester l'humble vassal de son frère et songea à la révolte. Ashshourbanipal fut touché au vif par l'ingratitude des Babyloniens. « Les enfants de Babilou, je les « avais exaltés sur des trônes, je les avais revêtus de vête- « ments superbes, je leur avais mis aux pieds des anneaux « d'or; les enfants de Babilou, ils avaient été exaltés en « Ashshour et honorés suivant mon ordre exprès. Et pour- « tant, lui, Shamashshoumoukîn, mon jeune frère, il ne

1. G. Smith, *History of Assurbanipal*, pages 110-150; J. Ménant, *Annales*, p. 282-285; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 205-206.

« tint aucun compte de ma suprématie, il souleva le peuple « d'Accad, de Kaldou et d'Aram, et les peuples de la côte, « d'Aqaba à Babsaliméti, tous mes tributaires, et il les sus-« cita contre mon pouvoir. » Pour obtenir les secours de l'Élam, Shamashshoumoukîn lui prodigua les trésors du temple de Bel à Babylone et du temple de Nebo à Barsip. Ses agents secrets décidèrent « les princes du pays de Gouti, « du pays de Martou, du pays de Miloukhi, à faire cause « commune avec lui ». Amouladdin, chef de Kédar, se chargea d'opérer une diversion sur les frontières de Syrie. Ouaïtéh, roi des Arabes, envoya son contingent à Babylone sous la conduite de deux émirs renommés, Amon et Abiatéh. La coalition allait de l'Égypte aux bords du golfe Persique, et Ashshourbanipal ne savait rien encore du complot qui se tramait contre lui. Il poussait même la confiance jusqu'à réclamer d'Oummanigash la restitution d'une image de la déesse Nana que les conquérants élamites avaient enlevée nombre de siècles auparavant. Un incident imprévu le tira soudain de sa tranquillité et lui découvrit l'étendue du danger. Le gouverneur assyrien d'Ourouk apprit du gouverneur d'Our qu'un messager de Shamashshoumoukîn s'était introduit dans cette ville et y travaillait sourdement le peuple : après avoir en vain essayé de rétablir l'ordre, il avisa son suzerain de ce qui se passait. Shamashshoumoukîn essaya de conjurer l'effet de cette révélation prématurée en protestant de son dévouement à l'Assyrie par une ambassade solennelle. Il gagna de la sorte le temps nécessaire pour compléter ses préparatifs : au retour des ambassadeurs, il jeta le masque et se proclama roi de Babylone[1].

Ashshourbanipal faiblit d'abord devant l'imprévu de cette attaque. Mais, « en ces jours, un devin s'endormit et rêva un rêve : « Voilà, dit le dieu Sin, ce que je prépare à ceux « qui complotent contre Ashshourbanipal, roi du pays « d'Ashshour : un combat aura lieu, après lequel une mort « honteuse les attend. Ninip détruira leurs vies par l'épée, « par le feu, par la famine. » J'entendis ces paroles et je me fiai à la volonté de Sin, mon seigneur. » Les discordes

1. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 151-156, 170 sqq.

de la famille royale paralysèrent les forces de l'Élam. Oummanigash avait envoyé la fleur de son armée à Babylone. « Oundash, fils de Téoumman, roi d'Élam, Zazaz, chef de Billaté, Parrou, chef de Khilmou, Attamitou, chef de ses archers, Nesou, son général; même il avait dit à Oundash : « Va, venge sur Ashshour le meurtre du père qui t'a engendré ! » Tammaritou, fils d'Oummanigash, voyant son père demeuré presque seul en Élam, se révolta contre lui avec la complicité de son oncle Tammaritou, vice-roi de Khaïdalou. L'adhésion de ce dernier fit d'abord hésiter les Susiens; on se rappelait qu'il avait combattu dans les rangs des Assyriens et tué Téoumman de ses propres mains. Il n'hésita pas à se parjurer pour dissiper ces inquiétudes : « Je n'ai pas coupé, dit-il, la tête du roi d'Élam ; c'est Oum-« manigash, et Oummanigash seul, qui a baisé la terre « devant les messagers d'Ashshourbanipal. » Oummanigash fut décapité avec la plupart des princes de sa famille. A la faveur de cette diversion, Ashshourbanipal vainquit Shamashshoumoukîn en rase campagne et cerna les débris de son armée dans Babylone, dans Sippar, dans Barsip et dans Kouta. Il assiégeait ces quatre places quand Tammaritou s'avança contre lui pour combattre. « J'adressai, dit-il, ma « prière à Ashshour et à Ishtar: ils accueillirent mes sup-« plications et entendirent les paroles de mes lèvres. Son « serviteur Indabigash se déclara contre lui et le mit en « déroute sur le champ de bataille. » Le vaincu n'eut d'autre ressource que de s'enfuir à Ninive et de se livrer à la merci du roi d'Assyrie. « Il embrassa mon pied royal « et se couvrit la tête de poussière devant l'escabeau de « mes pieds.... Moi, Ashshourbanipal, au cœur généreux, « je l'ai relevé de sa trahison, je l'ai reçu lui et les reje-« tons de la famille de son père dans mon palais. » Privé, par cette catastrophe imprévue, de son allié le plus efficace, Shamashshoumoukîn ne pouvait plus remporter la victoire. Il résista du moins jusqu'à la dernière extrémité : la famine fut telle, que les assiégés « en furent réduits, pour « se nourrir, à manger la chair de leurs fils et de leurs « filles ». Les Arabes tentèrent vainement de se frayer un passage à travers les lignes ennemies : leurs émirs se ren-

dirent à condition qu'ils auraient la vie sauve. Shamashshoumoukîn fut brûlé vif, « et le peuple qui l'avait suivi « ne trouva pas sa grâce. Ce qui ne fut pas brûlé avec « Shamashshoumoukîn, son maître, s'enfuit devant le tranchant du fer, l'horreur de la famine et les flammes « dévorantes, pour trouver un refuge. La colère des grands « Dieux, mes seigneurs, qui n'était pas éloignée, s'appesantit sur eux; pas un ne s'échappa, pas un ne fut « épargné, ils tombèrent tous dans mes mains. Leurs chariots de guerre, leurs harnais, leurs femmes, les trésors « de leurs palais, furent apportés devant moi : les hommes dont la bouche avait tramé des complots perfides « contre moi et contre Ashshour, mon seigneur, j'arrachai « leur langue et j'accomplis leur perte. Le reste du peuple « fut exposé vivant devant les grands taureaux de pierre « que Sennachérib, le père de mon père, avait élevés, et « moi, je les jetai dans le fossé, je coupai leurs membres, « je les livrai en pâture aux chiens, aux bêtes fauves, aux « oiseaux de proie, aux animaux du ciel et des eaux. En « accomplissant ces choses, j'ai réjoui le cœur des grands « Dieux, mes seigneurs. » C'était la deuxième fois, en moins d'un demi-siècle, que Babylone était saccagée par les Assyriens. Quand les soldats et le roi lui-même furent fatigués du massacre, « le reste des enfants de Babilou, de « Kouta, de Sippar, qui avait résisté aux souffrances et « aux privations, reçut son pardon. J'ordonnai qu'on épargnât leur vie... Je leur imposai les lois d'Ashshour et « de Beltis, les dieux du pays d'Ashshour, les tributs et « les redevances des provinces soumises à ma domination[1]. » Le gouvernement de Babylone et des cantons voisins fut confié à un officier assyrien, Shamashdanani (648). Les Arabes n'avaient pas été plus heureux que leurs alliés de Chaldée. Amouladdin fut pris par Kamoshhalta de de Moab et envoyé à Ninive chargé de fers; Ouaïtèh, pourchassé jusqu'à la cour de Nathan, prince des Nabatéens, subit le même sort et fut remplacé par son ancien général

1. G. Smith, *History of Assurbanipal*, pages 151-204; J. Ménant, *Annales*, p. 261-264; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 205-207.

Abiatèh qu'Ashshourbanipal tira de prison pour le proclamer roi des Arabes sous la suzeraineté de l'Assyrie.

Depuis la fuite de Tammaritou, l'Élam n'avait eu aucune part à la guerre. Indabigash, bien que secrètement favorable à Shamashshoumoukîn, s'était tenu sur la réserve : il craignait, en éloignant son armée, de s'exposer à quelque révolte des princes de sa famille. Après la chute de Babylone, il donna asile à plusieurs chefs chaldéens, et entre autres à Naboubelzikri, petit-fils de Mardoukbaliddina, et, comme son grand-père, roi de Bît-Yakîn. Ashshourbanipal réclama les fugitifs : « Si tu ne me rends pas ces hommes, « j'irai, je détruirai tes cités, j'emmènerai le peuple de « Shoushan, de Madaktou et de Khaïdalou, je te jetterai à « bas de ton trône et j'y assiérai un autre en ta place; « comme jadis j'écrasai Téoumman, je t'anéantirai. » Indabigash refusa de livrer ses hôtes; des négociations s'engagèrent pendant lesquelles un général susien, Oummanaldash, assassina son maître et ceignit le diadème[1]. Ashshourbanipal profita de ces dissensions. « Bît-Imbi l'ancienne est la capitale des places fortes du pays d'Élam, elle en divise la frontière comme une muraille. Sennachérib, roi d'Ashshour, le père du père qui m'a engendré, l'avait prise; mais les Élamites avaient construit devant Bît-Imbi l'ancienne une autre ville, ils l'avaient fortifiée, ils avaient élevé ses remparts et l'avaient nommée Bît-Imbi. Je la forçai au cours de mon expédition, j'en détruisis les habitants qui n'étaient pas venus solliciter l'alliance de ma royauté, je leur coupai la tête, je leur arrachai les lèvres, et pour les montrer aux habitants de mon empire, je les envoyai au pays d'Ashshour. » Oummanaldash quitta Madaktou et s'enfuit dans les montagnes. Tammaritou, qui avait suivi Ashshourbanipal, fut rétabli sur le trône comme vassal de l'Assyrie. Mais bientôt, las du rôle odieux qu'il jouait, il complota de massacrer les garnisons assyriennes; il fut trahi et livré au vainqueur[2]. Cette diversion inattendue donna à Oummanaldash le temps de réparer ses forces; il rentra dans Madaktou, et s'empara même de

1. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 177-181. — 2. G. Smith *History of Assurbanipal*, p. 205-217.

Bît-Imbi. Ce ne fut qu'un succès passager. Au printemps de l'année suivante, Ashshourbanipal descendit en Élam, emporta l'une après l'autre toutes les lignes de défense établies en avant de Suse, et enleva la ville même. « Par la volonté d'Ashshour et d'Ishtar, j'entrai dans ses palais et je m'y reposai avec orgueil. J'ouvris leurs trésors, je pris l'or et l'argent, leurs richesses, tous ces biens que le premier roi d'Élam et les rois qui l'avaient suivi avaient réunis et sur lesquels aucun ennemi encore n'avait étendu la main, je m'en emparai comme d'un butin... J'enlevai Shoushinak, le dieu qui habite dans les forêts, et dont personne n'avait encore vu la divine image, et les dieux Soumoudou, Lagamar, Partikira, Amman-Kashibar, Oudouran, Shapak, dont les rois du pays d'Elam adoraient la divinité, Ragiba, Shoungourshara, Karsha, Kirshamas, Soudounou, Aipakshina, Bilala, Panintimri, Shilagara, Napsha, Nalirtou et Kindakarbou, j'enlevai tous ces dieux et toutes ces déesses avec leurs richesses, leurs trésors, leurs pompeux appareils, leurs prêtres et leurs adorateurs, je transportai tout au pays d'Ashshour. Trente-deux statues des rois en argent, en or, en bronze et en marbre, provenant des villes de Shoushan, de Madaktou, de Khouradi, la statue d'Oummanigash, le fils d'Oumbadara, la statue d'Ishtarnakhounta, celle de Khalloudoush, la statue de Tammaritou, le dernier roi qui, d'après l'ordre d'Ashshour et d'Ishtar, m'avait fait sa soumission, j'envoyai tout au pays d'Ashshour. » La statue de Khalloudoush fut l'objet d'outrages indignes : « La bouche qui souriait menaçante, je la mutilai ; ses lèvres qui respiraient le défi, je les arrachai ; ses mains qui avaient tenu l'arc contre l'Assyrie, je les tranchai net. » Le crime de Khalloudoush était d'avoir battu Sennachérib[1]. « Je brisai les lions ailés et les taureaux qui veillaient à la garde des temples. Je renversai les taureaux ailés fixés aux portes des palais du pays d'Élam et qui jusqu'alors n'avaient pas été touchés; je les ruai bas. J'emmenai en captivité les dieux et les déesses. Leurs forêts sacrées, dans lesquelles personne n'avait encore pénétré, dont les frontières n'avaient pas été franchies, mes soldats les

1. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 247

envahirent, admirant leurs retraites, et les livrèrent aux flammes. Les hauts lieux de leurs rois, les anciens et les nouveaux qui n'avaient pas craint Ashshour et Ishtar, mes seigneurs, et qui étaient opposés aux rois mes pères, je les renversai, je les détruisis, je les brûlai au soleil; je déportai leurs serviteurs au pays d'Ashshour, je laissai leurs croyants sans refuge, je desséchai les citernes. » Pendant un mois et vingt-cinq jours toute la partie basse du pays d'Élam fut livrée aux soldats et saccagée. Ce qui resta de la population au bout de ce temps fut dispersé, « comme des troupeaux de moutons », dans les villes où siégeaient les préfets, les commandants militaires et les gouverneurs de l'Assyrie.

Oummanaldash tenait encore la montagne; pour obtenir la paix, il offrit au monarque assyrien de lui livrer Naboubelzikri. Plutôt que de venir vivant aux mains de l'ennemi, Naboubelzikri se fit tuer par son écuyer (645). Son corps fut remis aux messagers du roi d'Assyrie, qui le décapita et le jeta à la voirie en défendant de lui donner la sépulture. La tête, salée et préparée, fut suspendue à l'un des arbres du jardin royal de Ninive; un bas-relief, aujourd'hui conservé au Musée Britannique, représente Ashshourbanipal banquetant avec ses femmes en présence de ce hideux trophée[1]. Cette lâcheté ne sauva pas Oummanaldash; les vainqueurs le poursuivirent jusque dans les déserts où il s'était retiré et le contraignirent à s'abandonner lui-même à leur merci. Mené à Babylone, il y rencontra deux de ses compétiteurs, Tammaritou et Pakhé, ainsi que Ouaïtèh, roi d'Arabie. Ashshourbanipal se plut à les réunir tout quatre dans un même châtiment et dans une même honte. Un jour qu'il offrait un sacrifice, il les attela au timon de son char de guerre et se fit traîner par eux jusqu'à la porte du temple[2]. La défaite d'Oummanaldash acheva l'abaissement des Susiens. Une partie des provinces sur lesquelles il avait régné fut réduite à l'état de province et administrée directement par les

1. Fr. Lenormant, *les Premières civilisations*, t. II, p. 306; G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 205-255. — 2. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 300-307.

généraux assyriens ; les tribus des montagnes échappèrent au vainqueur, et réussirent plus tard à délivrer celles de la plaine. Mais le coup porté par Ashshourbanipal avait été trop rude pour que les effets ne s'en fissent pas sentir longtemps encore d'une manière désastreuse. L'Élam, le plus ancien des États de l'Asie antérieure, disparut de la scène du monde ; les souvenirs de son histoire réelle s'effacèrent au milieu des légendes ; le fabuleux Memnon remplaça dans la mémoire des peuples ces lignées de souverains ambitieux et de hardis conquérants qui avaient possédé Babylone et la Syrie en des temps où Ninive n'était qu'une simple bourgade (643). Le dernier acte de ce drame sanglant eut le désert pour théâtre. A peine assis sur le trône d'Arabie, Abiatèh avait rejeté le joug assyrien et s'était allié avec Nathan le Nabatéen. Tant que l'Elam avait résisté, Ashshourbanipal avait fermé les yeux sur la trahison de son vassal : Oummanaldas abattu, il songea à la vengeance. Il quitta Ninive au printemps de 642, franchit l'Euphrate, traversa la ligne de collines alors boisées qui borde à l'orient le cours de ce fleuve, s'approvisionna d'eau à la station de Laribda, et s'enfonça dans le désert à la recherche des rebelles. Malgré les souffrances de son armée, il traversa le pays de Mash et de Kédar, pillant les bourgs, brûlant les tentes, comblant les puits, ramassant les femmes et les bestiaux, et arriva à Damas chargé de butin. Les Arabes terrifiés se soumirent : restaient les Nabatéens, que l'éloignement de leur pays encourageait à la résistance. Ashshourbanipal ne s'attarda pas à célébrer sa victoire dans la capitale de la Syrie : le 3 Ab, quarante jours après avoir quitté la frontière chaldéenne, il partit de Damas dans la direction du sud, enleva la forteresse de Khalkhouliti, au pied du plateau que dominent les montagnes du Hauran et toutes les bourgades du pays l'une après l'autre, bloqua les habitants dans leurs retraites et les réduisit par la famine : Abiatèh fut pris, Nathan se racheta par la promesse d'un tribut. Au retour, on châtia plusieurs villes de la cité phénicienne, Akko, Oushou, qui s'étaient révoltées pendant son absence, et on raffermit par cet acte de vigueur la fidélité chancelante des vassaux syriens. Ninive regorgea de butin : les chameaux

volés aux Arabes étaient en si grand nombre qu'on les vendit, « comme des moutons », aux portes de la ville pour un demi-shekel d'argent pièce[1].

Jamais la victoire d'Ashshour n'avait été plus complète, et pourtant, à bien regarder, il sortait de la lutte presque aussi faible que l'Élam. Toutes ses forces ayant été concentrées pendant de longues années sur la frontière du sud-est, il avait bien fallu fermer les yeux sur ce qui se passait ailleurs. L'Égypte s'était rendue indépendante, sans doute pendant la révolte de Shamashshoumoukîn. La Lydie avait rompu ses relations à peine nouées avec l'Assyrie. Au nord, le royaume de Van était plus fort que jamais : heureusement son roi Shardouris III était d'humeur pacifique et entretint des relations de bon voisinage[2]. En résumé, c'étaient toujours les mêmes dangers et les mêmes difficultés qu'au temps d'Ashshournazirpal ou de Tiglathphalazar II; pour conserver leur autorité, les rois d'Assyrie étaient contraints de courir sans relâche d'une extrémité de leur empire à l'autre. Toute guerre qui durait quelques années et retenait leurs armées à l'est, relâchait en occident les liens d'allégeance; il fallait régulièrement recommencer la conquête ou renoncer à l'acquis des expéditions précédentes. Ashshourbanipal, épuisé par sa lutte contre l'Élam, ne put continuer la guerre perpétuelle, et résigna ses droits à la suzeraineté sur l'Égypte, sur les Toubal, sur la Lydie. Il n'en resta pas moins le souverain le plus puissant du monde oriental. Presque le dernier de sa race, il fut celui dont la domination s'étendit le plus, et dépassa ses prédécesseurs en activité, en énergie, en cruauté, comme si l'Assyrie, se sentant près de sa ruine, avait voulu réunir en un seul homme toutes les qualités qui avaient fait sa grandeur et tous les défauts qui ont souillé sa gloire.

1. G. Smith, *Assyrian Discoveries*, p. 370; Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 296, sqq. — 2. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 115-116.

CHAPITRE XI.

L'ASIE AU TEMPS DES SARGONIDES.

Les Sémites occidentaux : la Phénicie ; la Judée. — La Médie et les migrations iraniennes. — La religion iranienne : Zoroastre ; les Mages.

Les Sémites occidentaux : la Phénicie ; la Judée.

Les Sargonides avaient fondé sur les débris des royautés partielles un grand empire sémite. Araméens, Juifs, Phéniciens, les gens de l'Assyrie, même quelques tribus arabes, tout ce qui parlait un dialecte sémitique entre l'isthme de Suez et l'embouchure de l'Euphrate, reconnaissait un même chef et était réuni pour la première fois sous une même domination : les peuples conquérants d'autrefois, Égyptiens, Élamites, tribus de la Chaldée, avaient succombé tour à tour. Mais le triomphe de la race sémitique sur ces vieilles races civilisées de l'ancien monde avait été acheté chèrement. Nous avons vu quel avait été le sort de Babylone et des Araméens d'Orient pendant les dernières guerres ; les Sémites occidentaux avaient souffert encore plus de la conquête que leurs cousins de Mésopotamie et de Chaldée. La Syrie, jadis si riche et si peuplée, était en pleine décadence : Qodshou n'existait plus que dans le souvenir confus des scribes égyptiens ; Gargamish, Damas, Hamath, perdaient chaque jour de leur importance politique ou commerciale. La Cœlé-Syrie, écrasée par dix siècles de combats, était à la merci du premier ennemi venu ; Moab, Ammon, les Philistins, étaient plus qu'à moitié ruinés ; Israël avait disparu : seuls les Phéniciens et les Juifs conservaient encore quelque apparence de vie et de prospérité.

L'histoire intérieure des Phéniciens, depuis le temps d'Ithobaal Ier jusqu'à l'avènement d'Ashshourbanipal, peut se

résumer en quelques mots. Tyr avait succédé à Sidon dans l'hégémonie de la nation ; elle était à la tête d'une confédération composée des différentes cités phéniciennes, à l'exception de celle d'Arad, qui continuait de mener une vie indépendante ; mais les membres de cette confédération, toujours jaloux de la suprématie de Tyr, cherchaient à s'y soustraire et ne négligeaient aucune occasion de marquer leur hostilité. Les désordres de la nation rappelaient en plus grand les discordes de la ville elle-même, où l'aristocratie d'origine sidonienne était sans cesse en lutte ouverte avec la classe populaire. Pendant son long règne, Ithobaal avait maintenu la paix entre les partis ; mais bientôt après sa mort les mêmes accidents qui avaient suivi la mort d'Hirom I[er] se produisirent avec plus de force et des suites plus désastreuses. Balezor, son fils, ne régna que huit ans ; il eut pour héritier un enfant, Mutton, dont la jeunesse favorisa l'ambition des chefs de la faction populaire. Au peu que nous savons de son histoire se mêlent des mythes relatifs à la fondation de Carthage. Il n'aurait laissé pour lui succéder qu'une fille, Élissar, mariée à son oncle Sicharbal, grand prêtre de Melqarth, et un enfant en bas âge du nom de Pygmalion[1]. Sicharbal avait été désigné par Mutton pour être régent pendant la minorité de l'héritier légitime. Il fut renversé par le parti populaire, et, quelques années après, assassiné par son neveu. Élissar voulut venger la mort de son mari et ourdit une conspiration où l'aristocratie entra tout entière. Découverte, elle s'empara par surprise d'une flotte qui était alors dans le port, prête à mettre à la voile, y embarqua ses partisans et se dirigea vers l'Afrique. Elle débarqua dans la Zeugitane, à l'endroit où les Sidoniens avaient, plusieurs siècles auparavant, bâti la ville de Kambê, acheta du terrain au roi des Liby-Phéniciens et

1. Tous ces noms ont été altérés plus ou moins par les écrivains grecs et latins qui nous les ont conservés. Βαλέζωρος est *Baal-Ezor* (Schröder, *Phœnizische Sprache*, p. 198) ; Mutton s'appelait מתן, comme le grand prêtre de Baal à Jérusalem au temps d'Athaliah (voy. p. 386 de cette histoire). La variante 'Ελίσσα est pour 'Ελέσσαρ comme 'Αμίλκας est pour 'Αμίλκαρ, et *Sicharbas* pour *Sicharbal* (Movers, *Die Phœnizier*, t. II, 2[ter] Theil, p. 353, note 64 ; 355, note 67 ; 362, note 91). L'*Acerbas* de Justin est pour [S]*acerbas-Sicherbas*.

fonda sur les ruines de l'ancienne ville une ville nouvelle, Qart-Khadasht, dont les Grecs ont fait Karkhêdôn et les Romains Carthage. Le génie de Virgile a rendu le nom de Didon populaire dans le monde entier : l'histoire se refuse à reconnaître dans le récit qu'il fait et dans ceux que nous ont légués les poètes ou même les historiens de l'antiquité autre chose qu'une légende fabriquée de toutes pièces, en un temps où l'on ne savait plus rien de précis sur les origines de la grande cité punique[1].

Ce fut pendant le règne d'Ithobaal Ier que les Assyriens parurent en Phénicie pour la première fois; Ashshournazirpal franchit le Liban et poussa jusqu'à la mer. Les Tyriens suivirent à son égard la même politique que les Sidoniens avaient pratiquée à l'égard des Égyptiens ; ils calculèrent qu'il serait plus profitable de se soumettre sans lutte que de résister à chances inégales, et achetèrent la paix. La Phénicie du Nord, Arad et Simyra, ne voulut pas imiter cet exemple et s'attira de rudes leçons : Arad s'allia au roi de Damas contre Salmanasar, fut battue et pillée à plusieurs reprises[2]. Quand, après le règne de Shamshiramân, le pouvoir des Assyriens commença de décliner, Tyr cessa de reconnaître leur suzeraineté et fit l'économie du tribut qu'elle leur avait payé pendant un demi-siècle ; mais cinquante ans plus tard, sur un ordre de Tiglathphalasar II, elle se hâta de reprendre sa chaîne, et son roi, Hirom II, vint à Arpad, en 742, apporter la rançon de ses sujets[3]. Dans l'intervalle, Sidon s'était emparée d'Arad, puis l'avait colonisée (vers 751)[4]; l'autorité de Tyr sur la Phénicie avait décliné et Sidon avait repris l'ascendant. La défaite de Mutton II[5], successeur d'Hirom, qui, en s'alliant à Rézon, crut recouvrer son indépendance, devint le signal d'une révolte dans l'île de Chypre. Élouli[6] réussit à l'étouffer : mais quand il entra en lutte contre l'Assyrie, les autres villes l'abandonnèrent et placèrent leurs vaisseaux à la disposition de Salmanasar V. Élouli,

1. Voir la critique des récits relatifs à la fondation de Carthage dans Otto Meltzer, *Geschichte der Karthager*, t. I, p. 90-141. — 2. Voir p. 369. — 3. Voir p. 399. — 4. Movers, *Die Phœnizier*, t. II, 1ter Theil, p. 368-370. — 5. Il est appelé *Mitenna* par les textes assyriens. — 6. Ἐλούλαιος de Ménandre, *Louliya* des textes cunéiformes.

réduit à ses propres ressources, ne pouvait songer à résister sur terre; il évacua la Tyr continentale et s'enferma dans la ville maritime, d'où il défia les efforts de ses adversaires. La flotte phénicienne, montée par des Assyriens, fut battue, le siège changé en blocus[1], sans que ni Salmanasar ni Sargon réussissent à triompher de l'opiniâtreté des Tyriens; en 715, Sargon leva le siège après dix ans d'attaques inutiles. Il se vengea de son échec, en 708, par la conquête de Chypre[2]; son fils Sennachérib eut raison de l'orgueilleuse cité (700), et remplaça le vieil Élouli par Ithobaal II, qui se reconnut son tributaire[3]. Cette défaite porta le dernier coup à la puissance continentale de Tyr. Sidon redevint la métropole de la confédération, mais pour quelques années seulement. Vers 680, son roi Abdimilkout s'insurgea contre Asarhaddon sans succès, comme toujours. Le vainqueur rasa les murailles et transféra une partie de la population en Assyrie[4]; Tyr recouvra un semblant de suprématie, que son roi Baal compromit de nouveau vers 666 en s'alliant à l'Éthiopien Ourdamani contre Ashshourbanipal. Ashshourbanipal eut bien vite raison de ces vélléités d'indépendance; Baal implora et obtint son pardon; Yakinlou, roi d'Arad, qui s'obstina dans la rébellion, succomba à la peine et fut déposé[5]. La Phénicie, épuisée d'hommes, ne bougea plus jusqu'à la chute de Ninive[6].

L'empire colonial avait éprouvé les mêmes vicissitudes que les villes de la mère patrie. Il avait continué de croître jusqu'à Ithobaal Ier et même pendant le règne de ce prince. La Mauritanie et l'Espagne du Sud, occupées en partie par des peuples mixtes nés de l'alliance des Sémites avec les tribus indigènes, n'étaient déjà plus la limite extrême du commerce des Phéniciens vers l'Occident. Les amiraux de

1. Voir p. 420. — 2. Voir p. 432. — 3. Voir p. 435. Le fragment de Ménandre attribue à Eloulæos trente-six ans de règne. Les monuments assyriens ne placent entre la mention de Mitenna vers 730 et la prise de Tyr en 700 que trente ans. Il est donc probable qu'il faut corriger en vingt-six le chiffre trente-six de Ménandre. — 4. Budge, *The History of Esarhaddon*, p. 32-41. — 5. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 58-64. — 6. Fr. Lenormant, *Histoire ancienne*, t. III, p. 74-86. Pour juger de l'étendue des renseignements que les monuments assyriens nous ont déjà fournis sur l'histoire intérieure de la Phénicie, il suffit de comparer les

Tyr avaient exploré la côte du Maroc bien loin au sud, et tendu comme une chaîne de colonies entre le détroit de Gadir et le Sénégal; ils avaient remonté le long de l'Espagne, traversé la mer des Gaules et pénétré jusqu'aux îles de l'Étain, peut-être même jusqu'au delà de la Grande-Bretagne[1]. Tyr était vraiment la métropole commerciale du monde entier. Les troubles qui suivirent la mort d'Ithobaal Ier interrompirent ce mouvement d'expansion et amoindrirent la force du pays, au moment même où des ennemis puissants se levaient sur plusieurs points de la Méditerranée à la fois. La marine étrusque arrêta les progrès des Tyriens en Italie et en Gaule, tandis que la marine grecque, après avoir détruit ce qui restait de la vieille colonisation sidonienne dans la mer Égée, couvert de ses postes avancés les côtes méridionales de l'Asie Mineure et pris pied à Chypre, s'aventurait jusqu'en Sicile. En 734, Naxos et Mégare furent fondées; en 733, les Corinthiens et les Corcyréens fortifièrent Syracuse : en quelques années, les Hellènes occupèrent tout le front oriental et méridional de l'île. Carthage acheva ce qu'ils avaient commencé. L'aristocratie tyrienne transplantée en Afrique y déploya la même activité qui avait fait la grandeur de Tyr pendant les siècles précédents. La *Ville neuve* éclipsa ses voisines, Utique, Adru-

quelques pages que je lui ai consacrées au chapitre de Movers qui traite de cette époque (*Die Phœnizier*, t. II, 1ter Theil, p. 350-371). La liste des rois tyriens a reçu également de notables développements, comme le prouve la liste suivante :

ABIBAL.	MUTTON Ier.
HIROM Ier.	PYGMALION.
BALEZOR.	....
ABDASTART.	[HIROM II]
(Anonyme).	[MUTTON II]
ASTART.	ELOULI.
ASTARYM.	[ITHOBAAL II]
PHELOU.	[BAAL]
ITHOBAAL Ier.	....
BALEZOR.	

1. Otto Meltzer, *Geschichte der Karthager*, p. 38-40.

mète, Leptis, et ne tarda pas à entrer en rivalité d'intérêts avec la mère patrie. Les Phéniciens de Sicile, refoulés par les Grecs dans Ziz (Panormos), Motya et Képher (Solonte), ceux de la côte d'Espagne et ceux de la côte d'Afrique, harassés sans cesse par les barbares, tous les peuples et tous les comptoirs que Tyr, empêchée par ses guerres contre l'Assyrie, ne pouvait plus défendre, se rangèrent sous la protection de Carthage. Le vieux nom national de Pœni, d'abord entendu sur les rives du golfe Persique, résonna sur les eaux de la Méditerranée et de l'océan Atlantique, et l'empire Punique remplaça en Occident l'empire Phénicien. Vers la fin du règne d'Ashshourbanipal, la Phénicie n'avait plus une colonie qui reconnût son autorité. Sa richesse et son commerce n'en souffrirent point : « elle fit le métier « de revendre aux peuples en plusieurs îles » et servit de commissionnaire en marchandises au monde entier, aux Carthaginois et aux Grecs comme aux fabricants d'Égypte et de Chaldée. Sa force n'en était pas moins brisée : réduite à son territoire asiatique, elle n'eut plus assez de puissance effective pour peser d'un grand poids dans les destinées de la Syrie.

L'échec de Sennachérib en Palestine avait été l'occasion d'un grand triomphe pour les prophètes hébreux. Isaïe et le petit cercle de prophètes qui l'entouraient, Ézéchias lui-même et ses proches, avaient attribué la délivrance à un miracle et s'étaient sentis confirmés dans leur piété par la destruction soudaine de l'armée conquérante. La preuve était faite du pouvoir de Jahvéh et de son aversion pour tout ce qui est culte idolâtre et alliance avec l'étranger. Samarie avait suivi les anciens errements et imploré le secours de Pharaon, malgré les avertissements répétés d'Isaïe [1] : elle avait succombé sans espoir de relèvement. Jérusalem s'était repentie au bon moment et s'était confiée à Dieu seul : elle avait échappé contre tout espoir à la rage de l'Assyrien, et Sennachérib avait pu voir « la vierge fille de Sion le mépriser, la fille de Jérusalem hocher la tête derrière lui [2] ». Ézé-

1. Isaïe, xxxi, 1-3. « Malheur à ceux qui en appellent au secours de l'Égypte.... Les Égyptiens sont des hommes, et non Dieu, leurs chevaux sont chair et non esprit. » — 2 Isaïe, xxxvii, 22.

chias ne négligea rien pour contenter le Dieu qui l'avait si bien secouru : les hauts lieux furent détruits, ainsi que les images dont le temple de Jérusalem était plein, même le serpent d'airain qui guérissait les malades[1]. Pour la première fois, Jahvéh fut reconnu officiellement comme étant non plus le seul dieu de la nation, mais le Dieu unique en dehors duquel il n'y a point d'autres dieux. La joie d'échapper au danger ne fut pas cependant assez vive pour faire oublier au roi et à ses conseillers combien était grande encore la puissance de l'Assyrie. Non seulement Ézéchias refusa de se joindre à Mardoukbaliddina[2], mais tout semble montrer qu'il se renferma jusqu'à sa mort dans une réserve prudente et s'appliqua à ne pas provoquer un retour offensif des Assyriens par quelque manœuvre inconsidérée. Il répara les brèches que l'ennemi avait ouvertes dans les murs de ses citadelles avancées, fortifia Jérusalem, et, pour remédier au manque d'eau que les ingénieurs avaient constaté pendant la guerre, creusa le long aqueduc souterrain qui mène les eaux du Gihon dans l'étang de Siloah[3].

Cette prudence que la politique mondaine conseillait à Juda, Isaïe et les prophètes ne cessaient de la recommander au nom de Dieu. Sans doute Jahvéh est tout-puissant et s'il promet de détruire les ennemis de son peuple, « comme je « l'ai résolu, ainsi cela sera : — comme je l'ai arrêté, ainsi « cela s'accomplira ! — J'écraserai l'Assyrien dans son pays, « — sur mes montagnes je le foulerai aux pieds, — pour « que son joug ne pèse plus sur eux, — pour que son far- « deau soit ôté de leurs épaules[4] ». Mais le peuple n'est pas encore mûr pour la justice et pour la religion idéale. Il regrette au fond du cœur les hauts lieux, les bois mystiques, la pompe des holocaustes, les joies bruyantes et les voluptés des fêtes d'autrefois; avant d'être complètement digne de sa destinée, il doit périr presque entier, et le châtiment qui attend son infidélité remplit l'âme d'Isaïe de

1. II *Rois*, XVIII, 4, 22; XXI, 23. — 2. Voir p. 441. — 3. C'est ce qu'indique une inscription, malheureusement non datée, découverte en 1880 par l'architecte allemand Schick (cf. dans la *Palestine Exploration Fund, Quarterly statement*, 1881, p. 69, etc.). Selon toute probabilité elle doit être rapportée au règne d'Ezéchias. — 4. Isaïe, XIV, 24-25 (trad. Reuss).

visions funèbres. « Femmes insouciantes, venez écouter ma « parole, — filles trop confiantes, prêtez l'oreille à ma voix! « — Une année encore et vous tremblerez, — vous qui êtes « si confiantes, — car la vendange sera perdue, — la récolte « des fruits ne viendra pas. — Tremblez, insouciantes! — « Craignez, confiantes que vous êtes! — Dépouillez-vous, ôtez « vos vêtements, — ceignez-en d'autres sur vos reins! — Frap- « pez-vous le sein, — à cause de vos beaux champs, de vos « vignes fertiles! — Des ronces et des épines vont pousser — « sur la terre de mon peuple, — même sur les gaies maisons, « dans la cité joyeuse, — oui, le palais sera abandonné, — « la ville bruyante sera déserte, — tour et colline serviront « de repaires, pour longtemps, — de rendez-vous aux ona- « gres, de pâturages aux troupeaux[1]. » Les désastres récents de Damas et de Samarie, ces deux ennemis perpétuels de Juda, laissaient assez comprendre quel sort l'Assyrien réservait au reste des douze tribus, le jour où le roi de Ninive, fatigué des révoltes du peuple de Dieu, songerait sérieusement à la vengeance. Le massacre, l'exil, la déportation en pays lointain étaient procédés habituels de la politique orientale. Juda les avait vu trop souvent appliquer à ses voisins pour ne pas prévoir le jour où on les lui appliquerait à lui-même.

Mais Israël ne saurait être mauvais tout entier, sinon, Dieu l'aurait-il choisi pour être son peuple? Il porte en lui « une semence sainte[2] » qui ne germera que dans l'exil, au milieu du remords et de l'angoisse. Si Jérusalem est brûlée, si le temple est rasé, si Juda est emmené en servitude, ce ne sont qu'épreuves passagères : Dieu veut purifier Sion par la douleur et par le sang. Lorsque les jugements dont il frappe toutes les nations, les fortes aussi bien que les faibles, seront accomplis, quand, dans Juda, le criminel et le pécheur, le serviteur des idoles et le faux prophète, auront disparu, « quand il aura lavé la souillure des filles de Sion, et qu'il aura essuyé le sang de Jérusalem d'au milieu d'elle[3], » quand « le reste d'Israël et les débris de la maison de Jacob seront convertis au Dieu fort et puissant[4] » des

1. Isaïe, XXXII, 9-14 (trad. Reuss). — 2. Isaïe, IV, 13. — 3. Isaïe, X, 20-21 — 4. Isaïe, V, 4.

ruines de la Jérusalem coupable sortira une Jérusalem parfaite, gouvernée par un roi idéal, dont la gloire se répandra partout. « Or il arrivera, sur la fin des jours, — que la montagne de la maison de l'Éternel — se dressera à la tête « des montagnes et s'élèvera au-dessus des collines. — Et « toutes les nations y afflueront, et des peuples nombreux « viendront et diront : — « Allons monter à la montagne de « Jahvéh, — à la maison du Dieu de Jacob, — pour qu'il « nous instruise dans ses voies — et que nous marchions « dans ses sentiers ! » — Car c'est de Sion que viendra l'enseignement, — et la parole de l'Éternel de Jérusalem. — Et « il sera l'arbitre des nations, — et à de nombreux peuples « il dictera ses arrêts, — et de leurs épées ils forgeront des « socs de charrue, — et de leurs lances des serpettes : — « une nation ne lèvera plus l'épée contre l'autre, — et elles « ne sauront plus rien de la guerre. — Maison de Jacob ! « allons, marchons dans la lumière de l'Éternel[1] ! » Ainsi s'exprimait un prophète inconnu, et plus d'un parmi les gens de l'entourage d'Ézéchias devait partager son sentiment, car Isaïe et Michée ont recueilli ses paroles et les ont insérées dans leurs propres prédictions. On n'en était déjà plus, comme au temps d'Amos, à crier « malheur contre ceux qui désiraient le jour de Jahvéh », ce jour « qui est ténèbres et non lumière ». L'espoir certain d'un bonheur éternel dans un Juda nouveau rendait presque supportable la vue des misères présentes[2].

La réforme d'Ézéchias était trop soudaine et trop complète pour être durable. Lorsque Manashshèh monta sur le trône à l'âge de douze ans, ceux qui étaient demeurés attachés aux idées anciennes revinrent au pouvoir avec lui et rétablirent le culte de Jahvéh tel qu'il avait été au temps d'Akhaz. Ils s'acharnèrent à détruire l'œuvre d'Ézéchias et à relever les pratiques qu'il avait cru anéantir à jamais. Ils rouvrirent les chapelles locales, remirent sur pied les images, replantèrent les bois sacrés, « bâtirent des autels à toute l'armée des cieux dans les deux parvis de la maison de

1. Isaïe, II, 2-12; cf. Michée, IV, 1-4. — 2. Kuenen, *Religion nationale et religion universelle*, p. 98-99, 111, etc.

l'Éternel. » Le Baal et l'Astarté phénicienne furent adorés sur la montagne de Sion; la vallée de Hinnom, où Akhaz avait déjà sacrifié un de ses enfants, vit de nouveau s'allumer le bûcher. « Manashshèh passa son fils par les flammes, pronostiqua les temps et observa les augures, dressa un oracle de démons et de diseurs de bonne aventure; il fit de plus en plus ce qui déplaît à Jahvéh pour l'irriter[1]. » C'étaient là des nouveautés en Israël; mais les partisans du vieux culte durent les considérer comme des réformes aussi légitimes au moins que l'avaient été les innovations introduites par Ézéchias sous l'inspiration d'Isaïe. La plus grande partie du peuple les soutint dans cette entreprise; il y eut bientôt autant de dieux qu'il y avait de villes[2], et, en multipliant les lieux d'adoration, on crut, d'accord avec le dogme antique, multiplier les liens qui rattachaient Jahvéh à son peuple. Si, au temps de Sennachérib, le pays avait été ravagé tandis que Jérusalem était épargnée, n'était-ce point que les sanctuaires provinciaux avaient été renversés par Ézéchias et que le temple restait seul debout[3]? Où Jahvéh avait des autels, il veillait sur son peuple : sa protection ne couvrait point les places où on ne lui offrait pas de sacrifices. La réaction ne fut pas sans rencontrer quelque résistance parmi les prophètes et leurs fidèles. « Manashshèh répandit une grande abondance de sang innocent jusques à en remplir Jérusalem d'un bout à l'autre[4]. » D'après les traductions rabbiniques, le vieil Isaïe périt pendant la persécution : le roi, importuné de ses conseils et de ses anathèmes, le fit enfermer dans un tronc d'arbre évidé et scier en deux. Un prince absorbé par les préoccupations religieuses n'était guère à craindre pour l'Assyrie : le fils du rival de Sennachérib resta l'humble vassal d'Ashshourbanipal sa vie durant, et mérita par là de mourir en paix sur le trône (640)[5].

Le règne d'Amon ne fut que le prolongement du règne

1. II *Rois*, XXI, 1-9; cf. Kuenen, *The religion of Israel*, t. II, p. 2-6. — 2. Jérémie, II, 26-30; cf. XI, 13, où il compare le nombre des autels à celui des rues de Jérusalem. — 3. Tiele, *Vergelijkende Geschiedenis*, p. 715-719. — 4. II *Rois*, XXI, 16. — 5. Je n'ai pas cru devoir parler de sa captivité en Assyrie, cet événement ne nous étant connu que par le témoignage des Chroniques (II *Chron.*, XXXIII, 11-13). Cf. cependant le mé

de Manashshèh. Il se termina par un crime : Amon fut assassiné (638) et remplacé par Josias, un enfant de huit ans. C'était le parti de la réforme qui l'emportait. Malgré l'hostilité des successeurs d'Ézéchias, les prophètes n'avaient jamais cessé d'avoir la parole libre et de répéter au peuple, avec moins de talent, les enseignements d'Isaïe. Soit qu'ils reprissent comme Zéphaniah, des thèmes déjà connus, la destruction de Juda, la renaissance de Sion, l'avènement de la paix éternelle, soit qu'ils se laissassent entraîner comme Nahoum à prédire triomphalement la ruine de Ninive, leurs paroles ou leurs écrits n'avaient en résumé qu'un seul objet, graver profondément dans les esprits l'idée de Jahvéh, obliger le peuple à n'adorer que lui. « Jahvéh est un dieu jaloux et vengeur, — il est vengeur, Jahvéh, et capable de colère; — Jahvéh se venge de ses adversaires, — il garde rancune à ses ennemis. — Jahvéh est lent à s'irriter, — malgré la grandeur de sa puissance, — mais il n'absout pas le coupable. — La tempête et l'ouragan marquent son chemin, — la nuée est la poussière sous ses pieds. — Il menace la mer et la dessèche, — il fait tarir tous les cours d'eau. — Bashan et Carmel se flétrissent; — elle tombe fanée la fleur du Liban. — Devant lui les montagnes s'ébranlent, — et les collines viennent à se fondre; — la terre bondit à son aspect, — la campagne et tout ce qui l'habite. — Qui tiendrait devant sa fureur? — Qui resterait debout quand il s'irrite? — Son courroux déborde comme le feu, — les rochers éclatent devant lui[1]. » L'obstination avec laquelle les prophètes répétaient les mêmes menaces de génération en génération montre le peu de résultats que produisait leur enseignement. La crainte de Jahvéh n'avait retenu ni Manashshèh, ni Amon : les dieux recevaient avec Jahvéh, et plus que lui peut-être, l'hommage du peuple et des grands. Où la prédication orale et la prophétie écrite avaient échoué, les prêtres de l'entourage de Josias voulurent essayer si des procédés nouveaux n'auraient pas un effet meilleur.

moire de J. Halévy, *Manassé, roi de Juda, et ses contemporains*, dans les *Mélanges de critique et d'histoire relatifs aux peuples sémitiques*, p 24-37, et Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p 366-372. — 1 Nahoum, 1-6 (trad. Reuss).

Dans la dix-huitième année de son règne (623), le roi Josias envoya au temple Shaphan, fils d'Açalijahou, fils de Meshoullam, pour recevoir du grand prêtre Hilqiah l'argent recueilli aux portes et qui servait à l'entretien de l'édifice[1]. L'affaire achevée, Hilqiah dit : « J'ai trouvé dans le temple le livre de la Loi, » et il donna le livre à Shaphan, qui le parcourut. De retour au palais, le scribe présenta son rapport : « Tes serviteurs ont versé l'argent qui s'est trouvé au temple, et l'ont réparti entre les directeurs des travaux » ; puis il ajouta : « Le prêtre Hilqiah m'a remis un livre », et il le lut devant le roi. Lorsque Josias entendit les paroles du livre de la loi, il déchira ses vêtements et envoya Hilqiah, Shaphan et d'autres officiers royaux consulter Jahvéh pour lui et pour le peuple. La prophétesse Houldah, qui demeurait à Jérusalem, au deuxième quartier, leur répondit au nom de l'Éternel : « Voyez, j'amène une calamité sur ce lieu « et sur ses habitants, tout ce qui est dans le livre que « le roi de Juda vient de lire, parce qu'ils m'ont aban-« donné et ont encensé d'autres dieux. Quant au roi lui-« même, puisque son cœur est docile et qu'il s'est hu-« milié devant Jahvéh en entendant ce que j'ai dit contre « ce lieu et contre ses habitants, et qu'il a déchiré ses « vêtements et qu'il a pleuré devant moi, moi aussi j'écoute, « dit Jahvéh, et pour cela, vois-tu, je te réunirai à tes « pères, et tu iras les rejoindre dans ton sépulcre en paix, « et tes yeux ne verront pas tous les malheurs que j'amè-« nerai sur ces lieux. » Alors le roi convoqua tous les cheikhs de Juda et de Jérusalem, puis il monta au temple, et avec lui, la population entière, les prêtres, les prophètes, et on lut en leur présence les paroles du Livre de l'alliance[2].

On sait ce que les Orientaux entendent dire lorsqu'ils affirment que tel ou tel livre a été découvert dans le temple d'un dieu : la formule marque simplement que l'auteur, pour prêter plus d'autorité à son récit, le place sous la protection divine ou en attribue l'origine à une révélation d'en haut. Les prêtres égyptiens prétendaient avoir reçu de la

1. Cf. p. 386. — 2. II *Rois*, XXII-XXIII.

sorte les chapitres les plus vénérés de leur Livre des Morts et les traités les plus importants de leur littérature scientifique[1]. L'auteur inconnu du Livre de la loi était allé chercher, bien loin dans le passé d'Israël, le nom du chef qui passait pour avoir délivré le peuple, au temps de la captivité d'Égypte; il supposait que Moïse, déjà maître de Galaad et sentant les approches de la mort, voulut promulguer les lois et les ordonnances que l'Éternel lui avait dictées pour les Hébreux. Les idées depuis si longtemps prêchées par les prophètes sont exprimées dans une langue large et pleine de mouvement. Dès le début, l'unité de Dieu est proclamée bien haut: « Moi, Jahvéh, je suis ton dieu, qui t'a délivré « du pays d'Égypte, de ce lieu de servitude: tu n'auras point « d'autre dieu en face de moi. — Tu ne te fabriqueras « point d'idole, ni aucune figure de choses qui sont au ciel « en haut, ou sur la terre en bas, ou dans les eaux plus « bas que la terre; tu ne te prosterneras pas devant elles ni « ne les adoreras. Car moi, Jahvéh, ton dieu, je suis un dieu « jaloux, punissant la faute des pères sur les fils, sur la troi- « sième et sur la quatrième génération de mes ennemis, et « accordant ma grâce à la millième génération de ceux qui « m'aiment et gardent mes commandements[2]. » C'est à ce Dieu seul qu'il faut rendre un culte. Les sanctuaires consacrés aux dieux des nations doivent être renversés impitoyablement, et « s'il se présente un prophète ou quelqu'un « qui aurait un songe, si votre frère, le fils de votre mère « ou votre fils ou votre fille ou la femme de votre sein, ou « votre ami intime voulait vous séduire secrètement en vous « disant: « Allons servir d'autres dieux! » vous n'aurez pas « pitié de lui ni ne l'épargnerez, ni ne le cacherez, au con- « traire vous devrez le livrer à la mort[3]. » Encore ce culte ne doit-il pas être célébré n'importe où ni avec les pratiques chères aux idolâtres: il ne pourra être rendu « qu'au lieu choisi par Jahvéh lui-même pour y établir son nom », c'est-à-dire à Jérusalem. Une partie des règlements nouveaux est destinée à régler la condition des divers membres de la

1. Cf. p. 45 et 46. — 2. *Deutéronome*, v, 6-10. — 3. *Deutéronome*, XIII, 1-13.

communauté juive les uns par rapport aux autres. Le roi se rapprochera autant que possible du prêtre idéal : qu'il n'élève pas son cœur au-dessus de ses frères, et ne place pas la grandeur dans la possession de chariots, de chevaux et de femmes, mais qu'il médite la Loi de Dieu et la lise chaque jour. A la guerre, il ne se confiera pas en ses soldats ou en sa bravoure, mais en l'aide de Jahvéh; il consultera toujours et partout le prêtre intermédiaire entre les armées terrestres et le dieu des armées. La loi met d'ailleurs les pauvres, les veuves, les esclaves sous la protection divine : tout Juif devenu la propriété d'un compatriote sera libéré au bout de la sixième année, et recevra de son maître une petite provision qui lui permettra de vivre pendant quelque temps. Joignez à cela des prescriptions destinées à procurer la bonne administration de la justice, à prévenir les rixes et les vengeances privées; ce sont moins des lois proprement dites que des exhortations à remplir les devoirs de l'honnête homme.

Les ordonnances relatives au culte ne sont pas conçues d'après cet esprit minutieux et tracassier qui devint plus tard comme la marque de la législation hébraïque. Sans doute on insiste sur la nécessité de concentrer le culte dans un temple unique, mais on ne fait pas de ce temple une sorte de vaste abattoir géré par une caste privilégiée. Les grandes fêtes ne sont qu'au nombre de trois : la plus importante, la Pâque, se célébrait en Abîb, au mois des épis, et l'on s'était habitué à la considérer comme une commémoration de la sortie d'Égypte; mais les deux autres, celle des semailles et celle des Tabernacles, se rattachaient simplement aux phases de l'année et avaient lieu, la première sept semaines après le commencement de la moisson, la seconde lors de la rentrée des dernières récoltes. Le prêtre prend sa part de la victime offerte en ces circonstances diverses et de la dîme annuelle ou triennale que le législateur impose sur le blé, sur le vin, sur les premiers-nés du bétail, et dont le produit était consacré à une sorte de fête de famille célébrée dans le lieu saint. Il est donc assimilé aux pauvres de Dieu, à la veuve, à l'orphelin, à l'étranger, et son pouvoir n'est guère plus grand qu'il

n'était aux débuts de la monarchie[1]. C'est en effet au prophète qu'appartient le devoir de diriger le peuple dans tous les cas non prévus par la loi. « Je mettrai mes ordres en sa « bouche, dit Jahvéh, pour qu'il proclame ce que je lui com- « manderai. Et si quelqu'un devait ne pas écouter mes ordres « qu'il proclamera en mon nom, je lui en demanderai « compte. Mais un prophète qui aurait l'audace de proclamer « en mon nom des ordres que je ne lui aurais pas donnés, « ou qui parlerait au nom d'autres dieux, ce prophète-là doit « mourir. Et si vous vous dites en vous-mêmes : Comment « saurons-nous quel est l'ordre que Jahvéh n'aura point « donné ? » Si un prophète parle au nom de Jahvéh et que la « chose n'arrive pas et ne s'accomplit pas, c'est un ordre que « l'Éternel n'aura point donné : le prophète aura parlé dans « sa présomption, vous ne devez pas en avoir peur[2]. »

Le code soi-disant mosaïque existe encore, au moins dans ses parties principales. Il a été intercalé plus tard dans ce qu'on appelle aujourd'hui le Deutéronome, et en forme la section législative[3]. La lecture achevée, Josias, « se pla- « çant sur l'estrade, proclama le pacte avec Jahvéh, savoir « de suivre Jahvèh de cœur et d'âme, de garder ses com- « mandements, préceptes et ordonnances, et de valider « ainsi les paroles de ce pacte, telles qu'elles étaient écrites « dans ce livre ». En terminant la rédaction de son code, l'auteur de la loi nouvelle avait repris une fois de plus le ton menaçant que les prophètes avaient adopté à l'égard de Juda. « Si vous n'obéissez point à Jahvéh, si vous ne prati- « quez point ses commandements et ses lois que je vous « prescris aujourd'hui, toutes les malédictions vous frappe- « ront et s'accompliront sur vous. Vous serez maudits à la « ville, maudits à la campagne. Maudit sera votre panier et « votre pétrin, maudit le fruit de vos entrailles et le fruit « de vos champs ; vos vaches et vos brebis seront stériles. « Vous serez maudits dans toutes vos entreprises... Le ciel « au-dessus de vos têtes sera d'airain, et la terre sous vos

1. Cf. p. 348-349. — 2. *Deutéronome*, XVIII, 18-22. — 3. Les chapitres IV, 44-XXVI et XXXVIII (Kuenen, *The Religion of Israel*, t. II, p. 15-17; Reuss, *la Bible : l'Histoire sainte et la Loi*, t. I, p. 160).

« pieds sera de fer : Jahvéh fera que la pluie qu'il faut à « votre terre soit du sable et de la poussière qui tombera « du ciel jusqu'à ce que vous soyez ruinés.... Quand vous « vous fiancerez à une femme, un autre la possédera ; « quand vous bâtirez une maison, vous n'y demeurerez pas ; « quand vous planterez une vigne, vous n'en goûterez pas le « fruit.... Vos fils et vos filles seront livrés à d'autres peu- « ples ; vos yeux le verront et ne cesseront de se consumer « de regrets, et votre main sera impuissante.... Jahvéh fera « lever contre vous un peuple venant de loin, de l'extré- « mité de la terre, et fondant sur vous avec la rapidité de « l'aigle ; un peuple dont vous ne comprendrez point la « langue, un peuple au regard farouche, qui ne respectera « pas le vieillard, ni n'aura pitié de l'enfant.... Il vous « assiégera dans vos villes, jusqu'à ce qu'il ait abattu « dans tout le pays vos plus hautes et vos plus fortes mu- « railles, dans lesquelles vous mettez votre confiance, et, « quand il vous assiégera dans toutes les villes du pays que « Jahvéh votre dieu vous donne, vous en viendrez, dans la « détresse et l'angoisse où vous réduiront vos ennemis, à « manger le fruit de vos entrailles, la chair de vos fils et « de vos filles que Jahvéh vous aura donnés.... Et Jahvéh vous « dispersera parmi toutes les nations d'une extrémité de la terre « à l'autre, et vous y servirez d'autres dieux inconnus à « vous et à vos pères, du bois et de la pierre. Et chez ces « nations vous n'aurez ni repos, ni place tranquille où vous « mettrez le pied.... Votre vie vous apparaîtra comme sus- « pendue à un fil, vous n'en serez jamais sûrs, mais vous « serez en alarmes nuit et jour. Le matin vous direz : « Que « n'est-il déjà soir ! » et le soir vous direz : « Que n'est-il « déjà matin ! par suite des terreurs qui vous hanteront et « du spectacle que vous aurez sous les yeux[1]. » L'invasion, récente encore, des Kimmériens[2] avait rempli d'épouvante les esprits : le peuple s'humilia et la persécution commença contre les païens et les partisans du vieux culte. Les dieux étrangers furent détruits, les hauts lieux souillés à plaisir, les prêtres de Baalim égorgés sur leurs por-

1. *Deutéronome*, XXVIII. — 2. Voir p. 512 de cette histoire.

pres autels. Quand tout fut fini, Josias ordonna de célébrer la Pâque « en la manière qu'il est prescrit au Livre « de cette alliance. — Et certes jamais Pâques ne fut célébrée, ni au temps des Juges, qui avaient jugé en Israël, « ni au temps des rois d'Israël et des rois de Juda, comme « cette Pâque qui fut célébrée en l'honneur de Jahvéh, dans « Jérusalem, la dix-huitième année du roi Josias[1]. »

La Médie et les migrations iraniennes.

Le pays à l'est de l'Assyrie se divise assez naturellement en deux régions : l'une de montagnes, qui sépare le bassin du Tigre de celui de la Caspienne, l'autre de plaines, qui s'en va, au sud vers l'océan Indien, à l'est vers l'Helmend. La partie montagneuse s'appuie contre une sorte de massif à peu près triangulaire, élevé sur les côtés, creux au centre : les eaux amassées au fond de la dépression y forment un lac sans issue[2], allongé du N.-N.-O. au S.-S.-E., situé comme la mer Morte bien au-dessous du niveau de l'Océan, et tellement saturé de sel que nul poisson n'y peut vivre. L'Elbourz se détache de ce plateau à l'est, et, après avoir côtoyé la rive méridionale de la Caspienne, va rejoindre au loin l'Indou-Koush : un de ses sommets, le Démavend, s'élance en pyramide à près de vingt mille pieds dans les airs et passe pour être la plus haute montagne de cette région[3]. Sur le côté opposé courent cinq à six rangées parallèles, connues des géographes grecs et romains sous le nom de Khoatras et de Zagros. Elles sont orientées en général du N.-N.-O. au S.-S.-E. et étreignent une contrée entrecoupée de torrents et de ravins profonds, de sommets presque inaccessibles et de vallées fertiles, qui débouchent sur l'Assyrie ou l'Élam et versent leurs eaux dans le Tigre. Derrière ces lignes naturelles, comme derrière les murs d'un vaste camp retranché, s'étale un immense plateau

1. II *Rois*, XXXII-XXXII ; II *Chron.*, XXXIV-XXXV. Pour l'histoire de Josias et de sa réforme religieuse, voir Kuenen, *The Religion of Israel*, t. II, p. 6-42 ; Reuss, *la Bible : l'Histoire sainte et la Loi*, t. I, p. 154-211. — 2. Aujourd'hui le lac d'Ouroumiyèh. — 3. L'Ararat n'atteint que 17000 pieds, et le plus haut pic du Caucase n'en dépasse pas 18000.

légèrement ondulé dont la lisière, bien arrosée par de nombreux cours d'eau, nourrit une population nombreuse; mais, à mesure qu'on s'enfonce dans l'intérieur, les rivières se perdent et le désert apparaît. Le sol, sans approcher celui de l'Égypte ou de la Chaldée, abonde en ressources. Les montagnes renferment du cuivre, du fer, du plomb, un peu d'or et d'argent, plusieurs espèces de marbre blanc et coloré[1], des pierres précieuses et surtout un lapis-lazuli fort estimé des anciens[2]. Nues par endroits, elles sont le plus souvent revêtues d'épaisses forêts où le pin, le chêne, le peuplier, s'associent au plane oriental, au noisetier, au saule. Les flancs du Zagros et les rives de l'Ouroumiyèh sont de véritables vergers : ils produisent la poire, la pomme, le coing, la cerise, la pêche, l'olive. Le plateau est plus pauvre et de moindre apparence : des arbres en petite quantité, au voisinage des rivières et des étangs; du froment, de l'orge, du seigle et des légumes excellents, dans les cantons où l'eau ne manque pas. On y trouvait, à côté des bêtes féroces appartenant aux espèces les plus redoutables, le lion, le tigre, le léopard[3], l'ours, beaucoup d'animaux domestiques ou susceptibles de le devenir, l'âne sauvage, le buffle, la chèvre, le chien, le dromadaire et le chameau à deux bosses, alors presque inconnu en Assyrie et en Égypte, même plusieurs races de chevaux, dont une, la niséenne, était renommée pour sa force, sa taille et son agilité[4]. Les premiers conquérants assyriens, Tougoultininip et Tougoultipalêsharra Ier, ne se hasardèrent pas à franchir la barrière que le Zagros et le Khoatras opposaient à leur ambition. Leur effort porta presque entièrement sur les tribus à demi civilisées qui s'agitaient entre le Tigre et le plateau de l'Iran, et, s'ils allèrent quelquefois au delà, ce fut comme par hasard et sans espoir de conquête sérieuse. Ashshournazirpal eut trop d'occupation en Syrie et en Arménie pour rien entreprendre à l'est de son empire ; Salmanasar, plus

1. Entre autres le marbre de Tebriz. — 2. On ne trouve plus aujourd'hui de lapis-lazuli dans ces contrées. — 3. Le lion, le tigre et le léopard ont presque disparu aujourd'hui. — 4. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 251-305.

libre que son prédécesseur, pénétra probablement jusqu'à l'endroit où s'éleva plus tard Ecbatane, et son fils Shamshiramân s'avança à trois reprises assez loin vers l'orient pour qu'on puisse le soupçonner d'avoir été en contact avec le peuple des Mèdes[1].

Les Mèdes se donnaient à eux-mêmes le nom générique d'Ariens[2] : vers le ve siècle avant notre ère, ils étaient partagés en six tribus, les Buses, les Parétacènes, les Strouchates, les Arizantes, les Budiens et les Mages[3]. Ils avaient conservé vaguement le souvenir de l'époque où, réunis à d'autres nations de même race, ils erraient dans l'Airyanêm-Vâedjô[4], sur les bords de l'Oxus et de l'Iaxarte. Une partie des tribus qui vivaient à côté d'eux descendit vers le sud, dans le bassin de l'Indus et de ses affluents. D'autres mirent en culture les oasis fertiles du Margou et du Hvârazmi[5]. Les Sakes, auxquels les Grecs donnèrent le nom de Scythes, continuèrent à mener dans les steppes la vie nomade de leurs ancêtres. Les Mèdes et les Perses montèrent sur le plateau de l'Iran et tâchèrent de s'y conquérir un territoire suffisant à leurs besoins. Les Perses poussèrent vers le sud-ouest et ne s'arrêtèrent qu'à la limite orientale de l'Élam, dans un canton montagneux auquel ils prêtèrent leur nom. Les Mèdes s'élevèrent lentement vers l'ouest, en longeant les montagnes qui bordent le littoral de la Caspienne. Longtemps après, les rédacteurs de l'Avesta prétendirent connaître et fixer les étapes de cette longue route. Ils racontèrent qu'avant de s'abattre sur le sol de l'Irân, les Ariens avaient habité des régions diverses qu'Ahouramazdâ, le dieu bienfaisant, créait pour eux, mais d'où les manœuvres du mauvais principe, Angrômaïnyous, les chassaient toujours[6]. Forcés par le froid de déserter l'Airyanêm-

1. Delattre, *le Peuple et l'empire des Mèdes*, p. 57-74, a fort bien résumé et commenté les passages des textes assyriens relatifs aux rapports de Ninive avec la Médie. — 2. Hérodote, VII, LXII : Οἱ δὲ Μῆδοι ἐκαλέοντο παλαὶ πρὸ πάντων Ἄριοι. — 3. Hérodote, I, CI. — 4. La « demeure des Aryens ». — 5. Merv et le Kharîsm. — 6. Sur les migrations iraniennes telles qu'elles sont représentées au premier fargard du Vendidad (James Darmsteter, *The Zend-Avesta*, t. I, p. 1-10), voir M. Bréal, *Fragments de critique zende : de la Géographie de l'Avesta* (Extrait du

Vâedjô, ils se répandirent sur la Çoughdhâ[1] et la province de Moûrou[2]. Les guerres civiles et les incursions des nomades voisins les contraignirent à s'exiler et ils se détournèrent vers l'est, dans Bâkhdhî, « le pays des hautes bannières[3] », puis vers le sud-est, dans la contrée de Niçâya, « qui est entre Bâkhdhî et Moûrou[4] ». A partir du Niçâya, ils pénétrèrent sur le plateau de l'Iran par l'Harôyou[5] et descendirent sur le Vaêkereta-Douhzaka[6], où ils se séparèrent en plusieurs corps de nation[7]. Les uns traversèrent l'Haraqaïti[8], l'Haêtoumat[9], et débouchèrent dans l'Heptahendou[10]; les autres inclinèrent à l'ouest par l'Ourvâ[11], le Khnentâ-Vehrkanâ[12], Rhagâ[13], le Tshakhrâ[14], jusqu'au pays de Varena et aux rives occidentales de la mer Caspienne[15]. Il en est de la marche des Iraniens à travers l'Asie, comme de celle des Hébreux à travers le désert : nous en connaissons le point de départ et le point d'arrivée, rien de plus.

Les Mèdes conquirent pied à pied le sol de leur nouvelle patrie. L'histoire a perdu le détail de leurs premières luttes contre les anciens maîtres du pays, mais les traditions persanes ont conservé jusqu'au moyen âge le récit des exploits fabuleux qui les signalèrent et les noms des héros légendaires qui y furent engagés. Dès l'antiquité, les

Journal asiatique, 1862, et dans les *Mélanges de mythologie et de linguistique*, p. 187, sqq.), et Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. I, p. 190-196. — 1. La Sogdiane des auteurs classiques. — 2. La Margiane, e Margous des inscriptions achéménides ; aujourd'hui le canton de Merv. — 3. C'est-à-dire « le siège de la royauté ». Bâkhdhî est la Bakhtris des textes perses, la Bactriane. — 4. La Νισαία de Strabon et de Ptolémée (VI, 10, 4). — 5. Haraïva des Perses, Aria ou Ariana des auteurs classiques. — 6. D'après Lassen et Haug, le Seïstan actuel, où se trouve la ville ruinée de Doushak (Djellabad), sur la rive orientale du lac Hamoun, au sud des embouchures de l'Helmend. — 7. Le Vendidad-Sadé n'indique en cet endroit que deux directions : vers la Médie et vers l'Inde. — 8. Arachosia des géographes grecs. — 9. Position incertaine. — 10. Le Pendjab actuel. — 11. D'après Lenormant, l'Ourivân des monuments assyriens, l'Apavarctisene d'Isidore, § 15, l'Apavortene de Pline, VI, 18. — 12. Le Varkâna des inscriptions perses, l'Hyrcanie des Grecs et des Romains, aujourd'hui le Djouardjân. — 13. Rhagæ, « la plus grande ville de Médie », au dire d'Isidore, § 7. — 14. Karkh, à l'extrémité nord-ouest du Khorassan, d'après M. Haug. — 15. Peut-être la Khorênê de Strabon (l. XI), la Khoarinê d'Isidore, § 8, la Choara de Pline, VI, 17.

Perses, ne pouvant admettre qu'un peuple de leur race eût joué si récemment encore un rôle insignifiant dans l'histoire du monde, composèrent pour cette époque une sorte de roman glorieux, dont Ctésias de Cnide recueillit et consigna dans ses livres les principales dispositions. Il plaça vers 788 la révolte d'Arbakès, la prise de Ninive, la fondation d'un grand empire mède qui se prolongea sans interruption jusqu'à Kyros. Les noms de ces prétendus rois manquaient, ainsi que les années de leur règne : il créa une dynastie de toutes pièces[1]. Les monuments assyriens nous ont donné la preuve de cette fraude. Lorsque Tiglathphalasar II envahit

1. Volney a découvert la méthode dont Ctésias s'est servi pour fabriquer sa dynastie. Plaçant la liste qu'il donne des rois mèdes à côté de celle que fournit Hérodote :

HÉRODOTE		CTÉSIAS	
Interrègne..........	x	Arbakès............	28
Déiokès............	53	Mandaukas	50
		Sosarmos..........	30
		Artykas............	50
Phraortès...........	22	Arbianès	22
		Artæos	40
		Artynès.............	22
Kyaxarès............	40	Astybaras.....	40

on voit que, tout en changeant les noms d'Hérodote, Ctésias répète ses nombres deux à deux :

Phraortès... . 22 {	Arbianès... 22 Artynès.... 22	Artæos..... 40 Astybaras... 40	} Kyaxarès.... . 40

A la place des quatre premiers rois, Hérodote indiquait Déiokès et un interrègne de longueur indéterminée : Ctésias prit pour les cinquante-trois ans de Déiokès le nombre rond de cinquante ans, et substitua à l'interrègne un règne qu'il évalua à la durée moyenne d'une génération humaine. Il appliqua à ce nouveau couple royal le procédé de reproduction dont il s'était servi pour le couple précédent :

Déiokès....... 53 {	Mandaukas . 50 Artykas 50	Arbakès.... 28 Sosarmos... 30	} Interrègne..... x

La substitution de vingt-huit pour trente au règne d'Arbakès n'est là que pour donner à tout le catalogue un air de vraisemblance. (Cf. Volney, *Recherches sur l'histoire ancienne*, t. I, p. 144, sqq. ; G. Rawlinson, *He-*

la Médie, dans les années qui correspondent au règne du pretendu Mandaukas, le pays était réparti entre un grand nombre de chefs indépendants qui exerçaient l'autorité chacun sur son canton ou sur sa ville, et ne relevaient d'aucun pouvoir supérieur. Le conquérant assyrien se borna à faire sur le plateau de l'Irân quelques razzias productives[1]. Vingt ans plus tard, vers 713, Sargon l'envahit, à la tête d'une nombreuse armée, s'empara de la plupart des villes, les annexa à l'Assyrie, et construisit sur plusieurs points importants des forteresses destinées à maintenir les vaincus dans l'obéissance. Fidèle aux traditions de la politique assyrienne, il transporta des Mèdes dans les provinces occidentales de son empire, à Hamath, dans la Cœlé-Syrie, et sema la Médie de colonies syriennes : une partie des Juifs de Samarie fut exilée de la sorte au milieu des peuples aryens[2]. Comme tribut enfin, il exigea chaque année l'envoi d'un certain nombre d'étalons niséens. Il régnait en souverain sur tous les chefs de cette région, sur celui d'Allabria et sur celui d'Ellibi[3], sur les princes d'Agazi, d'Ouriakkou, d'Ambanda, de Zikartou, et sur vingt autres dont nous ne savons où placer les domaines. Deux ou trois noms de chefs ont la forme iranienne, Pharnês, Ariya, Vastakkou ; et le seul pays qui soit franchement occupé par les Ariens, celui de Partakanou, figure le dernier et le plus lointain sur la liste des vaincus. Sennachérib conserva tant bien que mal la suzeraineté de l'Assyrie ; Asarhaddon (671) pénétra de nouveau jusque dans la Parétacène, qu'il appelle l'extrémité orientale du monde ; pendant un demi-siècle une moitié au moins de la Médie fut dans la main des rois ninivites. Ceux-ci n'étaient pas peu fiers de leurs victoires en ces parages, et le soin avec lequel ils enregistrent le moindre succès remporté sur « les Mèdes puissants » montre l'estime dans laquelle ils les tenaient[4]

rodotus, t. I, p. 329-330.) Selon Oppert (*le Peuple et la langue des Mèdes*, p. 17 sqq.), les noms d'Hérodote représenteraient « les formes aryanisées des noms touraniens, dont Ctésias nous a donné la traduction perse ». — 1. Voir p. 399 de cette histoire. — 2. II *Rois*, XVII, 6 ; XVIII, 11. — 3. Sur l'Ellibi, voir p. 399, note 2. — 4. Delattre, *le Peuple et l'empire des Mèdes*, p. 99-125.

Ici encore les traditions nationales avaient transformé une époque de soumission en un temps de gloire. Les Perses racontèrent à Hérodote que vers 708, c'est-à-dire au moment où Sargon venait de coloniser une partie du pays, les tribus éparses de la Médie s'étaient réunies en un corps de nation et avaient fondu les principautés isolées en un royaume unique. « Il y avait chez les Mèdes un homme sage, à qui était nom Déiokès, le fils de Phraortès. Ce Déiokès, enamouré du pouvoir, fit comme il suit : Les Mèdes vivaient par bourgades; lui qui était, dès avant cela, des plus considérés dans la sienne, mit de plus en plus son étude à la pratique de la justice; et il en agissait ainsi quand le désordre était grand par toute la Médie, sachant combien l'injustice est ennemie du juste. Les Mèdes de sa bourgade, voyant ses manières, le choisirent pour leur juge, et lui, comme il courtisait le pouvoir, était droit et juste. Agissant de la sorte, il eut louange non petite de ses concitoyens, à ce point qu'apprenant ceux des autres bourgades qui avaient été jusqu'alors frappés d'injustes sentences, comment Déiokès était le seul homme qui jugeât selon le droit, dès qu'ouïrent la chose, tout contents accoururent vers Déiokès et, jugés eux aussi, à la fin ne s'adressèrent plus à aucun autre. Comme la foule des clients augmentait toujours à mesure qu'on se persuadait de l'équité de ses jugements, voyant Déiokès que tout reposait sur lui, plus ne voulut s'asseoir au lieu où s'asseyant jusqu'alors avait rendu justice, et assura qu'il ne voulait plus juger; car point ne trouvait son compte à négliger ses propres affaires pour juger tous les jours celles d'autrui. Les rapines et le désordre revenant dans les cantons plus qu'ils n'avaient fait auparavant, les Mèdes s'assemblèrent en un même lieu et se consultèrent entre eux, parlant pour ce qu'il convenait faire. Selon ce que je pense, les amis de Déiokès parlèrent plus que tous les autres : « Nous ne pouvons continuer d'habiter le pays dans l'état où « nous sommes. Allons, établissons un d'entre nous comme « roi, et ainsi le pays sera bien gouverné et nous retourne- « rons à nos affaires, et nous ne serons pas maintenus par « l'injustice dans un état de trouble perpétuel. » Parlant à peu près ainsi, ils se persuadèrent qu'ils voulaient un roi.

Et sur-le-champ on examina qui on élirait roi : Déiokès fut proposé et fort loué par un chacun, si bien qu'ils convinrent de l'élire roi[1]. » Une fois maître, Déiokès se construisit un grand palais et s'entoura d'une garde royale. Il commanda ensuite à ses sujets d'abandonner leurs villages et de se réunir auprès de lui, dans les murs d'une grande capitale. « Les Mèdes, dociles à ses ordres, bâtirent cette ville immense et bien fortifiée qu'on nomme Acbatana. Ses enceintes sont excentriques et construites de telle sorte que chacune dépasse l'enceinte inférieure seulement de la hauteur de ses créneaux. L'assiette du lieu, qui s'élève en colline, favorisa cet arrangement. Il y avait en tout sept enceintes, et dans la dernière le palais et le trésor du roi. Le pourtour de la plus grande égale à peu près le pourtour d'Athènes. Les créneaux de la première sont peints en blanc; ceux de la seconde en noir; ceux de la troisième en pourpre; ceux de la quatrième en bleu; ceux de la cinquième sont d'un rouge orangé. Aux deux dernières les créneaux sont argentés pour l'une et dorés pour l'autre. Toutes ces fortifications, Déiokès les fit élever pour lui-même et pour son palais; il commanda au peuple de se loger hors de la citadelle. La ville terminée, il posa le premier en règle que nul n'entrerait chez le roi, mais que toutes les affaires s'expédieraient par l'entremise de certains officiers qui les rapporteraient au monarque; qu'il serait indécent de regarder le prince en face, de rire ou de cracher en sa présence. Il établissait ce cérémonial autour de lui pour ne pas donner à ses contemporains élevés avec lui, aussi bien nés et aussi bien doués que lui, l'occasion de s'aigrir à sa vue et conspirer contre lui : il pensait qu'en se rendant invisible à ses sujets ils finiraient par le considérer comme un être d'une nature différente[2]. »

Le personnage de Déiokès, tel qu'Hérodote nous le représente, n'a rien d'historique ; le nom a été retrouvé sur les monuments. En 713, Sargon soumit un pays de Bît-Dayakkou, ainsi nommé d'après son souverain : Dayakkou répond évidemment à Déiokès. Mais il y a entre Dayakkou et Déiokès

1. Hérodote, I, XCVI-XCVIII. — 2 Hérodote, I, XCVIII-XCIX

une différence essentielle : Dayakkou fut et resta toute sa vie un roitelet obscur de Médie, Déiokès est un fondateur d'empire. Il faut donc regarder et le personnage de Déiokès et son règne de cinquante-trois ans comme une fiction poétique, agréable à la vanité des peuples aryens, démentie par l'histoire[1]. Sous Sargon, sous Sennachérib, sous Asarhaddon, c'est-à-dire pendant le demi-siècle de puissance que la légende accorde généreusement à Déiokès (708-655), la Médie était morcelée en petites principautés dont beaucoup payaient tribut à l'Assyrie[2].

La religion iranienne : Zoroastre ; les Mages.

La religion des Mèdes et des Perses dérivait du culte des anciennes populations aryennes, tel que nous le font connaître en partie les livres sacrés de l'Inde. Ç'avaient d'abord été les mêmes rites, les mêmes croyances, les mêmes noms divins appliqués aux mêmes idées; puis, des divergences s'étaient montrées, d'abord presque insensibles, bientôt assez accentuées pour qu'il en résultât deux systèmes de dogmes contradictoires. Tandis que les religions de l'Inde tendaient à ramener tous leurs dieux à un dieu plus grand, maître suprême et créateur des mondes, celle de la Perse mit en face l'un de l'autre deux principes ennemis, ceux du bien et du mal, et tira de leur opposition une religion dualiste[3].

1. Voir sur la tournure grecque de l'histoire de Déiokès les observations de Grote (*History of Greece*, t. III, p. 307 sqq.) et G. Rawlinson (*Herodotus*, t. I, p. 321; *The five great Monarchies*, t. II, p. 380-383). M. Fr. Lenormant a essayé au contraire de démontrer l'authenticité du Déiokès d'Hérodote (*Lettres assyriologiques*, 1re série, t. I, p. 55-62); Spiegel (*Eranische Alterthumskunde*, t. II, p. 250-252) et Delattre (*le Peuple et l'empire des Mèdes*, p. 129-146) admettent « que le personnage « de Déjocès est vrai dans ses grandes lignes ». — « Deux causes con- « coururent donc à la prompte formation du royaume de Médie : la né- « cessité de s'unir contre les Assyriens et l'habileté de Déjocès qui fit « comprendre aux Mèdes les avantages d'un gouvernement fort, établi « sur des principes d'ordre et de justice. » Voir sur Déjocès, Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 499 sqq. — 2. G. Rawlinson, *Herodotus*, t. I, p. 328-331; *The five great Monarchies*, t. II, p. 379-383. — 3. Cf. sur cette question le beau livre de James Darmsteter, *Ormazd et Ahriman*, in-8°, Paris, 1877. Une polémique fort vive s'est

Nous ne connaissons presque rien des diverses évolutions que le culte iranien dut accomplir avant de prendre la forme la plus ancienne que nous en font connaître les livres sacrés. Selon les uns, le mazdéisme naquit en Bactriane; selon les autres, il ne se développa qu'en Médie[1]. Plus tard on attribua à l'influence d'un seul homme ce qui avait été l'œuvre des siècles : les légendes nationales reportèrent sur le prophète Zarathoustra (Zoroastre)[2] l'honneur d'avoir établi la vraie religion. Presque tous les écrivains de l'antiquité classique s'accordent à placer ce personnage sur les plans les plus reculés de l'antiquité fabuleuse. D'après Hermippos[3] et Eudoxe, il florissait six ou sept mille ans avant la mort d'Alexandre; Pline le disait de mille ans antérieur à Moïse[4], et Xanthos de Lydie prétendait que six cents années s'étaient écoulées entre sa mort et la campagne de Xerxès contre Athènes[5]. D'après la tradition la plus ancienne, il était né à Raghâ, en Médie[6], ou en Atropatène[7]. Il vivait aux premiers âges de la race iranienne, au temps où les tribus étaient encore campées en Bactriane. Il était de race royale et fut choisi par Dieu, dès avant sa naissance, pour régénérer le monde. Son enfance et sa jeunesse ne furent qu'une lutte incessante contre les démons : toujours assailli, il était toujours vainqueur et sortait plus parfait de chaque épreuve. Quand il eut trente ans, un génie

engagée, à ce sujet et au sujet de la meilleure méthode à suivre dans l'interprétation des textes avestiques, entre M. Darmsteter et M. de Harlez. — 1. James Darmsteter, *Études iraniennes*, t. I, p. 10 sqq.; *The Zend-Avesta* p. XLVI sqq; cf. Spiegel, dans la *Zeits. der D. Morgenl. Ges.*, t. XXXV, p. 629 sqq. — 2. Le nom de Zarathoustra peut signifier la splendeur de l'or (Oppert, *l'Honnover, le verbe créateur de Zoroastre*, p. 4), rouge, couleur d'or (J. Darmsteter, *Ormazd et Ahriman*, p. 194), le possesseur de chameaux fauves (E. Burnouf), adonné à l'agriculture (Ascoli, dans les *Beiträge zur vergleichende Sprachforschung*, t. V, p. 210), semence de la déesse Ishtar (H. Rawlinson, dans le *Journal of the R. Asiatic Society*, t. XV, p. 227); il y a d'autres étymologies possibles. — 3. C. Müller, *Fragm. H. Gr.*, t. III, p. 53-54. — 4. Pline, *H. N.*, XXX, 1, 2. — 5. Xanthos, dans C. Müller, *Fragm. H. Gr.*, t. I, p. 44. Ctésias faisait de Zoroastre un roi de Bactriane contemporain de Ninos et Sémiramis (édit. C. Müller, p. 19). — 6. C'est la tradition défendue par M. de Harlez dans son *Introduction à l'étude de l'Avesta*, Maisonneuve, in-8°, 1882. — 7. J. Darmsteter, *The Zend-Avesta*, p. XLVII-L.

supérieur, Vôhoumanô, lui apparut et le conduisit en présence d'Ahouramazdâ. Invité à interroger Dieu, il demanda « quelle était la meilleure des créatures qui sont sur la terre ». On lui répondit que celui-là était excellent parmi les hommes dont le cœur est pur. Il voulut ensuite connaître le nom et la fonction de chacun des anges, la nature et les attributs du mauvais principe. Il traversa une montagne de flammes, se laissa ouvrir le corps et verser dans le sein du métal fondu, sans éprouver aucun mal; après quoi il reçut des mains de Dieu l'Avesta, le livre de la loi, et fut renvoyé sur la terre. Il se rendit à Balkh, auprès de Vîstâçpa, fils d'Aourvatâçpa[1], qui régnait alors sur la Bactriane, et y défia les savants de la cour. Pendant trois jours ils essayèrent de le combattre et de l'égarer, trente à sa droite, trente à sa gauche. Lorsqu'ils se furent avoués vaincus, Zarathoustra déclara qu'il venait de Dieu et commença de lire l'Avesta au roi. Persécuté par les sages, accusé de magie et d'impiété, il l'emporta sur eux à force d'éloquence et de miracles. Vìstâçpa, sa femme, son fils, crurent en lui, et la plus grande partie du peuple suivit cet exemple. La légende ajoute qu'il vécut longtemps encore, honoré de tous pour la sainteté de sa conduite. Selon les uns, il mourut frappé de la foudre; selon les autres, il fut tué à Balkh par un soldat touranien. On s'est demandé souvent s'il était un personnage historique ou seulement un un héros mythique égaré dans l'histoire. On ne saurait trancher pareille question d'une manière décisive : ce qu'on peut affirmer, c'est que, si Zoroastre a vécu réellement, nous ne savons rien de lui que le nom[2].

Au début, le dieu suprême des Iraniens était « le cercle « entier du ciel[3] », « le plus solide des dieux, car il a pour « vêtement la voûte solide du firmament ». Son corps est un corps de lumière « souveraine et infinie », son œil est le soleil[4]. Plus tard, sans perdre tout à fait son caractère

1. Les livres persans modernes nomment ce roi Goushtasp, fils de Lohrasp. Vîstâçpa-Goushtasp est devenu en grec Ὑστάσπης, mais le personnage de Vìstâçpa n'a rien de commun avec le père de Darios. — 2. Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. I, p. 668-711. — 3. Hérodote, I, cxxxi. — 4. James Darmsteter, *Ormazd et Ahriman*, p. 30-

originel, il devint de plus en plus abstrait et se dégagea presque entièrement de la matière. On l'appelait Ahouramazdâ[1], « l'omniscient », le sage par excellence, « le lumineux, le resplendissant, le très grand et très bon, le très parfait et très actif, le très intelligent et très beau[2] ». Il est incréé, mais a créé toute chose par le verbe. Et sa création n'est pas, comme dans beaucoup d'autres cosmogonies, la mise en œuvre d'éléments préexistants : par l'acte de sa parole il a tout tiré du néant, esprit et matière[3]. Dès le commencement, il s'est donné, comme coadjuteurs dans l'administration du monde, six génies d'ordre supérieur qu'on appelle les Ameshaçpentas (Amshaspands), « les immortels bienfaisants », Vôhoumanô, le « Bon esprit », Ashavahista, le « très-pur », Khshathravairya, le « royaume désidérable », Çpenta ârmaïti, la « sagesse parfaite », Haourvatât, la santé, Ameretât, l'immortalité[4]. Lumineux comme leur maître, dont ils n'étaient à l'origine que le dédoublement, « ils ont tous les sept même pensée, même parole, même action, même père, même Seigneur[5] ». Au-dessous des Ameshaçpentas les Yazatas (Yzeds)[6], répandus par milliers dans l'univers, veillent à la conservation et au jeu de ses organes : l'esprit de la lumière divine, Mithra « aux beaux pâturages », le vigilant Mithra, « qui le premier des Yazatas célestes, pointe au-dessus du mont Hara[7], avant le soleil immortel aux che-

37, et *le Dieu suprême des Aryens*, dans les *Essais orientaux*, p. 120-121. — 1. Les inscriptions cunéiformes en caractères perses écrivent ce nom Aouramazda ; le zend dit Ahourômazdâo et le persan moderne Ormouzd, Ormazd. De Mazdâ vient le nom mazdéisme, qu'on donne au système religieux des Iraniens. Pour l'étude de cette religion, je ne puis que renvoyer au bel ouvrage de M. James Darmsteter, *Ormazd et Ahriman*, in-8°, Paris, 1877, où sont étudiées toutes les formes successives qu'a prises le type d'Ahouramazdâ chez les différentes sectes persanes. — 2. *Yaçna*, I, 1. — 3. Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. II, p. 21-31, a résumé tous les passages des livres sacrés où il est question d'Ahouramazdâ. — 4. Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. II, p. 31-40 ; sur les deux derniers, voir James Darmsteter, *Haurvatât et Ameretât*, dans la *Bibliothèque de l'École des hautes études*, fasc. XXIII. — 5. J. Darmsteter, *Ormazd et Ahriman*, p. 38-43. — 6. Yazata, « celui à qui on doit offrir le sacrifice », cf. *yaz*, sacrifier, *yaçna*, sacrifice (J. Darmsteter, *Ormazd et Ahriman*, p. 265-266) ; ou « digne d'adoration » (E. Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*, p. 218). — 7. Haro-Be-

vaux rapides, qui le premier, en pompe dorée, saisit les beaux sommets et abaisse son regard bienfaisant sur la demeure des Ariens[1] » ; le vent, Vayou, « le grand des grands, le fort des forts, le dieu à l'armure d'or », qui amasse l'orage et le lance contre le démon[2]; les différents génies de l'eau, du feu, de l'air et des astres[3]. Ils touchent de près à une classe d'êtres spéciaux, les Fravashis (Frohar ou Feroüer). La Fravashi est « le type divin de chacun des êtres doués d'intelligence, son *idée* dans la pensée d'Ormazd[4] ». Chaque homme, chaque créature née ou à naître, chaque Yazata et Ahouramazdâ lui-même avait sa Fravashi qui veillait sur lui et se dévouait à sa conservation. Après la mort de l'homme, les Fravashis restaient au ciel et y devenaient une sorte d'esprit indépendant, d'autant plus puissant pour le bien, que les créatures auxquelles elles avaient été attachées sur la terre avaient montré plus de pureté et de vertu[5]. Pendant les dix derniers jours de l'année, elles erraient par les villes, demandant : « Qui veut nous louer? Qui nous offrir un sacri-« fice? Qui songer à nous et nous saluer, nous accueillir « par un don de viande, de vêtements purs et de prières ? » Et s'il se trouve un homme qui réponde à leur prière, elles le bénissent. « Puisse-t-il y avoir en sa maison troupes d'ani-« maux et d'hommes, un cheval léger et un chariot solide, « un homme qui sache la manière de prier Dieu et de pré-« sider dans une assemblée[6]. »

Ahouramazdâ avait fait le monde et avait voulu le faire bon. Mais la création ne peut subsister que par l'équilibre de forces opposées qu'elle met en jeu. L'opposition de ces forces inspira aux Iraniens l'idée qu'elles étaient mues par deux principes ennemis, l'un bon et utile, l'autre mauvais

rezaiti, l'Elbourz, sur lequel le soleil se lève, « autour de laquelle tourne mainte étoile, où il n'y a ni nuit ni ténèbres, ni vent froid ou chaud et dont les nuages n'atteignent pas le sommet » (J. Darmsteter, *The Zend-Avesta*, t. II, p. 121-132). — 1. J. Darmsteter, *The Zend-Avesta*, t. I, p. LXI, et t. II, p. 122-123. — 2. J. Darmsteter, *Ormazd et Ahriman*, p. 110-114. — 3. Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. II, p. 41-91. — 4. E. Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*, p. 270. — 5. Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. II, p. 91. — 6. J. Darmsteter, *The Zend-Avesta*, t. II, p. 192-193 ; cf. *Ormazd et Ahriman*, p. 130-132.

et nuisible à l'homme. Ce mauvais principe n'est pas coéternel au bon principe : tant qu'Ahouramazdâ ne créa point le monde, le mal ne fut point, mais, le jour où, dans l'œuvre de la création, l'esprit qui accroît (Çpentamaïnyous) tira la matière du néant et éveilla les forces qui la régissent, leurs actions et leurs réactions suscitèrent, sans qu'il y eût de sa volonté, un génie malin, que les hommes appelèrent Angrômaïnyous (Ahriman), l'esprit de destruction et d'angoisse[1]. De même qu'Ahouramazdâ se manifestait dans tout ce qu'il y a d'utile et de beau, dans la lumière, dans la justice, dans la vertu, Angrômaïnyous perçait dans tout ce qui est nuisible et laid, dans les ténèbres, dans le crime, dans le péché. Le désir de détruire l'harmonie de l'univers rendit créateur ce malfaisant[2]. Il opposa aux six Ameshaçpentas six esprits égaux en force et en puissance : Akômanô, la « pensée mauvaise », Andra, le feu destructeur, qui cherche à semer dans le monde le chagrin et le péché, Çaourou, « la flèche de la mort[3] », qui pousse les rois à la tyrannie, les hommes au vol et au meurtre, Nâonghaithya, Taourou et Zaïri[4]. Il suscita contre les Yazatas les Daêvas (devs) ou démons, qui ne cessent d'assiéger la nature et de s'opposer à la régularité de ses mouvements[5]. Au moment de la création, tandis qu'Ahouramazdâ émettait la lumière, l'homme, tout ce qu'il y a de bon en ce monde, Angrômaïnyous évoquait les ténèbres, les animaux et les plantes nuisibles : jaloux de l'homme, il cherche à le faire déchoir. Avant l'arrivée de Zoroastre, ses créatures mâles (Yâtous) et femelles (Païrikas, Péris) se mêlaient librement aux hommes et contractaient des alliances avec eux : Zoroastre brisa leurs corps et leur défendit de se manifester autrement que sous forme de bêtes[6], mais leur pouvoir ne sera complètement détruit qu'à

1. J. Darmsteter, *Ormazd et Ahriman*, p. 88-94. — 2. Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. II, p. 121-126. — 3. J. Darmsteter, *The Zend-Avesta*, t. I, p. LXVIII et LXXII. — 4. Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. II, p. 126-130 ; J. Darmsteter, *Ormazd et Ahriman*, p. 259-265. — 5. Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. II, p. 130-141 ; J. Darmsteter, *Ormazd et Ahriman*, p. 265-272. Le mot Daêva, qui signifiait primitivement dieu, a passé au sens de démon. — 6. Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*,

la fin des temps. Alors trois prophètes issus de Zoroastre, Oukhshyatereta, Oukhshyatnsemah, Çaoshyant ou Açtvatereta, révéleront trois nouveaux livres de la loi qui compléteront le salut du monde. A Çaoshyant est réservé l'honneur de porter le coup décisif. La lumière souveraine s'attachera à lui et à ses compagnons, il affranchira les créatures de la corruption et de la pourriture, puis « rendra l'univers éternellement vivant, éternellement accroissant, maître de lui-même ». Les ténèbres disparaîtront devant la lumière, la mort devant la vie, le bien devant le mal. « Akoumanô frappe, mais Vôhoumanô le frappera à son tour. La parole de mensonge frappe, mais la parole de vérité la frappera à son tour. Haourvatât et Ameretât frapperont et la faim et la soif; Haourvatât et Ameretât frapperont la faim terrible, la soif terrible[1]. » Angrômaïnyous lui-même devra reconnaître la supériorité d'Ahouramazdâ, et la perfection régnera souveraine[2].

Au milieu de la lutte entre les deux principes, l'homme, assailli par les Daêvas, défendu par les Yazatas, vit selon la loi et la justice dans la condition où le sort l'a jeté. A côté du prêtre et du soldat, le législateur a réservé une place d'honneur à celui qui cultive la terre. « C'est un saint, celui qui s'est construit ici-bas une maison dans laquelle il entretient le feu, du bétail, sa femme, ses enfants et de bons troupeaux. Celui qui fait produire du blé à la terre, celui qui cultive les fruits des champs, celui-là cultive la pureté : il avance la loi d'Ahouramazdâ autant que s'il offrait cent sacrifices[3]. » L'homme a été placé ici-bas afin de disputer à Angrômaïnyous les parties stériles du sol : labourer est son premier devoir. Son second est de protéger les créatures d'Ahouramazdâ et d'anéantir celles d'Angrômaïnyous. La meilleure des créatures d'Ahouramazdâ, celle pour laquelle on avait le plus de respect, était le chien; c'était péché non seulement que le tuer[4], mais que lui don-

t. II, p. 145-148. — 1. J. Darmsteter, *The Zend-Avesta*, t. II, p. 308. — 2. Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. II, p. 153-158; J. Darmsteter, *Ormazd et Ahriman*, p. 224 sqq. — 3. *Yaçna*, XXXIII, 2-3. — 4. Hérodote, I, cxl, note déjà le soin que prenaient les Mages de ne

ner « des os dans lesquels il ne peut mordre ou des aliments assez chauds pour lui brûler la gueule ou la langue[1] ». Pour le reste, on avait soin de ne pas surcharger la vie de formules; on exigeait de l'Iranien qu'il crût en Dieu, qu'il lui adressât des prières et des sacrifices, qu'il fût simple de cœur, sincère de paroles, loyal dans tous ses actes. « Nous adorons Ahouramazdâ, le pur, le seigneur de pureté; nous adorons les Ameshaçpentas, les possesseurs du bien, les distributeurs du bien; nous adorons tout ce que le bon esprit a créé, tout ce qui peut servir au bien de sa création et à l'extension de la vraie foi. — Nous louons toutes les bonnes pensées, toutes les bonnes paroles, toutes les bonnes actions qui sont ou qui seront, et nous conservons en pureté tout ce qui est bon. — Ahouramazdâ, être toujours bon, toujours heureux! nous nous efforçons de penser, de parler, d'agir comme il convient pour assister les deux vies[2] », celle de l'âme et celle du corps. L'homme de bien par excellence (ashavan) est celui qui a bonne pensée, bonne parole, bonne action; quiconque réunit en soi ces trois vertus est en état d'ordre et de pureté complète (asha)[3]. Une fois sorti de la perfection, on n'y rentrait que par le repentir accompagné de bonnes œuvres : détruire les animaux malfaisants, la grenouille, le serpent, la fourmi[4], transformer les terres incultes en terres cultivées, marier une jeune fille pure et saine à un homme juste[5], étaient autant de moyens d'expiation recommandés par la loi. Les cérémonies du culte étaient simples et peu nombreuses. Ahouramazdâ n'avait ni statues, ni sanctuaires mystérieux, ni autels[6]; mais sur les hauteurs s'élevaient des pyrées, c'est-à-dire des abris où la flamme sacrée était alimentée d'âge en âge par des prêtres dont le devoir était de ne pas la laisser s'éteindre[7]. La principale

jamais tuer un chien : Οἱ δὲ δὴ Μάγοι αὐτοχειρίῃ πάντα πλὴν κυνὸς καὶ ἀνθρώπου κτείνουσι. — 1. J. Darmsteter, *The Vendidad Sadé*, t. I, p. 131; Hovelacque, *l'Avesta*, *Zoroastre et le Mazdéisme*, p. 336-356. — 2. *Yaçna*, XXXV, 1-3. — 3. J. Darmsteter, *Ormazd et Ahriman*, p. 7. — 4. Cf. Hérodote, I, CXI; Agathias, II, 24. — 5. J. Darmsteter, *The Zend-Avesta*, t. I, p. 171. — 6. Hérodote, I, CXXII. — 7. Strabon, l. XV, 3. De là cette intolérance qui portait les rois achéménides à renverser les temples et les idoles de leurs ennemis (Hérodote, V, CII,

victime était le cheval[1]; mais on offrait aussi le bœuf, la chèvre et la brebis[2]. Après avoir préparé et distribué aux assistants le Haôma, sorte de boisson enivrante que les Iraniens avaient reçue des peuplades aryennes primitives[3], le prêtre tuait l'animal et en plaçait les morceaux non pas dans le feu que le contact aurait souillé, mais devant le foyer. La cérémonie se terminait d'ordinaire par un banquet solennel où l'on mangeait la chair de la victime[4].

Après la mort, on ne devait ni brûler le corps[5], ni l'ensevelir[6], ni le jeter dans une rivière : c'eût été souiller le feu, la terre ou l'eau. On avait deux manières différentes de se débarrasser du cadavre sans dommage pour la pureté des éléments. On le recouvrait d'une couche de cire et on l'enterrait[7] : l'enduit était censé empêcher la souillure qu'un contact direct avec la terre aurait produite. On l'exposait en plein air et on le laissait dévorer aux oiseaux ou aux bêtes de proie[8] : en ce cas, de grandes tours rondes servaient de cimetières[9]. L'âme, après être restée trois jours

VI, IX, VII, VIII, etc.; Diodore, XI, 14); Polybe (l. V, 10) remarque qu'Alexandre respecta les lieux sacrés des Perses, bien que ceux-ci eussent fait le contraire en Grèce. — 1. Hérodote, VII, CXIII; Xénophon, *Cyrop.*, VIII, 3, § 24; Arrien, *Anabase*, VI, XIX, 7 ; *Yaçna*, XLIV, 18, où il est question d'un sacrifice de dix chevaux offerts par un seul individu. — 2. Le sacrifice de la brebis est mentionné dans Arrien, *Anabase*, VI, XXIX, 7. — 3. Le *haôma*, en sanscrit *sôma*, était extrait de la plante *haoma* ou *soma*, une sorte d'*Asclépias* ou *Sarcostema viminalis*. — 4. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 337-339, 345-346. — 5. Au temps de Strabon, brûler un cadavre était puni de mort (l. XV, 14) ; dans le Zend-Avesta, « c'est un crime qu'on ne peut expier » (J. Darmsteter, *The Zend-Avesta*, t. I, p. 9). — 6. « A sin for which there is no atonement, the burying of the dead » (J. Darmsteter, *The Vendidad Sadé*, t. I, p. 8) ; l'une des plus grandes douleurs qu'on puisse causer à la terre est d'y enterrer un chien (*id.*, p. 24-25). On connaît pourtant les tombeaux des rois (Arrien, *Anabase*, LVI, XIX). Il semble donc que la défense d'enterrer les cadavres est postérieure aux rois achéménides (J. Darmsteter, *The Zend-Avesta*, t. I, p. XC-XCI). — 7. Strabon, l. XV, 3; Hérodote, I, CXL. — 8. Strabon, l. XV, 3 (d'après Onésicrite); Hérodote (I, CXL), dont le témoignage a été accepté par Cicéron (*Tusculanes*, I, 45), affirme que les corps étaient enterrés après avoir été dévorés seulement en partie par les chiens ou par les oiseaux. — 9. Ces tours s'appellent *dakhmas*, « monuments » (Vendidad, édit. Darmsteter, *Farg.*, VI, 44 sqq.; VIII, 10 sqq.).

encore dans le voisinage de sa dépouille mortelle, la quittait à l'aube du quatrième pour se rendre au lieu du jugement. Le génie Rashnou Razishta, le véridique par excellence, pesait ses actions bonnes et mauvaises dans la balance infaillible et l'acquittait ou la condamnait, selon le témoignage de sa propre vie. Au sortir du tribunal on la menait à l'entrée du pont Chinvat, qui était jeté sur l'enfer et menait au paradis. Impie, elle ne pouvait le franchir et tombait dans l'abîme, où elle devenait l'esclave d'Angrômaïnyous; pure, elle le passait sans peine avec l'aide de l'ange Çraosha. Vôhoumanô lui souhaitait la bienvenue, la présentait au trône d'Ahouramazdâ, comme il avait fait Zoroastre, et lui indiquait la place qu'elle devait occuper désormais jusqu'au jour de la résurrection des corps[1].

La conception de deux êtres principes, en qui se confondaient les dieux du bien et du mal, si elle suffit longtemps aux populations iraniennes, n'était pas pour contenter complètement les prêtres et les théologiens. Ahouramazdâ et Angrômaïnyous, d'où procèdent-ils et de quelle origine? On supposa qu'ils n'avaient pas été de tout temps, mais émanaient d'un je ne sais quoi préexistant qu'on nomma le temps sans bornes, Zervan akarana[2]. « Mille ans durant, Zervan « sacrifia, pensant qu'il lui naîtrait un fils nommé Ormizd « (Ahouramazdâ) qui ferait le ciel et la terre et tout ce qu'ils « contiennent. Et, après avoir sacrifié pendant mille ans, il « commença à réfléchir et se dit : « Ces sacrifices que j'ac- « complis me serviront-ils? me naîtra-t-il un fils Ormizd, « ou si ma peine sera en vain? » Comme il disait ces choses, « Ormizd et Arhmen (Angromaïnyous) furent conçus dans « le sein de leur mère, Ormizd pour le sacrifice, Arhmen

1. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 339-340; Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. II, p. 148-151. — 2. Sur ce personnage et ses succédanés le temps fini (*Zervan dareghô gadhâta*), l'espace infini (*Thwâsha*) et l'espace fini (*Miçvâna*), la lumière sans fin (*Anaghra raoçâo*) et les ténèbres sans fin (*Anaghra temâo*), voir Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. II, p. 4–20. La croyance au Zervan akarana donna naissance à de nombreuses sectes, dont les plus célèbres, celles des Zervaniens, ont duré bien avant dans le moyen âge (Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. II, p. 165-187) : elle fait encore aujourd'hui partie du dogme religieux des Guèbres ou Parsis de Bombay.

« pour le doute ». Arhmen naquit le premier et Zervan lui demanda : « Qui es-tu ? » Il répondit : « Je suis ton fils. » Zervan répliqua : « Mon fils est odorant et lumineux, tu es « ténébreux et infect. » Tandis qu'ils conversaient, Ormizd, lumineux et odorant, vint, né en son temps, se placer devant Zervan qui, le voyant, reconnut aussitôt que c'était son fils Ormizd, celui pour lequel il avait sacrifié. Arhmen obtint, par droit d'aînesse, un règne de neuf mille ans, « au bout desquels Ormizd régnera et fera ce qu'il voudra. Alors Ormizd et Arhmen commencèrent à créer, et ce que fabriquait Ormizd était bon et droit, ce que produisait Arhmen était mauvais et pervers. » Dans ce système, le dualisme tel que les Iraniens l'avaient conçu, sans résoudre les problèmes qu'il soulevait, n'existait plus que de nom. Ahouramazdâ n'était plus l'être incréé créateur de tout : dérivé d'un être antérieur, il avait organisé un univers préexistant en puissance. Sa lutte contre Angrômaïnyous était la lutte de deux pouvoirs égaux et si exactement balancés, qu'aucun d'eux ne devait l'emporter sur l'autre. Le bien et le mal, émanés d'une seule substance divine, distincts pour quelques siècles seulement et en apparence, étaient destinés à se réunir de nouveau dans le sein du même être indifférent d'où ils étaient sortis jadis, avec tout le cortège de la création[1].

L'Avesta et les doctrines qu'il renferme n'ont pas été le code des rois mèdes et des Achéménides. « C'est le code « d'une secte religieuse très bornée ; c'est un Talmud, un « livre de casuistique et d'étroite observance. J'ai peine à « croire que ce grand empire perse ait eu une loi aussi « stricte[2]. » Les livres sacrés de l'Iran, tels que nous les possédons aujourd'hui, ont été probablement rédigés à l'époque des Sassanides : une tradition fort ancienne raconte que le roi des Parthes, Vologèse Ier, ordonna qu'on recueillît tous les fragments de l'Avesta qui avaient échappé aux recherches d'Alexandre, et que l'édition définitive en fut publiée sous Sapor II Anoushirvân, vers le milieu du vie siècle de

1. J. Darmsteter, *Ormazd et Ahriman*, p. 326-327. — 2. E. Renan. *Rapport sur les travaux de la Société asiatique*, 1880, p. 29.

notre ère[1]. La collection renferme des parties fort anciennes, écrites dans une langue plus archaïque[2], et une partie des idées qui y sont exprimées découle de textes déjà considérés comme étant canoniques au temps des rois achéménides; mais le peu que les historiens grecs nous racontent des religions mèdes et perses diffère sur bien des points de ce que l'Avesta nous enseigne. Il n'est pas certain que le dualisme ait été déjà aussi nettement réglé qu'il l'est dans les livres de la loi, ni que les rois achéménides aient connu l'existence d'Angrômaïnyous. La coutume qu'avaient les rois perses de se construire des tombes monumentales, dont quelques-unes existent encore aujourd'hui, montre que le fait d'enterrer un cadavre n'était pas considéré encore comme un sacrilège. Il semble cependant que beaucoup de préceptes qui n'étaient pas observés par le peuple, étaient pratiqués par la caste sacerdotale des Mages qui formait une des six tribus de la nation médique[3]. Les Mages se posèrent en intermédiaires nécessaires entre l'homme et Dieu. On ne pouvait offrir le sacrifice ou faire acte de religion en leur absence[4]. Vêtus de longues robes blanches, coiffés de hautes tiares, les mains chargées du faisceau sacré de tamarisque (*bareçma, barsom*) sans lequel aucun rite n'était valable[5], ils montaient en procession aux autels, préparaient la victime, versaient les libations et chantaient sur l'offrande les formules mystérieuses qui lui donnaient sa vertu. Ils se vantaient de posséder des facultés surhumaines, d'expliquer et de rendre les oracles, de prédire l'avenir. Les auteurs classiques affirment que, sous des apparences d'austérité, ils cachaient des vices monstrueux, qu'ils permettaient et pratiquaient l'inceste le plus horrible, celui du fils avec la mère[6]. Ce que nous savons de leur vie par les monuments

1. J. Darmsteter, *The Zend-Avesta*, t. I, p. XXXIII-XXXVIII. — 2. Ainsi les Gâthas, qui sont cités dans le Yaçna et le Vendidad (J. Darmsteter, *The Zend-Avesta*, t. I, p. LIII). — 3. Hérodote, I, CI. — 4. Hérodote, I, 138; Ammien Marcellin, XXIII, 6. — 5. Strabon, l. XV, 3; *Vendidad* (édit. Darmsteter, t. I, p. 189 sqq.), Farg. XVIII, 1-6. — 6. Cette pratique est rapportée par plusieurs auteurs ecclésiastiques sur la foi de Xanthos de Lydie et de Ctésias, deux écrivains d'une bonne foi suspecte. M. George Rawlinson (*The five great Monarchies*, t. II, p. 351-353) n'admet pas le bien-fondé de cette accusation.

originaux ne nous permet pas de combattre ou d'approuver ce jugement. Les Mages acquirent une grande influence sur le peuple et sur les grands; il n'y aura pas lieu de s'étonner si l'on vient à découvrir qu'ils en abusèrent véritablement et qu'ils firent servir la religion à l'assouvissement de leurs passions.

CHAPITRE XII.

LE MONDE ORIENTAL AU TEMPS DE L'EMPIRE MÈDE.

L'empire mède; Kyaxarès; les Kimmériens en Asie; chute de Ninive (608, 600?); la Lydie. — La XXVI[e] dynastie; Psamitik I[er]; Néko II; bataille de Gargamish. — L'empire chaldéen et le monde oriental depuis la bataille de Gargamish jusqu'à la chute de l'empire mède.

L'empire mède; Kyaxarès; les Kimmériens en Asie; chute de Ninive (608, 600?); la Lydie.

Les traditions recueillies par Hérodote donnaient pour successeur à Déiokès un certain Phraortès (655-633) dont le nom, Pirrouvartis, a la tournure mède, mais dont l'histoire est aussi peu authentique que celle de son prétendu prédécesseur[1]. Une tradition, recueillie par Hérodote, prétend qu'il périt dans une expédition contre Ninive[2] : le vieil Ashshourbanipal, ou son successeur Ashshouredililâni[3], se porta à la rencontre des envahisseurs et les vainquit. Phraortès périt dans la bataille : son fils Kyaxarès ramena en

1. Cf. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 383. M. François Lenormant (*Lettres assyriologiques*, 1[re] série, t. I, p. 64-72) a essayé de défendre l'authenticité du récit d'Hérodote ; M. Delattre (*le Peuple et l'empire des Mèdes*, p. 167-175) l'admet également. — 2. Hérodote, I, cii. — 3. La forme pleine du nom est Ashshouredililânioukini.

arrière les débris de son armée et remonta sur le plateau de Médie pour y préparer une nouvelle attaque[1].

Kyaxarès (Khvakhshatra, Kashtaritou) fut le véritable fondateur du grand empire médique. L'expérience qu'il venait de faire lui inspira l'idée d'organiser ses forces sur le modèle des troupes régulières de l'Assyrie : il sépara les piquiers, les archers et les cavaliers, qui jusqu'alors avaient combattu pêle-mêle. Il s'était formé une armée régulière[2] et avait recommencé la guerre avec l'Assyrie, lorsqu'un ennemi inattendu sépara les deux pouvoirs rivaux. Bien loin vers le nord, au delà des fleuves de l'Arménie et des pics du Caucase, dans les vastes steppes du continent européen, vivaient des tribus sauvages, les Gimirri, que les Grecs ont connus sous le nom légèrement altéré de Kimmériens[3]. Vers le milieu du huitième siècle, l'arrivée en Europe de peuplades nouvelles les obligea à prendre en masse le chemin de l'exil. Les Scolotes, chassés des plaines de l'Iaxarte par les Massagètes, franchirent le Volga, puis le Don : quelques familles kimmériennes se réfugièrent dans la Chersonèse Taurique, où elles se maintinrent longtemps encore[4]; les autres franchirent le Danube et les Balkhans, rallièrent en chemin des tribus thraces, les Trères, les Édones, et passèrent en Asie[5]. Tous ensemble ils se répandirent rapidement sur la Mysie, sur la Troade, sur la Bithynie, sur la Paphlagonie : Antandros resta un siècle entre leurs mains[6], Sinope, où les Milésiens avaient tenté de fonder une colonie, devint une de leurs capitales[7], et la péninsule entière

1. Cf. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 220 ; *Herodotus*, t. I, p. 331-333. — 2. Hérodote, I, CIII. — 3. Pour la critique des récits relatifs à ce peuple, voir Gelzer, *Das Zeitalter des Gyges*, dans le *Rheinisches Museum*, t. XXX, p. 250 sqq.; Fr. Lenormant, *les Origines de l'Histoire*, t. II, p. 332-388, a résumé d'une manière fort complète ce que l'on sait de lui. — 4. Hérodote, IV, XII. — 5. D'après Hérodote, IV, XII, les Kimmériens auraient longé le littoral du Pont-Euxin et passé au pied du Caucase, pour venir s'établir en Paphlagonie, auprès de Sinope. Je suis de préférence l'opinion des modernes depuis Niebuhr; cf. Maury, dans le *Journal des Savants*, 1869, p. 220 sqq.; d'Arbois de Jubainville, *les Premiers habitants de l'Europe*, p. 158 sqq.; Abel, *Makedonien*, p. 80, etc. — 6. Aristote, dans Étienne de Byzance, s. v. *Antandros*. — 7. Scymnos, v. 947 sqq.; Hérodote, IV, XII.

fut la proie de leurs bandes. Le royaume de Phrygie succomba sous leurs coups : le dernier roi, Midas, fils de Gordias, s'empoisonna avec du sang de taureau pour ne pas tomber entre leurs mains[1]. Gygès, roi de Lydie, fut tué dans une bataille et Sardes prise et pillée. Vers 633, ils livrèrent aux flammes Magnésie du Méandre, puis vinrent assiéger Éphèse. Les richesses accumulées dans le temple d'Artémis les attiraient; la déesse empêcha qu'il ne fût pillé. Leur chef Lygdamis y bouta le feu; mais ses efforts échouèrent devant la résistance désespérée des habitants, que le poète Kallinos encourageait par ses chants[2]. Celles de leurs bandes qui s'étaient jetées vers l'est furent moins heureuses dans leurs entreprises : elles se heurtèrent aux armées assyriennes, et le premier choc ne fut pas à leur avantage. Vers 678, Asarhaddon rencontra et battit en Cappadoce Teoushpa, l'un de leurs rois, et cette expérience leur inspira pour l'Assyrie un respect salutaire[3]. Une seconde tentative, faite une cinquantaine d'années plus tard, ne réussit pas mieux : Lygdamis, celui-là même qui avait été repoussé d'Éphèse, périt misérablement en Cilicie[4]. Ils n'en demeuraient pas moins redoutables à leurs voisins lorsqu'une invasion de peuples nouveaux mit fin à leurs ravages et changea en quelques années la face de l'Asie.

S'il faut en croire Hérodote, les Scythes qui avaient chassé les Kimmériens se lancèrent à la poursuite de leurs ennemis, et, passant à l'est du Caucase, tombèrent inopinément sur la Médie. En arrivant dans le bassin du Tigre, ils trouvèrent deux armées en présence. Kyaxarès avait battu les Assyriens et forcé leur roi à se renfermer dans sa capitale : il leva le siège et courut au-devant des envahisseurs. Il avait sur eux l'avantage de l'armement et de la discipline, mais ses soldats succombèrent sous le nombre. Madyès, fils de Protothyès, chef des barbares, remporta la victoire et lui imposa un tribut annuel. Tel est le récit d'Hérodote[5]. Il paraît plus prudent d'admettre que les

1. Strabon, I, III, 21. — 2. Strabon, XIV, 1, 40; Eustathe, *Comm. sur l'Odyssée*, XI, 14. — 3. Fr. Lenormant, *les Origines de l'Histoire*, t. II, p. 340-341. — 4. Strabon, I, III, 21. —5. Hérodote, I, CIII sqq.; IV, I, XII.

Sakes, quittant leur pays d'origine au bassin de l'Oxus, passèrent au sud de la Caspienne et prirent les Mèdes à revers. Ils n'en étaient pas du reste à leur première aventure : près d'un siècle auparavant, plusieurs de leurs bandes avaient pénétré jusqu'en Arménie et s'y étaient établies sur le Haut Araxe, dans la province qui reçut d'eux le nom de Sacasène[1]; vers 660, Ashshourbanipal les y atteignit et tua deux de leurs princes, Sarati et Parikhia, fils de Gog[2]. L'invasion de Madyès fut la plus longue et la plus sanglante de toutes. La Médie vaincue, les barbares se jetèrent sur les régions de l'Euphrate, du Pont-Euxin et de la Méditerranée. L'Assyrie, qu'ils avaient sauvée sans le vouloir, souffrit la première de leurs ravages. Elle était épuisée par ses longues guerres contre l'Élam, contre la Chaldée, contre les Mèdes, et n'avait plus la vigueur nécessaire pour se défendre : elle fut dévastée tout entière, et si Ninive leur échappa, les autres villes royales, Kalakh, Ashshour, furent brûlées et saccagées de fond en comble. Comme les Huns dix siècles plus tard, les Sakes n'épargnaient ni l'âge ni le sexe. Ils détruisaient les moissons, abattaient ou enlevaient les troupeaux, incendiaient les villages, pour le seul plaisir de détruire ou d'effrayer ; les habitants qui n'avaient pas réussi à se sauver dans la montagne ou à s'enfermer dans les citadelles étaient massacrés ou traînés en esclavage. Trop ignorants en l'art de la guerre pour assiéger les places fortes selon les règles, ils les laissaient d'ordinaire en repos moyennant un léger tribut; si les richesses renfermées dans une ville leur faisaient espérer un riche butin, ils la bloquaient jusqu'à ce que la famine la réduisît à se rendre. Mainte vieille cité où s'étaient accumulés les trésors fut mise à feu et à sang ; maint canton fertile et populeux fut ruiné et désolé. Le royaume d'Ourarti disparut dans la tourmente. Les Mouskhi et les Tabal, qui avaient, huit siècles durant, résisté avec succès aux armes des Assyriens, n'échap-

1. Strabon, XI, VIII, 4. Σάκαι... τὴν Βακτριάνην κατέσχον καὶ τῆς Ἀρμενίας κατεκτήσαντο τὴν ἀρίστην γῆν, ἥν καὶ ἐπώνυμον ἑαυτῶν κατέλιπον τήν Σακασηνήν. — 2. Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforscnung*, p. 159, note; Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies ?* p. 247; Fr. Lenormant, *les Origines de l'Histoire*, t. II, p. 461 sqq

pèrent à la destruction qu'en petit nombre. « Ils sont descendus au tombeau et tout leur monde avec eux, — et leurs sépulcres sont autour d'eux, — incirconcis tous, égorgés par l'épée, — pour avoir répandu la terreur dans le séjour des vivants. — Mais ils ne reposent pas avec les guerriers — tombés d'entre les incirconcis, — qui sont descendus au tombeau avec leurs armes, et à qui on a mis leurs épées sous la tête[1]. — Leurs crimes sont restés sur leurs ossements, — parce qu'ils ont répandu la terreur dans le séjour des vivants[2]. » Leurs débris furent repoussés vers le Nord, dans les montagnes du Pont-Euxin, où les Grecs connurent plus tard leurs descendants, les Mosques et les Tabarènes[3]. Malgré des succès partiels, près de Zéla par exemple[4], les Kimmériens eurent le même sort que leurs voisins. Leur roi Kôbos, dont la tradition ancienne mettait les exploits sur la même ligne que ceux de Sésostris, fut vaincu par Madyès[5]. Les Kimmériens, incorporés aux hordes scythiques, s'associèrent désormais à leurs incursions, et les nations civilisées de l'Asie, qui avaient appris à les redouter de longue date, appliquèrent leur nom à leurs maîtres : à Babylone par exemple, on appela les Sakes Gimirraï[6]. Scythes et Kimmériens, ils allèrent de province en province, de la Mésopotamie à la Syrie du Nord et à la Phénicie, de la Syrie du Nord au pays de Damas et à la Palestine[7]. Josias régnait alors sur Jérusalem, et les prophètes virent dans l'arrivée de ces ennemis jusqu'alors inconnus un nouvel avertissement de l'Eternel. « Voici, disait Jérémie vers 626, j'amène contre vous un peuple lointain, maison d'Israël! C'est un peuple intarissable, c'est un peuple ancien, un peuple dont tu ne sais pas la langue et que tu n'entends pas quand il parle. Son car-

1. Cela signifie sans doute que les Toubal ont été assez complètement vaincus pour n'être plus en état de donner à leurs guerriers morts sur les champs de bataille une sépulture honorable, l'épée sous la tête et les armes sur le corps. — 2. Ézéchiel, XXXII, 26-27. — 3. Fr. Lenormant, *les Origines de l'Histoire*, t. II, p. 458-461. — 4. Strabon, XI, VIII, 4, où la défaite des Saces est attribuée à des Perses. — 5. Strabon, I, III, 21. — 6. Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 150; Fr. Lenormant, *les Origines de l'Histoire*, t. II, p. 547 sqq. — 7. Hérodote, I, CV; Justin, II, 3.

quois est comme un tombeau ouvert; c'est une armée de héros. Il dévorera ta moisson et ton pain, il dévorera tes fils et tes filles, il dévorera tes moutons et tes bœufs, il dévorera ta vigne et ton figuier; avec son épée il brisera tes villes fortes dans lesquelles tu mets ta confiance[1]. » Il est probable que les montagnes sauvèrent Juda des attaques; mais l'impression de terreur fut si vive qu'elle n'était pas encore effacée plus de quarante ans après, et fournissait au prophète Ezékiel les traits les plus énergiques : « C'est à toi que j'en veux, Gog, prince de Rosh[2], de Meshekh et de Toubal! Je vais te faire marcher, toi et toute ton armée, chevaux et cavaliers, tous dans le plus bel accoutrement, une foule immense avec boucliers et rondaches, tous l'épée à la main..... Gomer avec tous ses bataillons, ceux de Togarmah, du fond du Nord, avec tous leurs bataillons des peuples nombreux, tes alliés!.... tu t'avanceras, tu viendras comme l'ouragan, comme la nuée orageuse pour couvrir le pays, toi et tous tes bataillons et des peuples nombreux avec toi[3]! »

Le flot de l'invasion expira aux frontières de l'Égypte : Psamitik Ier écarta les Scythes par de riches présents. Ils revinrent sur leurs pas et ravagèrent le pays des Philistins. « Gaza sera déserte, disait vers ce temps le prophète Zéphaniah, et Askalon en ruines; Ashdod, on la chassera en plein midi, et Égron sera dévastée. Malheur aux habitants du pays de la côte, au peuple des Crétois! Le district de la côte ne sera plus qu'une steppe à huttes de pâtres et à parcs de moutons[4]. » Les hordes barbares pillèrent au passage le temple de Derkêto, près d'Ascalon. A partir de ce moment leur pouvoir ne cessa de décliner, et les générations suivantes virent dans leur chute un châtiment de la déesse dont ils avaient violé le sanctuaire[5]. Il n'y avait pas besoin d'inventer des causes surnaturelles pour expliquer leur affaiblissement. Engagés chaque année dans des guerres nou-

1. Jérémie, v, 15 sqq. — 2. Cf. Lenormant, *les Origines de l'histoire*, t. II, p. 453 sqq., où le pays de Rosh est identifié au pays de Rashi des inscriptions cunéiformes. — 3. Ézéchiel, XXVIII, 1-9. — 4. Zéphaniah, II. 4-6. — 5. Hérodote, I, CV; d'après Trogue Pompée (Justin, II, 3, 14) les marais seuls auraient arrêté les Kimmériens.

velles, ils réparaient difficilement les vides que la victoire creusait dans leurs rangs ; les excès de toute sorte les décimèrent, leur nombre diminua et leur empire s'écroula aussi vite qu'il s'était élevé. On ne voit trop ce qu'il advint d'eux en Syrie et dans l'Asie Mineure : selon la tradition, les Mèdes leur portèrent le coup mortel. Hérodote raconte[1] que le roi Kyaxarès invita le chef des Scythes et ses principaux officiers à un grand banquet; après les avoir enivrés, il les tua et, dès le lendemain, prit la campagne. Malgré la trahison qui les avait privées de leurs généraux, les hordes barbares tinrent bravement tête à l'orage : ils ne furent expulsés qu'après une guerre longue et sanglante dont la légende ne nous a pas conservé les détails. Selon son habitude, Ctésias de Cnide a brodé sur ce thème toutes sortes d'aventures merveilleuses ou romanesques. Les Scythes unis aux Parthes étaient, dit-il, commandés par la reine Zarinæa, qui battit les Mèdes plusieurs fois et traita enfin avec eux à conditions égales; la paix signée, elle se retira dans sa capitale Roxanakè et y termina ses jours[2]. Le seul fait certain, c'est que le roi Kyaxarès chassa les Scythes de Médie : ce qu'ils devinrent ensuite, nul ne le sait. Hérodote affirme qu'ils rentrèrent en Europe par le Caucase[3], et qu'ils dominèrent vingt-huit ans en Asie, depuis leur première victoire jusqu'au soulèvement des Mèdes[4]. Il faut en rabattre beaucoup sur ce chiffre : leur pouvoir dura sept ou huit années à peine, de 634 à 627[5].

Ce court espace de temps suffit à changer la face du monde asiatique. Les vieux États qui jusqu'alors avaient joué le rôle principal dans l'histoire avaient été bouleversés ou même détruits. L'Assyrie, si puissante encore sous Ashshourbanipal, essaya en vain de se relever sous son fils Ashshourédililâni. Sur les ruines des palais somptueux élevés à Kalakh par ses ancêtres, ce roi rebâtit à la hâte une sorte de maison grossièrement établie et plus grossièrement décorée. Ce sont des

1. Hérodote, I, cv. — 2. Diodore, II, 34, d'après Ctésias de Cnide (cf. Ctésias, *Medica*, fr. 26-27, édit. Müller, p. 44-45) ; Nicolas de Damas, fr. 12, dans les *Fragm. H. Græc.*, t. III, p. 364-365; *Anonymus de claris mulieribus*, § 2. — 3. Hérodote, IV, I. — 4. Hérodote, I, CVI. — 5. F. de Saulcy, *Chronologie des empires de Ninive, de Babylone et d'Ecbatane*, p. 69;

pièces de petites dimensions, dont les murs en briques crues sont revêtus jusqu'à la hauteur d'un mètre environ de dalles en calcaire à peine dégrossies, sans sculptures et sans inscriptions : au-dessus, il n'y a plus qu'un enduit de plâtre mal plané[1]. Les révoltes des provinces achevèrent d'épuiser le peu de ressources que l'invasion avait laissées aux Assyriens. Lorsque le vieil Ashshourbanipal mourut en 626, son successeur Ashshourédililâni apprit qu'une armée immense, venue on ne sait d'où, menaçait les districts maritimes de la Chaldée. Il envoya aussitôt à Babylone son général Naboupaloussour avec les pouvoirs nécessaires pour repousser l'ennemi. Au lieu de faire son devoir, Naboupaloussour se proclama roi de Babylone (625)[2] et proposa à Kyaxarès une alliance offensive et défensive. Le Mède accepta, et cimenta, dit-on, le traité par le mariage de sa fille Amytis avec Naboukoudouroussour, fils de son nouvel ami. L'Assyrie attaquée sur deux de ses frontières, à l'est et au sud, résista bravement pendant près de vingt ans. Nous ne savons ni quand ni comment mourut Ashshourédililâni : le dénouement arriva sous le règne d'Ashshourakhiddin II, le Saracos de la tradition classique. Des documents récemment découverts nous montrent ce prince aux prises avec Kashtaritou (Kyaxarès), roi de la ville des Karoukashshi[3] et des Mèdes. Kashtaritou avait rassemblé ses vassaux et envahi l'Assyrie propre à la tête de leurs contingents. Ashshourakhiddin s'adressa au dieu Shamash pour le supplier de protéger son peuple, et, avant de partir en campagne, lança une proclamation par laquelle il ordonnait cent jours et cent nuits de prières publiques, du 3 d'Ijâr au 15 d'Ab : « Kashtaritou avec ses soldats, avec les soldats des Kimmériens, les soldats des Mèdes, les soldats de Mannaï et bien d'autres, se sont répandus comme une inondation

Fr. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, 1re série, t. I, p. 74-83. — 1. Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 655. — 2. Abydène, *Fragm.* 17. (dans Eusèbe, *Chron. Can.*, I, ch. 9). — 3. C'est le nom d'un canton de la Médie dont la situation est encore inconnue. M. Halévy a proposé d'y voir une forme du nom de Carcathiocerta, et dans Kashtaritou un personnage de race arménienne qui n'aurait rien de commun avec Kyaxarès. Cette opinion est partagée par Delattre, *le Peuple et l'empire des Mèdes*, p. 122-125, qui place les événements sous le règne d'Asarhaddon

en nombre toujours croissant. » Ils ont conquis la ville de Kishshasoutaï, celle de Khartam, celle de Kishshasou, et les bourgs qui en dépendent, « soit avec des machines de guerre, soit par la famine, soit par la trahison[1]. » C'est en vain qu'Ashshourakhiddin évoquait à son aide les dieux de l'Assyrie : ils demeurèrent sourds à son appel, car le moment était venu pour eux de subir le sort qu'ils avaient si souvent infligé aux dieux des autres nations. « Me voici, c'est ton tour, — a dit Jahvéh des armées, — je réduirai en cendres tes chars de guerre, — l'épée dévorera tes lionceaux, — je ferai cesser tes rapines dans le pays, — et l'on n'entendra plus la voix de tes émissaires[2]. — Toi aussi, tu chercheras un refuge devant l'ennemi; — toutes tes citadelles — seront comme des figuiers aux fruits précoces : — quand on le secoue, on n'a qu'à ouvrir la bouche pour manger. — Vois-tu, ta garnison, c'est une troupe de femmes, — les portes de ton pays s'ouvrent à l'ennemi, — le feu consume tes verrous[3]. » Ashshourakhiddin II, trahi par le sort des armes, s'enferma dans Ninive, s'y défendit le plus longtemps qu'il put, et se brûla dans son palais plutôt que de tomber vivant aux mains de l'ennemi[4] (608, 600 ?).

Ninive détruite, l'empire d'Assyrie tomba : au bout de quelques années il était passé à l'état de légende; moins de deux siècles après on ne connaissait plus d'une manière certaine le site de sa capitale. Certes les autres grandes nations de l'Orient, l'Égypte et la Chaldée, n'avaient pas aux jours de leur gloire épargné les vaincus : les Pharaons des dynasties thébaines avaient foulé l'Afrique et l'Asie sous leurs sandales et emmené en esclavage des populations entières. Mais du moins, à côté de leur œuvre de colère, ils avaient accompli une œuvre de civilisation. C'est d'Égypte

1. Sur ces tablettes, voir Boscawen, *Babylonian dated tablets* dans les *Transactions of the Society of B. Archæology*, t. VI, p. 21-22; Sayce, *Babylonian Literature*, p. 78-82, et *Fresh Light from the Ancient Monuments*, p. 132, 136; Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 518 sqq.; Fr. Lenormant, *les Origines de l'histoire*, t. II, p. 350 sqq. — 2. Nahoum, II, 14. — 3. Nahoum, III, 12. — 4. Diodore, II, 23-28, d'après Ctésias de Cnide; Abydène dans Eusèbe (*Chron. Can.*, pars I, c. 9); Polyhistor dans le même (pars I, c. 5).

et de Chaldée que sont venus les arts et les sciences de l'antiquité; l'Égypte et la Chaldée nous ont légué les premières connaissances sérieuses qu'on ait eues en astronomie, en médecine, en géométrie, dans les sciences physiques et naturelles; si les monuments de la Chaldée ont péri sans retour, ceux de l'Égypte sont encore debout pour nous prouver à quel degré de perfection les premiers-nés des hommes avaient haussé l'architecture. Et si maintenant nous demandons à l'Assyrie autre chose que des conquêtes, elle ne possédait rien en elle qu'elle n'eût emprunté à ses voisins. Elle prit ses sciences à la Chaldée, ses arts à la Chaldée et un peu à l'Égypte, son écriture à la Chaldée, sa littérature scientifique et religieuse à la Chaldée; la seule chose qui lui appartienne en propre, c'est la férocité de ses généraux et la bravoure de ses soldats. Du jour qu'elle apparut dans l'histoire, elle ne vécut que pour la guerre et pour la conquête; le jour où l'épuisement de sa population ne lui permit plus les succès du champ de bataille, elle n'eut plus sa raison de vivre et disparut[1]. Kyaxarès se réserva l'Assyrie propre et ses dépendances, Naboupaloussour joignit à la possession de Babylone la suzeraineté sur la Mésopotamie, la Syrie et la Palestine : il prétendit même étendre sa domination au delà de l'isthme et considéra les rois d'Égypte comme des feudataires de la Chaldée, de même qu'ils avaient, quelques années durant, relevé de Ninive[2]. Deux grands royaumes sortirent à la fois des ruines : le chaldéen, dans les

1. Voici, autant qu'on peut le rétablir, le tableau de la dynastie des Sargonides :

Sharoukîn (721-704) (Sargon II).
Sinakhêirba (704-680) (Sennachérib).
Ashshourakhéiddin I (680-667) (Esarhaddon).
Ashshourbanipal (667-626) (Sardanapale).
Ashshourédililani (626- ?).
Ashshourakhéiddin III (? -608, 600?) (Saracos).

2. La trace de cette prétention se retrouve dans les fragments de Bérose, où les rois d'Égypte sont traités de *satrapes*, ὁ τεταγμένος σατράπης ἐν τῇ Αἰγύπτῳ.... (fragm. 14, dans Müller, *Fragm. H. Græc.*, t. II, p. 506).

contrées où l'histoire de l'Orient civilisé avait été enfermée jusqu'alors ; le mède, dans les régions presque inconnues du nord et de l'est, chez des peuples qui venaient à peine de s'éveiller à l'histoire. Soit tolérance, soit crainte mutuelle, ils se respectèrent l'un l'autre et évitèrent de se heurter : leur entente assura la paix du monde pendant plus d'un demi-siècle.

Kyaxarès, vainqueur de Ninive, ne s'en tint pas à ce premier succès. Les Alarodiens, à moitié ruinés par les Scythes, ne lui offrirent pas grande résistance non plus que les survivants de Moushki et de Tabal, et bientôt il pénétra sans difficulté jusqu'au cœur de l'Asie Mineure. Il y rencontra la seule nation capable de l'arrêter, les Lydiens. La Lydie avait changé deux fois de dynastie depuis l'émigration des Toursha et des « peuples de la mer ». Selon la tradition nationale, la lignée des Atyades avait été remplacée par une famille d'Héraclides, dont le fondateur Agron possède une généalogie plus mythique encore que sa personne. Il descendait d'Hercule et d'une esclave de Jardanos par Alkæos, Bêlos et Ninos. Faut-il voir dans les noms assyriens de ces derniers un souvenir de la domination hittite[1] ? Agron eut pour successeurs vingt et un rois, chacun fils du précédent et dont les règnes réunis forment un total de cinq cents ans[2]. Les noms de la plupart d'entre eux sont perdus, et ce qu'on dit des autres nous transporte en pleine légende. Kamblês était tourmenté d'une faim si féroce qu'une nuit, pendant son sommeil, il dévora la reine[3] ; la femme de Mêlês enfanta un lion[4]. Le récit de l'expédition, en Palestine, d'un général lydien qui aurait fondé Ascalon sous le règne d'Alkimos[5], peut être un souvenir effacé des migrations tyrrhéniennes et semble montrer que, longtemps encore après le temps des peuples de la mer, les Lydiens allaient en course sur les côtes d'Égypte et de Syrie. Vers 700[6], les Héraclides furent renversés à leur tour.

1. Sayce, *The Ancient Empires of the East*, t. I, p. 427. — 2. Hérodote, I, VII. — 3. Athénée, X, 8, probablement d'après Xanthos de Lydie (*Fragm. H. Græc.*, t. I, p. 38-39) ; cf. Nicolas de Damas (*Fragm. H. Græc.*, t. III, p. 372). — 4. Hérodote, I, LXXXIV. — 5. Xanthos (*Fragm. H. Græc.*, t. I, p. 43) et Nicolas de Damas (*Fragm. H. Græc.*, t. III, p. 372) dans Étienne de Byzance, *s. v.* Ἀσκάλων. — 6. 724 d'après la chronologie

La Lydie était, comme le pays des Tabal et des Moushki, un véritable État féodal. Au-dessous du roi, qui résidait à Sardes, s'échelonnait une hiérarchie de grands vassaux et de princes, alliés pour la plupart à la famille régnante et munis chacun de privilèges spéciaux. Thyessos, Kelænæ, Daskylion, Tyrrha, étaient le siège d'autant de dynasties subalternes, dont les prétentions et les rébellions perpétuelles restreignaient singulièrement le pouvoir du suzerain. Depuis près d'un siècle déjà les Héraclides n'exerçaient plus que l'apparence du pouvoir : deux familles issues de sang royal, celle des Tylonides et celle des Mermnades, se disputaient le poste de compagnon du roi, qui mettait à la disposition du titulaire toutes les forces de l'État. Un certain Gygès, le premier des Mermnades dont nous ayons le nom, avait été élevé à cette dignité par le vieux Kadys, et son fils lui avait succédé pendant le règne d'Ardys. Une conspiration à la tête de laquelle était Alyattès, l'héritier du trône, substitua pour un temps l'influence des Tylonides à celle des Mermnades. Sadyattès, le dernier des Héraclides, crut peut-être contenter les deux familles rivales en leur partageant les emplois les plus élevés : tandis que le Tylonide était le compagnon du roi et à ce titre dépositaire de la hache à deux tranchants, symbole de l'autorité suprême, Gygès, prince de Tyrrha, remplissait les fonctions de majordome. Mécontent de la part qui lui était dévolue, il se révolta ouvertement, tua Sadyattès, et ceignit le diadème[1]. Son histoire devint plus tard pour les Grecs un sujet de roman sur lequel leur fantaisie travailla sans contrôle. Gygès ne fut plus pour eux un vassal qu'une rébellion heureuse avait porté au trône : ils lui attribuèrent une origine des plus basses. Les Cariens avaient alors le

ordinaire. Les monuments assyriens prouvent que Gygès vivait encore entre 666 et 660, et nous forcent d'abaisser ce chiffre. — 1. Les principaux traits de cette histoire sont empruntés à Nicolas de Damas (*Fragm. Hist. Græcorum*, t. III, p. 380-386), qui lui-même les avait tirés probablement de Xanthos le Lydien. Gelzer (*Das Zeitalter des Gyges* (*Rheinisches Museum*, t. XXXV, p. 518-528) a rétabli la suite des événements avec beaucoup de vraisemblance, et je n'ai pas cru pouvoir mieux faire que de reproduire son récit.

privilège de fournir aux armées orientales un de leurs éléments les mieux disciplinés. Opprimés par les colons grecs, ils s'expatriaient volontiers et allaient chercher fortune au dehors, en Égypte ou en Phénicie[1] : en Lydie, ils remplissaient la garde royale, et leurs chefs avaient une influence prépondérante. Gygès, fils de Daskylès, était un chef d'aventuriers de race carienne, entré au service de la Lydie; il usurpa graduellement les prérogatives de la royauté, puis assassina, d'accord avec la reine, Candaule, le dernier descendant des Héraclides. Hérodote contait déjà, d'après le poète Archiloque, que Candaule, affolé par la beauté de sa femme, la montra nue à Gygès : la reine, outrée de ce qu'elle considérait comme un affront, força le favori à tuer son maître, puis lui donna sa main et la couronne[2]. Le récit de Platon est plus merveilleux encore. Après un orage terrible, un berger du roi de Lydie aperçoit une fente dans le sol et y descend. Il y trouve un grand cheval de cuivre à moitié brisé, et, dans les flancs du cheval, le cadavre d'un géant, qui porte au doigt une bague d'or. Il s'aperçoit que la bague peut le rendre invisible à volonté, va chercher fortune à la cour, séduit la reine, occit le roi et le remplace[3]. D'après une troisième légende, il ne commet son crime et ne monte sur le trône que pour accomplir un oracle. Tandis que Trydo, fille du roi des Mysiens, n'était encore que la fiancée du roi de Lydie, deux aigles géants s'abattirent sur le toit de sa chambre à coucher, et les devins conclurent de ce présage qu'elle serait en une seule nuit la femme de deux rois : la nuit des noces, Gygès tua Sadyattès, et épousa la reine sur place[4]. Le changement de dynastie ne se fit pas sans lutte. Les partisans des Héraclides coururent aux armes et se préparèrent à défendre la cause des souverains légitimes. Gygès, appuyé par les mercenaires cariens, préféra s'en rapporter à la décision d'Apollon Delphien; elle lui fut favorable. « Dès qu'il fut fermement assis sur le trône, il envoya à Delphes des présents

1. Voir p. 528 de cette histoire. — 2. Hérodote, I, VIII-XIII. Voir l'analyse de cette légende dans Gelzer, *Das Zeitalter des Gyges* (*Rh. Museum*, t. XXXV, p. 515-518). — 3. Platon, *République*, II, 3. — 4. Nicolas de Damas, dans Müller, *Fragm. H. Græc.*, t. III, p. 380-386.

considérables, comme en font foi les offrandes en argent qu'il plaça dans le sanctuaire. Outre cet argent, il donna un grand nombre de vases en or, parmi lesquels les plus remarquables sont les gobelets, au nombre de six, et du poids de trente talents, qui sont déposés dans le trésor corinthien[1]. »

L'avènement des Mermnades fut pour la Lydie le commencement d'une ère nouvelle. Elle avait toujours été une terre vaillante et belliqueuse, féconde en hommes, riche en chevaux; mais les Héraclides n'avaient pas exploité les ressources qu'elle offrait pour la conquête. Gygès n'eut pas de peine à réveiller les instincts guerriers de son peuple. Sardes, appuyée sur un rocher dont les flancs à pic défient l'escalade de trois côtés, était naturellement presque imprenable : il la changea en un vrai camp retranché, où sa cavalerie venait se reposer chaque hiver, et d'où elle partait presque chaque printemps pour quelque aventure nouvelle. De ses campagnes à l'intérieur on ne sait rien, si ce n'est qu'il annexa à son royaume quelques cantons de la Phrygie[2]. Ce n'était toutefois là que la moindre partie de son œuvre : le plus pressé pour lui était de se frayer un chemin à la mer. Les colonies grecques, éoliennes et ioniennes barraient l'embouchure de toutes les rivières qui arrosent la Lydie : Smyrne et Phocée fermaient la vallée de l'Hermos et bloquaient Sardes; Colophon commandait l'entrée du Caystros, Milet celle du Méandre. Gygès débuta par s'emparer, au sud de la côte carienne, au nord de la Troade[3] et de la Mysie, depuis le golfe d'Adramyttion jusqu'au delà du Rhyndakos. Les Grecs l'aidèrent d'abord dans ses entreprises : les Milésiens se liguèrent même avec lui pour établir la colonie d'Abydos sur l'Hellespont[4]. Mais leurs intérêts différaient trop des siens pour que l'entente durât longtemps. La guerre éclata entre les Lydiens et l'Ionie, et se prolongea sans trêve pendant un siècle et demi : la cavalerie lydienne se répandait dans la banlieue des cités grecques, brûlait les vergers, détruisait les villes, pillait les temples.

1. Hérodote, I, XIII-XIV. — 2. Strabon, l. XIII, I, 22. — 3. Strabon, l. XIII, I, 22; XIV, I, 6. — 4. Strabon, I, XIII, 2.

Gygès assiégea Milet et Smyrne sans succès, prit Colophon[1] : ici encore la légende s'est mêlée à l'histoire pour étendre son autorité et donner une cause extraordinaire à ses succès. On conta qu'il avait pour favori un jeune homme d'une beauté merveilleuse, nommé Magnès, et que les Magnésiens défigurèrent au point de le rendre méconnaissable : il assiégea leur ville et ne se retira qu'après les avoir châtiés cruellement[2]. Rien ne prouve qu'il ait jamais possédé une ville grecque autre que Colophon. Malgré cet insuccès, la politique qu'il avait inaugurée eut pour sa dynastie les résultats les plus heureux. La Lydie avait été jusqu'alors un État purement oriental et n'avait eu qu'une part modeste dans le développement général de l'histoire. Gygès l'arracha au milieu dans lequel elle avait vécu, et la fit entrer dans le concert des États helléniques. La culture de l'Ionie pénétra à la cour des Mermnades et y effaça peu à peu la trace des influences hittites et assyriennes qui l'avaient précédée.

Les anciens se demandaient qui avait inventé la monnaie, Phidon d'Argos, ou les rois de Lydie[3] : les modernes se sont décidés en faveur de ces derniers[4]. Les peuples les plus civilisés, les Égyptiens, les Assyriens, les Hittites, les Phéniciens, avaient pourvu par l'échange aux opérations journalières entre gens d'une même ville et à celles du commerce international. Les marchés étaient un simple troc d'objets nécessaires, ou de produits de luxe : un monument d'époque memphite nous montre des ménagères allant au bazar et y achetant des souliers, des légumes, des liqueurs avec des éventails, des colliers en verroterie et d'autres menus objets. On avait cependant déjà reconnu que les métaux nobles, l'or, l'argent, et parmi les métaux vils, le cuivre,

1. Hérodote, I, xiv. — 2. Nicolas de Damas, dans les *Fragm. H. Græc.*, t. III, p. 395, probablement d'après Xanthos de Lydie (*Fragm. H. Græc.*, t. I, p. 40); cf. Suidas, *s. v.* Μάγνης, où il est question du poète Magnès de Smyrne. — 3. Pollux, IX, 83. — 4. Rawlinson, *On the invention of coining and the earliest Specimens of Coined Money*, dans son *Herodotus*, t. I, p. 563-568; H. Lenormant, *les Monnaies royales de la Lydie*, 1876, Paris, et *la Monnaie dans l'antiquité*, t. I (1878), 125 sqq.; Barcley Head, *Coinage of Lydia and Persia*, 1877, dans les *Numismata Orientalia*, I.

étaient l'instrument le plus sûr et le plus commode des transactions. D'abord employés à l'état brut, en poudre ou morceaux irréguliers, on s'habitua bientôt à leur donner des figures régulières et à les couler en lingots, échelonnés selon le système de poids en usage chez chaque peuple et ramenés à des tailles assez faibles pour représenter les valeurs minimes dont on a besoin au courant de la vie. Ces lingots ne recevaient aucune marque officielle destinée à garantir l'exactitude du poids et la pureté du titre; c'était une marchandise dont il fallait vérifier la qualité et évaluer la quantité à la balance chaque fois qu'elle changeait de main. Les rois de Lydie et Gygès le premier[1] imaginèrent de timbrer ces lingots d'une empreinte déterminée qui leur assurât un cours légal. Le métal qu'ils choisirent pour cet usage fut non pas l'argent ou l'or pur, mais cet alliage naturel d'or et d'argent que les anciens appelaient électrum, et qu'on recueillait dans les lavages du Pactole ou dans les filons quartzeux du Tmolos ou du Sipylos[2]. Le type de ces monnaies primitives diffère assez sensiblement de celui qui a prévalu depuis. Ce sont des pastilles de métal, ovoïdes, légèrement aplaties sur les côtés, ne présentant au droit qu'une surface striée, et montrant au revers l'empreinte profondément marquée en creux de trois poinçons, dans l'un desquels on reconnaît encore le renard, emblème d'Apollon Bassareus. L'usage s'en répandit rapidement, et les Grecs ne furent pas les moins prompts à imiter l'exemple que les Lydiens leur donnaient. Phidon d'Argos appliqua à l'argent ce qui n'avait été encore essayé qu'avec l'électrum et frappa des pièces au type de la tortue dans l'île d'Égine, dont il était le maître. Moins de deux siècles après son invention, l'usage de la monnaie s'était répandu dans tout le monde antique.

Le règne de Gygès se termina par un désastre. Pressé des

1. L'or de Gygès, Γυγάδας χρυσός, est cité par Pollux, III, 87. — 2. L'électrum était, à proprement parler, un alliage renfermant plus de 20 pour 100 d'argent; toutefois le duc de Luynes a démontré (*Revue numismatique*, 1856, p. 89) que l'électrum des pièces lydiennes contient une proportion d'argent très supérieure à ce chiffre.

Kimmériens, il avait reçu en rêve l'avis de prêter hommage au roi d'Assyrie Ashshourbanipal, dont les premiers succès remplissaient de bruit le monde oriental. Du jour qu'il eut obéi à l'ordre d'en haut, la fortune se déclara pour lui : il choisit parmi ses prisonniers deux chefs qu'il manda enchaînés à Ninive. Mais, le péril passé, il se repentit de sa démarche et fournit des secours aux Égyptiens révoltés. Bientôt après, les Kimmériens revinrent à la charge, et, cette fois, la fortune se déclara pour eux. Gygès fut tué au cours de l'invasion, et son corps laissé sans sépulture[1], la Lydie entière dévastée, Sardes prise, à l'exception de la citadelle (650)[2]. Ardys, fils de Gygès, recouvra la plus grande partie du territoire perdu et s'agrandit aux dépens des cités grecques[3]. Il isola Milet du reste de la confédération ionienne, en occupant l'acropole fortifiée de Priène. Sadyattès (630-618) écrasa deux fois l'infanterie milésienne dans les plaines basses du Méandre. Alyattès (618-562), désespérant d'enlever la ville d'assaut, essaya de la réduire par la famine. « Chaque été, dès que les fruits et les moissons commençaient à mûrir, il partait à la tête de son armée, qu'il faisait marcher et camper au son des instruments. Arrivé sur le territoire des Milésiens, il gâtait entièrement les récoltes et les fruits, et se retirait ensuite. » L'envahisseur se conduisait avec une modération dont les Grecs lui surent gré. Il évitait de détruire les habitations et les édifices consacrés au culte : une fois, l'incendie qui ravageait la plaine ayant gagné le temple d'Athèna, près d'Assêsos, il le rebâtit à ses frais. Son obstination échoua devant la fermeté des Milésiens. Il traita avec eux, se rejeta sur d'autres villes moins fortes, enleva Smyrne[4] : il avait établi sa suzeraineté jusque sur la rive gauche de l'Halys, quand les Mèdes paru-

1. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 64-68, 71-75. — 2. Hérodote, I, xv. Je considère la mention d'Hérodote comme se rapportant à la grande invasion où périt Gygès, et non pas à une invasion postérieure. (Cf. Fr. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, 1re série, t. I, p. 79.) — 3. Hérodote, I, xv, attribue quarante-neuf ans de règne à Ardys ; Eusèbe lui en donne trente-huit. Dans l'état actuel de la science, il n'est guère possible de le faire régner plus d'une vingtaine d'années, de 650 à 630. — 4. Hérodote, I, xvi-xxv.

rent à la rive opposée. La Lydie était trop riche et trop fertile pour ne pas exciter la convoitise de Kyaxarès : il chercha et trouva sans peine un prétexte pour l'envahir. Un corps de Scythes nomades, qu'il avait à son service, le quitta soudain et se réfugia auprès d'Alyattès : il les réclama comme transfuges, n'obtint pas leur extradition et déclara la guerre. Il s'aperçut bientôt que l'ennemi qu'il avait devant lui était trempé d'autre façon que les peuples de la Haute Asie. L'armée d'Alyattès était inférieure en nombre à celle des Mèdes : elle l'emportait par la valeur des éléments qui la composaient et des chefs qui la commandaient. Kyaxarès n'avait rien que l'on pût comparer aux lanciers cariens, aux hoplites d'Ionie, à la grosse cavalerie lydienne. La lutte dura six ans à succès égal, et les deux armées, après plusieurs batailles indécises, allaient se rencontrer une fois encore, lorsque le soleil s'éclipsa soudain. Les peuples de l'Iran ne voulaient combattre qu'à la pleine lumière du soleil, et les Lydiens, bien que prévenus, dit-on, par Thalès du phénomène qui se préparait, n'étaient peut-être pas plus rassurés que leurs adversaires : on se sépara sur-le-champ. La tradition recueillie par Hérodote racontait que le Syennésis de Cilicie, allié du roi lydien, et le Babylonien Nabounahîd[1] (Labynètos), qui soutenait Kyaxarès, proposèrent un armistice et persuadèrent aux rivaux de s'accommoder. L'Halys resta la limite officielle des deux royaumes : pour consolider l'alliance, Alyattès maria sa fille Aryènis avec Astyagès, fils de Kyaxarès. Selon l'usage du temps, les deux princes, après s'être prêté l'un à l'autre le serment d'amitié, scellèrent le contrat en se piquant mutuellement le bras et en buvant le sang qui coulait de la blessure (585)[2].

Kyaxarès ne survécut pas longtemps à la conclusion du traité : il mourut en 584, plein de gloire et de jours. Peu

1. Le nom de Nabounahîd est dû à une erreur d'Hérodote ou de ses informations : c'est en effet Naboukoudouroussour qui régnait alors à Babylone. — 2. Hérodote, I, LXXIII-LXXIV. La date de 610 a été admise par la plupart des historiens (cf. Grote, *History of Greece*, t. II, p. 418; Rawlinson, *Herodotus*, t. I, p. 302-304, et *The five great Monarchies*, t. II, p. 409-415); d'autres ont préféré voir dans l'éclipse mentionnée par

de princes eurent une destinée aussi heureuse que la sienne, même dans ce siècle de fortunes soudaines et de victoires éclatantes. Héritier d'un royaume sans cohésion et sans organisation, proclamé roi au lendemain d'une défaite où son père avait succombé, assailli par des hordes barbares, il surmonta tous les obstacles et triompha de tous les périls par sa ténacité et par sa vaillance. Les Scythes détruits, il écrasa les Assyriens, conquit l'Asie orientale, l'Arménie, la Cappadoce. A son avènement, la Médie n'occupait qu'une petite portion du plateau de l'Iran : à sa mort, l'empire mède s'étendait des bords de l'Helmend à la rive orientale de l'Halys.

La XXVIe dynastie; Psamitik Ier; Niko II; bataille de Gargamish.

La Chaldée n'avait pas eu dès l'abord fortune aussi complète. Sans doute, elle était enfin réunie aux mains d'un seul maître, et la chute de Ninive, l'amitié de la Médie lui avaient valu la possession indisputée des contrées situées sur le Tigre moyen et sur la Mésopotamie; mais lorsqu'elle avait voulu étendre son pouvoir sur les pays riverains de la Méditerranée, l'Égypte s'était dressée devant elle et avait réclamé sa part des dépouilles de l'Assyrie.

Depuis la défaite d'Ourdamani, l'Égypte avait passé par des fortunes diverses. Les roitelets qui se la disputaient semblaient n'échapper à la domination d'Ashshourbanipal que pour retomber sous le joug de l'Éthiopie. Le successeur d'Ourdamani, Tonouatamon, enhardi par un songe qui lui promettait la royauté du midi et du nord, avait, dès les premiers jours de son règne, envahi la Thébaïde. A Thèbes et dans les environs, où les descendants éthiopiens des

Hérodote celle de 597 (Fr. Lenormant, *Histoire*, t. II, p. 353). Il me semble que la date du 28 mai 585 (Bosanquet, *Fall of Nineveh*, p. 14 ; Unger, *Kyaxares und Astyages*, p. 33-37) convient mieux que les autres à ce que nous savons présentement de l'histoire du temps. Cicéron (*de Divin.*, I, 86), Pline (*H. N.*, II, 12), Eusèbe (*Chron. Can.*, II, p. 331 placent la guerre sous le règne d'Astyagès.

grands prêtres d'Ammon avaient toujours conservé un parti puissant, il n'avait point rencontré d'hostilité. Sur son passage, les « riverains de l'ouest et de l'est se réjouirent en grande joie, disant : « Va en paix! Sois en paix! Rends « la vie à l'Égypte! Relève les temples qui tombent en ruine, « redresse les statues et les images des divinités! Rétablis « les fondations faites aux dieux et aux déesses, les offrandes « pour les mânes! Remets le prêtre à sa place pour satis- « faire à toutes les cérémonies du culte. » Il battit les troupes des rois confédérés sous les murs de Memphis, enleva la ville et s'enfonça dans le Delta à la poursuite des vaincus. Ils n'osèrent plus l'attendre en rase campagne, s'enfermèrent dans leurs forteresses et le condamnèrent à commencer une guerre de sièges interminable. Impatienté de leur résistance, il se replia à Memphis et ne savait comment sortir à son honneur de cette difficile entreprise, quand les chefs égyptiens le tirèrent d'embarras par leur soumission inattendue. Le plus puissant d'entre eux, Paqrourou de Pisoupti, celui-là même qui avait été tour à tour l'allié et le rival de Niko, les amena au conquérant. « Ils dirent : « Accorde-nous les souffles de vie, car il ne peut « plus vivre, celui qui te méconnaît! Nous te serons comme « les gens qui sont sous toi, ainsi que tu l'as déclaré dès le « début, le jour même où tu devins roi! » Le cœur de Sa Majesté fut rempli de joie quand elle entendit ce discours : elle leur fit donner des pains, de la bière, toutes sortes de bonnes choses. » Après avoir séjourné quelques jours à Memphis auprès de leur nouveau suzerain, ils dirent : « Pourquoi « restons-nous ici, ô prince notre maître? » Sa Majesté leur répondit : « Pourquoi? » Ils dirent : « Laisse-nous aller dans « nos villes, que nous donnions des ordres à nos gens et « que nous t'apportions nos tributs! » Ils revinrent quelques semaines après, et Tonouatamon rentra dans son royaume chargé de butin[1]. » Son autorité sur le nord ne dura probablement que le temps de son séjour à Memphis :

1. Mariette, *Monuments divers*, t. I, pl. VII-VIII; Maspero, *la Stèle du songe*, dans la *Revue archéologique*, 1868, t. I, et dans les *Records of the Past*, t. IV, p. 79-86; E. de Rougé, dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, t. I. p. 89-91.

elle continua de s'exercer trois années au moins en Thébaïde[1], puis disparut on ne sait comment[2].

Vaincu, Paqrourou n'en demeurait pas moins le plus influent des princes du Delta : aussitôt après la retraite des Éthiopiens, les Saïtes recommencèrent à lui disputer la primauté. Psamitik I[er][3], fils de Niko, avait hérité le génie entreprenant de son père. Tant que les Assyriens lui avaient été utiles, il leur était resté fidèle : le jour où leur domination chancela, il les abandonna sans scrupule. L'ambition le jeta dans toutes sortes d'aventures où plus tard la légende se donna carrière. En ce temps-là, disait-on, l'Égypte était partagée entre douze princes confédérés ; mais un oracle avait prédit qu'elle appartiendrait entière à celui qui verserait une libation au dieu Phtah dans une coupe d'airain. Un jour qu'ils étaient au temple de Memphis, le grand prêtre leur présenta les coupes d'or dont ils avaient accoutumé de se servir; mais il se trompa sur le nombre, et Psamitik n'en eut point. Afin de ne pas retarder le sacrifice, le roi de Saïs ôta le casque d'airain qu'il avait sur la tête et s'en servit pour faire la libation. Les autres s'en aperçurent, se rappelèrent l'oracle et exilèrent le coupable dans les marais du Delta, avec défense de jamais en sortir. La déesse de Bouto, qu'il consulta secrètement, afin de savoir ce qu'il pouvait attendre des dieux, lui répondit que la vengeance viendrait de la mer, le jour où les hommes d'airain en sortiraient. Il crut d'abord que les prêtres se jouaient de lui; mais, peu de temps après, des pirates cariens et ioniens descendirent à terre revêtus de leurs cuirasses. L'Égyptien qui en apporta la nouvelle n'avait jamais vu auparavant un soldat armé de toutes pièces : il raconta que des hommes d'airain, sortis de la mer, pillaient la campagne. Psamitik reconnut aussitôt que l'oracle était accompli : il courut à la rencontre des étrangers, les enrôla

1. Champollion, *Monuments*, t. IV, pl. CCCXLIX ; Lepsius, *Catalogue du Musée de Berlin*, p. 45, n[os] 223, 224. — 2. Tonouatamon est le dernier des quatre princes éthiopiens qui, d'après Diodore, I, 44, avaient régné sur l'Égypte. — 3. Pour l'indication des monuments relatifs à la XXVI[e] dynastie, cf. Wiedemann, *Geschichte Ægyptens von Psametich I bis auf Alexander den Grossen*, Leipzig, 1880.

à son service et renversa les onze rois[1]. Un casque d'airain et un oracle l'avaient détrôné; un autre oracle et des hommes d'airain le remontèrent sur le trône.

Ecartons de ce récit ce qu'il renferme de merveilleux. Quand Psamitik reprit les projets ambitieux de sa famille, il avait devant lui les chefs du Delta, commandés sans doute encore par ce même Paqrourou qui, depuis la mort de Niko, avait joué le rôle principal dans les guerres contre l'Éthiopie. Vaincu une première fois et contraint de se réfugier dans les marais, il enrôla des bandes de mercenaires ioniens et cariens que le hasard avait amenés en Égypte et implora l'assistance de Gygès le Lydien qui venait de vaincre les Kimmériens[2]. C'était le moment où Shamashshoumoukîn cherchait partout des alliés pour l'aider dans sa révolte contre l'Assyrie[3] et envoyait des ambassadeurs en Egypte pour s'assurer l'appui des mécontents[4]. La certitude d'une diversion puissante sur le Tigre et l'Euphrate encouragea le Saïte à tenter la fortune. La bravoure de ses auxiliaires cariens et grecs lui assura la victoire : les confédérés, battus près de Momemphis, furent détrônés ou réduits à la condition de vassaux[5]. S'il y avait encore des troupes assyriennes en garnison dans les places fortes, elles furent entraînées dans la défaite des roitelets égyptiens, et Ashshourbanipal, empêché par la révolte de Babylone, ne fit rien pour ressaisir la province qui lui échappait. Le Delta délivré, la Thébaïde, qui depuis longtemps déjà ne pesait plus d'aucun poids dans les destinées du pays, se soumit sans résistance. Shabakou en avait jadis confié le gouvernement à sa sœur Ameniritis, et celle-ci épousa un certain Piônkhi dont nous avons quelques monuments. De cette union était née une fille, Shapenap, en qui s'incarna le droit héréditaire des

1. Hérodote, II, CXLVII-CLII. Selon Polyen, *Strat.*, l. VII, § 3, l'oracle avait conseillé au roi d'Égypte Témenthès de se méfier des *coqs*. Psamitik apprit que les Cariens avaient les premiers mis des aigrettes sur leurs casques et prit un grand nombre d'entre eux à sa solde. — 2. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 66. — 3. Voy. plus haut, p. 463-464. — 4. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 158, où par Miloukhkhi il faut nécessairement entendre l'Égypte (cf. Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 286 sqq., note 4). — 5. Diodore, I, 66.

vieilles dynasties. Psamitik l'épousa, bien qu'elle fût au moins aussi âgée que lui, et ce mariage donna à son autorité le caractère de légitimité qui lui manquait. Jusqu'alors il n'avait été qu'un usurpateur heureux : il fut désormais le seul roi légal[1]. On ne sait pas exactement en quelle année cet événement s'accomplit. Psamitik faisait remonter son avènement officiel à la mort de Taharqou (666). L'expulsion des Assyriens, la dernière conquête éthiopienne, les guerres contre les petits princes, remplirent au moins une dizaine d'années. Ce fut en 656 au plus tôt, et d'après la tradition grecque en 651[2], qu'il resta seul maître du pays situé entre la première cataracte et les côtes de la Méditerranée. Le but que ses ancêtres avaient poursuivi sans défaillance depuis un siècle était enfin atteint.

La dynastie saïte fut la dernière des grandes dynasties nationales. Elle trouva l'Egypte dans un état déplorable de misère et d'abandon. Toutes les grandes villes avaient plus ou moins souffert : Memphis avait été assiégée et pillée à plusieurs reprises, Thèbes saccagée et brûlée deux fois par les Assyriens : de Syène à Tanis il n'y avait pas une bourgade qui n'eût été maltraitée par l'une ou l'autre des invasions. Les canaux et les routes, réparés sous Shabakou, avaient été négligés depuis sa défaite ; les campagnes avaient été dévastées et la population décimée périodiquement. Psamitik évoqua une Egypte nouvelle des ruines de la vieille Égypte. Il rétablit les canaux et les routes, rendit la tranquillité aux campagnes, favorisa le développement de la population, exécuta les travaux nécessaires à l'achèvement et à la restauration des édifices sacrés. A Memphis, il construisit les propylées du temple de Phtah, qui sont à l'orient et au midi[3], et la grande cour où l'on nourrissait l'Hapi régnant[4]. L'Hapi mort eut, lui aussi, à se louer de ses bons offices. Depuis que Ramsès avait creusé pour les taureaux défunts le grand souterrain du Sérapéum, tous

1. E. de Rougé, *Notice de quelques textes hiéroglyphiques récemment publiés par M. Greene*, p. 36-52 ; J. de Rougé, *Étude sur les textes géographiques du temple d'Edfou*, p. 59-63. — 2. Diodore fait durer la dodécarchie quinze années après la retraite des Éthiopiens (I, 66). — 3. Hérodote, II, CLX ; Diodore, I, 67. — 4. Hérodote, II, CLII.

les princes qui avaient commandé à Memphis s'étaient fait un point d'honneur d'entretenir soigneusement la tombe commune et d'y célébrer en pompe les rites de l'enterrement divin. Taharqou avait encore enseveli un Hapi la dernière année de son règne, au moment même où les Assyriens le menaçaient le plus sérieusement[1] : Psamitik vainqueur n'eut garde de négliger cette partie importante de ses devoirs royaux. Il se contenta d'abord d'agir comme ses prédécesseurs, mais, un éboulement s'étant produit dans la partie de l'hypogée où le dernier Hapi, décédé en l'an XX, avait été déposé, il ordonna aux ingénieurs, en l'an LII, d'ouvrir une galerie nouvelle dans une veine de calcaire plus solide. Ce fut le point de départ d'une restauration complète. Les caveaux des anciens Hapis furent inspectés un à un, les maillots et les coffres des momies réparés, la chapelle relevée et pourvue des bois, des étoffes, des parfums, des huiles indispensables aux cérémonies funèbres[2]. A Thèbes, il releva les parties du temple de Karnak détruites pendant l'invasion assyrienne. La vallée du Nil devint comme un vaste atelier où l'on travailla avec une activité sans égale, et les arts, encouragés par le roi lui-même et par les hauts fonctionnaires, ne tardèrent pas à refleurir. La peinture et la gravure des hiéroglyphes atteignirent une finesse admirable; les belles statues et les bas-reliefs se multiplièrent. L'école saïte est caractérisée par une élégance un peu sèche, par l'entente du détail, par une habileté merveilleuse dans la façon d'assouplir les matières les plus rebelles au ciseau. Les proportions du corps s'amincissent et s'allongent; les membres sont traités avec plus de souplesse et de vérité. Ce n'est plus le style large et quelque peu réaliste des époques memphites, ce n'est pas la manière grandiose et souvent rude des monuments de Ramsès II : c'est un faire doux et pur, plein de finesse et de chasteté[3]. Il

1. Louvre, *Sérapéum*, st. n° 190, publiée par Mariette, *Renseignements sur les soixante-quatre Apis trouvés dans les souterrains du Sérapéum*, dans le *Bulletin archéologique de l'Athénéum français*, août et septembre 1856, et dans le *Sérapéum de Memphis*, III, pl. 36; Lepsius, *Königsbuch*. — 2. Louvre, *Sérapéum*, st. n° 239, publiée par Mariette, *Renseignements*, dans le *Bulletin archéologique*, août et septembre 1856. — 3. Voyez au Musée de Boulaq la statue de la reine Améniritis; au Mu-

excelle surtout dans les sujets de petite dimension, amulettes en terre émaillée ou en lapis-lazuli, statuettes en bronze, en argent et en or, bagues et bijoux : jamais on n'a su mieux donner une allure libre et puissante à des figures dont beaucoup ont à peine quelques centimètres de haut.

Ce ne fut pas seulement dans les arts que l'avènement de la vingt-sixième dynastie marqua une véritable renaissance : la politique extérieure redevint ce qu'elle avait été au temps des rois thébains, large et intelligente. L'Égypte n'était plus comme jadis entourée de petits États ; au sud et au nord-est, elle touchait à deux empires conquérants, l'Éthiopie et l'Assyrie ; même à l'est, la fondation de Cyrène par les Grecs (entre 648 et 625 av. J.-C.) avait prêté quelque consistance aux populations flottantes de la Libye. Il s'agissait avant tout de fortifier les points vulnérables du pays, les débouchés de la route de Syrie à l'est, les environs du lac Maréotis à l'ouest, et au sud ceux de la première cataracte. Contre les Assyriens, Psamitik fortifia Daphné, près de l'ancienne forteresse de Zarou. Des garnisons nombreuses, cantonnées près d'Abou et de Maréa, protégèrent la Thébaïde et les régions occidentales du Delta contre les Libyens et les Éthiopiens[1]. Cela fait, il passa de la défensive à l'offensive. De ses campagnes en Nubie nous ne saurions rien, si quelque mercenaire grec ne s'était avisé de graver son nom et celui de ses chefs sur la jambe d'un des colosses qui décorent la façade du temple d'Ibsamboul[2]. Les Égyptiens remontèrent le Nil jusqu'à Kerkis, dans le voisinage de la seconde cataracte, et restèrent maîtres de cette portion du pays, qu'on appela plus tard le Dodécaschène[3]. En Syrie, les expéditions

sée du Louvre, les statues A 83, 84, 86, 88, 91, 93, 94, les sarcophages D 8, 9, 10 ; le naos D 29 ; les stèles d'Apis S 2240, 2243, 2244, 2259, et le beau lion de Sérapéum. — 1. Hérodote, II, 30. — 2. *Corpus Inscriptionum Græcarum*, n° 5126 ; Lepsius, *Denkm.*, VI, pl. XCVIII-XCIX. Quelques soldats phéniciens ou syriens suivirent l'exemple de leurs camarades grecs et gravèrent à côté des inscriptions analogues. (Cf. Halévy, *Mélanges d'épigraphie et d'archéologie sémitiques*, p. 89-96.) — 3. Ce nom signifie le pays des « douze schènes », parce que d'Éléphantine à sa frontière méridionale on comptait environ douze schènes, soit trente lieues communes de vingt-cinq au degré. Cf. Hérodote, II, XXIX ; Ptolémée, IV, 5.

ne furent pas poussées bien loin : Psamitik borna sagement son ambition à la conquête de la Philistie. Ashdod était alors la clef des routes qui mènent en Égypte; elle avait, outre la ville propre située à quelque distance de la cité, un port fortifié analogue à celui de Gaza[1]. Elle opposa une résistance désespérée. Hérodote raconte que le siège dura vingt-neuf ans[2], mais c'est là une de ces exagérations dont sont prodigues les historiens grecs. Peut-être ses interprètes lui dirent-ils que la prise d'Ashdod[3] tombait en l'an XXIX de Psamitik Ier, soit en 637; peut-être aussi le chiffre était-il donné dans un des contes populaires qu'il a recueillis. Si l'on pouvait ajouter foi à la première hypothèse, la guerre de Syrie aurait eu lieu dans le temps où les Assyriens, déjà menacés par les Mèdes, ne pouvaient plus protéger ceux de ses sujets qui se trouvaient à l'extrême occident de l'empire. Quelques années plus tard, les Kimmériens menacèrent l'Égypte[4] : Psamitik acheta leur retraite à force de présents[5], et sauva par quelques sacrifices d'argent son peuple, qu'il n'était plus en état de défendre par les armes.

Un désastre imprévu avait en effet frappé le pays. A l'imitation des grands Pharaons d'autrefois, Psamitik avait essayé d'attirer les étrangers en Égypte. Après la chute de Samarie et les guerres de Sargon, un grand nombre de Juifs et de Syriens s'étaient réfugiés dans le Delta. A côté de ces populations sémitiques toujours croissantes il voulut placer des tribus de race différente : il concéda des terres le long de la branche pélusiaque aux Cariens et aux Ioniens, dont les services lui avaient été utiles[6]. Il eut soin de séparer les Ioniens des autres par toute la largeur du Nil : la précaution n'était pas inutile, car leur réunion sous un même drapeau n'avait pas éteint leurs haines nationales et ne suffit pas toujours à prévenir les hostilités entre mercenaires d'origine diverse[7]. Des colons milésiens, encouragés par cet

1. Reland, *Palæstina*, p. 215, 609. — 2. Hérodote, II, CLVII. — 3. La ville souffrit beaucoup, à ce qu'il paraît : une vingtaine d'années plus tard, Jérémie, parlant des Philistins, mentionne après Ascalon, Gaza et Ekron « ce qui reste d'Ashod » (Jérémie, XXV, 20). — 4. Voir p. 513. — 5. Hérodote, I, CV; cf. Strabon, l. XV, 1. — 6. Hérodote, II, CXLV. — 7. L'observation est de Kenrick, *Ancient Egypt under the Pharaohs*, l. II, p. 223.

exemple, abordèrent avec trente navires à l'entrée de la branche bolbitine, et y fondèrent un comptoir qu'ils nommèrent le *Camp des Milésiens*[1]. D'autres bandes d'émigrants vinrent successivement renforcer ces premiers établissements. Le roi leur confia des enfants du pays auxquels ils enseignèrent la langue grecque[2]. L'histoire ne dit pas si les Grecs confièrent à leurs hôtes des enfants pour apprendre la langue égyptienne, mais le fait en lui-même est peu probable : les Grecs ont toujours montré peu de goût pour l'étude des langues étrangères[3]. Le nombre des interprètes s'accrut rapidement, à mesure que les relations de commerce et d'amitié devenaient plus fréquentes; ils formèrent dans les villes du Delta une véritable classe, dont la fonction unique était de servir d'intermédiaire entre les deux peuples[4]. En mettant ses sujets en contact avec une nation active, industrieuse, entreprenante, pleine de sève et de jeunesse, Psamitik espérait sans doute se faire bien venir d'eux. Il se trompait : l'Égypte avait trop souffert depuis deux siècles des étrangers de toute nature pour être disposée à les bien accueillir sur son territoire, même quand ils se présentaient comme alliés. Elle tolérait les peuples qu'elle connaissait depuis longtemps, et dont les mœurs n'étaient pas trop éloignées de ses usages, les Phéniciens, les Juifs, même les Assyriens : elle ne voulut pas accepter les Grecs. Les Grecs, au contraire, frappés d'étonnement à la vue de cette civilisation si grande encore et si imposante dans sa décadence, s'enamourèrent de l'Égypte : ils rattachèrent à ses dieux l'origine de leurs dieux, à ses races royales la généalogie de leurs familles héroïques. Mille légendes naquirent dans les marines du Delta sur le roi Danaos et sur son exil en Grèce après une révolte contre son frère Armaïs[5], sur les migrations de Kékrops et sur l'identité d'Athênê avec la Nît de Saïs[6], sur la lutte d'Hercule

1. Μιλησίων τεῖχος, Strabon, l. XVII, 1. — 2. Hérodote, II, CXLIV. — 3. Letronne, *Mémoire sur la civilisation égyptienne depuis l'arrivée des Grecs sous Psammitichus jusqu'à la conquête d'Alexandre*, dans les *Mélanges d'érudition et de critique historique*, p. 164-166. — 4. Hérodote, II, CLIV. — 5. Manéthon, édit. Unger, p. 158, 195-198. — 6. Diodore, I, 14.

contre le tyran Busiris, sur le séjour d'Hélène et de Ménélas à la cour du roi Protée[1]. L'Égypte devint une école où les grands hommes de la Grèce, Solon, Pythagore, Eudoxe, Platon, étudièrent les principes de la sagesse et des sciences. En retour de tant d'admiration, elle ne rendit à la Grèce que défiance et mépris. L'Hellène fut pour l'Égyptien de vieille race un être impur à côté duquel on ne pouvait vivre sans se souiller. Les gens des classes inférieures refusaient de manger avec lui, d'employer son couteau ou sa marmite[2]. Les gens des hautes classes le traitaient comme un enfant sans passé et sans expérience, dont les ancêtres n'étaient que des barbares quelques siècles auparavant[3].

Sourde au début, l'hostilité des indigènes contre les étrangers ne tarda pas à se manifester ouvertement. Psamitik avait comblé de faveurs les Ioniens et les Cariens qui avaient aidé à l'élever roi : il avait fait d'eux sa garde du corps et leur avait confié le poste d'honneur à l'aile droite de l'armée. Les Grecs avaient là ce qu'ils prisaient si fort, l'honneur et le profit : au titre de garde du corps était attachée une haute paye considérable[4]. Quand les Mashouasha et les troupes indigènes se virent enlever par les nouveaux venus les avantages qui leur avaient été réservés jusqu'alors, ils commencèrent à murmurer. Une circonstance fâcheuse mit le comble à leur mécontentement : les garnisons établies à Daphné, à Maréa et dans l'île d'Abou ne furent pas relevées une seule fois dans l'espace de trois ans. Ils résolurent donc d'en finir, et comme une tentative de révolte leur parut présenter peu de chances de succès, ils prirent le parti de s'exiler. Deux cent quarante mille d'entre eux s'assemblèrent avec armes et bagages et se dirigèrent vers l'Éthiopie. Psamitik, averti trop tard de leur projet, se lança à leur poursuite avec une poignée de monde, les atteignit et les supplia de ne pas abandonner les dieux de leur pays, leurs femmes, leurs enfants. L'un d'eux lui répondit, avec

1. Hérodote, II, CXII-CXXI; cf. *Odyssée*, IV, 82 sqq.; Clém. d'Alex., *Strom.*, I, p. 326, *a*. — 2. Hérodote, II, XLI. — 3. On sait l'apostrophe d'un prêtre égyptien à Platon. — 4. Hérodote, II, CLXVIII.

un geste brutal, qu'ils étaient sûrs de se créer une famille partout où ils iraient. Le roi de Napata les accueillit avec joie, les attacha à son service et leur accorda la permission de conquérir pour son compte un territoire occupé par ses ennemis. Ils s'établirent dans la presqu'île que forment, à partir de leur réunion, le Bahr-el-Azrek et le Bahr-el-Abyad, et s'y multiplièrent au point de devenir un peuple considérable. En souvenir de l'insulte qui leur avait été faite, ils s'appelèrent eux-mêmes les Asmakh, les gens à la gauche du roi[1]. Les voyageurs grecs leur donnèrent tour à tour les noms d'Automoles et de Sembrites, qu'ils conservèrent jusque vers les premiers siècles de notre ère[2].

Cette désertion en masse au moment où l'Égypte avait plus que jamais besoin de toutes ses forces porta un coup cruel aux ambitions de Psamitik. Il vit la décadence de Ninive sans pouvoir en profiter. Après avoir usé la plus grande partie de sa vie à rétablir la paix, il employa les années qui lui restaient à refaire une armée et à équiper une flotte. Il mourut en 611 après un règne de cinquante-quatre ans, et fut enterré à Saïs[3], laissant pour son successeur un fils déjà âgé et qui avait, comme son grand-père, le nom de Niko. Niko II fut un roi énergique, taillé sur le modèle des grands Pharaons et à qui il ne manqua, pour égaler la gloire des Thoutmos et des Séti, que des ressources semblables aux leurs. L'armée reconstituée par son père était forte et bien commandée ; il s'appliqua à créer une marine militaire qui permît à l'Égypte de dominer à la fois sur la mer Rouge et sur la Méditerranée. Des ingénieurs grecs lui construisirent des chantiers maritimes et remplacèrent le vieux matériel par une flotte de trières[4]. En même temps, il songeait à rétablir le canal des deux mers, abandonné et ensablé depuis les dernières années de la vingtième dynastie. Il comptait le creuser assez large pour que deux trières

1. Cf. de Horrack, dans la *Revue archéologique*, 1864. — 2. Hérodote, II, xxx ; Diodore, I, 67 ; Ératosthène dans Strabon, l. XVII, 2 ; Pline, l. VI, 30 : Ptolémée, IV, 7. Malgré l'exagération des nombres et la bizarrerie de certains détails, je tiens le fond du récit d'Hérodote pour véritable, contrairement à l'opinion de M. Wiedemann, *Geschichte Ægyptens*, p. 134-138. — 3. Hérodote, II, clxix ; Strabon, l. XV, 1. — 4. Hérodote, II, clix.

pussent y voguer de front ou s'y croiser, sans déborder. Le canal s'embranchait sur le Nil un peu en amont de Bubastis, non loin de Patoumos, longeait le pied des collines arabiques de l'est à l'ouest, puis s'enfonçait dans la gorge du Ouady Toumilât, et courait au sud dans la direction de la mer Rouge. La tradition contait qu'après avoir perdu cent vingt mille hommes dans cette entreprise, il l'avait abandonnée sur la foi d'un oracle : on lui avait prédit qu'il travaillait pour les barbares[1]. Déçu de ce côté, il tourna son activité vers un autre objet. Les Tyriens et les Carthaginois avaient exploré, le long de la côte d'Afrique, des pays riches en or, en ivoire, en bois précieux, en épices, mais la politique jalouse des deux peuples empêchait les autres nations d'arriver à travers la Méditerranée jusque dans ces régions lointaines. Les Égyptiens avaient encore présent le souvenir des campagnes maritimes d'autrefois, au temps où l'escadre de la reine Hatshopsitou faisait la course dans les mers d'Arabie et relâchait aux Échelles de l'Encens[2]. Niko lança les matelots phéniciens de sa flotte à la recherche des terres nouvelles; ils partirent du golfe d'Arabie sans trop savoir où ils allaient. L'entreprise, hardie en tout temps, était des plus périlleuses pour les petits vaisseaux de l'époque ; ils devaient toujours marcher en vue des côtes, et les côtes d'Afrique sont d'une navigation difficile. Pendant plusieurs mois, les Phéniciens marchèrent vers le sud, la droite au continent qui s'allongeait devant eux, la gauche à l'orient. Vers l'automne, ils débarquèrent sur la plage la plus proche, semèrent le blé dont ils s'étaient munis et attendirent que le grain fût mur : aussitôt après la moisson, ils reprirent la mer. Le souvenir précis de leurs observations et de leurs découvertes se perdit bientôt : on se rappela seulement qu'arrivés à un certain endroit ils virent avec stupeur que le soleil sembla modifier son cours et ne cessa plus de se lever à leur droite. Ils avaient doublé la

1. Hérodote, II, CLVIII; IV, XLII. Cf. Diodore, I, 33. Le chiffre de cent vingt mille hommes est évidemment exagéré ; dans une entreprise pareille, le creusement du canal d'Alexandrie, Méhémet-Ali ne perdit que dix mille hommes. Sur le canal, voir Ebers, *Durch Gosen zum Sinai*, p. 471 sqq. — 2. Voir p. 195-197.

pointe méridionale de l'Afrique et commençaient à remonter vers le nord. La troisième année, ils franchirent les Colonnes d'Hercule et rentrèrent au port : l'amitié étroite qui unissait Tyr à l'Égypte les protégea sans doute contre la jalousie des Carthaginois pendant cette dernière partie de leur expédition. La faiblesse des moyens dont disposait la marine du temps rendit leur voyage inutile; il n'ouvrit aucune voie nouvelle au commerce, et demeura comme un fait curieux, mais sans résultat. Les prêtres égyptiens le racontèrent à Hérodote, et Hérodote lui-même nous l'a raconté sans trop y croire[1].

Le règne de Niko ne fut pas consacré tout entier à ces entreprises pacifiques. La vieillesse de Naboupaloussour invitait à l'attaquer : au printemps de 608, Niko quitta Memphis et pénétra en Asie. Une fois de plus, les bataillons égyptiens s'acheminèrent le long de la route traditionnelle qui les avait autrefois menés jusqu'à l'Euphrate. Ils avaient déjà dépassé Ashdod et comptaient traverser sans combat la vallée du Jourdain et celle de l'Oronte, lorsque, au débouché des gorges du Carmel, ils rencontrèrent les avant-postes d'une armée ennemie. C'était celle de Josias. Niko lui avait conseillé pourtant de rester tranquille dans Jérusalem : mais le roi juif ne voulut pas écouter les conseils de l'infidèle. Depuis qu'il avait proclamé la loi, il s'était persuadé à lui-même que le temps prédit par les prophètes allait revenir où l'Éternel rendrait à son peuple fidèle les beaux jours de David. L'affaiblissement de Ninive lui parut un signe évident de la faveur divine et une invitation à continuer de la mériter par ses actes : il se posa en maître dans les cités de Samarie comme dans celles de Juda, et leur imposa sa réforme[2]. L'entrée en scène des Égyptiens ne le déconcerta point : il rassembla son

1. Hérodote, IV, XLII; cf. Robiou, *Recherches nouvelles sur quelques périples d'Afrique dans l'antiquité*, p. 1-14. Les écrivains grecs postérieurs à Hérodote niaient la possibilité d'un pareil voyage comme Éphore (*Fragm. H. Græc.*, t. I, p. 26), ou disaient qu'on ne pouvait affirmer si l'Afrique était entourée d'eau entièrement (Polybe, III, 38), ou pensaient qu'aucun voyageur n'avait été à plus de cinq mille stades au delà de la mer Rouge (Strabon, l. XVI, III, 10). — 2. II *Rois*, XXIII, 15-20.

armée et se prépara à leur disputer le passage, près de Mageddo, à l'endroit même où, dix siècles auparavant, Thoutmos III avait vaincu les Syriens confédérés[1]. Les Juifs plièrent sous le choc des Égyptiens; Josias fut tué, et Niko, sans plus s'inquiéter de ce que devenait le royaume de Juda, poussa droit vers le nord. Il revit l'antique Qodshou[2], arriva sous les murs de Gargamish et ne s'arrêta qu'à l'Euphrate. Après avoir placé des garnisons égyptiennes dans les postes importants, il redescendit vers le sud et s'arrêta quelque temps à Riblah, près d'Hamath, pour y recevoir l'hommage des petits princes syriens. Il y apprit que les Juifs, sans attendre ses ordres, avaient proclamé roi Joakhaz, fils de Josias, qu'ils jugeaient sans doute disposé à suivre la politique de son père. Il le manda à Riblah, le déposa après trois mois de règne et le remplaça par son frère aîné Éliakim, auquel il imposa le nom de Joïakim : la Judée fut frappée d'une amende de cent talents d'argent et d'un talent d'or[3]. De retour en Égypte, il voulut perpétuer le souvenir des mercenaires grecs qui l'avaient servi pendant la campagne, et consacra dans le temple d'Apollon Branchides, à Milet, la cuirasse qu'il avait portée[4]. Après cinq siècles de faiblesse et de discorde, l'Égypte était une fois encore maîtresse de la Syrie[5].

Sa domination ne dura que trois ans, pendant lesquels le vieux Naboupaloussour ne songea pas à engager la lutte. Enfin, vers 605, il tenta un effort pour recouvrer les provinces perdues, et dépêcha contre Niko son fils Naboukoudouroussour[6]. Pharaon partit plein d'espoir en sa fortune. « Qui s'avance là pareil au Nil, et dont les flots se précipi-

1. II *Rois*, XXIII, 29-30; Hérodote, II, CLIX, nomme par erreur Magdôlos la ville où se livra la bataille. Pour l'appréciation de la conduite de Josias, voir Kuenen, *The Religion of Israel*, t. II, p. 40-43. — 2. Qodshou avait perdu toute son importance ; elle avait probablement changé de nom et n'était plus connue que dans la tradition égyptienne. Hérodote la confond avec Gaza, dont il entendit parler en Égypte sous le nom de Katatou, Kazatou : de là le nom de Κάδυτις qu'il lui donne et qu'il applique également à Gaza. — 3. II *Rois*, XXIII, 30-35. — 4. Hérodote, II. CLIX. — 5. Le seul monument égyptien que nous ayons des conquêtes de Niko est un gros scarabée du Musée de Boulaq publié par Mariette, *Monuments divers*, t. I, pl. 48, *c*. — 6. Le nom de ce prince est écrit

tent comme ceux d'un fleuve? C'est l'Égyptien qui s'avance pareil au Nil, et comme un fleuve ses eaux se précipitent : Il dit : « Je monte, j'inonde la terre, je vais noyer villes et « habitants ! » Avancez donc, chevaux ! Chars, lancez-vous au galop! Qu'ils marchent les guerriers, l'Éthiopien et le Libyen tenant le bouclier, le Lydien tendant l'arc[1]. » La bataille décisive eut lieu sur les bords de l'Euphrate, non loin de Gargamish[2]; les Égyptiens furent complètement battus et les peuples de Syrie surent désormais à quoi s'en tenir sur la force relative des deux grands empires qui se disputaient leur soumission. La Judée, qui avait le plus souffert, accueillit avec joie la nouvelle du désastre, et le prophète Jérémie le célébra en strophes ironiques : « Que vois-je? les voilà culbutés, reculant d'épouvante! Leurs guerriers sont écrasés, ils courent, ils fuient sans tourner la tête... Ah! le plus agile n'échappera pas! Là, au nord, sur les bords de l'Euphrate, ils trébuchent, ils tombent!... Ce jour est pour le Seigneur, pour le Dieu des astres un jour de vengeance, où il frappera ses ennemis; l'épée doit se rassasier, s'abreuver de leur sang; car le Seigneur, le Dieu des astres veut avoir son hécatombe au pays du Nord, sur l'Euphrate! Et maintenant monte en Galaad et cherche du baume, vierge fille de l'Égypte. C'est en vain que tu multiplies les remèdes; pour toi, il n'y a plus rien qui puisse panser ta blessure ! Les nations ont appris ta honte, et la terre est remplie de tes cris : c'est que tes guerriers se renversent l'un sur l'autre et tombent à la fois tous ensemble[3]. » Naboukoudouroussour rentra en possession de tout le territoire, reçut en chemin la soumission de Joïakim et des rois indigènes; il était déjà à Péluse et se préparait à passer en Égypte, quand la mort de son père l'arrêta dans

d'ordinaire Nabuchodonosor, Nabucadnezzar, par suite d'une confusion entre le ר *r* et le נ *n*. Les Septante transcrivent Nabucodorossor, et les textes originaux nous donnent la forme pleine Naboukoudouroussour, « Nabo, protège la couronne ». — 1. Jérémie, XLVI, 7-9. Le Lydien désigne probablement d'une manière générale les mercenaires cariens et grecs qui servaient dans l'armée égyptienne. — 2. Jérémie, XLVI, 2; II *Rois*, XXIV, 7; Josèphe, *Antiq. jud.*, X, 7. — 3. Jérémie, XLVI, 5-6, 10-12.

sa marche. Il craignit qu'un compétiteur ne s'élevât en Chaldée pendant son absence, conclut un traité avec Niko et partit en toute hâte. Son impatience d'arriver ne put s'accommoder aux longueurs de la route ordinaire par Gargamish et la Mésopotamie; il se lança à travers le désert d'Arabie avec une légère escorte, et entra dans Babylone au moment où on l'y attendait le moins[1].

L'empire chaldéen et le monde oriental depuis la bataille de Gargamish jusqu'à la chute de l'empire mède.

Il trouva tout en ordre. Les prêtres avaient pris la direction des affaires et gardé le trône à l'héritier légitime : il n'eut qu'à paraître pour se faire acclamer et obéir[2]. Son règne fut long et prospère. De même que Kyaxarès avait été le héros de l'empire mède, Naboukoudouroussour II fut le héros de l'empire chaldéen. Sans lui, Babylone n'aurait eu dans l'histoire autre renom que d'une ville de commerce et d'industrie; grâce à lui, elle fut connue de tout l'Orient pour ses victoires et sa puissance.

On sait que Naboukoudouroussour guerroya longtemps et avec bonheur, mais aucune inscription ne nous a révélé le détail et l'étendue de ses entreprises. Du côté du nord et de l'est, son alliance avec la Médie le garantit contre toute attaque sérieuse; à l'ouest et au sud, la paix de son empire fut troublée souvent et ses succès furent mêlés de revers. Il avait de ce côté une position analogue à celle qu'y avaient eue les rois d'Assyrie moins d'un siècle auparavant. L'expérience des dernières années avait prouvé que le dernier but où tendait l'ambition des conquérants asiatiques était la possession de Memphis et de Thèbes, voire de l'Éthiopie : comme Sargon, comme Sennachérib, comme Ashshourbanipal, Naboukoudouroussour maître de la Syrie était un danger perpétuel pour l'existence de l'Égypte. Les

1. Bérose, *Fragm.*, 11, dans Josèphe, *Antiq.*, X, 11. — 2. Bérose, *Fragm.*, 11, dans Josèphe, *Antiq. jud.*, l. X, c. 11.

Pharaons des dynasties précédentes avaient essayé de s'abriter derrière les États syriens, et la politique de Shabakou avait consisté à maintenir la barrière de royaumes qui s'élevait entre lui et l'Assyrie. Damas et Samarie tombées, il ne restait plus à Pharaon d'autre ressource que d'être conquérant et de s'emparer, s'il le pouvait, de la côte phénicienne. Psamitik Ier avait commencé cette œuvre par la prise d'Ashdod; Niko II avait paru l'achever après la bataille de Mageddo. La défaite de Gargamish avait tout renversé, mais en prouvant la justesse de vue des hommes d'Etat égyptiens. Si la bataille perdue par Niko l'avait été entre Péluse et Gaza, c'en eût été fait de l'Égypte[1] : livrée sur les bords de l'Euphrate, elle donnait au vaincu le temps de rassembler des forces nouvelles et de garnir le front est du Delta. Malgré son insuccès, Niko ne se découragea pas. Il appartenait à une race persévérante, qu'un siècle de revers n'avait pas découragée de ses aspirations à la couronne et qui ne l'avait gagnée qu'à force de patience et d'obstination. Il remonta sa flotte et son armée en silence, comptant sur l'esprit remuant des Phéniciens et des Juifs pour trouver une prompte occasion de revanche.

Depuis ses luttes désastreuses contre l'Assyrie, la Phénicie avait conservé une aversion profonde pour tous ceux de ses maîtres qui lui venaient de l'est. Il en était de même de la plupart des États syriens qui avaient encore un semblant d'indépendance, Ammon, Moab, les Nabatéens, le royaume de Juda. Niko exploita habilement ces haines; quatre ans après sa défaite, il décida Joïakim à se révolter contre les Chaldéens. La mort de Josias avait porté un coup terrible aux espérances des prophètes. « Jamais avant lui il n'y avait eu roi qui lui fût comparable pour s'être dévoué à l'Eternel de tout son cœur et de toute son âme, et de toute sa force, en toutes choses, conformément à la loi de Moïse, et après lui jamais il n'en surgit de pareil[2] ». Les événements qui suivirent la déposition de Joakhaz, puis le brusque renversement de la puissance égyptienne, l'avènement de

1. On le vit bien plus tard, lors de la guerre entre Psamitik III et Kambysès. — 2. II *Rois*, XXIII, 25.

la domination chaldéenne ébranlèrent plus profondément encore la foi en l'efficacité de la réforme prêchée par Hilkiah. Le peuple sembla ne voir dans ces désastres qu'une vengeance de Jahvéh contre les impies qui avaient renversé ses temples et prétendu ne lui laisser qu'un sanctuaire unique. Le culte du Dieu d'Israël reprit ses allures d'autrefois, et celui des divinités étrangères fut pratiqué au bout de peu de temps avec plus de ferveur que jamais. Le désappointement des prophètes et de leurs partisans fut d'autant plus amer qu'ils avaient cru un instant toucher presque au but de leurs efforts et réaliser l'idéal de leur peuple de Dieu[1]. Un jour de fête, le plus connu d'entre eux, Jérémie, fils d'Hilkiah, se présenta sur le parvis et apostropha violemment la foule : « Ainsi a dit Jahvéh : « Si vous ne m'écoutez point et ne marchez dans la loi que je vous ai proposée, si vous n'obéissez aux paroles des prophètes mes serviteurs que je vous mande et que vous n'écoutez point, je mettrai ce temple en même état que celui de Shilo, et je livrerai cette ville en malédiction à toutes les nations de la terre. » On était au commencement du règne de Joïakìm, au moment le plus fort de la réaction contre les tendances de Josias; « aussitôt que Jérémie eut achevé de prononcer ce que Jahvéh lui avait ordonné de prononcer devant le peuple, les sacrificateurs, les prophètes et le peuple entier le saisirent, disant : « Tu mourras de mort. » La foule s'amassa dans le temple, les principaux de Juda montèrent de la maison du roi à celle de l'Éternel, et s'assirent à l'entrée de la porte neuve. L'accusation énoncée, quelques-uns des juges déclarèrent que Jérémie ne méritait pas la mort, puisqu'il avait parlé au nom de Jahvéh, et les anciens alléguèrent l'exemple de Michée : « Le roi Ezéchias et ceux de Juda le firent-ils mourir? » Jérémie échappa cette fois à la colère du peuple; mais d'autres n'avaient pas eu le même bonheur. Uriah de Kiriath-Jéarîm, dont le seul crime avait été de prophétiser contre Jérusalem en la même manière que Jérémie, avait eu beau se sauver

1. Kuenen, *The Religion of Israel*, t. I, p. 43 sqq.; *Religion naturelle et religion universelle*, p. 199 sqq.

en Égypte : le roi Joïakim envoya Elnathan, fils de Hakbor, et quelques hommes avec lui, qui le ramenèrent en Judée et le décapitèrent, et jetèrent son corps à la fosse commune [1].

Cette séparation entre le peuple et l'homme qui représentait la grande tradition prophétique s'accentua rapidement; le moment vint où Israël sembla s'être réduit à Jérémie et à son disciple Baruch. Jérémie était en effet de ceux à qui le désastre de Mageddo avait enlevé toute espérance en le présent. « Voici la tempête de l'Éternel : sa fureur va se montrer, et l'ouragan prêt à fondre s'abattre sur la tête des méchants; et la colère de Jahvéh ne sera pas détournée qu'il n'ait exécuté et mis à effet les desseins de son cœur... Ne suis-je pas un dieu de près, dit Jahvéh, et ne suis-je pas Dieu aussi de loin? Quelqu'un se pourra-t-il cacher dans quelque retraite que je ne le voie point? Ne remplis-je pas, moi, les cieux et la terre [2]? » Sans doute la colère de Jahvéh ne sera pas éternelle; mais avant qu'elle soit apaisée, Jérusalem sera détruite et Israël aura besoin de conclure avec lui un pacte nouveau. Au contraire, le plus grand nombre ne pouvait s'habituer à l'idée que Jahvéh déserterait Juda comme il avait déserté Israël. Toute tentative contraire aux intérêts du Chaldéen, toute alliance avec ses ennemis leur paraissait légitime, et les conseils de l'Egypte trouvaient auprès d'eux un accueil favorable. Naboukoudouroussour se rendit sur les lieux, de sa personne, et comprima le mouvement avant que Pharaon eût le temps d'intervenir; Joïakîm rentra dans le devoir [3]. Trois ans plus tard, il se souleva de nouveau, toujours à l'instigation de Niko. Cette fois Naboukoudouroussour ne dirigea pas lui-même les opérations militaires. Il se contenta d'envoyer un de ses généraux avec les contingents d'Ammon et de Moab, toujours prêts à oublier leur crainte du Chaldéen lorsqu'il s'agissait de satisfaire leur haine contre le Juif. Joïakîm mourut pendant le siège de Jérusalem et fut remplacé par son fils, un jeune homme de dix-huit ans, qui prit

1. Jérémie, ch. xxvi. — 2. Jérémie, xxiii, 19, 20, 23, 24. — 3. II *Rois*, xxiv, 1.

le nom de Jékoniah ou Joïakîn. Ce prince ne régna pas longtemps. Au moment même qu'il montait sur le trône, Naboukoudouroussour arrivait au camp ennemi. Sa présence précipita le dénouement; trois mois après, Joïakîn se rendit à discrétion. Le vainqueur se montra clément : il se borna à enlever ce qui restait des trésors du temple et à exiler le roi en Chaldée avec toute sa famille. L'armée juive fut réduite en esclavage, la population ouvrière transportée à Babylone, où on l'employa aux grandes constructions; le demeurant fut remis au dernier fils de Josias, Mattaniah, alors âgé de vingt et un ans (597). Mattaniah, comme ses prédécesseurs, changea de nom en changeant de condition : il fut appelé désormais Zédékiah[1].

Deux ans après, Niko mourut sans avoir rencontré l'occasion qu'il cherchait (595)[2], et son fils Psamitik II, encore enfant au moment de son intronisation, n'eut pas le loisir de rien entreprendre contre l'Asie : une incursion en Éthiopie (591) signala son règne[3], mais il disparut avant d'arriver à majorité (589)[4]. Pendant cet intervalle, la Syrie, tranquille en apparence, n'avait cessé de s'agiter sourdement; les partis, qui voyaient le salut de la patrie dans une alliance étroite avec l'Égypte, s'étaient relevés du coup dont les avait frappés l'échec de Niko et de Joïakîm. A Jérusalem, le courant qui portait les esprits vers l'Egypte devint si fort que Zédékiah, créature de Naboukoudouroussour, y fut entraîné. Les prophètes de l'ancienne école, pleins de foi en Jahvéh, continuaient à penser que l'humiliation de leur patrie ne pouvait durer longtemps encore : plus les désastres s'accumulaient sur elle, plus l'heure de la délivrance leur paraissait voisine. Ceux d'entre eux qui

1. II *Rois*, XXIV; *Chroniques*, XXXVI, 5-11. Cf. Jérémie, XXIV, XXV, XXVI, XXXV, XXXVI, etc. — 2. Manéthon (édit. Unger, p. 280) attribue six années de règne à Niko, et Hérodote, II, CLIX, seize. Deux stèles de Florence et de Leyde confirment ce dernier chiffre (Leemans, *Lettre à Rosellini*, p. 125-132). — 3. Hérodote, II, CLX. C'est à cette expédition qu'on attribue d'ordinaire les graffiti d'Ibsamboul. — 4. Son sarcophage, découvert en 1883, est aujourd'hui au Musée de Boulaq (cf. Maspero, *Guide du visiteur*, p. 25-26). Les dimensions en sont si petites qu'il n'a pu servir qu'à un enfant ou tout au plus à un adolescent.

avaient accompagné Joïakîn dans l'exil, Akhab, Zédékiah fils de Maassiah, Shémaïah, se prédisaient à eux-mêmes un prochain retour. Ceux qui étaient demeurés à Jérusalem ne cessaient de répéter au peuple : « Vous ne serez point asservis au roi de Chaldée ; les vases sacrés du temple retourneront de Babylone ». Jérémie essayait en vain de combattre l'effet de leurs déclamations. Il écrivait aux exilés de s'armer de patience : « Bâtissez des maisons et demeurez-y, plantez des jardins et mangez-en les fruits! Mariez-vous, engendrez des fils et des filles, donnez des femmes à vos fils et des époux à vos filles pour qu'elles deviennent mères à leur tour. Multipliez-vous là et ne laissez pas diminuer votre nombre... Gardez-vous d'écouter vos prophètes qui sont au milieu de vous ou vos devins et ne croyez pas aux songes que vous auriez, car ils mentent en prophétisant en mon nom : je ne leur ai pas donné mission, dit Jahvéh. Car voici ce que dit Jahvéh : « Quand soixante-dix ans seront accom-« plis pour Babel, je vous visiterai et je ratifierai pour vous « ma bonne promesse de vous ramener dans votre patrie [1] ». L'un de ceux qui avaient été dénoncés de la sorte, Shémaïah, s'indigna de ces conseils pacifiques et adressa au grand prêtre Zéphaniah une lettre, dans laquelle il le sommait de condamner aux ceps et au carcan ce Jérémie d'Anatôt, qui faisait le prophète à Jérusalem et ne savait que recommander la patience aux déportés. Jérémie n'était jamais en reste d'invectives avec ses adversaires : il maudit Shémaïah dans sa personne et dans sa race [2] et n'en continua que plus fort à prêcher contre les partisans de la politique agressive : « N'écoutez point ces gens-là, mais rendez-vous plutôt sujets du roi de Babylone, et peut-être vous vivrez; pourquoi cette ville serait-elle réduite en un désert? Mais s'ils sont prophètes, et que la parole de Jahvéh soit en eux, qu'ils intercèdent maintenant auprès de Jahvéh des armées, afin que les vases sacrés qui sont demeurés au temple et au palais des rois et à Jérusalem n'aillent pas rejoindre les autres à Babylone [3]. » Un jour il descendit en

1. Jérémie, XXIX, 1-11. — 2. Jérémie, XXIX, 23-32. — 3. Jérémie, XXVII, 14, 16-18.

public le joug au cou, tandis que le prophète Hananiah-ben-Azzour de Gibéon prêchait devant les prêtres et le peuple en ces termes : « Ainsi a dit l'Éternel des armées, le dieu d'Israël : « J'ai rompu le joug du roi de Babylone. Dans « deux ans accomplis je ramènerai ici Jékoniah, fils de Joïa-« kîm, roi de Juda, et tous ceux qui ont été déportés de Juda « en Babylone ». Puis, levant le joug de dessus le cou de Jérémie, il le rompit, car « ainsi a dit Jahvéh : « Entre ceci « et deux ans accomplis, je romprai de même le joug de « Naboukoudouroussour, roi de Babylone, de dessus le cou « de toutes les nations ». Le jour d'après, Jérémie reparut chargé d'un nouveau joug, mais d'un joug de fer, emblème de celui que Jahvéh a jeté « sur le cou de toutes les nations afin qu'elles soient asservies au roi de Babylone[1] ». L'avènement d'Ouahibrî au trône d'Égypte donna de nouveaux arguments aux partisans de la révolte. On le savait entreprenant, ambitieux, préparé de longue main aux chances d'une guerre : Tyr et la Phénicie, Jérusalem et les pays situés au delà du Jourdain coururent aux armes d'un commun accord. Naboukoudouroussour, placé entre trois adversaires, hésita un moment. « Il s'arrête au carrefour des chemins pour consulter l'avenir; il mêle les flèches divinatoires, interroge les Téraphim, inspecte le foie des victimes[2]. » Son indécision ne fut pas de longue durée. Juda était le nœud de la coalition; son territoire reliait les confédérés de la côte à ceux du désert, les forces de l'Égypte à celles de la Syrie. Tandis qu'une division ravageait la Phénicie et commençait le blocus de Tyr, le gros de l'armée se rua sur la Judée. Zédékiah n'osa l'attendre en rase campagne et se renferma dans Jérusalem. Cette fois Naboukoudouroussour était à bout de patience; il ravagea le pays sans miséricorde, livra les habitants des campagnes à la merci des Philistins et des Édomites, bloqua les deux forteresses de Lakhish et d'Azékah, et ne se présenta devant la capitale qu'après avoir tout mis à feu et à sang[3]. Il la serrait déjà de près quand il apprit qu'Ouahibrî débouchait du côté de

1. Jérémie, XXVIII. — 2. Ézékiel, XXI, 26. Cf. Fr. Lenormant, *la Divination chez les Chaldéens*, 1875, p. 48. — 3. Jérémie, XXXIV, 7.

Gaza; Zédékiah dans sa détresse avait « mandé ses agents en Égypte pour qu'on lui donnât des chevaux et une armée considérable[1] ». Le Chaldéen leva aussitôt le siège et marcha à la rencontre de ce nouvel ennemi. Le parti populaire triomphait déjà du succès de sa politique; Jérémie pourtant n'avait pas foi en l'heureuse issue de l'entreprise : « Ne vous faites pas d'illusion à vous-mêmes, disant « les Chaldéens se retireront de Judée », car ils ne se retireront point. Quand même vous battriez toute l'armée qui vous assiège, et qu'il ne restât d'eux qu'un homme blessé sous chaque tente, ils se lèveraient tout de même et bouteraient le feu à la ville[2] ». On ne sait pas exactement ce qui se passa en cette occurrence : selon les uns, le roi d'Égypte se retira sans combattre[3]; selon d'autres, il accepta la bataille et fut vaincu[4]. Naboukoudouroussour revint plus menaçant que jamais. La chute de la ville n'était plus qu'une question de temps, et la résistance ne pouvait plus servir qu'à irriter le vainqueur. Les Juifs ne s'en défendirent pas moins avec l'obstination héroïque et, malheureusement aussi, avec l'esprit de discorde dont ils ont toujours donné tant de preuves. Pendant le court moment de répit que la diversion d'Ouahibrî leur avait procuré, Jérémie avait voulu sortir de Jérusalem pour continuer sa prédication en Benjamin. Arrêté à la porte sous prétexte de trahison, il fut battu, incarcéré, et n'obtint d'adoucissement aux rigueurs de ses geôliers que par l'intervention personnelle du roi[5]. Interné dans la cour de la prison, il continuait de s'adresser à tout venant : « Celui qui demeurera dans cette ville mourra par l'épée, par la famine, par les maladies; mais celui qui sortira vers les Chaldéens vivra, et son âme lui sera pour butin, et il vivra. Car ainsi a dit Jahvéh : « Cette ville sera livrée certainement à l'armée du roi « de Babylone et il la prendra ». Les généraux de Zédékiah et les partisans de la résistance s'adressèrent au roi : « Qu'on

1. Ézéchiel, XVII, 15. — 2. Jérémie, XXXVII, 11. — 3. Jérémie, XXXVII, 7 : « L'armée de Pharaon, qui est sortie à votre secours, va retourner en Égypte ». — 4. Josèphe, *Ant. Jud.*, X, 7, § 3. — 5. Jérémie, XXXVII, 11-21

fasse mourir cet homme, car il rend lâches les mains des hommes de guerre et de tout le peuple par de telles paroles ». Livré à ses accusateurs, jeté au fond d'une citerne à moitié remplie de boue, il n'échappa, grâce à la compassion d'un eunuque de la maison royale, que pour renouveler ses ordres de soumission avec plus d'insistance. Le roi lui demandait secrètement son avis : « Si tu sors volontairement pour aller vers les officiers du roi de Babylone, ta vie sera sauve, cette ville ne sera pas consumée des flammes, et tu vivras toi et ta maison. Mais, si tu ne sors pas vers les officiers du roi de Babylone, cette ville sera livrée aux Chaldéens qui l'incendieront, et tu n'échapperas pas à leur main. » Zédékiah inclinait à suivre les conseils du prophète, mais il s'était trop avancé pour pouvoir reculer sans ignominie[1]. La famine se joignit bientôt aux ravages de la guerre et des maladies, sans abattre la constance des assiégés : on n'avait plus de pain, et l'on ne parlait pas encore de se rendre. Enfin, après un an et demi de souffrances, « la onzième année de Zédékiah, au quatrième mois, le neuvième jour du mois, il y eut une brèche pratiquée au mur de la ville. — Et tous les principaux capitaines du roi de Babylone y entrèrent et se portèrent à la porte du milieu ». Zédékiah essaya de s'enfuir au delà du Jourdain : pris dans la plaine de Jéricho, il fut conduit à Riblah, où Naboukoudouroussour tenait cour plénière. Le roi de Babylone traita le vaincu comme les gens de sa race avaient accoutumé de traiter leurs vassaux rebelles : il fit égorger ses fils et tous les magistrats de Juda en sa présence, puis commanda qu'on lui crevât les yeux et qu'on l'envoyât à Babylone chargé de doubles chaînes. La ville fut démolie et brûlée sous la direction de Nabousaradan, un des grands officiers de la couronne ; les soldats, les prêtres, les scribes, les gens de haute classe furent transportés en Chaldée et dispersés dans différentes villes. Il ne resta plus au pays que le petit peuple des campagnes, à qui le vainqueur abandonna les vignes et les champs des riches. L'œuvre de destruction accomplie, les Chaldéens se reti-

1. Jérémie, XXXVIII, 1-19.

rèrent, laissant le gouvernement de la nouvelle province à un ami de Jérémie, nommé Guédaliah[1] (586).

Guédaliah ne vécut pas longtemps : il fut massacré à Mizpah, avec les troupes juives et chaldéennes qui le soutenaient, par Ismaël, fils de Nataniah, de la race de David[2]. Ismaël fut attaqué à son tour par Jokhanan, fils de Kareah, et se réfugia presque seul chez les Ammonites[3]. Les Juifs, qui avaient vengé Guédaliah et battu Ismaël, craignirent à leur tour que la colère de Naboukoudouroussour ne retombât sur eux; ils s'enfuirent en Égypte, entraînant Jérémie et une partie du peuple[4]. Ouahibrî leur concéda des terres près de Daphné, d'où ils se répandirent à Migdol, à Memphis et jusque dans la Thébaïde[5]. Même après cette catastrophe, la mesure des maux de Juda ne fut pas comble. En 581, les débris de la population s'allièrent aux Moabites et tentèrent la fortune des armes ; une dernière défaite, suivie d'un dernier exil, acheva leur ruine. Les bannis de la première heure ne purent que pleurer de loin l'anéantissement de leur race. « La Judée a été emmenée captive, tant elle est affligée et tant est grande sa servitude; elle demeure maintenant parmi les nations et ne trouve point de repos. — Les chemins vers Sion mènent deuil, parce que personne ne vient plus aux fêtes; ses portes sont béantes,

1. Jérémie, XXXIX; II *Rois*, XXV, 1-24; II *Chron.*, XXXVI, 13-21. Voici le tableau des rois de Juda, depuis la mort de Salomon jusqu'à la chute de Jérusalem :

I. Roboam.	XI. Akhaz.
II. Abijam.	XII. Ézékhias.
III. Asa.	XIII. Manashshé.
IV. Josaphat.	XIV. Amon.
V. Joram.	XV. Josias.
VI. Akhaziah, Athaliah.	XVI. Joakhaz.
VII. Joash.	XVII. Joïaqîm.
VIII. Amaziah.	XVIII. Joïakîn.
IX. Azariah.	XIX. Zédékiah.
X. Jotham.	

2. Jérémie, XL-XLI, 1-4. — 3. Jérémie, XLI, 11-15. — 4. *Id.*, XLI, 17-18; XLII. — 5. *Id.*, XLIII-XLIV, 1.

ses sacrificateurs sanglotent, ses vierges sont accablées de tristesse ; — ses enfants vont en captivité par-devant l'ennemi. — O Jahvéh, tu demeures éternellement et ton trône dure d'âge en âge ! — Pourquoi nous oublierais-tu à jamais? Pourquoi nous délaisserais-tu à toujours? — Ramène-nous à toi, que nous nous convertissions; — renouvelle nos jours comme ils étaient autrefois[1]. » C'est ainsi que s'accomplit le premier acte de la grande révolution rêvée par les prophètes. Juda avait mis le comble à ses iniquités et découragé la patience de son dieu : le jour de Jahvéh, si longtemps annoncé, s'était enfin levé, et il avait éclairé la destruction de Jérusalem. Les Hébreux échappés à l'épée du Chaldéen et exilés à l'étranger, se refusaient encore à reconnaître la justice du châtiment et rejetaient la faute de leurs désastres sur les réformateurs du vieux culte. C'est en vain que Jérémie les menaçait au nom de Dieu s'ils persistaient dans leur pratique idolâtre. « Tu as beau nous parler au nom de Jah« véh, nous ne t'écouterons point, répondaient-ils, mais « nous continuerons à offrir l'encens à la reine des cieux, « à lui verser des libations, comme nous et nos pères, nos « rois et les principaux d'entre nous avons toujours fait « dans les villes de Juda et dans les rues de Jérusalem ; car « alors nous avions du pain en abondance, nous étions à « notre aise et nous n'avions souffert aucune détresse. Mais « depuis que nous avons cessé d'offrir l'encens à la reine « des cieux et de lui verser des libations, faute nous a été « de tout, et nous avons été consumés par l'épée et par la « famine[2]. » Jérémie exigeait trop de ses contemporains : ils n'avaient ni l'esprit assez large, ni l'âme assez pure pour le suivre jusque sur les hauteurs où il plaçait son idéal. Sans doute il ne s'était pas dégagé entièrement des lieux communs du prophétisme ; les appels perpétuels à la peste, à la famine, à la guerre, les menaces de l'Assyrien ou du Chaldéen, les malédictions lancées contre les rois et le peuple infidèles, les espérances excessives en l'avenir d'Israël, toute cette rhétorique trop connue et qui ne se sauvait plus que par la perfection de la forme littéraire,

1. *Lamentations*, I, 3-5 ; V, 19-21. — 2. Jérémie, XLIV, 16-18.

avait reçu des événements assez de démentis, et de démentis sanglants, pour lasser le plus grand nombre. Mais si l'on écarte le voile dont les habitudes d'esprit de ses contemporains l'obligeaient à envelopper sa pensée, quelle haute idée ne prend-on pas de l'homme! Honni, battu, emprisonné, sans cesse sous le coup d'une condamnation légale ou d'une exécution sommaire, relancé jusque dans l'exil par la haine de ses adversaires, sa ferveur et sa confiance en la bonté de sa cause ne l'abandonnent jamais. « Voici, les jours viennent, dit Jahvéh, que je ferai lever à David un germe juste qui régnera comme roi : il prospérera et exercera le jugement et la justice sur la terre. En ces jours, Juda sera sauvé et Israël habitera en assurance, et c'est ici le nom duquel on l'appellera: Jahvéh notre justice [1]. » Ni lui ni les siens n'étaient destinés à voir même l'aube de ces jours heureux [2].

La défaite des peuples situés au delà du Jourdain suivit de près le désastre de la Judée. « La force de Moab a été rom-
« pue, dit Jahvéh, et Moab deviendra un sujet de dérision.
« Israël ne t'a-t-il pas été un sujet de dérision, ô Moab?
« Est-ce qu'il a été surpris entre les larrons, pour que,
« toutes les fois que tu as parlé de lui et de ses malheurs.
« tu aies hoché la tête? Maintenant, habitants de Moab,
« quittez vos villes et vous logez dans les rochers, comme
« le pigeon qui bâtit son nid sur le bord des précipices.
« L'allégresse et la gaieté se sont retirées loin des vergers
« et du pays de Moab, et le vin ne bouillonne plus dans
« les cuves ; et l'on n'y foulera plus en chantant, et la
« chanson de la vendange sera oubliée [3]. » Même désastre chez les Ammonites : « Hurle, ô Heshbon, car Aï a été rava-
« gée. Villes du ressort de Rabbath, criez, ceignez-vous du
« sac, lamentez-vous, courez le long des haies, car Milkom
« ira en captivité avec ses prêtres et ses princes [4]. » Edom eut son tour, « car j'ai juré en moi-même, dit Jahvéh, que Bosrah serait réduite en désolation, en opprobre, en dé-

1. Jérémie, XXIII, 5-6. — 2. Sur le rôle de Jérémie, voir Kuenen, *The religion of Israel*, t. II, p. 55-77. — 3. Jérémie, XLVIII, 25-28, 33. — 4. Jérémie, XLIX, 3.

sert, en malédiction, et que ses cités seraient changées en déserts perpétuels. La terre a été ébranlée du bruit de leur ruine ; il y a eu un cri et le son en a été ouï jusques en la mer Rouge[1]. » L'Arabie elle-même n'échappa point aux misères de l'invasion[2] : les peuples de Kédar et leurs voisins, « ces hommes aux tempes rasées », furent les premiers atteints. Comme les rois assyriens ses prédécesseurs, Naboukoudouroussour était attiré par le renom fabuleux de richesse dont jouissaient les régions lointaines du Yémen. Les trésors accumulés par le commerce dans cet entrepôt du monde oriental excitèrent sa convoitise ; par malheur, nous ne savons pas s'il poussa plus loin vers le sud que n'avaient fait Asarhaddon et Ashshourbanipal. Les traditions arabes affirment qu'après avoir dispersé, près du bourg de Dhât-îrk, les Djorhom Joctanides, qui lui barraient le chemin de la Kaâbah, il arriva aux frontières du Yémen occidental, mais que la fatigue de son armée l'empêcha de pousser plus loin : il revint sur ses pas, emmenant une foule de captifs et deux tribus entières, celles d'Hadhourâ et d'Ouabar, qu'il établit en Chaldée[3]. Quelque succès qu'il remporta en Arabie, son expédition fut une grande razzia plutôt qu'une campagne régulière : il n'en retira d'autre profit qu'un butin considérable et une suzeraineté nominale bientôt perdue.

Tyr et l'Égypte restaient seules debout. Tyr, à l'abri derrière les murailles de son île, commandait la mer et brava la colère impuissante des Chaldéens. Après treize années d'efforts infructueux, ils se résignèrent à traiter avec le roi Ithobaal III, qui avait conduit la défense[4] (574) ; Naboukoudouroussour fut libre désormais de se tourner contre l'Égypte. Dès le lendemain de la défaite de Niko il ne s'était guère passé d'année où les prophètes juifs n'eussent

1. Jérémie, XLIX, 13, 21. — 2. Jérémie, XLIII. — 3. Caussin de Perceval, *Histoire des Arabes*, t. I, p. 81-99. La plupart des légendes arabes relatives à Naboukoudouroussour dérivent des récits de la Bible ; il semble pourtant que l'histoire des expéditions contre le Yémen renferme un fond de vérité. — 4. Ménandre dans Josèphe, *Cont. Apionem*, I, 21, § 127. La plupart des auteurs ecclésiastiques ont soutenu que Tyr avait été prise par Naboukoudouroussour, contre le témoignage formel des

proclamé prochaine la lutte entre Pharaon et la Chaldée Jérémie l'avait plusieurs fois prédite sans se laisser décourager par le néant de ses prédictions[1] : en apprenant la reddition de Tyr, un des Juifs captifs, Ézékiel, l'annonça de nouveau. « Ainsi a dit le Seigneur Jahvéh : « J'en finirai « avec le faste d'Égypte par la main du roi de Babel. — Lui, « et son peuple avec lui, les plus barbares d'entre les na- « tions, seront amenés pour ruiner le pays, et ils dégaine- « ront contre l'Égyptien, et ils joncheront le sol de cada- « vres. — Or je mettrai les canaux à sec, et je livrerai le « pays aux mains des méchants; je le désolerai et tout ce « qu'il contient par la main des étrangers. Moi, Jahvéh, j'ai « parlé ainsi. » Ainsi a dit le Seigneur Jahvéh : « Je détruirai « aussi les idoles, j'anéantirai les faux dieux de Memphis, « et il n'y aura plus de prince égyptien, et je répandrai « la terreur au pays d'Égypte. — Je désolerai la Thébaïde, « j'incendierai Tanis, et je ferai bonne justice de Thèbes; « — et je répandrai ma fureur sur Péluse, qui est la force « d'Égypte, et j'exterminerai la multitude qui est à Thèbes. « — Quand je mettrai le feu en Égypte, Péluse sera grièvement tourmentée et Thèbes sera rompue par diverses « brèches, et il n'y aura à Memphis que détresse en plein « jour. — La jeunesse d'On et de Bubaste tombera par « l'épée, ou s'en ira en captivité; — et le jour faudra dans « Daphné, lorsque je romprai les appuis de l'Égypte et que « l'orgueil de sa force sera abattu; une nuée la couvrira, « et ses villes iront en captivité[2]. » A en croire Josèphe, la prédiction du prophète aurait reçu son entier accomplissement : Naboukoudouroussour aurait envahi l'Égypte, battu et tué Ouahibrî, puis installé un gouverneur sur sa nouvelle conquête, et serait retourné en Chaldée, emmenant

annales phéniciennes et des historiens grecs (Jérôme, *Comment. in Ezech.*, c. XXVI, XXIX; *Op. omnia*, t. III, p. 875, 908; Cyrille d'Alexandrie, *Comment. in Jesaïam*, 23, *Op. omnia*, t. II, édit. Aubert). Le Chaldéen, disent-ils, avait rattaché l'île au continent par le moyen d'une digue analogue à celle que construisit plus tard Alexandre. Encore au onzième siècle de notre ère, la tradition locale voulait qu'il n'eût pas réussi dans son entreprise (Guillaume de Tyr, *Hist.*, XIII, 4). — 1. Jérémie, IX, 25-26; XLIII, 8-13; XLIX, 30; XLVI. — 2. Ézékiel, XXX, 10-18.

avec lui les Juifs établis dans le Delta[1]. Les récits égyptiens prouvent au contraire que Naboukoudouroussour subit un échec sérieux. La flotte d'Ouahibrî, équipée par des Grecs, détruisit la flotte phénicienne au service des Chaldéens, enleva Sidon et força les autres villes à se rendre sans combat[2]. Toute la côte syrienne tomba aux mains des Égyptiens sans que Naboukoudouroussour fît rien pour la leur disputer ou la leur reprendre. Des garnisons de Pharaon occupèrent Gébel et y construisirent, en pierre du pays, un temple dont on a déterré récemment les ruines[3]. Par un coup de fortune Ouahibrî atteignit en quelques semaines le but que ses ancêtres avaient vainement poursuivi pendant un demi-siècle : il put s'intituler « le plus heureux des rois qui avaient vécu auparavant » et s'imaginer, dans son orgueil, que « les dieux eux-mêmes seraient incapables de lui nuire[4] ».

Les dieux ne lui accordèrent pas de jouir longtemps du fruit de ses succès. Les tribus libyennes de la côte, sans cesse harcelées par les colons grecs de la Cyrénaïque, s'étaient adressées à lui comme à leur protecteur naturel et lui avaient demandé secours contre les empiètements de leurs voisins. Il n'eût pas été prudent de mettre les mercenaires en face de leurs compatriotes. Ouahibrî dépêcha contre Cyrène une armée égyptienne qui fut vaincue près du bourg d'Irasa et souffrit si cruellement dans la déroute qu'un petit nombre de fuyards seulement regagna la frontière du Delta[5]. Leur retour produisit des troubles. Ouahibrî avait encouru la haine des prêtres et de la populace pour la

1. Josèphe, *Ant. Jud.*, X, 11, d'où dérivent probablement les passages des écrivains arabes relatifs à la conquête de l'Égypte, S. de Sacy, *Relation de l'Égypte par Abd-allatif*, p. 184, 246. — 2. Hérodote, II, CLXI; Diodore, I, 68. — 3. E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 26 sqq., 179, et le mémoire de M. E. de Rougé sur les débris égyptiens trouvés en Phénicie par M. Renan (*Revue archéologique*, 1864, t. VII, p. 194 sqq.). M Wiedemann (*Geschichte Ægyptens von Psamitik I*, p. 131) attribue ces constructions au règne de Psamitik Ier. — 4. Hérodote, II, CLXI. La guerre d'Ouahibrî contre la Phénicie ne put avoir lieu tant que le siège de Tyr durait encore, c'est-à-dire de 588 à 575. D'autre part, Ouahibrî ne régna que dix-neuf ans, de 589 à 569 (Manéthon, *édit.* Unger, p. 281-283). La guerre de Phénicie doit donc se placer entre 574, date de la soumission de Tyr par les Chaldéens, et 569, date de la révolte d'Amasis. — 5. Hérodote, IV, CLIX.

protection qu'il avait accordée aux étrangers. On crut ou on affecta de croire qu'il avait envoyé les soldats indigènes en Libye pour les y exposer à une mort certaine et se débarrasser de gens dont la fidélité lui était suspecte : une sédition éclata[1]. Il y avait alors à la cour un homme de basse extraction, Ahmas, que sa bonne humeur perpétuelle et son habileté avaient élevé des derniers rangs de l'armée au grade de général[2]. Il l'envoya au camp des rebelles avec ordre de les ramener au devoir. Ahmas haranguait les troupes, quand un soldat lui posa un casque sur la tête et le proclama roi. Devenu d'ambassadeur chef de la révolte, il marcha contre Saïs et anéantit près de Momemphis[3] les trente mille mercenaires qui défendaient encore le roi légitime (569). Ouahibrî, pris dans la déroute, fut d'abord épargné et traité avec honneur : il demeura associé au trône, et son nom figura sur les monuments au même titre que le nom de son vainqueur[4]. Mais, réclamé au bout de quelque temps par la populace de Saïs, il fut livré à ses ennemis et assassiné[5]. Ahmas (Ahmôs II) consolida son pouvoir en épousant une femme de sang royal, la reine Onkhnas-Nofiribrî, petite-fille de Shapenap et de Psamitik Ier[6]. A peine monté sur le trône, il eut à repousser l'attaque des Chaldéens. Un document découvert récemment raconte qu'en l'an 37 de son règne, Naboukoudouroussour partit en campagne contre Ahmassou, roi d'Égypte. Nous ne connaissons point malheureusement l'issue de la lutte[7]. La tradition chaldéenne

1. Hérodote, II, CLXI ; Diodore, I, 68. — 2. Hérodote, II, CLXII, CLXIV, où il est dit qu'Amasis était de Siouph, près Saïs. Hellanicos de Lesbos (Fragm. 151, *Fragm. Hist. Græc.*, t. I, édit. C. Muller, p. 66) contait qu'Amasis avait gagné la faveur du roi par le don d'une couronne de fleurs le jour anniversaire de sa naissance. Platon (*Timée*, t. II, p. 199, édit. Didot) assure qu'Amasis était de Saïs même. — 3. Hérodote, II, CLXIII, CLXIX ; d'après Diodore, I, 68, la bataille s'engagea près de Marea. — 4. Champollion, *Monuments*, t. IV, pl. CCCCXLIII, 1 ; Wiedemann, *Geschichte Ægyptens von Psamitik I*, p. 120, 167 sqq. — 5. Hérodote, II, CLXII, CLXIII, CLXIV ; Diodore, I, 68 ; cf. Hellanicos, *Fragm. H. Græc.*, t. I, fragm. 151, p. 66 (édit. Didot), où Ouahibrî est nommé Patarmis. — 6. E. de Rougé, *Notice de quelques textes hiéroglyphiques récemment publiés par M. Greene*, p. 49, 54. — 7. Pinches, *A new Fragment of the History of Nebucadnezzar III*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VII, p. 210-225.

assure que l'Égypte fut conquise et devint une simple satrapie dépendante de Babylone. La tradition égyptienne est muette à cet égard. Il est probable qu'Amasis perdit les conquêtes phéniciennes de son prédécesseur et fut réduit à l'Égypte : rien n'indique que l'Égypte même ait été entamée et que les Chaldéens aient renouvelé à un siècle de distance l'exploit d'Asarhaddon et d'Ashshourbanipal[1].

Ce fut la dernière guerre de Naboukoudouroussour, la dernière du moins dont l'histoire ait gardé la trace. Au temps où elle se termina, le roi de Chaldée était déjà vieux et devait songer à tout autre chose qu'aux armes. Il est probable que son ambition se borna désormais à terminer les grands travaux de construction qui rendirent sa mémoire fameuse dans l'antiquité. Pendant le siècle qui avait précédé la chute de Ninive, Babylone avait cruellement souffert des Assyriens. Elle avait été saccagée deux fois par Sennachérib et par Ashshourbanipal, sans compter les sièges et les pillages partiels qu'elle avait subis au cours de ses révoltes perpétuelles. Naboupaloussour avait déjà commencé l'œuvre de réparation ; il semble l'avoir menée pour le compte d'une de ses femmes qui, par un hasard étrange, porte dans la tradition classique le nom égyptien de Nitôkris[2]. Naboukoudouroussour employa aux travaux les nombreux captifs syriens, juifs, égyptiens, arabes, qu'il s'était procurés dans ses guerres, et Babylone, qui n'était guère avant lui qu'une ville de province, devint grâce à lui l'une des cités les plus belles du monde entier. Au centre de la ville, la tour à sept étages de Bel se dressait gigantesque, couronnée d'une

1. Wiedemann (*Der Zug Nebucadnezar's gegen Ægypten bestätigt durch eine gleichzeitige hieroglyphische Inschrift*, dans la *Zeitschrift*, 1878, p. 2-6) a essayé de montrer que Naboukoudouroussour aurait pénétré jusqu'à la première cataracte, puis aurait été battu et chassé d'Égypte par un général Nsihor : il combine cette donnée avec celle du texte cunéiforme de Pinches (*Nebucadnezar und Ægypten*, dans la *Zeitschrift*, 1878, p. 87-89). J'ai montré ailleurs (*Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1884, p. 87-90 ; cf. Brugsch, *Beiträge*, dans la *Zeitschrift*, 1884, p. 93-97) ce qu'il faut penser de cette hypothèse. — 2. Hérodote, I, CLXXXV ; Oppert, *Rapport adressé au ministre de l'instruction publique*, p. 16 ; Fr. Lenormant, *Histoire*, t. II, p. 216-218.

statue du dieu en or, haute de quarante pieds, à laquelle menait une rampe tournante. Le palais royal, achevé en cinquante jours, était célèbre par ses jardins suspendus, où les femmes du harem se promenaient dévoilées, à l'abri des regards profanes. Dans le même temps on rétablissait les canaux qui amènent les eaux du Tigre au centre de la ville et qui unissent ce fleuve à l'Euphrate ; on réparait les grands réservoirs où les rois des vieilles dynasties avaient reçu et emmagasiné les crues annuelles; on reconstruisait le pont par lequel les deux moitiés de la ville communiquaient entre elles; on bâtissait le temple de Nebo à Barsip. Toutes les ressources dont les ingénieurs du temps pouvaient disposer furent employées à protéger la capitale. Un double mur l'entoura ainsi que Barsip : il était percé de cent portes fermées par des battants en bronze, et l'épaisseur en était telle que deux chariots couraient de front sur la crête. Les districts environnants eurent leur part des embellissements : on nettoya le réservoir de Sippar, le canal royal, une partie au moins du lac Pallacopas. Les richesses accumulées dans ce coin de terre étaient de nature à tenter les voisins, et d'ailleurs les rapports avec la Médie étaient moins amicaux, depuis l'intervention de la Chaldée dans les affaires de Lydie[1]. Naboukoudouroussour, dans la prévision d'une guerre prochaine, traça, en avant des grands canaux, le mur médique dont la ligne, appuyée sur Sippar, barrait entièrement l'espèce d'isthme formé en cet endroit par le Tigre et l'Euphrate. Infatigable dans ses entreprises, il fut pour la Chaldée ce que Ramsès II avait jadis été pour l'Égypte, le constructeur par excellence. Il travailla sans relâche à toutes les cités et à tous les temples : il n'y a pas autour de Babylone un endroit où l'on ne lise son nom et où l'on ne signale la trace de sa merveilleuse activité (562)[2]. Son successeur, Amilmardouk (Evil-Mérodach), fut assassiné, après deux ans de

1. Evers, *Das Emporkommen der Persischen Macht unter Cyrus*, p. 4-5. — 2. Oppert, *Inscription de Nabuchodonosor sur les merveilles de Babylone*, in-12, Reims, 1866; cf. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. III, p. 55-58; J. Ménant, *Babylone et la Chaldée*, p. 196-248.

règne (560), par son beau-frère Nirgalsharoussour (Neriglissor), qui lui-même s'éteignit en 556, sans autre héritier qu'un enfant du nom de Lâbashimardouk (Laborosoarkhod). Neuf mois après son avènement, Lâbashimardouk fut tué et remplacé par Nabounâhîd (555)[1]. La maison de Naboukoudouroussour finit avec lui, et l'imagination populaire, étonnée d'une chute si rapide après tant de grandeur, vit dans cet événement la main de Dieu. La tradition nationale racontait que, vers la fin de ses jours, Naboukoudouroussour, saisi de l'esprit prophétique, était monté sur le toit de son palais et avait prédit aux Chaldéens la ruine prochaine de leur empire[2]. La légende juive, implacable pour le prince qui avait renversé Jérusalem et détruit le temple, disait qu'enivré de sa gloire il s'était cru l'égal de Dieu et avait été changé en bête par la colère de Jahvéh. Sept années durant il avait vécu dans les champs, se nourrissant d'herbes comme les bestiaux, puis avait repris sa forme première et était rentré en possession de la royauté[3].

Si, pendant son règne, Naboukoudouroussour n'était pas entré en lutte avec son voisin de Médie, cela tenait surtout au caractère pacifique du prince qui siégeait alors à Ecbatane. Ishtouvégou, que les Grecs ont nommé Astyagès, fils de Kyaxarès, n'avait pas été élevé, comme son père, pour la vie des champs de bataille. Sauf une guerre avec les Chaldéens où il perdit la ville de Kharrân et les districts voisins[4], sauf une attaque dirigée contre les Cadusiens[5], et qui se termina par la soumission momentanée de ce peuple, il n'entreprit aucune expédition. Cruel et superstitieux, il végéta dans le faste d'une cour orientale, entouré de gardes et d'eunuques, sans autre passe-temps que la chasse à travers

1. Bérose, dans Josèphe, *C. Ap.*, I, 21, et dans Eusèbe, *Præp. Evang.*, IX, 40-41; Fr. Lenormant, *Histoire*, t. II, p. 239-241; cf. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. III, p. 62-64. Une variante du nom de Nabounâhîd est Nabounîtouk, d'où semble provenir la variante grecque Ναβοννήδοχος. — 2. Bérose et Abydène dans Eusèbe, *Præp. Evang.*, IX, 41. — 3. Daniel, IV. — 4. *Annales de Nabounahid*, dans Pinches, *On some recent Discoveries*, dans les *Proceedings of the Society of Biblical Archæology*, 1882, p. 7. — 5. Nicolas de Damas, dans les *Fragm. H. Græc.*, t. III, p. 399. Moïse de Khoren (I, 23-29) lui attribue de longues guerres avec un monarque arménien du nom de Tigrane.

les parcs de ses palais ou sur les confins du désert[1]. La révolte de son vassal Kouroush (Kyros) ne le tira de son engourdissement que pour lui ravir la couronne. Cent ans à peine après l'événement, la tradition se plaisait déjà à compliquer de fables romanesques le récit de la chute[2]. Quelques-unes de celles qui nous sont parvenues se ressentent de la tendance qu'ont les conteurs populaires à prêter une origine ignoble aux fondateurs d'empire. Comme Shargina en Chaldée[3], comme Gygès en Lydie[4], Kyros ne se rattache à aucune famille royale : sa mère gardait les chèvres, son père appartenait à la tribu sauvage des Mardes et vivait de rapines. Remarqué pour sa bravoure et envoyé contre les Cadusiens à la tête d'une armée, il noue des intrigues secrètes avec l'ennemi, conspire avec le Perse Œbaras; puis, dénoncé par une chanteuse et rappelé à Ecbatane, il se déclare ouvertement en rébellion, bat Astyagès et le fait prisonnier. Astyagès avait marié sa fille Amytis à un seigneur mède nommé Spitamas : Kyros tue Spitamas, épouse la veuve et se proclame roi à la place de son beau-père[5]. Le plus grand nombre des légendes semble inspiré par la vanité nationale et n'a d'autre objet que de rattacher le destructeur de l'empire mède à la lignée de Kyaxarès. Astyagès n'avait pas d'enfant mâle : le sceptre devait passer après lui entre les mains de sa fille Mandanê et des fils de sa fille. Une nuit, il rêva que l'eau sortait d'elle en telle abondance que non seulement Ecbatane, mais l'Asie entière en était inondée, et les devins lui conseillent de ne pas la marier avec un Mède. Il la donne donc à un seigneur perse, de sang royal, Kambysès; car les Perses étaient alors tributaires des Mèdes. Un second rêve trouble bientôt la sécu-

1. Cf. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 415-417. Sur sa cruauté, Hérodote, I, cxxx; Diodore, l. IX, frag. 24. — 2. Hérodote (I, xcv) dit avoir connu quatre versions de l'histoire de Kyros et ne donner que celle qui lui a paru le plus vraisemblable. — 3. Voir p. 157-158. — 4. Voir p. 521-522. — 5. Cette légende a été recueillie par Ctésias, *Persica*, § 2 sqq., édit. Müller, p. 45-46 (A. Bauer, *Die Kyros-Sage*, p. 29-33). La légende de l'origine Marde de Kyros (Nicolas de Damas, dans les *Fragm. H. Græc.*, t. III, p. 398) n'est peut-être qu'un souvenir lointain du titre de roi d'Anshan que ce prince portait.

rité que lui inspirait le mariage : il voit sortir du sein de sa fille une vigne dont les rameaux couvraient toute l'Asie, et les devins consultés de nouveau lui prédisent que son petit-fils le détrônerait. L'enfant né, il le confie à Harpagos, qui, après bien des hésitations, se décide à le faire exposer dans les bois par un des bergers royaux. L'enfant, allaité par une chienne[1], aurait néanmoins succombé si la femme du berger n'avait pas accouché d'un enfant mort. Elle persuade à son mari de recueillir le jeune Kyros et l'élève comme son fils. Le chien était pour les Perses un animal sacré[2] : l'intervention de la chienne est donc en réalité une sorte d'intervention divine, mais les Grecs, qui connaissaient peu cette particularité du mazdéisme, en furent choqués et cherchèrent à la tradition perse une explication rationaliste. Ils supposèrent que la femme du berger avait porté le nom de Spako : Spako signifie en effet chienne en langue médique[3]. Kyros grandit, est reconnu pour le fils de Mandanê et revient auprès de son grand-père. Il ne tarde pas à remarquer combien l'humeur pacifique d'Astyagès avait affaibli la constitution militaire des Aryens de Médie et les laissait impuissants sous leur apparence de force et de grandeur. Il forme donc le dessein hardi de substituer à leur empire l'empire du peuple dont lui-même était issu. Abrités par leur éloignement contre la corruption des mœurs babyloniennes, les Perses avaient conservé plus de simplicité et plus d'énergie que les Mèdes; Kyros, qui le savait, décide son père à courir les dangers d'une révolte. Il s'échappe de la cour, disperse une troupe envoyée à sa poursuite et rentre en Perse. Battu dans une première bataille et son père tué, il est vainqueur dans la seconde et fait Astyagès prisonnier : le roi captif, la Médie ne résiste plus et se livre tout entière au vainqueur[4].

1. L'épisode de la chienne est dans Justin, I, 4, probablement sur l'autorité de Dinon (A. Bauer, *Die Kyros-Sage*, p. 12-13). — 2. Voir p. 502-503. — 3. Hérodote nous a transmis cette version rationaliste de l'histoire (I, cx). Il l'avait trouvée dans un écrivain antérieur, probablement dans Xanthos de Lydie (A. Bauer, *Die Kyros-Sage*, p. 25). — 4. Les légendes relatives aux premières années de Kyros ont été recueillies et analysées dans le remarquable mémoire de A. Bauer, *Die Kyros-Sage*

L'histoire réelle, ou du moins le peu que nous en connaissons, est moins romanesque. Dès les premiers temps de l'invasion aryenne, les Perses avaient occupé les pays à l'est de l'Élam : ils avaient dépossédé les rares tribus qui l'habitaient et s'étaient répandus sur le versant méridional du plateau iranien et sur les rives du golfe Persique. La Perse proprement dite s'étend depuis l'embouchure de l'Oroatis (Tab) à l'ouest jusque vers l'embouchure du détroit d'Ormuzd. La région qui borde la côte est formée de bancs d'argile et de sable rangés parallèlement : elle est stérile et mal arrosée. Le reste du pays est coupé par plusieurs chaînes de montagnes qui vont, s'élevant toujours, de la mer au plateau : il est infécond par places, surtout au nord et à l'est, mais boisé en maint endroit et fertile en céréales. Quelques rivières seulement, l'Oroatis (Tab), l'Araxês (Bendamir) et le Kyros (Kourab), rompent la barrière de collines qui les séparent de la côte et parviennent jusqu'à la mer : la plupart des eaux n'ont pas d'écoulement et s'accumulent, au fond des vallées, en lacs plus ou moins étendus, selon les saisons. Les tribus des Perses partagèrent leur conquête en plusieurs districts : la Paraetakênê et la Mardiênê, dans la région des montagnes; la Taokênê, au long de la côte, et la Karmanie, vers l'orient. Ils s'y bâtirent quelques gros villages, Ormuzd, Sisidôna, Agrostana, Taôkê, sur la mer; dans l'intérieur, Karmana et les deux capitales Persépolis et Pasargades. Ils y végétèrent dans l'obscurité, d'abord indépendants, puis, à partir de Phraortès, ou plutôt de Kyaxarès, vassaux des Mèdes. Selon une tradition que Darios Ier adopta, ils choisissaient leurs rois dans la famille d'un certain Akhâmanish (Akhéménès) qui aurait été leur chef au moment de l'invasion; Akhâmanish aurait eu pour successeur Téispès et six autres encore[1]. Le conquérant

und Verwandtes, Wien, in-8°, 1882 (Extrait des *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 1882, p. 495-578). — 1. La généalogie de la famille a été reconstituée de diverses manières : Max Büdinger, *Die neuentdeckten Inschriften über Cyrus*, p. 6-7; Evers, *Das Emporkommen des Persischen Macht unter Cyrus*, p. 26-30; Keiper, *Die neuentdeckten Inschriften über Cyrus*, p. 20 sqq.; aucune des combinaisons proposées n'est entièrement satisfaisante.

Kyros avait une généalogie moins longue : il ne cite que trois de ses prédécesseurs, Téispès, Kyros Ier et Kambysès, auxquels il donne le titre de rois d'Anshân [1]. Anshân avait été pendant longtemps un district relevant de la Susiane [2] ; mais, tandis qu'Ashshourbanipal avait ruiné l'Élam [3], les Perses avaient usurpé une partie au moins du territoire soumis jadis aux princes de Suse [4]. L'Anshân était devenu une province de la Perse, et les Chaldéens, enclins comme tous les peuples à conserver les usages du vieux temps, en avaient appliqué le nom à l'État nouveau en son entier. Il semble que la conquête ait été l'œuvre de Téispès, le premier à qui les monuments connus donnent le nom de roi d'Anshân. La tradition classique assure que les rois perses demeurèrent les vassaux des Mèdes, et rien ne prouve qu'elle se

1. D'après le cylindre babylonien trouvé par Rassam (*Excavations and Discoveries in Assyria*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VII, p. 37 sqq.) et publié par Rawlinson dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. XII, 1880, p. 70 ; cf. *Trans. of the Society of Biblical Archæology*, t. III, p. 151 sqq. — 2. Les inscriptions cunéiformes mentionnent séparément l'Anshân et la Susiane (Delattre, *le Peuple et l'Empire des Mèdes*, p. 44, et dans le *Muséon*, p. 53 sqq., 450 sqq.) ; H. Rawlinson identifie Anshân avec le district d'Assan près de Shuster (*Journal of the Royal Asiatic Society*, t. XII, 1880, p. 76). Plusieurs assyriologues, surtout Halévy (*Cyrus et le retour à la captivité*, et *Conjectures sur l'histoire de Cyrus*, dans *les Mélanges de Critique et d'Histoire*, p. 1-23, 114-135) et Sayce (dans le *Muséon*, t. II, p. 597 ; *Herodotus*, p. 386 sqq. ; *Fresh Light from the Monuments*, p. 144 sqq.) ont admis l'identité complète de l'Élam et de l'Anshân ; cette question a été discutée en détail par Delattre (*le Peuple et l'Empire des Mèdes*, p. 43-54) ; cf. de Harlez, *Cyrus était-il roi de Perse ou de Susiane ?* dans le *Muséon*, t. I, p. 280-288. Pour Oppert, Anshân est une ville de la Perse, soit Pasagardes, soit Marrhasion, soit Persépolis (*Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1881, p. 1254-1256). — 3. Sayce, *The Languages of the cuneiform Inscriptions of Elam and Media*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. III, p. 475. — 4. On trouve encore vers 604 la mention d'un roi d'Élam (Jérémie, xxv, 25) ; plus tard, Jérémie, vers 596, parle de l'Élam comme d'un État menacé de la destruction prochaine (XLIX, 34-39), et Ézékiel, vers 584, le range parmi les royaumes détruits entièrement (XXXII, 24-26). Le silence d'Hérodote a fait croire à plusieurs historiens que la conquête de Suse était antérieure à Cyrus (Floigl, *Cyrus und Herodot*, p. 10 sqq. ; Keiper, *Die neuentdeckten Inschriften über Cyrus*, p. 18-20). Strabon (l. XV, III, 2) affirme positivement que Suse ne devint la capitale de l'empire perse qu'après la défaite des Mèdes.

soit trompée en cela comme en tant d'autres choses. Deux générations plus tard, Kyros II prit les armes contre son suzerain. Selon les uns, la guerre dura trois ou quatre ans (554-550) et se termina à l'avantage des Perses [1]; selon les autres, il n'y eut aucune résistance [2], l'armée d'Astyagès se révolta et remit son maître aux mains de l'ennemi, Ecbatane fut prise et ses dépouilles enrichirent le trésor du vainqueur. L'empire mède tomba (549), mais ce fut un changement de dynastie plutôt qu'une conquête étrangère : Astyagès et ses prédécesseurs avaient été rois des Mèdes et des Perses, Kyros et ses successeurs furent rois des Perses et des Mèdes [3].

1. Hérodote, I, cxxv-cxxx. — 2. Büdinger, *Der Ausgang des Medischen Reiches*, p. 18 sqq., 29-30; cf. *Die neuentdeckten Inschriften über Cyrus*, p. 11; Oppert, dans les *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1881, p. 1257, 1258. — 3. Cf. Th. G. Pinches, *On a cuneiform Inscription relating to the Capture of Babylon by Cyrus, and the events which preceded and led to it*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VII, p. 141-142, 155-156; cf. *Proceedings*, 1882. p. 7 sqq. Le texte a été traduit par Schrader dans Bauer, *Die Kyros-Sage*, p. 7-8, note.

LIVRE V.

L'EMPIRE PERSE.

CHAPITRE XIII.

LA CONQUÊTE PERSE

Le monde oriental à l'avènement de Kyros : Krœsos et la Lydie; Ahmas II et l'Égypte; Nabounâhîd et la Chaldée; conquête de la Lydie (546); les Perses dans l'extrême Orient (545-539); chute de l'empire chaldéen (536). — Kambysès; Ahmas II et Psamitik III; conquête de l'Égypte (525); tentatives sur la Libye et l'Éthiopie; le faux Smerdis. — Gaumatâ et Darios I[er]; réorganisation et division de l'empire perse; expéditions vers le Nord et vers l'Est, en Scythie et en Grèce.

Le monde oriental à l'avènement de Kyros : Krœsos et la Lydie; Ahmas II et l'Égypte; Nabounâhîd et la Chaldée; conquête de la Lydie (546); les Perses dans l'extrême Orient (545-539); chute de l'empire chaldéen (536).

Depuis le traité de 585, la paix n'avait pas été troublée entre les deux grands États qui possédaient l'Asie Mineure, la Médie et la Lydie. Chacun d'eux, sûr de la neutralité de l'autre, avait reporté ses forces vers les régions où il comptait ne pas rencontrer de rivaux sérieux : la Médie vers les pays de l'extrême Orient et vers Babylone, la Lydie vers les colonies grecques et les nations indigènes de la péninsule. Alyattès, délivré du souci des Mèdes, n'avait plus songé qu'à consolider son royaume, soit par des alliances de famille, soit par la force des armes. Le mariage d'une de ses filles avec Mélas d'Éphèse lui assura dans cette ville l'appui d'un parti considérable[1]. Son fils

1. Élien, *Var. Hist.*, III, 26.

Krœsos, qu'il avait eu d'une Carienne, reçut en apanage la Mysie propontide[1], et son fils Adramytos la Mysie méridionale, où il fonda la ville d'Adramytion[2] : la Bithynie elle-même fut entamée[3]. Il employa les dernières années de son règne à la construction d'un tombeau gigantesque, à peine inférieur pour la masse aux édifices de l'Égypte et de Babylone[4]. Toutes les ressources du royaume suffirent à peine à ce travail : il fallut suspendre les guerres pour l'achever. Aussi Krœsos eut-il quelque peine à faire prévaloir ses droits à la couronne : son frère Pantaléon, fils d'une femme ionienne, lui disputa longuement le pouvoir avec l'appui des mécontents[5]. Débarrassé de ce rival incommode, il commença par essayer de la politique pacifique et s'ingénia à enrichir les sanctuaires grecs, ceux de l'Europe comme ceux de l'Asie : l'Apollon et l'Athènè de Delphes, l'Apollon de Didyme et celui de Thèbes furent comblés de cadeaux. Une piété aussi méritoire valut au roi le droit de cité grecque et aux Lydiens le privilège de siéger au premier rang dans les Jeux Olympiques[6], mais les habitants de la côte ionienne ne se crurent pas obligés pour cela de sacrifier leur liberté. Alors Krœsos renonça à la douceur et déclara la guerre aux villes qui fermaient à ses sujets l'issue des vallées du Caystros et de l'Hermos. Éphèse succomba la première, malgré les relations personnelles du roi avec le banquier Pamphaês[7], malgré la présence aux affaires d'un de ses neveux, Pindaros fils de Mélas; la ville haute fut rasée, la population descendit dans la plaine autour du temple d'Artémis. Smyrne éprouva le même sort, et les cités de moindre importance tombèrent l'une après l'autre. Krœsos eut un

1. Nicolas de Damas, dans les *Fragm. H. Græc.*, t. III, p. 397. — 2. Et. de Byzance, *s. v.* Ἀδραμύτειον. — 3. Et. de Byzance, *s. v.* Ἀλυάττα, χωρίον Βιθυνίας, ἀπὸ Ἀλυάττους κρατήσαντος τὸν τόπον. — 4. Hérodote, I, xciii. Le tumulus d'Alyattès à Bin Bir Tépé a été décrit par Hamilton, *Asia Minor*, vol. II, p. 145-146, et par Ch. Texier, *Asie Mineure*, vol. II, p. 252, 399; il a été fouillé par M. Spiegenthal, consul de Prusse à Smyrne (*Monatsb. der K. P. Akademie der Wissensch. zu Berlin*, 1854, p. 700-702) et par Dennis. — 5. Hérodote, I, xcii. — 6. Hérodote, I, l, lxxvii, xcii, V, xxxvi; VIII, xxxv. Cf. Théopompe, *Fragm.* 184, dans les *Fragm. H. Græc.*, t. I, p. 309. — 7. Nicolas de Damas, *Fragm. H. Græc.*, t. III, p. 397; Elien, *Var. hist.*, IV, 27

moment la pensée d'équiper une flotte et d'attaquer les Cyclades. L'inexpérience des Lydiens en matière de navigation le força de renoncer à ce projet [1]. Il se retourna contre les nations de l'intérieur et subjugua en quelques années les Maryandiniens, les Thraces d'Asie, les Bithyniens, les gens de la Paphlagonie, les tribus phrygiennes qui avaient échappé à ses prédécesseurs, la Lycaonie, la Pamphylie : sauf la Lycie et la Cilicie, tous les pays compris entre le Pont-Euxin, l'Halys et la Méditerranée lui payèrent le tribut [2]. Il devint, par l'acquisition de tant de provinces fertiles et industrieuses, un des souverains les plus opulents de l'époque, et la générosité avec laquelle il prodigua ses trésors excita au plus haut degré l'admiration des contemporains [3]. Les Grecs lui rendirent en éloges et en reconnaissance ce qu'il leur donna en présents; ils lui firent une renommée de richesse qui dure encore de nos jours.

En apprenant la chute de l'empire mède, Krœsos se sentit directement menacé et chercha des secours au dehors. L'Égypte fut le premier pays auquel il s'adressa [4]. Ses ambassadeurs y furent d'autant mieux accueillis qu'Ahmas lui-même voyait dans l'avènement de Kyros un danger prochain pour son royaume. Une alliance offensive et défensive fut conclue, à laquelle adhérèrent bientôt Nabounâhîd de Babylone et les Lacédémoniens [5]; en 546, le roi de Lydie était à la tête d'une coalition dont les forces auraient eu aisément raison des Perses, s'il avait eu la patience de n'agir que de concert avec ses alliés. La tradition lydienne et grecque prétendit saisir dans sa chute la volonté expresse du destin : trois années durant Apollon la recula, mais le moment arriva où aucune force divine ne put l'empêcher plus longtemps. Krœsos s'était adressé aux différents oracles de la Grèce pour connaître l'avenir et en avait reçu plusieurs réponses ambiguës qu'il lui plut interpréter de la manière la plus favorable à ses désirs; on lui avait dit que, s'il atta-

1. Hérodote, I, XXVI-XXVII. — 2. Hérodote, I, XXVIII. — 3. Cf. Hérodote, VI, CXXV, l'histoire des dons qu'il fit à l'Athénien Alcméon. — 4. Hérodote, I, LXXVII. — 5. Hérodote, I, LXXVII. Cf. Xénophon, *Kyropédie*, VI, 2, §§ 10-11, où sont énumérés d'une manière assez exacte les alliés et les sujets de Krœsos.

quait les Perses, il détruirait un grand empire, et que la puissance de sa nation durerait jusqu'au jour où un mulet s'assiérait sur le trône de Médie[1]. Il crut que les dieux lui promettaient la victoire et ne songea plus qu'à porter la guerre sur le territoire ennemi. Au printemps de 546, il franchit l'Halys, envahit la Cappadoce, s'empara de Ptèria, place forte qui commandait la route de Sinope, et en dévasta les environs comme pour mettre entre lui et l'ennemi une large bande de désert. Kyros, assailli à l'improviste, essaya de soulever une révolte sur les derrières de son adversaire et manda des messagers aux Grecs d'Ionie pour les inviter à se joindre à lui; ils refusèrent, moins par amitié pour le Lydien que par crainte de la domination perse. Désappointé de ce côté, il employa une partie de l'été à rassembler ses troupes et marcha à la rencontre des assaillants. Ils acceptèrent la bataille, bien qu'ils fussent inférieurs en nombre, et luttèrent toute une journée sans rien perdre ni rien gagner. Le lendemain, Krœsos, voyant que l'ennemi ne bougeait plus, crut qu'il s'avouait battu; comme le petit nombre de ses soldats et l'état avancé de la saison ne l'encourageaient pas à tirer parti de sa victoire supposée, il se replia dans la direction de Sardes, licencia ses mercenaires et envoya à ses alliés de Grèce, de Chaldée et d'Egypte l'intimation de se réunir au printemps suivant pour une campagne offensive. Il avait compté que les Perses n'oseraient pas le suivre et hiverneraient en Cappadoce : mais Kyros comprit que, s'il attendait quelques mois encore, sa cause serait sinon perdue, au moins gravement compromise. Attaqué de front par les contingents de la Lydie, de Lacédémone et de l'Egypte, menacé en flanc et sur ses derrières par les Chaldéens, il serait contraint de se retirer ou de diviser ses forces. Il franchit donc l'Halys malgré l'hiver et poussa droit à Sardes. Krœsos, surpris à son tour, rassembla ce qu'il avait de troupes indigènes et offrit la bataille. Même en ces circonstances défavorables il aurait remporté la victoire si sa cavalerie, la meilleure qui fût au monde, avait pu donner. Mais Kyros avait couvert le front de son

1. Hérodote, I LIII, LV.

armée d'une ligne de chameaux; l'odeur en effraya tellement les chevaux lydiens qu'ils se débandèrent et refusèrent de charger[1]. Krœsos, vaincu après une résistance héroïque, rentra dans Sardes et dépêcha message sur message à ses alliés, afin de hâter leur venue. La ville était bien défendue et passait pour imprenable; elle avait déjà repoussé un assaut et paraissait disposée à tenir longtemps encore, lorsqu'un accident précipita sa ruine. Un soldat de la garnison laissa tomber son casque du haut de la citadelle, descendit le ramasser et remonta par le même chemin. Un aventurier marde, nommé Hyrœadês, l'aperçut, escalada les rochers que les ingénieurs avaient négligé de fortifier, les croyant inaccessibles, et pénétra avec quelques-uns de ses compagnons dans le cœur de la place. Elle succomba après quatorze jours de siège[2] (546).

La Lydie supprimée, la coalition se dénoua d'elle-même. Les Lacédémoniens restèrent chez eux[3]; Ahmas, que son éloignement protégeait encore, se garda de bouger; Nabounâhìd demeura sur la défensive. Tous les rois d'Orient, grands et petits, comprirent qu'ils étaient désormais à la discrétion des Perses, et cherchèrent à éviter le moindre sujet de querelle; une campagne de quelques jours avait détruit l'œuvre de trois années de négociations. L'affaisse-

1. Xénophon (*Kyropédie*, VI, 2, §§ 11, 14) place le lieu de l'action au bourg de Thymbrara, sur le Pactole. Hérodote, I, LXXX, prétend qu'elle se livra à l'ouest de la ville, c'est-à-dire du côté opposé à celui d'où venaient les Perses. — 2. Hérodote, I, LXXXIV; Xénophon, *Kyropédie*, VIII, 2, § 1-13; Ctésias, *Persica*, § 4 (édit. Müller, p. 46), et Xanthos de Lydie (*Fragm. H. Græc.*, t. I, p. 41-42) rapportaient l'issue du siège différemment (Polyen, *Strat.*, VII, 6, §§ 2, 10). Environ quatre siècles plus tard, Sardes fut enlevée de la même manière par un des généraux d'Antiochos le Grand (Polybe, VII, 4-7). La date de la prise de Sardes resta l'une des dates les plus célèbres de l'histoire grecque et servit de point de repère aux événements qui avaient précédé ou qui suivirent. Elle a été fixée de différentes manières : Büdinger (*Krösus' Sturz, eine Chronologische Untersuchung*, in-8°, Vienne, 1878, p. 19-20) la met en 541 ou 540; Unger (*Kyaxares und Astyages*, p. 8 sqq.) en 546-545; Gelzer (*Das Zeitalter des Gyges.* dans le *Rheinisches Museum*, XXX, p. 242) en 546; Lenormant (*Histoire ancienne*, t. II, p. 392) en 545-544. La date de 546 est celle que la découverte des Annales de Nabounâhìd rend le plus vraisemblable. — 3. Hérodote, I, LXXXI-LXXXIII.

ment soudain de la monarchie lydienne frappa les Grecs de stupeur. C'était la première fois qu'ils voyaient se jouer sous leurs yeux une de ces grandes tragédies dont est remplie l'histoire du monde oriental. La dynastie de Gygès les avait effrayés par sa puissance, éblouis par sa richesse, gagnés par ses largesses ; ils l'avaient crue invincible et ne pouvaient pas concevoir qu'elle eût succombé par des moyens naturels. Krœsos devint pour eux l'exemple le plus frappant de l'instabilité des choses humaines : sa vie fournit à leur fantaisie un thème inépuisable de légendes et de romans. Dès avant Hérodote on disait qu'aux jours de sa grandeur il avait eu la visite de l'Athénien Solon et lui avait demandé qui était le plus heureux des hommes. Solon avait énuméré successivement Tellus d'Athènes, les Argiens Cléobis et Biton, et, comme le roi se récriait, il lui avait déclaré qu'on ne peut juger du bonheur d'un homme tant qu'il vit, « car souvent Dieu nous donne un éclair de prospérité et nous plonge ensuite dans la misère ». Krœsos ne comprit pas la sagesse de cet avis sur le moment ; mais, bientôt après le départ de l'Athénien, son fils Atys fut tué à la chasse par un homme à qui il donnait l'hospitalité, et il n'était pas encore consolé de ce malheur quand la prise de Sardes fit de lui un mendiant et un esclave. Il faillit être tué dans la foule par un soldat perse qui ne le connaissait pas ; un autre de ses fils, sourd et muet de naissance, vit le danger et en fut si effrayé que la parole lui jaillit aux lèvres : « Soldat, cria-t-il, ne tue pas Krœsos ! » Krœsos, mené devant le vainqueur, fut condamné à mourir. Il était déjà sur le bûcher quand les discours de Solon lui revinrent à l'esprit avec tant de force qu'il s'écria par trois fois : « Solon ! » Kyros l'interroge, apprend son histoire et lui accorde sa grâce. La flamme refusait de s'éteindre : un orage amassé par Apollon éclate soudain et noie le bûcher en quelques instants[1]. Bien traité par Kyros, le Lydien devint l'ami fidèle et le conseiller du vainqueur, l'accom-

1. Hérodote, I, xxix-xlvi, lxxxv-xci. Cf. Ctésias, *Persica*, § 4, édit. C. Müller, p. 46, et Nicolas de Damas, dans les *Fragm. H. Græc.*, t. III, p. 406-409, où certaines circonstances du récit primitif sont passées ou adoucies.

pagna désormais partout et lui fut utile en plus d'une circonstance. En passant l'Halys il avait détruit un grand empire, mais cet empire était le sien. Le fils de Kambysès le Perse et de la femme mède, le Mulet, comme l'avait appelé l'oracle, retourna à Ecbatane après sa victoire et laissa à ses lieutenants le soin de terminer la conquête. Mazarès réprima une révolte de Sardes, enleva l'une après l'autre les villes grecques de la côte et mourut à la peine. Son successeur, Harpagos, acheva sa tâche et conquit la Lycie, qui avait résisté avec succès aux Mermnades. Quelques-uns des colons grecs, les gens de Phocée et de Téos, s'expatrièrent; la population entière de Xanthos se fit massacrer plutôt que de se rendre. Le reste se résigna aisément à son sort et accepta la souveraineté des Perses[1].

Tandis qu'Harpagos achevait la soumission de l'Asie Mineure, Kyros s'enfonçait dans les régions lointaines de l'extrême Orient. Nous n'avons sur cette partie de son règne que des renseignements isolés et presque sans valeur. S'il faut en croire Ctésias, la Bactriane fut frappée la première. Ses habitants comptaient parmi les meilleurs soldats du monde, et combattirent d'abord avec bonheur; Ctésias affirme qu'ils posèrent les armes en apprenant que Kyros avait épousé une fille d'Astyagès[2]. On ne voit pas trop en quoi le mariage du conquérant avec une princesse mède pouvait exercer quelque influence sur la décision des Bactriens; Ctésias a dû reproduire une légende reçue de son temps à la cour de Suse. L'annexion de Bactres entraînait celle de la Margiane, de l'Ouvarazmiya (Khorasmie[3]) et de la Sogdiane; Kyros y construisit plusieurs places fortes, dont la plus célèbre, Kyropolis ou Kyreskhata, commandait un des gués principaux du fleuve Iaxartès[4]. Les steppes de la Sibérie arrêtèrent sa marche vers le nord, mais à l'est, dans les plaines de la Tartarie chinoise, les Çakâ ou Saces, renommés pour leur bravoure et leur richesse, n'é-

1. Hérodote, I, CXLI-CLXXVI, où sont racontées les aventures des Phocéens à la recherche d'une patrie nouvelle. — 2. Ctésias, *Persica*, § 2, édit. Müller, p. 46. — 3. Aujourd'hui le pays au sud de la mer d'Aral, entre l'embouchure de l'Amou-Daria et le golfe de Kara-Boghâz. Cf. Ctésias dans Étienne de Byzance, *s. v.* Χωραμναῖοι. — 4. Arrien, *Anabasis*, IV, 2, § 1; 3, § 1-5.

chappèrent pas à son ambition. Il les attaqua, prit leur roi Amorgès et crut les avoir réduits ; mais Sparêthra, femme d'Amorgès, rassembla ce qui lui restait de troupes, repoussa les envahisseurs et les contraignit à lui rendre son mari en échange des prisonniers qu'elle avait faits[1]. Malgré leur victoire, les Saces se reconnurent tributaires[2], et formèrent désormais l'avant-garde de l'empire contre les nations de l'Est. En les quittant, Kyros remonta vers le sud sur le plateau de l'Iran et parcourut l'Haraïva (Arie), les Thatagous (Sattagydie), l'Haraouvati, le Zaranka, le pays entre la rivière de Caboul et le fleuve Indos[3]. Eut-il le temps de descendre au delà du lac Hamoun et parvint-il aux bords de la mer Érythrée ? Une tradition d'époque postérieure prétendait qu'il avait perdu son armée dans les déserts sans eau de la Gédrosie[4]. On ne saurait avoir confiance dans ces récits : le fait seul de la conquête subsiste, les détails en étaient oubliés depuis longtemps lorsqu'on s'avisa de les recueillir.

Ces guerres l'occupèrent cinq ou six ans, de 545 à 539[5] ; dès le retour, il se prépara à marcher contre la Chaldée. La Chaldée avait l'apparence plus que la réalité d'un ennemi redoutable : ses luttes incessantes contre l'Assyrie l'avaient usée peu à peu, l'effort par lequel elle s'était délivrée et avait renversé sa rivale, les batailles de Naboukoudouroussour, les discordes de ses successeurs avaient achevé de l'épuiser. La décadence était aussi prompte que l'élévation avait été rapide : moins de trente ans après la mort du conquérant, on pouvait déjà prédire la chute imminente de son empire. Nabounâhîd n'avait rien du héros ni même du soldat : c'était un monarque indolent et paisible, occupé du culte des dieux plutôt que de l'entretien des places et

1. Ctésias, *Persica*, § 3, édit. Müller, p. 46, place cette guerre avant la campagne de Lydie. — 2. Hérodote, III, xciii. — 3. Aujourd'hui le Kohistân et le Kaferistan. Cf. Arrien, *Historia Indica*, I, 2. — 4. Strabon, l. XV, i, 5 ; Arrien, *Anabasis*, VI, 24, § 3, d'après Néarque (*Fragm.*, 25, édit. Müller). Cf. Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. II, p. 286-287. — 5. Hérodote, I, clxxvii, les résume en quelques mots : Τὰ ἄνω αὐτῆς [τῆς Ἀσίης] αὐτὸς Κῦρος [ἀνάστατα ἐποίεε], πᾶν ἔθνος καταστρεφόμενος καὶ οὐδὲν παριείς.

des armées. Dans les premières années, il réprima quelques rébellions insignifiantes en Syrie[1]. Plus tard, quand l'empire mède tomba, il voulut avoir sa part des dépouilles et reprit la ville de Kharrân avec le district environnant[2]. Là se bornèrent ses exploits : il préféra employer à construire les ressources de son royaume. Où il trouvait un édifice en ruines, il le réparait ou le rebâtissait entièrement : il recherchait dans les fondations les cylindres que le roi dédicateur y avait enfouis pour perpétuer la mémoire de son œuvre, et sa joie était grande lorsque les fouilles lui livraient le nom d'un prince qui avait régné quelques centaines ou même quelques milliers d'années avant lui[3]. A Larsam, à Ourou, à Sippar, il restaura les monuments des vieux chefs chaldéens, et le soin qu'il eut de ces villes et de leurs dieux excita un vif sentiment de jalousie chez les prêtres de Babylone. Cependant Kyros grandissait toujours et les alliés de la Chaldée disparaissaient l'un après l'autre, la Médie d'abord, la Lydie ensuite : en l'an 17, les riverains de la Méditerranée se soulevèrent, et Nabounâhid ne fit rien pour les ramener à l'obéissance[4].

Les Juifs étaient trop faibles encore pour imiter l'exemple que leurs anciens voisins leur donnaient : mais si leur dispersion leur défendait d'agir efficacement, ils ne dissimulaient déjà plus la joie dont les comblait l'abaissement de Babel. La sentence d'exil lancée contre eux par Naboukoudouroussour n'avait pas été aussi générale qu'on le croit d'ordinaire. La population des villes secondaires et des campagnes, ou bien n'avait pas quitté ses foyers pendant la guerre, ou bien y était rentrée aussitôt après, avec assez d'empressement pour que les Chaldéens ne fussent pas obli-

1. Pinches, *On a cuneiform Tablet*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VII, p. 141-145. — 2. Pinches, *On some recent Discoveries*, dans les *Proceedings of the Soc. of Bibl. Archæology*, 1882, p. 7. — 3. Il raconte qu'il découvrit à Sippar, dans le temple Ebara du dieu Soleil, les cylindres de Naramsin, fils de Sargon, que Naboukoudouroussour avait cherchés en vain et qu'aucun roi n'avait vus avant lui. Pinches, *On some recent Discoveries*, dans les *Proceedings of the Soc. of Bibl. Arch.*, 1882, p. 8 et 12. — 4. Pinches, *On a cuneiform Inscription relating to the Capture of Babylon by Cyrus*, dans les *Transactions of the Society of Bibl. Arch.*, t. VII, p. 145.

gés, comme les Assyriens lors de la chute de Samarie, à la renforcer par des colonies d'étrangers. Jérusalem elle-même n'avait pas été transplantée entière en Chaldée : beaucoup de ses habitants l'avaient abandonnée à temps et s'étaient réfugiés en Égypte[1]. Le nombre des déportés n'avait pas dépassé peut-être vingt-mille en trois fois[2], mais, à défaut de la quantité, la qualité leur méritait d'être considérés comme la représentation d'Israël entier. C'étaient d'abord les deux derniers rois, Joïakîn et Zédékiah, puis leur famille, l'aristocratie de Juda, le clergé du temple et son grand prêtre, les prophètes[3]. Ils furent répartis entre Babylone et les cités voisines. Les textes contemporains ne nous signalent d'une manière précise qu'un seul de leurs établissements, celui de Tel-Abîb, sur le Kébar[4], mais plusieurs des colonies juives qui florissaient en ces régions vers l'époque romaine prétendaient remonter jusqu'au temps de la captivité : une légende recueillie dans le Talmud affirmait que la synagogue de Shafyâthib, près de Nehardaa, avait été bâtie par le roi Joïakîn avec des pierres arrachées aux ruines du temple de Jérusalem[5]. Ces communautés jouissaient d'une autonomie assez complète. Pourvu qu'elles acquittassent l'impôt et les corvées réglementaires, elles étaient libres de pratiquer leur religion et de s'administrer comme elles l'entendaient. Les sheïkhs, les anciens de la famille et de la tribu, qui avaient joué un rôle prépondérant au pays d'origine, conservèrent leur rang[6] : le Chaldéen les acceptait pour chefs de leur peuple et ne les gênait au-

1. Voir p. 550 de cette histoire. — 2. Le convoi de 597 se composait de dix mille personnes, dont sept mille appartenaient à la classe aisée, mille à celle des artisans, et le reste était composé de gens attachés à la cour (II *Rois*, xxiv, 14-16). Pour le convoi de 586, l'auteur de l'écrit inséré dans Jérémie (lii, 28-29) énumère trois mille vingt-trois habitants de Juda et huit cent trente-deux habitants de Jérusalem. Pour le convoi de 581, on ne trouve plus que sept cent quarante-cinq exilés (Jérémie, lii, 30). Ces chiffres sont assez modérés pour avoir quelque chance d'être exacts; néanmoins, ils sont loin d'être certains (Kuenen, *The religion of Israel*, t. II, p. 174-182). — 3. II *Rois*, xxiv, 14-16; xxv, 11. — 4. Ézékiel, iii, 15. Le Kébar est parfois identifié au Khabour de Mésopotamie; c'était plutôt un canal de Chaldée, peut-être le Nahar Malka, le grand canal royal. — 5. Neubauer, *la Géographie du Talmud*, p. 322, note 4; p. 350-351. — 6. Ézékiel, viii, 1; xiv, 1; xx, 1.

cunement dans l'exercice de leur autorité. Comment les autres arrangèrent leur existence, à quelles industries ils s'adonnèrent pour gagner le pain de chaque jour, pour conquérir l'aisance et même la richesse, aucun de ceux qui écrivaient alors n'a eu souci de nous le dire[1]. Ouvriers ou laboureurs, employés ou marchands, il fallait vivre, et l'on vécut, et, selon le conseil de Jérémie[2], on travailla à ne pas laisser perdre la semence d'Israël. Quelques siècles plus tard, on se représentait volontiers les exilés comme plongés tout entiers dans la pénitence et dans l'inertie. « Au bord des fleuves de Babel — nous étions assis et nous pleurions, — en nous souvenant de Sion. — Aux saules de la campagne — nous avions suspendu nos lyres; — car là nos ravisseurs nous commandaient des paroles de chant, — nos oppresseurs des accents de joie : — « Chantez-nous des cantiques « de Sion ! » Comment chanterions-nous le chant de Jahvéh — sur la terre étrangère[3] ! » Cela n'était vrai que des prêtres et des scribes. Le vide s'était fait dans leur vie, du jour que le conquérant les avait arrachés à cette routine de prières et de rites minutieux dont l'accomplissement leur semblait être le privilège le plus enviable auquel l'homme pût aspirer. Le temps qu'ils avaient consacré jadis au service du temple, ils le consumaient à se lamenter sur les malheurs de la nation, à s'en accuser eux-mêmes et les autres, à se demander quel crime leur avait mérité la ruine et pourquoi Jahvéh, qui avait absous si souvent leurs pères, n'avait pas étendu sa clémence jusque sur eux.

C'est dans la patience même de Dieu qu'Ézékiel leur montrait la cause de leur déchéance. Nourri dans le temple dès l'âge le plus tendre, puis déporté en 597 avec Joïakîn, il avait médité sur l'histoire du passé et elle lui était apparue comme un long conflit entre la justice divine et l'iniquité juive. Jahvéh s'était engagé envers la maison d'Israël du temps qu'elle était encore en Égypte, et ne lui avait réclamé qu'un peu de fidélité en échange de sa protection : « Jetez chacun de vous les idoles de ses yeux et ne vous souillez pas

1. Kuenen, *The religion of Israel*, t. II, p. 98-101. — 2. Jérémie, XXIX, 1-7 ; cf. p. 546 de cette histoire. — 3. Psaume CXXXVII, 1 sqq. (trad. Reuss).

avec les faux dieux du pays d'Égypte; moi, Jahvéh, je suis votre Dieu ! » Cette condition si douce, les enfants d'Israël ne l'avaient jamais observée et c'était l'origine de leurs maux; avant même d'échapper à Pharaon, ils avaient trahi leur maître, et celui-ci avait songé à les accabler de sa colère, « mais j'agis par égard pour mon nom, pour qu'il ne fût pas avili aux yeux des peuples au milieu desquels ils se trouvaient, et en présence desquels je m'étais révélé à eux, et à l'effet de les tirer d'Égypte. Je les tirai donc d'Égypte et les conduisis dans le désert. Et je leur donnai mes préceptes et je leur promulguai mes commandements, que l'homme doit pratiquer pour s'assurer la vie. Et de plus, je leur assignai mes sabbats pour servir de signe entre moi et eux. Mais ils furent rebelles à mes ordres. » Comme ils avaient fait en Égypte, ils firent au pied du Sinaï. Cette fois encore Jahvéh ne put se résoudre à les détruire; il se borna à décréter que nul d'entre eux n'entrerait dans la Terre Promise, et se retourna vers leurs fils. Mais les fils ne furent pas plus sages que n'avaient été les pères; à peine entrés dans la contrée qui leur était dévolue, « un pays de lait et de miel, le plus beau de tous les pays, ils jetèrent les yeux sur toute colline élevée, sur tout arbre touffu, ils y immolèrent leurs victimes, ils y déposèrent le parfum de leur encens, ils y versèrent leurs libations ». Et, non contents de profaner leurs autels par des cérémonies et par des offrandes impies, ils s'inclinèrent devant des idoles : « Soyons comme les autres nations, comme les peuples de tous les pays, adorons le bois et la pierre ». — « Par ma vie! dit le Seigneur, l'Éternel; d'une main puissante et le bras étendu, et déversant sur vous mon courroux, je vous gouvernerai [1]! » Si légitime que fût le châtiment, Ézékiel ne croyait pas qu'il dût être perpétuel. Dieu est trop juste pour rendre les générations futures responsables à jamais de la faute des générations passées et présentes. « Qu'avez-vous donc, vous autres d'Israël, à répéter sans cesse : « Les pères ont mangé « du verjus, et les dents des fils en ont été agacées ? » — « Par ma vie ! dit le Seigneur l'Eternel : ne répétez plus ce

1. Ézékiel, xx.

« proverbe en Israël ! Car voyez : toutes les personnes sont « à moi, la personne du père et la personne du fils, mais « c'est la personne coupable qui mourra... Celui qui est « juste restera en vie, parole du Seigneur l'Éternel. » Israël est donc maître de ses destinées : s'il s'obstine en ses égarements, il reculera d'autant l'heure du salut ; s'il se repent et s'il observe la loi, la colère divine s'apaisera. « Ainsi donc, maison d'Israël, je vous jugerai chacun selon ses œuvres. Jetez loin de vous tous les péchés que vous avez commis ; faites-vous un cœur nouveau et un nouvel esprit ! Pourquoi voudriez-vous mourir, maison d'Israël ? Car je ne prends point plaisir à la mort de celui qui meurt ! Revenez donc et vivez[1] ! » Quelques-uns objectaient qu'il était bien tard pour parler encore d'espoir et d'avenir : « Nos ossements sont desséchés, disaient-ils, notre confiance est minée ; nous sommes perdus. » Le prophète leur répondait que Dieu l'avait emmené en esprit au milieu d'une plaine couverte d'ossements. « Et je les adjurai, et tandis que je les adjurais, voilà qu'avec fracas ils se rejoignirent les uns les autres. Et quand je les regardai, je vis sur eux des nerfs, puis ils se vêtirent de chair et la peau les enveloppa, mais il n'y avait pas encore de souffle en eux. Alors Jahvéh me dit : « Évoque le souffle, évoque, fils de l'homme, et crie au souffle : « Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : « Viens, « souffle des quatre vents et souffle dans ces cadavres pour « qu'ils revivent. » Et j'évoquai, comme j'en avais reçu l'ordre, et le souffle entra en eux et ils revinrent à la vie et ils se dressèrent sur leurs pieds, une grande, grande multitude ; alors il me dit : « Ces ossements-là, c'est la maison « d'Israël... Voyez, je vais ouvrir vos tombeaux et vous en « sortir, ô mon peuple ! et je vous ramènerai dans la « terre d'Israël... et je mettrai mon souffle en vous, pour « que vous reveniez à la vie, et je vous replacerai dans votre « patrie, afin que vous reconnaissiez que moi, Jahvéh, je « l'ai dit et fait[2]. »

Les prophètes d'autrefois n'avaient tracé de la restauration d'Israël et de son bonheur que des descriptions pour

1. Ézékiel, XVIII. — 2. Ézékiel, XXXVII, 1-14.

tiques où rien n'était défini nettement, ni la loi qui le jugerait, ni le culte qu'il pratiquerait, ni les conditions les plus propres à garantir sa prospérité. Jérémie le premier avait désespéré de rien obtenir du peuple, sous le régime du pacte conclu jadis en Égypte, et avait proclamé la nécessité de négocier une seconde convention, mais sans en indiquer les clauses[1]. Ézékiel, plus pratique, songea dès lors à fixer les termes de l'alliance nouvelle et à rédiger la constitution qu'Israël devait substituer à l'ancienne, le jour où son exil serait terminé. La royauté avait été essayée et n'avait pas produit de résultats heureux : pour un monarque comme Ézékias ou Josias, on en avait eu dix comme Akhaz et comme Manashshèh. Cependant les Juifs étaient encore attachés si sincèrement à la forme de gouvernement monarchique, qu'il jugea inopportun de la supprimer entièrement. Il se résigna à conserver un roi, mais un roi plus pieux et moins indépendant que le prince rêvé par l'auteur du Deutéronome[2], un serviteur des serviteurs de Dieu dont la fonction principale se réduirait à subvenir aux besoins du culte. Jahvéh était en vérité le seul souverain qu'il acceptât pleinement. Mais le Jahvéh qu'il concevait n'était déjà plus celui qu'avaient rêvé ses prédécesseurs, le seigneur Jahvéh d'Amos, « qui ne fait rien sans révéler son secret aux prophètes, ses servants[3] », ou celui d'Hoshéa « qui prend plaisir à l'amour et non aux sacrifices et à la connaissance de Dieu plus qu'aux holocaustes[4] ». Son Jahvéh à lui n'admet plus aucun commerce familier avec les interprètes de ses volontés ; il tient « le fils de l'homme » à distance, et commence à communiquer avec lui par l'intermédiaire des anges, ses messagers. Sans doute l'affection de ses enfants lui est douce ; mais il préfère leur respect et leur crainte, et l'odeur du sacrifice légalement accompli est suave à ses narines. Le premier soin du prophète est donc de lui dresser une maison neuve sur la montagne sainte. Ce temple de Salomon où il avait passé les lointaines années de sa jeunesse, il le re-

1. Jérémie, XXXI, 32-34 ; Kuenen, *The religion of Israel*, t. II, p. 73 sqq., et *Religion naturelle et religion universelle*, p. 83, 84, 114. — 2. Cf. p. 485 de cette histoire. — 3. Amos, III, 7. — 4. Hoshéa, VI, 6

bâtit sur le même plan qu'autrefois, mais plus grand, mais plus beau, la cour extérieure d'abord, puis la cour intérieure et ses chambres, puis le sanctuaire dont il calcule les dimensions au plus juste : dix coudées d'ouverture pour la porte, cinq coudées de chaque côté pour les parois latérales de la porte, vingt coudées de large et quarante de long pour la salle même, et ainsi de suite avec un luxe de détails techniques souvent malaisé à comprendre[1]. Et, comme il faut à un édifice si bien ordonné un clergé digne de l'habiter, les fils de Sadok seuls auront rang de prêtres, parce que seuls ils ont gardé une fidélité inébranlable ; les autres lévites n'auront que des emplois secondaires, car non seulement ils ont suivi les errements de la nation, mais ils lui ont donné le mauvais exemple et pratiqué l'idolâtrie. Les devoirs et les prérogatives de chacun, les revenus de l'autel, les sacrifices, les fêtes solennelles, l'apprêt des banquets, tout est prévu et déterminé avec une rigueur inexorable[2]. Ézékiel était prêtre et attaché aux pratiques les plus mesquines comme aux fonctions les plus nobles de son métier : les moindres recettes de boucherie ou de cuisine sacrée lui paraissaient aussi nécessaires que les préceptes de la morale à la prospérité future de son peuple. La construction et le rituel une fois terminés, l'imagination du prophète l'emportait de nouveau. Il croyait voir une source jaillir du seuil même de la maison divine, et, s'écoulant vers la mer Morte à travers un grand bois, en assainir les eaux. « Et toutes sortes d'êtres animés qui se meuvent vivront partout où le ruisseau débouchera dans la mer, et le poisson sera très nombreux… Et sur les bords du ruisseau, des deux côtés, croîtra toute espèce d'arbres fruitiers, dont le feuillage ne se fanera pas et dont les fruits ne finiront pas : ils en produiront de nouveaux tous les mois, parce que cette eau sort du sanctuaire, et les fruits serviront de nourriture et les feuilles de médicaments[3]. » Les douze tribus d'Israël, même celles qui avaient disparu à diverses époques, se partageront le pays d'une manière idéale, Dan au nord,

1. Ézékiel, XL, 5-XLIII, 27. — 2. Ézékiel, XLIV, 1-XLVI, 24. — 3. Ézékiel, XLVII, 1-12.

Ruben et Juda au sud, et fonderont à frais communs, autour de la montagne de Sion, la Jérusalem nouvelle dont le nom sera désormais : « Ici l'Éternel[1] ».

Ézékiel n'exerça que peu d'influence sur ses contemporains ; il resta seul ou presque seul de son avis, et les idées exprimées par Jérémie l'emportèrent sur les siennes. Quelques-uns parmi les exilés s'obstinèrent de plus en plus à adorer les divinités païennes ; ils se fondirent probablement dans la masse de la population chaldéenne et furent perdus pour Israël aussi complètement que l'avaient été les déportés d'Éphraïm. Les autres, et c'était le plus grand nombre, restèrent fidèles à leurs espérances et s'appliquèrent à démêler, parmi les événements qui se déroulaient sous leurs yeux, les signes précurseurs de la délivrance annoncée par le prophète. « Veuille accroître ton peuple, ô Éternel, — « veuille accroître ton peuple et te glorifier, — veuille « étendre la limite de son pays ! — Éternel, dans la détresse « ils ont regardé vers toi, — ils se sont répandus en priè« res quand tu les châtias. — Comme une femme enceinte, « quand son terme approche, — se tord et crie dans ses « douleurs, — ainsi nous étions devant toi, Éternel !... Va, « mon peuple, retire-toi dans ta chambre, — et ferme les « portes derrière toi ! — Cache-toi un petit instant, — jus« qu'à ce que le courroux soit passé. — Car bientôt l'Éter« nel va sortir de son lieu, — pour demander compte de « ses crimes à l'habitant de la terre, — et la terre découvrira « le sang versé — et ne cachera plus le corps des victi« mes[2]. » La mort de Naboukoudouroussour en 562 amena un changement dans leur condition. Amilmardouk tira leur roi Joïakîn de la prison où il languissait depuis trente années, et le traita avec honneur[3] ; ce n'était pas encore la restauration désirée, mais c'était du moins la fin de la persécution. Puis vinrent les querelles de palais qui, en moins de huit ans, changèrent quatre fois de mains le sceptre de Naboukou-

1. Ézékiel, XLVII, 13-XLVIII. Cf. pour le rôle d'Ézékiel, Kuenen, *The Religion of Israel*, t. II, p. 105-108. — 2. Anonyme, vers 570 (Isaïe, XXVI, 15-167-XXVII, 1-2). — 3. II *Rois*, XXV, 27-30 ; Jérémie, XLII. 31-34.

douroussour[1], puis l'avènement du pacifique et dévot Nabounâhîd, puis les premières victoires de Kyros. Rien n'échappait à l'œil vigilant des exilés, et leurs prophètes commencèrent à déclarer que les temps étaient proches à parler de la chute de Babylone, à en prédire la date. L'un, dont l'œuvre a été classée avec les écrits de Jérémie, voit déjà les peuples du Nord et de l'Est en marche contre la cité condamnée. « Sonnez le clairon parmi les « nations, appelez les peuples à inaugurer la guerre, con« voquez contre elle les royaumes d'Ararat, de Minni et « d'Ashkenâz ; rangez contre elle les bataillons, lancez la ca« valerie comme un essaim de sauterelles aux ailes droites! « Appelez les peuples à inaugurer la guerre contre elle, les « rois de Médie, les capitaines et leurs satrapes et tout le « pays de leur domination. La terre tremble, elle est en tra« vail, car ils vont s'accomplir les desseins de l'Éternel de « changer Babel en un désert sans habitants[2]. » Un autre voit déjà l'oppresseur mort et descendu aux enfers : « L'en« fer dans ses profondeurs s'émeut pour toi, — à ton arrivée « il excite les ombres ; — il fait lever de leurs sièges tous « les princes de la terre, — tous les rois des nations. — « Tous ils élèvent leur voix — et te disent : « Toi aussi « tu t'es donc évanoui comme nous, — tu es devenu notre « égal ! » — « Et toi, tu te disais en ton cœur : « Je monte« rai au ciel ; — au-dessus des étoiles de Dieu j'élèverai « mon trône ; — je serai l'égal du Très-Haut ! » — Ha ! c'est « dans l'enfer que tu seras précipité, — au fond du sépulcre! « — Ceux qui t'y verront te contempleront, — jetteront sur « toi un regard curieux : — « Est-ce là l'homme qui ébranla « la terre, — qui fit trembler les empires, — qui changea « le monde en un désert, dévasta les villes — et ne relâcha « point les captifs? » — Tous les rois des peuples reposent « avec honneur — chacun dans son mausolée : — mais toi, « tu es jeté loin de ton sépulcre, — comme une branche « vile, — sous un linceul de morts égorgés par l'épée, — « qui descendront dans leurs tombes maçonnées, — toi, ca« davre foulé aux pieds ; — tu ne seras point réuni avec

1. Voir p. 559 de cette histoire. — 2. Jérémie, LI, 26-29.

« eux dans la tombe, — désolateur de ton pays, — bourreau « de ton peuple[1]. » L'écho de ces malédictions n'arrivait pas jusqu'aux oreilles de Nabounâhîd, mais il comprenait lui aussi la grandeur du péril qui le menaçait et il tâchait de le conjurer. Ce n'était pas une fantaisie d'archéologue qui le poussait à relever les temples détruits, à restaurer de vieux cultes oubliés dès longtemps; il voulait détourner de sa personne et de son royaume la colère des dieux ennemis et se concilier la bonne volonté des nationaux. Cette affectation de piété envers des divinités qui n'étaient pas de Babylone mécontenta le sacerdoce babylonien : lorsque les Perses parurent sur la frontière en 538, non seulement les captifs internés en Chaldée, mais une partie de la population indigène appelait de ses vœux la présence de l'étranger. Nabounâhîd recourut aux grands moyens : il ordonna des sacrifices à Bel, en expiation des péchés du peuple, transporta dans la capitale les dieux les plus vénérés, Zamalmal et les dieux de Kis, Bêltis et les dieux de Kharsakkalama, les dieux d'Akkad « qui sont au-dessus et au-dessous « de l'atmosphère ». Kyros ne fut pas intimidé par l'arrivée de cette garnison divine : il eut raison de ses adversaires en quelques semaines. Au commencement du mois de Tammouz, il avait franchi le Tigre et battu les Chaldéens près de la ville de Routoum. Aussitôt une révolte éclata en Akkad qui enleva à Nabounâhîd ses dernières ressources. Le 14, les Perses entrèrent dans Sippar sans combat; le 16, Gobryas qui les commandait s'empara de Babylone sans rencontrer de résistance : Nabounâhîd fut livré par les siens et mourut quelques jours plus tard. Il fut enseveli avec les honneurs dus à son rang : pendant une semaine la ville entière porta le deuil de son ancien maître. Ce délai expiré, Kambysès, fils de Kyros, sacrifia aux dieux du pays et prit solennellement possession du gouvernement au nom de son père (539)[2].

1. Anonyme, vers 540 (Isaïe, xiv, 8-20). — 2. Pinches, *On a Cuneiform Inscription relating to the Capture of Babylon by Cyrus*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VII, p. 139-167, où sont publiés les fragments des annales de Nabounâhîd. Cf. H. Rawlinson, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, t. XII, p. 70 sqq.,

L'empire entier tomba du même coup et sans secousse aux mains des Perses. Les peuples tributaires, Syriens, Arabes, Phéniciens, perdirent leurs anciens maîtres et en gagnèrent de nouveaux, sans plus s'inquiéter du changement que s'il ne se fût pas agi d'eux et de leurs intérêts; du moment qu'ils ne pouvaient plus être libres, peu leur importait qui régnait. Babylone elle-même parut s'accommoder et, jusqu'à un certain point, se réjouir de la chute de son roi national. Lorsque Kyros y vint, trois mois après l'avènement, et remit l'administration de la province à Gobryas, son premier soin fut de renvoyer chacun dans sa ville les dieux que Nabounâhîd y avait appelés au début de la campagne, et cette satisfaction accordée aux âmes dévotes que

où est donnée la proclamation par laquelle Kyros annonce au peuple de Babylone qu'il prend la royauté du consentement des dieux nationaux. Cf. Bérose, *Fragments*, 9, 14. Voici, d'après le canon de Ptolémée et les monuments (cf. Pinches, *The Babylonian Kings of the Second Period*, dans les *Proceedings*, 1883-1884, p. 193-204), le tableau des rois de Chaldée depuis Nabounâzir :

I.	NABOUNAZIR,	Ναβονασσάρου,	747-733
II.	NAHID,	Ναδίου,	733-731
III.	KINZIROU et POULOU,	Χινζίρου καὶ Πώρου,	731-726
IV.	OULOULÂA,	Ἰλουλαίου,	726-721
V.	MARDOUKBALIDINNA,	Μαρδοκεμπάδον,	721-709
VI.	SHAROUKÎN,	Ἀρκεάνου,	709-704
	Premier interrègne,	Ἀβασιλεύτου πρώτου,	704-702
VII.	BELIBOUSH,	Βηλίβου,	702-699
VIII.	ASHSHOURNADINSHOUM,	Ἀσσαραδίνου,	699-693
IX.	NERGALOUSHÊZIB,	Ῥηγεβήλου,	693-692
X.	MOUSHÊZIBMARDOUK,	Μεσησιμορδάκου,	692-688
	Deuxième interrègne,	Ἀβασιλεύτου δευτέρου,	688-680
XI.	ASHSHOURAKHÉIDDIN,	Ασαραδίνου,	680-667
XII.	SHAMASHSHOUMOUKIN,	Σαοσδουχίνου,	667-647
XIII.	ASHSHOURBANIPAL, ASHSHOUREDILILÂNI,	Κινηλαδάνου,	647-625
XIV.	NABOUBALOUSSOUR,	Ναβοπολασσάρου,	625-604
XV.	NABOUKOUDOUROUSSOUR II,	Ναβοκολασσάρου,	604-561
XVI.	AMILMARDOUK,	Ἰλλοαρουδάμου,	561-559
XVII.	NIRGALSHAROUSSOUR, LABASHIMARDOUK,	Νηριγασολασσόρου,	559-555
XVIII.	NABOUNÂHÎD.	Ναβοναδίου.	555-538

leur présence avait blessées, les disposa favorablement à bien recevoir le vainqueur[1]. Bientôt même l'influence sacerdotale imposa silence à la vanité nationale : on crut que Mardouk, irrité de l'abandon où Nabounâhîd l'avait laissé, s'était vengé en livrant le royaume à Kyros. « Le roi des « dieux s'était affligé profondément de cette humiliation, et « tous les dieux qui habitent les temples de Babel avaient « abandonné leurs sanctuaires; on ne voyait plus Mardouk « et les divinités ses alliés aux processions de Kalanna, car « ils s'étaient réfugiés chez d'autres cités qui ne leur refu- « saient pas leur respect. Cependant la race de Shoumir et « d'Akkad, tout en deuil, le pria de revenir; il accéda à « leur requête, et contenta le pays en lui choisissant un roi, « qui gouvernât selon son vouloir le peuple qui lui serait « confié! Il proclama Kouroush, d'Anshân, roi du monde « entier et il annonça ce titre à toutes les nations.... Il « l'incita à marcher contre Babel sa propre ville, et con- « duisit l'armée perse comme un ami et comme un bien- « faiteur : ses troupes, dont le nombre ne se peut non plus « compter que celui des flots de l'Euphrate, et leurs épées « ne furent qu'un vain ornement, car il les conduisit sans « combat et sans résistance jusqu'à Kalanna, puis cerna et « conquis sa propre cité. Nabounâhîd, le roi qui l'avait mé- « prisé, il le livra dans les mains de Kouroush. Tout le « peuple de Babel, beaucoup parmi ceux de Shoumir et « d'Akkad, les nobles et les prêtres s'étaient soulevés contre « lui et s'étaient refusés à lui baiser plus longtemps les « pieds : ils se réjouirent de leur nouveau maître et chan- « gèrent leur serment de féauté, car le dieu qui ramène les « morts à la vie, et qui est secourable dans tout malheur et « dans toute angoisse, lui avait accordé toute sa faveur[2]. » Les Chaldéens n'étaient pas seuls à voir dans le Perse un envoyé de Dieu; plus qu'eux encore, les Juifs étaient dis-

1. T. Pinches, *On a cuneiform Tablet relating to the Capture of Babylon by Cyrus and the events which preceded and led to it* dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VII, p. 144, 167. — 2. Cette citation n'est qu'une paraphrase de la longue inscription découverte et traduite par sir Henry Rawlinson (*Journal of the Royal Asiatic Society*, t. XII, p. 70 sqq.).

posés à lui prêter ce caractère. La manière dont Babylone avait succombé avait trompé leurs espérances et les prédictions de leurs prophètes : la cité de Naboukoudouroussour n'avait pas été effacée de la face du monde comme celle de Sargon et de Sennachérib, et la vengeance de Jérusalem était moins complète que ne l'avait été celle de Samarie. Mais, déçus en cela, ils sentaient que la délivrance était proche, et l'un des plus grands parmi leurs poètes, l'un de ceux dont les œuvres ont été mises à la suite des œuvres d'Isaïe, l'annonçait déjà en termes magnifiques : « Réjouissez-« vous, cieux, car l'Éternel l'accomplit; — poussez des cris. « profondeurs de la terre! — Montagnes, éclatez de joie, — « et toi, forêt avec tous tes arbres! — Car l'Éternel rachète « Jacob, en Israël il manifeste sa gloire. — Voici ce que dit « l'Éternel, ton rédempteur, qui t'a formé lors de ta nais-« sance : Moi je suis l'Éternel, créateur de l'univers; — « moi seul je déploie les cieux, — j'affermis la terre — qui « est avec moi?... — C'est moi qui confirme la parole de « mon serviteur, — qui ratifie le conseil de mes messagers, « — qui dit de Jérusalem, qu'elle soit habitée, — et des « villes de Juda, qu'elles soient rebâties : — Je veux relever « leurs ruines! — C'est moi qui dis à l'Océan : Dessèche-toi, « — je veux que tes courants tarissent! — Je dis à Koresh : « Tu es mon berger! — et il accomplira toute ma volonté, « — en disant à Jérusalem : « Sois rebâtie! » — et au temple : « Sois fondé[1]! » Dès la première année de son séjour à Babylone, Kyros promulgua l'édit par lequel il permettait aux Juifs de rentrer au pays de leurs pères. Tous ne profitèrent pas de la faculté qui leur était accordée; s'il faut en croire la tradition, quarante-deux mille trois cent soixante se déclarèrent prêts à quitter la terre de l'exil, sous la conduite d'un descendant de David, Zeroubabel, fils de Zéalthiel et de Joshoua, petit-fils de Séraïah, le dernier des grands prêtres du temple, que Naboukoudouroussour avait égorgé après la ruine de Jérusalem (536)[2].

De tous les princes qui s'étaient alliés contre la Perse, un seul, Ahmas, avait échappé jusqu'alors au châtiment. Une

1. Isaïe, XLIV, 23-28. — 2. II *Chroniques*, XXXVI, 22-23; Esdras, I-III.

guerre immédiate contre l'Égypte semblait donc être imminente : Kyros hésita un instant, puis se rejeta vers l'Est et disparut d'une manière mystérieuse (529). Au dire de Xénophon, il mourut dans son lit, entouré de ses enfants, édifiant ceux qui l'approchaient par la sagesse plus qu'humaine qu'il témoigna à ses derniers moments[1] ; ce renseignement n'est pas plus authentique que ne le sont en général les renseignements fournis par Xénophon. Ctésias contait qu'il avait été blessé dans un engagement contre les Derbikes, peuple à moitié sauvage de la Bactriane, et qu'il avait succombé aux suites de sa blessure, trois jours après la bataille[2]. Selon Hérodote, il demanda en mariage Tomyris, reine des Massagètes, et fut dédaigné. De dépit, il franchit le fleuve Araxès[3], battit les Massagètes et prit le fils de leur reine, Spargapisès, qui se tua de désespoir. « Tomyris ayant rassemblé ses forces, attaqua les Perses. De toutes les batailles livrées entre barbares, celle-là me paraît avoir été la plus sanglante, à en juger du moins par ce que j'ai ouï dire. D'abord ils se criblèrent de flèches à courte distance; quand les flèches leur manquèrent, ils tombèrent les uns sur les autres à coups de piques et de sabres. Ils soutinrent la lutte pendant longtemps sans qu'aucun parti voulût fuir : à la fin les Massagètes eurent le dessus. La plus grande partie de l'armée perse resta sur le champ de bataille; Kyros lui-même y périt après un règne de vingt-neuf ans. Tomyris, ayant rempli une outre de sang humain, ordonna qu'on cherchât parmi les morts le cadavre de Kyros : dès qu'on l'eut trouvé, elle lui plongea la tête dans l'outre et l'accabla d'injures. « Bien que je vive et que je sois victorieuse, tu « m'as perdue en m'enlevant mon fils par ruse : aussi moi « te rassasierai-je de sang[4]. » Les Perses parvinrent à recouvrer le corps de leur roi et le transportèrent à Pasar-

1. Xénophon, *Kyropédie*, l. VIII, c. VII, § 5-38. — 2. Ctésias, *Persica*, § 6-8, édit. Müller, p. 47. Une légende très postérieure contait que Kyros, parvenu à l'âge de cent ans, avait demandé à voir tous ses amis. On lui répondit que son fils Kambysès les avait fait mettre à mort; le chagrin que la cruauté de son fils lui causa le tua en quelques jours (Lucien, *Macrob.*, XIV, d'après Onésicrite, *Fragm.* 32, édit. C. Müller). — 3. Peut-être le Iaxartès. — 4. Hérodote, I, CCIV-CCXIV.

gades, où ils l'ensevelirent somptueusement dans les jardins de son palais[1].

La poésie populaire, qui avait défiguré sa vie et substitué des histoires fabuleuses au récit véritable de ses actions, s'attacha à faire de lui le portrait idéal d'un prince d'Orient : il devint dans la légende le plus brave, le plus doux, même le plus beau des hommes. En fait, il paraît avoir eu toutes les qualités d'un général, l'activité, l'énergie, la bravoure, l'astuce et la duplicité si nécessaires en Asie au succès de la conquête : large et tolérant pour les religions étrangères, il n'eut pas les qualités d'un administrateur et ne travailla pas à réunir en un seul corps solidement constitué les peuples divers qu'il avait su ranger à son autorité. En Lydie et en Chaldée seulement il mit un gouverneur perse : partout ailleurs il se contenta d'une déclaration d'obéissance et confia le gouvernement aux mains des indigènes. Il avait conquis tous les pays du vieux monde, l'Égypte exceptée, et fondé l'empire perse : il laissait le soin de l'organiser à ceux qui viendraient après lui[2].

Kambysès ; Ahmas II et Psamitik III ; conquête de l'Égypte (525) ; tentatives sur la Libye et l'Éthiopie ; le faux Smerdis.

Kyros avait légué la couronne à l'aîné de ses enfants, Kambouzia II, que les Grecs appelèrent Kambysès, et le commandement de plusieurs provinces à Bardiya (Smerdis), son second fils[3]. Réglant sa succession par avance, il s'é-

1. Arrien, *Anabasis*, l. VI, 19, § 4-9, d'après Aristobule (*Fragm.* 37, édit. C. Müller). Cf. *Pseudo-Callisthènes*, l. II, ch. xviii, où l'auteur place à côté l'un de l'autre le tombeau de Kyros et celui de « Nabonasar, que les Grecs appellent Naboukhodonosor ». Selon Oppert, le petit édifice de Mourghâb, où l'on a voulu reconnaître le tombeau de Cyrus, n'est en réalité que le tombeau de sa femme Kazandanê (*Journal asiatique*, 1872, t. XIX, p. 548, et *le Peuple et la langue des Mèdes*, p. 110-111). — 2. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. III, p. 588-590. — 3. Hérodote, I, ccviii; Ctésias, *Persica*, § 8, édit. Müller, p. 47; Xénophon, *Kyropédie*, VIII, 7, § 11. Ctésias donne à Bardiya le nom de Tanyoxarkès et lui attribue le gouvernement de la Bactriane, des Khorasmiens, des Parthes et des Carmaniens. Xénophon l'appelle Tanaoxarès et le fait ré-

tait flatté de prévenir les querelles qui accompagnent d'ordinaire en Orient un changement de règne. Son espoir fut déçu : Kambysès, à peine monté sur le trône, égorgea son frère. Le crime fut commis avec tant de prudence et de secret qu'il passa inaperçu du vulgaire : le peuple et la cour crurent que Bardiya avait été enfermé dans quelque palais éloigné de la Médie et s'attendirent à le voir reparaître bientôt[1].

Après s'être débarrassé d'un rival qui menaçait de devenir dangereux, Kambysès ne songea plus qu'à la guerre. L'Égypte, protégée par le désert et les marais du Delta, bravait encore la puissance des Perses. Depuis son intervention malheureuse en Lydie, Ahmas II s'était toujours conduit de manière à ne fournir aucun prétexte de guerre à ses voisins. Il se borna à rétablir en Chypre l'antique suzeraineté de l'Égypte[2] et n'éleva pas plus haut son ambition. Grâce à sa prudence, il vécut en bons termes avec Kyros, et profita des années de tranquillité qui lui furent accordées pour développer les ressources naturelles de son royaume. Le réseau des canaux fut réparé et agrandi, l'agriculture encouragée, le commerce étendu : « on dit que l'Égypte ne fut jamais plus florissante ni plus heureuse, que jamais le fleuve ne fut aussi bienfaisant pour la terre, ni la terre aussi féconde pour les hommes, et qu'on y comptait alors vingt mille villes habitées[3] ». Les carrières de Trouou[4], de Souan[5] et de Rohanou[6] furent rouvertes et exploitées comme aux plus beaux jours. Thèbes, où l'une des femmes d'Ahmas, la reine

gner sur les Mèdes, les Arméniens et les Cadusiens. — 1. Hérodote, III, xxx; J. Ménant, *les Achéménides*, p. 106. D'après Hérodote, l'assassinat eut lieu pendant l'expédition d'Égypte ; d'après l'inscription de Behistoun (H. Rawlinson, *Inscription of Darius on the Rock at Behistun*, dans les *Records of the Past*, t. I, p. 112 ; Oppert, *le Peuple et la langue des Mèdes*, p. 117), il eut lieu auparavant. — 2. Hérodote, II, clxxxii ; Diodore de Sicile, I, 68, qui paraît considérer la campagne d'Ahmas comme une suite naturelle de celle d'Apriès. — 3. Hérodote, II, clxxvii. — 4. Hérodote, II, clxxv. — 5. Inscriptions de Bigèh dans Champollion, *Not. manuscrites*, t. I, p. 163 ; Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 284 *p*. — 6. Inscriptions des architectes et ingénieurs envoyés en l'an XLIV d'Ahmas pour chercher la pierre nécessaire aux monuments du roi, Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 75 *a-d;* cf. Devéria, *Monument biographique de Bakenkhonsou*, p. 24-29.

Onkhnas, paraît avoir séjourne pendant la plus grande partie de sa vie[1], reprit quelque animation; les monuments de Karnak furent restaurés avec soin, et quelques riches particuliers se creusèrent des tombeaux qui, pour l'étendue et le fini des bas-reliefs, ne le cèdent en rien aux belles tombes d'autrefois[2]. Le reste de la haute Égypte était déjà trop dépeuplé pour qu'il fût nécessaire d'y entreprendre des travaux considérables; les forces vives du pays se concentrèrent sur Memphis et sur les villes du Delta. A Memphis, Ahmas II bâtit un temple d'Isis qu'Hérodote qualifie de « très grand et très digne d'être vu »; ce temple a malheureusement disparu, ainsi que le colosse couché de soixante-quinze pieds de long que le même prince avait consacré devant le temple de Phtah[3]. A Saïs, il construisit, dans le temple de Neith, des propylées « qui surpassaient beaucoup les autres ouvrages de ce genre, tant par leur élévation et leur grandeur que par la grosseur et la qualité des matériaux ». Ils étaient ornés de colonnes énormes et précédés d'une longue avenue de sphinx. On y admirait deux grands obélisques, une statue couchée, en tout semblable à celle de Memphis, et une chapelle monolithe en granit rose que le roi y avait amenée des carrières d'Abou. Deux mille bateliers avaient été occupés pendant trois ans à la transporter. Elle avait à l'extérieur environ onze mètres de hauteur, sept mètres trente-huit centimètres de profondeur et quatre mètres de largeur; évidée à l'intérieur, elle pesait encore près de cinq cent mille kilogrammes. Elle n'arriva jamais au fond du sanctuaire. « On conte que l'architecte, au moment même où le monument atteignit son site actuel, poussa un soupir, songeant au temps qu'avait exigé le transport, et lassé par ce rude labeur. Ahmas entendit le soupir et, le tenant à présage, point ne voulut qu'on menât plus loin la pierre. D'autres disent toutefois qu'un des ouvriers employés à la ma-

1. Le sarcophage de la reine Onkhnas est aujourd'hui au British Museum (S. Sharpe, *Egyptian Antiquities in the British Museum*, p. 104-185). La reine elle-même figure souvent sur les sculptures de deux petits édifices élevés à Karnak sous Amasis et sous Psamitik III (Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 273-274). — 2. Champollion, *Notices manuscrites*. t. I, p. 552-553. — 3. Hérodote, II, CLXXVI.

nœuvre fut écrasé et tué par la masse et que ce fut la raison pour quoi on la quitta à l'endroit où elle est maintenant[1]. »

La révolution qui avait porté Ahmas au trône avait été conduite par le parti national égyptien contre les étrangers. Les mercenaires et les marchands grecs s'étaient prononcés pour Ouahibrî contre son rival : on pouvait craindre que celui-ci, une fois vainqueur, ne les chassât de son royaume. Il n'en fut rien : Ahmas roi oublia les injures d'Ahmas prétendant à la couronne. Ses prédécesseurs avaient bien accueilli les Grecs; lui, les aima passionnément[2], et se fit aussi Grec qu'il était possible à un Égyptien de le devenir. Il resta en bons rapports avec les Doriens de Cyrène : une fois même il intervint comme arbitre dans leurs affaires domestiques. Le Battos, qui avait eu si facilement raison des soldats d'Ouahibrî, avait pour successeur Arkésilas. Des querelles de palais, compliquées d'une guerre contre les tribus libyennes où il avait eu le dessous, indisposèrent contre lui les Égyptiens qu'il avait à sa solde : son frère Laarchos l'assassina, et le remplaça avec l'approbation des mercenaires, puis fut tué à son tour par Eryxo et par Polyarchos, femme et beau-frère de sa victime. Les partisans de Laarchos s'adressèrent au Pharaon, et celui-ci se préparait à les appuyer de son armée quand la mort de sa mère arrêta les préparatifs. Polyarchos accourut en Égypte pendant la durée du deuil royal et plaida si bien sa cause qu'il la gagna : Battos le Boiteux, fils d'Arkésilas et d'Eryxo,

1. Hérodote, II, CLXXV; Letronne, *la Civilisation égyptienne depuis l'établissement des Grecs, sous Psammitichus jusqu'à la conquête d'Alexandre*, p. 23-26. Le naos de Tmaï, le seul qui approche des dimensions d'Hérodote, a sept mètres de haut (*Description de l'Égypte*, *Ant.*, V, pl. 29; Champollion, *l'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 114). Les dimensions données par Hérodote diffèrent tellement de celles que l'on trouve dans les naos connus aujourd'hui, que j'admets, comme Kenrick l'a fait (*The Egypt of Herodotus*, p. 219, et *Ancient Egypt*, t. II, p. 370), qu'Hérodote a vu le monument d'Amasis couché sur le côté, et a pris pour la hauteur ce qui était en réalité la largeur. Le Musée du Louvre possède un naos monolithe plus petit que le naos décrit par Hérodote, mais taillé, comme lui, sous le règne d'Ahmas II (D, 29; publié par Pierret, *Recueil d'inscriptions inédites*, t. I, p. 74-80). — 2. Hérodote, II, CLXXVIII, l'appelle φιλέλλην.

fut proclamé par son puissant voisin[1]. Plus tard même une alliance plus intime resserra les liens qui unissaient les deux États : moitié politique, moitié caprice, il épousa une femme de Cyrène, Ladikê, fille, selon les uns, d'Arkésilas ou de Battos, selon les autres, d'un riche particulier nommé Critoboulos[2]. Les Grecs d'Europe et d'Asie n'eurent pas moins à se louer de lui que leurs frères d'Afrique : il noua des relations amicales avec les principaux sanctuaires de l'Hellade et leur octroya à plusieurs reprises des présents magnifiques. En 548 le temple de Delphes fut brûlé, et les Alcméonides s'engagèrent à le rebâtir moyennant trois cents talents, dont un quart fourni par les Delphiens. Ceux-ci, trop pauvres pour se procurer une somme aussi forte, quêtèrent chez toutes les nations amies : Ahmas leur donna pour sa part mille talents d'alun d'Égypte, le plus estimé de tous. L'alun était employé en teinture et coûtait fort cher : les Delphiens en tirèrent bon parti[3]. Il envoya à Cyrène une statue de sa femme Ladikê et une statue de Neith, dorée complètement; à la Minerve de Lindos, deux statues de pierre et une cuirasse de lin d'une finesse merveilleuse[4]; à Junon Samienne, deux statues en bois qui existaient encore au temps d'Hérodote[5]. Aussi les Grecs affluè-

1. Hérodote raconte ces événements sans parler d'Amasis (IV, CLX-CLXI), et sa version fut adoptée avec quelques modifications par Nicolas de Damas (fragm. 52 dans les *Fragm. H. Gr.*, édit. Müller, t. III, p. 387). L'intervention d'Amasis n'est mentionnée que par Plutarque (*De Mulier. virt.*, II, p. 260) et par Polyen (*Strat.*, VIII, 41), mais remonte évidemment à un auteur plus ancien, peut-être à Hellanicos de Lesbos, qui paraît avoir raconté avec quelque détail certains faits de l'histoire des derniers rois d'Égypte (cf. dans les *Fragm. H. Græc.*, édit. Müller, t. I, p. 66). Le passage d'Hérodote se trouve d'ailleurs englobé dans des récits d'origine cyrénaïque; ses informants avaient intérêt à se rappeler des faits glorieux pour leur patrie, comme la défaite d'Apriès à Irasa (IV, CLIX), nullement des faits aussi humiliants qu'une intervention du Pharaon. D'autre part, le succès tout pacifique obtenu par Amasis n'était pas de nature à laisser une trace dans l'esprit des Égyptiens. Tout cela explique qu'Hérodote n'ait fait aucune allusion au rôle joué par l'Égypte en cette affaire. — 2. Hérodote, II, CLXXXI. — 3. Hérodote, II, CLXXX. — 4. Les débris en subsistaient encore au temps de Pline l'Ancien, *H. N.*, XIX, 1, mais les curieux en arrachaient les morceaux, afin de vérifier si, comme l'assure Hérodote (III, XLVII), chacun des fils était formé de trois cent soixante-cinq brins, tous visibles à l'œil nu. — 5. Hérodote, II, CLXXXII.

rent en Égypte et s'y établirent en si grand nombre que, pour éviter toute querelle avec les indigènes, on dut bientôt régler leur position à nouveau. Les colonies fondées le long de la branche Pélusiaque par les Ioniens et les Cariens de Psamitik Ier avaient prospéré et possédaient déjà une population qu'on peut évaluer à près de deux cent mille âmes[1] : Ahmas la transféra à Memphis ou dans les environs pour se garder contre ses sujets égyptiens[2]. Les colons plus récents furent dirigés vers la bouche Canopique sur une ville qui prit le nom de Naucratis et qu'on leur abandonna complètement[3]. Ils y constituèrent une république gouvernée par des magistrats indépendants, prostates ou timouques[4] ; on y voyait un Prytanée, des Dionysiaques, des fêtes d'Apollon Komæos, des distributions de vin et d'huile, le culte et les mœurs de la Grèce[5]. Ce fut désormais le seul port ouvert aux étrangers. Lorsqu'un navire marchand poursuivi par des pirates, assailli par la tempête ou contraint par quelque accident de mer, abordait sur un autre point de la côte, le capitaine était tenu de se présenter devant le magistrat le plus proche, afin d'y jurer qu'il n'avait pas violé la loi de son plein gré, mais forcé par des motifs impérieux. Si l'excuse paraissait valable, on l'autorisait à gagner la bouche Canopique ; quand les vents ou l'état de la mer s'opposaient à ce qu'il partît, on embarquait la cargaison sur des bateaux du pays et on la transportait en territoire grec par les canaux du Delta[6]. Cette disposition de la loi fit la fortune de Naucratis : le commerce entier du Nil s'écoula par ses marchés, et elle devint en quelques années un des entrepôts les plus considérables du monde ancien. Les Grecs de tous pays la remplirent et ne tardèrent pas à déborder sur les campagnes environnantes, qu'ils semèrent de villas et de bourgs. Les marchands qui consentaient à ne pas vivre sous la protection

1. Letronne, *la Civilisation égyptienne*, p. 11.— 2. Hérodote, II, CLIV. — 3. Hérodote, II, CLXXVIII. Le site de Naucratis vient d'être retrouvé auprès du bourg d'En-Nabiréh, par M. Flinders Petrie. —4. Hermias de Méthymne dans Athénée, IV, p. 149 (*Fragm. Hist. Græc.*, édit. Müller, t. II, p. 80-81). — 5. Letronne, *la Civilisation égyptienne*, p. 11-12; G. Lumbroso, *Recherches sur l'économie politique de l'Égypte sous les Lagides*, p. 222-223. — 6. Hérodote, II, CLXXIX.

hellénique furent autorisés à s'établir dans telle ville d'Égypte qu'il leur plairait choisir et à s'y bâtir des factoreries. Ahmas leur concéda même le libre exercice de leur culte : les Éginètes avaient le sanctuaire de Zeus, les Samiens celui de Hêra, les Milésiens celui d'Apollon, et neuf villes d'Asie Mineure s'entendirent pour édifier à frais communs un temple et un enclos sacré qu'elles nommèrent l'Hellênion[1]. La Haute Égypte et le désert ne furent pas à l'abri de cette invasion pacifique. Les négociants de Naucratis sentirent de bonne heure la nécessité d'avoir des agents sur la route des caravanes qui viennent de l'intérieur de l'Afrique : des Milésiens ouvrirent leurs comptoirs dans l'antique cité d'Abydos[2], et les Samiens de la tribu Æskhrionie avaient poussé jusque dans la Grande Oasis[3]. Les Grecs rapportaient de ces régions lointaines des récits merveilleux qui piquaient la curiosité de leurs compatriotes et des richesses qui excitaient leur cupidité : philosophes, marchands, soldats, s'embarquaient pour le pays des merveilles, à la recherche de la science, de la fortune ou des aventures. Ahmas, qui craignait toujours une attaque des Perses, accueillait les émigrants à bras ouverts : ceux qui restaient s'attachaient à sa personne, ceux qui partaient emportaient avec eux le souvenir des bons traitements qu'ils avaient reçus et préparaient en Grèce les alliances dont l'Égypte craignait d'avoir besoin dans quelques années au plus tard.

Tout cela était sagement conçu, mais les Égyptiens de vieille souche ne savaient aucun gré à leur roi de sa prévoyance. Comme les Juifs depuis Ezéchias, comme les Babyloniens sous Nabounâhîd, comme la plupart des peuples de race antique qui s'avouent menacés par la ruine, ils attribuaient leur faiblesse non pas à leurs propres fautes, mais

1. Hérodote, II, CLXXVIII; Lumbroso, *Recherches sur l'économie politique de l'Égypte sous les Lagides*, p. 222-223. — 2. Étienne de Byzance, *s. v.* Ἄβυδος, raconte que les Milésiens avaient fondé Abydos d'Égypte. Letronne (*la Civilisation égyptienne*, p. 13) a fort bien vu qu'il s'agissait ici d'une factorerie fondée par les Milésiens sous le règne d'Ahmas. Les murs du temple de Ramsès II portent encore quelques graffiti en écritures carienne, chypriote et grecque qui doivent remonter à cette époque. — 3. Hérodote, III, XXVI.

à la fatalité d'en haut. Les faveurs qu'Ahmas prodiguait aux étrangers leur parurent être un véritable sacrilège. Les Grecs n'introduisaient-ils pas leurs dieux avec eux? ne trouvait-on pas dans les villes et dans les campagnes des gens qui associaient le culte de ces divinités barbares à celui des divinités nationales? Le roi n'avait-il pas ordonné qu'on payât la solde et l'entretien des mercenaires sur les biens des temples, à Saïs, à On, à Bubaste, à Memphis[1]? La haine qui s'était amassée contre lui ne se manifesta point par des actes ou par des révoltes : elle le calomnia sourdement et dénatura son caractère. Mille histoires malignes ou plaisantes coururent sur son compte, et se perpétuèrent pendant les siècles suivants. On raconta qu'avant son avènement il aimait fort à boire et à mener grand chère, qu'il avait souffert souvent du mal qui a nom faute d'argent, mais qu'il avait toujours réussi à se procurer ce qui lui manquait par divers moyens « dont le plus honnête était par larcin furtivement fait[2] ». On affirma que, devenu roi, il s'enivrait encore de brandevin au point de ne plus être en état de vaquer aux affaires publiques[3]. A ces légendes et à bien d'autres non moins mensongères, ses partisans en opposaient qui étaient toutes à son honneur. D'un bassin d'or dans lequel lui et les siens se lavaient les pieds chaque jour, il avait tiré une statue divine à laquelle les gens vinrent rendre hommage, et ceux-là même qui lui reprochaient la bassesse de son origine. Sur quoi il convoqua le peuple, lui exposa que leur vénération s'adressait à une ancienne cuvette, puis ajouta : « Il en est de moi ce qui en est d'elle : encore « que je fusse jadis petit compagnon, aujourd'hui je suis « votre roi et j'entends que vous m'honoriez tel que de « raison[4]. » Quoi qu'on pût dire, ce furent les sentiments de haine qui l'emportèrent dans l'esprit des indigènes.

1. E. Révillout, *Premier extrait de la Chronique démotique de Paris : le roi Amasis et les mercenaires, selon les données d'Hérodote et les renseignements de la Chronique*, dans la *Revue égyptologique*, t. I, p. 57-61. — 2. Hérodote, II, CLXXIV. — 3. E. Révillout, *Premier extrait*, dans la *Revue égyptologique*, t. I, p. 65-67; Maspero, *les Contes populaires de l'ancienne Égypte*, p. 207-214; Hérodote, II, CLXXIII, et, d'après Hérodote, Élien, *Var. Hist.*, II, 41. — 4. Hérodote, II, CLXXII.

Kyros mort, Ahmas se résigna à la guerre. Les motifs sérieux ne manquaient pas contre lui : il s'était allié à la Lydie, il avait intrigué avec la Chaldée; Kambysès d'ailleurs était jeune, et plutôt disposé à exciter qu'à modérer l'ardeur belliqueuse de ses compatriotes. L'imagination populaire ne se contenta pas des raisons très naturelles qui avaient amené le choc de la plus jeune et de la plus vieille des nations orientales : elle chercha à tout expliquer par des motifs personnels aux principaux acteurs du drame. Au dire des Perses, Kambysès demanda en mariage la fille du vieux roi dans l'espoir qu'on la lui refuserait et qu'il aurait une injure à venger : Ahmas substitua Nitêtis[1], fille d'Ouahibrî, à sa propre fille. « Quelque temps après, Kam-« bysès, se trouvant avec elle, l'appela par le nom de son « prétendu père. Sur quoi elle dit : « Je vois, ô roi, que tu « ne soupçonnes pas combien tu as été trompé par Ama-« sis : il m'a prise et, me couvrant de parures, m'a en-« voyée à toi comme étant sa propre fille. De vrai, je suis « l'enfant d'Apriès, qui était son seigneur et maître jus-« qu'au jour qu'il se révolta et, de concert avec le reste « des Égyptiens, le mit à mort. » Ce discours et le motif de « querelle qu'il renfermait soulevèrent la colère de Kam-« bysès, fils de Kyros, et attirèrent ses armes sur l'Égypte[2]. » En Égypte, on contait les choses autrement. Nitêtis avait été envoyée à Kyros et lui avait donné Kambysès[3] : la conquête n'avait été qu'une revendication de la famille légitime contre l'usurpateur Ahmas, et Kambysès montait sur le trône moins en vainqueur qu'en petit-fils d'Ouahibrî. C'est par une fiction aussi puérile que les Égyptiens de la décadence se consolaient de leur faiblesse et de leur honte. Toujours orgueilleux de leur gloire passée, mais désormais incapables de vaincre, ils n'en prétendaient pas moins n'être vaincus et commandés que par eux-mêmes. Ce n'était plus la Perse qui imposait son roi à l'Égypte : c'était l'Égypte

1. La forme égyptienne de ce nom est Nitiritis. — 2. Hérodote, III, I; Ctésias, fragm. 37, édit. Müller, p. 65. — 3. Hérodote, III, II; Dinon (*Fragm. H. Græc.*, t. II, p. 91) et Lyceas de Naucratis (Fragm. 2 dans les *Fragm. H. Græc.*, t. II, p. 91, et t. IV, p. 441) racontaient la même histoire, probablement d'après Hérodote.

qui prêtait le sien à la Perse et par la Perse au reste du monde.

Depuis longtemps le désert et les marais formaient le véritable boulevard du Delta contre les attaques des princes asiatiques. Entre le dernier château important de la Syrie, Jénysos[1], et le lac de Serbon, où campaient les avant-postes égyptiens, il y a près de quatre-vingt-dix kilomètres d'intervalle, qu'une armée ne pouvait parcourir en moins de trois jours[2]. Dans les siècles passés, l'étendue de désert avait été moins grande : mais les ravages des Assyriens et des Chaldéens avaient dépeuplé le pays et livré à la merci des Arabes nomades des régions jadis assez faciles à traverser. Un événement imprévu tira Kambysès d'embarras. Un des généraux d'Ahmas, Phanès d'Halicarnasse, déserta et se réfugia en Perse. Il avait du jugement, de l'énergie et une profonde connaissance de l'Égypte. Il conseilla au roi de s'entendre avec le sheik qui dominait sur la côte et de lui demander un sauf-conduit; l'Arabe disposa le long de la route des relais de chameaux chargés d'eau en quantité suffisante pour les besoins d'une armée[3].

En arrivant devant Péluse, les Perses apprirent qu'Ahmas était mort[4] et que son fils Psamitik III l'avait remplacé. Malgré leur confiance aux dieux et en eux-mêmes, les Égyptiens étaient en proie à de sombres pressentiments. Ce n'étaient plus seulement les nations du Tigre et de l'Euphrate, c'était l'Asie entière, de l'Indos à l'Hellespont, qui se ruait sur eux et menaçait de les écraser. Les alliés sur lesquels Ahmas avait compté, Polycrate de Samos par exemple[5], et ses anciens sujets tels que les Chypriotes[6], avaient abandonné une cause qu'ils sentaient perdue d'avance et fourni des contingents aux Perses. Le peuple, tourmenté par la crainte de l'étranger, voyait partout des signes et changeait en mauvais présage le moindre phénomène de la nature. La pluie est rare dans la Thébaïde et les

1. Aujourd'hui Khan-Younès. — 2. Hérodote, III, v. — 3. Hérodote, III, iv-ix. — 4. Hérodote, III, x; Diodore de Sicile, I, 68. — 5. Hérodote, III, lxvii; cf. dans le même livre (ch. cxxxix, sqq.) l'histoire de Syloson. — 6. Hérodote, III, xix.

orages ne s'y produisent guère qu'une ou deux fois par siècle. Quelques jours après l'avènement de Psamitik, « la pluie tomba à Thèbes en petites gouttes, ce qui n'était jamais arrivé auparavant[1] ». La bataille qui s'engagea en avant de Péluse fut menée de part et d'autre avec une bravoure désespérée[2]. Phanès avait laissé ses enfants en Égypte. Ses anciens soldats, les Cariens et les Ioniens au service de Pharaon, les égorgèrent sous ses yeux, recueillirent leur sang dans un grand vase à moitié plein de vin, burent le mélange et se lancèrent comme des furieux au plus fort de la mêlee. Vers le soir, la ligne égyptienne plia enfin et la déroute commença. Au lieu de rallier les débris de ses troupes et de disputer le passage des canaux, Psamitik, perdant la tête, courut s'enfermer dans Memphis. Kambysès l'envoya sommer de se rendre, mais la foule furieuse massacra les hérauts. Après quelques jours de siège, la ville ouvrit ses portes; la Haute Égypte se soumit sans résistance, les Libyens et les Cyrénéens n'attendirent pas qu'on les attaquât pour offrir un tribut[3] (525). Cette chute rapide d'une puissance qui depuis des siècles défiait tous les efforts de l'Orient, et le sort de ce roi qui n'était monté sur le trône que pour tomber aussitôt, remplirent les contemporains d'étonnement et de pitié[4]. On contait que, dix jours

1. Hérodote, III, x. Jusqu'à nos jours les gens de la Haute Égypte ont considéré la pluie comme un événement de mauvais augure. Un d'eux disait, au commencement du siècle, en parlant de l'expédition du général Bonaparte : « Nous savions qu'un grand malheur nous menaçait : *il avait plu à Louxor* un peu avant l'arrivée des Français. » Wilkinson fait observer que la pluie n'est pas si rare à Thèbes que le croyait Hérodote; il parle de cinq ou six averses chaque année et d'un grand orage tous les dix ans (G. Rawlinson, *Herodotus*, l. II, p. 338, note 4). De son aveu même, averses et orages sont confinés à la montagne et ne tombent pas en plaine : je n'ai, pour ma part, rencontré aucun habitant de Louxor qui se rappelât avoir vu de la pluie à Louxor même, depuis cinq ans. — 2. Polyen (*Strat.*, vii, 9) rapporte le conte d'après lequel Kambysès aurait mis sur le front de son armée des chats, des chiens, des ibis et d'autres animaux sacrés; les Égyptiens n'auraient pas osé tirer sur eux de peur de blesser quelque dieu. — 3. Hérodote, III, x-xiii; Diodore, I, 68, ignore Psamitik III, et Ctésias (*Persica*, § 9, édit. Müller, p. 47) substitue aux noms anciens celui de son contemporain Amyrtæos. Aristote (*Rhet.*, II, 8) considère Amasis comme ayant été le dernier roi d'Égypte. — 4. On n'a que

après la reddition de Memphis, le vainqueur voulut éprouver la constance de son prisonnier. Psamitik vit défiler devant lui sa fille habillée en esclave, ses fils et les fils des principaux Égyptiens qu'on menait à la mort, sans qu'il se départît de son impassibilité. Mais, un de ses anciens compagnons de plaisir étant venu à passer, couvert de haillons comme un mendiant, il éclata en sanglots et se battit le front de désespoir. Kambysès, étonné de cet excès de douleur chez un homme qui avait marqué tant de fermeté, lui en demanda la raison. A cette question il répondit : « O fils « de Kyros! mes infortunes personnelles sont trop grandes « pour qu'on les pleure, mais non pas le malheur de mon « ami. Quand un homme tombe du luxe et de l'abondance « dans la misère au seuil de la vieillesse, on peut bien « pleurer sur lui. » Lorsque le messager rapporta ces paroles à Kambysès, il reconnut que c'était vrai; Krœsos fondit en pleurs, lui aussi, — car il était en Égypte avec Kambysès, — et les Perses présents se mirent à pleurer. » Kambysès, touché de compassion, traita son prisonnier en roi et allait peut-être le rétablir sur son trône comme vassal, quand il apprit qu'une conspiration se tramait contre lui; il l'envoya au supplice[1] et confia le gouvernement de l'Égypte au Perse Aryandès[2].

Pour la première fois de mémoire d'homme, le vieux monde obéissait à un seul maître; mais était-il possible de tenir longtemps réunis les gens du Caucase et ceux de l'Égypte, les Grecs de l'Asie Mineure et les Iraniens de Médie, les Scythes de la Bactriane et les Sémites des bords de l'Euphrate, et l'empire n'allait-il pas s'écrouler aussi promptement qu'il s'était élevé? Kambysès essaya d'abord de gagner ses nouveaux sujets en se pliant à leurs mœurs et à leurs préjugés. Il adopta le double cartouche, le protocole et le costume royal des Pharaons; tant pour satisfaire ses rancunes personnelles que pour se concilier les bonnes grâces du

fort peu de monuments de Psamitik III : le principal est un des petits temples de Karnak (Champollion, *Monuments de l'Égypte*, t. IV, pl. cccxi; Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 27 *f-g*; Mariette, *Karnak*, pl. 56 *b*). — 1. Hérodote, III, xiv-xv. D'après Ctésias, *Persica*, § 9, édit. Müller, p. 47, le roi d'Égypte fut envoyé à Suse et y mourut prisonnier. — 2. Hé-

parti loyaliste, il se rendit à Saïs, viola le tombeau d'Ahmas et brûla la momie[1]. Cet acte de justice posthume accompli, il traita avec déférence Ladikê, veuve de l'usurpateur, et la renvoya chez ses parents[2]. Il ordonna qu'on évacuât le grand temple de Nît, où des troupes perses s'étaient logées au grand mécontentement des dévots, et répara à ses frais les dommages qu'elles avaient causés; il poussa le zèle jusqu'à s'instruire dans la religion et reçut l'initiation aux mystères de la déesse des mains du prêtre Ouzaharrîsinti[3]. C'était agir à l'égard de l'Égypte comme son père avait agi à l'égard de Babylone, et le conquérant avait ses raisons de montrer une condescendance aussi grande envers les vaincus de la veille :

rodote, IV, 166. — Voici le tableau de la famille saïte depuis Tafnakht :

I.	TAFNAKHT.	Τνέφαχθος.
	XXIVe DYNASTIE.	
II.	OUAHKERÎ BOKENRANF.	Βόκχορις.
III.	....	Στεφινάτης.
IV.	....	Νεχεψώς.
V.	.... NIKO Ier.	Νεχαὼ α.
	XXVe DYNASTIE.	
VI.	OUAHIBRÎ PSAMITIK Ier.	Ψαμμήτιχος α, Ψαμμίτιχος.
VII.	OUAHMIBRÎ NIKO II.	Νεχαὼ β, Νεκώς.
VIII.	NOFIRIBRÎ PSAMITIK II.	Ψάμμουτις ὁ καὶ Ψαμμήτιχος β, Ψάμμις.
IX.	HÂIBRÎ OUAHIBRÎ.	Οὐαφρὴς, Ἀπρίης.
I.	KHNOUMIBRÎ, AHMAS II SINIT.	Ἄμωσις β, Ἄμασις.
II.	ONKHKENRÎ PSAMITIK III.	Ψαμμεχερίτης, Ψαμμήνιτος.

1. Hérodote, III, XVII; cf. Diodore, fragm. 13, 2. Plus tard, les partisans d'Ahmas, pour laver sa mémoire de cet outrage, prétendirent que, prévenu par un oracle, il avait ordonné qu'on substituât à son corps un autre corps embaumé royalement; c'était cette fausse momie que Kambysès avait détruite, tandis que la momie du roi reposait en paix dans un caveau secret. — 2. Hérodote, II, CLXXXI. — 3. Sur ces détails, déjà signalés en partie par Ampère, voir E. de Rougé, *Mémoire sur la statuette naophore du Vatican*, p. 13-20.

il songeait à prendre Memphis et le Delta pour base de ses opérations dans l'Afrique septentrionale. Il parut n'attacher que peu d'importance à la soumission volontaire de Cyrène : au moins, la tradition dorienne assurait qu'il dédaigna les présents d'Arkésilas III et jeta par poignées à ses soldats les cinq cents mines d'argent que ce prince lui avait payées en signe de vasselage[1]. Les Grecs de Libye n'étaient pas assez riches à son gré : la renommée de Carthage, accrue encore par l'incertitude et par la distance, excitait seule son avidité. Carthage était alors à l'apogée de la grandeur : elle dominait sur les anciennes possessions phéniciennes de la Sicile, de l'Afrique et de l'Espagne, sa marine régnait sans rivale sur le bassin occidental de la Méditerranée, ses marchands pénétraient au loin dans les régions fabuleuses de l'Europe septentrionale et de la Mauritanie. Kambysès voulut d'abord l'assaillir par mer, mais les Phéniciens qui montaient sa flotte refusèrent de servir contre leur ancienne colonie[2]. Forcé de l'aborder par voie de terre, il expédia de Thèbes une armée de cinquante mille hommes chargée d'occuper l'Oasis d'Amon et de frayer le chemin au reste des troupes. Le sort de cette avant-garde ne fut jamais bien éclairci. Elle traversa la Grande Oasis, puis se dirigea vers le nord-est dans la direction du temple d'Amon. Les indigènes racontèrent plus tard qu'arrivée à mi-chemin elle fut surprise pendant une halte par une rafale soudaine et ensevelie sous des monceaux de sable. Il fallut bien les croire sur parole : quelque diligence qu'on fît, on n'apprit rien d'elle, si ce n'est qu'elle n'atteignit pas l'Oasis et ne revint pas en Égypte[3].

L'entreprise vers le sud paraissait plus aisée : il semblait qu'en remontant toujours le Nil on n'aurait pas grande difficulté à pénétrer au cœur de l'Afrique. Depuis la retraite de Tonouatamon, le royaume de Napata avait rompu ses relations avec les nations de l'Asie. Attaqué par Psamitik Ier et Psamitik II, il avait conservé son indépendance et brisé les derniers liens qui l'attachaient à l'Égypte. Les contrées

1. Hérodote, III, XIII. — 2. Hérodote, III, XVII, XIX. — 3. Hérodote, III, XXV, XXVI. Cf. Diodore, X, 13, § 3, et dans Arrien, *Anabase*, III, 3, le récit de la marche d'Alexandre à travers le désert de Libye.

de la Nubie inférieure, si peuplées au temps des grands rois égyptiens, étaient devenues presque désertes : les villes fondées par les princes de la XVIII[e] et de la XIX[e] dynastie étaient en ruine et leurs temples disparaissaient sous les sables. A peu près à mi-chemin entre la première et la seconde cataracte, on rencontrait les premiers postes éthiopiens. Le royaume de Napata était divisé en deux régions comme l'Égypte : dans le To-Qonsit s'échelonnaient, en remontant le fleuve, Pnoubs[1], Dongour[2], la capitale Napata, sur la Montagne Sainte[3], Astamouras, au confluent du Nil et de l'Astamouras[4], Beroua enfin, la Méroé des géographes alexandrins; au delà de Beroua commençait le pays d'Alo[5], qui s'étalait le long du Nil Blanc et du Nil Bleu jusque dans la grande plaine de Sennaar. Sur la frontière méridionale d'Alo résidaient les Asmakh, descendants des soldats égyptiens émigrés au temps de Psamitik I[er]. A l'est, au sud et à l'ouest, entre le Darfour, le massif d'Abyssinie et la mer Rouge, vivaient une foule de tribus à moitié sauvages, les unes noires, les autres de race africaine, d'autres de race sémitique, les Rohrehsa, au sud de Beroua, entre le Nil Bleu et le Tacassi[6], les Madi ou Maditi, entre le Tacassi et la chaîne de montagnes qui bordent la mer Rouge[7]. L'humeur belliqueuse des rois de Napata trouvait dans ces régions populeuses matière à victoires faciles et profitables : deux d'entre eux qui florissaient à peu près dans le même temps que Kambysès, Horsiatf et Nastosenen, avaient soumis la plupart de ces tribus et désolé par des razzias incessantes celles d'entre elles qui résistaient[8].

1. Brugsch, *Geog. Inschrift.*, t. I, p. 120. — 2. Dongolah. Cf. Maspero, dans les *Mélanges d'archéologie*, t. II, p. 197. — 3. Dououab, aujourd'hui Gebel-Barkal. — 4. Astaboras des géographes grecs, aujourd'hui le Tacassi. Cf. Maspero, dans les *Mélanges*, t. II, p. 297-298. — 5. Le royaume d'Aloah des géographes arabes du moyen âge. Quatremère, *Mémoires historiques sur l'Egypte*, t. II, p. 18 sqq. Cf. L. Burkhardt, *Travels*, p. 452 sqq.; Maspero, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. IV, p. 221. — 6. Peut-être les Rhausi de l'inscription d'Adulis, Rhapsii de Ptolémée. — 7. Les Mataïa de l'inscription grecque d'Axoum, Matita de Pline et de Ptolémée. — 8. Maspero, *The stele of King Horsiatew*, dans les *Records of the Past*, t. VI, p. 87-96, et *The Stele of King Nastosenen*, dans les *Transactions of the Society of*

La royauté éthiopienne était élective. L'élection avait lieu à Napata, dans le grand temple, sous la surveillance des prêtres d'Amon et en présence d'un certain nombre de délégués choisis à cet effet par les magistrats, les lettrés, les soldats et les officiers du palais. Les membres de la famille régnante, les *frères royaux*, étaient introduits dans le sanctuaire et présentés successivement à la statue du dieu, qui indiquait par quelque signe convenu d'avance l'élu de son choix[1]. Nommé par les prêtres, le souverain restait sa vie durant sous leur domination. Comme les derniers des Ramessides à Thèbes, il ne pouvait entreprendre aucune guerre, accomplir aucun acte important, sans en demander l'autorisation au dieu. S'il venait à désobéir ou simplement à marquer quelques velléités d'indépendance, le clergé lui transmettait l'ordre de se donner la mort, et il n'avait d'autre ressource que de s'incliner devant cet arrêt. La loi si dure pour lui n'était pas plus tendre pour ses sujets. La moindre divergence d'opinion, le moindre changement introduit dans les pratiques du culte était considéré comme une hérésie et traité en conséquence. Vers la fin du septième siècle, quelques membres du sacerdoce de Napata méditèrent une sorte de réforme religieuse : ils voulaient, entre autres choses, substituer au sacrifice ordinaire du vieux rite égyptien différentes cérémonies, dont la principale consistait à manger crue la viande des sacrifices. Cette coutume, sans doute d'origine nègre, parut abominable aux yeux des orthodoxes. Le roi se rendit au temple d'Amon, en chassa les prêtres hérétiques, et brûla vifs ceux de leurs adhérents qu'il put saisir. L'usage sacré de la viande crue n'en persista pas moins : il gagna du terrain à mesure que l'influence égyptienne allait s'affaiblissant et finit par s'établir si solidement qu'il s'imposa même au christianisme[2]. Encore au commencement de notre siècle, les Abys-

Biblical Archæology, t. IV, p. 204-212. — 1. Mariette, *Quatre pages des Archives officielles de l'Éthiopie*, dans la *Revue archéologique*, sept. 1865; Maspero, *la Stèle de l'Intronisation*, dans la *Revue archéologique*, 1873, t. I, et dans les *Records of the Past*, t. VI, p. 71-78. — 2. Maspero, *la Stèle de l'Excommunication*, dans la *Revue archéologique*, mars 1873, et

sins se régalaient de viande crue, qu'ils appelaient *brindé*[1].

L'isolement des Éthiopiens avait été plus profitable que nuisible à leur renommée. A peine entrevus dans la distance par les nations de la Méditerranée, ils avaient été investis peu à peu de vertus merveilleuses et presque divines. On disait d'eux qu'ils étaient les plus grands et les plus beaux des hommes[2], qu'ils prolongeaient leur carrière jusqu'à cent vingt ans et au delà, qu'ils possédaient une fontaine merveilleuse dont l'eau entretenait dans leurs membres une jeunesse perpétuelle[3]. Près de leur capitale, il y avait une prairie sans cesse couverte de boissons et de mets préparés : qui voulait venait et mangeait à sa fantaisie[4]. L'or était si commun qu'on l'employait aux usages les plus vils, même à enchaîner les prisonniers : le cuivre était rare et très recherché[5]. Kambysès fit explorer le pays par des espions, et, sur leur rapport, quitta Memphis à la tête de son armée. L'expédition à moitié réussit, échoua à moitié. Il semble que les envahisseurs suivirent le Nil jusqu'à Napata[6], puis abandonnèrent le fleuve et poussèrent droit à travers le désert dans la direction de Beroua : les vivres leur manquèrent au quart du chemin, et la famine les obligea à battre en retraite après avoir perdu beaucoup de monde[7]. L'expé-

dans les *Records of the Past*, t. IV. — 1. Valentia et Salt, *Voyages dans l'Hindoustan, à Ceylan, sur les deux côtes de la mer Rouge, en Abyssinie et en Égypte*, traduct. franç., t. III, p. 283; IV, 68. — 2. Hérodote, III, xx. — 3. Hérodote, III, xxiii. — 4. Hérodote, III, xvii-xviii, xxiii. Cette fable trouva accueil dans Pomponius Mela (*de Situ Orbis*, III, 15). Heeren y croit reconnaître les pratiques du commerce par signes, si fréquent en Afrique : la table du Soleil aurait été une sorte de marché où les indigènes seraient venus s'approvisionner par voie d'échange. Je vois là plutôt un souvenir de la *Prairie des Offrandes* mentionnée dans les textes funéraires et à laquelle les âmes des morts avaient accès : cette donnée mystique aura été transportée du domaine de la fable dans celui de la réalité comme le jugement des morts, la barque du Soleil où pénètre le défunt, etc. — 5. Hérodote, III, xxiii. — 6. Les géographes anciens mentionnent au-dessous de la troisième cataracte une localité nommée Cambusis (Pline, *H. Nat.*, vi, 29), ou les trésors de Cambyse, Κάμβυσου ταμιεῖα (Ptolémée, IV, 7). — 7. Hérodote, III, xxv. Diodore prétend que Kambysès arriva jusqu'à Méroé et y fonda une ville nouvelle (I, 33); selon Josèphe (*Ant. Jud.*, II, 10), il donna à la capitale de l'Éthiopie, qui s'appelait auparavant Saba, le nom de sa sœur Méroé.

dition eut pour résultat de mettre sous la domination perse les cantons de la Nubie les plus voisins de Syène[1]; néanmoins la population égyptienne, toujours disposée à bien accueillir les nouvelles défavorables à ses maîtres, se plut à ne voir que l'échec de Beroua. Kambysès avait été, dès son enfance, sujet à des attaques d'épilepsie pendant lesquelles il devenait furieux, n'avait plus conscience de ses actions[2]. L'insuccès de ses tentatives en Afrique exaspéra sa maladie et redoubla la fréquence et la longueur des accès : il perdit le peu de sens politique qu'il avait montré jusqu'alors et se laissa emporter à toute la violence de son caractère. Le bœuf Hapi était mort en son absence, et les Égyptiens, après avoir pleuré le défunt le nombre de jours réglementaires, intronisaient un nouvel Hapi quand les débris de l'armée perse rentrèrent à Memphis. Kambysès, trouvant la ville en fête, s'imagina qu'elle se réjouissait de ses malheurs. Il manda auprès de lui les magistrats, puis les prêtres, et les envoya au supplice sans écouter leurs explications. Il commanda qu'on lui amenât le bœuf et lui perça la cuisse d'un coup de poignard. L'animal succomba quelques jours après[3], et ce sacrilège excita dans le cœur des dévots plus d'indignation que la ruine de la patrie. Leur haine redoubla quand ils virent le Perse s'ingénier autant à heurter leurs préjugés qu'il avait pris de peine à les concilier auparavant. Il entra dans le temple de Phtah à Memphis et se moqua d'une des formes grotesques sous lesquelles on avait accoutumé de représenter ce dieu. Il viola les tombeaux anciens, afin d'en examiner les momies. Les Aryens eux-mêmes et les gens de sa cour n'échappèrent pas à sa rage. Il tua sa propre sœur, qu'il avait épousée malgré la loi qui défendait les mariages entre enfants du même père et de la même mère. Une autre fois il abattit d'une flèche le fils de Prexaspès, enterra vifs douze

1. On trouve mentionnés encore au temps de Darios les Éthiopiens au sud de l'Égypte, les Coushites, au nombre des sujets de l'empire perse (Hérodote, III, XCII). — 2. Hérodote, III, XXXIII. — 3. Il est dit dans le *De Iside*, § 44, que Kambysès tua l'Hapi et le donna aux chiens. Il faut probablement reporter cette notice aux événements qui signalèrent la seconde conquête de l'Égypte par Okhos et par l'eunuque Bagoas.

des principaux parmi les Perses, ordonna l'exécution de Krœsos, puis se repentit de sa précipitation et cependant condamna les officiers qui n'avaient pas obéi à l'ordre qu'il se repentait d'avoir donné. Les Égyptiens prétendirent que les dieux l'avaient frappé de folie en punition de ses sacrilèges[1].

Rien ne le retenait plus aux bords du Nil : il reprit la route d'Asie. Il était déjà dans le nord de la Syrie lorsqu'un héraut se présenta devant lui, proclama à l'ouïe de toute l'armée que Kambysès, fils de Kyros, avait cessé de régner, et somma ceux qui lui avaient obéi jusqu'alors de reconnaître pour roi Bardiya, fils de Kyros. Kambysès crut d'abord que son frère avait été épargné par l'homme chargé de l'assassiner : il apprit bientôt que ses ordres n'avaient été que trop fidèlement accomplis et pleura au souvenir de ce crime inutile. L'usurpateur était un certain Gaumatâ dont la ressemblance avec Bardiya était si frappante que les personnes même prévenues s'y laissaient aisément tromper. Ce Gaumatâ avait pour frère Patizêithès à qui Kambysès avait confié la surveillance de sa maison[2]. Tous deux connaissaient le sort de Bardiya ; tous deux savaient aussi que la plupart des Perses l'ignoraient et croyaient le prince encore vivant. Gaumatâ se révolta dans la ville de Pasargades vers les premiers jours de mars 522 : après quelques moments d'hésitation, la Perse, la Médie, le centre de l'empire se déclarèrent en sa faveur et l'intronisèrent solennellement le 9 Garmapada (juillet 522)[3]. D'abord atterré, Kambysès allait partir à la tête des troupes qui lui étaient restées fidèles, lorsqu'il mourut d'une manière mystérieuse. L'inscription de Béhistoun semble dire qu'il se tua de sa propre main dans un accès de désespoir[4]. Hérodote raconte qu'en montant à cheval il s'enfonça la pointe

1. Hérodote, III, XXVII-XXXVIII. — 2. Denys de Milet, qui vivait un peu avant Hérodote, donne à Patizêithès le nom de Panzythès. Ctésias (*Persica*, § 10, édit. Müller, p. 47) et l'inscription de Béhistoun ne mentionnent qu'un seul mage, que Ctésias appelle Sphendadatès, et l'inscription Gaumatâ. Ce Gaumatâ est le Cométès de Trogue-Pompée et de Justin, I, 9. — 3. Cf. Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, II, p. 302, et G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. III, p. 398. — 4. H. Rawlin-

de son poignard dans la cuisse à l'endroit même où il avait frappé le bœuf Hapi : « se sentant atteint à mort, il demanda le nom de l'endroit où il se trouvait, et on lui répondit « Agbatana[1] ». Or, avant cela, lui avait été annoncé par l'oracle de Bouto qu'il finirait ses jours à Agbatana. Il avait compris l'Agbatana de Médie, où ses trésors étaient, et avait pensé qu'il y finirait ses jours dans un âge avancé : mais l'oracle songeait à l'Agbatana de Syrie. Lors donc qu'il eut ouï le nom de l'endroit, il revint à lui : il entendit le sens de l'oracle et dit : « C'est donc ici que Kambysès, fils de Kyros, est condamné à mourir. » Il expira vingt jours après, sans laisser de postérité et sans avoir désigné son successeur[2].

Gaumatâ et Darios Ier ; réorganisation et division de l'empire perse ; expéditions vers le Nord et vers l'Est, en Scythie et en Grèce.

On a considéré souvent la révolte de Gaumatâ comme une sorte de mouvement national qui rendit aux Mèdes leur ancienne suprématie et enleva un moment aux Perses l'empire de l'Asie[3]. Gaumatâ n'était pas Mède : il était né en Perse, dans la petite ville de Pisyaouvada (Pasargades),

son, *Inscription of Darius on the rock at Behistun*, dans les *Records of the Past*, t. I, p. 412 ; Oppert, *le Peuple et la langue des Mèdes*, p. 117. — 1. Étienne de Byzance mentionne une Ecbatane syrienne, et Pline, *H. N.*, V, 19, assure que la ville de Carmel s'appelait d'abord Ecbatane. On a voulu identifier l'Agbatana syrienne d'Hérodote avec Batanæa ou avec Hamath. — 2. Hérodote, III, LXIV-LXV. Ce conte du personnage auquel on prédit qu'il mourra dans un endroit connu, et qui est frappé à mort dans un endroit inconnu du même nom, a servi plusieurs fois dans l'histoire. Témoin l'exemple de l'empereur Julien et celui du roi d'Angleterre Henri III, à qui on avait annoncé qu'il mourrait à Jérusalem, et qui mourut, en effet, dans une chambre du château de Westminster qu'on appelait Jérusalem. Ctésias (*Persica*, § 12, édit. Müller, p. 48) raconte que Kambysès se blessa à Babylone un jour qu'il s'amusait à sculpter du bois. — 3. La plupart des écrivains anciens ont partagé cette opinion (Hérodote, III, LXI, CXCIX ; Platon, *Lois*, III, p. 694-695, etc.), que le plus grand nombre des écrivains modernes a cru devoir adopter à leur suite (Niebuhr, *Vorträge über alte Geschichte*, I, 157, 399 ; Grote, *History of Greece*, IV, p. 301-302 ; Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, II, p. 310). M. George Rawlinson a fort bien montré

près du mont Arakadris. D'abord accepté par les provinces centrales et orientales seulement, il fut reconnu dans le reste de l'empire aussitôt après la mort de Kambysès. On le tenait généralement pour Bardiya, et cela suffisait à lui assurer le respect et la fidélité des Perses. Il s'empressa d'ailleurs de supprimer tous ceux, grands ou petits, qu'il soupçonnaît d'être bien renseignés, et la crainte ferma la bouche des autres : « il n'y eut personne, ni parmi les Perses, ni parmi les Mèdes, ni même parmi les gens de la race akhéménide, qui songeât à lui disputer le pouvoir[1] ». Afin de gagner à sa cause les peuples vaincus, il les dispensa pour trois ans de l'impôt et du service militaire. Six mois durant, il régna sans que personne soupçonnât l'imposture et vît en lui autre chose que l'héritier légitime du trône, le fils du grand Kyros et le frère de Kambysès. A la fin pourtant la crédulité publique s'ébranla. Les révélations faites par le dernier roi un peu avant sa mort n'avaient trouvé d'abord que peu de créance; on les avait attribuées à la jalousie ou à la haine fraternelle. Certaines circonstances se produisirent qui semblaient montrer que Kambysès avait dit vrai. Selon l'usage, Gaumatâ avait eu, avec la couronne, le harem de son prédécesseur; on sut que les femmes étaient au séquestre et ne communiquaient plus entre elles ou avec le monde extérieur que par messagers secrets, au péril de leur vie. Le bruit se répandit que le prétendu Bardiya était essorillé, et l'on conclut de sa mutilation qu'il n'était pas le fils de Kyros[2]. Daryavous[3], fils de Viçtâspa, satrape d'Hyrcanie, qui appartenait à la maison royale et aurait été de plein droit l'héritier de Kambysès, s'entendit avec six des plus résolus parmi les

que le mouvement de Gaumatâ n'avait pas pris naissance en Médie et n'avait rien changé à la domination persane : il admet que l'usurpation des Mages était le prélude d'une révolution religieuse (*On the Magian Revolution and the Reign of the pseudo-Smerdis*, dans *Herodotus*, t. III, p. 454-459). — 1. H. Rawlinson, *Inscription*, p. 113; Oppert, *le Peuple*, p. 119. — 2. Hérodote, III, LXVI. — 3. Strabon savait déjà que Δαριαύης était le véritable nom du prince appelé Δαρεῖος par les Grecs. Le père de Darios était satrape de Perse, selon Hérodote (III, LXX), d'Hyrcanie et de Parthie, selon l'inscription de Béhistoun (H. Rawlinson, *Inscription*, p. 119; Oppert, *le Peuple*, p. 135).

chefs des grandes familles seigneuriales de la Perse[1], surprit Gaumatâ dans son palais de Sikhyouvâtis en Médie et le tua le 10 Bagayadîs (mars-avril) 521. On raconta plus tard que, le crime accompli, les sept convinrent de choisir pour souverain celui d'entre eux dont le cheval hennirait le premier au lever du soleil : une ruse de son écuyer procura la couronne à Darios[2]. Le droit du sang les dispensait d'avoir recours à ce moyen pour savoir qui serait le maître : Darios, proclamé sans retard, purifia les temples que son prédécesseur avait souillés[3], et institua la fête de la magophonie en souvenir du meurtre qui l'avait fait roi.

Deux révolutions se succédant coup sur coup en moins d'une année avaient ébranlé la puissance des Perses. Leur empire n'était, comme celui des Égyptiens et des Assyriens, qu'un assemblage hasardeux de provinces administrées par des gouverneurs à demi indépendants, de royaumes vassaux, de villes et de tribus mal soumises. Tout prétexte était bon pour ces sujets impatients du maître, et, dès les premiers bruits, la révolte éclata sur deux points à la fois, en Susiane, où Assina, fils d'un des derniers rois nationaux, Oumbadaranma[4], ceignit le diadème, à Babylone, où Nadintavbel se présenta comme étant le second fils de Nabounâhîd et assuma, en montant sur le trône, le nom glorieux de Naboukoudouroussour[5]. Darios confia à ses généraux la tâche facile de vaincre Assina et se réserva pour lui-même le

1. La liste donnée par Hérodote (III, LXX) coïncide à peu près avec celle que Darios lui-même a inscrite à Béhistoun (H. Rawlinson, *Inscription of Darius on the rock at Behistun*, dans les *Records of the Past*, p. 126-127 ; Oppert, *le Peuple et la langue des Mèdes*, p. 153-155). Ctésias a substitué partout le nom des fils à celui des pères, *Persica*, § 14, édit. Müller, p. 48-49. — 2. Voir dans Hérodote, III, LXVIII-LXXXVIII, le récit légendaire de la conjuration. — 3. H. Rawlinson, *Inscription*, p. 113; Oppert, *le Peuple*, p. 117. — 4. H. Rawlinson, *Inscription*, p. 114, § 16, et J. Oppert, *le Peuple*, p. 121, § 15. Le nom a été aryanisé dans le texte persan, sous la forme Atrinâ. L'origine royale d'Assina est prouvée par ce fait que Darios ne dit pas « qu'il mentit » en proclamant ses droits à la royauté (Oppert, *le Peuple*, p. 167). — 5. Le dernier contrat babylonien daté du règne du pseudo-Smerdis est du 1er Tisri 522, le premier de Nadintavbel est de seize jours plus tard : c'est dans cet intervalle qu'on apprit à Babylone la mort de Gaumatâ

commandement des troupes destinées à agir contre la Chaldée. Naboukoudouroussour III avait bien employé le peu de temps que son rival lui avait laissé : quand les Perses débouchèrent dans la plaine assyrienne, il occupait déjà de fortes positions sur la rive droite du Tigre, et une flottille de barques armées couvrait son camp. Darios n'osa pas l'attaquer de front : il divisa son armée en petits corps, qu'il monta, partie à cheval, partie à chameau, et, trompant la surveillance de son adversaire par la multiplicité de ses mouvements, il réussit à franchir la rivière. Les Chaldéens essayèrent en vain de le rejeter à l'eau : ils se replièrent en bon ordre et, six jours après, livrèrent une seconde bataille, à Zazanou, sur les bords de l'Euphrate (décembre 521). Leur déroute fut complète : Naboukoudouroussour, échappé avec quelques cavaliers, courut s'enfermer dans Babylone, fut pris et exécuté par ordre du vainqueur[1] (février 520). La légende se forma autour de ces événements comme autour de ceux du premier siège : moins d'un demi-siècle plus tard, on contait déjà que Darios, arrivé devant Babylone, l'avait trouvée résolue à la défense. Les habitants avaient coupé les canaux, rempli leurs magasins et leurs greniers et s'étaient débarrassés par un massacre des bouches inutiles : ils avaient égorgé toutes les femmes, sauf celles qui étaient nécessaires à la fabrication du pain. Au bout de vingt mois, les Perses n'étaient pas plus avancés que le premier jour : ils se décourageaient déjà quand Zopyros, l'un des sept, se dévoua pour leur assurer la victoire. Il se coupa le nez et les oreilles, se déchira le corps à coups de fouet, s'introduisit dans la place comme transfuge, dirigea quelques sorties heureuses, et, quand il eut gagné suffisamment la confiance des assiégés, livra aux siens deux portes dont il avait la garde : trois mille Babyloniens périrent sur le pal, les murs furent rasés au niveau du sol, et la ville repeuplée de colons étrangers. L'antiquité entière admira la trahison de

(Boscawen, *Babylonian dated Tablets and the Canon of Ptolemy*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VI, p. 31). — 1. H. Rawlinson, *Inscription*, p. 114-116 ; Oppert, *le Peuple*, p. 121-125. Oppert (*le Peuple*, p. 170) admet, sur la foi d'Hérodote, que le siège dura vingt mois.

Zopyros, sur la parole d'Hérodote : ce n'est pourtant qu'un roman de plus à retrancher de l'histoire[1].

Au milieu de son triomphe, Darios apprit que la guerre n'était pas finie. Le Perse Martiya tenta de soulever une seconde fois la Susiane : il fut promptement réprimé par les Susiens eux-mêmes[2], mais la Médie se laissa entraîner par un certain Sattarita[3] qui disait descendre de Kyaxarès et se proclama roi sous le nom de Pirrouvartis (Phraortès II). Le temps n'était pas encore assez éloigné où Astyagès dominait sur l'Iran, pour que la noblesse mède eût renoncé à recouvrer la suprématie dont la victoire de Kyros l'avait dépouillée : l'occasion était d'autant plus favorable que Darios avait dû quitter subitement la province, presque aussitôt après le meurtre de Gaumatâ, et la dégarnir, afin de former l'armée qui avait eu raison de Babylone. Quelques-unes des tribus nomades demeurèrent fidèles : tous ceux des Mèdes « qui vivaient dans des maisons » se rangèrent sous les drapeaux du prétendant, puis la révolte gagna les pays les plus proches, l'Arménie et l'Assyrie[4]. Là même où l'autorité de Phraortès ne fut pas reconnue, son exemple encouragea l'usurpation : Tchitrañtakhma s'annonça, lui aussi, pour un descendant de Kyaxarès et débaucha les Sagartiens[5]; Frâda s'insurgea en Margiane[6]. C'en eût été fait de Darios si le mouvement se fût propagé aux satrapies occidentales ; par bonheur elles ne bougèrent point.

1. Hérodote, III, CL-CLX. Ctésias (*Persica*, § 22, édit. Müller, p. 50) place le siège de Babylone sous Xerxès; d'après lui ce fut Mégabyzos, fils de Zopyros, et non pas Zopyros lui-même, qui livra la ville. Polyen (*Stratag.*, VIII, 11, § 8) prétend que le stratagème de Zopyros fut conçu à l'imitation d'un Sace habitant au delà de l'Oxus. Les écrivains latins ont transporté l'histoire en Italie et l'ont placée à Gabies (Tite-Live, I, 59-54; Ovide, *Fastes*, II, 683-710), mais Sextus Tarquin ne pousse pas le dévouement jusqu'à se mutiler. — 2. H. Rawlinson, *Inscription*, p. 116; Oppert, *le Peuple*, p. 125. — 3. Le nom est aryanisé sous la forme Khshatrita dans la version persane de Behistoun. — 4. H. Rawlinson, *Inscription*, p. 116-117; Oppert, *le Peuple*, p. 127-131. — 5. H. Rawlinson, *Inscription*, p. 119; Oppert, *le Peuple*, p. 133. — 6. H. Rawlinson, *Inscription*, p. 120; Oppert, *le Peuple*, p. 137. L'émeute en Égypte dont parle le texte mède (Oppert, *le Peuple*, p. 125) a trait sans doute aux entreprises d'Aryandès sur la Cyrénaïque.

Orœtès, gouverneur de la Lydie, affectait des allures indépendantes et menaçait de devenir dangereux : Bagæos, envoyé à Sardes, communiqua aux soldats perses l'ordre royal de ne plus garder leur commandant, et « aussitôt ils posèrent leurs piques. Lors Bagæos, voyant qu'ils obéissaient, prit courage et remit aux mains du secrétaire une deuxième lettre, où il était dit : « Le roi Darios somme les Perses « qui sont à Sardes de tuer Orœtès. » Sur quoi ils tirèrent leurs sabres et le tuèrent[1] ». Rassuré de ce côté, Darios porta ses efforts sur l'Iran : il leva trois armées et les lança, l'une en Arménie sous Dâdarshis, l'autre en Assyrie sous Vaoumiçâ, la dernière contre Phraortès sous Vidarna, l'un des sept. Les trois généraux battirent à plusieurs reprises les troupes du prétendant, mais sans faire de progrès sérieux[2] : en Arménie ou en Assyrie comme en Médie, Phraortès conserva ses positions, et sa résistance acharnée décida l'Hyrcanie et la Parthyène à se rallier à sa cause[3]. La Perse elle-même commença à douter du succès et se donna un roi de son choix[4]. Bien des gens ne pouvaient encore se résigner à croire que la descendance directe de Kyros se fût éteinte avec Kambysès. L'usurpation et la chute de Gaumatâ, l'avènement de Darios ne les avaient point ébranlés dans leur foi en l'existence de Bardiya : de ce que Gaumatâ était un imposteur, il ne suivait pas nécessairement que Bardiya fût mort. Aussi, quand un certain Vahyasdâta s'annonça à eux comme étant le plus jeune fils de Kyros, ils l'acclamèrent avec enthousiasme. L'imminence du danger engagea Darios à entrer lui-même en ligne : tandis qu'il dépêchait Artavardiya contre le faux Smerdis, il quitta Babylone, pénétra en Médie par le défilé de Kerend, rallia

1. Hérodote, II, CXXVI-CXXVIII. — 2. H. Rawlinson, *Inscription*, p. 116-118; Oppert, *le Peuple*, p. 127-131. — 3. H. Rawlinson, *Inscription*, p. 119; Oppert, *le Peuple*, p. 135. Le moment de la révolte est suffisamment indiqué par le passage : « Les Parthes et les Hyrcaniens firent défection de moi et se dirent sujets de Phraortès ». — 4. H. Rawlinson, *Inscription*, p. 121; Oppert, *le Peuple*, p. 137. La date est ici encore donnée par le contexte : « Je détachai une partie de l'armée perse et médique qui était avec moi. Le nommé Artavardiya, un Perse, mon serviteur, je le fis leur chef, et une autre armée perse alla en Médie après moi pour me soutenir, et Artavardiya partit avec l'armée pour la Perse.

Vidarna dans la Cambadène, et enfonça l'ennemi près du bourg de Koundourous, le 25 du mois d'Adoukanis (juin 520). Phraortès s'enfuit vers le nord, sans doute afin de se jeter dans la montagne et d'y continuer la lutte : il fut pris non loin de Ragâ et conduit à Ecbatane. Son châtiment fut atroce : on lui coupa le nez, les oreilles et la langue, on lui creva les yeux, on l'enchaîna à la porte du palais, puis, quand le peuple se fut suffisamment repu de ce spectacle, le pal; ses principaux partisans furent, les uns empalés comme lui, les autres décapités[1]. Le succès n'avait été ni moins rapide ni moins complet du côté de la Perse. Dès le début, Vahyasdâta commit la faute de diviser ses forces et d'en expédier une partie en Arachosie : Artavardiya, vainqueur à Racha, puis à Paraga (mai-août 520)[2], l'enferma dans le château d'Ouvadéshaya et s'empara de sa personne[3], tandis que le satrape d'Arachosie repoussait victorieusement l'invasion (janvier-mars 519)[4]. Mais il semblait qu'une guerre engendrât l'autre : le succès éphémère du second faux Smerdis évoqua un second faux Naboukoudouroussour. Darios avait à peine quitté Babylone que l'Arménien Arakha se présentait au peuple comme le fils de Nabounâhîd : Viñdafranâ (Intaphernès) le vainquit et le fit exécuter[5]. La Médie, la Perse et la Babylonie reconquises, la soumission des autres provinces n'était plus qu'un jeu. Déjà Tchitrañtakhma avait expié sa rebellion sur la croix[6] : Vistâçpa, père de

1. H. Rawlinson, *Inscription*, p. 118-119; Oppert, *le Peuple*, p. 131-133. — 2. Paraga paraît être la ville de Forg, dans le Laristan (Oppert, *le Peuple*, p. 139, note 4). — 3. H. Rawlinson, *Inscription*, p. 121; Oppert, *le Peuple*, p. 139-141. — 4. H. Rawlinson, *Inscription*, p. 121-122; Oppert, *le Peuple*, p. 141-143. — 5. H. Rawlinson, *Inscription*, p. 122-123; Oppert, *le Peuple*, p. 143. D'après Boscawen (*Babylonian dated Tablets*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VI, p. 31-32) et Oppert (*Revised Chronology of the later Babylonian Kings*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VI, p. 271-272, et *le Peuple et la langue des Mèdes*, p. 179), une lacune observée dans les dates des contrats babyloniens entre le dernier mois de la sixième année de Darios et le cinquième mois de la septième marquerait le temps durant lequel Arakha gouverna Babylone sous le nom de Naboukoudouroussour. — 6. H. Rawlinson, *Inscription*, p. 119; Oppert, *le Peuple*, p. 133-135.

Darios, eut promptement raison de l'Hyrcanie (juillet 519)[1], Dâdarshis, satrape de la Bactriane, triompha sans grand'peine de la résistance de Fradâ (novembre 519)[2]. La guerre était terminée.

La leçon de ces premières années ne fut pas perdue pour le vainqueur. L'empire de Kyros renfermait, à côté des pays gouvernés par les officiers perses, des royaumes et des cités vassales, des peuplades tributaires, qui relevaient directement du souverain et n'avaient aucun ordre à recevoir des satrapes dans la province desquels leur domaine était enclavé : c'était encore le système qu'avaient pratiqué Tiglathphalasar II et ses successeurs assyriens[3]. Darios ne s'ingénia pas à supprimer les dynasties locales ; loin de là, il encouragea les peuples divers à garder leur langue, leurs mœurs, leur religion, leurs lois, leurs constitutions particulières. Les Juifs eurent la permission d'achever la construction de leur temple[4] ; les Grecs d'Asie retinrent leurs gouvernements variés, la Phénicie conserva ses rois et ses suffètes, l'Égypte ses nomarques héréditaires. Mais il y eut au-dessus de ces pouvoirs locaux une autorité unique, supérieure à tous et la même partout. Le territoire fut divisé en grands gouvernements, dont le nombre varia selon les temps. Au début, il y en avait vingt-trois :

1° La Parçâ ou Perse proprement dite ;

2° L'Ouvajâ, Élam, où se trouvait Suse, l'une des résidences favorites de Darios ;

3° Babirous, la Chaldée ;

4° Athourâ, l'Assyrie, du Khabour au mont Zagros ;

5° Arabayâ, la Mésopotamie entre le Khabour et l'Euphrate, la Syrie, la Phénicie et la Palestine ;

6° L'Égypte (Moudrâya) ;

7° Les peuples de la mer, parmi lesquels on comptait les Ciliciens et les Chypriotes ;

8° L'Yaounâ, qui renfermait, outre la Lycie, la Carie et

1. H. Rawlinson, *Inscription*, p. 119-120 ; Oppert, *le Peuple*, p. 135. — 2. H. Rawlinson, *Inscription*, p. 120 ; Oppert, *le Peuple*, p. 137. — 3. Voir p. 396 de cette histoire. — 4. Ezrâ, V, 2 ; Haggaï, I, 14.

la Pamphylie, les colons grecs de la côte, Ioniens, Éoliens et Doriens;

9° La Lydie et la Mysie (Çpardâ);

10° La Médie;

11° L'Arménie;

12° La Katpatouka, c'est-à-dire toute la région centrale de l'Asie Mineure, du Tauros au Pont-Euxin;

13° La Parthyène et l'Hyrcanie (Parthava);

14° La Zarâñka (Zarangie);

15° L'Arie (Haraïva);

16° La Chorasmie (Ouvârazmiya);

17° La Bactriane (Bakhtrîs);

18° La Sogdiane (Çoughdâ):

19° La Gandarie (Gandara);

20° Les Çaka ou Saces, aux plaines de la Tartarie, presque sur les confins de la Chine;

21° Les Thatagous ou Sattagydes, dans le bassin supérieur de l'Helmend;

22° L'Arachosie (Haraouvatis);

23° Les Maka, qui habitaient les pays à l'occident de la Caspienne, entre le Caucase et le lac d'Ouroumyèh. Ce nombre s'accrut encore par la conquête : à la fin de son règne, Darios comptait dans l'empire trente et une satrapies[1].

Si chacun de ces gouvernements avait été régi par un seul homme, investi de pouvoirs royaux, et à qui il ne manquait du roi que le titre et l'hérédité, l'empire aurait couru le risque de se résoudre bientôt en un amas confus de principautés sans cesse en lutte contre la Perse. Darios évita de concentrer dans les mêmes mains l'autorité civile et le commandement militaire. Il établit dans chaque gouvernement trois officiers indépendants l'un de l'autre, et qui relevaient directement de la cour : le satrape[2], le

1. H. Rawlinson, *Inscription*, p. 111 ; Oppert, *le Peuple*, p. 113-115 L'inscription de Persépolis compta vingt-quatre satrapies (Oppert, *le Peuple*, p. 198-199), et celle de Nakhsh-i-Roustam, vingt-huit (Oppert, *le Peuple*, p. 204-205) : Hérodote (III, xc-xcv) n'en énumère que vingt — 2. En perse, khshatrapâ, khshatrapan, khshatrapâva.

secrétaire royal et le général. Les satrapes étaient choisis par le roi. Ils pouvaient être pris dans n'importe quelle classe de la nation, parmi les pauvres comme parmi les riches, parmi les gens de race étrangère comme parmi les Perses[1] : mais l'usage s'établit de ne confier les satrapies importantes qu'à des personnages alliés par le sang[2] ou par un mariage à la famille royale[3]. Ils n'étaient pas nommés pour un espace de temps déterminé, mais restaient en charge aussi longtemps qu'il plaisait au souverain. Ils exerçaient le pouvoir civil dans toute sa plénitude, avaient des palais, des parcs ou paradis, une cour, des gardes du corps, des harems bien fournis, répartissaient l'impôt à leur guise, administraient la justice, possédaient le droit de vie et de mort. Ils avaient auprès d'eux un secrétaire royal; ce personnage, chargé ostensiblement du service de la chancellerie, n'était en réalité qu'un espion occupé à surveiller tous leurs actes et toutes leurs démarches pour en référer à qui de droit[4]. Les soldats perses, les troupes indigènes et les mercenaires cantonnés dans la province étaient sous la main d'un général, souvent ennemi du satrape et du secrétaire[5]. Ces trois rivaux se balançaient et se tenaient mutuellement en échec, de manière à rendre une révolte, sinon impossible, au moins difficile. Ils étaient en rapports perpétuels avec la cour par des services de courriers réguliers, qui transportaient leurs dépêches d'un bout de l'empire à l'autre en quelques semaines[6]. Pour

1. Hérodote connaît au moins un satrape grec, Xénagoras d'Halicarnasse (IV, CVII), et un Lydien, Pactyas (I, CLIII). — 2. Dans l'inscription de Behistoun (Rawlinson, *Inscription*, p. 119-120), Vistâçpa, père de Darios, est satrape d'Hyrcanie; Artaphernès, frère de Darios, était satrape de Sardes (Hérodote, V, XXV), et Akhéménès, fils de Darios, satrape d'Égypte (Hérodote, VII, VII). — 3. Pour comprendre à quel point cette coutume était répandue, il suffit de rappeler que, lorsque Pausanias, roi de Sparte, songea à devenir satrape de Grèce sous Xerxès, il demanda la main d'une princesse (Thucydide, I, 128). — 4. Le rôle du secrétaire est nettement indiqué dans l'histoire d'Orœtès (Hérodote, III, CXXVIII). — 5. Dans Hérodote, le commandant des troupes est distingué du satrape (V, XXV et CXXIII, etc.). Il résulte d'un passage de Xénophon (*Cyropédie*, VIII, VI, 1) que les commandants des forteresses étaient indépendants du général et ne relevaient que du roi. — 6. Voir dans

surcroît de précaution, le roi envoyait chaque année dans les provinces des officiers qu'on nommait ses *yeux* et ses *oreilles*, parce qu'ils étaient chargés de voir et d'entendre pour lui ce qui se passait sur les parties les plus reculées du territoire. Ils paraissaient au moment où l'on s'y attendait le moins, examinaient l'état des choses, réformaient certains détails d'administration, réprimandaient et suspendaient au besoin le satrape; ils étaient accompagnés d'un corps de troupes qui appuyait leurs décisions et donnait à leurs conseils une autorité qu'ils n'auraient peut-être pas eue sans cela[1]. Un rapport défavorable, une désobéissance légère, même le simple soupçon d'une désobéissance, suffisaient à perdre un satrape; quelquefois on le déposait, souvent on le condamnait à mort sans procès, et on laissait aux gens de sa suite le soin de son exécution. Un courrier arrivait à l'improviste, remettait aux gardes l'ordre de tuer leur chef, et les gardes obéissaient sur simple vue du firman royal.

Cette réforme administrative ne plut pas aux Perses; ils se vengèrent par des railleries de l'obéissance à laquelle Darios prétendait les plier. Kyros, disaient-ils, avait été un père, Kambysès un maître : Darios n'était qu'un cabaretier affamé de gain[2]. La division de l'empire avait eu un but financier autant et plus encore qu'un but politique : répartir, lever, verser l'impôt, était le grand devoir des satrapes. La Perse propre fut dispensée de charge régulière[3] : ses habitants étaient seulement requis de faire un cadeau au roi toutes et quantes fois il traversait le pays. Le cadeau était proportionné à la fortune de l'individu; ce pouvait n'être qu'un bœuf ou un mouton, même un peu de lait ou de fromage, quelques dattes, une poignée de farine ou des légumes[4]. Les autres provinces furent frappées, en raison

Hérodote (V, LII-LIII) la description de la route royale entre Suse et Sardes; Xénophon (*Cyropédie,* VIII, VII, 18) compare la rapidité de ces messagers au vol des oiseaux. — 1. Xénophon (*Cyropédie,* VIII, VI, 16) rapporte que l'usage de cette inspection annuelle continuait encore de son temps. — 2 Δαρεῖος μὲν κάπηλος, Καμβύσης δὲ δεσπότης, Κῦρος δὲ πατὴρ, ὁ μὲν ὅτι ἐκαπήλευε πάντα τὰ πράγματα... (Hérodote, III, LXXXIX). — 3. Hérodote, III, XCVII. — 4. Élien, *Var. Hist.*, I, 31.

de leur étendue et de leur richesse, d'un tribut payable partie en argent, partie en nature. Le revenu en argent s'élevait à 1460 talents euboïques, ce qui fait en poids 82 799 866 francs, et, en tenant compte de la valeur relative de l'argent aux différentes époques, environ 663 000 000 de francs [1]. Afin de rendre les payements moins difficiles, Darios mit en circulation une monnaie d'or et d'argent, à laquelle on a donné son nom. Les *dariques* portent au droit une figure de roi armée de l'arc ou de la javeline. Elles sont épaisses, irrégulières, grossières de frappe, mais d'un titre remarquablement pur : l'alliage n'y représente que trois centièmes au plus de la masse totale [2]. L'usage ne s'en répandit pas d'une manière générale; elles servirent surtout à la solde des armées de terre ou de mer, et n'eurent cours communément que dans les contrées riveraines de la Méditerranée. A l'intérieur de l'Asie, on continua à évaluer selon le poids les métaux nécessaires aux transactions du commerce ou de la vie quotidienne, et les rois eux-mêmes préférèrent les conserver à l'état brut [3]; ils les coulaient dans des vases en terre à mesure qu'ils les recevaient et ne les monnayaient que progressivement selon les besoins ou le caprice du moment [4]. L'impôt en nature n'était pas moins considérable que l'impôt en argent. L'Égypte fournissait le blé nécessaire aux 120 000 hommes qui l'occupaient militairement [5]. Les Mèdes livraient chaque année 100 000 moutons, 4000 mulets, 3000 chevaux; les Arméniens, 30 000 poulains [6]; les gens de Babylone, 500 jeunes eunuques; la Cilicie, 365 chevaux blancs, un pour chaque jour de l'année [7]. Les taxes royales n'avaient rien d'exagéré, mais elles ne sauraient donner la mesure des charges que supportait chaque province. Les satrapes ne recevaient

1. Hérodote (III, LXXXIX-XCV) donne l'indication du tribut en argent versé par les satrapies. — 2. Fr. Lenormant, *la Monnaie dans l'antiquité*, t. I, p. 187. — 3. Fr. Lenormant, *la Monnaie dans l'antiquité*, t. I, p. 134. — 4. Hérodote, III, XCVI. Arrien raconte qu'Alexandre trouva cinquante mille talents d'argent dans le trésor de Suse (*Anabase*, III, 16); d'autres dépôts aussi riches étaient enfermés dans les palais de Persépolis et de Pasargades (Arrien, *Anab.*, III, 18). — 5. Hérodote, III, XC. — 6. Strabon, XI, 13-14. — 7. Hérodote, III, XC, XCII.

aucun traitement de l'État : ils vivaient sur le pays avec leur suite et se faisaient rémunérer largement par les indigènes. Le seul gouvernement de Babylone rendait chaque jour à son possesseur une pleine artabe d'argent[1]; l'Égypte, l'Inde, la Médie, la Syrie ne devaient pas rapporter beaucoup moins, et les provinces les plus pauvres n'étaient pas les moins lourdement frappées. Les satrapes coûtaient à entretenir au moins autant que le roi.

Malgré ses défauts, ce système était de beaucoup préférable à celui qu'on avait employé jusqu'alors en Orient. Il assurait au souverain un budget régulier, mettait les provinces sous sa main et rendait les révoltes nationales fort difficiles. La mort de chaque roi ne fut pas suivie comme autrefois de soulèvements dont la compression remplissait une bonne partie du règne suivant. Darios n'eut pas seulement la gloire d'organiser l'empire perse : il inventa une forme de gouvernement qui servit désormais de type aux grands États orientaux. Sa renommée d'administrateur a même nui à sa gloire militaire : on a trop souvent oublié qu'il avait agrandi ses domaines dans le temps qu'il en réglait la gestion. A force de victoires, les Perses en étaient arrivés à ne plus avoir d'issue que dans deux directions opposées, à l'est vers l'Inde, à l'ouest vers la Grèce. Partout ailleurs ils étaient arrêtés par des mers ou par des obstacles presque infranchissables aux lourdes armées de l'époque; au nord, la mer Noire, le Caucase, la Caspienne, les steppes de la Tartarie; au sud, la mer Érythrée, le plateau sablonneux de l'Arabie, le désert d'Afrique. Un moment, vers 512, on put croire qu'ils allaient se jeter à l'est[2]. Du haut de l'Iran ils dominaient au loin les immenses plaines de l'Heptahendou (Pendjab). Darios les envahit, y conquit des territoires étendus, dont il forma une satrapie nouvelle, celle de l'Inde, puis, renonçant à pousser

1. Hérodote, I, cxcii. Cela fait, en poids, environ 2 600 000 francs de notre monnaie par an. — 2. La satrapie de l'Inde n'est pas nommée dans l'inscription de Behistoun, mais se trouve sur les listes de Persépolis (Oppert, *le Peuple*, p. 199) et de Nakhsh-i-Roustam (Oppert, *le Peuple*, p. 205). L'expédition de Darios doit donc se placer vers 512.

plus loin vers le Gange, fit explorer les régions du sud. Une flotte construite à Peukéla et placée sous les ordres d'un amiral grec, Skylax de Karyanda, descendit l'Indos jusqu'à son embouchure et soumit au passage les tribus qui bordaient les deux rives du fleuve. Parvenue à la mer, elle cingla vers le couchant et releva en moins de trente mois les côtes de la Gédrosie et de l'Arabie[1].

Une fois engagés dans l'Inde, les Perses voyaient s'ouvrir devant eux une carrière brillante et lucrative. Je ne sais quelle circonstance les empêcha de poursuivre leurs premiers succès et ramena leur attention sur l'Occident : Darios conçut le dessein de soumettre les Grecs d'Europe. Mais, avant de se lancer dans cette expédition, la prudence lui commandait de conquérir ou du moins d'effrayer les peuples qui auraient pu inquiéter sa marche : il attaqua les Scythes. Une première expédition, commandée par Ariaramnès, satrape de Cappadoce, traversa le Pont-Euxin, débarqua sur la côte opposée quelques milliers d'hommes et ramena des prisonniers qui fournirent aux généraux perses les informations dont ils avaient besoin[2]. Darios, renseigné par eux, franchit le Bosphore avec huit cent mille hommes, soumit la côte orientale de la Thrace et passa le Danube sur un pont de bateaux construit par les Grecs d'Ionie (508). Les Scythes n'acceptèrent point la bataille qu'il leur offrait : ils détruisirent les fourrages, comblèrent les puits, emmenèrent le bétail et se retirèrent dans l'intérieur, le laissant aux prises avec la famine et les difficultés du terrain. L'intendance perse avait pris ses précautions et rassemblé les provisions nécessaires ; deux mois durant, Darios parcourut les steppes, de l'Ister au

1. Hérodote, IV, XLIV. Skylax avait publié un récit de son voyage, qui existait encore au temps d'Aristote (*Politic.*, VIII, 13, 1). — 2. Ctésias, *Persica*, § 16, édit. Müller, p. 49. L'inscription supplémentaire de Behistoun parle d'une expédition entreprise par Darios contre les Sakes, et d'un passage de la mer par ce prince (Oppert, *le Peuple*, p. 159-160). On pense d'ordinaire que la mer citée en cet endroit est la mer d'Aral ; mais ne pourrait-on pas y reconnaître la mer Noire, et voir dans le texte de Behistoun le récit, soit de l'expédition préliminaire d'Ariaramnès, soit de l'expédition de Darios lui-même ?

Tanaïs. Il pénétra au cœur même de la Russie, brûla les villages, saccagea ce qu'il rencontra, puis revint vers le sud sans autre perte que celle de quelques malades. Pendant son absence, les Barbares avaient engagé les Grecs à détruire le pont de bateaux et à retourner chacun dans sa ville. Miltiades d'Athènes, tyran de Chersonèse, voulait qu'on suivît leur conseil : Histiæos de Milet s'y opposa, et son avis prévalut[1]. Darios, revenu sain et sauf, rentra en Asie, après avoir laissé à Mégabyzos une armée de quatre-vingt mille hommes, qui battit l'une après l'autre les tribus indigènes et les villes grecques de la Thrace et força le roi de Macédoine à se reconnaître tributaire (506)[2]. L'expédition de Scythie est considérée d'ordinaire comme un caprice de despote : en fait, ce fut une entreprise bien conçue et bien menée. Elle valut à la Perse une province nouvelle, la Thrace, et, mieux encore, la tranquillité ; les Scythes terrifiés se gardèrent de l'inquiéter et en respectèrent désormais les frontières. Darios, assuré de ce côté, fut libre de poursuivre ses projets de conquête sur l'Occident.

La Thrace et la Macédoine soumises, les Perses entraient en contact direct avec la Grèce propre. L'invasion qu'ils y méditaient fut prévenue par une révolte de la Grèce d'Asie. Il ne m'appartient pas de raconter en détail le soulèvement de l'Ionie. Pour la première fois depuis l'avènement de Kyros, l'empire perse éprouva un échec sérieux et qui compromit sa sécurité. Sardes fut brûlée ; la Carie, les peuples de l'Hellespont, Chypre rejetèrent le joug du grand roi : sans leurs désunions, les Grecs d'Asie auraient réussi peut-être à rester libres. Dès le lendemain de leur défaite, Darios songea à tirer vengeance des Athéniens et des Érétriens, qui s'étaient mêlés à la lutte. Une première expédition sous Mardonios échoua (492). Deux ans plus tard, Datis et Artaphernès, débarqués en Attique, furent battus à Marathon (490). Ces désastres ne découragèrent pas le

1. Le texte d'Hérodote (IV, LXXXIII-CLII) n'est pas assez clair pour qu'on reporte sur la carte l'itinéraire de Darios : il ne renferme cependant aucune particularité qu'on ne puisse expliquer d'une façon satisfaisante. — 2. Hérodote, IV, CXLIII-CLVII ; V, I-XXII.

vieux roi. Trois années durant il rassembla des armes, des provisions, des soldats, des vaisseaux : il allait se mettre en marche en 487, quand un incident imprévu l'arrêta.

CHAPITRE XIV.

LA DÉCADENCE ET LA CHUTE DE L'EMPIRE PERSE

Xerxès Ier ; les guerres médiques ; Artaxerxès Ier ; Darios II. — Artaxerxès II (405-359). — Les dernières dynasties indigènes de l'Égypte. — Artaxerxès III Okhos (359-338) : conquête de l'Égypte ; les derniers Akhéménides ; Darios III et Alexandre de Macédoine ; chute de l'empire Perse.

Xerxès Ier ; les guerres médiques ; Artaxerxès Ier ; Darios II.

Kambysès avait confié le gouvernement de l'Égypte au Perse Aryandès. Darios n'eut d'abord qu'à se louer du choix que son prédécesseur avait fait : non seulement Aryandès resta fidèle au nouveau souverain, mais il essaya de reprendre la conquête de la Libye au point où Kambysès l'avait laissée. Les Doriens de Cyrène n'avaient pas approuvé l'empressement avec lequel leur roi Arkésilas III avait couru au-devant de la servitude[1] : ils l'avaient chassé, puis rappelé, chassé de nouveau et tué à Barca, où il s'était réfugié. Sa mère Phérétime vint en Égypte et représenta au satrape qu'Arkésilas avait été victime de son amitié pour les Perses. Aryandès saisit l'occasion qui s'offrait d'agrandir sa province aux dépens des Grecs, et envoya contre eux ce qu'il avait d'hommes et de vaisseaux dispo-

1. Voir p. 597-600 de cette histoire.

nibles[1]. Barca résista neuf mois et ne succomba qu'à la trahison[2], quelques détachements d'avant-garde poussèrent jusqu'à Evhespérides[3] : au retour, les généraux délibérèrent d'occuper Cyrène, et peut-être allaient-ils se décider à le faire, quand un ordre formel les rappela en Égypte. La traversée du désert faillit leur être funeste ; les nomades de la Marmarique, attirés par l'espoir du butin, ne cessèrent de harceler leur marche et leur infligèrent des pertes sérieuses[4]. Ils réussirent néanmoins à ramener avec eux une partie de la population de Barca prisonnière : Aryandès expédia ces malheureux à Darios en guise de trophée, et Darios les relégua en Bactriane, où ils fondèrent une Barca nouvelle[5]. Un lieutenant qui entreprenait des conquêtes sans permission devait porter ombrage à un prince aussi jaloux de son autorité que l'était le grand roi : Aryandès fut mis à mort, et la légende se forma autour de son nom. Les uns contaient qu'il avait été frappé pour avoir émis une monnaie plus fine que la monnaie royale[6]; les autres, qu'il avait soulevé la haine des Égyptiens par ses malversations, et que l'Égypte était prête à se révolter quand il fut tué[7]. Ce rival écarté, Darios ne ménagea rien pour mériter l'amour de ses sujets égyptiens, ou du moins pour leur rendre sa domination supportable. Avec un peuple dévot et plein de

1. Hérodote, IV, CLXII-CLXVIII. — 2. Hérodote, IV, CC-CCI. — 3. Hérodote, IV, CCIV; appelée plus tard Bérénice, d'après la femme de Ptolémée III, aujourd'hui Benghazi. — 4. Hérodote, IV, CCIII. — 5. Hérodote, IV, CCIV. C'est probablement à cette guerre d'Aryandès contre Barca et les Libyens que Darios fait allusion lorsqu'il dit, dans le texte mède de l'inscription de Béhistoun : « Tandis que j'étais à Babylone, ces provinces firent défection de moi, la Perse et la Susiane, les Mèdes et l'Assyrie, et les Égyptiens... » (Oppert, *le Peuple*, p. 125). La mention des Egyptiens manque dans les autres versions. — 6. Hérodote, IV, CLVI. Cf. Fr. Lenormant, *la Monnaie dans l'antiquité*, t. II, p. 6. — 7. Polyen, *Strat.*, VII, 11, 7, où Aryandès prend le nom d'Oryandros. D'après l'auteur que Polyen avait consulté, Darios serait arrivé à Memphis au moment où un Apis venait de mourir : c'est ce qui a décidé M. Wiedemann à placer la mort d'Aryandès en 517 (*Geschichte Ægyptens von Psametich I*, p. 236-237). D'après la place que l'expédition de Libye occupe après celle de Scythie, et d'après l'anecdote relative à la statue de Sésostris (Hérodote, II, CX), il est évident qu'Hérodote mettait la mort d'Aryandès vers le temps de la révolte d'Ionie, entre 504 et 498.

sa supériorité, le meilleur moyen d'y réussir était d'afficher un profond respect pour les dieux et pour les rois nationaux : il prit en cela le contre-pied de ce qu'avait fait Kambysès et accorda sa faveur aux prêtres persécutés. Kambysès avait exilé en Élam le chef du sacerdoce de Saïs, Ouzaharrìsinti : Darios lui octroya l'autorisation de rentrer dans sa patrie, et le chargea de réparer les désastres causés par la folie de son prédécesseur. Ouzaharrîsinti, ramené de poste en poste jusque dans sa ville natale, y rétablit les collèges d'hiérogrammates, et restitua au temple de Nit les biens-fonds et les revenus qui lui avaient été enlevés[1]. La tradition grecque renchérit encore sur la tradition nationale. Elle voulait que Darios se fût initié aux mystères de la théologie égyptienne et eût étudié les livres sacrés[2]. Elle voulait aussi qu'arrivé à Memphis après la mort d'un taureau divin, il se fût associé au deuil universel, et eût promis cent talents d'or à qui découvrirait le nouvel Hapi[3]. Avant de quitter le pays, il visita le temple de Phtah et ordonna d'y ériger sa statue à côté de celle de Sésostris. Les prêtres refusèrent d'en rien faire, « car, dirent-ils, Darios n'a pas égalé les actions de Sésostris; il n'a point vaincu les Scythes que celui-ci a vaincus ». Darios répondit qu' « il espérait faire autant que Sésostris, s'il vivait aussi longtemps que Sésostris avait vécu », et s'inclina devant l'orgueil patriotique de ses sujets[4]. Les Égyptiens reconnaissants le mirent au nombre des six législateurs dont ils vénéraient la mémoire[5].

Il est certain que l'Égypte prospéra entre les mains de Darios. Elle formait avec Cyrène et Barca la sixième satrapie de l'empire[6], à laquelle on rattacha les tribus nubiennes les plus voisines de la frontière méridionale[7]. Le

1. E. de Rougé, *Mémoire sur la statuette naophore du musée Grégorien au Vatican*, p. 25; E. Révillout, *Premier Extrait de la Chronique démotique de Paris*, dans la *Revue égyptologique*, t. I, p. 29. — 2. Diodore, I, 96. — 3. Polyen, *Strat.*, VII, 11, 7. — 4. Hérodote, II, cx; Diodore, I, 58. Quelques fragments au nom de Darios ont été découverts sur l'emplacement de Memphis (Mariette, *Monuments divers*, pl. 34, *d*). — 5. Diodore, I, 95. — 6. Hérodote, III, xci. — 7. Hérodote, III, xcvii. Ces Éthiopiens ne payaient pas de tribut régulier, mais devaient four-

gouverneur, logé au Mur-Blanc, dans l'ancien palais des Pharaons, était soutenu d'une armée de cent vingt mille hommes, qui occupait les trois camps retranchés des rois saïtes, Daphné et Memphis sur les confins du Delta, Éléphantine au sud[1]. En dehors de ces quatre postes, où l'autorité du grand roi s'exerçait directement, l'ancienne organisation féodale de l'Égypte subsistait tout entière : les temples avaient leurs biens et leurs vassaux exempts des charges ordinaires, les nobles étaient aussi indépendants dans leurs principautés et aussi prêts à la révolte que par le passé. Le tribut annuel, le plus lourd après celui de la Chaldée et de l'Assyrie, ne montait qu'à sept cents talents d'argent[2]. Joignez à cette somme la ferme des pêcheries du lac Mœris, qui valait un talent par jour, pendant les six mois des hautes eaux selon Hérodote[3], pendant l'année entière selon Diodore[4], les cent vingt mille médimnes de blé nécessaires à la subsistance de l'armée d'occupation, l'obligation[5] de fournir au palais le nitre et l'eau du Nil[6] : l'ensemble de ces impositions était loin de constituer un fardeau disproportionné aux ressources du pays. Le commerce y jetait du reste autant d'argent pour le moins que le tribut en faisait sortir. Devenue partie d'un empire qui s'étendait aux trois continents, l'Égypte avait accès dans des régions où les produits de son industrie n'avaient jamais encore pénétré directement. Les denrées du Soudan devaient passer à travers son territoire avant d'arriver aux grands entrepôts de Babylone ou de Suse, et l'isthme ou Qoçéyr étaient encore les voies les plus courtes que les marchandises de l'Inde ou de l'Arabie pussent parcourir pour parvenir aux régions de la Méditerranée. Darios acheva donc le canal du Nil au golfe de Suez[7], et rou-

nir tous les trois ans, à titre de don gracieux, deux chénices d'or vierge, deux cents pièces de bois d'ébène, vingt dents d'éléphant et cinq jeunes esclaves. — 1. Hérodote, II, xxx (cf. p. 532 de cette histoire), indique que les Perses avaient encore de son temps garnison à Daphné et à Éléphantine ; sur la garnison de Memphis, cf. Hérodote, III, xci. — 2. Hérodote, III, xci. — 3. Hérodote, II, cxlix ; pendant les six autres mois de l'année, le produit tombait à un tiers de talent par jour. — 4. Diodore, I, 52, où il est dit que Mœris aurait donné le produit des pêcheries à sa femme pour les frais de sa toilette. — 5. Hérodote, III, xci, — 6. Dinon, fragm. 15-16 dans les *Fragm. Hist. Græc.* (édit. Müller), t. II, p. 92. — 7. Héro-

vrit la route qui va de Coptos à la mer Rouge[1], à laquelle le succès du voyage de Skylax avait donné plus d'importance que jamais. Il occupa fortement les Oasis et construisit dans la petite ville de Hib[2] un grand temple d'Amon dont les ruines subsistent encore[3]. La reconnaissance de tant de services ne fut pas cependant assez forte pour étouffer chez les Égyptiens le désir de la liberté. La défaite des Perses à Marathon les encouragea à secouer le joug : en 486 ils chassèrent les garnisons étrangères et proclamèrent roi Khabbisha, qui descendait peut-être de la famille de Psamitik[4]. Darios ne voulut pas arrêter pour si peu sa grande expédition contre la Grèce : il rassembla une seconde armée et se préparait à mener de front les deux guerres, lorsqu'il mourut, dans la trente-sixième année de son règne (485)[5]. Avant d'être roi, il avait eu trois enfants d'une première femme, fille de Gobryas; Artabazanès, l'aîné, avait longtemps été considéré comme héritier présomptif et avait probablement exercé la régence pendant l'expédition de Scythie[6]. Mais au moment où éclata la ré-

dote, II, CLVIII; IV, XXXIX; Plusieurs inscriptions trilingues découvertes à différentes époques (*Description de l'Égypte*, Ant., V, pl. 29, Mémoires, I, p. 265; Mariette, *la Stèle bilingue de Chalouf*, dans la *Revue archéologique*, 1866, t. II ; Oppert, *Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie dans l'antiquité*, p. 125-127) dans l'isthme de Suez confirment la tradition classique, et nous révèlent ce fait curieux, que Darios fit combler plus tard une partie de son propre canal, de Bira à la mer. — 1. Plusieurs des inscriptions gravées sur les rochers du Ouady Hammamât montrent combien la route fut fréquentée au temps de Darios (Burton, *Excerpta Hieroglyphica*, pl. 3, 4, 14; Rosellini, *Mon. stor.*, II, 174 ; Lepsius, *Denkm.*, III, 283). — 2. Aujourd'hui El-Khargéh. — 3. Cailliaud, *Voyage à l'Oasis de Thèbes*, pl. X, p. 399 ; Hoskins, *Visit to the Great Oasis*, p. 118; Lepsius, *Hieroglyphische Inschriften in den Oasen von Kharigeh und Dâkhileh*, dans la *Zeitschrift*, 1874, p. 73-83 ; Birch, *The inscription of Darius at the temple of El-Khargeh*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. V, p. 293-302 ; H. Brugsch, *Reise nach der grossen Oase El-Khargeh*, p. 17-99. — 4. Le contrat démotique 3231 du Louvre porte la date du troisième mois de la seconde saison de l'an XXXV de Darios Ier (Devéria, *Catalogue des Manuscrits égyptiens*, p. 212). La révolte de Khabbisha eut donc lieu entre juin et septembre 486 (Unger, *Manetho*, p. 289). — 5. Hérodote, VII, IV. D'après Ctésias (*Persica*, § 19, édit. Müller, p. 49), il avait vécu soixante-douze ans et régné trente et un ans. — 6. Cf. à ce sujet G. Raw-

volte de Khabbisha, quand Darios eut à désigner son successeur, la reine Atossa lui montra qu'il aurait avantage à choisir l'aîné de ses enfants à elle, Khshayarsha (Xerxès), qui était né dans la pourpre et avait dans les veines le sang de Kyros. Son influence était toute-puissante sur le vieux roi : il céda et, peu après, Xerxès monta sur le trône sans opposition[1]. Il était alors âgé de trente-quatre ans, et passait pour être le plus bel homme de son temps[2]; indolent d'ailleurs et faible d'esprit et de caractère. Il songea d'abord à suspendre les armements, mais, les conseillers de son père lui ayant prouvé qu'il ne pouvait laisser l'échec de Marathon sans vengeance, il eut du moins la prudence de ne vouloir rien entreprendre en Europe avant d'avoir eu raison de l'Égypte. Khabbisha avait travaillé de son mieux à lui préparer une chaude réception : deux années durant, il avait mis les côtes du Delta en défense, et fortifié les embouchures du fleuve afin de repousser l'attaque par mer qu'il prévoyait[3]. Ses précautions ne lui servirent de rien au moment décisif : Xerxès l'accabla sous le nombre. Les cantons du Delta qui avaient eu le plus de part à la révolte furent châtiés rudement, les prêtres frappés d'amende, le temple de Bouto dépouillé de ses biens[4]. Khabbisha disparut au milieu du désastre, sans qu'on sache au juste ce qu'il devint[5]; Akhéménès, frère du roi, fut nommé satrape et prit des mesures pour empêcher un second soulèvement[6]. Cette fois encore, personne ne songea à changer la constitution politique du pays, et les nomes restèrent aux mains de leurs princes héréditaires : Xerxès ne paraît même pas avoir soupçonné

linson, *The five great Monarchies*, t. III, p. 445-446. — 1. Hérodote, VII, II-III. — 2. Hérodote, VII, CLXXXVII. — 3. Mariette, *Monuments divers*, pl. 13, l. 7-8; Brugsch, *Ein Decret Ptolemaios des Sohnes Lagi*, *des Satrapes*, dans la *Zeitschrift*, 1871, p. 4. — 4. Mariette, *Monuments divers*, pl. 13, l. 8-11 ; Brugsch, *op. laud.*, p. 4-5. — 5. Un Apis, dont le sarcophage existe encore au Sérapéum, était mort en l'an II de son règne (Brugsch, dans la *Zeitschrift*, 1871, p. 13). Birch a supposé que Khabbisha était un satrape perse qui aurait renouvelé pour son compte la tentative d'Aryandès (*On a hieroglyphic Tablet of Alexander, son of Alexander the Great, recently discovered at Cairo*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. I, p. 24), Révillout (*Chronique égyptienne*, p. 5, note 2), qu'il était Arabe. — 6. Hérodote, VII, VII.

qu'en respectant les dynasties locales il conservait aux futures révoltes égyptiennes des chefs toujours disposés à l'action (582).

Khabbisha détrôné, il ne retrouva pas encore sa liberté d'action. La tradition classique prétendait que, dans sa première visite royale à Babylone, il avait froissé au plus haut point le sentiment national des Chaldéens par une curiosité mal placée : il était entré dans le tombeau de Bel et n'avait pas réussi, malgré ses efforts, à remplir la cruche à huile qui y était enfermée[1]. Quoi qu'il en soit de cette légende bizarre, le fait de la révolte paraît être certain. Mégabyzos, fils de Zopyros, qui était satrape de la province par droit d'hérédité, traita la ville avec une rigueur inaccoutumée; le temple de Bel fut pillé, la statue du dieu emmenée prisonnière et son prêtre égorgé [2], les tombes royales violées et dépouillées, une partie de la population réduite en esclavage (581)[3]. Xerxès partit enfin pour l'Europe à la tête de l'armée la plus nombreuse qu'eût jamais vue le monde : on sait ce qui advint de son entreprise. Après avoir assisté à la destruction de sa flotte des hauteurs du cap Colias, il s'enfuit précipitamment et rentra en Asie sans attendre la déroute de ses troupes de terre. Les victoires de Salamine et de Platées préservèrent, dit-on, l'Europe de la barbarie : ce jugement est injuste pour les deux adversaires et ne saurait être maintenu. Les Perses n'étaient pas des barbares au sens où nous prenons ce mot : ils avaient une culture d'un type différent, inférieure en bien des points, par quelques endroits supérieure à la grecque. D'autre part, c'est estimer bien bas la vitalité et le génie de la Grèce que d'admettre qu'une défaite et une sujétion passagères eussent suffi à en entraver le développement. Pour que la civilisation hellénique pérît,

1. Ctésias, *Persica*, § 21 (édit. Müller, p. 50), Élien, *Var. Hist.*, XIV, 3. — 2. Hérodote (I, CLXXXIII) cite le fait de l'enlèvement de la statue, sans rien dire des événements qui l'accompagnèrent. Il est difficile de ne pas voir dans son récit un des épisodes du soulèvement de Babylone. — 3. Ctésias, *Persica*, § 22 (édit. Müller, p. 50). D'après Arrien (*Anabase*, VII, 17), la destruction de la ville aurait été postérieure à la campagne de Grèce. Si faible que soit l'autorité de Ctésias, il était plus près des événements qu'Arrien, et j'ai préféré suivre la version qu'il donne.

il aurait fallu que la race hellénique fût anéantie par le choc de l'Asie. Les Perses ne se plaisaient pas à détruire des nations entières : ils exigeaient le tribut et l'obéissance, mais pour le reste ils permettaient à chaque peuple de se conduire à sa guise. Xerxès vainqueur, l'Hellade fût devenue une satrapie, comme la Syrie, comme la Chaldée : elle n'aurait pas plus perdu son caractère propre que ces pays ne perdirent le leur et n'aurait pas plus tardé, que l'Égypte par exemple, à recouvrer sa liberté. La conquête perse aurait changé le cours politique de l'histoire grecque : elle eût été impuissante à arrêter ou simplement à suspendre la marche générale de la civilisation.

La défaite de Xerxès eut pour résultat immédiat le retrait de la frontière perse. Quelques garnisons restèrent au delà du Bosphore, à Byzance jusqu'en 478[1], à Eïon jusqu'en 477[2], à Doriskos jusqu'en 450 et même plus tard[3]. Leur maintien fut une satisfaction accordée à l'orgueil du grand roi plutôt que la conséquence d'une nécessité politique ou militaire : Xerxès aimait à se figurer qu'il avait pied en Europe et pourrait recommencer la guerre un jour ou l'autre, mais la Thessalie, la Macédoine, la Péonie, la Thrace cessèrent de reconnaître son autorité. Bien plus, l'Asie fut menacée à son tour, et les flottes athéniennes parcoururent à leur gré les parages où les flottes phéniciennes avaient jusqu'alors régné sans rivales. Si la Grèce avait pu étouffer ses discordes et poursuivre les avantages qu'elle venait d'obtenir, toutes les colonies d'Asie Mineure étaient délivrées. Par malheur, Sparte n'aimait pas les aventures lointaines, Athènes avait assez de relever ses murailles et d'organiser sa flotte : la Perse fut sauvée d'une invasion.

Et tandis que le sort de son empire pendait dans la balance, que faisait Xerxès? Xerxès usait dans des intrigues et des débauches de harem le peu de courage et d'intelligence qu'il avait[4]. Douze années durant, la guerre traîna sans qu'il

1. Thucydide, I, 94. — 2. Hérodote, VII, cvii ; Thucydide, I, 98 ; Pausanias, VIII, 8, § 5. — 3. Hérodote, VII, cvi. — 4. Voir dans Hérodote (IX, cviii-cxiii) le récit de ses intrigues amoureuses avec la femme de son frère Masistès et avec celle de son fils Darios.

songeât à faire un nouvel effort, ni même à prévenir une attaque. Vers 466, une flotte athénienne qui croisait sur les côtes de Carie et de Lycie rencontra la flotte du grand roi mouillée à la bouche de l'Eurymédon. Ce fut un nouveau Mycale : les vaisseaux détruits, les équipages athéniens débarquèrent et mirent en déroute l'armée qui les accompagnait. Le vainqueur se dirigea vers Chypre, dispersa une seconde flotte de quatre-vingts voiles, et rentra au Pirée chargé de butin (466). Xerxès ne survécut pas longtemps à cette humiliation : il fut assassiné par l'eunuque Aspamithrès et par le chef des gardes Artabanos (465)[1]. La même nuit, les meurtriers se rendirent auprès de son plus jeune fils, Artakhshathra (Artaxerxès), accusèrent du crime un autre fils du nom de Darios, et le tuèrent sous prétexte de venger le parricide. Ils essayèrent ensuite de faire périr Artaxerxès lui-même, mais ils furent trahis par un de leurs complices et exécutés. Les fils d'Artabanos voulurent venger leur père et rassemblèrent quelques troupes : ils périrent les armes à la main. Enfin, comme si ce n'était pas assez de tant de crimes, le frère aîné du nouveau roi, Hystaspès, qui était en Bactriane à la mort de Xerxès et aurait dû hériter la couronne, vint réclamer ses droits à la tête d'une puissante armée : deux batailles acharnées eurent raison de lui et de ses partisans[2] (462).

Tous les mouvements qui menaçaient l'existence ou simplement l'intégrité de l'empire avaient leur contre-coup en Égypte. La génération qui s'était battue pour Khabbisha n'avait pas encore disparu qu'une génération nouvelle, impatiente du joug perse, se soulevait contre Artaxerxès. La Libye était le plus important des fiefs du Delta, depuis la chute des Saïtes. Maîtres de Marea et des districts fertiles qui s'étendaient entre la branche Canopique du Nil, la montagne et le lac Maréotis, ses princes exerçaient probablement la suzeraineté sur les Adyrmachides, sur les Giligam-

1. Ctésias, *Persica*, § 29 (édit. Müller, p. 51) ; Diodore, XI, 69, 1 ; Justin, III, 1, et Élien, *Var. Hist.*, XIII, 3, qui rapporte que Xerxès fut assassiné la nuit par son fils. — 2. Ctésias, *Persica*, § 30-31 (édit. Müller, p. 51-52).

mes, sur les Asbystes, sur la plupart des tribus nomades qui habitaient le désert[1]. Celui d'entre eux qui régnait alors, Inaros, fils de Psamitik, déclara la guerre aux Perses : la population du Delta, maltraitée par Akhéménès, l'accueillit à bras ouverts, chassa les collecteurs d'impôt et courut aux armes. Depuis leur victoire de l'Eurymédon, les Athéniens avaient toujours quelque escadre dans les eaux de Chypre ; les deux cents navires qui la composaient reçurent l'ordre de faire voile vers l'Égypte et d'y rester à la disposition des chefs insurgés[2]. Artaxerxès avait cependant rassemblé une flotte et une armée ; il se proposait d'en prendre le commandement en personne, mais sur l'avis de ses conseillers il délégua pour le remplacer son oncle Akhéménès, qui s'était enfui à sa cour après les premiers succès d'Inaros. Akhéménès n'eut pas de peine à repousser les Libyens, mais l'arrivée des auxiliaires grecs changea la face des affaires : il fut battu près de Paprémis, et son armée presque entièrement exterminée. Inaros le tua de sa propre main dans la mêlée et envoya son cadavre à Artaxerxès, peut-être par bravade, peut-être par respect pour le sang de la victime[3]. Quelques jours après, l'escadre athénienne, aux ordres de Kharitimidès, rencontra la flotte phénicienne, qui accourait au secours des Perses, lui coula trente navires et lui en prit vingt[4]. Les alliés remontèrent le fleuve et parurent devant Memphis, où s'étaient réfugiés les débris des Perses et les indigènes restés fidèles. La ville succomba bientôt, mais la forteresse du Mur-Blanc ferma ses portes, et sa résistance donna au grand roi le temps de réunir de nouveaux soldats[5]. La force des rebelles était moins dans les masses égyptiennes et libyennes que dans le petit corps d'ho-

1. Letronne, *Recueil des Inscriptions grecques et latines de l'Égypte*, t. II, p. 291-293, qui pourtant a exagéré en mêlant les rois des Ammoniens aux rois de Libye. — 2. Ctésias (*Persica*, § 32, édit. Müller, p. 52) ne donne que quarante navires : c'est sans doute une faute de copiste, M (40) pour Σ (200). — 3. Ctésias, *Persica*, § 32, édit. Müller, p. 52 ; Hérodote, III, XII ; Diodore, XI, 74. — 4. Ctésias, *Persica*, § 32, édit. Müller, p. 32. C'est probablement cette bataille navale entre Perses et Égyptiens que Néalkès peignit (Pline, *Hist. Nat.*, XXXV, 11-40). — 5. Thucydide, I, 104 ; Diodore, XI, 74-75.

plites et de matelots athéniens. Avant d'aventurer ses généraux dans le Delta, Artaxerxès tenta d'opérer une diversion en Grèce : ses envoyés essayèrent d'acheter les Lacédémoniens et de les engager à envahir l'Attique. La vertu spartiate fut cette fois, par hasard, à l'épreuve des dariques. Les troupes du grand roi se concentrèrent en Phénicie et en Cilicie : elles comptaient trois cent mille hommes de pied, qu'appuyait une flotte de trois cents vaisseaux, et étaient placées sous les ordres de Mégabyzos. A l'approche de l'ennemi, les alliés levèrent le blocus du Mur-Blanc : battus dans un premier engagement, Kharitimidès tué et Inaros blessé à la cuisse, ils s'enfermèrent dans l'île de Prosopitis, où ils soutinrent un véritable siège de dix-huit mois[1]. Au bout de ce temps, Mégabyzos parvint à détourner un des bras du fleuve, mit à sec la flotte athénienne et donna l'assaut. La plus grande partie des auxiliaires grecs périt dans le combat; quelques-uns réussirent à gagner Cyrène et à rentrer dans leur patrie, quelques autres s'enfuirent avec Inaros et furent contraints de se rendre peu après[2]. Pour comble de malheur, un renfort de cinquante navires qui arriva sur ces entrefaites à l'embouchure mendésienne, fut entouré par la flotte phénicienne et plus d'à moitié détruit (455)[3]. Inaros avait stipulé en déposant les armes qu'il aurait la vie sauve, lui et ses compagnons. Artaxerxès sembla d'abord incliner à respecter la capitulation; mais, cinq ans après, il livra les prisonniers à sa mère Amestris, qui fit crucifier Inaros pour venger la mort d'Akhéménès[4]. La victoire de Prosopitis termina la rebellion : Thannyras, fils d'Inaros, fut investi de la royauté en Libye à la place de son père[5]. Cependant quelques bandes de fuyards se réfugièrent dans les marais du littoral, qui jadis avaient servi plusieurs fois d'asile aux Saïtes, proclamèrent Amyrtæos roi et se

1. Ctésias (*Persica*, § 33-34, édit. Müller, p. 52 ; cf. Ét. de Byzance, *s. v.* Βύβλος) remplace le nom de Prosopitis par celui de Byblos, « ville très forte de l'Égypte ». — 2. Thucydide, I, 105; Diodore de Sicile, XI, 71, 75. D'après Thucydide, Inaros aurait été trahi et livré par les siens. — 3. Thucydide, I, 110; Aristodème, XIII, 4, dans les *Fragm. H. Græc.*, édit. Müller, t. V, p. 14. — 4. Ctésias, *Persica*, § 34-36, édit. Müller, p. 52. — 5. Hérodote, III, xv.

défendirent avec succès contre toutes les attaques des Perses[1].

L'intégrité de l'empire était rétablie, mais la guerre avec les Grecs durait toujours. Six ans après leur désastre, les Athéniens équipèrent une flotte de deux cents voiles, qu'ils placèrent aux ordres de Cimon : il s'agissait de conquérir Chypre, ou du moins d'occuper solidement plusieurs villes chypriotes. Pour diviser les forces de l'ennemi, Cimon fit mine de vouloir recommencer la campagne d'Égypte et dépêcha une escadre de soixante navires au roi Amyrtæos : lui-même bloqua la place de Kition avec ce qui lui restait d'hommes et de vaisseaux. Il mourut bientôt après des suites d'une blessure, et ses successeurs furent obligés de lever le siège faute de vivres, mais, en passant devant Salamine, ils défirent une flotte phénicienne et cilicienne, puis débarquèrent et battirent une armée perse qui se tenait près de la ville. Artaxerxès ne résista pas à ce dernier échec : il craignit que les Athéniens, une fois maîtres de Chypre, ne parvinssent à soulever l'Égypte, toujours mal asservie, et décida de traiter à tout prix. La paix lui fut accordée à condition que les Grecs d'Asie resteraient libres. Aucune armée perse ne pourrait approcher à moins de trois journées de marche de la côte ionienne. Aucun navire de guerre perse ne pourrait naviguer dans les eaux grecques, depuis les îles Khélidoniennes jusqu'aux roches Kyanées, c'est-à-dire depuis la pointe est de la Lycie jusqu'à l'entrée du Pont-Euxin. Ce traité termina la première guerre entre les Perses et les Grecs (449) : les hostilités avaient duré un demi-siècle, depuis l'incendie de Sardes jusqu'à la dix-septième année d'Artaxerxès Ier (501-449)[2].

Les empires orientaux ne vivent qu'à la condition d'être toujours en guerre et toujours victorieux. Ils ne peuvent ni se restreindre dans certaines limites, ni demeurer sur la défensive ; du jour qu'ils s'arrêtent dans leur mouvement

1. D'après Hérodote, II, CXL, l'île où il établit sa résidence se nommait Elbô et avait jadis servi de retraite à l'aveugle Anysis. — 2. Pour tous les faits relatifs aux guerres médiques, je ne puis que renvoyer aux Histoires grecques parues dans ces derniers temps.

d'expansion, la décadence commence pour eux : ils sont conquérants ou ils ne sont pas. La Perse n'échappa point à la loi commune. Darios Ier avait été un très grand roi, plus grand peut-être que Kyros lui-même. Vigoureux, habile à organiser les armées, à combiner des plans de campagne, à choisir ses lieutenants, la promptitude avec laquelle il triompha des révoltes qui l'assaillirent à son avènement nous prouve qu'il était au moins l'égal des meilleurs généraux de son temps : comme administrateur, il n'eut pas son pareil dans la lignée akhéménide. L'Asie conquise, la race perse enserrée presque sur toutes ses frontières par des obstacles presque infranchissables, la mer, le désert d'Afrique et d'Arabie, les montagnes de l'Inde et du Caucase, les steppes de l'Asie Centrale, n'avait plus d'ouverture que vers l'Occident. Darios et Xerxès la jetèrent sur l'Europe, mais les désastres des campagnes de Grèce brisèrent son élan; obligée de reculer, la décadence commença aussitôt pour elle. La chute ne fut pas aussi soudaine que l'avaient été celles des monarchies précédentes, l'Assyrie, la Chaldée, la Médie : la machine administrative de Darios était trop habilement ajustée pour se démonter d'un seul coup, mais la nonchalance et l'ineptie des souverains en laissèrent fausser les ressorts. On vit le même satrape réunir plusieurs satrapies sous ses ordres, commander seul les armées, exercer une véritable royauté. Ce ne fut plus désormais que soulèvements dans les provinces, non seulement en Egypte où le sentiment national rendait impossible une longue tranquillité, mais en Chaldée, en Bactriane, en Asie Mineure; tragédies de palais, où le poignard et le poison décimèrent la famille royale ; guerres civiles de satrape à satrape. La paix avec la Grèce était à peine signée, que Mégabyzos, gouverneur de Syrie, mécontent de la manière dont le roi l'avait traité après sa victoire sur Inaros, souleva l'armée qu'il commandait. Deux généraux échouèrent contre lui l'un après l'autre : il ne désarma qu'après avoir dicté les conditions de la paix[1]. Quelques années plus tard, son fils Zopyros se révolta en

1. Ctésias, *Persica*, § 37-41 (édit. Müller, p. 52-53).

Carie et en Lydie[1]. Le succès de ces entreprises fut d'un détestable exemple pour les autres satrapes : leur fidélité ne fut plus désormais qu'une affaire de caprice ou de circonstance.

Artaxerxès mourut en 425, et l'on vit recommencer après lui les intrigues qui avaient ensanglanté le début de son règne. Son fils légitime, Xerxès II, fut assassiné au bout de quarante-cinq jours par un de ses frères illégitimes, Sogdianos ou Sekudianos[2]. Celui-ci fut détrôné à son tour et tué, après six mois et demi, par un autre bâtard du vieux roi, Okhos, qui en montant sur le trône prit le nom de Darios[3]. Sa vie ne fut qu'un long tissu de misères et de crimes. Dès les premiers jours, son frère Arsitès et Artyphios, fils de Mégabyzos, prirent les armes en Asie Mineure, enrôlèrent des mercenaires grecs et remportèrent deux victoires importantes. L'or perse fit ce que la vaillance perse ne pouvait plus faire : les rebelles, abandonnés par leurs soldats, se rendirent à condition qu'ils auraient la vie sauve. Darios II avait épousé sa tante Parysatis, une des femmes les plus cruelles et les plus dépravées qui soient entrées dans le harem de l'Orient : sur son conseil, il viola la parole donnée, et Arsitès périt dans la cendre[4]. Cet exemple ne découragea point le satrape de Lydie. Pissuthnès appartenait à la famille royale[5]: il était en place depuis vingt ans au moins[6] et avait eu le temps de se préparer longuement à la guerre. La trahison eut raison de lui comme d'Arsitès : Tissaphernès acheta les mercenaires qu'il avait à sa solde et le força de se rendre à discrétion. Darios le mit à mort et donna sa succession au vainqueur[7]. Cette exécution ne termina pas les troubles de l'Asie Mi-

1. Ctésias, *Persica*, § 48 (édit. Müller, p. 54); cf. Hérodote, III, CLX. — 2. Ctésias, *Persica*, § 44-45 (édit. Müller, p. 54); Diodore, XII, 74, où il est dit que, d'après certains auteurs, Xerxès II aurait régné une année entière. — 3. Ctésias, *Persica*, § 46-48 (édit. Müller, p. 54-55). Ce prince n'était pas fils de Damaspia, la seule femme légitime d'Artaxerxès I[er] : les Grecs l'appelèrent Νόθος, le bâtard. — 4. Ctésias, *Persica*, § 50-51 (édit. Müller, p. 55). Sur le supplice de la cendre, cf. Valère Maxime, IX, 2, 7. — 5. D'après l'hypothèse fort vraisemblable de Larcher. — 6. Thucydide, I, 115, le mentionne dès avant 440. — 7. Ctésias, *Persica*, § 52 (édit. Müller, p. 55-56).

neure : Amorgès, fils naturel de Pissuthnès, souleva la Carie, s'arrogea le titre de roi et résista jusqu'en 412[1].

C'était le temps où la guerre du Péloponnèse désolait la Grèce entière. Athènes venait de perdre en Sicile le meilleur de sa flotte et l'élite de ses soldats. Lorsque la nouvelle du désastre arriva en Orient, Darios vit que l'occasion était favorable à rompre le traité de 449. Il transmit aux satrapes de Mysie et de Lydie l'ordre de réclamer le tribut aux villes grecques de la côte et de traiter avec les Lacédémoniens. Sparte accepta l'alliance qui s'offrait à elle; dès lors les différents États helléniques ne furent plus que des jouets dans la main du grand roi et de ses agents. Tissaphernès et Pharnabazos s'appliquèrent d'abord à tenir la balance égale entre les Doriens et les Athéniens, sans permettre à aucun des peuples rivaux de porter à l'autre un coup mortel. Cette politique de juste milieu ne dura pas longtemps. Darios avait deux fils, dont le second, nommé Kyros comme le fondateur de l'empire, obtint, par l'influence de Parysatis, le commandement suprême des provinces d'Asie Mineure. Kyros était ambitieux de régner : il espérait que sa mère obtiendrait pour lui, à force d'intrigues, la succession dévolue de droit à son frère aîné, Arsakès ; en cas d'insuccès, il comptait revendiquer le trône par la force des armes. Athènes, puissance maritime, n'était guère à même de l'aider dans une expédition dirigée contre les provinces de la haute Asie : il inclina vers Sparte et lui donna un appui si efficace, qu'en deux ans la guerre fut terminée à l'avantage des Péloponnésiens, par la bataille décisive d'Ægos-Potamos (405).

Artaxerxès II (405-359). — Les dernières dynasties indigènes de l'Égypte.

Ce brusque dénouement et les menées secrètes dont les satrapes de l'Asie Mineure accusaient le jeune Kyros parurent suspects à bon droit : Darios appela son fils à Suse

1. Thucydide, VIII, 5, 19, 28.

pour lui demander compte de sa conduite. Kyros arriva juste à temps pour assister à la mort de son père et à l'avènement d'un nouveau roi : Arsakès prit le nom royal d'Artakhshathra (Artaxerxès) et monta sur le trône en dépit des efforts de Parysatis[1]. Pendant les cérémonies du couronnement, Kyros se cacha dans le temple et voulut tuer son frère au pied de l'autel. Tissaphernès et l'un des prêtres le dénoncèrent; il fut saisi et aurait été exécuté si sa mère ne l'eût enveloppé de ses bras et n'eût empêché le bourreau de faire son office[2]. Pardonné à grand'peine, il retourna en Asie Mineure avec la ferme résolution de se venger à la première occasion. Malgré la surveillance de Tissaphernès, il réunit sous divers prétextes treize mille mercenaires grecs et cent mille hommes de troupes indigènes, quitta Sardes à l'improviste (401), traversa l'Asie Mineure, la Syrie du nord et la Mésopotamie, sans être inquiété, rencontra l'armée de l'empire près de Cunaxa, à quelques lieues au nord de Babylone, et fut tué dans la bataille. Sa défaite et sa mort furent un véritable malheur pour la Perse. Il était brave, actif, ambitieux, doué de toutes les qualités qui font le bon monarque oriental. Il avait appris au contact des Grecs à connaître les côtés faibles de sa nation et paraissait tenir à cœur d'y remédier : s'il avait triomphé, peut-être eût-il réussi à raffermir l'empire pour un moment et à l'arrêter sur la pente qui l'entraînait à la ruine. Lui tombé, l'armée indigène qu'il avait amenée à sa suite se dispersa sur-le-champ. Les mercenaires ne perdirent pas courage et gagnèrent les côtes du Pont-Euxin à travers l'Assyrie et l'Arménie. Jusqu'alors les Grecs avaient considéré la Perse comme un État compact et redoutable qu'on était assez fort pour vaincre sur mer et pour tenir éloigné de l'Europe, mais qu'il eût été imprudent d'attaquer chez lui. L'exemple des Dix Mille

1. Ctésias, *Persica*, § 57 (édit. Müller, p. 56), où le nom est écrit Arsakès ; Plutarque, *Artoxerxès*, I, donne Arsikas, qui doit être la forme première. D'après Dinon (fragm. 22, dans les *Fragm. H. Gr.*, t. II, p. 93), Artaxerxès II s'appelait Oartès, non pas Arsikas, avant de monter sur le trône. — 2. Plutarque, *Artoxerxès*, 3; Xénophon, *Anabasis*, I, 163.

prouva qu'une poignée d'hommes perdus en pleine Chaldée, privés de leurs chefs par la trahison, sans guides, sans alliés, pouvaient l'affronter impunément et rentrer en Grèce sans pertes considérables. Les résultats de cette expérience ne se firent pas attendre. Sparte victorieuse avait hérité du rôle protecteur d'Athènes à l'égard des Grecs d'Ionie : la mort du jeune Kyros avait rompu ses attaches à la Perse et lui avait rendu sa liberté d'action. Pendant quatre ans de suite elle entretint la guerre en Asie : son roi Agésilas pénétra au cœur même de la Phrygie et aurait poussé plus avant sur la trace des Dix Mille, si l'or perse n'avait opéré en Europe une puissante diversion. Athènes reprit les armes : sa flotte unie à la flotte perse parcourut la mer Égée, Conon s'empara de l'île de Cythère, et les longs murs furent reconstruits aux frais du grand roi[1].

Vers le même temps où l'Hellade, divisée contre elle-même, se disputait les bonnes grâces des satrapes de l'Asie Mineure, l'Égypte, unie tout entière dans un même sentiment de haine, réussissait enfin à chasser l'étranger. Pendant les quarante années qui s'étaient écoulées depuis la défaite d'Inaros, la paix n'y avait pas été troublée sérieusement. Les gouverneurs perses s'étaient succédé sans difficulté dans le palais de Memphis[2] : la mort cruelle d'Inaros et probablement aussi l'épuisement de la Libye avaient empêché Thannyras de bouger; le vieil Amyrtée avait disparu, et son fils Pausiris avait été le vassal docile des Perses[3]. Plus d'une fois pourtant de petits incidents avaient montré que le vieil esprit de rebellion attendait seulement une occasion favorable pour reprendre le dessus : un Psamitik, qui régnait vers 445 dans un coin du Delta, avait osé envoyer du blé et des présents aux Athéniens, alors en guerre avec son souverain[4]; la seconde année d'Okhos avait été marquée par une

1. Pour le détail de ces événements, voy. l'*Histoire grecque* de M. Duruy. — 2. M. Wiedemann a pensé que l'Egypte avait été divisée alors en deux satrapies, dont la première, celle de la Haute Égypte, aurait été gouvernée par un satrape perse, et la seconde par des Égyptiens comme Pausiris (*Geschichte Ægyptens von Psametich I*, p. 252-253). — 3. Hérodote, III, xv. — 4. Philochore, fragm. 90, dans les *Fragm. H. Gr.*, t. I, p. 398-399.

sédition, aisément réprimée il est vrai[1]. La révolte de Mégabyzos en Syrie avait prouvé combien il était désormais facile de tenir tête au grand roi; celle de Zopyros et celle de Pissuthnès, se succédant coup sur coup, avaient occupé plusieurs années durant les forces de l'empire: vers 405, un petit-fils d'Amyrtée, qui avait le même nom que son grand-père, proclama l'indépendance de l'Égypte[2]. Il ne chassa pas entièrement les Perses, car Artaxerxès avait encore des troupes égyptiennes dans son armée en 401, au moment de la campagne contre Kyros[3]. Il dut également se résigner à souffrir les compétitions des autres princes, et les textes nous signalent à côté de lui un Psamitik qui descendait de l'ancienne famille saïte, et s'arrogeait le titre de roi des Égyptiens[4]. Cette féodalité était assez turbulente et assez forte pour empêcher que le sceptre ne demeurât longtemps dans la même famille : la vingt-huitième dynastie dura six ans, juste autant qu'Amyrtée, et fut suivie par une dynastie mendésienne. Nefôrît compléta l'œuvre de délivrance : avec lui, l'Égypte rentra en pleine possession d'elle-même et retrouva son ancienne activité[5].

La conduite à suivre était indiquée par les circonstances. La disproportion des forces entre une province isolée et un empire qui couvrait l'Asie Antérieure était trop visible pour que les Pharaons songeassent à essayer la lutte sans chercher un appui au dehors. Ils revinrent d'instinct à la politique de Psamitik et de ses successeurs, et leur histoire reproduisit d'une manière frappante l'histoire des premiers Saïtes.

1. Syncelle, p. 256 *d*. — 2. Le nom de ce roi n'a pas été encore découvert sur les monuments égyptiens contemporains. Ni Roudamon, ni Ameniritrout (Wiedemann, *Geschichte Ægyptens von Psametich I*, p. 272) ne peuvent appartenir au milieu de l'époque persane. Le nom qui répond à celui d'Amyrtée dans la rapsodie démotique n'est pas d'une lecture certaine (E. Révillout, *Second extrait de la Chronique démotique de Paris*, dans la *Revue égyptologique*, t. II, p. 53-54). — 3. Xénophon, *Anabase*, I, 8, 9. — 4. Ley (*Fata et conditio Ægypti sub imperio Persarum*, 20, 57), puis Lepsius (*Königsbuch*, p. 48-50), ont identifié ce Psamitik avec Amyrtée, qui deviendrait de la sorte Psamitik IV. — 5. C'est du moins l'idée que se faisaient de Nefôrît les Égyptiens du temps des Ptolémées (cf. E. Révillout, *Second Extrait de la Chronique démotique*, dans la *Revue égyptologique*, t. II, p. 55).

L'Égypte était comme une citadelle assiégée : ils essayèrent d'établir en avant de la place des lignes de postes sur lesquels se brisât le premier élan de l'ennemi. Ils intriguèrent donc en Syrie et à Chypre, soit pour s'y ménager des alliés, soit même pour y rétablir l'ancienne suzeraineté des princes thébains : battus sur ce front de leurs lignes, ils avaient le temps de reformer une armée et même une flotte, avant que le vainqueur touchât la frontière. Toutes les révoltes de peuples, toutes les querelles de satrapes leur étaient favorables, puisqu'elles obligeaient le grand roi à diviser ses troupes : ils les fomentèrent avec soin, les provoquèrent même à l'occasion, et menèrent si bien leur jeu que pendant longtemps ils eurent devant eux la plus faible partie des armées perses. Comme les Saïtes, ils apprécièrent à leur juste valeur les populations indisciplinées et peu belliqueuses auxquelles ils commandaient, et s'appuyèrent sur des soldats européens qu'ils firent venir à grands frais de la Grèce et qu'ils renouvelèrent sans cesse, de peur que les mœurs et le climat de l'Afrique ne les énervassent. C'était le temps où les mercenaires se substituaient en Grèce aux levées de citoyens : la guerre devenait un métier lucratif à qui savait bien la conduire. Les Pharaons n'hésitèrent jamais à prodiguer leurs trésors pour acheter l'appui de ces bandes redoutables. Iphicratès, Khabrias, Timothée, tous les chefs en renom parurent tour à tour à la tête des masses égyptiennes ou perses engagées sur les bords du Nil, tantôt avec l'assentiment, tantôt contre la volonté de leur patrie. Au moment où Nefôrît monta sur le trône, Sparte était à l'apogée de la grandeur et venait de déclarer la guerre à la Perse : Agésilas préparait son expédition en Phrygie. Nefôrît conclut une alliance offensive et défensive avec les Lacédémoniens et leur envoya une flotte chargée d'armes, de blé et de munitions : elle fut interceptée par l'Athénien Conon, qui commandait l'escadre perse[1]. Le rappel d'Agésilas et l'abandon de l'Asie Mi-

1 Diodore, XIV, 79. Trogue-Pompée (Justin, VI, 2) plaçait le même événement sous le règne d'Hakori, qu'il appelle Hercynion, je ne sais d'après quelle autorité.

neure par les Spartiates refroidirent la bonne volonté du roi d'Égypte : les forces qu'il avait paru disposé à lancer au loin furent probablement concentrées sur la frontière de Syrie pour repousser l'assaut qu'il croyait imminent[1].

L'attaque ne vint pas aussitôt qu'il s'y attendait. La retraite des Lacédémoniens n'avait pas terminé les affaires d'Asie Mineure : depuis la tentative de Kyros, la plupart des peuples indigènes, Mysiens, Pisidiens, gens du Pont et de la Paphlagonie, avaient secoué le joug. Artaxerxès dirigea contre eux l'armée qu'il aurait dû expédier en Égypte. Chypre seule l'arrêta longtemps. Deux races s'en partageaient le territoire, la phénicienne et la grecque ; mais depuis le jour où les Achéens, alliés aux peuples de la mer battus par Mînéphtah[2], s'y étaient fixés, l'influence de la grecque n'avait cessé de grandir. Tous les aventuriers en quête de territoires à occuper se donnèrent rendez-vous sur cette frontière du monde oriental ; colons de Kythnos, Ioniens de l'Attique à qui la tradition attribuait la fondation d'Æpeïa, Argiens à Kourion, Arcadiens d'Agapénor, échappés au siège de Troie pour bâtir Paphos. Dès le septième siècle avant notre ère, la prédominance de l'élément hellénique était à ce point sensible que l'île entière s'appelait pour les Assyriens Iavana, le pays des Ioniens, et la plaine du Pediæos, autour de Salamine, Ia, la terre Ionienne[3] ; sur les douze rois qui se la disputaient, sept au moins avaient des noms grecs[4]. Plus tard, l'élément sémitique s'affaiblit encore : les Phéniciens, refoulés lentement mais sûrement, se concentrèrent autour de Kition et d'Amathonte. Si amoindris qu'ils fussent, ils demeuraient cependant assez nombreux pour empêcher les princes de

1. La dernière date connue du règne de Nefòrît Ier est de la quatrième année, sur une bandelette de momie conservée au Louvre (Devéria, *Catalogue des manuscrits égyptiens*, p. 207-208). — 2. J'estime que les Aqaïousha du texte de Mînéphtah sont les Achéens qui colonisèrent Chypre (Philostephanos, fragm. 12, dans les *Fragm. H. Gr.*, t. III, p. 31 : ὁ Κηφεὺς ἐξ Ἀχαΐας, ὁ δὲ Πράξανδρος ἐκ Λακεδαιμονίας παρεγένοντο εἰς Κύπρον). — 3. Fr. Lenormant, *les Origines de l'Histoire*, t. III, p. 58, 86. — 4. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 32 ; Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 291-294.

Soles ou de Salamine, de réunir l'île entière en un seul État et, sinon d'étendre leur influence au delà de la mer, au moins de protéger efficacement la liberté commune contre les maîtres du continent voisin. Tous ceux qu'attiraient les richesses du sol n'eurent aucune peine à la conquérir, les Assyriens avec Sargon[1], les Chaldéens avec Naboukoudouroussour, les Égyptiens avec Amasis, les Perses avec Kyros et Kambysès. Ces servitudes successives laissèrent des traces profondes dans les mœurs et surtout dans l'art : selon les époques, les monuments chypriotes portèrent l'empreinte du style assyrien ou du style égyptien plus ou moins altéré[2]. Mais si l'extérieur de la civilisation se modifia souvent à l'imitation des modèles orientaux, le fond en devint de plus en plus hellénique. Les Chypriotes avaient été des plus anciens à posséder l'écriture parmi les peuples de leur race. Ils avaient adopté un syllabaire spécial, peu de temps sans doute après leur débarquement : ils le conservèrent, même lorsque les autres Grecs commencèrent à employer l'alphabet cadméen[3]. Peut-être est-ce avec ce système imparfait que les aèdes, élevés à la cour de leurs princes, écrivaient ces poèmes dont la renommée fut assez durable pour qu'on y comprît plus tard, par erreur, le cycle d'épopées connu sous le nom de Chants Cypriens[4] : une tradition assez ancienne plaçait même à Salamine le lieu de la naissance d'Homère. Faut-il s'étonner, après cela, si, dès le début des guerres médiques, les Chypriotes se rangèrent du côté des Ioniens ? Onasilas, roi de Salamine, se ligua avec Milet, et les autres princes furent entraînés par son exemple, à l'exception de celui d'Amathonte : une année durant, il tint tête aux forces du grand roi[5]. La révolte étouffée, la main de Darios s'abattit plus lourde sur la population grecque : le commerce lui fut interdit, ses ports furent fermés aux navires venant de l'Hellade, et, dans plusieurs villes, à Salamine par exemple, les tyrans de vieille race furent remplacés par des

1. Cf. p. 415 de cette histoire. — 2. Cf. Heuzey, *Catalogue des figurines antiques de terre cuite du Musée du Louvre*, p. 126 sqq. — 3. Voir à la fin de ce volume le passage relatif au déchiffrement de l'écriture chypriote. — 4. Demodamos, fragm. 3 dans les *Fragm. H. Græc.*, t. II, p. 444. — 5. Hérodote, V, CIV-CV, CVIII-CXVII.

dynastes phéniciens. C'était en effet sur l'élément sémitique que le grand roi comptait s'appuyer désormais pour faire respecter son autorité. Kition, que le voisinage de Salamine avait presque ruinée, redevint ce qu'elle était jadis, le marché principal et la tête de l'île. Malgré l'apparition intermittente des flottes athéniennes, plus d'un siècle s'écoula sans que les Chypriotes trouvassent l'occasion de se soustraire à cette domination qui les écrasait.

Évagoras les délivra. Il descendait des anciens rois de Salamine ; après avoir chassé le Tyrien Abdémon, qui détenait sa ville, il s'empara de l'île entière à l'exception de Kition et d'Amathonte. Ce n'est pas ici le lieu de raconter la part qu'il eut avec l'Athénien Conon aux campagnes des Perses contre les Spartiates. Son ambition et son activité portèrent bientôt ombrage à Artaxerxès, non sans raison : en 391 il était en guerre ouverte contre son suzerain. Réduit à ses seules ressources, la lutte n'eût pas été longue : mais la Grèce et l'Égypte étaient là prêtes à l'aider de leur argent et de leurs armes. Hakori avait succédé à Nefôrît en 393 ; après avoir assuré la sécurité de sa frontière occidentale en traitant avec les Libyens de Barca[1], il s'entendit avec Évagoras et avec les Athéniens. Il donna du blé, des munitions, des vaisseaux, de l'argent[2] ; Athènes, quelques milliers d'hommes avec Khabrias, l'un de ses meilleurs généraux[3] : non seulement une première expédition perse, dirigée par Autophradatès échoua honteusement[4], mais Évagoras prit Kition et Amathonte, mais il osa franchir les mers, enleva Tyr d'assaut, dévasta la Phénicie et la Cilicie[5]. Déjà les princes d'Asie Mineure s'agitaient, et l'un d'eux, Hékatomnos de Carie, s'était rangé du côté des alliés[6]. Sparte, que la guerre épuisait, traita brusquement avec les Perses : Antalkidas alla négocier

1. Théopompe, fragm. 111 dans les *Fragm. H. Gr.*, t. I, p. 295-296. D'après Diodore de Sicile (XV, 2), l'alliance d'Hakori avec Évagoras devrait être rapportée à l'olympiade XCVIII, 3 (386). — 2. Diodore, XV, 3. — 3. Xénophon, *Hellenica*, V, 1, 10 ; Corn. Nepos, *Chabrias*, II ; cf. Rehdantz, *Vitæ Iphicratis*, *Chabriæ*, *Timothei*, *Atheniensium*, p. 34-35. — 4. Théopompe, fragm. 111 dans les *Fragm. H. Gr.*, t. I, p. 295. — 5. Diodore de Sicile, XV, 2 ; Isocrate, *Evagoras*, 62, et *Paneg.*, § 160. — 6. Diodore de Sicile, XV, 2.

à Suse une paix célèbre dans l'histoire de la Grèce. Un ordre parti du fond de l'Asie notifia à tous les peuples de l'Hellade qu'ils eussent à suspendre les hostilités et à respecter désormais la liberté les uns des autres (387). Personne n'était de taille à résister aux Spartiates et aux Perses réunis : on obéit. Un peu plus d'un demi-siècle auparavant, Athènes, traitant avec un Artaxerxès, lui avait arraché l'indépendance des Grecs d'Asie : Sparte traitant avec un second Artaxerxès les lui livrait. Le grand roi était libre désormais de reporter toutes ses forces sur les pays rebelles : Évagoras fut la première victime. Chypre était en effet comme un boulevard naturel de l'Égypte : quiconque l'occupait dominait la mer et menaçait les communications d'une armée qui, débouchant de Palestine, aurait assailli le Delta. Artaxerxès assembla trois cents trières et trois cent mille hommes de pied, aux ordres de Tiribazos, et les jeta dans l'île : les corsaires chypriotes interceptèrent les convois et réduisirent les envahisseurs à une pénurie telle qu'une sédition éclata dans leur camp. A la fin pourtant, Évagoras fut battu sur mer à la hauteur de Kition et son escadre détruite. Il ne se découragea pas, laissa à son fils Pnytagoras le soin de se tirer d'affaire comme il l'entendrait et passa en Égypte pour implorer l'appui du Pharaon (385). Hakori avait assez de songer à sa propre sûreté sans aventurer le meilleur de ses forces dans une expédition lointaine : Évagoras ne rapporta d'Égypte que des subsides insuffisants. Réduit à n'avoir plus autour de lui qu'une troupe de trois mille hommes, il s'enferma dans Salamine, et s'y défendit de longues années encore[1]. La trahison d'un des généraux perses, Gaos, gendre de Tiribazos, lui rendit un moment l'espoir. Gaos se ligua avec Hakori, demanda l'appui des Lacédémoniens, mais périt avant d'avoir rien fait : Evagoras resta de nouveau seul en présence de l'ennemi. Tandis que les lieutenants du grand roi s'acharnaient à le bloquer, Artaxerxès lui-même manquait de perdre la vie dans une campagne malheureuse contre les Cadusiens. Brave soldat, mais général malavisé, l'armée qu'il conduisait, affamée et har-

1. Diodore de Sicile, XV, 4-8.

celée dans sa marche à travers les montagnes par un ennemi insaisissable, aurait été détruite, sans l'habileté de Tiribazos, qui persuada aux barbares de demander la paix au moment même où ils allaient triompher[1].

Dès le lendemain de la défaite d'Évagoras, Hakori, comprenant que la soumission de Chypre n'était plus qu'une question de temps, avait cherché à créer une diversion en Asie Mineure : il s'allia avec les Pisidiens, qui étaient alors en pleine révolte, mais sans grand avantage[2]. La Grèce lui fut plus secourable. La paix d'Antalkidas y avait laissé nombre de mercenaires sans emploi : il eut vite fait d'en rassembler vingt mille[3]. Les Perses, encore occupés en Chypre, ne surent pas prévenir l'arrivée de ces renforts, et ce fut heureux pour l'Égypte, car Hakori mourut en 383, ses héritiers Psemout et Nefôrît II passèrent rapidement sur le trône[4] et le pays entier fut troublé deux années (383-382) par le règlement de sa succession. La même turbulence des grands feudataires qui avait empêché les Saïtes de conserver le pouvoir fut également funeste aux Mendésiens : le prince de Sébennytos, Nekhtharhibi (Nectanébo Ier), fut porté au trône par les soldats. La tradition de l'époque ptolémaïque veut qu'il ait été le fils de Nefôrît Ier, écarté de la royauté par la jalousie des dieux[5] : quelle que fût son origine, l'Égypte n'eut pas à se repentir de l'avoir accepté pour souverain. Continuer à Évagoras les subsides que lui avait accordés Hakori eût été de l'argent perdu : il les supprima et rendit inévitable la chute du tyran de Salamine[6]. Celui-ci,

1. Plutarque, *Artoxerxes*, 24; Corn. Nepos, *Datames*, 1. — 2. Théopompe, fragm. 111 dans les *Fragm. H. Græc.*, t. I, p. 296. — 3. Diodore, XV, 29. — 4. M. Wiedemann (*Geschichte Ægyptens von Psametich I*, p. 262 sqq.) a cru pouvoir modifier l'ordre de succession des princes de cette XXIXe dynastie sur l'autorité de la rapsodie démotique, découverte par M. E. Révillout : la découverte d'un texte de Psemout (*Recueil*, t. VI, p. 20), où ce prince parle d'Hakori, suffirait seule à montrer que Manéthon était bien informé ici, comme toujours. — 5. E. Révillout, *Second extrait de la Chronique démotique de Paris*, dans la *Revue égyptologique*, t. II, p. 55. — 6. C'est du moins l'interprétation qui me paraît être la meilleure pour le fragment de Théopompe (fragm. 111 dans les *Fragm. H. Græc.*, t. I, p. 295) : καὶ ὡς Νεκτανίβιος παρειληφότος τὴν Αἰγύπτου βασιλείαν, πρὸς Λακεδαιμονίους ἀπέστειλεν Εὐαγόρας, τίνα τε τρόπον ὁ περὶ Κύ-

abandonné de tous, las d'une résistance qui durait depuis six ans, ne consentit à la soumission qu'après avoir obtenu les conditions les plus avantageuses. Non seulement Artaxerxès dut lui pardonner sa révolte, mais lui laisser son titre et le libre exercice de son pouvoir moyennant un tribut annuel (380). Nekhtharhibi, resté seul face à face avec le grand roi, redoubla d'activité. Les événements des dernières années avaient mis en relief les talents de l'Athénien Khabrias : Nekhtharhibi l'invita à venir organiser son armée. Khabrias accepta, bien qu'il n'eût pas mission de son gouvernement[1], et transforma le Delta en un véritable camp retranché. Il garnit de postes les points vulnérables de la côte, construisit à chaque embouchure du fleuve deux tours qui en commandaient l'entrée, arma la frontière libyenne comme la frontière asiatique et choisit si bien l'emplacement de ses forteresses, qu'à l'époque d'Auguste plusieurs d'entre elles portaient encore son nom : l'une, située en avant de Péluse, s'appelait le Château[2], l'autre, non loin du lac Maréotis, le Bourg de Khabrias[3]. Les Perses s'efforcèrent de proportionner leurs moyens d'attaque aux moyens de défense de l'ennemi. Ako était, sur la côte méridionale de Syrie, le seul port assez grand pour recevoir les flottes de la Perse, assez sûr pour les protéger contre les tempêtes et contre les surprises. Pharnabazos y établit son quartier général et en fit la base de ses opérations[4]. Pendant trois années[5], vivres, munitions, soldats de terre et de mer, vaisseaux phéniciens et grecs y affluèrent : les rivalités des chefs perses, Tithraustès, Datamès, Abrocomas, et les intrigues de cour faillirent plusieurs fois arrêter le progrès de l'entreprise, mais Pharnabazos réussit toujours à écarter ses rivaux, et au commencement de 373 l'expédition était prête à partir[6]. Elle comptait

πρὸν πόλεμος διελύθη. Si le changement de règne qui se produisit alors en Égypte ne lui avait pas été défavorable, Évagoras n'aurait pas fait une tentative auprès des Lacédémoniens et ne se serait pas rendu aussitôt après. — 1. Diodore, XV, 29; Corn. Nepos, *Chabrias*, 2. — 2. Strabon, XVI, II, 33 : ὁ Χαβρίου λεγόμενος Χάραξ. — 3. Strabon, XVII, I, 22 ἡ Χαβρίου κώμη λεγομένη. — 4. Diodore, XV, 41; Corn. Nepos, *Datames*, 5; cf. Strabon, XVI, II, 25. — 5. Isocrate, *Paneg.*, § 161. — 6. Isocrate, *Paneg.*, § 161; Corn. Nepos, *Datames*, 5.

deux cent mille soldats et vingt mille mercenaires, trois cents trières, deux cents galères à trente rames, et beaucoup de vaisseaux de charge[1]. Au dernier moment l'Égypte avait perdu son meilleur chef. Artaxerxès avait demandé à Athènes de quel droit elle autorisait Khabrias à servir contre lui dans les rangs des Égyptiens; par la même occasion il priait les Athéniens, ses amis, de lui prêter pour un temps leur général Iphicratès. Les Athéniens ordonnèrent à Khabrias de revenir et députèrent Iphicratès en Syrie, où il reçut le commandement des auxiliaires grecs[2]. L'armée ainsi renforcée se mit en marche vers mai 373[3]. En arrivant à Péluse, Pharnabazos vit qu'il avait peu de chances de la forcer : non seulement les fortifications de la ville avaient été augmentées, mais les habitants avaient coupé les canaux et inondé les approches. Iphicratès conseilla aux Perses d'essayer de la surprise : trois mille hommes expédiés en cachette débarquèrent à l'entrée de la bouche Mendésienne et attaquèrent les retranchements qui la protégeaient. La garnison sortit imprudemment, fut battue et poursuivie si chaudement que vainqueurs et vaincus pénétrèrent pêle-mêle dans le fort. La brèche était ouverte; en s'y jetant promptement, les Perses pouvaient s'emparer du corps de la place : les dissensions des généraux perdirent l'occasion. Iphicratès avait interrogé les prisonniers et appris que Memphis était dégarnie de troupes : il conseilla à Pharnabazos de remonter le Nil en hâte et d'enlever la capitale avant que Nekhtharhibi y eût jeté des renforts; mais Pharnabazos trouva le projet hasardeux et préféra attendre pour agir que l'armée entière l'eût rejoint. Iphicratès proposa alors de tenter l'aventure avec ses bandes à lui, mais on craignit qu'il n'eût quelque projet secret sur l'Égypte et on lui refusa la permission de marcher. Ces délais avaient donné à l'adversaire le temps de revenir de son premier émoi :

1. Diodore, XV, 41. — 2. Corn. Nepos, *Chabrias*, 3; *Iphicrates*, 2; Diodore, XV, 29. — 3. Comme l'a fait observer très justement Kenrick, *Ancient Egypt under the Pharaons*, t. II, p. 421, « les généraux perses et athéniens commirent la même faute qui amena la défaite de saint Louis et la prise de son armée en 1249 et que Bonaparte évita dans sa campagne de 1798 »

Nekhtharhibi reprit l'offensive, assaillit le camp des Perses et remporta l'avantage dans plusieurs escarmouches. Cependant l'été arrivait, le Nil montait rapidement, bientôt l'inondation couvrit le sol : Iphicratès et Pharnabazos battirent en retraite et revinrent en Syrie. Iphicratès, dégoûté des récriminations de ses collègues asiatiques, se sauva secrètement en Grèce : ce qui restait de l'armée et de la flotte se sépara bientôt après son départ. L'Égypte fut délivrée pour un quart de siècle[1].

Cet échec n'ébranla en rien l'influence que le grand roi avait exercée sur la Grèce depuis la paix de 387 ; Sparte, Athènes et Thèbes se disputèrent son alliance avec plus d'acharnement que jamais. En 372, Antalkidas reparut à Suse pour demander une nouvelle intervention ; en 367 Pélopidas et Isménias obtinrent un rescrit ordonnant aux Grecs de rester en paix; puis Athènes envoya des ambassadeurs qui lui obtinrent les subsides de la Perse. Il semblait que le grand roi fût devenu pour les États helléniques une sorte d'arbitre suprême devant lequel chacun venait plaider sa cause. Mais cet arbitre qui imposait sa volonté au dehors n'était pas maître chez lui. Doux, facile d'humeur, plus enclin à pardonner qu'à sévir, Artaxerxès n'avait pas l'énergie nécessaire pour comprimer l'ambition des gouverneurs de province. Ariobarzanès de Phrygie avait donné le signal de la défection : Datamès, Aspis de Cappadoce, s'insurgèrent tour à tour et défièrent pendant des années les efforts de leur souverain. Quand on se fut débarrassé d'eux par la trahison, tous les satrapes des provinces occidentales, depuis les frontières de l'Égypte jusqu'à l'Hellespont, conclurent une alliance offensive et défensive : l'empire s'effondrait, si les dariques n'étaient encore une fois intervenues dans la querelle. L'Égypte, toujours à l'affût, avait trouvé dans cette révolte une occasion de montrer sa haine contre la Perse et d'augmenter sa propre sécurité. Nakhtharhibi était mort en 364, et Taho lui avait succédé[2]. Taho n'hésita pas

1. Le récit de cette guerre dans Diodore de Sicile, XV, 41-43. — 2. La rapsodie démotique (E. Révillout, *Second Extrait de la Chronique démotique de Paris*, dans la *Revue égyptologique*, t. II, p. 4, 58-59) donne,

à négocier avec les rebelles et ceux-ci lui dépêchèrent Rhéomitrès pour débattre les conditions de l'alliance. Nekhtharhibi avait laissé une flotte nombreuse et un trésor bien garni : il confia à l'ambassadeur cinq cents talents d'argent et cinquante navires, avec lesquels celui-ci cingla vers Leuké sur la côte d'Asie Mineure. Ses complices l'attendaient, heureux du succès de sa mission : mais il n'avait pas confiance en l'issue de la lutte et ne cherchait qu'une occasion de rentrer en grâce ; à peine arrivé, il les saisit et, d'accord avec Orontès, les expédia à Suse, chargés de chaînes[1]. Taho avait bénévolement contribué à remplir les coffres et à recruter les équipages du grand roi : malgré ce mécompte, sa situation était si brillante et celle des Perses si misérable qu'il décida de prendre l'offensive et d'envahir la Syrie. Il était confirmé dans son dessein par Khabrias, que les hasards d'une vie aventureuse avaient ramené en Égypte[2] ; mais l'argent lui manquait pour couvrir les frais d'une longue campagne en pays étranger : Khabrias lui enseigna le moyen de se le procurer. Le clergé égyptien était riche : le Grec remontra au roi que les sommes dépensées annuellement pour les sacrifices et pour l'entretien des temples seraient mieux employées au service de l'État, et lui conseilla de supprimer la plupart des collèges sacerdotaux. Les prêtres se rachetèrent par le sacrifice de leurs biens personnels : le roi accepta gracieusement ce qu'ils lui offraient, puis leur déclara qu'à l'avenir et pendant toute la durée de l'expédition contre les Perses, il exigerait d'eux les neuf dixièmes des revenus sacrés. Cet impôt aurait suffi, si on avait pu le lever entièrement ; mais le clergé trouva sans doute moyen de s'y soustraire au moins en partie, car on dut recourir à d'autres expédients. Khabrias conseilla d'augmenter la capitation et la taxe sur les maisons, de mettre un droit d'une obole sur chaque ardeb de grain qui serait vendu, de frapper d'un dixième la navigation, les fabriques, les métiers manuels. Les ressour-

comme Manéthon, neuf années de règne à Nekhtharhibi : les termes assez obscurs qu'elle emploie pourraient laisser supposer que Taho était le fils de son prédécesseur. — 1. Diodore, XV, 90, 92. — 2. Corn. Nepos, *Chabrias*, 2 ; cf. Polyen, *Strat.*, III, 11, 7 ; III, 11, 12, etc., où sont racontés plusieurs des épisodes relatifs à la préparation de cette campagne.

ces affluèrent bientôt, mais une autre difficulté se présenta qu'il résolut avec non moins d'énergie. L'Égypte avait peu de numéraire : les habitants s'en tenaient, dans les transactions ordinaires de la vie, au système d'échange. D'autre part, les mercenaires grecs ne voulaient pas être payés en nature ou en métaux non monnayés ; ils exigeaient des espèces sonnantes pour prix de leur sang. Ordre fut donné aux indigènes de verser au trésor l'or et l'argent brut ou travaillé qu'ils pourraient avoir, sauf à être remboursés graduellement par les nomarques sur le produit des taxes futures[1]. Ces mesures, si elles valurent l'impopularité à Taho, lui permirent de lever quatre-vingt mille hommes de troupes indigènes et dix mille Grecs, d'équiper une flotte de deux cents voiles[2], et de louer les meilleurs généraux du temps. Là toutefois son empressement à bien faire lui fut nuisible. Il avait Khabrias et l'alliance d'Athènes : il voulut avoir Agésilas et l'alliance de Sparte. Agésilas, malgré ses quatre-vingts ans et ses infirmités, n'était pas devenu insensible au gain et à la vanité ; il fut alléché par la promesse du commandement suprême et partit avec mille hoplites[3]. Une première déception l'attendait au débarqué : Taho lui confia la conduite des mercenaires, mais garda pour soi-même la direction générale de la guerre et plaça la flotte entre les mains de Khabrias[4]. Le vieux héros, après avoir montré son mécontentement par un redoublement de rudesse spartiate, se laissa apaiser par des présents et consentit à accepter le poste qu'on lui offrait[5]. Bientôt cependant des dissentiments plus graves éclatèrent entre lui et ses alliés : il aurait voulu que Taho demeurât en Égypte et se reposât sur ses généraux du soin de conduire les opérations. La facilité avec laquelle les chefs de bandes passaient d'un camp dans l'autre selon l'inspiration du moment n'était peut-être pas pour inspirer confiance à l'Égyptien : il refusa, remit la régence à son beau-frère, nommé Taho comme

1. Pseudo-Aristote, *Économiques*, II. — 2. Diodore de Sicile, XV, 92. — 3. Xénophon, *Éloge d'Agésilas*, II, 28. — 4. Diodore, XV, 92. — 5. Cf. Théopompe, fragm. 23 dans les *Fragm. H. Græc.*, t. I, p. 281 ; Corn Nepos, *Agésilas*, 8 ; Plutarque, *Agésilas*, 38.

lui, et se rendit au camp. Les Perses n'étaient pas assez nombreux pour se risquer en rase campagne : Taho chargea son cousin Nekhtonibouf (Nectanébo II), fils du régent, de les assiéger dans leurs forteresses. La guerre traînait en longueur, le mécontentement se glissa parmi les troupes indigènes et la trahison se mêla de la partie. Les expédients financiers de Khabrias avaient exaspéré les prêtres et le petit peuple : les plaintes, étouffées d'abord par la crainte des mercenaires, éclatèrent dès que l'expédition eut franchi la frontière. Le régent, au lieu de chercher à les apaiser, les encouragea sous main, et écrivit à son fils pour l'aviser de ce qui se passait et l'exhorter à ceindre le diadème. Nectanébo eut bientôt fait de gagner à sa cause les Égyptiens qu'il commandait, mais cela ne lui servait de rien, tant que les Grecs ne s'étaient pas prononcés : Khabrias refusa de manquer aux engagements qu'il avait pris envers le roi. Agésilas n'eut pas les mêmes scrupules. Sa vanité avait cruellement pâti depuis qu'il était en Égypte : après s'être vu refuser le rang auquel il croyait avoir droit, sa petite taille, ses infirmités, sa grossièreté lacédémonienne l'avaient exposé aux railleries des courtisans. Taho le jugeait inégal à sa renommée et lui avait appliqué, dit-on, le proverbe de la montagne en travail qui accouche d'une souris, à quoi il avait répondu : « Vienne l'occasion et je lui apprendrai que je suis le lion[1] ». Quand Taho le pria de marcher contre les rebelles, il lui remontra ironiquement qu'on l'avait envoyé pour secourir les Égyptiens, non pour les combattre ; avant donc de se décider pour l'un ou pour l'autre des partis en présence, il consulterait les Éphores. Ils lui laissèrent la liberté d'agir au mieux des intérêts de la patrie, et il se déclara pour Nectanébo, malgré les instances de Khabrias. Taho, abandonné même de ses auxiliaires, s'enfuit à Sidon, puis auprès d'Artaxerxès, qui l'accueillit favorablement et le plaça à la tête d'une nouvelle expédition contre l'Égypte (361)[2].

1. Lykéas de Naucratis, fragm. 3 dans les *Fragm. H. Gr.*, t. IV, p. 441. — 2. Xénophon, *Éloge d'Agésilas*, II, 30 ; Diodore de Sicile, XV, 92. Lykéas de Naucratis rapporte une anecdote assez puérile sur les rapports de Taho et d'Okhos (*Fragm. H. Græc.*, t. II, p. 466, note).

Le bruit de sa chute, répandu dans la vallée du Nil, y souleva une révolte générale; l'appui de l'étranger excita la méfiance des indigènes, et ils acclamèrent le prince de Mendès. Nectanébo abandonna les conquêtes de son prédécesseur et ramena ses forces en Égypte; arrivé à Péluse, il se trouva en présence d'une armée peu disciplinée encore, mais nombreuse et résolue. Agésilas conseilla d'attaquer immédiatement pour ne pas donner aux insurgés le temps de s'aguerrir. Par malheur, il n'était plus bien en cour : le prince de Mendès avait essayé de le corrompre, et, bien qu'il eût montré cette fois une loyauté inespérée, on n'avait pas confiance en lui. Nectanébo établit son quartier général à Tanis, et son adversaire se flatta de l'y enfermer. On sait avec quelle habileté l'Égyptien manie la pioche et avec quelle promptitude il élève les retranchements les plus compliqués : déjà le cercle de tranchées qui enserrait la ville était presque complet et les vivres devenaient rares, quand Agésilas reçut l'autorisation de tenter une sortie. Il força le blocus à la faveur de la nuit, et remporta une victoire décisive quelques jours plus tard (360). Nectanébo l'aurait gardé volontiers auprès de lui, car il redoutait un mouvement des Perses, mais le Spartiate, qui en avait assez de l'Égypte et de ses intrigues, le quitta, le succès à peine assuré, et s'éteignit d'épuisement sur la côte de Cyrénaïque. L'attaque eut lieu bientôt après, comme le Pharaon l'avait pensé, mais molle et incertaine : Taho, qui devait la conduire, mourut avant qu'elle fût commencée[1], et les discordes de la famille royale empêchèrent les autres généraux de la mener avec suite. Le vieil Artaxerxès avait trois fils de sa femme Statira : Darios, Ariaspès et Okhos. Darios, l'aîné, avait été solennellement reconnu comme héritier présomptif, mais, menacé de se voir supplanté par Okhos, il conspira la mort de son père, fut découvert, emprisonné et exécuté dans son cachot. Ariaspès devenait par là le successeur désigné : Okhos lui persuada que son père méditait de le faire

1. D'après Élien (*Var. hist.*, V, 1), qui probablement s'appuie sur l'autorité de Dinon, Taho serait mort de dysenterie, à la suite d'excès de table.

périr ignominieusement et le poussa à se tuer lui-même pour échapper au bourreau. Restait un bâtard, Arsamès, qui, né d'une femme du harem, avait des droits à la couronne : Okhos l'assassina. Artaxerxès ne résista pas à ce dernier coup : il mourut de douleur, après un règne de cinquante-six ans (362).

Artaxerxès III Okhos (359-338) : conquête de l'Égypte. — Les derniers Akhéménides. — Darios III et Alexandre de Macédoine : chute de l'empire perse.

Artaxerxès III Okhos débuta par un massacre : il égorgea tous les princes de la famille royale[1], puis, libre des prétendants qui auraient pu lui disputer la couronne, il reprit les préparatifs de guerre interrompus par la mort de son père et par son propre avènement. Jamais la nécessité de rétablir la domination perse sur les bords du Nil n'avait été plus pressante. Depuis soixante ans environ qu'elle avait recouvré son indépendance, l'Égypte n'avait cessé de susciter au grand roi les embarras les plus cruels. Au début, la plupart des contemporains, Hellènes ou barbares, avaient pensé que le mouvement national d'Amyrtée n'était qu'une rébellion passagère et serait promptement réprimé. Mais quand on vit les dynasties indigènes se maintenir et lutter avec avantage, malgré l'infériorité flagrante de leurs forces, quand, non seulement les plus braves troupes de l'Asie, mais les meilleurs généraux de la Grèce eurent échoué misérablement dans leurs attaques sur le front du Delta, les peuples de la Syrie firent un retour sur eux-mêmes et commencèrent à se demander si ce qui était possible en Afrique ne le serait pas en Asie, et à suivre avec un intérêt personnel la marche des événements[2]. Dès qu'un satrape ou un roi vassal songeait à se révolter, c'est vers l'Égypte qu'il se tournait comme vers une alliée naturelle, et, si besogneux que Pharaon fût

1. D'après Justin, X, 3, les princesses elles-mêmes n'auraient pas échappé au massacre. — 2. C'est ainsi qu'Isocrate (*Phil.*, § 118, 160), après la défaite d'Okhos, admet comme un fait évident de soi que le grand roi est impuissant à rien entreprendre contre la liberté de l'Égypte

sur le moment, il trouvait toujours de l'argent, des munitions, des vaisseaux, des hommes, pour quiconque lui rendait le service d'occuper les armes de l'empire. La première attaque d'Okhos fut repoussée avec perte : deux aventuriers qui commandaient les troupes de Nectanébo, Diophantos d'Athènes et Lamios de Sparte, infligèrent une défaite sanglante aux assaillants et les obligèrent à se retirer précipitamment[1]. L'échec eut des résultats d'autant plus fâcheux que l'effort de l'assaillant avait été plus considérable : cette fois c'était le grand roi lui-même qui avait échoué et non plus ses généraux. Les provinces riveraines de la Méditerranée, toujours agitées depuis la campagne de Taho et la révolte d'Evagoras, saisirent l'occasion qui paraissait se présenter si favorable; Artabazos souleva l'Asie Mineure; neuf des roitelets chypriotes se proclamèrent indépendants[2]. La Phénicie hésitait encore : l'insolence du satrape, la rapacité des généraux et l'indiscipline des soldats revenus d'Égypte la décidèrent. Dans une assemblée tenue à Tripoli, les représentants des cités phéniciennes conférèrent à Tennès, prince de Sidon, l'honneur périlleux de diriger les opérations militaires, et son premier acte fut de détruire le parc royal que les Perses avaient dans le Liban et de brûler les provisions accumulées dans les ports pour la guerre d'Égypte. Okhos crut d'abord que ses lieutenants auraient prompte raison de ces mouvements, et en effet Idrieus, tyran de Carie, appuyé de huit mille mercenaires aux ordres de Phocion l'Athénien, vint à bout des Chypriotes sans trop de difficulté[3]; mais en Asie Mineure, Artabazos, secouru par Athènes et par Thèbes[4], tint tête aux troupes envoyées contre lui, et Tennès remporta en Syrie une victoire signalée. Il avait imploré naturellement l'aide de Nectanébo, et naturellement encore Nectanébo lui avait prêté quatre mille Grecs et son meilleur général, Mentor le Rhodien : Bélésys, satrape de Syrie, et Mazæos, satrape de Cilicie, furent battus. Okhos, irrité

1. Diodore de Sicile, XVI, 48, § 1-2, qui malheureusement ne nous donne aucun détail sur la marche des événements. — 2. Diodore de Sicile, l. XVI, 42, § 3-5. — 3. Diodore, l. XVI, 42, § 6; 46. — 4. Diodore, l. XVI, 22, 34, § 2.

de ces revers, convoqua pour un dernier effort le ban et l'arrière-ban, trois cent trente mille Asiatiques et dix mille Hellènes; les Sidoniens, de leur côté, entourèrent leur ville d'un triple fossé, relevèrent la hauteur des murs et brûlèrent leurs vaisseaux[1]. Par malheur, leur chef manquait d'énergie. Jusqu'au jour de sa révolte, Tennès n'avait vécu que pour le plaisir; entouré de musiciennes et de danseuses, qu'il tirait à grands frais de l'Ionie et de la Grèce, il mettait son ambition à surpasser en luxe et en magnificence les princes de Chypre et surtout Nicoclès de Salamine, fils d'Évagoras[2]. L'approche d'Okhos lui enleva le peu de courage qu'il avait : il tenta d'effacer, par une trahison envers ses sujets, la trahison dont il s'était rendu coupable envers son suzerain. Il avait pour confident et pour ministre un certain Thessalion : il l'envoya au camp des Perses, s'offrit à livrer Sidon, et s'engagea à servir de guide en Égypte, pourvu qu'on lui accordât la vie sauve et qu'on lui garantît son rang. Okhos avait déjà agréé les conditions de son vassal rebelle, lorsqu'un moment d'orgueil faillit tout compromettre. Thessalion avait demandé que le roi voulût bien s'engager par sa main droite à remplir fidèlement les conditions du traité. Okhos, irrité de cette prétention, voulut le faire décapiter. Comme on l'entraînait, il s'écria que le roi pouvait agir selon son plaisir, mais que s'il négligeait de s'assurer l'appui de Tennès, il échouerait contre la Phénicie et contre l'Égypte. Okhos accorda la garantie que l'on exigeait de lui, et Tennès prit ses dispositions pour tenir son engagement. Quand les Perses ne furent plus qu'à quelques journées de marche, il prétexta une assemblée générale des Phéniciens et emmena les cent principaux citoyens au camp ennemi, où ils furent tués à coups de javeline. Les Sidoniens, abandonnés de leur roi, voulaient encore résister, mais Mentor leur déclara que ses mercenaires introduiraient l'ennemi dans la place à la première sommation. Ils se résignèrent à implorer la clémence du vainqueur, et

1. Diodore de Sicile, l. XVI, 44, § 5-6. — 2. Théopompe, fragm. 126 dans les *Fragm. H. Græc.*, t. I, p. 299, où le roi de Sidon est nommé Straton.

cinq cents d'entre eux partirent en suppliants, des branches d'olivier à la main. Okhos était le plus cruel des souverains qui eussent jusqu'alors régné en Perse, le seul peut-être qui fût sanguinaire par nature[1] : il traita ceux-là comme il avait traité les autres. Le reste de la population, comprenant qu'il n'y avait plus qu'à mourir, s'enferma dans les maisons et y mit le feu : quarante mille personnes périrent dans l'incendie, et tel était le luxe des habitations particulières qu'on vendit fort cher le droit d'en extraire les lingots d'or ou d'argent ensevelis sous les décombres. La ville châtiée, Tennès eut son tour : il fut livré au bourreau, et les autres cités phéniciennes, effrayées par son sort, ouvrirent leurs portes sans combat[2].

Les affaires de Syrie réglées, Okhos marcha sans plus tarder contre l'Égypte. Ses victoires avaient ramené dans le devoir les provinces hésitantes : « Quelle ville, quelle nation de celles qui sont dans l'Asie ne lui envoyèrent pas des ambassades? que ne lui donna-t-on point, soit des produits naturels du sol, soit des objets rares ou précieux que l'art sait fabriquer? Ne reçut-il point nombre de tapisseries et de tentures, les unes teintes en pourpre, d'autres multicolores, les autres blanches? nombre de tentes dorées garnies de tout leur mobilier, quantité de linge et de lits somptueux? de l'argent ciselé, de l'or travaillé, des coupes et des cratères, les uns ornés de pierreries, les autres précieux surtout par le fini et la richesse du travail? Puis c'étaient des myriades innombrables d'armes barbares et grecques, et des troupeaux plus considérables encore de bêtes de trait et de victimes désignées pour le sacrifice, des conserves au boisseau, des ballots et des sacs pleins de parchemins et de livres, et de toute sorte d'objets utiles. Telle était la quantité de viande salée expédiée de toutes parts, qu'on en prenait de loin les monceaux pour autant de tertres et de collines élevées l'une en face de l'autre[3]. » L'armée fut divisée en trois corps, commandés chacun par un barbare et par un Grec. En

1. Plutarque, *Vie d'Artoxerxès*, dernier chapitre. — 2. Le récit de la guerre de Phénicie dans Diodore de Sicile, l. XVI, 41-45. — 3. Théopompe, fragm. 125 dans les *Fragm. H. Græc.*, t. I, p. 298-299

passant par les marais de Sirbon, elle perdit quelques bataillons qui s'enlisèrent dans les sables mouvants : arrivée devant Péluse, elle trouva l'ennemi prêt à la recevoir. Nectanébo avait moins d'hommes que son adversaire, soixante mille Égyptiens, vingt mille Libyens et autant de Grecs; mais le souvenir des succès remportés à nombre inégal par lui-même et par ses prédécesseurs lui inspirait confiance dans l'issue de la lutte. Son escadre n'aurait pas affronté sur mer les flottes combinées de Chypre et de la Phénicie; mais il avait assez de bateaux à fond plat pour défendre les embouchures du Nil. Les points faibles de sa frontière étaient couverts par des forteresses ou des camps retranchés; bref toutes les mesures étaient prises pour une guerre défensive. La fougue imprudente de ses auxiliaires grecs déconcerta son plan. Péluse était occupée par cinq mille d'entre eux aux ordres de Philophron. Quelques-uns des Thébains qui servaient sous Lacratès dans l'armée perse, désireux de justifier une fois de plus le renom de bravoure que leur avaient valu les campagnes d'Épaminondas, franchirent un canal profond qui les séparait de la ville et provoquèrent la garnison à une rencontre en rase campagne : Philophron accepta le défi et leur disputa la victoire jusqu'à la tombée de la nuit. Le lendemain, Lacratès, ayant saigné le canal et jeté une digue en travers, amena son corps entier à la rescousse et commença à battre la place de ses machines. Peu de jours suffirent à pratiquer la brèche, mais les Égyptiens s'entendaient à manier la pioche aussi bien que l'épée, et tandis que la muraille extérieure s'écroulait, un mur nouveau couronné de tours en bois s'élevait derrière elle. Nectanébo, accouru avec trente mille hommes de troupes indigènes, cinq mille Grecs et la moitié du contingent libyen, suivait de loin les péripéties du siège, et par sa seule présence empêchait le reste de l'armée perse de marcher en avant. Les semaines s'écoulaient, et il semblait déjà que cette tactique de temporisation dût avoir sa fortune accoutumée, quand un incident imprévu vint compliquer la situation. Parmi les chefs de bande qui guerroyaient sous Okhos se trouvait un certain Nicostratos d'Argos que sa vigueur prodigieuse faisait comparer à Hercule, et qui portait l'équi-

pement traditionnel du héros, la peau de lion et la massue. S'inspirant sans doute du plan suggéré jadis par Iphicratès à Pharnabazos[1], Nicostratos obligea quelques paysans dont les femmes et les enfants étaient tombés en son pouvoir à lui servir de guides, pénétra dans l'une des embouchures du Nil, que les Égyptiens avaient négligé de fortifier, débarqua son corps de troupes et se fortifia sur les derrières de Nectanébo. L'entreprise, menée avec trop peu d'hommes, était plus que hardie : si les mercenaires s'étaient bornés à harceler Nicostratos sans jamais accepter le combat, ils l'auraient promptement obligé à se rembarquer ou à se rendre. Leur impatience perdit tout : ceux d'entre eux qui formaient, au nombre de cinq mille, la garnison de la ville voisine, se portèrent à la rencontre de l'Argien sous le commandement de Clinias de Cos et furent battus. La brèche était enfin ouverte : si les Perses, encouragés par le succès de Nicostratos, s'y précipitaient résolument, Nectanébo courait le risque d'être séparé des troupes qu'il avait sur l'extrême frontière orientale, et écrasé sans ressource : il se replia sur la pointe du Delta. Tandis qu'il s'efforçait de concentrer à Memphis les éléments d'un corps nouveau, l'armée qu'il laissait en arrière crut qu'il l'avait abandonnée et perdit courage : Péluse se rendit à Lacratès. Mentor occupa Bubaste, et les villes les plus fortes, redoutant le sort de Sidon, ouvrirent leurs portes presque sans résistance. Nectanébo, désespéré par ces défections successives, s'enfuit en Éthiopie avec ses trésors. L'heureux coup de main de Nicostratos avait rétabli l'empire du grand roi dans son intégrité (345)[2].

L'Égypte avait prospéré sous l'administration de ses derniers rois indigènes. D'Amyrtée à Nectanébo ils avaient travaillé consciencieusement à effacer les traces des invasions étrangères et à rendre au pays l'aspect qu'il avait avant la conquête : ceux mêmes qui n'avaient fait que passer sur le trône, comme Psimout et Taho, avaient construit ou décoré

1. Voir p. 646 de cette histoire. — 2. Sur cette guerre, consulter Diodore de Sicile, XVI, 46-51. La chronologie de l'époque est fort embrouillée : j'ai adopté presque partout les dates d'Unger, *Chronologie des Manetho*,

des temples[1]. La Thébaïde, négligée par les premiers Akhéménides, fut de leur part l'objet de soins assidus. L'île de Philæ, en butte aux ravages des Éthiopiens, n'était plus qu'un monceau de ruines[2] : Nectanébo II y jeta les fondements de quelques-uns des édifices que nous y voyons encore aujour-

p. 324 sqq. Voici la série des dernières dynasties manéthoniennes, telle qu'on peut la rétablir en ce moment :

	XXVIIe Dynastie (perse).		
I.	Mosoutrî	Kambouti	Καμβύσης.
II.	. . . . .	[Gaumatâ]	. . . .
III.	Stòoutrî	Ntariousha	Δαρεῖος α'.
IV.	Snentonen-sotpenphtah	Khabbisha	. . . .
V.	. . . . . .	Khshayarsha	Ξέρξης α'.
VI.	. . . . . .	Artakhshayarsha	Ἀρταξέρξης α'.
VII.	. . . .		Ξέρξης β'.
VIII.	. . . .		Σογδίανος.
IX.	Mìamounrì	Ntariousha	Δαρεῖος β'.
	XXVIIIe Dynastie (saïte).		
I.	. . . .		Ἀμυρταῖος.
	XXIXe Dynastie (mendésienne).		
I.	Binrî-mînoutîrou	Nefôrît Ier	Νεφερίτης α'.
II.	Khnoummarî-sotpenkhnoum	Hakori	Ἄκωρις.
III.	Ousirphtahrî	Psimout	Ψάμμουτις.
IV.	. . . .	Nefôrît II	Νεφερίτης β'.
	XXXe Dynastie (sébennytique).		
I.	Snotmibrî-sotpenanhouri Nakhtharhibi-mîanhourî-siîsi		Νεκτανέβης.
II.	. . . .	T'aho	Τάχως, Τέως.
III.	Khopirkerî	Nakhtnibouf	Νεκτανέβης β', Νεκτάναβις.

1. Édicules de Psimout à Karnak (Maspero, *Découverte d'un petit temple*, dans le *Recueil*, t. VI, p. 20; Wiedemann, *Sur deux temples bâtis par les rois de la XXIXe dynastie à Karnak*, dans les *Proceedings of the Society of Biblical Archæology*, 1884-1885, p. 108-112; Champollion, *Monuments*, pl. cciii, n° 1, pl. ccix, n° 3; Lepsius, *Denkm.*, III, 259, *a-b*); travaux de Taho dans les carrières de Tourah (Brugsch, *Histoire d'Égypte*, p. 282). — 2. L'opinion généralement admise est que Philæ n'avait pas de temple avant Nectanébo : on y trouve pourtant les débris des constructions d'Amasis (Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, § lxxvi, dans la *Zeitschrift*, 1885, p. 13).

d'hui[1]. Le sanctuaire de Nekhab à El-Kab[2] et celui de Hor à Edfou[3] furent restaurés par Nectanébo Ier, celui de Min à Coptos[4] par Nectanébo II. Les deux capitales, Thèbes[5] et Memphis[6], ne furent pas oubliées, et les villes du Delta, Sébennytos[7], Bubaste[8], Pahibi[9], Pitoum[10], eurent leur part des embellissements. Et malgré le peu de temps qui fut consacré à leur exécution, la plupart de ces travaux ne portent aucune trace de hâte ou d'incurie : les artistes qui en étaient chargés possédaient pleinement les traditions du bel art antique et savaient au besoin modeler des chefs-d'œuvre comparables à ceux de l'époque saïte[11]. Le sarcophage en brèche verte de Nekhtharhibi est ciselé avec une perfection qui n'a jamais été dépassée en aucun pays[12]. Le torse en basalte vert de Nectanébo II ne le cède en rien, pour la pureté du style et pour le fini de l'exécution, aux plus beaux restes de la dix-huitième dynastie et même de l'Ancien Empire[13]. La victoire d'Okhos porta à l'Égypte un coup plus funeste peut-être que n'avait fait l'invasion de Kambysès. Okhos

1. Lepsius, *Denkm.*, III, 285. — 2. Cartouches retrouvés en 1882 dans les ruines du temple. — 3. Dümichen, *Bauurkunde der Tempelanlagen von Edfu*, dans la *Zeitschrift*, 1871, p. 95 sqq. — 4. Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, § LXII, dans la *Zeitschrift*, 1885, p. 4-5. — 5. Édifices de Nefôrît I à Karnak (dans Champollion, *Notices*, t. II, p. 290 ; Lepsius, *Denkm.*, III, 284, *b-c*); d'Hakori à Karnak (Champollion, *Notices*, t. II, p. 264 ; Lepsius, *Denkm.* III, 284, *f-g*) et à Médinet-Habou (Lepsius, *Denkm.*, III, 284, *h-i*), de Nekhtharhibi à Karnak (Champollion, *Monuments*, pl. CCCVIII, 2, et *Notices*, t. II, p. 232, 238, 264, 273 sqq.; Lepsius, *Denkm.*, III, pl. CCXXXXVIII *a*, 287 *b-h*) ; de Nectanébo II à Karnak (Champollion, *Notices*, p. 240, 256, 262, sqq., et *Monuments*, pl. CCCIX, 2; Lepsius, *Denkm.*, III, 284, *k*), et à Médinet-Habou (Champollion, *Mon.*, II, CLXCVI). — 6. Graffiti du temps d'Hakori dans les carrières de Tourah (Champollion, *Notices*, t. II, p. 489; Brugsch, *Recueil de monuments*, pl. 10). — 7. Leemans, *Papyri Græci*, p. 122; Maspero, *les Contes populaires*, p. 215-222. — 8. Dans les ruines d'un temple aujourd'hui entièrement détruit. — 9. Cartouches relevés en 1883 dans les ruines du temple de Behebit-el-Haggar. — 10. Naville, *Lettre à M. Lepsius*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 43. — 11. Sur l'art de cette époque, voir le jugement de Letronne, *Mémoire sur la civilisation égyptienne*, dans les *Mélanges d'érudition*, p. 226-234. — 12. Aujourd'hui au Musée Britannique; cf. *Description de l'Égypte*, *Antiquités*, t. V, pl. XL. — 13. Aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale; cf. Millin, *Monuments inédits*, t. I, p. 383. *Description de l'Égypte*, *Antiquités*, t. V, pl. LXIX, 7-8.

avait des motifs personnels de haine contre ses nouveaux sujets : ils l'avaient comparé à Typhon pour la cruauté et appelé l'*âne* parce que cet animal était consacré au dieu du mal. Arrivé à Memphis, il ordonna, dit-on, qu'on lui accommodât le bœuf Hapi pour un banquet qu'il donnait à ses amis, et intronisa dans le temple de Phtah un âne auquel il rendit les honneurs divins[1]. Le bouc de Mendès partagea la fortune de l'Hapi[2] ; les temples furent pillés, les livres sacrés emportés en Perse, les murs des villes rasés jusqu'au sol, les principaux partisans de la royauté indigène égorgés à loisir. Les supplices achevés, les mercenaires grecs rentrèrent dans leur patrie chargés de butin, et le grand roi reprit le chemin de Suse, laissant à Phérendatès la garde de la satrapie reconquise[3].

Deux hommes surtout avaient contribué au succès, l'eunuque Bagoas et le Rhodien Mentor : il leur confia le gouvernement de l'empire. Bagoas dirigea la politique intérieure ; Mentor, placé à la tête des provinces maritimes de l'Asie, en acheva rapidement la réduction. Artabazos renonça à lutter et chercha un refuge auprès de Philippe le Macédonien[4] : les tyrans qui dominaient sur les côtes de la mer Egée et de l'Hellespont ou bien se soumirent de bonne volonté, ou, s'ils résistèrent comme Hermias d'Atarnée, l'ami d'Aristote, furent saisis et mis à mort[5]. En quelques années la Perse parut reprendre l'influence prépondérante qu'elle avait perdue depuis l'avènement d'Artaxerxès II, et Okhos occupa dans l'esprit de ses contemporains une place égale à celle qu'y tenaient les grands conquérants de sa race, Kyros, Kambysès, Darios. C'était leur faire injure : malgré les victoires de Syrie et d'Égypte, Okhos n'était qu'un despote oriental du type ordinaire. Son empire avait encore l'apparence de la force, mais les peuples qui l'habitaient, étrangers les uns aux autres, et comprimés à peine par leurs satrapes, tendaient de plus en plus à se détacher de

1. Dinon, fragm. 30 dans les *Fragm. H. Gr.*, t. II, p. 95. — 2. Suidas, *s. v.* ἄσατο. — 3. Diodore de Sicile, l. XVI, 51. — 4. Il se maintint au moins jusqu'en 353 Cf. Diodore de Sicile, l. XVI 52, § 3. — 5. Diodore de Sicile, l. XVI, 52

lui. Déjà quelques-uns des gouvernements entre lesquels il était partagé un siècle plus tôt n'existaient plus que de nom : au nord, vers les sources de l'Euphrate, du Tigre et de l'Halys[1], on ne trouvait plus qu'une masse confuse de royaumes et de tribus, dont les unes, comme les Arméniens, reconnaissaient encore la suzeraineté des Perses, mais dont les autres, Gordiouques[2], Taoques, Chalybes, Colchiens, Mosynèques, Tibarènes[3], ne relevaient que d'elles-mêmes. Les rois de Bithynie, de Paphlagonie et de Pont acquittaient encore le tribut d'une manière intermittente[4]; les Mysiens, les Pisidiens, les Lycaoniens ne le payaient plus[5]. Le désordre n'était pas moindre dans les pays situés au delà du Tigre. Les Cadusiens, les Amardes, les Tapures, appuyés aux montagnes de la Caspienne, y bravaient les efforts tentés pour les déloger[6]. L'Inde et les Sakes étaient passés de la condition de sujets à celle d'alliés bénévoles[7], et les hordes sauvages de la Gédrosie et du Paropanisos se montraient rebelles à toute autorité. En même temps que l'empire se démembrait, le cadre de l'administration si ingénieusement agencé par Darios se brisait par la négligence et par la faiblesse de ses successeurs. Non seulement l'usage d'envoyer chaque année des inspecteurs dans les provinces était devenu une simple formalité, qu'on omettait le plus souvent, mais la distinction entre le pouvoir civil et le pouvoir militaire avait disparu : l'officier qui commandait les troupes remplissait presque partout

1. Hérodote place dans ces parages trois satrapies qui comprenaient l'Arménie, la côte orientale du Pont, une partie du bassin de l'Araxe et les montagnes de la Gordyène. — 2. Xénophon, *Anabase*, IV, 1, 8. — 3. Voir la condition du pays dans Xénophon, *Anabase*, VII, 8, 25. — 4. Xénophon, *Helléniques*, I, 4, 3; III, 2, 2, et *Anabase*, V, 6, 8. — 5. Xénophon, *Anabase*, I, 1, 11; 2, 1; 6, 7; 9, 14, etc. — 6. Voir les récits des tentatives dirigées en vain contre ces peuples par plusieurs rois perses, dans Plutarque, *Vie d'Artoxerxès*, ch. 24; Diodore de Sicile, XV, 8, § 4, et XVII, 6; Cornelius Nepos, *Datamès*, § 1, Justin, X, 3. — 7. Les Sakes combattirent à Arbèles, mais seulement comme alliés des Perses (Arrien, *Anabase*, III, 8). Les Indiens qui sont mentionnés à côté d'eux venaient du pays situé aux environs de Caboul; la plupart des peuples qui avaient jadis figuré dans la satrapie de l'Inde de Darios étaient redevenus indépendants.

l'office de gouverneur[1] et réunissait d'ordinaire plusieurs satrapies entre ses mains. L'armée et le revenu étaient encore, malgré tout, l'armée et le revenu le plus considérables qu'il y eût alors au monde ; mais si les sacs de dariques ou d'archers avaient conservé leur prix, les bataillons avaient beaucoup perdu de leur valeur. Sans doute l'antique prouesse des Perses, des Mèdes, des Bactriens et des autres races de l'Iran n'avait pas faibli, mais personne ne s'était inquiété de les mettre au courant des progrès que l'art militaire avait accomplis depuis un siècle. Leurs contingents n'étaient que des bandes lourdes et indisciplinées, faciles à rompre malgré la bravoure incontestable des individus qui les composaient : les instruire eût été bien long, et on avait préféré leur adjoindre des mercenaires loués à grand prix. Dès Artaxerxès II, les Grecs formaient le noyau des forces perses. Les armées du grand roi étaient commandées par des généraux hellènes nourris à l'école d'Agésilas, d'Iphicratès, d'Épaminondas et des meilleurs tacticiens de l'époque. Les flottes étaient sous les ordres d'amiraux grecs. C'était uniquement à la prépondérance de l'élément européen que le rude Okhos avait dû ses victoires, et le fait était assez connu au delà de la mer Égée pour que les rhéteurs en discourussent ouvertement sans étonner personne[2].

Si la décadence était venue si prompte, la faute n'en était pas au peuple. Les Perses étaient restés ce qu'ils étaient au début, sobres, honnêtes, intrépides : la dynastie et les grandes familles qui l'entouraient avaient dégénéré au point de rendre le salut presque impossible. Les premiers Akhéménides avaient réglé eux-mêmes toutes les affaires de l'État, puis la campagne de Grèce avait dégoûté Xerxès Ier de la royauté militante : il s'était enfermé dans son harem, déléguant l'honneur périlleux de combattre à ses généraux et le souci d'administrer à l'eunuque Aspamithrès[3]. L'usage une fois établi, ses successeurs y avaient persévéré et n'étaient plus

1. Arrien, *Anabase*, III, 8. — 2. C'était déjà l'idée courante au temps où fut écrit le *Panégyrique* d'Isocrate, § 140-141. — 3. Ctésias, *Persica* § 29, édit. Müller, p. 51.

intervenus que rarement dans la conduite des opérations militaires. Ni Artaxerxès Ier ni Darios Nothos ne parurent sur le champ de bataille; Artaxerxès II n'assista qu'à deux des guerres qui ensanglantèrent son long règne; Okhos, qui avait semblé vouloir remettre en vigueur la tradition des fondateurs de l'empire, était rentré à Suse après ses victoires de Syrie et d'Égypte. La vie des princes se consumait au milieu des intrigues et des crimes du harem. Élevés par les femmes et par les eunuques, entourés dès l'enfance des recherches du luxe le plus raffiné[1], ils se fatiguaient vite de penser et d'agir et tombaient inconsciemment sous la tutelle d'un de leurs familiers : la sanguinaire Parysatis régna sous le nom de son mari Darios Nothos et de son fils Artaxerxès II, Bagoas mena Okhos à sa guise pendant près de six ans. Du moins son influence s'exerça-t-elle pour le bien du pays. La Macédoine, demeurée longtemps à l'écart du mouvement général, commençait à entrer dans le concert hellénique : il comprit le danger auquel on s'exposait à lui laisser prendre l'ascendant et réunir en un seul faisceau les forces jusqu'alors éparses de la Grèce. Il prêta donc une aide efficace à tous les ennemis de Philippe[2]; Khersobleptès le Thrace[3], la ville de Périnthe[4], reçurent des secours qui leur permirent de repousser victorieusement les attaques du Macédonien (340). Malheureusement, tandis qu'il travaillait à prévenir les périls qui menaçaient l'empire, les rivaux qu'il avait à Suse s'ingéniaient à le perdre dans l'esprit de son maître. Leurs intrigues ne lui laissèrent bientôt plus d'autre alternative que de frapper ou de périr : il empoisonna Okhos (338), donna le trône au plus jeune fils, Arsès, et assassina les autres enfants. L'Égypte en accueillit avec joie la nouvelle et vit dans le sort tragique de son vainqueur une revanche notable des divinités qu'il avait outragées. On y conta bientôt que Bagoas, Égyptien d'origine,

1. Voir la description du genre de vie des derniers Akhéménides dans Dinon (fragm. 12, 14-19, dans les *Fragm. H. Græc.*, t. II, p. 91-93) et dans Héraclide de Cumes (fragm. 1, 2, 4 dans les *Fragm. H. Græc.*, t. II, p. 93-94). — 2. Diodore de Sicile, l. XVI, 75, § 1. — 3. Cf. la lettre d'Alexandre dans Arrien, *Anabase*, II, 14. — 4. Diodore de Sicile, l. XVI, 75, 76; Arrien, *Anabase*, II, 14.

ne s'était débarrassé d'Okhos que pour venger le meurtre d'Hapi ; il avait jeté le corps du grand roi aux chats, lui-même en avait mangé et s'était servi des os pour fabriquer des sifflets et des manches de couteau[1].

Arsès fut d'abord un instrument docile entre les mains de son ministre : quand le goût de l'indépendance lui fut venu avec les années, et qu'il commença à supporter impatiemment le joug, Bagoas le sacrifia à sa propre sûreté, comme il avait sacrifié Okhos (237)[2]. Tant de meurtres commis coup sur coup avaient si complètement épuisé la famille akhéménide, qu'il se trouva un moment embarrassé de savoir où chercher un roi : il se décida en faveur d'un de ses amis, Codomannos, qui, selon les uns, était l'arrière-petit-fils de Darios II[3], selon les autres, n'appartenait pas à la race royale[4] et aurait exercé dans sa jeunesse le métier de courrier[5]. Codomannos prit à son avènement le nom de Darios : brave, généreux, clément, désireux de bien faire, il valait mieux que les monarques qui l'avaient précédé et aurait mérité de régner à une époque où l'empire était moins affaibli. Bagoas s'aperçut bientôt que son protégé prétendait gouverner par lui-même et voulut se débarrasser de lui, mais, trahi par un des siens, il fut contraint de boire le poison qu'il destinait à Darios[6]. Celui-ci ne jouit pas longtemps en paix du pouvoir qui lui était si inopinément dévolu. Monté sur le trône la même année qu'Alexandre, quelques jours avant la bataille de Chéronée, il vit les dangers dont le menaçait l'ambition macédonienne et fut impuissant à les prévenir. Battu au Granique, battu à Issos, battu près d'Arbèles, il fut tué dans la fuite par un de ses satrapes (330)[7]. Le Macédonien hérita de son empire, et la race grecque joua désormais dans le monde oriental le rôle prépondérant que la Perse avait eu pendant deux siècles.

1. Diodore de Sicile, l. XVII, 5, § 3; Élien, *Var. Hist.*, VI, 8. — 2. Diodore de Sicile, l. XVII, 5, § 4; cf. Arrien, *Anabase*, II, 14; Strabon, XV, 3, 24. — 3. D'après Diodore de Sicile, l. XVII, 5, § 5, qui nomme son grand-père Ostanès, frère d'Artaxerxès II. — 4. Strabon, XV, 3, 24. — 5. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, ch. XVIII. — 6. Diodore de Sicile, l. XVII, 6. — 7. Voir pour le détail de ces événements l'*Histoire*

CHAPITRE XV.

LE VIEUX MONDE ORIENTAL AU MOMENT DE LA CONQUÊTE MACÉDONIENNE.

La Susiane et les peuples du Nord : l'Assyrie et Babylone. Prédominance de l'élément araméen. — Les Juifs : Ezrâ et Néhémiah ; la loi mosaïque. — L'Égypte.

La Susiane et les peuples du Nord : l'Assyrie et Babylone. Prédominance de l'élément araméen.

Et maintenant, avant de lui remettre les contrées où s'était déroulée l'histoire du monde primitif, parcourons-les du regard une fois encore et voyons ce qu'elles étaient devenues.

Au sud, sur l'ancienne frontière des races sémitiques, l'Élam s'était partagé en deux régions soumises à des fortunes diverses. Dans la montagne les Ouxiens, les Ély-

grecque de Duruy. Voici la liste des princes de la famille akhéménide qui ont régné sur la Perse :

I.	Kourous	Κῦρος.
II.	Kambouziya	Καμϐύσης.
III.	Gaumatâ	Ψευδόσμερδις.
IV.	Daryavous Ier	Δαρεῖος α'.
V.	Kishayarsha Ier	Ξέρξης α'.
VI.	Artakhshathra Ier	Ἀρταξέρξης Μακρόχειρ.
VII.	Kishayarsha II	Ξέρξης β'.
VIII.	. . . .	Σογδίανος.
IX.	Daryavous II	Δαρεῖος β' Ὦχος ἢ Νόθος.
X.	Artakhshathra II	Ἀρταξέρξης β' Μνήμων.
XI.	Artakhshathra III	Ἀρταξέρξης γ' Ὦχος.
XII.	. . . .	Ἀρσῆς.
XIII.	Daryavous III	Δαρεῖος γ' Κοδόμαννος.

méens, les Gosséens, conservaient leur indépendance et pillaient insolemment les contrées environnantes sans que personne eût réussi à les forcer dans leurs repaires[1]. Au contraire, la population de la plaine avait accepté avec joie la domination persane et se montrait prête à accueillir sans résistance quiconque se présenterait en maître[2]. L'heureuse position de Suse avait attiré de bonne heure l'attention des Akhéménides : le vieux palais des souverains élamites, bâti sur une butte artificielle, rafraîchi l'été par les vents de la montagne, échauffé l'hiver par les brises tièdes du golfe Persique, était devenu leur résidence favorite. Darios, fils d'Hystaspe, le jugeant trop étroit à sa guise, l'avait reconstruit[3] : il fut brûlé sous Artaxerxès Ier[4] et restauré, moins d'un siècle plus tard, par Artaxerxès II[5]. Là, dans une salle hypostyle de belle allure, les satrapes, les princes vassaux, les ambassadeurs des nations étrangères et ceux de la Grèce même[6], étaient venus se prosterner, deux siècles durant, devant les descendants dégénérés de Darios. Les édifices de moindre proportion dont les ruines touchent à celles de cette salle marquent l'emplacement du palais et avaient vu se dérouler, année après année, les drames variés du harem, les complots des eunuques et des femmes, les débauches des Amytis et des Amestris[7], les vengeances atroces de Parysatis et de Statira[8] : Xerxès Ier y était tombé sous le poignard d'Artabanos et d'Aspamithrès[9], et récemment encore Bagoas y avait empoisonné successivement deux rois[10]. Les Grecs, préoccupés de ces crises intérieures où se décidait le sort de la moitié du monde, ne songeaient pas à s'informer de ce qu'avait été Suse, et les indigènes, résignés à leur condition présente, ne se souciaient plus des gloires du passé. Les souverains nationaux, leurs incursions en

1. Arrien, *Anabase*, III. 17. — 2. Strabon, l. XV, III, 2. — 3. Loftus, *Chaldæa and Susiana*, p. 347. — 4. J. Oppert, *Inscriptions of the Persian Monarchs*, dans les *Records of the Past*, t. IX, p. 79. — 5. J. Oppert, *Inscriptions of the Persian Monarchs* dans les *Records of the Past*, 8, IX, p. 85-86. — 6. Antalkidas en 387 et en 372; Pélopidas et Isménias en 367. — 7. Ctésias, *Persica*, § 28, 30, 42, édit. Müller, p. 51, 58. — 8. Ctésias, *Persica*, § 48, 53-57, 59-62, édit. Müller, p. 54-58. — 9. Ctésias, *Persica*, § 29, édit. Müller, p. 51. — 10. Voir p. 664-665 de cette histoire.

Chaldée et en Syrie[1], leurs campagnes souvent victorieuses contre les conquérants ninivites[2], leurs discordes, leur défaite par Ashshourbanipal[3], tout était oublié : l'imagination des Grecs avait remplacé vingt dynasties par un seul héros, Memnon, fils de Tithon et de l'Aurore, celui qui était venu au secours de Priam avec une armée d'Éthiopiens et dont la mort avait préparé la ruine de Troie[4].

Les nations qui habitaient les marches de l'Asie Mineure et les montagnes du Tigre et de l'Euphrate, Ourarti et Van, Moushkaya et Tabal, les voisins de l'Assyrie vers le nord, décimés par l'invasion scythique[5], avaient fléchi devant des races plus jeunes et moins éprouvées. Les Moushkaya et les Tabal avaient été coupés en deux tronçons : plusieurs de leurs tribus, mêlées probablement aux débris des Kimmériens[6], tenaient ferme dans les vallées profondes du Tauros, en Mélitène et en Cataonie[7] ; les autres, refoulées vers le nord, habitaient, au temps d'Hérodote, les montagnes qui bordent le Pont-Euxin, en compagnie des Macrones, des Mosynèques et des Mares[8]. Lorsque le conquérant mède arriva dans les parages qu'ils avaient occupés et auxquels il imposa le nom nouveau de Katpatouka (Cappadoce)[9], il n'y rencontra plus que les Syriens blancs, débris des Hittites[10], et un peuple nouveau, les Arméniens. Les Arméniens, sortis de Phrygie[11] vers la fin du septième siècle, s'étaient d'abord installés dans les cantons voisins de leur pays d'origine, puis ils avaient gagné de proche en proche les

1. Voir p. 159-160 de cette histoire. — 2. Voir p. 431, 441 sqq. — 3. Voir p. 461 sqq. — 4. Diodore de Sicile, l. II, 22, l. IV, 75 ; Pausanias, X, 31, § 2. D'après Hérodote (V, LIII), Suse avait été fondée par Memnon ; d'après Strabon (l. XV, III, 2), par Tithon, père de Memnon. — 5. Voir p. 511 sqq. — 6. Gelzer, *Kappadocien und seine Bewohner*, dans la *Zeitschrift*, 1875, p. 25. — 7. Strabon (l. XII, 1, § 2) insiste sur les différences qui séparaient les Cataoniens du reste des habitants de la Cappadoce ; cf. Gelzer, *Kappadocien und seine Bewohner*, p. 15. — 8. Hérodote, III, XCIV, VII, LXXVIII-LXXIX. — 9. Le nom paraît être hybride et emprunté en partie aux langues sémitiques. Cf. Kiepert, *Handbuch der alten Geographie*, p. 90-91. — 10. Sayce, *The Ancient Empires of the East*, p. 42, note 3. — 11. Hérodote, l. LXXIII. Le témoignage d'Eudoxe était encore plus décisif : 'Αρμένιοι τὸ γένος ἐκ Φρυγίας, καὶ τῇ φωνῇ πολλὰ φρυγίζουσι (Eustathe, *Comment. ad Dionysii Periegesin*, v. 694, dans les *Geographi Græci Minores*, t. II, p. 341).

sources de l'Halys[1] : au temps d'Hérodote, ils possédaient les cantons situés à l'est de l'Euphrate, l'Arménie Mineure des géographes romains, et la partie occidentale du cours de l'Arsanias[2]. Ils formaient à eux seuls une satrapie, la treizième[3], tandis que les gens d'Ourarti, les Alarodiens, étaient compris dans la dix-huitième avec les Matiènes et les Saspires[4]. Pendant les troubles qui suivirent les campagnes de Grèce, l'aspect du pays changea encore. Les Mosques se séparèrent des Tibarènes et allèrent rejoindre les Colchiens dans le bassin du Phase[5]. Les Alarodiens, refoulés vers le nord, se fondirent dans les peuplades à demi sauvages qui s'appuyaient au Caucase[6]. Les Arméniens, portés de plus en plus vers l'est, s'emparèrent lentement du massif montagneux qui se dresse entre l'Asie Mineure et la Caspienne et descendirent dans les plaines de l'Araxès. Quand Alexandre parut en Asie, leur mouvement d'évolution était terminé : ils avaient absorbé ou détruit ceux des habitants primitifs qui n'avaient pas émigré, et leurs princes exerçaient, sous le titre modeste de satrape, une véritable autorité royale[7]. La Cappadoce s'était partagée en deux provinces, la Cappadoce proprement dite et le Pont, dont les gouverneurs héréditaires, apparentés à la famille akhéménide, n'attendaient que l'occasion de se déclarer rois[8]. Vieilles dynasties, vieux noms, vieilles races, le monde belliqueux et barbare que les conquérants assyriens avaient connu entre la plaine de Mésopotamie et la mer Noire n'existait plus : trois royaumes nouveaux étaient nés sur ses ruines et en avaient effacé jusqu'à la mémoire.

Dans le domaine propre des races sémitiques, entre les côtes de la Méditerranée et les derniers contreforts du plateau de l'Iran, la décadence était moins générale et surtout moins sensible. Une moitié seulement des peuples d'autre-

1. Dans Hérodote, I, LXXII, la montagne où l'Halys prend sa source s'appelle le mont d'Arménie. — 2. Hérodote, I, CXCIV. — 3. Hérodote, III, XCIII. — 4. Hérodote, III, XCIV. — 5. Strabon, l. XI, II, 14, 17, 18; Pline, *H. N.*, VI, 4; Procope, *De bello Gothico*, IV, 2. — 6. H. Rawlinson, *On the Alarodians of Herodotus*, dans G. Rawlinson, *Herodotus*, t. IV, p. 203-206; Fr. Lenormant, *les Origines de l'histoire*, t. II, p. 2 sqq. — 7. Fr. Lenormant, *les Origines de l'histoire*, t. II, p. 370 sqq. — 8. Sur l'histoire de ces

fois avait disparu. En deçà de l'Euphrate, les Routon étaient morts et morts les Khiti, morte Gargamish, morte Arpad, morte Qodshou; celles des villes qui avaient échappé à la destruction, Batnæ, Khalybon, Hamath, Damas, végétaient dans l'obscurité, et des cantons entiers étaient retournés au désert, faute de bras pour les cultiver. La Phénicie, appauvrie par la destruction de Sidon et de Tyr[1], avait peine à réparer ses désastres : aucune de ses colonies ne lui était restée, et les petits royaumes de Chypre qui étaient encore sous son influence, ceux de Kition et d'Amathonte, avaient beaucoup à faire de défendre leur indépendance contre les Grecs. L'Assyrie elle-même n'était plus qu'un souvenir déjà perdu dans les lointains du passé. La partie de son territoire comprise entre le Tigre et l'Euphrate était presque une solitude. Quelques-unes des places établies dans le voisinage des montagnes, Sangara, Nisibis, Resaïna, Édesse, conservaient encore un reste de vigueur et vivaient tant bien que mal sur leurs propres ressources, mais, à mesure qu'on descendait vers le sud, des monceaux de ruines marquaient seuls le site des cités nombreuses que les conquérants ninivites rencontraient jadis dans leur marche vers la Syrie. Tout autour s'étendaient à perte de vue des plaines sèches et déboisées, couvertes d'herbages aromatiques, peuplées de lions, d'onagres, d'autruches, d'antilopes, d'outardes, et où les Arabes Scénites erraient à l'aventure[2]. Sur les bords de l'Euphrate et de ses affluents quelques forteresses abandonnées, comme Korsoté, quelques bourgades servant de marché aux Bédouins[3]. Aux rives du Tigre la population n'était ni dense ni heureuse. Les exilés assyriens, délivrés par Kyros après la chute de Babylone, avaient rebâti Ashshour[4] et s'étaient enrichis par la culture et par le commerce[5], mais le can-

peuples, voir Ed. Meyer, *Geschichte des Kœnigsreichs Pontos*, p. 25 sqq. — 1. Sur la destruction de Sidon par Okhos, voir p. 653-655 de cette histoire; Tyr avait été détruite par Alexandre. — 2. Cf. Xénophon, *Anabase*, I, v, 1-3. — 3. Xénophon, *Anabase*, I, v, 4-6. — 4. C'est ce qu'on peut déduire d'un passage du cylindre de Kyros publié par H. Rawlinson dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, t. XII, p. 70 sqq. — 5. Xénophon, *Anabase*, II, 4, dit que la ville était grande et riche. Il l'appelle Kænæ, et ce nom n'est peut-être que la traduction grecque du nom qu'elle portait. Rien n'était plus naturel pour les

ton qui sépare les deux Zab n'était plus qu'une solitude[1], et l'Assyrie proprement dite ne s'était pas relevée encore du coup qui l'avait frappée. Kalakh était inhabitée. « Ses murs avaient vingt-cinq pieds de largeur sur cent pieds de hauteur, deux parasanges de circuit. Ils étaient en briques cuites, mais reposaient sur un soubassement en pierre de taille, haut de vingt pieds. » La tour pyramidale du grand temple subsistait encore : « elle était en pierre, d'un plèthre de large sur deux plèthres de haut ». Ninive présentait le même aspect que sa voisine. « La base du mur était en pierre polie, incrustée de coquillages, ayant cinquante pieds d'épaisseur sur autant d'élévation. Elle supportait une muraille de briques de cinquante pieds de large sur cent de haut, et le circuit en était de cent parasanges[2]. » Deux cents ans à peine s'étaient écoulés depuis la mort de Saracos, au moment où Xénophon traversait le pays, et déjà les habitants des bourgades voisines ne savaient plus ce qu'étaient les cités ruinées à côté desquelles ils vivaient. Ils appelaient la première Larissa, la seconde Mespila[3], et les historiens eux-mêmes n'étaient guère mieux instruits. Cette lignée terrible de conquérants, qui commence à Toukoultininip et aboutit à Ashshourbanipal, n'était plus représentée chez eux que par deux personnages également fabuleux, Sémiramis et Sardanapale[4]. Sémiramis avait pris à son compte les victoires et les conquêtes, Sardanapale représentait le côté raffiné et sensuel de la race[5]. Tout ce que les voyageurs rencontraient d'assyrien sur leur passage était attribué à l'une ou à l'autre. Sémiramis avait bâti les principaux monuments de Babylone[6], Sémiramis avait fondé des villes en Arménie et en Médie[7], Sémiramis

exilés assyriens que de nommer *la Neuve* ou *les Neuves* les bourgades qu'ils avaient construites à leur retour. — 1. Xénophon appelle ce pays la Médie, contrée déserte que les Dix Mille traversent en six étapes. — 2. Xénophon, *Anabase*, II, 4. — 3. Le nom de Larissa rappelle celui de Larsam qu'on rencontre en Chaldée ; celui de Mespila peut être une mauvaise interprétation d'un mot local, peut-être *mappèla*, ruines (Kiepert. *Handbuch der alten Geographie*, p. 152, n. 2, 3). — 4. Voir p. 292-294 la légende de Sémiramis. — 5. La légende de Sardanapale est racontée p. 384-385 de cette histoire. — 6. Diodore de Sicile, l. II, 7, 2 sqq. d'après Ctésias (*Fragm.*, 8-10, édit. Müller, p. 19-23). — 7. Ecbatane

avait laissé des inscriptions commémoratives au mont Bagistan[1] et consulté l'oracle de Jupiter Amon[2]. La pyramide d'un des grands temples de Ninive était le tombeau de Sardanapale. Selon les uns, Kyros l'avait détruite pour fortifier son camp pendant le siège de la ville et y avait trouvé une épitaphe que le poète Khœrilos d'Iassos avait mise en vers : « J'ai régné, et tant que j'ai vu la lumière du soleil, j'ai bu, j'ai mangé, j'ai aimé, sachant combien il est court le temps que vivent les hommes, et à combien de vicissitudes et de misères il est sujet[3] ! » D'autres pensaient que le roi d'Assyrie était enterré dans le voisinage de Tarse. Le sépulcre était couronné d'une statue représentant un homme claquant des doigts ; une inscription en lettres chaldéennes disait : « Moi, Sardanapale, fils d'Anakyndaraxès, j'ai fondé Anchiale et Tarse en un jour, mais maintenant je suis mort[4] ». L'histoire d'un peuple entier n'était plus que matière à contes d'enfants et à déclamations morales.

Sur un seul point la vieille civilisation des bords de l'Euphrate semblait se perpétuer dans son éclat. La Chaldée, en perdant son indépendance, n'avait perdu ni sa richesse ni son prestige. Ses révoltes fréquentes ne lui avaient pas trop nui, et la plupart de ses villes étaient encore debout, amoindries, il est vrai. Our n'était plus qu'un bourg infime [5]; mais Ourouk était le siège d'une école de théologie et de science célèbre par tout l'Orient au même titre que celle de Borsippa[6]. Les Grecs connaissaient peu les habitants de la Basse Chaldée : Hérodote se contente de nous dire que trois de

(Diodore de Sicile, l. II, 136), Semiramocarta, identique à la ville de Chauôn placée par Ctésias (dans Diodore, l. II, 13, 3) en Médie (cf. Kiepert, *Handbuch der alte Geographie*, p. 81, note 1). — 1. Diodore de Sicile, l. II, 13, 2 : ce sont probablement les inscriptions gravées par Darios Ier au mont Bagistanos (Behistoun) qui ont été attribuées par Ctésias à Sémiramis. — 2. Diodore de Sicile, l. II, 14, 3. — 3. Amyntas, fragm. 2, dans les *Fragmenta Historicorum de rebus Alexandri*, édit. Müller, p. 136. — 4. Apollodore, fragm. 69 (dans les *Fragm. H. Græc.*, t. I, p. 440), où l'inscription a la variante : « Bois, mange, aime, car le reste ne vaut rien » ; Cléarque de Soles, fragm. 5 (dans les *Fragm. H. Græc.*, t. II, p. 305). — 5. On n'a rien trouvé dans les ruines d'Our qui descende au delà de la conquête perse (Loftus, *Chaldæa and Susiana*, p. 134). — 6. Strabon, l. XVI, I, 6.

leurs tribus se nourrissaient exclusivement de poisson. « Après l'avoir pêché, ils le dessèchent au soleil, puis le jettent dans un mortier, le pilent et le tamisent à travers un linge : ils en préparent indifféremment des gâteaux ou une pâte, que l'on cuit comme le pain [1] ». Pour la plupart des voyageurs, Babylone seule représentait la Chaldée entière. Babylone était en effet la seconde capitale de l'empire perse : la cour y résidait une partie de l'année et venait y chercher les ressources du commerce et de l'industrie qui manquaient à Suse. Dans le premier siècle qui avait suivi la conquête, elle avait essayé à plusieurs reprises de restaurer sa dynastie nationale; mais depuis que Xerxès l'avait saccagée[2], elle semblait s'être résignée à la servitude. Les murs par lesquels Naboukoudouroussour avait cru la protéger contre l'invasion[3] subsistaient encore et excitaient par leurs dimensions l'admiration des étrangers. « La ville est un carré parfait dont chaque côté est de cent vingt stades ; l'enceinte totale est par conséquent de quatre cent quatre-vingts stades. Elle est entourée d'abord d'un fossé profond, très large et rempli d'eau, ensuite d'un mur dont l'épaisseur est de cinquante coudées royales et la hauteur de deux cents : la coudée royale est de trois doigts plus longue que la coudée ordinaire. Élevés au sommet du mur et sur ses bords, deux rangs de tourelles à un seul étage, contiguës et tournées l'une vers l'autre, laissaient entre elles l'espace nécessaire pour le passage d'un char attelé de quatre chevaux. Dans le pourtour de la muraille, on comptait cent portes, toutes en airain, avec les jambages et les linteaux en même métal[4]. » Déjà cette enceinte géante était devenue trop grande pour la population qu'elle renfermait; des quartiers entiers n'étaient que des monceaux de ruines, et les jardins gagnaient de proche en proche sur des espaces autrefois bâtis. Les édifices publics avaient souffert autant de la guerre que les maisons particulières. Les temples avaient été dépouillés par Xerxès et n'avaient pas été restaurés[5] : même celui de

1. Hérodote, I, cc. — 2. Voir p. 627 de cette histoire. — 3. Voir p. 557-558. — 4. Hérodote, I, CLXXVIII-CLXXIX. — 5. C'est ce qui résulte du témoignage d'Arrien, *Anabase*, VII, 17, 1-2.

Bel, était à moitié enseveli sous les décombres[1]. Il s'élevait au centre de la ville et dominait tous les autres édifices qu'elle renfermait : les statues en or qui en chargeaient le sommet avaient été enlevées par les rois perses, et la grande tour privée de ce couronnement splendide ne servait plus qu'aux observations astronomiques des prêtres[2]. Les palais des anciens rois s'écroulaient faute d'entretien; seulement on montrait encore dans la citadelle les fameux jardins suspendus. Les guides en attribuaient naturellement l'invention à Sémiramis, mais les gens bien informés savaient à n'en pas douter qu'un des princes postérieurs à l'héroïne les avait construits pour une de ses maîtresses. « On racontait que cette femme, originaire de la Perse, regrettant la verdure de ses montagnes, supplia son amant de lui rappeler l'aspect de ses montagnes natales par des plantations artificielles. Ce jardin, de forme carrée, avait quatre plèthres de côté, et on y montait, par des degrés, sur des terrasses superposées dont l'ensemble présentait l'aspect d'un amphithéâtre. Elles étaient soutenues de colonnes qui, s'élevant graduellement de proche en proche, supportaient toutes le pied des plantations : la colonne la plus élevée avait cinquante pieds de haut, supportait le sommet du jardin et était de niveau avec les balustrades de l'enceinte.... Une masse de terre suffisante pour recevoir les racines des plus grands arbres recouvrait les terrasses : elle était remplie de plantes de toute sorte, capables de charmer la vue par leurs dimensions et par leur beauté.... Une seule des colonnes était creuse depuis le sommet jusqu'à la base : elle contenait des machines hydrauliques qui faisaient monter du fleuve une quantité d'eau, sans que personne pût rien voir à l'extérieur[3]. »

Même privée de ses monuments, la ville aurait offert encore bien des sujets d'étonnement au voyageur. Contraire-

1. Hérodote, I, CLXXXIII, rapporte seulement que Xerxès avait dépouillé le temple ; Strabon, l. XVI, I, 5, raconte qu'Alexandre voulut le restaurer, mais qu'il était tellement ruiné que le seul enlèvement des décombres aurait exigé deux mois de temps et dix mille ouvriers. — 2. Hérodote, I, CXCVI. — 3. Diodore de Sicile, l. II, 10, qui a emprunté probablement sa description à Ctésias.

ment à l'usage des cités grecques, elle était bâtie sur un plan régulier, et les rues s'y coupaient à angle droit, les unes parallèles, les autres perpendiculaires à l'Euphrate : ces dernières se terminaient à une porte d'airain qui s'ouvrait dans la maçonnerie du quai et donnait accès au fleuve[1]. La foule qui circulait dans ces rues renfermait des spécimens de toutes les races asiatiques, que le commerce renouvelait chaque jour. Les indigènes se reconnaissaient à leur costume élégant. Ils étaient vêtus d'une tunique de lin, descendant jusqu'aux pieds, par-dessus laquelle ils endossaient une seconde tunique de laine et une sorte de pèlerine blanche. « Ils laissent croître leurs cheveux, se couvrent la tête de mitres et se parfument tout le corps. Ils ont chacun un anneau qui leur sert de cachet, et une canne de travail soigné, au pommeau de laquelle est figuré un fruit, une rose, un lis, un aigle ou tout autre objet, car ils n'ont pas accoutumé d'employer une canne sans ornements[2]. » Certains usages bizarres attiraient l'attention du nouveau venu. Lorsqu'un individu tombait malade, ses parents l'exposaient sur la voie publique. « Les passants s'approchent du malade, l'interrogent sur son mal, et s'ils ont éprouvé, soit eux-mêmes, soit quelqu'un de leur connaissance, la même maladie, ils lui indiquent le remède qui les a guéris. » Nul ne pouvait se soustraire à ce devoir de charité[3], et le bon Hérodote s'émerveillait beaucoup de la sagesse de cette coutume. Il approuvait moins l'obligation où toute femme mariée était d'aller s'asseoir une fois en sa vie dans le temple de Mylitta et de s'y livrer à qui la payait, si peu que ce fût[4], mais il regrettait que la vente à la criée des filles à marier fût tombée en désuétude. « Elles étaient conduites dans un endroit à ce préparé, où les hommes se rangeaient autour d'elles. Un crieur public les mettait à l'enchère l'une après l'autre, en commençant par la plus belle. Celle-ci vendue fort cher, on passait à celle qui lui approchait le plus en beauté, et ainsi de suite. Ces ventes étaient de vrais mariages. Tout ce qu'il y avait à Babylone d'épouseurs

1. Hérodote, I, CLXXX. — 2. Hérodote, I, CXCV. — 3. Hérodote, I, CXCVII. — 4. Hérodote, I, CXCIX. Cf. p. 343 de cette histoire.

riches enchérissaient l'un contre l'autre, et achetaient les plus belles, mais les gens du peuple, qui se souciaient moins de la beauté que de l'argent, se réservaient pour les laides. Cependant le crieur mettait celles-ci à l'enchère : il commençait par adjuger la plus laide à celui qui offrait de l'épouser pour le moins d'argent. Cet argent se prenait sur la vente des belles, de sorte que le prix offert pour celles-ci servait à marier les laides et les difformes. Il n'était permis à personne de marier sa fille à son choix; de même, nul ne pouvait emmener celle qu'il avait achetée sans fournir caution, par laquelle il s'engageait à l'épouser; alors seulement il pouvait l'emmener. Au cas où les deux époux ne se convenaient pas, la loi ordonnait de rendre l'argent[1]. »

C'étaient là de ces bizarreries que les voyageurs se plaisent à noter pour l'agrément de leurs récits : il y avait autre chose à prendre en Chaldée que des coutumes étranges ou gaillardes, et les Grecs le savaient bien quand ils n'hésitaient pas à y chercher l'origine d'une partie de leurs sciences exactes. Il y a quelque exagération à déclarer, comme ils faisaient souvent, que leurs premiers savants, Phérécyde de Scyros[2], Pythagore[3], Démocrite d'Abdère[4], avaient étudié à l'école des *mages* les principes de la philosophie, des mathématiques, de la théologie. Mais les contemporains d'Alexandre connaissaient l'existence de ces bibliothèques en terre, dont chaque feuillet était une brique recouverte d'écriture et cuite au four : Callisthènes se faisait communiquer certaines des observations astronomiques qui y

1. Hérodote, I, CXCVI.— 2. Philon de Byblos, fragm. 9 dans les *Fragm. H. Gr.*, t. III, p. 572. — 3. Sur les rapports de Pythagore et de l'Assyrie, cf. Néanthès de Cyzique, fragm. 30 (*Fragm. H. Gr.*, t. III, p. 9), et Alexandre Polyhistor, fragm. 138 (*Fragm. H. Gr.*, t. III, p. 239). Le récit d'après lequel Pythagore aurait servi dans l'armée de Nergilos, roi d'Assyrie (*Abydène*, fragm. 7 dans les *Fragm. H. Gr.*, t. III, p. 282), repose probablement sur une confusion de noms : parmi les rois grecs de Chypre mentionnés dans les inscriptions d'Asarhaddon et d'Ashshourbanipal, il y a un prince dont le nom Pisagourou rappellerait le nom de Pythagore, si la lecture en était certaine. — 4. Cf. *Fragm. H. Gr.*, t. II, p. 24-26; Démocrite aurait traduit un ouvrage d'assyrien en grec. Sur la légende de Démocrite alchimiste, voir Berthelot, *les Origines de l'alchimie*, p. 145 sqq.

étaient consignées et les envoyait à son maître Aristote[1]. C'est là toutefois un cas presque isolé : le dédain que les Grecs professaient pour l'étude des langues barbares les empêcha d'utiliser les documents entassés dans les archives des temples autant qu'ils l'auraient dû[2]. Leur attention fut d'ailleurs arrêtée par un sujet plus intéressant pour eux que les méthodes scientifiques des prêtres. Les Chaldéens étaient renommés de longue date pour leurs découvertes en magie et en astrologie. La Grèce superstitieuse trouva chez eux un code complet de lois et d'instructions qui leur permettait de montrer quels liens étroits rattachent les mouvements de la voûte étoilée aux événements de la terre, d'expliquer l'action des astres sur les phénomènes de la nature ou sur les destinées humaines, de prédire l'avenir par les positions relatives et par l'apparence des corps célestes. Elle s'inclina devant leur supériorité en matière d'astrologie et leur concéda le privilège d'exploiter les trésors de sagesse équivoque qu'ils avaient amassés avec les siècles. Les diseurs de bonne aventure, les magiciens, les prophètes, ou furent originaires des bords de l'Euphrate, ou durent se vanter, pour allécher la pratique, d'avoir étudié dans les vieux sanctuaires de Barsip ou d'Ourouk : Chaldéen devient synonyme de sorcier. Encore un siècle, et Bérose ouvrira à Cos un cours public d'astrologie[3] : la magie chaldéenne conquit le monde au moment même où la Chaldée rendait le dernier soupir[4].

La suprématie incontestée en ces sciences douteuses n'est pas le seul héritage qu'elle légua au monde sémite : sa langue lui survécut et domina longtemps encore dans les pays qui avaient été soumis à ses armes. L'idiome raffiné dont les scribes de Ninive et de Babylone se servaient pour rédiger les inscriptions officielles n'était plus depuis longtemps qu'une sorte de langue noble, comprise d'une élite, incon-

1. Simplicius, *Commentaire sur Aristote, De Cœlo*, p. 503, A. — 2. Hipparque décrivit cependant, d'après des sources babyloniennes, plusieurs observations d'éclipses de lune, celles des années 720, 710, 621, 523 (Ptolémée, *Magna Syntaxis*, IV, 5, 8 ; V, 14). — 3. Vitruve, IX, 4. — 4. Voir, sur l'introduction de l'astrologie chaldéenne en Grèce, les observations de Bouché-Leclercq, *Histoire de la Divination dans l'antiquité*, t. I, p. 206 sqq.

nue aux gens du commun. Le même peuple des villes et des campagnes parlait le dialecte araméen, plus lourd, plus clair et plus prolixe : c'est celui-là que les conquérants se chargèrent inconsciemment de répandre partout où ils allaient. De temps immémorial ils étaient habitués à déporter au loin les prisonniers qu'ils ramassaient dans leurs razzias, et à les établir dans des villes récemment annexées à leur domaine. Sous les Sargonides, les Babyloniens proprement dits et les Araméens des embouchures du Tigre fournirent les plus gros contingents de colons involontaires : les cantons riverains de l'Euphrate et de l'Oronte en reçurent un grand nombre qui s'installèrent dans le Bît-Adini, aux environs d'Hamath et de Damas, chez les Hittites. Sans cesse renforcés par des groupes d'exilés nouveaux, grossis par l'appoint que leur apportaient de leur plein gré les tribus du désert, araméennes comme eux, leur action fut si active, la résistance des indigènes fut si faible, qu'ils conquirent d'abord une prépondérance marquée, puis absorbèrent les restes des anciennes populations. La chute de Ninive, la victoire de Naboukoudouroussour à Gargamish, en les plaçant sous l'autorité directe de leurs frères restés en Chaldée, augmentèrent encore leur puissance d'absorption : la Syrie du Nord devint un des sièges principaux de la race araméenne, et presque l'Aram par excellence. Quand la domination persane succéda à la chaldéenne, l'araméen ne perdit rien de son importance. Il devint la langue officielle de l'empire dans toutes les provinces occidentales : on le retrouve sur les monnaies de l'Asie Mineure, sur les papyrus et sur les stèles de l'Égypte[1], dans les édits et dans la correspondance des satrapes et même du grand roi. De Nisib à Raphia, des rives du golfe Persique à celles de la mer Rouge, il se substitua à presque toutes les langues, sémitiques ou non, parlées jusqu'alors. Le phénicien lui résista d'abord avec succès, et se maintint longtemps encore sur la côte et dans l'île de Chypre[2]; mais l'hébreu, déjà envahi pendant la captivité, s'effaça devant lui et il disparut peu à peu au contact

1. Clermont-Ganneau, *Origine perse des monuments araméens d'Égypte*, 1880. — 2. Renan, *Histoire des langues sémitiques*, 1873, p. 196.

des dialectes que parlaient les populations voisines de Jérusalem. Il subsista comme « *langue noble* de l'aristocratie restée fidèle à la vieille discipline de Juda », puis, quand l'araméen lui eut enlevé ce dernier retranchement, comme langue littéraire et liturgique[1].

Les Juifs : Ezrâ, Néhémiah et la loi mosaïque.

Les compagnons de Zeroubbabel et de Joshoua, délivrés par le décret de Kyros[2], étaient partis de Babylone au milieu des acclamations et de la joie universelles : leur arrivée dans la patrie n'eut rien du triomphe qu'avaient espéré les prophètes. Quelques familles se logèrent, comme elles purent, au milieu des ruines de Jérusalem; les autres se dispersèrent dans les bourgs de la banlieue. Au nord et à l'ouest, l'établissement se fit sans difficulté : Bethléhem, Anathoth, Geba, Kiriath-Iéarim, Mikhmash, Béthel, Ono, Jéricho, à moitié désertes depuis la captivité, accueillirent avec joie le renfort de population qui leur arrivait[3]. Au sud, le progrès fut arrêté par les Édomites, à qui Naboukoudouroussour avait donné jadis Hébron, Juda et l'Acrabattène, en récompense de leurs services[4]. La prise de possession achevée, on se mit à la reconstruction du temple. L'année du retour ne s'était pas encore écoulée que déjà l'autel des sacrifices était debout à sa place antique, attendant les victimes[5]; l'année suivante, la première pierre de l'édifice fut posée en présence du peuple assemblé. Le nouveau sanctuaire était loin d'avoir les dimensions de l'ancien; aussi « un grand nombre d'entre les prêtres et les lévites, et les vieux pères de famille qui avaient vu le premier temple, pleurèrent et sanglotèrent quand on posa les fonde-

1. Renan, *Histoire des langues sémitiques*, 1873, p. 144 sqq. — 2. Voyez p. 585 de cette histoire. — 3. Ezrâ, II, 1 sqq. — 4. L'Acrabattène était la portion de territoire qui s'étend le long du Jourdain, entre Jéricho et les frontières de la Samarie. — 5. Ezrâ, III, 3. Le texte semble dire qu'on avait retrouvé les fondements de l'ancien autel et qu'on y avait construit l'autel nouveau

ments de celui-ci ». Les générations de l'exil, chez qui les souvenirs glorieux du passé ne gâtaient point la joie du présent, « poussaient, au contraire, de bruyants cris d'allégresse, et la foule avait peine à distinguer les clameurs des uns des sanglots des autres, tellement le bruit était grand et retentissait au loin[1] ». Le premier enthousiasme tombé, les difficultés de l'entreprise apparurent presque insurmontables. La colonie avait peu de ressources : les riches étaient restés presque tous en Chaldée[2], et avaient laissé à leurs frères moins fortunés l'honneur de relever la ville sainte. Les émigrants apprirent bientôt à leurs dépens que Sion n'était pas la cité idéale dont « les portes seront toujours ouvertes, et de jour ni de nuit ne seront pas fermées pour laisser entrer les trésors du monde » ; loin de « sucer le lait des peuples et d'être nourris par le sein des rois[3] », c'est à peine si leurs champs leur fournissaient de quoi satisfaire aux besoins les plus pressants de la vie. « Vous avez semé beaucoup, leur disait l'Éternel, pour récolter peu de chose, mangeant sans vous rassasier, buvant sans risquer de vous enivrer, vous habillant sans vous réchauffer, et celui qui va gagner sa journée met son salaire dans une bourse percée[4]. » L'hostilité des Samaritains augmenta encore leur embarras. Depuis la chute d'Israël, les montagnes d'Éphraïm étaient habitées par des Syriens et des Chaldéens, gens de Babylone et de Kouta, d'Ava, d'Hamath et de Sépharvaïm, que les rois de Ninive y avaient transportés à plusieurs reprises. « Et d'abord ils ne révéraient pas Jahvéh, et il lança contre eux des lions qui firent un carnage parmi eux. On en parla au prince d'Ashshour en ces termes : « Les peuples que tu as placés dans les villes de « Samarie ne connaissent point le culte du Dieu du pays, et « celui-ci a lancé contre eux les lions, et voilà que ceux-ci « les tuent, parce qu'ils ne connaissent point le culte du Dieu « du pays. » On leur envoya donc un des prêtres prisonniers qui leur enseigna « le droit » de Jahvéh, et institua « des prêtres choisis dans la masse du peuple, lesquels firent

1. Ezrâ, III, 10-13. — 2. Ezrâ, I, 4-6. — 3. Anonyme (Isaïe, LX, v, 11, 16). — 4. Haggaï, I, 5.

parmi eux les sacrifices dans les lieux du culte[1] ». Lorsqu'ils apprirent qu'on se préparait à reconstruire le temple de Jérusalem, ils furent remplis de joie et demandèrent à Zéroubbabel la permission de participer au travail : « Nous voulons bâtir avec vous, car nous nous adressons au même Dieu que vous, et c'est à lui que nous sacrifions depuis qu'Asarhaddon nous a établis ici ». Un demi-siècle plus tôt, leur ambassade aurait été accueillie avec joie, mais les Juifs de l'exil n'avaient plus pour les divinités païennes la tendresse des Juifs d'autrefois : ils étaient morts à l'idolâtrie[2]. Zéroubbabel rejeta les propositions de ces Koutéens qui accouplaient au nom de Jahvéh celui de leurs anciens dieux, Adrammélech, Nirgal, Tartak, Annamélech; blessés par son refus, ils s'ingénièrent à empêcher l'accomplissement de l'œuvre à laquelle on leur interdisait de s'associer, et la dénoncèrent aux Perses comme étant propre à troubler la paix de l'empire. Kyros, trompé par leurs rapports, retira aux Juifs l'autorisation qui leur avait été accordée, et la construction, à peine projetée, fut différée par ordre supérieur quinze années durant[3]. Enfin, la deuxième année de Darios, fils d'Hystaspès, deux prophètes, Haggaï et Zékariah, élevèrent la voix[4]. Zékariah, fils de prêtre et prêtre lui-même, s'adressait de préférence à Joshoua et voyait en lui le plus ferme espoir de Juda. Haggaï, encore imbu de l'ancienne tradition royale, mettait sa confiance en Zéroubbabel : « Quand j'ébranlerai les cieux et la terre, je renverserai les « trônes des rois et je ruinerai la puissance des empires « païens, et je renverserai les chars avec les guerriers, et « les chevaux seront terrassés, ainsi que leurs cavaliers, « l'un par l'épée de l'autre. En ce jour-là, dit Jahvéh Çé- « baôth, je te prendrai, toi Zéroubbabel, fils de Shéaltiel, « mon serviteur, dit l'Éternel, et je te tiendrai comme un « cachet, car c'est toi que j'ai élu, dit Jahvéh Çébaôth[5]. » Les reproches de ces deux hommes secouèrent la torpeur

1. II *Rois*, xvii, 24-40. — 2. C'est l'expression de Kuenen, *Religion nationale et religion universelle*, p. 214. — 3. Ezrâ, iv, 1-5. — 4. Sur les tendances politiques de Haggaï et de Zékariah, voir Kuenen, *The religion of Israel*, t. II, p. 213-214. — 5 Haggaï, II, 19-20.

du peuple et le décidèrent à reprendre les travaux. Cette fois, la haine des Samaritains fut impuissante à en retarder l'achèvement. Darios, instruit de ce qui se passait par le gouverneur de Syrie, ordonna l'exécution pure et simple du décret rendu par Kyros : quatre années plus tard, le temple était terminé[1].

La tâche accomplie, Zéroubbabel disparut de la scène. Mourut-il en paix à l'ombre du sanctuaire qu'il avait relevé? Fut-il obligé de rentrer à Babylone? C'en était assez d'une prédiction comme celle de Haggaï pour le rendre suspect de trahison aux yeux des Perses et pour motiver son rappel[2]. Lui parti, Joshoua resta seul chargé du gouvernement. Le rôle du grand prêtre s'était fort développé pendant l'exil. Il n'était plus uniquement le chef des sacrificateurs, le premier parmi ses égaux, mais le pontife suprême; les descendants de David écartés, c'est à lui qu'appartenait la plus haute place dans les conseils de la nation. « La dignité pontificale se trouva ainsi instituée de fait, comme une conséquence presque nécessaire de la situation; et si, plus tard, ce fait fut érigé en théorie, et forma une partie intégrante et capitale de la législation, cela nous surprendra d'autant moins que l'histoire de la papauté chrétienne nous offre un exemple absolument semblable. L'évêque d'une ville placée dans les conditions de Jérusalem et de Rome, et qui n'a plus à côté de lui de souverain laïque, a toujours les chances de devenir souverain lui-même[3]. » La composition de la colonie juive rendit la transition plus facile. Le nombre des personnes attachées au temple par un lien quelconque était fort grand, et la condition du corps sacerdotal avait changé. Ézékiel avait, le premier, déclaré que ceux-là seuls dont l'orthodoxie avait toujours été inébranlable, les « fils de Zadok », auraient le privilège de servir à l'autel : il avait exclu de la prêtrise les enfants de Lévi, qui avaient sacrifié sur les hauts lieux, et les avait relégués dans les fonctions secondaires[4].

1. Ezrâ, IV-VI. — 2. Le récit de Josèphe (*Ant. Jud.*, XI, 1-2) sur deux expéditions de Zéroubbabel paraît être emprunté, partie au livre canonique d'Ezrâ, partie à l'écrit non canonique qui porte le nom de troisième livre d'Ezrâ. — 3. Reuss, *Bible*, *l'Histoire sainte et la Loi*, t. I, p. 229-230. — 4. Cf. p. 579 de cette histoire

Cette disposition théorique reçut un commencement d'exécution au retour de la captivité, et, pour la première fois dans l'histoire de la religion hébraïque, les prêtres furent séparés des lévites[1]. On conçoit que cette dégradation ne fut pas pour plaire à ceux qu'elle frappait : quelques lévites, soixante-quatorze contre quatre mille prêtres, consentirent à quitter Babylone. Au-dessous d'eux, les chantres, les portiers, les descendants des esclaves sacrés, complétaient la hiérarchie. Tous réunis formaient un corps compact de cinq mille personnes, le huitième environ de la population totale[2], et Joshoua n'eut pas de peine à se faire proclamer chef de la communauté. Son fils Joïakim lui succéda, puis son petit-fils Eliashîb[3]. Leur pouvoir, restreint dans le domaine politique par la surveillance des satrapes de Syrie, était des plus étendus en matières civiles et religieuses. C'était pure condescendance s'ils consultaient les prêtres de haut rang, les sheïkhs ou l'assemblée, dans les cas importants[4]. Jérusalem végéta plutôt qu'elle ne vécut sous leur autorité. Ce qu'on avait attendu de Jahvéh avait été si extraordinaire, et les prophètes avaient tant promis de sa part, qu'une sorte de découragement s'empara des esprits quand on vit combien peu la réalité répondait aux espérances. Le Deutéronome avait toujours force de loi, mais, bien qu'il fût en vigueur depuis plus d'un siècle, il « n'était pas encore parvenu, autant que nous pouvons en juger, à s'attacher le cœur du peuple. Ses exhortations avaient beau retentir avec tout leur sérieux et toute leur insistance : Toi, Israël, tu dois aimer Jahvéh, ton dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force[5] ! Si cette parole trouvait encore quelque écho dans la conscience d'un petit nombre, il ne s'était point formé de peuple particulier consacré à Jahvéh[6]. » Loin de là, les mariages contractés avec des

1. Kuenen, *The religion of Israel*, t. II, p. 202-204. — 2. Le huitième, d'après le nombre total donné par Ezrâ, II, 64 ; le sixième, si l'on s'en réfère aux nombres partiels donnés pour chacune des familles composant la colonie. — 3. Néhémie, XII, 10. — 4. Sur cette constitution du pouvoir des grands prêtres, voir Kuenen, *The religion of Israel*, t. II, p. 214-215. — 5. *Deutéronome*, VI, 5. — 6. Kuenen, *Religion nationale et religion universelle*, p. 121.

femmes étrangères, moabites, philistines, koutéennes, altéraient chaque jour la pureté de la race. Déjà la langue antique disparaissait peu à peu [1], on pouvait prévoir le moment où la petite famille juive perdrait son individualité, sinon sa religion [2].

Le salut vint de Babylone. Ceux des exilés qui y vivaient, loin du seul sanctuaire dont ils reconnussent la légalité, avaient pris l'habitude de se réunir le jour du sabbat et de s'édifier mutuellement par la prière en commun, par la lecture, par la prédication : la synagogue, établie partout où ils se trouvaient en nombre suffisant, les empêchait d'être absorbés, comme les Éphraïmites l'avaient été avant eux, par les païens qui les environnaient. Le principe de la religion sauvé, on s'était peu inquiété d'abord d'en préserver les formes extérieures. Ézékiel avait, il est vrai, introduit le rituel dans son plan de restauration [3], mais ses idées à cet égard avaient été peu goûtées des contemporains : elles triomphèrent auprès de la génération suivante, et devinrent comme la règle dont s'inspirèrent les docteurs de Juda. Au temps des rois, le temple de Jérusalem avait eu ses lois propres qui déterminaient jusque dans le détail les cérémonies de la purification, de l'offrande et du sacrifice, les rapports des membres du clergé entre eux et avec la communauté, en un mot tout ce qui constituait aux yeux des fidèles « le droit « du dieu du pays » ; mais ces lois, transmises oralement de siècle en siècle, n'avaient pas été écrites pour la plupart et couraient risque de tomber dans l'oubli, faute d'un sanctuaire où les appliquer. Les prêtres s'occupèrent à les recueillir, à les coordonner, à en approfondir le sens et l'origine. C'était un travail minutieux et de longue haleine ; le gros en était déjà terminé pourtant dans la première moitié du ve siècle, et formait un ouvrage spécial qu'on s'est plu à nommer le *Livre des Origines*. Le Livre des Origines est à la fois un code et une histoire, mais l'histoire n'y figure le plus souvent que pour introduire les lois par une sorte

1. Voir p. 677-678 de cette histoire. — 2. Ezrâ, IV-X ; Néhémie, XIII, 24-31. — 3. Voir, p. 577-580 de cette histoire, l'exposition du système d'Ézékiel.

d'exposé de motifs [1]. Si l'auteur remonte jusqu'à l'origine des choses, c'est que le récit de la création est la mise en action d'une des ordonnances de la législation sacerdotale : Dieu, en travaillant six jours et en se reposant le septième, prêchait d'exemple l'observance du sabbat [2]. S'il raconte avec complaisance la conclusion du pacte entre Dieu et Abraham, c'est qu'il prétend justifier l'usage de la circoncision et la rigueur des règlements qu'elle comportait [3]. Où les faits ne se pliaient pas à son dessein, il les abrège, les supprime, les altère, leur prête un caractère purement idéal, ou les dénature à tel point qu'ils ne répondent plus aux exigences de la réalité. C'est ainsi qu'il reporte à Moïse l'idée du sanctuaire unique et attribue aux Israélites dans le désert la possession d'un tabernacle portatif. Il en chiffre les dimensions, en énumère les parties, suppute les quantités d'étoffes, de peaux, de métal qui ont été employées à la construction et à l'ameublement. Le temple de Jérusalem lui fournit le motif de sa description, mais il oublie d'adapter les objets qu'il y trouve aux nécessités de la vie nomade et surcharge les enfants d'Israël d'un matériel trop lourd pour des hordes errantes [4]. A dire vrai, la faute est légère, car c'est le présent surtout qu'il a en vue lorsqu'il parle du passé : sa manière de comprendre les destinées de la race plut aux prêtres de Babylone et demeura comme la version officielle de l'histoire primitive.

Les principaux textes de la loi à laquelle les récits servent de cadre sont attribués à Moïse, non plus comme dans le Deutéronome à Moïse mourant, mais à Moïse chef de peuple et d'armée dans le désert du Sinaï [5]. Ce n'est pas ici le lieu de les examiner en détail. Quelques-uns d'entre eux, les moins nombreux, sont analogues aux prescriptions de la thora deutéronomique, et interdisent l'idolâtrie [6], le sacrifice des en-

1. Voir sur ces questions : Reuss, *l'Histoire sainte et la Loi*, t. I, p. 237 sqq.; Kuenen, *The religion of Israel*, t. II, p. 148 sqq. — 2. *Genèse*, I, II, 4. — 3. *Genèse*, XVII. — 4. Sur le Tabernacle, voir Wellhausen, *Prolegomena zur Geschichte Israels*, p. 35 sqq. Le récit de la construction du Tabernacle n'existait pas encore sous sa forme actuelle à l'époque où fut faite la traduction des Septante. — 5. *Exode*, XXV, 1-XXXI, 17; XXXV, sqq.; *Lévitique*, VIII-X. etc. — 6. *Lévitique*, XIX, 4; *Exode*, XXII, 20.

fants[1], l'adultère et l'inceste[2], la vente à faux poids et à fausse mesure[3], mais la plupart ont trait à l'organisation du culte. Jadis le sacrifice était purement volontaire, et la plupart des prophètes étaient prêts à s'écrier avec Hoshéa : « C'est à l'amour que je prends plaisir, et non aux sacrifices, « et à la connaissance de Dieu plus qu'aux holocaustes[4] ». Au contraire, ce qui frappe dans la loi nouvelle, « c'est « l'admission du culte au rang des obligations imposées au « peuple de Jahvéh, et à chaque Israélite en particulier[5] ». A voir le nombre des victimes que les prêtres exigeaient, on dirait que l'homme n'était né que pour fournir aux besoins de l'autel, aux grandes fêtes de l'année, au sabbat, chaque jour. Tout est prévu d'ailleurs, la manière de présenter la bête, de l'égorger, de la dépecer, d'en répartir les morceaux. « Si l'offrande est de gros bétail, on choisira un mâle « qui n'ait point de défaut. C'est à la porte du tabernacle que « le donateur l'offrira, pour obtenir les bonnes grâces de « l'Éternel. Il posera la main sur la tête de l'animal, pour se « faire agréer, de manière que Dieu lui devienne propice. « Puis il immolera le bœuf à la face de l'Éternel, et les fils « d'Aharon, les prêtres offriront le sang et aspergeront « de tous côtés l'autel qui est devant la porte du tabernacle. « Puis il écorchera la victime et la dépècera en ses pièces, « et les fils du prêtre Aharon mettront du feu sur l'autel, et « arrangeront des bûches au-dessus du feu. Puis les fils « d'Aharon, les prêtres, arrangeront les pièces, la tête et la « graisse, sur les brèches placées au-dessus du feu qui est « sur l'autel. Mais, pour ce qui est des intestins et des jam- « bes, il les lavera avec de l'eau, puis le prêtre fera fumer « le tout sur l'autel, comme holocaustes, comme un feu d'o- « deur agréable pour l'Éternel[6]. » De même pour les moutons ou les chèvres[7], de même pour les oiseaux[8]. Tout ce sang versé, toute cette chair brûlée, le vin, le lait, l'huile répandus, obligeaient les gardiens du temple et de l'autel

1. *Lévitique*, XX, 4. — 2. *Lévitique*, XVIII, 5, XX, 10. — 3. *Lévitique*, XIX, 25. — 4. Hoshéa, VI, 6. — 5. Kuenen, *Religion nationale et religion universelle*, p. 126. — 6. *Lévitique*, I, 3-9. — 7. *Lévitique*, I, 10-13. — 8. *Lévitique*, I, 14-17.

à des soins de propreté minutieuse. Le simple particulier et le prêtre, sans cesse appelés à accomplir les rites du sacrifice, devaient toujours être dans l'état de pureté légale, sans lequel l'offrande n'avait plus de valeur aux yeux de Jahvéh. « Soyez saints, car moi je suis saint, moi l'Éternel votre « Dieu[1] ! » « Sanctifiez-vous donc et soyez saints, car moi « l'Éternel je suis votre Dieu[2]. » Pour les prophètes antérieurs à l'exil, la sainteté était une vertu morale. « Me pré- « senterai-je devant l'Éternel avec des holocaustes, — avec « des veaux d'un an? — Agréera-t-il des milliers de béliers, « — des myriades de torrents d'huile?... — O mortel! on « t'a dit ce qui est bien, — ce que l'Éternel réclame de toi : « — Aimer la charité, — et marcher humblement devant « ton Dieu[3]. » Pour les prêtres, elle résultait surtout de l'observance matérielle des prescriptions contenues dans la loi. On la perdait malgré soi, sans presque y songer, par le contact du vêtement qu'on portait avec un objet ou une personne souillée[4] ; on la retrouvait en se soumettant aux rites variés de l'expiation. Chaque transgression, si légère qu'elle fût, obligeait le coupable à un sacrifice spécial : une fois l'an, le jour du pardon, le prêtre accomplissait la propitiation pour tous les péchés des enfants d'Israël[5].

Les prêtres vivant en Chaldée n'avaient pu songer à appliquer eux-mêmes cette législation. Pendant quelques années ils se contentèrent de revoir leur œuvre, de l'augmenter, de l'interpréter par l'écriture et par la parole : faute d'être sacrificateurs, ils se firent docteurs et scribes. Quand la théorie ne leur suffit plus et qu'ils voulurent passer à la pratique, ils rencontrèrent des difficultés à Jérusalem. Le peuple se montrait peu enclin à payer la dîme, à observer régulièrement les rites, à remplir des devoirs religieux dont le principal paraissait être l'obligation d'entretenir à ses frais un clergé nombreux. Les prêtres, gagnés par le relâchement général, n'offraient plus que des victimes tarées et

1. *Lévitique*, XIX, 2. — 2. *Lévitique*, XX, 8. — 3. Michée, V, 7-10. — 4. Ainsi par le cadavre d'un animal impur (*Lévitique*, V, 2), même d'un insecte (*Lévitique*, XI, 20-25). — 5. *Lévitique*, XVI, I, 29-34. Cf. Kuenen, *The religion of Israel*, t. II, p. 251 sqq.; *Religion nationale et religion universelle*, p. 125-126.

traitaient Dieu comme les hommes les traitaient eux-mêmes. Un prophète, le dernier de ceux dont nous ayons conservé les prédictions[1], leur avait demandé compte de leur conduite au nom de l'Éternel, mais sa voix, écho par trop affaibli de celle des grands poètes du siècle précédent, n'avait pas été écoutée en Israël. Enfin, en 458, sous le règne d'Artaxerxès Ier, un second convoi de colons, aux ordres d'Ezrâ, vint renforcer la partie de la population de Jérusalem qui était imbue des idées nouvelles. Ezrâ était un habile docteur, « qui s'était attaché à étudier la loi de l'Éternel, à la pratiquer, à en enseigner les statuts et les règles[2] ». Sa réputation comme savant et comme sujet loyal était si bien établie parmi ses compatriotes et parmi les Perses, que le roi lui accorda sans difficulté l'autorisation « d'aller inspec- « ter Juda et Jérusalem, d'après la loi de son dieu, qu'il « avait en main », puis « d'établir des magistrats et des ju- « ges pour rendre la justice aux gens d'au delà l'Euphrate, « et à tous ceux qui connaissaient la loi de son Dieu », Juifs ou prosélytes[3]. Trois des clans demeurés jusqu'alors à Babylone, quatorze cent quatre-vingt-seize individus de moindre rang, trente-huit lévites et deux cent vingt serviteurs du temple consentirent à l'accompagner. L'exode, commencé par un jeûne solennel, dura quatre mois[4]. Arrivés au terme du voyage, et les sacrifices d'action de grâce accomplis, les émigrants apprirent avec douleur qu'Israël, « y compris les prêtres et les lévites, ne se tenait pas à « l'écart des autres habitants du pays. Ils avaient pris « de leurs filles pour eux et pour leurs enfants, et avaient « mêlé ainsi la race sainte et les païens : même les chefs et « les magistrats avaient été des premiers à donner l'exem- « ple de ce crime. » A ces tristes nouvelles, Ezrâ déchira ses vêtements, s'arracha la barbe et les cheveux, puis resta assis dans une profonde stupeur, tandis que les fidèles s'assemblaient auprès de lui. Le soir seulement, au moment de

1. C'est celui qu'on nomme à tort Malachie : une tradition assez ancienne veut que cet écrivain, dont le nom est aujourd'hui perdu, ait été Ezrâ. — 2. Ezrâ, VII, 5-10. — 3. Ezrâ, VII, 11-29. — 4. Ezrâ, VIII, 1-35.

l'offrande, il rompit le silence, et, tombant à genoux, les mains levées vers l'Éternel, il confessa les fautes du peuple. « Mon Dieu, je suis dans la confusion et j'ai honte de lever la face vers toi, ô mon Dieu! car nos péchés sont nombreux au point de dépasser nos têtes, et nos fautes ont grandi jusqu'à toucher au ciel.... Après tout ce qui nous est arrivé par suite de nos méfaits et de notre grande iniquité, quand toi, ô notre Dieu, tu nous as remis une part de nos fautes, et nous as accordé ce reste que voici, en viendrons-nous de nouveau à enfreindre tes commandements et à nous allier à ces peuples abominables? Certes, tu t'irriterais contre nous au point de nous achever, sans laisser échapper ni survivre personne. Éternel, Dieu d'Israël, tu es juste, car il ne reste plus aujourd'hui de nous qu'un petit nombre; nous voilà toujours en face de toi comme des coupables : nul ne saurait subsister devant toi pour cette raison[1]. » Son émotion gagna les assistants, et l'un d'eux, Shékaniah, fils de Jékhiel, avouant le péché commun, lui demanda s'il n'y avait pas encore une espérance pour Israël. « Faisons maintenant un pacte avec notre Dieu, à l'effet de renvoyer toutes ces femmes et leurs enfants, d'après le conseil de notre seigneur et de ceux qui respectent le commandement de Dieu : qu'il soit fait selon la loi. Allons, c'est ton affaire; nous serons avec toi. Courage et agis. » Ezrâ se hâta d'accepter cette proposition qui lui allégeait singulièrement la tâche : il prit le serment des prêtres et des sheïkhs présents, puis se retira dans une des chambres du temple et y passa la nuit sans manger ni boire, « parce qu'il était en deuil du crime des exilés[2] ». Peu après, le 17 du vingtième mois, il convoqua le ban et l'arrière-ban de Juda, dans les trois jours, sous peine de confiscation des biens et d'exclusion de la communauté pour quiconque n'obéirait pas à l'appel. On était en décembre, et le motif de la convocation était secret au plus grand nombre; le peuple, assemblé sur la place du temple, grelottait sous la pluie, incertain de ce qui allait advenir. Ezrâ se leva, dénonça véhémentement la faute : « Et maintenant, faites-en votre confession

1. Ezrâ, VIII, 35-IX. — 2. Ezrâ, X, 1-5.

à l'Éternel, le Dieu de vos pères, et agissez conformément à sa volonté : séparez-vous des peuples de ce pays et des femmes étrangères. » Deux hommes seulement osèrent parler contre le projet, et ils ne furent appuyés que d'un sheïkh et d'un lévite : les autres consentirent, et demandèrent quelques jours de répit qui furent accordés. Deux mois après, le divorce était consommé. On ne sait combien de gens du commun frappa la sentence, mais cent treize prêtres avaient des femmes étrangères, et plusieurs d'entre eux les renvoyèrent avec leurs enfants : il leur avait été *fait selon la loi*[1].

Ce premier succès remporté, Ezrâ fut contraint d'interrompre son œuvre. Les mariages impies, qu'il repoussait avec horreur, avaient calmé la haine des nations voisines : le renvoi des étrangères la réveilla plus vive, et les Juifs furent exposés de nouveau aux périls qui les avaient menacés après le retour de l'exil. Cette recrudescence d'hostilité était d'autant plus fâcheuse que les révoltes d'Inaros et d'Amyrtée attiraient sur les marches syriennes de l'empire l'attention soupçonneuse du grand roi[2]. Les murs de Jérusalem furent détruits et les portes brûlées, on ne sait à quelle occasion, peut-être lors du passage d'une des armées qui se rendaient en Égypte. On songea à les rebâtir, mais les Samaritains intervinrent : « Sache le roi que si cette ville est reconstruite et ses fortifications restaurées, on ne payera plus ni tribut, ni taille, ni péage, et finalement elle te nuira beaucoup..., et tu n'auras plus de domaine dans les pays au delà de l'Euphrate[3]. » Ordre arriva de suspendre les travaux, et la cité sainte demeura exposée sans défense aux attaques de ses ennemis[4]. Ezrâ avait apporté les chagrins et la discorde à l'intérieur, l'humiliation et le danger au dehors : l'influence qu'il avait eue au premier moment diminua, et les mariages mixtes furent tolérés de nouveau. Ces années de retraite et d'impuissance ne furent pas perdues pour lui. Si instruit qu'il fût aux choses de la religion, il avait besoin de

1. Ezrâ, X, 5-44. Cf. Kuenen, *The religion of Israel*, t. II, p. 218-225. — 2. Voir p. 629 sqq. de cette histoire. — 3. Néhémiah, I, 3. — 4. Ezrâ, IV, 7-23.

séjourner longtemps à Jérusalem avant d'apprécier exactement les aspirations et l'état d'esprit de la nation. Le livre de la loi qui était dans sa main à Babylone était évidemment loin de répondre aux nécessités de la situation en Judée; il ne pouvait d'ailleurs l'introduire sans la coopération des prêtres du temple[1], et le temps seul était capable de la lui assurer. Cependant les rapports continuaient à être fréquents entre les Juifs qui étaient revenus de l'exil et ceux qui demeuraient encore à l'étranger. L'un de ces derniers, Néhémiah, qui appartenait à une famille puissante et servait comme échanson auprès d'Artaxerxès, ému par les malheurs de Jérusalem, résolut d'implorer la pitié du roi en faveur de ses coreligionnaires. « Or, au mois de Nîsan de la vingtième année, comme c'était à mon tour de servir le vin, je pris le vin et le présentai au roi. Et quoique je dissimulasse mon chagrin, le roi me dit : Pourquoi as-tu mauvaise mine? tu n'es pourtant pas malade? ce ne peut être qu'un chagrin de cœur. J'eus bien peur et je répondis : Vive à jamais le roi! Comment n'aurais-je pas mauvaise mine quand la ville où sont les tombeaux de mes pères est en ruine et que ses portes sont détruites par le feu? » Le roi, qui était d'humeur clémente ce jour-là, lui accorda l'autorisation de quitter Suse, de couper dans les forêts royales le bois nécessaire et de rebâtir le château, les murailles et la maison du gouverneur[2]. Cela ne faisait point l'affaire des ennemis de Juda, et leurs chefs, Saneballat de Béthoron et Tobiyah l'Ammonite, mirent tout en œuvre pour entraver l'exécution du projet. Néhémiah déjoua leurs ruses et, après avoir relevé secrètement l'état des lieux, communiqua aux chefs de la communauté les ordres dont il était porteur : le travail, réparti entre les familles, fut achevé en cinquante-deux jours[3].

C'était un allié qui arrivait à Ezrâ, et un allié d'autant plus puissant que ses fonctions intimes auprès du roi et son titre de gouverneur lui donnaient une autorité considérable. La sécurité assurée contre les ennemis du dehors, il crut le

1. Kuenen, *The religion of Israel*, t. II, p. 232-233. — 2. Néhémiah, [illegible]. — 3. Néhémiah, II-VI.

moment venu de promulguer la constitution religieuse qui devait faire de Juda le serviteur de Dieu par excellence. Le premier jour du septième mois, un peu avant la fête d'automne, le peuple s'assembla à Jérusalem sur la place qui est devant la porte de l'eau. Ezrâ siégeait sur une estrade en bois qu'on avait dressée exprès, et les principaux des prêtres qui l'avaient aidé étaient assis à côté de lui. « Il ouvrit le livre à la vue de tout le peuple, et tout le peuple se leva. Et il bénit Jahvéh, le grand dieu, et tout le peuple répondit : Amen, amen! en levant les mains, et ils s'inclinèrent et se prosternèrent la face contre terre. » La lecture commença : après l'énonciation de chaque titre, des lévites placés d'espace en espace interprétaient et développaient les formules en langage familier, de manière à en rendre le sens intelligible à tous. La longue énumération des fautes et des expiations, les menaces contenues dans certains chapitres produisirent sur la foule le même effet de terreur nerveuse que les préceptes et les malédictions du Deutéronome avaient fait sur les contemporains de Josias : elle fondit en larmes, et les manifestations de désespoir devinrent telles que ceux-là même qui les avaient provoquées, Néhémiah, Ezrâ, les lévites instructeurs, durent s'employer à les calmer. « Ce jour-ci est consacré à l'Éternel, votre Dieu ; ne soyez donc pas affligés et ne pleurez pas.... Allez faire bonne chère, mangez du gras, buvez du doux, envoyez de quoi manger à ceux qui n'ont pas les moyens de se réjouir comme vous, et ne soyez pas tristes, car le plaisir de l'Éternel est votre force. » Et les lévites calmèrent le peuple, disant : « Faites silence ! C'est un jour consacré ! ne soyez pas tristes ; et tout le peuple s'en alla manger et boire, et l'on envoyait des portions à ceux qui n'en avaient pas, et l'on se livrait à la joie, car chacun avait prêté attention à ce qui avait été révélé ce jour-là[1]. » Ezrâ eut soin de ne pas laisser tomber le premier enthousiasme : dès le lendemain il convoqua les sheïkhs, les prêtres, les lévites, pour régler l'ordre des fêtes prochaines. « Et ils trouvèrent qu'il était écrit dans la loi que l'Éternel avait octroyée par l'organe de Moïse, que les

1. Néhémiah, VIII, 1-12.

enfants d'Israël devaient se loger dans des cabanes de verdure. » Sept jours durant, Jérusalem s'habilla de feuillages : les tabernacles en branches d'olivier, de myrte et de palmier s'élevaient partout sur les toits des maisons, dans les cours, sur les parois du temple, aux portes de la ville[1]. Puis, le vingt-sept du même mois, le peuple prit le deuil pour confesser ses propres péchés et les fautes de ses pères[2]. Puis, pour couronner le tout, Ezrâ et Néhémiah lui firent prêter le serment solennel de respecter désormais la loi de Moïse et d'y conformer sa vie. « Nous jurâmes que nous ne donnerions point nos filles à des étrangers, ni nous ne prendrions des leurs pour nos fils ; de plus, que nous n'achèterions rien d'eux le jour du sabbat ni tel autre jour consacré, et que, chaque septième année, nos champs chômeraient et nous ferions la remise des dettes. En outre, nous nous imposâmes l'obligation de donner annuellement un tiers de sicle pour le service du temple, savoir, pour les pains de proposition, pour les oblations et pour les holocaustes de chaque jour, ainsi que pour ceux des sabbats des nouvelles lunes, des grandes fêtes, pour offrandes et pour sacrifices expiatoires faits en faveur de tout le peuple, et en général pour tout ce qui concernait les besoins de la maison de notre Dieu. Nous répartîmes aussi par la voie du sort, prêtres, lévites et laïques, les prestations en bois à faire pour le temple, annuellement, à époques fixes, par les familles, pour entretenir le feu, sur l'autel de l'Éternel notre Dieu, comme cela est prescrit dans la loi. Nous nous engageâmes à apporter annuellement à la maison de Dieu les prémices de notre sol et les prémices de tous les fruits des arbres ; ainsi que les premiers-nés de nos fils et de nos bêtes, comme cela est prescrit dans la loi, et les premiers-nés de notre gros et de notre menu bétail, pour les présenter au temple aux prêtres qui y seraient de service ; enfin les prémices de notre mouture et nos offrandes et le fruit des arbres : le vin et l'huile, nous devions les apporter aux prêtres, dans les cellules du temple, et donner la dîme de notre sol aux lévites, les lévites recueillant eux-mêmes la

1. Néhémiah, VIII, 13-18. — 2. Néhémiah, IX.

dîme dans tous les endroits où se faisait la culture. Et quand les lévites recueilleraient la dîme, un prêtre de la race d'Aharon devait être avec eux, et les lévites devaient porter la dîme de la dîme au temple, dans les chambres qui serviraient de magasins. Et nous ne devions pas abandonner la maison de notre Dieu[1]. »

La loi rencontra une vive résistance. Bien des gens, même parmi les prêtres et les prophètes, trouvèrent que les réformateurs avaient employé des moyens trop violents pour arriver à leurs fins, que le renvoi des femmes étrangères était pour le moins imprudent, que l'augmentation des dîmes et la multiplication des sacrifices imposaient des charges trop lourdes à la communauté. La présence de Néhémiah contint longtemps leur impatience, mais un voyage qu'il fit à Suse en 436 leur rendit enfin courage. Tobiyah l'Ammonite avait à Jérusalem beaucoup de parents et d'amis : le grand prêtre Eliashîb mit à sa disposition une des chambres du temple. Les marchands étrangers et les Juifs eux-mêmes profanèrent ouvertement le sabbat : ils foulaient le pressoir ce jour-là comme les autres jours, ou amenaient à Jérusalem du blé, du vin, des raisins, des figues, du poisson et toute sorte de fardeaux. La dîme était négligée, et les unions prohibées redevenaient fréquentes : le petit-fils d'Eliashîb épousa une fille de Sanneballat. Au retour, Néhémiah n'hésita pas à recourir à la menace et à la force pour rétablir le droit. Les marchands indigènes ou tyriens furent consignés aux portes de la ville, le jour du sabbat. Le mobilier de Tobiyah fut jeté hors la chambre, et les parties du temple avoisinantes purifiées. Les maris des femmes étrangères furent traités rudement : « Je leur fis des reproches, je les maudis, j'en frappai quelques-uns, je les tirai par les cheveux, je les adjurai au nom de Dieu ». Ceux qui ne se laissèrent point toucher par ces façons d'agir furent contraints de s'exiler : le petit-fils d'Eliashîb se retira chez son beau-père[2]. La lutte continua longtemps

1. Néhémiah, X. Cf. sur l'authenticité des renseignements contenus dans ce chapitre et dans les précédents, Kuenen, *The religion of Israel*, t. II, p. 286 sqq. — 2. Néhémiah, XIII.

encore : quelques années à peine avant la conquête d'Alexandre, un autre membre de la famille pontificale, Manashshé, qui avait épousé la fille d'un autre Saneballat, dut quitter Jérusalem. Les Samaritains l'accueillirent et fondèrent pour lui sur le mont Garizim un sanctuaire de Jahvéh, rival du temple de Jérusalem[1]. Cependant l'opposition faiblissait peu à peu, les générations nouvelles, dressées dès l'enfance à se courber devant la volonté de Dieu manifestée dans la loi, en arrivaient à aimer d'instinct et comme de naissance les pratiques et les prescriptions que leurs ancêtres avaient jugées trop sévères, le vieil Israël se transformait. L'idée de la royauté s'était effacée la première, puis le don de prophétie avait disparu. Le prophète, toujours entraîné par l'imagination et par l'enthousiasme, ne pouvait plus subsister dans un monde où chaque mouvement et presque chaque pensée était défini à l'avance, et où la moindre dérogation à la règle était punie sévèrement; il fut remplacé par le légiste, par le scribe, habile à expliquer les textes sacrés et à en deviner le sens abstrait[2].

Cependant la race croissait en nombre; la dispersion, loin de lui nuire, favorisait son développement, et la plupart des enfants d'Israël, devenus étrangers à leurs frères, ne pouvaient plus participer matériellement aux rites qui consacraient l'unité nationale. Les lois et la tradition étaient le seul bien qui restât aux Juifs de Chaldée comme aux Juifs de Perse ou d'Égypte, mais lois et traditions étaient dispersées dans plusieurs ouvrages, dont quelques-uns, comme l'histoire des origines du peuple hébreu, le livre de l'alliance, le code de Josiah, remontaient jusqu'aux temps de l'indépendance et n'étaient pas toujours facilement accessibles, même aux lettrés. L'idée de réunir et d'unifier ces documents devait donc se présenter naturellement à l'esprit des docteurs qui succédèrent à Néhémiah; ils travaillèrent longuement et patiemment à la réaliser pendant le siècle qui précéda la conquête d'Alexandre. Pour composer l'histoire des premiers âges du monde, ils avaient les deux livres pu-

1. Josèphe, *Ant. jud.*, XI, VII, 2; VIII, 2-4. — 2. Kuenen, *The religion of Israel*, t. II, p. 240 sqq.

bliés dans les royaumes d'Israël et de Juda vers le huitième siècle[1]. Ils les découpèrent en morceaux, qu'ils cousirent l'un à l'autre par des transitions fort brèves, sans s'inquiéter d'en éliminer les contradictions ou les répétitions. Pour la période qui précède immédiatement l'établissement des tribus au pays de Canaan, et dont Moïse était devenu le héros, ils suivirent l'ordre que leur indiquaient les notices mêlées aux deux codes principaux. Celui d'Ezrâ, qui était le dernier en date, eut la primauté, parce que l'auteur disait qu'il avait été rédigé au pied du Sinaï et dans le désert. Celui de Josiah passait pour avoir été promulgué dans les plaines de Moab et sur les bords du Jourdain : il prit rang après celui d'Ezrâ. Cet ensemble de récits et de décrets divins, complété plus tard et partagé en cinq livres, forme aujourd'hui notre Pentateuque[2]. La rédaction n'en était pas encore terminée au moment où l'empire perse tomba; elle absorba toutes les forces du peuple juif et le détourna de se mêler aux événements qui s'accomplissaient autour de lui. Il subit toutes les révolutions politiques de l'époque, invasion égyptienne de Taho, conquête d'Alexandre, sans y prendre part : qu'aurait pu d'ailleurs la poignée d'hommes dont il disposait pour sa défense contre les armées qui se disputaient l'empire du monde?

L'Égypte.

L'Assyrie n'était plus; Babylone et la Phénicie se mouraient; les Juifs appartenaient encore au passé plutôt qu'au présent; seule l'indestructible Égypte avait échappé au naufrage et paraissait devoir survivre à ses rivales aussi longtemps qu'elle les avait précédées dans l'histoire. Elle était des nations orientales celle que les Grecs connaissaient le mieux; les marchands, les mercenaires, les voyageurs la parcouraient librement, et les relations d'Hécatée de Milet, d'Hérodote d'Halicarnasse, d'Hellanicos de Lesbos[3],

1. Voir p. 393 sqq. de cette histoire. — 2. Voir dans Reuss, l'*Histoire sainte et la Loi*, t. I, Introduction, la démonstration de ces faits. — 3. Sur les écrivains grecs qui ont traité de l'Égypte antérieurement à

en avaient signalé les singularités. On l'abordait d'ordinaire par l'ouest, comme font encore les touristes ou les négociants européens. Avant Alexandre, Rakoti n'était qu'un village[1], et l'île de Pharos n'avait d'autre gloire que d'avoir été chantée par Homère[2]. Mais on trouvait, échelonnées le long de la branche canopique, Naucratis et les bourgades qui dépendaient d'elle, Anthylla, Arkhandroupolis[3]. C'était comme un prolongement de la Grèce : la véritable Égypte commençait à Saïs, quelques lieues plus à l'est. Saïs était plein de la xxvi[e] dynastie ; on y montrait le palais où Psamitik II avait reçu une députation des Éléens venue pour le consulter au sujet des jeux Olympiques[4], et celui dans lequel Ouahibrî avait été enfermé, puis exécuté après sa défaite[5]. Les propylées du temple de Nît paraissaient gigantesques à des gens accoutumés aux petites dimensions de la plupart des temples grecs[6]. La déesse était d'humeur hospitalière à l'égard des étrangers : Grecs ou Persans, elle les accueillait à ses pompes et les initiait à ses mystères sans exiger rien d'eux qu'un peu de discrétion[7]. Le soir du 17 Thot, Hérodote vit les habitants, riches ou pauvres, ranger autour de leur maison les grandes lampes plates remplies d'huile et de sel qu'on tenait allumées la nuit durant, en l'honneur d'Osiris et des morts[8]. Il pénétra dans le temple du dieu au nom ineffable et assista, perdu dans la foule, aux scènes de la vie, de la passion et de la résurrection que les prêtres représentaient sur le lac sacré[9]. Les théologiens ne dévoilaient pas aux barbares le fond même de leur doctrine, mais le peu qu'ils en laissaient entrevoir remplissait les voyageurs grecs de respect et d'étonnement.

Alexandre, cf. les renseignements rassemblés par A. von Gutschmid, *Scriptorum rerum ægyptiacarum series* (*Philologus*, t. X.) — 1. Brugsch, *Dict. géographique*, p. 66, 68, 451. — 2. *Odyssée*, IV, 354-359. — 3. Hérodote, II, xcvii-xcviii. L'emplacement de ces deux villes n'a pas été encore déterminé avec certitude. — 4. Hérodote, II, ccxxv; Diodore, I, 95, rapporte la même anecdote au règne d'Amasis. — 5. Hérodote, II, cix; cf. p. 556 de cette histoire. — 6. Hérodote, II, clxxv. — 7. Hérodote, II, clxx: Περὶ μέν νυν τούτων εἰδότι μοι ἐπὶ πλέον ὡς ἕκαστα αὐτῶν ἔχει, εὔστομα κεέσθω. — 8. Hérodote, II, lxii. C'est la fête d'*allumer la flamme* dont la date est donnée, entre autres, par la grande inscription de Siout — 9. Hérodote, II, clxxi; cf. p. 34-35 de cette histoire.

Comme aujourd'hui on parcourait peu alors les villes situées au centre et à l'est du Delta. On tâchait cependant d'en visiter une ou deux comme échantillons, et de recueillir sur les autres le plus de renseignements qu'on pouvait. Ce qu'on apprenait d'elles par les dires des indigènes était de nature à piquer la curiosité. Mendès adorait son dieu sous la forme d'un bouc vivant[1] et accordait à tous les individus de l'espèce un peu de la vénération qu'elle avait pour le bouc divin[2]. Les habitants d'Atarbîki, dans l'île de Prosopitis, avaient le culte du taureau. Quand un bœuf mourait là ou ailleurs, on l'enfouissait dans les faubourgs, ne laissant sortir de terre qu'une seule corne ou les deux pour marquer la place. Une fois l'an, des barques parties d'Atarbîki faisaient le tour du pays pour enlever les corps en putréfaction ou les ossements décharnés, qu'on ensevelissait ensuite avec soin dans une nécropole commune[3]. Les Égyptiens de Bousiris avaient la religion belliqueuse : pendant la fête d'Isis, ils en venaient aux mains, et leur fureur fanatique se communiquait aux étrangers présents. Même les Cariens avaient trouvé moyen de renchérir sur les indigènes ; comme aujourd'hui les musulmans chiites à l'anniversaire de la mort de Husseïn, ils se tailladaient le front avec leurs couteaux[4]. A Paprîmis la bataille faisait également partie des pratiques du culte, mais elle était réglée d'une manière différente. Le soir de la fête d'Onhouri[5], au soleil couchant, quelques prêtres accomplissaient un sacrifice hâtif, tandis que le reste du clergé local se postait à la porte du temple, armé de gros bâtons. La cérémonie achevée, ils chargeaient l'image du dieu sur un chariot à quatre roues, comme pour l'emmener dans un autre temple, mais les autres prêtres s'opposaient au départ et lui barraient le chemin. C'est alors seulement que les fidèles intervenaient : ils enfonçaient la porte et tombaient à coups de bâton sur les révérends, qui les recevaient en bon

1. Hérodote assure que le bouc et le dieu portaient le nom de Mendès; les inscriptions appellent en effet Binibdîdou, âme du dieu maître de Didou, le bouc adoré à Mendès, et ce nom, prononcé Bindîdi par le peuple, a donné aux Grecs la forme Μένδης, Μενδητος. — 2. Hérodote, II, XLVI. — 3. Hérodote, II, XLI. — 4. Hérodote, II, LIX, LXI. — 5. C'est le nom égyptien du dieu qu'Hérodote appelle Arès

point. Les bâtons étaient lourds, les bras vigoureux et la mêlée durait longtemps, sans que jamais personne mourût dans la bagarre ; du moins les prêtres l'affirmaient, et je ne vois pas pourquoi Hérodote, qui n'était pas clerc à Paprîmi, se permet de récuser leur témoignage[1].

C'est presque toujours à propos d'un temple ou d'une fête qu'Hérodote cite les villes du Delta, et de fait, dans les villes secondaires de l'Égypte comme dans les petites cités italiennes, il n'y avait guère à voir que les monuments consacrés au culte. Hérodote visitait Bouto ou Tanis, comme on visite aujourd'hui Orvieto ou Lorette, pour admirer un temple ou pour faire ses dévotions dans un sanctuaire célèbre. Le plus souvent la ville même n'était rien : une enceinte fortifiée, quelques maisons d'apparence médiocre, où les riches et les employés du gouvernement logeaient, puis, sur des monticules d'antiques décombres accrus de siècle en siècle, des masures éphémères en pisé ou en briques crues, divisées en groupes irréguliers par des rues étroites et sinueuses. Tout l'intérêt se concentrait sur le temple et sur ses habitants, hommes et dieux. Le voyageur y pénétrait comme il pouvait, contemplait ce qu'on voulait bien lui montrer, et s'en allait recommencer plus loin, heureux s'il lui arrivait parfois, comme Hérodote à Bubaste, d'arriver au moment de la fête annuelle. Les pèlerins accouraient en foule de tous les points de l'Égypte, hommes et femmes entassés pêle-mêle sur de grands bateaux. Ce n'était le long du chemin qu'une sorte de mascarade perpétuelle. Chaque fois qu'on touchait terre, les femmes débarquaient à grand bruit de castagnettes et de flûtes, et s'en allaient provoquer d'insultes les femmes de l'endroit, dansant et se troussant à qui mieux. La fête de Bastit n'avait pour les étrangers rien qui la distinguât beaucoup des autres fêtes égyptiennes : c'était une procession solennelle avec hymmes et sacrifices. Mais, pendant les quelques semaines qui précédaient ou suivaient le jour même, la ville de Bubaste n'était plus qu'un vaste lieu de plaisirs.

1. Hérodote, II, LXIII. De même on affirmait au Caire qu'aucun des fidèles qui se soumettaient à l'épreuve de la dosèh n'était blessé par les sabots du cheval qui piétinait leur corps.

« Les dieux du ciel jubilaient, les ancêtres se réjouissaient, ceux qui se trouvaient là s'enivraient de vin, une couronne de fleurs sur la tête ; la populace courait çà et là gaiement, la tête ruisselante de parfums, les enfants s'ébattaient en l'honneur de la déesse, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher[1]. » Les gens de l'endroit contaient, non sans fierté, qu'on buvait plus de vin en un seul jour, pendant la fête, qu'on ne faisait le reste de l'année[2].

Les marais du littoral abritaient une population spéciale contre les invasions des Perses[3] et contre la visite des touristes. C'étaient gens de grand courage, sans cesse en lutte contre l'étranger, mais pauvres et mal nourris. Ils extrayaient leur huile à brûler non de l'olive, mais du ricin commun[4], et ne buvaient que de la bière[5] ; faute de blé, ils mangeaient la racine ou les graines du lotus, quelques-uns la tige du papyrus bouillie ou rôtie[6]. Le fond de leur alimentation était le poisson que le Menzaléh et les lacs voisins leur fournissaient en quantité considérable[7]. Leurs bourgs et leurs monuments, on n'en parlait pas et peut-être ne valaient-ils pas la peine d'être visités. Sauf quelques marchands ou quelques soldats d'aventure, que l'appât du gain attirait dans ces marais, la plupart des étrangers qui arrivaient par la voie de l'est suivaient la route militaire, de Péluse à Daphné et de Daphné à Bubaste. Vers Kerkasôron, à la pointe du Delta, les pyramides commençaient à se dresser à l'horizon, petites d'abord, bientôt si hautes qu'en temps d'inondation, au moment où la vallée entière, des montagnes d'Arabie aux montagnes de Libye, ne forme plus qu'un fleuve immense, la barque semblait toujours naviguer à leur pied, presque dans leur ombre[8]. On laissait sur la gauche Héliopolis et son temple du soleil, les carrières de Troja, et l'on abordait enfin aux quais de Memphis.

1. Dümichen, *Dendera*, pl. XXVIII, l. 17-19. C'est la description de la *fête de l'ivresse* à Dendérah, mais elle est vraie de la fête de Bubaste. — 2. Hérodote, II, CXXXVII-CXXXVIII. — 3. Hérodote, II, XCIV. — 4. Thucydide, I, 110. — 5. Hérodote, II, LXXVII. Le passage où il est question de la bière ne peut s'appliquer qu'aux Égyptiens dans les marais. — 6. Hérodote, II, XCII ; cf. p. 8-9 de cette histoire. — 7. Hérodote, II, XCIII. — 8. Hérodote, II, XVII, XIX, XCVII. A partir de Kerkasôron, il n'y avait plus

Memphis était, pour le Grec d'alors, ce que le Caire a longtemps été pour nos modernes, la cité orientale par excellence, le représentant et comme le type vivant de la vieille Égypte. Malgré les désastres qui l'avaient frappée dans les derniers siècles, c'était encore une très belle ville, la plus grande qu'il y eût en Orient avec Babylone. Les fêtes religieuses, surtout celle d'Hâpi, y attiraient, à certains moments de l'année, des myriades de pèlerins. Le commerce y amenait sans cesse des bandes d'étrangers venus de tous les coins de l'Afrique et de l'Asie. Son port et ses rues devaient présenter, comme aujourd'hui les rues du Caire, le spectacle bariolé de cent races et de cent costumes divers, Phéniciens, Juifs, Araméens, Grecs, Libyens, depuis le prêtre égyptien à tête rase, enjuponné de blanc, jusqu'au soldat perse de la forteresse du Mur-Blanc [1] et au nègre du Soudan, cheveux feutrés de graisse, plumes d'autruche sur la tête, anneaux dans le nez, aux oreilles, aux bras, aux jambes et caleçon court rayé de couleurs éclatantes. La plupart des peuples qui fréquentaient la ville y possédaient chacun un quartier particulier qui portait son nom : les Phéniciens, le *Camp tyrien* [2]; les Cariens, le *Mur Carien;* il y avait des *Caromemphites* et des *Hellénomemphites* à côté des Memphites indigènes [3]. Les animaux qu'on s'attend à rencontrer le moins dans les rues d'une grosse ville circulaient sans façon au milieu de la foule, des vaches, des moutons, des chèvres, car les gens du commun, au lieu de vivre séparés des brutes à l'exemple des autres hommes, vivaient familièrement avec elles [4] et les logeaient dans leur propre maison. Et ce n'était pas le seul trait de mœurs qui dût paraître bizarre au nouvel arrivé. On eût dit que les Égyptiens avaient à cœur de prendre en tout le contre-pied de l'étranger. Le

qu'une seule route, le Nil, qu'on vînt de l'ouest ou de l'est, de Saïs ou de Bubaste. — 1. Cf. p. 624 de cette histoire. — 2. Hérodote, II, cxii : Τυρίων στρατόπεδον. — 3. Aristagoras de Milet (fragm. 5 dans Müller, *Fragm. H. Gr.*, t. II, p. 98), d'après Étienne de Byzance : Ἑλληνικὸν καὶ Καρικὸν, τόποι ἐν Μέμφιδι, ἀφ' ὧν Ἑλληνομεμφῖται καὶ Καρομεμφῖται, ὡς Ἀρισταγόρας, et Καρικόν, τόπος ἰδιάζων ἐν Μέμφιδι, ἔνθα Κᾶρες οἰκησαντες, ἐπιγαμίας πρὸς Μεμφίτας ποιησάμενοι, Καρομεμφῖται ἐκλήθησαν. — 4. Hérodote, II, xxxvi.

boulanger qu'on apercevait à l'œuvre par la porte de sa boutique pétrissait la pâte avec le pied ; en revanche, le maçon n'employait aucun instrument pour appliquer son mortier, et les gens du peuple ramassaient à deux mains la boue des rues mêlée d'ordures pour en réparer le mur de leur cahute[1]. En Grèce, les plus pauvres rentraient chez eux pour dîner à portes closes : les Egyptiens n'avaient aucune répugnance à manger et à boire dans la rue, car, disaient-ils, les choses laides et vilaines se doivent faire en secret et les honnêtes en public[2]. Le premier coin d'impasse venu, un enfoncement entre deux masures, une marche sur laquelle on s'accroupit à la porte d'une maison ou d'un temple, tout leur était bon à servir de salle à manger. Le menu n'était pas riche. Une sorte de galette plate, au goût aigre, pétrie non de blé ou d'orge, mais d'épeautre[3], parfois un oignon ou un poireau, parfois un lambeau de viande ou de volaille, arrosé d'un cruchon de vin ou de bière : ce n'était pas de quoi tenter l'étranger, et d'ailleurs il aurait été mal venu à s'inviter lui-même. Le Grec, qui se nourrit de vache, était impur au premier chef : jamais homme ou femme du commun n'aurait consenti à manger au même plat que lui, non plus qu'à le baiser sur la bouche par manière de salut[4]. La politesse égyptienne n'admettait pas autant de familiarité que la grecque : deux amis qui se rencontraient s'arrêtaient à bonne distance l'un de l'autre, se tiraient la révérence et s'embrassaient mutuellement les genoux ou du moins faisaient mine de se les embrasser[5]. Les jeunes gens cédaient le pas à un vieillard, ou, s'ils étaient assis, se levaient pour le laisser passer. Le voyageur se rappelait que les Lacédémoniens en agissaient de même et ne s'étonnait pas trop de cette marque de déférence[6] ; mais rien en Grèce ne l'avait préparé à voir les femmes honnêtes aller et venir en liberté,

1. Hérodote, II, xxxvi. — 2. Hérodote, II, xxxv. — 3. Hérodote, II, xxxvi. Ailleurs (II, lxxvii) il appelle ce pain κυλλήστις et ce nom, qu'Hécatée de Milet connaissait déjà (fragm. 290 dans Müller, *Fragm. H. Gr.*, t. I, p. 20), n'est que la transcription exacte de l'égyptien *koulishti*, mentionné à plusieurs reprises dans les documents d'époque pharaonique (*Papyrus Anastasi V*, pl. XXI, l. 5). — 4. Hérodote, II, xli. — 5. Hérodote, II, xxxvii, lxxx. — 6. Hérodote, II, lxxx.

sans escorte et sans voile, les épaules chargées, au contraire des hommes qui portent les fardeaux sur la tête, courir les marchés, tenir boutique, tandis que le mari ou le père demeurait enfermé à la maison, tissait la toile, pétrissait la terre à potier et travaillait de son métier [1]. De là à croire que l'homme était esclave et la femme maîtresse, il ne s'en fallait guère. Les uns faisaient remonter l'origine de cette coutume jusqu'à Osiris, les autres jusqu'à Sésostris : Sésostris était la ressource extrême des historiens grecs dans l'embarras [2].

Les abords de la ville, surtout ceux de l'ancien quartier royal, étaient défendus par plusieurs étangs, restes des anciens lacs sacrés qu'Ouahibrî avait recreusés jadis [3]. Le vieux palais des Pharaons commençait dès lors à tomber en ruine, mais le *Mur-Blanc* était encore bruyant et animé. Il renfermait, au temps d'Hérodote, une véritable armée perse, celle-là même qui avait réprimé la révolte d'Amyrtée et qu'on avait laissée à la disposition du satrape en cas de sédition nouvelle. La ville propre était remplie de temples : dans le quartier étranger, temple d'Astarté phénicienne, où, depuis la dix-huitième dynastie, des prêtres d'origine syrienne célébraient les mystères de la grande déesse, temple de Baalzéphon, temple de Marnit, dans la ville égyptienne, temple de Râ, temple d'Amon, temple de Toum, temple de Bastit, temple d'Isis [4]. Le temple de Phtah, encore intact, offrait à l'admiration du visiteur un spectacle au moins comparable à celui qu'offre le temple d'Amon thébain à Karnak. Chaque roi en avait modifié le plan primitif selon son caprice, ajoutant, qui des obélisques ou des statues colossales, qui un pylône, qui une salle hypostyle. Ainsi complété par l'effort successif de trente dynasties, il était une sorte de musée de l'antiquité égyptienne, où chaque image, chaque inscription, chaque statue attirait l'attention du cu-

1. Hérodote, II, xxxv. — 2. Nymphodore de Syracuse (fragm. 21 dans Müller, *Fragm. H. Græc.*, t. II, p. 380), où le chapitre xxxv du second livre d'Hérodote est transcrit presque entier, avec des additions d'origine inconnue. — 3. Brugsch, *Monuments*, t. I, pl. III; Mariette, *Mon. divers*, pl. 30, *b*. — 4. L'énumération est empruntée en grande partie au *Papyrus Sallier n° IV*, verso, pl. I, l. 1, pl. II, l. 11.

rieux. On voulait savoir qui étaient les peuples étrangement vêtus qu'on apercevait dans un tableau de bataille, le nom du roi qui les avait vaincus, les raisons qui l'avaient déterminé à construire telle partie de l'édifice, et il ne manquait pas de gens prêts à satisfaire de leur mieux la curiosité des visiteurs. Les interprètes étaient là pour donner des informations, et les voyageurs qui ont eu l'occasion d'employer un drogman se figurent aisément ce que valaient des renseignements obtenus de la sorte. Les prêtres de la basse classe, portiers ou sacristains, étaient dressés au métier d'exégètes et connaissaient en gros l'histoire du temple où ils vivaient. Mînî l'avait fondé; Mirî avait bâti les propylées du Nord[1], Rhampsinit ceux de l'Ouest[2], Psamitik ceux du Sud[3], Asykhis ceux de l'Est, les plus beaux de tous[4]. On savait de reste qui était Mînî. Un homme de Memphis, né au pied du temple de Phtah et des Pyramides, était familier avec Mînî et Khoufou et disposé, par conséquent, à leur attribuer tout ce que les Pharaons des anciennes dynasties avaient fait de grand. Mînî n'avait pas seulement bâti le temple, il avait créé la ville; il n'avait pas seulement créé la ville, il avait tiré des eaux le sol même sur lequel elle reposait. Avant lui, l'Égypte entière n'était qu'un marais, hormis la province de Thèbes, et rien n'était visible encore des cantons qui sont au nord du lac Mœris. Les alluvions avaient peu à peu comblé le golfe, les couches s'étaient accumulées; Mînî avait détourné le cours du fleuve pour les assainir, et avait bâti Memphis sur le terrain asséché par ses soins[5]. Et le voyageur instruit d'approuver, car il avait observé par lui-même le travail des boues : à une journée de distance de la côte, on ne pouvait jeter la sonde sans la retirer couverte d'un limon noirâtre, preuve évidente que le Nil continuait d'empiéter sur la mer. Nous avons retrouvé Mînî en tête de la liste des Pharaons, mais je n'inviterai personne à chercher sur les monuments Mirî, Asykhis, Phéron, Protée et la plupart des personnages dont Hérodote raconte l'histoire. Le protocole égyptien comportait plusieurs manières de désigner un souverain. Sur tel

1. Hérodote, II, ci. — 2. Hérodote, II, cxxi. — 3. Hérodote, II, cliii. — 4. Hérodote, II, cxxxvi. — 5. Voir p. 43-44 de cette histoire.

pylône l'inscription est gravée au nom même, sur tel autre au prénom ou au sobriquet populaire, comme Sésostris; ailleurs enfin un simple titre, Prouti ou Phéro, entouré ou non du cartouche, marque d'une manière générale, au courant du récit, le souverain dont le nom a été inscrit tout au long sur une autre partie de l'édifice. Ces façons de parler induisaient en erreur jusqu'aux touristes égyptiens; ils prenaient une des tombes de Beni-Hassan pour une chapelle de Khoufou[1]. Les étrangers, livrés à la bonne foi des drogmans, étaient excusables d'animer un titre royal et de métamorphoser Prouti ou Phérô en un personnage constructeur de temples, Pharaon Protée ou Pharaon Phéron[2]. Les récits sont à l'avenant des noms : parfois ils avaient un fond de vérité historique, souvent ils n'étaient qu'une adaptation des romans qui avaient cours dans la population de Memphis. Les guides contèrent à Hérodote, et Hérodote nous conte à son tour avec la gravité de l'historien, le remède dont usa le roi Phéron pour recouvrer la vue[3], les aventures de Pâris et d'Hélène à la cour de Protée[4], les bons tours que l'habile voleur joua au roi Rhampsinit[5]. Et partout, aux Pyramides, à Héliopolis, dans le Fayoum, le voyageur rencontrait les mêmes noms de rois qui l'avaient frappé à Memphis : un même cycle d'histoire populaire enfermait tous les monuments, et ce qu'on entendait dans un endroit complétait ou paraissait compléter ce qu'on avait entendu dans un autre[6].

Je ne sais si beaucoup de voyageurs avaient le loisir ou l'envie de remonter au delà du lac Mœris : les guerres avaient, ce semble, interrompu le commerce régulier que les Grecs contemporains des Saïtes et des premiers rois perses entretenaient avec les oasis par la voie d'Abydos[7]. L'étranger qui

1. Champollion, *Monuments de l'Égypte*, *Notices*, t. II, p. 423-425; Maspero, *la Mosaïque de Palestrina et les peintures des tombeaux égyptiens*, dans les *Mélanges publiés par l'École pratique des Hautes-Études*, 1878, p. 49-50. — 2. Sur Prouti voir Lauth, *Ægyptische Chronologie*, 1877, p. 181-182; sur Phéron, Maspero, *Fragment de commentaire sur le livre II d'Hérodote*, dans l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques*, 1877, p. 133-135. — 3. Hérodote, II, CXI. — 4. Hérodote, II, CXII-CXX. — 5. Hérodote, II, CXXI. — 6. Sur ces contes voir Maspero, *Fragment de commentaire*, 1878, p. 8-17. — 7. Cf. p. 592-593 de cette histoire.

s'aventurait en Thébaïde était dans la position de l'Européen qui, au siècle dernier, entreprenait d'aller jusqu'à la première cataracte. Même point de départ, ou à peu près, Memphis et le Caire; même point d'arrivée, Éléphantine et Assouân. Mêmes moyens de transport : rien ne ressemble plus aux dahabiéhs modernes que les barques figurées sur les monuments. Même saison de l'année : on partait après le retrait de l'inondation, en novembre ou en décembre. Même temps consacré à l'excursion : le trajet du Caire à Assouân exige un mois seulement, si l'on a bon vent, et si l'on marche sans s'arrêter plus qu'il n'est strictement nécessaire pour renouveler les provisions. Pockocke, ayant quitté le Caire le 6 décembre 1757, vers midi, était à Akhmîm le 17 du même mois, repartait le 28, arrivait le 13 janvier 1738 à Thèbes, où il séjournait jusqu'au 17, et abordait le port d'Assouân le 20 janvier au soir. Total : quarante-cinq jours, dont quatorze passés à terre. Si le journal de voyage d'un contemporain d'Alexandre était parvenu jusqu'à nous, nous y lirions sans doute des dates semblables. Départ de Memphis en novembre-décembre, arrivée douze ou treize jours plus tard à Panopolis (Akhmîm); de Panopolis à Éléphantine, par Coptos et par Thèbes, environ un mois, y compris le séjour obligé à Thèbes; puis retour à Memphis en février ou en mars. La meilleure partie du temps se perdait en allées d'un point vers un autre; la nécessité de profiter d'un bon vent obligeait les voyageurs à négliger plus d'une localité intéressante. Dans les quelques endroits où le patron de la barque consentait à s'arrêter, la population était hostile au Grec. Ajoutez que les interprètes, presque tous originaires du Delta, n'avaient pas souvent l'occasion de faire le voyage du Nil, et devaient se sentir à Thèbes presque autant dépaysés que l'étranger lui-même. Leur rôle se bornait à traduire les renseignements fournis par les gens de l'endroit, quand les gens de l'endroit consentaient à en fournir. A Panopolis, ce qui avait frappé le plus vivement Hérodote, c'est un temple et des combats gymniques consacrés à Persée, le fils de Danaé. Comment le dieu Mîn était-il devenu Persée? les inscriptions nous l'apprendront peut-être un jour. Les drogmans contaient que Danaos et Lyncée étaient de la ville, que

Persée, revenant de Libye avec la tête de Méduse, se détourna de son chemin pour visiter le lieu de son origine, et qu'il institua, en souvenir de son passage, des jeux où le vainqueur recevait, avec le prix, du bétail, des robes et des peaux [1]. Thèbes n'était plus qu'une cité morte : les gouverneurs perses ne se donnaient point la peine d'y réparer les temples, et ses princes étaient ou trop pauvres ou trop avares pour suppléer à la négligence des maîtres du pays. Hérodote ne dit presque rien de la ville et de ses monuments [2] : Hécatée l'avait décrite avant lui, et son ouvrage suffisait aux curieux [3]. Il se borna à constater que les dires des Thébains étaient généralement d'accord avec ceux des Memphites : une question seulement l'intéressa et lui parut digne de longs développements. Les prêtres d'Amon lui avaient raconté entre autres choses que deux prêtresses enlevées de Thèbes par les Phéniciens, et vendues, l'une en Afrique, l'autre en Grèce, avaient établi les premiers oracles dans ces deux pays. Il se rappela aussitôt le récit qu'on lui avait fait en Épire de deux colombes noires envolées de Thèbes et parvenues, l'une dans l'oasis d'Amon, l'autre à Dodone : celle-ci se posa sur un hêtre et trouva une voix humaine pour demander l'établissement en ce lieu d'un oracle à Jupiter [4]. Hérodote ne se sent pas de joie à l'idée que la divination grecque se rattachait par un point à la divination égyptienne : il croyait, et ses compatriotes avec lui, ennoblir les origines des cultes helléniques en les déduisant des cultes de l'Égypte. Arrivé à Éléphantine, on devait rebrousser chemin. Éléphantine était en effet la dernière garnison perse. Au delà commençait le territoire de la Nubie, toujours contesté entre les maîtres de l'Égypte et de l'Éthiopie. Heureusement pour les curieux, Éléphantine était, comme Assouan, aujourd'hui, le centre d'un commerce important : on y trouvait dans les bazars des Éthiopiens de Méroé, des noirs du Haut Nil et du lac Tchad, des Ammo-

1. Hérodote, II, xxix. — 2. Il cite quelques légendes sur Amon (II, xlii, liv, lvi sqq., lxxxiii, etc.), sur Hercule (II, xlii), sur les serpents (II, lxxiv), sur les pluies (II, x), etc. — 3. Hérodote le cite au sujet de Thèbes (II, cxliii). — 4. Hérodote, II, liv-lv.

niens, auprès desquels on pouvait se renseigner. La cataracte dont les premiers rochers dominent l'entrée même du port n'était infranchissable en aucun temps; les riverains avaient le privilège de la faire passer aux bateaux de commerce. La montée durait quatre jours au lieu de deux ou même trois qu'elle dure aujourd'hui : à la sortie, le Nil formait comme un lac semé d'îles dont deux ou trois, Philæ, Bégeh, étaient des sanctuaires célèbres que les Égyptiens se partageaient de moitié avec les Éthiopiens.

A tout prendre, ce n'était pas l'Égypte elle-même que les étrangers apercevaient, mais le décor extérieur de la civilisation égyptienne. La grandeur des monuments et des tombes, la pompe des cérémonies, la gravité et l'ampleur mystique des formules religieuses, frappaient leurs regards et leur inspiraient le respect de ce qu'ils ne voyaient pas : la sagesse des Égyptiens était proverbiale chez les Hébreux et chez les Grecs. Et pourtant ces beaux dehors dissimulaient à peine une décadence irrémédiable. A y regarder de plus près, on reconnaissait que l'art n'avançait plus, que les sciences étaient une routine, que la religion se dégradait chaque jour. La chute des dynasties thébaines avait entraîné celle du monothéisme; du moment qu'Amon était impuissant à maintenir ses fidèles et ses prêtres au premier rang, que signifiaient ses prétentions à la royauté divine? Un dieu qui n'était plus assez fort pour triompher des autres dieux n'était pas le dieu un. D'autre part, l'autorité des dynasties qui avaient suivi la vingtième n'avait jamais duré assez longtemps pour permettre aux divinités sous la protection desquelles elles vivaient d'hériter du rôle important qu'avait eu la trinité thébaine. La féodalité divine triompha partout à l'ombre de la féodalité humaine, et les dieux de Mendès ne consentirent pas plus à se laisser absorber par ceux de Saïs que les Mendésiens à courber la tête devant les Saïtes. Le sentiment religieux, divisé de la sorte, ne s'affaiblit pas cependant : loin de là, il redoubla d'intensité et devint bientôt le seul sentiment commun à toute l'Égypte. L'instinct national n'avait jamais été bien fort dans l'homme des basses classes : peu lui importait qui touchait l'impôt, puisqu'il était forcé de payer aussi cher dans tous

les cas. Les seigneurs féodaux ne tenaient guère à la patrie : ils se révoltaient aussi bien contre les Pharaons que contre le grand roi, et leur turbulence avait à mainte reprise été funeste au pays. Sur un terrain seulement, celui de la religion, fellahs et princes se réunissaient d'un commun accord. Ce qui les humiliait le plus dans leur défaite, c'était de voir les divinités de l'Égypte battues par celles de la Perse et de la Grèce : l'oppression ne lassait point leur patience, mais la moindre insulte à leurs animaux sacrés soulevait une révolte. Ils se résignaient à tout souffrir pourvu qu'on ne touchât pas à leurs dieux : les dieux étaient ce qui leur restait vivant de leur passé.

APPENDICE.

LES ÉCRITURES DU MONDE ORIENTAL.

Des procédés employés à la formation des écritures antiques. Les caractères cunéiformes; le syllabaire chypriote. — Les écritures égyptiennes : l'alphabet, le syllabaire, les signes déterminatifs. Les hiéroglyphes éthiopiens et hittites. — Origine de l'alphabet phénicien, ses dérivés sémitiques; ses dérivés ariens.

Des procédés employés à la formation des écritures antiques. Les caractères cunéiformes; le syllabaire chypriote.

Pour fixer l'expression de la pensée, l'homme a mis en œuvre deux procédés qu'il peut appliquer séparément ou ensemble : l'*idéographisme* ou peinture des idées, le *phonétisme* ou peinture des sons. On peut représenter les idées de deux manières : directement, par figure des objets eux-mêmes; symboliquement, par reproduction d'un objet matériel ou d'une figure convenue pour rendre une idée abstraite. On peut de même représenter les sons de deux manières : par syllabes, en exprimant d'un seul signe un ensemble formé d'une ou plusieurs consonnes et d'une voyelle; par caractères alphabétiques, qui représentent chacun une seule consonne ou une seule voyelle. Tous les systèmes d'écriture ont commencé par peindre les idées et ne sont arrivés que lentement à la peinture des sons.

Le procédé qui consistait à exprimer l'objet par la peinture de l'objet même, le soleil par un *disque* ⊙, la lune par un *croissant*), ne permettait de rendre qu'un certain nombre d'idées toutes matérielles. Il fallut aussitôt recourir aux symboles. Les symboles sont de deux sortes, simples ou complexes. Les simples se forment : par *synecdoche*, en peignant la partie pour le tout, la *prunelle*, ●, pour l'*œil* ; la *tête de bœuf*, , pour le *bœuf* complet, . Par *métonymie*, en peignant la cause pour l'effet, l'effet pour la cause, ou l'instrument pour l'œuvre accomplie, le *disque solaire*, ⊙, pour le *jour*; le *brasier fumant*, , pour

le *feu;* le *pinceau,* l'*encrier* et la *palette* du scribe, , pour l'*écriture.* Par *métaphore,* en peignant un objet qui avait quelque ressemblance réelle ou supposée avec l'objet de l'idée exprimée, *les parties antérieures du lion,* , , pour marquer l'idée de *priorité;* la *guêpe,* , pour la *royauté;* le *têtard de grenouille,* , pour les *centaines de mille.* Par *énigme,* en employant l'image d'un objet qui n'a que des rapports fictifs avec l'objet de l'idée à noter; un *épervier sur un perchoir,* , pour l'idée de *dieu;* une *plume d'autruche,* , pour l'idée de *justice.* Les idéogrammes complexes se forment d'après les mêmes principes que les idéogrammes simples. Ils consistent, à l'origine, dans la réunion de plusieurs images dont la combinaison rend une idée qu'un symbole simple n'aurait pu noter. Ainsi, en égyptien, un *croissant renversé accompagné d'une étoile,* , rend l'idée de *mois;* un *veau courant et le signe de l'eau,* , celle de *soif.* L'écriture idéographique était un moyen fort incomplet de fixer et de transmettre la pensée. Elle ne pouvait que placer des images et des symboles à côté les uns des autres, sans établir de distinction entre les différentes parties du discours, sans noter les flexions spéciales aux temps du verbe, aux cas et au nombre des noms : il fallut joindre la peinture des sons à la peinture des idées. Bien que par nature les symboles d'idée ne représentent aucun son, celui qui les lisait était obligé de les traduire par le mot attaché dans la langue parlée à l'expression de la même idée. Au bout d'un certain temps, ils éveillèrent dans l'esprit de qui les voyait tracés, en même temps qu'une idée, le mot ou les mots de cette idée, partant une prononciation : on s'habitua à retrouver sous chaque figure et sous chaque symbole une ou plusieurs prononciations fixes et habituelles qui firent oublier au lecteur la valeur purement idéographique des signes pour ne produire sur lui que l'impression d'un ou de plusieurs sons.

Le premier essai de phonétisme se fit par *rébus;* on se servit des images sans tenir compte des idées pour représenter le son propre à leur sens premier. On en vint,

à peindre, de la même manière, des mots semblables de son, mais divers de sens dans la langue parlée. Le même assemblage de sons NOFIR marquait, en égyptien, l'idée concrète de *luth*, et l'idée abstraite de *bonté :* le signe ☥ rendit par figure l'idée de *luth*, par rébus l'idée de *bonté*. En groupant plusieurs signes on écrivit de longs mots, dont la prononciation se composait, en partie, du son de tel signe, en partie de celui de tel autre. Le *lapis-lazuli* se dit, en égyptien, KHOSDOUB; on écrit quelquefois ce mot par la figure d'un *homme qui tire* (KHOS) *la queue d'un cochon* (DOUB), . Dans une langue où tous les mots n'ont qu'une seule syllabe, en chinois par exemple, l'emploi du rébus ne pouvait manquer de produire une écriture où chaque signe idéographique, pris dans son acception phonétique, représentait une syllabe isolée. Dans les autres langues, le système de rébus ne donnait pas encore un moyen facile de décomposer les mots en leurs syllabes constitutives et de représenter chacune d'elles séparément par un signe fixe et invariable. On choisit un certain nombre de caractères auxquels on attribua non plus la valeur phonétique qui résultait du son de toutes les syllabes, mais celle qui résultait du son de la syllabe initiale. On en vint de la sorte à former des systèmes d'écriture où tous les caractères idéographiques à l'origine ne représentaient plus à l'ordinaire que des syllabes simples ou complexes[1].

Les premiers Chaldéens nous ont laissé l'exemple le plus ancien d'une écriture syllabique. Leur système adopté par les Assyriens se répandit au nord et à l'est en Arménie, en Médie, en Susiane, en Perse, et ne cessa d'être employé que vers les premiers siècles de notre ère[2]. Oublié pendant toute la durée du moyen âge, il n'a été sérieusement étudié que depuis une centaine d'années. Niebuhr (1765), Tychsen (1798), Münter (1800), frayèrent la voie à Grotefend, qui le premier, en 1802, réussit à déchiffrer les

1. Fr. Lenormant, *Essai sur la propagation de l'Alphabet phénicien parmi les peuples de l'Ancien monde*, t. I, p. 1-52. — 2. L'inscription cunéiforme la plus moderne porte le nom d'un roi parthe Pacorus, qui régnait entre 77 et 111 après J. C. Voir Oppert dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, t. I, p. 23-29.

cunéiformes persans et donna un alphabet rectifié et complété en 1836 par les recherches d'Eugène Burnouf en France, de Christian Lassen en Allemagne. Quelques années plus tard un Anglais, Henry Rawlinson, porta l'étude des inscriptions Achéménides à un tel degré de perfection que les travaux de MM. Oppert et Spiegel n'ont pu changer que des détails à ses premières traductions. Le déchiffrement du perse ancien n'était qu'un acheminement à l'intelligence des textes babyloniens, assyriens et mèdes. La découverte de Ninive par M. Botta, consul de France à Mossoul (1846), les fouilles de M. Layard à Koyoundjik et à Nimroud (1849-1851), livrèrent au public une grande quantité de documents nouveaux que MM. Rawlinson, Hincks et Fox Talbot en Angleterre, de Saulcy et Oppert en France, parvinrent à déchiffrer avec certitude. Dès lors les progrès de la science assyrienne ont toujours été constants; après avoir lu les textes babyloniens, ninivites et mèdes on s'est attaqué aux débris de la vieille littérature chaldéenne. En moins de trente ans, un monde nouveau de langues et de peuples inconnus s'est ouvert à l'étude : trente siècles d'histoire sont sortis des tombeaux et ont reparu au grand jour [1].

Les écritures des différents systèmes sont toutes formées par les combinaisons d'un même signe horizontal ⟝, vertical ⊤, ou tordu en forme de crochet ⟨. Cet élément a le plus souvent l'aspect d'un clou ou d'un coin, d'où le nom de cunéiformes qu'on donne le plus souvent aux écritures de ce type [2]. Nous avons vu ailleurs que les paquets de clous qui forment aujourd'hui les caractères dérivent de signes hiéroglyphiques défigurés peu à peu au cours des âges. Quelques-uns d'entre eux sont de véritables idéogrammes; le plus grand nombre expriment des syllabes, les unes simples, c'est-à-dire composées d'une voyelle et d'une consonne; les autres complexes, c'est-à-dire formés de plusieurs consonnes.

1. Pour l'histoire du déchiffrement, voir J. Ménant, *Les écritures cunéiformes*, in-8°, Paris, 1864. — 2. Quelques savants anglais avaient proposé le nom de *arrow-headed, à pointe de flèche,* qui n'a pas été admis généralement.

Le tableau des syllabes simples peut se dresser comme il suit :

א, *A*, [cuneiform].

ב, *B*, [cuneiform], *ba*, [cuneiform], *ab*; [cuneiform], *bi*, [cuneiform], *ib*; [cuneiform], *bu*, [cuneiform], [cuneiform], *ub*.

ג, *G*, [cuneiform], [cuneiform], *ga*, [cuneiform], [cuneiform], *ag*; [cuneiform], *gi*, [cuneiform], *ig*; [cuneiform], *gu*, [cuneiform], *ug*.

ד, *D*, [cuneiform], *da*, [cuneiform], *ad*; [cuneiform], [cuneiform], *di*, [cuneiform], *id*; [cuneiform], *du*, [cuneiform], *ud*.

ה, *H*. . . . .

ו, *U*, [cuneiform], [cuneiform], [cuneiform].

ז, *Z*, [cuneiform], *za*, [cuneiform] [cuneiform], *az*; [cuneiform], [cuneiform], *zi*, [cuneiform], *iz*; [cuneiform], *zu*, [cuneiform], [cuneiform], *uz*.

ח, *Kh*, [cuneiform], *kha*, [cuneiform], *akh*; [cuneiform], *khi*; [cuneiform], *khu*, [cuneiform], *ukh*.

ט, *T*, [cuneiform], *tu*.

י, *I*, [cuneiform], [cuneiform], *ya*

כ, *K*, [cuneiform], [cuneiform], *ka*, [cuneiform], [cuneiform], *ak*; [cuneiform], [cuneiform], *ki*, [cuneiform], *ik*; [cuneiform], [cuneiform], *ku*, [cuneiform], *uk*.

ל, *L*, [cuneiform], *la*, [cuneiform], *al*; [cuneiform], [cuneiform], *li*, [cuneiform], *il*; [cuneiform], [cuneiform], *lu*, [cuneiform], [cuneiform], *ul*.

מ, *M*, [cuneiform], *ma*, [cuneiform], *am*, [cuneiform], *mi*, [cuneiform], *mi*, *me*, [cuneiform], *im*; [cuneiform], *mu*, [cuneiform], [cuneiform], *um*.

נ, *N*, , *na*, , *an*; , *ni*, , *ne*, ,
, , *in*; , *nu*, , , *un*.

ס, *S'*, , *s'a*, , *as'*; , , *s'i*, , *is'*; ,
s'u, , *us'*.

ע, ...

פ, *P*, , *pa*, , *ap*; , *pi*, , *ip*; , *pu*,
, , *up*.

צ, *TS*, , *tsa*, , *ats*; , *tsi*, , *its*; ,
, *tsu*, , *uts*.

ק, *Ḳ*, , , *ḳa*, , *aḳ*; , *ḳi*, , *iḳ*;
, *ḳu*, , *uḳ*.

ר, *R*, , *ra*, , *ar*; , *ri*, , *ir*; ,
, *ru*, , , *ur*.

ש, *S*, , , *sa*, , *as*; , *si*, , *se*, , *is*;
, , *su*, , *us*.

ת, *T*, , , *ta*, , *at*; , , *ti*, ,
it; , , *tu*, , *ut*.

Les syllabes complexes peuvent s'écrire de deux manières : 1° en les décomposant de manière à en former deux syllabes simples, dont la seconde commence toujours, dans la prononciation, par la voyelle de la première. Ainsi, le mot *NAPSAT, âme,* peut se chiffrer , *NA* + *AP* + *SA* + *AT*; 2° au moyen d'un caractère spécial répondant à la syllabe : , *NAP* + *SAT,* au lieu de

[illegible], *NA + AP + SA + AT.* Le nombre des caractères complexes est très-considérable :

	A.	I.	U.
BL	[illegible]	[illegible]	[illegible]
BP	[illegible]	"	"
BR	"	[illegible]	[illegible]
BS	"	[illegible]	"
BT	[illegible]	[illegible]	[illegible]
GK	[illegible]	[illegible]	[illegible]
GL	[illegible]	[illegible]	[illegible]
GM	[illegible]	[illegible]	"
GN	[illegible]	"	[illegible]
GTS	[illegible]	"	"
GP	[illegible]	"	[illegible]
GR	[illegible]	[illegible]	[illegible]
GS	"	[illegible]	"
GT	"	[illegible]	"
DKH	"	[illegible]	"
DK	[illegible]	"	[illegible]

	A.	I.	U.
DL	[illegible]	[illegible]	″
DM	[illegible]	[illegible]	″
DN	[illegible]	[illegible]	[illegible]
DP	[illegible]	[illegible]	[illegible]
DR	[illegible]	[illegible]	[illegible]
DS	[illegible]	[illegible]	″
ZK	″	″	[illegible]
ZL	[illegible]	″	″
ZM	[illegible]	″	″
ZN	[illegible]	″	″
ZP	[illegible]	[illegible]	″
ZR	″	[illegible]	[illegible]
KHL	[illegible]	″	″
KHM	[illegible]	″	[illegible]
KHN	″	″	[illegible]
KHS	[illegible]	″	″
KHP	[illegible]	″	″

	A.	I.	U
KHR	[illegible]	[illegible]	″
KHS	[illegible]	″	″
KHT	[illegible]	″	″
TK	[illegible]	″	″
TL	[illegible]	″	″
TR	[illegible]	″	[illegible]
KK	[illegible]	″	″
KL	[illegible]	[illegible]	[illegible]
KM	[illegible]	[illegible]	[illegible]
KN	[illegible]	[illegible]	[illegible]
KTS	[illegible]	″	″
KP	[illegible]	[illegible]	″
KR	[illegible]	[illegible]	[illegible]
KS	[illegible]	[illegible]	[illegible]
KT	[illegible]	[illegible]	[illegible]
LKH	[illegible]	[illegible]	[illegible]
LK	″	[illegible]	″

	A.	I.	U,
LL	[illegible]	[illegible]	[illegible]
LM	[illegible]	[illegible]	[illegible]
LP	[illegible]	[illegible]	"
LS	"	[illegible]	"
LT	[illegible]	[illegible]	[illegible]
MKH	[illegible]	[illegible]	[illegible]
MK	"	[illegible]	[illegible]
ML	[illegible]	[illegible]	"
MN	[illegible]	"	[illegible]
MTS	[illegible]	"	[illegible]
MR	[illegible]	[illegible]	[illegible]
MS	[illegible]	[illegible]	[illegible]
MT	[illegible]	[illegible]	[illegible]
NK	[illegible]	[illegible]	"
NM	[illegible]	[illegible]	"
NN	"	[illegible]	[illegible]
NP	[illegible]	"	"

	A.	I.	U.
NR	[cuneiform]	〃	〃
NS	[cuneiform]	〃	〃
NT	[cuneiform]	〃	〃
S'KH	〃	〃	[cuneiform]
S'K	[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]
S'L	[cuneiform]	〃	〃
S'M	[cuneiform]	〃	〃
S'N	[cuneiform]	〃	〃
S'P	〃	[cuneiform]	〃
S'R	〃	[cuneiform]	[cuneiform]
PKH	〃	[cuneiform]	〃
PK	[cuneiform]	〃	〃
PL	[cuneiform]	[cuneiform]	〃
PM	[cuneiform]	〃	〃
PN	[cuneiform]	〃	〃
Pñ	[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]
PS	〃	[cuneiform]	〃

	A.	I.	U.
PT	[illegible]	[illegible]	″
TSL	[illegible]	[illegible]	″
TSM	[illegible]	″	″
TSN	″	″	[illegible]
TSP	[illegible]	[illegible]	″
TSR	[illegible]	[illegible]	[illegible]
ḲB	[illegible]	″	″
ḲL	[illegible]	″	″
ḲM	″	″	[illegible]
ḲR	[illegible]	[illegible]	[illegible]
ḲS	″	[illegible]	″
ḲT	[illegible]	″	″
RK	[illegible]	[illegible]	[illegible]
RM	[illegible]	″	″
RP	[illegible]	[illegible]	[illegible]
RS	[illegible]	[illegible]	″
RT	[illegible]	[illegible]	″

	A.	I.	J.
SKH		″	″
SK			
SL			
SM			
SN	″	″	
SP			
SR		″	
SS	″		
ST			
TK			
TKH		″	″
TL			
TM			
TN			
TP		″	
TR			
TS			

L'examen de ce tableau montre que la plupart des signes peuvent exprimer plusieurs sons différents. Ce phénomène, qu'on a nommé *polyphonie*, est une des grandes difficultés du déchiffrement. Il ne m'appartient pas d'exposer ici les procédés que les assyriologues emploient pour arriver à des lectures certaines. Je me contenterai de donner la transcription et l'explication d'une phrase assyrienne, afin de montrer la manière dont se combinaient les éléments du système cunéiforme :

AR – KI SU NABU – KUDUR – UTSUR NI – BI –

Après lui, Naboukoudouroussour (I) les armements

SE SU IS – SA – A A – NA ZA – AN – KI BIR – TI

de soi il porta aux défilés des frontières

SA ASSUR A – NA KA – SA – DI IL – LI – KA

d' Assour pour la conquête il vint.

On remarquera que les noms propres d'hommes et de pays sont précédés de signes spéciaux qui les annoncent. se met devant le nom de Naboukoudouroussour afin de montrer qu'il va être question d'un homme ; devant le nom d'Assour, pour montrer qu'il va être question d'un pays. *Nabou-koudour-oussour* est formé de trois éléments significatifs, dont le premier est un nom divin, celui de *Nebo :* ce fait est annoncé par la présence du signe idéographique des dieux , derrière le clou vertical et devant le signe idéographique du dieu Nebo . Les deux autres éléments sont également idéographiques, mais leur valeur est prouvée par la variante purement syllabique, , *NA-BI-UV-KU-DU-UR-RI-U-TSU-UR*, des briques de Babylone. Le nom de l'Assyrie est écrit avec l'idéogramme du dieu Assour , précédé du déterminatif des pays

✢. Les autres mots sont rendus syllabe à syllabe au moyen des signes ordinaires dont j'ai donné le tableau[1].

Le système cunéiforme fut employé à écrire, outre les dialectes sémitiques de l'Assyrie, plusieurs langues non ariennes[2], les dialectes de la Chaldée[3], de la Médie[4], de la Susiane[5] et des contrées voisines[6], de la Cappadoce[7], et la langue des gens d'Ourarti[8]. L'adaptation du syllabaire à tant d'idiomes différents ne se fit pas sans entraîner beaucoup de modifications dans la forme et même dans la valeur des caractères. L'agencement des clous varia selon les systèmes; diverses articulations qui n'existaient pas dans l'assyrien furent exprimées soit par des combinaisons de traits nouvelles, soit par l'application détournée des signes en usage à Ninive et à Babylone. Une certaine tendance à diminuer le nombre des homophones et à restreindre l'emploi de la polyphonie s'était manifestée dans les textes arméniens : vers le VI[e] siècle avant notre ère, les Iraniens firent, parmi les signes, un choix destiné à rendre les articulations de leur langue[9]. De cette opération sortit le système des cunéiformes ariens, le plus simple de tous et le

1. Pour l'étude de l'assyrien, voir Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. II, et *Grammaire assyrienne*, 2[e] édit., Paris, 1867; J. Menant, le *Syllabaire assyrien*, in-4°, Paris, 1869-1872; *Leçons d'épigraphie assyrienne*, in-8°, Paris, 1874; *Manuel de la langue assyrienne*, in-8°, Paris, 1880; Sayce, *Assyrian Grammar*, in-12, Londres, 1872; E. Schrader, *Die assyrisch-babylonischen Keilinschriften*, in-8°, Leipzig, 1872; Delitzsch, *Assyrische Lesestücke*, Leipzig, in-4°, 1876 et 1879. — 2. De là le nom de *cunéiformes anariens* qu'on a donné aux systèmes dans lesquels sont écrites ces langues. — 3. Fr. Lenormant, *Études accadiennes*, 1-2, Paris, in-4°, 1872-1874. — 4. H. Rawlinson, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, t. X, p. 32-33; Norris, *Memoir on the Scythic version of the Behistun inscription*, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. XV, part. I; Oppert, *Le peuple et la langue des Mèdes*, Paris, in-8°, 1879. — 5. Oppert, *Les inscriptions en langue susienne* dans les *Mémoires du Congrès des orientalistes de Paris*, t. II, p. 179-216. — 6. M. Oppert avait signalé, dès son *Expédition en Mésopotamie*, des fragments où il croyait reconnaître la langue des Elamites. M. Fr. Delitzsch propose d'y voir la langue des Cosséens, voisins de la Susiane : *Die Sprache der Kossäer*, Leipzig, in-8°, 1884. — 7. Les quelques documents rédigés en langue cappadocienne ont été découverts par M. Pinches (*Proceed. of the Soc. of Bibl. Archæol.*, 1881, p. 11-18, 28-32). — 8. Hincks, *On the Inscriptions of Van*, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, t. IX, p. 387-449; Sayce, *The Cuneiform Inscriptions of Van deciphered and translated*, dans le *Jour. of the Royal Asiatic Society*, vol. XIV, p. 377-732, et les nombreuses notes de S. Guyard dans le *Journal asiatique* de Paris. — 9. Oppert, *Journ. asiat.*, 1874, t. I.

plus facile à lire. La plupart des signes qui le composent sont alphabétiques; quelques-uns seulement sont restés syllabiques ou sont employés comme idéogrammes. Il n'a jamais servi à écrire que les inscriptions rédigées dans les dialectes iraniens de la Perse et de la Médie, mais il survécut longtemps à la chute des Achéménides : apparu avec Kyros, il était encore en usage sous les Arsacides.

Si la découverte d'une langue sémitique, déguisée par un appareil de traits et de clous, étonna les hébraïsants, celle d'un dialecte grec écrit en caractères syllabiques n'a pas causé moins de stupeur aux hellénistes. Les inscriptions chypriotes leur réservaient cette surprise. Il y avait longtemps déjà que l'on possédait quelques monuments provenant de Chypre et couverts d'une écriture inconnue, lorsque le duc de Luynes en essaya le déchiffrement. Il crut deviner le nom de Salamine dans un groupe qui revient très fréquemment sur les monnaies chypriotes, reconnut par la comparaison des légendes que le système employé était composé pour la plus grande partie de caractères homophones, et rechercha, dans les différents alphabets du voisinage, le lycien, le phénicien, même dans l'assyrien, l'origine et la valeur de ces caractères[1]. Une seule de ses conjectures était exacte, celle qui attribuait à la lecture *S*; la tentative que fit Roth pour traduire l'inscription de la plaque de bronze dite *tablette de Dali*, du nom de l'endroit où elle avait été trouvée, fut moins heureuse encore[2], et celle d'Adolph Helfferich n'aboutit pas davantage[3]. C'est seulement en 1872, après la découverte de nouveaux documents, et surtout d'une stèle bilingue en phénicien et en chypriote, que le problème fut résolu. M. Hamilton Lang démontra que le mot interprété *Salamine* par le duc de Luynes était l'équivalent

1. Duc de Luynes, *Numismatique et inscriptions cypriotes*, in-folio, Paris, 1852. — 2. Roth, *Die proclamation des Amasis an die Cyprier, bei der Besitznahme Cypern durch die Ægypter*, in-folio, Paris, 1858. Selon Roth, l'inscription, rédigée en un dialecte sémitique, renfermerait une proclamation adressée par le roi égyptien Amasis aux habitants de l'île. — 3. Ad. Helfferich, *Die phönizisch-kyprische Lösung*, in-8°, Francfort-sur-le-Mein, 1869. Les travaux de M. Joseph Halévy, couronnés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, sont demeurés inédits.

du titre de roi dans l'inscription bilingue; mais, trompé par des analogies lointaines avec l'alphabet lycien, il le transcrivit *Seve*[1]. George Smith s'attaqua aux groupes de signes qui répondaient à certains mots de la version phénicienne, *roi, Mélékiathon, Cition, Idalion*, en isola les désinences flexionelles, se confirma dans l'opinion que les Chypriotes possédaient un syllabaire, non un alphabet proprement dit, et arriva à la conclusion que leur écriture cachait un dialecte grec[2]. Les recherches de Birch achevèrent la démonstration si bien commencée par Smith[3] : à la fin de 1872, le travail de déchiffrement était déjà fort avancé.

Il avait été mené jusqu'alors par des orientalistes de profession, les hellénistes le prirent en main et le perfectionnèrent. En 1873, Brandis corrigea plusieurs des lectures proposées par ses devanciers[4]. En 1874, Moriz Schmidt d'un côté[5], Deecke et Siegismund[6] de l'autre, publièrent presque simultanément le résultat de leurs recherches. De ce moment on peut dire que la tâche était achevée : les travaux postérieurs ne trouverent à modifier que quelques détails[7]. Le syllabaire chypriote, tel qu'on l'a dressé aujourd'hui, se compose d'environ soixante signes, dont cinq voyelles et douze consonnes, la plupart susceptibles de prendre cinq formes différentes selon la voyelle inhérente[8] :

1. Hamilton Lang, *On the Discovery of some Cypriote inscriptions*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, 1872, t. I, p. 116-128. — 2. G. Smith, *On the reading of the Cypriote Inscriptions*, *ibid.*, p. 129-144. — 3. S. Birch, *On the reading of the inscription on the bronze-plate of Dali (Idalium)*, *ibid.*, p. 145-172. — 4. Le mémoire de Johannes Brandis, *Versuch zur Entzifferung der Kyprischen Schrift*, a été publié, après la mort de l'auteur, par E. Curtius dans les *Monatsberichte der K. Akad. der Wiss. zu Berlin*, 1873, p. 643-671. — 5. Dans deux articles de critique de la *Jenäer Literaturzeitung* (1874, 7 février et 18 avril), et surtout dans sa brochure, *Die Inschrift von Idalion und das Kyprische Syllabar; eine epigraphische Studie* von Moriz Schmidt, Iéna, 1874, in-8°, 104 pages et une planche. — 6. *Die wichtigsten kyprischen Inschriften, umschrieben und erlaütert von Wilhelm Deecke und Justus Siegismund*, dans les *Studien zur griechische und lateinische Grammatik* de Georges Curtius, t. VIII, p. 217-264, et republiés à Leipzig en 1875. — 7. Le plus considérable est celui d'Ahrens, *Zu den Kyprischen Inschriften*, dans le *Philologus*, t. XXXV, p. 1-102, et XXXVI, p. 1-21, 1876. M. Schmidt a commencé la publication d'un Corpus des inscriptions chypriotes : *Sammlung Kyprischen Inschriften in epichorischer Schrift*, Iena, 1876, in-folio. — 8. Le tableau du syllabaire chypriote est emprunté à la brochure de M. Bréal, *Sur le déchiffrement des inscriptions chypriotes*, p. 20.

Voyelles.	α	ε, η	ι	ο, ω	υ
Gutturales	κα, χα, γα	κε, χε, γε κη, χη, γη	κι, χι, γι	κο, χο, γο κω, χω, γω	κυ, χυ, γυ
Dentales	τα, θα, δα	τε, θε, δε τη, θη, δη	τι, θι, δι	το, θο, δο τω, θω, δω	τυ, θυ, δυ
Labiales.	ϖα, φα, βα	ϖε, φε, βε ϖη, φη, βη	ϖι, φι, βι	ϖο, φο, βο ϖω, φω, βω	ϖυ, φυ, βυ
M, μ.	μα	με, μη	μι	μο, μω	μυ
N, ν.	να	νε, νη	νι	νο, νω	
Λ, λ.	λα	λε, λη	λι	λο, λω	λυ
P, ρ.	ρα	ρε, ρη	ρι	ρο, ρω	ρυ
Digamma ou v.	ϝα	ϝε, ϝη	ϝι	ϝο, ϝω	
J ou *jod*.	jα	ιε, jη			
Σ, σ.	σα	σε, ση	σι	οο, σω	συ
Ξ, ξ.		ξε			
Z, ζ.	ζα			ζο, ζω (?)	
Signe de ponctuation.					
Signe de numération.					

L'origine de cette curieuse écriture est inconnue. M. Sayce incline à penser qu'elle dérive de la même source que l'écriture hittite[1]. M. Deecke a voulu en montrer les rapports avec les systèmes cunéiformes[2]. M. Faulmann la tire de l'égyptien[3]. Elle fut usitée d'abord par les aborigènes de Chypre, puis adoptée par les colons grecs. La langue en est le dialecte éolien; les formes grammaticales se rapprochent beaucoup de l'arcadien, ce qui s'explique par la présence dans l'île de colonies arcadiennes[4] à une époque ancienne. Pour donner une idée de l'aspect que présente le grec sous ce déguisement inattendu, je ne saurais mieux faire que de copier deux courtes inscriptions, toutes deux aujourd'hui conservées au Louvre[5]. La première se compose de deux mots, sans plus, mais est bilingue :

KA▷VΞ EMI

la seconde a deux lignes :

et se transcrit :

Ὁ Ϝάναξ Στασίjας
Στασικράτεος.

Les plus anciens des textes connus jusqu'à présent ne paraissent pas remonter au delà du VIe siècle avant notre ère, les plus modernes ne descendent guère plus bas que le IIe; mais l'exploration de Chypre n'a pas été menée si soigneusement qu'on ne puisse espérer en découvrir qui nous reportent aux temps de la domination phénicienne, peut-être plus loin encore dans le passé[6]. Le plus impor-

1. Sayce, *On the Hamathite Inscriptions*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. V, p. 31 sqq., t. VII, p. 278 sqq. — 2. W. Deecke, *Der Ursprung der Kyprischen Sylbenschrift, eine paläographische Untersuchung*, Strasbourg, in-8°, 1877. — 3. K. Faulmann, *Illustriste Geschichte der Schrift*, Vienne, in-8°, 1880, p. 348-357. — 4. Hérodote, VII, XC. — 5. Pieridès, *Notes on Cypriote Palæography (with three Plates)*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. V, p. 88-96. — 6. L'histoire du déchiffrement a été résumée d'une manière fort claire par

tant d'entre eux a été découvert à Dali, l'ancienne Idalion, et a été déposé par le duc de Luynes à la Bibliothèque nationale de Paris. Il nous fait connaître un épisode curieux des guerres médiques. Idalion avait pris parti pour les Grecs : les troupes du grand roi, renforcées d'un contingent fourni par Kition, étaient venues assiéger la ville et avaient été repoussées. A la suite du siège, le roi Stasikypros et la cité invitèrent le médecin Onasilos, fils d'Onasikypros, et ses frères à soigner gratuitement les malades et les blessés : les frais généraux resteraient à la charge du trésor public, comme il arrivait souvent en pareil cas[1], et le médecin recevrait, à titre d'honoraires, la somme d'un talent prise sur les fonds de la ville et du trésor royal, ou bien des terres, un jardin et une maison francs d'impôt et de corvée, pour lui et pour ses descendants. Les autres textes appartiennent à ce que M. de Rossi a si justement appelé la canaille des inscriptions, épitaphes ou stèles votives. Ils confirment cependant ce que les historiens grecs nous avaient conté au sujet des religions de Chypre, et principalement au sujet du culte rendu à l'Aphrodite Paphienne.

Les écritures égyptiennes: L'alphabet, le syllabaire. les signes déterminatifs. Les hiéroglyphes éthiopiens et hittites.

Lorsqu'à la renaissance des lettres, les savants s'occupèrent de recueillir les fragments relatifs à l'antiquité, les fragments des livres consacrés aux écritures de l'Égypte, et en particulier ceux des *Hiéroglyphes* d'Horapollon, attirèrent leur attention. Égarés par les témoignages grecs et latins, les uns erronés, les autres mal compris, ils imaginèrent que les caractères hiéroglyphiques représentaient chacun une idée. Pendant deux siècles et demi, ils perdirent leur temps à

Léon Rodet, *Sur le déchiffrement des inscriptions prétendues anariennes de l'île de Chypre*, in-8°, Paris, 1876, et par M. Bréal, *Sur le déchiffrement des inscriptions chypriotes*, Paris, 1877, in-4°, 26 p. (tirage à part du *Journal des Savants*, août-septembre 1877; cf. *Revue archéologique*, novembre 1877). — 1. Cf. dans Hérodote, III, CXXIX-CXXXVII, l'histoire du médecin Démocède.

rechercher sur les rares monuments, alors connus en Europe, les signes idéographiques dont les auteurs classiques leur donnaient le sens. Les uns, comme le jésuite Kircher, improvisèrent, de toutes pièces, un système ingénieux[1]; les autres, s'adressèrent à l'hébreu, au chaldéen, au chinois[2], pour y retrouver des analogues à l'égyptien. Tous les efforts avaient été vains et le livre de l'Egypte semblait devoir rester scellé à jamais, lorsqu'en 1799 un officier d'artillerie français, M. Boussard, trouva, près de Rosette, une inscription rédigée en trois écritures : hiéroglyphique, démotique et grecque. Le texte grec montra que c'était un décret solennel, rédigé par les prêtres, en l'honneur d'un Ptolémée, le cinquième du nom. Silvestre de Sacy[3], et bientôt après le Suédois Akerblad[4] en étudièrent la partie démotique qu'en raison de son aspect cursif on présumait être de nature alphabétique. Akerblad, avec une sagacité merveilleuse, démêla quelques-uns des principaux caractères du système nouveau qu'il avait sous les yeux, et dressa un premier alphabet démotique, dont la plupart des éléments sont restés acquis à la science : s'il avait persévéré dans la voie qu'il s'était tracée, il aurait peut-être résolu le problème des écritures égyptiennes. Rebuté par le mauvais état du texte hiéroglyphique, il laissa à d'autres le soin de reprendre son œuvre et de retrouver la clef du système.

Zoega avait remarqué déjà que les cartouches des obélisques devaient renfermer des noms de roi écrits au moyen de signes alphabétiques. Un savant anglais du plus grand mérite, Th. Young, essaya de reconstituer l'alphabet des cartouches. De 1814 à 1818, il s'exerça sur les divers systèmes d'écriture égyptienne, et sépara mécaniquement les groupes différents dont se composaient le texte hiéroglyphique et le texte démotique de l'inscription de Rosette. Après avoir déterminé, d'une manière plus ou moins exacte, le sens de chacun d'eux, il en essaya la lecture :

1. Kircher, *Œdipus Ægyptiacus*, f°, Romæ, 1652-1654, 3 parties en 4 vol. — 2. De Guignes, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, XXIX, II, XXXIV, I. — 3. *Lettre au citoyen Chaptal sur l'inscription egyptienne du monument de Rosette*, in-8°, Paris, 1802. — 4. *Lettre sur l'inscription égyptienne du monument de Rosette*, in-8°, 1802.

les signes du cartouche [cartouche] lui parurent exprimer le nom de Ptolémée, sans qu'il réussît à leur assigner à tous leur valeur exacte. Il reconnut que [hiéroglyphe], [hiéroglyphe] et [hiéroglyphe] répondaient à *p, t, i;* mais il considéra [hiéroglyphe] comme un caractère superflu, et donna au lion couché, [hiéroglyphe], la valeur syllabique *ole,* à [hiéroglyphe] celle de *ma,* à [hiéroglyphe] celle de *ôs, osh.* Encouragé par ce succès relatif, il prit le nom de Bérénice dans les textes de la *Description de l'Égypte,* et chercha à déterminer le son des hiéroglyphes qui le composaient. Analysant [cartouche], il trouva les lectures [hiéroglyphe] = *bir,* [hiéroglyphe] = *e,* [hiéroglyphe] = *n,* [hiéroglyphe] = *ke, ken;* il considéra [hiéroglyphe] comme inutile, ainsi que [hiéroglyphe] et [hiéroglyphe]. Défalquant les fausses valeurs qu'il avait cru découvrir, restait un total de cinq caractères exacts : [hiéroglyphe], *p;* [hiéroglyphe], *t;* [hiéroglyphe], *i;* [hiéroglyphe], *n;* et [hiéroglyphe], *f, v,* qu'il avait reconnus. Toutes ses tentatives pour aller au delà restèrent infructueuses : il déchiffra *Arsinoé,* où il y avait le titre *Autokratôr,* et *Evergêtês* où il y avait *Kæsar*[1]. Ses idées étaient justes en partie, mais sa méthode imparfaite; il entrevit la terre promise, mais sans pouvoir y entrer.

Le véritable initiateur fut François Champollion, qu'on appelle Champollion le Jeune pour le distinguer de son frère aîné, Champollion-Figeac. Dès son enfance, il s'était livré à l'étude des langues orientales et surtout à celle du copte. Il publia, de 1811 à 1814, les deux premiers volumes d'un grand ouvrage intitulé : l'*Égypte sous les Pharaons,* dans lequel il rétablissait au moyen des documents coptes la géographie nationale de l'Égypte. La comparaison des monuments avec les manuscrits le porta à reconnaître que les trois systèmes de l'écriture égyptienne, l'hiératique, le démotique et l'hiéroglyphique ne différaient pas en réalité : l'hiératique et le démotique n'étaient que des tracés de plus en plus cursifs de l'écriture ordinaire. Après avoir cru fermement que les hiéroglyphes

1. Th. Young, *Archæologia,* 1817, XVII, 60 : *Encyclopædia Brit.* 4th edit. IV, 1st part; *Account of discoveries in hieroglypnic literature,* 8°, London, 1823.

étaient des signes d'idées, il finit par reconnaître qu'ils étaient des signes de sons, et reprit, vers 1821, le problème que M. Young n'avait pas résolu. Le premier résultat de ses travaux, publié en septembre 1822, dans une lettre adressée à M. Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, fut accueilli avec une curiosité mêlée de quelque incrédulité. Le *Précis du système hiéroglyphique*, paru deux ans plus tard, convainquit toutes les personnes de bonne foi et ne laissa subsister aucun doute sur l'authenticité de la découverte. Champollion, après avoir décomposé le nom de Ptolémée en , *P*; , *T*; , *O*; , *L*; , *M*; , *I*; , *S*, essaya les valeurs qu'il avait obtenues sur les cartouches

de , de

et de

où il lut les noms de Bérénice, de Cléopâtre et d'Alexandre. Il obtint de la sorte un alphabet

, , A, E.	, M.
, B.	, N.
, , D, T.	, O.
, I.	, P.
, , K.	, , , S.
, , L, R.	, X.

qu'il compléta bientôt par l'analyse des autres noms royaux qui appartenaient à l'époque grecque ou romaine, et plus tard par l'étude de cartouches plus anciens, tels que ceux de , *Psmtk*, *Psammétique* (xxvi[e] dynastie);

, *Thotms*, *Touthmôsis* (xviii[e] dynastie), etc. On

pouvait penser que cette manière d'écrire les sons avec un alphabet était propre aux noms royaux, et qu'en dehors des cartouches on ne trouverait que des signes idéographiques. Champollion prouva que son alphabet appliqué aux textes courants permettait d'y retrouver, non seulement beaucoup des mots, mais beaucoup des formes grammaticales de la langue copte. On le mettait au défi de déchiffrer autre chose que des noms propres; il traduisit des phrases et prouva le bien fondé de ses traductions. L'opposition n'en devint que plus forte, surtout chez les savants qui se connaissaient ou prétendaient se connaître en langue copte. M. Ét. Quatremère ne daigna même pas examiner le système et le condamna. Klaproth ne l'étudia que pour le combattre, avec une mauvaise foi et une animosité que la mort de Champollion n'apaisa jamais.

Malgré ces attaques, la science s'imposa aux gens non prévenus. Lorsque Champollion mourut, en 1832, MM. Ch. Lenormant et Nestor L'Hôte, en France; Salvolini, Rosellini, Ungarelli, en Italie; et bientôt après MM. Leemans, en Hollande; Osburn, Birch et Hincks, en Angleterre; Lepsius, en Allemagne, se mirent courageusement à l'œuvre. Les écoles qu'ils fondèrent ont prospéré depuis, et l'égyptologie a fait, en un demi-siècle, des progrès considérables; illustrée, en France, par MM. Emmanuel de Rougé, le second chef de l'école après Champollion, de Saulcy, Mariette, Chabas, Devéria, de Horrack, Lefébure, Pierret, J. de Rougé, Grébaut, Revillout, Loret, Bouriant, Amélineau; en Allemagne, par MM. Brugsch, Dümichen, Lauth, Eisenlohr, Ebers, Stern, de Schack, Erman, Wiedemann; en Autriche, par MM. Rheinisch et de Bergmann; en Hollande, par M. Pleyte; en Norvège, par M. Lieblein; en Suède, par M. Piehl; en Russie, par MM. Golénischeff et de Lemm; en Angleterre, par MM. Goodwin et Lepage-Renouf; en Italie, par MM. R. Lanzone, Rossi et Ernesto Schiapparelli, elle ne cesse de s'affermir chaque jour; dans quelques années, les égyptologues déchiffreront les textes historiques et littéraires avec autant de certitude que les latinistes lisent les œuvres de Cicéron et de Tite-Live.

L'égyptien des époques classiques (v^{e}-vi^{e}, xiie, xviiie-xxe dynasties) possédait vingt-deux articulations différentes, et se

servait, pour rendre chacune d'elles, d'un ou plusieurs signes alphabétiques dont voici le tableau :

A......	.	H.......	.
Ạ ou À..	.	Ḥ ou H'..	.
Ā ou Â...	, .	X ou Kh.	.
I.......	, .	S.......	, .
U.......	, .	Š, S', Sh.	, .
W ou F...	.	Q.......	.
B ou V...	.	G, K....	.
P... ...	, .	Ḳ.......	.
M... ..	, , , .	T.......	, .
N.... .	, .	D, Ṭ....	.
R-L....	, .	T', ts, dj,	.

Les signes employés à rendre la même articulation s'appellent *homophones*, égaux de son. est *homophone* de et de , c'est-à-dire que ces trois signes expriment indifféremment dans l'écriture l'articulation *m*. On pense bien que, pendant les cinq mille ans pour lesquels nous avons des documents écrits, la phonétique de l'égyptien dut s'altérer. Jusqu'à présent les modifications ne sont bien sensibles que pour les dentales et les gutturales. , *ts*, a cédé successivement la place à , *d*, puis à , *t;* le mot , *mestsets, haïr*, est devenu , *Mestsed*, puis , *mesded*, puis , *mestet*, et enfin , *mesdi*, ou , *môste*. Dans l'état actuel de la science il nous est impossible de retrouver la plus grande partie des altérations analogues qui se produisirent au cours des siècles.

Mêlés aux signes alphabétiques, on rencontre à chaque instant dans l'écriture d'autres signes qui représentent à

eux seuls une ou plusieurs articulations formant syllabe. On les nomme *syllabiques*.

A.

AÀ. . . .

AÂ. . . .

AB. . . .

AP. . . .

AM. . . .

AN. . . .

AR. . . .

AS. . . .

AT. . . .

AD. . . .

À.

ÀS. . . .

ÀD. . . .

Â.

ÂÀ. . . .

ÂB. . . .

AW. . .

ÂM. . . .

ÂN. . . .

ÂR. . . .

ÂS'. . .

ÂQ. . . .

ÂD. . . .

I.

EI. . . .

U.

UÀ. . . .

UÂ. . . .

UAB. . .

UÀB. . .

UN. . . .

UR. . . .

UÀH'. .

US. . .

UTS. . .

B.

BÀ. . . .

BH'. . .

BS. . . .

BT. . . .

W.

WÀ. . .

WU....

WT.... (WNT).

P.

PÀ.....

PR.....

PH'....

PX.....

PQ, PG.

PD, PT.

M.

MA.....

MÀ.. ..

MÂ.....

MU ....

MN ....

MR ....

MH'....

MS.....

MT. ...

N.

NU.....

NB.....

NW ....

NM.....

NN.....

NR.....

NH'....

NS.....

NT.....

NTS....

R.

RR.....

RH'....

RS ....

RD, RT.

H.

HB.....

HN. ...

H'.

H'À....

H'Â....

H'U....

H'B....

H'P....

H'M....

H'N....

H'R....

H'H'. .

H'S. . . . [hieroglyph].
H'Q. . . . [hieroglyph], [hieroglyph].
H'T, H'TS [hieroglyph].

X.

XÀ. . . . . [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph].
XÂ. . . . . [hieroglyph].
XU. . . . . [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph].
XB. . . . . [hieroglyph], [hieroglyph].
XP. . . . . [hieroglyph] (XPR).
XM . . . . [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph].
XN. . . . . [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph].
XR. . . . . [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph].

S.

SA. . . . . [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph].
SU. . . . . [hieroglyph].
SB. . . . . [hieroglyph], [hieroglyph].
SP. . . . . [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph].
SM. . . . . [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph].
SN. . . . . [hieroglyph], [hieroglyph].
SR. . . . [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph].
SH'. . . . [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph].
SK. . . . . [hieroglyph], [hieroglyph].
ST. . . . . [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph].
STM. . . . [hieroglyph].

S'.

S'À. . . . . [hieroglyph].
S'U . . . . [hieroglyph].
S'N . . . . [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph].
S'W. . . . [hieroglyph].
S'P. . . . . [hieroglyph], [hieroglyph].
S'R. . . . [hieroglyph], [hieroglyph].
S'S. . . . . [hieroglyph], [hieroglyph].
S'TP. . . [hieroglyph].

K.

KB. . . . . [hieroglyph], [hieroglyph].
KP. . . . . [hieroglyph], [hieroglyph].
KM . . . [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph].
KN. . . . . [hieroglyph].
KS. . . . [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph].

G.

GR. . . . . [hieroglyph].

Q.

QÀ. . . . . [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph], [hieroglyph].

T.

TA. . . . . [hieroglyph], [hieroglyph].
TÀ. . . . . [hieroglyph], [hieroglyph].
TI. . . . . [hieroglyph].
TP. . . . . [hieroglyph].

TM. . . .

TN. . . . . ,

TR. . . . .

TS. . . . . ,

D.

DU. . . . . , , , *.

DB. . . . . , , .

DP. . . . .

DM. . . . ,

DN. . . . . ·

DUD. . .

TS.

TSÀ. . . . ,

TSR. . . .

TSD. . . . ,

La plupart des syllabiques étaient *polyphones,* c'est-à-dire susceptibles de plusieurs sons. Pour éviter l'incertitude qui aurait pu résulter de leur valeur multiple, on avait soin de leur adjoindre un ou plusieurs *compléments phonétiques,* c'est-à-dire une ou plusieurs des lettres qui formaient l'expression phonétique du mot. Ainsi, répond aux articulations *AB* et *MER;* lorsqu'il devait avoir la valeur *AB* on le faisait suivre du *B,* ; lorsqu'il devait avoir la valeur *MER,* on écrivait . peut se lire également *AD, SEM* ou *SOTEM, DEN* ou *TEN;* si je trouve dans un texte le groupe = *x* + *M,* comme ni *AD,* ni *DEN* ne renferment la lettre *M,* il faudra que je donne à la valeur de *SEM* ou *SOTEM*, *entendre.* Si, au contraire, je trouve ou , je devrais lire *AD* ou *DEN.* Lorsque le scribe a négligé de prendre cette précaution, c'est que le contexte indiquait le sens du mot, et par suite la valeur phonétique du signe, de manière à rendre toute erreur impossible. Ainsi, dans le membre de phrase , *Au-sen Sotem* ou *AD* ou *DEN kheru-w, ils. . . . . sa voix;* il faut traduire nécessairement le signe par *entendre, écouter,* et, nécessairement aussi le lire *SEM* ou *SOTEM.* En résumé, les signes syllabiques peuvent s'employer isolés , *H'ON;* , *NEB;* , *NUB;* ou bien se combiner avec un ou plu-

sieurs signes alphabétiques correspondant à chacune des articulations dont ils sont formés. Dans ce cas ils peuvent se placer :

1° Derrière tous les signes alphabétiques dont ils sont l'équivalent syllabique, , NOTSEM, *doux, agréable;* , AS, *flûte, roseau;*

2° Entre deux des signes alphabétiques , NOTSEM, , AS;

3° Devant tout ou partie des signes alphabétiques , NOTSEM, , AS.

On trouve, enfin, à côté des signes alphabétiques un grand nombre de signes idéographiques. Parfois ils servent à rendre dans l'écriture une idée exprimée dans le langage par un mot plus ou moins long : , se lit , NUTER, et signifie *dieu;* , se lit , et signifie *vie.* Le plus souvent ils ne se lisent pas et rentrent dans la classe des *déterminatifs.* On appelle *déterminatifs* les signes d'idée placés après l'expression phonétique de chaque mot, de manière à figurer aux yeux par une image l'objet ou l'idée dont les signes précédents nous donnent la valeur littérale. Le mot , *pain,* se compose de deux parties : la première phonétique est formée du syllabique , AQ, et de son complément , Q; la seconde représente l'objet même, *le pain.* Les déterminatifs sont de deux natures. Les uns ne conviennent qu'à un seul objet ou à une seule idée : ce sont les déterminatifs *spéciaux.* L'oreille est un déterminatif spécial, car elle ne s'emploie que dans les mots qui expriment l'idée d'oreille : , MESTSER, , ÂNKH, , DEN. Les autres sont *génériques,* c'est-à-dire se placent après un grand nombre de racines qui n'ont que des rapports éloignés de sens les unes avec les autres. Ainsi, détermine : 1° tous les mots qui marquent un acte matériel de la bouche : , ÂMI, *manger;*

, *SURA, boire;* , *UÀUÀ,* , *KHERU, crier;* , *TSOD, parler;* 2° tous les mots qui marquent une idée abstraite, entraînant ou pouvant entraîner un acte matériel de la bouche , *KHEN, méditer;* , *REX, connaître, savoir;* , *AP, juger.* Quand le même mot a plusieurs déterminatifs, c'est ordinairement le dernier qui donne le sens de la racine. , *H'ETER,* a le déterminatif des saisons ou , d'abord, le cheval ensuite. Il signifie : *cheval, attelage de chevaux.*

Le nombre des déterminatifs est considérable; voici la liste de ceux qu'on trouve le plus fréquemment dans les textes :

, 1° [PE], ciel, plafond; 2° élever, supériorité.

, , nuit, obscurité.

, 1° [RÂ], soleil, lumière ou absence de lumière; 2° divisions du temps.

, pays montagneux, par suite pays étrangers, l'Égypte étant un pays de plaines.

, 1° circonscription de territoire; 2° ville ou village.

, nome.

, , l'eau et toutes les idées d'arrosage, de lavage, de purification, de soif qui s'y rattachent.

, le feu, la chaleur, la flamme.

, , l'homme et la femme ordinaires.

, , les dieux, les ancêtres, les rois, toutes les personnes vénérables.

, toutes les actions : 1° de la bouche, 2° de la pensée.

, le repos, la tranquillité, la faiblesse.

, , l'adoration.

1° l'impiété, le crime; 2° l'ennemi.

1° la hauteur; 2° l'exaltation, la joie.

1° le chef; 2° la dignité.

1° l'enfant; 2° l'éducation; 3° le renouvellement.

1° embaumement; 2° rites, usages; 3° images, formes.

1° la chevelure, les poils; 2° la noirceur; 3° le deuil.

1° la vue; 2° la veille; 3° la science.

1° l'odorat; 2° la respiration; 3° la joie, le plaisir; 4° la tristesse; 5° la prison.

1° l'alimentation; la parole; 3° les matières terreuses 4° seul, les districts, les villes.

toutes les actions exigeant le développement d'une force.

l'éloignement, l'écartement.

la marche dans les diverses directions.

1° les quadrupèdes; 2° la peau et les objets en peau.

les membres.

les oiseaux et les insectes.

1° la petitesse; 2° le mal, l'impiété.

les arbres.

le bois.

1° les herbages; 2° les plantes en général.

les édifices.

1° les chemins; 2° la marche; 3° le temps écoulé.

la pierre.

1° les barques; 2° la navigation; 3° le voyage.

1° le vent; 2° la fraîcheur.

1° écritures, livres; 2° peintures; 3° toutes les idées abstraites.

, 1° écriture; 2° peinture; 3° le lien, l'attache.

, , les étoffes.

, , , les différents liquides, vin, lait, parfum, etc.

, les matières granulées, blé, couleurs, sable, etc.

, 1° l'embaumement; 2° les comptes, les calculs.

Pour mieux faire comprendre le jeu des différents éléments dont se composait l'écriture égyptienne, on me permettra de donner la transcription et l'analyse d'un passage emprunté à la grande stèle triomphale de Thotmès III :



Le premier groupe , se lit *eï;* il est composé du syllabique et de la lettre , et veut dire *aller.* , *N-I. N* est l'indice du passé, et *I* le pronom de la première personne du singulier. *EI-N-I,* se traduit donc *je suis allé.* , DU est *donner,* , *I* est encore une fois le pronom de la première personne: *DU-I, je donne, j'accorde.* , TATA, déterminé par , signifie : *écraser, assommer;* , *K,* est le pronom de la seconde personne du masculin singulier. *TATA-K, tu écrases.* Le signe , trois fois répété pour marquer le pluriel, se lit *UR, OËR, grand, chef;* , déterminé par le signe des pays étrangers , est le nom de la côte cananéenne *TSÀHI : OËR-u, TSÀHI, les chefs de pays de Tsàhi.* Tous ces mots réunis forment un premier membre de phrase : *EÏ-N-I DU-I TATA-K OER-U TSAHi, je suis allé, j'accorde* [que] *tu écrases les chefs de Tsàhi.* Dans le second membre de phrase se trouvent , *ses', jeter;* , *SET,* pronom de la troisième personne du pluriel; , *KHER, sous;* , signe idéographique se lisant *RAT, les pieds;* , *K, toi;* , *KHET,* littéralement *à la suite de,* locution adverbiale qui signifie ici *avec;* , *SET,* et répété

trois fois pour le pluriel, *set-u;* , *sen,* pronom de la troisième personne du pluriel, dont les deux éléments alphabétiques *s* et *n* sont suivis des trois barres III, signe idéographique du pluriel. En réunissant toutes ces données on a le membre de phrase : *SeS'-I SeT KHeR RaTeK KHeT SeT-U SeN, je jette eux* (les chefs) *sous* [*les*] *pieds de toi avec* [*les*] *pays d'eux.*

L'écriture hiéroglyphique ne s'employait guère que sur les monuments publics ou privés; pour les usages de la vie courante et pour la propagation des œuvres littéraires, on se servait d'une écriture cursive dérivée des hiéroglyphes et nommée *hiératique,* par les modernes. Tandis que les hiéroglyphiques s'écrivaient indifféremment de droite à gauche ou de gauche à droite, l'écriture hiératique s'écrivait toujours de droite à gauche. En voici quelques spécimens. Le premier emprunté au papyrus Prisse (xie dynastie)[1].

se transcrit lettre à lettre :

BAN BU eM KHoPeR NoWeR BU
mal en devient le bien.

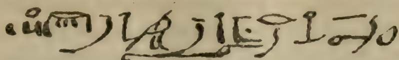
Les deux suivants nous reportent à la xixe dynastie :

MÛ N UÂ KHoPeRU DUT H'eR RÂ PÀ AU
eau une être faire à Soleil le fut[2].

eW RaN UÀS M NaKHTU
de lui le nom [est] Thébaïde en Force[3].

1. *Pap. Prisse*, pl. V, l. 1. — 2. *Pap. d'Orbiney,* pl. VI, l. 6. — 3. *Pap. Sallier III,* pl. I, l. 6.

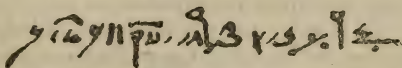
Le dernier est d'époque gréco-romaine :



NuB eM BaK eM K KHoPRU NeK ARU

d'or épervier en ta transformation Tu as fait[1].

Entre la xxi[e] et la xxv[e] dynastie, le système hiératique se simplifia pour la commodité des transactions commerciales. Les caractères s'abrégèrent, diminuèrent de nombre et de volume et formèrent une troisième sorte d'écriture, la populaire ou *démotique,* employée dans les contrats à partir du règne de Shabak et de Tahraqà. L'étude du démotique a été négligée à cause des difficultés que présente le déchiffrement et de l'aridité des textes connus jusqu'à présent. Le passage suivant :



W N-AM W AU ToP en MA RaKH eW AN

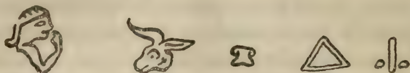
en lui il était monde du le lieu ne sut lui Point[2].

suffira à montrer ce qu'était devenue entre les mains des derniers Égyptiens l'écriture large et hardie des vieux scribes.

Les hiéroglyphes ne sont guères sortis de la vallée du Nil, et là même un peuple seulement, les Éthiopiens, les adopta et s'en servit pour écrire une langue étrangère. Les monuments des derniers rois de Méroé, contemporains des Césars romains, portent des inscriptions en hiéroglyphes et en démotique, dont l'aspect étrange n'a pas eu jusqu'à présent le privilège d'intéresser les savants. Une tentative légère de M. Birch, quelques phrases de M. Brugsch sont tout ce qu'on peut citer sur ce chapitre. Il serait pourtant curieux, ne fût-ce que dans l'intérêt de la linguistique, d'aborder enfin le déchiffrement de ces textes.

1. *Papyrus de Boulaq,* n° 3, p. 3, l. 20. — 2. *Roman démotique,* III, l. 1.

C'est aussi probablement dans un système hiéroglyphique qu'elles sont conçues, ces inscriptions récemment découvertes en Syrie et en Asie Mineure et qu'on a reconnu appartenir aux tribus hittites[1]. Elles frappent l'attention par la grossièreté de leur style et par la rudesse de leurs contours, et renferment, comme l'égyptien, un mélange d'animaux, de formes humaines et de signes géométriques :



Le déchiffrement en a été commencé de divers côtés à la fois; un savant anglais, M. Heath, a cru y lire, au moyen de l'araméen, une sorte de rituel musical. Jusqu'à présent, toutefois, on peut dire que nul résultat certain n'a été encore obtenu dans ce domaine nouveau. M. Sayce a été frappé par certaines ressemblances avec le syllabaire chypriote[2]; M. Conder par des analogies séduisantes avec les hiéroglyphes de l'Égypte[3]. Un seul monument bilingue, assyrien et hittite, le sceau de Tarkoundimmé, prince cilicien du VIIe siècle avant notre ère, a été signalé jusqu'à ce jour[4] : il est malheureusement trop court pour être de grande utilité.

Origine de l'alphabet phénicien ; ses dérivés ariens.

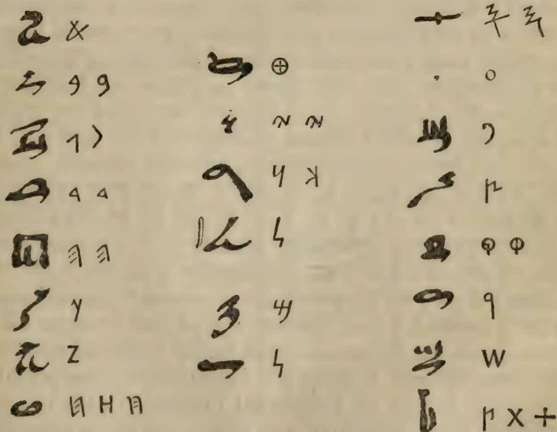
Les Assyriens s'étaient arrêtés au syllabisme, les Égyptiens avaient trouvé le caractère alphabétique sans pouvoir se débarrasser des syllabes et des idéogrammes, des homophones et des polyphones : les Phéniciens inventèrent l'alphabet proprement dit[5].

Dès le début, Champollion émit l'opinion que l'alpha-

1. Voir p. 180. — 2. Sayce, *The Monuments of the Hittites*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VIII, p. 253 sqq. — 3. R. Conder, *Hamath Inscriptions*, dans le *Palestine exploration Fund*, 1883 p. 133-134, 189-192. — 4. A. D. Mordtmann, *Sceau de Tarkoundimmi, roi de Tarsous* (Constantinople), in-8°, 1861 ; Sayce, *The Bilingual Hittite and Cuneiform Inscription of Tarkondemos*, dans les *Proceedings of the Society of Biblical Archæology*, 1880-1881, p. 4-6, 1881-1882, p. 19, etc.; T. Tyler, *The Inscription of Tarkutimme and the Monuments from Jerablûs in the British Museum*, *ibid.*, p. 6-8, etc. — 5. Platon, *Phædon*, p. 274 Diodore, I, 15; Tacite, *Annales*, XI, 14, etc.

bet phénicien dérivait des hiéroglyphes d'Égypte[1]. Ses idées développées par Salvolini[2], modifiées par MM. Ch. Lenormant et Van Drival, n'avaient reçu aucune consécration scientifique, lorsque M. de Rougé reprit le problème pour son compte et en donna la solution[3]. Il prouva qu'au temps où les Pasteurs régnaient en Égypte, les Cananéens avaient choisi, parmi les formes de l'écriture cursive, un certain nombre de caractères répondant aux articulations fondamentales de leur langue. Sa démonstration, reproduite en Allemagne par MM. Lauth, Brugsch et Ebers, fut considérée comme décisive et les résultats en ont été admis généralement[4].

L'alphabet phénicien se compose de vingt-deux lettres, dont quinze sont assez peu altérées pour qu'on reconnaisse leur prototype égyptien du premier coup d'œil, et dont les autres se ramènent au type hiératique sans blesser les lois de la vraisemblance[5].



1. *Lettre à M. Dacier*, p. 80. — 2. *Analyse grammaticale de l'inscription de Rosette*, p. 86 sqq. — 3. Dans un mémoire lu en 1859 devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres, publié en 1874, par M. J. de Rougé. — 4. M. Halévy a essayé de prouver que le caractère phénicien dérivait non pas des formes hiératiques, mais des formes hiéroglyphiques de l'écriture égyptienne (*Mélanges d'épigraphie sémitique*, p. 168-189). — 5. De Rougé, *Mémoire sur la propagation*, pl. I.

Cet alphabet, employé d'abord dans le pays de Canaan, s'y modifia selon les localités et forma successivement les alphabets araméens, palmyréniens, hébreux. Transporté par les Sidoniens et les Tyriens dans les contrées où les menait le commerce, il devint comme la souche commune d'où se détachèrent tous les alphabets du monde connu, depuis l'Inde et la Mongolie, jusqu'à la Gaule et l'Espagne. Je n'ai pas à m'inquiéter ici des systèmes qu'il enfanta chez les peuples de l'extrême Orient ou de l'extrême Occident : il me suffira de montrer comment de Phénicie il passa en Grèce, puis de Grèce en Italie.

Les Grecs connaissaient l'origine phénicienne de leur alphabet. La tradition la plus accréditée, parmi eux, attribuait à Kadmos l'honneur d'avoir le premier répandu l'écriture sur le continent européen[1]; d'autres légendes nommaient, au lieu de Kadmos, Orphée[2], Linos[3], Musée[4] et surtout Palamède. Les titres de Palamède à l'invention ou plutôt à la propagation de l'alphabet parurent si bien fondés qu'on essaya de trouver une combinaison qui réservât ses prétentions sans diminuer la gloire de Kadmos. On imagina que Kadmos avait apporté en Grèce un alphabet de seize ou dix-huit lettres, complété plus tard par Palamède. Les *lettres cadméennes* primitives étaient, selon les uns, Α, Β, Γ, Δ, Ε, Ι, Κ, Λ, Μ, Ν, Ο, Π, Ρ, Σ, Τ, Υ; selon les autres, Α, Β, Γ, Δ, Ε, Ζ, Ι, Κ, Λ, Μ, Ν, Ο, Ρ, Σ, Τ, Υ, Φ. Les lettres de Palamède étaient tantôt au nombre de trois : Θ, Φ, Χ, tantôt au nombre de quatre : Ζ, Φ, Θ, Χ, ou bien, Η, Ψ, Φ, Χ, ou d'autres encore[5]. La science moderne a prouvé qu'en matière d'alphabet comme en bien autre chose, les Grecs s'étaient laissé trop vite emporter à leur imagination. L'alphabet cadméen se composait des vingt-deux lettres de l'alphabet phénicien plus ou moins modifiées pour satisfaire aux exigences de la phonétique grecque. Les gutturales douces et les semi-voyelles des

1. Hérodote, V, 58. — 2. Alcidam. *Cont. Palamed.* p. 75, t. VIII, édit. Reiske. — 3. Diodore, III, 66. — 4. Bekker, *Anecdota græca*, t. II, p. 783. — 5. Servius, *Ad. Æneïd.* II, 83; Plutarque, *Symposion*, IX, 3; Pline, *H. N.* VII, 56, etc.

langues sémitiques qui n'avaient que faire dans les idiomes helléniques furent transformées en voyelles véritables : 𐤀 en A, *a;* 𐤄 en Ǝ, *e;* 𐤅 en Y, Y, *ou, y;* o en O, *o;* 𐤉 en I, *i.* L'aspirée 𐤇 prit double valeur : elle fut selon les cas une voyelle longue ou un signe d'aspiration. De ces altérations de valeur résulta un alphabet que les inscriptions archaïques de Théra nous ont conservé en entier.

ALPHABETS ARCHAÏQUES DE THÉRA.

Sur les textes les plus anciens il s'écrit de droite à gauche comme son prototype phénicien; puis, l'usage s'introduisit de ranger les lettres en lignes flexueuses autour des figures qui ornaient le monument. Cette disposition

rappela à l'esprit des contemporains la marche du bœuf attelé à la charrue, que le laboureur fait revenir sur lui-même pour tracer un second sillon à côté du premier; ils lui donnèrent le nom de *Boustrophédon,* qui lui resta. Plus tard, on substitua aux lignes flexueuses des lignes droites parallèles dans lesquelles la direction des caractères alternait régulièrement : la première ligne était écrite de droite à gauche, la seconde de gauche à droite, et ainsi de suite jusqu'à la fin du texte. Le boustrophédon servit de transition entre les systèmes sémitiques où les lignes se lisent de droite à gauche, et le système européen où toutes les lignes se lisent de gauche à droite.

L'alphabet cadméen ne tarda pas à s'altérer selon les lieux et à former des variétés qu'on divise parfois en deux classes, plus souvent en quatre : 1° les alphabets *éolo-doriens* en usage dans la Béotie, l'Eubée et les colonies chalcidiennes, la Phocide, la Locride, la Laconie, l'Élide, l'Achaïe et ses colonies, Égine, Mégare, Céphallénie, la Thessalie et la Grande-Grèce; 2° l'alphabet attique; 3° les alphabets des Grecs insulaires; 4° l'alphabet ionien. Le plus complet, l'alphabet éolo-dorien, compte vingt-huit signes répondant à autant d'articulations distinctes; le plus incommode est l'alphabet attique. Tous restèrent en usage jusqu'à la fin du vᵉ siècle avant notre ère : sous l'archontat d'Euclide en l'an II de la xcviᵉ olympiade (403 av. J. C.) les Athéniens se décidèrent à adopter l'alphabet ionien de vingt-quatre lettres et leur exemple fut bientôt suivi par tous les peuples de la Grèce. Il n'y eut plus désormais qu'un alphabet commun :

Α Β Γ Δ Ε Ζ Η Θ Ι Κ Λ Μ Ν Ξ Ο Π Ρ Σ Τ Υ Φ Χ Ψ Ω

différant sensiblement de l'ancien alphabet cadméen par l'ordonnance et la nature des lettres.

De Grèce l'alphabet cadméen se répandit sur tous les pays environnants. L'Asie Mineure ne nous a pas encore livré de monuments assez anciens pour nous permettre de suivre l'histoire des transformations que subirent les écritures d'origine phénicienne chez les différents peuples de la côte ou de l'intérieur. Les alphabets des inscriptions

lyciennes et phrygiennes ne nous sont connus que par des documents de date récente. Ils renferment l'un et l'autre un fond commun d'origine grecque et non pas directement phénicienne, car ils possèdent les lettres F, Φ, X, ajoutées, par les Grecs, aux vingt-deux lettres sidoniennes. Mais les Lyciens, dont la langue présentait un système de vocalisation délicat et compliqué, ont multiplié les types de voyelles. Dans les signes qui répondent à l'*u* on reconnaît un élément générateur, Y ou V emprunté à l'alphabet cadméen; mais les signes pour *ā, ĭ, ū, v, ŏ,* sont tracés arbitrairement et ne répondent à aucune des formes connues de cet alphabet. Quelques monuments de la Carie portent des inscriptions tracées dans un caractère différent du phrygien et du lycien. C'est une écriture mixte : certaines lettres semblent se rattacher aux prototypes cadméens, d'autres paraissent provenir directement du phénicien, d'autres, enfin, ont un aspect tout particulier. Aucune tentative sérieuse n'a été faite pour déchiffrer les textes rédigés en carien, et pour déterminer, d'une manière certaine, la valeur des signes qui en composent l'alphabet.

a	A A
b	B B
g	Γ
d	Δ Δ
e	E E E
v	F F
z	ʃ Σ Σ
i	I
k	K K
l	Λ
m	M M M
n	N
o	O O
p	Γ Γ
r	P P
s	ξ ξ ξ
t	T T
u	Y
ph	Φ

ALPHABET PHRYGIEN.

à	Ρ P	g	Ψ
ā	X	c [2]	< >
ē	↑	d	Δ
è	E	z	I
ī	I	k	K
ì	Ξ	l	Λ
v	B b	m	M Ͱ M
ō	B B	n	N N N
ū f	+	p	Γ Γ Γ
v	)|(≍)|(	r	P
ŏ	)|( )|(	s	S S S
u	Ψ Ψ Ψ Ψ	t	T
u	Ψ Ψ Y Y Y	b	F
ŏ	O	"	)(

ALPHABET LYCIEN.

Si les peuples de l'Italie avaient emprunté directement aux Phéniciens leur système graphique, on s'expliquerait difficilement la présence dans l'alphabet étrusque de lettres qui ne sont pas phéniciennes d'origine. Tacite a eu raison d'affirmer que les Étrusques reçurent des Grecs l'usage de l'écriture[1], et l'étude des monuments prouve qu'il faut étendre son assertion aux autres peuples italiens. Transporté en Italie, par les colons helléniques de la Sicile et de la Campanie, l'alphabet éolo-dorique s'y modela sur deux types, l'étrusque et le latin. Au type étrusque se rattachent les alphabets ombriens, osques, sabelliques au centre de

1. *Annales*, XI, 14.

INSCRIPTION DE PÉROUSE.	MIROIRS ÉTRUSQUES	INSCRIPTIONS DE FLORENCE.
A A	A A A	A A A A
>	> C	) >
Ǝ	Ǝ Ǝ Є	Ǝ Ǝ Ǝ
ꟻ ꟻ	] ꟻ [	ꟻ]
		≢ Z
□	日 ⊟ H	日 日 Θ
◇	O ⊙ ◇ ▯	O ⊙
I	I	I
⅃	⅃	⅃
M M	M M M	M M M M

INSCRIPTION DE PÉROUSE.	MIROIRS ÉTRUSQUES.	INSCRIPTIONS DE FLORENCE.
Ͷ	M	Ч
Λ	P	Ͻ
⋈		M
ᗡ	ꟼ	D
Ƨ	Ƨ	Ƨ
+	T	+
V	V	V
⌽		Ø
↓	Y	↓
8	♀	8

ALPHABETS ÉTRUSQUES.

A Λ Λ	A Λ	A
B B	B	B
< C	C	C
D	D	D
E E II	E II	E
F F I'	F I'	F
	G	G
H	H	H
I	I	I
K K	K	K
V	V L	L
M M	M M M	M
N N	N N	N
O O O	O	O
Γ P	P P	P
ϙ Q	Q	Q
R R	R	R
ϟ S	S	S
T	T	T
V	V	V
X	X	X

ALPHABETS LATINS.

l'Italie; euganéen, rhétique et salasse dans le bassin du Pô. L'alphabet latin était d'abord composé de vingt et une lettres, et s'arrêtait à X, que Quintilien nomme *ultima*

A A	A A
B B	B B
< C	< C
▷ D	D
E	E E
F	F F
I	Z
H	H
⊗	
I	I
K	K
L	L

M M	M M
N	N
◇ O	◇ O
Γ	Γ P
Ϙ	Q
R R	R R
ϟ S	ϟ S
T	T
V	V
X	X
Φ	
↓	

ALPHABETS GREC DE CAMPANIE ET LATIN.

nostrarum, la dernière de nos lettres originelles[1]. Il se compléta plus tard par l'Y et le Z, et donna le type d'où sont dérivés avec quelques variantes tous les alphabets employés aujourd'hui par les peuples de race latine, germanique où slave[2].

1. *Instit. orat.* I, 4, 9. — 2. Les alphabets intercalés dans le texte aux pages 602, 604, 605, 606, 607 et 608, sont empruntés à l'article de M. F. Lenormant sur l'*Alphabet* dans le dictionnaire des *Antiquités Grecques et Romaines*, de MM. Daremberg et Saglio, t. I, p. 188-218.

INDEX GÉNÉRAL

(REFONDU PAR M. CEUGNEY)

A

B

C

(Chercher sous **K** et **KH** les mots qui ne se trouvent pas dans la série **C** et **CH**).

E

F

G

H

I

J

K

(Chercher par **C** les mots qu'on ne trouvera pas sous la lettre **K**.)

L

M

O

S

T

U

V

W

X

Y

Z

FIN DE L'INDEX GÉNÉRAL.


Samalla
Koummoukh
Gangoum
Amanos Mt
Tarzi (Tarsus)
(Kétis)
Asi, Yanana I.
Olympus Mt
Kitrousi (Khytroi)
Salamis
Sillou (Soli)
Golgi
Idalion
(Kition)
Olympos Mt
Ippa (Paphos)
Amathonte
Kouri (Curium)
M E R M É D I T E R R A N É E
Gargamish (Membidje)
Khaloupou, Khaloûn (Alep)
Tourméda (Thapsaque)
Karkar
Hamath
Qodshou (Emesa)
Riblah
Karnini (Karnein)
Haourina (Haouârin)
Kidri, (Kédar)
Kapouna, Goubal (Byblos)
Bérouth
Iabroudou
Khilbounou
Dimaskou (Damas)
Hermon Mt
Sourou, Sourrou (Tyr)
(Akkou (Acre)
Bashan
Haurân
(Zébulon)
(Issakhar)
(Benjamin)
Iopou, Iapou (Joppé, Jafa)
Rabbath-Ammon
Kheshbon
(Mt Nébo)
Gazatou, Khazzatou (Gaza)
Rabbath-Moab
(Kasios Mt)
(Moab)
(Négeb)
(Siméon)
Vallée du Sel
(Edom)
SYRIE
Noms Égyptiens _ Iopou
id Assyriens _ Iapou
Noms Hébreux ou Grecs _ (Joppé)
id Arabes _ (Jafa)


L'EMPIRE ASSYRIEN
SOUS SARGON.
MER CASPIENNE
Babilous
Biainas
Manna
Parsouas
Madai
Namri
Kharkhar
Ellibi
Kashshi
Habardip
Patoukka
Ninoua, Ninive
Arbailou
Arbèles
Kalakh
Ashshour
Singar
Nasibina
Nisibis
Kharrân
Gargamish
Arpaddou
Hamat
Karkar?
Rasappa
Sirki
Anat
Mat Kidri
(Kedar)
Dimashkou, Damas
Ourousalimmou Jérusalem
Samirina Samarie
Arabes
Aram
Adoumou
Edom
Nabatai
Babilou, Babylone
Barsip Borsippa
Kishou
Nippour
Sippar
Agadé
Bagdada
Ouroum
Eridou
Bab-Salimêti
Shoushan
Suse
Madaktou
Hagmatana
Ecbatane
Oumliyash
Kar-Douniash
Akkad
Shoumir
Nâr Marratou
Dilmoun I.?
Halys Fl.
Araxe
Cyrus Fl.
Euphrate Fl.
Tigre Fl.
Kasiarou
Mont Kashiarou
Koummoukh
Khilakkou
Tabal
Moushki
Ourartou
Ouroumé
Khanirabbat
Lac d'Ouroumieh
M. de Naïri
Van
Alzou
Enzite
Milidi
Til Barsip
Bit Adini
Soukhi
Sourou
Soura
Shadikanni
Tourna
Tyane?
Tarzi
Tarse
Koumanou
Ashshour
Sidounnou
Sidon
Sourrou
Tyr
Akkou
Magidou
Ashdoudou
Iskalouna
Ascalon
Lakisou
Lakish
Khazzatou
Gaza
Iappou
Joppé
Goubal (Byblos)
Simirra
Arka
Arad
Zela
Ishkouza
Sakasênê


OUAZ - OÏRIT, MEDITERRANÉE
PENINSULE DU SINAI
MER DE QOITI
EGYPTE
Thèbes
Mannofri
Memphis
Rakoti, Alexandrie
Golfe de Suez
TO - QONSIT (NUBIE)
Nota. Les noms grecs sont en filiforme, Ptolémaïs. Les noms arabes sont en filiforme entre parenthèses (Tehneh)

L'impression de ce livre était presque entièrement achevée au mois d'octobre 1884 ; différentes circonstances en ont retardé l'apparition jusqu'à ce jour. Le lecteur est donc prié de ne pas s'étonner s'il ne rencontre que peu de renvois à des ouvrages parus depuis les premiers mois de 1884 : l'auteur ne les a cités que dans les endroits où l'intercalation a pu se faire sans trop changer à la composition.

Paris, le 30 septembre 1885.

HISTOIRE

DES ROMAINS

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A L'INVASION DES BARBARES

NOUVELLE ÉDITION

ENRICHIE D'ENVIRON 3000 GRAVURES D'APRÈS L'ANTIQUE
ET DE 100 CARTES OU PLANS

7 volumes grand in-8° d'environ 800 pages chacun

EN VENTE :

Tome Ier (*Des origines à la fin de la deuxième guerre punique*), contenant 550 gravures sur bois, 10 cartes, 1 plan et 7 chromolithographies.

Tome II (*De la bataille de Zama au premier triumvirat*), contenant 672 gravures sur bois, 7 cartes et 10 chromolithographies.

Tome III (*César. — Octave. — Les commencements d'Auguste*), contenant 602 gravures, 8 cartes ou plans et 6 chromolithographies

Tome IV (*D'Auguste à l'avènement d'Hadrien*), contenant 499 gravures, 6 cartes et 9 chromolithographies.

Tome V (*Hadrien, Antonin, Marc-Aurèle et la société romaine dans le Haut-Empire*), contenant 442 gravures sur bois, 3 cartes et 4 chromolithographies.

Tome VI (*De l'avènement de Commode à la mort de Dioclétien*), contenant 451 gravures sur bois, 7 cartes et 7 chromolithographies.

Tome VII (*De l'avènement de Constantin à la mort de Théodose*), contenant 276 gravures, 4 cartes et 7 chromolithographies.

Prix de chaque volume : broché. 25 fr.
Richement relié avec fers spéciaux, tranches dorées. 32 fr.

HISTOIRE UNIVERSELLE

PUBLIÉE PAR UNE SOCIÉTÉ DE PROFESSEURS ET DE SAVANTS

SOUS LA DIRECTION DE M. VICTOR DURUY

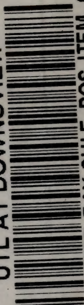
FORMAT IN-16

La terre et l'homme, par M. Alfred Maury. 1 vol. 6 fr.
Chronologie universelle, par M. Dreyss. 2 vol. 12 fr.
Histoire générale, par M. Duruy. 1 vol. 4 fr.
Histoire sainte, par M. Duruy. 1 vol. 3 fr.
Histoire ancienne des peuples de l'Orient, par M. Maspero, 1 vol. » »
Histoire grecque, par M. Duruy. 1 vol. 4 fr
Histoire romaine, par M. Duruy. 1 vol. 4 fr
Histoire du moyen âge, par M. Duruy. 1 vol. 4 fr
Histoire des temps modernes, par M. Duruy. 1 vol. 4 fr
Histoire de France, par M. Duruy. 2 vol. 8 fr.
Dictionnaire historique des institutions, mœurs et coutumes de la France, par M. Chéruel. 2 vol. 12 fr.
Histoire d'Angleterre, par M. Fleury. 1 vol. 4 fr.
Histoire résumée d'Italie, par M. Zeller. 1 vol. 5 fr.
Histoire de la Russie, par M. Rambaud. 1 vol. 6 fr.
Histoire de l'Autriche-Hongrie, par M. Louis Leger. 1 vol. 5 fr.
Histoire de l'empire Ottoman, par M. de La Jonquière 1 vol. 6 fr
Histoire de la littérature grecque, par M. Pierron. 1 vol. 4 fr.
Histoire de la littérature romaine, par le même. 1 vol. 4 fr
Histoire de la littérature française, par M. Demogeot. 1 vol. 4 fr.
Histoire des littératures étrangères, par le même auteur. 2 vol. 8 fr.
Histoire de la littérature italienne, par M. L. Étienne. 1 vol. 4 fr.
Histoire de la littérature anglaise, par M. Augustin Filon, 1 vol. 6 fr
Histoire de la physique et de la chimie, par M. Hoefer. 1 vol. 4 fr.
Histoire de la botanique, de la minéralogie et de la géologie, par le même. 1 vol. 4 fr.
Histoire de la zoologie, par le même. 1 vol. 4 fr.
Histoire de l'astronomie, par le même. 1 vol. 4 fr.
Histoire des mathématiques, par le même. 1 vol. 4 fr.

---

10 759. — Imp. A. Lahure, 9, rue de Fleurus, Paris




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 12 06 01 05 021 5